UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

# Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les Talens, Les Vertus, Les Erreurs

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[S - Z]

**Feller, François-Xavier de**

**Liège, 1797**

urn:nbn:de:hbz:466:1-60800

Visual Library

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

# DICTIONNAIRE
## HISTORIQUE,
## OU
# HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

*Convenientia cuique.* HOR. A. p.

TOME HUITIEME.

A LIEGE,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE,
RUE SOUS-LA-TOUR.

1797.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

GESAMTHOCHSCHULBIBLIOTHEK
PADERBORN
1
10 06
EPM
1123(2) - 8
79/22466

# DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

## S

SA *ou* SAA, (Emmanuel) Jésuite, né à Villa-do-Condé en Portugal, prit l'habit de S. Ignace en 1545. Après avoir enseigné à Coïmbre & à Rome, il se consacra à la chaire, & prêcha avec succès dans les principales villes d'Italie. Pie V l'employa à une nouvelle édition de la Bible. Il mourut en 1596, dans sa 66e. année, à Arone, au diocese de Milan, où il s'étoit rendu pour se délasser de ses travaux. Nous avons de lui : I. *Scholia in IV Evangelia*, Anvers, 1596; Lyon, 1610; Cologne, 1620. II. *Notationes in totam sacram Scripturam*, Anvers, 1598; Cologne, 1610. III. *Aphorismi Confessariorum*, Barcelone, 1609; Paris, 1609. Ses notes sur la Bible sont courtes & littérales. Il y en a un grand nombre qui, dans leur brièveté, jettent plus de jour sur le texte sacré, & terminent mieux de grandes difficultés que de longs commentaires. On assure qu'il fut 40 ans à composer son livre des *Aphorismes des Confesseurs*, quoique ce ne soit qu'un vol. in-12. On en a fait un grand nombre d'éditions. Les confesseurs y trouvent d'excellentes regles, fruits de l'expérience, du jugement, & de la solide piété de l'auteur. L'ouvrage n'est pas d'abord sorti de sa main exactement tel que nous le voyons, le maître du sacré palais en ayant fait changer ou retrancher un certain nombre de décisions qui lui paroissoient s'éloigner des opinions communément reçues parmi les théologiens.

SA DE MIRANDA, (François) chevalier de l'ordre de Christ en Portugal, né à Coïmbre en 1495, fut d'abord professeur en droit de l'université de sa patrie. Il ne s'étoit adonné à la jurisprudence, que par complaisance pour son pere. Dès qu'il l'eut perdu, il se livra entiérement à la philosophie morale & à la poésie. Après un voyage fait en Espagne & en Ita-

lie, il retourna en Portugal avec des connoissances très-étendues. Le roi Jean III & l'infant Jean l'honorerent de leurs bontés; mais Sa n'eut pas le bonheur de les conserver. Il quitta la cour, & se confina dans une maison de campagne jusqu'à sa mort, arrivée en 1558, à 65 ans. Ses ouvrages poétiques consistent en *Satyres*, en *Comédies*, en *Pastorales*. Ils ont été imprimés en 1614, à Lisbonne, in-4°. Sa de Miranda est le premier poëte de sa nation qui ait eu un nom; mais il n'en est ni le plus correct, ni le plus élégant. Plus soigneux de réformer les vices du cœur, que de procurer du plaisir à l'esprit, il s'attachoit à mettre en vers des maximes de morale, qui ne prêtoient pas toujours à la poésie. La sienne offre des leçons utiles.

SA, (CORREA de) *voyez* CORREA.

SAADI *ou* SADI, célebre poëte Persan, naquit dans la ville de Schiraz, capitale de la province de Farsistan en Perse, l'an 1175 de J. C. Il fut fait esclave par les Francs dans la Terre-Sainte, & travailla en cette qualité aux fortifications de Tripoli. Un marchand d'Alep le racheta de cette captivité pour le prix de 10 écus d'or, & lui en donna cent autres pour la dot de sa fille qu'il lui fit épouser. Mais cette femme lui donna tant de peine, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire connoître son chagrin dans ses ouvrages, & principalement dans son *Gulistan*, qui parut en vers & en prose l'an 1258. Quelque tems après il publia son *Bostan*, qui est tout en vers, aussi-bien qu'un autre de ses ouvrages, qui porte le titre de *Molamâat*. Le mot *Gulistan* signifie proprement en langue persane un *jardin* ou *parterre* de *fleurs*, & celui de *Bostan* se prend pour un *jardin de fruits*; celui de *Molamâat* signifie en arabe des *étincelles*, des *rayons*, des *échantillons*. Il mourut à l'âge de 116 ans, l'an 1291. Voltaire faisoit peu de cas de ses poésies; mais comme il ignoroit absolument la langue persane, son sentiment n'est peut-être pas fondé. Si on en juge par les vers qu'il en rapporte lui-même, on ne peut s'empêcher de reconnoître dans le poëte Persan beaucoup d'énergie & d'élévation. Voici comme il parle de Dieu.

Il sait distinctement ce qui ne fut jamais :
De ce qu'on n'entend pas, son oreille est remplie.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos meres.
De l'aurore au couchant il porte le soleil.
Il seme de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace & du vide :
Qu'il parle, & l'univers repasse, en un instant,
De l'abyme du rien dans les plaines de l'être.

On peut remarquer en passant combien étoient justes les idées

du poëte Persan sur la Divinité. *Voyez* KANG-HI.

SAADIAS-GAON, célebre Rabbin, mort en 943, à 50 ans, fut le chef de l'académie des Juifs, établie à Sora, près de Babylone. On a de lui : I. Un traité intitulé *Sepher Haemounoth*, dans lequel il traite des principaux articles de la croyance des Juifs. II. Une *Explication* du livre *Jezira*. III. Un *Commentaire* sur *Daniel*. IV. Une *Traduction*, en arabe, de l'*Ancien-Testament*; & d'autres ouvrages.

SAAS, (Jean) né au dioceſe de Rouen, & membre de l'académie de cette ville, mort en 1774, âgé de près de 72 ans. Après avoir été ſecrétaire de l'archevêque, & garde de la bibliotheque du chapitre de Rouen, il fut pourvu de la cure de Darnetal en 1742, puis d'un canonicat de la métropole en 1751. Une application conſtante à l'étude lui acquit des connoiſſances étendues dans la littérature, & le rendit un des plus habiles bibliographes de ſon tems. Mais plus jaloux de la gloire des lettres que de la ſienne propre, il n'employa jamais plus d'activité que lorſqu'il s'agit d'être utile aux autres, ſoit par des recherches longues & pénibles, ſoit par la réviſion de leurs ouvrages. Outre des manuſcrits intéreſſans qu'il a laiſſés, il a fait imprimer pluſieurs écrits ſans nom ou ſous des noms empruntés; entr'autres : I. *Catéchiſme de Rouen*. II. *Nouveau Pouillé de Rouen*, 1738, in-4°. III. *Notice des Manuſcrits de l'Egliſe de Rouen*, 1746, in-12. IV. *Lettre ſur le Catalogue de la Bibliotheque du Roi*, 1740, in-12. V. Pluſieurs *Lettres critiques* ſur le *Supplément du Moréri*, 1735, ſur l'*Encyclopédie*, ſur le *Dictionnaire* de l'abbé Ladvocat, Douay, 1762, in-8°. Ces Lettres ſont remplies de bonnes obſervations, de corrections importantes, & décelent beaucoup de jugement & de ſavoir : l'auteur eſt un des premiers qui ait apprécié avec juſteſſe la maſſive compilation de l'Encyclopédie : il montre non-ſeulement les erreurs groſſieres, mais la mauvaiſe foi & les vues ſiniſtres des rédacteurs. *Voyez* DIDEROT.

SAAVEDRA, *voyez* CERVANTES.

SAAVEDRA FAJARDO, (Diego) d'une famille noble du royaume de Murcie en Eſpagne, fut réſident de cette puiſſance en Suiſſe. C'étoit à la fois un bon littérateur & un habile politique, parlant & écrivant purement en eſpagnol. Il mourut en 1648, chevalier de l'ordre de S. Jacques, & conſeiller du conſeil ſuprême des Indes. On a de lui : I. L'*Idée d'un Prince politique*. II. La *Couronne Gothique*, &c., Anvers, in-fol. III. La *République Littéraire* : ouvrage de critique, où il y a quelques bonnes plaiſanteries. Il a été traduit en françois, à Lauſanne, 1770, in-12.

SABADINO DEGLIARIENTI, (Jean) Bolonois, contemporain de Bocace, qui fit tant de mauvais imitateurs de ſes contes frivoles & lubriques. Sabadino fut de ce nombre. Il compoſa 70 *Nouvelles*, où il n'y a rien à gagner ni pour l'eſprit ni pour le cœur : ce qui n'a pas empêché qu'elles ne fuſ-

sent imprimées d'abord à Bologne, in-fol., 1483, & ensuite à Venise en 1504 & 1510.

SABACOS, Ethiopien, s'empara, dit-on, de l'Egypte, & fut pere de Tharaca qui vint au secours d'Ezéchias, comme il est dit au 4e. liv. des Rois, chap. 19. Son histoire, telle qu'elle est rapportée par Hérodote, ne mérite aucune croyance. Il paroît que c'est un roman fabriqué, sur l'histoire de Salomon, mal entendue & ridiculement défigurée par ce Grec : ainsi que l'ont prouvé assez bien l'auteur de l'*Histoire des tems fabuleux*, & celui d'*Hérodote historien du peuple Hébreu sans le savoir.*

SABAS, (S.) Goth de nation, né sous le regne de Constantin le Grand, se distingua dans les armées par son courage & sa vie chrétienne. Les Goths ayant depuis embrassé l'Arianisme, il demeura ferme dans la foi catholique. Athanaric, roi des Goths, qui étoit païen, ayant donné un édit contre les Chrétiens, Sabas fut arrêté, en 372, & noyé après plusieurs traitemens cruels.

SABAS, (S.) abbé & supérieur-général des monasteres de Palestine, naquit en 439 à Mutalasque, bourg situé près de Césarée en Cappadoce. Des querelles domestiques le dégoûterent du monde; il se confina dans un monastere à une lieue de sa patrie, & il en fut l'ornement. Il défendit avec zele la foi du concile de Chalcédoine, sous le regne d'Anastase, & mourut en 531, à 92 ans, plein de vertus & de jours. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup d'exactitude par Cyrille, moine de Palestine, & publiée par Bollandus sous le 20 janvier. La *Vie* du même Saint donnée par Métaphraste est interpolée.

SABATEI-SEVI, *voy.* ZABATHAI.

SABELLICUS, (*Marcus-Antonius Coccius*) né à Vicovaro, sur le Tévérone, vers 1436, d'une famille honnête, prit le nom de *Sabellicus* lorsqu'il fut couronné poëte. Il alla à Rome fort jeune; il s'y appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable sous les plus savans maîtres, & en particulier sous Pomponius-Lætus & sous Domitius de Vérone. Ses talens lui procurerent la chaire de professeur des belles-lettres à Udine, où il s'acquit une grande réputation. Le sénat de Venise l'enleva à cette ville en 1484, pour lui confier la bibliotheque de S. Marc; mais ses débauches lui causerent une maladie dont il mourut en 1506, à 70 ans. Comme il n'avoit pas suivi les maximes de sagesse qu'il étaloit dans ses ouvrages historiques, Latomus lui fit une épitaphe dans laquelle il disoit:

*Quid juvat humanos scire atque evolvere casus,*
*Si fugienda facis si facienda fugis?*

On a de lui : I. Une *Histoire Universelle*, depuis Adam jusqu'en 1503, en latin, en un vol. in-fol. II. L'*Histoire de la République de Venise*, aussi en latin, in-fol., 1487; & dans le Recueil des Historiens de Venise, 1718, 10 vol. in-4°. Il y a bien des exagérations & des éloges outrés. La Traduction en italien par Matthieu Visconti, est rare. III. Plusieurs

autres ouvrages en vers & en prose, imprimés en 1560, en 4 vol. in-folio.

SABELLIUS, fameux hérésiarque du 3e. siecle, né à Ptolémaïde en Libye, disciple de Noëtus de Smyrne, étoit aussi entêté que son maître. Il ne mettoit d'autre différence entre les Personnes de la Trinité, que celle qui est entre les différentes opérations d'une même chose. Lorsqu'il considéroit Dieu comme faisant des décrets dans son conseil éternel, & résolvant d'appeller les hommes au salut, il le regardoit comme Pere. Lorsque ce même Dieu descendoit sur la terre dans le sein de la Vierge, qu'il souffroit & mouroit sur la croix, il l'appelloit Fils. Enfin, lorsqu'il considéroit Dieu comme déployant son efficace dans l'ame des pécheurs, il l'appelloit Saint-Esprit. Selon cette hypothese, il n'y avoit aucune distinction entre les Personnes Divines. Les titres de Pere, de Fils & de Saint-Esprit, n'étoient que des dénominations empruntées des actions différentes que Dieu avoit produites pour le salut des hommes. S. Augustin remarque que la condamnation de cette hérésie, ainsi que celle d'Arius, est admirablement contenue dans ces paroles de Jesus-Christ : *Ego et Pater unum sumus.* " *Non dicit : Ego & Pa-* » *ter unum sum ; sed, Ego &* » *Pater unum sumus.* Quòd dico » *unum*, audiat Arianus ; quòd » dico *sumus*, audiat Sabel- » lianus : non dividat Arianus » *unum*, non deleat Sabellianus » *sumus* ». Les erreurs de Sabellius, anathématisées dans plusieurs conciles, & en particulier dans celui d'Alexandrie en 261, ne laisserent pas de se répandre en Italie & en Mésopotamie. S. Denys d'Alexandrie composa d'excellens Traités contre Sabellius, dont les sectateurs furent appellés *Sabelliens*. S. Jerôme a exprimé énergiquement la nature de cette hérésie, en disant dans une de ses Epîtres à Marcelle : *Nos Patrem & Filium & Spiritum Sanctum, in suâ unumquemque personâ ponimus ; illi Trinitatem in unius personæ angustias cogunt.* Comme l'esprit d'erreur se jette toujours dans les extrêmes, il enfanta quelque tems après l'hérésie des Tritheïtes, diamétralement opposée à celle de Sabellius. *Voyez* FAYDIT & JEAN *Philoponos*.

SABEO, (Fauste) *Sabæus*, né près de Bresse dans l'état de Venise, se fit connoître dès sa jeunesse par son talent pour la poésie latine. Un voyage qu'il fit à Rome dans la maturité de l'âge, lui inspira le goût des antiquités ecclésiastiques. Il s'appliqua alors à l'étude des Peres, & ne regarda plus la poésie que comme un délassement. On a de lui un Recueil d'*Epigrammes* latines, imprimé à Rome en 1556. On en trouve un grand nombre qui sont pleines de sel. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, est l'*Edition d'Arnobe*, Rome, 1542, in-folio : elle est recherchée par les bibliomanes. Henri II, auquel il dédia ses Epigrammes, lui fit présent d'une chaîne d'or. Il mourut âgé de 80 ans, vers l'an 1558.

SABIN, (George) né dans la Marche de Brandebourg en

1508, fut élevé avec un soin extrême par Mélanchthon, qui lui donna sa fille en mariage. Son Poëme intitulé : *Res gestæ Cæsarum Germanicorum*, qu'il mit au jour, âgé seulement de 20 ans, lui concilia les éloges des savans & la protection des princes. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Francfort-sur-l'Oder, puis recteur de la nouvelle académie de Konigsberg, & conseiller de l'électeur de Brandebourg. Ce prince l'employa en diverses ambassades, dans lesquelles Sabin fit admirer son éloquence & sa capacité dans les affaires. Il fut ennobli, à la diete de Ratisbonne, par l'empereur Charles-Quint, en 1540 ; & mourut à Francfort-sur-l'Oder, en 1560. On a de lui diverses Poésies latines, 1597, in-8°, parmi lesquelles on distingue ses *Elégies*.

SABINE, (*Julia Sabina*) femme de l'empereur Adrien, étoit petite-niece de Trajan & fille de Matidia. L'impératrice Plotine, qui favorisoit Adrien, la fit épouser à ce prince. Ce mariage fut très-malheureux. Adrien, devenu empereur, traita son épouse comme une esclave. Sabine cependant avoit des graces & de la dignité ; mais elle mettoit trop d'aigreur dans les reproches qu'elle faisoit à son époux. Elle se vantoit de n'avoir pas voulu lui donner des enfans, dans la crainte de mettre au monde des monstres plus odieux encore que leur pere. La mésintelligence augmenta tellement, qu'Adrien, frappé de la maladie qui le conduisit au tombeau, la contraignit de s'ôter la vie, pour qu'elle n'eût pas le plaisir de lui survivre. D'autres disent qu'il l'empoisonna l'an 138 de J. C., après 38 ans de mariage. Satisfait de l'avoir ravie à la terre, il la fit placer dans le ciel.

SABINIEN, diacre de l'Eglise Romaine, & nonce de S. Grégoire-le-Grand à Constantinople, auprès de l'empereur Maurice, succéda à ce pontife le 13 septembre 604, & mourut le 22 février 606. Il avoit, quoique dans un degré moins éclatant, les vertus de son prédécesseur. Quelques-uns lui attribuent l'usage des cloches, mais il paroît qu'ils se trompent, & que cette invention se fit avant lui à Nole en Campanie (*voy.* NOLE, dans notre *Dict. Géog.*). Cependant les grandes cloches ne sont guere plus anciennes ; car en 610, Loup, évêque d'Orléans, étant à Sens lorsque Clotaire assiégeoit cette ville, répandit la terreur dans le camp, & mit en fuite toute l'armée en faisant sonner les cloches de l'église de St. Etienne : ce qui prouve que ce n'étoit pas une chose fort connue. Quoi qu'il en soit, si Sabinien n'inventa pas les cloches, il ordonna qu'on distinguât les heures canoniales, & qu'on appellât le peuple à l'église par le son des cloches.

SABINUS, (*Titurius*) lieutenant de Jules-César, fut défait par Ambiorix, roi des Eburons. *Voyez* COTTA.

SABINUS, intendant d'Auguste en Syrie, voulut, après la mort d'Hérode-le-Grand, qu'on lui donnât le trésor de ce prince. Cette prétention excita une révolte. Les Juifs livrerent

bataille aux Romains, furent repoussés, & le trésor fut pillé. Les vaincus s'étant assemblés en plus grand nombre, repoussèrent à leur tour Sabinus dans le palais, où ils l'assiégerent. L'intendant demanda du secours à Varus, gouverneur de Syrie. Les Juifs allerent au-devant de celui-ci, se justifierent, & se plaignirent de la conduite de Sabinus, qui disparut, pour éviter la punition qu'il méritoit.

SABINUS, (*Julius*) seigneur Gaulois, né dans le pays de Langres, prit le titre de *César* au commencement du regne de Vespasien. Ayant offert la bataille à l'empereur, il fut vaincu & mis en déroute. Pour se dérober à la poursuite du vainqueur, il alla dans une de ses maisons de campagne, feignit de vouloir livrer son corps aux flammes. Il congédia tous ses domestiques, & ne retint que deux affranchis en qui il avoit confiance. Ensuite il mit le feu à la maison, & se retira dans un souterrain, inconnu à tout autre qu'à lui & à ses confidens. La nouvelle de sa mort s'étant répandue, la douleur de sa femme Epponine servit à la confirmer. Mais lorsque Sabinus apprit par un de ses affranchis que cette tendre épouse avoit déjà passé trois jours & trois nuits sans prendre de nourriture, il lui fit savoir le lieu de sa retraite. Elle s'y rendit, le consola dans cette espece de tombeau, & y mit au monde deux fils jumeaux. Après être resté caché ainsi pendant neuf ans, les fréquentes visites de la femme découvrirent la retraite du mari. Il fut saisi & conduit à Rome chargé de chaînes, avec sa femme & ses deux enfans. En vain Epponine sollicita la compassion de Vespasien en se jetant à ses pieds, & lui présentant ses deux enfans nés dans le souterrain; il la fit mourir avec Sabinus: c'est un des traits les plus odieux de cet empereur, qui affectoit d'ailleurs de montrer des sentimens humains. La tendre union & les infortunes de ces deux époux ont fourni un sujet de tragédie à divers poëtes.

SABINUS, *voyez* JULIE & AQUILIUS.

SABLIERE, (Antoine de Rambouillet de la) secrétaire du roi de France, mort à Paris, sa patrie, en 1680, âgé de 65 ans, se distingua par un esprit aisé, naturel & délicat. Nous n'avons de lui que des *Madrigaux*, publiés in-12 après sa mort par son fils. Ces petits poëmes lui ont fait beaucoup d'honneur, par la finesse des pensées & par la délicate naïveté du style: on peut les proposer pour modeles en ce genre. Son épouse, Hesselin de la Sabliere, étoit en liaison avec les beaux-esprits de son tems. La Fontaine, qui trouva dans sa maison un asyle paisible durant près de vingt ans, l'a célébrée dans ses vers.

SACCHETTI, (François de Benci) né à Florence en 1335, passa ses premieres années dans le commerce, & remplit ensuite plusieurs charges dans sa république. Il écrivoit facilement en vers & en prose; ses *Nouvelles*, publiées à Florence en 1724, 2 vol. in-8°, prouvent qu'il avoit une partie du génie de son compatriote Bocace, & qu'il n'en faisoit

pas un meilleur usage. Il mourut en 1408.

SACCHI, (André) peintre, né à Rome en 1599, se perfectionna sous l'Albane, après que son pere lui eut donné les premiers principes de son art. On retrouve dans ses ouvrages, les graces & la tendresse du coloris qu'on admire dans les tableaux de son maître. Il l'a même surpassé par son goût de dessin; ses figures ont une expression admirable, ses draperies une belle simplicité; ses idées sont nobles, & sa touche finie, sans être peinée. Il a réussi sur-tout dans les sujets simples; & l'on remarque qu'il n'a jamais dessiné une seule fois, sans avoir consulté la nature. Ses principaux ouvrages sont à Rome, où il mourut en 1661.

SACCHI, *voyez* PLATINE.

SACCHINI, (François) Jésuite, né dans le diocese de Pérouse, mort à Rome en 1625, à 55 ans, fut professeur de rhétorique dans cette ville pendant plusieurs années, & secrétaire de son général Vitelleschi pendant sept ans. Ses principaux ouvrages sont: I. La *Continuation* de *l'Histoire de la Société des Jésuites*, en 4 vol. in-fol, écrite avec une grande pureté de langage, un style noble, élevé & sonore, plein de vivacité & d'intérêt: elle reprend sur celle d'Orlandin, en poursuivant le généralat de S. François de Borgia, & comprend celui d'Evrard Mercurien, & une partie de celui de Claude Aquaviva, achevé par Jouvenci (*voyez ce mot*). II. *De ratione libros cum profectu legendi*, in-12, à la fin duquel on trouve un discours: *De vitanda Librorum moribus noxiorum lectione*, que le P. Sacchini prononça à Rome dans sa classe de rhétorique en 1603. Ces deux traités offrent des réflexions sensées & utiles. Sa *Parænesis ad magistros* est pleine d'excellentes vues pour l'institution de la jeunesse, bien propres à réunir les leçons de religion, de sciences & de vertu; moins étendue que le traité du P. Jouvency sur le même sujet, elle est écrite avec plus de rapidité & de nerf.

SACCHINI, (Antoine) fameux musicien & très-bon joueur de violon, a fait plus de bruit dans ce siècle, que les Scipion & les Marcellus dans le leur. Après avoir parcouru l'Europe, & charmé toutes les oreilles, il mourut à Paris en 1787. Un de ses admirateurs enthousiastes a fait placer son buste dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, à Rome, avec une inscription amphigourique. « Cette » espece de paganisme, dit un » auteur chrétien, qui place » dans les églises des monu- » mens qui n'ont aucun rap- » port avec la sépulture, n'a » fait que trop de progrès en » Italie: mais ce sont pour » l'ordinaire de grands per- » sonnages dont on veut con- » server la mémoire (encore » c'est un abus), comme on » voit à Padoue le buste du » cardinal Bembo; & non pas » des castrats ou des joueurs » de violon ».

SACCO, (Joseph-Pompée) professeur en médecine à Parme, sa patrie, puis à Padoue. Son souverain le rappella en 1702 dans sa capitale, & l'y retint

par l'emploi de premier professeur ; il pratiqua & écrivit avec succès. Ses principaux ouvrages sont : I. *Medicina theorico-practica*, Parme, 1707, in-fol. II. *Novum Systema medicum ex unitate doctrinæ antiquorum & recentium*, 1693, in-4°. III. *Medicina rationalis practica Hippocratis*. IV. *Nova Methodus febres curandi*, Venise, 1703, in-8°. Ses ouvrages ont été recueillis à Venise en 1730, in-fol. Ce médecin, défenseur de la doctrine de l'acide & de l'alcali, avoit établi les fondemens de sa pratique sur ces deux principes. Il poussa sa carriere jusqu'à 84 ans, & mourut en 1718.

SACHS, (Jean) de Fraustadt en Pologne, secrétaire de la ville de Thorn, puis envoyé de Hollande en sa patrie, est célebre par un traité contre Herman Coringius, sous le nom de *François Marinius ;* il est intitulé : *De Scopo Reipublicæ Polonicæ*, 1665. Cet auteur mourut à l'âge de 30 ans, vers l'an 1670, comme il se préparoit à passer dans l'isle de Ceilan, par où il vouloit commencer ses voyages, qui faisoient toute sa passion.

SACHS, (Philippe-Jacques) médecin de Breslau, de l'académie des Curieux de la Nature, se fit un nom de son tems par divers ouvrages savans & singuliers : I. *Consideratio vitis viniferæ*, Leipsig, 1661, in-8°. II. *Gammarologia, sive Gammarorum, vulgò cancrorum, consideratio*, 1665, in-8°. III. *Oceanus macro-microcosmicus seu dissertatio epistolica de analogo motu aquarum ex & ad oceanum, sanguinis ex & ad cor*, Breslaw, 1664, in-8°. IV. *De mira lapidum natura*, ibid. Sachs mourut en 1672, à 44 ans.

SACHS, *voy.* HANS-SACHS.

SACKVILLE, *voyez* DORSET.

SACRATO, (Paul) *Sacratus*, chanoine de Ferrare, sa patrie, & neveu du cardinal Sadolet, fut l'un des meilleurs écrivains du 16e. siecle. On a de lui un vol. in-12 de *Lettres* latines, écrites avec élégance & dans le style cicéronien.

SACROBOSCO, (Jean de) appellé aussi *Holywood*, d'un bourg d'Angleterre de ce nom, qui étoit le lieu de sa naissance, dans la province d'Yorck, étudia dans l'université d'Oxford. Il alla à Paris, où il s'acquit un nom célebre par ses talens pour les mathématiques. Il mourut en 1256, laissant deux ouvrages estimables, sur-tout dans son siecle ; l'un, *de Sphæra Mundi ;* l'autre, *de Computo Ecclesiastico*. On les trouve réunis dans un vol. in-8°, Paris, 1560.

SACY, *voyez* MAISTRE (le).

SACY, (Louis de) avocat au parlement de Paris, & l'un des Quarante de l'académie françoise, mort à Paris en 1727, à 73 ans, parut dans le barreau avec un succès distingué, & cultiva en même tems les lettres. On a de lui : I. Une bonne *Traduction* françoise des *Lettres de Pline le Jeune*, 2 vol. in-12, & du *Panégyrique de Trajan*, en 1 vol. in-12. II. Un *Traité de l'Amitié*, in-12. III. Un *Traité de la Gloire*, in-12. IV. Enfin, un Recueil de *Factums* & d'autres pieces, en 2 vol. in-4°. Son style est pur & élégant ; il y a beaucoup de finesse dans ses pensées, & de noblesse dans

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

ſes ſentimens. On lui a reproché d'affecter un ton épigrammatique, & de donner trop dans l'antitheſe : mais ce défaut du ſiecle eſt bien allé en croiſſant depuis, & c'eſt le caractere de ce qu'on appelle aujourd'hui éloquence.

SADELER, (Jean) graveur, né à Bruxelles en 1550, apprit d'abord le métier de fondeur & de ciſeleur que ſon pere exerçoit ; mais l'âge développant ſes inclinations, il s'attacha au deſſin & à la gravure. Il parcourut la Hollande, pour travailler ſous les yeux des meilleurs maîtres. Le duc de Baviere répandit ſes bienfaits ſur cet artiſte. Sadeler, animé par la reconnoiſſance, fit pour ſon protecteur, des ouvrages qui ajouterent à ſa réputation. Il partit pour l'Italie, & perfectionna ſes talens par l'étude qu'il fut à portée de faire des magnifiques morceaux que cette riche contrée renferme. Il préſenta quelques-unes de ſes gravures au pape Clément VIII ; mais ce pape ne paroiſſant pas diſpoſé à remplir ſes eſpérances, Sadeler ſe retira à Veniſe, où il mourut peu de tems après ſon arrivée. Il eut un fils, nommé *Juſte* ou *Juſtin*, dont on a auſſi quelques Eſtampes qui ne ſont pas ſans mérite. — Son frere & ſon diſciple, Raphaël SADELER, ſe diſtingua par la correction du deſſin, & par le naturel qu'il répandoit dans ſes figures. Il accompagna ſon frere à Rome, à Veniſe, & mourut dans cette derniere ville. On trouve des Eſtampes de lui dans un Traité *De opificio mundi*, 1617, in-8°.

SADELER, (Gilles) graveur, né à Anvers en 1570, mort à Prague en 1629, neveu & diſciple de Jean & de Raphaël, fit quelque ſéjour en Italie, où il ſe perfectionna par ſes études d'après l'antique. Ses talens diſtingués le firent deſirer en Allemagne par l'empereur Rodolphe II, qui lui accorda une penſion annuelle. Les empereurs Mathias & Ferdinand II, ſucceſſeurs de Rodolphe, continuerent d'honorer ſes talens. Ses *Veſtigi della antichita di Roma*, Rome, 1660, in-fol., ſont recherchés.

SADI, *voyez* SAADI.

SADLER *ou* SADELER, (Jean) d'une ancienne famille de Shropshire en Angleterre, ſe livra à l'étude du droit, & eut des emplois conſidérables ſous le miniſtere de Cromwel. Il mourut en 1674, à 59 ans, après avoir publié un ouvrage intitulé : *Les Droits du Royaume*, & un autre qui a pour titre *Olbia*.

SADOC, fils d'Achitob, grand-prêtre de la race d'Eléazar, exerça les fonctions eſſentielles du pontificat tour-à-tour, d'année en année, avec Achimelech, fils du grand-prêtre Abiathar, de la race d'Ithamar. Lorſqu'Adonias voulut ſe prévaloir du grand âge de ſon pere pour ſe faire déclarer roi, Sadoc donna, par ordre de Dieu, l'onction royale à Salomon. Ce prince le déclara ſeul ſouverain-pontife après la mort de David, l'an 1014 avant J. C. & dépouilla Abiathar III de ſa dignité, & le relégua à Anathot (*voyez* ABIATHAR). — Il ne faut pas le confondre avec SADOC II, grand-prêtre des Juifs, vers

l'an 670 avant J. C., du tems du roi Manassès.

SADOC, fameux docteur juif, & chef de la secte des Saducéens, vivoit près de deux siecles avant J. C. Il eut pour maître Antigone, qui enseignoit « qu'il falloit pratiquer la » vertu pour elle-même, & » sans la vue d'aucune récom» pense ». Sadoc en tira ces mauvaises conséquences, qu'il n'y avoit donc ni récompenses à espérer, ni peines à craindre dans une autre vie; comme si dans cette hypothese il pouvoit y avoir des vertus (*voyez* EPICURE). Cette doctrine impie eut bientôt un grand nombre de sectateurs, qui, sous le nom de *Saducéens*, formerent une des principales sectes des Juifs. Ils nioient la résurrection & l'immortalité de l'ame, & ils ne reconnoissoient ni anges, ni esprits. Ils rejetoient aussi toutes les traditions, & ne s'attachoient qu'au texte de l'Ecriture; mais il est faux qu'ils n'admissent les prophéties & les miracles, puisqu'ils admettoient (par une inconséquence inconcevable & une contradiction manifeste avec leurs dogmes) les livres de l'Ancien-Testament, qu'ils pratiquoient la loi de Moïse & le culte religieux des Juifs. Leurs mœurs, si l'on en croit l'historien Josephe, étoient séveres; mais il est à croire que dans la pratique ils suivoient des principes qui les mettoient si fort à l'aise. Il est vrai que Jesus-Christ, qui les reprend de ne pas entendre l'Ecriture, ne leur fait aucun reproche sur l'article des mœurs, au-lieu qu'il en fait beaucoup au Pharisiens; mais c'est que ces derniers qui défendoient les vrais principes, affichoient la vertu & prétendoient être irréprochables, au-lieu que les désordres des Saducéens découloient naturellement de leur croyance. La mauvaise doctrine des Saducéens ne les empêcha point d'être élevés aux plus grands emplois, & même à la souveraine sacrificature; & c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose, à quel point de corruption & d'abandon le peuple juif & la Synagogue étoient enfin parvenus. La secte de ces Juifs épicuriens subsiste encore en Afrique & en divers autres lieux.

SADOLET, (Jacques) né à Modene en 1478, d'un professeur en droit à Ferrare, eut son pere pour précepteur. Après avoir appris sous lui le grec & le latin, il étudia en philosophie sous Nicolas Léonicene. Pour multiplier ses connoissances, il se rendit à Rome, où le cardinal Olivier Caraffe, protecteur des gens-de-lettres, le prit chez lui. Léon X, non moins ardent à rechercher le mérite qu'à l'employer, le choisit pour son secrétaire. Sa plume élégante & facile se prêtoit à toutes les matieres: théologie, philosophie, éloquence, poésie. Il joignoit à un rare savoir, une modération & une modestie plus rares encore: il fallut que Léon X usât de toute son autorité pour lui faire accepter l'évêché de Carpentras. Après la mort de ce pontife, il se rendit dans son diocese, & il partagea son tems entre les travaux de l'épiscopat & les plaisirs de la littérature. Clé-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

ment VII le rappella à Rome; mais Sadolet ne s'y rendit qu'à condition qu'il retourneroit dans son évêché au bout de trois ans. Il y retourna en effet; mais Paul III le fit revenir bientôt à Rome, & l'envoya nonce en France, pour engager François I à faire la paix avec Charles-Quint. Le monarque François goûta beaucoup les charmes de son esprit; & le pontife Romain, non moins satisfait de sa négociation, l'honora de la pourpre en 1536. Cet illustre cardinal mourut à Rome en 1547, à 71 ans, également regretté des Catholiques & des Protestans. Il s'attacha dans sa jeunesse à la poésie latine avec un succès peu commun; mais il y renonça entiérement sur la fin de ses jours. Son style, en vers & en prose, respire l'élégance & la pureté des anciens écrivains Romains. Il s'étoit formé sur Cicéron; on pourroit même lui reprocher de s'être trop attaché à l'imiter. De tous ceux qui ont fait revivre dans le 15e. siecle la belle latinité, il est celui qui a le mieux réussi. Ses ouvrages ont été recueillis à Vérone en 3 vol. in-4°; le 1er. en 1737, le 2e. en 1738, & le 3e. en 1740. Les principaux écrits de ce recueil sont: I. Divers *Discours*, dont tout le mérite est dans le style. II. Dix-sept livres d'*Epîtres*, les unes intéressantes, les autres moins agréables. III. Une interprétation des *Psaumes* & des *Epîtres de S. Paul*; & d'autres ouvrages de théologie, écrits avec plus de politesse que de profondeur. IV. Des *Traités* de morale philosophique, sur l'éducation des enfans, sur les consolations dans les malheurs; & quelques autres écrits de ce genre, dont on fait cas, quoique ses raisonnemens soient quelquefois trop subtils & embarrassés. V. Plusieurs *Poëmes*, parmi lesquels son *Curtius* & son *Laocoon* tiennent le premier rang. L'auteur copie quelquefois dans ses vers les phrases de Virgile, ainsi que dans sa prose celles de Cicéron; mais à travers cette imitation, il laisse échapper des traits d'esprit qui lui sont propres. Ses écrits théologiques sont d'un ton de douceur & de modération, qui étoit l'expression de son caractere. Il avoit quelques sentimens particuliers, mais il tenoit fortement à l'orthodoxie. On sait de quelle maniere il s'est justifié en écrivant au cardinal Contarini, de n'être pas en tout du sentiment de S. Augustin, qu'il croyoit avoir poussé quelquefois trop vivement & trop loin la défense de la vérité. *Nec tamen si non cum Augustino, idcircò ab ecclesiâ catholicâ dissentio, quæ tribus tantùm Pelagii capitibus improbatis, cætera libera ingeniis disputationibusque reliquit.* Pour avoir les ouvrages complets de Sadolet, il faut ajouter aux 3 volumes déjà cités, ses Lettres & celles des savans avec lesquels il étoit en correspondance, publiées à Rome en 1764, in-12, 3 vol.; ainsi qu'un autre Recueil imprimé en 1759, in-12, qui contient ses Lettres écrites au nom de Léon X, Clément VII & Paul III; avec un abrégé de la Vie de l'auteur, écrite par Florebelli, son contemporain.

SAENREDAM, (Jean) célebre graveur, vivoit à la fin du 15e. siecle & au commencement du 16e. Les Estampes de ce maître sont très-goûtées des curieux. Il a sur-tout travaillé d'après Goltzius, & il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On desireroit plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAGARI *ou* SÉGAREL, (Gérard) né à Parme, fut le fondateur de la secte des *Apostoliques* qui fit grand bruit dans le 13e. siecle. Il exigeoit que ses disciples allassent de ville en ville, vêtus de blanc, avec une longue barbe, les cheveux épars & la tête nue. Cet enthousiaste publia que toute l'autorité que J. C. avoit donnée à S. Pierre & à ses successeurs, avoit pris fin, & qu'il en avoit hérité; que Dieu étant partout, il n'y avoit pas besoin d'église ni de service divin; qu'il ne falloit point faire des vœux, & que l'attachement à sa doctrine sanctifioit les actions les plus criminelles. Cette doctrine fanatique & impie le fit condamner au feu à Parme en 1300. « Lorsque les Protestans, » dit l'abbé Bergier, déclament contre les supplices » que l'on fait subir à ces sectaires, ils devroient faire » attention qu'on ne les a pas » punis pour leurs erreurs, » mais parce qu'ils troubloient » la tranquillité publique & » l'ordre de la société. Une » erreur innocente qui ne peut » porter préjudice à personne, » est graciable sans doute; » mais une doctrine séditieuse, » qui échauffe les esprits, corrompt les mœurs, alarme » les gouvernemens, & qui est » suivie d'émotion parmi le » peuple, est un crime d'état; » on a droit d'en punir les » auteurs & les sectateurs opiniâtres ».

SAGAX LANDULPHUS, *voyez* PAUL, diacre d'Aquilée.

SAGE, (David) de Montpellier, mort vers 1650, eut des mœurs dépravées & quelque talent. Il s'est fait de la réputation par ses Poésies gasconnes. On a de lui un recueil intitulé: *Les Folies du sieur le Sage*, 1650, in-8°. Ce sont des *Sonnets*, des *Elégies*, des *Satyres* & *Epigrammes*, dignes du titre de cette collection.

SAGE, (Alain-René le) né à Vannes en 1668, mourut en 1747, à Boulogne-sur-Mer, chez son fils, chanoine de cette ville. Son premier ouvrage fut une Traduction paraphrasée des *Lettres d'Aristenete*, auteur grec, en 2 vol. in-12. Il apprit ensuite l'espagnol, & goûta beaucoup les écrivains de cette nation, dont il a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont eu un grand succès. Ses principaux ouvrages en ce genre sont: I. *Guzman d'Alfarache*, en 2 vol. in-12: ouvrage où l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole qui y domine. II. *Le Bachelier de Salamanque*, en 2 vol. in-12: roman bien écrit, & semé d'une critique utile des mœurs du siecle. III. *Gilblas de Santillane*, en 4 vol. in-12. On y trouve des peintures vraies, des choses ingénieuses & amusantes, des réflexions judicieu-

ſes. Il y a du choix & de l'élégance dans les expreſſions, de la netteté & de la gaieté dans les récits. C'eſt un tableau fidele de toutes les conditions, & le meilleur roman moral qu'aucune nation ait produit. IV. *Nouvelles Aventures de don Quichotte*, en 2 vol. in-12. Ce nouveau don Quichotte ne vaut pas l'ancien ; il y a pourtant quelques plaiſanteries agréables. V. *Le Diable Boiteux*, 2 vol. in-12 : ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'eſprit & à corriger les mœurs (*voyez* GUEVARA). Il eut d'abord un ſi grand débit, que l'on rapporte que deux ſeigneurs mirent l'épée à la main pour avoir le dernier exemplaire de la 2e. édition. VI. *Mélanges amuſans de ſaillies d'eſprit & de traits hiſtoriques des plus frappans*, in-12. Ce recueil eſt ainſi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon & de mauvais. VII. *Roland l'amoureux*, 2 vol. in-12. VIII. *Eſtevanille, ou le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12 : ouvrage dans lequel on retrouve toujours l'eſprit de l'agréable auteur de *Gilblas*. On a encore de le Sage des Comédies & des Opéra-Comiques. Cet auteur avoit peu d'invention ; mais il avoit de l'eſprit, du goût, & l'art d'embellir les idées des autres, & de ſe les rendre propres. On a imprimé à Paris, en 1783, ſes *Œuvres choiſies* en 15 vol. in-8°, avec figures.

SAGITTARIUS, (Gaſpar) théologien luthérien, hiſtorien du duc de Saxe, & profeſſeur en hiſtoire dans l'univerſité de Hall, naquit à Lunebourg en 1643, & mourut en 1694. Les langues ſavantes, l'hiſtoire, les antiquités lui étoient très-familieres. Sa mémoire étoit un vaſte dépôt, où s'étoient raſſemblées les connoiſſances les plus étendues ; mais elles n'y étoient pas toujours dans l'ordre le plus clair. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des *Diſſertations* ſur les *Oracles*, ſur les *Souliers*, in-4°, & ſur les *Portes* des anciens, in-8°. II. *La ſucceſſion des Princes d'Orange juſqu'à Guillaume III.* III. L'*Hiſtoire de la ville d'Harderwick*, in-4°. IV. L'*Hiſtoire de S. Norbert*, qu'il publia en 1683. V. *Hiſtoria antiqua Noribergæ*, in-4°, ſavante & judicieuſe. VI. *Les Origines des Ducs de Brunſwick*, in-4°. VII. *Hiſtoire de Lubeck*, in-4°. VIII. *Les Antiquités du royaume de Thuringe*, in-4° : ouvrage plein de recherches, ainſi que tous les écrits de cet auteur, dont on peut voir la liſte dans ſa *Vie* compoſée en latin par Schmidius, Iene, 1713, in-8°. IX. Une *Hiſtoire des Marquis & des Electeurs de Brandebourg*, in-4° ; & un grand nombre d'autres.

SAGREDO, (Jean) procurateur de S. Marc, étoit d'une des plus anciennes familles nobles de Veniſe, & qui a produit de grands-hommes. Il fut élu doge de la république en 1675 ; mais ſon élection n'ayant pas été agréable au peuple, il ſe démit volontairement. En 1691 il fut provéditeur-général dans les mers du Levant. Il devint enſuite ambaſſadeur dans les plus grandes cours de l'Europe, & il avoit paſſé par divers emplois diſtingués avant

que d'être élevé à la dignité de procurateur de S. Marc. Cet habile homme publia, en 1677, in-4°, à Veniſe, une Hiſtoire de l'empire Ottoman, ſous ce titre : *Memorie Hiſtoriche de Monarchi Ottomani.* L'auteur commence à l'an 1300, & continue ſon Hiſtoire juſqu'en 1644, ſous le regne d'Ibrahim I, qui monta ſur le trône en 1640. Cet hiſtorien eſt ſage, impartial, & très-inſtruit de la matiere qu'il avoit entrepris de traiter. Son ſtyle eſt ſerré, dans le goût de Tacite; & l'auteur ſeme, ſelon les circonſtances, des réflexions ſolides & judicieuſes. Nous n'avons pas de meilleure hiſtoire de l'empire Ottoman, relativement à l'eſpace de tems embraſſé par l'auteur : elle a été traduite en françois par Laurent, & imprimée à Paris en 1724, en 6 vol. in-12.

SAILLY, (Thomas) Jéſuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le P. Poſſevin en Ruſſie. De retour dans ſa patrie, il jeta les fondemens d'une miſſion militaire, ſe donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à ſouffrir, paſſa preſque toute ſa vie parmi les ſoldats & dans les hôpitaux, & mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêcherent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverſe & de piété.

SAINCTES, (Claude de) *Sanctesius*, né dans le Perche, ſe fit chanoine-régulier dans l'abbaye de S. Cheron, près de Chartres, en 1540, à l'âge de 15 ans. Le cardinal de Lorraine le mit dans le college de Navarre, où il fit ſes humanités, ſa philoſophie & ſa théologie. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1555, & entra enſuite dans la maiſon du cardinal ſon bienfaiteur, qui l'employa au colloque de Poiſſy en 1561, & le fit envoyer par le roi Charles IX au concile de Trente, avec onze autres docteurs. C'eſt lui & Simon Vigor, depuis archevêque de Narbonne, qui diſputerent contre deux miniſtres calviniſtes, chez le duc de Nevers, en 1566. Leur triomphe fut complet, & de Saincttes, fit imprimer, 2 ans après, les *Actes* de cette conférence. Ses écrits, ſes ſermons, & ſon zele contre les hérétiques, lui mériterent l'évêché d'Evreux en 1575. Il aſſiſta l'année ſuivante aux Etats de Blois, & au concile de Rouen en 1581. Son zele pour la Ligue le jeta, dit-on, dans des travers. Il fut pris dans Louviers par les gens du roi Henri IV. On prétendit avoir trouvé dans ſes papiers, un écrit, où il juſtifioit l'aſſaſſinat de Henri III, & excitoit à commettre le même forfait ſur le roi de Navarre. Ces accuſations, intentées par les Calviniſtes, ne furent pas prouvées. Il n'en fut pas moins conduit priſonnier à Caen, où il auroit ſubi le dernier ſupplice, ſi le cardinal de Bourbon & quelques autres prélats n'euſſent intercédé pour lui : ils ne purent cependant empêcher qu'il ne fût renfermé dans le château de Crevecœur, au dioceſe de Liſieux, où il mourut de poiſon, dit-on, en 1591. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus conſidérable & le plus rare eſt

un *Traité de l'Euchariſtie*, en latin, in-fol., plein d'érudition, & qui irrita particuliérement les miniſtres huguenots contre lui. Nous avons encore de lui : *Liturgiæ Jacobi Apoſtoli*, *Baſilii Magni*, *Joannis Chryſoſtomi*, &c., Anvers, chez Plantin, 1560, in-8°, & la même année à Paris, in-fol.; ouvrage recherché à cauſe des choſes curieuſes & importantes qu'il contient touchant la Meſſe : on le joint ordinairement à la *Miſſa Latina Antiqua* de Francowitz (*voyez ce mot*).

SAINT-AMAND, (Marc-Antoine-Gerard de) fils d'un chef d'eſcadre, naquit à Rouen. Il paſſa ſa vie à voyager & à rimer, deux métiers qui ne menent pas à la fortune. Ses productions ont été recueillies en 3 vol. in-12. La plus fameuſe eſt ſon *Moyſe ſauvé*, poëme que Boileau avoit en vue dans ces vers de ſon *Art Poétique* :

N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes maîtres,
Met, pour le voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres :
Peint le petit enfant, *qui va, ſaute, revient,*
*Et joyeux à ſa mere offre un caillou qu'il tient.*

Il ne faut cependant pas juger abſolument ce Poëme ſur l'âpre & preſque toujours outrée cenſure du Satyrique. Sa meilleure piece eſt ſon Ode intitulée : *La Solitude*; il y a des images & du ſentiment. St.-Amand mourut en 1660, âgé de 67 ans, de chagrin, dit-on, de ce que Louis XIV n'avoit pu ſupporter la lecture de ſon Poëme de *la Lune*, dans lequel il louoit ce prince de ſavoir bien nager; mais il eſt au moins douteux que cette aventure ait influé ſur ſa mort.

SAINT-AMAND, *voyez* TRISTAN (Jean).

SAINT-AUBIN, *voyez* GENDRE.

SAINT-AULAIRE, (François-Joſeph de Beaupoil, marquis de) né dans le Limouſin, porta les armes pendant ſa jeuneſſe, & les quitta dans un âge plus avancé, pour être tout entier à la ſociété & à la littérature. La ducheſſe du Maine l'appella à ſa cour, dont il fit l'amuſement pendant 40 ans, par ſon eſprit & ſa converſation. Ce poëte fut reçu à l'académie françoiſe en 1706, & mourut à Paris le 17 décembre 1742, âgé de 98 ans. Boileau lui refuſa ſon ſuffrage pour la place d'académicien, d'une maniere aſſez dure. Il fondoit ſon refus ſur la piece même qui le fit admettre :

O muſe légere & facile, &c.

Il répondit à ceux qui lui repréſentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui diſpute » pas ſes lettres de nobleſſe; » mais je lui diſpute ſes titres » du Parnaſſe ». Les Poéſies de cet Anacréon nonagénaire ſont répandues dans différens recueils.

SAINT-CYR, (Tannegui du Bouchet, *dit*) gentilhomme Poitevin, & l'un des plus fameux capitaines des Calviniſtes, ſous le regne de Charles IX, fut un des chefs de la Conſpiration d'Amboiſe, & devint

gouverneur

gouverneur d'Orléans après la bataille de Dreux. Il fut tué à celle de Montcontour en 1569, à 85 ans.

SAINT-CYR, (Claude-Odet Giry de) de l'académie françoise, mort le 13 janvier 1761, âgé de 67 ans, se fit connoître par ses vertus. On lui attribue le *Catéchisme des Cacouacs*, 1758, in-12. Ouvrage où les erreurs & les sottises des soi-disant philosophes sont exposées d'une maniere ingénieuse & piquante.

SAINT-CYRAN, *voyez* VERGER de Hauranne.

SAINT-EVREMONT, (Charles de St-Denys, seigneur de) né à St-Denys-le-Guast, à 3 lieues de Coutances, en 1613, d'une maison noble & ancienne de Basse-Normandie, dont le nom étoit *Marquetel* ou *Marguastel*, fit ses études à Paris. Après avoir donné une année au droit, il prit le parti des armes, & servit au siege d'Arras en 1680, comme capitaine d'infanterie. Le prince de Condé, charmé de sa conversation, lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Des propos imprudens lui firent perdre cette place & les bonnes graces du prince. Continuant à donner l'essor à son humeur caustique, il fut mis 3 mois à la Bastille pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal Mazarin, avec lequel il se réconcilia bientôt après. La guerre civile s'étant allumée, St-Evremont fut fidele au roi, qui le fit maréchal-de-camp, avec une pension de 3000 livres. Le traité des Pyrénées, qui mit fin à toutes les hostilités, déplut à beaucoup de gens : St-Evremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créqui, & sa lettre étoit la satyre du traité. Le roi ayant, dit-on, des sujets secrets de se plaindre de lui, prit occasion de cette lettre pour ordonner qu'on le mit à la Bastille. Il en fut prévenu dans la forêt d'Orléans, & se retira en Angleterre où Charles II l'accueillit. Plusieurs personnes s'employerent inutilement à obtenir son rappel. La duchesse de Mazarin, s'étant brouillée avec son mari, quitta la cour de France, & passa enfin en Angleterre. St-Evremont la vit souvent, ainsi que plusieurs gens-de-lettres qui s'assembloient dans sa maison. C'est à cette dame qu'il adressa une grande partie de ses ouvrages. Il mourut en 1703, à 90 ans, & fut enterré dans l'église de Westminster, au milieu des rois & des grands-hommes d'Angleterre. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie une imagination vive & une mémoire heureuse. Il étoit très-sensible au plaisir de la table, & il se distingua par son raffinement sur la bonne chere ; mais il cherchoit moins la somptuosité & la magnificence, que la délicatesse & la propreté. Il ne se piquoit point d'une morale rigide ; cependant il avoit plusieurs qualités estimables. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur & d'humanité. Quant à ses sentimens sur la religion, il a toujours fait profession de la Religion Romaine, dans laquelle il étoit né. Bien des gens cependant l'ont représenté comme un esprit-fort,

fondés sur ce que, dans sa derniere maladie, ne se croyant peut-être pas en danger, il avoit refusé de voir des prêtres. Mais si on peut juger de sa façon de penser sur une matiere de cette importance, par ses conversations ordinaires, cette opinion ne paroîtra pas fondée. Il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la Religion, & il ne pouvoit souffrir qu'on en fit un sujet de plaisanterie. On trouve dans ses écrits divers passages très-peu favorables à l'incrédulité; & sa réponse à la critique de Cotolendi (*voyez ce mot*) ne donne certainement pas l'idée d'un esprit égaré par système. D'après ces considérations, l'on peut assurer que c'est gratuitement qu'il a paru sous son nom un livre peu religieux, qui a pour titre : *Examen de la Religion, dont on cherche de bonne foi l'éclaircissement.* On voit par ses ouvrages qu'il avoit de l'érudition; mais c'étoit une érudition légere, peu approfondie & d'un résultat fort indécis. Cet auteur n'avoit proprement que de l'esprit; car on ne peut lui accorder ni du génie, ni du sentiment, ni peut-être un vrai talent, si ce n'est celui d'écrire. C'est le jugement qu'en porte le rédacteur de l'*Esprit de St-Evremont*, ouvrage imprimé en 1761, in-12. Cependant ses productions avoient un succès si étonnant, que le libraire Barbin payoit des auteurs pour lui faire du St-Evremont. Ses Poésies consistent principalement en Stances, Elégies, Idylles, Epigrammes, Epitaphes. Elles ont été recueillies, ainsi que ses Comédies, ses Lettres, &c., à Londres, 1705, en 3 vol. in-4°; à Paris, 1740, 10 vol. in-12.

SAINT-FOIX, (Germain-François Poullain de) gentilhomme Breton, né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776, avoit la vivacité & la bravoure de son pays. Après avoir porté les armes pendant quelque tems, il vint cultiver les muses dans la capitale, & s'ouvrit une nouvelle carriere sur la scene comique. Il étudia en même tems l'histoire de France, & ses connoissances en ce genre lui mériterent la place d'historiographe de l'ordre du St-Esprit. On a recueilli ses ouvrages en 6 vol. in-8°, Paris, 1778. Ils contiennent : I. Les *Lettres Turques*, 1 vol. in-12; espece de roman épistolaire dans le goût des *Lettres Persanes* qui a donné matiere à plus d'un genre de critique. II. *Essais historiques sur Paris*, 7 vol. in-12 : ouvrage d'une lecture assez agréable, mais sans ordre, & dans lequel l'auteur a fait entrer plusieurs choses hasardées & fausses, & d'autres qui n'ont aucun rapport avec son titre. Saint-Foix n'ignoroit pas combien peu de vérités se trouvoient dans ses *Essais*; mais par une bravoure gasconne il effrayoit les critiques qui osoient relever ses bévues ou ses impostures; il les menaçoit, les citoit devant les tribunaux civils, & faisoit enfin tout ce qu'il falloit pour rester en paisible possession de bavarder impunément; ce qui ne lui a que trop réussi. L'ouvrage est terminé par des discussions his-

toriques sur le fameux Masque de Fer, que l'auteur conjecture être le duc de Montmouth: ses preuves ne sont pas démonstratives (*voyez* MASQUE DE FER). Ces *Essais* ont été continués en 1786, par le chevalier du Coudray; les partisans de Saint-Foix ont paru mortifiés de voir la continuation de son ouvrage en de telles mains; mais peut-être le bavardage du bon chevalier est-il plus assorti qu'on ne pense à une compilation de ce genre. III. *Histoire de l'Ordre du St-Esprit*: compilation de faits & d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre. IV. Quatre vol. in-12 de *Comédies*, remplies des prestiges de la féerie. Saint-Foix étoit d'un caractere droit, mais difficile, exigeant, inquiet, aisé à offenser. Il ne falloit pas louer en sa présence les auteurs qu'il n'aimoit point; & quand ces éloges auroient regardé les premiers écrivains de la nation, il n'auroit pu s'empêcher de témoigner de l'humeur. Si les *Lettres Turques* & quelques passages de ses autres écrits ont fait naître quelques doutes sur sa religion, il est certain que ce n'étoit pas un égarement de systême, & qu'il n'a pas tardé à connoître & à apprécier la nouvelle philosophie. « Petits » aigles, dit-il, qui planez si » dédaigneusement au-dessus » de vos chétifs compatriotes, » nouveaux phénomenes dans » la littérature, je prends la » liberté de vous considérer » dans votre apogée, & je » crois m'appercevoir que les » rayons de votre gloire ne » sont composés que de paradoxes, d'idées singulieres, » de traits contre votre nation, » & d'un vernis d'irréligion.... » Ne seroit-il pas plaisant, » qu'en blutant, ressassant & » commentant des ouvrages » mépriſables de toute façon, » on s'imaginât que la philosophie des mœurs fait depuis » quelques années de grands » progrès parmi nous?... Il » me semble que la vieille morale de l'Evangile vaut bien » celle de la nouvelle philosophie », *Essais sur Paris*, tome 4.

SAINT-GELAIS, (Octavien de) né à Cognac vers 1466, de Pierre de St-Gelais, marquis de Montlieu & de Sainte-Aulaye, fit ses études à Paris, embrassa l'état ecclésiastique, & se livra à la poésie & à la galanterie. Ayant été introduit de bonne heure à la cour, il y acquit les bonnes graces du roi Charles VIII, qui le fit nommer par le pape Alexandre VI à l'évêché d'Angoulême, en 1494. Octavien de St-Gelais alla résider dans son diocese en 1497, & ne s'occupa plus que des fonctions de son ministere, & de l'étude de l'Ecriture-Sainte & des saints Peres. Il mourut en 1502, à 36 ans. On a de lui des Poésies & d'autres ouvrages en françois. Le *Vergier d'Honneur* fut imprimé séparément, in-8°, in-4° & in-fol. Le *Château de Labour* le fut en 1532, in-16. Une Traduction des six Comédies de Térence vit le jour en 1538, in-folio; & les *Héroïdes* d'Ovide, aussi traduites, furent insérées dans le *Vergier d'Honneur*. — Melin de SAINT-

GELAIS, que quelques-uns disent être son fils naturel, né en 1491, mort à Paris l'an 1558, abbé de Réclus, aumônier & bibliothécaire du roi, se fit un nom parmi les poëtes, & fut appellé assez mal-à-propos l'*Ovide François*. Ses Poésies sont des Elégies, des Epîtres, des Rondeaux, des Quatrains, des Chansons, des Sonnets & Epigrammes. Il a aussi composé *Sophonisbe*, tragédie en prose. La derniere édition de ces différens ouvrages est celle de Paris, in-12, en 1719.

SAINT-GENIEZ, (Jean de) né à Avignon en 1607 d'une famille noble, cultiva de bonne heure les fleurs du Parnasse latin. Il vint à Paris, & s'y fit des amis illustres. De retour à Avignon, il fut élevé au sacerdoce, & obtint un canonicat à Orange, où il mourut en 1663, à 56 ans. On a de lui des Poésies pleines de feu & de génie, & remplies d'excellens vers. Elles ont été recueillies à Paris, in-4°, 1654. On y trouve: I. Quatre *Idylles*, dont la 3e. & la 4e. contiennent une défense de la poésie. II. Huit *Satyres*, remplies d'excellens avis, & d'une critique judicieuse, sans fiel & sans passion. III. Sept *Elegies*, toutes sur des sujets utiles. IV. Un livre d'Epigrammes. V. Un livre de Poésies diverses.

SAINT-GERAN, *voyez* GUICHE.

SAINT-GERMAIN, *voyez* MOURGUES & VERGNE.

SAINT-HYACINTHE, (Themiseul de) dont le vrai nom est *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans le 27 septembre 1684, de Jean-Jacques Cordonnier, sieur de Belair, & d'Anne-Marie Mathé. D'autres donnent à son pere le nom d'*Hyacinthe de St-Gelais*, & le font maître cordonnier. Bossuet, évêque de Troyes, l'ayant eu quelque tems chez lui, la calomnie répandit qu'il étoit fils de son oncle le grand Bossuet: mais le public sensé n'y fit point attention. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à Breda, où il épousa une demoiselle de condition. Il mourut dans cette ville en 1746. Voltaire, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du profit du Biribi (*Lettres secrettes*, Lettre 50e.)... « Il » n'a guere vécu à Londres, » dit-il ailleurs, que de mes » aumônes & de ses libelles ». On sait que les injures les plus grossieres, ainsi que les contes les plus calomnieux, ont constamment fait l'arme favorite du philosophe de Ferney; on ne doit donc pas s'arrêter à l'essor qu'il donne à sa bile contre un adversaire qui l'avoit mortifié: mais on doit convenir que St-Hyacinthe fut un aventurier, qui avoit l'esprit porté à l'intrigue. Nous avons de lui: I. *Mathanasius, ou le Chef-d'Œuvre d'un Inconnu*, Lausanne, 1754, en 2 vol. in-8° & in-12. C'est une critique des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui; mais elle est elle-même très-ennuyante, & ne forme qu'une espece de commentaire bouffon d'une petite Chanson qui n'est guere décente. Quoique cet ouvrage ne mérite peut-être pas tout le mépris que Voltaire

en a témoigné, on ne conçoit pas comment il a pu jouir du succès qu'il a eu. Les traits ingénieux y sont noyés dans un verbiage assommant par sa prolixité, pétri de grossiéretés, de licence. La *Déification du Docteur Aristarchus Masso*, qui est dans le second volume, mérite encore mieux ces reproches. Voltaire l'appelle une *infamie;* c'est plutôt une platitude. II. *Mathanasiana*, La Haye, 1740, 2 vol. Ce sont des Mémoires littéraires, historiques & critiques, d'un foible intérêt. III. Plusieurs Romans très-médiocres. M. de Burigny a écrit une *Lettre* sur les démêlés de Voltaire avec St.-Hyacinthe, 1 vol. in-8°, 1780. La matiere y est discutée avec candeur & impartialité. L'origine de la querelle n'est pas défavorable à l'auteur du *Mathanasius*. « Il est » entré avec moi, dit M. de » Burigny, dans des détails » que je ne rapporterai point, » parce qu'ils peuvent avoir » été exagérés. Quoi qu'il en » soit, St.-Hyacinthe fit dire » à Voltaire, que s'il ne changeoit de conduite, il ne » pourroit s'empêcher de témoigner publiquement qu'il » la désapprouvoit : ce qu'il » croyoit devoir faire pour » l'honneur de la nation Françoise, afin que les Anglois » ne s'imaginassent pas que les » François étoient ses complices, & dignes du blâme » qu'il méritoit. On peut bien » s'imaginer que Voltaire fut » très-mécontent d'une pareille correction. Il ne fit réponse à St.-Hyacinthe, que » par des mépris; & celui-ci » de son côté blâma publiquement & sans aucun ménagement la conduite de Voltaire ».

SAINT-JULIEN DE BALEURRE, (Pierre de) né aux environs de Tournus, d'une famille noble, fut chanoine & doyen de Châlons-sur-Saône. On a de sa plume : I. *De l'Origine des Bourguignons*, 1581, in-fol. II. *Mélanges Historiques*, 1589, in-8°. Ces deux productions offrent des recherches savantes, mais mal digérées; il en est de même de la suivante. III. L'*Histoire des Antiquités de la ville de Tournus*. Cet écrivain mourut en 1593.

SAINT-MARC, (Charles-Hugues le Febvre de) né à Paris en 1698, embrassa d'abord le parti des armes; mais en 1718 il prit le petit collet, & s'attacha à l'histoire ecclésiastique du siecle dernier, & débuta dans la littérature par le *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*, qui parut en 1735 (*voyez* DESMARES Toussaint); il travailla ensuite à l'*Histoire de Pavillon*, évêque d'Aleth, ouvrage qui marque assez ses liaisons avec les gens du parti. Après avoir quitté l'habit ecclésiastique, & vu échouer plusieurs projets sur lesquels il fondoit sa fortune, il s'occupa à donner des éditions de plusieurs ouvrages, qu'il a chargés de beaucoup de pieces & de remarques inutiles. Les 17e. & 18e. tomes du *Pour & Contre*, & partie du 19e., sont encore de lui, & n'ont ni la variété, ni les agrémens des volumes donnés par l'abbé Prévôt. Il a donné aussi la *Vie de Philippe Hecquet*, & un *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Italie*,

dont le 1*er.* volume parut en 1761, in-8°, & qu'il a continué jusqu'au 6*e.*, qui parut en 1770 après la mort de l'auteur, arrivée à Paris en 1769. Cette Histoire est d'une lecture fatigante, soit par rapport à la singularité de l'orthographe, soit par rapport au grand nombre de colonnes dont elle est chargée, soit enfin à raison des efforts pénibles que fait l'auteur pour contourner les faits au profit de la petite église. On a aussi de lui quelques pieces de poésie françoise.

SAINT-PAVIN, (Denys SANGUIN de) de Paris, étoit fils d'un président aux enquêtes, homme de mérite, qui fut aussi prévôt des marchands. Il embrassa l'état ecclésiastique, & fut nommé à l'abbaye de Livri, qui fut pour lui une retraite voluptueuse, où il faisoit ce qu'il vouloit & disoit ce qu'il pensoit. Il poussoit la liberté de l'esprit jusques sur les matieres les plus respectables; c'est ce qui engagea Boileau à mettre sa conversion au nombre des choses impossibles.

St.-Sorlin janséniste, & St.-Pavin bigot.

St.-Pavin, outré contre le satyrique, lui répondit par un Sonnet qui finissoit ainsi :

S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

Boileau s'en vengea par l'Epigramme :

Alidor assis dans sa chaise,
Médisant du ciel à son aise,
Peut bien médire aussi de moi;
Je ris de ses discours frivoles :
On sait fort bien que ses paroles
Ne sont pas articles de foi.

On a dit qu'il s'étoit converti au bruit d'une voix effrayante, qu'il avoit cru entendre à la mort du poëte Théophile, son maître. Quelques-uns cependant prétendent qu'il persévéra dans le délire de son impiété jusqu'à sa mort, arrivée en 1670, dans un âge avancé. Nous avons de St.-Pavin plusieurs Pieces de poésie, recueillies avec celles de Charleval, 1759, in-12. Ce sont des Sonnets, des Epîtres, des Epigrammes, des Rondeaux, la plupart fruits de la licence & de la débauche. Il étoit parent de Claude Sanguin. *Voyez ce mot.*

SAINT-PHILIPPE, (le marquis de) *voyez* BACCALAR.

SAINT-PIERRE, (Eustache de) le plus notable bourgeois de Calais, se signala par son généreux dévouement, lorsque cette ville fut assiégée par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1347. Ce prince, irrité de la longue résistance des assiégés, ne vouloit point les recevoir à composition, si on ne lui en livroit 6 des principaux pour en faire ce qu'il lui plairoit. Comme leur conseil ne savoit que résoudre, & qu'ainsi toute la ville demeuroit exposée à la vengeance du vainqueur; Eustache s'offrit pour être une des six victimes. A son exemple il s'en trouva aussi-tôt d'autres qui remplirent le nombre, & s'en allerent, la corde au cou & nus en chemise, porter les clefs à Edouard. De Belloi a tiré de ce sujet sa Tragédie, intitulée : *Le Siege de Calais.* » Nos historiens, dit Voltaire, » s'extasient sur la grandeur » d'ame des six habitans qui se » dévouerent à la mort. Mais

» au fond, ils devoient bien se » douter que si Edouard III » vouloit qu'ils eussent la corde » au cou, ce n'étoit pas pour » la faire serrer. Il les traita » très-humainement, & leur » fit présent à chacun de six » écus d'or, qu'on appelloit » *Nobles à la Rose* ». Eustache de St-Pierre dans la suite devint l'homme de confiance d'Edouard, qui estima en lui le patriotisme & le courage.

SAINT-PIERRE, (Charles-Irenée Castel de) né au château de St-Pierre-Eglise en Normandie, l'an 1658, embrassa l'état ecclésiastique. Ses protecteurs lui procurerent la place de premier aumônier de Madame & l'abbaye de la Ste. Trinité de Tiron, en 1702. Dès 1695, il avoit eu une place à l'académie françoise. Le cardinal de Polignac l'emmena avec lui aux conférences d'Utrecht. Après la mort de Louis XIV, il fut exclus de l'académie françoise, pour avoir exalté dans sa *Polisynodie*, la maniere de gouverner du régent, en blâmant celle de Louis XIV, & pour quelques autres raisons plus dignes peut-être d'animadversion. Cette exclusion fut unanime, il n'y eut que l'indifférent Fontenelle qui s'y refusa; mais le duc d'Orléans ne voulut pas que la place fût remplie. Elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, à 86 ans. Boyer, ancien évêque de Mirepoix, empêcha qu'on ne prononçât à l'académie l'éloge d'un homme dont la mémoire n'étoit pas à l'abri du reproche d'irréligion. L'abbé de St-Pierre n'étoit pas brillant dans la conversation; mais il se rendoit justice & ne s'empressoit pas de parler. Il craignoit d'ennuyer, & il auroit voulu plaire. Ses principaux ouvrages sont: I. *Projet de Paix universelle entre les Potentats de l'Europe*, en 3 vol. in-12: projet dont le fameux Citoyen de Geneve a fait un extrait. L'abbé de Saint-Pierre, pour appuyer ses idées, prétend que la diete européenne qu'il vouloit établir pour pacifier les différends, avoit été approuvée & rédigée par le dauphin, duc de Bourgogne, & qu'on en avoit trouvé le plan dans les papiers de ce prince. Il se permettoit cette fiction, pour mieux faire goûter son projet; mais cet artifice n'eut point le suffrage d'un homme délicat; puisqu'il tendoit à faire passer un prince sage & judicieux s'il en fut jamais, pour un esprit visionnaire & exalté. Le cardinal de Fleury, en répondant à ses propositions, lui dit entr'autres choses: « Vous avez ou» blié, monsieur, pour article » préliminaire, de commencer » par envoyer une troupe de » missionnaires, pour dispo» ser le cœur & l'esprit des » princes ». II. *Mémoire pour perfectionner la police des grands Chemins.* III. *Mémoire pour perfectionner la police contre le Duel.* IV. *Mémoire sur les Billets de l'Etat.* V. *Mémoire sur l'établissement de la Taille proportionnelle*, in-4°: ouvrage qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire. VI. *Mémoire sur les Pauvres mendians.* VII. *Projet pour réformer l'Orthographe des Langues de l'Europe*, dans lequel il y a beaucoup d'idées bizarres. Il y pro-

poſe un ſyſtême d'orthographe qu'il ſuivoit lui-même, & qui rend la lecture de ſes ouvrages inſoutenable. VIII. *Réflexions critiques ſur les travaux de l'Académie Françoiſe.* IX. Un très-grand nombre d'autres Ecrits, parmi leſquels un traité de l'*Anéantiſſement futur du Mahométiſme*, où il y a pluſieurs traits contre cette fauſſe religion, que l'auteur ſemble vouloir faire rejaillir ſur la véritable: & les *Annales politiques de Louis XIV*, en 2 vol. in-12 & in-8°, 1757, dans leſquelles l'auteur déchire de la maniere la plus outrageante la mémoire de ce grand monarque, trop religieux ſans doute & trop zélé contre toutes ſortes d'erreurs, pour avoir le ſuffrage de la froide philoſophie. L'abbé de St-Pierre faiſoit imprimer ſes ouvrages à ſes dépens, pour les donner à ceux qui étoient en état de contribuer à la réuſſite de ſes projets. Il affectoit la ſingularité en tout. Sa maniere d'écrire étoit auſſi extraordinaire que ſa maniere de penſer. Il écrivoit *neglijence*, *ſonjer*, *enquore*, *digſionnaire*, *peizan*, *Franſes*, &c. « On diroit, » dit un auteur, que ſes ſyſtêmes » politiques ayant été ſifflés, » ſon courroux eſt tombé ſur » l'orthographe ». On a publié un extrait des différens écrits de l'abbé de St-Pierre, ſous le titre de: *Rêves d'un Homme de bien*, in-12. On connoît ces vers de Voltaire au ſujet d'un buſte fort reſſemblant de cet abbé:

N'a pas long-tems de l'abbé de St-Pierre
On me montroit un buſte tant parfait,
Qu'on ne ſut voir ſi c'étoit chair ou pierre,
Tant le ſculpteur l'avoit pris trait pour trait!
Si que reſtai perplex & ſtupéfait,
Craignant bien fort de tomber en mépriſe;
Puis dis ſoudain: Ce n'eſt-là qu'un portrait,
L'original diroit quelque ſottiſe.

SAINT-POL, *voyez* CHATILLON, FRANÇOIS, LUXEMBOURG & LOUIS XI.

SAINT-PREUIL, (François de Juſſac d'Embleville, ſeigneur de) gouverneur d'Arras & maréchal-de-camp, étoit un ſeigneur plein de bravoure. Ce fut lui qui fit priſonnier de guerre le duc de Montmorenci, à la journée de Caſtelnaudari. Cette action lui valut la protection du cardinal de Richelieu & les récompenſes de la cour. Il ſignala enſuite ſon courage à Corbie, qu'il défendit en 1636 contre les Eſpagnols; & il facilita en 1640 la priſe d'Arras, dont il fut fait gouverneur. L'année ſuivante il rencontra la garniſon Eſpagnole qui ſortoit de Bapaume par capitulation, & alloit à Douay. Il l'attaqua ſans la connoître, à ce qu'il prétendit fauſſement, & la pilla; cette démarche odieuſe le fit arrêter. Dès qu'on fut maître de ſa perſonne, on l'accuſa de concuſſion, & on lui reprocha un grand nombre de violences: entr'autres, d'avoir enlevé une jeune meûniere à ſon époux, qui ſe déclara ſon accuſateur. St-Preuil fut conduit à la citadelle d'Amiens, où des commiſſaires nommés par la cour lui firent ſon procès, & le condamnerent à être décapité. Cette ſentence fut exécutée à

Amiens le 9 novembre 1641 ; il étoit dans sa 40e. année.

SAINT-SIMON, (Louis duc de) né à Paris le 16 juin 1675, prit le parti des armes & fit sa premiere campagne en 1692. Sa carriere dans ce genre ne fut pas bien brillante, & il la quitta pour celle de la diplomatie. Nommé en 1721 ambassadeur en Espagne pour faire la demande de l'infante future épouse de Louis XV, il parvint à introduire à cette cour grave & décente, des usages qui n'y laisserent point un souvenir honorable de sa commission. Après la mort du régent, il se retira dans sa terre, & y mourut dans un âge fort avancé; nous ne savons pas précisément quelle année. Il a laissé des *Mémoires* sur le regne de Louis XIV & la régence du duc d'Orléans, onze vol. in-fol. manuscrit. Un académicien à qui madame de Pompadour les confia, en a fait un extrait en 7 vol. in 4°., également manuscrit. En 1789, on en a publié un abrégé en 3 vol. in-8°, & un supplément en 4 vol. On y trouve un grand nombre de faits hasardés, défigurés, & recueillis précisément sur des bruits populaires; & l'éditeur observe que Saint-Simon avoit *une avidité singuliere pour recueillir ces sortes de bruits*. Il est impossible de mettre moins de discernement, une crédulité plus bonasse ou plus méchante dans ce qu'il rapporte, sur-tout touchant les personnes qu'il n'aime pas. Or pour n'être pas aimé de lui, il falloit très-peu de chose. Il suffisoit par exemple de n'être pas noble. C'est à ce titre, comme il s'en explique lui-même, qu'il maltraite le chancelier Voisin & d'autres hommes illustres par leurs actions & leurs vertus. Sa partialité pour la France contre les nations avec lesquelles cette couronne étoit en guerre, va quelquefois jusqu'au délire. Louis XIV y est peint avec des traits hideux qui en font un prince Hun ou Vandale, en même tems qu'on lui donne les plus grands éloges & les plus mérités. Le mecontentement du duc de St.-Simon, le ressentiment qu'il conservoit, en bon courtisan, de certaines aventures qui n'avoient point répondu à ses prétentions, sont la source de ce qu'il y a d'âpre, de satyrique, d'exagéré & de faux dans ses Mémoires. Delà encore son affection pour les Jansénistes & pour les Calvinistes : Louis XIV ne les aimant pas, il étoit naturel que le duc de St.-Simon les prît en amitié. Delà les éloges donnés au duc régent & à son gouvernement, & un aveuglement qui va jusqu'à applaudir à l'enlevement du duc de Villeroi, gouverneur du jeune roi, démarche la plus illégale & la plus tyrannique qu'un régent puisse se permettre. Avec tout cela, il y a dans ces *Mémoires* un langage de religion, d'honneur, de vertu & de bonhomie, qui les fait lire avec intérêt. Il est peu d'ouvrages plus propres à faire connoître les *miseres* de la royauté & de ses agens divers ; les foiblesses, les vices, les crimes, les agitations & les souffrances de la grandeur; l'état réel enfin des cours, de ces foyers de corruption, composés d'une multitude de foyers subalternes

& également corruptifs, là surtout où les princes de la famille royale ont leur maison & cour particuliere. Le seul article des empoisonnemens fait trembler, qu'est-ce des crimes moins odieux? Voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juin 1780, p. 163 — 1 janvier 1791, p. 10.

SAINT-YVES, (Charles) habile oculiste, né en 1667 à la Viette, près de Rocroi, entra dans la maison de St.-Lazare à Paris en 1686, & s'y appliqua à la médecine des yeux. Ses succès en ce genre l'obligerent de quitter cette maison; il se retira chez son frere, & eut bientôt une foule de malades. Son *Traité des Maladies des Yeux*, 1722, in-4°, Amsterdam, 1736, in-8°, est très-estimé. St.-Yves mourut en 1736. Le Traité de St.-Yves fut attaqué par Mauchard, qui fit paroître dans le *Mercure* une *Lettre* critique de cet ouvrage, & une *Apologie* de sa critique.

SAINTE-ALDEGONDE, *voyez* MARNIX.

SAINTE-BEUVE, (Jacques de) naquit à Paris en 1613, & fut reçu docteur en théologie en 1638. Cinq ans après, il fut choisi pour remplir une des chaires de théologie de Sorbonne: place qu'il perdit, pour n'avoir pas voulu souscrire à la censure contre Arnauld, & parce que sa doctrine avoit beaucoup d'affinité avec celle de ce chef de parti. On lui défendit de prêcher en 1656: mais ayant ensuite montré plus de soumission pour les décisions de l'Eglise, & ayant souscrit au Formulaire d'Alexandre VII, il fut choisi pour théologien du clergé, & en obtint 1000 livres de pension annuelle. Il fut depuis continuellement appliqué à la lecture, ou occupé à répondre aux consultations qui lui étoient faites sur les cas de conscience, de morale ou de discipline. Son frere Jerôme, appellé le *Prieur de Ste.-Beuve*, recueillit après sa mort (arrivée en 1677, à 64 ans) ses *Décisions*, en 3 vol. in-4° & in 8°. Cette collection décele beaucoup de savoir, de jugement & de droiture. On a encore de lui deux *Traités* en latin, l'un *de la Confirmation* & l'autre *de l'Extrême-Onction*, imprimés en 1686, in-4°, par les soins de son frere. Voyez la fin de l'article RICHER.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher de) trésorier de France dans la généralité de Poitiers, plus connu sous le nom de *Scévole de Ste.-Marthe*, naquit en 1536, d'une famille féconde en personnes de mérite. Il exerça des emplois considérables, sous les regnes de Henri III & de Henri IV, qui l'honorerent de leur estime; & fut intendant des finances dans l'armée de Bretagne, sous le duc de Montpensier. Il parut aux Etats de Blois, en 1588, où Henri III l'avoit appellé. Ce prince l'envoya ensuite en Poitou, pour y désarmer la Ligue & le Calvinisme par son éloquence, & il eut le bonheur d'y réussir. Aussi fidele à Henri IV qu'à Henri III, il fit rentrer la ville de Poitiers sous l'obéissance de ce monarque, dont il défendit ensuite les intérêts dans l'assemblée des notables, tenue à Rouen. Il mourut à Loudun, sa patrie, en 1623. Le fameux Grandier

prononça son Oraison funebre, le Parnasse françois & latin se joignit à lui pour jeter des fleurs sur son tombeau. On a de lui : I. Des éloges intitulés : *Gallorum doctrinâ illustrium, qui suâ Patrumque memoriâ floruêre, Elogia ; Isenaci*, 1622, in-8°. Colletet les traduisit assez platement en françois, 1644, in-4°. II. Un grand nombre de Poésies latines ; 3 livres de la *Pœdotrophie*, ou de la maniere de nourrir & d'élever les enfans à la mamelle ; 2 livres de Poésies lyriques ; 2 de Sylves, un d'Elégies ; 2 d'Epigrammes ; des Poésies sacrées. III. Plusieurs Pieces de vers françois, qui sont fort au-dessous des latines. Celles-ci eurent tous les suffrages : sans avoir l'imagination de Virgile, l'auteur avoit quelque chose de la pureté & de l'élégance de son style. Ses Œuvres furent recueillies en 1632 & 1633, in-4°.

SAINTE-MARTHE, (Abel de) fils aîné du précédent, chevalier, seigneur d'Estrepied, conseiller-d'état, & garde de la bibliotheque de Fontainebleau, mort en 1652, à 82 ans, avoit un génie facile & heureux pour la poésie latine ; il est cependant inférieur à son pere. Ses Poésies sont le *Laurier*, la *Loi Salique*, des Elégies, des Odes, des Epigrammes, des Poésies sacrées, des Hymnes : elles ont été imprimées in-4°, avec celles de son pere. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages, moins connus que ses vers. Il laissa un fils, nommé *Abel* comme lui, qui donna en 1698, une traduction françoise de la *Pœdotrophie* de son aïeul, & mourut en 1706.

SAINTE-MARTHE, (Gaucher de, plus connu, ainsi que son pere, sous le nom de *Scévole ;* & Louis de) freres jumeaux, fils de Gaucher de Ste.-Marthe, naquirent à Loudun le 20 décembre 1571. Ils se ressembloient parfaitement de corps & d'esprit ; leur union fut un modele pour les parens & pour les amis. Ils furent l'un & l'autre historiographes de France, & travaillerent de concert à des ouvrages qui ont rendu leurs noms célebres. Gaucher, chevalier, seigneur de Meré-sur-Indre, mourut à Paris en 1650, à 79 ans ; & Louis, conseiller du roi, seigneur de Grelay, mourut en 1656, à 85 ans. On a de ces deux savans : I. L'*Histoire généalogique de la Maison de France*, 1647, en 2 vol. in-fol. II. Une continuation du *Gallia Christiana*, ouvrage qui avoit été entrepris par Claude Robert, Paris, 1666, 4 vol. in-fol. III. L'*Histoire généalogique de la Maison de Beauvau*. in-fol., &c.

SAINTE-MARTHE, (Claude de) fils de François de Ste.-Marthe, avocat au parlement de Paris, & petit-fils de Scévole de Ste.-Marthe, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Paris en 1620. Il embrassa l'état ecclésiastique, & fut pendant longtems directeur des Religieuses de Port-Royal. Exilé deux fois par ordre du roi, il se retira à Courbeville en 1679, & y mourut en 1690. On a de lui : I. Une *Lettre* à l'archevêque de Paris, Perefixe, où il exprime son attachement au parti de Janfenius. II. *Traités de piété*,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

en 2 vol. in-12. III. Un *Recueil de Lettres*, en 2 vol. in-12, où l'on trouve peints au naturel son esprit & son caractere. IV. Un *Mémoire* sur l'utilité des petites écoles, &c. V. Deux *Défenses des Religieuses de Port-Royal.*

SAINTE-MARTHE, (Denys) fils de François de Ste.-Marthe; seigneur de Chandoiseau, & général des Bénédictins de la congrégation de S. Maur, où il étoit entré en 1667; naquit à Paris en 1650, & mourut en 1725, à 75 ans. Il fit honneur à son corps par sa vertu & par ses ouvrages. Les principaux sont : I. Un *Traité de la Confession auriculaire.* II. *Réponse aux plaintes des Protestans*, qui se disoient persécutés en France. III. *Entretiens touchant l'entreprise du Prince d'Orange.* IV. Quatre *Lettres* à l'abbé de Rancé. V. La *Vie de Cassiodore*, in-12, 1705. VI. L'*Histoire de S. Grégoire le Grand*, in-4°. Ces deux ouvrages sont savans & curieux. VII. Une Edition des *Œuvres de S. Grégoire*, 4 vol. in-fol. Il avoit entrepris, à la priere de l'assemblée du clergé de 1710, une nouvelle édition du *Gallia Christiana*, in-fol., & il en fit paroître 3 vol. avant sa mort, qui ont été suivis de plusieurs autres. *Voyez* D. Brice & Robert Claude.

SAINTE-MARTHE, (Abel-Louis-de) général des Peres de l'Oratoire, se démit de cet emploi en 1696, & mourut l'année d'après à 77 ans, à St.-Paul-au-Bois, près de Soissons. Il laissa divers ouvrages manuscrits, de théologie & de littérature. Il étoit fils de Scévole de Ste.-Marthe, mort en 1650. — Son frere aîné, Pierre Scévole de Ste.-Marthe, historiographe de France, mort en 1690, marcha sur les traces de ses ancêtres. Le roi récompensa son mérite par une charge de conseiller & de maître-d'hôtel. On a de lui : I. Un livre peu exact, intitulé : L'*Etat de l'Europe*, en 4 vol. in-12. II. Un *Traité historique des Armes de France*, in-12, dans lequel on trouve des recherches. III. L'*Histoire de la Maison de la Trimouille*, 1688, in-12.

SAINTE-MAURE, (Charles de) duc de Montausier, pair de France, chevalier des ordres du roi, & gouverneur de Louis dauphin de France, d'une ancienne maison originaire de Touraine, se distingua de bonne heure par sa valeur & par sa prudence. Durant les guerres civiles de la Fronde, il maintint dans l'obéissance la Saintonge & l'Angoumois, dont il étoit gouverneur. Son austere probité le fit choisir pour présider à l'éducation du dauphin. Il parla toujours à ce prince en philosophe chrétien & en homme vertueux, qui sacrifioit tout à la vérité & à la raison. Lorsqu'il eut cessé de faire les fonctions de gouverneur, il dit au dauphin : » Monseigneur, si vous êtes » honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, » vous me haïrez, & je m'en » consolerai ». Lorsque ce prince eut pris Philisbourg, le duc lui écrivit : « Monseigneur, » je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne » armée, une excellente artille-

» rie, & Vauban. Je ne vous » en sais pas non plus sur les » preuves que vous avez données de bravoure & d'intrépidité ; ce sont des vertus » héréditaires dans votre maison. Mais je me réjouis avec » vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faisant valoir les services d'autrui, & oubliant les vôtres. » C'est sur quoi je vous fais » mon compliment ». Ce seigneur mourut en 1690, à 80 ans, regretté des honnêtes gens dont il étoit le modele. On a donné sa *Vie*, Paris, 1731, in-12.

SAINTRAILLES, (Jean Poton de) grand-sénéchal du Limousin, né d'une famille noble de Gascogne, se signala par ses services sous Charles VI & Charles VII. Il fit prisonnier le fameux Talbot, l'an 1429, à la bataille de Patay ; & le comte d'Arondel à celle de Gerberoy, en 1435. Il travailla avec ardeur dans toutes les expéditions qui enleverent la Normandie & la Guienne aux Anglois. Il eut le bâton de maréchal de France en 1454. Il en fut destitué en 1461 par Louis XI, & mourut 2 mois après au Château-Trompette, dont il avoit le gouvernement. Son courage étoit comme son caractere, franc, noble & décidé.

SALABERGE *ou* SALEBERGE, (Ste.) abbesse de S. Jean de Laon dans le 7e. siecle, étoit née en Champagne. Mariée contre son inclination, & ayant perdu son mari au bout de deux mois, elle épousa Blandin, avec lequel elle vécut d'une maniere très-édifiante, consacra ses enfans à Dieu, & du consentement de son mari, se retira dans un monastere qu'elle avoit fondé dans les Vosges ; mais ce lieu étant trop exposé aux courses des gens de guerre, elle transporta son monastere à Laon en 640, & le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 655. Ce monastere fut donné en 112 aux Religieux de S. Benoît. Voyez sa *Vie* par un auteur contemporain, avec les notes du P. Clé, dans les *Acta Sanct.*, septembre, tom. 6.

SALADIN *ou* SALAHEDDIN, sultan d'Egypte & de Syrie, étoit Curde d'origine. Il alla avec son frere au service de Noradin, souverain de la Syrie & de la Mésopotamie. Ils se signalerent tellement par leur valeur, qu'Adad, calife des Fatimites en Egypte, ayant demandé du secours à Noradin, ce prince crut ne pouvoir mettre à la tête de l'armée qu'il envoyoit en Egypte, de plus habiles généraux que ces deux capitaines Curdes. Saladin obtint, en arrivant, les charges de visir & de général de ses armées. Adad étant mort quelque tems après, il se fit déclarer souverain de l'Egypte, & fut le chef de la dynastie des Mammelucs qui régna dans ce pays. Il se fit ensuite déclarer tuteur du fils de Noradin, qui ne survécut pas long-tems à Adad. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse & la Mésopotamie, & marcha vers Jérusalem, qu'il vouloit enlever aux Chrétiens. Renaud de Châtillon avoit traité avec mépris les ambassadeurs que le prince Musulman lui avoit envoyés pour redemander quelques prisonniers. Saladin jura de ven-

ger cette injure, & livra bataille aux Chrétiens, en 1187, auprès de Tibériade, avec une armée de plus de 50,000 hommes. Il eut la gloire de vaincre, & de faire plusieurs illustres prisonniers, parmi lesquels étoit Gui de Luzignan, roi de Jérusalem. Le monarque captif fut bien traité par le vainqueur qui lui présenta une coupe de liqueur rafraîchie dans la neige; mais le roi, après avoir bu, ayant voulu donner sa coupe à Renaud de Châtillon; Saladin abattit à celui-ci la tête d'un coup de sabre. Saladin marcha quelques jours après vers Jérusalem, qui se rendit par capitulation, le 2 octobre de la même année; il permit à la femme de Luzignan de se retirer où elle voudroit. Il n'exigea aucune rançon des Grecs qui demeuroient dans la ville. Lorsqu'il fit son entrée dans Jérusalem, plusieurs femmes vinrent se jeter à ses pieds, en lui redemandant, les unes leurs maris, les autres leurs enfans ou leurs peres qui étoient dans les fers. Il les leur rendit avec une générosité qui n'avoit pas encore eu d'exemple parmi ces barbares. Mais sa férocité & son fanatisme le dominoient à leur tour. Il fit laver avec de l'eau de rose, par les mains même des Chrétiens, la mosquée qui avoit été changée en église. Il y plaça une chaire à laquelle Noradin, soudan d'Alep, avoit travaillé lui-même, & fit graver sur la porte ces paroles: *Le roi Saladin, serviteur de Dieu, mit cette inscription, après que Dieu eut pris Jérusalem par ses mains.* Cependant pour ne pas faire un désert de sa conquête, il rendit aux Chrétiens orientaux l'église du S. Sépulcre; mais il voulut en même tems que les pélerins y vinssent sans armes, & qu'ils payassent certains droits. Cependant le bruit de ses victoires avoit répandu l'épouvante en Europe. Le pape Clément III engagea la France, l'Angleterre, l'Allemagne, à armer contre lui. Les Chrétiens qui s'étoient retirés à Tyr, ayant reçu de grands secours, allerent assiéger la ville de St.-Jean d'Acre, battirent les Musulmans, & s'emparerent de cette ville, de Césarée & de Jaffa, à la vue de Saladin, en 1191. Ils se disposoient à mettre le siege devant Jérusalem; mais la dissention s'étant mise entr'eux, Richard I, roi d'Angleterre, fut contraint de conclure une treve de 3 ans & 3 mois avec le sultan, en 1192, par laquelle Saladin fut obligé de laisser jouir les Chrétiens des côtes de la mer, depuis Tyr jusqu'à Joppé. Le sultan ne survécut pas long-tems à ce traité, étant mort un an après, à Damas, âgé de 57 ans, après en avoir régné 24 en Egypte, & environ 19 en Syrie. Il laissa 17 fils, qui partagerent entr'eux ses états. Détrompé, mais trop tard, des grandeurs humaines, il voulut qu'on portât dans sa derniere maladie, au-lieu du drapeau qu'on élevoit devant sa porte, le drap qui devoit l'ensevelir. Celui qui tenoit cet étendard de la mort, crioit à haute voix: *Voilà tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes.* M. Marin a donné en 1758, en 2 vol. in-12, une *Histoire* de Sa-

ladin, où ce guerrier eſt peint avec des couleurs un peu romaneſques, l'admiration & l'enthouſiaſme ayant dirigé la plume de l'auteur. Il faut convenir cependant qu'il avoit plus d'humanité, de juſtice & de lumieres qu'aucun conquérant de la ſecte de Mahomet.

SALATHIEL, fils de Jéchonias & pere de Zorobabel, prince des Juifs, qui, après la captivité de Babylone, préſida au rétabliſſement de la ville & du temple de Jéruſalem. Salathiel mourut à Babylone.

SALDEN, (Guillaume) né à Utrecht, exerça le miniſtere dans pluſieurs égliſes de Hollande, & enfin dans celle de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages ſont : I. *Otia Theologica*, in-4°. Ce ſont des diſſertations ſur différens ſujets de l'*Ancien* & du *Nouveau-Teſtament*. II. *Concionator ſacer*, in-12. III. *De Libris, varioque eorum uſu & abuſu*, Amſterdam, 1668, in-12. Cet auteur avoit du jugement & du ſavoir.

SALE, *voyez* SALLE.

SALE, (George) étoit un des principaux membres de la ſociété qui a entrepris de nous donner une *Hiſtoire Univerſelle*, dont il y a déjà une grande partie d'imprimée & ſur laquelle on peut voir diverſes obſervations dans le *Journal hiſtorique & littéraire*, 15 janvier 1781, p. 93. Il mourut à Londres en 1736. On a de lui une Traduction angloiſe de l'*Alcoran*, imprimée à Londres en 1734, in-4°. Il a mis à la tête de cette verſion une Introduction qui a été traduite en françois in-8° : on la trouve auſſi dans l'édition de l'*Alcoran* en françois, Amſterdam, 1770, 2 vol. in-12 (*voyez* MAHOMET & MARACCI). Le caractere des écrits de Sale, eſt celui de la ſociété dont il étoit membre ; beaucoup de recherches, mais peu de jugement, peu de goût, peu d'élégance, peu de préciſion, & ſouvent peu de droiture & de franchiſe. C'eſt de Maracci qu'il a emprunté toute ſon érudition arabique, & pour déguiſer ſon plagiat, il entreprend, ſelon la coutume des ſavans modernes, de le critiquer ; ce qu'il fait toujours très-gauchement. On croit même que ſa traduction eſt faite ſur la verſion latine de Maracci, aux fautes près & aux infidélités qu'elle préſente.

SALEL, (Hugues) de Caſals dans le Quercy, s'acquit l'eſtime du roi François I, & fit, par ordre de ce prince, une Traduction en vers françois, des douze premiers livres de l'*Iliade* d'Homere, 1574, in-8° ; & mourut à St-Cheron, près de Chartres, en 1553, à 50 ans. On a encore de lui un Recueil de Poéſies, qui ont été beaucoup louées par ſes contemporains. Son ſtyle eſt cependant embarraſſé, louche & traînant.

SALERNE, (François) médecin d'Orléans, s'appliqua particuliérement à l'hiſtoire naturelle, & travailla avec Arnault de Nobleville à la continuation du traité de la *Matiere Médicale* de Géoffroi. Ils donnerent le *Regne Animal*, & enſuite l'*Hiſtoire naturelle des Animaux*. La deſcription anatomique occupe la plus grande partie de ce dernier ouvrage.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

On a encore de Salerne une traduction du *Synopsis avium* de Ray, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire naturelle des Oiseaux, ou Traduction du* Synopsis avium *de Ray, augmenté de Recherches critiques & d'Observations curieuses sur les Oiseaux de nos climats*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. Ce médecin mourut en 1760.

SALIAN *ou* SALLAN, (Jacques) Jésuite d'Avignon, enseigna avec beaucoup de réputation. Il devint recteur du college de Besançon, & mourut à Paris le 23 janvier 1640, à 82 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de piété, & des *Annales de l'Ancien-Testament*, Paris, 1625, 6 vol. in-fol., en latin, dans lesquelles il a répandu beaucoup d'érudition. C'étoit un homme très-estimable & très-estimé.

SALIER, (Jacques) Religieux Minime, professeur en théologie, provincial & définiteur, mourut à Dijon en 1707, âgé de 92 ans. La théologie scholastique étoit son talent principal. Nous avons de cet auteur : I. *Historia Scholastica de Speciebus Eucharisticis*, Lyon, 1687, 3 vol. in-4°; Dijon, 1692 & 1704. II. *Cacocephalus, sive de Plagiariis opusculum*, 1694, in-12. III. Des *Pensées sur l'Ame raisonnable*, in-8°. Il y a dans tous ces écrits du savoir & de la métaphysique.

SALINAS *ou* SALINES, (François de) natif de Burgos, perdit la vue, à l'âge de dix ans. Cet accident ne l'empêcha pas de se rendre habile dans les langues grecque & latine, dans les mathématiques, dans la musique. Il compta parmi ses protecteurs le pape Paul IV, & le duc d'Albe, qui lui fit donner un bénéfice. Il mourut en 1590. On a de lui : I. Un excellent *Traité de Musique*, en latin, Salamanque, 1592, in-fol. II. Une Traduction en vers espagnols, de quelques *Epigrammes* de Martial.

SALINGUERRA, chef de la faction des Gibelins, s'empara de la principauté de Ferrare l'an 1195, & devint si puissant, qu'il mépriſa l'autorité du légat du pape & du marquis Azzon d'Est, & qu'il chassa de Ferrare tous ceux qui étoient de leur parti. Le marquis d'Est, voulant s'en venger, leva une armée & assiégea Ferrare. Salinguerra parla de faire la paix, & le laissa entrer dans la ville; mais le marquis d'Est, n'ayant pas voulu accepter les conditions de la paix, en fut chassé avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Cependant il y entra depuis, & Salinguerra chassé à son tour, mourut prisonnier à Venise l'an 1240, âgé de 80 ans.

SALISBURI, *voyez* SARISBERY.

SALLE, (Jean-Baptiste de la) né à Rheims en 1651, se distingua dès son enfance par sa piété, embrassa l'état ecclésiastique, prit le bonnet de docteur en théologie à Paris, & se dévoua dans sa patrie à l'éducation de la jeunesse. Il y établit en 1679 des écoles gratuites, logea les maîtres dans sa maison, dirigea ce nouvel institut, auquel il donna de sages réglemens. On sentit bientôt l'utilité de cet établissement; plusieurs

plusieurs villes s'empresserent de demander de ces instituteurs. Il établit un noviciat d'abord à Rheims, puis à Paris, de là à Rouen. En 1684, il distribua son patrimoine aux pauvres, & se livra tout entier à consolider sa congrégation naissante, qui s'étendit avec rapidité. En 1717, il se démit de la place de supérieur, & ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Il mourut à Rouen en 1719. Son institut fut approuvé par Benoît XIII, sous le nom de *Freres des Ecoles Chrétiennes*. Sa *Vie* a été publiée à Rouen en 1735, 2 vol, in-4°. M. l'abbé de Montis en a donné une autre, Paris, 1785, 1 vol. in-12.

SALLE, (Simon-Philibert de l'Etang de la) conseiller au présidial de Rheims, & ancien député de cette ville à Paris, mourut dans cette capitale le 20 mars 1765. On a de lui: I. *Les Prairies artificielles*, petit vol. in-8°, qui a été réimprimé plusieurs fois. II. *Manuel d'Agriculture pour le Laboureur, le Propriétaire & le Gouvernement*, in-8°; ouvrage dicté par l'amour du bien public, & par une expérience constante de 30 années. — Il ne faut pas le confondre avec un M. de la Salle, dont on a deux ouvrages singuliers, remplis de vues profondes, & en même tems de pensées fausses & hasardées, intitulés: *Le désordre régulier* & *La Balance naturelle*. Dans le dernier sur-tout, l'athéisme est péremptoirement réfuté, tandis que l'auteur paroit çà & là lui fournir des armes. Voyez le *Jour. hist. & litt.*, 15 février 1789, p. 243.

SALLE, *voyez* SALE.

SALLENGRE, (Albert-Henri de) conseiller du prince d'Orange, né à La Haye en 1694. Après avoir étudié l'histoire & la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit, & soutint publiquement une *these contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes*; these à laquelle on peut applaudir s'il s'agit de la question donnée pour completter les preuves, mais qu'il faut rejeter quant à la question donnée précisément pour avoir l'aveu du coupable, après sa pleine conviction; aveu toujours nécessaire pour absoudre les arrêts de la justice aux yeux de la multitude, pour mettre les criminels dans la situation où il faut pour subir leur sentence, pour en tirer les informations nécessaires à la sécurité publique, &c., (voy. diverses observations & traités sur cette matiere dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1786). Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea ensuite en Angleterre, & y fut reçu membre de la société de Londres en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite vérole, & en mourut à l'âge de 30 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Histoire de Montmaur, professeur-royal de la langue grecque à Paris*, 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des satyres enfantées contre ce fameux parasite. II. *Mémoires de Littérature*, 1715, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets. III. *Novus Thesaurus Antiquitatum Romanarum*, 1716, 3 vol. in-folio: recueil contenant

beaucoup de pieces fugitives qui avoient échappé aux recherches de Grævius. IV. L'*Eloge de l'Ivreſſe*, 1714, in-12; jeu d'eſprit, qui ne doit donner aucune mauvaiſe idée de ſes mœurs. V. Une Edition des Poéſies de la Monnoye.

SALLIER, (Claude) prêtre, garde de la bibliotheque du roi, membre de l'académie françoiſe & de celle des inſcriptions, né à Saulieu, dioceſe d'Autun, mourut à Paris en 1761, âgé de 75 ans. On a de lui : I. L'*Hiſtoire de S. Louis*, par Joinville, avec un *Gloſſaire*, 1761, in-fol. en ſociété avec Melot. II. *Examen critique de la Vie de Caſtruccio par Machiavel;* il y dévoile les menſonges & les faux principes de cet écrivain, & montre que ſon héros n'étoit qu'un déteſtable brigand. III. De ſavantes *Diſſertations* qui décorent les *Mémoires* de l'académie des belles-lettres. Des recherches utiles & curieuſes, ſoutenues d'une critique exacte; des réflexions ſolides, ornées d'un ſtyle convenable au ſujet: voilà ce qu'on trouve dans les ouvrages de l'abbé Sallier. Il a travaillé auſſi au *Catalogue* raiſonné de la bibliotheque du roi, dont nous avons 10 vol. in-folio : 4 ſur les manuſcrits; 3, des ouvrages théologiques; 2, des belles-lettres, un pour la juriſprudence.

SALLO, (Denys de) ſeigneur de la Coudraye, né à Paris en 1626, reçu conſeiller au parlement de Paris en 1652, conçut le projet du *Journal des Savans*, qu'il donna au public en 1665, ſous le nom du ſieur d'Hedouville, l'un de ſes domeſtiques. A peine les premieres feuilles de cet ouvrage périodique parurent, qu'on vit éclater des plaintes qui firent proſcrire le Journal au 13e. mois. Sallo, obligé d'interrompre ſon travail, en laiſſa le ſoin à l'abbé Gallois, qui ſe borna à de ſimples extraits, ſans cenſurer ni les auteurs ni les ouvrages. Sallo mourut à Paris en 1669, à 43 ans. Outre ſon *Journal*, on a encore de lui : *Traité de l'origine des Légats*, 1665, in-12.

SALLUSTE, (*Criſpus-Salluſtius*) hiſtorien latin, étoit natif d'Amiterne, ville d'Italie, nommée aujourd'hui *San Vittorino*. Il fut élevé à Rome, où il parvint aux premieres dignités. Ses mœurs étoient ſi dépravées, qu'il fut noté d'infamie & dégradé du rang de ſénateur. Surpris par Milon en adultere, il fut fouetté & condamné à une amende. Il conſuma tout ſon bien par ſes débauches. Jules-Céſar, dont il avoit embraſſé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des ſénateurs, & lui donna le gouvernement de la Numidie, où il amaſſa des richeſſes immenſes par les injuſtices les plus criantes. Il fit bâtir à Rome une maiſon magnifique, & des jardins qu'on croit être ceux qu'on appelle encore aujourd'hui les *Jardins de Salluſte*. Jamais perſonne ne s'eſt élevé plus fortement que lui contre le luxe, l'avarice & les autres vices de ſon tems; mais ſa vertu ne répondoit pas à la juſteſſe de ſa cenſure. « Salluſte, dit M. de » Broſſes, fut élevé dans une » capitale où le luxe triom- » phoit; ſon cœur en prit toute

» la molleſſe ; les exemples de » corruption dont ſa jeuneſſe » fut entourée, le ſéduiſirent » ſans l'aveugler. Il eut tou- » jours des lumieres très-juſtes » ſur le bien & ſur le mal ; » mais réſervant toute ſa ſévé- » rité pour ſes diſcours, il mit » une entiere licence dans ſes » mœurs ; cenſeur impitoya- » ble des vices d'autrui, il ſe » permettoit à lui-même des » choſes très-malhonnêtes ». Telle étoit l'inconſéquence de tous ces anciens moraliſtes, dont la philoſophie moderne a entrepris de faire l'apothéoſe, convaincue qu'elle n'avoit comme eux, de la vertu, que ſon nom ſouvent répété & ſon emphatique éloge. Il mourut l'an 35 avant Jeſus-Chriſt, également haï & mépriſé. Salluſte avoit compoſé une *Hiſtoire Romaine*, qui commençoit à la fondation de Rome ; mais il ne nous en reſte que des fragmens, que M. de Broſſes a publié, en liant ces fragmens, & les ſuppléant, de maniere à faire un corps d'ouvrage ; Paris, 1777, 4 vol. in-4°. Nous avons de lui deux ouvrages entiers : L'*Hiſtoire de la Conjuration de Catilina*, & celle des *Guerres de Jugurtha, roi de Numidie*. Ce ſont deux chef-d'œuvres ; Martial les goûtoit tant, qu'il appelloit l'auteur *le premier des Hiſtoriens Romains*. Son ſtyle eſt concis, plein de dignité & d'énergie. « Il penſe fortement » & noblement, dit Rollin, » & il écrit comme il penſe. » On peut le comparer à ces » fleuves qui ayant leur lit plus » reſſerré que les autres, ont » auſſi leurs eaux plus profon- » des ». Le P. Dotteville de l'Oratoire, M. Beauzée de l'académie françoiſe, & M. l'abbé Paul, l'ont traduit en françois, in-12. — Il avoit un neveu nommé auſſi SALLUSTE, auquel Horace adreſſa la ſeconde *Ode* de ſon 2e. livre.

SALLUSTE, (*Secundus-Salluſtius-Promotus*) capitaine Gaulois, ſe diſtingua par ſa valeur. Julien, déclaré Auguſte en 360, le fit préfet des Gaules ; & en 363, il le prit pour collegue dans le conſulat. On ne ſait quelle année il mourut. On lui attribue un *Traité des Dieux & du Monde*, Rome, 1638, in-12, grec & latin, Leyde, 1639, in-12 ; & dans les *Opuſcula Mythologica Phyſica* de Th. Gale, Cambridge, 1671, & Amſterdam, 1688, in-8°. M. Formey en a donné une Traduction dans ſon *Philoſophe Païen*, 1759, 3 vol. in-12.

SALMANASAR, fils de Teglath-Phalaſſar, ſuccéda à ſon pere dans le royaume d'Aſſyrie, l'an 728 avant Jeſus-Chriſt. Ce prince détruiſit Samarie juſques dans ſes fondemens, chargea Oſée, roi d'Iſraël, de chaînes, & l'envoya en priſon (*voy.* OSÉE). Après cette expédition, le roi d'Aſſyrie entreprit la guerre contre les Tyriens, & s'empara d'abord de preſque toutes les villes de Phénicie. Mais ayant été battu dans un combat naval, il laiſſa une partie de ſon armée pour reſſerrer la ville de Tyr, reprit le chemin d'Aſſyrie, & y mourut l'année d'après, 714 avant J. C.

SALMERON, (Alphonſe) né à Tolede en 1516, vint à Paris pour y achever ſes études. Il s'y joignit à S. Ignace de

Loyola, & fut l'un des premiers disciples de ce célebre fondateur. Salmeron fut chargé d'affaires importantes en Allemagne, en Pologne, dans les Pays-Bas & en Irlande par plusieurs souverains pontifes. Il parut avec éclat au concile de Trente, où il assista en qualité de théologien du Saint-Siege; & il contribua ensuite beaucoup à l'établissement du college de Naples, où il mourut en 1585, à 69 ans. Ce Jésuite laissa un nom célebre, par son zele & par ses ouvrages. On a de lui des *Questions* & des *Dissertations* sur les *Evangiles*, sur les *Actes des Apôtres*, & sur les *Epîtres Canoniques*, imprimées en 16 vol. in-fol., dont les huit premiers parurent à Madrid en 1601 & 1602, & les huit autres à Cologne en 1604. Son savoir est étendu, mais mal digéré; son style facile, mais verbeux. Il est un des défenseurs de la suffisance de l'intention extérieure dans l'administration des Sacremens. *Voyez* CATHARINUS.

SALMON, (François) docteur & bibliothécaire de la maison & société de Sorbonne, né à Paris d'une famille opulente, se rendit habile dans les langues savantes & surtout dans l'hébreu, & mourut subitement à Chaillot en 1736, à 59 ans. On a de lui un *Traité de l'Etude des Conciles*, imprimé à Paris en 1724, in-4°. Ce Traité, généralement estimé pour l'érudition qu'il renferme, a été traduit en latin par un Allemand, & imprimé en cette langue à Leipsig en 1729.

SALMON, (Thomas) historien Anglois, mort à Londres en 1743, est auteur de *l'Examen désintéressé sur l'histoire du tems de G. Burnet*, Londres, 1724, 2 vol. in-8°. Il y prouve que Burnet hasardoit souvent en histoire & altéroit la vérité des faits. Salmon a été un des membres qui ont travaillé à la compilation frivole & indigeste de l'*Histoire Universelle* (voyez SALE). — Il ne faut pas le confondre avec Nathanaël SALMON, son frere aîné, qui a donné: I. *Les Stations des Romains en Angleterre*, 1731, 2 vol. in-8°. II. *Histoire du comté d'Hertford*, 1728, in-fol. III. *Les Antiquités de Surrey*, 1736, in-8°.

SALMONÉE, fils d'Eole & roi d'Elide, non content des honneurs de la royauté, voulut encore se faire rendre ceux de la divinité. Pour imiter Jupiter, il faisoit rouler avec rapidité son char sur un pont d'airain, & dans ce fracas semblable au bruit du tonnerre, il lançoit de tous côtés des foudres artificiels. Le dieu dont il usurpoit la puissance, indigné de son audace impie, l'écrasa d'un coup du véritable foudre, & le précipita dans les enfers. On connoît la belle description que fait Virgile de cet événement au 6e. livre de l'*Enéide*, & qui commence par ces vers:

*Vidi &, crudeles dantem Salmonea pœnas,*
*Dùm flammas Jovis & sonitus imitatur Olympi.*

SALNOVE, (Robert de) page de Henri IV & de Louis XIII, lieutenant de la grande Louveterie, & écuyer de madame Christine, depuis duchesse de Savoie, fut aussi gentilhomme de la chambre de

Victor-Amedée, duc de Savoie. Sa *Vénerie Royale*, dédiée à Louis XIV, 1655 & 1665, in-4°, est un livre curieux & assez recherché. L'auteur mourut quelques années après la publication de son ouvrage.

SALOMÉ, sœur d'Hérode le Grand, non moins cruelle que son frere, eut un empire absolu sur son esprit. Ce fut par ses pernicieux conseils qu'il fit périr Mariamne sa femme qu'il aimoit passionnément, & ses deux fils, Aristobule & Alexandre, qu'il en avoit eus. Salomé étant devenue veuve de deux maris, Joseph & Costobare, que ce prince barbare avoit immolés à son ressentiment, tenta vainement d'épouser Sylleus, ministre d'Obodas, roi d'Arabie. Hérode la maria en 3es. noces à Alexas. Elle survécut peu au roi son frere. — Il ne faut pas la confondre avec SALOMÉ sa niece, qu'Hérode avoit eue d'Elpide sa 9e. femme.

SALOMÉ, (Marie) femme de Zébédée, mere de S. Jacques le Majeur & de S. Jean l'Evangéliste, avoit coutume de suivre le Sauveur dans ses voyages & de le servir. Elle demanda à Jesus-Christ, que ses deux fils, Jacques & Jean, fussent assis l'un à sa droite, & l'autre à sa gauche, lorsqu'il seroit arrivé à son royaume. Salomé accompagna Jesus au Calvaire, & ne l'abandonna pas même à la croix. Elle fut aussi du nombre de celles qui acheterent des parfums pour l'embaumer, & qui vinrent pour cet effet le dimanche dès le matin au sépulcre. C'est tout ce que l'Evangile nous apprend de Salomé, & ce que l'on ajoute de plus, est apocryphe.

SALOMON, fils de David & de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant J. C. Le Seigneur l'aima, & lui fit donner par le prophete Nathan le nom de *Jedidiach*, c'est-à-dire, *aimé de Dieu*. Son pere le fit couronner roi de Juda & d'Israël de son vivant, & il donna dès-lors des preuves d'une sagesse consommée. Après la mort de David il s'affermit sur le trône par la mort d'Adonias qui ne cessoit d'y aspirer, & de Joab, esprit inquiet & turbulent, qui regardoit ses services comme un titre de commander aux rois. Il épousa la fille de Pharaon, roi d'Egypte. Quoique ces sortes d'alliances fussent défendues en général, il ne paroît pas que le Seigneur improuvât celle-ci, & l'on doit la considérer comme une exception approuvée, la princesse ayant embrassé le culte du vrai Dieu, & pouvant contribuer à le faire adorer en Egypte. Il est vrai que dans le 3e. Livre des Rois, la fille de Pharaon est nommée avec les femmes étrangeres que Salomon épousa contre la loi, mais le but de l'historien étant de donner la liste des femmes de ce prince, il n'a pu omettre la premiere, quoiqu'elle ne fût pas dans le cas des autres. Peu de tems après, Dieu apparut à Salomon en songe, & lui ordonna de lui demander tout ce qu'il souhaitoit. Salomon le pria de lui donner un cœur docile, disposé à écouter & à suivre les bons conseils. Dieu, touché de la demande de ce jeune prince, lui donna non-

seulement plus de sagesse qu'à tous les autres hommes, mais le rendit encore le plus riche & le plus magnifique de tous les rois. Salomon fit connoître cette sagesse extraordinaire, dans le jugement qu'il rendit pour découvrir quelle étoit la véritable mere d'un enfant que deux femmes se disputoient. Salomon, jouissant d'une paix profonde, entreprit de bâtir un temple au Seigneur & un palais pour lui. Il fit pour cela alliance avec Hiram, roi de Tyr, dont il obtint des cedres & des sapins, nécessaires pour remplir dignement son projet. Il employa plus de 250,000 hommes à la construction de ce temple, dont la beauté & la magnificence étoient au-dessus de celle de tous les édifices élevés jusqu'alors à l'Être-Suprême. Après 7 ans de travail, l'ouvrage fut achevé, & Salomon en fit la dédicace avec solemnité. Tous les anciens d'Israël & tout le peuple furent invités à cette magnifique cérémonie. Salomon, ayant achevé le temple, fit bâtir un superbe palais pour lui & pour ses femmes; les murs de Jérusalem; la place de Mello, qui étoit entre le palais royal & le temple, plusieurs villes dans toute l'étendue de ses états, & en fit fortifier beaucoup d'autres. Non content d'embellir le dedans de son royaume, il se fit respecter au dehors. Il obligea les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Hévéens & les Jébuséens à lui payer tribut. Il étendit les frontieres de ses états jusqu'à l'Euphrate, & équipa une flotte à Asiongaber qu'il envoya à Ophir, d'où elle remporta une quantité d'or. Son empire s'étendoit sur tous les royaumes, depuis l'Euphrate jusqu'au pays des Philistins, & jusqu'à la frontiere d'Egypte. Ses revenus annuels montoient à 666 talens d'or, sans compter les subsides que fournissoient les Israélites & les droits que payoient les marchandises. Le luxe de sa cour, la somptuosité de sa table, la multitude innombrable de ses officiers, la richesse de leurs habits, la magnificence de son palais, la sagesse de son gouvernement, lui firent un nom célebre dans les pays étrangers. La reine de Saba vint lui rendre hommage comme au plus sage des hommes & au plus magnifique des rois. Salomon ne soutint pas la réputation qu'il s'étoit acquise. Son cœur s'ouvrit à tous les vices. Il eut jusqu'à 700 femmes & 300 concubines. Il bâtit des temples à Astarté, déesse des Sidoniens; à Moloch, dieu des Ammonites; à Chamos, idole des Moabites. Quelques saints Peres croient qu'il fit pénitence de ses désordres avant sa mort; mais l'Ecriture s'exprime clairement sur sa chute, & ne dit point s'il s'est relevé. Quelques-uns prétendent qu'il composa l'*Ecclésiaste* pour être un monument éternel de sa conversion: il est vrai que ce livre est d'un homme désabusé de toutes les erreurs où son esprit & son cœur ont pu s'engager, & qui ne trouve de béatitude que dans la loi de Dieu; mais il ne semble pas que ce soit l'ouvrage d'un pénitent vivement affligé de ses fautes. Cependant dans le dernier chapitre, il parle si for-

mellement de la foibleſſe & des dangers de l'homme dans ſa vieilleſſe, de la chute des forts, de l'inconſtance des chefs & des gardiens du peuple, qu'on ne peut s'empêcher de croire qu'il parle de lui-même; il indique la crainte de Dieu comme le ſeul moyen de ſe garantir de tout cela: *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniant dies afflictionis & appropinquent anni de quibus dicas: Non mihi placent. Quandò commovebuntur cuſtodes domûs & nutabunt viri fortiſſimi* (*). On peut conſulter la Diſſertation de dom Calmet

(*) On dit que la jeuneſſe eſt l'âge des paſſions, ſur-tout de celle qui s'attache à la fois au corps & à l'ame. Mais l'obſervation nous apprend que celle-là même eſt plus redoutable encore à la vieilleſſe. Si alors elle eſt moins violente, ſi elle eſt moins environnée de ſes appareils & de ſes moyens, elle eſt d'une impreſſion plus aſſidue, plus excluſive & plus fatigante. La jeuneſſe a pour elle la docilité, la diſſipation, la multitude, la variété, l'inſtabilité de ſes mouvemens & de ſes objets; cet orgueil de la vertu qui ſe déploie tout autrement quand elle eſt attaquée ou dans le cas de l'être, que lorſqu'inquiétée dans elle-même elle n'a plus de ſacrifice à faire au-dehors, & que ſa victoire n'aboutit qu'à des privations néceſſaires. Le vieillard iſolé, inactif, n'ayant plus que la compagnie de ſon imagination, humilié de voir réduire en néceſſité une vertu long-tems volontaire, eſt réellement dans une ſituation plus critique. Fort de réflexion, d'expérience, & du reſpect qu'il ſe doit, il ſeroit encore très-foible, ſi la Religion n'avoit jeté dans ſon cœur des racines profondes, & qu'il ne pût en rappeller les penſées & produire les ſentimens avec promptitude & vivacité; ſi dans l'âge de la force & des jouiſſances, il ne s'étoit préparé des armes contre un monde plus dangereux encore lorſqu'il fuit que lorſqu'il vient au-devant de nous. Ajoutons que le phyſique ſubjugue les vieillards quand ils n'ont pas bien appris à ſe faire la loi, juſqu'à devenir crapuleux & à s'abréger les jours par l'intempérance du manger, & que dans cet état ils ne ſont guere propres aux combats de la vertu. Ils deviennent préſomptueux, altiers, difficiles, indociles, négligens dans les devoirs religieux, ſe repoſant, pour ainſi dire, ſur leurs œuvres & leur vie paſſée: tout cela ouvre bien des portes au tentateur. Ils repouſſent l'idée de la mort, & luttent contre cette raiſonnable néceſſité avec une dureté que la jeuneſſe ignore dans la brillante ſaiſon de la vie. Un Ancien a bien eu raiſon de dire: *Multa ſenem circumveniunt incommoda.* C'eſt la vieilleſſe qui préſente l'exemple des grandes chutes, chutes étonnantes & inexplicables dans des hommes nourris ſi long-tems de toutes les lumieres de la Religion, & des doux ſentimens de la vertu. Oui, c'eſt l'âge fatal où l'on a vu tomber un Salomon, un Tertullien, un Oſius, un Libere, &, s'il faut un exemple de notre ſiecle, un Pompignan. Il ne faut pas être ſurpris ſi des philoſophes chrétiens ont redouté cette période de la vie & deſiré bien ſincérement de ne pas l'atteindre." Je commençois dès-„ lors, dit l'un d'eux, à craindre tout cela; & jeune encore, je deſirois „ mourir avant cette époque, où les forces de tous genres me man-„ queroient peut-être. Mais me repoſant de cette inquiétude, comme de „ toutes les autres, ſur la divine bonté, je répétois la priere de ce roi que „ la même crainte tourmentoit: *Ne projicias me in tempore ſenectutis;*

sur le salut de Salomon ; & un petit ouvrage latin du P. Gilles Martin, Prémontré dans l'abbaye de Bonne-Espérance: *Salomon pœnitens*, Mons, 1727, in-12. « Sans contrarier, dit » un auteur ascétique, des » idées consolantes, il faut » convenir que la conversion » d'un homme qui, avec d'aussi » grandes lumieres & de si » prodigieuses graces, a fait » une chute si profonde & si » durable, marquée par tant » d'abominations publiques & » contagieuses, n'est pas dans » l'ordre ordinaire de la Pro- » vidence, quoiqu'elle soit » toujours au-dessous de sa » miséricorde, & qu'elle sem- » ble tenir à cette grande dif- » ficulté que S. Paul considé- » roit comme une espece d'im- » possibilité, non pas quant à » la divine clémence, mais » quant à la corruption, l'a- » veuglement & l'incorrigi- » bilité d'un cœur rassasié, » pour ainsi dire, blasé & » dégoûté des sentimens & des » pensées qui peuvent le ra- » mener à Dieu : *Impossibile* » *est eos qui semel sunt illumi-* » *nati, gustaverunt etiam donum* » *cœleste, & participes facti sunt* » *Spiritûs Sancti, gustaverunt* » *nihilominùs bonum Dei ver-* » *bum, virtutesque sæculi ven-* » *turi, & prolapsi sunt ; rursùm* » *renovari ad pœnitentiam* ». Quoi qu'il en soit de la pénitence de Salomon, Dieu irrité lui fit annoncer qu'il alloit diviser son royaume, & qu'il donneroit dix tribus à Jéroboam. Salomon mourut l'an 975 avant J. C., à 58 ans, après en avoir régné 40. Il nous reste de lui, outre l'*Ecclésiaste* dont nous venons de parler, deux ouvrages reçus entre les livres canoniques: I. Les *Proverbes*, recueil des plus excellentes maximes de religion & de morale, auquel quelques auteurs joignent *Le Livre de la Sagesse*, comme un recueil des maximes de Salomon & l'expression de sa doctrine, quoique l'auteur du livre soit inconnu. On y trouve, comme dans les Proverbes, une force & une onction que les moralistes profanes ne peuvent donner à leurs leçons. « En lisant » légérement, dit un théo- » logue, les maximes du Livre » de la Sagesse, les Prover- » bes, l'Ecclésiastique, on se- » roit porté à les considérer » précisément comme des mo- » ralités judicieuses & utiles, » pour lesquelles l'inspiration » n'est pas requise, & qui sont » le fruit naturel d'un esprit » droit. Mais en les approfon- » dissant, en les appréciant » dans les replis du cœur &

» *cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me. Et usque in senectam &* » *senium, Deus, non derelinquas me.* Psal. 70. Avec cela je m'affligeois » de voir ma carriere se prolonger, & de ne pouvoir la finir au tems, » où tout entier encore, revêtu de mes forces & de mes moyens, je » pouvois éprouver, en renonçant à la vie, le plaisir d'un sacrifice » volontaire, & sortir de ce monde avec droit & puissance d'en user » encore. Mais outre que la divine volonté me faisoit la loi, je me » consolois de devenir *ut Paulus senex*, & disois avec David : *Juvenes* » *& virgines, senes cum junioribus laudent nomen Domini* ».

» la lumiere de l'expérience, » & sur-tout en les comparant » avec les seches & superficielles maximes des philosophes, on comprend sans » peine qu'elles viennent de » plus haut ». II. Le *Cantique des Cantiques*; ouvrage mystérieux, rempli d'expressions tendres, naïves & touchantes, qui, sous le voile de la métaphore, présente, selon quelques Peres, l'union de J. C. avec son Eglise, & selon d'autres, l'union de l'ame juste avec Dieu. Parmi le grand nombre de Commentaires qu'il a produits, il faut distinguer celui de Bossuet, de Pierre Nanni, & un ouvrage allemand publié à Breme en 1776, par M. Runge, d'après les manuscrits d'un Protestant célebre. Chez les Hébreux, la lecture de ce livre n'étoit permise qu'à ceux qui avoient atteint l'âge de 30 ans. La luxurieuse imagination des libertins en a souvent abusé, mais de quoi n'abuse pas la corruption de l'esprit & du cœur? « Ce livre, dit un auteur, exprime les sentimens » d'une ame sainte pour l'auteur de son être; ces sentimens ne sauroient être ni » trop vifs, ni trop tendres: » ceux qui en ont l'expérience, » ne sont pas offensés de cette » lecture; & ceux qui n'y connoissent rien, peuvent se » dispenser de la faire ». Il faut ajouter que les expressions qui dans les langues modernes paroissent répréhensibles, ne le sont pas dans les anciennes, & que *c'est l'imagination*, comme dit le président de Brosses, *qui a corrompu les langues* (voyez EZÉCHIEL). L'Ecriture marque que Salomon avoit aussi composé 3000 *Paraboles* & 1005 *Cantiques* (*), & qu'il avoit fait des Traités sur toutes les plantes, depuis le cedre du Liban jusqu'à l'hyssope, & sur tous les animaux de la terre, les oiseaux, les reptiles & les poissons; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les autres livres qu'on attribue à Salomon, ne sont point de lui, & ont été composés dans des tems postérieurs. Les plus recherchés des ouvrages publiés sous son nom, sont: I. Les *Clavicules de Salomon*, dont on recherche les manuscrits anciens. II. *De Lapide Philosophorum*, dans le recueil de Rhenanus, Francfort, 1625, in-8°. III. *Les Dits de Salomon, avec les Réponses de Marcon*; petit ouvrage licencieux, en rimes françoises, in-16, sans date, gothique, en 7 feuillets, rare. Indépendamment de ces livres, les Rabbins ont mis la plupart de leurs rêveries sous le nom de ce roi si sage. De savans critiques pensent que le fameux Locman des Arabes n'est autre que Salomon; & leurs preuves sont de nature à ne laisser guere de doute sur cet article. *Voyez* LOCMAN.

SALOMON BEN VIRGA, rabbin Espagnol, & savant médecin, au commencement du 16e. siecle, est auteur d'un ouvrage curieux, intitulé: *Schebet Juda*. On y trouve une

(*) Les Septante portent 5000, mais le texte hébreu & chaldéen sont conformes à la Vulgate.

*Hiſtoire des Juifs*, depuis la deſtruction du temple de Jéruſalem juſqu'au tems de ce rabbin. David Ganz, autre rabbin, lui a reproché quelques infidélités. Il s'en eſt fait pluſieurs éditions : à Mantoue, à Veniſe, à Conſtantinople, à Salonichi & à Amſterdam, *item*, en allemand à Cracovie en 1591, à Prague en 1619 & à Amſterdam 1640, & enfin en portugais à Amſterdam 1646. Gentius en a donné une Traduction latine, imprimée à Amſterdam en 1651, in-4°; & Baſnage en a fait uſage dans ſa ſavante Hiſtoire des Juifs.

SALONIN, (*Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus*) fils aîné de l'empereur Gallien & de Salonine, fut fait Céſar par Valérien ſon aïeul en 255. On l'envoya un an après dans les Gaules avec Albinus ſon gouverneur, pour y être élevé dans l'art militaire. Son ſéjour dans ces provinces les maintint dans l'obéiſſance juſqu'en 261. Poſthume à la tête d'une armée victorieuſe s'étant fait déclarer empereur, obligea les habitans de Cologne de lui livrer Salonin, qu'il fit mourir. Ce jeune prince n'avoit qu'environ dix ans.

SALONINE, (*Julia Cornelia*) femme de l'empereur Gallien, accompagnoit ce prince dans ſes expéditions militaires, & peu s'en fallut qu'elle ne fût faite priſonniere par les Goths, lorſque Gallien les chaſſa d'Illyrie. S'étant arrêtée au retour auprès de Milan, où le tyran Auréole avoit levé l'étendard de la révolte, elle fut enveloppée dans une conjuration formée contre Gallien, & elle périt dans la même nuit où ſon époux & les princes de ſa famille furent mis à mort. Ce fut le 20 mars 268. Salonine, dont l'eſprit romaneſque ſaiſiſſoit avec ardeur les projets philoſophiques, avoit obtenu à Plotin la permiſſion de bâtir une ville, qui ſe gouverneroit ſelon les loix de la république de Platon. Elle devoit s'appeller *Platonopolis*; mais ce projet eut le ſuccès qu'il devoit avoir.

SALONIUS, fils de S. Eucher, évêque de Lyon, fut élevé dans le monaſtere de Lerins avec ſon frere Veran, & la Providence les en tira tous deux pour les faire évêques. Veran le fut de Vence; mais on ne ſait pas bien quelle égliſe gouverna Salonius : on conjecture que ce fut celle de Vienne ou de Geneve. Il aſſiſta au concile d'Orange en 441. Nous avons de cet illuſtre évêque deux ouvrages : I. Une *Explication* morale *ſur les Proverbes*, en forme de dialogue entre les deux freres. II. Un *Commentaire ſur l'Eccléſiaſte*; l'un & l'autre imprimés à Haguenau, 1532, in-4°, & dans la Bibliotheque des Peres.

SALVAN DE SALIEZ, (Antoinette de) née à Albi en 1638, de l'académie des Ricovrati de Padoue, morte à 91 ans, en 1730, dans le lieu de ſa naiſſance, s'eſt diſtinguée par ſon goût pour les lettres, & n'en abuſa point. On a d'elle des *Paraphraſes ſur les Pſaumes de la Pénitence*, diverſes *Lettres* & *Poéſies*, dont une grande partie eſt imprimée dans la *Nouvelle Pandore*, *ou les Femmes illuſtres du regne de*

*Louis le Grand.* Nous avons encore de cette muse, l'*Histoire de la Comtesse d'Isembourg*, 1678, in-12, qui a été traduite en plusieurs langues.

SALVI, (Nicolas) né à Rome en 1699, étudia l'art de l'architecture sous Antoine Cannevari, & le surpassa. On voit à Rome beaucoup de monumens de sa science. Le plus considérable est la *fontaine de Trevi*, fait par ordre de Clément XII. C'est dans ce genre le monument le plus noble & le plus grand de Rome (voyez VIRGO dans le *Diction. Géog.*). Salvi mourut en 1751.

SALVIANI, (Hippolyte) de Citta-di-Castello, dans l'Ombrie, d'une famille noble, professa & pratiqua la médecine à Rome, & y mourut en 1572, à 59 ans. On a de lui, entr'autres: I. Un *Traité* latin *des Poissons*, avec des figures, Rome, 1554-1593, in-fol. On y trouve des détails plus propres à amuser les curieux qu'à éclairer les physiciens. On en a donné une édition à Venise sous le titre: *De Aquatilium animalium curandorum formis*, 1600, in-fol. II. Un autre, intitulé: *De Crisibus ad Galeni censuram*, Rome, 1558: on y trouve quelques réflexions judicieuses. On a encore de lui plusieurs Poëmes & Comédies Italiennes.

SALVIATI, (Bernard) d'une des plus illustres familles de Florence, fut chevalier de Malte & devint prieur de Capoue, puis grand-prieur de Rome, & amiral de son ordre. Il signala son courage & rendit son nom redoutable à l'empire Ottoman. Il ruina entiérement le port de Tripoli, entra dans le canal de Fagiera, & mit en poudre tous les forts qui s'opposerent à son passage & à ses armes. Devenu général de l'armée de la Religion, il prit l'isle & la ville de Coron, courut jusqu'au détroit de Gallipoli, brûla l'isle de Scio, & emmena divers esclaves. Paul Jove dit que le grand-prieur Salviati étoit *constanti compositoque ingenio vir, militiæ maritimæ assuetus.* Salviati embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & obtint l'évêché de St-Papoul en France, & celui de Clermont en 1561. La reine Catherine de Médicis, sa parente, le choisit pour son grand-aumônier, & lui procura un chapeau de cardinal, dont le pape Pie IV l'honora en 1561. Cet illustre prélat mourut à Rome en 1568. Sa famille a produit plusieurs autres personnes distinguées par leurs talens & par les dignités éminentes qu'elles ont occupées.

SALVIATI, (François) peintre, né à Florence en 1510, mort à Rome en 1563. Son nom de famille étoit Rossi. Il s'attacha au cardinal Salviati, d'où lui est venu le surnom sous lequel il est connu. Cet artiste inventoit facilement, & mettoit beaucoup d'agrément dans ses idées; mais il peignoit de pratique: l'on desireroit que ses contours fussent plus coulans.

SALVIEN, (*Salvianus*) prêtre de Marseille, devoit le jour à des parens illustres de Cologne, de Treves, ou des environs. Il garda la continence avec sa femme Palladie, même avant sa prêtrise, & la traita comme si elle eût été sa sœur. Elevé au sacerdoce vers 430, il déplora avec tant de douleur

les déréglemens de son tems, qu'on l'appelia le *Jérémie du 5e. siecle*. Ses lumieres & ses vertus le firent aussi nommer *le Maître des Evêques*. Il mourut à Marseille, vers l'an 484. Il nous reste de lui : I. Un *Traité de la Providence de Dieu*, plein de réflexions solides, d'idées vastes, touchantes & vraies. II. Un autre *contre l'Avarice*. III. Quelques *Epîtres*. Ces ouvrages sont écrits d'un style net, orné, pathétique, agréable. On en a donné un grand nombre d'éditions ; parmi les dernieres, on distingue celle du P. Mareuil, Paris, 1734, in-12. Nous en avons une bonne Traduction françoise par le P. Bonnet de l'Oratoire, 1700, 2 vol. in-12. Il ne paroît pas par ses écrits que Salvien ait été évêque, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

SALVINI, (Antoine-Marie) professeur célebre en langue grecque à Florence sa patrie, étoit un homme de condition, savant, poli, & extrêmement laborieux. Peu d'écrivains ont plus contribué que lui au rétablissement du bon goût en Italie. Il mourut à Florence en 1729, après avoir rempli une carriere de 76 ans. Il a traduit en vers italiens : I. L'*Iliade & l'Odyssée* d'Homere, Florence, 1723, 2 vol. in-8°. II. *Hésiode*, Padoue, 1747, in-8°., & un grand nombre de poëtes anciens & modernes en tout ou en partie. Outre ces traductions, nous avons du même : I. Un vol. in-4° de Sonnets. II. Un autre de Proses Sacrées & de Proses Toscanes, Florence, 1715, 2 vol. in-4°. III. Cent *Discours Académiques* sur diverses questions proposées par l'académie des Apatisti. IV. L'*Oraison funebre d'Antoine Magliabechi*, prononcée dans l'académie de Florence, & imprimée dans la même ville en 1715, in-fol. V. Une traduction en prose de la *Vie de S. François de Sales*, par Marsollier. L'abbé Salvini étoit de l'académie de la Crusca (supprimée par ordre du grand-duc Léopold en 1783) & il a travaillé plus qu'aucun autre à la perfection du *Dictionnaire* de cette compagnie, Florence, 1729, 6 vol. in-fol.

SALVINI, (Salvino) né à Florence, fit de grands progrès dans les belles-lettres & dans l'étude des antiquités de sa patrie, sous la direction d'Antoine-Marie Salvini son frere aîné. L'an 1745 il fut fait archiconsul de l'académie de Florence, titre qui avoit encore été donné au cardinal Quirini & au célebre Muratori. Il mourut dans un âge avancé le 29 novembre 1751. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est intitulé : *Fasti consolari dell' academia Fiorentina*. On a encore de lui : *La Vita di Lorenzo Magalotti*, & de *Benedetto Migliorucci*, dans le Journal de Littérature d'Italie.

SALUS *ou* SANITAS, c'est-à-dire, *conservation*, *santé*. Les Romains en avoient fait une divinité, & lui avoient élevé des temples. Elle avoit pour cortege ordinaire, la Concorde, le Travail, la Frugalité : société symbolique, qui présente une observation physique & morale, constamment vérifiée.

SAMARITAINE (La) : c'est sous ce nom qu'est connue la femme à qui J. C. demanda

à boire, comme il passoit par Sichem, ville de Samarie, en s'en retournant en Galilée. Les disciples de cet Homme-Dieu étant allés dans la ville acheter des provisions, pressé de soif, il s'arrêta auprès d'un puits où il vit une femme qui puisoit de l'eau. Etonnée de ce qu'un Juif osât lui parler (car les Juifs fuyoient tout commerce avec les Samaritains), elle en marqua au Sauveur sa surprise. J. C. en eut pitié; il la prêcha, l'éclaira par sa grace vivifiante, & la convertit à lui. Rien de plus touchant, de plus digne de la simplicité sublime de l'Esprit-Saint, que le récit de cette conversation telle qu'elle est rapportée en S. Jean, chap. 4.

SAMBUCUS, (Jean) médecin, né à Tirnaw en Hongrie l'an 1531, fréquenta les universités d'Allemagne, d'Italie & de France. Il se rendit très-habile dans la médecine, les belles-lettres, la poésie, l'histoire & les antiquités. Ses talens le firent jouir de beaucoup d'agrémens à la cour des empereurs Maximilien II & Rodolphe II, dont il devint conseiller & historiographe. Il mourut d'apoplexie, à Vienne en Autriche, en 1584, à 53 ans. On a de lui: I. Les *Vies des Empereurs Romains*. II. Des *Traductions* latines d'*Hésiode*, de *Théophylacte*, & d'une partie des Œuvres de Platon, de Xénophon & de Thucidide. Elles sont plus fidelles qu'élégantes. III. Des *Commentaires* sur l'*Art Poétique* d'Horace, & des *Notes* sur plusieurs auteurs grecs & latins. IV. Une *Histoire de Hongrie*, qui fait suite à celle de Bonfinius. On y trouve une partie du regne d'Uladislas, un abrégé de celui de Louis II, & d'autres fragmens considérables. Elle est exacte & écrite d'une maniere intéressante; Istuanfi l'a continuée. V. *Emblemata*, 1576, in-16. VI. *Icones Medicorum*, Leyde, 1603, in-fol. Ce recueil contient 67 portraits de médecins & de quelques philosophes, avec un abrégé de leurs vies. Sambucus s'étoit fait à grands frais un riche cabinet de médailles, & s'étoit donné beaucoup de peines pour déterrer d'anciens auteurs. Dans tous ses ouvrages on reconnoît l'homme savant & l'homme de bien, le littérateur sage & chrétien. On peut consulter l'excellente *Histoire Littéraire de Hongrie*, par le P. Alexis Horanyi, tom. 3, pag. 196, Presbourg, 1777. Sa maniere de voyager étoit singuliere. Il parcourut une grande partie de l'Europe, toujours seul, à cheval, accompagné de deux dogues dont il fait l'éloge dans ses *Emblémes*.

SAMERIUS, (Henri) Jésuite, né près de Marche, dans le duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il étoit très-versé dans l'histoire ecclésiastique, & surtout dans la chronologie. On a de lui: *Chronologia sacra ab orbe condito, ad Christum natum*, Anvers, 1608, in-fol. Il y releve une infinité de fautes, échappées à différens auteurs.

SAMSON, fils de Manué de la tribu de Dan, naquit d'une maniere miraculeuse, d'une mere qui d'abord étoit

stérile, vers l'an 1155 avant J. C. L'esprit de Dieu parut bientôt en lui, par la force extraordinaire dont il fut doué, après qu'il eut été consacré au Seigneur d'une maniere particuliere à la maniere des Nazaréens. Il n'avoit que 18 ans, lorsqu'étant allé à Thamnata, il y vit une fille qui lui plut, & il pria son pere de lui permettre de l'épouser. Manué & sa femme, après s'être opposés à son dessein, allerent avec lui en faire la demande. Dans la route, Samson qui étoit un peu éloigné d'eux, vit venir à lui un lion furieux, qu'il saisit quoiqu'il fût sans armes, & le mit en pieces. Il obtint la fille qu'il souhaitoit; & quelque tems après retournant à Thamnata pour célébrer son mariage, il voulut revoir le corps du lion qu'il avoit tué, & il y trouva un essaim d'abeilles & un rayon de miel. Il tira de cette découverte l'énigme suivante : *La nourriture est sortie de celui qui mangeoit, & la douceur est sortie du fort.* Les habitans de Thamnata, auxquels il la proposa, s'adresserent à la femme de Samson, qui, vaincu par ses larmes, lui apprit le sens de l'énigme. Cette femme infidelle l'alla sur le champ découvrir aux jeunes gens, qui s'en firent honneur auprès du héros Juif. Aussi-tôt il se rendit à Ascalon, ville des Philistins, nation la plus acharnée contre les Hébreux, où il tua 30 hommes, dont il donna les habits à ceux qui avoient expliqué l'énigme, ainsi qu'il leur avoit promis. Il continua ensuite à fatiguer cette nation inquiete, perfide & féroce, par divers exploits, où la force unie à l'industrie, étoit toujours couronnée de succès, & dont le merveilleux, en donnant aux Israélites un gage visible de la bonté établie de Dieu, leur laissoit en même tems l'impression salutaire de sa puissance & des effets redoutables de sa colere. « Ces » actions, dit un théologue, » nous paroissent bien extraordinaires; mais il falloit qu'elles le fussent pour frapper » les yeux d'un peuple grossier. Dieu pour confondre » l'orgueil des Philistins jugea » à propos de n'opposer à un » peuple entier qu'un seul homme, qu'il doua d'une force » surnaturelle : c'étoit dans les » circonstances le moyen le » plus propre à humilier les » ennemis de son peuple, & à » faire éclater sa providence » particuliere à l'égard de ce » même peuple ». (*Voyez* GÉDEON *& la fin de l'article* LOTH). Les Philistins, n'osant plus attaquer Samson ouvertement, chercherent à le surprendre. Un jour qu'il étoit allé dans la ville de Gaza qui leur appartenoit, les habitans fermerent les portes, & y mirent des gardes pour l'arrêter. Samson se leva sur le milieu de la nuit, enleva les portes avec les gonds & les verroux, & les porta sur une haute montagne vis-à-vis d'Hébron. La force n'avoit pu le terrasser; l'amour le vainquit. Dalila, femme Philistine, qu'il aimoit éperdument, ayant tiré de lui le secret de sa force, lui fit couper, tandis qu'il dormoit, les cheveux dont la libre croissance étoit la marque de la

consécration des Nazaréens au service du Seigneur, & le livra aux Philistins. On lui creva les yeux, & on l'employa à tourner la meule d'un moulin. Sa force revenant avec ses cheveux; 3000 Philistins assemblés dans le temple de Dagon, le firent venir pour se moquer de lui. Mais s'étant approché des deux plus fortes colonnes qui soutenoient le temple, il les ébranla, & le temple par sa chute l'écrasa avec les Philistins, l'an 1117 avant J. C. Par une inconséquence ordinaire à l'esprit de parti & d'erreurs, on a vu des philosophistes rejeter les exploits de Samson, attestés par l'autorité la plus respectable, & ne former aucun doute sur ceux de Milon de Crotone, plus incroyables en eux-mêmes & destitués de témoignages dignes de confiance. (*Voyez* ATHANATUS, MILON). On a gravé l'*Histoire de Samson* en 40 feuilles, dessinées par François Verdier.

SAMUEL, fils d'Elcana & d'Anne, de la tribu de Lévi, fut prophete & juge d'Israël, pendant plusieurs années. Anne sa mere étoit stérile depuis long-tems, lorsque, par une faveur singuliere de Dieu, elle conçut & mit au monde cet enfant, vers l'an 1155 avant J. C. Quand elle l'eut sevré, elle le mena à Silo, à la maison du Seigneur, & le présenta à Héli pour accomplir le vœu qu'elle avoit fait de le consacrer au service du tabernacle. Cependant les menaces du Seigneur ayant été exécutées sur Héli & sur ses enfans, Samuel fut établi pour juger le peuple de Dieu: il avoit alors 40 ans. Il fixa sa demeure à Ramatha, lieu de sa naissance; mais il alloit de tems en tems dans différentes villes, pour y rendre la justice. Ce saint homme étant devenu vieux, établit Joël & Abia ses fils, pour juges sur Israël. Ils exerçoient cette charge dans Bersabée, ville située à l'extrémité méridionale du pays de Chanaan. Au-lieu de marcher sur les traces de leur pere, ils laisserent corrompre leur équité par l'avarice. Leur gouvernement aliéna les esprits. Les anciens d'Israël allerent trouver Samuel à Ramatha, pour lui demander un roi, Samuel sacra Saül par ordre de Dieu, après leur avoir fait sentir vivement qu'ils ne savoient pas ce qu'ils demandoient. *Voici*, leur dit-il, *le droit du roi qui régnera sur vous: Il prendra vos enfans, & les emploiera à son service. Il se saisira de vos terres & de ce que vous aurez de meilleur pour le donner à ses serviteurs*, &c. Sur quoi Bossuet reprend: » Est-ce qu'il aura le droit » de faire tout cela licitement? A Dieu ne plaise; » car Dieu ne donne pas de » tels pouvoirs: mais il aura le » droit de le faire impunément » à l'égard de la justice humaine ». Dieu montra bientôt que la sienne ne s'endormoit pas sur le nouveau roi. Les désobéissances de ce prince irriterent le Seigneur qui le rejeta du trône & commanda à Samuel d'aller oindre David pour roi. Samuel fut sensiblement touché du malheur de Saül, le pleura le reste de ses jours, & lui apparut long-tems après sa mort, arrivée l'an 1057 avant J. C. à 98 ans, lorsque la

pythoniſſe évoqua ſon ombre : il lui prédit qu'il mourroit avec ſes enfans dans la bataille qu'il livra aux Philiſtins ſur la montagne de Gelboé. L'abbé de la Chapelle a cru trouver dans ce diſcours de Samuel un artifice de ventriloque: moyen d'explication trop ſemblable à ceux qu'on a employés en diverſes occaſions pour rendre compte des événemens ſurnaturels, & qui eſt ici abſolument inſoutenable; non-ſeulement parce qu'il n'explique pas l'apparition, mais parce qu'il eſt formellement en oppoſition avec l'hiſtorien ſacré, qui nous apprend que Samuel apparut en perſonne, non pas ſans doute par quelqu'effet de l'art magique, mais par une volonté particuliere de Dieu. Ceux qui croient que la pythoniſſe ne fit que produire un ſpectre reſſemblant au prophete, ſont également contraires au récit des Livres-Saints. Quand même on pourroit éluder la force de ces paroles du premier Livre des Rois : *Cùm autem vidiſſet mulier Samuëlem.... Dixit autem Samuel ad Saul* (ch. 28); on ne pourroit répondre à ce paſſage de l'Eccléſiaſtique (ch. 46) : *Et poſt hoc dormivit; & notum fecit regi finem vitæ ſuæ, & exaltavit vocem ſuam de terrâ in prophetiâ delere iniquitatem gentis.* Le gouvernement de Samuel fut celui de la juſtice & de la ſageſſe, de la modération & du déſintéreſſement : rien de plus touchant que l'eſpece d'adieu qu'il fit à la nation, en lui rappellant tout ce qu'il avoit fait, & donnant le défit à tous de l'inculper d'un ſeul fait qui ſuppoſât de l'ambition ou de l'intérêt. « Voyez, diſoit-» il, ſi vous avez quelque » choſe à me reprocher depuis » que je ſuis avec vous; dites » hautement devant le Dieu » qui nous écoute, ſi je vous » ai fait quelque dommage, ſi » j'ai léſé l'honneur de quel-» qu'un, ſi j'ai opprimé le foi-» ble, ſi j'ai accepté quelques » préſens des riches: que celui » qui m'a donné quelque choſe, » parle, & je le lui reſtitue » ſur l'heure ». Les cris & les larmes du peuple furent un témoignage non équivoque de la pureté de ſon adminiſtration, qui fut la derniere de cette admirable théocratie, ſous laquelle les Hébreux avoient vécu juſques-là. On attribue aſſez communément à Samuel le *Livre des Juges*, celui de *Ruth* & le 1*er.* *des Rois*, du moins les vingt-quatre premiers chapitres de ce dernier, qui ne contiennent rien qu'il n'ait pu écrire, à quelques additions près, leſquelles paroiſſent y avoir été inſérées depuis ſa mort. Pour les derniers chapitres, il ne peut les avoir écrits, puiſque ſa mort y eſt marquée, ainſi que l'apparition dont nous venons de parler.

SANADON, (Noël-Etienne) Jéſuite, né à Rouen en 1676; profeſſa avec diſtinction les humanités à Caen. Ce fut-là qu'il connut Huet, évêque d'Avranches, avec lequel le goût de la littérature & de la poéſie l'unit étroitement. Le P. Sanadon fut chargé enſuite de la rhétorique au college de Paris, & de l'éducation du prince de Conti, dans laquelle il fut remplacé par le P. du Cerceau. En 1728, il devint bibliothécaire de Louis

le

le Grand, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1733, à 58 ans. La douceur & la pureté de ses mœurs, le firent rechercher & estimer. Il joignoit aux qualités d'un bon Religieux, celles d'un littérateur aimable. On a de lui : I. Des *Poésies latines*, 1715, in-12, & réimprimées à Paris, 1754, in-8°. Le P. Sanadon a fait revivre dans ses vers, le goût des plus célebres poëtes qui ont paru dans le beau siecle d'Auguste. Ses Poésies n'auroient pas été peut-être désavouées par ces grands maîtres, pour la force & la pureté de l'expression, le tour & l'harmonie du vers, le choix & la délicatesse des pensées; mais elles manquent d'imagination. Il a fait des Odes, des Elégies, des Epigrammes, & d'autres poésies sur différens sujets. II. Une *Traduction des Œuvres d'Horace*, avec des remarques, en 2 vol. in-4°, Paris, 1727. Les exemplaires qui portent Amsterdam sur le titre, n'ont pas été corrigés; il y en a une édit. en 8 vol. in-12. Le traducteur écrit avec élégance & avec goût; s'il n'est pas égal à l'original, c'est qu'aucune traduction ne peut l'être, par rapport à des ouvrages de ce genre. Plusieurs savans ont blâmé la liberté qu'il a prise, de faire des changemens considérables dans l'ordre & dans la structure même des Odes. On n'a pas moins été choqué de son orthographe singuliere, & ce qu'il dit pour en faire l'apologie, n'a pas satisfait : ces innovations ne peuvent jamais avoir de bons effets, & ne servent qu'à entraver les belles-lettres & les sciences. III. Des *Discours* prononcés en différens tems, & dont on a un recueil. Ils prouvent qu'il n'étoit pas moins orateur que poëte. IV. On lui attribue *Prieres & Instructions Chrétiennes*, Lyon, 1752, in-12 & in-8°, remplies d'onction & d'une piété solide; ouvrage qui n'est pas de lui, mais de son oncle, Jésuite de la Maison Professe de Paris.

SANCASSANI, (Denis-André) né dans le Modénois en 1659, s'appliqua avec succès à l'étude de la médecine, & en donna des preuves en exerçant sa profession dans plusieurs villes d'Italie, où il s'acquit une grande réputation. En 1727 il se fixa à Spolete, & y mourut l'an 1737. On a de ce médecin : I. *Dilucidazioni fisico-mediche*, Rome, 1731-1738, 4 vol. in-fol. Ces éclaircissemens sont d'une prolixité rebutante. II. *Aphorismes généraux de la maniere de guérir les plaies selon la méthode de Magatus*, Venise, 1713, in-8°, en italien, & plusieurs autres ouvrages où il déploie toute la vivacité de son zele pour rappeller aux chirurgiens les sages conseils de César Magatus.

SANCERRE, (Louis de Champagne, comte de) seigneur de Charenton, &c., maréchal de France en 1368, & connétable en 1397, issu d'une illustre maison, rendit de grands services au roi Charles V, remporta plusieurs avantages sur les Anglois, contribua beaucoup au succès de la journée de Rosebecq, & mourut en 1402, à 60 ans, considéré comme un des trois grands généraux du regne de Charles V :

les deux autres étoient du Guesclin & Clisson.

SANCHE II, dit *le Fort*, roi de Castille, ne put voir sans envie le partage que son pere Ferdinand avoit fait de ses autres états à ses freres & sœurs. Il dissimula pendant quelque tems; mais après la mort de la reine sa mere, il fit éclater ses desseins ambitieux en 1067. Garcias étoit roi de Galice, & Alphonse roi de Léon: l'impitoyable Sanche détrôna le premier, & contraignit le second à s'enfermer dans un monastere. Après avoir dépouillé ses freres, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avoient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, & tourna ensuite ses armes vers Zamora qui appartenoit à l'aînée. Mais ce prince téméraire & sans frein, au-lieu d'un succès qu'il ne méritoit pas, y trouva le terme de ses attentats & de sa vie en 1072, ayant été tué en trahison pendant qu'il en faisoit le siege.

SANCHE d'Avila, *voyez* THOMAS DE JESUS, Carme.

SANCHEZ. (François) *Sanctius*, de Las-Brocas en Espagne, fut regardé comme *le Pere de la Langue Latine*, & le *Docteur de tous les Gens-de-Lettres*. C'étoient les titres dont les exagérateurs l'honoroient dans son pays. On a de lui: I. Un excellent traité, intitulé: *Minerva, sive de causis Linguæ Latinæ*, Amsterdam, 1714, in-8°. Messieurs de Port-Royal ont beaucoup profité de cet ouvrage dans leur *Méthode de la Langue Latine* (voyez GARCIAS & LANCELOT). II. L'*Art de parler, & de la maniere d'interpréter les Auteurs*. III. Plusieurs autres savans ouvrages sur la Grammaire. Sanchez mourut en 1600, à 77 ans. — Il doit être distingué d'un autre François SANCHEZ, médecin, mort à Toulouse, âgé de 70 ans, en 1632. Ce dernier, successivement professeur en philosophie & en médecine à Toulouse, étoit chrétien & né à Brague de parens Juifs. On a recueilli ses ouvrages sous ce titre: *Opera medica. His junctisunt tractatus quidam philosophici non insubtiles*, Toulouse, 1636. Son traité intitulé: *Quòd nihil scitur, Liber*, Francfort, 1618, in-8°; Roterdam, 1649, est le fruit d'un triste pyrrhonisme. Ulric Widdius en a donné une bonne Réfutation, Leipsig, 1661.

SANCHEZ, (Thomas) né à Cordoue en 1551, entra chez les Jésuites à l'âge de 16 ans, y remplit divers postes, & mourut à Grenade en 1610, avec la réputation d'un homme de mœurs austeres. On a de lui: I. Quatre vol. in-fol. sur le *Décalogue*, sur les *Vœux monastiques*, & sur plusieurs questions de morale & de jurisprudence, traitées d'une maniere diffuse. II. Un Traité *de Matrimonio*, imprimé la premiere fois à Genes en 1592, in-fol. L'auteur a recueilli dans cet ouvrage toutes les questions qui peuvent naître sur ces matieres scabreuses; il n'écrivoit que pour les confesseurs & les directeurs des ames, & sous ce point de vue, son travail n'a rien que de raisonnable; quoiqu'il fût à souhaiter qu'il eût été plus réservé & dans

les détails & dans les décisions (*voyez* BUSEMBAUM, ESCOBAR, PASCAL). Ce qu'il y a de vrai, mais ce qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connoissent par expérience l'effet d'une intention pure & d'un saint zele, c'est que des détails si délicats ne firent jamais la moindre impression sur ses mœurs. C'est aux pieds du Crucifix qu'il écrivoit ses livres. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage, est celle d'Anvers en 1607, après laquelle vient celle de 1614. Ce qui tient de bien près à l'hypocrisie de la secte philosophique, à ce zele factice que le crime & le vice affichent pour la vertu; ce sont les injures de tous les genres, accumulées contre le Jésuite Espagnol, par des gens dont la corruption de l'ame a détruit jusqu'aux ressorts du corps, qui alimentent leur luxure par des lectures & des estampes où les raffinemens de la plus brutale lubricité sont exprimés avec les traits d'une impudence dégoûtante pour les libertins même les plus décidés.

SANCHEZ, (Gaspar) ou *Sanctius*, Jésuite, né en 1544 à Cienpoçuelos, village ou petit bourg de la Nouvelle-Castille, à quelque distance d'Aranjuez, fut professeur de l'Ecriture-Sainte à Alcala & en plusieurs autres villes d'Espagne. Il mourut à Madrid le 16 novembre 1628. On a de lui des *Commentaires* excellens sur *Job*, *Isaïe*, sur les *Livres des Rois* & les *Paralipomenes*, les *Actes des Apôtres*, &c. Le sens littéral y est solidement développé, en même tems que l'auteur ne néglige ni le sens mystique, ni le sens allégorique. Son Commentaire sur Isaïe est incontestablement un des meilleurs que nous ayons sur ce prophete.

SANCHONIATON, historien de Phénicie, né à Beryte, écrivit une *Histoire* en 9 livres, en phénicien, dans laquelle il rendoit compte de la théologie & des antiquités de son pays. Philon de Biblos, contemporain d'Adrien, en fit, dit-on, une *Version* grecque, dont il nous reste quelques fragmens dans *Porphyre* & dans *Eusebe*. Dodwel & Rupin rejettent ces fragmens comme supposés; mais Fourmont, & quelques autres les adoptent comme authentiques. « Un grand nombre » de savans, dit l'abbé Para du » Phanjas, pense que l'historien » Sanchoniaton est un être fictif » & supposé, qui n'a pas plus » existé que Dom Quichotte » & Sancho-Pansa; & que son » Histoire phénicienne, qui » étoit totalement inconnue » avant le tems où l'irréligieux » philosophe Porphyre commença à la citer & à l'accréditer, est un ouvrage fabriqué par les partisans de l'idolâtrie & de l'irréligion, dans » le premier siecle du Christianisme. Mais sans nous » donner la peine d'examiner » si Sanchoniaton est ou n'est » pas un auteur supposé, il est » certain que l'ouvrage qu'on » lui attribue, & que l'on suppose tiré des livres de Thaut » & des archives sacrées des » Egyptiens & des Phéniciens, » vers le tems de Josué ou de » David, est une spéculation » digne des petites-maisons ».

SANCIO, (Rodrigue) né à Santa-Maria da Nieva, dans

le dioceſe de Ségovie, en 1404, ſe fit connoître de bonne heure par ſon goût pour la piété & pour les lettres. Son mérite le fit élever à l'évêché de Zamora, de Calahorra & de Palencia; mais abandonnant à ſes grands-vicaires le ſoin de ſes dioceſes, il paſſa ſa vie à Rome, où il fut gouverneur du château St.-Ange. Il ſe diſtingua par ſes négociations, & par divers ouvrages hiſtoriques & aſcétiques. Les principaux ſont: I. *Hiſtoria Hiſpanica.* Elle comprend tout ce qui s'eſt paſſé dans cette monarchie depuis ſon origine juſques vers le milieu du 15e. ſiecle. On l'a miſe dans la Collection des Hiſtoriens d'Eſpagne de Schot, 4 vol. in-fol. II. *Speculum vitæ humanæ*, in-fol., Rome, 1468. C'eſt un des premiers monumens de l'art de la typographie, & pour cette raiſon il eſt infiniment recherché, fort cher & rare. (Il ne faut pas confondre le *Speculum vitæ humanæ* avec le *Speculum humanæ ſalvationis*, in-fol., ſans date, de 63 feuillets). Il y en a deux traductions françoiſes, l'une de Julien Macho, Lyon, 1477, in-folio; l'autre de P. Farget, Lyon, 1482, in-fol. Sancio mourut à Rome en 1470.

SANCTÈS-PAGNIN, né à Lucques en 1470, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre de S. Dominique. L'étude des langues, la théologie, la controverſe, la prédication, occuperent tous les inſtans de ſa vie, qu'il termina à Lyon en 1541, à 70 ans. Son zele & ſes ſermons tirerent beaucoup de pécheurs & d'hérétiques de la voie de perdition. On a de lui: I. *Theſaurus Linguæ Sanctæ*, dont les plus belles éditions ſont celles de Robert Etienne, Paris, 1548, in-fol.; & Geneve, 1614, in-fol., avec des notes de Jean Mercier, & d'Antoine Cevallerius. Cette derniere édition n'eſt pas la meilleure, parce que l'éditeur a corrompu le texte; elle eſt à l'*Index* des livres défendus. II. *Veteris & Novi Teſtamenti tranſlatio*, Lyon, 1542, in-fol., avec des notes de Servet. M. Contant de la Molette, dans le ſavant *Diſcours ſur la Littérature orientale*, inſéré dans le premier tome de ſon *Explication du Lévitique*, préfere la verſion de Sanctès-Pagnin, après la Vulgate, à toutes les autres verſions qui ont paru depuis. III. Pluſieurs autres ouvrages ſur la Bible.

SANDÆUS, (Maximilien) né à Amſterdam en 1578, ſe fit Jéſuite à Rome en 1597, enſeigna la philoſophie & la théologie dans pluſieurs univerſités d'Allemagne, paſſa les dernieres années de ſa vie à Cologne, & y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages aſcétiques & polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aiſance & netteté, mais en trop grand nombre, pour être toujours exacts & ſolides. On eſtime ce qu'il a écrit contre les Calviniſtes. On a publié le Catalogue de ſes ouvrages, Cologne, 1653, in-4°.

SANDE, (Frédéric) célebre juriſconſulte, né à Arnheim vers l'an 1577, bourg-meſtre de cette ville, conſeiller au conſeil de Gueldre, avocat fiſcal, curateur de l'académie de Harder-

wick, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, & enfin député à l'assemblée des Etats-Généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : I. *Commentarius in Gelriæ & Zutphaniæ consuetudines feudales*, 1637, in-4°. II. *Commentatio in consuetudinem Gelriæ de Effestucatione*, Arnheim, 1638. — Son frere Jean SANDE, né en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarde, mourut en 1638. Ses ouvrages sur le droit, qui avoient d'abord paru séparément, ont été réunis & imprimés avec ceux de son frere Frédéric, Anvers, 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un *Abrégé de l'Histoire Belgique*, en flamand, Amsterdam, 1650; traduit en latin, Utrecht, 1652, in-12. Il seroit plus estimé, si l'auteur s'étoit plus constamment tenu en garde contre les préventions & les rivalités nationales. Ses ouvrages de jurisprudence sont, jusqu'à un certain point, soumis à la même observation.

SANDERSON, (Robert) théologien casuiste, né à Sheffield dans le comté d'Yorck, en 1587, mort en 1662, devint chapelain ordinaire du roi Charles I, chanoine de l'église de Christ, & professeur de théologie à Oxford. Il fut privé de ses bénéfices, & eut beaucoup à souffrir pendant les guerres civiles d'Angleterre; mais peu de tems après le rétablissement de Charles II, il eut l'évêché de Lincoln. Ce prélat, également recommandable par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractere & par la modération de son esprit, avoit lu les Peres & les Scholastiques, & étoit détrompé de la plupart des erreurs des Protestans, quoiqu'il n'ouvrît jamais entiérement les yeux à la vérité. Il savoit l'histoire de sa nation, étoit bon antiquaire, & passoit sur-tout pour un excellent casuiste. Ses principaux ouvrages sont : I. *Logicæ Artis Compendium*, Oxford, 1618, in-8°. II. Des *Sermons*, in-fol. III. Neuf *Cas* de conscience : *De Juramenti obligatione*, Londres, 1647, in-8°. IV. *Physicæ Scientiæ Compendium*, Oxford, 1671, in-8°. V. *Pax Ecclesiæ*, &c. VI. L'*Histoire de Charles I*, in-fol., en anglois, &c. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Robert SANDERSON, huissier de la chancellerie d'Angleterre, mort en 1741. Celui-ci a continué le recueil des Actes de Rymer. *Voyez ce mot.*

SANDERUS, (Antoine) naquit en 1586 à Anvers, où ses parens se trouverent par hasard, car ils étoient de Gand. Il fut curé dans le diocese de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre & pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1657 pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure & appliquée, il mourut à Asflighem en 1664, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers & en prose. Les principaux sont : I. *Flandria illustrata*, 2 vol. in-fol., 1641 à 1644; réimprimée en 1735, 3 vol. in-fol. La premiere édition de Cologne, réellement d'Amsterdam, fut consumée par les flammes avec l'impri-

merie de Jean Bleau : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom qui a donné la seconde édition, y a ajouté le *Hagiologium Flandriæ ; de Gandavensibus.... de Brugensibus eruditionis famâ claris ; de Scriptoribus Flandriæ ;* ouvrages de Sanderus qui avoient été imprimés séparément. II. *Chorographia sacra Brabantiæ*, Bruxelles, 1659, 2 vol. in-fol. & augmentée, La Haye, 1726, 3 vol. in-fol. III. *Bibliotheca Belgica manuscripta*, Lille, 1641-1644, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, du Hainaut & du pays de Liege. IV. *Opuscula minora*, Louvain, 1651. C'est un recueil de ses Poésies, Oraisons, &c. V. *Elogia Cardinalium*, Louvain, 1626, in-4°. VI. *Dissertationes biblicæ*, Bruxelles, 1650, in-4°. Ces ouvrages prouvent que Sanderus étoit très-laborieux. Il possédoit les langues grecque & latine, & étoit bon poëte & orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, & ruina sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDERUS, (Nicolas) né à Charlewood, dans le comté de Surrei en Angleterre, parvint par son mérite à la place de professeur royal en droit canon dans l'université d'Oxford. La Religion Catholique ayant été bannie de ce royaume par Elizabeth, il se retira à Rome, où il fut élevé au sacerdoce. Le cardinal Hosius l'emmena avec lui au concile de Trente & dans son ambassade de Pologne. A son retour il obtint la chaire de professeur de théologie à Louvain, d'où le pape Pie V le rappella pour l'employer dans des affaires importantes. Grégoire XIII l'envoya nonce en Espagne, & ensuite en Irlande, pour consoler les Catholiques qui, dans leur désespoir, avoient pris les armes. La crainte de tomber entre les mains des Anglois, le fit errer pendant quelque tems dans les bois, où il mourut en 1583, de faim & de misere. Ses principaux ouvrages sont : I. *Traité de la Céne du Seigneur, & de sa présence réelle dans l'Eucharistie*, en anglois ; imprimé à Louvain en 1566, in-4°. II. *Traité des Images* contre les Iconoclastes, sous le titre : *De typica & honoraria Imaginum adoratione*, Louvain, 1569, in-8°. III. *De Schismate Anglicano*, Cologne, 1628, in-8° : triste & trop vrai tableau des horreurs de ce schisme sanglant. Maucroix l'a traduit en françois, Paris, 1678, 2 vol. in-12. IV. *De Ecclesia Christi*, Louvain, 1571, in-fol. V. *De Martyrio quorumdam sub Elizabeth regina*, in-4°. VI. *De explicatione Missæ ac partium ejus*, in-8°. VII. *De visibili monarchia Ecclesiæ*, Wurtzbourg, 1592, in-fol. dans lequel, si on excepte quelques opinions indécises & assez indifférentes, il ne fait que démontrer l'autorité, la visibilité & l'infaillibilité de l'Eglise. VIII. Trois Oraisons latines sur la transubstantiation, les langues liturgiques, & la pluralité des Messes à célébrer dans la même église ; dédiées au cardinal Hosius, & impri-

mées à Anvers, 1566, in-12.

SANDEUS, (Felinus) jurisconsulte de Ferrare, mort l'an 1503, est auteur d'une *Vie d'Alphonse, roi d'Aragon*, & d'un traité *De Jure patronatûs*.

SANDHAGEN, (Gaspar) théologien luthérien, & surintendant des églises du duché de Holstein, est auteur d'une *Introduction à l'Histoire de J. C. & des Apôtres*, tirée des IV Evangiles, des Actes des Apôtres & de l'Apocalypse : ouvrage rempli d'érudition & de préjugés. Il y a joint un *Discours* sur le temple de Jérusalem.

SANDINI, (Antoine) né dans le Vicentin, le 13 juin 1692, fut bibliothécaire & professeur d'histoire ecclésiastique dans le séminaire de Padoue, où il mourut subitement le 23 février 1751. Il étoit très-estimé du cardinal Rezzonico, alors son évêque, & depuis pape sous le nom de Clément XIII. Nous avons de lui : I. *Vitæ Pontificum Romanorum*, dont la meilleure édition est celle de Ferrare 1748 ; l'évêque d'Ausbourg, landgrave de Hesse-Darmstad, l'a fait réimprimer la même année, sous le titre de *Basis Historiæ Ecclesiasticæ*. Cet ouvrage est profond & plein de recherches. II. *Historia Familiæ sacræ*. III. *Historia SS. Apostolorum* : dans la seconde édition de ces ouvrages, il réfute le P. Serry qui les avoit attaqués. IV. *Disputationes XX ex Historiæ Ecclesiastica ad vitas Pontificum Romanorum* ; ouvrage qui finit à l'année 3e. du pontificat de Benoît XIV ; continué par un écrivain fanatique & ignorant. Sandini mérite d'autant plus d'éloges, qu'il n'avance rien dans ses ouvrages historiques, qu'il n'appuie de témoignages authentiques.

SANDIUS, (Christophe) fameux Socinien, né en 1644 à Konigsberg dans la Prusse, & mort à Amsterdam en 1680, étoit plus versé dans l'histoire ecclésiastique que les autres antitrinitaires, & abusa de ses connoissances pour composer divers ouvrages qui eurent beaucoup de cours dans sa secte. Les principaux sont : I. La *Bibliotheque des Antitrinitaires ou Sociniens*, en latin, 1684, in-8° : livre recherché par ceux qui veulent connoître les erreurs des disciples de Socin. II. *Nucleus Historiæ Ecclesiasticæ*, Cosmopoli, 1669, in-8° ; c'est-à-dire, Amsterdam, & *ibidem* en 1676, in-4°, augmentée. Sandius s'efforce d'y montrer que tous les Peres des trois premiers siecles ont cru que le Verbe n'étoit point consubstantiel à Dieu, ni éternel, &c. Il a été réfuté par Samuel Gardiner, Jean Schertzer, Etienne le Moine (*voyez ce mot*), le docte Bull, & par le P. Petau qu'il avoit osé associer à son erreur. III. *Interpretationes Paradoxæ quatuor Evangeliorum*, telles qu'on doit les attendre d'un Socinien, Amsterdam, 1670, in-12. IV. *De origine Animæ*, réfuté par Balthasar Bebellus. V. *Scriptura sanctæ Trinitatis revelatrix*. VI. *Notæ & animadversiones, in Gerardi Vossii libros* de Historicis latinis, Amsterdam, 1677. Quelques-unes de ces notes ont de la justesse, mais la plupart sont parasites & pédantesques.

SANDRART, (Joachim) peintre, né à Francfort en 1606, mourut à Nuremberg en

1683. Il est plus connu par les *Vies des plus célebres Artistes* qu'il a données, & par l'Académie qu'il a érigée à Nuremberg, que par ses ouvrages de peinture. Il paroît néanmoins qu'on le mit, de son vivant, au rang des meilleurs artistes. Le roi d'Espagne ayant souhaité 12 tableaux des plus célebres peintres qui floriſſoient à Rome, Sandrart fut un de ceux qui y travailla. Il se trouva en concurrence avec le Guide, le Guerchin, Josepin, Massini, Gentileschi, Pierre de Cortone, Valentin, André Sacchi, Lanfranc, le Dominiquin & le Poussin. On connoît de ce peintre les *XII Mois de l'Année*, qui ont été gravés en Hollande avec des vers latins pour en donner la description. Sandrart a encore traité de grands sujets d'histoire, & a fait beaucoup de portraits. On ne peut témoigner plus d'amour pour la peinture, que cet artiste en a montré pendant le cours d'une longue vie. — Son neveu, Jacob SANDRART, s'est distingué dans la gravure des portraits, qu'il a rendus avec beaucoup de ressemblance & de naïveté. Son burin est très-gracieux. Joachim eut une fille, nommée Susanne SANDRART, qui s'est distinguée par le même talent que son pere. Les principaux ouvrages que Joachim Sandrart a donnés touchant sa profession, sont : I. *Académie d'Architecture, de Sculpture & de Peinture*, en allemand, 2 parties in-fol., Nuremberg, 1675 & 1679. II. *Academia Artis Picturiæ*, &c., traduction latine de l'ouvrage précédent, 1683, in-fol. III. *Admiranda Sculpturæ veteris*, 1680, in-fol. IV. *Romæ antiquæ & novæ Theatrum*.... 1684, in-fol. V. *Romanorum Fontinalia*, 1685, in-fol. VI. *Iconologie des Dieux & des Métamorphoses d'Ovide*, 1680, in-fol., en allemand. Tous ces ouvrages prouvent que cet auteur avoit étudié les principes de son art, & sont recherchés de ceux qui veulent en acquérir la connoissance. On ne les trouve que difficilement rassemblés.

SANDRAS, *voyez* COURTILZ.

SANDYS, (Edwin) second fils d'Edwin Sandis archevêque d'York, naquit à Worchester en 1577. Après avoir fait ses études à Oxford, il voyagea dans les différentes parties de l'Europe. De retour dans sa patrie, il fut employé par le roi Jacques I dans diverses affaires importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il déplut à ce monarque en 1621, en s'opposant aux volontés de la cour en plein parlement: & Jacques I lui ordonna la prison pour un mois. Sandys mourut en 1629, après avoir fondé une chaire de métaphysique en l'université d'Oxford. On a de lui un livre intitulé : *Europæ Speculum*, ou *Description de l'état de la Religion dans l'Occident*, pleine des idées que les nouvelles sectes avoient fait éclorre. La meilleure édition de ce livre est celle de 1635, in-4°. — Georges SANDYS, le plus jeune de ses freres, mort en 1642, laissa une *Description de la Terre-Sainte*, en anglois, in-fol., & d'autres ouvrages en vers & en prose.

SANGALLO, (Antoine)

né dans les environs de Florence, fut d'abord destiné au métier de menuisier; mais s'étant rendu à Rome auprès de deux oncles architectes qu'il avoit dans cette ville, il s'appliqua sous leur conduite à l'architecture. Il fut aussi disciple du Bramante, & parvint bientôt à se faire un nom dans son art. Les papes Léon X, Clément VII & Paul III l'employerent beaucoup. Il fut architecte de l'église de St. Pierre après le Bramante, & chargé de la fortification de plusieurs places, partie de l'art qu'il entendoit très-bien. Cet artiste se distingua particuliérement par la solidité de ses constructions. Il mourut en 1546. On voit à Rome un modele en bois qu'il avoit fait pour l'église de St. Pierre, qu'on dit avoir coûté 4184 écus romains. Mais Michel-Ange, qui eut après lui la surintendance de cet édifice, ne jugea pas à propos de l'exécuter.

SANGUIN, (Antoine) dit le *Cardinal de Meudon*, parce qu'il étoit seigneur de ce lieu dont il fit commencer le château, fut évêque d'Orléans & archevêque de Toulouse, grand-aumônier de France (c'est le premier qui ait porté ce titre), & enfin fut décoré de la pourpre romaine. Il jouit d'une grande faveur sous le regne de François I, qui lui donna le gouvernement de Paris.

SANGUIN, (Claude) natif de Péronne, de la famille du précédent, fut maître-d'hôtel du roi & du duc d'Orléans. Il consacra son talent pour la versification françoise à la Religion, & fit paroître des *Heures en vers françois*, Paris, 1660, in-4°. Tout le Psautier y est traduit & assez mal. Il mourut à la fin du 17e. siecle.

SANLECQUE, (Louis de) fils de Jacques de Sanlecque, très-habile dans l'art de graver des poinçons, & petit-fils de Jacques de Sanlecque qui s'est distingué dans la même profession, naquit à Paris l'an 1650, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines de Ste. Genevieve, & devint professeur d'humanités dans leur college de Nanterre, près de Paris. Il s'attacha ensuite au duc de Nevers, qui le nomma à l'évêché de Bethléem; mais le roi, sollicité par des personnes pieuses, choquées de ses Poésies, & sur-tout de sa *Satyre contre les Directeurs*, s'opposa à l'enregistrement de ses bulles, & l'empêcha de jouir de sa nouvelle dignité. Sanlecque se retira dans son prieuré de Garnai, près de Dreux, & y mourut en 1714, à 56 ans. La meilleure édition de ce qu'on a pu recueillir de ses Poésies, est celle de Lyon, sous le nom supposé de Harlem, en 1726, in-12. Elle contient deux *Epîtres au Roi*, 5 *Satyres*, 3 autres *Epîtres*, un *Poëme sur les mauvais gestes des Prédicateurs*; plusieurs *Epigrammes*, des *Placets* & des *Madrigaux*; & un *Poëme* latin *sur la mort du P. Lallemant, chanoine-régulier de Ste. Genevieve*. Les vers du P. Sanlecque offrent quelques saillies, mais ils sont négligés; il y a peu d'imagination, & le style nuit souvent aux pensées. On trouve la plupart de ses Poésies à la fin des *Œuvres* de Boileau, Paris, 1765, in-8o.

SANNAZAR, (Jacques)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

*Actius Sincerus Sannazarus*, poëte latin & italien, né à Naples en 1458, tiroit son origine de St-Nazaire, dans le territoire de Lamosso, entre le Pô & le Tesin. Les graces de son esprit & de son caractere plurent à Frédéric, roi de Naples, qui lui donna plusieurs marques de son estime. Ce prince, désespérant de remonter sur le trône, passa en France, où Sannazar l'accompagna & demeura avec lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1504. De retour en Italie, il partagea son tems entre la volupté & la poésie. Son caractere le portoit tellement à la galanterie, que, même dans sa vieillesse, il se produisoit sous les habits & avec les airs & le ton d'un jeune courtisan. Il conçut tant de chagrin de ce que Philibert de Nassau, prince d'Orange, général de l'armée de l'empereur, avoit ruiné sa maison de campagne, qu'il en contracta une maladie dont il mourut en 1530, à 72 ans. Il fut enterré dans la chapelle d'une de ses campagnes; il avoit fait placer son tombeau derriere l'autel, quoiqu'orné des statues d'Apollon & de Minerve. Pour remédier à cette profanation, on a mis au-dessus de la statue d'Apollon le nom de David, & au-dessus de celle de Minerve, celui de Judith. On a de lui des Poésies latines & italiennes. Les latines ont été imprimées par les Aldes à Venise en 1535, in-8°. On trouve dans ce recueil: I. Trois livres d'*Elégies*. II. Une *Lamentation sur la mort de J. C.* III. Des *Eglogues*, Amsterdam, 1728, in-8°. IV. Un Poëme: *De Partu Virginis*, traduit par Colletet, 1634, in-12, sous ce titre: *Couches sacrées de la sainte Vierge*, &c. C'est sur ce dernier ouvrage qu'est fondée sa réputation d'excellent poëte latin; mais on le blâme d'avoir profané la sainteté de son sujet, par le mélange monstrueux des extravagances du Paganisme, avec les mysteres augustes de notre religion. Tout y est rempli de Driades & de Néréides. Il met entre les mains de la sainte Vierge, non les Psaumes, mais les vers des Sibylles. Ce n'est pas David ni Isaïe, c'est le Protée de la fable qui prédit le mystere de l'Incarnation. Le nom de JESUS-CHRIST ne s'y trouve pas une seule fois, & la Vierge Marie y est appellée l'*Espoir des Dieux*. Voilà le défaut capital de ce Poëme, qui est admirable d'ailleurs par l'élégance & la pureté du style, par l'harmonie des vers, par une multitude d'images brillantes & de belles pensées: & c'est sous ces rapports, qu'il lui mérita les éloges des savans, & même des brefs honorables de la part de Léon X & de Clément VII. Parmi ses pieces italiennes, la plus célebre est son *Arcadie*; traduite en françois par Pecquet, 1737, in-12. Les vers & la prose de cet ouvrage charment par la délicatesse & par la naïveté des images & des expressions. Il fut imprimé à Naples, in-4°, en 1502, & réimprimé avec ses autres Poésies italiennes à Padoue en 1723, & à Naples in-4°, 1720, in-12. Le Duchat dit que Sannazar étoit Ethiopien de naissance; mais c'est une idée romanesque,

comme la plupart de celles de cet écrivain, suffisamment réfutée par la couleur de Sannazar qu'on n'a jamais dit être celle d'un negre.

SANPIETRO, dit *BASTELICA*, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, fameux capitaine Corse au service de France, se fit connoître par divers exploits, & plus encore par les troubles qu'il excita en Corse & sa haine contre les Génois. Son caractere romanesque & féroce le porta à des scenes étranges, jusqu'à étrangler sa femme, Vanina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de Corse, parce qu'elle avoit voulu solliciter sa grace à Genes, où il avoit été proscrit. Il fut assassiné par un de ses officiers, dans une rencontre avec les Génois, le 17 janvier 1566, à l'âge de 66 ans.

SANREY, (Ange-Bénigne) né à Langres de parens pauvres, garda les moutons d'un boucher jusqu'à l'âge de 14 ans. Après avoir surmonté tous les obstacles que la fortune opposoit à ses études, il fut fait prêtre à Lyon. Il prêcha dans cette ville, en présence de la reine Anne d'Autriche, qui lui donna un brevet de prédicateur ordinaire de S. M. Ayant été nommé à une des chapellenies de S. Martin de Langres, il quitta Beaune où il étoit théologal, & retourna dans sa patrie. Il y mourut en 1659, à 70 ans. Il étoit habile, non-seulement dans les belles-lettres grecques & latines, mais aussi dans l'histoire & la théologie. Il avoit lu tous les saints Peres, & fait une étude particuliere de S. Augustin, qu'il savoit presque par cœur. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres un traité curieux & rare, intitulé: *Paracletus, seu De rectâ illius pronuntiatione*, 1643, in-12. Ce traité, fait pour prouver que la véritable prononciation de ce mot est *Paracletus*, fut attaqué en 1669, par M. Thiers, qui vouloit que ce fût *Paraclitus*. Il paroît néanmoins que Sanrey a raison, & les grammairiens exacts prononcent suivant son sentiment. *Voyez* à ce sujet *Fragmens d'Histoire*, in-12, pag. 49, &c.

SANSAC, (Louis Prévôt, baron de) d'une maison noble de l'Angoumois, après avoir été page du connétable Anne de Montmorency, commença à servir en Italie sous l'amiral de Bonnivet, & se trouva en 1525 à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; mais il eut l'adresse de s'échapper, & revint en France, d'où il fut envoyé plusieurs fois en Espagne vers François I par la reine-mere. Sansac ayant accompagné le maréchal Strozzi en Italie, fut chargé, en 1554, de défendre la Mirandole contre les Espagnols & les troupes du pape. Il soutint un siege de 8 mois, que les ennemis furent enfin contraints de lever. A son retour, il fut fait chevalier par Henri II, qui le nomma gouverneur de ses enfans. Sur la fin de ses jours il quitta la cour, & se retira dans sa maison, où il mourut âgé de 80 ans.

SANSON, (Jacques) né à Abbeville en 1595, se fit Carme-Déchaussé en 1618, sous le nom d'*Ignace-Joseph de Jesus-Maria*. Son talent pour la direc-

tion lui fit donner l'emploi de confesseur de madame Royale en Savoie. Il mourut à Charenton le 19 août 1664. Il est auteur de l'*Histoire Ecclésiastique d'Abbeville*, Paris, 1646, in-4°, & de celle des *Comtes de Ponthieu*, 1657, in-fol.; ouvrages savans, mais mal écrits.

SANSON, (Nicolas) de la même famille que le précédent, né à Abbeville en 1600, s'adonna pendant quelque tems au commerce; mais y ayant fait des pertes considérables, il le quitta, & alla à Paris en 1627, où il se distingua en qualité d'ingénieur & de mathématicien. Ce fut Melchior Tavernier qui le mit principalement en vogue. Louis XIV l'honora du titre de son ingénieur & de son géographe, avec 2000 livres d'appointemens. Ce monarque, passant à Abbeville, l'admit à son conseil, & lui donna un brevet de conseiller-d'état; mais le modeste géographe ne voulut jamais prendre cette qualité, *de peur d'affoiblir*, disoit-il, *l'amour de l'étude dans ses enfans*. Il étoit regardé à la cour de France comme un grand-homme. Il eut l'honneur de montrer pendant plusieurs mois la géographie à Louis XIV. Le prince de Condé, qui l'aimoit beaucoup, alloit souvent chez lui pour s'y entretenir sur les sciences. Cet homme illustre, miné par ses travaux, mourut à Paris en 1667, à 67 ans, laissant après lui une mémoire respectable. Il eut une dispute fort vive avec le P. Labbe, qui l'avoit attaqué dans son *Pharus Galliæ antiquæ*, publié à Moulins en 1644, in-12. Sanson lui répondit par ses *Disquisitiones Geographicæ in Pharum Galliæ*, &c., 1647 & 1648, en 2 vol. in-12. Outre cet écrit, on a de lui plusieurs autres morceaux sur la géographie ancienne & moderne, & un nombre infini de *Cartes*. On peut voir la liste de ses différens ouvrages, dans la *Méthode pour étudier la Géographie* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. Il eut trois fils: l'aîné, Nicolas, fut tué aux Barricades en 1648, en défendant le chancelier Séguier. Les deux autres, Guillaume & Adrien, mirent au jour un grand nombre de Cartes. Guillaume mourut en 1703, & Adrien en 1718.

SANSOVINO, (Jacques FATTI, dit) sculpteur & architecte, né à Florence en 1479, se rendit célebre dans ces deux arts. Rome & Venise sont les villes où il a le plus exercé ses talens. La Monnoie, la Bibliotheque de St-Marc, le Palais Cornaro & l'église de S. Sauveur à Venise, sont des édifices magnifiques, qui lui ont fait beaucoup d'honneur. Il jouissoit dans cette ville, où il passa la plus grande partie de sa vie, d'une telle considération, que dans une taxe générale imposée par le gouvernement, le Titien & lui furent les seuls que le sénat jugea à propos d'en exempter. Il y mourut en 1570, à 91 ans. Vasar a fait l'éloge de cet artiste.

SONSOVINO, (François) fils du précédent, né à Rome en 1521, après avoir étudié les belles-lettres à Venise, prit des degrés en droit à Padoue; mais la jurisprudence n'étant pas de son goût, il se livra entiérement à sa passion pour la poésie, l'histoire & les belles-let-

tres, & leva une imprimerie à Veniſe, où il imprima ſes ouvrages & ceux des autres. Les ſiens ſont : I. *Traduction* de *Plutarque*. II. *Chronologie du Monde* juſqu'à l'an 1582. III. *Annales de l'Empire Ottoman*. IV. *Orthographe Italienne*. V. *Le Secrétaire*. VI. *Les principales Familles d'Italie*. VII. *Deſcription de Veniſe*. VIII. *Abrégé de l'Hiſtoire* de Guichardin avec la *Vie* de cet auteur. IX. *Deſcription du gouvernement des Républiques de Genes, de Lucques & de Raguſe*. X. *Des Lettres*. XI. *De l'Art Oratoire*. XII. *Concetti politici*. XIII. Des *Notes* aſſez inutiles ſur le *Décaméron* de Bocace, l'Arioſte, le Dante, &c.; & des *Nouvelles* où des lecteurs ſages ne trouvent rien à recueillir. Sanſovino mourut à Veniſe en 1586.

SANTA-CRUX DE MARZENADO (Dom Alvaro de Navia-Oſorio, vicomte de Puerto, marquis de) chef de la maiſon de Navia-Oſorio, l'une des plus illuſtres de la principauté des Aſturies, prit le parti des armes dès l'âge de 15 ans. Il ſe diſtingua dans pluſieurs combats, & fut envoyé en 1727 au congrès de Soiſſons, où il s'acquit l'eſtime & la confiance de tous les négociateurs. Son mérite ayant été récompenſé par le grade de lieutenant-général, il fut envoyé à Ceuta contre les Infideles. Il s'y ſignala & remporta ſur eux divers avantages; mais il fut bleſſé à la cuiſſe, d'un coup de fuſil, & renverſé de cheval, dans une ſortie, le 21 novembre 1732. Les Maures, entre les mains deſquels il avoit été laiſſé, lui couperent la tête, & mirent le reſte de ſon corps en pieces. On a de lui des *Réflexions Politiques & Militaires*, en 14 vol. in-4°, en eſpagnol. M. de Vergi a donné une Traduction françoiſe de cet ouvrage, en 12 vol. in-12. A travers une foule de citations, d'exemples & de traits de morale aſſez communs, on y trouve de bonnes leçons de politique, & des choſes utiles aux militaires & aux négociateurs.

SANTAREL *ou* SANCTAREL, *Sanctarellus*, (Antoine) Jéſuite Italien, né à Adria en 1569, enſeigna les belles-lettres & la théologie à Rome, où il mourut en 1649. Ce fut dans cette ville qu'il publia, en 1625, in-4°, un traité *De hæreſi, ſchiſmate, apoſtaſiâ, ſollicitatione in Sacramento Pœnitentiæ : & de poteſtate ſummi Pontificis in his delictis puniendis*. Santarel, ſelon la juriſprudence alors communément reçue en Italie & ailleurs, y donne au pape un pouvoir qui s'étend juſques ſur le trône des ſouverains. La Sorbonne le cenſura en 1626, & le parlement de Paris le condamna le 13 mars de la même année, à être lacéré & brûlé. Les Jéſuites de France donnerent une déclaration formellement oppoſée au ſentiment de Santarel. Le fameux docteur Edmond Richer (qui étoit cependant alors occupé à dénaturer & démocratiſer toutes les puiſſances) publia en 1629, in-4°, la Relation & le Recueil des Pieces que cette affaire produiſit. « Si quelques théologiens, dit un auteur équitable, ont ſoumis à quelques

» égards les rois au pape, les » philosophes les soumettent » aux caprices & aux fureurs » d'un peuple mutiné. C'est » ce que je lis dans les écrits, » & ce que je vois dans les » scenes horribles, ourdies & » dirigées par eux. Il paroit » après cela que le zele qu'ont » montré les philosophes con- » tre la doctrine de ces théo- » logiens, avoit un tout autre » objet que la dignité & l'in- » dépendance des trônes ». *Voyez* JOUVENCY.

SANTE, (Gilles-Anne-Xavier de la) Jésuite, né près de Rhedon en Bretagne, le 22 décembre 1684, mort au mois de juillet 1762, professa les belles-lettres avec distinction au college de Louis le Grand. Nous avons de lui des *Harangues* latines, 2 vol. in-12, où il y a de très-beaux morceaux, & un recueil de vers, intitulé: *Musæ Rhetorices*, en 2 vol. in-12. « On y voit par-tout, » dit l'abbé des Fontaines, le » savant & ingénieux Pere de » la Sante. C'est toujours sa » précision épigrammatique, » sa vivacité antithétique, ses » peintures, quelquefois bur- » lesques, & toujours spiri- » tuelles. Ceux qui aiment » encore les vers latins mo- » dernes, liront ceux-ci avec » plaisir. Ils y trouveront quel- » quefois la noblesse de Vir- » gile, & plus souvent la fa- » cilité d'Ovide ».

SANTERRE, (Jean-Baptiste) peintre, né à Magny, près de Pontoise, en 1657, mort à Paris en 1717, s'est acquis une réputation distinguée. Il n'a point fait de grandes compositions; son imagination n'étoit point assez vive pour ce genre de travail: il se contenta de peindre de petits sujets d'histoire, & principalement des têtes de fantaisie & des demi-figures. Il avoit un pinceau séduisant, un dessin correct, une touche finie, & donnoit à ses têtes une expression gracieuse. Ses teintes sont brillantes, ses carnations d'une fraîcheur admirable, ses attitudes d'une grande vérité: le froid de son caractere a passé quelquefois dans ses ouvrages.

SANTEUIL, (Jean-Baptiste) né à Paris en 1630, fit ses études au college des Jésuites. Quand il fut en rhétorique, l'illustre P. Cossart, son régent, étonné de ses heureuses dispositions pour la poésie latine, prédit qu'il deviendroit un des plus grands poëtes de son siecle: il jugeoit sur-tout de ses talens, par une piece qu'il fit dès-lors sur la *Bouteille de savon*. Son amour pour l'étude le fit entrer, à l'âge de 20 ans, chez les chanoines-réguliers de l'abbaye de St.-Victor. Son nom fut bientôt parmi les noms les plus illustres du parnasse latin. Il chanta la gloire de plusieurs grands hommes, & il enrichit la ville de Paris de quantité d'Inscriptions, toutes agréables & heureuses. Bossuet l'ayant sollicité plusieurs fois d'abjurer les muses profanes, il consacra son talent à chanter les mysteres & les Saints du Christianisme. Il fit d'abord plusieurs *Hymnes* pour le bréviaire de Paris. Les Clunistes lui en demanderent aussi pour le leur, & cet ordre en fut si content, qu'il lui donna des lettres de filiation & le

gratifia d'une penſion. Quoique Santeuil eût conſacré ſes talens à des ſujets ſacrés, il ne pouvoit s'empêcher de verſifier de tems en tems ſur des ſujets profanes. La Quintinie ayant donné ſes *Inſtructions pour les Jardins*, Santeuil l'orna d'un Poëme, dans lequel les divinités du Paganiſme jouoient le principal rôle. Boſſuet, à qui il avoit promis de n'employer jamais les noms des dieux de la fable, le traita de parjure. Santeuil, ſenſible à ce reproche, s'excuſa par une piece de vers, à la tête de laquelle il fit mettre une vignette en taille-douce. On l'y voyoit à genou, la corde au cou & un flambeau à la main, ſur les marches de la porte de l'égliſe de Meaux, y faiſant une eſpece d'amende honorable. Ce Poëme ſatisfit le grand Boſſuet; mais le poëte eut dans une autre occaſion une querelle qui fut plus difficile à éteindre. Le docteur Arnauld étant mort en 1694, pluſieurs poëtes s'empreſſerent à faire ſon épitaphe. Santeuil ne fut pas le dernier. Les gens qui n'étoient pas du parti, & ſur-tout les Jéſuites, en parurent mécontens. Pour ſe réconcilier avec eux, il adreſſa une Lettre au P. Jouvenci, dans laquelle il donnoit de grands éloges à la ſociété, ſans rétracter ceux qu'il avoit donnés à Arnauld. Cela ne le ſatisfit point; il fallut donner une nouvelle piece, qui parut renfermer encore quelqu'ambiguité. L'incertitude & la légéreté du poëte firent naître pluſieurs pieces contre lui. Le P. Commire donna ſon *Linguarium*; un Janſéniſte ne l'épargna pas davantage dans ſon *Santolius pœnitens*. Malgré ces petites humiliations, Santeuil jouit de la gloire dont les muſes latines étoient environnées dans un tems où les bonnes études & les langues ſavantes étoient en honneur, même parmi les grands. Les deux princes de Condé, pere & fils, étoient au nombre de ſes admirateurs; preſque tous les grands du royaume l'honoroient de leur eſtime, & Louis XIV lui donna des marques ſenſibles de la ſienne en lui accordant une penſion. Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, le menoit ordinairement aux Etats de cette province. Santeuil y trouva la mort en 1697, à 66 ans. « Un » ſoir, dit le duc de St.-Simon, » à l'un de ces ſoupers, on ſe » divertit à pouſſer Santeuil » de vin de Champagne; & de » gaieté en gaieté, on trouva » plaiſant de verſer une taba- » tiere pleine de tabac d'Eſ- » pagne, dans un grand verre » de vin, & de le faire boire » à Santeuil, pour voir ce » qui en arriveroit. On ne fut » pas long-tems à en être » éclairci. Les vomiſſemens & » la fievre le prirent: en deux » fois vingt-quatre heures, » le malheureux mourut dans » des douleurs horribles; mais » les ſentimens d'une grande » pénitence, avec leſquels il » reçut les Sacremens, édi- » fierent autant qu'il fut re- » gretté d'une compagnie peu » ſuſceptible d'édification, mais » qui déteſta une auſſi cruelle » expérience ». Son corps fut tranſporté de Dijon à Paris, dans l'abbaye de St.-Victor,

où l'on voit son tombeau dans le cloître, avec cette épitaphe : *Hìc jacet J. B. Santeuil qui sacros hymnos piis æquè ac politis versibus ad usum Ecclesiæ concinnavit.* On a tant dit de mal & de bien de Santeuil, qu'il est difficile de le peindre au naturel ; la Bruyere en a fait ce portrait. « Voulez-vous » quelqu'autre prodige? Concevez un homme facile, doux, » complaisant, traitable ; & » tout d'un coup violent, colere, fougueux, capricieux. » Imaginez-vous un homme » simple, ingénu, crédule, » badin, volage, un enfant » en cheveux gris : mais permettez-lui de se recueillir, » ou plutôt de se livrer à un » génie qui agit en lui, j'ose » dire, sans qu'il y prenne part, » & comme à son insçu ; quelle » verve ! quelle élévation ! » quelles images ! quelle latinité ! Parlez-vous d'une » même personne, me direz-» vous ? Oui, du même, de » Théodas, & de lui seul. Il » crie, il s'agite, il se roule à » terre, il se releve, il tonne, » éclate : & du milieu de » cette tempête, il sort une » lumiere qui brille & qui réjouit. Disons-le sans figure, » il parle comme un fou, & » pense comme un homme sage. » Il dit ridiculement des choses » vraies, & follement des » choses sensées & raisonnables. On est surpris de voir » naître & éclorre le bon sens » du sein de la bouffonnerie, » parmi les grimaces & les » contorsions. Qu'ajouterai-je » davantage ? Il dit & il fait » mieux qu'il ne sait. Ce sont » en lui comme deux ames » qui ne se connoissent point, » qui ne dépendent point l'une » de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs » fonctions toutes séparées. Il » manqueroit un trait à cette » peinture si surprenante, si » j'oubliois de dire qu'il est tout » à la fois avide & insatiable de » louanges, prêt à se jeter aux » yeux de ses critiques, & dans » le fond assez docile pour » profiter de leurs censures. Je » commence à me persuader » moi-même que j'ai fait le » portrait de deux personnages » tout différens ; il ne seroit pas » même impossible d'en trouver » un 3e. dans Théodas, car il » est bon-homme ». Le duc de St. Simon le peint d'une maniere plus simple, mais également juste : « Plein de feu, d'esprit, » de caprices les plus plaisans, » qui le rendoient de la plus » excellente compagnie ; bon » convive, sur-tout aimant le » vin & la bonne chere, mais » sans débauche ; & qui, avec » un esprit & des talens aussi » peu propres au cloître, étoit » pourtant dans le fond aussi » bon Religieux, qu'avec un » tel esprit il pouvoit l'être ». Santeuil ne recevoit pas toujours les avis avec docilité, & y répondoit quelquefois avec emportement. Bossuet lui ayant fait quelques reproches, finit en lui disant : « Votre vie est peu » édifiante, & si j'étois votre » supérieur, je vous enverrois dans un petit couvent » dire votre bréviaire. — Et » moi, reprit Santeuil, si j'étois roi de France, je vous » ferois sortir de votre Germigni, & vous enverrois » dans l'isle de Pathmos faire » une

» une nouvelle Apocalypse ». Santeuil n'attendoit pas qu'on louât ses vers ; il en étoit toujours le premier admirateur. Il répétoit souvent dans son enthousiasme : « Je ne suis » qu'un atôme, je ne suis rien ; » mais si je savois avoir fait » un mauvais vers, j'irois tout » à l'heure me pendre à la » Greve ». Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu que l'invention de ses Poésies n'étoit point riche ; que l'ordre y manquoit ; que le fonds en étoit sec, le style quelquefois rampant ; qu'il y avoit beaucoup d'antitheses puériles, de gallicismes, & sur-tout une enflure insupportable. Mais quoi qu'en aient dit ces censeurs, Santeuil est vraiment poëte, suivant toute la signification de ce mot. Ses vers se font admirer par la noblesse & l'élévation des sentimens, par la hardiesse & la beauté de l'imagination, par la vivacité des pensées, par l'énergie & la force de l'expression. Dans son enthousiasme il saisissoit d'une maniere heureuse & sublime les vérités de la Religion. Un jour entrant dans une ancienne église d'une belle architecture gothique, & y voyant par-tout des objets condamnés par les sectaires modernes, il embrassa un pilier en s'écriant : *Cela est trop vieux pour être faux.* — Un page étant venu, dans ses derniers momens, s'informer de son état *de la part de son* ALTESSE *monseigneur le duc de Bourbon*, Santeuil levant les yeux au ciel, s'écria : *Tu solus* ALTISSIMUS ! Il a fait des Poésies profanes & sacrées. Ses Poésies profanes renferment des *Inscriptions*, des *Epigrammes*, & d'autres pieces d'une plus grande étendue. Ses Poésies sacrées consistent dans un grand nombre d'*Hymnes*, dont quelques-unes sont des chef-d'œuvres de poésie. Plusieurs de ses pieces ont été mises en vers françois. Ces traductions ont été recueillies dans l'édition de ses Œuvres, en 3 vol. in-12, Paris, 1729. Ses *Hymnes* forment un 4e. vol. in-12, qui se vend à part. On a publié sous le nom de *Santoliana*, ses aventures & ses bons-mots. Ce recueil est de la Monnoye. Les Religieux de St-Victor se sont récriés contre cet ouvrage qui met sur le compte de Santeuil plusieurs anecdotes scandaleuses & ridicules, auxquelles il n'a pas eu la moindre part. — Son frere, Claude SANTEUIL, né à Paris en 1628, & mort en 1684, demeura longtems au Séminaire de St-Magloire en qualité d'ecclésiastique séculier, ce qui lui fit donner le nom de *Santolius Maglorianus*. Il a fait aussi des *Hymnes*, que l'on conserve en manuscrit dans sa famille, en 2 vol. in-4° ; & une Piece de vers, imprimée avec les ouvrages de son frere. — Un autre Claude SANTEUIL, parent des précédens, marchand & échevin à Paris, mort vers 1729, a fait des *Hymnes*, imprimées à Paris, 1723, in-8°.

SANTIS, *voyez* DOMINICO.

SANTORINI, (Jean-Dominique) professeur en médecine & démonstrateur d'anatomie à Venise, s'est distingué au commencement du 18e. siecle par ses découvertes anatomiques. Il a poussé ses recherches sur-tout sur les muscles à un

point, auquel les plus habiles anatomistes n'ont pu atteindre. Ses ouvrages sont : I. *Opuscula medica de structura & motu fibræ, de nutrione animali*, &c., Venise, 1740, in-8°. II. *Observationes medicæ*, Venise, 1724, in-4°; Leyde, 1739, in-4°, avec figures. Haller qui parle avec éloge de Santorini, appelle ces Observations : *Minutas, doctas & divites.*

SANTORIUS, professeur de médecine dans l'université de Padoue, étoit né à Capo d'Istria en 1561. Après avoir long-tems étudié la nature, il reconnut que le superflu des alimens étant retenu dans le corps, produisoit une foule de maladies : vérité inconteſtable, aussi amie de la sobriété que de la santé. La transpiration par les pores lui parut le plus grand remede que la médecine pût employer dans ces occasions. C'est ce qui l'engagea à faire des expériences pour convaincre les esprits de cette vérité. Il se mettoit dans une balance, après avoir pesé les alimens qu'il prenoit, & par ce moyen, il crut pouvoir déterminer le poids & la quantité de la transpiration insensible. Son système ne se vérifie point aussi généralement qu'il a voulu le persuader, parce que la diversité des climats & des températures des saisons, des alimens, différencie extrêmement la transpiration insensible ; & par-là les conséquences qu'il tire de ses observations, ne sont pas exactes. Il en résulte cependant des conclusions remarquables ; par exemple, qu'un corps est plus leger après qu'avant le repas, parce que l'augmentation de la matiere est compensée & effacée par un accroissement d'activité & de promptitude dans le mouvement organique (ce qui ne doit s'entendre que de l'homme qui se contente du nécessaire, & n'intercepte pas les esprits vitaux par un excès ne nourriture). Il exposa ses principes dans un petit traité, intitulé : *De medicinâ staticâ Aphorismi*, Venise, 1614, in-12. On en a donné un très-grand nombre d'éditions, mais on estime principalement celle de Padoue 1713, in-12, avec les commentaires de Lister & de Baglivi, & celle de Paris, 1725, 2 vol. in-12, avec des augmentations par Noguez. On estime aussi celle de 1770, in-12, par M. Lorry. Il a été traduit en françois par le Breton, sous ce titre : *La Médecine Statique de Santorius, ou l'Art de conserver la santé par la transpiration ;* & imprimé à Paris en 1722, in-12. Il a été aussi traduit en italien, en anglois & en allemand. On a encore de ce médecin : *Methodus vitandorum errorum qui in Arte Medicâ contingunt*, &c., Venise, 1630, in-4° ; & plusieurs autres ouvrages dont le recueil a été donné à Venise en 1660, 4 vol. in-4°. Cet auteur mourut à Venise en 1636, après avoir légué un revenu considérable au college des médecins de Venise, qui par reconnoissance fait prononcer tous les ans un discours à sa louange.

SANUTI, (Marin) fils d'un sénateur de Venise, fut chargé d'affaires importantes dans sa république, & s'en acquitta avec honneur. Ses principaux ouvrages sont : I. Une *Histoire*

des Magistrats Vénitiens, en latin. II. Une Histoire ou Relation *de Bello Gallico*, en latin & en italien. III. Les *Vies des Doges de Venise*, depuis 421 jusqu'en 1493. Cet ouvrage, qui est fort considérable, se trouve dans le 22e. tome de la Collection de Muratori, qui fait cas de cet écrivain. Il mourut vers le commencement du 16e. siecle.

SANUTO, (Marin) Vénitien, après plusieurs voyages dans la Palestine & dans l'Orient, présenta au pape Jean XXII, en 1321, 4 *Cartes Géographiques*, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre & de la mer, la troisieme de la Terre-Sainte, & la quatrieme de l'Egypte. Il présenta en même tems un ouvrage intitulé: *Liber secretorum fidelium Crucis super Terræ Sanctæ recuperatione & conservatione.* Il y expose les motifs & la maniere de conquérir la Terre-Sainte, & fait une description de ce pays. Il étoit zélé pour le recouvrement de ces provinces si cheres aux Chrétiens. On a encore les *Lettres* qu'il a écrites à ce sujet à plusieurs potentats; elles sont pleines d'un zele vif pour la réunion des Grecs avec l'Eglise de Rome, & intéressantes pour l'histoire de ce tems. *Voyez* Fleury, liv. 92 & 93.

SANZ, (N.) Dominicain Espagnol, se consacra aux missions, arriva à la Chine en 1715, y prêcha l'Evangile pendant 15 ans, fut fait évêque de Mauricastre, puis élu vicaire apostolique pour la province de Fokien. L'empereur ayant banni les missionnaires en 1732, le P. Sanz se retira à Macao; il sortit de sa retraite en 1738, & travailla de nouveau avec beaucoup de zele à la vigne du Seigneur. Il fut arrêté par ordre du vice-roi avec quatre autres Dominicains, & furent maltraités d'une maniere inouie par une nation dont les ignorans ne cessent de vanter la civilisation & l'humanité, & condamnés à perdre la tête. L'évêque fut exécuté le 26 mai 1747. Benoît XIV fit un discours touchant sur sa mort précieuse, dans un consistoire tenu le 16 septembre 1748.

SAPHIRA, *voy.* ANANIAS.

SAPHO de Mitylene, ville de l'isle de Lesbos, cultiva la poésie lyrique, & fut surnommée la *Dixieme Muse.* D'un assez grand nombre de pieces qu'elle avoit composées, il ne nous en reste que deux, qu'on imprime ordinairement avec les *Poésies* d'Anacréon, & qui l'ont été séparément, à Londres, 1733, in-4°, avec les notes de Chrétien Wolfius. On rapporte qu'ayant trouvé dans Phaon, jeune-homme de Lesbos, une opiniâtre résistance à ses desirs, elle se précipita dans la mer, du haut du promontoire de Leucade, dans l'Acarnanie. C'est de Sapho que le vers saphique a tiré son nom, ainsi qu'un vice brutal & contre nature, qu'on croiroit être impossible, si on ne savoit que la luxure est sans bornes dans l'extravagance & l'infamie de ses inventions. Madame Dacier a vainement essayé de la justifier. S. Paul (Rom. 1, ℣. 26) parle de cette abomination, comme très-commune dans le tems de la philosophie du Paganisme.

SAPOR I, roi de Perſe, ſucceſſeur d'Artaxercès ſon pere, l'an 238 de J. C., ravagea la Méſopotamie, la Syrie, la Cilicie, & diverſes autres provinces de l'empire Romain; & ſans la vigoureuſe réſiſtance d'Odenat, capitaine, puis roi des Palmyréniens, il ſe ſeroit rendu maître de tout l'Orient. L'empereur Gordien le Jeune, le contraignit de ſe retirer dans ſes états; mais Philippe, qui ſe mit ſur le trône impérial après avoir aſſaſſiné Gordien en 244, fit la paix avec Sapor. L'empereur Valérien, ſous lequel il recommença ſes hoſtilités, marcha contre lui, & eut le malheur d'être vaincu & fait priſonnier en 260. Le féroce vainqueur le traita avec la plus grande cruauté (*voyez* VALÉRIEN). Odenat, inſtruit de ſes barbaries, joignit ſes forces à celles des Romains, reprit la Méſopotamie, Niſibe, Carrhes & pluſieurs autres places ſur Sapor qu'il mit en fuite. Il pourſuivit ſon armée, la tailla en pieces, enleva ſes femmes & ſon tréſor, & le pourſuivit lui-même juſques ſous les murs de Ctéſiphon. Sapor ne ſurvécut guere à cette défaite. Il fut aſſaſſiné par les Satrapes en 269, après un regne de 32 ans, laiſſant une mémoire odieuſe. Son fils Hormiſdas lui ſuccéda.

SAPOR II, roi de Perſe, & fils poſthume d'Hormiſdas II, fut déclaré en 310 ſon ſucceſſeur avant que de naître. Il fit des courſes dans l'empire Romain, & prit la ville d'Amide en 359. Après avoir défait l'armée Romaine, il ſuſcita une horrible perſécution contre les Chrétiens. Les Mages & les Païens lui perſuaderent qu'ils étoient ennemis de l'état; & ſous ce prétexte, il abandonna ces innocentes victimes à leur cruauté. Cependant ce barbare faiſoit toujours des incurſions ſur les provinces de l'empire Romain. Conſtance arrêta ſes progrès. Julien l'Apoſtat le pourſuivit imprudemment juſques dans le centre de ſes états, & y périt miſérablement. Jovien fut obligé, en faiſant la paix avec lui, de lui laiſſer Niſibe & pluſieurs autres villes. Le roi de Perſe renouvella la guerre en 370, ſe jeta dans l'Arménie & défit l'empereur Valens; enfin il mourut ſous l'empire de Gratien en 380, redouté & déteſté. Son frere Artaxercès ou Ardezebir lui ſuccéda.

SAPOR III, fils du précédent, ſuccéda en 384 à ſon oncle Artaxercès, roi après Sapor II. Il n'eut ni la barbarie ni la proſpérité de ſes prédéceſſeurs, & fut obligé d'envoyer des ambaſſadeurs à Théodoſe le Grand pour lui demander la paix. Ce prince mourut en 389, après 5 années & 4 mois de regne.

SAPRICE, *voyez* NICEPHORE.

SARA, étoit niece d'Abraham & petite-fille de Tharé. Son oncle l'épouſa à l'âge de 20 ans. Sa beauté extraordinaire l'expoſa à être deshonorée par deux rois puiſſans, l'un d'Egypte, l'autre de Gerare; mais Dieu la protégea, & ne permit pas que ſes deux raviſſeurs lui fiſſent le moindre outrage. Le Seigneur ayant envoyé trois anges ſous la forme d'hommes à Abraham,

pour lui renouveller ses promesses, ils lui dirent que Sara auroit un fils; cette promesse s'accomplit, quoiqu'elle fût âgée de 90 ans, & elle mit au monde Isaac. Sa mort arriva quelques années après la fameuse épreuve que Dieu fit de la foi d'Abraham, en lui commandant d'immoler son fils unique. Elle étoit âgée de 127 ans. Abraham l'enterra dans un champ qu'il avoit acheté d'Ephron l'Amorrhéen, à Arbée, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. Il y avoit dans ce champ une caverne dont il fit un sépulcre pour lui & sa famille. Quelques auteurs ont avancé que Sara étoit demi-sœur d'Abraham, se fondant sur ce qu'Abraham dit aux Egyptiens, que c'étoit sa sœur; mais en hébreu le même terme désigne une sœur & une proche parente, une niece ou une cousine; les Hébreux n'avoient pas des termes propres pour désigner les divers degrés de parenté (*). Dans le tems où vivoit Abraham, de pareils mariages étoient déjà censés incestueux; ils ne pouvoient plus être excusés par la nécessité, parce que le genre-humain étoit déjà suffisamment multiplié. D'ailleurs, la conduite d'Abraham, qui pour cacher son mariage avec Sara, l'appelle sa sœur, semble prouver que les peuples au milieu desquels il vivoit, ne croyoient pas qu'un frere pût épouser sa sœur. Abraham a sans doute pu dire: *Filia patris mei, sed non filia matris meæ;* Sara étoit effectivement *fille de son pere*, puisqu'elle en étoit *petite-fille*. Il y a sur cette question une dissertation dans les *Mémoires de Trévoux*, en 1710, juin, p. 1053.

SARA, fille de Raguel & d'Anne, de la tribu de Nephthali, avoit été mariée successivement à 7 maris, que le démon avoit tués l'un après l'autre, lorsqu'ils alloient se livrer à l'action conjugale dans le transport de la luxure, perdant de vue l'auteur de toute génération, & le but qui rend le mariage respectable. Elle épousa Tobie, auquel l'Ange qui le préserva, donna des avis bien dignes d'être médités par ceux qui s'engagent dans cet état: *Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum a se & a sua mente excludant & suæ libidini ita vacent sicut equus & mulus quibus non est intellectus, habet potestatem dæmonium super eos.* Ce mariage fut heureux & suivi d'une nombreuse postérité. *Voyez* TOBIE.

SARASA, (Alphonse-Antoine) né à Nieuport en Flandre, d'une famille Espagnole, en 1618, Jésuite en 1633, mort à Anvers en 1667, laissa deux ouvrages pleins de bonne philosophie & de sentiment, intitulés: *Ars semper gaudendi, demonstrata ex sola consideratione divinæ Providentiæ*, An-

(*) Et les autres nations en avoient-ils? Les Romains même ne pouvoient exprimer ce que nous désignons par le mot de *neveu*. Car *nepos* signifioit petit-fils. Il falloit dire *fratris filius*. Ce qui ne valoit guere mieux que la circonlocution d'Abraham, *filia patris mei, sed non filia matris meæ*. Et les mots *tante*, *oncle*, ont-ils des termes correspondans & bien sûrs en bonne latinité?

vers, 1664, in-4°. *De lætitiæ perfectæ artificio in conscientiâ rectâ invento*, Anvers, 1667, in-4°.

SARASIN, (Jean-François) né en 1604 à Hermanville sur la Mer, dans le voisinage de Caen, avoit une imagination brillante, & travailloit avec beaucoup de facilité. Il gagna les bonnes graces du prince de Conti qui le fit son secrétaire : mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut à ce prince, il encourut sa disgrace. On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pezenas en 1654, à 51 ans. On a de lui des Odes, parmi lesquelles on distingue les deux sur la bataille de Lens & sur la prise de Dunkerque ; des Eglogues, des Elégies, des Stances, des Sonnets, des Epigrammes, des Vaudevilles, des Chansons, des Madrigaux, des Lettres ; un Poëme en quatre chants, intitulé la *Défaite des Bouts-rimés*. On a aussi de lui quelques ouvrages mêlés de prose & de vers, comme la *Pompe funèbre de Voiture* : production qu'on a beaucoup vantée autrefois, & qui ne paroît aujourd'hui que bizarre. En général il y a de la facilité dans ses poésies, & quelquefois de la délicatesse ; mais elles manquent de correction, de goût & de décence. Quelques-unes de ses pieces, telles que le *Directeur*, l'*Epigramme sur le Curé*, &c., respirent la licence & la débauche. Il faut convenir que les fragmens de grande poésie, rapportés par M. Clément dans ses *Lettres à M. de Voltaire*, offrent de vraies beautés, & respirent le bon goût de l'antique. Ses ouvrages en prose sont : I. L'*Histoire de la Conspiration de Walstein* ; production chargée d'antitheses & pleine d'esprit, mais dénuée de cette simplicité noble, qui est le premier ornement du genre historique. II. Un *Traité du nom & du jeu des Echecs*, dans lequel on trouve des recherches. III. *Histoire du Siege de Dunkerque par Louis de Bourbon, prince de Condé*. Ses Œuvres furent recueillies par Ménage, en 1656, Paris, in-4°, & 1685, 2 vol. in-12. Le Discours préliminaire est de Pellisson.

SARASIN, *voyez* SARRASIN.

SARAVIA, (Adrien) né à Hesdin en Artois vers 1530, fut prédicant à Anvers, où il travailla un des premiers à la confession de foi des nouvelles églises Belgiques, à laquelle il ne croyoit cependant pas trop, comme il conste par une lettre qu'il écrivit à Jean Uyttenbogaert. Il eut ensuite une chaire de théologie à Leyde, qu'il ne conserva que pendant quatre ans, parce que, la conjuration pour livrer cette ville à Robert de Leicestre, dans laquelle il avoit trempé, ayant été découverte, il n'eut que le tems de se sauver en Angleterre, où il ne tarda pas d'épouser avec chaleur les sentimens de l'église anglicane. Il s'éleva alors contre Calvin & Beze, & fut récompensé par la cour d'Angleterre d'un canonicat de Cantorbery, où il mourut l'an 1612. Ses ouvrages ont été recueillis en un volume in-fol., Londres 1611, sous ce titre : *Diversi tractatus theologici* ; il y a bien de l'animosité & de la mauvaise humeur, sans parler des erreurs & des préventions

de l'auteur ; mais il y a auſſi des obſervations ſaines & juſtes, ſur-tout dans ſon traité de *Locis Theologicis*, auxquelles des critiques outrés n'ont pas rendu juſtice. Pierre Burman, ardent calviniſte, le repréſente comme un homme avare, ambitieux, inconſtant & brouillon : mais ſon témoignage eſt fort ſuſpect ; ſi Savaria fût reſté dans la ſecte huguenote, peut-être en eût-il fait un grand homme.

SARAZIN, (Jacques) ſculpteur, né à Noyon en 1598, ſe rendit à Paris & enſuite à Rome pour ſe perfectionner dans ſon art. Ce maître ſe diſtingua auſſi dans la peinture. De retour en France, il décora pluſieurs égliſes de Paris, des fruits de ſa palette & de ſon ciſeau. Parmi le grand nombre d'ouvrages qu'il a faits pour Verſailles, on cite le magnifique grouppe de Remus & de Romulus, allaités par une chevre, & celui de Marly, lequel repréſente deux enfans qui jouent avec une chevre. Sarazin mourut à Paris en 1660.

SARBIEWSKI, (Mathias-Caſimir) *Sarbievius*, né dans le duché de Maſovie en 1595, de parens illuſtres, ſe fit Jéſuite en 1612. Envoyé à Rome, il s'y livra à l'étude des antiquités & à la poéſie. Quelques Odes latines qu'il préſenta à Urbain VIII, le firent choiſir pour corriger les Hymnes que le ſaint Pere vouloit employer dans le nouveau Bréviaire qu'il faiſoit faire. De retour en Pologne, Sarbiewski profeſſa ſucceſſivement les humanités, la philoſophie & la théologie à Wilna. Quand il s'y fit recevoir docteur, Ladiſlas V, roi de Pologne, qui y aſſiſtoit, tira l'anneau qu'il avoit au doigt pour le lui donner, & le choiſit peu de tems après pour ſon prédicateur. Ce prince prenoit tant de plaiſir à ſa converſation, qu'il le mettoit de tous ſes voyages. Ce Jéſuite mourut en 1640, à 45 ans. Nous avons de lui un recueil de Poéſies latines, Anvers 1634, in-8°. On voit à la fin, une collection de vers faits par pluſieurs poëtes à la louange de Sarbiewski. On a donné une édition élégante des Poéſies de ce Pere, Paris, 1759, in-12. On y trouve IV livres d'Odes, un livre d'Epodes, un de Vers Dithyrambiques, un autre des Poéſies diverſes, & un d'Epigrammes. On eſtime ſur-tout ſes vers lyriques, pleins d'élévation & de chaleur, quoique le ſtyle n'en ſoit pas toujours correct. Le célebre Grotius trouvoit Sarbiewski quelquefois ſupérieur à Horace : *Horatium aſſecutus eſt, imò aliquandò ſuperavit.* Il avoit commencé un Poëme épique, modelé ſur Virgile, mais il n'eut pas le tems de l'achever.

SARCER, (Eraſme) théologien Luthérien, né à Anneberg en Saxe l'an 1501, & mort en 1559, fut ſurintendant & miniſtre de pluſieurs égliſes. On a de lui : I. Des *Commentaires* ſur une partie de l'*Ancien Teſtament*. II. Un *Corps du Droit Matrimonial*, & pluſieurs autres écrits. — Guillaume SARCER ſon fils, paſteur à Iſlebe, & Reinier SARCER, recteur à Utrecht, mort en 1597, à 57 ans, auteurs l'un & l'autre de quelques ouvrages oubliés,

doivent être distingués d'Erasme Sarcer.

SARDANAPALE, fameux roi d'Assyrie, est, selon quelques-uns, le même prince que Phul, dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte. Son nom est encore consacré pour caractériser les princes uniquement occupés de leurs plaisirs. Arbaces, gouverneur de Médie, ayant vu Sardanapale dans son palais, au milieu d'une troupe d'eunuques & de femmes débauchées, habillé & paré lui-même comme une courtisanne, tenant une quenouille entre ses mains, fut si indigné de cet infame spectacle, qu'il forma contre lui une conspiration. Belesis, gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres avec lui, entrerent dans ses vues. Le roi, obligé de prendre les armes, remporta d'abord quelques avantages sur les rebelles; il fut enfin vaincu, & se sauva dans Ninive, qui fut bientôt assiégée par les révoltés. Dans ce même tems, les débordemens du Tigre renverserent une partie des murs de cette ville. Sardanapale, réduit à la derniere extrémité, s'enferma dans son palais, & fit élever un grand bûcher, où il se précipita avec ses femmes, ses eunuques & ses trésors, vers l'an 770 avant Jesus-Christ, après un regne de 20 années. Voilà à-peu-près ce que les anciens racontent de Sardanapale. On connoît ces vers de Juvenal, & la bonne morale qu'ils renferment :

*Nesciat irasci, cupiat nihil, & potiores*
*Herculis ærumnas credat sævosque labores,*
*Et venere, & cœnis, & plumis Sardanapali,*

Quelques savans modernes révoquent en doute les circonstances de l'histoire de ce prince. On trouve, dans les *Observationes Hallenses*, une dissertation en son honneur, intitulée: *Apologia Sardanapali*; cette Apologie ne doit pas prévaloir contre la persuasion générale appuyée de tous les témoignages de l'histoire. On sait que c'est une des manœuvres de la philosophie moderne de réhabiliter la mémoire des tyrans & des monstres, tandis qu'elle calomnie les grands-hommes qui lui paroissent avoir brillé par trop de religion & de vertu. Des débris de l'empire de Sardanapale, se formerent les royaumes des Medes, de Ninive & de Babylone; mais toutes ces époques de l'histoire ancienne sont très-obscures, défigurées par des fables & des contradictions.

SARISBERY, SALISBERI ou SARISBURI, (Jean de) *Sarisberiensis*, né en Angleterre vers l'an 1110, alla en France à l'âge de 16 à 17 ans. Le roi son maître l'envoya à la cour du pape Eugene III, pour ménager les affaires d'Angleterre. Rappellé dans son pays, il reçut de grandes marques d'estime du célebre Thomas Becquet, grand-chancelier du royaume. Ce ministre ayant été fait archevêque de Cantorbery, Jean le suivit & l'accompagna dans tous ses voyages. Lorsque ce prélat fut assassiné dans son église l'an 1170, Sarisbery voulant parer un coup qu'un des assassins portoit sur la tête

du prélat, le reçut sur le bras. Quelques années après, il fut élu évêque de Chartres, s'y acquit une grande réputation par sa vertu & par sa science, & y mourut l'an 1181 ou 1182. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages. Le principal est un traité intitulé : *Polycraticus, sive De nugis Curialium & vestigiis Philosophorum*, Leyde, 1639, in-8°. Cet ouvrage, plein de réflexions sages & vraiment philosophiques, a été traduit en françois, in-4°, sous le titre de *Vanités de la Cour*. C'étoit un des plus beaux esprits de son siecle, & de plus, homme sage, érudit & judicieux; il avance cependant quelquefois des faits fabuleux, adoptés légérement d'après quelque écrivain ignorant ou mal intentionné. *Voyez la fin de l'article* GRÉGOIRE le Grand.

SARNELLI, (Pompée) né à Polignano, dans la terre de Bari, en 1649, docteur en droit & en théologie, protonotaire apostolique, abbé de St. Homobon, évêque de Biseglia, s'est fait un nom par des ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques & les titres, écrits en italien : tels sont : I. *Le Clergé séculier dans sa splendeur, ou de la Vie commune des Clercs*, Rome, 1688. II. *Lettres Ecclésiastiques*, 3 vol. in-4°, plusieurs fois imprimées. Sarnelli mourut vers l'an 1722.

SARPEDON, roi de Lycie, fils de Jupiter & de Laodamie, fille de Bellerophon, se distingua au siege de Troie, où il porta du secours à Priam, & fut tué par Patrocle. Les Troyens, après avoir brûlé son corps par ordre de Jupiter, en garderent précieusement la cendre. Virgile l'appelle *Ingens Sarpedon*.

SARPI, (Pierre-Paul) connu sous le nom de *Fra-Paolo*, ou de *Paul de Venise*, naquit dans cette ville en 1552. Un Religieux Servite le fit entrer dans son ordre en 1564, où il ne tarda pas à être élevé aux principales charges, comme à celle de provincial, qu'on lui confia en 1579, quoiqu'il n'eût que 27 ans, & qu'il eût des dispositions de cœur & d'esprit qui auroient dû l'en exclure. Les différends de la république de Venise avec le pape Paul V, fournirent l'occasion au P. Sarpi de faire éclater ses sentimens. Le pape lui ordonna en 1606 de venir à Rome, & sur son refus, il l'excommunia. Ce coup n'étonna pas ce moine, qui commençoit à se croire un grand-homme, parce que les grands s'occupoient de lui, & qui, tandis qu'il morguoit le pape, irritoit par son insolence & sa vanité des citoyens de toutes les classes. Il fut, dit-on, un jour attaqué sur le pont de St-Marc par cinq assassins, qui le percerent de trois coups de stilet. Ceux qui ont attribué cette attaque, supposée réelle, à la cour de Rome, n'ont consulté ni la vraisemblance ni la décence, & semblent ignorer que par ses emportemens, par son caractere caustique & dangereux, ce moine apostat s'étoit fait des ennemis de tous les genres. Il mourut en 1623, à 71 ans. La populace excitée contre la cour Romaine, fit des vœux sur son tombeau, comme sur celui d'un saint. Il est certain cependant que loin

d'être saint, il n'étoit pas même chrétien-catholique. Quand on ne seroit pas convaincu par ses propres lettres, qu'il cachoit sous son habit de Servite, la façon de penser des ministres de Geneve, on l'apprendroit par la lecture de son *Histoire du Concile de Trente*, publiée d'abord à Londres, sous le nom de *Petrus suavis Polanus*, par de Dominis. On y voit à découvert tout le fanatisme des Protestans. Ce moine ambitieux & fanatique se réjouissoit, à ce qu'il disoit, de voir à Venise l'ambassadeur d'une république (la Hollande) laquelle soutenoit avec lui, que le pape étoit l'Antechrist. Il travailla à introduire les nouvelles erreurs dans sa patrie, & peut-être que, sans la découverte que fit Henri IV de ses intrigues, il y auroit réussi. Ce prince, sincérement attaché à la Religion Catholique depuis sa conversion, apprit la trame du moine & de son ami Fra-Fulgentio par une lettre qu'un ministre de Geneve écrivit à un huguenot de Paris des plus considérables de la réforme. Cet homme mandoit à son ami que « dans peu d'an-» nées, on recueilleroit les » fruits des peines que lui & » Fra-Fulgentio prenoient » pour introduire l'évangile à » Venise, où plusieurs séna-» teurs & le doge même, suc-» cesseur de Donato, avoient » ouvert les yeux à la verité; » qu'il ne restoit désormais » qu'à prier Dieu, que le pape » fît quelque nouvelle querelle » aux Venitiens, pour avoir » lieu d'introduire la réfor-» mation dans toutes les terres » de la république ». Henri IV intercepta cette lettre, & par son ordre, M. de Champigny, son ambassadeur à Venise, en communiqua la copie d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs qu'il savoit être bien intentionnés pour la religion de leurs peres, & ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché le nom du doge par respect pour sa dignité. Le sénat remercia le roi de l'avis important qu'il avoit bien voulu lui donner. Fra-Fulgentio eut défense de prêcher, & Fra-Paolo plus homme d'esprit, mais aussi corrompu que lui, se tint un peu plus sur ses gardes. Le protestant Marhof confirme ces anecdotes en parlant du projet de Fra-Paolo de se retirer chez les prétendus réformés : *Spargebatur fama quod abitum ad reformatos meditaretur, quæ non omninò de nihilo est : scio enim superesse epistolas manu ejus scriptas ad Isaacum Casaubonum quibus sollicitat ipsum de gratiâ regis Angliæ ipsi conciliandâ, si fortè illuc fortuna iniquior ipsum abigeret.* Le P. le Courayer, apostat comme lui de la religion de ses peres, a traduit en françois sa prétendue *Histoire du Concile de Trente*, 1736, 2 vol. in-4°, réimprimés en 3; & y a ajouté des notes encore plus emportées que le texte. Pour apprécier cet ouvrage, il faut lire en même tems l'histoire du même concile par le cardinal Pallavicini. Cet auteur reproche à Sarpi plus de 360 erreurs dans les dates, dans les noms & dans les faits. Le style ne vaut pas mieux que les choses; un de ses plus zélés partisans (Ant.

Landi dans ses notes sur l'*Hist. de la Litt. Ital.* par Tiraboschi) avoue qu'*il est dur, embrouillé, vicieux*, & que l'auteur *n'a jamais su bien écrire, même dans sa propre langue*. Après cela, il ne doit pas être difficile de deviner la cause des éloges qu'on a faits & qu'on ne cesse de faire de cet ouvrage. On y découvre par-tout, selon la remarque de Bossuet, le moine apostat qui cache sous le froc l'esprit de Luther & de Calvin. On a encore de ce Servite : I. Un ouvrage traduit par l'abbé de Marsy, sous le nom de *Prince de Fra-Paolo*. Cet écrit, extrêmement vanté par quelques Italiens, fait voir que ce moine se piquoit d'entendre la politique; mais on est fort étonné de voir un prêtre débiter des maximes dans le goût de celles de Machiavel. « S'il » se trouve, dit-il, parmi les » habitans de terre-ferme des » chefs de parti, qu'on les » extermine; mais s'ils sont » puissans, qu'on ne se serve » point de la justice ordinaire, » & que *le poison fasse plutôt* » *l'office du glaive* ». Doit-on être surpris qu'on ait attenté sur la vie d'un homme qui donnoit de telles leçons? II. *Considérations sur les Censures du Pape Paul V, contre la République de Venise*. III. *Traité de l'Interdit*, traduit en françois. IV. L'*Histoire* de ce même différend. On comprend que Sarpi y raconte tout à sa mode. V. *De Jure Asylorum*. VI. *Traité de l'Inquisition*, 1638, in-4°., &c. VII. Un *Traité des Bénéfices*, qui a été traduit en françois, in-12. On y trouve la proposition suivante : « Les plus » grandes persécutions suscitées à l'Eglise, sont venues » uniquement de ce que les » princes, ayant besoin d'argent, voulurent s'emparer » de ses biens ». On ne peut disconvenir qu'une pareille observation de la part d'un apostat, ne soit remarquable, & ne justifie pleinement l'Eglise Catholique sur tous les reproches qu'on a fait servir aux persécutions qu'elle a essuyées. Un philosophe chrétien a développé la même observation avec énergie. « Nouveaux Héliodores, dit-il, » si ce sont les biens de l'Eglise qu'il vous faut, prenez-les sans détour & sans prétexte. N'avez-vous pas assez de satellites pour exécuter sans raisonnement vos plus absurdes caprices? qu'est-il besoin d'ajouter le mensonge à la rapine, puisque personne ne vous dispute la puissance de vous souiller de nouveaux crimes? Si ce n'est que de l'argent qu'il vous faut pour multiplier vos soldats, vos chiens, vos chevaux & vos maîtresses, pillez le sanctuaire, mais laissez-là la doctrine, les rites, les usages & la discipline de l'Eglise; votre ignorante impiété travailleroit vainement à y substituer quelque chose de mieux ». VIII. Des *Lettres* au nombre de 123, imprimées à Helmstad, sous le titre de Vérone; la plupart sont en italien, quelques-unes en latin: c'est sa correspondance avec les Protestans : c'est faussement que des critiques superficiels ont accusé ceux-ci de les avoir altérées; elles rendent parfaite-

ment les dispositions de l'auteur. Ses ouvrages en général, presque tous recueillis à Venise, 1677, 6 vol. in-12, donnent une idée avantageuse de ses connoissances; mais ils laissent de fâcheuses impressions sur son esprit tortueux & faux, sur son cœur & sur son caractere plein d'aigreur & de méchanceté. Faut-il être surpris que dans ce siecle, où l'on fouille avec tant de soin tous les dépôts d'erreurs, un tel homme soit devenu le héros & le garant de cette fourmilliere d'écrivains qui s'élevent contre le siege de Rome, & sur-tout de ce compilateur intrépide qu'on a vu dans le sein même du sacerdoce déclarer la guerre à tous les ordres de la hiérarchie, écraser l'état de la jurisprudence ecclésiastique par une production effroyable d'un latin barbare & dégoûtant, composée de lambeaux tirés des Wicleffites, Hussites, Luthériens, Calvinistes, Jansénistes, & dont le résultat n'est qu'une suite de paralogismes, de contradictions, d'inepties & d'indécences? (*voyez* HONTHEIM). Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme qui a tant pillé Sarpi, l'appelle *Oſorem papatûs ac Pontificum, qui Lutherum & Calvinum habuit doctores* (tom. 1, Append. 1, p. 777). Des admirateurs enthousiastes, ou plutôt des gens de secte & de parti, ont attribué à Fra-Paolo des connoissances astronomiques & physiques qu'il n'eut jamais, & des découvertes auxquelles il n'eut point de part. S'il est vrai que Galilée l'appelloit *le Pere & le maître universel*, ce ne peut avoir été que pour mortifier ceux qui l'avoient mortifié lui-même.

SARTO, (André de) naquit à Florence en 1478, d'un tailleur d'habits. François I, sous le regne duquel il vint en France, voulut s'attacher ce peintre, qu'il visitoit souvent dans son atelier; mais sa femme le rappelloit en Italie. François I lui fit promettre de revenir avec sa famille, lui donna de l'argent pour acheter des tableaux; mais André l'ayant dissipé, n'osa plus reparoître. On loue son coloris, les agrémens de ses têtes, la correction de son dessin, la délicatesse de ses draperies; mais on lui reproche un air froid & uniforme. Il mourut en 1530, âgé de 52 ans. Un des principaux talens d'André del Sarto, étoit de copier si fidellement les tableaux des grands-maîtres, que tout le monde s'y trompoit. Sa copie du portrait de Léon X par Raphaël, fut prise pour l'original par Jules Romain, quoique ce peintre en eût fait les draperies.

SAS, (Corneille) né à Turnhout au quartier d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines & professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, & enfin chanoine, official & vicaire-général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété, & par ses connoissances dans les matieres ecclésiastiques. Nous avons de lui: I. Un traité très-instructif, intitulé: *Œcumenicum de singularitate Clericorum, illorumque cum*

*fœminis extraneis vetito contubernio*, *Judicium*, Bruxelles, 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. II. *Epitome praxeos virtutum theologicarum*, &c., Rome, 1632, in-12.

SASBOUTH, (Adam) Cordelier, né à Delft en 1516, d'une famille noble & ancienne, mort à Louvain en 1553, étoit savant dans les langues grecque & hébraïque, & dans la théologie, & les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne en 1568, in-fol., & 1575. Le plus considérable est un *Commentaire* sur *Isaïe* & sur les *Epitres* de S. Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la *Vie* de ce savant & pieux Religieux, & a publié une *Apologie* contre ceux qui ont assuré que les *Commentaires* que Sasbouth a publiés, sont les leçons qu'avoit dictées Jean Hasselius son professeur.

SASSI, *voyez* SAXI.

SATURNE, autrement appellé le *Tems*, fils du Ciel & de Vesta. Ne voulant plus souffrir d'autres héritiers que lui & Titan son frere, il mutila son pere d'un coup de faux. L'envie qu'il eut de régner, lui fit accepter la couronne de Titan, son frere aîné, à condition qu'il n'éleveroit point d'enfans mâles, & qu'il les dévoreroit aussi-tôt après leur naissance. Cependant Rhée, sa femme, trouva moyen de soustraire à sa cruauté Jupiter, Neptune & Pluton. Titan ayant su que son frere avoit des enfans mâles, contre la foi jurée, arma contre lui; & l'ayant pris avec sa femme, il les enferma dans une étroite prison. Jupiter, qu'on élevoit dans l'isle de Crete, étant devenu grand, alla au secours de son pere, défit Titan, rétablit Saturne sur le trône, & s'en retourna en Crete. Quelque tems après, Saturne ayant appris que Jupiter avoit dessein de le détrôner, voulut le prévenir; mais celui-ci en étant averti, se rendit maître de l'empire, & en chassa son pere. Saturne se retira en Italie, où il porta l'âge d'or. On le représente sous la figure d'un vieillard tenant une faux, pour marquer que le tems détruit tout; ou d'un serpent qui se mord la queue, comme s'il retournoit d'où il vient, pour montrer le cercle perpétuel & la vicissitude du monde. Quelquefois aussi, on lui donne un sablier ou un aviron, pour exprimer cette même vicissitude. Les Romains lui dédierent un temple, & célébroient en son honneur les fêtes appellées *Saturnales*. Il n'étoit pas permis de traiter d'aucune affaire pendant ces fêtes, ni d'exercer aucun art, excepté celui de la cuisine; toutes les distinctions de rang cessoient, & la licence prenoit un essor digne des mœurs du paganisme.

SATURNIN, (*Publius-Sempronius-Saturninus*) d'une famille ignorée, embrassa le parti des armes, & fut élevé par Valérien au rang de général. Devenu célebre par ses nombreuses victoires sur les barbares, il fut proclamé empereur vers la fin de l'an 263. Comme il traitoit ses troupes

avec sévérité, elles lui ôterent la vie vers l'an 267.

SATURNIN, (*Sextus-Julius-Saturninus*) Gaulois, cultiva d'abord la littérature & ensuite les armes. Aurélien le regardoit comme le plus expérimenté de ses généraux. Il pacifia les Gaules, délivra l'Afrique du joug des Maures & rétablit la paix en Egypte. Le peuple d'Alexandrie le salua empereur en 280, la 4e. année du regne de Probus. Il refusa d'abord la pourpre impériale; mais il fut contraint de l'accepter. Probus fit marcher contre lui un corps de troupes, qui l'assiégea dans le château d'Apamée, où il fut forcé & tué peu de tems après son élection.

SATURNIN, (S.) 1er. évêque de Toulouse, appellé vulgairement *S. Sernin*, fut envoyé avec S. Denys, pour prêcher l'Evangile dans les Gaules, vers l'an 245. Placé sur le siege de Toulouse en 250, il fut illustre par ses vertus, ses lumieres & ses miracles, & engendra le plus d'enfans qu'il put à l'Eglise par la semence de la parole divine, & par celle de son sang qu'il répandit sous le fer des bourreaux, l'an 257.

SATURNIUS LAZAROPEUS, auteur du 16e. siecle, né à Bueno, petite ville du Val-Camonica dans le Bressan; composa sous le titre de *Mercure*, dix livres d'institutions grammaticales, imprimées à Bâle en 1546; & à Lyon en 1556. C'est un ouvrage bien écrit & plein de bonnes observations sur la langue latine. Laurent Valla, que Paul Jove appelle avec raison le réparateur de la langue de l'ancienne Rome, avoit donné en 6 livres les *Elégances de la Langue Latine*. Cet ouvrage, excellent pour le fond, resserroit dans des bornes trop étroites les loix de la saine latinité. Saturnius s'attacha principalement à remettre ceux qui feroient usage de cette langue, en possession d'une liberté que l'exemple des plus célebres auteurs de l'antiquité leur assuroit, & que Valla, trop scrupuleusement asservi aux idées de Priscien, grammairien du sixieme siecle, cherchoit à leur ravir. Lancelot a fait un grand usage de ce *Mercure* dans sa *Méthode Latine*.

SAVARON, (Jean) natif de Clermont en Auvergne, sortoit d'une bonne famille de cette province. Il fut président & lieutenant-général en la sénéchaussée & siege présidial de sa patrie. Il se trouva aux Etats-Généraux tenus à Paris en 1614, en qualité de député du tiers-état de la province d'Auvergne, & y soutint avec zele & avec fermeté les droits du tiers-état, qu'on sembloit ne vouloir pas admettre dans cette assemblée. Il plaida ensuite avec distinction au parlement de Paris, parvint à une extrême vieillesse, & mourut en 1622. On a de lui un grand nombre d'écrits. Les principaux sont: I. *Sidonii Apollinaris Opera*, 1609, in-4°, avec des notes. II. *Origines de Clermont, ville capitale d'Auvergne*, in-8°. Pierre Durand a donné une plus ample édition, in-fol., 1662, de cet ouvrage aussi savant qu'exact. III. *Traité contre les Duels*, &c., in-8°. IV. *Traité de la Souveraineté du Roi & de son*

*Royaume*, aux députés de la noblesse, 1615, in-8°; ouvrage curieux & peu commun. V. *Chronologie des Etats-Généraux*, in-8°, pour montrer que, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à Louis XIII, le tiers-état a toujours été convoqué par le roi aux Etats-Généraux, & y a eu entrée, séance & voix opinante.

SAVARY, (Jacques) natif de Caen, mort en 1670, âgé de 63 ans, poëte latin, a fait quatre Poëmes : I. Sur la *Chasse du Lievre*, 1655, in-12. II. — *du Renard & de la Fouine*, 1658, in-12. III. — *du Cerf*, &c., 1659, in-12. IV. Sur le *Manege*, 1662, in-4°, où l'on remarque de l'invention. On a encore de lui, l'*Odyssée* en vers latins; les *Triomphes de Louis XIV, depuis son avénement à la Couronne;* & un volume de Poésies mêlées, dans lequel il y a plusieurs pieces foibles.

SAVARY, (Jacques) né à Doué en Anjou l'an 1622, fit une fortune assez considérable dans le négoce à Paris. Pourvu d'une charge de secrétaire du roi, il fut nommé en 1670, pour travailler au *Code Marchand*, qui parut en 1673, & eut beaucoup de part à cet ouvrage. On a aussi de lui : I. *Le Parfait Négociant*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions, d'abord en un seul vol., ensuite en 2 vol. in-4°, dans lesquels on a fait entrer les *Avis & Conseils sur les plus importantes matieres du Commerce*. Cet habile négociant mourut en 1692, à 68 ans.

SAVARY, (Jacques) sieur de Brulons, fils du précédent, fut inspecteur-général de la douane de Paris, & travailla conjointement avec Philemon-Louis SAVARY, l'un de ses freres, chanoine de l'église de St.-Maur-des-Fossés, au *Dictionnaire universel de Commerce*, qui parut en 1723, 2 vol. in-fol. Jacques mourut d'une fluxion de poitrine en 1716, à 56 ans; & son frere en 1727, à 73 ans. On a de celui-ci un 3e. vol. imprimé en 1730, pour servir de supplément au Dictionnaire du Commerce, qui, malgré quelques inexactitudes, est une des compilations les plus utiles que nous ayons sur cette matiere. Il a été réimprimé en 1748, 3 vol. in-fol.

SAVARY, (N.) est connu par une *Traduction du Coran*, la *Morale de Mahomet*, des *Lettres sur l'Egypte*, & des *Lettres sur la Grece*. Auteur facile & fécond, quelquefois éloquent, mais dominé par son imagination, par l'attrait des paradoxes, par le desir d'être singulier plutôt que vrai, il n'a pu jouir que du suffrage des lecteurs superficiels qui ne s'informent de rien dès qu'on les amuse. On peut voir diverses observations sur ses ouvrages, dans le *Journ. hist. & litt.* du 1 août 1785, p. 507, — 15 février 1787, pag. 248, — 15 octobre 1787, pag. 238. Sa traduction de l'*Alcoran* est faite sur celle de Sale, & aussi infidelle que la sienne. Il y a à la tête une *Vie de Mahomet* où cet imposteur n'est pas foiblement flatté. On y fait un grand éloge de son courage & de sa prétendue politique, & on glisse sur ses fourberies & ses superstitions, sur son fanatisme féroce & sanguinaire. Quant aux *Lettres*

*ſur la Grece* qui ont paru vers le tems de ſa mort, à Paris, 1788, 1 vol. in-8°, nous n'y avons vu qu'une choſe de remarquable; c'eſt que M. Savary y prêche avec beaucoup de courage la croiſade contre les Turcs, non pas pour rétablir le Chriſtianiſme dans les vaſtes contrées qu'ils ont uſurpées, moins encore pour reconquérir les lieux ſaints; oh non! la philoſophie n'approuve pas les conquêtes faites par de tels motifs; mais préciſément pour remédier à la peſte, au deſpotiſme, au mépris des arts. « A » la vue de ces triſtes ſpecta- » cles, dit-il, mon cœur s'in- » digne & gémit, ma bile s'al- » lume; & je voudrois con- » jurer toute l'Europe contre » ces Turcs qui, deſcendus des » Monts de l'Arménie, ont » écraſé les nations ſur leur » paſſage, & ſe ſont frayé à » travers des flots de ſang une » route juſqu'au trône de Conſ- » tantinople. Les beaux pays » qu'ils habitent, n'ont point » adouci la férocité de leur ca- » ractere. La force eſt leur loi, » le ſabre leur juſtice ». Malheureuſement, un ou deux ans après la publication de ces Lettres, les François, à qui tout cela s'adreſſoit particuliérement, ſont devenus, à l'égard des ſciences & des arts, tout autrement Turcs que ceux qui ont tant chagriné M. Savary. On a publié après ſa mort arrivée à Paris le 4 février 1788, un ouvrage qu'il avoit laiſſé preſqu'achevé. C'eſt un Conte prétendument traduit de l'arabe, où il n'y a rien de ſolide à recueillir.

**SAUBERT**, (Jean) ſavant critique & bon antiquaire du 17e. ſiecle, eſt auteur d'un *Traité* latin, aſſez eſtimé, *ſur les Sacrifices des Anciens*, & de celui *ſur les Prêtres & les Sacrificateurs Hébreux*. Ces deux Traités offrent des recherches & de l'érudition. Thomas Crenius en donna une bonne édition corrigée, augmentée & éclaircie, ſous ce titre: *De ſacrificiis veterum, & de Sacerdotibus Hebræorum, Commentarium*; Leyde, 1699, in-8°.

SAVERY, (Roland) peintre, né à Courtray en 1576, mort à Utrecht en 1639, fut éleve de Jacques Savery ſon frere, & travailla dans ſon genre de peinture & dans ſa maniere. Roland a excellé à peindre le payſage; & comme il étoit patient & laborieux, il mettoit beaucoup de propreté dans ſes tableaux. L'empereur Rodolphe II, bon connoiſſeur, occupa long-tems cet artiſte, & l'engagea à étudier les vues riches & variées que les montagnes du Tirol offrent aux yeux du ſpectateur. Savery a ſouvent exécuté, avec beaucoup d'intelligence, des torrens qui ſe précipitent du haut des rochers. Il a encore très-bien rendu les animaux, les plantes, les inſectes. Ses figures ſont agréables, & ſa touche eſt ſpirituelle, quoique ſouvent un peu ſeche. On lui reproche auſſi d'avoir trop fait uſage en général de la couleur bleue. On a gravé pluſieurs morceaux d'après lui, entr'autres ſon *S. Jerôme dans le déſert*.

SAVILL, (Henri) théologien Anglois, né près d'Halifax en 1549, chevalier, peu avantagé

avantagé de la fortune, prévôt du college d'Eaton, près de Windsor, mort le 19 février 1622, à Oxford, fut un des principaux ornemens de l'université de cette derniere ville. On doit à ses travaux des *Commentaires* sur *Euclide* & sur *Tacite*, & une *Edition* en grec des *Œuvres* de S. Jean-Chrysostome, Eaton, 1612, 9 vol. in-fol. Cette édition est belle & exacte. On a avancé que Fronton du Duc, qui publia dans le même tems que lui ce Pere de l'Eglise, donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement d'Angleterre; mais il seroit pour le moins aussi raisonnable de prétendre que Savill *donna son édition sur les feuilles qu'on lui fournissoit furtivement* de France. On a encore de lui : *Rerum Anglicarum Scriptores post Bedam*, Londres, 1596, in-fol.; ouvrage savant & plein de recherches. C'est lui qui publia en 1618, le traité de Bradwardin contre les Pélagiens. *Voyez* BRADWARDIN.

SAÜL, fils de Cis, homme riche & puissant de Gabaa, dans la tribu de Benjamin, fut sacré roi d'Israël par le prophete Samuel, l'an 1095 avant J. C., suivant l'ordre que ce prophete avoit reçu de Dieu. Sa taille & sa bonne mine le rendirent respectable au peuple & prévinrent la multitude en sa faveur. Jabès ayant été assiégée par les Ammonites, le peuple s'assembla en foule pour secourir les habitans. Saül, avec cette armée nombreuse, fondit sur les Ammonites, les tailla en pieces, & délivra la ville. Ensuite Samuel tint une assemblée à Galgala, où il fit confirmer l'élection de Saül, qui deux ans après marcha contre les Philistins. Ces ennemis du peuple de Dieu, irrités de quelques succès que Jonathas, fils de Saül, avoit eus sur eux, vinrent camper à Machmas avec 30,000 chariots, 6000 chevaux, & une multitude innombrable de gens de pied. Le roi d'Israël marcha contre eux & les vainquit. Saül fut victorieux de divers autres peuples; mais il perdit le fruit de ses victoires par sa désobéissance. Dans une guerre contre les Philistins, il offrit un sacrifice sans attendre Samuel, & il conserva ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux des Amalécites, avec Agag leur roi, contre l'ordre exprès du Seigneur. Son sceptre passa dans les mains de David, qui fut sacré par Samuel, & qui épousa ensuite Michol, fille de Saül. Ce mariage n'empêcha point le beau-pere de persécuter son gendre, ni de chercher tous les moyens possibles de le perdre. Saül consulta la pythonisse pour savoir quelle seroit l'issue du combat qu'il alloit livrer aux Philistins, & Samuel lui apparut pour lui annoncer sa défaite (*voyez* SAMUEL). Peu après, son armée fut taillée en pieces, & croyant la mort inévitable, il pria son écuyer de le tuer; mais cet officier ayant refusé de commettre une action si barbare, Saül saisit lui-même son épée, & s'étant laissé tomber sur sa pointe, il mourut ainsi misérablement, l'an 1055 avant J. C. Les Philistins ayant trouvé le corps de ce prince, lui couperent la

tête, qu'ils attacherent dans le temple de Dagon, & pendirent ses armes dans le temple d'Astaroth.

SAULX DE TAVANES, *voyez* TAVANES.

SAUMAISE, (Claude de) naquit à Sémur en Auxois, l'an 1588, d'une famille distinguée dans la robe. Sa patrie fut brûlée & presque réduite en cendres la même année qu'il vit le jour. « Cet incendie, » dit un de ses froids panégyristes, fut un présage de » ses vastes lumieres, de même » que l'incendie du temple » d'Ephese l'avoit été du cou» rage d'Alexandre ». Le pere de Saumaise fut son premier maître pour les langues grecque & latine. Après avoir fait sa philosophie à Paris, il alla en 1606 à Heidelberg, où il fit son droit sous le savant Godefroi. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, son pere, lieutenant-particulier au bailliage de Sémur, voulut lui résigner sa charge; mais la profession que le fils faisoit du Calvinisme, l'empêcha d'en obtenir les provisions. Il avoit été élevé dans cette religion par sa mere, & s'y étoit affermi pendant son séjour à Heidelberg. Saumaise se retira à Leyde, où il fut professeur honoraire en 1632. Pendant un voyage qu'il fit à Paris en 1635, le roi lui accorda un brevet de conseiller-d'état, le fit chevalier de St-Michel; & depuis étant en Bourgogne, il fut gratifié par ce prince d'une pension de 6000 livres. Saumaise se signala, en 1649, par son *Apologie de Charles I, roi d'Angleterre*. Il soutenoit une cause excellente; mais il l'affoiblit par le ton ridiculement ampoulé qu'il donna à son ouvrage. Voici comme il le commence: « Anglois qui » vous renvoyez les têtes des » rois comme des balles de » paume, qui jouez à la boule » avec les couronnes, & qui » vous servez des sceptres » comme de marottes ». L'année d'après il fit un voyage en Suede, où la reine Christine l'appelloit depuis longtems. Après un séjour d'un an, il revint en Hollande, & mourut aux eaux de Spa en 1653. On l'enterra sans cérémonie & sans épitaphe, dans l'église de S. Jean à Maestricht, qui appartient aux Calvinistes. Saumaise fut le héros des littérateurs de son siecle, mais sa réputation ne s'est pas soutenue. On le regarde généralement comme un critique bizarre, aigre & présomptueux. Son érudition étoit immense, mais elle étoit mal digérée. Quoique Saumaise écrivît avec beaucoup d'emportement & d'orgueil, il étoit doux & modeste avec ses amis. L'esprit de secte ne l'empêcha pas de faire des aveux bien favorables à la croyance catholique, comme nous l'apprenons par ce passage d'une Lettre de Richard Simon (*Lettres choisies*, liv. 1, pag. 247). « Vous autres Puritains, » vous vous mettez peu en » peine de ce qui regarde l'of» fice ecclésiastique. Cependant » permettez-moi de vous dire » que vos gens ont si fort raf» finé pour épurer la Religion » chrétienne, qu'ils en ont fait » un squelette. Et c'est ce que » témoignoit autrefois Sau» maise à la Peyrere, auteur

» des Préadamites. Celui-ci, » comme je l'ai appris de lui-» même, ayant marqué à Sau-» maise, que dans le livre qu'il » (Saumaise) avoit composé » touchant la transubstantia-» tion contre Grotius, il avoit » trouvé bien des choses qui » établissoient l'antiquité des » cérémonies de l'Eglise Ro-» maine, ou plutôt de toutes » les Eglises du monde: *Nostri:* » répondit Saumaise, *resecue-» runt Religionem usque ad vi-» vum* ». Ses principaux ouvrages sont: I. *Nili, archiepiscopi Thessalonicensis, de primatu papæ romani, libri duo*, avec des remarques qui décelent son enthousiasme de secte, Hanau, 1608, in-8°; Heidelberg, 1608 & 1612; Leyde, 1645, in-4°. Ce Nil étoit un grec aussi zélé pour le schisme de Photius que Saumaise pour la doctrine de Calvin. Le livre de l'un & les remarques de l'autre ont été solidement réfutés par Jean Dartis, dans son traité: *De Ordinibus & Dignitatibus Ecclesiasticis*, Paris, 1648, in-4°. II. *Flori Rerum Romanarum, libri IV, cum Notis Gruteri; nunc primùm accesserunt Notæ & castigationes Cl. Salmasii*, Paris, 1609, in-8°, & 1636, in-8°. III. *Historiæ Augustæ Scriptores sex*, Paris, 1620, in-fol., & depuis à Leyde, en 1670 & 1671, in-8°. IV. *Plinianæ exercitationes in Caii Julii Solini Polyhistor. Item Caii Julii Solini Polyhistor, ex veterib. libris emendatus*, Paris, 1629, 2 vol. in-fol., & à Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol. V. *De Usuris*, Leyde, 1639, in-8°. Ce livre, dans lequel il veut justifier les usures modérées, fut attaqué avec succès par Cloppenburch, Heinsius & Fabrot. VI. *Dissertatio de fœnore trapezetico, in tres libros divisa*, Leyde, 1640, in-8°, qui au jugement de Grotius fut pulvérisée par Petau: *Dissertationum Ecclesiasticarum libri duo*, Paris, 1641, in-8°. VII. *Simplicii Commentarius in Enchiridion Epicteti, ex libris veteribus emendatus.* VIII. *De re militari Romanorum liber, opus posthumum*, 1657, in-4°. IX. *De Hellenistica*, Leyde, 1643, in-8°. X. Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*, par Papillon.

SAUMAISE, (Claude de) parent du précédent, né à Dijon en 1603, entra dans l'Oratoire en 1635, & fut chargé d'écrire l'Histoire de sa congrégation. Il recueillit plusieurs matériaux; mais l'ouvrage est demeuré imparfait. Le P. Saumaise mourut à Paris avant que de l'avoir achevé, en 1680, à 77 ans. On a de lui une Traduction françoise des *Directions Pastorales* de don Jean de Palafox, 1671, in-12, & quelques Pieces de vers latins & françois.

SAUMERY, (Pierre-Lambert de) François de nation, se fit Franciscain dans sa patrie. Ayant apostasié en passant à Menin, il se retira en Angleterre, & partit de Londres au commencement de janvier 1719, pour s'embarquer pour le Levant. Il fit à Constantinople un séjour de plus de 3 ans, parcourut ensuite l'Allemagne, l'Italie & la Hollande, où il se présenta deux ou trois fois pour être ministre; mais man-

quant de témoignage, il fut rejeté. Après cela il vint à Liege, où il abjura le Calviniſme, & vécut de ſa plume pendant environ quinze ans. Sa mauvaiſe conduite l'ayant fait chaſſer de cette ville, il retourna en Hollande, ſe fit de nouveau Calviniſte, & mourut, dit-on, à Utrecht. On a de lui : I. *Mémoires & Aventures ſecrettes & curieuſes d'un Voyage au Levant*, Liege, 1731, 5 vol. in-12. II. L'*Anti-Chrétien*, ou l'*Eſprit du Calviniſme oppoſé à* JESUS-CHRIST *& à l'Evangile*, ibid., 1731, in-12, dédié à meſſieurs les bourg-meſtres & conſeil de Liege. III. *Réplique à la Lettre d'un ſoi-diſant Officier de la garniſon de Namur*, contre le livre précédent. La Lettre de ce prétendu officier a reparu avec 4 autres, ſous le titre de *Quatre Lettres à Mrs. les Bourg-Meſtres & Conſeil de Liege, au ſujet du Livre de M. Saumery.... avec une Lettre à M. le Baron de H***, ſur les ſuſdites Lettres*, &c., Amſterdam, 1745, in-12. IV. Les *Délices du Pays de Liege*, 1738-1754, 5 vol. in-fol. Saumery a rédigé cette informe compilation avec pluſieurs autres faméliques écrivains qui avoient auſſi beſoin de jugement que de pain. On n'en eſtime que les figures.

SAUNDERSON, (Nicolas) né en 1682, d'une famille originaire de la province d'Yorck, n'avoit qu'un an lorſqu'il perdit, par la petite vérole, l'uſage de la vue & les yeux mêmes. Ce malheur ne l'empêcha point, au ſortir de l'enfance, de faire très-bien ſes humanités. Après avoir employé quelques années à l'étude des langues, il s'appliqua à la géométrie avec tant de ſuccès, que s'étant rendu à Cambridge, il y expliqua les ouvrages de Newton, même les traités que ce philoſophe a publiés ſur la lumiere & ſur les couleurs. Ce fait pourroit paroître incroyable, ſi l'on ne conſidéroit que l'optique & toute la théorie de la viſion s'expliquent entiérement par le moyen des lignes, & qu'elle eſt ſoumiſe aux regles de la géométrie. Wiſthon ayant abdiqué ſa chaire de profeſſeur en mathématiques dans l'univerſité de Cambridge, Saunderſon fut nommé pour lui ſuccéder en 1711. La ſociété royale de Londres ſe l'aſſocia, & le perdit en 1739, à 56 ans. Ses mœurs ne répondoient pas à ſes talens; il aimoit paſſionnément le vin & les femmes. Ses dernieres années ſur-tout furent déshonorées par les plus honteux excès. Naturellement méchant & vindicatif, il déchiroit cruellement ſes ennemis & même ſes amis. Des juremens affreux ſouilloient tout ce qu'il diſoit. La haine qu'il avoit vouée à la Religion, ne pouvoit qu'être un nouvel argument en faveur de la ſageſſe des maximes de l'Evangile. Il prétendoit ne pas devoir connoître Dieu, parce qu'étant aveugle il ne voyoit pas ſes ouvrages. *Mettez la main ſur vous*, lui dit un jour le docteur Holmes, l'*organiſation de votre corps diſſipera une erreur ſi groſſiere*. On a de lui des *Elémens d'Algebre*, en anglois, imprimés à Londres après ſa mort, en 1740, aux dépens de l'univerſité de Cambridge, en 2 vol.

in-4°. Ils ont été traduits en françois par M. de Joncourt, en 1756, 2 vol. in-4°. Il avoit inventé pour son usage une *Arithmétique palpable*; c'est-à-dire, une maniere de faire les opérations de l'arithmétique par le seul sens du toucher. C'étoit une table dont les bords étoient divisés par des entailles, &c.; on en voit la description à la tête du premier volume de ses *Elémens d'Algebre*.

SAVONAROLE, (Jerôme) né à Ferrare en 1452, d'une famille noble, prit l'habit de S. Dominique, & se distingua dans cet ordre par le talent de la chaire. Florence fut le théâtre de ses succès : il prêchoit, il confessoit, il écrivoit; & dans une ville libre, pleine nécessairement de factions, il n'eut pas de peine à se mettre à la tête d'un parti. Il embrassa celui qui étoit pour la France contre les Médicis. Il prédit que l'Eglise seroit renouvellée; & en attendant cette réformation, il déclama beaucoup contre le clergé & contre la cour de Rome. Alexandre VI l'excommunia, & lui interdit la prédication. Après avoir cessé de prêcher pendant quelque tems, il recommença avec plus d'éclat que jamais. Alors le pape & les Médicis se servirent contre Savonarole des mêmes armes qu'il employoit; ils susciterent un Franciscain contre le Jacobin. Celui-ci ayant affiché des theses qui firent beaucoup de bruit, le Cordelier s'offrit de prouver qu'elles étoient hérétiques. Il fut secondé par ses confreres, & Savonarole par les siens. Les deux ordres se déchainerent l'un contre l'autre. Après bien des scenes peu raisonnables & peu édifiantes, le peuple soulevé contre Savonarole, se jeta dans son monastere : on ferma les portes pour empêcher ces furieux d'y entrer; mais ils y mirent le feu, & se firent un passage par la violence. Pour les satisfaire, le magistrat se vit obligé de poursuivre Savonarole comme un imposteur. Il fut appliqué à la question, & son interrogatoire, tel qu'il fut rendu public, parut prouver qu'il étoit à la fois fourbe & fanatique. Il est certain qu'il s'étoit vanté d'avoir eu de fréquens entretiens avec Dieu, & qu'il l'avoit persuadé à ses confreres. Il prétendoit aussi avoir soutenu de grands combats avec les démons. Jean François Pic de la Mirandole, auteur de sa *Vie*, assure que les diables qui infestoient le couvent des Dominicains, trembloient à la vue de Frere Jerôme. Le pape Alexandre VI envoya le général des Dominicains & l'évêque Romolino, qui le dégraderent des ordres sacrés & le livrerent aux juges séculiers, avec deux de ses plus zélés partisans. Ils furent condamnés à être pendus & brûlés : sentence qui fut exécutée le 23 mai 1498. A peine eut-il expiré, qu'on publia sous son nom *sa Confession*, dans laquelle on lui prêta bien des extravagances; mais rien qui méritât le dernier supplice, & sur-tout un supplice cruel & infame. Il mourut avec constance, à l'âge de 46 ans. Pic de la Mirandole, auteur de la Vie dont nous venons de parler (publiée par le P. Quetif, avec des

notes & quelques écrits du Jacobin de Ferrare, Paris, 1674, 3 vol. in-12) en fait un saint. Il assure que son cœur fut trouvé dans la riviere, qu'il en possede une partie, & qu'elle lui est d'autant plus chere, qu'il a éprouvé qu'elle guérit les malades & qu'elle chasse les démons. Il observe qu'un grand nombre de ceux qui persécuterent ce Dominicain, moururent misérablement. Il met de ce nombre le pape Alexandre VI. Savonarole a trouvé bien d'autres apologistes. Les plus célebres sont, après le P. Quetif, Ambroise Catharin, Rzovius, Baron, Alexandre, Néri, Religieux Dominicains; auxquels on doit joindre Marcile Ficin, Matthieu Toscan, Flaminius, &c. Il laissa des Sermons en italien, un Traité intitulé: *Triumphus Crucis*, des *Commentaires sur l'Oraison Dominicale* & sur quelques *Psaumes*, un traité *De Simplicitate Christiana*, publiés par Balesdans, Leyde, 1633, 6 vol. in-12.

SAVORGNANO, (Marius) comte de Belgrado, florissoit vers l'an 1507. Il se distingua dans la profession des armes, & fut honoré par la république de Venise de plusieurs emplois distingués. Le bruit des armes ne l'empêcha pas de s'appliquer aux belles-lettres. On a de lui: I. L'*Art militaire terrestre & maritime, selon la raison & l'usage des vaillans Capitaines anciens & modernes*; ouvrage écrit en italien, & divisé en 4 parties. II. Traduction de l'*Histoire* de Polybe en italien.

SAVOT, (Louis) né à Saulieu, petite ville de Bourgogne, vers l'an 1579, s'appliqua d'abord à la chirurgie. Pour mieux y réussir, il vint à Paris, où il ne tarda pas à prendre des degrés en médecine. Il mourut médecin de Louis XIV, vers l'an 1640. C'étoit un homme respectable par sa vertu, & dont l'air étoit simple & mélancolique. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Discours sur les Médailles antiques*, Paris, 1627, 1 vol. in-4°; ouvrage qui peut être de quelque utilité aux commençans. II. L'*Architecture Françoise des Bâtimens particuliers*. Les meilleures éditions de ce livre estimable sont celles de Paris, avec les notes de François Blondel, en 1673 & 1685, in-8°. III. Le livre de Galien, *De l'Art de guérir par la Saignée*, traduit du grec, 1603, in-12. IV. *De causis colorum*, Paris, 1609, in-8°. Tous ces ouvrages prouvent beaucoup de sagacité & d'érudition.

SAVOYE, (Jacques & Henri de) *voyez* NEMOURS.

SAVOYE, (Thomas-François de) prince de CARIGNAN, fils de Charles-Emmanuel duc de Savoye, & de Catherine d'Autriche, naquit en 1596. Il donna, dès l'âge de 16 ans, des preuves de son courage, & montra beaucoup d'empressement pour s'établir en France. L'aversion que le cardinal de Richelieu avoit pour sa maison, l'ayant empêché de réussir, il s'unit avec l'Espagne. Il surprit Treves en 1634 sur l'archevêque électeur qu'il fit prisonnier, & qui fut conduit à Namur en 1635. Mais il perdit, le 20 mai de la même année, la bataille d'Avent (*Alventium*.

Voyez le *Dictionnaire Géographique*, édition de 1791) contre les François. Le prince Thomas, pour effacer la mémoire de cette journée, fit lever le siege de Breda aux Hollandois en 1636, & entra ensuite en Picardie, où il se rendit maître de plusieurs places. Il passa dans le Milanez pendant la minorité du prince son neveu, pour obtenir la régence, & déclara la guerre à la duchesse de Savoye, sa belle-sœur. Il emporta Chivas & plusieurs autres villes, & fit ensuite son accommodement avec la France en 1640; mais ce traité ayant été rompu, il s'engagea de nouveau avec l'Espagne. Il fit un second traité avec la duchesse de Savoye en 1642, & un autre avec Louis XIII. Il fut ensuite déclaré généralissime des armées de Savoye & de France en Italie, où il fit la guerre avec divers succès. Il mourut à Turin en 1656, à 70 ans, avec la réputation d'un prince inconstant, mais actif & impétueux. L'intérêt eut autant de part à ses changemens, que son inconstance. Il eut deux fils. L'aîné, Emmanuel, a continué la branche de Carignan. Le cadet, Eugene-Maurice, lieutenant-général en France, mort en 1673, fut pere du fameux prince Eugene qu'il eut d'Olympe Mancini, niece du cardinal Mazarin, morte en 1708.

SAVOYE, (le prince Eugene de) *voyez* EUGENE & TENDE.

SAURIN, (Elie) ministre de l'église Wallone d'Utrecht, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, frontiere du Dauphiné. Son pere, ministre de ce village, l'éleva avec soin, & le jeune Saurin ne tarda pas à se distinguer. Ses talens le firent choisir en 1661 pour ministre de Venterol, puis d'Embrun. L'année suivante il étoit sur le point de professer la théologie à Die, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portoit le saint Viatique. Il se rendit en Hollande, où il devint ministre de l'église Wallone de Delft. Il y eut des démêlés très-vifs avec le ministre Jurieu, dont il se tira avec avantage. Il mourut à Utrecht en 1703, âgé de 64 ans, sans avoir été marié. On a de lui: I. *Examen de la Théologie de Jurieu*, en 2 vol. in-8°, dans lequel il discute diverses questions de théologie. II. Des *Réflexions sur les Droits de la Conscience*, contre Jurieu, & contre le *Commentaire Philosophique* de Bayle. III. Un *Traité de l'amour de Dieu*, dans lequel il soutient l'amour désintéressé. IV. Un *Traité de l'amour du Prochain*, &c.

SAURIN, (Jacques) né à Nismes en 1677, d'un habile avocat protestant de cette ville, fit d'excellentes études, qu'il interrompit quelque tems pour suivre le parti des armes. Il eut un drapeau dans le régiment du colonel Renault, qui servoit en Piémont; mais le duc de Savoye ayant fait la paix avec la France, Saurin retourna à Geneve, & reprit ses études de philosophie & de théologie, qu'il acheva avec un succès distingué. Il alla l'an 1700 en Hollande, puis en Angleterre, où il se maria en 1703.

Deux ans après il retourna à La Haye. Il s'y fixa, & y prêcha avec un applaudiſſement extraordinaire. Il avoit de grands talens extérieurs : un air prévenant, une phyſionomie gracieuſe, un ton de voix net & inſinuant. Son élocution n'étoit pas exactement pure, mais comme il prêchoit dans un pays étranger, on y faiſoit peu d'attention, & ſon auditoire étoit toujours fort nombreux. Il mourut en 1730, peu regretté des Calviniſtes qui ne lui trouvoient pas aſſez de zele ou d'emportement contre les Catholiques. Ses ennemis firent beaucoup valoir ſes intrigues galantes, & quelques autres aventures où ſa vertu s'étoit démentie. Les ouvrages de ce miniſtre ſont : I. Des *Sermons*, en 12 vol. in-8° & in-12, dont quelques-uns ſont écrits avec beaucoup de force, de génie & d'éloquence, & dont quelques autres ſont négligés & foibles. On n'y trouve point ces imprécations & ces fureurs, que les Calviniſtes font ordinairement paroître dans leurs Sermons contre l'Egliſe Romaine ; mais il ne laiſſe pas d'en combattre les dogmes d'une maniere inſidieuſe, quoique ſa logique ne ſoit pas redoutable. Il attaque, par exemple, la préſence réelle par des raiſons, qui ſe tournent également contre le myſtere de la Trinité, qu'il défend dans ce même endroit (voyez le *Catéch. Philoſ.* t. 3., n°. 447). Il avoit publié les 5 premiers vol. pendant ſa vie, depuis 1708 juſqu'en 1725 ; les derniers ont été donnés après ſa mort. II. Des *Diſcours ſur l'Ancien-Teſtament*, dont il publia les 2 premiers vol. in-fol. Beauſobre & Roques ont continué cet ouvrage & l'ont augmenté de 4 vol., 1720 & années ſuivantes. Une *Diſſertation* du 2e. volume, qui traite du *Menſonge officieux*, fut vivement attaquée par la Chapelle, & ſuſcita de fâcheuſes affaires à Saurin. III. Un livre intitulé : *L'Etat du Chriſtianiſme en France*, 1725, in-8°, dans lequel il traite de pluſieurs points de controverſe, & combat le miracle opéré ſur la dame la Foſſe à Paris. IV. *Abrégé de la Théologie & de la Morale Chrétienne, en forme de Catéchiſme*, 1722, in-8°. Saurin publia, 2 ans après, un Abrégé de cet Abrégé ; l'un & l'autre ſont faits avec méthode, mais ils ne peuvent ſervir qu'aux Proteſtans.

SAURIN, (Joſeph) né à Courteſon, dans la principauté d'Orange, en 1659, fut reçu miniſtre fort jeune à Eure en Dauphiné. S'étant emporté dans un de ſes Sermons contre la Religion & le gouvernement, il fut obligé de quitter la France en 1683, & ſe retira à Geneve, d'où il paſſa dans le canton de Berne, qui lui donna une cure conſidérable dans le bailliage d'Yverdun. Il étoit bien établi dans ce poſte, lorſqu'il s'éleva contre lui un orage qui le fit paſſer en Hollande. Il ſe rendit de là en France, & ſe mit entre les mains de l'illuſtre Boſſuet, qui lui fit faire ſon abjuration en 1690. On douta toujours de la ſincérité de cette converſion. L'Hiſtoire qu'il en a donnée, eſt une eſpece de roman. Saurin fut bien accueilli par Louis XIV, eut des penſions,

de la cour, & fut reçu à l'académie des sciences en 1707 avec des distinctions flatteuses. La géométrie faisoit son occupation & son plaisir. Il orna le *Journal des Savans*, auquel il travailloit, de plusieurs extraits; & les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, de quelques morceaux intéressans. Ce sont les seuls ouvrages qu'on connoisse de lui. On lui a attribué le *Factum* qu'il publia contre Rousseau, lorsqu'il fut enveloppé dans la triste affaire des *Couplets*, mais ce *Factum* est de Houdart de la Motte, auquel il avoit eu recours. Il se répandit en 1709, dans le café où Saurin alloit tous les jours, des chansons affreuses contre tous ceux qui y venoient. On soupçonna Rousseau d'en être l'auteur. Celui-ci rejeta ces horreurs sur Saurin, qui fut absous par un arrêt du parlement, rendu en 1712, tandis que Rousseau étoit banni du royaume, non pas à la vérité comme auteur des *Couplets*, mais pour avoir succombé dans ses preuves contre Saurin. Richer, dans un des volumes des *Causes célebres*, tâche de prouver que Saurin & la Motte fabriquerent les *Couplets* d'après certains traits échappés à Rousseau, qu'ils y inférerent adroitement pour faire retomber sur lui avec plus de vraisemblance le soupçon de les avoir faits; ce sentiment a pris faveur; cependant quant à la Motte, il faut convenir que l'atrocité des *Couplets* n'étoit point dans son caractere, & il paroit certain qu'il n'a eu d'autre part à cette affaire que d'avoir composé le *Factum*, dont nous avons parlé. Saurin mourut à Paris en 1737, d'une fievre léthargique. Sa mémoire a été attaquée après sa mort, comme sa réputation l'avoit été pendant sa vie. On fit imprimer dans le *Mercure Suisse*, une Lettre, écrite de Paris à un ministre, dans laquelle il s'avouoit coupable de plusieurs crimes qui auroient mérité la mort. Quelques ministres calvinistes ont depuis fortement soutenu que cette Lettre avoit existé. Voltaire a essayé de prouver le contraire; cependant ce poëte philosophe, en voulant défendre Saurin dans son *Histoire générale*, a laissé de fâcheuses impressions sur son caractere. Il insinue que ce géometre sacrifia sa religion à son intérêt, & qu'il se joua de « Bossuet, qui crut avoir converti un ministre, & qui ne fit que servir à la petite fortune d'un philosophe » ! Cela peut être vrai; mais c'est un aveu singulier de la part d'un homme qui fait l'apologie d'un autre.

SAURIN, (Bernard-Joseph) fils du précédent, avocat, & membre de l'académie françoise, mort à Paris sa patrie, en 1781, est connu surtout par des Drames dont le succès, si l'on n'excepte son *Spartacus*, ne prouve autre chose que la corruption des idées & du goût de ce siecle. Dans un autre tems on eût rejeté avec horreur ces caracteres outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès que par l'impossibilité de saisir & de peindre les passions dans le juste point de vue où l'on doit les présenter (*voy.* BELLOI). Ses

*Œuvres complettes* parurent en 1783, en 2 vol. in-8°. Ce n'eſt pas une réimpreſſion, c'eſt un recueil de différens exemplaires que le libraire avoit encore en grand nombre dans ſa boutique & qu'il a réunis ſans même retrancher le frontiſpice de chaque piece. On y trouve, outre ſes ouvrages dramatiques, quelques Epîtres en vers guindés, à la maniere académique; un Conte de fées, pour ſervir à l'inſtruction des rois & des reines, & par conſéquent tout bouffi de grande morale & d'axiômes philoſophiques dont il n'y a guere de profit à eſpérer; pluſieurs Poéſies légeres ſans légéreté & ſans poéſie; enfin des Chanſons bacchiques où la bonhomie tient lieu de verve & de gaieté. Sentant peut-être qu'il n'arriveroit point à la célébrité par ſes ouvrages, il prit le parti de ſe jeter dans la cabale philoſophique pour s'aſſurer d'un bon nombre de louangeurs. D'autres diſent qu'il y fut entraîné contre ſon gré, par reconnoiſſance pour Helvetius qui lui faiſoit une penſion de mille écus, & qui par le droit de bienfaiteur le jeta au milieu de ce *tripot*, ſelon l'expreſſion de Voltaire, dans le compliment qu'il en fit à Saurin au moment de cette initiation. Il avoit eu long-tems des liaiſons d'amitié avec des hommes de mérite qui ont toujours montré pour cette clique une averſion cordiale: mais la vanité & l'intérêt ſont des choſes auxquelles dans un ſiecle d'égoïſme on ne réſiſte guere.

SAUSSAY, (André du) docteur en droit & en théologie, curé de S. Leu à Paris ſa patrie, official & grand-vicaire dans la même ville, & enfin évêque de Toul, naquit vers 1595. Il s'acquit l'eſtime du roi Louis XIII, dont il fut prédicateur ordinaire, & qui l'honora de la mitre en 1649. Il gouverna ſon dioceſe avec beaucoup de zele & de ſageſſe, & mourut à Toul en 1675, à 80 ans. Il eſt auteur de pluſieurs ouvrages, & du *Martyrologium Gallicanum*, 1538, 2 vol. in-fol., dans lequel on remarque beaucoup d'érudition, mais pas aſſez de critique & d'exactitude. Il entreprit cet ouvrage par ordre de Louis XIII.

SAUSSAYE, (Charles de la) né en 1565 d'une famille noble, fut chanoine d'Orléans, ſa patrie, juſqu'en 1614, qu'il accepta la cure de S. Jacques de la Boucherie à Paris. Le cardinal de Retz le nomma chanoine de l'égliſe de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de conſerver ſa cure. Il mourut en 1621, à 56 ans. On a de lui: *Annales Eccleſiæ Aurelianenſis*, Paris, 1615, in-4°; ouvrage plein de recherches ſavantes.

SAUTEL, (Pierre-Juſte) Jéſuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613, mort à Tournon en 1661, poëte latin. Cet auteur rend les petits ſujets intéreſſans, par la maniere ingénieuſe & délicate dont il les décrit. Il ſuffit pour s'en convaincre de lire la premiere *Elégie* de ſes *Jeux allégoriques*, ſur une *Mouche tombée dans une terrine de lait*. Les autres ſujets de ſes *Jeux allégoriques* ſont: Un *Eſſaim d'Abeilles diſtillant du miel dans le carquois de l'Amour*; la *Querelle des Mouches*; un *Oiſeau mis en*

*cage ;* le *Perroquet qui parle*, &c. On a encore de lui des *Epigrammes* sur tous les jours de fêtes de l'année, qu'il a intitulées : *Annus sacer poeticus ;* ouvrage imprimé à Paris, 1665, in-16; Cologne, 1741, 2 vol. in-8°. Ces Epigrammes sont inférieures aux autres Poésies de l'auteur, sont hérissées de mauvaises pointes, & contiennent beaucoup de faits apocryphes. Les *Jeux allégoriques* avoient été imprimés à Lyon, l'an 1656, in-12, avec une autre production qui a pour titre : Les *Jeux sacrés* & les *Pieuses larmes de la Magdeleine.* La latinité en est pure, mais les pensées n'en sont pas toujours naturelles.

SAUVAGE, (Jean) *ou* WILT *ou* FERUS, Cordelier, natif de Suabe, prêcha avec applaudissement dans la métropole de Mayence pendant 24 ans, & mourut en 1554, à 60 ans. On a de lui des *Sermons* imprimés plusieurs fois, & un *Commentaire sur S. Jean*, imprimé à Anvers & à Mayence, qui fut attaqué par Dominique Soto & Corneille Loos. Le P. Sauvage ayant passé presque toute sa vie parmi les hérétiques, s'étoit accoutumé peu-à-peu à leur façon de s'exprimer. On peut cependant lire sans danger ce Commentaire, de même que celui sur S. Matthieu du même auteur, de l'édition de Rome.

SAUVAGE, (Denys) seigneur de Fontenailles en Brie, autrement dit *le Sieur du Parc*, étoit champenois & historiographe du roi Henri II. Il a traduit en françois les Histoires de Paul Jove ; & a donné les *Editions* d'un grand nombre d'Histoires & de Chroniques. Son Edition de *Froissart*, à Lyon, 1559, en 4 vol. in-fol., & celle de *Monstrelet*, à Paris, 1572, en 2 vol. in-fol., sont ce qu'il a fait de mieux en ce genre. On estime aussi l'édition d'une *Chronique de Flandre* qu'il publia en 1562. Elle s'étend depuis 792 jusqu'en 1383. Sauvage l'a continuée jusqu'en 1435 ; mais il n'a presque fait que copier *Froissart* & *Monstrelet*. Son style est barbare, & il étoit plus propre à compiler qu'à écrire.

SAUVAGES, (François Boissier de) né à Alais, dans le Bas-Languedoc, en 1706, se consacra à la médecine. Il fit les plus grands progrès dans cette science, devint professeur-royal de médecine & de botanique en l'université de Montpellier, & membre de plusieurs académies. Il étoit consulté de toutes parts, & on le regardoit comme le Boerhaave du Languedoc. On prétend cependant que ses vues eussent été plus sûres & d'une utilité plus générale, s'il avoit eu moins de penchant pour certains systêmes, & en particulier pour celui de Stahl touchant le pouvoir de l'ame sur le corps. C'est ce systême qui, selon Zimmermann, a entraîné Sauvages dans les erreurs ou du moins dans des opinions singulieres qu'il a soutenues avec beaucoup de feu. Dans sa *Theoria Febris*, Montpellier, 1738, in-12, il prétend que la cause de la fievre consiste dans les efforts que fait l'ame pour lever les obstacles qui s'opposent à la liberté des mou-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

vemens du cœur. On trouve cette idée répandue dans plusieurs de ses Dissertations. « On » conviendra, dit Zimmer- » mann, que le corps est su- » bordonné à l'empire de l'ame » dans tous les mouvemens » que nous appellons commu- » nément volontaires; mais » l'ame paroît, au contraire, » lui être subordonnée dans » ceux où elle est dans un état » de passibilité : c'est ce que » l'expérience journaliere peut » prouver à un homme qui ne » prend pas les mots pour les » choses ». Du reste on peut croire que l'opinion de Sauvages se vérifie par des modifications qui démentent également la maniere absolue avec laquelle il la soutient & avec laquelle son adversaire la nie (*voy.* STAHL). Sauvages étoit profond dans les mathématiques; mais il en fit un usage ridicule & dangereux dans la médecine, en soumettant cet art aux calculs d'algebre les plus rigoureux & aux démonstrations de la plus sublime géométrie. Nouvelle preuve des travers que donne l'étude opiniâtre des mathématiques, sur-tout quand on y attache trop d'importance (*voyez* WOLFF). Parmi les ouvrages qu'il a donnés sur la médecine, on distingue sa *Pathologia*, in-12, plusieurs fois réimprimée; & sa *Nosologia Methodica*, Amsterdam, 1763, 5 vol. in-8°. Antoine Cramer, médecin, en a donné une édition dans la même ville en 1768, 2 vol. in-4°, enrichie de nouvelles Descriptions de maladies que Sauvages avoit recueillies dans les trois dernieres années de sa vie. Ce dernier livre a été traduit en françois par M. Nicolas, à Paris, 1771, en 3 vol. in-8°, sous ce titre : *Nosologie Méthodique, dans laquelle les maladies sont rangées par classes, suivant le système de Sydenham & l'ordre des Botanistes.* M. Gouvion, médecin, en publia une autre version infiniment supérieure, à Lyon, en 1771, en 10 vol. in-12; la *Nosologie* méritoit cet honneur. On y trouve tout à la fois un Dictionnaire universel & raisonné des maladies, & une Introduction générale à la maniere de les connoître & de les guérir. Quoique ce livre soit assez généralement estimé, on reproche cependant à l'auteur d'avoir trop grossi le nombre des maladies, parce qu'il les définit par les symptômes plutôt que par les causes. On a encore de Sauvages : I. *Physiologiæ mechanicæ elementa*, Amsterdam, 1755, in-12. II. *Methodus foliorum*, &c., La Haye, 1751, in-8°. On y trouve le catalogue d'environ 500 Plantes qui manquent dans le *Botanicon Monspelienſe*, publié par Magnol. III. Un grand nombre de *Dissertations* & de *Mémoires*. Ceux qui ont été couronnés par des académies, ont été recueillis sous le titre de *Chef-d'Œuvres de M. de Sauvages*, Lyon, 1770, 2 vol. in-12. IV. Traduction de la *Statique des Animaux* de Halles, Geneve, 1744, in-4°. (celle *des Végétaux* a été traduite par M. de Buffon). Cet habile médecin, mort à Montpellier en 1767, à 61 ans, conserva, avec une réputation très-étendue, une grande sim-

plicité de mœurs. Il fut aimé de ſes diſciples, & mérita de l'être. Il leur communiquoit avec plaiſir ce qu'il ſavoit; ſes connoiſſances paſſoient ſans faſte & ſans effort dans ſes converſations.

SAUVAL, (Henri) avocat au parlement de Paris, mort en 1670, eſt auteur d'un ouvrage, en 3 vol. in-fol., intitulé: *Hiſtoire des Antiquités de la Ville de Paris.* L'auteur mourut ſans avoir eu le tems de le finir. Rouſſeau, auditeur des comptes, y mit la derniere main, y rectifia & ſuppléa beaucoup de choſes. La mort le prévint auſſi, & l'ouvrage ne fut donné au public qu'en 1724.

SAUVEUR, (Joſeph) né à la Fleche en 1653, fut entiérement muet juſqu'à l'âge de 7 ans. Les organes de ſa voix ne ſe débarraſſerent qu'à cet âge, lentement & par degrés, & ils ne furent jamais bien libres. Il ſe conſacra tout entier aux mathématiques, enſeigna la géométrie dès l'âge de 23 ans, & eut pour diſciple le prince Eugene. Le jeu appellé *la baſſette* étoit alors à la mode à la cour. Le marquis de Dangeau lui demanda, en 1678, le calcul du banquier contre les pontes. Le mathématicien ſatisfit ſi pleinement à cette demande, que Louis XIV voulut entendre de lui-même l'explication de ſon calcul. En 1680, il fut choiſi pour enſeigner les mathématiques aux pages de madame la dauphine, qui en faiſoit beaucoup de cas. Le grand Condé prit auſſi du goût pour Sauveur, & ce goût fut bientôt ſuivi de l'amitié. Le deſſein de travailler à un *Traité de Fortifications*, l'engagea d'aller en 1691 au ſiege de Mons, où il monta tous les jours la tranchée. Il viſita enſuite toutes les places de Flandre, & à ſon retour il devint le *Mathématicien ordinaire de la Cour.* Il avoit déjà eu, en 1686, une chaire de mathématiques au college-royal, & il fut reçu de l'académie des ſciences en 1696. Enfin Vauban, ayant été fait maréchal de France en 1703, le propoſa au roi pour ſon ſucceſſeur dans l'emploi d'*Examinateur des Ingénieurs*; le roi l'agréa & l'honora d'une penſion. Sauveur en jouit juſqu'à ſa mort, arrivée en 1716, à 64 ans. Ce ſavant étoit officieux, doux & ſans humeur, même dans l'intérieur de ſon domeſtique. Quoiqu'il eût été fort répandu dans le monde, ſa ſimplicité & ſon ingénuité naturelles n'en avoient point été altérées. Il étoit ſans préſomption, & il diſoit ſouvent que *ce qu'un homme peut en mathématiques, un autre le peut auſſi.* On a de lui pluſieurs ouvrages dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences.* Les principaux ſont: I. Des *Méthodes abrégées des grands Calculs.* II. Des *Tables pour la dépenſe des Jets-d'eau.* III. Le *Rapport des Poids & des Meſures de différens Pays.* IV. Une *Maniere de jauger avec beaucoup de facilité & de préciſion toutes ſortes de Tonneaux.* V. Un *Calendrier univerſel & perpétuel.* On a encore de lui les *Cartes des Côtes de France*, qui forment le 1*er.* volume du *Neptune François*; une *Géométrie*, in-4°, & pluſieurs Manuſcrits concernant les mathématiques,

SAXE, (ducs de) *voyez* ALBERT & WEIMAR.

SAXE, (électeurs de) *voyez* FRÉDÉRIC & MAURICE.

SAXE, (Maurice, comte de) naquit en 1696 de Frédéric-Auguſte I, électeur de Saxe, roi de Pologne, & de la comteſſe de Konigſmarck Suédoiſe. Il fut élevé avec le prince électoral, depuis Frédéric Auguſte II, roi de Pologne. Il ſervit en 1709 & 1710 dans l'armée des alliés, commandée par le prince Eugene & par Marleborough, fut témoin de la priſe de Lille en 1709, ſe ſignala au ſiege de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet. Le roi de Pologne aſſiégea l'année d'après Stralſund, la plus forte place de la Poméranie. Le jeune comte ſervit à ce ſiege, & y montra la plus grande intrépidité. Il paſſa la riviere à la nage, à la vue des ennemis, & le piſtolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la ſanglante journée de Gadebuſch, où il eut un cheval tué ſous lui, après avoir ramené 3 fois à la charge un régiment de cavalerie qu'il commandoit alors. Après cette campagne, la comteſſe de Konigſmarck le maria avec la comteſſe de Lobin, mais cette union ne dura pas. Le comte, inconſtant & capricieux dans ſes amours, comme dans le reſte de ſa conduite, fit diſſoudre ſon mariage en 1721, & ſe repentit pluſieurs fois de cette démarche. Son épouſe ne l'avoit quitté qu'avec beaucoup de regret; mais ſes regrets ne l'empêcherent pas de ſe remarier peu de tems après; les Luthériens, depuis la fameuſe déciſion de leur fondateur, ne faiſant point difficulté d'avoir deux maris ou deux femmes à la fois. Le comte de Saxe s'étoit rendu en Hongrie l'an 1717. L'empereur y avoit alors une armée de 100,000 hommes ſous les ordres du prince Eugene, la terreur des Ottomans. Le guerrier Saxon ſe trouva au ſiege de Belgrade, & à une bataille que ce prince gagna ſur les Turcs. De retour en Pologne l'an 1718, il fut décoré de l'ordre de l'Aigle-Blanc. L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht & de Paſſarowitz, n'offrant plus au comte aucune occaſion de ſe ſignaler, il ſe détermina en 1720 à paſſer en France, où le duc d'Orléans le fixa par un brevet de maréchal de camp. En 1722, ayant obtenu un régiment, il le forma & l'exerça ſuivant une méthode qu'il avoit imaginée lui-même dans ſa jeuneſſe. Tandis que la France croyoit ſe l'être attaché, le comte travaillé par l'ambition d'être ſouverain autant que par ſon inconſtance naturelle, intriguoit pour ſe faire choiſir duc de Curlande, & ſe forma dans les Etats du pays un parti qui le proclama en 1726. La Pologne & la Ruſſie ſe déclarerent contre lui. La czarine voulut faire tomber ce duché ſur la tête de Menzikow, cet heureux aventurier, de garçon pâtiſſier devenu général & prince. Ce rival du comte de Saxe envoya à Mittaw 800 Ruſſes, qui inveſtirent le palais du comte & l'y aſſiégerent. Le comte, qui n'avoit que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le ſiege fut

levé, & les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. Maurice, n'ayant pas assez de forces pour se soutenir, fut obligé de se retirer l'an 1729, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la duchesse de Curlande douairiere, Anne Iwanowa (2e. fille du czar Iwan Alexiowitz, frere de Pierre le Grand) qui l'avoit soutenu d'abord, dans l'espérance de l'épouser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance & l'engager à régler ses mœurs. Si cela est, ses défauts lui firent perdre non-seulement la Curlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette princesse monta depuis. Il se retira de nouveau en France, & y composa ses *Rêveries*; ouvrage, où parmi des observations instructives pour le général & pour le soldat, on trouve des idées fort étranges, & que sans doute ce guerrier célebre n'a pas proposées sérieusement. Quoique le titre justifie bien des choses, il est douteux qu'il puisse excuser toutes celles que l'auteur raconte; on les appelleroit plutôt des *Rêves*, encore ne pourroient-ils être que les rêves d'un homme, dont l'imagination, même durant la veille, ne seroit pas bien réglée. « Ce livre, dit un critique, a eu un grand cours » par la perversité du cœur » humain qui s'attache à tous » les genres de romans où la religion & la morale sont compromises. Les idées creuses » dont il est rempli, ont fait » plus d'un mauvais singe parmi » les princes, dont quelques-» uns ont payé cher cet essai » d'imitation ». La mort du roi de Pologne alluma le flambeau de la guerre en Europe l'an 1733. L'électeur de Saxe offrit au comte le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de maréchal-de-camp, & se rendit sur le Rhin à l'armée du maréchal de Berwick. Ce général, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlingen, voit arriver le comte de Saxe dans son camp. *Comte*, lui dit-il aussi-tôt, *j'allois faire venir 3000 hommes, mais vous me valez seul ce renfort.* Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, & décida la victoire par sa bravoure. Non moins intrépide au siege de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques, qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de lieutenant-général fut, en 1734, la récompense de ses services. La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissentions, que la paix de 1736 avoit éteintes. Après les désastres essuyés par les François en Bohême, il ramena l'armée du maréchal de Broglio sur le Rhin, y établit différens postes, & s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. L'année 1745 fut remarquable par la victoire de Fontenoi, qui fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Gand, d'Oudenarde, d'Ostende, d'Ath & de Bruxelles. Les batailles de Rocoux & de Lawfeld augmenterent sa gloire

militaire. Le roi le créa maréchal de toutes ses armées en 1747, & commandant-général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748. Cette année fut marquée par la prise de Maestricht, & la conclusion de la paix, signée le 18 octobre. Le maréchal de Saxe se retira au château de Chambord, que le roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin. De retour en France, il se délassa de ses fatigues par un genre de vie, que des hommes séveres regarderent comme un sibaritisme; & mourut (à ce que l'on a prétendu, blessé mortellement dans un duel) en 1750, à 54 ans. Cet homme, dont le nom avoit retenti dans toute l'Europe, compara en mourant sa vie à un rêve: *M. de Senac*, dit-il à son médecin, *j'ai fait un beau songe.* Effectivement ce n'étoit pas autre chose: de tous ses exploits il ne reste plus de vestiges, & aucune de ses conquêtes n'est restée à la France. Il avoit été élevé, & il mourut dans la religion luthérienne. » Il est bien fâcheux, dit une » grande princesse en appre- » nant sa mort, qu'on ne » puisse pas dire un *De Pro-* » *fundis* pour un homme qui » a fait chanter tant de *Te* » *Deum* »! Son corps fut porté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de S. Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célebre Pigal, fut placé dans cette église en 1777: on y voit, non sans quelque scandale pour les bonnes ames, un Cupidon en pleurs (car c'en est un, quoique des voyageurs superficiels aient voulu le transformer en Mars) dans la place même où les Catholiques offroient autrefois le sacrifice éternel (voy. le *Journ. hist. & littér.*, 1 octobre 1778, p. 182). On a l'*Eloge du Comte de Saxe*, par M. Thomas, Paris, 1761, in-8°; & son *Histoire*, par M. d'Espagnac, 2 vol. in-12. Quoique cette *Histoire* tienne beaucoup de la nature des éloges, l'auteur ne manque pas d'observer que dans les trois batailles, sur lesquelles est particuliérement fondée la réputation du comte de Saxe, il fut tellement secondé par tout ce qui peut donner la victoire, qu'il est difficile d'isoler ses talens militaires pour en porter un jugement précis. « Il faut convenir » que jamais général ne fut » mieux aidé dans ses moyens. » Honoré de la confiance du » roi, il n'étoit gêné dans » aucun de ses projets. Il avoit » toujours sous ses ordres des » armées nombreuses, des » troupes bien tenues, & des » officiers d'un grand mérite; » aidé pour la conduite des » marches & des détails par des » sujets d'une expérience & » d'une habileté consommée; » ayant les vivres dirigés par » des hommes uniques, &c. ». A cela M. d'Espagnac pouvoit ajouter, que le comte de Saxe n'a combattu que des armées inférieures en nombre, composées de plusieurs nations & de troupes rassemblées à la hâte, dont les généraux, indépendans les uns des autres, avoient des vues & des ordres très-différens;

différens; que le maréchal combattoit sur les frontieres de la France, & que les alliés, si l'on en excepte les Hollandois, combattoient dans des pays éloignés; que dans les circonstances les plus critiques, comme à Fontenoi, la présence du roi ranima le courage du soldat, qui commençoit à fuir, &c. Tout cela doit entrer sans doute dans l'appréciation des victoires & des vainqueurs.

SAXI, (Pierre) chanoine de l'église d'Arles, mort en 1637, s'est acquis une réputation bien fondée par plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *Pontificium Arelatense, sive Historia primatum Arelatensis Ecclesiæ*, Aix, 1629, in-4°. II. *Entrée du Roi* (Louis XIII) *dans la ville d'Arles, le 9 octobre 1622*, Avignon, 1623, in-fol., recherchée à cause des faits historiques.

SAXI *ou* SASSI, (Joseph-Antoine) né à Milan en 1673, enseigna pendant quelque tems les belles-lettres dans sa patrie, remplit ensuite avec zele les fonctions de missionnaire, fut fait docteur du college Ambrosien en 1703, & huit ans après directeur de ce college & de la riche bibliotheque qui y est attachée. Il mourut vers l'an 1756, & fut enterré dans l'église du S. Sépulcre à Milan. On a de lui: I. *Dissertatio Apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corpora Gervasii & Protasii possessionem*, Bologne, 1719, & Milan, 1711, in-4°. Cette Dissertation est contre le Pere Papebroch qui avoit soutenu que les corps de S. Gervais & de S. Protais avoient été transférés à Brisach en Alsace. Le P. Papebroch, alors âgé de 89 ans, en fit remercier l'auteur par le P. Janning son confrere, & se rétracta dans le *Supplément* de juin, des *Acta Sanctorum*. II. *Vie de S. Jean Népomucene*, Milan, in-12, en italien. III. *Epistola Apologetica pro S. Augustini corpore Papiæ*, &c., in-fol. IV. *De Studiis Mediolanensium antiquis & novis Prodromus ad historiam litterario-typographicam*, Milan, 1729. V. *Epistola pro vindicanda formula in Ambrosiano canone ad missæ sacrum præscripta*: Corpus tuum frangitur Christe. VI. *Epistolæ ad card. Quirinum de Litteratura Mediolanensium*, in-4°. VII. *Sancti Caroli Borromæi Homiliæ, præfatione & notis J. A. Saxii illustratæ*, Milan, 1747, 5 vol. in-fol. VIII. *Noctes Vaticanæ, seu Sermones habiti in academia a S. Carolo Borromæo Romæ in palatio Vaticano instituta, cum notis & præfatione J. A. Saxii*, in-fol. IX. *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*. X. *Archiepiscoporum Mediolanensium series critico-chronologica*, Milan, 1756, in-4°. XI. Des éditions de divers auteurs qu'il a enrichies de notes, entr'autres: 1. De l'*Historia Getarum* de Jordanis ou Jornandis. 2. Des *Actes du Concile* de Pavie, de l'an 876. 3. De l'*Historia Mediolanensis* de Landulphe le jeune. 4. De l'*Historia rerum Laudensium* de Morena, &c. Muratori a inséré ces productions avec les notes de Saxi, dans sa collection *Rerum Italicarum*. Saxi écrit avec autant de modération & de sagesse, que d'érudition. Il n'a

jamais le ton d'un homme qui à tout prix veut avoir raison, mais bien celui que donne un desir sincere de trouver & de dire ce qui est vrai.

SAXON, surnommé à cause de la pureté de son style, *le Grammairien*, Danois, né dans l'isle de Séeland, prévôt de l'église de Roschild en Danemarck, dans le 12e. siecle, fut envoyé à Paris l'an 1177, par l'archevêque de Lunden, pour en emmener des Religieux de Ste. Genevieve en Danemarck. Il mourut en 1204, laissant une *Histoire des anciens Peuples du Nord*, en XVI livres, jusqu'à l'an 1186, qu'il dédia à André, évêque dans le même royaume. Cet ouvrage contient dans les premiers livres plusieurs faits absolument fabuleux; mais il est écrit d'un style vif & élégant, qui étonne dans un auteur de son siecle. Stephanius en a donné une très-bonne édition à Sora en 1644, in-fol., avec des notes où regne une grande profusion de savoir. Stephanius publia encore à Sora en 1645, 1 vol. in-fol., de notes sur cette Histoire; *Notæ uberiores*, ouvrage peu commun & fort estimé.

SCACCHI, *voy.* SCHACCHI.

SCALA, (Barthélemi) né à Florence l'an 1424, se distingua dans les belles-lettres & dans les négociations. Il se fit estimer de plusieurs princes, entr'autres de Cosme, duc de Toscane, de François Sforce, duc de Milan, & du pape Innocent VIII. Il fut fait gonfalonier, sénateur & chevalier dans sa patrie. On avoit tant de confiance dans sa probité, qu'on le fit dépositaire des secrets de la république pendant vingt ans. Il mourut en 1497. On a de lui: I. Des *Lettres* en latin, intéressantes pour l'histoire de son tems. II. *Apologi centum ad Laurentium Medicem.* III. *Florentinæ Historiæ ab origine ejusdem urbis*, dans *Thesaurus Antiquit.* de Burman, tom. 8; & Rome, 1677, in-4°. IV. *Vitæ Vitaliani Borromæi*, dans le même *Thesaurus*. V. *Eclogæ tres.*

SCALCKEN, (Godefroi) peintre, né en 1643 à Dordrecht, ville de Hollande, mort à La Haye en 1706, excelloit à faire des portraits en petit, & des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumiere d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de lumiere qu'il a savamment distribués, un clair-obscur, dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalcken étoit de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter, & de souffrir même patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

SCALIGER, (Jules-César) né en 1484, au château de Ripa, dans le territoire de Vérone, se disoit descendu des princes de l'Escale, souverains de Vérone. Augustin Niphus lui donne une origine différente. Il prétend qu'il étoit fils d'un maître d'école appellé *Be-*

noît *Burden*. Ce maître d'école étant allé demeurer à Veniſe, y changea le nom de *Burden* contre celui de *Scaliger*, parce qu'il avoit une échelle pour enſeigne, ou parce qu'il habitoit la rue de l'Echelle. Scioppius prétend qu'il étoit né dans une boutique d'enlumineur, qu'il fut *frater* ſous un chirurgien, puis Cordelier; qu'il quitta enſuite le froc pour ſe faire médecin. Quoi qu'il en ſoit, Scaliger porta les armes avec honneur dans ſa jeuneſſe, & s'acquit enſuite une grande réputation dans les belles-lettres & dans les ſciences. Il exerça long-tems la médecine avec ſuccès dans la Guienne, & mourut à Agen en 1558, âgé de 75 ans. On a de lui: I. Un traité de l'*Art Poëtique*, 1561, in-fol. II. Un livre des *Cauſes de la Langue Latine*, 1540, in-4°. III. *De Subtilitate libri XXI*, Paris, 1557, in-4°. IV. *Exercitationum exoteticarum libri XV, de Subtilitate ad Cardanum*, Paris, 1557, in-8°. V. *In Libros duos Ariſtotelis qui inſcribuntur* de Plantis, *Commentarii*, Amſterdam, 1644, in-fol. VI. *Ariſtotelis hiſtoria de Animalibus, cum commentariis*, Toulouſe, 1619. VII. *Commentarii & animadverſiones in ſex libros Theophraſti de Cauſis plantarum*, Geneve, 1556, in fol. VIII. *Animadverſiones in hiſtorias Theophraſti*, Amſterdam, 1644, in-fol. IX. Des *Problêmes* ſur *Aulu-Gelle*. X. Des *Lettres*, Leyde, 1600, in-8°. XI. Des *Harangues*. XII. Des *Poëſies*, in-8°, & d'autres ouvrages en latin. On remarque dans ces différens ouvrages de l'eſprit, beaucoup de critique & d'érudition; mais ſa vanité & ſon eſprit ſatyrique lui attirerent un grand nombre d'adverſaires, parmi leſquels Auguſtin Niphus & Cardan ſe ſignalerent. On a reproché à Scaliger d'avoir montré du penchant pour les nouvelles erreurs; mais pluſieurs prétendent que ce reproche eſt mal fondé, que les Calviniſtes ont interpolé ſes écrits, & qu'ils ont ſupprimé des Poëmes qu'il avoit faits à l'honneur des Saints. Il eſt certain qu'il eſt mort en bon catholique.

SCALIGER, (Joſeph-Juſte) fils du précédent, né à Agen l'an 1540, embraſſa le Calviniſme à l'âge de 22 ans, & vint achever ſes études dans l'univerſité de Paris, où il fit des progrès dans la chronologie, les belles-lettres, le grec, ſans même négliger la langue hébraïque. Appellé à Leyde, il s'y occupa à écrire divers ouvrages pendant 16 ans, & & y finit ſes jours en 1609, à 69 ans. Il légua ſa bibliotheque à l'univerſité de Leyde, dont la plupart des ouvrages grecs & latins ſont commentés & enrichis de notes de ſa main. Joſeph Scaliger, ſemblable à ſon pere, avoit la vanité la plus déplacée, & l'humeur la plus cauſtique & la plus inſupportable. Ses écrits ſont un amas de choſes utiles, & d'invectives groſſieres contre tous ceux qui ne le déclaroient point le phénix des auteurs. Ebloui par la ſottiſe de quelques compilateurs qui l'appelloient *abyme d'érudition*, *océan de ſcience*, *chef-d'œuvre*, *miracle*, *dernier effort de la nature*; il s'imaginoit bonnement qu'elle s'étoit

épuisée en sa faveur. C'étoit un tyran dans la littérature. Il se glorifioit de parler 13 langues, c'est-à-dire, qu'il n'en savoit aucune à fond; mais il les connoissoit assez pour y trouver des termes insultans & grossiers. Auteurs morts & vivans, tous furent également immolés à sa critique. Il leur prodigua plus ou moins les épithetes de *fou*, de *sot*, d'*orgueilleux*, de *bête*, d'*opiniâtre*, de *plagiaire*, de *misérable esprit*, de *rustique*, de *méchant*, de *pédant*, de *grosse bête*, d'*étourdi*, de *conteur de sornettes*, de *pauvre homme*, de *fat*, de *frippon*, de *voleur*, de *pendard*. Il appelle tous les Luthériens, *barbares*; & tous les Jésuites, *ânes*... Origene n'est qu'un *rêveur*, selon lui; S. Justin, un *imbécille*; S. Jerôme, un *ignorant*; Rufin, un *vilain maraut*; S. Chrysostome, un *orgueilleux vilain*; S. Basile, un *superbe*; & S. Thomas, un *pédant*. On prétend que c'est dans ce répertoire d'injures que Voltaire a puisé les siennes. Une si grande déraison faisoit dire « qu'assurément le diable étoit auteur » de son érudition ». Il méritoit de rencontrer quelqu'un encore plus emporté que lui. Le champion qu'on desiroit se présenta. Joseph Scaliger ayant donné, en 1594, une Lettre sur l'ancienneté & sur la splendeur de la race Scaligérienne (*De origine gentis Scaligeræ*, in-4°); Scioppius, indigné du ton de hauteur qu'il prenoit, publia les bassesses & les infamies vraies ou prétendues de sa famille; & on sent bien que Scaliger ne se tut pas sur celle de Scioppius (*voyez ce mot*). On peut voir aussi les *Menagiana*, p. 326, t. 2, édition de Paris, 1715. Scaliger se mêla de poésie, comme son pere; mais le plus grand service qu'il ait rendu à la littérature, est d'avoir travaillé avec succès à trouver un fil dans le labyrinthe de la chronologie, & des principes pour ranger l'histoire dans un ordre méthodique. Ses ouvrages sont: I. Des *Notes* sur les *Tragédies* de Séneque, sur *Varron*, sur *Ausone*, sur *Pompeïus Festus*, &c. Il y a souvent trop de finesse dans ces commentaires, & en voulant donner du génie à ses auteurs, il laisse échapper leur véritable esprit. II. Des *Poésies*, 1607, in-12. III. Un traité *De emendatione Temporum*, savant, quoiqu'il y ait des inexactitudes. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Geneve, 1609, in-fol. Le P. Petau le redresse souvent dans son livre, *De Doctrina Temporum*. IV. La *Chronique* d'Eusebe, avec des notes, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol. V. *Canones Isagogici*. VI. *De tribus Sectis Judæorum*, Delft, 1703, 2 vol. in-4°: édition augmentée par Trigland. VII. *Epistolæ*, Leyde, 1627, in-8°, publiées par Daniel Heinsius. VIII. *Annotationes in Evangelia*, &c., dans les Critiques sacrées de Péarson. IX. *De veteri anno Romanorum*, dans le Trésor des Antiquités Romaines de Grævius, t. 8. X. *De re Nummaria*, dans les Antiquités Grecques de Gronovius. XI. *De Notitia Galliæ*, avec les Commentaires de César, Amsterdam, 1661, & dans le Recueil des Ecrivains François de du Chesne. XII. Divers

autres ouvrages, dans lesquels on voit qu'il avoit beaucoup plus d'étude, de critique & d'érudition, que Jules-César Scaliger, son pere ; mais moins d'esprit. Les *Scaligeriana* (imprimés avec d'autres *Ana*, 1740, en 2 vol. in-12) ont été recueillis des conversations de Joseph Scaliger.

SCALIGER DE LIKA, (Paul) marquis de Vérone, Croate de nation, descendoit, si on l'en croit, des princes de l'Escale. Elevé à la dignité du sacerdoce, il fut pendant quelque tems aumônier de l'empereur Ferdinand; il alla ensuite faire profession du Calvinisme en Prusse; obtint par des voies iniques un canonicat de l'église de Munster, s'y montra catholique, & réfuta lui-même ce qu'il avoit écrit contre le pape. S'étant insinué dans les bonnes graces d'Albert duc de Prusse, & emparé de toute sa confiance, il l'engagea à casser son conseil pour en former un nouveau; mais Albert, duc de Mecklenbourg, beau-frere du prince de Prusse, fit bientôt changer la face des affaires. Quatre des nouveaux conseillers furent mis à mort le 28 octobre 1566, & Scaliger ne trouva son salut que dans la fuite. Il vécut depuis dans l'obscurité, de maniere qu'on ne sait rien de plus de sa vie. On a de lui : I. Plusieurs Opuscules contre la Religion catholique, pleins de fiel, Bâle, 1559, in-4°. II. *Judicium de præcipuis sectis nostræ ætatis*, Cologne. III. *Miscellaneorum tomi duo, sive catholici Epitemonis, contra depravatam Encyclopediam*, Cologne, 1572, in-4°. C'est la réfutation d'un ouvrage qu'il avoit fait étant protestant, intitulé : *Encyclopedia, seu orbis disciplinarum tam sacrarum quàm profanarum epitemon.* IV. *Satyræ philosoph. & Genealogiæ præcipuorum regum & principum Europæ*, Koenigsberg, 1563, in-8°. Il y a dans tout cela une certaine dose d'érudition, mais peu de jugement.

SCAMOZZI, (Vincent) né à Vicence en 1552, mort à Venise en 1616, fut un des plus excellens architectes & des plus employés de son tems. Il voyagea beaucoup, non-seulement en Italie, mais en France, en Allemagne, en Hongrie, pour perfectionner ses talens & ses connoissances. Il travailla à Vicence sa patrie, à Padoue, à Genes, à Florence, & fit pour différens pays quantité de dessins, qui lui furent demandés par des princes ou grands seigneurs. C'est sur ses dessins que fut construite l'importante citadelle de Palma Nova, dans le Frioul Vénitien. Ces occupations ne lui permirent pas de mettre la derniere main à un grand ouvrage qu'il avoit entrepris, sous le titre d'*Idea della Architettura universale*, qui devoit contenir 10 livres, mais dont il n'en a publié que 6, à Venise, 1615, en 2 vol. in-fol. Le 6e. qui traite des différens ordres d'architecture, & qui est un chef-d'œuvre, a été traduit par d'Aviler.

SCANDERBEG, c'est-à-dire *Alexandre Seigneur*, est le surnom de *George Castriot*, roi d'Albanie. Il naquit en 1404, & fut donné en ôtage par son pere Jean Castriot au sultan

Amurat II, avec ſes trois freres, Repoſe, Stoniſe & Conſtantin. Ces trois princes périrent d'un poiſon lent que le ſultan leur fit donner. George dut la vie à ſa jeuneſſe, à ſon eſprit & à ſa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec ſoin, & lui donna enſuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. Scanderbeg devint en peu de tems le premier des héros Turcs. Son Pere étant mort en 1432, il forma le deſſein de rentrer dans l'héritage de ſes ancêtres & de ſecouer le joug muſulman. L'empereur ayant envoyé une puiſſante armée en Hongrie, voulut que Scanderbeg y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il ſe lia ſecrettement avec Huniade-Corvin, un des plus redoutables ennemis de l'empire Ottoman. Il aſſura ce général qu'à la premiere bataille il chargeroit les Turcs, & ſe tourneroit du côté des Hongrois. Il exécuta fidellement ſa promeſſe. Les Turcs furent obligés de plier, & il en demeura 30,000 ſur le champ de bataille. Scanderbeg, profitant du déſordre où étoient les ennemis, ſe ſaiſit du ſecrétaire d'Amurat, le met aux fers, & le force d'écrire & de ſceller un ordre au gouverneur de Croie, capitale d'Albanie, de remettre la ville & la citadelle à celui qui portoit cet ordre expédié au nom de l'empereur. Scanderbeg fait maſſacrer le ſecrétaire & tous ceux qui avoient été préſens à l'expédition de ces fauſſes lettres, afin qu'Amurat n'en pût avoir aucune connoiſſance. Il ſe tranſporte auſſi-tôt à Croie, & après s'être emparé de la place, il ſe fait reconnoître à ſes peuples qui le proclament leur ſouverain. Il remonta ainſi ſur le trône de ſes peres en 1443, & s'y ſoutint par les armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain Amurat arma contre lui, & mit deux fois le ſiege devant Croie; il fut obligé de le lever. Scanderbeg ſut tirer tant d'avantage de l'aſſiette d'un terrain âpre & montagneux, qu'avec peu de troupes il arrêta toujours de nombreuſes armées Turques. Mahomet II, fils & ſucceſſeur d'Amurat, continua la guerre pendant onze ans par ſes généraux, qui furent ſouvent battus, ſans que leurs pertes fuſſent compenſées par aucun avantage. Enfin, las de la guerre, Mahomet rechercha la paix & l'obtint en 1461. Le héros Albanois alla auſſi-tôt en Italie, à la priere du pape Pie II, pour ſecourir Ferdinand d'Aragon, aſſiégé dans Bari. Il fit lever le ſiege, & contribua beaucoup à la victoire que ce prince remporta ſur le comte d'Anjou. L'empereur Turc ne tarda pas de recommencer la guerre; mais ſes généraux étant toujours repouſſés, il voulut tenter la fortune lui-même. Croie fut encore aſſiégée deux fois en deux campagnes conſécutives, & deux fois auſſi le ſiege fut levé. Enfin Scanderbeg, couvert de gloire, mourut en 1467, à 63 ans. Etant au lit de la mort, il mit ſes enfans ſous la protection des Vénitiens. Les Muſulmans le regardoient comme un perfide; mais il ne trompa que ſes ennemis, & des ennemis qui avoient détrôné ſon pere,

& tué ses freres avec autant de perfidie que d'injustice & de barbarie. S'il fut cruel dans quelques occasions, il fut contraint de l'être. Sa mort fut une véritable perte pour la Chrétienté, dont il avoit été le rempart. Les Albanois, trop foibles après la perte de leur chef, subirent de nouveau le joug de la domination turque. Scanderbeg peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puisque s'étant trouvé à 22 batailles, & ayant tué, dit-on, près de 2000 Turcs de sa propre main, il ne reçut jamais qu'une légere blessure. Sa force étoit si extraordinaire, que Mahomet, étonné des coups prodigieux qu'il portoit, lui fit demander son cimeterre, s'imaginant qu'il y avoit quelque chose de surnaturel. Mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ses généraux. Alors Scanderbeg lui fit dire, qu'*en lui envoyant le cimeterre, il avoit gardé le bras qui savoit s'en servir.* Marinus Marletius, prêtre d'Epire, qui étoit contemporain, a donné sa *Vie* en latin; elle a été traduite en allemand par Pinicianus, 1561, in-4°. avec fig. en bois. Le P. du Poncet, Jésuite, publia aussi en 1709, in-12, la *Vie* de ce grand homme; elle est curieuse, intéressante, & judicieusement écrite. L'auteur l'a entreprise particuliérement pour réfuter par une preuve de fait éclatante, le paradoxe calomnieux de Machiavel, renouvellé depuis par Helvetius, que *l'esprit du Christianisme étouffe la vertu des héros*, proposition dont la contradictoire est exactement vraie. *Voyez* FÉNÉLON Gabriel, S. FERDINAND, GUSTAVE-ADOLPHE, LAUDON, TILLI.

SCANTILLA, (*Manlia*) femme de Didier-Julien. Ce fut par son conseil que son époux alla offrir ses trésors aux soldats Romains, qui avoient mis l'empire à l'encan, après la mort de Pertinax, massacré le 28 mars 193. Julien fut en effet proclamé empereur; mais Scantilla paya cher le titre d'impératrice. Elle passa les 66 jours du regne orageux de son époux, dans des alarmes continuelles; & elle le vit au bout de ce tems exécuter par la main du bourreau, tel qu'un vil scélérat. Septime-Sévere la dépouilla du nom d'*Auguste* que le sénat lui avoit donné. Toute la grace qu'elle obtint, fut de faire inhumer le corps de son époux; après quoi elle rentra dans une vie privée: vie plus heureuse que celle du trône, si le souvenir de ses grandeurs & celui de ses infortunes n'avoient point troublé sa tranquillité.

SCAPULA, (Jean) après avoir fait ses études à Lausanne, fut employé dans l'imprimerie de Henri Etienne. Pendant que cet habile homme imprimoit son excellent *Trésor de la Langue Grecque*, son correcteur en faisoit en secret un Abrégé. Il prit du *Trésor* ce qu'il jugea être plus à la portée des étudians, & en composa un *Dictionnaire Grec*, qu'il publia en 1580. Ce *Lexicon*, réimprimé à Leyde par les Elzévirs, 1652, in-folio, empêcha la vente du grand *Trésor*, & causa la ruine de la fortune de Henri Etienne.

SCARELLA, (Jean-Baptiſte) Théatin, né à Breſcia, mort en 1779, fut un des premiers partiſans de Newton en Italie, & publia : I. *Phyſica generalis methodo mathematicâ tractata*, Breſcia, 1754-1757, 3 vol. in-4°. II. *Commentarii* XII *de rebus ad ſcientiam naturalem pertinentibus*, 1766, 2 vol. in-4°. III. *De Magnete lib.* IV. 1759, in-4°, &c.

SCARGA, (Pierre) Jéſuite Polonois, né en 1536, mort à Cracovie en 1612, fut recteur du college de Wilna, & prédicateur auſique de Sigiſmond III. On a de lui un *Abrégé* peu connu des *Annales* de Baronius, & un grand nombre d'ouvrages théologiques, imprimés en 4 vol. in-fol.

SCARRON, (Paul) fils d'un conſeiller au parlement, d'une famille ancienne de robe, naquit à Paris à la fin de 1610, ou au commencement de 1611. Son pere, marié en ſecondes noces, le força d'embraſſer l'état eccléſiaſtique : il obéit, & vécut en mondain. Il fit à 24 ans un voyage en Italie, où il ſe livra à tous les plaiſirs. De retour à Paris, il continua la même vie; mais des maladies longues & douloureuſes l'avertirent de l'affoibliſſement de ſa complexion. Enfin une partie de plaiſir lui ôta ſubitement, à l'âge de 27 ans, ces *jambes qui avoient bien danſé*, ces *mains qui avoient ſu peindre & jouer du luth*. Il étoit allé paſſer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il étoit chanoine. Un jour s'étant maſqué en ſauvage, cette ſingularité le fit pourſuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de ſe réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ſes veines, une lymphe âcre ſe jeta ſur ſes nerfs & le rendit un raccourci de la miſere humaine. Gai en dépit des ſouffrances, il ſe fixa à Paris, & attira chez lui, par ſes plaiſanteries, les perſonnes les plus diſtinguées & les plus ingénieuſes de la cour & de la ville. La perte de ſa ſanté fut ſuivie de celle de ſa fortune. Son pere étant mort, il eut des procès à ſoutenir contre ſa marâtre. Il plaida burleſquement une cauſe où il s'agiſſoit de tout ſon bien, & il la perdit. Madame de Hautefort, ſon amie, ſenſible à ſes malheurs, lui obtint une audience de la reine. Le poëte lui demanda la permiſſion d'être ſon malade en titre d'office. Cette princeſſe ſourit, & Scarron prit ce ſouris pour un brevet : depuis il prit le titre de *Scarron, par la grace de Dieu, malade indigne de la reine*. Il tâcha de ſe rendre utile cette qualité. Il loua Mazarin, qui lui donna une penſion de 500 écus; mais ce miniſtre ayant reçu dédaigneuſement la dédicace de ſon *Typhon*, & le poëte ayant lancé contre lui la *Mazarinade*, la penſion fut ſupprimée. Il s'attacha alors au prince de Condé, dont il célébra la victoire, & au coadjuteur de Paris, auquel il dédia la 1re. partie du *Roman comique*. Son mariage avec mademoiſelle d'Aubigné, en 1651, n'augmenta pas ſa fortune, mais lui donna une compagne vertueuſe. La bonne compagnie n'en fut que plus ardente à ſe raſſembler chez lui; mais elle changea de ton. Scarron ré-

forma ſes mœurs & ſes ſaillies indécentes, & peu-à-peu la ſociété s'habitua à une bienſéance, qui, ſans bannir la gaieté exceſſive du maître de la maiſon, en adouciſſoit les traits. Cependant Scarron vivoit avec ſi peu d'économie, qu'il fut bientôt réduit à quelques rentes viageres, & à ſon marquiſat de Quinet (c'étoit ainſi qu'il appelloit le revenu de ſes livres, du nom du libraire qui les imprimoit). Il demandoit des gratifications à ſes ſupérieurs, avec la liberté & l'aſſurance d'un poëte burleſque. Dans l'abondance, Scarron dédioit ſes livres à la levrette de ſa ſœur; & dans le beſoin, à quelque monſeigneur, qu'il louoit autant, & qu'il n'eſtimoit pas davantage. Une charge d'hiſtoriographe vint à vaquer; il la demanda & ne l'obtint point. Enfin Foucquet lui donna une penſion de 1600 liv. La reine Chriſtine paſſant à Paris, voulut voir Scarron. « Je vous » permets, lui dit-elle, d'être » amoureux de moi; la reine » de France vous a fait ſon » Malade, & moi je vous crée » mon Roland »... Scarron ne jouit pas long-tems de ce titre: il mourut en octobre 1660, à 51 ans. Ses ouvrages ont été recueillis par Bruzen de la Martiniere en 10 vol. in-12, Amſterdam, 1737, & en 7 vol. in-8°, Paris, 1786. On y trouve: I. L'*Enéide traveſtie*, en 8 livres. On ne peut s'empêcher d'y admirer la comique & joviale imagination de l'auteur: mais il eſt difficile d'en lire quelques pages de ſuite ſans ſentir l'ennui & le dégoût. II. *Typhon*, ou *la Gigantomachie*. III. Pluſieurs Comédies, & d'autres petites pieces de vers. IV. Son *Roman comique*, ouvrage en proſe, ſur la vanité, la ridicule importance des hiſtrions & leur vie corrompue. V. Des *Nouvelles Eſpagnoles*, traduites en françois. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Des *Poéſies* diverſes, des *Chanſons*, des *Epîtres*, des *Stances*, des *Odes*, des *Epigrammes*. Tout reſpire dans ce recueil l'enjouement, & une gaieté pleine de vivacité & de feu. Scarron trouve à rire dans les ſujets les plus ſérieux; mais il tombe preſque toujours dans le bas. On lui a fait cette épitaphe:

*Pallida regna petens non exorabilis Orci,*
*Venerat ad ſtygias Scaro facetus aquas.*
*Solvuntur riſu mœſtiſſima turba ſilentûm;*
*Hîc Jocus & Riſus hîc lacrymant Veneres.*

SCARUFFI, (Gaſpar) écrivain italien du 16e. ſiecle, eſt peu connu, quoiqu'il ait compoſé un ouvrage très-rare ſur les monnoies, intitulé: L'*Alitinonfo*, *per far ragione e concordanza d'Oro e d'Argento*, &c., Reggio, 1582, in-fol., 65 feuillets. On doit trouver enſuite 10 feuillets qui ont pour titre: *Breve Inſtruzione ſopra il Diſcorſo di Scaruffi*. Ce livre eſt recherché par les curieux.

SCEVOLA, *voy.* MUTIUS.

SCEVOLE, *voy.* SAINTE-MARTHE.

SCHAAF, (Charles) né en 1646 à Nuys, ville de l'électorat de Cologne, étoit fils d'un major dans les troupes du landgrave de Heſſe-Caſſel. Il perdit ſon pere dès l'âge de huit ans. Sa mere l'accompagna

à Duisbourg, où il enseigna les langues orientales. Trois ans après il fut appellé à Leyde pour y exercer le même emploi. Il mourut en 1729, à 83 ans, d'une attaque d'apoplexie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Grammatica Chaldaïca & Syriaca*, 1686, in-8°. II. *Novum Testamentum Syriacum*, Leyde, 1708, in-4°, avec une traduction latine. III. *Lexicon Syriacum, concordantiale*, Leyde, 1708, in-4°. IV. *Epitome Grammaticæ Hebrææ*, 1716, in-8°.

SCHABOL, (Jean ROGER) diacre du diocese de Paris, licencié en Sorbonne, étoit fils d'un sculpteur, qui lui donna une éducation supérieure à sa naissance. La nature lui avoit donné une espece de passion pour le jardinage; il s'en occupa toute sa vie, qui fut longue. On a de lui trois ouvrages pleins de bonnes choses: I. La *Théorie du Jardinage*, Paris, 1774, in-12. II. La *Pratique* du même, 1774, 2 vol. in-12. III. Le *Dictionnaire du Jardinage*, 1767, in-8°. La mort enleva l'auteur en 1768, à l'âge de 77 ans.

SCHACCI, SCHACCHI, *ou* SCACCHI, (Fortunat) Religieux Augustin, né à Trau en Dalmatie vers 1560, enseigna la théologie, l'hébreu & l'Ecriture dans plusieurs villes d'Italie, avec beaucoup de réputation. Il devint ensuite maître de la chapelle du pape Urbain VIII, qui lui ôta cette charge, parce qu'il s'en acquittoit mal. Le P. Schacci en conçut tant de chagrin, qu'il vendit sa nombreuse bibliotheque, & se retira à Fano, où il mourut en 1633. On a de lui un livre intitulé: *Myrothecium*; Rome, 1625, 1627 & 1637, en 3 vol. in-4°, & Amsterdam, 1701, 1 vol. in-folio : ouvrage savant. Il y traite de toutes les onctions dont il est parlé dans l'Ecriture-Sainte : comme de celles des rois, des prêtres, des prophetes, & des choses saintes, & même de l'huile des lampes & de l'huile des parfums. On a encore de lui : I. Une *Traduction* latine de la *Bible*, faite sur l'hébreu, le grec des Septante, & la Paraphrase Chaldaïque, Venise, 1609, 2 vol. in-fol. II. *De cultu Sanctorum*, Rome, 1639, in-4°. III. Des *Sermons Italiens*, Rome, 1636, in-4°. La vie de Schacci fut fort agitée ; il étoit naturellement bilieux & inquiet. La vivacité avec laquelle il s'éleva contre divers abus qui régnoient dans son ordre, & le peu de ménagement avec lequel il reprenoit la conduite de ses supérieurs, lui attirerent des chagrins cuisans. Il avoit d'autant plus mauvaise grace de censurer les autres, que ses mœurs n'étoient point irréprochables.

SCHAH-ABBAS, surnommé *le Grand*, & 7*e*. roi de Perse de la race des Sophis, monta sur le trône en 1586. Les Turcs & les Tartares avoient enlevé plusieurs provinces à son pere Codabendi ; il se les fit rendre. Les Portugais s'étoient emparés depuis 1507 de l'isle & de la ville d'Ormus ; il les reprit en 1622. Il se préparoit à de plus grands exploits, lorsqu'il mourut à la fin de 1628, après un regne de 44 ans. Ce conquérant fut le restaurateur de l'état par ses armes, & le bienfaiteur de la patrie par ses loix. Il

commença par détruire une milice aussi insolente que celle des Janissaires. Il transporta des peuples d'un pays dans un autre ; il construisit des édifices publics ; il rebâtit des villes ; il fit des fondations utiles ; Ispahan devint sous lui la capitale de la Perse ; l'ordre fut rétabli par-tout. Mais en travaillant pour le bien public, Schah-Abbas s'abandonna souvent à la cruauté de son caractere. *Voyez* SHIRLEY Antoine.

SCHAH-ABBAS, arriere-petit-fils du précédent, fut le 9e. roi de Perse de la race des Sophis. Il commença à régner en 1642, à l'âge de 13 ans, & reprit à 18 la ville de Candahar, que son pere avoit cédée au Mogol, qui tenta en vain de la reprendre. Le jeune monarque amassoit de grandes sommes d'argent pour étendre les bornes de son empire ; mais la maladie vénérienne l'enleva au monde au milieu de ses projets, en 1666, à 37 ans. Son nom doit avoir une place parmi ceux des princes justes ; il protégeoit ouvertement le Christianisme, convaincu que c'étoit la religion la plus assortie au bonheur des peuples & à la sécurité des états.

SCHAH-ISMAEL, *voyez* ISMAEL.

SCHAH-SOPHI, *voyez* KARIB.

SCHALL DE BELL, (Jean-Adam) né à Cologne en 1591, d'une bonne famille, se fit Jésuite à Rome en 1611, s'appliqua avec succès aux mathématiques, & s'embarqua pour les missions de la Chine en 1620. Il fit construire une belle église à Siganfu par la libéralité des Païens même dont il avoit gagné la bienveillance par sa science dans les mathématiques ; & fut appellé ensuite à la cour de Pékin, pour travailler à corriger le Calendrier Chinois. Il mérita les bonnes graces de l'empereur, & fut fait chef des mathématiciens & mandarin, emplois qu'il exerça pendant 23 ans. L'empereur Xum-Chi le décora du titre de *maître des secrets du Ciel*, & l'honora d'une telle confiance que, contre les premieres regles de l'étiquette chinoise, il lui laissa un libre accès auprès de sa personne, & lui rendit chaque année quatre visites. Le P. Schall profita du crédit qu'il avoit auprès de ce prince pour le bien de la Religion. Il en obtint un édit par lequel il étoit permis aux missionnaires de bâtir des églises, & de prêcher l'Evangile dans ce vaste empire ; & dans l'espace de 14 ans, les missionnaires firent plus de 100 mille prosélytes : mais après la mort de ce prince, les choses changerent bien de face. Les administrateurs du royaume, pendant la minorité de son successeur, jaloux du crédit dont il avoit joui, le firent jeter dans un affreux cachot, & condamner enfin comme chef de ce qu'ils nommoient *la secte infame*, & pour avoir omis les rites chinois à la sépulture d'un fils de l'empereur, à être haché & découpé par morceaux ; sentence & genre de mort qui contrastent étrangement avec la prétendue humanité chinoise ; tant exaltée par des philosophes ignorans ou de mauvaise foi. Le feu ayant consumé le palais impérial, & des tremble-

mens de terre ayant renverſé grand nombre de maiſons, le peuple regarda ces événemens comme des châtimens du Ciel, & demanda ſon élargiſſement & celui des autres Peres qui étoient enfermés avec lui. Il ſortit de priſon; mais il ne tarda pas à y être renfermé de nouveau. Enfin, conſumé de ſouffrances & de travaux, il mourut le 15 août 1666, après avoir exercé pendant 44 ans les pénibles fonctions de miſſionnaire. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages en langue chinoiſe ſur l'aſtronomie, la géométrie & les mathématiques, faits en ſociété avec le P. Jacques Rho. Le P. Proſper Intorcetta en a apporté quatorze vol. in-4°, qu'il préſenta en 1671 au pape Clément X, & qui furent placés à la bibliotheque du Vatican. Outre ces ouvrages, le P. Schall a publié en langue chinoiſe les traités de Leſſius: *De Providentia Dei* & *De Octo Beatitudinibus*; une *Explication des Images repréſentant la Vie de Notre-Seigneur.* Maximilien, duc de Baviere, avoit envoyé ces images à la Chine pour être préſentées à l'empereur. C'eſt principalement ſur ſes Lettres, qu'on a rédigé l'*Hiſtoire de la Miſſion de la Chine*, publiée en latin, à Vienne en 1665, in-8°.

SCHANNAT, (Jean-Frédéric) d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg, d'un pere de médiocre fortune, étudia la juriſprudence à Louvain, & fut avocat au conſeil de Malines. Le ſuccès qu'eut ſon *Hiſtoire du Comte de Mansfeld*, imprimée à Luxembourg en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embraſſa l'état eccléſiaſtique. Conſtantin, prince & abbé de Fulde, ayant entrepris d'écrire l'*Hiſtoire de Fulde*, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia pluſieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monaſtere. I. *Vindemiæ litterariæ, hoc eſt, veterum monumentorum ad Germaniam ſacram præcipuè ſpectantium, collectio prima*, Fulde & Leipſig, 1723, in-fol. II. *Corpus Traditionum Fuldenſium*, 1724. III. *Recueil d'anciens Documens, pour ſervir à l'Hiſtoire du Droit Public national des Germains*, en allemand, 1726, in-fol. IV. *Diœceſis Fuldenſis cum annexa hierarchia*, 1727, in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ſes *Animadverſiones hiſtoricæ & criticæ*, Wirtzbourg, 1727. Schannat oppoſa à cette critique, *Vindiciæ quorumdam Archivi Fuldenſis diplomatum*, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour ſoutenir quelques droits des landgraves de Heſſe, Schannat lui répondit dans l'*Hiſtoria Fuldenſis, in tres partes diviſa, cum codice probationum annexo*, 1729, in-fol. Après la mort de Conſtantin, abbé de Fulde, François-Georges, électeur de Treves, & évêque de Worms, de la maiſon des comtes de Schoenborn, invita Schannat à écrire l'*Hiſtoire de Worms*, qui parut l'an 1732 en deux tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderſcheid-Blanckenheim, ſouhaita que Schannat écrivît ſur l'Hiſtoire ancienne d'Eiffel, qui eſt en partie dans l'archevêché de

Treves, & en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche, & il auroit été en état de faire imprimer l'Histoire de 22 familles de ce pays, au printems de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année-là. Il avoit aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'Eglise d'Allemagne, & avoit amassé des matériaux qui le conduisoient jusqu'au 13e. siecle (*voyez* HARTZEIM). On a imprimé à Francfort-sur-le-Mein, en 1740, son *Histoire abrégée de la Maison Palatine*. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'*Eloge historique* de l'auteur. L'abbé Schannat étoit lié avec les cardinaux Albani, Quirini & Passionei, & avec plusieurs autres personnes illustres. Il avoit autant de modestie que d'érudition.

SCHARDIUS, (Simon) né en Saxe l'an 1535, assesseur de la chambre impériale à Spire, mourut en mai 1573. On doit à cet auteur: I. Un recueil des *Ecrivains de l'Histoire d'Allemagne*, 1574, en 4 tomes in-fol. II. L'*Idée d'un Conseiller*. III. *Dictionnaire du Droit Civil & Canonique*. IV. Des *Harangues*, des *Elégies*, &c. Tous ces ouvrages sont en latin.

SCHATEN, (Nicolas) Jésuite, célebre historien de la Basse-Allemagne, mourut vers la fin du 17e. siecle. On lui doit: *Historia Westphaliæ*, Neuhaus, 1690, in-fol. II. *Annales Paderbornenses*, Neuhaus, 1693, in-fol. « Ouvrage, selon un » critique, peu suspect, fort » estimé, exact, plein de » grandes recherches ». III. *Carolus Magnus Romano-Catholicus*, Neuhaus, 1674, in-4°. Schaten réfute victorieusement Nisanius, auteur Luthérien, qui prétendoit que Charlemagne avoit établi dans l'Eglise des usages que Luther n'a fait que rétablir par sa prétendue réformation.

SCHAWENBURG, (Adolphe comte de) d'une illustre famille de Cologne, fut prévôt de l'église de Liege, chanoine de celle de Cologne & coadjuteur d'Adolphe Herman de Wede, archevêque de Cologne, qui fut déposé en 1546, à cause de son attachement aux nouvelles erreurs. Schawenburg élu à sa place, fut inauguré le 24 janvier 1547. Son premier soin fut de rétablir l'antique religion dans tous ses droits, & de lui rendre son lustre primitif. Il travailla avec beaucoup de zele à la réforme de son clergé, assista avec éclat au concile de Trente en 1551. De retour dans son diocese en 1552, il raffermit dans la foi catholique trois de ses évêques suffragans, qui paroissoient chanceler, & mourut le 20 septembre 1556. On a les *Actes*, imprimés en 1554, de huit synodes, qu'il tint pour remédier aux maux que l'hérésie avoit causés dans son diocese. *Voyez* GROPPER.

SCHEDIUS, (Paul Melisse) né à Meristad en Franconie, l'an 1539, mort à Heidelberg en 1602, poëte latin & allemand, mérita, n'étant encore âgé que de 25 ans, la couronne de laurier que les empereurs avoient coutume de donner à ceux qui se distinguoient dans la poésie. Il fut aussi comblé

d'honneurs dans les cours étrangeres. Nous avons de lui VIII livres de *Conſidérations* ou de *Penſées*, 1586 & 1625, in-8°; deux d'*Exhortations*; deux d'*Imitations*. Des *Epigrammes*, des *Odes*, &c., 1592, in-8°. Il a auſſi traduit les *Pſaumes* en vers allemands.

SCHEELSTRATE, (Emmanuel de) ſucceſſivement chanoine & chantre d'Anvers ſa patrie, garde de la bibliotheque du Vatican, & chanoine de S. Jean de Latran, de S. Pierre à Rome, mourut dans cette derniere ville en 1692, à 44 ans. Il y jouit de la conſidération que méritoient ſes talens & l'uſage qu'il en faiſoit. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus ſont : I. *Antiquitates Eccleſiæ illuſtratæ*, Rome, 1692 & 1697, 2 vol. in-fol. II. *Eccleſia Africana ſub Primate Carthaginenſi*, Anvers, 1679, in-4°. III. *Acta Conſtantienſis Concilii*, in-4°.; vigoureuſement défendu contre Maimbourg & un anonyme, par dom Matthieu Petit-Didier, dans ſa *Diſſertation hiſtorique & théologique* ſur le concile de Conſtance. IV. *Acta Eccleſiæ Orientalis contra Calvini & Lutheri hæreſes*, Rome, 4 vol. in-fol. V. *De Diſciplina arcani*. VI. *Diſſertatio de auctoritate patriarchali & metropolitana*. Il avoit une grande connoiſſance de l'antiquité eccléſiaſtique, une ſévere orthodoxie, des vues ſaines & pures.

SCHEFFER, (Jean) né à Strasbourg en 1621, fut appellé en Suede par la reine Chriſtine, qui le fit profeſſeur en éloquence & en politique à Upſal. Il devint enſuite bibliothécaire de l'univerſité de cette ville, où il mourut en 1679. On a de lui : I. Un traité, *De Militiâ navali Veterum*, Upſal, 1659, in-4°. II. *Upſalia antiqua*, in-8°. III. *Laponia*, in-4°, traduit en françois par le P. Lubin, 1678, in-4°. IV. *Suecia litterata*, dans *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipſig, 1699, in-8°. V. *De re vehiculari Veterum*, Francfort, 1671, in-4°; & un grand nombre d'autres ouvrages pleins d'érudition.

SCHEFFMACHER, (Jean-Jacques) Jéſuite de la province de Champagne, naquit à Kientzheim en Haute-Alſace, de parens diſtingués, le 27 avril 1668. Il fut nommé en 1715 à la chaire de controverſe, fondée dans la cathédrale de Strasbourg par Louis XIV. Par les talens & le zele qu'il y déploya, il parvint à réunir au giron de l'Egliſe grand nombre de Luthériens. Les écrits qu'il publia ſucceſſivement depuis 1716 juſqu'à ſa mort, & ſurtout ſes 12 ſavantes Lettres, procurerent la converſion de quantité d'autres. Pfaff, chancelier de l'univerſité de Tubinge, & Armand de la Chapelle, paſteur à La Haye, tâcherent d'y répondre; mais il paroît que leurs réponſes ne firent point fortune. Celle du premier eſt moins mauvaiſe que celle de l'autre, quoique plus mal écrite. Les Lettres du P. Scheffmacher parurent d'abord ſucceſſivement & ſéparément; mais on les réunit enſuite, & on en fit 3 éditions en 2 vol. in-4°; la 1re. en 1733, la 2e. en 1747, & la 3e. en 1750 & 1751. Il y en a auſſi une en 3 vol. in-12, Rouen, 1769, à

laquelle l'éditeur ajouta une treizieme Lettre sur la présence réelle contre les Calvinistes. On a donné un Abrégé de ces Lettres, 1 vol. in-8°. Le P. Scheffmacher mourut à Strasbourg, recteur du college-royal & de l'université catholique de cette ville, le 18 août 1733.

SCHEGKIUS, (Jacques) né à Schorndorf, dans le duché de Wurtemberg, professa pendant 13 ans la médecine à Tubinge, après y avoir enseigné pendant quelque tems la philosophie. Il devint aveugle, & fut si peu sensible à la perte de sa vue, qu'un oculiste lui en promettant la guérison, il le refusa *pour n'être pas obligé de voir tant de choses qui lui paroissoient odieuses ou ridicules.* Cet accident ne l'empêcha pas de continuer ses occupations jusqu'à sa mort, arrivée en 1587. On a de lui : I. Un dialogue, *De Animæ principatu : an cordi, an cerebro tribuendus*, Tubinge, 1542, in-8°. II. Un traité, *De unâ personâ & duabus naturis in Christo, adversùs Anti-Trinitarios.* III. *Refutatio errorum Simonii*, Tubinge, 1573, in-fol., & beaucoup d'autres livres de philosophie, de médecine & de théologie.

SCHEINER, (Christophe) Jésuite, né en 1573 à Schwaben, dans le pays de Mindelheim en Suabe, mort à Nice en 1650, fut mathématicien & confesseur de l'archiduc d'Autriche. Il soutint, ainsi que Longomontan, un système moyen entre celui de Copernic & de Ticho, & prétendit que la terre, par une révolution journaliere, produisoit le jour & la nuit, tandis que le soleil par son cours annuel causoit la vicissitude des saisons (*voyez* LONGOMONTAN, COPERNIC, TICHO, *&c*). Il observa le premier les taches du soleil ; découverte que d'autres attribuent sans fondement à Galilée. Scheiner publia, en 1630, in-fol., son ouvrage intitulé : *Rosa Ursina, sive sol ex admirando facularum & macularum suarum phœnomeno varius*, dans lequel il traite de ces taches, ainsi que des points particuliérement brillans qu'on remarque dans le soleil. Lorsqu'il communiqua cette découverte à son provincial, celui-ci craignant qu'il ne se donnât un ridicule, lui conseilla de mettre de la prudence & de la lenteur dans la publication d'une chose qui frondoit les idées reçues, mais il ne tint pas le discours impertinent & imbécille qu'on lui fait tenir ordinairement. *Censuerunt superiores mei*, dit Scheiner lui-même, *procedendum esse cautè & pedetentim, donec phœnomenum ipsâ aliorum quoque experientiâ accedente, corroboraretur, neque a tritis philosophorum semitis sine evidentiâ contrariâ recedendum.* Rosa Urs. lib. 1, cap. 2. Il fallut donc que Scheiner tînt pendant quelque tems sa découverte secrette : il la communiqua cependant à Welser, qui la publia long-tems avant que Galilée en eût parlé ; & lorsque Scheiner, devenu plus libre ou plus hardi, revendiqua la découverte, Welser eut l'honnêteté de ne pas la lui contester. On a encore de ce Jésuite : *Oculus, hoc est, fundamentum opticum*, Inspruck, 1619, in-4°. Cette description de

l'œil est exacte, sur-tout quant aux nerfs optiques. Le célebre Wolff faisoit grand cas de ces deux ouvrages de Scheiner. Il appelle le premier un chef-d'œuvre: *Opus de maculis solaribus absolutissimum;* & il conseille la lecture du second à tous ceux qui veulent apprendre ce qui a rapport à la vision directe. Il est faux que Scheiner se soit donné pour accusateur de Galilée. L'abbé de Lignac a fait à ce sujet un Conte de roman, que M. Bergier a inconsidérément répété (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 mai 1782, p. 32). Le Jésuite combattit le système de l'astronome Florentin, comme les autres qu'il ne trouvoit pas d'accord avec ses opinions, & faisoit en cela ce que font tous les écrivains.

SCHELHAMMER, (Gonthier-Christophe) né à Iene en 1649, mort en 1716, à 75 ans, devint successivement professeur de médecine à Helmstadt, à Iene & à Kiel, où il fut aussi médecin du duc de Holstein. On a de lui: *Ars medendi universa*, Leipsig, 1752, 3 vol. in-4°; & un grand nombre d'écrits utiles sur cette science, mais remplis d'injures que son humeur atrabilaire lui a fait prodiguer à ses contemporains. Voyez sa *Vie* par Scheffelius, à la tête des *Lettres* qui lui ont été écrites par divers savans; Wismar, 1727, in-8°.

SCHENCK, (Martin) se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, & tantôt pour les Hollandois: car rien de plus vénal que ses talens & ses travaux militaires. Il périt dans le Rhin, en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimegue. Il ne se battoit jamais avec plus de prudence & de succès, que lorsqu'il avoit bien bu; & n'étoit jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il étoit ivre. *Arma nunquàm accuratiùs tractabat quàm cum effusè potus ac vino amens: imò ebrietate ipsa, quæ resignare ac aperire occulta quæque consuevit, illum ad arcana occultanda uti solitum ferunt.* Strada de Bell. Belg. Dec. 2, lib. 10.

SCHENCK, (Jean) dit de *Graffenberg*, né à Fribourg en 1531, fut reçu docteur en médecine à Tubinge en 1454, & obtint ensuite la charge de physicien de sa ville natale, où il mourut le 12 novembre 1598. On a de lui: *Observationum medicarum, rararum, novarum, admirabilium & monstrosarum volumen*, Lyon, 1644, in-fol., par les soins de Charles Spon, & Francfort, 1665, in-fol., par Laurent Strauss, avec des augmentations. — Son fils, Jean-George SCHENCK, exerça la médecine à Haguenau avec succès, & publia plusieurs ouvrages, entr'autres: I. *De formandis medicinæ Studiis*, Bâle, 1607, in-12. II. *Hortus Patavinus*, Francfort, 1608. III. *Monstrorum historia mirabilis*, Francfort, 1609, in-4°, &c.

SCHENCKIUS, (Jean-Théodore) savant professeur en médecine à Iene, mort en 1671 dans sa 52e. année, enseigna & pratiqua avec succès. On a de lui: I. *Medicinæ generalis novo-antiquæ synopsis*, 1671, in-4°. II. *De sero sanguinis*, 1671, in-4°. III. *Le Catalogue*

*talogue des Plantes du Jardin Médicinal d'Iene*, 1659, in-12, &c. On a encore de lui plusieurs ouvrages, mais la plupart n'ont exigé d'autre peine à Schenckius que celle de les extraire mot à mot de différens auteurs.

SCHENCKIUS, (Frédéric) baron de Tautenburch, né vers 1503, conseiller intime de Charles-Quint, président de la chambre impériale de Spire, quitta le barreau, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine & prévôt du chapitre de S. Pierre à Utrecht, & enfin archevêque de cette ville. Toute son application fut de remédier aux maux de son diocese. Il tint à cet effet deux synodes, l'un en 1562, l'autre en 1565: dans le second il sollicita l'acceptation du concile de Trente; mais ce ne fut qu'en 1568 qu'il vint à bout de le faire accepter. Le chagrin qu'il eut de voir les progrès que l'hérésie faisoit dans son diocese, abrégea ses jours. Il mourut le 25 août 1580. On a de ce respectable prélat: I. *De vetutissimo sacrarum imaginum usu*, Anvers, 1567, in-12, solide & savant. II. *Enchiridion veri Præsulis*, Anvers. III. *Acta concilii provincialis Trajectensis*, & plusieurs ouvrages sur la jurisprudence.

SCHERTLIN, (Sébastien) né en 1495 à Schorndorff, dans le duché de Würtemberg, d'une famille honnête, fit ses premieres armes en Hongrie & dans les Pays-Bas. Il passa en Italie, & signala tellement son courage à la défense de Pavie, que le vice-roi de Naples le créa chevalier. Il ne se distingua pas moins à la prise de Rome, à celle de Narni, & au secours de Naples en 1528. Plusieurs princes lui offrirent des pensions annuelles; mais il aima mieux s'attacher au service du sénat d'Ausbourg. En 1546, il épousa ouvertement le parti de la Ligue de Smalkalde contre l'empereur, & la servit de toutes ses forces. La ville d'Ausbourg, menacée d'un siege, lui confia sa défense. Schertlin déploya alors toute sa bravoure; mais cette ville ayant fait la paix, il fut exclus du traité, obligé d'abandonner Ausbourg & de se retirer à Constance. Il passa ensuite au service des François, & aida en 1551 à conclure l'alliance entre le roi Henri II & Maurice électeur de Saxe. Il accompagna Henri II dans ses expéditions du Rhin & des Pays-Bas. Charles-Quint & son frere Ferdinand lui accorderent sa grace en 1553, & lui rendirent tous ses emplois. Il servit depuis avec zele l'empereur Ferdinand I, fut anobli en 1562, & mourut fort âgé en 1577, avec la réputation d'un général habile & d'un politique entreprenant.

SCHETZEL, SCHETZELON *ou* SCHETZELIUS, hermite célebre, habitoit au 12e. siecle la forêt de Grunwald, près de Luxembourg, dans laquelle l'on voit une grotte & une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la *Vie* de S. Athard, disciple de S. Bernard, en raconte des choses admirables, & plusieurs de ces singularités qui sortent des regles ordinaires des vertus chrétiennes, mais qui dans l'ordre de la Providence tiennent aux circonstances & à la nature des tems (*voyez* S.

PATRICE, S. SIMÉON STYLITE, &c.). Le Martyrologe Belgique en fait mention au 6 août sous le nom de Gisilain. Berth. *Hist. de Luxemb.* tom. 4, p. 97.

SCHEUCHZER, (Jean-Jacques) docteur en médecine, & professeur de mathématiques & de physique à Zurich, naquit dans cette ville en 1672, & y mourut en 1733. Le czar Pierre I l'avoit voulu attirer en Russie; mais le conseil de Zurich qui sentoit le prix de ce savant, l'attacha à sa patrie par sa générosité. Scheuchzer laissa à sa famille une bibliotheque bien choisie, un beau médaillier & un riche cabinet d'histoire naturelle. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Le principal est sa *Physique sacrée, ou Histoire naturelle de la Bible*, en 4 gros vol. in-fol., qu'on relie souvent en 8. L'édition originale de ce livre est de 1725, en allemand. La Traduction en latin parut à Ausbourg, 1732-1735, en 4 ou 8 vol. in-fol., elle est de l'auteur même. Sa latinité est élégante, énergique, abondante, quoiqu'elle ne soit pas toujours correcte. On en publia une version françoise à Amsterdam, 1734, 8 vol. in-fol. L'édition allemande est préférée à toutes les autres, à cause de la beauté des épreuves des 750 planches dont elle est ornée (*voyez* PFEFFEL); & l'édition latine est préférée à la françoise. Cet ouvrage savant, curieux, & d'une lecture attachante, est trop diffus & contient des choses qu'on eût pu retrancher sans conséquence; mais c'est blesser les regles d'une critique décente & raisonnable, que de dire avec M. de Buffon, que ce livre n'est *fait que pour amuser les enfans*. On y trouve plus de faits constatés & moins d'idées purement systématiques, que dans l'éloquente *Histoire naturelle*. Un des grands partisans de M. de Buffon (l'abbé Giraud Soulavie) a rendu plus de justice à Scheuchzer: *Ses descriptions*, dit-il, *véritables copies de la nature, dureront autant que la nature même*. On a encore de lui: I. *Itinera Alpina*, Leyde, 1723, 4 tom. en 2 vol. in-4°, avec figures. C'est une description de tout ce que les Alpes offrent de curieux aux yeux d'un habile observateur de la nature. II. *Piscium Querelæ*, 1708, in-4°, fig. III. *Herbarium Diluvianum*, Zurich, 1709, in-fol.; Leyde, 1723, in-fol. On a ajouté à cette édition un catalogue des plantes dont les empreintes se trouvent sur différentes pierres. Cet ouvrage est disposé selon la méthode de Tournefort. IV. *Musæum diluvianum*, Zurich, 1716, in-8°. V. *Homo diluvii testis*, 1726, in-4°. On trouve dans ces deux ouvrages des monumens incontestables du déluge, & diverses observations qui détruisent les roman physique, intitulé: *Les Epoques de la Nature*. VI. *Historiæ Helveticæ naturalis prolegomena*, 1700. VII. *Sciagraphia Lithologica, seu lapidum figuratorum nomenclator*, Dantzig, 1740, in-4°, avec fig. VIII. *Nova Litteraria Helvetica*. C'est un journal de la littérature suisse, depuis l'an 1701 jusqu'à l'an 1714. IX. Un Ouvrage sur les eaux minérales de la Suisse, en allemand, Zurich, 1732, in-4°. C'étoit un homme mo-

deſte, paiſible & droit, ami des Catholiques, qui s'exprimoit franchement ſur pluſieurs préjugés de ſa ſecte, quoiqu'il n'ouvrît jamais entiérement les yeux à la vérité. Nous citerons pour exemple la maniere dont il s'exprime ſur les cérémonies du culte catholique, d'abord ſi bruſquement rejetées, & enſuite ſi ſagement regrettées par les Proteſtans. *Verbis & geſtibus nullas eſſe vires perſuaſi ſumus; & tamen legimus veteris Teſtamenti prophetas uſos eſſe miris geſticulationibus, quas deriderемus hodiè & ſuperſtitioſis adſcriberemus ritibus. Hic in reſſuſcitatione filii unici Sareptani admenſus eſt ſeſe Elias ad puerum ter. Ità & maximi prophetæ maximus diſcipulus Eliſæus Sunamitidis filium*, &c. Phyſ. Sac., tom. 4, pag. 189. — Son fils, Jean-Gaſpar SCHEUCHZER, mort aſſez jeune à Londres en 1729, a donné une traduction en anglois de l'*Hiſtoire du Japon* de Kempfer, 1727, 2 vol. in-fol. — L'oncle de celui-ci, frere de Jean-Jacques, Jean SCHEUCHZER, premier médecin du Canton de Zurich, mort dans cette ville en 1738, a publié *Agroſtographia, ſeu graminum, juncorum, &c., Hiſtoria*, Zurich, 1719, in-4°, avec fig. recherchée.

SCHIAVONE, (André) peintre, né l'an 1522 à Sebenico en Dalmatie, mourut à Veniſe en 1582. La néceſſité lui fit apprendre la peinture, & cette dure néceſſité ne lui permit pas d'étudier toutes les parties de ſon art. Son deſſin eſt incorrect; mais ce défaut n'empêche point qu'il ne ſoit mis au rang des plus célebres artiſtes. Il avoit un bon goût de draperie, une touche facile, ſpirituelle & gracieuſe; ſes attitudes ſont d'un beau choix & ſavamment contraſtées. Le Tintoret avoit toujours un tableau de Schiavone devant les yeux lorſqu'il peignoit.

SCHICKARD, (Guillaume) profeſſeur d'hébreu dans l'univerſité de Tubinge, mort de la peſte en 1635, à 43 ans, eſt auteur d'un petit abrégé de grammaire hébraïque, intitulé: *Horologium Schickardi*, in-8°; & de quelques autres ouvrages, où l'on trouve beaucoup d'érudition. Les plus eſtimés ſont: *De jure regio Judæorum*, Leipſiæ, 1674, in-4°, & *Series Regum Perſiæ*, Tubinge, 1628, in-4°.

SCHIDONE, (Barthélemi) peintre, né dans la ville de Modene vers l'an 1560, mort à Parme en 1616, s'attacha principalement à imiter le ſtyle du Correge. Perſonne n'a plus approché de ce grand maître. Le duc de Parme le fit ſon premier peintre, & lui fournit pluſieurs fois l'occaſion de ſe procurer un état honnête; mais ſa paſſion pour le jeu le réduiſit au point de mourir de douleur & de honte, de ne pouvoir payer ce qu'il perdit en une nuit. Ses tableaux ſont très-rares. Ceux qu'on voit de lui, ſont précieux pour le fini, pour les graces & la délicateſſe de ſa touche, pour le choix & la beauté de ſes airs de tête, pour la tendreſſe de ſon coloris & la force de ſon pinceau.

SCHILDER, (Louis de) né à Bruges en 1606, entra chez les Jéſuites en 1626, enſeigna 19 ans la philoſophie & la théo-

logie, & mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un Traité *sur les Sacremens*, in-fol., & un petit ouvrage judicieux & utile, *De Principiis formandæ conscientiæ*. Les auteurs de la compilation informe & calomnieuse, intitulée : *Extrait des assertions*, &c., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire. *Voy.* ESCOBAR, LA CROIX, MEDINA, MOYA.

SCHILLING, (Diebold) de Soleure en Suisse, fut fait greffier de l'un des tribunaux de la ville de Berne, dans le 15e. siecle. Il a laissé une *Histoire*, en allemand, *de la Guerre des Suisses contre Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*, publiée pour la premiere fois à Berne en 1743, in-fol. L'auteur s'étoit trouvé à presque toutes les batailles & actions de guerre qu'il décrit.

SCHILTER, (Jean) jurisconsulte, né à Pegaw en Misnie, l'an 1632, exerça des emplois honorables à Iene. Il obtint les places de conseiller & d'avocat de Strasbourg, & de professeur honoraire de l'université de cette ville, où il mourut en 1705. On a de lui: I. *Codex Juris Allemanici Feudalis*, 1696, 3 vol. in-4°. II. *Thesaurus Antiquitatum Teutonicarum*, 1728, 3 vol. in-fol. III. Des *Institutions Canoniques*, 1721, in-8°, dans lesquelles il se propose d'accommoder le droit canon aux usages des églises protestantes. IV. *Analyse de la Vie de Pomponius Atticus*, imprimée à Leipsig en 1654, in-4°. V. *Institutiones Juris publici*, 1696, 2 vol. in-8°; ouvrage savant & méthodique. VI. *De pace Religiosa*, in-8°; petit traité judicieux, où il ne paroît pas être fort zélé pour sa secte, qu'il ne croyoit sans doute point enseigner l'unique & indivisible vérité.

SCHLICHTING, (Jonas de Bukowiec) écrivain Socinien, né en Pologne l'an 1596, exerça le ministere jusqu'à ce qu'il fût chassé en 1647, par la diete de Varsovie, où l'on fit brûler sa *Confessio fidei Christianæ*. Il se retira en Moscovie, parcourut plusieurs villes d'Allemagne, & se fixa enfin à Zullichaw, où il mourut en 1661, à 65 ans. C'étoit un homme inquiet, remuant, toujours en guerre avec les Catholiques & les Protestans. Son attachement au Socinianisme lui attira de fâcheuses affaires. On a de lui plusieurs productions. La plupart sont des Commentaires sur divers livres de l'Ecriture-Sainte. Ils ont été imprimés à Amsterdam, en 1666, in-fol., & ils se trouvent dans la *Bibliotheque des Freres Polonois*.

SCHMEIZEL, (Martin) né en 1679 à Brassaw, qu'on nomme aussi *Cronstad*, en Transylvanie. Après plusieurs voyages dans le Nord & en Hollande, il enseigna la philosophie à Iene, & fut fait bibliothécaire de cette université. En 1731, le roi de Prusse lui donna le titre de conseiller-aulique, & le fit professeur en droit & en histoire à Hall. Il mourut dans cette ville en 1747. Ses principaux ouvrages latins sont: I. *Commentatio de Coronis tam antiquis, quàm modernis*, 1712, in-4°. II. *Schediasma de Clenodiis regni Hungariæ & ritu inaugurandi reges Hungariæ*,

1713, in-4°. III. *Præcognita historiæ civilis*, Iene, 1730, in-4°. IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, 1720, in-4°. V. *Dissertatio de natura & indole artis heraldicæ*, Iene, 1721. VI. Un grand nombre d'ouvrages historiques & polémiques, en allemand. Il a encore laissé plusieurs écrits qui n'ont pas vu le jour, quoiqu'ils soient plus intéressans que les autres. 1°. *Bibliotheca Hungarica*. 2°. *Anecdota ad Hungariæ & Transylvaniæ statum*. 3°. *Notitia principatûs Transylvaniæ geographicè, historicè & politicè adornata*. 4°. *Antiquitates Transylvaniæ ex lapidum inscriptionibus; numisque antiquis Romanorum erutæ*, &c.

SCHMID, (Erasme) natif de Delitzch en Misnie, professa avec distinction le grec & les mathématiques à Wittemberg, où il mourut le 22 septembre 1637 à 77 ans. On a de lui une Edition de *Pindare*, 1616, in-4°, avec un Commentaire chargé d'érudition.

SCHMID, (Sébastien) professeur en langues orientales à Strasbourg, mort en 1697, ne doit pas être confondu avec Jean-André SCHMID, abbé de Mariendal, & professeur luthérien en théologie, mort en 1726. L'un & l'autre ont enfanté un grand nombre de livres peu connus. On distingue parmi ceux du dernier: I. *Compendium Historiæ Ecclesiasticæ*, 1704, in-8°. II. *De Bibliothecis*, 1703, in-4°. III. *Lexicon Ecclesiasticum minus*, 1714, in-8°.

SCHMID, (George-Frédéric) graveur célebre, né à Berlin en 1712, & mort dans cette ville en janvier 1775, alla de bonne heure à Paris pour se perfectionner dans son art. L'académie royale de peinture l'admit en 1742 au nombre de ses membres, quoique les Protestans soient exclus de son corps. Revenu deux ans après dans sa patrie, il fut nommé graveur du roi de Prusse, & accrut sa réputation par des chef-d'œuvres successifs. Il excelloit sur-tout dans l'art de graver les portraits.

SCHMITH, (Nicolas) né à Oedenbourg en Hongrie, se fit Jésuite, enseigna les belles-lettres & la théologie avec distinction dans son ordre, & mourut recteur du college de Tirnaw en 1767, aimé & estimé par l'égalité & la douceur de son caractere. On a de lui: I. Plusieurs *Traités de Théologie*. II. *Series Archiepiscoporum Strigonienſium*, Tirnaw, 1751, 2 vol. in-8°. III. *Episcopi Agrienſes, fide diplomatica concinnati*, Tirnaw, 1768, in-8°. IV. *Imperatores Ottomannici a capta Constantinopoli, cum epitome principum Turcarum, ad annum 1718*, Tirnaw, 1760, 2 vol. in-fol. Ces ouvrages pleins d'érudition sont écrits d'un style pur, aisé & souvent élégant. On estime sur-tout son *Histoire des Empereurs Ottomans*, qui est peut-être la meilleure que nous ayons. C'est une suite de celle du P. Keri (*voyez ce mot*). Nous n'avons pas encore une histoire turque complette. Celle de Cantémir passe pour être assez exacte, mais elle est trop peu étendue pour l'espace de tems qu'elle embrasse. Celle de l'abbé Mignot ne peut être considérée que comme une compilation.

Ricaut en a donné une Hiſtoire en anglois, mais elle ne comprend que le 17e. ſiecle. L'hiſtoire des Turcs ne peut être connue que par celle de leurs ennemis. Ces relations peuvent être ſuſpectes, mais elles n'ont pas un caractere de fauſſeté comme les annales turques. Les Turcs, ſi on veut les en croire, ont été des conquérans invincibles. La Porte dans ſes Actes repréſente les princes chrétiens implorant à genoux la clémence du vainqueur. On retrouve dans l'hiſtoire, comme dans les diplomes des Turcs, le faſte oriental, qui n'eſt qu'un étalage ridicule.

SCHNORRENBERG, (Anno) chanoine Prémontré, né à Cologne l'an 1667, fut fait prieur du monaſtere de Steinfeld, docteur en théologie en 1698, examinateur-ſynodal à Cologne l'an 1707, & mourut le 11 décembre 1715. On a publié après ſa mort : *Inſtitutiones juris Canonici cum brevi commentario in reg. juris*, Coloſne, 1729, in-4°. Mais les Religieux de Steinfeld déſavouerent cet ouvrage & montrerent dans une édition qu'ils donnerent du véritable ouvrage de leur confrere, à Cologne en 1740, in-4°, combien il avoit été défiguré dans la premiere édition.

SCHODELER, (Wernher) avoyer de la ville de Bremgarten en Suiſſe, engagea ſes concitoyens, l'an 1532, à rentrer dans le ſein de l'Egliſe catholique. On a de lui une *Chronique de Suiſſe*, en allemand, eſtimée pour ſon exactitude.

SCHOEFFER, (Pierre) de Gernsheim, doit être regardé comme l'un des premiers inventeurs de l'imprimerie, avec Guttemberg & Fuſt. *Voyez ces deux articles.*

SCHOENFELD, (François) né à Prague en 1747, d'une famille diſtinguée, entra chez les Jéſuites, y enſeigna les ſciences & les belles-lettres, & s'occupa en même tems de la compoſition d'un grand nombre d'ouvrages en allemand & en françois, où regnent la ſaine raiſon, l'eſprit ſolide quelquefois brillant, le zele pour la Religion, & les ſentimens d'une vraie piété. On diſtingue le Traité : *De amore veritatis & veritate amoris*, Prague, 1770; & IV Diſcours qui ont pour titre : *Religio Catholica ferventer eſt prædicanda, propugnanda prudenter*, Prague, 1783. Parmi ſes ouvrages allemands, il ſe trouve des poéſies où il y a de l'élévation & de la chaleur, & quelques diſſertations théologiques & d'érudition, entre leſquelles *L'Influence des bons & des mauvais Eſprits ſur l'homme* a eu beaucoup de vogue. Après la deſtruction de la ſociété, il devint doyen de Reichſtadt dans le cercle de Bunzlau. Il vivoit encore en 1784. — Il ne faut pas le confondre avec Mathias SCHOENFELD, Jéſuite de la province de Baviere, écrivain auſſi fécond que judicieux, dont les ouvrages, la plupart écrits en allemand, & joliment imprimés, ont produit de grands fruits dans la plupart des provinces de l'empire ; particuliérement ſon *Abrégé hiſtorique de la Bible, deſtiné à l'inſtruction publique*, avec des figures, très-ſupérieur au ſec & ennuyeux Royaumont ; *Les Véri-*

*tes fondamentales de la Religion, exposées dans leur ordre naturel, & leur dépendance réciproque; Le Philosophe Chrétien dans l'adversité; La vraie parure de la Jeunesse*, &c.; *Regles puisées dans la Religion & la raison pour conserver la santé*, &c. Tous ces ouvrages sont écrits élégamment, d'une maniere naturelle & attachante, & tout empreints des beautés aimables & convaincantes de la vertu. Il vivoit encore en 1786.

SCHOLL, (Herman) *voy.* HARTZEIM.

SCHOEPFLIN, (Jean-Daniel) né à Sutzbourg dans le Brisgaw, en 1694, professeur en histoire dans l'université luthérienne de Strasbourg, mort en 1771, s'est fait connoître par des ouvrages pleins de recherches. I. *Alsatia illustrata, Celtica, Romana, Francica;* Colmar, 1751, 2 vol. in-fol. Quelque savante que soit la critique de l'auteur, on a cru qu'il rejetoit quelques faits d'une maniere trop tranchante, tandis qu'il en adopte trop légérement quelques autres. Cet ouvrage qui sembloit devoir effacer l'*Histoire générale d'Alsace* du P. Laguille, n'a point eu cet effet. II. *Alsatia Diplomatica*, Manheim, 1 vol. in-fol. III. *Vindiciæ Celticæ*, Strasbourg, 1754, in-4°, sur l'origine & la dispersion des peuples qui, dans l'antiquité, portoient le nom de Celtes. IV. *Vindiciæ Typographiæ*, Strasbourg, 1750, in-4°. Il y fait de vains efforts pour assurer l'invention de l'imprimerie à la ville de Strasbourg (*voyez* GUTTEMBERG). V. Divers autres Ouvrages savans, & des *Dissertations* réunies en un vol. in-4°. Ring a donné sa *Vie* en latin.

SCHOLARIUS, (Georges) l'un des plus savans Grecs du 15e. siecle, fut juge général des Grecs, secrétaire de l'empereur de Constantinople & son prédicateur ordinaire. Il embrassa depuis l'état monastique, & prit le nom de *Gennade*. N'étant encore que laïc, il assista au concile de Florence, où il se déclara hautement en faveur de l'union des Grecs avec les Latins; il fit, à son retour à Constantinople, une excellente *Apologie* des articles contenus dans le décret du concile de Florence. Il y dépeint, avec l'éloquence la plus touchante, l'état où cette malheureuse ville de Constantinople se trouvoit réduite; mais Marc d'Ephese l'ayant depuis fait changer de sentiment, il devint un des plus grands adversaires de la réunion. Après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, Gennade fut élu patriarche de cette ville. Le sultan Mahomet II lui donna l'investiture, suivant la coutume des empereurs Grecs, & lui mit en main le bâton pastoral; mais voyant les troubles s'augmenter, sans espérance de pouvoir les appaiser, ce patriarche abdiqua en 1458, & se retira dans un monastere de la Macédoine, où il mourut vers 1460. Ses principaux ouvrages (qu'on trouve dans les *Conciles* du P. Labbe & dans la *Bibliotheque des Peres*) sont: I. Une *Lettre* adressée aux évêques Grecs touchant l'union. II. Trois *Discours*, prononcés dans le concile de Florence, sur les moyens de procurer la paix,

III. Un *Traité de la Procession du St.-Esprit, contre Marc d'Ephese.* IV. Un *de la Prédestination*, traduit en latin avec de bonnes notes, par Charles Libertinus, Prague, 1673, in-8°; & plusieurs autres, dont l'abbé Renaudot nous a donné le catalogue dans la *Créance de l'Eglise Orientale sur la Transsubstantiation.* Ce savant a publié aussi une *Homélie* de Scholarius, dans laquelle il reconnoit la transsubstantiation. Quelques critiques ont prétendu, non sans quelque vraisemblance, que le Scholarius, patriarche & zélé schismatique, étoit différent de celui qui avoit défendu si vivement l'union avec l'Eglise Romaine.

SCHOLASTIQUE, (Ste.) vierge, sœur de S. Benoît, née à Nursie, ville d'Italie, sur la fin du 5e. siecle, suivit la vie ascétique, & établit une communauté de Religieuses. Elle alloit visiter son frere tous les ans; la derniere année qu'elle lui rendit ce devoir, elle prédit sa mort prochaine, qui arriva vers l'an 543. Rien de plus intéressant & d'une naïveté plus touchante, que la relation que fait S. Grégoire d'une de ces entrevues de la Sainte avec son frere, où Benoit fut obligé par une pluie survenue à la demande de Scholastique, de passer la nuit avec elle dans des entretiens animés de tout le feu d'une charité céleste. Elle mourut trois jours après.

SCHOMBERG, (Pierre) né à Würtzbourg, d'une ancienne & noble famille, fut chanoine de Bamberg, ensuite évêque d'Ausbourg & cardinal en 1439. Le pape Eugene IV & l'empereur Frédéric III faisoient beaucoup de cas de ses lumieres, & le consultoient dans des affaires importantes. Il fut chargé de plusieurs négociations, qui avoient pour objet la paix entre l'Angleterre & la France, & la pacification des querelles élevées entre les princes Allemands. Il mourut à Dillingen en 1469. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas de SCHOMBERG, aussi cardinal, issu de l'ancienne maison de Schomberg, dans la Misnie. Ayant étudié le droit à Pise, il fut si touché d'un discours de Savonarole, qu'il se mit sous sa conduite, & entra dans l'ordre de S. Dominique en 1497. Son mérite le fit élever en 1520 sur le siege de Capoue. Envoyé en France par Clément VII, il contribua beaucoup à faire conclure la paix de Cambray entre Charles-Quint & François I. Paul III le décora de la pourpre en 1535. Peu s'en fallut qu'il ne fût élu pape dans les conclaves où furent proclamés Adrien VI & Clément VII. On a de lui v *Sermons*, qu'il prononça devant Jules II en 1505, & quelques *Lettres* dans le Recueil de celles des princes. Il mourut à Rome le 9 septembre, à l'âge de 65 ans.

SCHOMBERG, (Henri) de la même famille que le cardinal dont nous venons de parler, naquit d'une branche qui s'étoit établie en France, & servit en 1617 dans le Piémont, sous le maréchal d'Estrées, & sous Louis XIII, en 1621 & 1622, contre les huguenots. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut honoré

du bâton de maréchal de France l'an 1625. Il prouva qu'il en étoit digne par la défaite des Anglois au combat de l'isle de Rhé en 1627, & en forçant le Pas de Suse en 1629. Il fut blessé, dans cette dernière journée, d'un coup de mousquet aux reins ; & dès qu'il fut guéri, il se rendit maître de Pignerol en 1630, & secourut Casal. Envoyé en Languedoc contre les rebelles, il gagna en 1632 la victoire de Castelnaudari, où le duc de Montmorenci fut blessé & fait prisonnier. Cette victoire valut le gouvernement de Languedoc au maréchal de Schomberg, qui mourut à Bourdeaux d'apoplexie, le 15 novembre de la même année, à 49 ans. On a de lui la *Relation de la Guerre d'Italie*, à laquelle il eut tant de part. Elle fut imprimée en 1630, in-4°, & réimprimée en 1669 & 1682. —Son fils, Charles de SCHOMBERG, étoit duc d'Halluin (& ordinairement désigné sous ce nom) par sa femme, Anne duchesse d'Halluin. Il fut gouverneur du Languedoc, & reçut le bâton de maréchal de France en 1637, après qu'il eut remporté une victoire sur les Espagnols, près de Leucate en Roussillon. Il eut plusieurs autres avantages sur eux dans le cours de cette guerre, & prit d'assaut la ville de Tortose en 1648. Il mourut à Paris en 1656, à 56 ans.

SCHOMBERG, (Frédéric-Armand de) d'une famille illustre, mais différente de celle des précédens, porta d'abord les armes sous Frédéric-Henri, prince d'Orange, & ensuite sous son fils le prince Guillaume. Son nom avoit pénétré en France ; il passa au service de cette monarchie, & obtint les gouvernemens de Gravelines, de Furnes, & des pays circonvoisins. En 1661, il fut envoyé en Portugal, & y commanda si heureusement, que l'Espagne fut contrainte de faire la paix en 1668, & de reconnoître la maison de Bragance légitime héritiere du royaume de Portugal. Schomberg, ayant combattu avec tant de succès en Catalogne l'an 1672, obtint, quoique protestant, le bâton de maréchal de France en 1675. Il passa ensuite dans les Pays-Bas, où il fit lever les sieges de Maestricht & de Charleroi. En 1685, année de la révocation de l'Edit de Nantes, il se retira en Portugal, d'où il passa bientôt après en Allemagne, puis en Angleterre, avec Henri-Guillaume, prince d'Orange, qui alloit s'emparer de ce royaume. Ce prince l'envoya commander en Irlande en 1689, & s'y étant rendu l'année d'après, il y eut un combat contre l'armée du roi Jacques, campée au-delà de la riviere de la Boine. Schomberg remporta la victoire, mais il y fut tué. Sa postérité est restée au service du roi d'Angleterre.

SCHOMER, (Juste-Christophe) né à Lubeck en 1648, mort en 1693, étoit professeur de théologie à Rostock. Il publia en 1690 sa *Theologia moralis sibi constans*. Le titre fait allusion aux révolutions que la morale comme le dogme avoit essuyée chez les Protestans, & que l'auteur tâchoit d'arrêter. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1707. On

a encore de Schomer des *Commentaires* sur toutes les *Epîtres de S. Paul*, en 3 vol. in-4°.

SCHONÆUS, (Corneille) né en 1541 à Goude en Hollande, poëte latin, a composé des *Elégies*, des *Epigrammes*, &c. Mais ce qui l'a fait connoître, ce sont des *Comédies sacrées*, dans lesquelles il a saisi le style de Térence; ouvrages plus estimables encore par l'intention de l'auteur & la sagesse de ses vues, que par l'élégance & la pureté de l'expression. Ceux qui savent quels dégâts l'histrionisme ancien & moderne a fait dans les mœurs, ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit & au cœur des jeunes gens, une espece de change qui les attache à des objets innocens, & prévient la recherche ou les regrets des spectacles licencieux (*voy.* CYGNE). La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 23 novembre 1611, ayant conservé un attachement inviolable à la religion de ses peres, dans un tems où les nouvelles héréfies agitoient toutes les têtes. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son tems. On a donné un grand nombre d'éditions de ses *Comédies sacrées*, sous le titre de *Terentius Christianus*. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629; Cologne, 1652, & Francfort, 1712, 2 vol. in-8°.

SCHONER, (Jean) mathématicien, né à Carlstadt en Franconie, l'an 1477, mort en 1547, occupa une chaire de mathématiques à Nuremberg. Ses *Tables Astronomiques* (Wittemberg, 1588, in-4°) qu'il publia après celles de Regiomontan, & qui furent appellées *Resolutæ*, à cause de leur clarté, lui firent un nom célebre. On a encore de lui le recueil de ses *Œuvres Mathématiques*, Nuremberg, 1551, in-fol.

SCHONLEBEN, (Jean-Louis) né à Laubach en Carniole, étudia l'histoire avec succès, & mérita d'en être nommé professeur dans sa patrie. Ses souverains qui l'honorerent, en furent honorés à leur tour. Il composa une histoire savante de leur maison, intitulée: *Dissertatio de primâ origine Domûs Habsburgo-Austriacæ*, in-fol. Après avoir rendu cet hommage littéraire à ses maîtres, il en rendit un pareil à son pays. Il en fit l'histoire sous ce titre: *Carniola antiquæ & novæ*, jusqu'à l'an 1000, 3 tom. in-fol. Cet auteur mourut au commencement du 18e. siecle.

SCHOOCKIUS, (Martin) né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur en langues, en éloquence & en histoire, en physique & en logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, & enfin à Francfort-sur-l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, &c., in-12 & in-8°, dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont: I. *Exercitationes variæ*, 1663, in-4°, qui ont reparu avec ce titre: *Martini*

*Themidis Exercitationes*, 1688, in-4°. II. Des *Traités sur le Beurre*. III. Sur *l'aversion pour le Fromage*. IV. Sur *l'Œuf & le Poulet*. V. Sur *les Inondations*. VI. *De Harengis, seu Halecibus*. VII. *De signaturis fœtûs*. VIII. *De Ciconiis*. IX. *De scepticismo*. X. *De sternutatione*. XI. *De Cerevisia*. XII. *Tractatus de Turffis*. XIII. *De Statu reipublicæ fœderati Belgii*. XIV. *De imperio maritimo*. XV. *De natura soni*. XVI. *De Nihilo*. XVII. *De Lingua Hellenistica*. XVIII. *Admiranda Methodus novæ philosophiæ* contre Descartes. XIX. Des Ecrits de controverse, qui prouvent qu'il entendoit mieux les matières de beurre & de fromage, que celles de la Religion. Vossius, offensé de son humeur satyrique, l'appelle tout uniment *impudentissima bestia*.

SCHOONHOVIUS, (Florent) poëte, né à Goude en 1594, s'appliqua toute sa vie à la poésie. Les démêlés des différentes sectes de son pays lui ayant fait reconnoître la nécessité d'un juge visible, il se fit catholique & mourut vers 1648, après avoir publié : I. *Poëmata*, Leyde, 1613. Ce sont des Pastorales & des Odes. II. *Emblemata*, Amsterdam, 1618, in-4°. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poëtes de la classe moyenne.

SCHOREL, (Jean) peintre, natif d'un village nommé Schorel en Hollande, étudia quelque tems sous Albert Durer. Un Religieux qui alloit à Jérusalem, engagea Schorel à le suivre. Ce voyage lui donna occasion de dessiner les lieux sanctifiés par la présence de Jesus-Christ, & les autres objets qui peuvent intéresser la curiosité ou la piété. Il parcourut ensuite l'Europe. S'étant arrêté pendant quelque tems en Italie, le pape Adrien VI lui donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvédere; mais la mort de ce pontife, qui survint un an après, engagea Schorel à s'en retourner dans sa patrie, & dans sa route il passa par la France, où François I voulut inutilement le retenir. Ce peintre, recommandable par la connoissance de la poésie, de la musique, des langues & par l'intégrité de ses mœurs, mourut en 1572, à 76 ans. Le roi de Suede, pour lequel il avoit fait un tableau de la *Vierge*, lui fit présent d'un anneau d'or.

SCHORUS, (Antoine) grammairien, natif d'Hooghstrate en Brabant, embrassa la religion protestante, & mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs bons ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : I. *Thesaurus Ciceronianus*, Strasbourg, 1570, in-4°. II. *Phrases Linguæ Latinæ è Cicerone collectæ*, in-8°, Bâle, 1550, & Tubinge, 1728. III. *Ratio discendæ, docendæque Linguæ Latinæ ac Græcæ*, in-8°. IV. Une Comédie latine, intitulée : *Eusebia, sive Religio*, qu'il fit représenter par ses écoliers en 1550 à Heidelberg, où il étoit professeur de belles-lettres; & comme dans cette piece satyrique il vouloit prouver que les grands méconnoissoient la Religion, & qu'elle n'étoit accueillie que

par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville. — On croit que Henri SCHORUS, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de grammaire, imprimés à Strasbourg, étoit le fils d'Antoine Schorus.

SCHOT *ou* SCOT, (Reginald) gentilhomme Anglois, est auteur d'un livre latin, où il a entrepris de prouver que tout ce que l'on dit des magiciens & des sorciers est fabuleux, ou se peut expliquer par des raisons naturelles. Il parut en 1584, in-4°, & fut condamné au feu en Angleterre. *Voyez* DELRIO, HAEN, MÉAD.

SCHOTANUS, (Christian) ministre Protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de la langue grecque & de l'histoire ecclésiastique, & prédicant à Franeker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : I. *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise jusqu'en 1558*, in-fol. Ces deux ouvrages sont en flamand. Il y parle des Catholiques avec la partialité si ordinaire aux Protestans. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ Veteris Testamenti, sive Exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi & Josephi*, 1664, 2 vol. in-fol. A voir le titre, on croit que c'est un commentaire pour éclaircir le texte de ces historiens suivant les regles de la critique, & dans la réalité ce n'est que le résultat informe des leçons de l'auteur. Schotanus a eu un fils nommé JEAN, qui a été professeur de philosophie à Franeker, mort l'an 1699. Il a fait des *Paraphrases* en vers sur les *Méditations* de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, & attaque, mais bien foiblement, l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT *ou* SCHOT, (André) né à Anvers en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Busbec & plusieurs savans. Il alla ensuite en Espagne, & emporta aux concours une chaire de la langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, le voulut avoir chez soi; il vécut quelque tems avec ce prélat, se fit ensuite Jésuite en 1586, & fut nommé professeur en éloquence à Rome. Il retourna ensuite à Anvers, où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1629, dans sa 77e. année. C'étoit un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. Les Hétérodoxes l'ont autant loué que les Catholiques. On a de lui : I. Traduction de *Photius*, imprimée à Paris en 1606, in-fol.; elle manque d'exactitude & de précision. II. La premiere édition de l'*Historia Augusta* de Sextus Aurelius, 1579. III. Des éditions de *Cornelius Nepos*, Francfort, 1600, in-folio; de *Pomponius Mela*, Anvers, 1582, in-4°; de *Séneque* l'orateur, avec des Supplémens où il y avoit des lacunes, Paris, 1606, in-folio; de *S. Basile le Grand*, avec des notes, 1616, in-folio; des *Commentaires* sur le *Pentateuque* de S. Cyrille, grec & latin; des *Epîtres* de S. Isidore

de Peluse, grec & latin, Rome, 1629, premiere édition; des *Antiquités Romaines* de Rosin, avec des additions, Cologne, 1645, in-4°; des *Epîtres* de Paul Manuce, Cologne, 1624; des *Œuvres* de Louis de Grenade, 1628; de la *Sicilia, Magna Græcia*, &c., de Hubert Goltzius, avec des notes, 1617, in-folio; des *Fasti Romani* du même auteur, 1618, in-folio; des *Œuvres* d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des notes, &c., Tournay, 1610. IV. *Vitæ comparatæ Aristotelis & Demosthenis*, Ausbourg, 1603, in-4°. V. *Eloge funebre d'Antoine Augustin, archevêque de Tarragone*, 1586, & avec les *Dialogues* de ce prélat, publiés avec des notes par Etienne Baluze. VI. *De Bono silentii religiosorum & sæcularium*. VII. *De sacris & catholicis S. Scripturæ interpretibus*, Cologne, 1618, in-4°. VIII. *Adagialia sacra Novi-Testamenti græcè & latinè*, Anvers, 1629, in-4°. IX. *Litteræ Japonicæ*. X. *Tabulæ rei nummariæ*, 1615, in-8°. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola & Ciacconius. XI. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ Scriptores*, Francfort, 1606-1608, 4 vol. in-fol. XII. *De Priscâ religione ac diis gentium*, dans l'édition qu'il a donnée des *Dialogues* d'Antoine Augustin, Anvers, 1617, in-fol., &c. On lui attribue encore la *Bibliotheque d'Espagne*, in-4°, en latin; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir. — François SCHOTT, son frere, membre de la régence d'Anvers, mort en 1622, est connu par son *Itinerarium Italiæ, Germaniæ, Galliæ, Hispaniæ*, Vienne, 1601, in-8°.

SCHOTT, (Gaspar) Jésuite, né dans le dioceſe de Würtzbourg en 1608, entra chez les Jésuites en 1627, & fut envoyé pour enseigner la physique & les mathématiques à Palerme en Sicile, ce qu'il fit pendant plusieurs années avec un succès éclatant. Il alla ensuite à Rome, & se lia avec le célebre P. Kircher, d'une amitié que la conformité des goûts pour les sciences, rendoit intime. Il retourna dans sa patrie, ou après avoir enseigné les mathématiques, il mourut le 20 mai 1666. On a de lui divers ouvrages qui prouvent beaucoup d'érudition. Les plus connus sont: I. Sa *Physica curiosa, sive Mirabilia naturæ & artis*. Cet ouvrage, réellement curieux, est en 2 vol. in-4°. L'auteur y a compilé beaucoup de singularités sur les hommes, sur les animaux, sur les météores. On y trouve des recherches sur les monstres & sur divers phénomenes où la nature semble s'écarter de ses loix. L'auteur montre, dans quelques endroits, autant de crédulité que de savoir; il dit tout bonnement, que les animaux qui ont peuplé l'Amérique, y ont été vraisemblablement transportés par les anges. La partie qui contient les *mirabilia artis*, est la plus estimée. II. *Magia naturalis & artificialis*, 1677, 4 vol. in-4°: plein de recherches & de connoissances physiques & statiques. III. *Technica curiosa*, Nuremberg, 1664, in-4°. IV.

*Machina hydraulico-pneumatica*, 1657, in-4°. V. *Pantometrum Kircherianum sive instrumentum geometricum novum*, 1660. VI. *Itinerarium staticum Kircherianum*, 1660. VII. *Encyclopedia*, 1661. C'est un cours de mathématiques. VIII. *Mathesis Cæsarea*, 1662, 2 vol. in-4°. IX. *Anatomia physico-hydrostatica fontium & fluminum*, 1663, in-8°. X. *Arithmetica practica generalis & speculativa*, 1663, in-8°. XI. *Schola stegano-graphica*, 1664, in-4°. XII. *Organum mathematicum*, 1668, in-4°. La physique usuelle & expérimentale fut le principal objet de ses recherches & de ses travaux. On fait peu d'expériences maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat & l'application dans les écrits du P. Schott; cependant il n'est presque cité nulle part : on en sent facilement le motif. M. Mercier, abbé de S. Leger de Soissons, a donné une *Notice raisonnée des Ouvrages du P. Schott*, Paris, 1785, 1 vol. in-8°. Il y démontre que ce savant s'est occupé ou plutôt amusé de ces découvertes qui font aujourd'hui tant de bruit; telles que les têtes parlantes, l'instruction des sourds & muets, la palingénésie des plantes, la marche sur les eaux, les écritures cachées, &c. L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siecle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confians à se les attribuer. En restituant ces larcins au vrai propriétaire, si M. Mercier a excité les plaintes des charlatans modernes, il n'a pu manquer d'obtenir les suffrages du public juste & impartial. Le célebre Bayle, plus honnête & plus vrai que ces plagiaires, avoue que le P. Schott lui a donné les premieres idées de sa machine pneumatique. *Voyez* KIRCHER Athanase.

SCHRÆDER *ou* SKYTTE, (Jean) ministre d'état en Suede, né de parens obscurs à Nicoping, mort à Stockholm en 1645, avoit été précepteur de Gustaphe-Adolphe qui le créa baron, & l'employa en diverses ambassades. On a de lui des *Harangues* & d'autres ouvrages.

SCHREVELIUS, (Corneille) né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, & remplit cet emploi jusqu'à sa mort arrivée le 11 septembre 1664. Il a travaillé plus qu'aucun autre aux éditions d'auteurs classiques, faites en Hollande, & connues sous le nom de *Variorum*, qui sont fort belles & correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût & de discernement. On a de lui un *Lexicon Grec & Latin*, Leyde, 1647, in-8°, augmenté par Joseph Hill, 1676, in-4°. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam, 1710; Paris, 1752, & Dresde, 1762. C'est son meilleur ouvrage; on s'en sert dans plusieurs colleges. On auroit bien fait d'en ôter une fade raillerie du purgatoire : mais tel est l'esprit de secte, il infecte tout ce qu'il touche; il faut qu'il dogmatise même dans les ouvrages de Grammaire. — Son pere, Théodore SCHREVELIUS, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur

des colleges d'humanités de Harlem & de Leyde, & donna une *Hiſtoire de la Ville de Harlem* en latin, Leyde, 1647, in-4°.

SCHROEDER, (Jean) né en Weſtphalie l'an 1600, s'appliqua à la médecine, exerça ſa profeſſion dans les armées Suédoiſes, & fut nommé phyſicien de la ville de Francfort où il mourut le 30 janvier 1684. On a de lui : *Pharmacopœia medico-chymica*, Francfort, 1677, in-4°, & en allemand, Nuremberg, 1685, in-4°. Boerhave parle avec éloge de cet ouvrage dans ſa *Methodus ſtudii medici ;* mais Haller dans ſes notes ſur la *Methodus* en parle moins avantageuſement.

SCHULEMBERG, (Jean de) comte de Mondejeu, après avoir ſervi long-tems contre les Eſpagnols, fut fait gouverneur d'Arras en 1652. Deux ans après, il en ſoutint le ſiege avec tant d'habileté, qu'il força les Eſpagnols de le lever avec perte de leurs bagages, munitions & artillerie. Ce ſervice lui valut le bâton de maréchal de France en 1658. Il mourut 10 ans après, ſans poſtérité, après avoir été décoré du titre de chevalier des ordres du roi en 1661.

SCHULEMBOURG, (Mathias Jean, comte de) né en 1661, ſe conſacra à la guerre dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il ſe mit au ſervice du roi de Pologne, qui lui confia en 1704 les troupes Saxones dans la grande Pologne. Schulembourg, pourſuivi par le roi Charles XII, & ſe voyant à la tête d'une armée découragée, ſongea plus à conſerver les troupes de ſon maître, qu'à vaincre. Ayant été attaqué avec ſon petit corps de troupes le 7 novembre de cette année, près de Punitz, par le roi de Suede, fort de 1000 hommes de cavalerie, il ſut ſe poſter ſi avantageuſement, qu'il déconcerta toutes ſes meſures. Après cinq attaques, Charles fut obligé de ſe retirer, laiſſant les Saxons maîtres du champ de bataille. Cette action fut regardée comme un coup de maître, & Charles XII ne put s'empêcher de dire : *Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus.* Ce héros fut battu l'année d'après ; mais ſans que ſes défaites altéraſſent ſa gloire. En 1708, il obtint le commandement de 9000 hommes, que le roi Auguſte donna à la ſolde des Hollandois, & il ſe trouva l'année d'après à la bataille de Malplaquet. Le prince Eugene, témoin de ſon courage, conçut dès-lors pour lui l'eſtime la plus ſincere. Schulembourg ayant quitté le ſervice polonois en 1711, pour paſſer à celui de Veniſe ; ce prince le recommanda en termes ſi forts, que la république lui donna 10,000 ſequins par an, & le commandement de toutes ſes forces par terre. Son courage fut bientôt néceſſaire aux Vénitiens. Les Turcs tournerent leurs regards, en 1716, ſur l'iſle de Corfou, qui eſt comme l'avant-mur de Veniſe. Ils aborderent dans cette iſle avec 30,000 hommes, munis d'une nombreuſe artillerie, & les firent avancer vers la forteresſe qu'ils commencerent à aſſiéger vigoureuſement. Schulembourg, qui s'y étoit ren-

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

fermé de bonne heure, soutint avec tant de courage les assauts, & fit des sorties si vives, que les Turcs furent obligés, la nuit du 21 août, de lever le siege de cette place. Ils abandonnerent leur camp, leur artillerie, plusieurs milliers de buffles & de chameaux, & laisserent un nombre considérable de leurs morts sans sépulture. Schulembourg fit rétablir ensuite tout ce qui avoit été endommagé; il forma des projets pour mieux fortifier l'isle de Corfou; il mit une garnison dans l'isle de Maura, que les Turcs avoient abandonnée. Après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un général expérimenté, il s'en retourna vers la fin de l'année à Venise, où il fut reçu avec les marques d'estime qu'il méritoit. On augmenta sa pension. On lui fit présent d'une épée enrichie de diamans. On lui fit dresser une statue dans l'isle de Corfou, & un monument dans l'arsenal de Venise. En 1726, il fit un voyage en Angleterre, pour aller voir sa sœur, qui étoit comtesse de Kendale: George I l'accueillit avec distinction. Après avoir été comblé d'honneurs, il s'en retourna à Venise, où il mourut en 1743. Schulembourg fut pendant plus de 28 ans général feld-maréchal au service de la république.

SCHULTENS, (Albert) né à Groningue, montra beaucoup de goût pour les livres arabes. Il devint ministre de Wassenaer, & 2 ans après, professeur en langues orientales à Franeker. Enfin on l'appella à Leyde, où il enseigna l'hébreu & les langues orientales avec réputation jusqu'à sa mort, arrivée en 1750, âgé d'environ 70 ans, & selon d'autres en 1741. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui sont aussi remarquables par la justesse de la critique, que par la profondeur de leur érudition. Les principaux sont: I. Un *Commentaire sur Job*, 2 vol. in-4°. II. Un *Commentaire sur les Proverbes*, in-4°. III. Un livre intitulé: *Vetus & regia via hebraïzandi*, in-4°. IV. Une *Traduction* latine du livre arabe d'Hariri. V. Un traité des *Origines hébraïques*. VI. Plusieurs Ecrits contre le système de Gousset. Il y soutient que pour avoir une parfaite intelligence de l'hébreu, il faut y joindre l'étude de l'arabe. VII. *La Vie de Saladin*, traduite de l'arabe, Leyde, 1732, in-fol. VIII. *Animadversiones Philologicæ & criticæ ad varia loca Veteris Testamenti*. IX. Une bonne *Grammaire Hébraïque*. X. *De Palma ardente*, Franeker, 1729.

SCHULTING, (Corneille) né à Steenwyck, dans l'Over-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de S. André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir & assez de critique pour le tems où il vivoit. Les principaux sont: I. *Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus*, Cologne, 1585, in-fol. II. *Bibliotheca Ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione & illustratione Missalis & Breviarii*, Cologne, 1599, 4 vol. in-fol. Il y fait voir l'antiquité des offices de l'Eglise & combat les liturgies

des

des Protestans. Cet ouvrage qui a demandé des recherches infinies, n'est pas commun. III. *Bibliotheca Catholica contrà Theologiam Calvinianam*, Cologne, 1602, 2 vol. in-4°. IV. *Hierarchica Anacrysis*, Cologne, 1604, in-fol. Il y donne une liste raisonnée des colloques que les différentes sectes des Protestans ont tenus entre eux, & montre combien ils sont différens des synodes de l'Eglise catholique.

SCHULZE, (Jean-Henri) médecin, né à Colbitz, dans le duché de Magdebourg, l'an 1687, fut professeur à Hall & mourut en 1745. Il avoit beaucoup de connoissances, sur-tout dans l'anatomie, & possédoit bien les langues grecque & arabe. On a de lui : I. *Historia Medicinæ a rerum initio ad annum urbis Romæ 535 deducta*, Leipsig, 1728, in-4°. On y trouve beaucoup de choses, mais écrites d'après des mémoires peu sûrs, sur la médecine des Chinois, des Malabares & des Egyptiens. L'*Histoire de la Médecine* de Daniel le Clerc lui a été d'une grande utilité. II. *Physiologia Medica*, Hall, 1746, in-8°. Il s'y éloigne de tout ce qui a l'air de système. III. *Pathologia generalis & specialis*, 1747. IV. *De Materia medica*. V. *Dissertationes medicæ & historicæ*, &c.

SCHUPPACH, (Michel) médecin de Lagnau, dans le canton de Berne, mort en 1781, se rendit célebre par l'usage qu'il fit des simples de son pays, & par le talent de juger des maladies à la vue des urines ; ce qui lui a fait donner par Voltaire le nom de *Médecin des urines*. Il est constant qu'il opéra un grand nombre de guérisons, que sa maniere de raisonner sur les maladies étoit juste, qu'il en saisissoit très-bien les indications, que ses remedes n'avoient rien d'inquiétant ni de hasardé, & qu'il parut rappeller la médecine à sa notion primitive, en la rapprochant de la marche & du vœu de la nature. Bernard Palissy fait mention d'un médecin du Poitou qui se fit aussi une grande réputation par l'inspection des urines, en tâchant d'ailleurs de connoître l'état des malades par un petit stratagême indigne d'un homme instruit. Mais il est certain que le bon Schuppach n'y mettoit aucun artifice de ce genre.

SCHUPPIUS, (Jean-Balthasar) né à Giessen en 1610, fit divers voyages littéraires, & occupa différentes places, entr'autres celle de pasteur à Hambourg en 1661. On a de lui des ouvrages de littérature & de philosophie, imprimés à Francfort en 1701, en 2 vol. in-8°. On estime ses *Oraisons latines*, & un petit traité en allemand, intitulé : L'*Ami au besoin*. Il avoit de l'esprit, des connoissances, mais trop de penchant à la satyre.

SCHURMAN, (Anne-Marie de) née à Cologne en 1607, de parens calvinistes, montra un génie précoce. Ses parens se transporterent en Hollande pour y faire fréquenter les écoles de leur religion à leurs enfans. Elle s'appliqua à la musique, à la sculpture, à la peinture, à la gravure, & y réussit parfaitement. Elle étoit sur-tout habile à peindre en mignature,

& à faire des portraits sur verre avec la pointe d'un diamant. Le latin, le grec, l'hébreu lui étoient si familiers, que les plus habiles en étoient surpris. Elle parloit aussi facilement le françois, l'italien, l'anglois, & savoit la géographie. En 1669, Labadie s'étant insinué auprès d'elle, lorsqu'elle étoit à Utrecht, lui inspira toutes ses rêveries. Elle vendit ses biens, abandonna les lettres, & se retira à Wyvert où elle mourut en 1673, à l'âge de 70 ans. Jamais les Protestans ne purent la ramener à leurs principes; elle voulut être l'architecte de sa foi comme Luther & Calvin. Contre l'esprit de la secte, dans laquelle elle avoit été élevée, elle avoit fait vœu de chasteté; cependant quelques auteurs lui font épouser Labadie, mais il paroît que c'est sans fondement. On dit qu'elle aimoit beaucoup à manger des araignées. On a d'elle divers ouvrages, qui ne justifient pas l'enthousiasme qu'elle inspira. Les principaux sont : I. Des *Opuscules*, dont la meilleure édition est celle d'Utrecht, 1652, in-8°. II. Deux *Lettres* que madame de Zonteland a traduites du flamand en françois, Paris, 1730, in-12: l'une roule sur la prédestination, l'autre sur le miracle de l'Aveugle-né. III. Des Poésies latines. IV. Une Dissertation latine sur cette question : *Si les femmes doivent étudier?* Leyde, 1641, in-8°, traduite en françois par Guillaume Colletet. On comprend qu'elle soutient l'affirmative; mais sa conduite & l'état de sa tête, sont une preuve de fait en faveur de la négative.

SCHURTZFLEISCH, (Conrad-Samuel) né en 1641 à Corbac, dans le comté de Waldech, docteur de Wittemberg, obtint dans cette université une chaire d'histoire, puis celle de poésie, & enfin celle de la langue grecque. Ces emplois ne l'empêcherent point de faire des voyages littéraires en Allemagne, en Angleterre, en France & en Italie. De retour à Wittemberg en 1700, il devint professeur d'éloquence, conseiller & bibliothécaire du duc de Saxe-Weimar, & mourut en 1708. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de poésie, de critique, de littérature, &c. Les plus connus sont : I. *Disputationes historicæ civiles* Leipsig, 1699, 3 volume in-4°. II. Trois vol. in-8° de *Lettres*. III. Une Continuation de *Sleidan* jusqu'en 1678. IV. Un grand nombre de *Dissertations* & d'*Opuscules* sur divers sujets, dans lesquels il a mis plus de citations que de raisonnemens. Il écrivoit avec facilité & avec netteté. — Il ne faut pas le confondre avec son frere Henri-Léonard SCHURTZFLEISCH, dont on a aussi quelques ouvrages, entr'autres : *Historia Ensiferorum ordinis Teutonici*, Wittemberg, 1701, in-12.

SCHUT, (Corneille) peintre, éleve de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, & d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui. — Il ne faut point le confondre avec Corneille SCHUT, son neveu, peintre

en portraits, mort à Séville en 1676.

SCHWARTZ, (Berthold) fameux Cordelier de la fin du 13e. siecle, originaire de Fribourg en Allemagne, passe pour l'inventeur de la poudre à canon & des armes à feu. Quelques auteurs ont attribué cette découverte à Roger BACON (*voyez ce mot*); mais elle appartient avec plus de vraisemblance à Schwartz, comme le prouve le baron de Bielfeld (*Progrès des Allemands dans les Sciences, &c., 1752, pag. 40*). M. Koch, dans son *Tableau des Révolutions*, Strasbourg, 1790, a traité cette matiere d'une maniere leste & arbitraire. Les Vénitiens se servoient du canon dès 1300, les Anglois peu de tems après, & les François dès 1338, comme l'observe du Cange d'après des registres de la chambre des comptes. On a beaucoup disputé sur la nature de cette découverte, que les uns regardent comme un des plus grands malheurs de l'humanité, & d'autres comme un moyen moins destructeur que ceux qui servoient à la guerre des anciens. On peut croire effectivement qu'il périssoit autrefois plus de monde dans les batailles, mais une bataille décidoit du sort des peuples, au-lieu que le genre de tactique que la poudre a produit, multiplie les batailles, les sieges & toutes les opérations de la guerre, immole durant une longue suite d'années les peuples tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, & n'est presque jamais suivi d'une tranquillité durable; à cela l'on doit ajouter qu'elle a détruit les ressources de la valeur, du courage personnel, les avantages de la force & du génie des subalternes & du soldat, en commettant à la masse plus ou moins grande du bronze foudroyant la décision d'une victoire que les individus ne peuvent plus fixer: par la même raison elle a renversé les murs de la liberté; le despotisme seul a trouvé chez elle la garantie de ses loix, parce qu'il possede seul les moyens de la mettre en action. *Voyez* POLI Martin.

SCHWARTZ, (Christophe) peintre, né à Ingolstadt vers l'an 1550, mourut à Munich en 1594. L'excellence de ses talens le fit nommer le Raphaël d'Allemagne. Il travailla à Venise sous le Titien, & l'étude particuliere qu'il fit des ouvrages du Tintoret, le porta à imiter la maniere de cet illustre artiste. Schwartz réussissoit dans les grandes compositions; il avoit un bon coloris & un pinceau facile. Il a peint tant à fresque qu'à l'huile. L'électeur de Baviere le nomma son premier peintre, & l'occupa beaucoup à orner son palais.

SCHWARTZ, (*Ignatius*) né à Mickhusen en Suabe, en 1690, entra chez les Jésuites, enseigna la morale & l'histoire dans l'université d'Ingolstadt, & mourut à Ausbourg en 1763, après avoir publié: I. *Collegia historica*, 1734-1737, 9 vol. in-8°; ouvrage très-estimé, plein de recherches & de bonne critique, qu'on peut regarder comme un des derniers fruits du génie de l'Histoire, abandonnée depuis aux caprices & aux damnables préjugés des barbouilleurs qui s'en sont uni-

verſellement emparés. II. *Inſtitutiones hiſtoricæ*, 2 vol. in-8°, 1729, c'eſt comme l'Introduction à l'ouvrage précédent. III. *Inſtitutiones juris univerſalis*, Ausbourg, 1743, &c.

SCHWEDENBORG, *voy.* SWEDENBORG.

SCHWENCKFELD, (Gaſpar de) né l'an 1490, dans ſon château d'Oſſig, au duché de Lignitz en Siléſie, ſoutint d'abord le parti des Proteſtans; mais peu après il les attaqua dans un *Traité de l'abus qu'on fait de l'Evangile en faveur de la ſécurité charnelle*. Cet ouvrage l'engagea dans une conférence avec Luther en 1525. Ses erreurs particulieres le firent également rejeter des Catholiques, des Luthériens & des Calviniſtes. Devenu odieux à tous les partis, il fut chaſſé de la Siléſie, où il avoit déjà fait un grand nombre de partiſans. Il roula de lieu en lieu, ſans être preſque nulle part en ſûreté; & mourut à Ulm en 1561, à 71 ans. Toutes ſes *Œuvres* ont été recueillies & imprimées en 1564, in-fol., & en 1592 en 4 vol. in-4°. On trouve encore aujourd'hui dans quelques villages de Siléſie, des Schwenckfeldiens. Son Traité *De Statu, officio & cognitione Chriſti*, 1546, in-8°, de 22 pages, eſt très-rare & recherché des curieux. Jean Milan a publié un excellent ouvrage ſur les erreurs de ces ſectaires, & ſur les moyens de les ramener, ſous ce titre: *Quinque demonſtrationes ex principiis a quolibet Chriſtiano admiſſis, neminem ſanæ mentis & ſalutis amantem in ſecta Schwenkfeldianâ perſeverare poſſe*, Neiſs, 1720, in-8°, avec la Défenſe de cet ouvrage, Prague, 1721.

SCHWENCKFELT, (Gaſpar) médecin de Greiffenberg en Siléſie, exerça ſa profeſſion à Gorlitz en 1609. On a de lui: I. *Theſaurus pharmaceuticus*, Francfort, 1680, in-8°. II. *Stirpium & foſſilium Sileſiæ catalogus*, Leipſig, 1600, in-4°. III. *Theriotropheium Sileſiæ*, Lignitz, 1603, in-4°. C'eſt une deſcription des quadrupedes, oiſeaux, reptiles, inſectes, &c., de la Siléſie. IV. *Deſcriptio & uſus Thermarum Hirsbergenſium*, Gorlitz, 1607, in-8°.

SCHWENTER, (Daniel) natif de Nuremberg, profeſſa pendant 28 ans à Altorf les mathématiques, juſqu'en 1636, qu'il mourut dans ſa 51e. année. Sa femme l'avoit devancé de quelques jours dans ce fatal paſſage, ainſi que deux jumeaux dont elle étoit nouvellement accouchée. Un même tombeau les réunit tous les quatre. On a de Schwenter: I. Des Récréations philoſophiques & mathématiques, intitulées: *Deliciæ Phyſico-Mathematicæ*. II. Une *Géométrie pratique*, &c.

SCHWERIN, (Chriſtophe, comte de) gouverneur de Neiſs & de Brieg, général, feld-maréchal au ſervice du roi de Pruſſe, né le 26 octobre 1684, s'éleva par ſon mérite, & gagna la bataille de Molwitz, le 10 avril 1741, dans le tems que les Pruſſiens la croyoient perdue. Il ſe ſignala dans tous les combats qui ſe donnerent depuis contre les Autrichiens, & fut tué à la bataille de Prague en 1757. Le roi de Pruſſe lui fit dreſſer en 1769 une ſtatue de marbre ſur la place Guillaume

à Berlin, & l'empereur Joseph II, un monument en 1783, dans l'endroit où il mourut.

SCILURUS, roi des Scythes, qui avoit 80 enfans mâles, étant prêt à mourir, les exhorta à vivre en bonne intelligence. Pour leur faire comprendre ce que peut l'union, il se fit apporter un faisceau de flêches, & le donna à chacun d'eux pour le rompre; ce qui leur fut impossible. Il tira ensuite les fleches l'une après l'autre, & les rompit lui-même fort facilement, leur faisant connoître par cet emblême, que tant qu'ils demeureroient unis, rien ne seroit capable de les vaincre; mais qu'au contraire s'ils se divisoient par des haines & des dissentions, les ennemis les moins puissans parviendroient aisément à les subjuguer. Ce langage typique, très-propre à rendre sensibles & à imprimer dans la mémoire des vérités utiles, étoit en grand usage chez les anciens. Les Prophetes l'ont souvent employé. *Voyez* EZÉCHIEL.

SCIOPPIUS, (Gaspar) né dans le Haut-Palatinat en 1576, étudia dans les universités de sa patrie avec tant de succès, qu'à l'âge de 16 ans il avoit déjà la réputation d'un bon auteur. Son cœur ne répondit pas à son esprit, naturellement emporté & méchant. Il abjura la religion protestante, & se fit catholique vers l'an 1599; mais sans changer de caractere. Il devint l'Attila des écrivains; il avoit tout ce qu'il falloit pour bien jouer ce rôle; de l'imagination, de la mémoire, beaucoup de littérature, & une présomption démesurée. Les mots injurieux de toutes les langues lui étoient connus, & il les employoit fréquemment. Il joignoit à cette belle érudition, une ignorance complette des usages du monde; il n'avoit ni décence dans la société, ni respect pour les grands. C'étoit un frénétique d'une espece nouvelle, débitant de sang-froid les calomnies les plus atroces. Joseph Scaliger fut sur-tout l'objet de sa fureur & de ses satyres. Cet homme vain ayant donné une prétendue Histoire de sa famille, alliée selon lui à des princes; Scioppius détruisit toutes les prétentions de Scaliger qui, à son tour, découvrit toutes les taches de la famille de son adversaire. Son libelle intitulé: *La Vie & les Parens de Gaspar Scioppius*, nous apprend la généalogie de ce Cerbere de la littérature. Mais les horreurs publiées sur la famille de Scioppius, ne lui semblerent qu'une invitation à mieux faire. Il ramassa toutes les médisances, toutes les calomnies répandues contre Scaliger, & il en fit un gros volume, sous lequel il s'efforça de l'écraser. Baillet dit que *Scioppius y passa les bornes d'un correcteur de college, & d'un exécuteur de la haute-justice.* Personne n'entendoit comme lui les représailles. Il traita avec le dernier mépris Jacques I, roi d'Angleterre, dans son *Ecclesiasticus*, Harbourg, 1611, in-4°; & ses deux plus zélés partisans, Casaubon & du Plessis-Mornay, parce qu'ils l'avoient contredit sur un point d'érudition. On fit brûler publiquement son libelle à Londres. Son effigie fut pendue

dans une comédie représentée devant le monarque, qui lui fit donner des coups de bâton par le moyen de son ambassadeur en Espagne, & porta la vengeance au point de balancer les sottises de son adversaire. Dans ses démêlés avec les Jésuites, Scioppius publia contre la société plus de 30 libelles diffamatoires dont on a la liste. Il s'occupa sur la fin de ses jours, de l'explication de l'*Apocalypse*, & mourut en 1649, âgé de 74 ans, à Padoue. On a de lui 104 ouvrages, dans lesquels on remarque de la littérature & quelqu'esprit. Les principaux sont : I. *Verisimilium libri IV*, 1596, in-8°. II. *Commentarius de Arte criticâ*, 1661, in-8°. III. *De suâ ad Catholicos migratione*, 1600, in-8°. IV. *Notationes criticæ in Phædrum, in Priapeia*, Padoue, 1664, in-8°, qu'on peut joindre aux *Variorum*. V. *Suspectarum Lectionum libri V*, 1664, in-8°. VI. *Classicum Belli sacri*, 1619, in-4°. VII. *Collyrium regium*, 1611, in-8° : bon ouvrage qui auroit pu effectivement dessiller les yeux du roi Jacques I, si l'humeur dogmatisante ne l'avoit empêché de les ouvrir à la lumiere. VIII. *Grammatica Philosophica*, 1664, in-8°. IX. *Relatio ad Reges & Principes de Stratagematibus, &c., Societatis Jesu*, 1641, in-12. Il publia ce libelle sous le nom d'*Alphonse de Vargas*. Il avoit été d'abord très-lié avec les Jésuites; mais ces Peres n'ayant pas été favorables à une requête qu'il avoit présentée à la diete de Ratisbonne en 1630, pour obtenir une pension : requête renvoyée aux Jésuites, confesseurs de l'empereur & des électeurs; Scioppius tourna toute son artillerie contre eux. Bellarmin avoit cependant loué en lui *peritiam Scripturarum sacrarum, zelum conversionis Hæreticorum, libertatem in Thuano reprehendendo*, &c.; mais il oublia ces éloges, pour ne s'occuper que du refus qu'il leur attribuoit.

SCIPION, (*Publius-Cornelius*) surnommé l'*Africain*, fils de Publius-Cornelius Scipion consul l'an 218 avant J. C., n'avoit pas encore 18 ans, lorsqu'il sauva la vie à son pere à la bataille du Tesin. Après celle de Cannes, il empêcha la noblesse Romaine d'abandonner Rome. Son pere & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de 24 ans. Il en fit la conquête en moins de 4 années, battit l'armée ennemie, & prit Carthagene en un seul jour. La femme de Mardonius & les enfans d'Indibilis, qui étoient des principaux du pays, s'étant trouvés parmi les prisonniers, le généreux vainqueur les fit mener honorablement à leurs parens. Cette conduite contribua autant à ses victoires que son courage. Il mit fin à la guerre d'Espagne, par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, où il défit plus de 50,000 hommes de pied & 4000 chevaux. Il fut fait consul l'an 205 avant J. C. Scipion porta la guerre en Afrique. Il battit Asdrubal, un des meilleurs généraux Carthaginois, & vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il surprit d'abord son

camp pendant la nuit, y mit le feu, & enſuite il le défit en bataille rangée. Les ſuites de cette victoire furent étonnantes, & peut-être elles l'auroient été davantage, ſi Scipion eût marché droit à Carthage. Le moment paroiſſoit favorable; mais il crut, comme Annibal aux portes de Rome, qu'avant de faire le ſiege d'une capitale, il falloit s'établir ſolidement. L'année ſuivante il y eut une entrevue entre ces deux fameux capitaines, pour y parler de paix; mais ils ſe ſéparerent ſans convenir de rien, & ils coururent aux armes. La bataille de Zama fut donnée; elle décida entre Rome & Carthage. Annibal, après avoir long-tems diſputé le terrain, fut obligé de prendre la fuite. Vingt mille Carthaginois reſterent ſur le champ de bataille, & autant furent faits priſonniers. Cette victoire produiſit la paix la plus avantageuſe pour Rome. Scipion fut honoré du triomphe & du ſurnom d'*Africain*. On accorda à chacun de ſes ſoldats deux arpens de terre pour chaque année qu'ils avoient porté les armes en Eſpagne & en Afrique (ce qui prouve combien l'Italie étoit encore peu peuplée à cette époque). L'an 194 avant J. C., il obtint une ſeconde fois le conſulat; mais les intrigues de ſes concurrens affoiblirent ſon crédit. Las de lutter contre eux à Rome, il paſſa en Aſie, où, de concert avec ſon frere, il défit Antiochus, l'an 189 avant J. C. Revenu à Rome après qu'Antiochus ſe fut ſoumis aux conditions qu'on voulut, il fut traduit devant le peuple par les deux Petilius. Ces tribuns l'accuſerent de péculat à la ſollicitation de Caton, qui croyoit que les victoires ne devoient pas couvrir les délits des généraux. Ils prétendirent qu'il avoit tiré de grandes ſommes d'Antiochus, pour lui faire accorder une paix avantageuſe. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, ſe réduiſit à ſoutenir le triſte rôle d'accuſé. Il ſe contenta le premier jour de faire le récit de ſes exploits & de ſes ſervices. Cette défenſe fut reçue avec applaudiſſement. Le ſecond jour fut encore plus glorieux pour lui: « Tribuns du peuple, dit-il, » & vous, citoyens, c'eſt à » pareil jour que j'ai vaincu » Annibal & les Carthagi- » nois: Venez, Romains, allons » dans les temples rendre aux » dieux de ſolemnelles actions » de graces ». On le ſuivit en effet, & les tribuns reſterent ſeuls avec le crieur qu'ils avoient amené pour citer l'accuſé. Cependant ce genre de défenſe ne prouvoit pas la fauſſeté de l'accuſation. L'affaire fut agitée une 3e. fois; mais Scipion n'étoit plus à Rome. Il s'étoit retiré à ſa maiſon de campagne à Literne, où il mourut peu de tems après, l'an 180 avant J. C., avec la réputation d'un général qui joignoit à de grandes vues une exécution prompte. On fait l'exemple de continence qu'il donna pendant la guerre d'Eſpagne. A la priſe de Carthagene, ſes ſoldats lui amenerent une jeune Eſpagnole, trouvée dans la ville. Sa beauté ſurpaſſoit l'éclat de ſa naiſſance, & elle étoit éperdument aimée d'un prince Celtibérien, nommé

*Allutius* (voyez ce mot) auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa prisonniere, & la remit entre les mains de son pere & de son amant. Cette action ravit les Espagnols d'admiration; ils firent faire pour Scipion un bouclier d'argent, où elle étoit représentée en bas-relief. Ce bouclier retrouvé en 1656 dans le Rhône, près d'Avignon, s'est vu dans le cabinet du roi de France, jusqu'à l'époque de la révolution. Les autres nations & les auteurs de tous les siecles suivans, ont mis ce trait de continence entre les actions les plus héroïques de l'antiquité. Elle étoit néanmoins dans Scipion une espece d'inconséquence; car ce Romain n'étoit rien moins que chaste. Il étoit extrêmement adonné aux plaisirs sensuels, & n'y mettoit pas grande délicatesse. Il dérogea en cette occasion à ses principes ou à sa coutume; soit que la gloire qu'il prévoyoit devoir être le fruit d'une continence d'éclat, lui parût préférable à une jouissance passagere & vulgaire; soit que la satiété, effet de quelque débauche récente, l'eût rendu en ce moment insensible à un nouvel objet d'amour. Si on s'en rapporte au récit de Plutarque, ce n'est que par considération pour son caractere public, que Scipion rejeta cette occasion de lubricité. *Perlibenter accepissem si privatus neque cum imperio essem.* Un illustre orateur a fait avec l'action de Scipion & celle que feroit en pareil cas le dernier soldat chrétien, le parallele suivant. « Quelque grande que » soit votre action, dit-il en adressant la parole à ce Romain, « quelque sublime que » soit la vertu qui l'a produite, » la vertu du Chrétien est encore plus noble & plus pure. » Les soins d'une guerre importante dont vous étiez » chargé, ont pu distraire » votre grande ame des plaisirs » vulgaires; les ennemis de » votre nom qu'il falloit réduire au silence; deux illustres rivaux, un oncle & » un pere, qu'il falloit atteindre & surpasser; des peuples qu'il falloit vaincre par » les armes, gagner par les » bienfaits, étonner du moins » par votre générosité, étoient » autant de motifs qui pouvoient vous animer à ce sacrifice. Mais ce Chrétien » obscur, ce soldat perdu dans » les derniers rangs de sa légion, qui n'a rien à espérer » ni à redouter de la part des » hommes, qui ne sera ni puni » de son crime, ni loué de sa » vertu, ne se montrera ni » moins pur, ni moins retenu, » dans le tumulte & le désordre qui favoriseront sa » licence, dans le silence & les » ténebres qui cacheront sa » retenue, que si l'univers avoit » les yeux fixés sur lui pour » applaudir à sa réserve, & » que la renommée se tînt prête » à la publier ». L'abbé Seran de la Tour a donné, en 1738, une *Histoire* estimée de ce célebre Romain, pour servir de suite aux *Hommes illustres* de Plutarque, avec les observations du chevalier Folard sur la bataille de Zama, Paris, in-12. — Publius-Cornelius SCIPION son fils, fut fait prisonnier dans la guerre d'Asie,

& adopta le fils de Paul-Emile, qui fut nommé le *jeune Scipion l'Africain*, qui eſt le ſujet de l'article qu'on lit ici après le ſuivant.

SCIPION, (*Lucius-Cornelius*) ſurnommé l'*Aſiatique*, frere de Scipion l'Africain, le ſuivit en Eſpagne & en Afrique. Ses ſervices lui mériterent le conſulat, l'an 190 avant J. C. On lui donna alors la conduite de la guerre d'Aſie contre Antiochus, auquel il livra, de concert avec ſon frere, une ſanglante bataille dans les champs de Magnéſie, près de Sardes, où les Aſiatiques firent une très-grande perte. Le triomphe & le ſurnom d'*Aſiatique* furent la récompenſe de ſa victoire; mais à ſon retour à Rome, Caton le cenſeur fit porter une loi pour informer des ſommes d'argent qu'il avoit reçues d'Antiochus; & Lucius Scipion fut condamné à une amende pour le même crime de péculat, dont on avoit accuſé ſon frere. Ses biens furent vendus, & leur modicité parut le juſtifier: cependant cette même accuſation intentée contre les deux freres, a laiſſé des impreſſions fâcheuſes contre leur déſintéreſſement.

SCIPION, (*Publius-Æmilianus*) ſurnommé *Scipion l'Africain le jeune*, étoit fils de Paul-Emile, & fut adopté par Scipion, fils de l'Africain. Après avoir porté les armes ſous ſon pere, il alla ſervir en Eſpagne en qualité de tribun légionnaire. Quoiqu'âgé ſeulement de 30 ans, il annonça par ſes vertus & par ſa valeur ce qu'il ſeroit un jour. Un Eſpagnol, d'une taille giganteſque, ayant donné le défi aux Romains, Scipion l'accepta & fut vainqueur. Cette victoire accéléra la priſe d'Intercatie. Le jeune héros monta le premier à l'aſſaut, & obtint une couronne murale. De l'Eſpagne il paſſa en Afrique, & y effaça tous ſes concurrens. Phaméas, général de la cavalerie ennemie, le redoutoit tellement, qu'il n'oſoit paroître, quand c'étoit ſon tour d'aller en parti. Pénétré d'eſtime pour ce grand général, il paſſa enfin au camp des Romains pour vivre ſous ſa diſcipline. Le roi Maſiniſſa ne lui donna pas une moindre marque de ſa conſidération; il le pria, en mourant, de régler le partage de ſes états entre ſes trois fils. Scipion ayant brigué la charge d'édile, on le déſigna conſul l'an 148 avant J. C. quoiqu'il n'eût pas l'âge requis pour cette charge; mais Rome ſavoit faire des exceptions, & certainement Scipion les méritoit. Il eut, comme ſon aïeul adoptif, l'avantage d'être chargé de la guerre d'Afrique, avec la permiſſion de choiſir ſon collegue; &, par un nouveau trait de reſſemblance entr'eux, il ſe fit accompagner dans ces expéditions par Lælius, ſon intime ami, fils de cet autre Lælius qui avoit autrefois ſi bien ſecondé la valeur du grand Scipion. Le général Romain trouva le ſiege de Carthage moins avancé qu'il ne l'étoit à la fin de la premiere campagne. Les lignes des aſſiégeans n'étoient pas aſſez reſſerrées: pour remédier à ce défaut, il établit ſon camp ſur une langue qui formoit une communication en-

tre les terres & la presqu'isle, dans laquelle Carthage étoit située. Par ce moyen il ôtoit aux assiégés toute espérance de recevoir des vivres de ce côté-là ; mais ils pouvoient en faire venir par mer, attendu que les vaisseaux romains n'osoient s'approcher jusqu'à la portée des machines de guerre, qui les auroient accablés. Scipion leur enleva cette derniere ressource, en faisant fermer l'entrée de leur port par une longue & large digue de pierre ; cette digue avoit, dit-on, 24 pieds de large par le haut, & 92 par la base : travail immense & presqu'inconcevable. Les Carthaginois cependant en firent un encore plus surprenant. Leur ville contenoit (à ce que disent les calculs toujours exagérés des anciens) 700 mille habitans, qui tous à l'envi, hommes, femmes & enfans, s'employerent à creuser un nouveau port, & à construire une flotte. Les Romains eurent tout lieu d'être surpris, lorsque du milieu des dunes ils virent sortir 50 galeres qui s'avançoient en bel ordre, toutes prêtes à livrer bataille, & à soutenir les convois qu'on leur ameneroit. On croit que les Carthaginois firent une grande faute de ne point attaquer les vaisseaux romains dans cette premiere surprise ; ils ne donnerent bataille que 3 jours après, & elle ne fut pas à leur avantage. Le consul s'empara d'une terrasse qui dominoit la ville du côté de la mer, s'y retrancha, & y établit 4000 soldats pour y passer l'hiver. La suite de ces manœuvres fut la prise de Carthage qui fut livrée aux flammes. De retour à Rome ; il eut les honneurs du triomphe, & se rendit propre le surnom d'*Africain*, qu'il portoit déjà par droit de succession. Le consulat lui fut décerné pour la 2e. fois l'an 134 avant J. C. : il l'avoit été la 1re. fois pour aller détruire Carthage ; il le fut celle-ci pour aller détruire Numance. Il eut le bonheur de la prendre, & d'obtenir un second triomphe & le nom de *Numantin*. Quelque tems après, ayant aspiré à la dictature, les triumvirs le firent étrangler dans son lit. Ainsi périt le second Africain, qui égala ou même surpassa le vainqueur d'Annibal, par sa valeur, par son activité, par son zele pour la discipline militaire ; mais qui ternit ces qualités par son ambition. Scipion avoit senti de bonne heure l'importance du danger où les richesses excessives exposeroient sa patrie. Célébrant le lustre en qualité de censeur, le greffier, dans le sacrifice ordinaire de ce jour solemnel, lui dictoit le vœu par lequel on conjuroit les dieux de rendre les affaires du peuple Romain meilleures & plus brillantes : *Elles le sont assez*, dit-il, *& je les prie de les conserver toujours en ce même état*. Il fit aussi-tôt changer le vœu de cette maniere. Les censeurs, par respect, s'en servirent depuis dans la cérémonie des lustres.

SCIPION-NASICA, fils de Cneïus Scipion Calvus, & cousin de Scipion, premier *Africain*, vécut toujours en homme privé, & n'en fut que plus heureux. Les qualités de son cœur le firent chérir du

peuple Romain. Il eut un fils non moins estimable, & qui mérita d'être surnommé les *Délices des Romains*.

SCOPAS, architecte & sculpteur de l'isle de Paros, vivoit vers l'an 430 avant J. C. Il travailla au fameux mausolée qu'Artemise fit ériger à son mari, dans la ville d'Halicarnasse, & qui étoit réputé pour l'une des Sept Merveilles du monde. Il fit aussi à Ephese une colonne, célebre par les beautés dont ce savant artiste l'avoit enrichie. Mais parmi ses ouvrages on fait sur-tout mention d'une *Vénus*, qui fut transportée à Rome, & que Pline (Hist. Nat., l. 36, chap. 4) jugeoit être supérieure à celle de Praxitele, quoiqu'elle fût moins admirée à Rome que l'autre à Gnide, à raison de la multitude de chef-d'œuvres que renfermoit la capitale du monde; car c'est là bien certainement le sens du passage de Pline, auquel M. Falconet & M. de Lalande ont trop légérement reproché une contradiction, & que le P. Brotier & M. le Blond, en tâchant de le justifier, n'ont pas mieux compris. Voyez le *Journal hist. & littér.*, 15 avril 1783, p. 591.

SCORZA, (Sinibaldo) peintre & graveur de Volraggio, dans le territoire de Genes, mourut dans cette derniere ville en 1631, âgé de 41 ans. Né avec un goût singulier pour le dessin, il copioit à la plume les estampes d'Albert Durer, d'une maniere à tromper les connoisseurs, qui les croyoient gravées, ou qui les prenoient pour des originaux même. Il excelloit aussi à peindre des animaux, des fleurs & des payſages.

SCOT, (Jean) *voy.* DUNS.

SCOT, (Jean) appellé aussi *Erigene*, du nom d'Erin que portoit anciennement l'Irlande, sa patrie. Après avoir fait quelques progrès dans les belles-lettres & la philosophie, il passa en France sous le regne de Charles le Chauve; ce prince, qui aimoit les sciences, conçut pour lui une grande estime. Il goûta son caractere enjoué, au point de l'admettre à sa table, & de s'entretenir familiérement avec lui. Erigene, appuyé de la protection du roi, se crut tout permis. Un jour que Charles lui demanda quelle étoit la distance qui se trouvoit entre un Scot (Ecossois) & un sot? *Seigneur*, répliqua-t-il, *il n'y a entr'eux d'autre distance que celle de la table.* C'étoit un esprit vif & hardi, mais peu versé dans les matieres de religion: malgré cela il voulut se mêler de questions théologiques, & en se livrant à son génie sophistique, il fronda l'Ecriture & la Tradition, & tomba bientôt dans plusieurs erreurs. Ses écrits ne tarderent pas à soulever tous ceux qui étoient attachés à la religion. Le pape Nicolas I en porta ses plaintes au monarque protecteur de ce téméraire écrivain: on ne sait pas si elles firent effet sur l'esprit de Charles le Chauve. Ce qui paroît constant, c'est que Jean Scot termina ses jours en France quelques années avant ce prince, qui mourut en 877. Ainsi c'est une erreur de dire qu'il soit retourné en Angleterre, & qu'il ait été tué l'an 883 à

coups de canifs par ſes écoliers. Nous n'avons plus le *Traité* qu'il compoſa *ſur l'Euchariſtie contre Paſchaſe Ratbert*. Cet ouvrage, qui contenoit, à ce qu'on prétend, le premier germe de ce qui a été écrit depuis contre la Tranſſubſtantiation & la Préſence réelle, fut proſcrit par pluſieurs conciles, & condamné au feu l'an 1059, par celui de Rome. Mais nous avons le *Traité de la Prédeſtination Divine*, qu'il fit à la priere de Hincmar de Rheims & de Pardule de Laon; il ſe trouve dans *Vindiciæ Prædeſtinationis & Gratiæ*, 1650, en 2 vol. in-4°. Ceux qui voudront avoir des renſeignemens plus détaillés, & ſavoir quel jugement on doit porter de Jean Scot, pourront lire *Acta ſanct. ord. S. Bened. in præfat. ſæc. IV*, Paris, 1680.

SCOTTI, (Jules-Clément) ex-Jéſuite, quoique profès des quatre vœux, enſeigna la philoſophie & la juriſprudence canonique à Padoue. On lui attribue *Monarchia Solipſorum*, 1648, in-12; traduite en françois par Reſtaut, 1721, in-12, ſous le titre de la *Monarchie des Solipſes*: livre peu lu aujourd'hui, quoique fort recherché dans le tems que les Jéſuites exiſtoient (*voyez* INCHOFER). Ses autres ouvrages ſont: I. *De poteſtate Pontificiâ in Societatem Jeſu*, 1646, in-4°. II. *De obligatione Regularis*, &c., 1647, in-4°. Cet auteur mourut à Padoue en 1669, âgé de 67 ans.

SCOUVILLE, (Philippe) Jéſuite, né à Champion, près de Marche, dans le duché de Luxembourg, en 1622, ſe dévoua entiérement à l'inſtruction des peuples de cette province & des pays voiſins, doué, à un degré ſupérieur, des lumieres, du zele & de la mortification néceſſaires à cette importante fonction. Sa maxime ſpéciale étoit que les prédicateurs & les paſteurs des ames ne s'appliquoient pas aſſez à frapper les eſprits & à pénétrer les cœurs de l'idée de la Divinité; que faute d'être appuyé ſur cette baſe, tout l'édifice de l'inſtruction & de la ſanctification des hommes portoit à faux. « On ſe fatigue, » diſoit-il, à inculquer que » Dieu ordonne, que Dieu défend telle choſe; qu'il faut » craindre & appaiſer ſon courroux par la pénitence; & en » même tems on oublie de » donner au peuple une connoiſſance de Dieu, telle qu'il » la faut pour rendre efficaces » les leçons qui doivent le » rendre meilleur ». C'eſt de cette grande idée de Dieu, ſans ceſſe répétée & inculquée, gravée en traits vifs & profonds, imprimée par des images vaſtes & ſublimes, qu'il faiſoit l'ame & le grand mobile de ſa prédication, l'appui & la ſanction des dogmes & de la morale chrétienne (*voyez* MOYSE). Auſſi ſes ſuccès furent-ils immenſes, & l'époque de ſes courſes apoſtoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étoient l'objet de ſes travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues & des peines incroyables; avec plus de ſatisfaction & de véritable gloire que les conquérans des nations; voyant au-lieu de ruines, le vice &

l'ignorance bannis, des hommes instruits & devenus plus chrétiens. Ce qu'il avoit de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides & édifians, qui ont assuré & qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont : I. Un *Catéchisme* en allemand, Cologne, 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique & morale d'un excellent usage pour les missionnaires & les curés. II. *Abrégé du Catéchisme* ; ç'a été long-tems le catéchisme du diocese de Treves, & il seroit à souhaiter qu'il le fût encore à l'exclusion de ceux que l'empirisme de la nouveauté y a substitués ; c'est incontestablement un des meilleurs qu'il y ait pour la clarté, l'ordre, la dignité dans l'exposition du dogme, & sur-tout une judicieuse proportion avec l'intelligence des enfans & du peuple. On voudroit seulement qu'on y eût mieux distingué les choses absolument certaines de celles qui peuvent être contestées. III. *Sancta sanctorum sanctè tractanda*, &c. On a publié sa *Vie* en latin, Coblence, 1703, in-4° ; elle est simplement, mais bien écrite.

SCRIBANI, (Charles) Jésuite, né à Bruxelles en 1561, mort en 1629, fut professeur, puis recteur de Bruxelles & d'Anvers, & enfin provincial de Flandre. Pendant 40 ans qu'il vécut à Anvers, on le regarda comme l'arbitre de tous les différends de cette ville. C'est à ses soins qu'on a dû la maison professe d'Anvers, le college & le noviciat de Malines, &c. Le P. Scribani parloit avec facilité presque toutes les langues vivantes. Plusieurs princes, entr'autres Ferdinand II, Philippe IV, l'archiduc Albert lui donnerent des marques distinguées de leur estime. Il a laissé plusieurs ouvrages. Celui qui a fait le plus de bruit, est son *Amphitheatrum honoris adversus Calvinistas*, Anvers, 1606, in-4°, qu'il publia sous le nom de *Clarus Bonarscius*, qui est l'anagramme de son nom. Il n'est pas étonnant qu'on ait dit tant de mal de ce livre. Les artifices & les procédés des Calvinistes y sont mis dans un trop grand jour, pour ne pas les avoir irrités. Casaubon dit que ce livre auroit pu être intitulé : *Amphitheatrum horroris*, & cela est vrai, mais dans un autre sens qu'il ne l'entendoit. On sollicita vivement Henri IV de faire brûler ce livre ; mais quelle fut la surprise des adversaires de Scribani, quand ils surent que Henri IV avoit écrit une lettre d'éloge à l'auteur, accompagnée de lettres de naturalisation ! On a encore de lui : I. Une *Histoire des Guerres civiles des Pays-Bas*, en latin, 1627, in-8°. II. *Antverpia*, 1610, in-4°. C'est un éloge des citoyens d'Anvers. III. *Origines Antverpenſium*, in-4°, bien écrit ; l'auteur s'est éloigné des vieilles fables qui regardent la naissance de cette ville. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec les *Origines Antverpianæ* de Goropius. IV. *Orthodoxæ fidei controverſa*, Anvers. Rocaberti en a inséré une partie dans sa *Bibliotheca maxima pontificia*, tom. 7. V. *Ars mentiendi Calviniſtica*. C'est la réfutation des

calomnies des Calviniſtes contre la Société, & de plus un tableau des maux cauſés par la prétendue réforme : on y trouve, comme il eſt dit dans le titre, *Belli civilis apud Gallos, apud Belgas ſanguinis cauſas, auctores, initia, progreſſus.* VI. *Meditationes ſacræ*, latin & flamand, 1615, 2 vol. in-8°. VII. *Medicus religioſus*, 1619. Il y parle des maladies de l'ame & de leur guériſon. VIII. *Superior religioſus*, 1619, in-12. IX. *Cœnobiarcha*, 1624, in-8°. Ces trois ouvrages offrent d'excellens avis, fruits d'une expérience longue & réfléchie, & devroient être le manuel des ſupérieurs religieux. X. *Politico-Chriſtianus*, 1624, in-4°, plein de vues ſages qui rendroient les états & les particuliers heureux, ſi elles étoient ſuivies. XI. *Defenſio Lipſii Poſthuma*, élégamment & judicieuſement écrite.

SCRIBONIUS-LARGUS, médecin du tems de l'empereur Claude, donna au public un Recueil de remedes, qu'il dédia à Julius Calliſtius, affranchi de Claude. Cet ouvrage fut bien accueilli, quoiqu'il ne contînt que des formules de remedes, la plupart vains & ſuperſtitieux. Freind peint l'auteur comme un empirique. Ce recueil a été publié ſous le titre : *De compoſitione medicamentorum liber*, Bâle, 1529, & parmi les *Medicæ artis principes*, Paris, 1567, in-fol.; Padoue, 1655, in-4°, avec les notes de Jean Rhodius. Quelques critiques ont prétendu que ce traité avoit été écrit en grec, & que le latin que nous avons, n'eſt qu'une traduction faite dans des tems poſtérieurs, parce qu'il ne répond pas à la pureté que cette langue conſervoit du tems de Claude : mais M. Goulin a prouvé invinciblement que ce traité a été écrit en latin & qu'il eſt l'original.

SCRIMGER, (Henri) ſavant Ecoſſois, né à Dondée, d'une ancienne famille, mort à Geneve en 1571, à 65 ans, paſſa en Allemagne, où il s'attacha à Ulric Fugger, bienfaiteur des gens-de-lettres, qui lui procura beaucoup de manuſcrits grecs & latins. Il alla à Geneve pour les faire imprimer par Henri-Etienne, ainſi que les *Novelles* de Juſtinien. Après avoir profeſſé la philoſophie deux ans dans cette ville, il fut le premier qui y enſeigna le droit. On a de lui une *Hiſtoire d'Ecoſſe*, imprimée ſous le nom de *Henri d'Ecoſſe*.

SCRIVERIUS, (Pierre) natif de Harlem, mort en 1653 à 63 ans, s'eſt fait connoître par pluſieurs ouvrages; tels que, I. *Batavia illuſtrata*, Leyde, 1609, in-4°; c'eſt un recueil d'écrivains ſur les Provinces-Unies. Il l'a donné conſidérablement augmenté ſous le titre d'*Inferioris Germaniæ provinciarum Unitarum antiquitates*, 1611, in-4°. II. *Chronique de la Hollande*, &c., Amſterdam, 1663, in-4°, en hollandois. III. *Des anciens Bataves*, Leyde, 1606, in-8°, ſous le nom de *Saxon le Grammairien*. IV. *Principes Hollandiæ*, avec figures, Harlem, 1650, in-fol.

SCUDERI, (George de) naquit au Havre de Grace en 1601, d'une famille noble, originaire d'Apt en Provence. Après avoir paſſé quelque tems

au Havre, il vint ouvrir boutique de vers dans la capitale. L'académie françoise lui donna une place dans son corps en 1650. Il étoit alors gouverneur de Notre-Dame de la Garde en Provence, gouvernement de peu d'importance, mais dont il faisoit grand cas. Il en fit dans un Poëme une description magnifique, quoique, suivant Chapelle & Bachaumont, il n'y eût pour toute garde qu'un Suisse peint avec sa hallebarde sur la porte. Il ne faut cependant pas s'en tenir au ridicule que ces deux voyageurs, ainsi que Boileau, ont tâché de donner à Scuderi. Il avoit des travers sans doute, étoit beaucoup trop prévenu en faveur de son mérite, & ne rendoit pas assez de justice à celui des autres; mais il avoit aussi de bonnes qualités, & malgré qu'il ne fût pas à son aise, on cite de lui des traits de désintéressement & de générosité, dont ses adversaires ne se fussent peut-être pas piqués dans les mêmes circonstances. L'on ne peut aussi lui refuser de l'esprit; mais il abusa de sa facilité, & il s'en faut de beaucoup qu'il soit irrépréhensible du côté du style & même du côté du jugement. Ce poëte mourut à Paris en 1667, à 66 ans. Ses ouvrages sont: I. Seize *Pieces de Théâtre*, représentées depuis 1629 jusqu'en 1643. Elles sont défigurées par des intrigues de ruelle, & aussi platement que maussadement écrites. II. *Le Cabinet, ou Mélange de Vers sur des tableaux, des estampes*, &c. III. Recueil de Poésies diverses, dans lequel, outre 101 Sonnets & 30 Epigrammes, on trouve des Odes, des Stances, des Rondeaux, des Elégies, &c. IV. *Alaric, ou Rome vaincue*, Poëme héroïque en 10 livres, que Boileau a jugé digne de la *Pucelle* de Chapelain. V. *Le Temple*, Poëme, in-fol. VI. Des *Observations sur le Cid*; il y a beaucoup de bonne critique. VII. *Apologie du Théâtre*. VIII. Des *Discours politiques*. IX. Des *Harangues*, qui marquent plus de fécondité que de génie.

SCUDERI, (Magdelene de) sœur du précédent, née au Havre de Grace comme lui, en 1607, fut auteur par nécessité. Elle vint de bonne heure à Paris, & tout concourut à y faire parler d'elle: les agrémens de son esprit, la difformité de son visage, & sur-tout les Romans dont elle inonda le public, & que le satyrique Despréaux appelloit une *boutique de verbiage*. La plupart de ceux qu'elle a composés, ne sont que le tableau de ce qui se passoit à la cour de France. Elle mourut à Paris en 1701, à 94 ans. Son *Discours sur la Gloire* remporta en 1671 le premier prix d'éloquence que l'académie françoise ait donné. La reine Christine de Suede, le cardinal Mazarin, le chancelier Boucherat, & Louis XIV, lui firent des pensions. On ne peut nier qu'elle n'ait répandu de la délicatesse & des agrémens dans ses vers; sa prose n'en offre pas moins quelquefois. Ses principaux ouvrages sont: I. *Clélie*, 10 vol. in-8°, 1660. II. *Artamene, ou le grand Cyrus*, 1650, 10 vol. in-8°. III. La *Promenade de Versailles*, 1698, in-12. IV. *Ibrahim, ou l'illustre Bassa*,

1641, 4 vol. in-8°. V. *Almahide, ou l'Eſclave Reine*, 1660, 8 vol. in-8°. VI. *Celinte*, in-8°. VII. *Mathilde d'Aguilar*, in-8°. VIII. Des *Converſations* & des *Entretiens*, en 10 vol., &c. C'eſt ce qu'elle a fait de meilleur. Autrefois on les liſoit pour ſe former aux belles manieres & à la politeſſe ; mais le ton de la ſociété ayant bien changé depuis, on n'y apprendroit aujourd'hui qu'à ſe rendre ridicule. On a publié en 1766, in-12, l'*Eſprit de mademoiſelle de Scuderi.*

SCUPOLI, (Laurent) né à Otrante, dans le royaume de Naples, ſe diſtingua dans la congrégation des clercs-réguliers, dits vulgairement *Théatins*, par ſa régularité, ſa mortification, ſon zele & ſes lumieres, & mourut en odeur de ſainteté à Naples en 1610, à l'âge de 80 ans. On lui attribue aſſez communément : *Le Combat ſpirituel*, excellent traité de la morale & de la perfection chrétienne, traduit en latin par Lorichius, profeſſeur dans l'univerſité de Fribourg en Briſgaw, & en françois par le P. Olympe Maſotti, Théatin, & le P. Jean Brignon (voyez ce mot & le *Journal hiſt. & littér.*, 15 avril 1783, pag. 578). Quelques dévots ont cru pouvoir le préférer à l'inimitable ouvrage *De Imitatione Chriſti* ; en quoi ils n'ont pas montré beaucoup de diſcernement, ni témoigné le goût de la véritable piété ; car quoique l'ouvrage du Théatin ſoit ſolide & propre à former les ames à la ſainteté, il eſt très-inférieur à celui de Thomas à Kempis. Voici le parallele qu'un écrivain impartial a fait des deux ouvrages. « L'un conduit à la » vertu par la théorie des » guerres & des combats, qui » conſtituent, pour ainſi dire, la » vie du chrétien ſur la terre ; » l'autre par la contemplation » du plus excellent modele & » les leçons du plus grand » maître. L'un eſt plus raiſonné, plus méthodique, » l'autre par une impreſſion » lumineuſe & rapide, prévient l'effet de tous les raiſonnemens & de toutes les » méthodes. L'un tient plus du » travail & de l'art, l'autre eſt » l'ouvrage du cœur, de l'onction & de la lumiere de » Dieu, dont les mouvemens » ne connoiſſent ni regles ni » calculs. L'auteur de l'un a » peut-être plus réfléchi, » l'autre a plus ſenti ». *Voyez* KEMPIS.

SCULTET, (Abraham) né à Grumberg en Siléſie, l'an 1566, ſe ſignala par ſon talent pour la chaire. Nommé profeſſeur de théologie à Heidelberg, il fut envoyé au ſynode de Dordrecht, où il travailla en vain à mettre la paix entre les Proteſtans. Il étoit naturel que ceux qui avoient rejeté l'autorité de l'Egliſe univerſelle, ne s'en tinſſent point à la déciſion de leurs égaux. On a de lui un livre intitulé : *Medulla Patrum*, 1634, in-4°, & pluſieurs autres ouvrages de théologie. Il mourut à Embden en 1626. Son amour pour le travail lui avoit fait placer ſur la porte de ſon cabinet cette inſcription, qui étoit à la fois une invitation pour les ſavans & un épouvantail pour les oiſifs :

*Amice*,

*Amice, quisquis hùc venis,*
*Aut agito paucis; aut abi,*
*Aut me laborantem adjuva.*

SCYLAX, mathématicien & géographe de l'isle de Caryande, dans la Carie, florissoit sous le regne de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 522 avant J. C. Ce prince l'envoya à la découverte de l'Inde, dont il vouloit faire la conquête. Scylax, après un voyage de 30 mois, aborda en Egypte, & lui rendit un compte exact de ses observations. Plusieurs savans lui attribuent l'invention des tables géographiques. Nous avons, sous son nom, un *Périple*, publié par Hœschelius, avec d'autres anciens géographes, Leyde, 1697, in-4°; mais cet ouvrage est d'un auteur beaucoup plus récent.

SCYLITZES, (Jean) dit *Curopalate*, grand-maître de la maison de l'empereur de Constantinople, composa en grec dans le IIe. siecle, l'*Histoire* abrégée de cet empire, depuis les premieres années du 9e. siecle, jusqu'à l'an 1081, que vivoit cet écrivain. Cedrenus a copié une partie de cette Histoire dans la sienne, imprimée à Paris en 1647; 2 vol. in-fol. L'ouvrage entier de Scylitzès parut en latin à Venise en 1570.

SEBA, de la tribu de Benjamin, étoit un des complices de la révolte d'Absalon contre son pere. Loin de détester son crime après la mort de ce fils rebelle, il empêcha onze des tribus d'Israël de reconnoître David pour leur roi. Il eut lieu de s'en repentir. Etant allé se renfermer dans la ville d'Abela pour se soustraire aux poursuites de Joab, général de David, les habitans alarmés lui couperent la tête vers l'an 1023 avant l'ere chrétienne, & la jeterent par-dessus les murailles, à la vue de Joab, qui leva aussi-tôt le siege de cette ville.

SÉBA, (Albert) natif d'Etzéel en Ostfrise, membre de l'académie des Curieux de la Nature, est auteur de la *Description* d'un immense recueil sur l'*Histoire Naturelle*, qu'il fit imprimer & graver à Amsterdam en 1734, & années suivantes, en 3 vol. in-folio; le 4e. vol. n'a point paru. Les explications sont en latin & en françois.

SÉBASTIEN, (S.) se signala tellement par son zele pour la foi chrétienne, & par le grand nombre d'hommes illustres qu'il gagna à J. C., que s'étant attiré la haine des païens, il fut mis à mort le 20 janvier 288. Les Actes de son martyre portent qu'il fut d'abord percé de fleches & laissé pour mort; qu'il en guérit, & fut ensuite assommé à coups de bâton. Ces Actes ne sont pas d'un auteur contemporain, & paroissent être du quatrieme siecle. Bollandus les attribue à S. Ambroise. Il est certain qu'ils sont antérieurs à l'an 403, puisqu'il y est parlé des gladiateurs qui furent abolis cette année-là, par un décret de l'empereur Honorius.

SÉBASTIEN, frere cadet de Jovin, tyran dans les Gaules, fut associé à la puissance souveraine par son frere vers l'an 412; mais le roi Ataulphe, qui étoit venu d'Italie pour partager les Gaules avec Jovin, ne put souffrir un pareil con-

current. S'étant raccommodé avec Honorius, il jura la perte des deux freres. Il poursuivit d'abord Sébastien, qui fut pris & décapité à Narbonne en 413; & Jovin subit peu de tems après le même sort. Sébastien, l'un des plus puissans seigneurs Gaulois, vivoit heureux; mais il perdit la félicité dont il jouissoit, dès qu'il se fut livré aux desseins d'un frere ambitieux. Les têtes des deux freres furent exposées comme celles des plus vils scélérats.

SÉBASTIEN, roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, & de Jeanne fille de l'empereur Charles-Quint, naquit en 1554. Il monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul. Son courage & son zele pour la Religion lui firent entreprendre, en 1574, un voyage en Afrique contre les Maures; mais cette course n'eut qu'un médiocre succès. Quelque tems après, Mulei-Mohammed, fils d'Abdalla, roi de Maroc, lui demanda du secours contre Moluc, son oncle, qui s'étoit emparé du royaume. Don Sébastien lui mena l'élite de la noblesse de Portugal, & aborda à Tanger le 29 juillet 1578. Il se donna le 4 août suivant une grande bataille, dans laquelle presque toute la noblesse resta sur la place. Moluc mourut dans sa litiere. Mohammed périt dans un marais, & Sébastien fut tué, dans la 25e. année de son âge. Comme on ne trouva pas son corps, & qu'il s'étoit répandu un bruit qu'il s'étoit sauvé de la bataille pour aller faire pénitence de ses péchés dans un désert, le Portugal vit à la fois deux faux Sébastiens; celui qui se donna pour tel à Venise, a fait le plus de bruit; & il ne tient pas aux détracteurs de Philippe II, qu'on ne le considere encore aujourd'hui pour le vrai Sébastien. Pour en juger sainement, il n'y a qu'à entendre le récit qu'en fait Matthieu dans le 4e. livre de son *Histoire de Henri IV.* « Comme les fables, » dit-il, rencontrent volontiers plus de créance & d'applaudissement que la vérité, » les Portugais donnerent incontinent cours à ce bruit, » savoir que don Sébastien » n'étoit pas mort. C'étoit » athéisme entr'eux de ne le » croire; inhumanité aux princes & républiques de l'Europe de ne le secourir, & » injustice de ne le traiter en » roi. Il y avoit 20 ans que les » amis & créatures de ce jeune » roi avoient pleuré son malheur; les Maures s'en étoient » réjouis; le royaume de Portugal en avoit fait les funérailles, après la nouvelle » reçue que son corps ayant » été trouvé, fut porté en la » ville de Septe; le roi d'Espagne avoit donné cent mille » écus pour le recouvrer; » quatre rois avoient régné depuis, en comptant l'élection » de don Antoine: & néanmoins il se trouva un homme, dont le front étoit si rompu, qu'il voulut rompre la » tête à tout le monde pour » lui faire accroire qu'il étoit » le vrai roi don Sébastien ».

SÉBASTIEN, (le Pere) *voyez* TRUCHET.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO, peintre, est encore connu sous les noms de *Sébastien de Venise*,

& de *Fra-Baſtien*. Il naquit à Veniſe en 1485, & mourut en 1547. Sa réputation naiſſante le fit appeller à Rome, où il s'attacha à Michel-Ange. Sébaſtien travailloit difficilement, & ſon irréſolution lui fit commencer beaucoup d'ouvrages à la fois, ſans en terminer aucun. Le portrait eſt le genre qui lui convenoit le mieux; auſſi en a-t-il fait un grand nombre, qui ſont tous excellens. Il employoit quelquefois le marbre & autres pierres ſemblables, faiſant ſervir leurs couleurs naturelles de fond à ſes tableaux. L'office que le pape Clément VII lui donna, de ſcelleur dans la chancellerie, le mit dans un état d'opulence, qui lui fit quitter la peinture. Les deſſins de Sébaſtien, travaillés à la pierre noire, ſont dans le goût de ceux de Michel-Ange.

SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enghien, en 1630, Carme de l'ancienne obſervance, mort à Bruxelles, le 2 août 1706, eſt connu par quelques ouvrages où il attaque les Bollandiſtes qui avoient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des Carmes, qui ne paroiſſoient pas trop d'accord avec la ſaine critique. Le P. Coſme de Villiers, ſon confrere, dans ſa *Bibliotheque*, convient qu'il a violé les regles de la modération & l'honnêteté qui doivent aſſaiſonner ces ſortes de diſputes. *Voyez* PAPEBROCH & S. ALBERT.

SEBIZIUS, (Melchior) né en 1578, fut profeſſeur en médecine à Strasbourg ſa patrie, chanoine de S. Thomas dans la même ville; il devint enſuite doyen de ſon chapitre en 1657, & enfin prévôt en 1668. Sa réputation en qualité de médecin l'avoit fait élever par l'empereur Ferdinand II à la dignité de comte palatin en 1630. Il mourut en 1674, à 95 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, ſi on en croit Haller, mais peu à recueillir pour un médecin. Les principaux ſont: I. *Exercitationes medicæ*. II. *Miſcellaneæ quæſtiones medicæ*. III. *Speculum medicinæ practicum*, 1661, 2 vol. in-8°. IV. Des *Commentaires* ſur preſque tous les ouvrages de Galien. V. Grand nombre de *Diſſertations* académiques.

SEBONDE, (Raymond) philoſophe Eſpagnol du 15e. ſiecle, profeſſeur en médecine, théologie & Ecriture-Sainte à Toulouſe, où il enſeignoit en 1436, s'eſt fait connoître par un *Traité* latin, peu commun, *ſur la Théologie naturelle*; Strasbourg, 1496, in-fol., en lettres gothiques. Il contient pluſieurs erreurs qui plurent aux philoſophes de ce tems, & furent répétées par ceux du ſiecle ſuivant. Montagne le trouva en beaucoup d'endroits, conforme à ſes idées, & en fit une Traduction, imprimée à Paris, 1581, in-8°.

SECKENDORF, (Vite-Louis de) né à Hertzogen-Aurach, près de Nuremberg, en 1626, d'une maiſon ancienne, conſeiller-privé de l'électeur de Brandebourg, & chancelier de l'univerſité de Hall, a publié: I. Une *Hiſtoire du Luthéraniſme*, Francfort, 1692, 2 vol. in-fol., écrite en latin d'une maniere embar-

raſſée, dans laquelle ce ſujet eſt traité avec autant d'étendue que de prévention. II. *Etat des Princes d'Allemagne*, in-8°. III. *Deſcription de l'Empire Germanique*, in-8°. Ces deux ouvrages ſont en allemand & paſſent pour être aſſez exacts. IV. Une *Diſſertation contre la Meſſe*, telle qu'on devoit l'attendre d'un ſacramentaire. Il auroit dû ſe ſouvenir que de toutes les controverſes, celles qui regardent la Meſſe ont toujours le plus mal tourné aux hérétiques. Le fameux du Pleſſis Mornay en avoit fait une terrible expérience, qui conſterna toute ſa ſecte, & qui pouvoit être un avis pour Seckendorf. Il mourut en 1692, à 66 ans.

SECKENDORF, (comte de) général des armées de l'empereur Charles VI, défit les François à Clauſen en 1735, commanda l'armée chrétienne durant la malheureuſe guerre de 1737 contre les Turcs, & mourut quelque tems après. Il étoit luthérien, d'un caractere bruſque & quelquefois emporté, qui nuiſit beaucoup aux affaires de ſon maître.

SECOND, (Jean) *Secundus*, poëte latin, né à La Haye en Hollande, l'an 1511, d'une famille qui portoit le nom d'*Everard*, étudia en droit à Bourges, alla à Rome, où il devint ſecrétaire de Paul IV, exerça enſuite le même emploi auprès de Jean Tavera, cardinal & archevêque de Tolede, ſuivit Charles-Quint à l'expédition de Tunis, revint dans ſa patrie, eut la confiance de George Egmond évêque d'Utrecht, abbé de S. Amand, qui le nomma ſon ſecrétaire; charge qu'il ne remplit pas, étant mort en 1536, à 25 ans. Il fut enterré à S. Amand. Son tombeau ayant été ruiné en 1546 par la fureur des hérétiques, Charles de Par, abbé de S. Amand, le fit rétablir. Second a laiſſé quantité d'ouvrages où l'on remarque de la facilité & de la délicateſſe. Nous avons de lui, 3 livres d'Elégies, un d'Epigrammes, 2 d'Epîtres, un d'Odes, un de Sylves, un de Pieces funebres; & des Poéſies galantes qui ne donnent pas une grande idée de ſes mœurs, & qui occaſionnerent ces vers :

*Non bene Johannem ſequeris, laſcive Secunde!*
*Tu ventris cultor, Virginis ille fuit.*

Ces *Juvenilia* ont été recueillis dans la Collection de Barbou, & imprimés en un volume avec les Poéſies de Beze, de Muret, &c., 1757. Le recueil des Poéſies de Jean Second parut à Leyde en 1612 & 1631, in-12; elles ont été traduites en françois, 1771, in-8°, avec le latin à côté. Il étoit frere de Nicolas Grudius & d'Adrien Marius, diſtingués l'un & l'autre par leurs Poéſies (*voyez leurs articles*). Leur pere Nicolas EVERARD, préſident du conſeil ſouverain de Hollande & Zélande, mort à Malines en 1532, à 70 ans, eſt auteur de deux ouvrages in-fol. intitulés, l'un *Topica Juris*, Louvain, 1552; l'autre, *Conſilia*, Anvers, 1643.

SECONDINS, *Secundini*, étoient une famille Romaine établie dans la Gaule Belgique, & qui n'eſt guere connue aujourd'hui que par le monument ſépulcral qui exiſte dans le village d'Igel ſur la Moſelle, entre

Luxembourg & Treves, un des plus beaux restes de l'antiquité romaine qui soit en deçà des Alpes. Jean Hérold (*De Germaniæ primæ antiquitatibus*) & l'auteur d'une Dissertation imprimée en 1769, prétendent que ce monument marque la naissance de Caligula, né, selon eux, dans ce même village d'Igel. Il est bien vrai que Pline le jeune fait naître Caligula dans le pays de Treves; mais Suétone réfute cette assertion, qui, si elle étoit vraie, ne prouveroit rien en faveur d'un système contraire à l'inscription du monument & à une multitude d'observations décisives. On peut voir une Lettre insérée dans le *Journal hist. & littér.*, décembre 1770, pag. 407. — Réfutation d'une autre opinion, qui en fait un monument dressé à l'honneur de Constance Chlore, *ibid.*, 1 janv. 1785, pag. 27 — L'Histoire fait mention de plusieurs SECONDINS, entre autres d'un orateur dont Quintilien fait l'éloge, d'un consul en 511 de l'ere chrétienne, & d'un ambassadeur de Théodebert; mais rien ne prouve qu'ils aient été de la même famille que ceux dont la mémoire nous est transmise, par le monument d'Igel. Brower a trouvé le même nom sur divers débris de tombeaux.

SECOUSSE, (Denis-François) né à Paris en 1691, d'une bonne famille, fut l'un des premiers disciples du célebre Rollin, avec lequel il lia une étroite amitié. Après avoir plaidé quelques causes avec assez de succès, il quitta le barreau, pour lequel il ne se sentoit aucun goût, & se livra tout entier à l'étude des belles-lettres & de l'histoire de France. L'académie des belles-lettres l'admit dans son sein en 1723; & le chancelier d'Agueſſeau le chargea, en 1728, de continuer le *Recueil des Ordonnances des Rois de France*, commencé par Lauriere. Secousse remplit toutes les vues de ce magistrat. Sa vue s'éteignit peu-à-peu les deux dernieres années de sa vie, & il mourut à Paris en 1754, à 63 ans. Ses ouvrages sont: I. La *Suite* du *Recueil des Ordonnances des Rois de France*, depuis le 2e. vol. jusqu'au 9e. inclusivement. M. de Villevaut, conseiller à la cour des Aides, publia ce dernier volume en 1755, l'enrichit de l'éloge de l'auteur, & a donné une suite à cet ouvrage. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Charles le Mauvais*, 2 vol. in-4°. III. Plusieurs Dissertations dans *les Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. On y trouve des recherches, de la méthode, & une élégante simplicité.

SÉDÉCIAS, nommé auparavant *Mathanias*, fils de Josias & d'Amital. Nabuchodonosor le mit sur le trône de Juda à la place de son neveu Jéchonias, l'an 599 avant J. C. Ce prince avoit alors 21 ans, & il en régna onze dans l'impiété & dans la débauche. Il mépriſa les conseils de Jérémie, & oublia les bienfaits de Nabuchodonosor, qui, pour punir sa mauvaise foi, entra avec une puissante armée en Judée, où il mit tout à feu & à sang; & après avoir saccagé toutes les places, il vint assiéger la capitale. La ville fut prise, & les Chaldéens y en-

trerent en foule. Sédécias ne voyant point d'espérance d'arrêter l'ennemi, chercha son salut dans la fuite; mais il fut bientôt atteint, chargé de chaînes, & mené à Nabuchodonosor qui étoit à Reblatha au pays d'Emath. Après avoir vu égorger ses deux fils, on lui arracha à lui-même les yeux, & il fut conduit dans la capitale d'Assyrie. Il y mourut dans les fers, & c'est en lui que finit le royaume de Juda, l'an 588 avant J. C.

SÉDÉCIAS, fils de Chanana, faux prophete de Samarie, un de ceux qu'Achab, roi d'Israël, consulta sur la guerre que Josaphat & lui vouloient aller faire à la ville de Ramoth en Galaad. Ces imposteurs prédirent au roi un heureux succès. Sédécias, qui s'étoit fait faire des cornes de fer, imitoit l'action d'un taureau furieux qui renverse avec ses cornes tout ce qu'il trouve en son chemin. Ce prophete de mensonge eut la douleur de voir arriver précisément le contraire de ce qu'il avoit prédit. — Il ne faut pas le confondre avec SÉDÉCIAS, fils de Maasias, faux prophete que Nabuchodonosor fit frire dans une poële ardente. *Voyez* ACHAB, fils de Cholias.

SEDULIUS, (*Caius-Cœlius* ou *Cœcilius*) prêtre & poëte du 5e. siecle, n'est guere connu que par son Poëme latin de la Vie de J. C. intitulé: *Paschale Carmen*. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais il offre des vers heureux. On le trouve dans la Bibliotheque des Peres. Les Aldes en ont donné une belle édition dans un Recueil in-8°, 1502, qui renferme ceux de Juvencus, d'Arator & de plusieurs autres auteurs sacrés. Cellarius en a donné une bonne édition, à Hall, 1704, in-12, à l'aide d'un manuscrit qu'il tira de la bibliotheque Pauline à Leipsig, & des variantes que lui fournit Théodore Janssen van Almeloveen. On le trouve aussi dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

SEDULIUS, (Henri) savant Récollet, né à Cleves vers 1547, fut élevé aux premiers emplois de sa province, & mourut à Anvers en 1621, après avoir publié: I. *Historia Sti Francisci illustriumque virorum & fæminarum*, &c, Anvers, 1613, in-fol., avec fig. Ce sont les actes originaux des vies des Saints & de plusieurs martyrs de son ordre, accompagnés de Commentaires. II. *Vie de S. François d'Assise*, par S. Bonaventure, avec des Commentaires, Anvers, 1597, in-8°. III. *Apologeticus adversùs Alcoranum Franciscanorum, pro libro Conformitatum*, Anvers, 1607, in-4°. Sedulius auroit mieux fait de ne point entreprendre cette Apologie (*voyez* ALBIZI). IV. *Præscriptiones adversùs hæreses*, Anvers, 1606, in-4°. V. *Martyria FF. Minorum Alcmariensium, Gorcomiensium*, &c., Anvers, 1613, in-4°, avec fig. C'est l'histoire des Religieux de son ordre, mis à mort par les hérétiques des derniers siecles en Hollande. VI. *Imagines religiosorum ord. Sti Francisci in æs incisæ cum elogiis*, 1602. VII. *Commentarius in vitam Sti Ludovici episcopi Tolosani*, 1602.

SEEDORFF, (François)

né à Fribourg en Suisse, d'une famille noble, Jésuite de la province du Haut-Rhin, confesseur de Charles-Philippe, & ensuite de Charles-Théodore électeur Palatin, mourut à la résidence électorale de Schwetzingen, le 10 juillet 1758, âgé de 66 ans. On a de lui douze Lettres de controverse, imprimées pour la deuxieme fois à Manheim en 1749, 2 vol. in-8°. Elles furent composées pour l'instruction du prince Frédéric, comte Palatin, avant qu'il se fût réuni à la Religion catholique; ouvrage solide. Le pape Benoît XIV lui en témoigna sa satisfaction. L'auteur nous apprend lui-même qu'il a beaucoup profité de la lecture des Lettres du Pere Scheffmacher. M. Pfaff, qui avoit écrit contre celui-ci, écrivit aussi contre le Pere Seedorff, en latin, dans une These de théologie, & en françois dans un gros volume de *Réflexions*, imprimé à Tubingen, in-8°, en 1750. Le P. Seedorff lui répondit, sous le nom d'un *Docteur en Théologie de l'Université d'Ingolstadt*, par un volume d'égale grosseur, en 1752 & 1753, Manheim, in-8°. Les personnalités qui s'y trouvent, en rendent la lecture moins utile, que celle des 12 Lettres.

SEGAUD, (Guillaume) né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748, prit l'habit de Jésuite à l'âge de 16 ans. Ses supérieurs le choisirent pour enseigner les humanités au college de Louis le Grand à Paris, puis à Rennes & à Rouen. Une des places de régent de rhétorique à Paris étant venue à vaquer, les Jésuites balancerent entre Porée & Segaud. Le premier l'emporta, & le second fut destiné à la chaire, quelque envie qu'il eût d'aller annoncer l'Evangile aux infideles. Ce fut à Rouen que le P. Segaud fit l'essai de son talent. Il commença à prêcher à Paris en 1729. On ne tarda pas à l'y admirer; appellé à la cour pendant trois carêmes, il satisfit tellement le roi, qu'il lui fit une pension de 1200 livres. Le P. Segaud vivoit d'une maniere conforme à la morale de ses sermons: fidele à tous ses exercices de piété, dur à lui-même, & ne connoissant point d'autres délassemens que ceux qui étoient prescrits par sa regle. Au sortir d'un avent ou d'un carême, il couroit avec zele faire une mission dans le fond d'une campagne. Ses manieres douces, simples & unies, son air affable, lui attiroient les cœurs de tout le peuple. Les plus grands pécheurs accouroient à lui dans le tribunal de la pénitence. Il étoit également recherché des grands & des petits, sur-tout aux approches de la mort: on s'estimoit heureux de mourir entre ses mains. On trouve dans ses *Sermons* un grand fonds d'instruction, beaucoup d'élégance & d'énergie, & surtout cette onction qui pénetre l'ame & qui la dispose à profiter des vérités évangéliques. Ils ont été imprimés à Paris, en 1750 & 1752, en 6 vol. in-12, par les soins du P. Berruyer, si connu par son *Histoire du Peuple de Dieu*. Le P. Segaud a aussi composé plusieurs petites pieces de vers, qui ont eu le suffrage des connoisseurs. La

principale eſt ſon Poëme latin ſur le camp de Compiegne : *Caſtra Compendienſia.*

SEGHERS, (Gérard) peintre, né à Anvers en 1592, mort dans la même ville en 1651, imita le goût de Rubens & de Van-Dyck. Ses premiers tableaux ſont d'un coloris vigoureux. Les ombres y ſont très-fortes, & ſes figures preſque rondes. Il quitta enſuite cette maniere pour en prendre une plus brillante & plus gracieuſe. Les ouvrages qu'il a faits dans ces différens genres, ſont tous également eſtimés. Il a peint beaucoup de Sujets de dévotion ; il a auſſi repréſenté des aſſemblées de Joueurs & de Muſiciens.

SEGHERS, (Daniel) frere aîné de Gérard, naquit à Anvers en 1590, & mourut dans la même ville en 1660. Il ne fit pas, comme lui, un état de la peinture ; mais il la choiſit comme un amuſement : il étoit Jéſuite. Il excelloit à peindre des fleurs ; on ne peut trop admirer l'art avec lequel il ſaiſiſſoit le coloris brillant, propre à ce genre de peinture. Sa touche étoit d'une légéreté & d'une fraîcheur ſingulieres. Ses ouvrages ſont précieux, & ils étoient d'autant plus recherchés, qu'on ne pouvoit ſe les procurer à prix d'argent.

SEGNERI, (Paul) né à Nettuno, dans la Campagne de Rome, en 1624, d'une famille originaire de Rome, montra dès ſa jeuneſſe beaucoup de goût pour l'état religieux. Il entra dans la ſociété des Jéſuites, & y brilla par la ſainteté de ſes mœurs & par le ſuccès de ſes prédications. Il joignit à l'emploi de prédicateur celui de miſſionnaire, & il remplit l'un & l'autre avec un zele apoſtolique pendant 27 ans. Les Italiens le regardent comme le Bourdaloue de leur pays ; mais il n'eut ni l'éloquence ni le jugement du Jéſuite François. Ses diſcours ſont plus remplis de paroles que de choſes ; à des vérités graves & à d'excellens raiſonnemens, il mêle des réflexions triviales & des contes populaires. Le pape Innocent XII l'appella à Rome, pour y remplir les places de ſon prédicateur ordinaire & de théologien de la pénitencerie ; mais il ne les exerça pas long-tems. Ce ſaint Religieux, ce directeur infatigable, uſé par ſes travaux & par ſes auſtérités, tomba dans une langueur qui l'emporta en 1694, à 70 ans. Tous ſes ouvrages furent réunis après ſa mort dans un Recueil en 3 vol. in-fol. Outre ſes *Sermons* traduits en françois, Lyon, 1713, 7 vol. in-12, ſous le titre du *Chrétien inſtruit dans ſa Loi*, traduit en latin, Ausbourg, 1702, nous avons de lui : I. Des *Méditations*, traduites en françois, en 5 vol. in-12. II. L'*Incrédule ſans excuſe*. III. *La Manne céleſte, ou la Nourriture de l'Ame.* C'eſt un cours de Méditations, dont un de ſes confreres a donné une traduction libre en 1737. IV. La *Pratique des devoirs des Curés*, ouvrage important, plein d'onction, de zele & de lumiere ; traduit par le P. Buffier. Cette traduction a paru à Lyon en 1702 ; M. Delvincourt en a donné une nouvelle édition avec quelques légers changemens, en 1782. V. Le *Confeſ-*

*seur instruit.* VI. Le *Pénitent instruit.* VII. L'*Accord de l'action & du repos dans l'Oraison.* VIII. Les *Illusions des Quiétistes.* IX. Le *Serviteur de Marie.* X. L'*Exposition du* Miserere, traduite en françois par l'abbé Laugier. XI. Divers autres Opuscules de piété. On en a traduit quelques-uns en françois. Muratori a donné sa *Vie* en italien, Modene, in-8°.

SEGRAIS, (Jean Regnault de) né à Caen l'an 1624, d'une famille noble, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il n'avoit que 20 ans, lorsque le comte de Fiesque, éloigné de la cour, se retira dans cette ville. Ce courtisan charmé de son esprit, l'emmena à Paris & le plaça chez Mlle. de Montpensier, qui lui donna le titre de son aumônier ordinaire, avec la chantrerie de la collégiale de Mortain, & depuis la qualité de son gentilhomme ordinaire. Segrais, n'ayant pas approuvé son mariage avec Lauzun, fut obligé de quitter cette princesse. Il se retira alors chez madame de la Fayette, & prit part à la composition de *Zaïde* & des autres Romans publiés sous le nom de cette dame. Enfin, lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il mourut en 1701, à 76 ans, après avoir fait son testament où sont empreints les sentimens de religion dont il étoit pénétré. Il s'est rendu célebre par ses *Eglogues* (Amsterdam, 1723, in-12) dans lesquelles il a su conserver la douceur & la naïveté propres à ce genre de poésie; plus judicieux que Fontenelle, qui a fait de ses bergeres des petites maîtresses qui débitent des sentences galantes sous des expressions recherchées. Sa *Traduction* des *Géorgiques* & celle de l'*Enéide* de Virgile en vers françois, l'une & l'autre in-8°, ont eu un grand succès. Celle-ci parut en 1681. Il y a des morceaux très-bien rendus, mais sa versification est en général lâche & traînante. La Traduction des *Géorgiques* qui parut en 1712, in-8°, vaut mieux, mais elle a été effacée par celles de Mrs. de Pompignan & de Lille. On a encore de Segrais des *Poésies diverses*, & son *Poëme* pastoral d'*Athis*, dans lequel il a atteint quelquefois la simplicité noble des pastorales des anciens. Ses ouvrages en prose sont : I. Les *Nouvelles Françoises*, Paris, 1722, in-12, en 2 vol. C'est un recueil de quelques historiettes racontées à la cour de Mlle. de Montpensier. II. *Segresiana, ou Mélanges d'Histoire & de Littérature*, in-8°, 1722; Paris, sous le titre de la Haye; & à Amsterdam, 1723, in-12 : cette derniere édition est beaucoup plus belle. Parmi quelques faits singuliers & curieux, on en trouve un grand nombre de minutieux & de faux.

SEGUENOT, (Claude) né à Avalon en 1596, entra dans l'Oratoire, après avoir brillé dans le barreau à Dijon & à Paris. Il fut supérieur de plusieurs maisons; mais ayant publié en 1638, in-8°, une Traduction françoise du livre de la *Virginité* de S. Augustin, avec des notes; la Sorbonne censura l'ouvrage, & l'auteur fut mis à la Bastille. Il y déprime la pauvreté évangélique, sappe les fondemens de la vie

religieuse & en ruine tout le mérite. Condamnant les vœux monastiques, il prétend qu'il est plus louable de faire le bien librement que de s'y astreindre par vœu ; comme si ce vœu n'étoit pas libre, & ne rendoit par conséquent pas libre tout ce qui en est l'effet. Seguenot ayant obtenu sa liberté, fut élevé à la place d'assistant du général, & mourut à Paris en 1676, à 80 ans, après avoir essuyé quelques nouvelles disgraces, qu'il dut à ses liaisons avec les solitaires de Port-Royal. On a de lui plusieurs autres écrits.

SEGUI, (Joseph) né à Rhodez, se consacra de bonne heure à l'éloquence & à la poésie. Il remporta le prix de vers à l'académie françoise en 1732, & il remplit les chaires de la cour & de la capitale avec distinction. Cet auteur mourut en 1761, à 72 ans, après avoir publié : Le recueil de ses *Panégyriques*, 2 vol. in-12 ; ses *Sermons* en 2 vol. & des *Discours académiques*, en 1 vol. L'académie françoise se l'étoit associé. L'abbé Segui écrivoit avec assez de noblesse & de pureté ; mais il ne faut pas chercher chez lui ces peintures saillantes, ces coups de génie, ces traits frappans qu'on trouve dans Bossuet & dans Bourdaloue. Il étoit fait pour marcher dans les routes battues, & non pas pour se tracer une carriere nouvelle.

SEGUIER, (Pierre) président-à-mortier au parlement de Paris, d'une ancienne famille de Quercy, illustre dans la magistrature & dans les armes, rendit des services importans aux rois Henri II & Charles IX. Ces monarques l'employerent dans diverses négociations ; il fit briller dans toutes une éloquence & une intelligence peu communes. Il mourut en 1580, à 70 ans, comblé d'honneurs & de biens. On a de lui des *Harangues* & un traité *De cognitione Dei & sui*.

SEGUIER, (Antoine) fils du précédent, occupa successivement les places de maître-des-requêtes, de conseiller-d'état, d'avocat-général au parlement de Paris, & enfin de président-à-mortier. Il fut envoyé à Venise, l'an 1598, en qualité d'ambassadeur, place qu'il remplit avec succès. Sa mort, arrivée en 1624, fut une perte sensible pour les gens de bien. Il fonda, par son testament, l'hôpital des Cent-Filles, au fauxbourg de St.-Marcel, à Paris.

SEGUIER, (Pierre) né à Paris en 1588, de Jean Seguier, fils de Pierre, remplit les charges de conseiller au parlement, de maître-des-requêtes, de président-à-mortier, & enfin de garde-des-sceaux & de chancelier de France en 1635. Les émotions populaires s'étant élevées en Normandie, il passa dans cette province en 1639, & y mit la paix. Il ne se signala pas moins dans les troubles des Barricades, & il osa résister au parlement, soulevé contre le ministere. Les sceaux lui furent enlevés en 1650 & en 1652 ; mais ils lui furent rendus en 1656, & il les garda jusqu'à sa mort, arrivée à St.-Germain-en-Laye en 1672, à 84 ans. Il ne laissa que deux filles ; Marie,

qui épousa le marquis de Coislin, & ensuite le marquis de Laval, qui mourut en 1710; & Charlotte, d'abord duchesse de Sully, puis duchesse de Verneuil, morte en 1704. Mais les branches collatérales de sa maison ont produit d'autres magistrats illustres; entr'autres Antoine SÉGUIER, avocat général au parlement de Paris, mort subitement à Tournay la nuit du 24 au 25 janvier 1792. Parmi les nombreux requisitoires, où la dignité du langage, la clarté, le choix & l'exactitude des expressions sont pour l'ordinaire si bien d'accord avec la justesse & la force des raisonnemens, on distingue celui du 18 août 1770, dans lequel les causes & le tableau de la révolution actuelle sont présentés avec tant de vérité, près de 20 ans avant l'événement. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 février 1791, p. 264. On peut consulter sur d'autres de ses discours, 1 janvier 1778, p. 55. — juillet 1781, p. 382. — 1 août 1781, p. 541. — 15 juillet 1785, p. 472. — 1 octobre 1786, p. 209. — 15 décembre 1786, p. 617.

SEGUIER, (Jean-François) né à Némours, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, mais en admirant le jardin des plantes rares de son compatriote Pierre Baux, il prit goût pour la botanique, & réussit dans cette science, de maniere que l'abbé Bignon, bibliothécaire du roi de France, le chargea de mettre en ordre les précieuses collections de botanique de cette magnifique bibliotheque. C'est en exécutant cette commission, qu'il travailla à l'ouvrage qui a pour titre: *Bibliotheca botanica*, La Haye, 1740, in-4°; Leyde, 1760, in-4°, par les soins de Laurent-Théodore Gronovius qui y a ajouté un Supplément. Cet ouvrage contient un catalogue des auteurs & des ouvrages qui traitent de la botanique. Il avoit fait plusieurs voyages pour augmenter ses connoissances. Le champ fertile du Veronese fixa longtems ses recherches, & lui fit publier: *Plantæ Veronenses*, 2 vol., Vérone, 1745, in-8°. Il donna un troisieme volume *ibid.* en 1754, in-8°.

SEGUIN, (Joseph) avocat, né à la Ciotat, mort en 1694, est auteur des *Antiquités de la Ville d'Arles*, Arles, 1687, in-4°; ouvrage savant, où les historiens & les antiquaires trouvent des lumieres à recueillir, cette ville ayant été une des plus anciennes & des plus célebres des Gaules.

SEGUR, (Jean-Charles de) vit le jour à Paris en 1695. Après avoir été quelque tems dans le service militaire, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & appella de la Bulle *Unigenitus*. La grande faveur où étoit sa famille sous la régence du duc d'Orléans, lui inspira de l'ambition. Il révoqua son appel, & fut pourvu de l'abbaye de Vermand. Il quitta l'Oratoire, devint grand-vicaire de M. de St.-Albin évêque de Laon, & enfin évêque de St.-Papoul. Il édifia pendant quelque tems ses ouailles par sa piété & sa soumission aux décisions de l'Eglise; mais en 1735 il rétracta par un mandement tout ce qu'il avoit fait en faveur de la Constitution, & s'éclipsa de son diocese. Il

vécut 13 ans depuis son abdication, dans l'obscurité, & mourut à Paris en 1748, à 53 ans. On a donné l'*Abrégé de sa Vie*, Utrecht, 1749, in-12. On en fait presqu'un saint.

SEJAN, (*Ælius*) né à Bolsena, l'ancien *Volsinium*, d'un chevalier Romain, suivit d'abord la fortune de Caïus-César, petit-fils d'Auguste. Il s'attacha ensuite à Tibere, auquel il se rendit agréable par la souplesse de son caractere & par l'enjouement de son esprit. Endurci au travail, audacieux, habile à cacher ses vices & à faire éclater ceux des autres, tour-à-tour insolent & flatteur, modeste au-dehors, mais dévoré au-dedans de la soif de régner; il employoit, dans cette vue, tantôt le luxe & les largesses, tantôt l'application & la vigilance. Il mit en œuvre tant d'artifice auprès de Tibere, que ce prince, caché pour tout le monde, étoit pour lui sans secret & sans défiance. Sejan abusa cruellement de son crédit, dès qu'il vouloit faire périr quelqu'un qui lui faisoit ombrage; il ne rougissoit pas, dit Phedre, de faire le rôle d'accusateur, de témoin & de juge:

*Quòd si accusator alius Sejano foret,*
*Si testis alius, si judex alius denique,*
*Dignum existimarem me tantis malis.*

Tibere l'éleva à la dignité de chef des cohortes prétoriennes, le nommant par-tout *le compagnon de ses travaux*, & souffrant que les statues de son favori fussent placées sur les théâtres & dans les places publiques. Sejan, parvenu au plus haut degré de puissance sans avoir assouvi son ambition, aspiroit au trône impérial. Il fit périr, par les artifices les plus odieux, tous les fils & tous les petits-fils de Tibere. Drusus, fils de ce prince, lui ayant donné un soufflet, il ne trouva point de moyen plus sûr pour se venger, que de corrompre Livie sa femme, qui empoisonna son mari. Alors il voulut épouser Livie; mais Tibere la lui refusa. Outré de colere, il se vanta « qu'il étoit » empereur de Rome, & que » Tibere n'étoit que prince » de l'isle de Caprée, où il » étoit alors ». Il osa le faire jouer sur le théâtre. Une telle audace ne pouvoit rester longtems impunie. Tibere donna ordre au sénat de lui faire son procès. Cet ordre fut bientôt exécuté, & dans le même jour il fut arrêté & étranglé en prison, l'an 31 de J. C. Le peuple déchira son cadavre, & en jeta dans le Tibre les misérables restes. Ses enfans périrent aussi par le dernier supplice, & Tibere enveloppa dans la perte de ce scélérat, tous ceux qui lui étoient suspects, & dont il vouloit se venger.

SELDEN, (Jean) né à Salvington, dans le Sussex, en 1584, fit ses études à Chichester, puis à Oxford, & s'y dévoua principalement à la connoissance du droit & de l'antiquité sacrée & profane. Après avoir mené une vie douce & appliquée, il mourut en 1654, à 70 ans. Il avoit pris pour devise: *La liberté sur toutes choses.* Cette liberté, qu'il mettoit dans ses propos comme dans sa conduite, le brouilla quelquefois

avec Jacques I & Charles I. Mais comme le zele plutôt que l'esprit de satyre animoit ses discours, on les lui pardonnoit plus facilement qu'à tout autre. On a de lui : I. *De Successionibus in bona defuncti, secundùm Hebræos.* II. *De Jure Naturali & Gentium, juxta disciplinam Hebræorum ;* ouvrage fort estimé par Puffendorf, qui n'est pas d'accord en cela avec le Clerc & Barbeyrac. Il paroit qu'il s'étoit un peu entêté des écrits des rabbins, & qu'il a vouluy puiser des connoissances qu'il auroit pu prendre ailleurs. III. *De Nuptiis & divortiis.* IV. *De Anno civili veterum Hebræorum.* V. *De Nummis.* VI. *De Diis Syris*, Amsterdam, 1680, in-8° : ouvrage plein de profondes recherches. VII. *Uxor Hebraïca.* VIII. *De Iaudibus Legum Angliæ.* IX. *Jani Anglorum facies altera.* X. *Mare clausum.* L'auteur y donne l'empire des quatre mers à sa nation. Grotius lui a opposé *Mare liberum.* XI. *Analecton Anglo-Britannicum*, &c., livre curieux, dans lequel on trouve l'histoire du gouvernement d'Angleterre, jusqu'au regne de Guillaume le Conquérant. XII. *De Synedriis Hebræorum ;* traité savant & estimé. XIII. Une *Explication des Marbres d'Arundel*, in-4°, en latin, avec des notes peut-être plus pleines d'érudition que de vérité historique : elle a été continuée par Prideaux qui en a expliqué le plus grand nombre (*voyez* ce mot). XIV. Un *Traité des Dîmes*, qui offensa beaucoup le clergé d'Angleterre. XV. Un autre de l'*Origine du Duel.* C'est lui aussi qui a publié le livre d'Eutichius d'Alexandrie. Tous les ouvrages de Selden, tant latins qu'anglois, ont été imprimés à Londres en 1726, 3 vol. in-fol. Ce recueil est recherché, quoiqu'on reproche à l'auteur un style plein d'obscurité. On a imprimé en anglois un recueil des paroles remarquables de cet habile jurisconsulte, sous le titre de *Seldeniana.*

SELEUCUS I, *Nicanor*, (c'est-à-dire *Victorieux*) roi de Syrie, fils d'Antiochus, devint l'un des principaux généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort de ce conquérant, il s'établit à Babylone, mais il en fut chassé par Antigone, & se retira en Egypte, près de Ptolomée. Pour se venger de son ennemi, il se ligua avec Ptolomée, Cassandre & Lysimachus, contre Antigone, qui fut tué dans la bataille d'Ipsus, l'an 301 avant J. C. Seleucus partagea avec les vainqueurs les provinces qui furent le fruit de leur victoire, & commença le royaume de Syrie, qui, de son nom, fut appellé *le Royaume des Séleucides.* Tranquille sur le trône, il fit la guerre à Demetrius, arma contre Lysimachus & le tua dans une bataille, l'an 282 avant J. C. Il alloit tomber sur la Thrace & sur la Macédoine, lorsque Ptolomée Céraune, un de ses courtisans, conspira contre lui & le tua à Argon, la même année, à 78 ans, dont il en avoit régné 34. Ce prince aimoit les sciences ; il renvoya aux Grecs les livres & les monumens précieux que Xercès leur avoit enlevés ; il leur rendit entr'autres les statues d'Harmodius & d'Aristogiton,

ces ardens défenseurs de la liberté. Les Grecs, par reconnoissance, placerent sa statue à l'entrée du portique de leur académie. Ce roi fit bâtir jusqu'à 34 villes dans l'Asie, & les peupla de colonies grecques, qui apporterent dans cette partie du monde leur langage, leurs mœurs & leur religion.

SELEUCUS II, fils d'Antiochus le Grand, succéda à son pere l'an 187 avant J. C., & fut surnommé *Philopator*. Ce prince, par le respect qu'il eut pour le grand-prêtre Onias, fournissoit tous les ans ce qu'il falloit pour les sacrifices du temple; mais comme c'étoit un prince foible, ses flatteurs l'engagerent à envoyer Héliodore piller le temple de Jérusalem. Quelque tems après le même Héliodore l'empoisonna. Son regne fut de 12 ans.

SELIM I, empereur des Turcs, 2e. fils de Bajazet II, voulut détrôner son pere; mais il perdit, l'an 1511, la bataille qu'il lui livra. Cette défaite ne le découragea point; il revint à la charge, & Bajazet fut obligé de lui céder l'empire l'année suivante, au préjudice d'Achmet son aîné. Après s'être défait par le poison de ce pere malheureux, il ôta la vie à Achmet, & à Korkud son puîné, prince paisible & ami des lettres. Affermi sur le trône par ses forfaits, il porta les armes en Egypte contre Kanson, souverain de ce royaume. Il lui livre bataille près d'Alep en Syrie, l'an 1516, & remporte une victoire long-tems disputée par le soudan, qui périt dans le combat. Cependant les Mammelucks se préparerent à résister aux Ottomans; mais Selim, entrant dans leur pays en 1517, attaqua près du Caire Toumonbal, qu'ils avoient créé nouveau sultan, & le défit successivement dans deux batailles. Ce prince infortuné ayant été trouvé dans un marais, où les Arabes l'avoient caché, fut pendu par l'ordre de Selim. Ce barbare se rendit maître du Caire, d'Alexandrie, de Damiette, de Tripoli, & de tout le reste de l'Egypte, qu'il réduisit en province. C'est ainsi que finit la domination des Mammelucks en Egypte, où elle avoit duré plus de 260 ans, à compter depuis la mort du sultan qui avoit fait S. Louis prisonnier. Quelque tems auparavant, Selim avoit remporté une victoire signalée à Chalderon contre les Perses, & leur avoit enlevé Tauris. Il se préparoit à faire la guerre aux Chrétiens; mais en retournant à Constantinople, il fut attaqué d'un charbon pestilentiel à l'épine du dos. Il voulut se faire porter à Andrinople, croyant que l'air de cette ville le rétabliroit; mais il mourut à Shuastdy, sur la route de cette ville, l'an 1520, dans le même lieu où il avoit fait empoisonner son pere. Il étoit dans sa 54e. année & en avoit régné 8. Ce prince étoit courageux, infatigable, sobre, libéral. Il se plaisoit à la lecture de l'histoire, & faisoit assez bien des vers dans sa langue; mais malgré ces qualités, il fut l'horreur de ses sujets. Il trempa ses mains dans le sang de son pere, de ses freres, de 8 de ses neveux, & d'autant de bachas qui l'avoient servi fidellement.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

SELIM II, empereur des Turcs, fils de Soliman II, & petit-fils de Selim I, monta sur le trône après son pere en 1566. Il fit, l'année suivante, une treve de 8 ans avec l'empereur Maximilien II. Vers le même tems, il confirma le traité de paix que son pere avoit fait avec les Vénitiens. Mais en 1570, au mépris de sa parole, il tourna ses armes contre eux, & leur prit l'isle de Chypre par son général Mustapha, qui y exerça des cruautés inouies, sur-tout après la prise de Famagouste, rendue par capitulation le 1 août 1571 (*voyez* BRAGADIN). Il en fut bientôt puni: le 7 octobre suivant, il perdit la célebre bataille de Lépante (*voyez* Don JUAN). Cette victoire jeta la consternation dans Constantinople, & hâta la paix avec Venise. Dès que Selim l'eut conclue, il posa le glaive & le sceptre, pour aller s'ensevelir au fond de son serrail avec ses femmes. Il se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort, arrivée en 1574, à 52 ans. La mort de ses freres Mustapha & Bajazet lui avoit ouvert le chemin du trône dont il se rendit indigne par ses vices. Sans talens & sans courage, il n'aima que les femmes & le vin, & ne dut l'éclat passager de ses conquêtes qu'à la valeur de ses généraux.

SELKIRK, (Alexandre) né à Largo, dans la province de Fise, au royaume d'Ecosse, vers l'an 1680, s'appliqua aux mathématiques & à la navigation. Il rempliſſoit en 1705 l'office de maître sur un vaisseau commandé par le capitaine Pradling, avec lequel il eut quelque différend. Celui-ci le dépoſa & l'abandonna dans l'isle de Jean-Fernandez, alors entiérement déserte, après néanmoins lui avoir fait donner son lit, ses hardes, son fusil, quelques livres de poudre, des balles, &c. Selkirk, dans une isle fertile, peuplée de chevres, & baignée par une mer poissonneuse, se forma une habitation qui ne manquoit de rien d'essentiel, & réalisa le roman de Robinson Crusoë. Les sentimens de religion qu'il y avoit portés, le tems qu'il donnoit à la priere & aux cantiques chrétiens, le rendoient content dans sa solitude, lorsqu'en 1709 le capitaine Vood-Rogers aborda à l'isle, & le ramena dans sa patrie. Les détails de sa vie dans ce séjour lointain & isolé, sont décrits, mais assez négligemment & avec quelques préjugés nationaux, à la fin du 4e. tom. des *Aventures de Robinson Crusoë*, édit. de Liege, 1785. Nous ignorons ce qu'il est devenu après son retour en Angleterre.

SELLIUS, (Godefroi) né à Dantzig, membre de l'académie impériale & de la société royale de Londres, passa une partie de sa vie en France, où il cultiva les lettres avec succès. Il mourut en 1767. Nous avons de lui des traductions & d'autres ouvrages. Les plus connus sont: I. *Description géographique du Brabant Hollandois*, in-12. II. *Voyage de la Baie d'Hudson*, in-8°. III. *Dictionnaire des Monogrammes*, in-8°. IV. *Histoire naturelle de l'Irlande*. V. *Histoire des anciennes révolutions du Globe Terrestre*, in-12, pleine d'idées

systématiques & romanesques. VI. *Traduction des Satyres de Rabener* avec M. *du Jardin*, 4 vol. in-12. VII. *Histoire des Provinces-Unies*, en 8 vol. in-4°, avec le même ; compilation assez mal rédigée.

SELLUM, meurtrier de Zacharie roi d'Israël, usurpa la couronne l'an 771 avant J. C.; mais au bout d'un mois il fut mis à mort par Manahem, général des troupes de Zacharie, qui fut lui-même proclamé roi par son armée.

SEM, fils de Noé, né vers l'an 2446 avant J. C., couvrit la nudité de son pere. Noé à son réveil lui donna une bénédiction particuliere. Sem mourut âgé de 600 ans, laissant 5 fils, Ælam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram, qui eurent pour partage les meilleures provinces de l'Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe, Salé, Heber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor, & Tharé pere d'Abraham.

SEMEI, parent du roi Saül, imita & servit ce prince dans sa haine pour David. Voyant ce pere infortuné contraint de s'enfuir par la rebellion de son fils Absalon, il profita de cette calamité pour le poursuivre, & lui lança des pierres avec les injures les plus outrageantes. Mais David ayant été vainqueur, Semeï se jeta à ses pieds, & demanda pardon. David réprimant tout mouvement de vengeance, lui fit grace ; mais il recommanda en mourant à son fils Salomon, de ne pas perdre de vue un rebelle dont l'impunité pouvoit produire des effets funestes à l'état. Ce prince devenu roi fit venir Semeï, & lui défendit sous peine de la vie de sortir de Jérusalem, lui donnant ainsi la ville pour prison. Le coupable ayant violé cette défense trois ans après, fut arrêté & condamné à avoir la tête tranchée.

SEMEIAS, enthousiaste de la ville de Néhélele, voulut se mêler de composer des prophéties, & envoya à Sophonias, fils de Maasias, un livre de prétendues révélations, où il disoit que Dieu ordonnoit à Sophonias de prendre soin du peuple qui restoit à Jérusalem. Le prophete Jérémie avertit, de la part de Dieu, Sophonias de ne pas croire ce fourbe, qui en seroit puni par une captivité éternelle pour lui & pour sa postérité. — Il ne faut pas le confondre avec le prophete SEMEIAS, qui vivoit sous Roboam roi de Juda, & qui défendit à ce prince, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étoient séparées de lui. — Il y a un 3e. SEMEIAS, dit *Noadias*, qui se laissa corrompre par les présens du gouverneur de Samarie, pour susciter des obstacles au saint homme Néhémie qui vouloit rebâtir Jérusalem.

SEMELIER, (Jean-Laurent le) prêtre de la Doctrine Chrétienne, né à Paris, d'une bonne famille, enseigna la théologie dans son ordre avec un succès distingué. Ses talens lui mériterent la place d'assistant du général. Il mourut à Paris en 1725, à 65 ans. On a de lui : I. D'excellentes *Conférences sur le Mariage* : l'édition la plus estimée est celle de Paris en 1715, 5 vol. in-12, parce que cette édition fut revue & corrigée

rigée par plusieurs docteurs de la maison de Sorbonne. II. *Des Conférences sur l'Usure & sur la Restitution*, dont la meilleure édition est celle de 1724, en 4 vol. in-12. III. Des *Conférences sur les Péchés*, 3 vol. in-12. Le P. Semelier s'étoit proposé de donner de semblables conférences sur tous les traités de la morale chrétienne; mais la mort l'empêcha d'exécuter un si louable dessein. On a cependant trouvé dans ses papiers, de quoi former 10 vol. in-12, qui ont été publiés en 1755 & en 1759, & qui ont soutenu la réputation de ce savant & pieux Doctrinaire. Il y en a 6 sur la Morale & 4 sur le Décalogue.

SEMIRAMIS, née à Ascalon, ville de Syrie, épousa un des principaux officiers de Ninus. Ce prince entraîné par une forte passion, que le courage de cette femme & ses autres grandes qualités lui avoient inspirée, l'épousa après la mort de son mari. Le roi laissa, en mourant, le gouvernement de son royaume à Semiramis, qui gouverna comme un grand-homme. Elle fit, dit-on, construire Babylone, dont on a tant vanté les murailles, les quais, & le pont sur l'Euphrate qui traversoit la ville du nord au midi, & d'autres ouvrages, dont Hérodote raconte des merveilles. Semiramis, ayant embelli Babylone, parcourut son empire, laissant partout des marques de sa magnificence. Elle s'appliqua sur-tout à faire conduire de l'eau dans les lieux qui en manquoient, & à construire de grandes routes. Elle fit aussi plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie. Sa derniere expédition fut dans les Indes, où son armée fut mise en déroute. Cette reine avoit un fils de Ninus, nommé *Ninias*. Avertie qu'il conspiroit contre sa vie, elle abdiqua volontairement l'empire en sa faveur. Quelques auteurs rapportent qu'elle se déroba à la vue des hommes, dans l'espérance de jouir des honneurs divins; d'autres disent que Ninias lui donna la mort. Quelques savans prétendent avec assez de vraisemblance, que son histoire n'est qu'une corruption de celle de Nabuchodonosor. Voyez *Hérodote, historien du peuple Hébreu, sans le savoir*; & l'*Histoire des tems fabuleux*, tom. 3, p. 564. L'auteur de ce dernier ouvrage, ayant observé que dans les livres orientaux, RAHAM étoit le nom propre de *Nabuchodonosor*, dont l'Ecriture parle si souvent, fait voir que ce nom de RAHAM est entré dans la composition de la fameuse SEMIRAM ou SEMIRAMIS; car *is* est la terminaison grecque. Hérodote, liv. 1, 184, rapproche beaucoup de l'époque de Nabuchodonosor, le regne de SEMIRAM ou SEMIRAMIS; & ailleurs on l'a fait exister du tems de la construction de Babel, peu après le déluge. Il est impossible que Semiramis ait régné tout à la fois, à deux époques aussi distantes l'une de l'autre; & comment cette contradiction s'est-elle glissée dans l'histoire? Rien de plus facile à concevoir dans le système des altérations de l'Ecriture faites par les Païens (*voyez* HÉRODOTE, LAVAUR,

OPHIONÉE, &c.). Ayant vu que RAHAM, le vrai Nabuchodonosor, régnoit à Babylone, bâtie sur les ruines de Babel, & trouvant dans l'Ecriture la construction de cette tour de Babel, ils n'ont pas hésité de placer leur prétendue SEMIRAM ou SEMIRAMIS à Babylone & à Babel en même tems, quoique le regne de Nabuchodonosor & le fait de Babel fussent à deux dates infiniment éloignées. Il ne faut que cette double existence de Semiramis, pour démontrer que cette reine est un personnage travesti. » Ainsi, dit un critique qui a » impartialement pesé ces ob- » servations, ainsi sera anéantie » pour toujours l'existence, » entr'autres de la célebre » Semiramis. Toutes ses con- » quêtes, & ses jardins si re- » nommés que l'art avoit sus- » pendus en l'air, seront res- » titués à Nabuchodonosor, vé- » ritable auteur de ces expé- » ditions glorieuses & de ces » monumens fastueux ».

SENAC, (Jean) né dans le diocese de Lombez, mort à Paris le 20 décembre 1770, avec les titres de premier médecin du roi, de conseiller-d'état, & de surintendant-général des eaux-minérales du royaume, mérita ces places par des talens distingués & par des ouvrages utiles. Les principaux sont : I. La Traduction de l'*Anatomie d'Heister*, avec des *Essais de Physique sur l'usage des parties du corps humain*, Paris, 1735, in-8°, avec fig.; 1753, 3 vol. in-12, avec fig. Les réflexions de Senac rendent cet ouvrage très-intéressant. II. *Traité des causes, des accidens & de la cure de la Peste*, 1744, in-4°. III. *Traité de la structure du Cœur*, 1748, 2 vol. in-4°, réimprimé en 1777 & 1783, avec les additions & corrections de l'auteur, publiées par M. Portal. C'est le chef-d'œuvre de cet habile médecin (*voyez* LOUVER). IV. *De recondita Febrium natura & curatione*, 1759, in-8°, plein de connoissances profondes & utiles. M. Tissot, dans une Lettre à Zimmermann, assure que ce traité est réellement de Senac; ce que d'autres révoquent en doute. V. *Réflexions sur les Noyés*, dans les Mémoires de l'Académie, 1725. Il y combat beaucoup de préjugés populaires. VI. *Discours touchant l'opération de la Taille*, 1727, in-12. VII. *Mémoire sur le Diaphragme*.

SENAULT, (Jean-François) né à Anvers en 1599, (M. Fromentier, dans son *Oraison funebre*, le dit né à Douay, & M. Paquot, *Notio temporum*, à Paris) d'un secrétaire du roi de France, & zélé ligueur. Le cardinal de Berulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en seroit un jour la gloire par ses talens & par ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus & au galimatias : il fut lui rendre la dignité & la noblesse qui convient à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions & des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confreres l'élurent supérieur de S. Magloire, & il s'y conduisit avec tant de douceur

& de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudiſſement & l'amour de ſes inférieurs, & mourut à Paris en 1672, à 71 ans. L'abbé Fromentier, depuis évêque d'Aire, prononça ſon oraiſon funebre. Parmi les ouvrages qu'il a laiſſés, on diſtingue : I. Un traité de l'*Uſage des Paſſions*, imprimé pluſieurs fois in-4° & in-12, & traduit en anglois, en allemand, en italien & en eſpagnol : ouvrage où l'érudition eſt unie à la ſageſſe des principes. L'auteur prouve l'utilité & la néceſſité des paſſions, mais il en montre en même tems la direction & l'objet; il fait admirablement ſervir la philoſophie à la morale, & les arides leçons des anciens ſages à la gloire des maximes de l'Evangile qui ſeules peuvent leur donner une ſanction & de la conſiſtance. II. Une *Paraphraſe de Job*, in-8°, qui, en conſervant toute la majeſté & toute la grandeur de ſon original, en éclaircit les difficultés. III. L'*Homme Chrétien*, in-4°, & l'*Homme Criminel*, auſſi in-4°. IV. *Le Monarque, ou les Devoirs du Souverain*, in-12; ouvrages eſtimés. V. Trois volumes in-8° de *Panégyriques des Saints*. VI. Pluſieurs *Vies des Perſonnes illuſtres par leur piété*.

SENEÇAI *ou* SENECÉ, (Antoine Bauderon de) né à Mâcon en 1643, étoit arriere-petit-fils de Brice Bauderon, médecin, connu par une *Pharmacopée*. Il ſuivit le barreau quelque tems, moins par inclination, que par déférence pour ſes parens. Son humeur querelleuſe lui ayant ſuſcité de mauvaiſes affaires, il fut obligé de s'enfuir d'abord en Savoie, & enſuite à Madrid. Il revint en France, & acheta en 1673 la charge de premier valet-de-chambre de la reine Marie-Théreſe, femme de Louis XIV. A la mort de cette princeſſe, arrivée en 1683, la ducheſſe d'Angoulême le reçut chez elle avec toute ſa famille qui étoit nombreuſe. Cette princeſſe étant morte en 1713, Seneçai retourna dans ſa patrie, où il mourut en 1737, à 94 ans. Il a fait des *Epigrammes*, 1727, in-12; des *Nouvelles* en vers; des *Satyres*, 1695, in-12, &c. On diſtingue le Poëme intitulé : *Les Travaux d'Apollon*, dont le poëte Rouſſeau faiſoit cas.

SÉNEQUE, (*Lucius Annæus Seneca*) orateur, né à Cordoue en Eſpagne vers l'an 61 avant J. C., dont il nous reſte des *Déclamations*, que l'on a fauſſement attribuées à Séneque le Philoſophe, ſon fils. Séneque l'Orateur épouſa Helva, illuſtre dame Eſpagnole, dont il eut trois fils : Séneque le Philoſophe; Annæus Novatus; & Annæus Mela, pere du poëte Lucain. Les défauts du ſtyle de Séneque l'Orateur ſont les mêmes que ceux de Séneque le Philoſophe, dont nous allons parler.

SÉNEQUE le Philoſophe, (*Lucius Annæus Seneca*) fils du précédent, naquit à Cordoue, vers l'an 6*e*. avant J. C. Il fut formé à l'éloquence par ſon pere, par Hygin, par Ceſtius, & par Aſinius Gallus; & à la philoſophie, par Socion d'Alexandrie & par Photin, célebres ſtoïciens. Après avoir

pratiqué pendant quelque tems les abstinences de la secte pythagoricienne (c'est-à-dire, s'être privé dans ses repas de tout ce qui a vie), il se livra au barreau. Ses plaidoyers furent admirés; mais la crainte d'exciter la jalousie de Caligula, qui aspiroit aussi à la gloire de l'éloquence, l'obligea de quitter une carriere si brillante & si dangereuse sous un prince bassement envieux. Il brigua alors les charges publiques, & obtint celle de questeur. On croyoit qu'il monteroit plus haut, lorsqu'un commerce illicite avec Julie Agrippine, veuve de Domitius, un de ses bienfaiteurs, le fit reléguer dans l'isle de Corse. C'est-là qu'il écrivit ses *Livres de la Consolation*, qu'il adressa à sa mere. Agrippine ayant épousé l'empereur Claude, rappella Séneque, pour lui donner la conduite de son fils Néron, qu'elle vouloit élever à l'empire. Tant que ce jeune prince suivit les instructions & les conseils de son précepteur, il fut l'amour de Rome; mais après que Poppée & Tigellin se furent rendus maîtres de son esprit, il devint la honte du genre-humain. La vertu extérieure de Séneque lui parut être une censure continuelle de ses vices; il ordonna à l'un de ses affranchis, nommé *Cléonice*, de l'empoisonner. Ce malheureux n'ayant pu exécuter son crime par la défiance de Séneque, qui ne vivoit que de fruits & ne buvoit que de l'eau; Néron l'enveloppa dans la conjuration de Pison (dont, selon quelques auteurs, il étoit réellement coupable), & il fut dévoué à la mort comme les autres conjurés, & l'exécution fut à son choix. Le philosophe demanda de pouvoir disposer de ses biens; mais on le lui refusa. Alors il dit à ses amis: » Que puisqu'il n'étoit pas en » sa puissance de leur faire part » de ce qu'il croyoit posséder, » il laissoit au moins sa vie » pour modele, & qu'en l'imitant exactement, ils acquerroient parmi les gens de bien » une gloire immortelle ». Paroles pleines de faste & de petitesse. L'horreur de la mort, malgré sa sécurité apparente, l'affecta si fort, qu'il ne coula point de sang de ses veines ouvertes. Il eut recours à un bain chaud, dont la fumée, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'étouffa. Tacite en parle assez favorablement, quoiqu'il convienne de ses monstrueuses amours. Mais Dion & Xiphilin ne l'ont pas ménagé, & le portrait qu'ils en font, est assez conforme à ce qui paroît de plus certain sur ce moraliste fameux, qui a vécu d'une maniere très-opposée à ses écrits & à ses maximes, & dont la mort peut passer pour une punition de son hypocrisie. Elle arriva l'an 65 de J. C. & la 12e. année du regne de Néron. Pompeïa Paulina, son épouse, voulut mourir avec lui: Séneque, au-lieu de l'en empêcher, l'y exhorta, & ils se firent ouvrir les veines l'un & l'autre en même tems; mais Néron, qui aimoit Paulina, donna ordre de lui conserver la vie. On ne peut nier que Séneque ne fût estimable par quelques vertus; mais sa sagesse étoit plus dans ses discours que dans ses actions. Il se laissa corrompre par l'air

contagieux de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublemens précieux, cette multitude de tables de cedre soutenues sur des pieds d'ivoire, &c.? Comment excuser les rapines usuraires qui le déshonorerent pendant qu'il étoit questeur? Que n'auroit-on pas à dire de ses lâches adulations envers Néron? Qui ne sait qu'il flatta ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine sa mere, & qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais & des jardins de Britannicus après la mort injuste de ce Romain? Il se montra en mourant un apologiste enthousiaste du suicide. Enfin il seroit bien difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conjuration de Pison. Si on considere Séneque comme auteur, il avoit toutes les qualités nécessaires pour briller. A une grande délicatesse de sentiment, il unissoit beaucoup d'étendue dans l'esprit; mais l'envie de donner le ton à son siecle, le jeta dans des nouveautés qui corrompirent le goût. Il substitua à la simplicité noble des anciens, le fard & la parure de la cour de Néron; un style sentencieux, semé de pointes & d'antitheses; des peintures brillantes, mais trop chargées; des expressions neuves; des tours ingénieux, mais peu naturels. Enfin il ne se contenta pas de plaire, il voulut éblouir, & il y réussit. Ses ouvrages peuvent être lus avec fruit par ceux qui auront le goût formé. Ils y trouveront des leçons de morale utiles, des idées rendues avec vivacité & avec finesse. Mais pour profiter de cette lecture, il faut savoir discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux; le solide d'avec le puéril, & les pensées véritablement dignes d'admiration d'avec les simples jeux de mots. La premiere édition de ses ouvrages est celle de Naples, 1475, in-fol. Les principaux ouvrages de ce recueil sont: I. *De Ira.* II. *De Consolatione.* III. *De Providentia.* IV. *De tranquillitate Animi.* V. *De constantia Sapientis.* VI. *De Clementia.* VII. *De brevitate vitæ.* VIII. *De Vita beata.* IX. *De otio sapienti.* X. *De Beneficiis*, & un grand nombre de *Lettres morales.* Ces divers traités contiennent d'excellentes choses: dans quelques endroits l'on s'apperçoit sans peine que les maximes de l'Evangile déjà répandues par-tout, ne lui étoient pas inconnues; mais dans d'autres il s'abandonne à des erreurs étranges, & ne se défend pas même des délires du matérialisme. Telle est la mobilité fatale de ces prétendus sages qui parlent de la vérité sans la rechercher sincérement, & de la vertu sans la pratiquer; qui s'érigent en pédagogues par vanité, & donnent à l'ostentation, ce que l'homme de bien se contente de faire & renferme dans le secret du cœur. Malherbe & du Ryer ont traduit en françois ces différens ouvrages, 1659, in-fol., & en plusieurs vol. in-12. D'autres écrivains se sont exercés sur cet auteur; mais la seule traduction complette qu'on es-

time, à quelques inexactitudes près, est celle de la Grange, Paris, 1777, 7 vol. in-12. Nous avons sous le nom de Séneque plusieurs *Tragédies* latines, *Médée*, *Œdipe*, la *Troade*, *Hippolyte*, l'*Octavie* & la *Thébaïde*. Mais quelques savans doutent avec raison si elles sont de lui. Ils les attribuent à un autre Séneque; & c'est pour cela qu'on les cite quelquefois sous le nom de *Séneque le Tragique*. On y trouve des pensées mâles & hardies, des sentimens pleins de grandeur, des maximes de politique très-utiles; mais l'auteur est guindé, il se jette dans la déclamation, & ne parle jamais comme la nature. Au reste, il respecte partout les mœurs, & ne présente pas aux spectateurs des scenes voluptueuses & lubriques, comme la plupart des tragiques modernes. L'abbé de Marolles les a traduites en françois. On a *Senecæ Sententiæ cum notis Variorum*, Leyde, 1708, in-8°, qui ont été traduites en partie dans les *Pensées* de Séneque par la Beaumelle, 2 vol. in-12. On voit à la fin de *Flores utriusque Senecæ*, Paris, 1574, in-12, publié par Haton du Mans, XIV Epîtres, tant de Séneque à S. Paul, que de S. Paul à Séneque, qui ont fait croire à quelques-uns que Séneque avoit été Chrétien; mais ces Epîtres sont reconnues pour être des pieces supposées; & malgré le témoignage de S. Jerôme, personne ne croit aujourd'hui que Séneque ait été Chrétien. Tacite dit qu'avant de mourir il prit de l'eau du bain, en arrosa les spectateurs, en disant qu'il *faisoit ces libations à Jupiter le libérateur*. D'ailleurs les paroles pleines de faste que nous avons rapportées, son exhortation à Pauline pour l'engager à se tuer elle-même, contrastent étrangement avec la mort d'un Chrétien. » Quel Chrétien, dit le continuateur de Rollin, qui met-» toit son sage au-dessus de » Dieu, par la raison que Dieu » tire sa perfection de sa nature, » & que le sage ne doit la sienne » qu'à son choix libre & vo-» lontaire »! *Est aliquid quo sapiens antecedat Deum : ille naturæ beneficio non timet, suo sapiens.* Ep. 53. On trouve plusieurs passages de Séneque, qui renferment la même impiété, recueillis par M. Duguet, *Jesus-Christ crucifié*, tom. II, chap. III, pag. 106. M. Jenyns a eu raison de dire dans son excellent Traité *de l'évidence du Christianisme*, que des criminels publics & avérés sont moins éloignés des lumieres de l'Evangile, que ces hommes vains & présomptueux qui affectent le nom de *sages* (voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 septembre 1779, pag. 103). On a encore l'*Esprit de Séneque*; le philosophe y est trop flatté. L'auteur de la *Vie* de Séneque (l'abbé Ponçol), qui est à la tête de la traduction de ses Traités *de la Clémence* & *des Bienfaits* (Paris, 1776), est tombé dans le même défaut. *Voyez* COLLIUS, LUCIEN, SOCRATE, ZÉNON, *&c.*

SENKENBERG, (Henri Chrétien, baron de) né à Francfort-sur-le-Mein, le 19 octobre 1704, fut fait chef du conseil du Rhingrave Charles de Dauhn en 1730, professeur en droit

& syndic de l'université de Goettingen en 1735, professeur en droit à Giessen en 1738. Chargé ensuite de différentes commissions honorables, il résida à Francfort en qualité de député de plusieurs princes. L'empereur François I l'honora de la charge de conseiller-aulique en 1745, le créa baron en 1751, & le députa en 1764 à Francfort, pour assister à l'élection & au couronnement de Joseph II. Il mourut à Vienne le dernier jour de mai 1768, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, dont son fils a donné le catalogue au public. On y distingue : I. *Voyage en Alsace* & pays circonvoisins. II. *Dissertatio de montibus pietatis*, Giessen, 1739, in-4°. III. *De restitutione in integrum*, Giessen, 1739, in-4°. IV. *Introduction à la Jurisprudence de l'Allemagne*, en latin. V. *Juris feudalis primæ lineæ ex Germanicis & Longobardicis fontibus deductæ*. VI. *Methodus Jurisprudentiæ*. On ne peut que rendre hommage à la modération, à l'équité de l'auteur lorsqu'il y parle des pontifes Romains & des Catholiques : on ne diroit pas que c'est le langage d'un protestant. *Oportet*, dit-il, *ordinem aliquem esse inter Christianos ; oportet esse caput quod eum regat : non alius huic regimini magis aptus quàm Christi vicarius, Beatum Petrum continuâ successione referens. Is ab omni ævo eâ fuit æquitate, ut oves suas balantes exaudiret, ut gravaminibus mederetur.* Et après avoir parlé des différends qu'il y a eu entre les papes & les empereurs, il ajoute : *Et jure affirmari potest, ne exemplum quidem esse in omni rerum memoria, ubi pontifex processerit adversùs eos, qui juribus suis intenti, ultra limites vagari in animum non induxerunt suum.* (Method. Juris. addit. IV. de Libertate Eccles. Germ., §. 3).

SENNACHERIB, fils de Salmanasar, succéda à son pere dans le royaume d'Assyrie, l'an 714 avant J. C. Ezéchias, qui régnoit alors sur Juda, ayant refusé de payer à ce prince le tribut auquel Teglatphalassar avoit soumis Achaz, Sennacherib entra sur les terres de Juda avec une armée formidable. Il prit les plus fortes places de Juda qu'il ruina, & dont il passa les habitans au fil de l'épée. Ezéchias se renferma dans sa capitale, où il se prépara à faire une bonne défense (voyez l'histoire de cette guerre à l'article EZÉCHIAS). Sennacherib s'étant retiré dans ses états, fut tué à Ninive, dans un temple, par ses deux fils aînés, vers l'an 710 avant J. C. Assarhaddon, le plus jeune de ses enfans, monta sur le trône après lui.

SENNEL, (Jean-Antoine) Hongrois de nation, naquit en 1622, & s'engagea de bonne heure dans l'ordre des Capucins, où il prit le nom d'Emeric. Pendant la peste qui ravagea Prague en 1649, il rendit aux citoyens de cette ville des services incroyables, au péril de sa propre vie, & convertit en 1651, près de 4000 hérétiques. Vienne devint ensuite, pendant 25 ans, le théâtre de ses vertus & de son zele ; l'empereur Ferdinand III l'obligea de demeurer à la cour, & son

ſucceſſeur Léopold lui donna toute ſa confiance: il le nomma à l'évêché de Vienne, & ſollicitoit pour lui un chapeau de cardinal, lorſque la mort l'enleva en 1685.

SENNERT, (Daniel) né l'an 1572 à Breſlaw, d'un cordonnier, devint docteur & profeſſeur en médecine à Wittemberg. La maniere nouvelle dont il enſeignoit & pratiquoit ſon art, lui fit un nom célebre; mais ſa paſſion pour la chymie, jointe à la liberté avec laquelle il réfutoit quelques anciens, lui ſuſcita beaucoup d'ennemis. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés à Veniſe en 1645, en 3 vol. in-fol., & réimprimés en 1676 à Lyon, en 6 vol. in-fol. On y remarque beaucoup d'ordre & de ſolidité: il ſuit en tout la théorie galénique. Les principes fondamentaux de la médecine y ſont ſavamment établis, les maladies & leurs différences exactement décrites, & les indications pratiques très-bien déduites; quelques critiques lui reprochent cependant d'avoir mis trop de ſubtilité dans la diſtinction des maladies. Haller regarde les ouvrages de Sennert comme le réſultat de ce qu'il y avoit de mieux dans ceux des anciens ſur la cure des maladies; & ſous ce point de vue, ils doivent être conſidérés comme une bibliotheque complette, dont un médecin ne ſauroit ſe paſſer; ils valent d'ailleurs infiniment mieux que beaucoup de livres modernes fort vantés. Cet habile médecin mourut de la peſte en 1637, à 65 ans, *regardé*, dit un auteur, *comme le Galenus de l'Allemagne*. — André SENNERT, ſon fils, mort à Wittemberg en 1689, à 84 ans, enſeigna les langues orientales pendant 51 ans, & publia pluſieurs livres ſur la langue hébraïque.

SENSARIC, (Jean-Bernard) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, prédicateur du roi de France, né à la Réole, dioceſe de Bazas, en 1710, mort le 10 avril 1756; ſe diſtingua autant par ſon éloquence & par ſes talens, que par les qualités qui forment le Religieux & le Chrétien. On a de lui: I. Des *Sermons*, 1771, 4 vol. in-12. II. *L'Art de peindre à l'eſprit*, ouvrage dans lequel les préceptes ſont confirmés par les exemples tirés des meilleurs orateurs & poëtes françois, en 3 vol. in-8°, Paris, 1758.

SEPHORA, fille de Jethro, prêtre du pays de Madian. Moïſe, obligé de ſe ſauver de l'Egypte, arriva au pays de Madian, où il ſe repoſa près d'un puits. Les filles de Jethro étant venues à ce puits pour y abreuver les troupeaux de leur pere, des bergers les en chaſſerent; mais Moïſe les défendit. Jethro l'envoya chercher, & lui donna en mariage Sephora, une de ſes ſept filles, dont il eut deux fils, Gerſom & Eliezer.

SEPULVEDA, (Jean Genès de) né à Cordoue en 1491, devint théologien & hiſtoriographe de l'empereur Charles-Quint. Il eut un démêlé très-vif avec Barthélemi de Las Caſas, au ſujet de la maniere dont les Eſpagnols traitoient les Indiens. Sepulveda trop affecté du récit qu'on faiſoit des vices monſtrueux, de la barbarie, de la perfidie, de l'antropophagie

& des horribles ſuperſtitions des Américains, croyoit qu'on pouvoit les traiter comme les Cananéens; mais il ne réfléchiſſoit pas que ceux-ci avoient été anathématiſés par Dieu même, & que les Juifs avoient un ordre exprès de les détruire comme abominables & incorrigibles. D'ailleurs l'eſprit du Chriſtianiſme obligeoit à tout tenter avant d'en venir à cette extrémité. Sepulveda, qu'il ne faut pas juger ſur les injures de quelques enthouſiaſtes, étoit, malgré cette erreur, un homme de mérite & d'une conduite irréprochable; il eſt prouvé d'ailleurs que Las Caſas avoit ſes torts dans cette conteſtation. Il mourut en 1572, à Salamanque, où il étoit chanoine, dans ſa 82e. année. On a de lui pluſieurs traités: I. *De regno & Regis officio.* II. *De appetenda gloria.* III. *De honeſtate rei militaris.* IV. *De Fato & Libero-Arbitrio contra Lutherum.* V. Des *Lettres latines*, curieuſes. Ces différens ouvrages ont été recueillis à Cologne en 1602, in-4°. VI. Des Traductions d'Ariſtote avec des notes, que Naudé eſtimoit, & dont Huet faiſoit peu de cas.

SERAPIS, divinité égyptienne, qu'on repréſentoit ſous une figure humaine, portant un boiſſeau ſur la tête, une regle à la main; d'où quelques ſavans ont conclu que c'étoit Joſeph, le grand conſervateur & diſtributeur des grains & conſtructeur des greniers publics, qui étoit adoré ſous ce nom. On ajoutoit à côté un animal à trois têtes. C'étoit l'idole la plus reſpectée en Egypte; & la ville d'Alexandrie, qui étoit le centre de ſon culte, fut appellée *la Ville Sainte*. L'empereur Théodoſe ordonna de la mettre en pieces. Le temple qui lui étoit conſacré, étoit, dit-on, d'une étendue immenſe, avec des ſouterrains obſcurs & tortueux en forme de labyrinthe, & par-là propre aux myſteres ténébreux du paganiſme. Il fut détruit par les ordres du même empereur.

SERARIUS, (Nicolas) ſavant Jéſuite, né à Rambervillers en Lorraine, l'an 1555, s'appliqua à l'étude des langues ſavantes avec un ſuccès peu commun. Il enſeigna enſuite les humanités, la philoſophie & la théologie à Wurtzbourg & à Mayence. C'eſt dans cette derniere ville qu'il finit ſes jours en 1609. On a de lui un grand nombre d'ouvrages: I. Des *Commentaires* ſur pluſieurs livres de la *Bible*, Mayence, 1611, in-fol. II. Des *Prolégomenes* eſtimés ſur l'Ecriture-Sainte, Paris, 1704, in-fol. III. *Opuſcula Theologica*, en 3 tomes in-fol. IV. Un *Traité des trois plus fameuſes Sectes des Juifs* (les Phariſiens, les Saducéens & les Eſſéniens). On en donna une édition à Delft, 1703, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on a joint les Traités ſur le même ſujet de Druſius & de Scaliger. V. Un ſavant traité *De rebus Monguntinis*, 1722, 2 vol. in-fol. Tous ſes ouvrages, recueillis en 16 vol. in-fol., décelent un homme conſommé dans l'érudition. Baronius dans ſes *Annales* l'appelle la *lumiere de l'égliſe d'Allemagne*.

SERBELLONI, (Gabriel) chevalier de Malte, grand-prieur de Hongrie, étoit d'une

ancienne maiſon d'Italie, féconde en perſonnes de mérite. Après avoir donné des preuves de ſa valeur au ſiege de Strigonie en Hongrie, il devint lieutenant-général dans l'armée de l'empereur Charles-Quint en 1547, lorſque ce prince triompha du duc de Saxe, qui étoit à la tête des Proteſtans d'Allemagne. Il ſe ſignala enſuite dans les guerres d'Italie. Son courage éclata ſur-tout à la journée mémorable de Lépante, en 1571. On le fit vice-roi de Tunis; mais cette ville ayant été priſe & ſon défenſeur fait priſonnier, il fallut rendre 36 officiers Turcs pour obtenir ſa liberté. Serbelloni gouverna enſuite le Milanez, en qualité de lieutenant-général, en 1576. Il avoit de grands talens pour l'architecture militaire, dont il ſe ſervit pour fortifier pluſieurs places importantes. Ce héros finit ſa brillante carriere en 1580.

SERENUS SAMMONICUS, (Q.) médecin du tems de l'empereur Sévere & de Caracalla, vers l'an 210 de J. C., écrivit divers Traités ſur l'hiſtoire naturelle. Il ne nous eſt parvenu qu'un Poëme, aſſez plat, *de la Médecine & des Remedes*, dont il y a un grand nombre d'éditions. Les meilleures ſont celles d'Amſterdam, 1662, in-8°, Padoue, 1722; Leyde, 1731, in-4°. La plupart des remedes qu'il propoſe ſont ſuperſtitieux. On le trouve auſſi dans le Corps des Poëtes Latins de Maittaire, & dans les *Poëtæ Latini Minores*. Serenus périt dans un feſtin par ordre de Caracalla. Il avoit une bibliotheque de 62000 volumes (On ſait que ces volumes étoient des rouleaux qui tenoient beaucoup de place ſans contenir beaucoup de choſes. *Voy.* PTOLOMÉE *Philadelphe*). — Il faut le diſtinguer de SERENUS *Antiſſenſis*, qui a écrit ſur les ſections coniques un Traité en 2 livres, publié par le célebre Halley. *Voyez ſon article.*

SERGARDI, (Louis) patrice de Sienne, né en 1660, s'appliqua avec le plus heureux ſuccès aux belles-lettres, & lia une étroite amitié avec le cardinal Ottoboni, qui devenu pape ſous le nom d'Alexandre VIII, lui continua ſes bonnes graces & ſon eſtime; il ſe ſervoit de ſa plume, lorſqu'il vouloit écrire des Lettres à des ſavans. Après la mort d'Alexandre, ſon mécene, il fut chargé d'en faire l'éloge funebre. Mabillon, Ruinard & d'autres ſavans entretinrent correſpondance avec lui. Il fut lié auſſi avec Jean-Vincent Gravina, mais leurs principes n'étant pas les mêmes, ils furent bientôt brouillés, & cette brouillerie produiſit des *Satyres* en vers latins, où Sergardi a ſu allier le badinage d'Horace à la ſévérité de Juvenal & à la mordacité de Perſe. Gravina y répondit, mais Sergardi conſerva toujours la ſupériorité dans ce combat. On fit pluſieurs éditions de ces *Satyres*; la meilleure eſt celle de Lucques, 1783, 4 vol. in-8°, publiée par Léonard Jannelli de la congrégation de la Mere de Dieu, avec un ample commentaire. Sergardi ſe retira ſur la fin de ſes jours à Spolette, où il mourut l'an 1726.

SERGIUS-PAULUS, proconſul & gouverneur de l'iſle

de Chypre pour les Romains, fut converti par S. Paul. Ce proconsul, homme d'ailleurs raisonnable & prudent, avoit auprès de lui un magicien nommé *Barjesu*, qui s'efforçoit d'empêcher qu'on ne l'instruisît; mais Paul l'ayant frappé d'aveuglement, Sergius, étonné de ce prodige, embrassa la foi de J. C. Quelques auteurs ont prétendu que c'est en mémoire & à la priere de cet illustre proselyte, que l'Apôtre avoit changé son nom de *Saul* contre celui de *Paul*.

SERGIUS I, originaire d'Antioche, & né à Palerme, fut mis sur la chaire de S. Pierre après la mort de Conon, en 687. Son élection avoit été précédée de celle d'un nommé *Paschal*, qui se soumit de son bon gré à Sergius, & de celle de Théodore, qui le fit aussi, mais malgré lui. Sergius ne voulut jamais souscrire au concile connu sous le nom de *in Trullo* ou de *Quini-Sexte*, parce que le pontife de Rome n'avoit eu aucune part à sa convocation, & n'y avoit assisté ni en personne, ni par ses légats. Ce refus le brouilla avec l'empereur Justinien le jeune. C'est ce pape qui ordonna que l'on chanteroit l'*Agnus Dei* à la Messe. Il mourut le 8 septembre 701, avec une réputation bien établie.

SERGIUS II, Romain, fut pape après la mort de Grégoire IV, le 10 février 844, & mourut le 27 janvier 847.

SERGIUS III, prêtre de l'Eglise Romaine, fut élu par une partie des Romains pour succéder au pape Théodore, mort l'an 898; mais le parti de Jean IX ayant prévalu, Sergius fut chassé & se tint caché pendant 7 ans. Il fut rappellé ensuite & mis à la place du pape Christophe, l'an 905. Sergius regarda comme usurpateur Jean IX, qui lui avoit été préféré, & les trois autres qui avoient succédé à Jean; il se déclara aussi contre la mémoire du pape Formose, & approuva la procédure d'Etienne VI: en quoi il eut certainement des torts graves. Si on en croit Luitprand, qui rapporte souvent des bruits populaires, Sergius déshonora le trône pontifical par ses vices, & mourut comme il avoit vécu, en 911. Flodoart au contraire fait l'éloge de son gouvernement.

SERGIUS IV, (appellé *Os Porci* ou *Bucca Porci*) succéda l'an 1009 au pape Jean XVIII. Il étoit alors évêque d'Albane. On le loue sur-tout de sa libéralité envers les pauvres. Il mourut l'an 1012.

SERGIUS I, patriarche de Constantinople en 610, Syrien d'origine, se déclara l'an 626 chef du parti des Monothélites; mais il le fit plus triompher par la ruse que par la force ouverte. L'erreur de ces hérétiques consistoit à ne reconnoître qu'une volonté & qu'une opération en J. C. Il persuada à l'empereur Heraclius que ce sentiment n'altéroit en rien la pureté de la foi; & le prince l'autorisa par un Edit qu'on nomma *Ectheſe*, c'est-à-dire, *Exposition de la Foi*. Sergius le fit recevoir dans un conciliabule de Constantinople, & en imposa même au pape Honorius (*voyez ce mot*). Cet homme artificieux mourut

en 639, & fut anathématisé dans le 6e. concile général, en 681. — Un autre patriarche de Constantinople, nommé *Sergius II*, soutint, dans le 11e. siecle, le schisme de Photius contre l'Eglise Romaine. Il mourut l'an 1019, après un gouvernement de 20 ans.

SERINI, *voyez* ZRINI.

SERIPAND, (Jerôme) né en 1493 à Troja dans la Pouille, qu'on nomme quelquefois *Néapolis Troja* (la nouvelle ville de Troie) ce qui a induit en erreur plusieurs lexicographes qui le disent né à Naples, se fit Religieux de l'ordre de S. Augustin. Il devint ensuite docteur & professeur en théologie à Bologne, & général de son ordre en 1539. Son mérite lui procura les dignités d'archevêque de Salerne, de cardinal, & de légat du pape Pie IV au concile de Trente, où il mourut en 1563, regardé comme un prélat aussi pieux qu'éclairé. On a de lui : I. Un *Traité* latin *de la Justification*. II. *Des Commentaires* latins *sur les Epîtres de S. Paul, & sur les Epîtres Catholiques*, Naples, 1601. III. Un *Abrégé* en latin des *Chroniques* de son ordre. IV. Des *Sermons* en italien sur le Symbole, Rome, 1586.

SERLON, moine Bénédictin de Cerisi, né à Vaubadon, près de Bayeux, passa avec Géofroi son maître d'études, par le motif d'une plus grande perfection, dans la célebre abbaye de Savigny, au diocese d'Avranches, & en devint abbé l'an 1140. Sept ans après, s'étant rendu au chapitre général de Cîteaux, il réunit, entre les mains de S. Bernard, en présence du pape Eugene III, son abbaye à l'ordre de Cîteaux, & la lui soumit, avec tous les autres monasteres qui en dépendoient, tant en France qu'en Angleterre. Cet abbé, recommandable par son talent pour la parole, & encore plus par sa sagesse & sa piété, se retira dans l'abbaye de Clairvaux après avoir abdiqué, & vécut 5 ans en simple Religieux. Il mourut saintement l'an 1158. On a de lui un recueil de *Sermons* dans le *Spicilege* de dom d'Achery, tom. 10e.; un écrit de *Pensées morales*, dans le 6e. vol. de la *Bibliotheque de Cîteaux*; & quelques autres ouvrages manuscrits.

SERON, général d'Antiochus Epiphanes, ayant appris la déroute des troupes d'Apollonius, crut avoir trouvé une belle occasion de s'illustrer par la défaite de Judas Machabée. Il s'avança donc dans la Judée jusqu'à la hauteur de Bethoron, suivi d'une armée nombreuse. Judas, qui n'avoit qu'une poignée de soldats, courut aux ennemis, qu'il renversa & mit en déroute, & après en avoir tué 800, il chassa le reste sur les terres des Philistins.

SERPILIUS, (George) né à Oedenbourg en Hongrie l'an 1668, fut surintendant de l'église protestante de Ratisbonne, & mourut en cette ville vers l'an 1709. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, entr'autres : I. *Catalogus Bibliothecæ ministerii Ratisbonensis*, 1700-1707, 2 vol. in-fol. II. *Epitaphia Theologorum Suevorum*, 1707, in-8°. III. *Personalia Mosis*, .... *Samuelis*.... *Esdræ*, .... *Nehemiæ*, .... *Es-*

*ther*, imprimés séparément. IV. *Personalia Jobi cum supplemento Spanheimii & Chemnicii*, Ratisbonne, 1709, in-8°. V. *Carmina varia latina & germanica.* VI. Plusieurs ouvrages polémiques, historiques, ascétiques, &c., en allemand. Si on excepte quelques préjugés de secte, il y a de l'érudition & de bonnes observations.

SERRANO, (Joseph Franco) écrivain juif, professeur de la langue hébraïque dans la synagogue Portugaise d'Amsterdam, a donné une *Traduction* espagnole des livres de Moïse, accompagnée de notes marginales tirées du Talmud & des principaux rabbins qui l'ont commenté, Amsterdam, 1695, in-4°. Ce rabbin a beau protester dans sa préface qu'il a rendu le texte avec toute la fidélité possible; sa mauvaise foi & son ignorance qui se font sentir en plusieurs endroits, déposent contre la sincérité de cette protestation.

SERRAO, (André) né au royaume de Naples, s'engagea dans l'état ecclésiastique & se ligua étroitement avec les émissaires du Jansénisme. Il se signala par quelques écrits en faveur de la secte, dont le principal est: *De præclaris Catechistis*, Vienne en Autriche, 1777, 1 vol. in-8°. Le but de l'ouvrage étoit de décréditer les Catéchismes catholiques & d'exalter ceux où l'on trouvoit les erreurs du parti (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 novembre 1782, p. 328). En 1782, il fut nommé par le roi de Naples à l'évêché de Potenza; mais le pape refusa les bulles avec une fermeté qui empêcha le roi d'insister sur sa nomination. Serrao fut obligé de satisfaire le pontife, & donna en 1783 une déclaration où il exprimoit des sentimens contradictoires à ceux de la secte sur l'autorité de l'Eglise & de son chef. Il prit ensuite possession de son Eglise, où il vécut, dit-on, peu de tems: nous ignorons la date précise de sa mort.

SERRE, (Jean Puget de la) né à Toulouse vers l'an 1600, mort en 1665, fut d'abord ecclésiastique, & se maria ensuite. Il a beaucoup écrit en vers & en prose; mais ses ouvrages sont le rebut de tous les lecteurs. La Serre se connoissoit lui-même: ayant un jour assisté à un fort mauvais discours, il alla, comme dans une espece de transport, embrasser l'orateur, en s'écriant: « Ah! » monsieur, depuis 20 ans j'ai » bien débité du galimatias; » mais vous venez d'en dire » plus en une heure, que je » n'en ai écrit en toute ma » vie ». Ses livres les plus connus sont: I. Le *Secrétaire de la Cour*, qui a été imprimé plus de 50 fois, & qui ne méritoit pas de l'être une seule. II. Sa tragédie de *Thomas Morus*, qui eut un succès infini dans le tems.

SERRES, *Serranus*, (Jean de) Calviniste, devint ministre à Nismes en 1582, & fut employé, par le roi Henri IV, en diverses affaires importantes. Ce prince lui ayant demandé si on pouvoit se sauver dans l'Eglise Romaine? il répondit qu'*on le pouvoit*. Cette réponse ne l'empêcha pas d'écrire avec emportement, quelque tems après, contre les Catholiques.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Il entreprit enſuite de concilier les deux communions dans un grand traité qu'il intitula : *De Fide Catholicâ, ſive de Principiis Religionis Chriſtianæ, communi omnium Chriſtianorum conſenſu ſemper & ubique ratis*, 1607, in-8°. Cet ouvrage fut mépriſé par les Catholiques, & reçu avec tant d'indignation par les Calviniſtes de Geneve, que pluſieurs auteurs les ont accuſés d'avoir fait donner à Jean de Serres du poiſon. On prétend qu'il en mourut en 1598, à 50 ans. Cet écrivain étoit d'un emportement inſupportable dans la ſociété & dans ſes écrits. Tout ce qui nous reſte de lui eſt rempli de contes faux, de déclamations indécentes, de réflexions frivoles & triviales. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une Edition de *Platon* en grec & en latin, avec des notes, 1578, 3 vol. in-fol. Cette verſion, bien imprimée, étoit pleine de contreſens ; mais Henri Etienne la corrigea avant qu'elle fût livrée au public. II. Un traité de l'*Immortalité de l'Ame*, in-8°. III. *Inventaire de l'Hiſtoire de France*, en 3 vol. in-12, dont la meilleure édition eſt en 2 vol. in-folio, 1660. Elle fut retouchée par des gens habiles, qui en retrancherent les traits faux ou haſardés, l'aigreur & la partialité : il n'y reſte plus que la platitude. IV. *De ſtatu Religionis & Reip. in Francia.* V. *Mémoires de la 3e. Guerre civile & des derniers troubles de France ſous Charles IX, en IV livres*, 3 vol. in-8°. VI. Recueil des choſes mémorables advenues en France ſous Henri II, François II, Charles IX & Henri III, in-8°. Ce livre eſt connu ſous le titre de l'*Hiſtoire des Cinq Rois*, parce qu'il a été continué ſous le regne de Henri IV, juſqu'en 1597, in-8°. VII. Quatre *Anti-Jeſuita*, 1594, in-8° ; & dans un recueil qu'il intitula : *Doctrinæ Jeſuiticæ præcipua Capita.* L'inexactitude, l'incorrection, la groſſiéreté caractériſent non-ſeulement ſon ſtyle, mais toute la teneur de ſa narration. Dupleix a fait un gros volume de ſes erreurs.

SERRONI, (Hyacinthe) premier archevêque d'Albi, fut pourvu, dès l'âge de 8 ans, de l'abbaye de S. Nicolas à Rome, où il étoit né en 1617. Il prit l'habit de Dominicain, & lui fit honneur par ſa vertu & par les progrès qu'il fit dans les ſciences eccléſiaſtiques. Il reçut, en 1644, le bonnet de docteur. Le P. Michel Mazarin, frere du cardinal-miniſtre, l'emmena en France pour lui ſervir de conſeil. Ses talens le firent bientôt connoître à la cour, qui le nomma à l'évêché d'Orange. Quelque tems après, le roi le fit intendant de la marine, & en 1648 il l'envoya en Catalogne, en qualité d'intendant de l'armée. Il ſe ſignala dans ces différentes places ; mais ſon eſprit parut ſur-tout à la conférence de St.-Jean de Luz. Ses ſervices furent récompenſés par l'évêché de Mende, & par l'abbaye de la Chaiſe-Dieu ; enfin il fut transféré en 1676 à Albi, qui fut érigé en archevêché en 1678. Cet illuſtre prélat finit ſa carriere à Paris, le 7 janvier 1687, à 77 ans. Il étoit fort zélé pour la diſcipline eccléſiaſtique. Mende &

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Albi lui doivent des Séminaires & d'autres établiſſemens utiles. Nous avons de lui des *Entretiens affectifs de l'Ame*, 5 vol. in-12, livre de piété oublié; & une *Oraiſon funebre de la Reine-Mere*, qui n'eſt pas du premier mérite.

SERRY, (Jacques-Hyacinthe) fils d'un médecin de Toulon, entra fort jeune dans l'ordre de S. Dominique. Après avoir achevé ſes études à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en 1697, il alla à Rome & enſeigna la théologie au cardinal Altieri. Il devint conſulteur de la congrégation de l'*Index*, & profeſſeur de théologie dans l'univerſité de Padoue, où il mourut en 1738, à 79 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une grande *Hiſtoire des Congrégations* de Auxiliis, dont la plus ample édition eſt celle de 1709, in-fol., à Anvers. La premiere édition eſt de 1699. *On peut appeller ſon livre un Roman Théologique, tant il y a de fauſſetés, de calomnies & de menſonges débités avec une audace incroyable*, dit l'auteur du Dictionnaire des Livres Janſéniſtes; mais on ſent bien que tout le monde n'en a pas porté un jugement ſi ſévere. Ce fut le P. Queſnel qui revit le manuſcrit, & qui ſe chargea d'en diriger l'édition. L'ouvrage parut ſous le nom d'*Auguſtin le Blanc*. Le P. Germon a donné des *Lettres* remplies de queſtions intéreſſantes touchant cette *Hiſtoire*, à laquelle le P. Livinius MEYER (*voyez ce mot*) en a oppoſé une autre. II. Une diſſertation intitulée : *Divus Auguſtinus, ſummus Prædeſtinationis & Gratiæ Doctor, à calumniâ vindicatus*, contre Launoy; Cologne, 1704, in-12. III. *Schola Thomiſtica vindicata*, contre le P. Daniel, Jéſuite; Cologne, 1706, in-8°. IV. Un traité intitulé : *Divus Auguſtinus Divo Thomæ conciliatus*, dont la plus ample édition eſt celle de 1724, Padoue, in-12. V. *De Romano Pontifice*, &c., Padoue, 1732, in-8°, mis à l'*Index* par un décret du 14 janvier 1733. VI. *Theologia ſupplex*, Cologne, 1736, in-12; traduite en françois, 1756, in-12. Cet ouvrage concerne la Conſtitution *Unigenitus*. VII. *Exercitationes hiſtoricæ, criticæ, polemicæ, de Chriſto ejuſque Virgine Matre*, Veniſe, 1719, in-4°. Il y attaque particuliérement l'*Hiſtoria Familiæ ſacræ* de Sandini. Il y a de l'érudition, mais des ſentimens ſinguliers & des choſes injurieuſes aux plus ſaints & plus célebres écrivains de l'Egliſe; ce qui a fait mettre l'ouvrage à l'*Index*. Sandini y a répondu dans une nouvelle édition de la *Familia ſacra*, dans des notes marginales. VIII. *De fabulâ monachatûs Benedictini Divi Thomæ Aquinatis*, &c., pour prouver que S. Thomas d'Aquin n'a jamais été moine au Mont-Caſſin avant d'entrer dans l'ordre de S. Dominique, Veniſe, 1727, in-8°.

SERTORIUS, (*Quintus*) capitaine Romain, de la ville de Nurcia, ſe ſignala d'abord dans le barreau, qu'il quitta pour ſuivre Marius dans les Gaules, où il fut queſteur, & où il perdit un œil à la premiere bataille. Il rejoignit enſuite Marius, & prit Rome

avec lui, l'an 87 avant J. C. Mais au retour de Sylla, il se sauva en Espagne. On dit que, dans un accès de mélancolie, il songea à se retirer dans les Isles Fortunées, pour y passer le reste de ses jours au sein d'une vie privée & tranquille; mais ce projet ne l'occupa pas long-tems. Il entra en Lusitanie, où il se mit à la tête des rebelles. Il eut bientôt une nombreuse cour, composée de ce qu'il y avoit de plus illustre parmi les Romains, que les proscriptions de Sylla avoient obligé à s'expatrier. Il donnoit des loix à presque toute l'Espagne, & il y avoit formé comme une nouvelle Rome, en établissant un sénat, & des écoles publiques, où il faisoit instruire les enfans des nobles dans les arts des Grecs & des Romains. Le bas peuple lui étoit aussi dévoué que la noblesse. Sertorius lui avoit persuadé qu'il étoit en commerce avec les dieux, & qu'ils lui donnoient des avis par l'organe d'une biche blanche qu'il avoit élevée, & qui le suivoit partout, même dans les batailles. Les Romains, alarmés des progrès de Sertorius, envoyerent contre lui Pompée, dont les armes ne furent pas d'abord fort heureuses. Il fut obligé de lever le siege de la ville de Laurone dans l'Espagne citérieure, après avoir perdu 10,000 hommes. La bataille de Sucrone, donnée l'année d'après, demeura indécise entre les deux partis. Sertorius y perdit sa biche; mais elle fut retrouvée quelques jours après par des soldats, qu'il engagea au secret. Il feignit d'avoir été averti en songe du prochain retour de cet animal favori, & aussi-tôt on lâcha la biche, qui vint caresser son maître au milieu des acclamations de toute l'armée. Metellus, autre général Romain, envoyé contre Sertorius, se réunit avec Pompée & le battit auprès de Segontia. Ce fut alors que Sertorius fit un traité avec Mithridate. Ces deux guerriers donnoient beaucoup d'alarmes à Rome, lorsque Perpenna, un des principaux officiers de Sertorius, lassé d'être subalterne d'un homme qui lui étoit inférieur en naissance, l'assassina dans un repas, l'an 73 avant J. C. Sertorius, devenu voluptueux & cruel sur la fin de ses jours, ne s'occupoit plus que des plaisirs & de la vengeance, & avoit perdu les qualités qui l'avoient illustré, sa générosité, son affabilité, sa modération.

SERVAIS, (S.) évêque de Tongres, transporta son siege épiscopal de cette ville en celle de Maestricht, où ce siege resta jusqu'au 8e. siecle, qu'il fut encore transféré à Liege. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où S. Athanase fut absous, & au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée; mais surpris par les Ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une maniere insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces héretiques, il détesta sa facilité (*voy.* PHEBADE). Il mourut en 384. Il avoit composé, dit-on, un Ouvrage contre les hérétiques Valentin, Marcion, Aëtius, &c., que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siege de Tongres ne fut

jamais

jamais transporté à Maestricht, quoique par diverses raisons les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquiere, dans ses *Acta Sanctorum Belgii*, tom. 1, 1783, combat cette opinion, que la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir. Il suffit de savoir que les successeurs de S. Servais jusqu'à S. Hubert, sont nommés indifféremment évêques de Maestricht ou de Tongres.

SERVANDONI, (Jean-Nicolas) né à Florence en 1695, s'est signalé par son grand goût d'architecture, & a travaillé dans presque toute l'Europe. Il avoit, pour la décoration, les fêtes & les bâtimens, un génie plein d'élévation & de noblesse. En Portugal, il fut décoré de l'ordre royal de Christ. En France, il fut architecte, peintre & décorateur du roi. Il eut les mêmes titres auprès des rois d'Angleterre, d'Espagne, de Pologne, & du duc de Wurtemberg. Il mourut à Paris le 19 janvier 1766.

SERVET, (Michel) né à Villanueva, en Aragon, l'an 1509, fit ses études à Paris, où il obtint le bonnet de docteur en médecine, son goût pour les nouvelles erreurs l'ayant engagé à mettre les Pyrénées entre l'inquisition & lui. Sans ce tribunal, si on en croit un historien moderne, il eût causé les mêmes troubles en Espagne, que Luther & Calvin en Allemagne. Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle, en 1536, avec les médecins de Paris. Il fit son Apologie, qui fut supprimée par arrêt du parlement. Les chagrins que ce procès lui causa, & sa mésintelligence avec ses confreres, le dégoûterent du séjour de la capitale. Il alla à Lyon, où il fut quelque tems correcteur d'imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il ne fit qu'y paroître. Il alla s'établir en 1540 à Charlieu, où il exerça la médecine pendant 3 ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligerent de quitter cette ville. Il trouva à Lyon Pierre Palmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, qu'il avoit connu à Paris. Ce prélat aimoit les savans & les encourageoit par ses bienfaits: il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son palais. Servet auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premieres idées contre la Religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux système. Il s'avisa d'écrire à Calvin sur la Trinité. Il avoit examiné ses ouvrages; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'auteur, moins pour l'avantage de s'instruire, que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois Questions à Calvin. Elles rouloient sur la Divinité de Jésus-Christ, sur la Régénération, & sur la Nécessité du Baptême. Calvin lui répondit. Servet réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. Calvin répliqua avec vivacité. De la dispute il passa aux injures, & des injures à

la haine la plus implacable. Il eut, par trahison, les feuilles d'un ouvrage que Servet faisoit imprimer secrettement. Il les envoya à Vienne avec les lettres qu'il avoit reçues de lui, & son adversaire fut arrêté. Servet s'étant échappé peu de tems après de la prison, se sauva à Geneve, où Calvin fit procéder contre lui avec toute la rigueur possible. A force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeoit, de crier & de faire crier que *Dieu demandoit le supplice de cet Antitrinitaire*, il le fit brûler vif, en 1553, à 44 ans. » Comment les magistrats de » Geneve, dit l'auteur du *Dic-* » *tionnaire des Hérésies*, qui ne » reconnoissoient point de juge » infaillible du sens de l'Ecri- » ture, pouvoient-ils condam- » ner au feu Servet, parce » qu'il y trouvoit un sens dif- » férent de Calvin? Dès que » chaque particulier est maî- » tre d'expliquer l'Ecriture » comme il lui plaît, sans » recourir à l'Eglise, c'est une » grande injustice de condam- » ner un homme qui ne veut » pas déférer au jugement d'un » enthousiaste, qui peut se » tromper comme lui » (*voy.* LENTULUS Scipion, MÉLANCHTHON). Cependant Calvin osa faire l'apologie de sa conduite envers Servet. Il entreprit de prouver qu'il falloit faire mourir les hérétiques. Cet ouvrage traduit par Colladon, l'un des juges Arien de l'Aragonois (Geneve, 1560, in-8°) a fourni aux Catholiques un argument invincible, *ad hominem*, contre les Protestans, lorsque ceux-ci leur ont reproché de faire mourir les Calvinistes en France. Grotius convient de bonne foi, qu'à cet argument il n'y a rien à opposer. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que les ministres de Zurich, Bâle, Berne & Schafhouse, consultés sur cette affaire après la détention de Servet & avant sa condamnation, répondirent unanimement que l'accusé méritoit la mort. Beze, dans la Vie de Calvin, a prétendu justifier cet hérésiarque, sur ce que Servet étoit un impie, & non pas simplement un hérétique: » Mais toute hérésie, dit l'abbé » Bérault, n'est-elle pas une » impiété, en ce qu'elle s'at- » taque à Dieu & aux choses » saintes? Et sans parler de » bien des articles où erre Cal- » vin sur la Divinté même, » fut-il jamais hérésie plus fé- » conde que le Calvinisme, » en impiétés, en blasphêmes, » en sacrileges, en attentats de » toute énormité contre les » mysteres les plus révérés dans » tous les âges de l'Eglise »? Servet a composé plusieurs ouvrages contre le mystere de la Trinité; mais ses livres ayant été brûlés à Geneve & ailleurs, sont devenus fort rares. On trouve sur-tout très-difficilement l'ouvrage publié sous le titre: *De Trinitatis erroribus libri septem, per Michaëlem Servet, aliàs Revès, ab Aragonia Hispanum.* L'original de cet écrit impie fut imprimé à Haguenau, 1531, in-8°, mais sans marquer la ville. Servet y attaque la Trinité, & suit à-peu-près l'hérésie de Paul de Samosathe, de Photin, &c., en distinguant Jesus-Christ du Verbe divin; mais il s'exprime

là-dessus d'une maniere obscure & embarrassée. Ce volume, qui est imprimé en caracteres italiques, fut suivi de deux autres traités sous ce titre: *Dialogorum de Trinitate libri duo*, 1532, in-8°. *De justitia regni Christi, capitula quatuor, per Michaëlem Servetum, aliàs Revès, ab Aragonia Hispanum, anno 1532*, in-8°. Dans l'avertissement qu'il a mis au-devant de ses Dialogues, il rétracte ce qu'il a écrit dans ses 7 livres de la Trinité. Ce n'est pas qu'il eût changé de sentiment, car il le confirme de nouveau dans ses Dialogues; mais parce qu'ils étoient mal écrits, & qu'il s'y étoit expliqué d'une maniere barbare. Servet paroît dans tous ses livres un pédant opiniâtre, qui fut la victime de ses folies & la dupe d'un prétendu réformateur cruel. On a encore de lui: I. Une *Edition* de la Version de la *Bible* de Santès-Pagnin, avec une *Préface* & des *Scholies*, sous le nom de *Michaël Villanovanus*. Cette Bible, imprimée à Lyon en 1542, in-fol., fut supprimée, parce qu'elle est marquée au coin de ses autres ouvrages. On y voit un homme qui n'a que des idées confuses sur les matieres qu'il traite. Un passage de la description de la Judée, qui se trouvoit dans la 1re. édition à la tête de la 12e. carte, forma un chef d'accusation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Il tâche d'infirmer tout ce que l'Ecriture a dit sur la fertilité de la Palestine; & cela parce qu'aujourd'hui ce pays n'a plus le même air de fertilité & d'abondance; comme si les terres les plus fécondes, devenues désertes & incultes, devoient produire les mêmes richesses, & que les montagnes dépouillées du sol végétal pouvoient être autre chose que des masses de pierre (voyez une Dissertation sur cette matiere dans le *Journ. hist. & littér.*, 1 avril 1779, pag. 488, & l'art. JUDÉE dans le *Dict. Géogr.*). Ces progrès de l'erreur qui par degré porterent Servet à se soulever ouvertement contre les livres saints, dont il avoit réclamé l'autorité en faveur de ses premieres opinions, sont bien propres à vérifier l'observation que des philosophes, non suspects, ont fait sur l'impossibilité de fixer ses idées en matiere de dogme, quand une fois on s'est soustrait au joug de l'Eglise, & détaché du corps des fideles. » La Religion Catholique, » Apostolique & Romaine, est » incontestablement la seule » bonne, la seule sûre & la » seule vraie. Mais cette Reli- » gion exige en même tems de » ceux qui l'embrassent la sou- » mission la plus entiere de la » raison. Lorsqu'il se trouve » dans cette communion un » homme d'un esprit inquiet, » remuant & difficile à con- » tenter, il commence d'abord » à s'établir juge de la vérité » des dogmes qu'on lui pro- » pose à croire; & ne trouvant » point dans cet objet de la » foi un degré d'évidence que » leur nature ne comporte pas, » il se fait protestant. S'apper- » cevant bientôt de l'incohé- » rence des principes qui ca- » ractérisent le protestantisme, » il cherche dans le socinia- » nisme une solution à ses

» doutes & à ſes difficultés, & » il devient ſocinien. Du ſo- » cinianiſme au déiſme il n'y a » qu'une nuance très-imper- » ceptible, & un pas à faire; » il le fait. Mais comme le » déiſme n'eſt lui-même qu'une » religion inconſéquente, il ſe » précipite inſenſiblement dans » le pyrrhoniſme; état vio- » lent, & auſſi humiliant pour » l'amour-propre, qu'incom- » patible avec la nature de » l'eſprit humain. Enfin il finit » par tomber dans l'athéiſme ». *Dict. Encyclop.*, art. *Unitaires*, tom. 17, pag. 200, édit. de Neuchâtel, 1765 (*voyez* MÉLANCHTHON, LENTULUS Scipion, VORSTIUS Conrad). II. *Chriſtianiſmi reſtitutio*, Vienne, 1553, in-8°. Cet ouvrage rempli d'erreurs ſur la Trinité, & dont on ne connoît qu'un exemplaire, dans la bibliotheque de M. le duc de la Valliere, renferme les trois Traités publiés en 1531 & 1532, avec quelques Traités nouveaux. III. Sa propre *Apologie* en latin, contre les médecins de Paris, qui fut ſupprimée avec tant d'exactitude, qu'on n'en trouve plus d'exemplaire. Poſtel, auſſi fanatique que lui, a pris ſa défenſe dans un livre ſingulier & peu commun, qui eſt reſté manuſcrit, ſous ce titre: *Apologia pro Serveto, de Anima Mundi*, &c. IV. *Ratio Syruporum*, Paris, 1537, in-8°. Servet n'étoit pas ſans mérite, conſidéré comme médecin. Il remarque dans un des traités de ſa *Chriſtianiſmi reſtitutio*, que toute la maſſe du ſang paſſe par les poumons, par le moyen de la veine & de l'artere pulmonaires. Cette obſervation fut le premier pas vers la découverte de la circulation du ſang, que quelques auteurs lui ont attribuée; mais cette vérité, confuſément connue par Servet, ne fut bien développée que par le P. Fabri & Harvée (*voyez ces mots*). Mosheim a écrit en latin l'*Hiſtoire* de ſes délires & de ſes malheurs, in-4°, Helmſtadt, 1728; elle ſe fait lire avec plaiſir, par les détails curieux qu'elle renferme.

SERVIEN, (Abel) miniſtre & ſecrétaire-d'état, ſurintendant des finances, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, d'une ancienne maiſon du Dauphiné, fut employé dans des affaires importantes, entr'autres à la paix de Munſter. Le roi reconnut ſes ſervices par la charge de ſurintendant des finances. Ce miniſtre mourut à Meudon en 1659, à 65 ans. On a de lui des *Lettres*, imprimées avec celles du comte d'Avaux, en 1650, à Cologne, in-8°.

SERVILIUS *ou* KNAEP, (Jean) grammairien du 16e. ſiecle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au pays de Liege, ſe fixa à Anvers. Il étoit encore en vie l'an 1545. Nous avons de lui: I. *De Mirandis Antiquorum Operibus*, Lubec, 1600, in-4°, ouvrage ſuperficiel & d'un ſtyle pédantesque. II. *Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam*, Anvers, 1542, & dans les *Scriptores Rer. Germ.* de Freher. III. *Dictionarium Triglotton*, latin, grec & flamand, Amſterdam, 1600, in-12.

SERVIN, (Louis) avocat-général au parlement de Paris, & conſeiller-d'état, ſe fit connoître de bonne heure par ſes

talens & par un zele qui alla quelquefois jusqu'au fanatisme. On recueillit à Paris, 1640, in-fol., ses Plaidoyers & ses Harangues, qui sont remplis d'une érudition indigeste, sans choix & sans but. On y trouve digressions sur digressions, & une foule de citations inutiles. Les injures & les calomnies dont ils sont farcis, leur ont mérité la censure de la Sorbonne. Il s'opposoit souvent aux volontés les plus expresses de son souverain. « Le roi (dit Dupleix dans l'*Histoire de Henri le Grand*, pag. 349) « en ayant » eu avis, le manda au Louvre, le tança âprement de son » obstination, & lui commanda » de se comporter tout autrement, sur peine d'encourir » son indignation & sa disgrace ». Louis XIII ayant tenu un lit de justice le 6 mars 1626, pour faire enregistrer quelques édits bursaux, l'avocat général, après avoir parlé fortement contre ces édits, commença une digression sur les Jésuites, objet favori de sa haine & de sa caustique éloquence. Ce morceau avoit été annoncé avec bruit, & fixoit l'attention de tout le monde : « Mais à » peine y fut-il, dit d'Avrigny, » qu'on cessa de l'entendre, » tant sa langue embarrassée » embrouilloit la parole. Un » moment après il tomba aux » pieds du procureur-général, » frappé d'une apoplexie qui » ne lui laissa que bien peu de » momens pour se disposer à » aller paroître devant celui » qui juge les juges de la terre, » si même il n'expira pas sur » le champ, comme le marquent quelques relations ».

SERVIUS-TULLIUS, 6e. roi des Romains, étoit fils d'Ocrisia, esclave, qui sortoit d'une bonne famille de Corniculum au pays latin. Ses talens donnerent de bonne heure des espérances, qui ne furent pas trompeuses. Il devint gendre de Tarquin l'Ancien, dans le palais duquel il avoit été élevé. Après la mort de son beau-pere, il monta sur le trône l'an 577 avant J. C. Le nouveau monarque se signala comme guerrier & comme législateur. Il vainquit les Véiens & les Toscans, institua le dénombrement des Romains, dont le nombre se trouva, dit-on, alors de 84,000 (mais il faut se souvenir que tous ces anciens dénombremens sont exagérés), établit la distinction des rangs & des centuries entre les citoyens, régla la milice, & augmenta l'enceinte de la ville de Rome, en y renfermant les monts Quirinal, Viminal & Esquilin. Il fit bâtir un temple de Diane sur le mont Aventin, & donna sa fille Tullia en mariage à Tarquin le Superbe, qui devoit lui succéder. Ce prince, impatient de régner, fit assassiner Servius-Tullius, l'an 533 avant J. C., & monta sur le trône. Tullia, loin d'être touchée d'un attentat si horrible, fit passer son char sur le corps de son pere, encore sanglant & étendu au milieu de la rue : c'étoit la rue Cyprienne, qui porta depuis le nom de rue Scélérate. Servius fut d'autant plus regretté, qu'il avoit toutes les qualités d'un grand prince. Il fut le premier des rois de Rome qui fit marquer la monnoie à un certain coin. Elle porta d'a-

bord l'image d'une brebis, d'où vint, dit-on (*à pecude*), le mot de *pecunia*.

SERVIUS, (*Honoratus-Maurus*) grammairien latin du 4e. siecle, laissa de savans *Commentaires* sur *Virgile*, imprimés dans le *Virgile* d'Etienne, 1532, in-fol. Les commentateurs modernes y ont beaucoup puisé. Quelques savans prétendent que nous n'en avons plus que des extraits.

SESAC, roi d'Egypte, donna retraite dans ses états à Jéroboam qui fuyoit devant Salomon. Ce prince fit ensuite la guerre à Roboam (*voyez ce mot*). L'histoire ne nous apprend pas ce qu'il fit, ou ce qui lui arriva dans la suite.

SÉSOSTRIS, roi d'Egypte, vivoit (à ce que l'on dit) quelques siecles avant la guerre de Troie. Son pere ayant conçu le dessein d'en faire un conquérant, fit amener à la cour tous les enfans qui naquirent le même jour. On les éleva avec le même soin que son fils. Ils furent sur-tout accoutumés, dès l'âge le plus tendre, à une vie dure & laborieuse. Ces enfans devinrent de bons ministres & d'excellens officiers; ils accompagnerent Séfostris dans toutes ses campagnes. Ce jeune prince fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes, & cette nation, jusqu'alors indomptable, fut subjuguée. Bientôt il attaqua la Lybie, & soumit la plus grande partie de cette vaste région. Séfostris ayant perdu son pere, osa prétendre à la conquête du monde. Avant que de sortir de son royaume, il le divisa en 36 gouvernemens, qu'il confia à des personnes dont il connoissoit le mérite & la fidélité. L'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, fut le premier objet de son ambition. Les villes placées sur le bord de la Mer-Rouge, & toutes les isles, furent soumises par son armée de terre. Il parcourt & subjugue l'Asie avec une rapidité étonnante; il pénetre dans les Indes plus loin qu'Hercule & que Bacchus, plus loin même que ne fit depuis Alexandre. Les Scythes, jusqu'au Tanaïs, l'Arménie & la Cappadoce, reçoivent sa loi. Il laisse une colonie dans la Colchide; mais la difficulté des vivres l'arrêta dans la Thrace, & l'empêcha de pénétrer plus avant dans l'Europe. De retour dans ses états, il eut à souffrir de l'ambition d'Armaïs, régent du royaume pendant son absence: mais il tira vengeance de ce ministre insolent. Tranquille alors dans le sein de la paix & de l'abondance, il s'occupa à des travaux dignes de son loisir. Cent temples fameux furent les premiers monumens qu'il érigea en actions de graces aux dieux. On construisit dans toute l'Egypte un nombre considérable de hautes levées, sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asyle durant les inondations du Nil. Il fit aussi creuser des deux côtés du fleuve, depuis Memphis jusqu'à la Mer, des canaux pour faciliter le commerce, & établir une communication aisée entre les villes les plus éloignées. Enfin devenu vieux, il se donna lui-même la mort. Au reste, le tems où l'on place Séfostris est si éloigné de nous, qu'il est prudent de ne rien assurer &

de ne rien croire légérement sur les établissemens & les conquêtes de ce monarque. L'abbé Guérin du Rocher a rapproché en détail le regne de Sésostris de la vie de Jacob, pere des Israélites, dans son *Histoire véritable des tems fabuleux*. Il prouve par tous les moyens que peut fournir une érudition vaste, profonde & lumineuse, que ces deux noms désignent un seul & même homme, & que la fable de l'un est greffée sur l'histoire de l'autre. On peut consulter encore un ouvrage intitulé : *Hérodote historien du peuple Hébreu, sans le savoir*, Liege, 1790, in-12, & le *Journ. hist. & littér.* 1 décembre 1790, p. 521; où l'on trouve un long parallele composé des rapprochemens les plus remarquables. *Voyez* LAVAUR, OPHIONÉE.

SESSA *ou* SHEHSA, philosophe Indien, qu'on croit avoir vécu dans le onzieme siecle, passe pour le premier inventeur des échecs. Voici ce qui donna lieu à la découverte de ce jeu ingénieux & savant. Ardschir, roi des Perses, ayant imaginé le jeu de trictrac, s'en glorifioit. Scheram, roi des Indes, fut jaloux de cette gloire : il chercha quelqu'invention qui pût équivaloir à celle-là. Pour complaire au roi, tous les Indiens s'étudierent à quelque nouveau jeu. Sessa, l'un d'eux, fut assez heureux pour inventer le jeu d'échecs. Il présenta cette invention au roi son maître, qui lui offrit pour récompense tout ce qu'il pourroit desirer. Toujours ingénieux dans ses idées, Sessa lui demanda seulement autant de grains de bled, qu'il y a de cases dans l'échiquier, en doublant cette quantité à chaque case, c'est-à-dire 64 fois. Le roi choqué mépriſa une demande qui sembloit si peu digne de sa munificence. Sessa insista, & le roi ordonna qu'on le satisfit. On commença à compter les grains en doublant toujours; mais on n'étoit pas encore au quart du nombre des cases, qu'on fut étonné de la prodigieuse quantité de bled qu'on avoit déjà. En continuant la progression, le nombre devint immense, & on reconnut que, quelque puissant que fût le roi, il n'avoit pas assez de bled dans ses états pour la finir. Vérité géométrique bien propre à étonner l'imagination, mais qui n'a rien de nouveau pour ceux qui connoissent l'énorme résultat de ces sortes de combinaisons : c'est ainsi que le nombre 24, multiplié par le précédent (déjà multiplié par celui qui le précede, & ainsi jusqu'à l'unité), donne la somme de 620,448,401,733,239,439,360,000. *Voyez* PRESTET.

SETH, 3e. fils d'Adam & d'Eve, naquit l'an 3874 avant J. C. Il eut pour fils Enos, à l'âge de 105 ans, & vécut en tout 912 ans. On a débité bien des choses sur ce saint patriarche qui ne sont pas appuyées sur l'Ecriture. Josephe parle de ses enfans, qui se distinguerent dans la science de l'astronomie, & qui graverent sur deux colonnes, l'une de brique & l'autre de pierre, des avis importans touchant les révolutions que la terre devoit essuyer. Scipion Maffei a écrit contre la réalité de ces deux colonnes, mais le P. Troilo

(*Philoſ. Inſtit. Mutinæ 1774*) l'a défendue avec force. M. Bailly la regarde également comme inconteſtable. « Les anciens, dit-il, avoient appris » d'Adam que le monde périroit par l'eau & par le feu; » la peur qu'ils eurent que » cette ſcience ne ſe perdît, » avant que les hommes en » fuſſent inſtruits, les porta à » bâtir deux colonnes, ſur leſquelles ils graverent les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes, &c. ». *Hiſt. de l'Aſtron. anc. l. 1.* — Il y a eu des hérétiques nommés *Séthéens*, qui prétendoient que Seth étoit le Chriſt, & que ce patriarche, après avoir été enlevé du monde, avoit paru de nouveau d'une maniere miraculeuſe ſous le nom de Jeſus-Chriſt.

SEVERA, (*Julia-Aquilia*) 2e. femme d'Héliogabale, étoit une Veſtale, qu'il épouſa malgré les loix de la religion Romaine. Son pere qui ſe nommoit *Quintus-Aquilius Sabinus*, avoit été deux fois conſul. Quoique Severa fût d'une figure touchante & pleine de graces, elle ne put fixer le cœur inconſtant de ſon époux. Il la renvoya à ſa famille, & ayant éprouvé de nouveaux dégoûts avec d'autres femmes, il la reprit & la garda juſqu'à ſa mort, arrivée l'an 222 de l'ere chrétienne.

SEVERA, (*Valeria*) 1re. femme de Valentinien, & mere de Gratien, ſe déshonora par ſon avarice. Elle mit à prix toutes les graces de la cour. Valentinien inſtruit de ſes exactions, la répudia, & ſe remaria. L'exil de Severa dura juſqu'à la mort de ce prince. Gratien ſon fils la rappella à la cour, & la rétablit dans les honneurs de ſon premier rang: il ſe fit un devoir de la conſulter; & comme elle avoit de l'eſprit & un jugement ſain, ſes avis lui furent ſalutaires. C'étoit d'après ſon conſeil que Valentinien, au lieu de commencer par donner à Gratien la qualité de Céſar, ſuivant l'uſage obſervé par ſes prédéceſſeurs, l'avoit fait reconnoître empereur, dès qu'il eut paſſé par d'autres dignités. Ainſi l'empire fut aſſuré à Gratien, qui le méritoit d'ailleurs par ſes talens & ſes vertus.

SÉVERE, (*Lucius-Septimius*) empereur Romain, naquit à Leptis en Afrique, l'an 146 de J. C., d'une famille illuſtre. Il y eut peu de grandes charges chez les Romains qu'il n'exerçât, avant que de parvenir au comble des honneurs: car il avoit été queſteur, tribun, proconſul & conſul. Il s'étoit acquis une grande réputation à la guerre, & perſonne ne lui conteſtoit la valeur & la capacité. On remarquoit en lui un eſprit étendu, propre aux affaires, entreprenant, & porté aux grandes choſes. Il étoit habile & adroit, vif, laborieux, vigilant, hardi, courageux & plein de confiance: au reſte fourbe, diſſimulé, menteur, perfide, parjure, avide, rapportant tout à lui-même, prompt, colere & cruel. Après la mort de Pertinax, Didier-Julien ſe fit proclamer empereur, mais Sévere, alors gouverneur de l'Illyrie, fit révolter ſes troupes, & lui enleva le trône l'an 193 de J. C. Arrivé à Rome, il ſe défit de Julien & de Niger ſes

compétiteurs, fit mourir plusieurs sénateurs qui avoient suivi leur parti, en relégua d'autres, & confisqua leurs biens. Il alla ensuite assiéger Byzance par mer & par terre, & s'en étant rendu maître, il la livra au pillage; de là il passa en Orient, en soumit la plus grande partie, & punit les peuples & les villes qui avoient embrassé le parti de Niger. Il se proposoit d'attaquer les Parthes & les Arabes; mais il pensa que tant qu'Albin, qui commandoit dans la Grande-Bretagne, subsisteroit, il ne seroit pas le maître absolu de Rome. Il le déclara donc ennemi de l'empire, marcha contre lui, & le rencontra près de Lyon. La victoire fut long-tems indécise; mais Sévere la remporta, l'an 197 de Jesus-Christ, & Albin fut tué. Le vainqueur vint voir le corps de son ennemi, & le fit fouler aux pieds par son cheval. Rien ne prouve mieux que cet usage de la victoire, qu'il n'étoit pas digne de vaincre. Peu après il fit mourir la femme & les enfans d'Albin, & fit jeter leurs cadavres dans le Tibre. Il lut les papiers de cet infortuné, & fit périr tous ceux qui avoient embrassé son parti. Les premieres personnes de Rome & quantité de dames de distinction furent enveloppées dans ce massacre. Il marcha ensuite contre les Parthes, prit Séleucie & Babylone, & alla droit à Ctésiphon, qu'il prit vers la fin de l'automne, après un siege très-long & très-pénible. Il livra cette ville au pillage, fit tuer tous les hommes qu'on y trouva, & emmena prisonniers les femmes & les enfans. Il se fit donner, pour cette victoire, le nom de *Parthique*. Le barbare vainqueur marcha alors vers l'Arabie & la Palestine, & pardonna à ce qui restoit de partisans de Niger. Il excita une cruelle persécution contre les Chrétiens; c'est la cinquieme dont il soit fait mention dans les fastes de l'Eglise. Il y eut un grand nombre de martyrs dans toutes les provinces de l'empire, mais les progrès du Christianisme n'en furent que plus rapides. Il passa ensuite en Egypte, visita le tombeau du grand Pompée, accorda un sénat à ceux d'Alexandrie, se fit instruire de toutes les religions du pays, fit ôter tous les livres qui étoient dans les temples, & les fit mettre dans le tombeau d'Alexandre le Grand, qui fut fermé pour que personne ne vit dans la suite, ni le corps de ce héros, ni ce que contenoient ces livres. Les peuples de la Grande-Bretagne ayant de nouveau pris les armes l'an 108, Sévere y vola pour les réduire. Après les avoir domptés, il y fit bâtir en 210 un grand mur, qui traversoit l'isle, dont il reste encore, dit-on, des vestiges. Cependant il tomba malade au milieu de ses conquêtes. Les uns attribuerent cette maladie aux fatigues qu'il avoit essuyées; les autres, au chagrin que lui avoit causé son fils aîné Caracalla, qui étant à cheval derriere lui, avoit voulu le tuer d'un coup d'épée. Ceux qui les accompagnoient, voyant Caracalla lever le bras pour frapper Sévere, pousserent un cri, qui l'effraya &

l'empêcha de porter le coup. Sévere se retourna, vit l'épée nue entre les mains de son fils parricide, & s'apperçut de son dessein ; mais il ne dit rien, & finit ce qu'il avoit à faire. Lorsqu'il fut rentré à la maison où il logeoit ; il fit venir Caracalla dans sa chambre, & lui dit, en lui présentant une épée : « Si » vous voulez me tuer, exé- » cutez votre dessein à présent » que vous ne serez vu de » personne ». Les légions ayant proclamé son fils peu de tems après, il fit trancher la tête aux principaux rebelles, excepté à son fils ; ensuite portant la main à son front, & regardant Caracalla d'un air impérieux : « Apprenez, lui » dit-il, que c'est la tête qui » gouverne, & non pas les » pieds » ; faisant allusion à la goutte dont il étoit tourmenté. Comme sa mort approchoit, il s'écria : « J'ai été tout ce » qu'un homme peut être ; mais » que me servent aujourd'hui » ces honneurs » ? Les douleurs de la goutte augmentant, sa fermeté ordinaire l'abandonna. Aurelius-Victor rapporte, qu'après avoir vainement demandé du poison, il mangea exprès si avidement des mets indigestes, qu'il en mourut à Yorck l'an 211, à 66 ans. Il avoit écrit lui-même l'histoire de sa Vie, dont il ne nous reste rien. Ce siecle étoit si déréglé, que, sous le seul regne de cet empereur, on fit le procès à 3000 personnes accusées d'adultere. Caracalla & Géta, ses fils, lui succéderent.

SÉVERE II, (*Flavius-Valerius Severus*) d'une famille inconnue de l'Illyrie, étoit un homme adonné au vin & aux femmes ; il se fit aimer de Galere-Maximien, qui avoit du goût pour les ivrognes. Ce vice infame fut la source de son élévation. Maximien-Hercule le nomma César en 305, à la sollicitation de Galere. Maxence ayant pris le titre d'empereur à Rome en 307, Sévere marcha contre lui, & ayant été abandonné d'une partie des siens, il fut obligé de se renfermer dans Ravenne. Maximien-Hercule, qui après avoir abdiqué l'empire l'avoit repris, vint l'y assiéger. Sévere se rendit à lui, espérant qu'on lui conserveroit la vie ; mais le barbare vainqueur lui fit ouvrir les veines en avril 307. Il laissa un fils, que Licinius fit mourir.

SÉVERE III, (*Libius-Severus*) d'une famille de Lucanie, fut salué empereur d'Occident dans Ravenne, après la mort de Majorien, en novembre 461. Le sénat approuva cette élection, avant que d'avoir eu le consentement de Léon, empereur d'Orient. Mais le nouveau César n'eut pas le tems de rien entreprendre. Le général Ricimer, qui pour régner sous son nom lui avoit fait donner la couronne, le fit, dit-on, empoisonner. Sévere ne fut qu'un fantôme, qui viola la justice & les loix, & qui se plongea dans la mollesse, tandis que Ricimer avoit réellement l'autorité suprême.

SÉVERE, (*Lucius-Cornelius*) poëte latin, sous le regne d'Auguste, l'an 24 avant J. C., fut distingué de la foule des poëtes médiocres. Il a paru en 1715, à Amsterdam, in-12,

une belle édition du poëme l'*Ætna* & de quelques fragmens. Elle avoit été précédée par une autre in-8°, en 1703.

SÉVERIN, (S.) abbé & apôtre de la Norique, dans le 5e. siecle, mourut le 8 janvier 482, après avoir édifié & éclairé les peuples barbares. Son corps a été transporté à Naples. On a sa *Vie* écrite par Eugippe, son disciple, qui avoit été présent à sa mort.

SÉVERIN, (S.) abbé d'Agaune, ou de S. Maurice en Valais, avoit le don des miracles. Le roi Clovis étant tombé malade en 504, le fit venir à Paris, afin qu'il lui procurât la guérison. Le Saint l'ayant obtenue du Ciel, le prince lui donna de l'argent pour distribuer aux pauvres, & lui accorda la grace de plusieurs criminels. S. Séverin mourut sur la montagne de Château-Landon, en Gâtinois, le 11 février 507. — Il ne faut pas le confondre avec un autre S. SÉVERIN, solitaire & prêtre de Saint-Cloud.

SÉVERIN, (S.) évêque de Cologne, se distingua par son zele à extirper l'arianisme de son diocese & des pays circonvoisins. Lorsqu'il jugea que ses ouailles étoient affermies dans la foi, il alla à Bourdeaux, sa patrie, travailler à y rétablir l'orthodoxie, & y mourut au commencement du 5e. siecle. Il connut, au rapport de S. Grégoire de Tours, par révélation la mort de S. Martin, à l'heure même où ce saint évêque entroit en possession de la bienheureuse immortalité. Quelques critiques soutiennent que S. Séverin de Cologne est différent de celui qui est mort à Bourdeaux; cependant les deux églises en font la fête le même jour, le 23 octobre; & les anciens martyrologes ne les distinguent pas.

SÉVERIN, Romain, élu pape après Honorius I, au mois de mai 640, ne tint le siege que 2 mois, étant mort le 1er. août de la même année. Il se fit estimer par sa vertu, sa douceur & son amour pour les pauvres.

SÉVERINE, (*Ulpia Severina*) femme de l'empereur Aurélien, étoit fille d'Ulpius Crinitus, grand capitaine qui descendoit de Trajan, dont il avoit la figure, la valeur & les talens. Sa fille avoit comme lui les inclinations guerrieres. Elle suivit Aurélien dans ses expéditions, & s'acquit le cœur des soldats par ses bienfaits. Son époux exigeoit d'elle qu'elle eût soin de sa maison comme une bourgeoise, & ne voulut jamais lui permettre les robes de soie. Séverine survécut à Aurélien, dont elle eut une fille qui fut mere de Sévérien, sénateur distingué sous le regne de Constantin.

SEVES DE ROCHECHOUART, (Gui de) évêque d'Arras, s'est distingué par ses lumieres & son zele dans l'administration de son diocese, & a montré beaucoup d'opposition aux opinions des moralistes relâchés; peut-être même sa censure en ce genre a-t-elle été trop loin. Les évêques de France ne s'empressoient pas d'adhérer à ses jugemens. On lui a reproché d'avoir quelquefois manqué de bonne foi; comme lorsqu'il reproche à des théologiens

d'avoir soutenu des opinions condamnées, quoiqu'ils eussent écrit avant la condamnation; ainsi qu'on le prouve dans les *Vindiciæ Gobatianæ*, pag. 56. Il eut des démêlés assez vifs avec le Siege de Rome touchant des matieres matrimoniales; mais ils se terminerent à l'amiable. Il vivoit encore en 1705.

SÉVIGNÉ, (Marie de Rabutin, dame de Chantal & marquise de) fille de Celse-Benigne de Rabutin, baron de Chantal, Bourbilly, &c., chef de la branche aînée de Rabutin, & de Marie de Coulanges, naquit en 1626. Elle perdit son pere l'année suivante, à la descente des Anglois dans l'isle de Rhé, où il commandoit l'escadre des gentilhommes volontaires. Elle épousa en 1644 Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel, l'an 1651, par le chevalier d'Albret, & elle en eut un fils & une fille. La tendresse qu'elle porta à ses deux enfans, lui fit sacrifier à leur intérêt les partis les plus avantageux. Sa fille ayant été mariée en 1669 au comte de Grignan, commandant en Provence, qui emmena son épouse avec lui, elle se consola de son absence par de fréquentes lettres. Elle mourut le 14 janvier 1696. Madame de Sévigné est principalement connue par ses *Lettres*; elles ont un caractere si original, qu'aucun ouvrage de cette espece ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins & délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel, qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentimens qu'elle. On ne peut disconvenir cependant que son affection pour sa fille, quoiqu'exprimée d'une maniere très-variée, n'y soit ramenée jusqu'à la plus accablante satiété. Il est vrai encore qu'elle fait quelquefois la femme docteur, qu'elle prononce sur des matieres qu'elle n'entend pas, que ses éloges & ses censures ne sont pas toujours exempts de l'esprit de parti; mais quoiqu'elle ait paru s'intéresser à celui qui dès-lors portoit le trouble dans l'Eglise, il s'en faut de beaucoup qu'elle en approuvât les maximes & l'absurde doctrine du prédestinatianisme. « Je lis, dit-elle dans » une de ses Lettres, l'Ecriture-» Sainte qui prend l'affaire de-» puis Adam. J'ai commencé » par cette création du monde » que vous aimez tant: cela » conduit jusqu'après la mort » de notre Seigneur; c'est une » belle suite. Pour moi je vais » plus loin que les Jésuites, & » voyant les reproches d'ingra-» titude, les punitions horri-» bles dont Dieu menace & » afflige son peuple, je suis » persuadée que nous avons » notre liberté toute entiere, » que par conséquent nous » sommes très-coupables, & » méritons bien le feu & l'eau » dont Dieu se sert quand il » lui plaît ». La meilleure édition de ses *Lettres* est celle de 1784, en 10 vol. in-12. On a aussi donné, séparément, un recueil de *Lettres* de la marquise à M. de Pomponne. Il auroit été peut-être à souhaiter que l'on fît un choix dans ces différens morceaux. Il est dif-

ficile de soutenir la lecture de 10 volumes de Lettres, qui, quoiqu'écrites d'une maniere inimitable, offrent beaucoup de répétitions, & ne renferment que de petits faits. On donna en 1756, sous le titre de *Sevignïana*, un Recueil des Pensées ingénieuses, des Anecdotes littéraires, historiques & morales, qui se trouvent répandues dans ses Lettres, 1 vol. in-12; ce recueil réimprimé en 1788, est fait sans choix & sans ordre. Un zélé Janséniste y a mis des notes satyriques, souvent calomnieuses, propres à corrompre l'histoire & à dénaturer des faits avérés. « L'esprit de secte, dit un auteur » moderne, s'attache à tout; » théologie, histoire, poésie, » lettres, ouvrage d'hommes, » de femmes, de filles, tout » lui est bon dès qu'il dogmatise » & séduit ».

SEVIN, (François) né dans le diocèse de Sens, membre de l'académie des belles-lettres, & garde des manuscrits de la bibliotheque du roi. Il entreprit avec l'abbé Fourmont, en 1728, par ordre de Louis XV, un voyage à Constantinople, pour y rechercher des manuscrits. Il en rapporta environ 600. On a de lui une *Dissertation* curieuse sur *Menès*, premier roi d'Egypte, in-12; & plusieurs écrits dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, qui le perdit en 1741.

SEVOY, (François-Hyacinthe) natif de Jugon en Bretagne, entra l'an 1730 dans la congrégation des Eudistes, à l'âge de 23 ans, & s'y distingua par une grande application à l'étude. Après avoir professé avec succès la philosophie & la théologie dans plusieurs maisons de sa congrégation, on le chargea de la conduite du séminaire de Blois, qu'il gouverna quelque tems. Mais ce genre d'occupation ne s'accommodant pas avec son goût, il obtint d'être dispensé de toutes sortes d'emplois, & préféra l'état de simple particulier pour se consacrer entiérement à l'étude. Nous devons à ses veilles un ouvrage intitulé: *Devoirs Ecclésiastiques*, Paris, 4 vol. in-12. C'est le résultat des conférences & des instructions qu'il donnoit de tems en tems aux jeunes ecclésiastiques. Le *1er.* vol. 1760, est une introduction au sacerdoce: les *2e.* & *3e.* vol. 1762, contiennent une retraite pour les prêtres: le *4e.* traite des vices que les ministres doivent éviter, & des vertus qu'ils doivent pratiquer. Ce dernier ne parut qu'après la mort de l'auteur, arrivée le 11 juin 1765, au séminaire de Rennes. En général les matieres y sont traitées avec exactitude & solidité. Le style en est concis, nerveux & plein de chaleur.

SEUR, (Thomas le) né à Rethel en Champagne, le 1 octobre 1703, entra dans l'ordre des Minimes en 1722, enseigna avec distinction la philosophie & la théologie, & fut appellé à Rome, où il eut une chaire de mathématiques à la Sapience, & une de théologie à la Propagande; il alla ensuite à Parme concourir à l'instruction de l'infant Duc; & retourna de là à Rome, où il mourut le 22 septembre 1770. Il jouit constamment de l'estime des papes sous lesquels il vécut; Benoît XIV

l'honora plusieurs fois de sa visite. On a de lui : I. *Mémoire sur le Calcul intégral*, Paris, 1748, in-8°. II. *Philosophiæ naturalis principia mathematica Newtoni, cum commentariis*, 1739-1741, 4 vol. in-4°, il a travaillé à cet ouvrage avec le P. François Jacquier son confrere & son collegue inséparable. Ce commentaire a contribué à mettre en vogue les systêmes du philosophe Anglois, pour lequel le P. le Seur s'étoit peut-être un peu trop enthousiasme.

SEXTUS-EMPYRICUS, philosophe Pyrrhonien, sous l'empire d'Antonin le Pieux, étoit médecin de la secte des Empyriques. Nous avons de lui un ouvrage en dix livres, où il dispute contre toutes les sciences, & un en trois livres qui contiennent les sentimens des Pyrrhoniens ; ce dernier a été traduit en françois par Huart, sous le titre de *Hypotyposes ou institutions Pyrrhoniennes*, avec des notes, 1725, in-12. C'est à tort qu'on a accusé le savant Huet d'avoir puisé dans cet ouvrage ses *Quæstiones Alnetanæ*. La meilleure édition des ouvrages de Sextus-Empyricus, est celle de Fabricius, en grec & en latin, in-fol., Leipsig, 1718. La version est de Henri Etienne. On lui attribue encore *Sexti Placiti vel Platonici, de medicinâ animalium, bestiarum, pecorum & avium liber.*, Bâle, 1539, in-4°, avec les notes de Gabriel Humelberg ; d'autres le donnent à SEXTUS de Chéronée, philosophe Platonicien, neveu de Plutarque, & précepteur de Marc-Aurele.

SEXTUS, XYSTUS *ou* SIXTUS, philosophe qui semble avoir vécu dans le 2e. ou 3e. siecle, n'est connu que par ses *Sentences*, que nous n'avons qu'en latin (hors quelques fragmens grecs que Stobée nous a conservés). Rufin d'Aquilée en est le traducteur, il les attribuoit au pape S. Sixte II. S. Jerôme l'a repris de cette attribution, *Comment. in Jerem.*, *c.* XXII, item. *in Ezech.*, *c.* XVIII, item. *Epist. ad Ctesiphontem.* S. Augustin avoit d'abord adopté le sentiment de Rufin, mais il le rejette dans ses *Rétractations*. Beatus Rhenanus publia la version de Rufin sur un ancien exemplaire qu'il trouva à Schelestad, *Apud divam Fidem*, sous ce titre : *Xysti philosophi Enchiridion seu sententiæ piæ & christianæ cum præfatione B. Rhenani ; Basileæ*, 1516, in-4°. On les a souvent réimprimées depuis. Si effectivement toutes ces sentences sont de ce *Xystus*, on ne peut guere douter qu'il n'ait été chrétien, à moins que comme d'autres philosophes, il ne se soit paré des maximes & du langage de l'Evangile, sans en prendre l'esprit. M. Sieber en a donné une édition à Leipsig, en 1725, sous le nom de Sixte II, pape & martyr, & soutient, comme Rufin, qu'il en est le véritable auteur.

SEYDLITZ, (Frédéric-Guillaume, baron de) né dans le pays de Cleves en 1722, se fit un grand nom au service du roi de Prusse, où il parvint au grade de général de cavalerie. Dès la premiere guerre de Silésie il se distingua, mais la guerre de sept ans fut le théâtre de ses exploits les plus brillans. Il cou-

vrit la retraite avec habileté, après la défaite des Prussiens à Kolin, le 18 juin 1757. Il commandoit toute la cavalerie à la fameuse bataille de Rosbach, le 5 novembre de la même année, & c'est à ses dispositions faites avec une audace alliée à la prudence, qu'on dut principalement la déroute des François dans cette journée mémorable. A Zorndorf, le 25 août 1758, s'étant rendu avec la cavalerie, l'épée à la main, maître de plusieurs batteries de canon, il parvint à rendre douteuse la victoire que les Russes croyoient déjà tenir péremptoirement; & prévint par-là les suites étranges, dont l'issue de ce combat menaçoit le Brandebourg & la Silésie. Après la bataille, Frédéric II embrassa ce général, & le remercia du zele extraordinaire & du courage qu'il avoit déployé dans ce combat. La fortune ne le favorisa pas de même à Kunersdorf, le 12 août 1759, obligé d'emporter une batterie d'assaut, il y fut blessé, & contraint de quitter le combat. Le roi l'honora de la plus grande confiance & d'une estime particuliere jusqu'à sa mort, arrivée en 1773, & lui fit ériger une statue sur la place Guillaume à Berlin.

SEYMOUR, (Anne, Marguerite & Jeanne) trois sœurs, étoient filles d'Edouard Seymour, protecteur du royaume d'Angleterre sous le roi Edouard VI, & duc de Sommerset, &c., qui eut la tête tranchée en 1552; & nieces de Jeanne Seymour, épouse du roi Henri VIII, laquelle perdit la vie, en la donnant au prince nommé depuis Edouard VI. La poésie fut un de leurs talens; elles enfanterent 104 Distiques latins sur la mort de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, sœur de François I. Ils furent traduits en françois, en grec, en italien, & imprimés à Paris en 1551, in-8°, sous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, reine de Navarre.* Il y en a quelques-uns d'heureux; mais en général ils sont très-foibles.

SEYSSEL, (Claude de) natif d'Aix en Savoie, ou selon d'autres, de Seyssel, petite ville du Bugey, professa le droit à Turin avec un applaudissement universel. Son savoir lui obtint les places de maître-des-requêtes & de conseiller de Louis XII, roi de France, l'évêché de Marseille en 1510, puis l'archevêché de Turin en 1517. Il publia un grand nombre d'ouvrages. Son *Histoire de Louis XII, pere du peuple*, in-4°, Paris, 1615, n'est qu'un panégyrique historique. On a encore de lui un traité peu commun & assez singulier, intitulé: *La Grande Monarchie de France*, 1519, in-8°, dans lequel il fait dépendre le roi du parlement (*voyez* SLEIDEN). Ce prélat mourut en 1520.

SFONDRATI, (François) sénateur de Milan, & conseiller-d'état de l'empereur Charles-Quint, naquit à Crémone en 1494. Ce prince l'envoya à Sienne, déchirée par des divisions intestines; il s'y conduisit avec tant de prudence, qu'on lui donna le nom de *Pere de la Patrie.* Il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de son épouse. Le pape Paul III, instruit de son mérite, l'éleva à l'évêché de Crémone & à la

pourpre romaine. Il mourut en 1550, à 56 ans. On a de lui un Poëme intitulé : l'*Enlevement d'Hélene*, imprimé à Veniſe en 1559. Il laiſſa deux fils, Paul & Nicolas. Ce dernier, venu au monde par le moyen de l'opération céſarienne, obtint la tiare ſous le nom de *Grégoire XIV*. — Il ne faut pas le confondre avec Paul-Emile SFONDRATI : celui-ci, né en 1561, étoit neveu de Grégoire XIV, mérita par ſes vertus le chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1618.

SFONDRATI, (Céleſtin) petit-neveu du précédent, entra dans l'ordre des Bénédictins, profeſſa les ſaints Canons dans l'univerſité de Saltzbourg, & fut enſuite abbé de S. Gal. Son ſavoir & ſa naiſſance lui procurerent la pourpre romaine en 1695. Il mourut à Rome, le 4 ſeptembre 1696, âgé de 53 ans. Ce cardinal eſt fort connu par pluſieurs ouvrages, entr'autres par le *Gallia vindicata*, qu'il compoſa en 1687 contre les déciſions de l'aſſemblée du clergé de France en 1682, ſur l'autorité du pape. On y trouve des choſes intéreſſantes & curieuſes, entr'autres les lettres de quelques évêques de l'aſſemblée qui écrivirent au pape pour s'excuſer par les motifs de crainte grave qui les avoit fait adhérer à la Déclaration, & la réponſe du pontife qui leur dit : *Metu ſuaſore nunquam ſacerdotes Dei eſſe ſolent in ardua & excelſa, pro Religione & eccleſiaſtica libertate, vel aggrediendo fortes vel perficiendo conſtantes* (voyez INNOCENT XII & SOARDI). En 1688, il en publia un autre contre les *Franchiſes des quartiers des Ambaſſadeurs à Rome*. C'étoit au ſujet de l'ambaſſade du marquis de Lavardin, & de ſon différend avec le pape Innocent XI. Il fait voir les abus de ces franchiſes, & combien ils ſont contraires à la ſécurité publique : il eſt difficile de juſtifier Louis XIV d'avoir voulu les maintenir, après que l'empereur, le roi d'Eſpagne & tous les princes catholiques y eurent renoncé. Celui de tous les ouvrages de ce cardinal le plus connu eſt le traité intitulé : *Nodus Prædeſtinationis diſſolutus*, Rome, 1696, in-4°. On y trouve ſur la grace, ſur le péché originel, & ſur l'état des enfans morts avant le baptême, des opinions qui ont déplu à quelques théologiens. Boſſuet, le cardinal de Noailles & d'autres prélats, écrivirent à Rome, pour y faire condamner cet ouvrage ; mais Innocent XII & Clément XI refuſerent de le cenſurer. Cependant le premier de ces pontifes fit examiner l'ouvrage avec ſoin, & avec d'autant plus de liberté, que l'auteur étant mort, il ne pouvoit rien pour ſa défenſe. Quelques cenſeurs s'adreſſerent au clergé de France, mais ſans plus de ſuccès. On a fait une apologie de ce livre ſous ce titre : *Diſpunctio notarum quadraginta quas ſcriptor anonymus Sfondrati libro, cui titulus* Nodus, &c., *inuſſit*. La maniere de raiſonner de ce cardinal ſur les matieres de la prédeſtination & de la grace, eſt preſqu'entiérement conforme à celle de Leſſius (*voyez ce mot*). On a encore de lui *Regale Sacerdotium Romano Pontifici*

*Pontifici assertum*, imprimé au monastere de S. Gal, 1693, in-4°, & *Nepotismus theologicè expensus*, in-12.

SFORCE, (Jacques) surnommé *le Grand*, est la tige de l'illustre maison des Sforces, qui a joué un si grand rôle en Italie dans le 15e. & dans le 16e. siecle. Elle a eu 6 ducs de Milan, & s'est alliée avec la plupart des souverains de l'Europe. Jacques Sforce vit le jour en 1369, à Cotignola, petite ville de la Romagne, entre Imola & Faënza, d'un laboureur, ou selon Commines, d'un cordonnier. Une compagnie de soldats ayant passé par Cotignola, il jeta le coûtre de sa charrue & s'enrôla sur le champ. Il passa par tous les degrés de la discipline militaire, & parvint jusqu'à commander 7000 hommes. Le héros Italien combattit long-tems pour Jeanne II reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonier de la Sainte-Eglise, & créé comte de Cotignola par le pape Jean XXIII, en dédommagement de 14000 ducats que la cour de Rome lui devoit. Ses exploits devinrent de jour en jour plus éclatans. Il obligea Alphonse, roi d'Aragon, de lever le siege de devant Naples, & reprit plusieurs places qui s'étoient révoltées dans l'Abruzze & le Labour. Mais en poursuivant les ennemis, il se noya au passage de la riviere d'Aterno, aujourd'hui Pescara, en 1424, à 54 ans. Son vrai nom étoit *Giacomuzzo* ou *Jacques Attendulo*, qu'il changea en celui de Sforza.

SFORCE, (François) duc de Milan, & fils naturel du précédent, naquit en 1401. Elevé par son pere dans le métier des armes, il n'avoit que 23 ans lorsque son pere périt au passage de l'Aterno. Il succéda à tous ses biens, quoiqu'il fût illégitime. Après la mort de la reine Jeanne, arrivée en 1435, il s'attacha à René duc d'Anjou, qu'elle avoit fait son héritier. Il se rendit maître de plusieurs places dans la Marche d'Ancone, d'où il fut chassé par les troupes du pape Eugene IV. Sforce rétablit bientôt ses affaires par une victoire. Le pape, les Vénitiens & les Florentins l'élurent pour leur général dans la guerre contre le duc de Milan. Il avoit déjà commandé l'armée des Vénitiens contre ce prince, & il en avoit épousé la fille. C'étoit Philippe-Marie Visconti. Ce duc étant mort en 1447, les Milanois appellerent François Sforce, son gendre, pour être leur général contre les Vénitiens. Mais après plusieurs belles actions à leur avantage, il tourna ses armes contre eux-mêmes, assiégea Milan, & les força en 1450 à le recevoir pour duc, malgré les droits de Charles duc d'Orléans, fils de Valentine de Milan. Le roi Louis XI, qui n'aimoit pas le duc d'Orléans, transporta en 1464 à François Sforce tous les droits que la France avoit sur Genes, & lui donna Savone qu'il tenoit encore. Sforce, avec cet appui, se rendit maître de Genes. Ce vaillant capitaine mourut en 1466, avec la réputation d'un homme qui vendoit son sang à qui le payoit le plus cher, & sur la parole duquel on ne devoit pas trop

compter. Jean Simoneta a écrit l'*Hiſtoire de François Sforce*, Milan, 1479, in-folio : c'eſt plutôt un modele pour les guerriers, que pour les citoyens juſtes & équitables.

SFORCE, (Galeas-Marie) fils du précédent, né en 1444, ſuccéda à ſon pere dans le duché de Milan, en 1466; mais ſes débauches & ſon extrême férocité le firent aſſaſſiner en 1476, dans une égliſe, au milieu de la multitude aſſemblée. De ſon mariage avec Bonne, fille de Louis duc de Savoie, il eut Jean-Galeas-Marie (*voyez l'article qui ſuit*) & Blanche-Marie, femme de l'empereur Maximilien. Il eut auſſi une fille-naturelle, qui épouſa le prince de Forli, puis Jean de Médicis. Elle ſoutint un ſiege à Rimini & à Forli, fut enfermée quelque tems au château St.-Ange, & mourut peu de tems après avoir été miſe en liberté.

SFORCE, (Jean-Galeas-Marie) fils du précédent, fut laiſſé ſous la tutelle de ſa mere & du ſecrétaire-d'état Cecus Simoneta. Mais Ludovic-Marie Sforce, ſon oncle, ſurnommé *le More*, obligea la ducheſſe de s'enfuir de Milan, & fit trancher la tête à Simoneta, malgré ſon âge de ſeptuagénaire. S'étant emparé du gouvernement, il fit donner à ſon neveu un poiſon lent, dont il mourut à Pavie en 1494, peu de jours après l'entrée du roi Charles VIII en cette ville. Le crime de Ludovic le More ne demeura pas impuni. Louis de la Tremouille s'étant rendu maître de ſa perſonne, il fut amené en France, & Louis XII le fit enfermer à Loches où il mourut en 1510. Jean-Galeas-Marie Sforce avoit épouſé Iſabelle d'Aragon, fille d'Alphonſe roi de Naples. Ses enfans furent : I. François Sforce, qui, pour être ſouſtrait à la fureur de ſon grand-oncle, fut envoyé en France par la ducheſſe ſa mere auprès du roi Louis XII, & qui mourut abbé de Marmoutier en 1511. II. Bonne, mariée à Sigiſmond roi de Pologne. — Ludovic-Marie SFORCE, ſurnommé *le More*, leur grand-oncle, avoit épouſé Béatrix d'Eſt, fille d'Hercule, marquis de Ferrare. De ce mariage naquirent : I. Maximilien Sforce, qui fut rétabli duc de Milan par l'empereur Maximilien en 1512; mais qui ne pouvant s'y ſoutenir, céda la ville de Milan au roi François I. Il vint en France avec une penſion de 30 mille écus d'or, & mourut à Paris en 1530. II. François Sforce, 3e. du nom, qui fut auſſi rétabli en 1529, par l'empereur Charles-Quint. Il mourut le 24 octobre 1535, ſans laiſſer de poſtérité, & le duché de Milan, comme fief de l'Empire, reſta à Charles-Quint, & a paſſé aux ſucceſſeurs de cet empereur.

SHADWELL, (Thomas) poëte Anglois, mort en 1692, à 52 ans. On a de lui, outre ſes Pieces dramatiques, une *Traduction* en vers des *Satyres de Juvenal*, & d'autres Poéſies, qui n'eurent pas le ſuffrage des gens de goût. Dans le tems de la révolution, il fut fait poëte lauréat & hiſtoriographe du roi Guillaume, à la place de Dryden.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

SHAFTESBURY, (Antoine ASHLEY-COOPER, comte de) petit-fils d'un grand-chancelier d'Angleterre, vit le jour à Londres en 1671. Après avoir fait ses études, il voyagea dans les principales cours de l'Europe; de retour en Angleterre, il prit des leçons de Locke, & passa en Hollande en 1698, pour voir Bayle, & les autres philosophes qui pensoient comme lui. La reine Anne ne croyant pas pouvoir donner sa confiance à un homme qui se déclaroit ennemi de toute religion, le priva de la vice-amirauté de Dorset, qui étoit dans sa famille depuis trois générations. Ce philosophe mourut à Naples en 1713, où il s'étoit rendu pour changer d'air. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve presque toutes les erreurs qui forment le fond de la philosophie du jour. Les principaux sont: I. Les *Mœurs ou Caracteres*, Londres, 1732, 3 vol. in-8°, & traduits en françois, 1771, 3 vol. in-8°. Il prétend que le mal de chaque individu compose le bien général, & qu'ainsi, à proprement parler, il n'y a point de mal. On sait que dans tous les tems les philosophes n'ont fait qu'embrouiller cette matiere; Shaftesbury ne fait qu'ajouter aux erreurs de ceux qui l'ont précédé. Dans ce qu'il dit contre les vertus chrétiennes, il ne montre que trop qu'il ne les a jamais pratiquées, & qu'il connoît très-mal les grands motifs qui les animent. Il pousse l'extravagance jusqu'à prétendre que la foi de l'immortalité & l'espérance des biens éternels, produisent de mauvais effets; en même tems que par une contradiction digne d'une philosophie si absurde, il assure que « l'athéisme (inséparablement lié avec l'erreur de la mortalité de l'ame) » retranche » toute affection à ce qu'il y » a de plus aimable & de plus » digne de l'homme; que l'on » est peu sensible à l'ordre » moral quand on envisage » l'univers comme un chaos; » qu'un athée ne peut respecter » sincérement les loix & les » magistrats; que rien n'est » plus capable d'exciter à la » vertu & de détourner du » vice, que la présence de » l'Être-Suprême, témoin & » juge de tout ce qui se passe » dans l'univers; qu'il y a une » relation essentielle entre la » vertu & la piété; que la per- » fection & le mérite de la » vertu sont dus à la croyance » d'un Dieu rémunérateur & » vengeur, &c. » II. *Essai sur l'usage de la raillerie & de l'enjouement dans les Conversations qui roulent sur les matieres les plus importantes*, traduit en françois, La Haye, 1707, in-8°. Ce sont des leçons que les libertins de ce siecle ne pratiquent que trop. III. Une *Lettre sur l'Enthousiasme*, traduite en françois par Sanson, La Haye, 1708, in-8°. On y découvre des traces bien claires d'athéisme, que l'auteur dans des momens d'une humeur opposée a si bien réfuté. Car l'on sait que c'est le pur caprice qui regle la foi ou l'incrédulité des philosophes, suivant l'observation d'un grand orateur du siecle passé: « Chaque libertin se fait selon son

» caprice une créance à sa » mode, & qui n'est que pour » lui seul, suivant en aveugle » toutes ses idées, raison- » nant tantôt d'une façon, » tantôt d'une autre, selon » l'humeur présente qui le do- » mine ». Bourd. *Panég. de S. Thomas.* Aveu remarquable de Montagne, dans son article.

SHAKESPEAR, (Guillaume) célebre poëte Anglois, né à Stratford, dans le comté de Warwick, en 1564, d'un pere qui, quoique gentilhomme, étoit marchand de laine. Il se maria, à l'âge de 16 ans, avec la fille d'un riche payſan. Après avoir dissipé son bien & celui de sa femme, il ne trouva d'autre ressource que celle de se faire comédien; mais se sentant un génie fort au-dessus de son état, il composa des Tragédies, dont le succès fit sa fortune & celle de ses camarades. A l'égard des talens du comédien, ils n'étoient pas, à beaucoup près, aussi grands dans Shakespear, que ceux du poëte. Le rôle où il brilloit le plus, étoit celui de Spectre. Shakespear quitta le théâtre vers l'année 1610. Il se retira à Stratford, où il vécut encore quelque tems, jouissant d'une fortune assez considérable, & mourut en 1616, à la 52e. année de son âge. La nature s'étoit plue à rassembler dans la tête de ce poëte, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la grossiéreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus détestable. Des François anglomanes ont certainement eu tort de le regarder comme le premier génie dans l'art dramatique. Les Anglois eux-mêmes n'en portent pas un jugement si avantageux. » Si le génie de Shakespear eût » été bien cultivé, dit le comte » de Chesterfield, ces beautés » que nous admirons si juste- » ment en lui, n'auroient pas » été défigurées par ces absur- » dités & ces extravagances » qui les accompagnent fré- » quemment ». Mais s'il y a du ridicule à exalter Shakespear au-dessus de ce qu'il vaut; il est plus révoltant encore d'entendre Voltaire appeller *faquins*, *impudens*, *imbécilles*, *monstres*, &c., ceux qui en portent un jugement trop favorable; de les regarder comme une source de *calamité* & d'*horreur*, & d'assurer qu'il n'y a *pas assez de piloris en France* pour punir un tel crime (*Lettre à M. le comte d'Argental, le 19 juillet 1776*). N'est-ce pas là faire du paisible empire des Muses, un empire de rage & de terreur? La meilleure édition des Œuvres du Sophocle Anglois, est celle que Louis Théobald a donnée en 1740, & qui a été réimprimée en 1752, 8 vol. in-8°. On estime aussi les Corrections & les Notes critiques faites sur ce poëte par le savant Guillaume Warburton. On trouve dans les dernieres éditions de Shakespear, outre ses Tragédies, des Comédies & des Poésies mêlées. Les unes & les autres offrent des traits de génie, mais sans bienséance & sans régularité. M. de la Place a donné en françois la *Vie* de Shakespear, & a traduit plusieurs de ses pieces dans son *Théâtre Anglois*, 1745. M. le Tourneur en a donné une Traduction complette, commencée

en 1776, & finie en 1783, 20 vol. in-8°. C'eſt cette traduction & les louanges que le traducteur donne à Shakeſpear, qui ont provoqué la diatribe de Voltaire dont on vient de parler. En condamnant les exagérations du panégyriſte, le public équitable n'a pas épargné les tranſports colériques de l'antagoniſte. On s'eſt ſouvenu de l'Epigramme de Piron :

De Corneille & de Crébillon
Le réformateur téméraire,
Que prône à triple carillon
Tiriot le thuriféraire ;
Le prince des badauts Voltaire
Du haut de ſon trône bourgeois
Va ſur moi vider ſon carquois :
Du mien ne tirons qu'une fleche,
Dont la douce pointe n'ébreche
L'honneur ni l'intérêt d'autrui ;
Malheur à lui ſeul s'il en feche....
Louons quelqu'autre auteur que lui.

On lui a érigé en 1742 un beau monument dans l'abbaye de Weſtminſter. Madame de Montagu a publié une *Apologie de Shakeſpear*, dont il a paru une traduction françoiſe, Londres, 1777, in-8°.

SHARP, (Jean) l'un des meilleurs prédicateurs que l'Angleterre ait produits, né à Bradfordt, mourut en 1713, dans ſa 69e. année. Il devint doyen de Norwick, occupa pluſieurs autres places importantes, & fut placé ſur le ſiege d'Yorck, qu'il occupa pendant 22 ans. On a de lui 7 vol. de *Sermons*, eſtimés.

SHAW, (Thomas) médecin Anglois, de la ſociété royale de Londres, profeſſeur en langue grecque & principal du college d'Edmond à Oxford, où il mourut en 1751, eſt connu par ſes *Voyages en divers lieux de la Barbarie & du Levant*, en anglois, Oxford, 1738, in-fol. Il donna un *Supplément* en 1746, in-fol. Ces Voyages ont été traduits en françois, La Haye, 1743, 2 vol. in-4° ; l'auteur avoit demeuré pluſieurs années en Afrique. Il s'étend beaucoup ſur les eaux thermales, la deſcription des animaux, des plantes, &c. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre SHAW, premier médecin du roi d'Angleterre, dont on a : I. Un ouvrage ſur l'*Hiſtoire & la cure des Maladies*, Londres, 1738, 2 vol. in-8°, en anglois, écrit avec ſimplicité & ſans prétention. II. *Leçons de Chymie, propres à perfectionner la phyſique, le commerce & les arts*, Londres, 1734, en anglois & en françois ; Paris, 1759, in-4°, avec des notes du traducteur.

SHEFFIELD, (Jean) duc de Buckingham, miniſtre-d'état du roi d'Angleterre, naquit vers 1646. Il ſervit ſur mer contre les Hollandois, & fit enſuite une campagne en France ſous Turenne. La réputation de ſa valeur lui fit donner le commandement de la flotte que les Anglois envoyerent contre Tanger. Le roi Guillaume & la reine Marie l'honorerent de leur confiance. Il refuſa la place de grand-chancelier d'Angleterre, ſous le regne de la reine Anne. Sa ſeule ambition étoit de cultiver, dans un doux repos, l'amitié & la littérature. On a de lui des *Eſſais ſur la Poéſie & ſur la Satyre*, & pluſieurs autres ouvrages en vers & en proſe, imprimés en 2 vol. in-8°, Londres, 1729, qui ſont très-eſtimés des Anglois. Ses *Eſſais ſur la Poéſie* ont été traduits en françois : il y donne des pré-

ceptes sur chaque genre, qu'il embellit de traits ingénieux, de réflexions fines & de comparaisons brillantes. Cet écrivain mourut en 1721, à 75 ans.

SHELDON, (Gilbert) archevêque de Cantorbery, naquit dans le Staffordshire en 1598, & mourut à Lambeth en 1677, âgé de 80 ans. Il est le fondateur du fameux *Théâtre Sheldonien* (voyez OXFORD dans le *Dict. Géog.*). Quoique dans un moment d'ostentation philosophique, il n'ait paru regarder la religion que comme un *mystere d'état*, il étoit convaincu qu'elle n'est pas moins nécessaire aux particuliers, & en a suivi les impulsions dans plus d'une rencontre; car on dit qu'il employa plus de 37,000 liv. sterlings en œuvres de piété.

SHERLOCK, (Guillaume) théologien Anglois, né en 1641, mort en 1707, eut plusieurs places considérables dans le clergé, & devint doyen de S. Paul de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages de morale & de métaphysique, parmi lesquels on distingue le *Traité de la Mort & du Jugement dernier*; & celui de l'*Immortalité de l'Ame & de la Vie éternelle*. Ils ont été traduits en françois, le 1er. en 1696, in-8°; le 2e. en 1708, in-8°. On a encore d'autres ouvrages du même auteur, dont les Anglois font un grand cas.

SHERLOCK, (Thomas) prélat Anglois, mort vers 1749, âgé d'environ 78 ans. Après avoir pris ses degrés de théologie, il fut successivement doyen de Chichester, maître du Temple, & enfin évêque de Bangor. Les livres scandaleux que l'incrédulité produit contre la religion en Angleterre, attirerent son attention. Il réfuta solidement les *Discours* impies *sur les fondemens & les preuves de la Religion Chrétienne*, dans six Sermons pleins de lumiere, qu'il prêcha au Temple lorsqu'il en étoit le maître. Abraham le Moine les traduisit en françois sous ce titre: *De l'usage & des fins de la Prophétie*, in-8°. Le traducteur y a joint trois Dissertations savantes du même auteur. Sherlock ayant triomphé de l'auteur des Discours, attaqua Wolston. Il vengea contre lui la vérité du fait de la résurrection de Jesus-Christ, dans un traité intitulé: *Les Témoins de la Résurrection de J. C. examinés selon les regles du barreau*. Le Moine a aussi traduit cet ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, in-12, ainsi que le précédent, tant en anglois qu'en françois. Cet honneur leur étoit dû, pour la justesse & la profondeur qui y regnent. On a encore de Sherlock des Sermons, traduits en françois en 2 vol. in-8°.

SHIRLEY, (Antoine) né à Wiston, dans le comté de Sussex, l'an 1565, montra de bonne heure beaucoup de sagacité & d'intelligence pour les affaires. La reine Elizabeth l'envoya en Amérique & ensuite en Italie. L'objet de cette derniere mission étoit de secourir les Ferrarois, soulevés contre le pape. Mais ayant appris en chemin qu'ils avoient fait leur paix, il passa en Perse avec des fondeurs de canons. Schah-Abbas, à qui ces ouvriers manquoient, l'accueillit très-favorablement. Il l'envoya en 1599, avec un Persan, en ambassade

vers les princes chrétiens d'Europe, pour les engager d'armer contre le Turc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même d'un autre côté. Shirley se fixa à la cour d'Espagne, & ne retourna plus en Perse. Il y vivoit encore en 1631. La *Relation de ses Voyages* se trouve dans le recueil de Purchas, Londres, 1625 & 1626, 5 vol. en anglois.

SHIRLEY, (Thomas) frere aîné du précédent, le suivit en Perse, où il plut à Schah-Abbas. Ce prince lui fit épouser une Circassienne de son serrail, parente de la reine. Il l'envoya aussi en ambassade dans les diverses cours d'Europe; mais en Angleterre il eut le désagrément d'y voir un nouvel ambassadeur Persan le traiter d'imposteur. Jacques I, ne sachant quel étoit le véritable envoyé de Perse, les renvoya tous les deux sur une flotte de six vaisseaux avec Dodmer Cotton, auquel il donna la qualité d'ambassadeur. Le Persan s'empoisonna sur les côtes de Surate; mais Shirley n'ayant pu obtenir une satisfaction authentique, mourut de chagrin le 23 juillet 1627, à 63 ans. Sa veuve revint en Europe, & alla se fixer à Rome.

SHUCFORD, (Samuel) pasteur de Shelton, dans la province de Norfolck, puis chanoine de Cantorbery, & chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, consacra sa vie à l'étude. Ses mœurs étoient celles d'un savant, que le commerce du grand monde n'a pas corrompu. On a de lui: I. Une *Histoire du Monde, sacrée & profane*, 3 vol. in-12, pour servir d'introduction à l'*Histoire des Juifs* de Prideaux; ce livre dont le 1*er.* vol. parut en 1728, a été traduit en françois, & ne va que jusqu'à la mort de Josué. Il est écrit pesamment, mais avec beaucoup d'érudition. La mort de l'auteur, arrivée en 1754, l'empêcha de pousser son Histoire jusqu'à l'an 747 avant J. C., tems auquel Prideaux a commencé la sienne. II. Un ouvrage imprimé en 1753, qui n'a pas encore été traduit en françois, & qui est intitulé: *La Création & la Chute de l'Homme*, pour servir de supplément à la préface de son *Histoire du Monde*. Il y a dans ce livre des choses singulieres.

SIBA, *voy.* MIPHIBOSETH, fils de Jonathas.

SIBELIUS, (Gaspar) théologien calviniste, né à Elverfeld, dans le duché de Bergues, en 1567, fut successivement ministre à Juliers, Deventer, Campen, &c. Le prétendu synode de Dordrecht le choisit en 1619 pour être reviseur de la *Version* flamande du *Nouveau-Testament*, que ce conciliabule avoit ordonnée. Il mourut le 1 janvier 1658. On a de lui: *Opera theologica, seu loci communes theologici practici*, Amsterdam, 1644, 6 vol. in-fol. Cette collection renferme des Sermons, des Commentaires, des Discours historiques & moraux sur l'Ecriture-Sainte. Ils sont estimés de ceux de sa communion. Ces ouvrages avoient été imprimés d'abord séparément: ils sont ici réunis.

SIBER, (Urbain-Godefroi) professeur des antiquités ecclésiastiques à Leipsig, né à Schandau, près de l'Elbe, en 1669, mourut en 1742. Il est auteur

de plusieurs savans ouvrages en latin. Les principaux sont ; une *Dissertation sur les tourmens qu'on faisoit souffrir aux anciens Martyrs ;* une autre sur l'*usage des Fleurs dans les églises*.

SIBERUS, (Adam) poëte latin, né à Kemnitz en Misnie, mort en 1583, âgé de 68 ans, a composé des Hymnes, des Epigrammes & d'autres poésies, imprimées en 2 vol., & dans les *Deliciæ Poetarum Germanorum*. Ses vers sont languissans ; mais il y a de l'élégance & de la douceur.

SIBILET, (Thomas) Parisien, se fit recevoir avocat au parlement de Paris ; mais il s'appliqua plus à la poésie françoise, qu'à la plaidoierie. Il mourut l'an 1589, à l'âge de 77 ans. On a de lui : I. L'*Art Poétique François*, Paris, 1548 & 1555, in-12. Il y fait l'énumération des poëtes de son tems qui avoient acquis le plus de réputation. II. *Iphigénie*, traduite d'Euripide, *ibid.*, 1549, recherchée pour la variété des mesures dans les vers ; & d'autres ouvrages.

SIBYLLES, *voyez* AMALTHÉE.

SICARD, (Claude) Jésuite, né à Aubagne, près de Marseille, en 1677, enseigna les humanités & la rhétorique dans sa société. Ses supérieurs l'envoyerent en mission en Syrie, & de là en Egypte. Il mourut au Caire en 1726, avec la réputation d'un voyageur exact & d'un observateur intelligent. On a de lui une *Dissertation* sur le passage de la Mer-Rouge par les Israélites, & plusieurs Ecrits sur l'Egypte, dans lesquels il y a des choses savantes & agréables. On les trouve dans les *Nouveaux Mémoires des Missions*, 8 vol. in-12, & dans les cinq premiers volumes de *Lettres édifiantes*, nouvelle édit., 26 vol. in-12, Paris, 1780.

SICCAMA, (Sibrand) né à Bolswerd, dans la Frise, vers 1570, étoit versé dans le droit, l'histoire de sa patrie, & dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : I. *De judicio Centumvirali, lib.* 2, Franeker, 1596, in-12, & dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, tom. 2. II. *De veteri anno Romano Romuli & Numæ Pompilii antitheses*. III. *Fastorum Kalendarium libri duo ex monimentis & numismatibus veterum ;* ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam, 1600, in-4°, & dans les *Antiquités Romaines* de Grævius, tom. 8, de même que le précédent. IV. *Antiquæ Frisiorum leges*, avec des notes, Franeker, 1617, in-4°.

SICHARD, (Jean) professeur en droit à Tubinge, né en 1499, mort en 1552, publia le premier l'*Abrégé* latin d'*Anien*, des 8 premiers livres du *Code Théodosien*, qu'il trouva par hasard en manuscrit. On lui doit encore les *Institutes* de Caïus, & une édition des *Sententiæ receptæ* de Julius Paulus. Son *Commentaire* latin sur le *Code* eut beaucoup de cours autrefois.

SICHEM, fils d'Hémor, prince des Sichimites, étant devenu passionnément amoureux de Dina, l'enleva & la déshonora. L'ayant ensuite demandée en mariage à Jacob & à ses fils, il l'obtint à condition que lui & tous ceux de Sichem se fe-

roient circoncire. Le 3e. jour, lorſque la plaie étoit la plus douloureuſe, & que les Sichimites étoient hors de défenſe, Siméon & Lévi entrerent dans la ville & maſſacrerent ce qu'ils trouverent d'hommes, enleverent les femmes & les enfans, qu'ils réduiſirent en ſervitude. Jacob, leur pere, eut horreur de cette exécution barbare, & en conſerva un ſouvenir ſi profond, qu'il la reprocha encore à ſes fils au lit de la mort. *Voyez* SIMÉON.

SIDNEY, (Philippe) d'une illuſtre famille d'Irlande, fit ſes études à Oxford avec diſtinction. Le comte de Leiceſter, ſon oncle, le fit venir à la cour, où il devint l'un des plus grands favoris de la reine Elizabeth. Cette princeſſe l'envoya en ambaſſade vers l'empereur, & enſuite en Flandre au ſecours des Hollandois. Il y donna des preuves de valeur, ſur-tout à la priſe d'Axel. Mais dans une rencontre qu'il eut avec les Eſpagnols près de Zutphen, il reçut une bleſſure à la cuiſſe, dont il mourut peu de tems après, en 1586, à 36 ans. On a de lui pluſieurs ouvrages, outre ſon *Arcadie*, Londres, 1662, in-fol., qu'il compoſa à la cour de l'empereur. Il ordonna en mourant de brûler cet ouvrage, comme Virgile avoit prié de jeter au feu l'*Enéide*; mais quoique la production du poëte anglois valût infiniment moins que celle du poëte latin, on ne lui obéit pas. Baudouin a donné une mauvaiſe traduction de l'*Arcadie*, 1624, 3 vol. in-8°.

SIDNEY, (Algeron) couſin-germain du précédent, fut ambaſſadeur d'Angleterre ſous Cromwel, auprès de Guſtave roi de Suede. Après le rétabliſſement de Charles II, Sidney, qui s'étoit ſignalé contre la famille royale, quitta ſa patrie. Il eut l'imprudence d'y revenir, à la ſollicitation de ſes amis. La cour lui fit faire ſon procès, & il eut la tête tranchée en 1683. On a de lui un *Traité du Gouvernement*, qui a été traduit en françois, & publié à La Haye en 1702, en 4 vol. in-12. On y trouve des vérités, des erreurs, des paradoxes & des idées qui ne ſont pas aſſez développées.

SIDONIUS APOLLINARIS, (*S. Caïus Sollius*) étoit fils d'Apollinaire qui avoit eu les premieres charges de l'empire dans les Gaules. Il naquit à Lyon vers l'an 430. Il fut parfaitement inſtruit des lettres divines & humaines, & ſes écrits en vers & en proſe font voir la beauté de ſon eſprit. Il fut ſucceſſivement préfet de la ville de Rome, patrice & employé dans diverſes ambaſſades. Il avoit les qualités du cœur qui ſont l'homme & le chrétien. Il étoit humble, détaché du monde, aimoit tendrement l'Egliſe, & compatiſſoit aux miſeres du prochain. Il fut élevé, malgré lui, en 472 ſur le ſiege de la ville d'Auvergne, qui a pris dans la ſuite le nom de Clermont, qu'elle porte encore. Dès ce moment il s'interdit la poéſie qu'il avoit tant aimée, & fut encore plus ſévere à l'égard du jeu. Il ſe défit auſſi d'un certain air enjoué qui lui étoit naturel. Il renonça à toutes les dignités ſéculieres qu'il laiſſa à ſon fils Apollinaire, & ſe

ſépara de ſa femme d'un conſentement mutuel. Saintement avare de ſon tems, il étudioit continuellement l'Ecriture-Sainte & la théologie, & il y fit de grands progrès. Quoiqu'il fût d'une complexion délicate, toute ſa vie fut une pénitence continuelle. Dans un tems de famine, il nourrit, avec le ſecours de ſon beau-frere Ecdice, non-ſeulement ſon dioceſe, mais auſſi plus de 4000 perſonnes que la miſere y avoit attirées. Il mourut le 23 août 482 ou 483. Il nous reſte de lui 9 livres d'*Epîtres*, & 24 Pieces de Poéſie. Jean Savaron a donné une édition des *Œuvres* de ce prélat avec ſa Vie & de bonnes notes, Paris, 1609, in-4°; mais le P. Sirmond en a publié une plus complette en 1652, avec la Vie du Saint. Les notes qui accompagnent cette édition ſont judicieuſes & annoncent autant de goût que d'érudition. Les penſées de Sidonius ſont ingénieuſes & délicates; ſon ſtyle eſt ſerré, vif & agréable; il eſt cependant quelquefois bourſouflé & chargé d'expreſſions qui montrent que le latin n'étoit plus dans ſa pureté primitive. Son imagination eſt brillante & il excelle dans les deſcriptions. Son Panégyrique de l'empereur Majorien, en vers, eſt intéreſſant; il y décrit la maniere de combattre & de s'habiller des François de ſon tems.

SIDOTTI, (l'abbé) eccléſiaſtique Sicilien, d'une naiſſance diſtinguée, étoit un de ces hommes à qui rien ne coûte, & que rien ne rebute quand il s'agit des intérêts du Ciel. Apprenant les vains efforts qu'avoient fait pluſieurs miſſionnaires pour entrer dans le Japon, conſoler & inſtruire les fideles de cette Egliſe déſolée, il eſpéra d'être plus heureux, & partit d'Italie en 1702 pour cette œuvre apoſtolique. Il n'arriva à Pondichéri qu'en 1704, & au Japon en 1709. On ne ſait poſitivement ce qu'il devint; mais l'opinion générale dans les Indes eſt qu'il fut reconnu d'abord & mis à mort, ſans avoir recueilli d'autre fruit de ſon voyage & de ſon zele, que ſa propre ſanctification. « Une ſi grande obſtination dans ce peuple aveugle, dit le P. Charlevoix, & une averſion ſi marquée du Chriſtianiſme dans ceux qui le gouvernent, devoit, ce ſemble, perſuader les miſſionnaires que cette nation ayant mis le comble à ſon endurciſſement, s'étoit abſolument fermé le retour aux miſéricordes du Seigneur. Mais un cœur apoſtolique ne ſait pas déſeſpérer du ſalut des ames que le Fils de Dieu a rachetées de ſon ſang, & croyant pouvoir dire avec ce divin Sauveur ce que lui-même repréſenta à ſon pere, en priant pour les bourreaux, *Seigneur, ils ne ſavent ce qu'ils font*, il attend toujours le moment de la grace ». *Voyez* XOGUNSAMA.

SIDRACH, *voy.* ANANIAS.

SIDRONIUS, *voyez* HOSSCH.

SIENNES, (Antoine de) né en 1639 à Guimaraens en Portugal, entra dans l'ordre des Dominicains, enſeigna la

philosophie à Lisbonne, fut créé docteur à Louvain en 1571, fut banni des états du roi d'Espagne, pour s'être déclaré en faveur de don Antoine de Beja qui se donnoit pour roi de Portugal, mena ensuite une vie errante, & mourut à Nantes en 1585. On a de lui : I. Une *Chronique* de son ordre en latin, Paris, 1585, in-8°. II. *Bibliotheque des Ecrivains* de son ordre. Ouvrages pleins de fautes & écrits sans goût. On a encore de lui des notes sur les ouvrages de S. Thomas, &c. Voyez le P. Quétif *des Ecrivains Dominicains*.

SIFFRIDUS de Misnie, prêtre du 14e. siecle, a donné des *Annales* depuis la création du monde jusqu'à son tems ; Pistorius en a oublié une partie l'an 1583, depuis l'an 458 jusqu'à l'an 1307.

SIGEBERT, roi des Est-Angles ou de l'Angleterre Orientale, appellé par le vénérable Bede, *Roi très-éclairé & très-chrétien*, travailla à faire fleurir la foi dans ses états, fonda des églises, des monasteres & des écoles, descendit ensuite du trône pour se faire moine à Cnobersburgh, aujourd'hui Burgh-Castle, dans le comté de Suffolk. Il fut assassiné en 642, avec Egrich son cousin, qu'il avoit mis sur le trône en sa place. On en fait la fête dans plusieurs églises d'Angleterre & de France.

SIGEBERT, 3e. fils de Clotaire I, eut pour son partage le royaume d'Austrasie en 561, & épousa Brunehaut, qui d'arienne s'étoit faite catholique. Les commencemens de son regne furent troublés par une irruption des Huns dans ses états : mais il en tailla une partie en pieces, & chassa le reste jusqu'au delà du Rhin. Il tourna ensuite ses armes contre Chilperic roi de Soissons, qui, profitant de son absence, s'étoit emparé de Rheims & de quelques autres places de la Champagne. Il reprit ces villes, & étant entré dans le royaume de Soissons, il se rendit maître de la capitale, & força son frere à accepter la paix aux conditions qu'il voulut lui prescrire. Au bout de quelques années il la rompit, à la sollicitation de la reine Brunehaut, pour venger la mort de Galsuinte, sœur de cette princesse & femme de Chilperic. Les succès de Sigebert furent rapides, & la victoire le suivoit par-tout, lorsqu'il fut assassiné l'an 575 par les gens de Frédegonde, la source des malheurs de Chilperic, qui l'avoit épousée après Galsuinte. Ce prince fut pleuré de tous ses sujets, dont il faisoit les délices par son affabilité, sa douceur & sa générosité. — Il ne faut pas le confondre avec SIGEBERT, dit *le Jeune*, fils de Dagobert, & son successeur dans le royaume d'Austrasie, l'an 638. Ce prince, mort en 656, a mérité par sa piété d'être mis au nombre des Saints ; on en fait la fête à l'église primatiale, aujourd'hui cathédrale de Nancy, où l'on conserve son corps. Sigebert de Gemblours a donné la *Vie* de ce roi. On la trouve dans le tom. 1 du mois de février des *Acta Sanctorum*.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, enseigna pendant plu-

sieurs années dans le monastere de S. Vincent à Metz, & mourut à Gemblours en 1112. Il passoit de son tems pour un homme d'esprit, pour un savant universel & un bon poëte; & c'est, sans doute, la vanité que lui inspiroient ou ses talens & les éloges qu'ils lui attiroient, qui lui firent oublier l'esprit de son état, au point de prendre le parti du simoniaque & schismatique Henri IV, contre le saint pontife Grégoire VII, Urbain II & Pascal II. Sigebert est auteur : I. D'une *Chronique*, dont on conserve l'original dans la bibliotheque de Gemblours, & dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers, 1608, in-8°. Pistorius l'a insérée dans ses *Scriptores Germanici*, tom. 1. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusebe, & va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. Il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'il raconte des papes qui ont eu des démêlés avec l'empereur Henri IV. *Illa*, dit Valere André, *non tam facta quàm a Sigeberto conficta*. S. Anselme dans sa lettre 8e. l'a réfuté, de même que Baronius, tom. 11e. de ses *Annales*, Bellarmin *de Scriptoribus eccl.* & dans ses *Controverses* (Voyez les jugemens de plusieurs auteurs sur cette *Chronique*, dans la *Bibliotheque* du P. le Long, n°. 6964). II. *Vie de S. Théodoric*, évêque, fondateur du monastere de S. Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses *Scriptores rerum Brunswicensium*. III. *Vie de S. Sigebert*, *roi*, dans *Surius* & dans le 1er. vol. de *Acta Sanct.* du mois de février. IV. *Vie de S. Guibert*, fondateur du monastere de Gemblours, dans *Surius*, les *Acta Sanctorum*, & dans les *Acta* de Mabillon. V. *Gestæ abbatum Gemblacensium*, continué par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le *Spicilege* de D. d'Achery. VI. *De viris illustribus*, Anvers, 1639, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, & dans la *Bibliotheque* de Fabricius, Hambourg, 1718, in-fol. On conserve plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : 1. *Passio S. Luciæ*, poëme. 2. *Passio Thebæorum*, poëme. 3. *Vita & Passio S. Lamberti*. 4. *De jejunio quatuor temporum*. 5. *Ecclesiastes versu heroïco descriptus*, &c. Dans son ouvrage de *Viris illustribus*, il donne le catalogue de ses productions : il y en a une intitulée : *Apologia ad Henricum imp. contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum*; ouvrage qui a disparu & qui n'auroit pas dû paroître.

SIGÉE, (Louise) *Aloisia Sigea*, née à Tolede, & morte en 1560, étoit fille de Diego Sigée, qui l'éleva avec soin, & qui la mena avec lui à la cour de Portugal. Alphonse Cueva de Burgos, l'épousa. On a d'Aloisia Sigea un poëme latin, intitulé *Sintra*, du nom d'une montagne de l'Extremadure, où l'on a vu, dit le peuple, des Tritons jouant du cornet; & d'autres ouvrages. Mais le livre infame *De arcanis Amoris & Veneris*, qui porte son nom, n'est point d'elle. Ceux qui le lui ont attribué, ont fait un outrage à la mémoire de cette dame illus-

tre. C'eſt une production digne de l'eſprit corrompu de Chorier (*voyez ce mot*).

SIGISMOND, (S.) roi de Bourgogne, ſuccéda l'an 516 à Gondebauld, ſon pere, qui étoit Arien. Le fils inſtruit de la véritable Religion par S. Avit évêque de Vienne, abjura cette héréſie. En 516, il fonda le célebre monaſtere de S. Maurice, à Agaune en Valais. Il purgea ſes états du poiſon des vices & de l'héréſie. C'eſt à ſon zele que l'on doit la convocation du concile d'Epaone où préſida S. Avit. Après la mort de ſa femme Amalberge, dont il avoit eu un fils nommé *Sigeric*, il ſe remaria. Le jeune prince encourut l'indignation de ſa belle-mere qui l'accuſa d'avoir formé le projet d'ôter la vie & la couronne à ſon pere. C'étoit une calomnie ; cependant le pere donna dans le piege, & fit mourir ſon fils. Il ne tarda pas à reconnoître ſon erreur, & ſe retira dans le monaſtere d'Agaune pour y expier ſa crédulité & ſa précipitation par les larmes de la pénitence. Il y établit les Acémetes, pour laiſſer dans l'Egliſe un monument durable de ſa douleur & de ſon repentir. Clodomir, fils de Clovis, lui déclara la guerre ; Sigiſmond fut défait, pris priſonnier, & envoyé à Orléans. Il fut enſuite maſſacré & jeté avec ſa femme & ſes enfans, dans un puits du village de S. Pere-Avy-la-Colombe, à 4 lieues d'Orléans, l'an 523. On gardoit ſes reliques à Agaune : mais l'empereur Charles IV les fit tranſporter à Prague. On lui a donné quelquefois le nom de martyr, comme à d'autres hommes vertueux de ce tems-là, qui mouroient d'une mort violente.

SIGISMOND de Luxembourg, empereur d'Allemagne, fils de Charles IV & frere de l'empereur Wenceſlas, naquit en 1368. Il épouſa Marie, reine de Hongrie, fille de Louis le Grand, fut élu roi de ce pays en 1386. Les Turcs faiſoient des progrès journaliers en Europe ; & la Bulgarie, dont ils venoient de s'emparer, les rapprochoit des frontieres de la Hongrie. Ils commençoient déjà à infeſter la Servie, la Boſnie & la Valachie, dont les princes feudataires de la couronne de Hongrie avoient droit de recourir à la protection du roi. Le plan combiné de conquêtes, affecté par ces infideles, & qui ſembloit menacer la Hongrie & toute la chrétienté, réveilla l'attention de Sigiſmond. Il s'allia avec l'empereur de Conſtantinople, & ſollicita des ſecours dans différentes cours de l'Europe, pour ſe trouver en état de repouſſer de ſi redoutables ennemis. Le comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, lui amena une nombreuſe nobleſſe & un corps de dix mille François, tous gens d'élite. Une armée de cent trente mille hommes ſe raſſembla ſous les drapeaux de Sigiſmond, qui deſirant de reprendre la Bulgarie, pénétra en 1396 dans cette province, & vint mettre le ſiege devant la ville de Nicopolis. Bajazet étant arrivé à la tête de toutes ſes forces pour dégager cette place, gagna une victoire complette. Sigiſmond ayant été coupé dans ſa retraite, prit le parti de s'embarquer ſur le Danube, & de ſe ſauver par

Constantinople. La longue absence de ce prince, jointe à l'aversion que les Hongrois avoient pour lui, accrédita le bruit de sa mort, & occasionna de nouveaux troubles dans la Dalmatie. A son retour, il acheva de révolter tous les esprits par la rigueur extrême dont il usa à l'égard des moteurs de la sédition. Les Etats le firent arrêter & enfermer au château de Siklos en 1399. Ladislas ou Lancelot vint de Naples pour lui enlever sa couronne, mais cette entreprise n'eut pas de succès. Sigismond recouvra la liberté & le trône, & fut choisi empereur en 1410. Après avoir fait différentes constitutions pour rétablir la tranquillité en Allemagne, il s'appliqua à pacifier l'Eglise & à terminer le schisme qui la désoloit. A cet effet il passa les Alpes & se rendit à Lodi, où il convint avec le pape Jean XXIII de convoquer un concile. La ville de Constance fut choisie pour être le théâtre où se tiendroit cette auguste assemblée, qui commença en 1414, composée d'une multitude extraordinaire de prélats & de docteurs. L'empereur y fut presque toujours présent, & son zele y éclata dans plusieurs occasions. Pierre de Lune qui avoit pris le nom de Benoît XIII, continuant de braver l'autorité du concile, Sigismond fit le voyage du Roussillon, pour l'engager à se démettre de la papauté. N'ayant pu y réussir, il se rendit à Paris, puis à Londres, pour concerter avec les rois de France & d'Angleterre les moyens de rendre la paix à l'Eglise & à la France; mais il revint à Constance sans avoir pu faire réussir son entreprise. Cependant ses soins contribuerent beaucoup à la fin du schisme (*voyez* JEAN XXIII & MARTIN V); mais en donnant la paix à l'Eglise, il se mit sur les bras une guerre cruelle. Jean Hus & Jerôme de Prague avoient été dégradés par le concile & livrés au bras séculier qui les condamna au feu, après qu'on eut épuisé tous les moyens de vaincre leur obstination (*voyez* HUS). Les Hussites voulant venger la mort de ces deux hérétiques, armerent contre l'empereur. Ziska étoit à leur tête. Il remporta une pleine victoire en 1419 sur Sigismond, qui put à peine en 16 années réduire la Bohême avec les forces de l'Allemagne & l'aide des Croisades. Ce prince mourut en 1437, à 70 ans, après avoir appaisé le reste des troubles de Bohême, & fait reconnoître Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. Depuis lui, l'aigle à deux têtes, employé d'abord comme symbole des deux empires d'Orient & d'Occident, a toujours été conservé dans les armoiries des empereurs. Ce prince étoit bien fait, libéral, affable, & fort instruit. Il parloit facilement plusieurs langues, & régnoit avec éclat en tems de paix; mais il fut malheureux en tems de guerre, quoiqu'il ne manquât ni d'activité ni de courage. La couronne impériale rentra après sa mort dans la maison d'Autriche, d'où elle ne sortit plus jusqu'à son extinction, en 1740.

SIGISMOND I, roi de Pologne, surnommé *le Grand*, fils de Casimir IV, parvint au

trône en 1507, par les suffrages des anciens des Lithuaniens & des Polonois. Il employa les premieres années de son regne à corriger les abus qui s'étoient glissés dans le gouvernement par la foiblesse de ses prédécesseurs, Jean-Albert & Alexandre ses freres. Il remit la république dans son ancien lustre au-dedans & au-dehors. Il battit les Moscovites, & les chassa de la Lithuanie en 1514. Il reprit sur les chevaliers Teutoniques quelques villes qu'ils avoient enlevées à la Pologne, tailla en pieces l'an 1531 les Valaques qui avoient fait une irruption dans ses états, & assura par ses victoires la paix à la Pologne. Ce prince mourut en 1548, à 82 ans, aimé de ses sujets, & respecté de toutes les nations de l'Europe. C'étoit un sage sur le trône, souverain bienfaisant, juste appréciateur du mérite. Il s'attacha à polir les mœurs des Polonois, à faire fleurir les sciences & les arts, à fortifier les places de guerre, à embellir les principales villes, à préserver son royaume des nouvelles hérésies. Cependant on lui reproche d'avoir partagé tout l'odieux de son neveu Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, à qui il donna illégitimement l'investiture de la Prusse ducale, & qui par-là se vit en état de protéger puissamment & de propager le luthéranisme. Il avoit une force extraordinaire qui le fit regarder comme l'Hercule de son tems.

SIGISMOND II, surnommé *Auguste*, fils du précédent, lui succéda en 1548. Aussi-tôt qu'il se vit maître du trône, il fit rendre à Barbe Radziwil, sa maîtresse, qu'il avoit épousée en secret, les honneurs qui lui étoient dus en qualité de reine. La nation délibéra dans une diete, si elle ne casseroit point un mariage si disproportionné; il ne trouva de l'appui que dans ceux qui avoient embrassé ou qui favorisoient les nouvelles erreurs; en reconnoissance, il permit d'envoyer leurs enfans dans les universités hérétiques d'Allemagne: ce qui avoit été défendu jusqu'alors. Ce fut par-là que l'hérésie pénétra dans la Pologne. Dans la suite son zele se réveilla, il travailla à faire cesser les troubles causés par l'hérésie; mais il n'opéra pas de grands fruits: « Il est bien » plus aisé, dit un politique » chrétien, de prévenir ces » sortes de maux que de les » réparer, ou d'en circonscrire les effets: une prudence active suffit pour arrêter l'erreur dans ses commencemens, le courage uni » à la puissance ne suffit pas » toujours à la réprimer quand » elle a pris son essor ». Sous son regne, la Lithuanie déjà unie à la Pologne sous Jagellon (*voyez* LADISLAS V) fut solemnellement incorporée, à la diete de Lublin en 1569. Il acquit la Livonie à la couronne, donna un décret solemnel contre les Sociniens en 1566, & mourut en 1572, après un regne de 24 ans, sans laisser de postérité. En lui finit la ligne masculine des Jagellons. Le duc d'Anjou, depuis roi de France sous le nom de Henri III, lui succéda. Sigismond-Auguste étoit brave, quoiqu'il aimât la paix; lent dans le conseil, & vif dans

l'exécution. L'amour des femmes & l'appui inconsidéré qu'il donna d'abord à des sectaires inquiets & dangereux, furent presque les seules taches de sa vie. L'auteur de l'*Histoire Teutonique* lui reproche encore d'avoir suivi le mauvais exemple de son pere, en enlevant les immenses possessions qu'avoit l'Ordre Teutonique en Livonie, & en détruisant l'archevêché de Riga. « On voit bien, ajoute-» t-il, que les usurpations pros-» perent rarement. De tant » d'immenses possessions que » la Pologne a ravies à l'Ordre » Teutonique, tant en Prusse » qu'en Livonie; il ne lui en » reste rien aujourd'hui, sinon » quelques droits sur les villes » de Thorn & de Dantzig, & » la suzeraineté sur la Cur-» lande; & ce dernier droit, » quoique très-réel, a été si » contrebalancé par l'influence » de la Russie, qu'on seroit » presque tenté de le ranger » au nombre de ses pertes ». Mencken fit imprimer sa Vie en 1703, Leipsig, in-8°, & les *Lettres* & les *Réponses* attribuées à ce monarque, en latin. Ce recueil contient aussi les Lettres attribuées au roi Batori.

SIGISMOND III, fils de Jean III, roi de Suede, monta sur le trône de Pologne en 1587, & fut couronné à l'exclusion de Maximilien d'Autriche, qui avoit été élu par quelques seigneurs. Après la mort de son pere, il alla recevoir le sceptre des Suédois en 1594. Ce roi étoit zélé catholique, & il ne tarda pas de déplaire à ses nouveaux sujets attachés aux erreurs de Luther. Charles, prince de Sudermanie, oncle du roi, se servit de cette conjoncture, & se fit mettre la couronne de Suede sur la tête en 1604. Cette usurpation fut la semence d'une guerre très-longue, dans laquelle Sigismond ne fut pas heureux. Il eut d'autres démêlés avec les Tartares & les Moscovites, sur lesquels il fit quelques conquêtes; mais Gustave-Adolphe lui faisoit essuyer des pertes d'un autre côté. Consumé d'inquiétudes, il mourut en 1632, à 66 ans. La piété, la justice, la clémence formoient le caractere de ce prince. Il perdit la couronne de Suede en se déclarant pour les intérêts de la Religion Catholique. Ce fut encore ce même zele qui le priva de l'empire de Moscovie. Il aimoit trop la vérité pour la sacrifier à quelqu'intérêt que ce fût; la plus légere dissimulation lui paroissoit une espece d'apostasie.

SIGISMOND, *voyez* LADISLAS SIGISMOND.

SIGLERUS, (Michel) syndic de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Chonologiæ rerum Hungaricarum, Transilvanicarum*, &c., *libri* 2. Il narre avec sincérité les troubles dont il a été témoin. Cet ouvrage, resté longtems manuscrit, a été publié dans l'*Adparatus ad historiam Hungariæ sive Collectio miscella in decades distributa*, Presbourg, 1735, in-fol.

SIGNORELLI, (Luca) peintre, natif de Cortone, mort en 1521, âgé de 82 ans, a travaillé à Orviette, à Lorette, à Cortone & à Rome.

La

La partie dans laquelle il excelloit le plus, étoit le deſſin. Il mettoit beaucoup de feu & de génie dans ſes compoſitions. Michel-Ange en faiſoit un cas ſingulier, & n'a point dédaigné de copier quelques traits de cet habile artiſte.

SIGONIUS, (Charles) d'une famille ancienne de Modene, fut deſtiné par ſon pere à la médecine; mais ſon génie le portoit à la littérature. Il profeſſa les humanités à Padoue, & obtint une penſion de la république de Veniſe. Il alla mourir dans ſa patrie en 1584, à 60 ans. Ce ſavant avoit de la difficulté à parler; mais il écrivoit bien, & ſa latinité eſt aſſez pure. Il refuſa d'aller auprès d'Etienne Battori, roi de Pologne, qui vouloit le fixer à ſa cour. Il ne voulut jamais ſe marier, & quand on lui en demandoit la raiſon, il répondoit: *Minerve & Vénus n'ont jamais pu vivre enſemble.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis à Milan, en 1732 & 1733, 6 vol. in-folio. Les principaux ſont: I. *De Republica Hebræorum*; traité méthodique, & qui renferme dans un petit eſpace bien des choſes utiles. II. *De Republica Athenienſium, libri 4*; ſavant & recherché. III. *Hiſtoria de Occidentis Imperio*; livre néceſſaire pour connoître l'hiſtoire de la décadence de l'empire Romain, & la formation des principautés d'Italie. IV. *De Regno Italiæ, libri 20*, depuis l'an 679 juſqu'à l'an 1300: traité plein de recherches, d'exactitude, & éclairé par une ſage critique. V. Une *Hiſtoire Eccléſiaſtique*, imprimée à Milan en 1734, en 2 vol. in-4°, dans laquelle on trouve beaucoup d'érudition. On a encore de lui des Notes ſur Tite-Live, de ſavans Traités ſur le droit romain &c.

SILAS, (S.) un des 72 diſciples, fut choiſi avec Jude pour aller à Antioche porter le décret fait dans le concile de Jeruſalem ſur l'obſervation des cérémonies légales. Silas s'attacha à S. Paul, & le ſuivit dans la viſite qu'il fit des égliſes de Syrie & de Cilicie, d'où ils vinrent en Macédoine. Il fut battu de verges avec lui par les magiſtrats de Philippes, en haine de la foi chrétienne, & eut beaucoup de part aux autres ſouffrances & travaux de cet apôtre. On célebre la fête de S. Silas le 13 juin. S. Jerôme (*Epître 143*) dit que Silas eſt le même que Silvain, dont il eſt fait mention au commencement de l'Epître de S. Paul aux Theſſaloniciens: mais les Grecs les diſtinguent, & Dorothée, & S. Hippolyte martyr, diſent que Silas a été évêque de Corinthe & Silvain évêque de Theſſalonique.

SILENCE, divinité allégorique. On la repréſentoit ſous la figure d'un homme, tenant un doigt ſur ſa bouche; ou ſous la figure d'une femme, & alors on l'appeloit *Muta* chez les Latins, c'eſt-à-dire, Muette. » C'étoit, dit un mythologiſte, » une des plus raiſonnables » divinités du paganiſme, à qui » l'on ne pouvoit faire d'autre » reproche que d'être une divi- » nité. Que de Chrétiens, & » ſur-tout de Chrétiennes, ſans » l'adorer, feroient très-bien » de l'imiter »! *Voy.* MUETTE & HARPOCRATE.

SILENE : c'étoit un vieux satyre qui avoit été le nourricier & le compagnon de Bacchus. Il monta sur un âne, pour accompagner ce dieu dans la conquête qu'il fit des Indes. A son retour il s'établit dans les campagnes d'Arcadie, & ne passoit pas un jour sans s'enivrer.

SILHON, (Jean) conseiller-d'état ordinaire, & un des premiers membres de l'académie françoise, naquit à Sos en Gascogne. Il mourut étant directeur de cette compagnie, en 1667. Le cardinal de Richelieu l'employa dans plusieurs affaires importantes, & lui obtint des pensions. On a de lui un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, Paris, 1634, in-4°, & quelques ouvrages de politique.

SILHOUETTE, (Etienne de) né à Limoges en 1709, devint contrôleur-général & ministre-d'état, dans des tems difficiles; la guerre ruineuse de 1756 avoit épuisé les coffres du roi & les ressources des particuliers. Silhouette ne conserva pas long-tems sa place. Il se retira dans sa terre de Bry-sur-Marne, où il vécut en philosophe chrétien, répandant des bienfaits sur ses vassaux, & profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il y mourut en 1767, à 58 ans. Les ouvrages qui l'ont fait connoître dans la république des lettres, sont: I. *Idée générale du Gouvernement Chinois*, 1729, in-4°, 1731, in-12. II. *Reflexions politiques sur les grands Princes*, traduites de l'espagnol de Balthasar Gracian, 1730, in-4° & in-12. III. Une *Traduction* en prose de l'*Essai de Pope sur l'Homme*, in-12. Cette version est fidelle, le style en est concis; mais on y desireroit quelquefois plus d'élégance & de clarté. Il est à croire qu'il se fût occupé d'un autre ouvrage, s'il avoit jugé celui-ci avec une sévérité convenable (*voyez* POPE). IV. *Mélanges de Littérature & de Philosophie* de Pope, 1742, 2 vol. in-12. V. *Traité Mathématique sur le Bonheur*, 1741, in-12. VI. L'*Union de la Religion & de la Politique* de Warburton, 1742, 2 vol. in-12. Ouvrage excellent, où l'on réfute le reproche fait à la doctrine de l'Evangile, de ne s'accorder pas avec les moyens de la politique; & où l'on montre que la vraie politique est un résultat tout naturel des maximes chrétiennes : ce que Bossuet avoit déjà démontré dans son traité de la *Politique de l'Ecriture-Sainte* (*). Silhouette s'occupoit volontiers de ces sortes d'ouvrages & cherchoit à les répandre. Son zele pour la

(*) „ Le rempart le plus sûr d'un état, dit Fénélon, est la justice, „ la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont nos voisins que vous „ êtes incapable d'usurper leurs terres „. Stanislas *le Bienfaisant*, goûtoit beaucoup cette maxime, & ajoutoit: " Rien n'est plus propre à „ faire échouer la finesse & l'artifice que la candeur & la simplicité. La „ finesse avilit la politique, comme l'hypocrisie dégrade la dévotion; & „ toute la dissimulation d'un roi ne doit aller que jusqu'au silence „. — „ L'amour de la justice, a dit un homme très-sensé, épargne bien de „ l'esprit „.

Religion étoit actif & éclairé, sa piété tendre & agissante.

SILIUS ITALICUS, (*Caïus*) homme consulaire, mort au commencement du regne de Trajan, âgé de 75 ans, se laissa mourir de faim, n'ayant pas le courage de supporter le mal qui le tourmentoit. Silius avoit d'abord fait le métier de délateur; mais il effaça cette tache dans la suite. Sa fortune étoit assez considérable. Il possédoit une maison qui avoit été à Cicéron, & une autre où étoit le tombeau de Virgile; mais il n'avoit ni l'éloquence du premier, ni la verve du second. Silius est connu par un *Poëme* latin *sur la 2e. Guerre Punique*. Cette production ressemble à une gazette, par la foiblesse de la versification, & par l'exactitude & l'ordre qu'il a mis dans les faits. Il y a cependant des tirades pleines de noblesse & de grandeur; il est écrit avec assez de pureté. Ce poëme fut trouvé par le Pogge dans une tour du monastere de St.-Gal, durant la tenue du concile de Constance. La *1re.* édition de *Silius Italicus* est de Rome, 1471, in-fol. Daniel Heinsius en a donné à Leyde une édition avec de savantes notes.

SILLERY, *voy.* BRULART.

SILVA, *voyez* SYLVA.

SILVA, (Jean-Baptiste) né à Bourdeaux en 1684, d'un médecin, prit le même état que son pere. Après avoir reçu le bonnet de docteur à Montpellier, à l'âge de 19 ans, il vint à Paris, & obtint le même grade dans la faculté de médecine de cette ville en 1712. Plusieurs cures importantes lui ayant donné une grande réputation, il fut recherché dans les maisons les plus distinguées. Son nom pénétra dans les pays étrangers. La czarine Catherine lui fit proposer la place de son premier médecin, avec des avantages considérables; mais Silva ne voulut pas abandonner le pays auquel il devoit sa naissance, sa réputation & sa fortune. Il mourut à Paris en 1744, à 61 ans, avec les titres de premier médecin du prince de Condé & de médecin-consultant du roi. Il laissa un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées & principalement de celle du pied*, 1727, 2 vol. in-12, & des *Dissertations & consultations médicinales*, Paris, 1744, 2 vol. in-12. C'est de lui que parle Voltaire dans ces beaux vers sur la formation du sang:

Demandez à Silva par quel secret mystere,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé?
Comment toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre, il court enfler mes veines?

SILVAIN, (*Flavius-Silvanus*) fils de Bonitus, capitaine Gaulois, fut élevé sous le regne de Constance, au grade de commandant de la cavalerie, & ensuite à la place de général de l'infanterie dans les Gaules. Il combattit avec succès les Barbares; mais s'étant laissé proclamer *Auguste* par ses soldats en 355, il fut poignardé par Ursicin, que Constance avoit envoyé contre lui, & qui, pour mieux réussir dans ce dessein, avoit fait semblant de le recon

noître pour son prince légitime.

SILVERE, (S.) natif de Campanie, fils du pape Hormisdas, qui avoit été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Eglise, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape Agapet I, en 536. Théodat, roi des Goths, le plaça par violence sur le trône pontifical; mais cette intronisation ne fut regardée comme canonique, que quand le clergé de Rome eut consenti à son élection. Peu de tems après, Bélisaire, général de l'empereur Justinien, s'empara de Rome. L'impératrice Théodora résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des Acéphales, branche de l'Eutychianisme. Elle tâcha de faire entrer Silvere dans ses intérêts; mais voyant ses efforts inutiles, elles résolut de le faire déposer. On l'accusa injustement d'avoir des intelligences avec les Goths; on produisit une lettre qu'on prétendoit qu'il avoit écrite au roi ennemi, mais il fut prouvé qu'elle avoit été forgée par un avocat nommé *Marc:* cela n'empêcha pas qu'il ne fût envoyé en exil à Patare en Lycie, & qu'on n'ordonnât à sa place Vigile, le 22 novembre 537. L'évêque de Patare prit hautement la défense de Silvere, alla trouver l'empereur à Constantinople, le menaça des jugemens de Dieu, s'il ne réparoit le scandale, & lui dit: *Il y a plusieurs rois dans le monde, mais il n'y a qu'un pape dans l'Eglise de l'univers.* Justinien, instruit du véritable état des choses, ordonna qu'on le rétablît sur son siege. En revenant en Italie, il fut arrêté de nouveau par Bélisaire, à la sollicitation de sa femme, qui par-là vouloit faire sa cour à Théodora. Il fut relégué dans l'isle de Palmaria, vis-à-vis de Terracine, où, selon Libérat, il mourut de faim en juin 538. Procope, qui étoit alors en Italie, dit qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonina, épouse de Bélisaire. Après sa mort, Vigile fut reconnu pour pape légitime. Voy. Libérat, *Breviarium, cap. 22; Acta Sanctorum, junii, tom. 4, pag. 13;* & les *Annales d'Italie*, par Muratori.

SILVESTRE I, (S.) pape après S. Melchiade, en janvier 314, envoya des députés au concile d'Arles pour l'affaire des Donatistes, & en tint lui-même plusieurs à Rome. Il envoya aussi Vitus & Vincent, prêtres de l'Eglise de Rome, avec Osius, évêque de Cordoue, au concile général de Nicée, en 325, pour y assister en son nom. Sa mort, qui arriva en décembre 335, fut celle d'un Saint. C'est sous son pontificat que commença d'éclater l'hérésie d'Arius, qui déchira si long-tems l'Eglise. Les *Actes* de ce Saint sont apocryphes. On dit qu'il a été envoyé en exil sur le mont Soracte du tems de Constantin, & qu'à son retour il baptisa ce prince, & le guérit en même tems de la lepre; mais les hagiographes d'Anvers, au 21 de mai, Baronius, & sur-tout Noël Alexandre, *Sæc. 4, pag 18*, prouvent que ce récit est faux dans tous ses détails.

SILVESTRE II, appellé auparavant *Gerbert*, né en Auvergne, d'une famille obscure,

fut élevé à Aurillas, dans le monastere de S. Gerauld, & devint par son mérite abbé de Bobio, dans la Lombardie. Il se retira ensuite à Reims, où il fut chargé de l'école de cette ville, & où il eut pour disciple, Robert, fils de Hugues Capet. Son savoir lui fit tant d'admirateurs, qu'il fut élevé sur la chaire archiépiscopale de cette ville, en 992, après la déposition d'Arnoul. Mais celui-ci ayant été rétabli en 998, par Grégoire V, Gerbert se retira près de l'empereur Othon qui avoit été son disciple. Ce prince lui obtint l'archevêché de Ravennes. Enfin le pape Grégoire V étant mort, le savant Bénédictin obtint la papauté, par la protection du même prince, en 999, & en jouit jusqu'en 1003, année de sa mort. Gerbert étoit un des plus savans hommes de son siecle. Il étoit habile dans les mathématiques & dans les sciences les plus abstraites. Il nous reste de lui 149 *Epîtres*, la *Vie de S. Adalbert*, archevêque de Prague, & quelques ouvrages de mathématiques qui déposent en faveur de son érudition (*voy.* Mabillon, *Analect. tom. 2, p. 215*). Quelques-uns lui attribuent la construction de l'horloge de Magdebourg l'an 996; mais cela n'est pas constaté; on croit que l'inventeur des horloges à roues est Richard Waligford, abbé de S. Alban en Angleterre; qui florissoit l'an 1326. Brennon, cardinal du parti de l'antipape Guibert, qui écrivoit un siecle après la mort de Silvestre, ne rougit pas de dire que ce pape s'est adonné à la magie & à la nécromancie, calomnie qui a été répétée par Martin de Pologne, & ensuite par les hérétiques des derniers tems; mais qui est démentie par tous les historiens contemporains, & réfutée solidement par Gretser.

SILVESTRE, (François) pieux & savant général des Dominicains, étoit d'une illustre famille de Ferrare: ce qui l'a fait appeller *Franciscus Ferrariensis*. Il mourut à Rennes dans le cours de ses visites, en 1528, à 54 ans, après avoir gouverné son ordre avec beaucoup de prudence. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. De bons *Commentaires* sur les *Livres* de S. Thomas *contre les Gentils*, dans le tome 9e. des Œuvres de ce saint docteur. II. Une *Apologie contre Luther*. III. La *Vie de la bienheureuse Osanna de Mantoue, religieuse*.

SILVESTRE DE PRIERIO, *voyez* MOZZOLINO.

SILVESTRE, (Israël) graveur né à Nancy en 1621, mourut à Paris en 1691. Ce maître, éleve d'Israël Henriet, son oncle, qu'il surpassa en peu de tems, est célebre par le goût, la finesse & l'intelligence qu'il a mis dans divers payfages & dans différentes vues gravées de sa main. Sa maniere tient beaucoup de celles de Callot & de la Belle, dont il possédoit plusieurs planches. Louis XIV occupa Silvestre à graver ses palais, des places conquises &c.

SILVIUS, *voyez* SYLVIUS.

SILURUS, *voy.* SCILURUS.

SIMÉON, chef de la tribu du même nom, & second fils de Jacob & de Lia, naquit vers

l'an 1757 avant J. C. Il vengea avec Lévi l'enlevement de sa sœur Dina, en égorgeant tous les sujets de Sichem (*voyez ce mot*) : action atroce, par laquelle on fit périr une foule d'innocens pour punir un seul coupable. Etant allé dans la suite, durant la famine, avec ses freres en Egypte, pour acheter du bled, Joseph le retint en ôtage, jusqu'à ce que ses autres freres eussent amené Benjamin. Jacob, au lit de la mort, témoigna son indignation contre la violence que Siméon & Lévi avoient exercée envers les Sichimites. Il leur prédit qu'en punition de leur crime, Dieu les sépareroit l'un de l'autre & disperseroit leurs descendans parmi les autres tribus. L'événement justifia la prédiction d'une maniere frappante. Lévi n'eut jamais de lot, ni de partage fixe dans Israël ; & Siméon ne reçut pour partage qu'un canton que l'on démembra de la tribu de Juda, & quelques autres terres. Sage dit que les Siméonites, dépourvus des ressources communes aux autres tribus, se consacrerent à l'éducation des enfans dans toute la Judée pour gagner leur pain ; il s'appuie sur l'autorité des anciens rabbins : si cette tradition est bien fondée, elle vérifie la prédiction à la lettre. Le crime de Zambri attira aussi la malédiction sur la tribu de Siméon, & c'est la seule que Moïse ne bénit point en mourant.

SIMÉON, homme juste & craignant Dieu, vivoit à Jérusalem dans l'attente du Rédempteur d'Israël. Il demeuroit presque toujours dans le temple, & le St.-Esprit l'y conduisit, dans le moment que Joseph & Marie y présenterent J. C. Alors ce vieillard, prenant l'enfant entre ses bras, rendit graces à Dieu, & lui témoigna sa reconnoissance par un Cantique, qui exprime admirablement l'arrivée du Fils de Dieu sur la terre, l'ardent desir avec lequel il étoit attendu, & les lumieres que sa venue devoit répandre chez toutes les nations du monde. C'est une espece de tradition populaire que Siméon étoit grand-prêtre, & on le voit souvent représenté dans ce costume : il ne paroît pas cependant que cette opinion soit fondée ; le récit évangélique ne dit rien qui la favorise.

SIMÉON, (S.) frere de Jesus-Christ, c'est-à-dire son cousin-germain, étoit fils de Cléophas, autrement *Alphée*, & de Marie, sœur de la Ste. Vierge. Les plus habiles interpretes pensent qu'il est le même que ce Simon, frere de S. Jacques le Mineur, de S. Jude & de Joseph, dont il est parlé dans l'Evangile de S. Matthieu, chap. 13. Il fut disciple du Seigneur, & élu évêque de Jérusalem après la mort de Jacques son frere. Trajan ayant fait faire des recherches exactes de ceux qui se disoient descendus de David, les Juifs déférerent Siméon à Atticus gouverneur de Syrie, comme chrétien & comme issu de David. Après avoir été long-tems tourmenté, il fut enfin crucifié l'an 107 de Jesus-Christ, âgé de 120 ans, dont il en avoit passé environ 44 dans le gouvernement de son église.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

SIMÉON-STYLITE, (S.) né à Sisan sur les confins de la Cilicie, étoit fils d'un berger, & fut berger lui-même jusqu'à l'âge de 13 ans. Il entra alors dans un monastere, d'où il sortit quelque tems après, pour s'enfermer dans une cabane. Après y avoir resté trois ans, il alla se placer sur une colonne fort élevée sur le haut d'une montagne de Syrie, où il fit la pénitence la plus austere jusqu'à sa mort, arrivée en 461, à 69 ans. Il y a des choses si surprenantes dans l'histoire de ce héros de la mortification, que quelques écrivains les ont révoquées en doute; mais ils ne faisoient pas attention que Théodoret, qui en a donné une relation 16 ans avant la mort de S. Siméon, en parle comme témoin oculaire; que ces mêmes faits ont été écrits par Antoine son disciple (dans les *Acta Sanctorum*); que nous avons la *Vie* de ce Saint écrite en chaldaïque, quinze ans après sa mort, par le prêtre Cosmas, publiée par Etienne Assemani (*Act. Mart. t. 2, Append. pag. 1229*); qu'il en est fait mention dans Evagre, Théodore Lecteur; dans les anciennes *Vies* de S. Euthyme, de S. Théodose, de S. Auxence, de S. Daniel Stylite &c. Nous avons de lui une *Lettre* & un *Sermon* dans la Bibliotheque des Peres. — Il y a eu un autre S. SIMÉON STYLITE, qu'on surnomma *le Jeune*, parce qu'il vivoit près d'un siecle après l'Ancien, c'est-à-dire, vers 522. Il mourut en 595. Cette maniere de se mortifier a quelque chose de singulier sans doute, mais ce n'est pas sur nos goûts & nos mœurs, ni même sur les regles communes de la vie chrétienne, qu'il faut juger les actions extraordinaires des Saints (*voyez une réflexion de M. Fleury à la fin de l'article* PATRICE). Les peuples ne pouvoient concevoir qu'une bien grande idée de l'Etre, que des gens sages & vertueux adoroient d'une maniere si constante & si pénible. Ces Saints prêchoient d'ailleurs du haut de leurs colonnes, & opéroient de grandes conversions: & sous ce point de vue combiné avec l'impossibilité physique que l'on croit appercevoir dans la durée d'une telle attitude, quelques auteurs ont regardé leur pénitence comme miraculeuse & élevée au-dessus des forces de la nature. *Voyez* S. DANIEL.

SIMÉON, (S.) célebre dans les Annales de l'Eglise de Treves du 11e. siecle, naquit à Constantinople de parens chrétiens & distingués. Après avoir passé sa jeunesse à cultiver les lettres, dans lesquelles il fit de très-grands progrès, il se fit d'abord anachorete, puis moine du Mont-Sinaï. Crevin & Richard, abbés de Treves, eurent occasion de le connoître dans le voyage qu'ils firent à la Terre-Sainte, & touchés de ses vertus, ils l'amenerent avec eux à Treves, d'où il se retira dans l'abbaye de Tholey. L'archevêque Poppon ne l'y laissa pas long-tems; car ayant résolu de faire lui-même un voyage en Palestine, il engagea S. Siméon à l'accompagner dans ce pélérinage. A son retour, Poppon lui accorda un petit coin de la Porte Noire, monu-

ment de la plus haute antiquité, qu'il venoit de convertir en église. Le Saint s'y tint enfermé jusqu'à sa mort. L'abbé Crevin qui l'assista dans ces derniers momens, écrivit sa *Vie* & l'envoya à Benoît IX, qui le mit au rang des Saints en 1047. L'église auprès de laquelle il se retira, & qui possede son tombeau, porte aujourd'hui son nom.

SIMÉON MÉTAPHRASTE, né au 10e. siecle à Constantinople, s'éleva par sa naissance & par son mérite aux emplois les plus considérables. Il fut secrétaire des empereurs Léon le Philosophe & Constantin Porphyrogenete, & eut le département des affaires étrangeres. Ce prince l'ayant exhorté à faire le recueil des *Vies des Saints*, il ne se contenta pas de compiler les faits, il les broda d'une maniere romanesque. Il rassembla tout à la fois des exemples des vertus les plus héroïques, & des prodiges les plus ridicules. On a traduit plusieurs fois son ouvrage en latin, & on le trouve dans le recueil des *Vies des Saints* par Surius; mais il seroit à souhaiter qu'on l'imprimât en grec : car, quoiqu'il soit rempli de fables, il renferme des monumens anciens & authentiques qu'un habile critique discerneroit. Cet écrivain fut nommé *Métaphraste*, parce qu'il paraphrasoit les récits en amplificateur (*voyez* S. ROCH) On a encore de lui des vers grecs dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

SIMÉON, fameux rabbin du 2e. siecle, est regardé par les Juifs comme le prince des Cabbalistes. C'est à lui qu'on attribue le livre hébreu, intitulé *Zohar*, c'est-à-dire, *la lumiere*; Crémone, 1560, 3 vol, in-fol. On sait que la Cabbale est devenue chez les Juifs modernes une abondante source d'erreurs, *Latus errorum fons*, comme dit l'auteur de la *Physica sacra*. Il semble que s'étant trompés sur le sens des prophéties, sur-tout de celles qui regardent le Messie, ils cherchent à mieux connoître l'avenir par un moyen qui n'est point du tout assorti à cet effet. Il est vrai cependant que l'Esprit-Saint a quelquefois exprimé des vérités secrettes par l'emblême des lettres & de leurs divers rapports; ce qui fait une espece d'énigme cabbalistique, telle que celle qu'on lit au chapitre 15e. de l'Apocalypse, où le nom de la bête est désigné par le nombre 666. Mais cela est très-différent de l'espece de divination que les rabbins prétendent exercer par des combinaisons de lettres & de chiffres: sorte de jonglerie que des philosophes de ce siecle n'ont pas hésité de mettre en usage, tout comme ils ont voulu goûter de la magie (*voyez la note de l'art.* FAUSTUS) Il est certain que si de pareils moyens avoient quelque résultat, il ne pourroit être naturel. C'est la remarque d'un homme qui n'adopte & ne rejette pas légérement les opinions quelconques. *Aliquid ex futuris contingentibus ac liberis determinatè sciri ac dici ope cabbalæ posse, nisi magia & impliciti cum orco pacti vinculum intercesserint, nemo sensatus crediderit.*

SIMEONI, *ou* DE SIMEONIBUS. (Gaſpar) d'Aquila, dans le royaume de Naples, chanoine de Ste. Marie-Majeure, & ſecrétaire du pape Innocent X, brilla à Rome par ſes Poéſies latines & italiennes. Il a conſervé dans les unes & dans les autres, & ſur-tout dans les premieres, le goût de l'antiquité qui ſembloit être banni de l'Italie. Ses vers ne manquent ni de force, ni d'harmonie, ni de graces, & prouvent que la langue romaine depuis qu'elle eſt morte, ſert le génie auſſi-bien que du tems d'Auguſte; elle a gagné d'ailleurs un grand avantage qu'elle n'avoit pas comme langue vivante, ſavoir l'immutabilité.

SIMIANE, (Charles-Jean-Baptiſte de) marquis de Pianeze, miniſtre du duc de Savoie, & colonel-général de ſon infanterie, ſervit ce prince avec zele dans ſon conſeil & dans ſes armées. Sur la fin de ſes jours, il quitta la cour, & ſe retira à Turin, chez les prêtres de la Miſſion, où il ne s'occupa que de ſon ſalut. Sa ſolitude n'étoit troublée que par les conſeils qu'on lui demandoit comme à l'oracle de la Savoie. Il finit ſaintement ſes jours en 1677. On a de lui: I. Un *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, en italien, dont le Pere Bouhours a donné une traduction françoiſe, in-12. II. *Piiſſimi in Deum affectus, ex Auguſtini Confeſſionibus delecti*, in-12 &c.

SIMLER, (Joſias) miniſtre de Zurich, mourut dans cette ville en 1576, à 45 ans. On a de lui: I. Divers Ouvrages de Théologie & de Mathématiques. II. Un *Abrégé* de la *Bibliotheque* de Conrad Geſner, eſtimé, quoiqu'il y ait quelques inexactitudes. Cet Abrégé parut à Zurich en 1574, in-fol., & Friſius en donna une édition augmentée en 1583. III. *De Helvetiorum Republicâ*, Paris, 1577, in-8°; Elzevir, 1624, in-24; traduit en françois: 1579, in-8°. IV. *De Alpibus Commentarius*, Leyde, 1633, in-24. On y trouve un catalogue des plantes qui croiſſent ſur les Alpes. V. *Vocabula rei nummariæ ponderum & menſurarum, græca, latina, hebraica, arabica*, Zurich, 1584, in-8°. VI. *Vie de Conrad Geſner*, Zurich, 1566, in-4°.

SIMNEL, (Lambert) *voy.* EDOUARD Plantagenet.

SIMON I, grand-prêtre des Juifs, ſurnommé *le Juſte*, étoit fils d'Onias I, auquel il ſuccéda dans la grande ſacrificature. Il répara le temple de Jéruſalem qui tomboit en ruine, le fit environner d'une double muraille, & y fit conduire de l'eau par des canaux pour laver les hoſties. On en voit un bel éloge dans le livre de l'*Eccléſiaſtique*, chap. 50.

SIMON II, petit-fils du précédent, ſuccéda à Onias II, ſon pere. C'eſt ſous ſon pontificat que Ptolomée Philopator vint à Jéruſalem. Ce prince ayant voulu entrer dans le Saint des Saints, malgré les oppoſitions de Simon, Dieu étendit ſur lui ſon bras vengeur, & punit ſa profanation, en le renverſant par terre ſans force & ſans mouvement.

SIMON-MACHABÉE, fils de Mathathias, ſurnommé *Thaſi*, fut prince & pontife des

Juifs l'an 143 avant J. C. Il ſignala ſa valeur dans pluſieurs occaſions, ſous le gouvernement de Judas & de Jonathas ſes freres. Le premier, l'ayant envoyé avec 3000 hommes dans la Galilée, pour ſecourir les Juifs de cette province contre les habitans de Tyr, de Sidon & de Ptolémaïde, Simon défit pluſieurs fois les ennemis. Il battit Apollonius, conjointement avec Jonathas; & celui-ci ayant été arrêté par Tryphon, Simon alla à Jéruſalem pour raſſurer le peuple qui, ne voyant perſonne plus digne que lui d'être à la tête des affaires, l'élut tout d'une voix. Simon, devenu pere de ſa nation par ce choix unanime, fit d'abord aſſembler tous les gens de guerre, répara avec diligence les murailles, les fortifications de Jéruſalem, & s'appliqua à fortifier les autres places de la Judée. Il envoya enſuite des ambaſſadeurs à Demetrius, qui avoit ſuccédé dans le royaume de Syrie au jeune Antiochus, & le pria de rétablir la Judée dans ſes franchiſes. Ce prince lui accorda tout ce qu'il demandoit. La liberté étant rendue aux Juifs, Simon renouvella l'alliance avec les Spartiates, & envoya un bouclier d'or à la république Romaine. Il battit enſuite les troupes d'Antiochus Evergetes, roi de Syrie, qui s'étoit déclaré ſon ennemi, & ſur la fin de ſes jours, il viſita les villes de ſon état. Lorſqu'il arriva au château de Doch, où demeuroit Ptolomée ſon gendre, cet ambitieux, qui vouloit s'ériger en ſouverain du pays, fit inhumainement maſſacrer Simon & deux de ſes fils, au milieu d'un feſtin qu'il leur donna, l'an 135 avant J. C. Jean Hyrcan ſon fils lui ſuccéda. On voit l'éloge de ſes vertus, de ſa ſage & heureuſe adminiſtration dans le premier liv. des Machabées. chap. 14.

SIMON, (S.) apôtre du Seigneur, fut ſurnommé *Cananéen*, c'eſt-à-dire, *Zélé*. On ignore le motif de ce ſurnom. Son zele pour Jeſus-Chriſt le lui fit-il donner, ou étoit-il d'une certaine ſecte de Zélés? On eſt auſſi peu inſtruit ſur les particularités de ſa vie, ſur ſa prédication, & le genre de ſa mort. Quelques-uns le font aller dans l'Egypte, la Lybie, la Mauritanie; d'autres lui font parcourir la Perſe, mais avec auſſi peu de fondement que les premiers. Voyez la fin de l'article de S. JACQUES le Majeur.

SIMON LE CYRÉNÉEN, pere d'Alexandre & de Rufus, étoit de Cyrene dans la Lybie. Lorſque Jeſus-Chriſt montoit au Calvaire, & ſuccomboit ſous ſa propre croix, les ſoldats contraignirent Simon, qui paſſoit, de la porter avec lui. Cependant le mot *Angariaverunt* ſemble dire qu'on l'y engagea par voie de perſuaſion. Il eſt vraiſemblable que Simon étoit connu pour diſciple de J. C. & que c'eſt ce qui donna l'idée de lui faire porter ſa croix: charge qui ſelon toute apparence, aura été pour lui une ſource précieuſe de grace. Il eſt le ſeul qui ait porté littéralement la croix du Sauveur, & rendu ſenſible aux yeux ce grand moyen de ſalut.

SIMON LE MAGICIEN, du bourg de Gitton ou Gitthon,

dans le pays de Samarie, séduisoit le peuple par ses enchantemens & ses prestiges; une multitude incroyable s'attacha à lui en l'appellant *la grande vertu de Dieu*. Le diacre Philippe étant venu prêcher l'Evangile dans cette ville, Simon, étonné des miracles qu'il faisoit, demanda & obtint le baptême. Les Apôtres quelque tems après vinrent pour imposer les mains aux baptisés. Simon voyant que les fideles qui recevoient le St.-Esprit, parloient plusieurs langues sans les avoir apprises, & opéroient des prodiges, offrit de l'argent pour acheter la vertu de communiquer ces dons. Alors Pierre indigné, le maudit avec son argent, parce qu'il croyoit que les dons de Dieu pouvoient s'acheter. C'est delà qu'est venu le mot de *Simoniaque*, qu'on applique à ceux qui achetent ou vendent les choses spirituelles. Après le départ des Apôtres, Simon tomba dans des erreurs grossieres, & se fit des prosélytes. Il quitta Samarie, & parcourut plusieurs provinces qu'il infecta de ses impiétés. Il attiroit beaucoup de monde après lui par ses prestiges, & se fit sur-tout une grande réputation à Rome, où il arriva avant S. Pierre. Les Romains le prirent pour un dieu; & le sénat lui-même fit ériger à cet imposteur une statue dans l'isle du Tibre, avec cette inscription : *Simoni Deo Sancto*. Il est vrai que Valois & le P. Pagi contestent ce fait, & prétendent que cette statue étoit consacrée à Semô-Sachus, qui étoit une divinité adorée parmi les Romains; mais d'habiles critiques, parmi lesquels sont les Bollandistes (*Acta SS. 29 junii*, Tillemont, tom, 2, p. 482) sont d'un avis contraire & soutiennent la réalité de la statue élevée à Simon. Quoi qu'il en soit, les illusions de ce fourbe fascinerent les yeux des habitans de Rome, & furent l'objet de la curiosité de Néron; mais le charme ne dura pas. S. Pierre étant venu peu après lui dans cette ville, ruina sa réputation par un coup d'éclat, que quelques savans révoquent en doute, mais qui se trouve admirablement d'accord avec les anecdotes rapportées par les historiens profanes sous le regne de ce même Néron. Le magicien se disoit fils de Dieu, & se vantoit comme tel de pouvoir monter au ciel. Il le promit à Néron lui-même, & le jour pris, en présence d'une foule de peuple qui étoit accouru à ce spectacle, il se fit élever en l'air par le démon. Mais à la priere de Pierre, Simon qui étoit à une certaine hauteur, tomba par terre & se rompit les jambes. Ceux qui nient ce fait pris à la lettre, l'expliquent d'une maniere métaphorique de la grande réputation que s'étoit faite Simon à Rome, & de la rapidité avec laquelle S. Pierre la détruisit; mais il paroît qu'il est très-peu nécessaire de recourir à cette allégorie. Le vol de Simon est rapporté comme réel & physiquement vrai par Justin, Ambroise, Cyrille de Jérusalem, Augustin, Philastre, Isidore de Péluse, Théodoret, &c. Dion Chrysostome, auteur païen, assure, *or. 21*, que Néron

retint long-tems à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner. c. 12*, qu'aux jeux publics, un homme entreprit de voler en présence de Néron; mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, & que le balcon où étoit l'empereur, fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier & Orsi entendent cette histoire, de Simon le Magicien. Et puisque les dates ou les époques historiques s'accordent ici avec le témoignage direct & formel des plus illustres auteurs chrétiens, & le témoignage moins développé, mais si analogue & si évidemment applicable des auteurs païens, l'on ne voit pas quelle raison peut faire révoquer ce fait en doute.

SIMON, *voyez* SIMÉON.

SIMON, fils de Gloras, l'un des plus grands seigneurs d'entre les Juifs, fut en partie cause de la ruine de Jérusalem & de la nation. Les Juifs l'avoient reçu dans Jérusalem comme un libérateur. Ils l'avoient appellé pour les délivrer de la tyrannie de Jean de Giscala (*voyez ce mot*); mais il fut encore plus cruel que ce tyran, avec lequel il se lia. Rien n'égale les scenes d'horreur qui accompagnerent la ruine d'un peuple autrefois chéri de Dieu, alors l'objet de ses malédictions, se déchirant lui-même les entrailles, tandis que les Romains répandoient autour de lui & déjà dans son sein, la dévastation & la mort. Quand la ville fut prise par les Romains, il se cacha dans les souterrains avec des ouvriers munis d'outils nécessaires pour creuser. Mais il manqua bientôt de provisions, retourna sur ses pas, fut pris par les ennemis, attaché au char de triomphe de Tite, puis exécuté sur la place publique de Rome.

SIMON, moine d'Orient dans le 13e. siecle, passa en Europe où il se fit Dominicain, & composa un *Traité* contre les Grecs *sur la Procession du St.-Esprit*, qu'on trouve dans *Allatius*.

SIMON, (S.) jeune enfant de Trente, cruellement assassiné & découpé par les Juifs en haine de J. C., l'an 1474. Le Martyrologe Romain en fait mention le 24 mars. Wagenseil & Basnage ont nié l'assassinat de cet enfant, mais la vérité de ce crime a été mise dans le plus grand jour par un anonyme dont l'ouvrage vraiment démonstratif a pour titre; *De cultu S. Simonis pueri Tridentini & martyris apud Venetos*; & se trouve inséré dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, &c. du P. Calogera, tom. 48, pag. 406, 472. Voyez l'instruction du Procès dans les *Acta Sanctorum*, avec des notes par Henschenius; *l'Ampliss. collect. vet.* de Dom Martenne, tom. 2, pag. 1516; & Benoît XIV, *De Canoniz. lib. 1, cap. 14, pag. 105*. C'est avec tout aussi peu de raison que Schoepflin, dans son *Alsatia illustrata*, a révoqué en doute le martyre de l'enfant dont on voit le monument dans l'église de Weissenbourg en Alsace. Ce fanatisme des Juifs a produit autrefois plusieurs atrocités de ce genre; on en a vu encore dans ce siecle des exemples incontestables: ceux qui en dou-

teroient, peuvent consulter le *Journ. histor. & litt.*, 15 janvier 1778, pag. 88. — 15 octobre 1778, pag. 258.

SIMON, (Richard) né à Dieppe en 1638, entra dans la congrégation de l'Oratoire & en sortit peu de tems après. Il y rentra ensuite vers la fin de 1662, la mémoire enrichie d'une partie des langues orientales. Quelques chicanes qu'on lui fit sur cette étude, lui firent naître l'idée de quitter de nouveau l'Oratoire pour les Jésuites; mais il en fut détourné par le P. Bertad, supérieur de l'Institution. Il fut employé bientôt à dresser un catalogue de livres orientaux de la bibliotheque de la maison de St-Honoré, & il s'en acquitta avec succès. Le président de Lamoignon, ayant eu occasion de le voir, fut si satisfait de son érudition, qu'il engagea ses supérieurs de le retenir à Paris; mais comme il ne pouvoit pas payer sa pension, on l'envoya à Juilli pour y professer la philosophie. Ce fut alors qu'il commença à publier ses différens ouvrages. La hardiesse de ses sentimens, la singularité de ses opinions, & les épines de son caractere l'obligerent de quitter l'Oratoire en 1678, pour se retirer à Belleville en Caux, dont il fut curé pendant 4 ans. On a de lui une satyre amere de cette congrégation dans la *Vie* du P. Morin, insérée dans les *Antiquitates Ecclesiæ Orientalis* de ce savant. Simon répétoit souvent: *Alterius ne sit, qui suus esse potest.* Il abandonna sa cure, se retira à Dieppe, vécut pendant quelque tems à Paris, & alla enfin mourir dans sa patrie en 1712. On ne peut lui refuser une érudition très-vaste & une littérature très-variée. Sa critique n'est pas toujours modérée ni exacte; & il regne dans tout ce qu'il a écrit un esprit de singularité & de nouveauté, qui lui suscita bien des adversaires. Les plus célebres de ses adversaires sont Veil, Spanheim, le Clerc, Jurieu, le Vassor, du Pin, Bossuet, &c. Simon ne laissa presqu'aucun de leurs ouvrages sans réponse: la hauteur & l'opiniâtreté dominent dans tous ses écrits polémiques. Son caractere mordant, satyrique & inquiet, ne fit que s'aigrir dans sa vieillesse. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Une Edition des Opuscules de Gabriël de Philadelphie, avec une traduction latine & des notes, 1686, in-4°. II. *Les Cérémonies & Coutumes des Juifs*, traduites de l'italien de Léon de Modene, avec un Supplément touchant les sectes des Caraïtes & des Samaritains, 1681, in-12; ouvrage estimable. III. *L'Histoire critique du Texte des Versions & des Commentateurs du Vieux-Testament*, dont la meilleure édition est celle de Roterdam, in-4°, 1689. IV. *Histoire critique du Texte du Nouveau-Testament*, Roterdam, 1689, in-4°; qui fut suivie, en 1690, d'une *Histoire critique des Versions du Nouveau-Testament*, & en 1692. de l'*Histoire critique des principaux Commentateurs du Nouveau-Testament*, &c. avec une *Dissertation critique sur les principaux Actes manuscrits cités dans ces trois parties*, in-4°.

Tous ces écrits reſpirent l'érudition; mais une critique ſouvent téméraire les a fait placer dans l'*Index* des livres défendus de Rome. Ce qui n'a point empêché les moines dogmatiſans, dont l'Allemagne fourmille à la fin du 18e. ſiecle, de ſuivre ſon exemple, & de couvrir leur ignorance par les plagiats faits à cet homme d'ailleurs érudit & eſtimable, mais qui, par un excès de liberté dans ſes interprétations, a paru dénaturer l'Ecriture-Sainte & la livrer à la mobilité de l'imagination. V. *Réponſe* au livre intitulé : *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, 1686, in-4°. VI. *Inſpiration des Livres ſacrés*, 1687, in-4°. VII. *Nouvelles Obſervations ſur le Texte & les Verſions du Nouveau-Teſtament*, Paris, 1695, in-4°. VIII. *Lettres critiques*, dont la meilleure édition eſt celle d'Amſterdam en 1730, 4 vol. in-12, dans leſquelles il y a des choſes curieuſes & intéreſſantes. IX. Une *Traduction françoiſe du Nouveau-Teſtament*, avec des remarques littérales & critiques, 1702, 2 vol. in-8°. Noailles, archevêque de Paris, & Boſſuet, condamnerent cet ouvrage. « Il ſemble, » dit Boſſuet, que l'auteur n'a » eu dans l'eſprit que le deſſein » de ravilir les idées de l'E- » criture. Sous pretexte de rap- » procher les objets, & de » condeſcendre à la capacité » du vulgaire, il le plonge, » pour ainſi parler, juſques » dans la fange des expreſ- » ſions les plus baſſes ». X. *Hiſtoire de l'Origine & du Progrès des Revenus Eccléſiaſtiques.* Cet ouvrage parut en 1709, 2 vol. in-12, ſous le nom ſuppoſé de *Jerôme Acoſta.* C'eſt, dit-on, le réſultat d'un mécontentement de Simon contre une communauté de Bénédictins : or on ſait que la colere n'eſt pas propre à conduire à la vérité, ni à répandre des lumieres ſur un objet quelconque. XI. *Créance de l'Egliſe Orientale ſur la Tranſſubſtantiation*, 1687, in-12. XII. *Bibliotheque critique*, ſous le nom de *Saint-Jorre*, avec des notes, 1708 & 1710, 4 vol. in-12. Ce livre fut ſupprimé par arrêt du conſeil; il eſt devenu rare. On y trouve des pieces qu'on chercheroit vainement ailleurs. XIII. *Bibliotheque choiſie*, 2 vol. in-12. XIV. *Critique de la Bibliotheque des Auteurs Eccléſiaſtiques de M. du Pin, & des Prolégomenes ſur la Bible* du même, 1730, 4 vol. in-8°; avec des éclairciſſemens & des remarques du P. Souciet Jéſuite, qui eſt l'éditeur de cet ouvrage. XV. *Hiſtoire critique de la Croyance & des Coutumes des Nations du Levant*, ſous le nom de *Moni*, &c., livre intéreſſant & inſtructif, 1693, in-12. XVI. Traduction de l'italien en françois du *Voyage au Mont-Liban* du P. Dandini, avec des notes critiques.

SIMON, (Jean-François) né à Paris en 1654 d'un habile chirurgien, fut élevé avec ſoin par ſon pere, prit l'habit eccléſiaſtique, & ſe fit recevoir docteur en droit canon. Il devint enſuite contrôleur des fortifications, & aſſocié de l'académie des inſcriptions & belles-lettres. L'abbé de Louvois l'ayant choiſi, en 1719, pour garde des médailles du cabinet

du roi, il quitta alors l'habit ecclésiastique, parce que Louis XIV, prince ennemi de l'innovation, qui n'avoit vu que des laïcs dans cette place, ne voulut jamais la donner à d'autres. Simon la remplit dignement. Il excelloit sur-tout dans les devises & les inscriptions. On a de lui plusieurs savantes *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Il mourut en 1719, à 65 ans.

SIMON, (Denis) conseiller du présidial & maire-de-ville de Beauvais, mort en 1731, possédoit l'histoire & la jurisprudence. On a de lui : I. Une *Bibliotheque des Auteurs de Droit*, 1692 & 1695, 2 vol. in-12. II. Un *Supplément à l'Histoire de Beauvais*, par Louvet, 1706, in-12.

SIMON, (Claude-François) imprimeur de Paris, mort dans cette ville en 1767, à 55 ans, joignoit aux connoissances typographiques celles de la littérature. On a de lui : I. *Connoissance de la Mythologie*, Paris, 1753, in-12, 4e. & la meilleure édition. Les journalistes de Trévoux, dans le second volume d'avril 1746, soutiennent que cette production est l'ouvrage du P. Rigord Jésuite, mort en 1739, & que Simon n'y a fait que quelques additions, parmi lesquelles il y en a de peu modestes & dangereuses pour des enfans. Ces anecdotes scandaleuses ont été retranchées dans l'édition que nous indiquons. II. Deux comédies, & les *Mémoires de la Comtesse d'Horneville*, 2 vol. in-12 : roman foiblement écrit, & d'aucun intérêt solide dans son résultat.

SIMONET, (Edmond) né à Langres en 1662, se fit Jésuite en 1681. Ses supérieurs le chargerent de professer la philosophie à Reims & à Pont-à Mousson, où il enseigna ensuite la théologie scholastique. Il mourut dans cette ville en 1733. On a de lui un cours de théologie sous ce titre : *Institutiones theologicæ ad usum Seminariorum*, Nanci, 1721-1728, 11 vol. in-12 ; & à Venise, 1731, 3 vol. in-fol.

SIMONETTA, (Boniface) né dans l'état de Gênes selon quelques-uns, & selon d'autres, à Milan, entra chez les Cisterciens, fut abbé du monastere de Cornu, dans le diocese de Crémone, & mourut vers 1490, après avoir rempli les devoirs de son état & tourné ses études du côté de l'histoire ecclésiastique. On doit à ses soins un ouvrage relatif à cet objet, sous ce titre : *De persecutionibus Christianæ Fidei & Romanorum Pontificum*. Il fut imprimé d'abord à Milan en 1492, & ensuite à Bâle en 1509, in-fol. Cet ouvrage est écrit en forme de Lettres, & a été traduit en françois par Octavien de Saint-Gelais. Il y a beaucoup d'érudition ; mais la critique n'ayant pas encore répandu les lumieres qu'on a recueillies depuis, il ne faut pas être surpris s'il s'y trouve quelques fautes. — Son neveu, Jean SIMONETTA, se distingua dans l'étude des belles-lettres, & a donné : *De Rebus gestis Francisci Sfortiæ Mediolanensium ducis, lib. 31*, bien écrit. Il eut un fils nommé Jacques SIMONETTA, né à Milan, qui mérita la confiance de Jule II

& de Léon X, & fut chargé de plusieurs commissions importantes. Clément VII le fit évêque de Pésaro ; Paul III le plaça sur le siege de Pérouse, & le créa cardinal. Il mourut à Rome en 1539. On a de lui : I. *Tractatus reservationum beneficiorum.* II. *Epistolæ*, &c.

SIMONI, (Simon *ou* Simo) médecin de Lucques dans le 16e. siecle, passa de l'Eglise Catholique dans le parti des Calvinistes, & de là dans celui des Sociniens. Il finit par n'être d'aucune religion ; sort commun des esprits inquiets & raisonneurs, qui ayant quitté la vraie croyance, ne trouvent plus nulle part où se fixer (*voyez* SERVET). Marcel Squarcia Lupi, Socinien, le peint comme un homme formellement athée. La piece où ce sectaire est si maltraité, parut à Cracovie en 1588, in-4°, sous ce titre : *Simonis Simonii summa Religio*, supprimée avec tant d'exactitude qu'elle est d'une rareté extrême. On a de Simoni plusieurs ouvrages sur la médecine, & d'autres qui ne lui ont guere survécu.

SIMONIDE, (Simon) poëte latin, né à Léopold en Pologne, fut secrétaire de Jean Zamoski. La couronne poétique dont Clément VIII l'honora, prouve la réputation qu'il s'étoit faite par son talent. Ses vers ont été recueillis à Varsovie, 1772, in-4°. L'auteur mourut en 1629, à 72 ans.

SIMONIDES, né à Céos, aujourd'hui Zia, isle de la mer Egée, florissoit du tems de Darius, fils d'Hystaspes, vers l'an 480 avant J. C. La poésie fut son principal talent ; il excella sur-tout dans l'Elégie. A l'âge de 80 ans, il lutta pour le prix des vers, & remporta la victoire. Hiéron, roi de Syracuse, l'appella à sa cour, où il débita des apophtegmes de morale ; car il se piquoit aussi de philosophie, mais ses maximes pratiques n'en étoient pas plus sages (*voyez* THÉMISTOCLES). Hiéron lui demanda la définition de Dieu. Simonides dit qu'il lui falloit un jour pour méditer cette réponse : ce jour passé, il en demanda un second, & plusieurs de suite : enfin il répondit : Que plus il méditoit, plus l'espérance de pouvoir le définir s'éloignoit : *Quia quantò diutiùs considero, tantò mihi res videtur obscurior* (Cicéron, *de Natura Deorum, lib. 1, n. 22*) : tant ces prétendus sages étoient inférieurs aux enfans des Chrétiens ! « L'Evangile, comme dit un auteur moderne, ayant mis plus de lumieres dans les esprits ordinaires, que le Portique & le Lycée n'avoient tâché d'en mettre dans les têtes philosophiques des anciens tems ». Si néanmoins Simonides parloit d'une définition proprement dite, *per genus & differentiam*, il n'avoit pas tort. Mais ces sortes de définitions sont moins propres à faire connoître un objet qu'à servir elles-mêmes de matiere aux disputes philosophiques. Ce poëte mourut l'an 460 avant J. C. à 89 ans, mépriſe pour son avarice & la vénalité de sa plume. Il avoit écrit en dialecte dorique les batailles de Marathon & de Salamine, & composé des Ode, des Tragédies, &c. ; mais il ne nous reste que des fragmens de ses poésies, dont

dont Leo Allatius a donné les titres. S. Jerôme en portoit un jugement avantageux, puisqu'en parlant des Pſaumes, il appelle David le Simonides des Chrétiens : *David Simonides noſter, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque.* Fulvius Urſinus les a recueillis, avec des notes, Anvers, 1598, in-8°; & dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Phenix, général des Agrigentins, ayant pris Syracuſe, fit démolir le tombeau de Simonides. Callimaque fit à cette occaſion une piece de vers où il introduiſit Simonides, ſe plaignant de ce que ce général n'avoit pas pour ſes cendres les mêmes égards que Caſtor & Pollux qui l'avoient ſauvé d'une maiſon près de tomber. Cette derniere anecdote a été bien rendue dans les *Fables* de Phedre & de la Fontaine. Simonides avoit, dit-on, une mémoire prodigieuſe, & on lui attribue l'invention de la mémoire locale artificielle. Voyez Cicéron, *De Oratore, lib. 2, n. 86*, & *De Fine, lib. 2, n. 32.*

SIMONIS, (Pierre) né à Thielt en Flandre, licencié en théologie, fut ſucceſſivement curé à Courtray, chanoine & premier archiprêtre de Gand, ſecond évêque d'Ypres en 1585, & mourut en 1605, à 66 ans. Il ne dut ſon élévation qu'à ſes vertus & à ſa ſcience. On a de lui pluſieurs ouvrages, la plupart contre les Calviniſtes, recueillis & publiés à Anvers, 1609, in-fol. par Jean David, ſon ſucceſſeur dans la cure de Courtray, & enſuite Jéſuite. On diſtingue entre les écrits de ce prélat : I. *De veritate.* II. *Apologia pro veritate catholica.* III. *De Hæreſeos hæreticorumque natura.* IV. Des *Harangues* & des *Sermons* bien écrits en latin. V. *Inſtruction Paſtorale* ſur la maniere dont les curés doivent ſe comporter relativement aux exorciſmes, & aux perſonnes qui les demandent pour cauſe de maléfice (*voyez* SPÉ). —— Il ne faut pas le confondre avec François SIMONIS, auteur d'un ſavant ouvrage : *De fraudibus hereticorum ad orthodoxos tractatio*, imprimé à Mayence en 1678, in-8°. Il en a paru une traduction libre ſous le titre : *Artifices des Hérétiques*, Paris, 1681, in-12. Il a auſſi été traduit en flamand & en italien. Nicéron dit que François Simonis eſt un nom emprunté, & attribue l'ouvrage à un Jéſuite.

SIMONIUS, *voy.* SIMONI.

SIMONNEAU, (Charles) graveur, né à Orléans vers l'an 1639, mort à Paris en 1728, fut élève de Noël Coypel, qui le perfectionna dans le deſſin, & lui apprit même à manier le pinceau. Il a gravé d'après pluſieurs maîtres célebres, François ou Italiens; mais il s'eſt diſtingué particuliérement par les Médailles qu'il a gravées pour ſervir à l'*Hiſtoire métallique* de Louis le Grand. —— Il ne faut pas le confondre avec Louis SIMONNEAU, qui a gravé l'*Hiſtoire de l'Imprimerie & de la Gravure*, en 1694; & l'*Hiſtoire des autres Arts & Métiers*, depuis 1694 juſqu'en 1710, 2 vol. in-fol. en 168 planches.

SIMONS, (Joſeph) né dans le comté de Hampton en Angleterre, vers 1594, ſe fit Jé-

suite à Rome, fut professeur de théologie & de l'Ecriture-Sainte, & mourut à Londres le 23 juillet 1671. On a de lui des *Tragédies* en latin, estimées pour l'élégance & la pureté du style. Elles ont été imprimées à Liege en 1657.

SIMPLICIUS, (S.) natif de Tivoli, pape après Hilaire, le 25 février 468, gouverna avec beaucoup de prudence dans des tems très-difficiles. Il fit tous ses efforts pour faire chasser Pierre Mongus du siege d'Alexandrie, & Pierre le Foulon de celui d'Antioche. Il sut démêler tous les artifices dont Acace de Constantinople se servit pour le surprendre. Il nous reste de lui *XVIII Lettres*, dont plusieurs sont très-importantes. Il mourut le 27 février 483, après 15 ans d'un pontificat glorieux. On célebre sa fête le 2 mars. Félix III lui succéda.

SIMPLICIUS, philosophe péripatéticien du 5e. siecle, étoit Phrygien. Nous avons de lui des *Commentaires* sur *Aristote* & sur *Epictete*, Leyde, 1640, in-4o; dans lesquels il y a des choses curieuses & intéressantes, & d'autres munitieuses.

SIMPSON, (Thomas) habile mathématicien Anglois, naquit à Bosworth, dans la province de Leicester en Angleterre, le 20 août 1710. Son pere étoit un artisan très-pauvre. Il le plaça chez un ouvrier en soie, avec lequel il profita très-peu. Un astrologue du voisinage lui enseigna un peu d'arithmétique pour servir à faire des horoscopes. Ces premiers commencemens lui donnerent du goût & du courage. Il alla à Londres en 1732, & fut obligé de travailler au métier de soie, en attendant qu'il eût des écoliers de mathématiques. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il trouvoit des momens de loisir pour composer son *Traité des Fluxions*, qui parut en 1737; mais qui a été réimprimé, avec beaucoup d'augmentations, en 1750. Il donna ensuite 3 vol. d'*Opuscules* en anglois, qui parurent en 1740, 1743, 1757. On y trouve 37 Mémoires intéressans, dont plusieurs sont relatifs à l'astronomie. En 1742, il mit au jour son livre *sur les Annuités*, qui lui occasionna une dispute avec le célebre Moivre. En 1743, il fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich, avec des gages de 2700 livres de France. Il fut reçu de la société royale de Londres, & de l'académie des sciences de Paris en qualité d'associé. Il orna le recueil de la société royale, de plusieurs bons *Mémoires sur le Calcul intégral*, & donna au public des *Elémens* clairs & méthodiques *de Géométrie*. La traduction françoise de ces Elémens a été imprimée à Paris en 1755, in-8°. Il mourut à Bosworth d'une maladie de langueur, le 1 mai 1760. —— Il ne faut pas le confondre avec Robert SIMPSON *ou* SIMSON, aussi très-habile mathématicien, dont on a une bonne traduction avec un commentaire des *Elémens* d'Euclide (*voy. ce mot*). — Ni avec Thomas SIMPSON, professeur de médecine & d'anatomie à St.-André en Ecosse, dont on a : I. *De re Medica Dissertationes quatuor*, Edimbourg,

1726, in-8°. Il s'y récrie fort sur l'abus des compositions où les remedes sont entassés les uns sur les autres. II. Une *Dissertation sur le Mouvement Musculaire* en anglois. III. Des *Mémoires* & des *Observations* dans les *Essais d'Edimbourg*.

SIMSON, (Archimbaud) théologien Ecossois, est connu: I. Par un *Traité des Hiéroglyphes des Animaux*, dont il est parlé dans l'Ecriture, Edimbourg, 1622, in-4°. Ouvrage savant & recherché. II. Un *Commentaire* anglois sur *la seconde Epître* de S. Pierre, imprimé à Londres en 1632, in-4°, fort inférieur au précédent.

SIMSON, (Edouard) théologien Anglois, publia en 1652 une *Chronique universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C. On en donna une belle édition à Leyde en 1739, in-fol., & on l'a réimprimée sous le même format, à Amsterdam, en 1752. Quoiqu'il y ait bien des fautes, elle est méthodique, & on la cite quelquefois. La *Vie* de l'auteur est à la tête, avec la liste de ses ouvrages.

SINGLIN, (Antoine) fils d'un marchand de Paris, renonça au commerce par le conseil de S. Vincent de Paul, & embrassa l'état ecclésiastique. L'abbé de St. Cyran lui fit recevoir la prêtrise, & l'engagea à se charger de la direction des religieuses de Port-Royal. Singlin fut leur confesseur pendant 26 ans, & leur supérieur pendant 8. Pascal lui lisoit tous ses ouvrages avant que de les publier, & s'en rapportoit à ses avis. Singlin eut beaucoup de part aux affaires de Port-Royal, & aux traverses que ce monastere essuya. Craignant d'être arrêté, il se retira dans une des terres de la duchesse de Longueville. Il mourut dans une autre retraite, en 1664. On a de lui un ouvrage intitulé: *Instructions Chrétiennes sur les Mysteres de Notre-Seigneur & les principales Fêtes de l'année*, Paris, 1671, en 5 vol. in-8°, réimprimé depuis en 6 vol. in-12. Il a aussi laissé quelques *Lettres*.

SINHOLD, (Jean-Nicolas) théologien Allemand, & professeur d'éloquence à Erford, mort en 1748, continua l'*Erfordia Litterata*, commencée par Motschman.

SINNICH, (Jean) Irlandois, né à Corck, docteur, professeur de théologie, président du grand college à Louvain, chanoine de Bruges & de Turnhout, un des ardens défenseurs des écrits de Jansenius, fit le voyage de Rome pour aller plaider la cause de ce fameux prélat, & mourut à Louvain en 1666, après avoir publié: I. *Saul exrex*, Louvain, 1662-1667, 2 vol. in-fol. II. *Goliathismus profligatus*, Louvain, 1667, in-folio, contre les Luthériens de la confession d'Ausbourg. III. Plusieurs Ecrits en faveur de Jansenius, dont les titres sont fort bizarres; comme *Consonantiarum Dissonantia; Vulpes capta*, &c. Ils ont été condamnés à Rome. L'esprit de parti où il se laissa inconsidérément engager, ne l'empêcha pas d'être désintéressé, charitable, & de faire plusieurs fondations utiles & édifiantes.

SINON, fils de Sisyphe,

eſt fameux par ſes menſonges dans l'Hiſtoire de Troie. Lorſque les Grecs firent ſemblant de lever le ſiege de cette ville, Sinon ſe laiſſa prendre par les Troyens, & leur dit qu'il venoit chercher un aſyle parmi eux. Dès que le cheval de bois fut entré dans Troie, ce fut lui qui, pendant la nuit, en alla ouvrir les flancs où les Grecs s'étoient enfermés, & livra ainſi la ville. Virgile, au ſecond livre de l'Enéide, décrit les démarches de cet impoſteur d'une maniere très-intéreſſante.

SIONITE, *voyez* GABRIEL.

SIRENES, monſtres marins, filles de l'Océan & d'Amphitrite, chantoient avec tant de mélodie, qu'elles attiroient les paſſans, & enſuite les dévoroient. Ulyſſe ſe garantit de leurs pieges, en bouchant les oreilles à ſes compagnons, & en ſe faiſant attacher au mât de ſon vaiſſeau. Moralité typique, qui exprime la maniere dont il faut ſe défendre de la volupté qui charme ſes imprudentes victimes pour les dévorer enſuite : ce qui a donné lieu à ces vers remarquables par un ingénieux choix d'épithetes :

*Syrenas hilarem navigantium*
*pœnam,*
*Blandaſque mortes, gaudium-*
*que crudele,*
*Quas nullus unquam deſerebat*
*auditas,*
*Fallax Ulyſſes dicitur reliquiſſe.*

*Voyez* CUPIDON, OWEN. Les Sirenes étoient au nombre de trois, qu'on repréſentoit communément comme de belles femmes dans la partie ſupérieure du corps, juſqu'à la ceinture, ayant le reſte en forme d'oiſeaux avec des plumes, ou la queue de poiſſons. Les phyſiciens ont diſputé ſur l'exiſtence réelle ou fabuleuſe des Sirennes. Il eſt certain qu'il y a une eſpece de poiſſon qu'on appelle *homme marin*, parce qu'il a quelque rapport groſſier & informe, avec la figure humaine; mais cela n'a rien de commun avec le tableau qu'on fait des anciennes Sirenes (voyez le *Catéch. Philoſ.* n. 54). Un ſavant a prétendu que les Sirenes n'étoient pas des poiſſons, mais des oiſeaux. *Voyez* NICAISE.

SIRI, (Vittorio) hiſtoriographe du roi de France, & ancien abbé de Vallemagne, étoit Italien. Il vint s'établir à Paris, où il ſe fit un nom par ſon *Mercurio*, qui contient l'hiſtoire du tems, depuis 1635 juſqu'en 1655 : il y a 15 tomes reliés en 21 vol. in-4°. On a encore de lui un ouvrage, dont ſon *Mercure* n'eſt qu'une continuation; ce ſont ſes *Memorie recondite*, en 8 vol. in-4°. Ces ouvrages ſont précieux, par le grand nombre de pieces originales qu'on y trouve. Les faits ſont appuyés ſur les inſtructions ſecrettes de pluſieurs princes & miniſtres; mais il faut beaucoup ſe méfier de la maniere dont l'auteur les rend. Il étoit payé pour écrire, & il aimoit beaucoup mieux l'argent que la vérité. M. Requier a publié 24 volumes du *Mercure*, en françois : ouvrage le plus intéreſſant de l'abbé Siri. C'eſt moins cependant une traduction complette, qu'un choix fait avec goût de morceaux curieux répandus dans

ce *Mercure*. Le même auteur a traduit les Mémoires de Siri, sous ce titre : *Mémoires secrets tirés des Archives des Souverains de l'Europe, depuis Henri IV*, en 18 volumes in-12. L'abbé Siri mourut à Paris en 1685, à 77 ans.

SIRICE, (S.) Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Damase I, en décembre 384, à l'exclusion d'Ursicin, & mourut en novembre 398. On a de lui plusieurs *Epîtres* intéressantes, dans le Recueil de Dom Coustant; entr'autres une à Himere, évêque de Tarragone, dans laquelle il répond à diverses questions importantes de ce prélat. Elle passe, parmi les savans, pour la premiere Epître Décrétale qui soit véritable. Le P. Papebroch prouve que les Epîtres de ce pape ont été au moins interpolées (voyez le *Propylæum*). Il condamna Jovinien & ses sectateurs. On trouve son nom dans plusieurs anciens Martyrologes, entr'autres, dans celui de S. Jerôme; cependant Baronius l'a omis dans le sien, parce qu'il a cru que la vie de ce pontife prêtoit à quelques critiques; mais Florentinius, auteur d'un commentaire sur le *Martyrologe* de S. Jerôme, réfute savamment Baronius, & s'appuie principalement sur un passage de S. Ambroise.

SIRIQUE. *voyez* MELECE.

SIRLET, (Guillaume) né à Squillacci dans la Calabre, de parens pauvres, se distingua par son érudition & sa piété, & posséda l'estime des papes Marcel II & Pie IV, dont le dernier le fit bibliothécaire du Vatican, & cardinal, à la sollicitation de S. Charles Borromée. Il mourut en 1585, à 71 ans. Ce cardinal possédoit bien les langues savantes. Il a travaillé à la réforme du *Bréviaire* & du *Missel Romain*, & à la correction de la *Version Vulgate de la Bible*; c'est en partie à ses soins que l'on doit le *Catéchisme du Concile de Trente*. Il avoit encore fait plusieurs ouvrages; mais il ne voulut pas permettre qu'on les publiât, excepté les *Variæ Lectiones*, qu'il avoit rassemblées pour être insérées dans la *Bible Polyglotte* de Plantin d'Anvers.

SIRLET, (Flavius) graveur en pierres fines, mort à Rome en 1737, avoit une finesse de touche & une pureté de travail admirables. On a de lui beaucoup de Portraits, & il a donné, sur des pierres fines, les représentations en petit des plus belles statues antiques qui sont à Rome.

SIRMOND, (Jacques) né à Riom en 1559, d'un magistrat de cette ville, entra chez les Jésuites & s'y distingua par son érudition. Aquaviva, son général, l'appella à Rome en 1590, & Sirmond lui servit de secrétaire pendant seize ans. Le savant Jésuite profita de son séjour à Rome : il rechercha les monumens antiques, visita les bibliotheques, & enrichit son esprit de toutes sortes de connoissances. Les cardinaux d'Ossat & Barberin furent ses protecteurs & ses amis. Il jouit aussi de l'estime du cardinal Baronius, auquel il ne fut pas inutile pour la composition de ses *Annales*. On vouloit le retenir à Rome; mais l'amour de la patrie le rappella en

France en 1608. Louis XIII, pour mieux l'attacher à sa personne, le choisit pour son confesseur l'an 1637; & cela, comme dit Henri de Valois, dans l'*Eloge* qu'il a fait du P. Sirmond: *Ne tantus vir ad illustrandam Ecclesiæ Gallicanæ antiquitatem natus, Galliæ eriperetur.* Il remplit long-tems ce poste délicat avec l'estime du public & la confiance du roi, & il ne cessa de l'occuper que quelques années avant sa mort, arrivée en 1651, à 92 ans. Le P. Sirmond avoit les vertus d'un Religieux & les qualités d'un citoyen. Lorsqu'il étoit à Rome, il s'employa fort utilement pour les intérêts de la France. La ville de Clermont ayant voulu enlever à Riom sa patrie le bureau des finances, il obtint une déclaration du roi qui l'y fixoit pour toujours. Quoique d'un caractere doux dans la société, il étoit assez vif dans ses écrits polémiques. Il a rendu les plus grands services à l'histoire de l'église par ses nombreux écrits. Débrouiller la chronologie, faire revivre plusieurs auteurs ignorés, commenter des ouvrages obscurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainsi dire, l'ordre & la lumiere du sein du chaos, voilà l'idée qu'on doit se former des travaux de cet auteur. Voici ses principaux ouvrages: I. D'excellentes *Notes* sur les *Capitulaires de Charles le Chauve*, & sur le *Code Théodosien*. II. Une Edition des *Conciles de France*, avec des Remarques, Paris, Cramoisi, 1629, 3 vol. in-fol. Pour la complette, il faut y joindre le Supplément du P. de la Lande, Paris, 1666, in-fol., & les *Concilia novissima Galliæ* d'Odespun, Paris, 1646, in-fol., &c. III. Des Editions des *Œuvres de Théodoret* & *d'Hincmar de Rheims*. IV. La premiere Edition de *Facundus d'Hermiane*, avec des notes savantes, Paris, 1629, in-8°. V. Un grand nombre d'*Opuscules* sur différentes matieres, imprimés à Paris en 1696, en 5 vol. in-fol., & Venise, 1728, 5 vol. in-fol. très-belle édition. Il y en a plusieurs contre Godefroi, Saumaise, Richer & S. Cyran. L'érudition y est ménagée à propos, & son style peut servir de modele à ceux qui traitent les matieres théologiques; son latin est pur & élégant. Cependant, quelques éloges qu'on ait donnés au P Sirmond, il est certain que l'on a publié depuis des éditions supérieures aux siennes; mais cela étoit aisé à ceux qui avoient celles-là sous les yeux. Les Jansénistes, & même quelques autres savans, se sont beaucoup récriés contre son *Histoire Prédestinatienne*, & celle de la *Pénitence publique*; mais il ne paroît pas que leurs plaintes fussent fondées sur des motifs bien solides, elles n'attirerent pas l'attention de l'autorité ecclésiastique.

SIRMOND, (Jean) neveu du précédent, membre de l'académie françoise, & historiographe de France, mort en 1649, étoit regardé par le cardinal de Richelieu comme un des meilleurs écrivains de son tems; mais le public n'en porta pas un jugement si flatteur, quoiqu'il eût des connoissances & un style aisé & agréable.

On a de lui : I. La *Vie du Cardinal d'Amboise*, imprimée en 1631, in-8°, sous le nom du sieur *des Montagnes* : elle tient un peu trop de l'éloge. II. Des *Poésies* latines, 1654, qui ne sont pas sans mérite.

SIRMOND, (Antoine) Jésuite, né à Riom en 1591, & frere du précédent, mourut en 1643. Il avoit publié, deux ans auparavant, un ouvrage intitulé : *Défense de la Vertu*, in-8°, dans lequel il osoit avancer qu'on ne peut marquer précisément aucun tems de la vie où l'on soit tenu de faire un acte d'amour de Dieu, & que l'accomplissement du precepte consiste à ne rien faire de contraire à son amour. Ses propositions furent désavouées par ses confreres, & l'auteur fut mis en pénitence; Nicole n'a pas laissé de leur en faire un crime dans ses Notes sur la dixieme *Lettre Provinciale*. » Une pareille injustice, dit » un critique, ne contribue » pas peu à faire connoître les » écarts dans lesquels l'esprit » de parti est capable de pré» cipiter ». On a de lui aussi un Traité de *Immortalitate animæ*, & un autre intitulé : *L'Auditeur de la parole de Dieu*. L'auteur des *Provinciales* confond ce Sirmond avec le célebre Jacques Sirmond; sans doute pour donner plus d'importance à sa critique. Ce n'est pas, à beaucoup près, la seule bévue ou méchanceté de ce genre qui se trouve dans ces fameuses *Lettres*.

SISARA, général de l'armée de Jabin roi d'Azor, que son maitre envoya contre Barac & Debora, qui avoient une armée de dix mille hommes sur le Thabor. Sisara ayant assemblé toutes ses troupes, & 900 chariots armés de faux, vint de Héroseth au torrent de Cison. Barac marcha contre lui & le vainquit. Sisara alla se réfugier dans la tente d'Haber le Cinéen. Jahel, femme d'Haber, le voyant épuisé de fatigue, lui donna à boire du lait, le fit coucher & le couvrit d'un manteau; mais Sisara s'étant endormi, elle lui enfonça dans la tête un grand clou, dont il mourut sur le champ, vers l'an 1285 avant Jesus-Christ. *Voyez* JAHEL & DEBORA.

SISINNIUS, Syrien de nation, succéda au pape Jean VII, le 18 janvier 708, & mourut subitement le 7 février suivant, après 20 jours de pontificat.

SIXTE I *ou* XISTE, (S.) Romain, pape après Alexandre I, l'an 119, fut martyrisé vers la fin de 127. Il ordonna que les vases sacrés ne pourroient être touchés que par les ministres des autels. On lui attribue mal-à-propos deux *Décrétales*.

SIXTE II, (S.) Athénien, pape après Etienne I, en 257, souffrit le martyre 3 jours avant son fidele disciple S. Laurent, le 6 août 258, durant la persécution de Valérien. Rufin attribuoit à ce pape le *Recueil de Sentences* du philosophe SEXTUS (*voyez ce mot*).

SIXTE III, (S.) prêtre de l'Eglise Romaine, obtint la chaire de S. Pierre, après le pape Célestin I, en 432. Il trouva l'Eglise victorieuse des hérésies de Pélage & de Nestorius, mais déchirée par la division

des Orientaux. Il réuſſit à éteindre cette eſpece de ſchiſme, en réconciliant S. Cyrille avec Jean d'Antioche. On a de ce pape pluſieurs *Epîtres* dans le Recueil de Dom Couſtant; & quelques Pieces de Poéſies ſur le péché originel, contre Pélage, dans la *Bibliotheque des Peres*. On place ſa mort en août 440.

SIXTE IV, appellé auparavant *François d'Albecola de la Rovere*, fils d'un pêcheur du village de Celles, à 5 lieues de Savone, dans l'état de Genes, embraſſa la regle des Cordeliers, profeſſa la théologie à Padoue & dans les plus célebres univerſités d'Italie, & devint général de ſon ordre. Paul II l'honora du cardinalat. Après la mort de ce pontife en 1471, il fut élevé ſur la chaire de S. Pierre. Il accorda le chapeau de cardinal à deux de ſes neveux, quoique fort jeunes, encore, & ce fut un ſujet de mécontentement pour les anciens. Il étoit ſi facile, qu'il ne pouvoit rien refuſer. Il arriva ſouvent qu'il avoit accordé une même grace à pluſieurs perſonnes. Il fut obligé, pour éviter cet inconvénient, de charger un de ſes officiers de tenir regiſtre des requêtes qu'on lui préſentoit. Un de ſes premiers ſoins fut d'envoyer des légats chez les princes chrétiens, pour les exciter à la guerre contre les Infideles; mais ſon zele n'eut pas beaucoup de ſuccès. Cependant il fit partir, en 1472, le cardinal Caraffe à la tête d'une flotte de 29 galeres, qui s'étant jointe à celle des Vénitiens & des Napolitains, ſe ſaiſit de la ville d'Attalie en Pamphylie, & obligea l'armée des Turcs à ſe retirer ſans avoir rien fait. Le légat prit enſuite Smyrne, aidé des Vénitiens ſeuls, & y fit un riche butin. Après cette expédition, il rentra à Rome comme en triomphe, menant avec lui 25 Turcs montés ſur de beaux chevaux, 12 chameaux chargés de dépouilles, avec beaucoup d'enſeignes priſes ſur les ennemis, & une partie de la chaîne de fer qui fermoit la porte d'Attalie. Sixte donna tous ſes ſoins à l'embelliſſement de la ville de Rome, fit conſtruire un beau pont ſur le Tibre qui porte ſon nom, fit bâtir & réparer des palais, des égliſes, paver les rues, &c. L'année 1476 fut ſignalée par une Bulle, dans laquelle Sixte IV accorda à ceux qui célébreroient avec dévotion la fête de l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge, les mêmes indulgences qui avoient été accordées par les papes pour la fête du S. Sacrement; il eût été plus ſage de mettre quelque différence entre ces indulgences, comme il y en avoit certainement entre les ſujets & les motifs. Ce décret, le premier de l'Egliſe Romaine touchant cette fête, ayant ſouffert des contradictions, il donna une nouvelle Bulle en 1483, pour réprimer les excès de quelques eccléſiaſtiques, qui prêchoient que tous ceux qui croyoient la Conception Immaculée de la Ste. Vierge, péchoient mortellement & étoient hérétiques; tandis que d'autres par un autre excès taxoient d'héréſie ceux qui ne la croyoient pas. Les hérétiques qui ont blâmé l'Egliſe d'avoir inſtitué une fête pour

célébrer une chose qu'elle n'a pas voulu décider, ne songent pas que la Conception de la Vierge, ne fût-elle pas immaculée, est néanmoins, comme l'observent les cardinaux Bellarmin & Gotti, un événement assez important au Christianisme pour le célébrer. D'ailleurs une opinion pieuse, aussi fondée que celle-là & aussi ancienne (*voyez* MAHOMET & DUNS), suffit pour instituer une fête, quand l'objet direct & absolu du culte (qui est ici la sainte Vierge) est bien certainement réel & digne des honneurs d'une solemnité chrétienne. Il faut convenir du reste que les Religieux de S. François & ceux de S. Dominique, se sont trop vivement déclarés, les uns pour, les autres contre un sentiment qui de sa nature n'étoit pas susceptible d'une décision dogmatique (*voyez* PAUL V). Une autre dispute aussi vive, mais moins grave, divisoit ces deux ordres. Les Cordeliers nioient que Ste. Catherine de Sienne eût eu des stigmates, & prétendoient que ce privilege n'avoit été accordé qu'à S. François, leur patriarche. Le pape, qui avoit été de leur ordre, & qui d'ailleurs ne trouva pas les raisons des Dominicains satisfaisantes, défendit, sous peine des censures ecclésiastiques, de peindre les images de cette Sainte avec les stigmates. Une contestation non moins frivole agitoit alors les chanoines-réguliers de S. Augustin, & les ermites du même nom. Il vouloient les uns & les autres être enfans de S. Augustin (*voyez* WIMPHELINGE). Le pape se préparoit à terminer cette affaire, lorsqu'il mourut en 1484, âgé de 71 ans. Ce pontife ternit sa gloire, par la confiance aveugle qu'il eut pour ses neveux, & par la passion qu'il montra contre la maison de Médicis & contre les Vénitiens. On lui attribue la rédaction des *Regulæ Cancellariæ Romanæ*, 1471, in-4°; traduites en françois par du Pinet, 1564, in-8°; livre qui a fourni aux Protestans, qui ne s'arrêtoient ni à l'esprit ni au but de la chose, l'occasion de déclamer beaucoup contre la cour de Rome. Nous avons de lui plusieurs *Traités* en latin: un sur le *Sang de Jesus-Christ*, Rome, 1473, in-fol.; un autre sur la *Puissance de Dieu*; une *Explication* du *Traité* de Nicolas Richard *touchant les Indulgences*.

SIXTE V, naquit en 1521, dans un village de la Marche d'Ancone, appellé les *Grottes*, près du château de Montalte. Son pere, qui étoit vigneron, ne pouvant le nourrir, le donna fort jeune à un laboureur, qui lui fit garder ses moutons, ensuite ses pourceaux. *Félix Peretti* (c'est ainsi qu'il s'appelloit) s'acquittoit de cet emploi, lorsqu'il vit un Cordelier conventuel, qui étoit en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli. Il le suivit, & témoigna une si grande passion pour l'étude, qu'on l'instruisit. Ses talens répondant aux soins qu'on prenoit de lui, on le revêtit de l'habit de Cordelier. Le frere Félix devint en peu de tems bon grammairien & habile philosophe. Il fut fait prêtre en 1545, peu de tems après docteur & professeur de

théologie à Sienne, & il prit alors le nom de *Montalte*. Il s'acquit ensuite une si grande réputation par ses sermons, à Rome, à Genes, à Pérouse & ailleurs, qu'il fut nommé commissaire à Bologne & Inquisiteur à Venise; mais s'étant brouillé avec le sénat, & avec les Religieux de son ordre, il se retira à Rome. A peine fut-il arrivé dans cette capitale du monde chrétien, qu'il devint un des consulteurs de la congrégation, puis procureur-général de son ordre. Il accompagna en Espagne le cardinal Buoncompagno, en qualité de théologien du légat & de consulteur du saint office. Le cardinal Alexandrin, son disciple & son protecteur, ayant obtenu la tiare sous le nom de *Pie V*, se souvint de Montalte, & lui envoya en Piémont un bref de général de son ordre. Il l'honora ensuite de la pourpre romaine. Le cardinal Buoncompagno ayant succédé à Pie V en 1572, sous le nom de *Grégoire XIII*, frere Félix aspira, si on en croit Gregorio Leti, au trône pontifical, & pour mieux y parvenir, il cacha ses vues. Il renonça volontairement à toutes sortes de brigues & d'affaires, se plaignit des infirmités de sa vieillesse, & vécut dans la retraite, comme s'il n'eût travaillé qu'à son salut. Grégoire XIII étant mort, les cardinaux, après avoir été quelque tems divisés, se déterminerent en sa faveur, & l'élurent le 24 avril 1585. A peine eut-il la tiare sur la tête, qu'étant sorti de sa place, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyoit, leva la tête droite, & entonna le *Te Deum* d'une voix si forte, que la voûte de la chapelle en retentit. Voilà ce que raconte Leti, dont l'imagination romanesque & satyrique rend les récits très-suspects. Dès qu'il fut élevé sur le Saint-Siege, il s'appliqua à purger les terres de l'Eglise, des brigands qui y exerçoient impunément toutes sortes de violences. Il montra une rigueur extrême dans les moyens qu'il employa pour procurer la sûreté publique. Il arrêta la licence, qui étoit sans borne sous le dernier pontificat. Il faisoit dresser des potences pour punir à l'instant ceux qui commettoient quelqu'insolence pendant les divertissemens du carnaval. Il fit des Edits très-séveres contre les voleurs, les assassins & les adulteres. Il entreprit de relever le fameux obélisque de granit, que l'on voit actuellement sur la place de S. Pierre à Rome (*voyez* FONTANA). Après avoir achevé ce grand ouvrage, il fit déterrer trois autres obélisques, & les fit placer devant d'autres églises. Il fit encore bâtir à grands frais, dans l'église de Ste. Marie-Majeure, une chapelle superbe de marbre blanc, & deux tombeaux; un pour lui, & un autre où il fit transporter le corps de Pie V, par reconnoissance des bienfaits qu'il en avoit reçus. Au commencement de l'année suivante, 1586, il donna une Bulle pour défendre l'astrologie judiciaire, qui étoit alors en vogue à Rome. Quelques personnes de condition s'étant amusées à cette science absurde, furent condamnées aux galeres. Par une autre Bulle, il défendit aux Corde-

liers de se faire Capucins, sous peine d'excommunication : ces sortes de changemens arbitraires, sous prétexte d'embrasser un ordre plus austere, étant sujets à de grands inconvéniens. Il fixa le nombre des cardinaux à 70, par une Bulle du 3 de décembre 1586, qui a été observée par ses successeurs. Il entreprit de changer en ville le village des Grottes, où il avoit pris naissance, mais le terrain rendant l'exécution de ce projet impossible, il se contenta de faire bâtir cette nouvelle ville à Montalte même, dont il avoit porté le nom étant cardinal, & il l'érigea en évêché. Sixte-Quint donna une nouvelle forme à la congrégation du saint-office, établie par Paul IV pour juger les hérétiques. On le regarde, en quelque sorte, comme l'instituteur de la congrégation des Rits. La derniere année de son pontificat, il voulut réparer la célebre bibliotheque du Vatican, à laquelle le dernier sac de Rome avoit causé un grand dommage. Il résolut de n'épargner ni soins, ni dépenses, pour la rendre la plus riche & une des plus belles de l'univers. Il fit bâtir, dans la partie du Vatican, appellée *Belvedere*, un superbe édifice pour l'y placer, & fit orner ce lieu de belles peintures, qui représentoient les principales actions de son pontificat, les conciles généraux, & les plus célebres bibliotheques de l'antiquité. Il fit des réglemens fort sages, pour empêcher qu'elle ne fût dissipée dans la suite, par la trop grande facilité à communiquer les livres. Il fit encore bâtir près de cette bibliotheque une très-belle imprimerie, destinée à faire des éditions exactes & correctes de beaucoup d'ouvrages altérés par la mauvaise foi des hérétiques, ou par l'ignorance des Catholiques. Ces monumens de son savoir & de sa magnificence, ne l'empêcherent pas de veiller sur les intérêts de l'Eglise dans les pays les plus éloignés, & surtout dans les royaumes d'Europe, dévastés par les nouveaux sectaires. Henri III s'étant joint au parti protestant, & ayant fait lâchement assassiner le cardinal & le duc de Guise, Sixte le frappa d'excommunication. La crainte de voir périr la Religion Catholique en France, lui fit aussi donner une Bulle contre Henri IV, qu'il estimoit cependant beaucoup, & qu'il auroit sans doute accueilli avec empressement, s'il eût encore été en vie lors de la conversion de ce prince. Un travail excessif le minoit peu-à-peu ; sa derniere maladie ne put le lui faire interrompre. Il mourut en 1590, à 69 ans. Le peuple Romain brisa la statue qu'on lui avoit élevée ; la sévérité de Sixte le lui avoit rendu odieux. Ce fut néanmoins à cette sévérité que Rome dut la satisfaction de voir le libertinage exclus de ses murs. Avant Sixte, les loix, trop foibles contre les grands, ne mettoient pas les jeunes filles à l'abri des entreprises de la témérité & de l'impudence. Mais sous le regne de ce nouveau pape, elles purent jouir en sûreté de leur vertu, & se promener dans les rues de Rome avec autant de tranquillité que dans l'enceinte d'un

couvent. L'adultere connu étoit condamné au dernier ſupplice. Il ordonna même, » qu'un mari » qui n'iroit pas ſe plaindre à » lui des débauches de ſa » femme, ſeroit puni de mort ». Il avoit coutume de dire, comme Veſpaſien, qu'*un prince doit mourir debout* : ſa conduite ne le démentit point. Auſſi grand prince que grand pape, Sixte-Quint fit voir qu'il naît quelquefois ſous le chaume, des gens capables de porter une couronne & d'en ſoutenir le poids avec dignité. Il ſut licencier les ſoldats, les gardes mêmes de ſes prédéceſſeurs, & diſſiper les bandits par la ſeule force des loix; ſans avoir de troupes, ſe faire craindre de tout le monde par ſa place & par ſon caractere; renouveller Rome, & laiſſer le tréſor pontifical très-riche : telles ſont les marques de ſon regne, & marques qui n'appartiennent qu'à lui. On peut voir la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, traduite en françois en 2 vol. in-12, par Jean le Pelletier : mais il faut bien ſe garder de croire tout ce que l'auteur raconte (*voyez* LETI). » Sixte une fois en place, » dit un hiſtorien (ne marqua » plus qu'une gravité, une » force & une grandeur, par- » faitement aſſorties à la di- » gnité ſuprême dont il étoit » revêtu. Il ſe montra conſtam- » ment ennemi du vice & pro- » tecteur de la vertu, péné- » trant & juſte, vigilant & » ſévere obſervateur de l'ordre, » magnifique en tout ce qui » regardoit la ſplendeur de l'é- » tat & la gloire de la Religion; » ami des lettres & de tous les » arts, très-appliqué lui-même » à l'étude, où il paſſoit une » partie de la nuit, après avoir » donné le jour aux affaires. » Enfin, ſoit qu'on le conſi- » dere dans le réglement de ſa » maiſon, ou dans l'adminiſtra- » tion publique & les démêlés » qu'il eut avec différens prin- » ces, on ne peut diſconve- » nir qu'il n'ait été l'un de ces » hommes rares qui font hon- » neur à l'humanité ». On travailla, par ordre de Sixte-Quint, à une nouvelle Verſion latine de la *Bible*, qui parut en 1590, 3 parties en un vol. in-folio. Les fautes dont on la trouva chargée, obligerent Clément VIII d'en faire faire une nouvelle édition en 1592, dans laquelle furent corrigées les inexactitudes répandues dans la premiere.

SIXTE DE SIENNE, fut converti du judaïſme à la Religion Chrétienne, & ſe fit Cordelier. Convaincu d'avoir enſeigné des héréſies, & refuſant avec opiniâtreté de les abjurer, il fut condamné au feu. La ſentence alloit être exécutée, lorſque le pape Pie V, alors cardinal & inquiſiteur de la foi, vainquit ſon obſtination, & le fit paſſer de l'ordre de S. François dans celui de S. Dominique. Sixte s'y conſacra à la chaire, & à l'étude de l'Ecriture-Sainte. Il réuſſit dans ces différens travaux, l'un & l'autre ſi importans. Le pape Pie V, charmé de ſes vertus & de ſon ſavoir lui donna des marques d'une eſtime diſtinguée. Sixte termina ſa carriere à Genes en 1569, à 49 ans. Son principal ouvrage eſt ſa *Bibliotheque Sainte*, dans laquelle il diſſerte ſur les livres & les verſions

de l'Ancien-Teſtament, & donne les moyens de les expliquer. On y trouve auſſi d'excellentes remarques pour l'intelligence des Peres. Cet ouvrage eſt ſavant, curieux & utile; il y a cependant des jugemens faux, & l'auteur manque quelquefois de critique. La meilleure édition eſt celle de Naples, 1742, en 2 vol. in-folio, avec des remarques pleines d'érudition. On a encore du pieux Dominicain: I. Des *Notes* ſur différens endroits de l'*Ecriture-Sainte*. II. Des *Queſtions Aſtronomiques*, *Géographiques*, &c. III. Des *Homélies ſur les Evangiles*, &c. plus remplies de citations que d'éloquence.

SIXTE DE HEMMINGA, né à Bolcum, dans la Friſe occidentale en 1532, d'une famille ancienne, & mort vers 1586, s'eſt fait connoître par un traité judicieux contre l'aſtrologie judiciaire, intitulé: *De Aſtrologia, ratione & experientiâ refutata*, Anvers, 1583, in-4°. *Voyez* MORIN Jean-Baptiſte.

SIXTUS, *voyez* SEXTUS.

SLAUGHTER, (Edouard) Jéſuite Anglois, enſeigna avec réputation la langue hébraïque, les mathématiques & la théologie au college de ſa nation à Liege. Il y mourut dans un âge avancé, le 21 janvier 1729. On a de lui: I. *Grammatica Hebraïca*, Amſterdam, 1699. Elle eſt eſtimée. II. *Arithmetica*, Liege, 1725, in-12.

SLEIDAN, (Jean) né à Schleiden, petite ville, capitale du comté de ce nom, dans le duché de Luxembourg, en 1506, de parens obſcurs, paſſa en France l'an 1517. Ses talens le lierent avec les trois illuſtres freres de la maiſon du Bellay. Après avoir été quelque tems à leur ſervice, ſon penchant pour les nouvelles erreurs l'obligea de ſe retirer à Strasbourg, où ſon ami Sturmius lui procura un établiſſement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les Proteſtans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de ſon parti. Il avoit embraſſé la ſecte de Zuingle en arrivant à Strasbourg; mais il la quitta dans la ſuite, & mourut luthérien en 1556. On a de lui: Une Hiſtoire en 26 livres, ſous ce titre: *De ſtatu Religionis & Reipublicæ Germanorum ſub Carolo V, ab anno 1517 ad annum 1555*, Strasbourg, 1556, in-8°. Le Pere le Courayer a traduit cet ouvrage en françois, Leyde, 1767, 3 vol. in-4°. Henri Pantaleon en a donné une verſion en allemand; & a continué en latin cette hiſtoire juſqu'en 1562. Londorpius y a ajouté trois volumes & une Apologie de cette hiſtoire, Francfort, 1610. Perſonne n'a ſu mieux que Sleidan donner un air de vraiſemblance aux menſonges les plus révoltans. On voit combien il avoit en horreur Charles-Quint, dont il dénature toutes les actions. C'eſt néanmoins ce détracteur fanatique d'un ſi grand prince qu'ont ſuivi l'abbé Bérault dans ſon *Hiſt. Eccléſ.*, Linguet dans la continuation de l'*Hiſt. Univ. de Hardion*, & preſque tous les écrivains de ce ſiecle, où l'hiſtoire eſt devenue le jouet des préventions & des

petites vues de tous les genres. Cependant à travers les mensonges de Sleidan, la vérité réclame de tems en tems ses droits, & l'on s'apperçoit que l'esprit de secte ne l'a pas entiérement étouffée. Il y a des passages très-favorables aux Catholiques, ce qui a beaucoup déplu aux Protestans; & ces témoignages, d'autant plus précieux, qu'ils sortoient d'une plume stipendiée par les hérétiques, ont disparu dans les éditions données après la mort de l'auteur. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer l'édition de 1556 avec celle de 1653 (*voy.* Roverus PONTANUS & Laurent SURIUS). II *De Quatuor summis Imperiis*, 1711, in-8°. C'est un assez médiocre abrégé de l'Histoire Universelle. Gilles Struchius, & Conrard Samuel Schursfleich professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, & Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du 17e. siecle. Il a été traduit en françois, Paris, 1757, in-8°. III. Une Traduction en latin des *Mémoires* de Philippe de Comines, qui n'est pas toujours fidelle, Strasbourg, 1545, in-8°. IV. *Abrégé* en latin *de la Chronique* de Froissard, Paris, 1562. V. Traduction de la *Grande Monarchie* de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelloit Paul Jove & Sleidan *ses menteurs*, parce que le premier avoit dit trop de bien de lui, & le second trop de mal.

SLINGELAND, (Jean-Pierre) peintre, né à Leyde en 1640, mourut en 1591. Eleve du célebre Gérard Dow, il suivit de près son maître. Ses ouvrages sont d'un fini admirable: mais sa lenteur à opérer a répandu un peu de froid & de roideur dans ses figures; un tableau l'occupoit des années entieres.

SLOANE, (le chevalier HANS) naquit à Killileah, dans le comté de Down en Irlande, l'an 1660, de parens Ecossois. Dès l'âge de seize ans, il avoit fait des progrès considérables dans l'histoire naturelle & dans la physique. Il se perfectionna par le commerce de Ray & de Boyle, & par un voyage en France, où Tournefort, du Verney & Lémery lui ouvrirent le riche trésor de leurs recherches. De retour en Angleterre, le fameux Sydenham se fit gloire de l'avancer dans la médecine. Le duc d'Albemarle ayant été nommé, en 1687, vice-roi de la Jamaïque, Hans Sloane l'y suivit en qualité de son médecin. Il revint à Londres en 1688, rapportant avec lui environ 800 plantes curieuses. Peu de tems après on lui donna l'importante place de médecin de l'hôpital de Christ, qu'il remplit avec un désintéressement sans exemple. Il recevoit ses appointemens, en donnoit quittance, & les rendoit sur le champ pour être employés aux besoins des pauvres. Il établit le Dispensatoire de Londres, où les pauvres, en achetant toutes sortes de remedes, ne paient que la valeur intrinseque des drogues qui y entrent. Le roi George II le choisit en 1727 pour son premier médecin, & la société royale pour son président à la place de Newton. Ce digne citoyen, âgé de 80 ans, se

retira en 1740 dans sa terre de Chelsea, où il s'occupoit à répondre à ceux qui venoient le consulter, & à publier des remedes utiles. Il mourut dans cette terre en 1753, à 93 ans. Il étoit grand & bien fait. Ses manieres étoient aisées & libres; sa conversation gaie, familiere & obligeante. Lorsqu'il étoit appellé auprès des malades, rien n'étoit égal à l'attention avec laquelle il observoit jusqu'aux moindres symptômes de la maladie. C'étoit par ce moyen qu'il se mettoit en état d'en porter un pronostic si sûr, que ses décisions étoient des especes d'oracles. A l'ouverture des cadavres de ceux qui mouroient, on trouvoit presque toujours la cause de mort qu'il avoit indiquée. On lui doit d'avoir étendu l'usage du quinquina, non-seulement aux fievres réglées, mais à un grand nombre de maladies, sur-tout aux douleurs dans les nerfs, aux gangrenes qui proviennent de causes internes, & aux hémorragies. On a de lui: I. Un *Catalogue* latin *des Plantes de la Jamaïque, de Madere, de la Barbade, de Nevis & de St.-Christophe*, in-8°, 1696. II. Un *Voyage aux Isles de Madere, Barbade, St.-Christophe & la Jamaïque, avec l'Histoire naturelle de ces Isles*, in-fol. 2 vol. en anglois, dont le 1*er.* tome parut en 1707, & le second en 1725. Cet ouvrage, aussi exact que curieux & intéressant, est orné de 274 figures. III. Une *Gigantologie*, ou Discours sur les Géans, qui a beaucoup contribué à détruire les contes qu'on débitoit sur cette matiere, & à décréditer les prétendues dépouilles de géans qu'on montre en tant d'endroits (*voyez* GOROPIUS). IV. Plusieurs Pieces dans les *Transactions Philosophiques*, & dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*. Sa bibliotheque étoit d'environ 50,000 volumes, presque tous livres de physique & de médecine, dont 347 contiennent des estampes coloriées avec soin, & 3516 manuscrits. Le *Catalogue* de son cabinet de curiosités, qui est en 3 vol. in-fol. & huit in-4°, contient 69,352 articles, avec une courte description de chaque piece. Il laissa cette riche collection au public, moyennant une somme que le parlement d'Angleterre donna en dédommagement à ses enfans.

SLODTZ, (René-Michel) né à Paris en 1705 & originaire d'Anvers, eut beaucoup de goût pour la sculpture, dont le talent paroissoit héréditaire dans sa famille. Après avoir remporté le second prix de cet bel art à l'académie de Paris, âgé seulement de 21 ans, il fut envoyé à Rome en qualité de pensionnaire. De retour à Paris, il fut reçu de l'académie, & nommé dessinateur de la chambre du roi en 1758. Le roi de Prusse, qui vouloit l'attirer à Berlin, lui fit faire les propositions les plus avantageuses; mais rien ne fut capable de l'enlever à sa patrie, qui le perdit peu de tems après, en 1764, à 59 ans. Cet habile homme s'étoit fait une maniere pleine de vérité & de graces. Les attitudes de ses figures étoient souples, ses contours coulans, ses draperies vraies,

ſes deſſins excellens. Les qualités qui font aimer l'homme, ornoient chez lui les talens qui font eſtimer l'artiſte. Il eut des amis même chez ſes rivaux, par ſes mœurs ſimples, par ſa probité exacte, par ſon caractere égal, doux & enjoué. Parmi ſes ouvrages on diſtingue : I. *S. Bruno* refuſant la mitre, dans l'égliſe de S. Pierre de Rome. II. Le *Tombeau* du marquis Capponi, dans l'égliſe de S. Jean des Florentins. III. Le *Tombeau* du cardinal d'Auvergne, à Vienne en Dauphiné. IV. Le *Tombeau* de M. Languet, curé de St.-Sulpice, dont la figure eſt à tous égards de la plus grande beauté. —— Sébaſtien SLODTZ, ſon pere, né à Anvers, mort à Paris en 1728, à 71 ans, & éleve de Girardon, s'étoit diſtingué dans le même art ; ainſi que ſon frere Paul-Ambroiſe, qui avoit été comme lui deſſinateur de la chambre du roi, & qui mourut en 1758.

SLUSE, (René-François WALTHER, baron de) de Viſé, petite ville du pays de Liege, étoit frere du cardinal de Sluſe, & du baron de ce nom, conſeiller-d'état de l'évêque de Liege. Il devint abbé d'Amay, chanoine & chancelier de Liege, & ſe fit un nom célebre par ſes connoiſſances théologiques, phyſiques & mathématiques. La ſociété royale de Londres le mit au nombre de ſes membres. Cet illuſtre érudit mourut à Liege en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Meſolabium & Problemata ſolida*, Liege, 1668, in-4° ; & *Diſſertatio de S. Servatio epiſcopo trajectenſi*, Liege, 1684, in-8°.

SLUSE, (Jean Gualtier, baron de) frere du précédent, né à Viſé l'an 1626, fut appellé à Rome par Jean Gualtier ſon oncle, ſecrétaire des brefs. Il s'y attira d'abord l'eſtime des perſonnes les plus diſtinguées. Clément IX le reçut au nombre de ſes prélats domeſtiques ; il ſuccéda enſuite à l'emploi de ſon oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, & le conſulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI l'éleva au cardinalat l'an 1686. Sa trop grande application aux devoirs de ſa charge & à l'étude, jointe à ſa complexion foible, avança la fin de ſes jours. Il mourut le 7 juillet 1687. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'eſprit, il l'étoit davantage par celles du cœur. Détaché des richeſſes, il ſe contenta de ſon patrimoine & des revenus de ſa charge, & refuſa conſtamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dreſſés ſont d'un ſtyle vif, & montrent combien il étoit verſé dans la diſcipline de l'Egliſe, l'Ecriture-Sainte & les ſaints Peres. Il avoit amaſſé une bibliotheque immenſe, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome, 1690, in-4°, avec le portrait du cardinal.

SMALCIUS, (Valentin) fameux Socinien, né en Thuringe, mort à Racovie le 14 décembre, en 1622, eſt auteur d'un traité contre la divinité de J. C., intitulé : *De Divinitate J. C.*, 1608, in-4°, traduit en polonois, en allemand & en flamand, & pluſieurs fois réfuté,

fûté, particulierement par Jean Cloppenburch, dans son ouvrage *Anti-Smalcius*, Franeker, 1652, in-4°.

SMERDIS, fils de Cyrus, fut tué par ordre de Cambyse, son frere, qui mourut quelque tems après, vers l'an 524 avant J. C. Alors un Mage de Perse prit le nom de Smerdis, & faisant accroire qu'il étoit frere de Cambyse, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, il se mit sur le trône : mais il prit tant de précautions pour cacher sa fourberie, que cela même la découvrit. Il se forma un complot, environ 6 mois après son usurpation, entre sept des principaux seigneurs de Perse, du nombre desquels étoit Darius, fils d'Hystaspes, qui régna après la mort de Smerdis. Cet usurpateur fut tué par les conjurés, & sa tête fut exposée au bout d'une lance.

SMIT, *voyez* SCHMIT, SCHMITH, SCHMIT & SMITS.

SMITH, (Thomas) né en 1512 dans la province d'Essex, & mort en 1577, fut secrétaire-d'état, sous le regne d'Edouard VI, & sous celui de la reine Elizabeth, qui l'employa en diverses ambassades & négociations importantes. On a de ce politique : I. Un *Traité* touchant la *République d'Angleterre*, in-4°, qu'on ne lit guere. II. *Inscriptiones Græcæ Palmyrenorum*, in-8°. III. *De Moribus Turcarum*, Oxford, 1672, in-12. IV. *De Druidum moribus*, in-8°. Tous ces ouvrages sont remplis d'érudition. Le dernier est le plus rare.

SMITH, (Richard) théologien Anglois, fut élevé à l'épiscopat par le pape Urbain VIII, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, & envoyé en Angleterre en 1625. N'ayant pas assez ménagé les Religieux qui étoient dans ce royaume, il souleva contre lui les Catholiques. Smith fut obligé l'an 1628 de se retirer en France. Deux Jésuites, Knot & Floïd, publierent deux *Ecrits contre le droit que les Evêques prétendoient avoir d'approuver les Réguliers* : droit que Smith avoit vainement réclamé en Angleterre. Ces deux livres furent censurés par Gondi, archevêque de Paris, par la Sorbonne, & par le clergé de France, qui manda les Jésuites & les obligea de les désapprouver. Malgré ce désaveu, le P. Floïd opposa deux autres ouvrages à ces censures. C'est à cette occasion que l'abbé de S. Cyran fit, avec l'abbé de Barcos son neveu, le gros livre, intitulé : *Petrus Aurelius*. Rich. Smith, qui avoit occasionné ces disputes, mourut à Paris en 1655. — Il y a eu un autre Richard SMITH, qui publia en 1550, contre Pierre Martyr, un écrit intitulé : *Diatriba de hominis justificatione* in-8°.

SMITH, (Jean) est un des premiers & des plus excellens graveurs en maniere noire. Il étoit Anglois, & mourut à Londres dans un âge avancé, au commencement de ce siecle. On a de lui beaucoup de *Portraits*, & des *Effets de Nuit* propres à son genre de gravure, rendus avec beaucoup d'intelligence. *La Magdelene à la lampe*, d'après Scalken, est un de ses plus beaux ouvrages. Scalken étoit son peintre favori.

SMITS, (Guillaume) né à Kevelaer dans la Gueldre Prussienne, en 1704, se fit Récollet, & s'appliqua avec le plus grand succès à l'étude de l'Ecriture-Sainte, sur laquelle il publia d'excellens *Commentaires* en plusieurs volumes in-8°. On y remarque, outre une grande connoissance des langues, une critique judicieuse & orthodoxe, beaucoup de zele contre les faux hermeneutes, les mesquineries grammaticales des Buxtorfs & d'autres massorettes, un talent distingué pour venger les anciennes versions des atteintes de la témérité ou de l'ignorance. Afin de perpétuer dans son ordre une étude si importante, il établit à Anvers un *Musée de Philologie sacrée* (voy. Van Hove). Il mourut dans cette ville, le 1 décembre 1770, âgé de 67 ans.

SMOLLET, (Thomas) né à Cameron en Ecosse en 1720, s'appliqua d'abord à la médecine, exerça fort peu de tems cette profession, & ne publia en ce genre qu'un *Traité sur les Eaux de Bath*, 1752. Mais il écrivit beaucoup sur l'histoire, la littérature, fit des romans & des pieces de théâtre. I. *Histoire complette d'Angleterre, depuis l'invasion de Jules-César, jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748*, Londres, 1757, 4 vol. in-4° en anglois: ouvrage que M. Targe a traduit en françois, Orléans, 1759-1764, 19 vol. in-12. Le traducteur l'a enrichi de notes instructives, où il redresse souvent les erreurs & les préventions de l'auteur. Il a même donné une *Continuation* jusqu'au traité de Paris, 1763, Londres, 1768, 5 vol. in-12. Smollet ne fait point dissimuler sa haine contre l'Eglise Catholique, il l'étend jusqu'à l'apôtre S. Augustin, auquel l'Angleterre doit les lumieres du Christianisme & l'abolition des mœurs barbares. II. *Recherches critiques*, Journ. littéraire, depuis 1755 jusqu'en 1763. III. *Abrégé de l'Histoire des Voyages*, par ordre chronologique, 7 vol. in-12. L'ouvrage dont celui-ci est l'abrégé, avoit été publié en anglois à Londres, par une société de gens-de-lettres. IV. Les romans *Roderic Randon*, 1748, 2 vol. in-12; *Williams Pickle*, 1751, 4 vol.; ils ont été traduits l'un & l'autre en françois; *Ferdinand, comte de Fathon*, & plusieurs autres. V. *Regicide* (Charles I), tragédie; les *Représailles*, comédie. Il a aussi traduit en anglois *Télémaque*, *Gilblas*, *Dom Quichotte*. Cet écrivain est mort en Italie le 21 octobre 1771.

SNELL DE ROYEN, (Rodolphe) *Snellius*, philosophe Hollandois, né à Oudewater en 1547, fut professeur en hébreu & en mathématiques à Leyde, où il mourut en 1613. On a de lui plusieurs ouvrages sur la géométrie, & sur toutes les parties de la philosophie, qui ne sont plus d'aucun usage. — Son fils, Willebrod Snell de Royen, né à Leyde en 1591, succéda à son pere en 1613 dans la chaire de mathématiques, & mourut à Leyde en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction: découverte qu'il avoit faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il en-

treprit aussi de mesurer la terre, par une suite de triangles, semblable à celle qu'ont employée depuis Picard & Cassini; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi: la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien; or cela ne se fait pas: les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs & leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point (voyez les *Observ. Philos.*, pag. 29, & l'art. CONDAMINE). Snell est auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont: I. L'*Eratosthenes Batavus, sive de Terræ ambitu, ejusque vera quantitate.* II. Le *Cyclometrium, sive de circuli dimensione.*, 1621, in-4°. III. *Tiphis Batavus, sive de Navium cursibus & re navali*, 1624, in-4°, &c. IV. *Traduction* en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam, 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, & l'on y découvre des vues dont des savans plus bruyans que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNELLAERTS, (Dominique) né à Anvers en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie & les langues, fut chanoine de la cathédrale de Gand & ensuite d'Anvers, & mourut dans cette dernière ville le 3 mars 1720. Son principal ouvrage est *Annotationes in Sanctum Jesu Christi Evangelium*, Anvers, 1724, in-4°. Commentaire écrit d'un style un peu pesant, mais assez pur: il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un Traité en faveur de la validité des ordinations angloises, matiere qu'il n'avoit pas bien approfondie, & dont il avoit en mourant défendu l'impression. *Voyez* COURAYER.

SNORRO, (*Sturlesonius*) illustre Islandois, d'une ancienne famille, fut ministre-d'état du roi de Suede, & de trois rois de Norwege. Une sédition l'obligea de se retirer en Islande, dont il fut gouverneur; mais en 1241, Gyssurus, son ennemi, le força dans son château, & le fit mourir. On a de lui: I *Chronicon Regum Norvegorum*, qui est utile pour cette partie de l'histoire du monde. II. Histoire de la philosophie des Islandois, qu'il a intitulée: *Edda Islandica.* M. Mallet l'a traduite en françois à la tête de son *Histoire de Danemarck*, 1756, 3 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. Nous en avons une édition par Resenius, Hanau, 1665, in-4°.

SNOY, (Renier) né à Ter-Gouw en Hollande, vers l'an 1477, alla étudier en médecine à Bologne, où il prit le bonnet de Docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré en Zélande, & à la cour de Jacques IV, roi d'Ecosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1 août 1537. On a de lui: I. Le *Psautier* de David avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoiqu'im-

primé plusieurs fois & traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendoit rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. II. Une *Histoire de Hollande en XIII Livres*, en latin, Roterdam, 1620, in-folio. Swertius l'a insérée dans ses *Annales rerum Belgicarum*. C'est une chronique qui ne renferme guere que des séditions, des batailles & des sieges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale & la médecine. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert SNOY, né à Malines en 1574, mort vers l'an 1638, qui a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses *Trophées du Brabant;* —— Ni avec Théodoric SNOY *ou* SONOI. *Voyez ce dernier mot.*

SNYDERS, (François) peintre & graveur, né à Anvers en 1587, mort dans la même ville en 1657, s'étoit d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; mais son goût le porta encore à représenter des animaux; personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses Chasses, ses Paysages & ses tableaux où il a représenté des Cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légere & assurée, ses compositions riches & variées, & son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étoient un peu grandes, Snyders avoit recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordens. Rubens à son tour recouroit quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent & paroissent être de la même main. Snyders a gravé un *Livre d'Animaux* d'une excellente maniere; on a aussi gravé d'après lui.

SOAN, (Jean) Jésuite Japonois, nommé communément Jean de *Gotto*, parce qu'il étoit de ce royaume, fut mis à mort pour la foi chrétienne, avec Paul Miki, & Jacques Kisai, également Japonois & Jésuites, sous la persécution de Taïcosama, l'an 1596. Un enfant de 12 ans qui voulut participer à la même couronne, & plusieurs Religieux de l'ordre de S. François, moururent également étendus en croix & percés avec des lances. Ils furent canonisés en 1597 par le pape Clément VIII. Ce furent là les prémices de cette multitude incroyable de martyrs qui illustrerent par leur foi & leur sang cette nouvelle Eglise: *Primitiæ martyrum apud Japoniæ gentes*, comme dit l'Eglise, dans l'office des trois premiers.

SOANEN, (Jean) fils d'un procureur au présidial de Riom en Auvergne, & de Gilberte Sirmond, niece du savant Jacques Sirmond, Jésuite, naquit à Riom en 1647. Il entra en 1661 dans la congrégation de l'Oratoire à Paris, où il prit le P. Quesnel pour son confesseur. Au sortir de l'institution, il enseigna les humanités & la rhétorique dans plusieurs villes de province. Consacré au ministere de la chaire pour lequel il avoit beaucoup de talent, il prêcha à Lyon, à Orléans, à Paris, & à la cour, les Carêmes de 1686 & de 1688. On récompensa ses succès par l'évêché

de Senez, en 1695. Son économie le mit en état de faire beaucoup de charités. Un pauvre s'étant présenté, & l'évêque ne se trouvant point d'argent, il lui donna sa bague; action qui fit beaucoup de bruit, & qu'une charité circonspecte eût peut-être évitée. La Bulle *Unigenitus* lui ayant paru un *Décret monstrueux*, il en appella au futur concile, & publia une *Instruction Pastorale*, dans laquelle il s'élevoit avec force contre cette constitution. Le cardinal de Fleury, voulant faire un exemple d'un prélat quesnéliste, profita de cette occasion pour faire assembler le concile d'Embrun, tenu en 1727. Le cardinal de Tencin y présida. Soanen y fut condamné, suspendu de ses fonctions d'évêque & de prêtre, & exilé à la Chaise-Dieu en Auvergne, où il mourut en 1740, âgé de 92 ans. Les Quesnélistes en ont fait un Saint. Sa retraite fut fort fréquentée; on le visitoit & on lui écrivoit de toutes parts. Il signoit ordinairement: *Jean, évêque de Senez, prisonnier de J. C.*, ignorant sans doute que la premiere vertu des disciples de J. C. est une humilité d'esprit & une soumission sincere aux décisions de son Eglise. On a de lui: I. Des *Instructions Pastorales*. II. Des *Mandemens*. III. Des *Lettres*, imprimées avec sa *Vie*, en 2 vol. in-4°, ou 8 vol. in-12, 1750. Ce recueil auroit dû être élagué pour l'honneur du prélat, même considéré comme écrivain; mais ceux qui le faisoient, croyoient tout précieux. On a imprimé sous son nom, en 1767, 2 vol. in-12 de *Sermons*; mais quelques-uns doutent qu'ils soient de lui.

SOARDI, (Victor-Amédée) né d'une famille distinguée de Turin, dont son pere étoit gouverneur, eut pour parrain le roi Victor-Amédée, & reçut une excellente éducation qui le fit entrer dans le monde avec beaucoup de connoissances & d'avantages. Il excelloit dans plusieurs arts, sur-tout dans les exercices militaires, & se trouvoit de toutes les compagnies brillantes où il étoit estimé & recherché. Un jour, fatigué des divertissemens du carnaval, de retour chez lui il réfléchit sur la frivolité & la pénible jouissance de ces plaisirs, fit une retraite chez les Peres de la Mission, & pour se soustraire à la sollicitation de ses parens, alla s'engager à Paris dans la congrégation de S. Lazare en 1735. Il tourna dès-lors tout l'effor de son génie vers la Religion, & enseigna la théologie au séminaire de S. Firmin, travaillant en même tems à un ouvrage profond & très-important à la hiérarchie de l'Eglise, intitulé: *De Supremâ Romani Pontificis authoritate hodierna Ecclesiæ Gallicanæ doctrina*, Avignon, 1747, 1 vol. in-4°, dont M. de Buininck, conseiller de l'électeur Palatin, a donné une nouvelle édition, Heidelberg, 1793, avec une Préface intéressante & une Epître dédicatoire au pape Pie VI. Dans ce livre plein d'érudition & d'une sage critique, Soardi montre que la doctrine actuelle du clergé de France n'est point du tout opposée, mais au contraire très-

favorable à l'autorité du pape, & que, dans la pratique surtout, ce clergé semble regarder la fameuse déclaration de 1682 comme non avenue. Un observateur rapprochant l'époque de la déclaration avec celle de la révolution, voit dans les événemens un contraste qui prête plus d'une matiere à des réflexions utiles. Il voit après la révolution d'un siecle, le respectable clergé du royaume très-chrétien, persécuté, dépouillé, exilé par les suites de ce même richérisme, auquel peut-être sans le vouloir & sans s'en douter, il avoit cru devoir accorder quelque chose dans des tems difficiles, par déférence pour les volontés d'un monarque absolu, & les instances d'une magistrature qui n'avoit pas encore dévoilé tout le plan de ses opérations. Il voit ce même clergé se jeter sans réserve entre les bras du chef de l'Eglise; demander, attendre ses décisions, les accepter comme des décrets irréfragables, les prendre pour fondement des instructions adressées aux peuples, & de la juste réclamation de leurs sieges envahis; promener la profession pratique de cette doctrine dans toutes les régions de l'Europe, confondre par les paroles, les écrits, l'exemple, & l'aspect seul de leurs personnes, les richéristes des pays étrangers; effacer, ou si l'on veut, expier toutes les traces d'une Déclaration qui peut-être avec d'autres causes a concouru pour sa part à préparer la démocratie acéphale qui désole l'Eglise de France (*voy.* INNOCENT XII & SFONDRATI). Le parlement de Paris, puissamment sollicité par les amis d'un prélat accusé par l'auteur d'avoir altéré la *Défense de la Déclaration du Clergé* par Bossuet, a supprimé l'ouvrage de Soardi par un arrêt du 25 juin 1748; mais il n'a sans doute pas prétendu déroger par-là aux très-bonnes raisons de l'auteur (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 décembre 1790, p. 541), » En général, » dit un critique, on ne peut » regarder comme étant réellement & totalement de Bossuet, que les ouvrages imprimés de son vivant: parce » que les papiers de ce grand » homme ont passé par les » mains des Bénédictins Jansénistes des Blancmanteaux, » qui les tenoient de l'évêque » de Troyes, dévoué à la » secte » (*voyez* le QUEUX). Le style de Soardi est clair, pur, attachant. Il mourut à Avignon en 1752.

SOARÉ, (Cyprien) *Soarius*, Jésuite-Espagnol mort à Placentia en 1593 à 70 ans, est auteur d'une *Rhétorique* en latin à l'usage des colleges, pleine de bonnes regles, & d'exemples cités avec choix. On en a un *Abrégé*, Paris, Cramoisi, 1674, in-12.

SOAREZ, (Jean) évêque de Conimbre & comte d'Arganel, de l'ordre des Augustins, parut avec éclat au concile de Trente, & mourut en 1580. On a de lui des *Commentaires* sur les *Evangiles de S. Matthieu, de S. Marc & de S. Luc.*

SOBIESKI, (Jean) roi de Pologne, & l'un des plus grands guerriers du 17e. siecle, obtint les places de grand-maréchal & de grand-général

du royaume. Il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques & sur les Tartares, & par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célebre bataille de Choczin, le 11 novembre 1673. Les ennemis y perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui mériterent la couronne de Pologne en 1674. Son courage parut avec gloire au siege de Vienne en 1683 (*voyez* CHARLES V de Lorraine). Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Culenberg, avoit mis son armée en priere, & servi lui-même la Messe dans l'église des Camaldules, priant tout le tems, les bras étendus en forme de croix. *C'est-là*, a dit un guerrier chrétien, *que le grand-visir a été battu.* Les Turcs abandonnerent leurs tentes, leurs bagages, & jusqu'au grand étendart de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape. Il écrivit à la reine sa femme, qu'il avoit trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connoît assez cette lettre, dans laquelle il lui dit: » Vous ne direz pas de moi ce » que disent les femmes Tar- » tares, quand elles voient » entrer leurs maris les mains » vides : *Vous n'êtes pas un* « *homme, puisque vous revez* » *nez sans butin* ». Le lendemain 13 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : *Il fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean*; paroles qui avoient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, & à Don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des Chrétiens, dont il étoit un des plus heureux défenseurs. Il avoit cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit & renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art & de la force. A la journée de Barkan, peu après le siege de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très-maltraitées, & eussent été entiérement défaites sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre & ramena la victoire. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, & avoit autant d'esprit que de bravoure, & de zele pour la Religion, qu'il aimoit & pratiquoit avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisoit plus de cas que les Lecteurs; il y avoit cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde.

SOCIN, (*Marianus*) naquit à Sienne en 1401, & professa le droit canon dans sa patrie, avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467. — Son fils, Barthélemi SOCIN, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, & laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son pere, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN, (Lélie) auteur de la secte Socinienne, ou, si l'on

veut, reſtaurateur de la ſecte Arienne, arriere-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, & fut deſtiné par ſon pere à l'étude du droit. Le ſyſtême des Proteſtans qui réduiſoit tout à l'Ecriture-Sainte, expliquée par *l'eſprit privé*, enhardit Socin à pouſſer la réforme plus loin, & quelque tort qu'il eût dans la choſe même, il faut convenir que le principe ſuppoſé, il raiſonnoit juſte (*voyez* KAPRINAI, LENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS). Il aſſiſta en 1546 à une conférence tenue à Vicence, où la deſtruction du Chriſtianiſme fut réſolue (*voyez* OCHIN), & concentra ſes efforts à renouveller l'arianiſme, & à ſapper la Religion par ſes fondemens, en attaquant la Trinité & l'Incarnation. Il ſoutint néanmoins la Préexiſtence du Verbe & ſon éternité, ainſi que celle du St.-Eſprit, contre leſquelles ſon neveu (*voyez l'article ſuivant*) ne tarda pas à s'élever. Du reſte, il dogmatiſa d'abord avec réſerve. Calvin lui donna de bons conſeils à ce ſujet en 1552. Socin profita de ces avis, & plus encore du ſupplice de Servet. Il ne découvrit ſes erreurs qu'avec beaucoup d'artifices & de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, & mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques Ecrits, pleins de ſubtilités dialectiques (*voyez* CRELLIUS). A l'entendre, le dogme de la Trinité ne ſeroit qu'un aſſemblage de mots ſans idées, tandis que la Foi Chrétienne ne préſente pas de myſtere qui ſoit défini d'une maniere plus préciſe & plus aſſurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, ſans qu'on apperçoive l'écart. Si l'hérétique veut ſe déguiſer, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le pourſuit dans tous les faux-fuyans, le ſerre de près, & ne quitte pas priſe qu'il ne ſe ſoit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'eſt donc pas un compoſé de mots, mais un aſſemblage de vérités bien exprimées, dont il réſulte des idées préciſes, malgré la profondeur du myſtere qu'elles repréſentent. » Il ne faut pas » demander toujours, dit le » célebre Leibnitz, ce que » j'appelle des *notions adéqua-* » *tes*, & qui n'enveloppent » rien qui ne ſoit expliqué; » puiſque même les qualités » ſenſibles, comme la chaleur, » la lumiere, la douceur, ne » nous ſauroient donner de » telles notions. Ainſi convenons que les myſteres reçoivent une explication; mais » cette explication eſt imparfaite. Il ſuffit que nous ayons » quelque intelligence analogique d'un myſtere tel que » la Trinité & l'Incarnation, » afin qu'en les recevant nous » ne prononcions pas des paroles deſtituées de ſens. Mais » il n'eſt pas néceſſaire que l'explication aille auſſi loin qu'on » pourroit le ſouhaiter, c'eſt-à-» dire, qu'elle aille juſqu'à la » compréhenſion & au comment ». *Diſc. ſur la conformité de la Foi avec la Raiſon.*

SOCIN, (Fauſte) neveu du précédent, un des grands promoteurs de la ſecte qui porte

ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure aussi-bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; & pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie & l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique & religieux du reste de l'Europe étoit ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il étoit à Lyon, n'étant âgé que de 20 ans, il apprit la mort de son oncle, & alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour & se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo Servatore*; se retira en 1579 en Pologne, y composa le livre *De Magistratu* contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligerent de quitter Cracovie, & de se réfugier chez un seigneur Polonois. Il se maria & perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple irrité contre lui pilla ses manuscrits & son meuble en 1598; & ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, & dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendoit que les Ariens avoient trop donné à J. C., & nia nettement la Préexistence du Verbe. Il étoit forcé d'avouer que l'Ecriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disoit que ce n'étoit pas dans le même sens qu'au Pere; & que ce terme, appliqué à J. C., signifie seulement que le *Pere*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, & l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges & des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Ecriture pour l'ajuster à ses erreurs, & détruire un mystere sur lequel repose tous les dogmes des Chrétiens, & dont la connoissance, bien loin de vexer l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumieres en nous instruisant plus particuliérement de l'essence & des propriétés de la nature divine. » Si en » Dieu il n'y avoit qu'une per- » sonne, dit un théologien de » ce siecle, peut-être qu'on » disputeroit davantage, & » que les esprits contentieux » s'accommoderoient moins de » ce dogme que de celui de la » Trinité. Les Juifs, qui ne » reconnoissent pas la Trinité, » ne peuvent expliquer un » grand nombre de passages de » l'Ancien-Testament, sur les- » quels ils se tourmentent beau- » coup. Philon dit que Dieu » seul peut comprendre le sens » de cette espece de consulta- » tion qu'on lit dans la Genese: » *Faciamus hominem ad imagi- » nem & similitudinem nostram.* » Quelques auteurs ont ob- » servé que l'ignorance de ce » mystere a produit plusieurs » contestations & un grand » nombre d'erreurs parmi les » philosophes de l'antiquité. » Ces raisonneurs ne pouvoient » se figurer que Dieu, de » toute éternité, ait pu être

» heureux ſans rien produire, » & ſans chercher une diver- » ſion à ſa ſolitude, & à ſon » prétendu ennui. Cette idée » étoit ridicule ſans doute, » mais la connoiſſance de la » Trinité les en auroit guéris; » Ariſtote n'auroit point placé » la complaiſance de Dieu dans » l'éternité du monde, ni Dé- » mocrite dans des courſes » continuelles après les atômes, » ni Héraclide dans les diffé- » rens plans de la création, ni » Pythagore dans une multi- » tude infinie d'amours tranſ- » formés en une unité ſimple, » ni Hermogene dans l'éter- » nité d'une matiere préexiſ- » tante, ni les Thalmudiſtes » dans la production & l'anéan- » tiſſement ſucceſſifs de plu- » ſieurs mondes. Toutes ces » imaginations s'évanouiſſent » par les leçons de la foi, qui » nous apprend que le Fils fait » de toute éternité l'objet des » complaiſances du Pere, que » le Saint-Eſprit eſt le lien qui » les unit, & en même tems » une perſonne ſubſiſtante; » que malgré l'unité de nature, » la multiplicité des perſonnes » forme en Dieu une eſpece » de ſociété eſſentielle, indi- » viſible, ineffable, auſſi in- » time que lui-même. Delà » l'attachement que Platon a » marqué pour ce dogme ſu- » blime, dont il paroit néan- » moins n'avoir pas eu des » idées fort préciſes ». Socin anéantit la Rédemption de J. C., & réduit ce qu'il a fait pour ſauver les hommes, à leur avoir enſeigné la vérité, à leur avoir donné de grands exemples de vertu, & à avoir ſcellé ſa doctrine par ſa mort. Le péché originel, la grace, la prédeſtination paſſent chez cet impie pour des chimeres. Il regarde tous les Sacremens comme de ſimples cérémonies ſans aucune efficace. Il prend le parti d'ôter à Dieu les attributs qui paroiſſent choquer la raiſon humaine, & il forme un aſſemblage d'opinions qui lui ſemblent plus raiſonnables, ſans ſe mettre en peine ſi quelqu'un a penſé comme lui depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme. Il mourut en 1604, dans le village de Luclavie, près de Cracovie, où il s'étoit retiré pour ſe dérober aux pourſuites des Catholiques & des Proteſtans réunis contre un ennemi commun. Il étoit dans ſa 65e. année. La ſecte ſocinienne, bien loin de mourir ou de s'affoiblir par la mort de ſon chef, devint conſidérable par le grand nombre de perſonnes de qualité & de ſavans qui en adopterent les principes. Les Sociniens furent aſſez puiſſans pour obtenir dans les dietes de Pologne la liberté de conſcience; mais divers excès qu'ils commirent contre la Religion & l'Etat, les firent enfin chaſſer en 1658. Les cendres de Socin furent déterrées, menées ſur les frontieres de la petite Tartarie, & miſes dans un canon, qui les envoya dans le pays des infideles. Les Sociniens fugitifs ſe retirerent en Tranſylvanie. Ils ſont fort déchus; en 1778 toute la ſecte concentrée dans cette province ne paſſoit pas les 600 têtes. Mais ſi on conſidere que le déiſme eſt une branche très-naturelle de cette héréſie, que l'athéiſme moderne (ſi on en croit le Dictionnaire Encyclopédique)

en découle d'une maniere également sûre (*voyez* SERVET); on croira que cette hérésie est une des plus fécondes & des plus redoutables qui aient jamais existé : d'ailleurs, Lélie Socin & le fameux Ochin assisterent avec d'autres Sociniens à la fameuse conférence de Vicence en 1546, où se forma contre le Christianisme une conjuration, dont nous ne voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliotheque des Freres Polonois* (nom donné aux Sociniens en Pologne), il étoit difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliotheque*, qui est en 9 tomes in-fol. 1656 & suiv.

SOCOLOVE, (Stanislas) théologien Polonois, chanoine de Cracovie, & prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers Evangélistes, & d'autres ouvrages de controverse & de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de *Jérémie*, patriarche de Constantinople, sous ce titre : *Censura Ecclesiæ Orientalis de precipuis nostri seculi Hæreticorum dogmatibus, è greco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque & d'une sage-femme, appellée Panagerete, naquit à Athenes l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son pere, & l'histoire fait mention de trois de ses statues représentant les Graces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célebre Archelaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, & se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit, l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, & la quantité d'or & d'argent qu'on y portoit : *Que de choses*, disoit-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin !* car les vertus & les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent pas avec emphase, & si elles ne servent pas à constater leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau.* Il se piquoit cependant d'être propre sur lui & dans sa maison. Il dit un jour à Antisthene, qui affectoit de se distinguer par des habits sales & déchirés, qu'*à travers les trous de son manteau & de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité.* Une des qualités par lesquelles Socrate cherchoit le plus à s'illustrer, étoit une grande tranquillité d'ame. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion : *Je te frapperois*, lui dit-il, *si je n'étois pas en colere.* Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant : *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque.* Une autre fois, ses amis étant éton-

nés de ce qu'il avoit souffert, sans rien dire, un coup de pied d'un insolent: *Quoi donc!* leur dit-il, *si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en justice?* Un jour Xantippe sa femme, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont sa colere étoit capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, & il ajouta: *Il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.* Il ne faut pas douter, au reste, que ses reparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très-vif (*voyez* EPICTETE). Le desir de se distinguer le portoit quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortoit un jour du théâtre, Socrate forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite: *C'est*, répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule*: espece de calembourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenoit debout des jours entiers dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupieres & sans détourner les yeux du même endroit. Il marchoit en plein hiver nu-pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues & les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point, qu'il n'eût versé dans le puits la premiere cruchée d'eau qu'il en tiroit. Parmi ses disciples on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, &c. Ce ne seroit pas bien connoître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent à ses disciples. Des hommes superficiels, admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon étoit, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connoissoit, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuemens qui le prenoient lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'étoit adopter les contes des augures & des aruspices (*voyez* le traité anglois de M. Nares, *Essai sur le Démon de Socrate*, Londres, 1782). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mysteres de la nature, & c'est en quoi il montra de la prudence; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, & la *Secte Ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, & par une vie pure; mais cette notion générale pour être bien développée & produire des effets proportionnés à son importance, demandoit des lumieres que le philosophe n'avoit pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables; mais dans le tems qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas sur lui-même. Il s'expliquoit avec une indiscrétion qui tenoit de la révolte sur la religion & sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, & d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis: ils enga-

gerent Ariſtophane à le jouer ſur le théâtre. Le poëte leur prêta ſa plume, & ſa piece, pleine de plaiſanteries fines & ſaillantes, accoutuma inſenſiblement le peuple à le mépriſer. Il ſe préſenta Anitus & Melitus, qui l'accuſerent d'athéiſme & de corrompre la jeuneſſe, au-lieu de l'inſtruire : quant à la premiere de ces accuſations, voyez MELITUS; & pour ce qui eſt de l'autre, il faut convenir qu'elle n'eſt que trop analogue aux mœurs de ces anciens ſages (voyez le chap. 1 de l'*Epît. aux Rom.* & divers articles des philoſophes dans ce Dictionnaire). Liſias, qui paſſoit pour le plus habile orateur de ſon tems, lui apporta un diſcours travaillé, pathétique, touchant, & conforme à ſa ſituation, pour s'en ſervir auprès de ſes juges. Socrate plein d'orgueil & de la ridicule ſuffiſance, répondit que *ce diſcours étoit peu convenable à la grandeur d'ame & à la fermeté digne d'un ſage.* Il défendit ſa cauſe d'une maniere inſultante. Il répondit à ſes juges, qui lui laiſſoient le choix de la peine qu'il croyoit mériter : » Qu'il mé» ritoit d'être nourri le reſte » de ſes jours dans le Prytanée, » aux frais de la république »; honneur qui, chez les Grecs, paſſoit pour le plus diſtingué. Cette réponſe révolta tellement tout l'aréopage, que l'on réſolut ſa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatiſme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ſes juges : *Et Eux*, répliqua-t-il, *ſont été par la nature.* On ordonna qu'il boiroit du jus de ciguë. Il but la coupe avec cette oſtentation d'indifférence dont il avoit fait parade dans les différens événemens de ſa vie; ce fut l'an 400 avant J. C. Il étoit alors âgé de 70 ans. Ses dernieres paroles, malgré la préſomptueuſe application qu'il en faiſoit à lui-même, ſont remarquables, & ne plairont pas aux philoſophes de nos jours. » Au ſortir de cette vie s'ou» vrent deux routes, dit-il, » l'une mene à un lieu de ſup» plices éternels, les ames qui » ſe ſont ſouillées ici-bas par » des plaiſirs honteux & des » actions criminelles; l'autre » conduit à l'heureux ſéjour des » dieux, celles qui ſe ſont con» ſervées pures ſur la terre, & » qui dans des corps humains » ont mené une vie divine ». Après ces belles paroles, Socrate oubliant ſa gravité & ſa conſtance, qui chez tous les philoſophes n'ont qu'un tems, ordonna à ſes amis de ſacrifier un coq à Eſculape. Malgré ce dénouement, tout au moins ridicule, & tant d'autres anecdotes de ſa vie, Socrate a paſſé pour un modele de vertu; mais l'illuſion n'a pas été générale. Platon l'accuſe d'inconſtance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie & d'adultere. Ariſtophane nous apprend qu'il marchoit avec autant d'orgueil que d'oſtentation, lançant de tous côtés des regards menaçans. Il répétoit ſans ceſſe, juſqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne ſavoit rien; cependant il vouloit qu'on eût recours à lui comme à un oracle, ſemblable à ceux dont parle l'Ecriture, *qui malignement s'humilient*, &

*dont le cœur eſt rempli de menſonge.* Que dire de ſon libertinage jamais aſſouvi ? Quoiqu'il eût deux femmes, il voyoit des courtiſannes, & principalement une certaine Théodora. Il s'enivroit fréquemment. Son amour pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de ſon ſiecle, le rendoit mépriſable aux yeux des gens les moins délicats ſur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le juſtifier ſur ce point. Après cela il faut convenir, que ſi Socrate a été déclaré *l'homme le plus ſage de la Grece* par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du menſonge, ou qu'il n'y avoit point un vrai ſage dans toute la Grece (*voyez* COLLIUS, EPICTETE, LUCIEN, SÉNEQUE, SOLON, STILPON, ZÉNON, &c.) Cependant les Athéniens toujours volages & agités par l'amour de la nouveauté, ſe tournerent bientôt contre les accuſateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple; *voyez* ARISTIDE, PHOCION, &c.), & joignant la folie à l'inconſtance, lui éleverent une ſtatue de bronze, & lui dédierent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques *Lettres*, recueillies par Allatius, avec celles des autres philoſophes de ſa ſecte, Paris, 1637, in-4°.

SOCRATE, le *Scholaſtique*, naquit à Conſtantinople, au commencement du regne du grand Théodoſe, vers l'an 380. Il étudia la grammaire ſous deux fameux profeſſeurs païens, & fit des progrès qui annonçoient beaucoup de talens. Il s'appliqua à l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, & entreprit de continuer celle d'Euſebe de Céſarée, en reprenant à l'Arianiſme, qu'Euſebe n'avoit touché que fort légérement. L'Hiſtoire de Socrate, diviſée en VII livres, commence à l'an 306, & finit en 439 : ainſi elle renferme ce qui s'eſt paſſé pendant 134 ans. Son ſtyle n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteſte qu'il s'eſt donné beaucoup de peine pour s'inſtruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins pluſieurs auxquels on ne peut ajouter foi (*voyez* PAPHNUCE). Il n'étoit que laïque, & peu verſé dans les matieres de théologie. Il parle ſouvent des Novatiens d'une maniere avantageuſe. Ce n'eſt pas qu'il fût engagé dans leur ſchiſme ; mais il faiſoit trop de cas de leurs belles qualités apparentes. » Socrate, dit Tillemont, ne ſemble pas avoir » aſſez connu les coutumes & » la doctrine de l'Egliſe ; ce » qui ſeroit peut-être tolérable » dans un laïque, s'il n'avoit » voulu parler ſi ſouvent des » choſes ſur leſquelles il n'étoit » pas aſſez inſtruit, & même » en parler ſur le ton d'un » cenſeur & d'un juge. C'eſt » pour cela que Photius aſſure » qu'il n'étoit point exact dans » le dogme.... Socrate, dit » encore le même auteur, ne » ſemble pas avoir ſu diſtinguer les écrits & les perſonnes qui méritoient ſa confiance. C'eſt pour cela qu'il » ſe trouve tant de fauſſetés » dans ſon Hiſtoire ». On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve ſon *Hiſtoire* dans le Recueil des Hiſtoriens Eccléſiaſtiques de Valois, Cam-

bridge, 1720, 3 vol. in-fol. Christophorson l'a traduite en latin, & Cousin en françois. *Voyez* SOZOMENE.

SOÉMIAS, (Julie) fille de Julius Avitus, & mere de l'empereur Héliogabale, étoit d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévere, & Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Devenue veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur, Masa leur mere les emmena l'an 217 à Emese. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias & sa mere furent admises au sénat, où elles donnoient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste; Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames Romaines. Ses folies & celles de son fils irriterent les citoyens de Rome; on encouragea les Prétoriens à se soulever, & ils trancherent la tête à l'un & à l'autre en 222.

SOGDIEN, 2e. fils d'Artaxercès-Longuemain, ne put voir sans jalousie Xercès, son frere aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J. C., & s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Son regne ne fut que d'environ 7 mois.

SOHÊME, frere de Ptolomée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode-le-Grand, qui lui avoit donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire sa paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Mariamne, avec ordre de la tuer, en cas qu'on le fît mourir à Rome. Il avoit donné un pareil ordre dans une circonstance semblable à Joseph, son beau-frere. Sohême ne garda point son secret, & eut le même sort que Joseph. *Voyez ce mot.*

SOISSONS, (Louis de Bourbon, comte de) grand-maître de France, fils de Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots & au siege de la Rochelle. Il commanda en Champagne les années 1635, 1636 & 1637, & défit au combat d'Yvoi les Croates qui entroient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, & le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, & défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'étoit un prince plein de feu & de courage, mais d'un esprit médiocre & défiant, & facilement irritable.

SOLANDER, (Daniel) docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en Suede dans la province de Nordland, où son pere étoit prédicant, fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, & de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné, son maître, qui conseilla à son pere de l'envoyer en Angleterre. En 1768, M. Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagere de 400 liv. sterlings, outre la promesse que sa

place au Musée lui seroit conservée pendant le voyage. Après une absence de trois ans, il revint en 1771, & mourut à Londres en 1782. Il employoit tous les jours une partie de son tems à mettre en ordre la collection des plantes de son ami Banks, & à les décrire. Il doit y avoir mille planches de figures de plantes rapportées de la mer du Sud, desquelles il n'y a encore que 600 de gravées. Excepté quelques petits écrits épars dans les mémoires des sociétés savantes, il n'a rien donné que la *Description* imprimée in-4° avec figures, à Londres, de la collection des pétrifications trouvées dans la province de Hampshire, & dont Gustave Brander fit présent au Musée Britannique. Il paroît que Solander étoit le plus modéré & le plus réservé de tous les bruyans hommes, qui dans ces dernieres années, ont visité l'isle d'Otahiti & d'autres plages, dont les habitans n'ont pas eu à se louer. Il est à croire que les mœurs suédoises, une éducation dure & mâle, dans un pays où la corruption du siecle a fait peu de progrès, ont contribué à éloigner Solander de la violence & de la lubricité de ses covoyageurs.

SOLEIL : les Païens distinguoient cinq Soleils, ou plutôt ils avoient donné au Soleil cinq générations différentes ; la plus raisonnable étoit celle qui le faisoit fils de Jupiter, étant effectivement le plus bel ouvrage du Créateur, mais ce Jupiter ne créoit point. Les Païens attribuoient au Soleil du sentiment & des connoissances. Delà ces beaux vers de Virgile :

*Solem quis dicere falsum*
*Audeat? ille etiam cæcos instare tumultus*
*Sæpè monet, fraudemque & aperta tumescere bella.*

La plus excusable idolâtrie est celle qui avoit le Soleil pour objet : c'étoit celle des Sabaïtes (*voyez* THARÉ). On a une très-belle *Hymne au Soleil* par l'abbé de Reyrac (*voy. ce mot*).

SOLEISEL, (Jacques de) gentilhomme du Forez, naquit en 1617 dans une de ses terres, nommée *le Clapier*, proche la ville de St.-Etienne, & mourut en 1680, à 63 ans, après avoir formé une célebre académie pour le manege. On a de lui quelques ouvrages ; le plus estimé est intitulé : *Le Parfait Maréchal*, 1754, in-4°. Il y traite de tout ce qui concerne les chevaux, & sur-tout de leurs maladies, & des remedes qu'on peut y apporter. Il a donné aussi une édition de la *Méthode de dresser les Chevaux* de Cavendisch, augmentée & perfectionnée.

SOLIGNAC, (Pierre-Joseph de la Pimpie, chevalier de) né à Montpellier en 1687, d'une famille distinguée, alla de bonne heure à Paris, & se fit connoître à la cour, qui lui donna une commission honorable pour la Pologne. Il eut occasion d'être connu du roi Stanislas, qui le prit chez lui, moins comme son secrétaire, que comme son ami. Il suivit ce prince en France, lorsqu'il vint prendre possession de la Lorraine, & il devint secrétaire de cette province, & secrétaire perpétuel de l'académie

démie de Nanci. Il mourut en 1773. Le chevalier de Solignac est connu dans la république des lettres par divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Histoire de Pologne*, en 5 vol. in-12. Cet ouvrage, qui n'est point achevé, est bien écrit; mais l'auteur, dont les vues sont partout parfaitement sages, équitables, impartiales, ne semble pas avoir eu les documens nécessaires pour remplir cette tâche avec un plein succès. II. *Eloges historiques du Roi Stanislas*. L'auteur avoit composé la *Vie* de ce prince, mais elle n'a pas encore paru : l'abbé Proyart l'a prévenue par l'*Histoire* de ce monarque. III. Divers morceaux de littérature, dans les *Mémoires* de l'académie de Nanci.

SOLIMAN I, s'étant sauvé de la bataille d'Ancyre, fut proclamé empereur des Turcs à la place de Bajazet son pere, en 1402, par les troupes qui étoient restées en Europe. Il releva l'empire Ottoman, dont il reconquit une partie, du vivant même de Tamerlan. Son amour pour les plaisirs ternit sa gloire & causa sa perte. Il fut détrôné en 1410 par son frere Musa, & tué en allant implorer la protection de l'empereur de Constantinople, dans un village entre cette ville & Andrinople.

SOLIMAN II, empereur Turc, étoit fils unique de Sélim I, auquel il succéda en 1520. Gazeli Beg, gouverneur de Syrie, se révolta au commencement de son regne, & entraîna une partie de l'Egypte dans sa rebellion. Après l'avoir réduit par ses lieutenans, il acheva de détruire les Mameluks en Egypte, & conclut une treve avec Ismaël, sophi de Perse. Tranquille du côté de l'Egypte & de la Syrie, il résolut de tourner ses armes contre les Chrétiens. Il assiégea & prit Belgrade en 1521. L'année suivante il conçut le dessein d'assiéger l'isle de Rhodes, qui étoit depuis 212 ans entre les mains des chevaliers de S. Jean de Jérusalem. Résolu à cette entreprise, il leur écrivit une lettre très-fiere, dans laquelle il les sommoit de se rendre, s'ils ne vouloient tous passer par le fil de l'épée. Cette conquête lui coûta beaucoup de monde; mais enfin la ville, réduite aux dernieres extrémités, fut obligée de se rendre en 1522. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre la Hongrie, où il remporta, le 29 août 1526, la fameuse bataille de Mohacz sur les Hongrois : Louis II, leur roi, y périt (*voyez son article*). Le conquérant Turc prit Bude en 1529, & alla ensuite attaquer Vienne, qui soutint 20 assauts pendant l'espace de 20 jours; mais il fut obligé d'en lever le siege, avec une perte de 40 mille hommes. L'an 1534, il passa en Orient, & prit Tauris sur les Perses; mais ceux-ci le défirent bientôt après. Son armée eut le même sort, en 1565, devant l'isle de Malte, qu'elle avoit eu devant Vienne; mais il se rendit maître, en 1566, de l'isle de Chio, possédée par les Génois depuis 1346. Ce guerrier infatigable termina ses jours en Hongrie au siege de Sigeth, le 30 août 1566, à 76 ans, 3 jours avant la prise de cette place par les Turcs. Ce

prince étoit auſſi propre aux affaires de la paix, qu'à celles de la guerre, & d'une activité ſurprenante dans l'exercice des armes. Plus guerrier que Charles-Quint, il lui reſſembla par de grands exploits & des voyages continuels. C'eſt le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des François, & cette alliance a toujours ſubſiſté. Soliman ternit l'éclat de ſa gloire par ſa cruauté. Après la victoire de Mohacz, 1500 priſonniers, ſeigneurs pour la plupart, furent placés en cercle par ordre du ſultan, & décapités en préſence de l'armée victorieuſe. Cependant l'exact & ſincere Iſthuanfi ne parle pas de cette exécution, ce qui ſemble pouvoir la rendre douteuſe, quoique parfaitement aſſortie au naturel de Soliman. On l'a vu après la priſe de Belgrade, de Bude & d'autres villes, ordonner le maſſacre de la garniſon un moment après qu'il eut juré la capitulation. Cependant il étoit aſſez fidele obſervateur de ſa parole, quand la colere ou le fanatiſme de l'Alcoran ne le dominoit pas. Un air hautain & inflexible, un naturel farouche & barbare, ne l'empêcherent pas de montrer en bien des occaſions un eſprit ſain & judicieux. Qui croiroit qu'il connoiſſoit le caractere des nouvelles ſectes qui de ſon tems ravageoient les états chrétiens, mieux que tous les princes de l'Europe? Il écrivit à la reine de Hongrie, veuve de Jean Zaphol : « Qu'elle ne devoit » pas ſouffrir ces nouveautés » dans la Religion, qui en- » traîneroient ſa ruine & celle » du royaume; qu'elle avoit » devant les yeux les meurtres, » les ſéditions, les guerres ci- » viles, que cette ſecte mal- » heureuſe cauſoit en Alle- » magne; que ſi elle n'arrê- » toit pas ces nouveautés, en » rétabliſſant la religion de ſes » peres, il la priveroit de » ſa protection & ſe décla- » reroit ſon ennemi » (*voyez* LOUIS XIV, MORNAY, SOULIER). Salim II ſon fils lui ſuccéda.

SOLIMAN III, empereur Turc, fils d'Ibrahim, fut placé ſur le trône en 1687, après la dépoſition de Mahomet IV, à l'âge de 48 ans, & mourut le 22 juin 1691. C'étoit un prince indolent, & preſqu'imbécille, qui ſe laiſſa entiérement gouverner par ſon miniſtre Muſtapha Cuprogli.

SOLIMENE, (François) peintre, né en 1637, dans une petite ville, proche de Naples, mort dans une de ſes maiſons de campagne en 1747, avoit été deſtiné par ſon pere à l'étude des loix, dont il s'occupa pendant quelque tems; mais la nature le détermina à s'attacher à la peinture. Il réuſſiſſoit également dans tous les genres. Une imagination vive, un goût délicat & un jugement ſûr, préſidoient à ſes compoſitions; il avoit le grand art de donner du mouvement à ſes figures; il joignoit à une touche ferme, ſavante & libre, un coloris frais & vigoureux. On a de lui quelques Sonnets, qui peuvent le placer au rang des poëtes médiocres en ce genre.

SOLIN, (*Caïus-Julius Solinus*) grammairien latin, vivoit ſur la fin du 1*er.* ſiecle,

ou au commencement du second. On a de lui un livre intitulé: *Polyhiſtor*; & c'eſt pourquoi on l'appelle quelquefois en lui aſſociant le nom de ſon livre, *Solinus Polyhiſtor*. C'eſt une compilation de remarques hiſtoriques & géographiques ſur les choſes les plus mémorables de divers pays, où il y a des choſes curieuſes & utiles, mais beaucoup d'inexactes qui tromperoient des lecteurs peu inſtruits. On croit qu'il étoit Romain, parce qu'il parle ſouvent de Rome, comme de ſa patrie. On l'a ſurnommé *le Singe de Pline*, parce qu'il copie ſouvent ce naturaliſte. La plus ancienne édition de ſon *Polyhiſtor* eſt de Veniſe, 1473. Il a paru avec des Commentaires de Saumaiſe, Paris, 1629; Utrecht, 1689, 2 vol. in-fol.

SOLIS, (Antoine de) né à Alcala de Henarez, l'an 1610, mort en 1686, fut ſecrétaire de Philippe IV, & hiſtoriographe des Indes. Il a compoſé: I. Pluſieurs *Comédies*, Madrid, 1601, in-4°, dont le plan eſt confus, mais où les mœurs ſont reſpectées. II. Des Poéſies, 1716, in-4°, qui ſont animées des charmes de l'imagination; mais dont le bon goût n'a pas ſu écarter l'emphaſe & les images incohérentes. III. Une *Hiſtoire de la Conquête du Mexique*, Bruxelles, 1704, in-fol., & Madrid, 1748, dont nous avons une traduction en françois, par Citri de la Guette, in-4°, avec figures, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage eſt écrit avec feu & avec élégance; & on ne peut guere lui reprocher que quelques exagérations touchant la ſplendeur & la puiſſance des nations du Nouveau-Monde: défaut qui lui eſt commun avec d'autres écrivains de ſa nation, qui les premiers ont parlé de l'Amérique, ſans que pour cela on puiſſe les accuſer de mauvaiſe foi. « Les inexactitudes de ces hiſtoriens, dit » un critique, viennent moins » de l'envie de défigurer la » vérité, que d'un défaut de » grammaire & de l'abus des » mots. Pour décrire la police » imparfaite ou les arts groſſiers des Mexicains, ils employerent des termes qui ne » ſont applicables qu'à des nations infiniment plus avancées dans la civiliſation: or, » il n'y a pas de ſource d'erreurs plus commune & plus » féconde que d'appliquer à la » deſcription des mœurs ſauvages, les noms & les expreſſions dont on ſe ſert pour » déſigner les inſtitutions des » peuples polis. Dès qu'on a » donné au chef d'une petite » peuplade le nom de roi ou » d'empereur; le ſéjour qu'il » habite, doit s'appeller palais, & ſon petit cortege » prend le nom de cour. De » pareilles expreſſions donnent » aux choſes une importance » qu'elles n'ont pas; & l'imagination, égarée par la conformité des noms, confond » les objets qui cependant n'ont » entr'eux aucune reſſemblance. » Les écrivains poſtérieurs ont » imité le ſtyle des premiers: » lorſque Solis fait le portrait de Montézuma, décrit la ſplendeur de ſa cour, » les loix & la police de ſon » empire; on croiroit qu'il » parle du plus grand monarque & de la nation la plus

» civiliſée de l'Europe ». Robertſon & Paw, en voulant le redreſſer, ont donné dans des erreurs beaucoup plus graves. Solis avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique, & il ne reçut l'ordre de prêtriſe qu'à 56 ans.

SOLLERIUS *ou* SOLLIER ; (Jean-Baptiſte) né à Herſeau, village du territoire de Courtray, le 28 février 1669, ſe fit Jéſuite, & mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immenſe collection des *Acta Sanctorum*. On a de lui un *Traité des Patriarches d'Alexandrie*, & pluſieurs autres ouvrages.

SOLON, le ſecond des Sept Sages de la Grece, naquit à Athenes vers l'an 639 avant J. C. Pour acquérir les connoiſſances qu'il croyoit propres à un philoſophe & à un politique, il ſe mit à voyager dans toute la Grece. De retour dans ſa patrie, il la trouva déchirée par la guerre civile. Les uns vouloient le gouvernement populaire, les autres l'oligarchique. En flattant le petit peuple, Solon parvint à ſe faire nommer Archonte & ſouverain légiſlateur. Revêtu de cette dignité, il entreprit de voler les uns pour enrichir les autres. Il défendit qu'*aucun citoyen fût obligé par corps pour dettes civiles ;* & par une loi expreſſe, il remit une partie des dettes : violement manifeſte de la propriété. Ces anciens ſages ne faiſoient preſque jamais du bien d'un côté ſans faire du mal d'un autre. Il caſſa toutes les loix de Dracon, à l'exception de celles contre les meurtriers. Il procéda enſuite à une nouvelle diviſion du peuple, qu'il partagea en 4 tribus. Il mit dans les 3 premieres les citoyens aiſés, donna à eux ſeuls les charges & les dignités ; & accorda aux pauvres qui compoſoient la 4e. tribu, le droit d'opiner avec les riches dans les aſſemblées du peuple : droit qui par la ſuite les rendit maîtres de toutes les affaires de la république, y mit la confuſion & le trouble. Il fit des changemens au ſénat du Prytanée. Il fixa le nombre des juges à 400, & voulut que toutes les affaires qui devoient être portées devant l'aſſemblée du peuple, auquel ſeul en appartenoit le pouvoir ſouverain, fuſſent auparavant examinées devant ce tribunal. C'eſt à ce ſujet qu'Anacharſis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des ſages de la Grece, diſoit à Solon : *Je ſuis ſurpris qu'on ne laiſſe aux ſages que la délibération, & qu'on réſerve la déciſion aux foux.* Anacharſis avoit raiſon, & ſa réflexion prouve combien Solon qui en dérogeant à toutes les anciennes loix, avoit laiſſé ſubſiſter cet abſurde privilege du peuple, eſt au-deſſous de l'opinion qu'on veut nous en donner. Après ces différens réglemens, Solon publia ſes loix, parmi leſquelles eſt celle qui ordonnoit que la mémoire de ceux qui ſeroient morts au ſervice de l'état, fût honorée par des oraiſons funebres. La peine d'infamie étoit décernée contre ceux qui avoient conſumé leur patrimoine, qui n'avoient point voulu porter les armes pour la patrie, ou qui avoient refuſé de nourrir leur pere & leur mere. Quoique ces loix n'aient rien de fort profond, rien qui paſſe les lumieres & l'équité

d'un homme ordinaire, on les a beaucoup admirées, parce que dans les ténebres du Paganisme, parmi des nations vicieuses & farouches, les traits de justice & de raison sont des especes de phénomenes; & surtout parce qu'elles contrastoient avec des loix absurdes & infames qui se trouvoient dans le code du même Solon, telles que celle qui établit les lieux de prostitution, celle qui décerne des peines contre ceux qui n'auroient qu'une femme, &c. » Solon, dit un critique » moderne, n'étoit au fond » qu'un bon marchand un peu » plus philosophe qu'on ne l'est » communément dans cette » profession, aimant le vin & » les femmes, composant des » vers moraux & galans tout-» à-la-fois, & qui conserva, » jusques dans sa vieillesse, le » goût des plaisirs; car il étoit » déjà fort avancé en âge, » lorsqu'il disoit dans un de » ses petits poëmes: *Je ne fais* » *plus la cour qu'à Vénus, à* » *Bacchus & aux Muses, qui* » *sont les seules sources de tous* » *les plaisirs des mortels.* Ce » langage n'est pas trop con-» venable à un vieux législa-» teur. Il y a dans ses loix » quelques détails sages, mais » sa vue étoit trop bornée » pour embrasser l'ensemble du » corps politique: il a négligé » les objets les plus essentiels à » toute bonne administration, » l'éducation & les mœurs; » lui-même fut toujours d'une » morale fort relâchée, & Plu-» tarque convient qu'en géné-» ral il y a beaucoup d'ab-» surdités dans les loix qu'il » a faites concernant les fem-» mes. Le même Plutarque » trouve avec raison, ridicule » & impertinente la loi qui » permettoit à *une riche héri-* » *tiere, dont le mari étoit im-* » *puissant, de chercher à se* » *consoler avec tel des parens* » *de son mari qu'elle voudroit* » *choisir.* Il étoit aussi contre le » bon sens & la justice de per-» mettre, comme le fit Solon » dans une autre loi, de tuer » un adultere pris sur le fait, » tandis qu'il ne condamnoit » qu'à une légere amende celui » qui avoit enlevé & violé » une femme libre. En géné-» ral, tout est inconséquence » & contradiction dans ces » vieux codes de législation » philosophico-grecque ». Les Athéniens s'étant obligés par serment d'observer ces loix pendant 100 ans, Solon obtint d'eux un congé de 10 ans. Le prétexte de son voyage étoit le desir de trafiquer sur mer (beau motif pour un législateur); mais la véritable raison étoit, dit-on, d'éviter les importunités de ceux qui venoient se plaindre, pour obtenir des interprétations en leur faveur; car toutes ces loix n'étoient ni absolument claires, ni généralement praticables. Il alla d'abord en Egypte, ensuite à la cour de Crœsus, roi de Lydie. C'est-là, dit-on, que dans un entretien qu'il eut avec ce prince, il dit qu'*il ne falloit donner à personne le nom d'heureux avant sa mort.* (voyez CRŒSUS). Solon, étant revenu dans sa patrie, y trouva de grands changemens. Pisistrate s'étoit emparé du gouvernement, & régnoit en homme qui vouloit avoir toute l'auto-

rité. Après lui avoir reproché son ambition, il alla chez le roi Philocypre, l'an 559 avant J.C., à l'âge de 80 ans. Pisistrate lui écrivit une lettre, pour justifier sa conduite, & l'engagea à revenir dans sa patrie; & il paroît qu'il y revint en effet, puisque Plutarque assure qu'il se réconcilia avec Pisistrate, & qu'il fut même de son conseil, se prêtant aux circonstances avec la lâcheté ordinaire des philosophes, aussi impérieux & vains lorsqu'ils se croient les maîtres, que vils & rampans quand ils ont affaire à de plus forts qu'eux (*voyez la fin de l'article* ANTONIN le Pieux). Un jour qu'il reprochoit à Thespis, poëte tragique, l'usage qu'il faisoit du mensonge dans ses pieces, Thespis répondit, » qu'il n'y avoit rien à craindre » de ces mensonges & de ces » fictions poétiques »: donnant à entendre que l'ambition & les intrigues du philosophe étoient plus dangereuses que ses fictions. Cet homme qui par des loix arbitraires ravissoit la propriété des citoyens, auquel les historiens reprochent des amours contre nature, qui instituoit des lieux de débauche, qui éleva un temple à Vénus *la prostituée*, qui voyageoit pour *trafiquer sur mer*, ne rougissoit point de débiter cette fastueuse leçon: *Laissons en partage au reste des mortels les richesses; mais que la vertu soit le nôtre.* Voyez LYCURGUE, COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, &c.

SOMMALIUS, (Henri) pieux & savant Jésuite, né à Dinant dans la principauté de Liege, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zele au salut des ames en Allemagne & dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher des ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que *De imitatione Christi*, *Soliloquia Sti. Augustini*, *Libri Confessionum* du même Saint, & plusieurs autres.

SOMMEIL, fils de l'Erebe & de la Nuit, a son palais dans un antre écarté & inconnu, où les rayons du soleil ne pénetrent jamais. Un poëte moderne l'a célébré par cette épigramme:

*Somne levis, quamquam certissima mortis imago,*
*Consortem cupio te tamen esse tori.*
*Alma Quies optata veni! nam sic sine vitâ*
*Vivere quàm suave est, & sine morte mori.*

SOMMIER, (Jean-Claude) Franc-Comtois, curé de Champs, conseiller d'état de Lorraine, archevêque de Césarée, & grand-prévôt de l'église collégiale de S. Diez, publia divers ouvrages où il montre du zele & des connoissances. I. L'*Histoire dogmatique de la Religion*, en 6 vol. in-4°. II. Celle *du Saint-Siege*, 7 vol. in-8°. Il mourut en 1737, à 76 ans.

SOMNER, (Guillaume) né à Cantorbery en 1606, fut très-attaché au roi Charles I, & publia en 1648, un *Poëme* sur les souffrances & sur la mort de ce prince infortuné. Il mourut en 1699, avec la réputation d'un savant très-habile dans le saxon, & dans presque toutes les langues de l'Europe an-

ciennes & modernes. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Edition du *Dictionnaire Saxon* d'Aelfricus, Oxford, 1659, in fol. II. Les *Antiquités de Cantorbery*, en anglois, Londres, 1640, in-4°. III. *Dissertation* sur le *Portus Iccius*, in 8°.

SONNIUS, (François) nommé aussi *de Campo* ou *Vanden-Velde*, natif d'un petit village de la Campine Brabançonne, nommé *Son*, d'où il prit le nom de *Sonnius*, reçut le bonnet de docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht & inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente & au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'élection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas, & il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc en 1562, & ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siege). Il mourut en 1576, après avoir rempli toutes les fonctions d'un vrai & zélé pasteur. On a de lui : I. *Christianæ institutionis formulæ*, Anvers, 1571, in-12. II. Un *Catéchisme* flamand, Anvers, 1562, in-8°, traduit en latin sous le titre de *Demonstrationum Religionis Christianæ libri III*, Anvers, 1564, in-4°. Après la mort de l'auteur on y a ajouté un quatrieme livre *des Sacremens*, 1577. Il y a de l'érudition & il y montre beaucoup de zele pour l'orthodoxie. III. *Confutatio Calvinianæ Confessionis*, Cologne, 1567. IV. *Statuta Synodalia*, Anvers, 1576. Il parut en 1570 un ouvrage intitulé : *Divisio totius Belgicæ urbium*, &c., *ad opprimendum per novos episcopos Evangelium*, *auctore Sonnio*, &c. Mais personne n'y a été trompé, le titre & les notes ont décelé la fourberie des Calvinistes. Les vrais *Actes* de Sonnius *pour l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas*, ont été insérés dans le *Supplément* à la collection des Diplomes Belgiques par Foppens, tom. 3, pag. 515, Bruxelles, 1734.

SONOI *ou* SNOY, (Théodoric) lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux & exécrable aux Protestans même par sa cruauté envers les Catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices, auxquels les Busiris & les Phalaris n'avoient pas songé (*voy.* TOLEDE Ferdinand). Ce monstre mourut dans la province de Groeningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

SOPHOCLE, célebre poëte Grec, surnommé l'*Abeille* & la *Syrene Attique*, naquit à Athenes l'an 495 avant J. C. Il se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie & pour le gouvernement. Elevé à la dignité d'archonte, il commanda en cette qualité l'armée de la république, & signala son courage en diverses occasions. Il partagea avec Euripide les suffrages des Athéniens. Ces deux poëtes étoient contemporains & rivaux, & leur rivalité à paru dégénérer en inimitié, quoiqu'un auteur moderne en ait jugé plus favorablement, du moins par rapport à Sophocle. » La rivalité de So-
» phocle, dit-il, étoit celle
» d'un homme de génie, d'un
» grand homme qui ne rougit

» point de trouver ses égaux, » & qui ne fait consister son » orgueil, que dans la gloire » de les combattre & de les » vaincre ». L'auteur de la *Vie d'Euripide*, rend également justice aux sentimens généreux de Sophocle, « qui, apprenant » la mort de son émule au mo- » ment même où il étoit prêt » à monter sur le théâtre, & » que le spectacle alloit com- » mencer, prit sur le champ » un habit de deuil, & or- » donna à ses acteurs d'ôter » leurs couronnes ». Les pieces de Sophocle sont plus conformes aux regles de l'art dramatique que celles de son concurrent; quoiqu'il les viole aussi dans des points essentiels. L'ingratitude des enfans de Sophocle est fameuse. Ennuyés de le voir vivre & impatiens d'hériter de lui, ils le déferent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens. Quelle défense oppose-t-il à ses enfans dénaturés? Il montre aux juges son *Œdipe*, tragédie qu'il venoit d'achever: il fut absous à l'instant: ce qui cependant n'étoit pas trop dans les regles; puisqu'il est très-possible qu'un homme qui ne sait pas administrer son bien, fasse une bonne tragédie. Dans le sein du paganisme, Sophocle avoit des idées justes sur l'unité de Dieu. Athénagore & Eusebe en rapportent les vers suivans, qui sont une réfutation énergique du polythéisme:

*Unus profectò, unus est tandem Deus,*
*Qui cœlum & amplum condidit terræ globum,*
*Marisque fluctus, vimque ventorum gravem.*
*Plerique nostrûm, mente sed capti, Deûm*
*Simulacra nobis, ceu mali solatium,*
*Cum saxea atque acerna consecravimus,*
*Sive aureas eburneasque imagines,*
*Sacris & istos colimus, his festos dies*
*Agimus: pios hoc esse nos remur modo.*

On dit qu'ayant remporté le prix aux jeux Olympiques, malgré son grand âge, il en mourut de joie, l'an 406 avant J. C., à 85 ans. Il avoit composé cent vingt Tragédies. Il ne nous en reste que sept, dont l'édition la plus estimée est celle qu'en a donné M. Brunck en 1787. Dacier a donné en françois l'*Electre* & l'*Œdipe*, avec des remarques, in-12, 1692. Le P. Brumoi a traduit ou analysé les pieces de Sophocle, dans son *Théâtre des Grecs*. M. Dupui en a traduit aussi une partie, & M. de Rochefort en a fait une traduction entiere, 2 vol. in-4° & in-8°, Paris, 1788.

SOPHONIE, *Sophonias*, le 9e, des Petits Prophetes, fils de Chusi, commença à prophétiser sous le regne de Josias, vers l'an 624 avant J. C. Ses *Prophéties* sont en hébreu, & contiennent 3 chapitres. Il y exhorte les Juifs à la pénitence; il prédit la ruine de Ninive, & après avoir fait des menaces terribles à Jérusalem, il finit par des promesses consolantes sur le retour de la captivité, l'établissement d'une loi nouvelle, la vocation des Gentils, & les progrès de l'Eglise de Jesus-Christ. Les prophéties de Sophonie sont écrites d'un style

véhément, & assez semblable à celui de Jérémie dont il paroît n'être que l'abréviateur.

SOPHRONE, (S.) célebre évêque de Jérusalem en 634, natif de Damas en Syrie, fut l'un des plus illustres défenseurs de la foi catholique contre les Monothélites. Immédiatement après sa promotion, il assembla un concile, où il foudroya leur hérésie. De là il envoya sa Lettre synodale au pape Honorius, & à Sergius patriarche de Constantinople, qui fut depuis approuvée par le 6e. concile général. Il députa ensuite à Rome, Etienne évêque de Dore, & lui dit: « Allez-vous » présenter au siege apostoli- » que, où sont les fondemens » de la saine doctrine. Infor- » mez les saints personnages » qui y sont, de tout ce qui » se passe ici, & ne cessez » point de les prier jusqu'à ce » qu'ils jugent cette nouvelle » doctrine & la condamnent » canoniquement » ; mais il paroît qu'Etienne n'arriva à Rome qu'après la mort du pape Honorius (*voyez ce mot*). Les Monothélites furent condamnés sous le pontificat de Martin I dans le *ier.* concile de Latran en 649. Ce prélat, plein de zele & de vertus, finit sa sainte carriere en 638 ou 644. On a de lui la *Vie de Ste. Marie Egyptienne*, & des *Sermons*, qui, selon Photius, respirent une tendre piété, mais dont le style n'est pas correct.

SORBAIT, (Paul) né dans le Hainaut, fut professeur de médecine à Vienne pendant 24 ans, & médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui: I. Les *Commentaires* sur les *Aphorismes d'Hyppocrate*, en latin, Vienne, 1680, in-4°. II. *Médecine universelle théorique & pratique*, en latin, 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile & solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paroîtroient au mois singulieres. III. *Concilium medicum, sive Dialogus loimicus de peste Viennensi*, Vienne, 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76,921 personnes.

SORBIERE, (Samuel) né à Ste.-Ambroix, petite ville du diocese d'Usez en 1615, de parens protestans, vint à Paris en 1639, & quitta l'étude de la théologie pour s'appliquer à la médecine. Il passa en Hollande l'an 1642, & s'y maria en 1646. De retour en France, il fut fait principal du college de la ville d'Orange en 1650, & se fit catholique à Vaison en 1653. Le pape Alexandre VII, Louis XIV, le cardinal Mazarin & le clergé de France, lui donnerent des marques de leur estime, & lui accorderent des pensions. Il étoit en commerce de lettres avec le cardinal Rospiglioſi, qui fut élevé sur la chaire de S. Pierre, sous le nom de *Clément IX.* Ce pape lui ayant fait quelques présens de peu d'importance pour un homme intéressé, Sorbiere dit plaisamment, qu'*il envoyoit des manchettes à un homme qui n'avoit point de chemises.* Le caractere de son esprit étoit de répandre sur tous ceux qui le connoissoient le sel de la satyre, pour laquelle il avoit plus de goût que de vrais talens en aucun genre. En 1663

il se rendit en Angleterre, & devint membre de la société royale de Londres ; mais son esprit satyrique le fit bientôt chasser de cette isle. Il se retira à Nantes où il mourut le 9 avril 1670. Il n'étoit pas savant : il cherchoit à avoir commerce de lettres avec tous ceux dont la réputation étoit étendue, pour donner de l'éclat à la sienne. On a de lui : I. Une Traduction françoise de l'*Utopie* de Thomas Morus, 1643, in-12. II. Un autre de la *Politique* de Hobbes, Amsterdam, 1649, in-12. III. Des *Lettres & des Discours* sur diverses matieres curieuses, Paris, 1660, in-4°. IV. Une *Relation* d'un voyage en Angleterre, Paris, 1664, in-12, & 1694. C'est ce livre qui le fit chasser de l'Angleterre. V. *Discours de Sorbiere sur sa propre conversion*, Paris, 1654, in-8°. On a donné un *Sorberiana*, Toulouse, 1691, in-12. On y trouve à la tête des Mémoires pour servir à sa *Vie*, par Graverol avocat de Nimes. Les louanges y sont mêlées de critiques & de censures qu'il méritoit.

SORBONNE *ou* SORBON, (Robert de) naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételois, dans le dioceſe de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu docteur à Paris, il se consacra à la prédication & aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de tems une si grande réputation, que le roi S. Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, & le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu chanoine de Cambray vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avoit eues pour parvenir à être docteur, & résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers, qui, vivant en commun, & ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuverent son dessein, & offrirent de l'aider de leurs biens & de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda en 1253 le college qui porte son nom. Il rassembla alors d'habiles professeurs, & choisit, entre les écoliers, ceux qui lui parurent avoir plus de piété & de dispositions. Telle est l'origine du college de Sorbonne, qui a servi de modele à tous les autres colleges ; car avant ce tems-là, il n'y avoit en Europe aucune communauté ou les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun & enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre college pour les humanités & la philosophie. Ce college connu sous le nom de *College de Calvi* & de *petite Sorbonne*, devint très-célebre par les grands-hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célebre fondateur, devenu chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation, que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina

ſaintement ſa carriere en 1274, âgé de 73 ans, après avoir légué ſes biens, qui étoient très-conſidérables, à la ſociété de Sorbonne. On a de lui pluſieurs ouvrages en latin. Les principaux ſont : I. Un *Traité de la Conſcience ;* un autre *de la Confeſſion ;* & un livre intitulé, *le Chemin du Paradis.* Ces 3 morceaux ſont imprimés dans la Bibliotheque des Peres. II. De petites *Notes* ſur toute l'Ecriture-Sainte, imprimées dans l'édition de Menochius, par le Pere Tournemine ; elles n'occupent que l'eſpace de 13 pages. III. Les *Statuts* de la maiſon & ſociété de Sorbonne, en 38 articles. IV. Un livre *du Mariage.* V. Un autre *Des trois moyens d'aller en Paradis.* VI. Un grand nombre de *Sermons*, &c. Ils ſe trouvent, en manuſcrit, dans la bibliotheque de Sorbonne ; & l'on remarque dans tous aſſez d'onction, malgré la barbarie du ſtyle. La maiſon & ſociété de Sorbonne eſt une des quatre parties de la faculté de théologie de Paris. Elle a été une ſource féconde en habiles théologiens : quoique, lors de la révolution en 1789, elle ne fût plus ce qu'elle étoit dans le dernier ſiecle, & qu'elle ſe reſſentît de la décadence générale de toutes les bonnes inſtitutions, elle montroit encore du ſavoir & du zele ; & la déclaration qu'elle donna conjointement avec les autres parties de la faculté, à l'archevêque de Paris, pour le reconnoître véritable & légitime pontife à l'excluſion de l'intrus, prouve ſa fermeté & ſon orthodoxie. On y lit entre autres ces expreſſions énergiques & touchantes : *Nunc elapſis lætitiæ diebus, tibi a nobis exuli exiguum luctûs ingentis ſolatium ſacra Facultas offerre ſatagit. Tuo perculſa mœrore, ſuum tibi mœrorem ſignificat. Avitæ fidei tenax, cathedræ Petri conſociata, Patrumque doctrinis inhærens te in legitimum paſtorem habet habebitque ſemper.*

SOREL *ou* SOREAU, (Agnès) dame de Fromentau, village de la Touraine, au dioceſe de Bourges, vit le jour dans cette terre vers 1409, & devint une des plus belles perſonnes de ſon tems. Le roi Charles VII en devint amoureux, & lui donna le château de Beauté-ſur-Marne, & pluſieurs autres terres. Ce prince en vint même juſqu'à quitter, par la paſſion qu'il avoit pour elle, le ſoin de ſon royaume & les affaires publiques. Mais Agnès lui reprocha vivement ſon indolence, & l'engagea à pouſſer les Anglois avec vigueur. Elle gouverna ce prince juſqu'à ſa mort, arrivée en 1450, au château du Meſnil, à un quart de lieue de Jumieges. Pluſieurs hiſtoriens prétendent qu'on l'avoit empoiſonnée par ordre du dauphin Louis XI ; mais c'eſt une conjecture qui n'a d'autre fondement, que le caractere cruel & vindicatif de ce prince.

SOREL, (Charles) ſieur de Souvigni, né à Paris en 1599, étoit fils d'un procureur, & neveu de Charles Bernard, hiſtoriographe de France, à qui il ſuccéda en 1635. Il continua la *Généalogie de la Maiſon de Bourbon*, que ſon oncle avoit fort avancée ; cet ouvrage eſt en 2 vol. in-fol.

On a encore de lui : I. Une *Bibliotheque Françoiſe*, in-12. On en eſtime la ſeconde partie, parce qu'il y donne des jugemens aſſez exacts ſur pluſieurs hiſtoriens; tout le reſte eſt très-peu de choſe. II. L'*Hiſtoire de la Monarchie Françoiſe*, &c., 2 vol. in-8°. abrégé peu exact, & plein de fables & de minuties ridicules, ſur-tout quant aux premiers tems. III. Un *Abrégé du regne de Louis XIV*, 2 vol. in-12, auſſi négligé que le précédent. IV. *Droits des Rois de France*, &c., in-12. V. *Nouvelles Françoiſes*, 1623, in-8°. VI. *Le Berger extravagant*, 3 vol. in-8°. VII. *Francion*, 2 vol. in-12. fig. Tous ces ouvrages ſont écrits d'un ſtyle négligé & lourd. L'auteur mourut en 1674.

SORETH, (Jean) étoit de Caen, où il naquit en 1420. S'étant ſoumis à la regle des Carmes à l'âge de 16 ans, il devint provincial en 1451, & enſuite général de cet ordre. Il refuſa conſtamment le chapeau de cardinal & l'évêché, que le pape Calixte III voulut lui donner. Il mourut ſaintement à Angers en 1471. Ses principaux ouvrages ſont : I. Des *Commentaires* ſur le *Maître des Sentences*. II. *Commentaire* ſur *les Regles* de ſon ordre, Paris, 1625, in-4°.

SOSIGENES, habile aſtronome Egyptien, que Céſar fit venir à Rome pour réformer le calendrier. Il s'engagea à déterminer avec exactitude l'étendue de l'année ſolaire. C'eſt ce que fit Soſigenes. Il trouva que cette année étoit de 365 jours & ſix heures. D'après cette détermination, Jules-Céſar ne ſongea qu'à régler l'année civile. De l'avis de ſon aſtronome, il fixa l'année à 365 jours, qu'on appelle l'*Année Julienne*, & qui commença à l'an 45 avant J. C.; & pour comprendre les ſix heures qu'on négligea, il fut arrêté qu'on y auroit égard tous les quatre ans, en faiſant cette 4e. année de 366 jours, parce que quatre fois 6 heures ſont un jour. On arrêta auſſi qu'on feroit cette intercallation le 24 février, qu'on nommoit *Biſſexto Calendas Martii;* c'eſt-à-dire, le ſecond ſixieme avant les calendes de mars: delà eſt venu le nom de *Biſſextile*, qu'on donne à cette 4e. année. Soſigenes fit d'autres additions à ſon calendrier, & quoiqu'il ne fût pas ſans erreur, cette réforme prouvoit beaucoup de génie. *Voyez* CÉSAR, AUGUSTE, GREGOIRE XIII.

SOSTRATE, célebre architecte de l'antiquité, natif de Gnide, fut chargé de faire conſtruire dans ſa patrie, des promenades ou terraſſes, ſoutenues ſur des arcades, qui donnoient lieu d'admirer la hardieſſe de ſon génie, & la puiſſance de l'art. C'eſt encore cet architecte qui éleva le magnifique Fanal dans l'iſle de Pharos, proche d'Alexandrie, regardé comme une des Sept Merveilles du monde. Il floriſſoit vers l'an 273 avant J. C. ſous Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, qui faiſoit beaucoup de cas de ſes talens.

SOTADE, ancien poëte Grec, natif de Maronée dans la Thrace, inventa une ſorte de *Vers Iambiques* irréguliers, qu'on appella de ſon nom *Vers Sodatiques*. Ce poëte étoit auſſi

licencieux dans sa conduite que dans ses vers, il employa cependant quelquefois la satyre contre le vice; il en fit une violente contre Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, à l'occasion de son mariage avec Arsinoé, sa propre sœur. Pour éviter la colere de ce prince, il se sauva d'Alexandrie; mais Patrocle, officier de Ptolomée, le fit enfermer dans un coffre de plomb & jeter dans la mer.

SOTELO, (Louis) de l'ordre de S. François, alla faire des missions au Japon, d'où il fut envoyé, en qualité d'ambassadeur d'un roi catéchumene, vers Paul V. Ce pape le reçut avec distinction, le nomma évêque au Japon, & l'y renvoya; mais en y arrivant, il fut mis en prison à Omura, ville du Japon, & fut honoré peu de tems après de la couronne du martyre en 1624. On a de lui une *Lettre* qu'il écrivit de sa prison à Urbain VIII, sur l'état de l'église du Japon: elle est curieuse & intéressante.

SOTER, (S.) natif de Fondi, monta sur la chaire de S. Pierre après le pape S. Anicet l'an 168 de J. C. Il souffrit le martyre l'an 177 durant la persécution de Marc-Antonin le Philosophe. Ce pontife étoit le pere des pauvres, le modele du clergé, & la consolation de l'Eglise dans ces tems de souffrances.

SOTO, (Dominique) naquit à Ségovie l'an 1494. Son pere, qui étoit un pauvre jardinier, le destina d'abord au même travail; mais le jeune homme obtint qu'on lui apprît à lire & à écrire. Il se retira depuis dans un petit bourg près de Ségovie, où il fit, dans l'église de ce lieu, la fonction de sacristain. Il consacroit à l'étude le tems qui lui restoit: il se rendit capable d'aller ensuite étudier la philosophie dans l'université d'Alcala. De là il vint étudier à Paris. Il retourna ensuite en Espagne, & entra dans l'ordre de S. Dominique. Il professa avec beaucoup d'éclat dans l'université de Salamanque. Sa grande réputation porta l'empereur Charles-Quint à le choisir, en 1545, pour son premier théologien au concile de Trente. Ce savant Religieux se fit généralement estimer dans cette auguste assemblée, & fut un de ceux à qui on donnoit le soin de rédiger ce qui avoit été décidé & de former les décrets; il publia en même tems ses deux livres, *De la Nature & de la Grace*, Paris, 1549, in-4°, en latin, qu'il dédia aux Peres du concile. Il refusa l'évêché de Ségovie, & se démit de l'emploi de confesseur de l'empereur Charles-Quint, qu'il n'avoit pu se dispenser d'accepter. Il mourut à Salamanque en 1560, à 66 ans. Ses ouvrages les plus connus sont: I. Des *Commentaires* sur l'*Epître aux Romains*, 1550, in-fol. & sur le *Maître des Sentences*, in-fol. II. Des traités *De justitia & jure*, in-fol. III. *De tegendis secretis*, in-8°. IV. *De Pauperum causa*. V. *De cavendo Juramentorum abusu*. VI. *Apologia contra Ambrosium Catharinum, de certitudine gratiæ*.

SOTO, (Fernand de) gentilhomme Portugais, & général de la Floride en Amérique, fut un des plus illustres compagnons de François Pizarro,

conquérant du Pérou. Il le servit beaucoup par son intelligence & par son courage, & partagea avec le vainqueur les trésors de ce pays, en 1532. Quelques années après, l'empereur Charles-Quint lui ayant donné le gouvernement de l'isle de Cuba, avec la qualité de *Général de la Floride*, & le titre de *Marquis* des terres qu'il pourroit acquérir, il partit pour l'Amérique avec une bonne flotte en 1538; mais il mourut dans ses courses le 21 mai 1542.

SOTO, (Pierre de) pieux & savant Dominicain de Cordoue, fut envoyé en Allemagne pour aller rétablir les études dans l'université de Dillingen, fondée par Othon Truchsès, évêque d'Ausbourg. Il professa dans cette université jusqu'en 1553, qu'il alla en Angleterre pour rétablir la catholicité dans les universités d'Oxford & de Cambridge. Après la mort de la reine Marie, arrivée en 1558, il retourna à Dillingen, & y demeura jusqu'en 1561. Il se rendit cette année, par ordre du pape, au concile de Trente; les Peres l'écoutoient avec admiration, ainsi que Dominique Soto, & on les considéroit tous deux comme de grands théologiens. Soto, épuisé de fatigues & de travail, tomba malade & mourut en 1563. Le P. du Chesne, Jésuite, dans son *Histoire du Baïanisme*, parle de quelques assertions de Soto favorables aux erreurs de Baïus; mais si effectivement ces assertions sont de cette nature, il est à croire qu'elles n'ont pas été telles dans l'intention de l'auteur, qui d'ailleurs n'eût pas manqué de les rejeter, si de son tems le Saint-Siege en avoit porté un jugement défavorable, & ne se fût point amusé à ergoter sur le fait & le droit. On a publié à ce sujet son *Apologie* en 1738. Ses principaux ouvrages sont: I. *Institutiones Christianæ*. II. *Methodus Confessionis*. III. *Doctrinæ Christianæ Compendium*. IV. *Tractatus de Institutione Sacerdotum, qui sub Episcopis animarum curam gerunt*; Lyon, 1587, in-8°. C'est calomnieusement que quelques écrivains de mauvaise foi lui ont attribué l'erreur de Launay & de Dominis sur le mariage, erreur qu'il combat d'une maniere formelle en établissant bien expressément la doctrine contradictoire. Voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 juillet 1793, p. 338.

SOTWEL, (Nathanaël) né à Hotfolc en Angleterre, se fit Jésuite en 1624, fut choisi secrétaire de son ordre en 1649, exerça cet emploi pendant 17 ans, & publia à Rome en 1676, année de sa mort, une *Continuation* estimée, depuis 1642 jusqu'en 1673, de la *Bibliotheque des Ecrivains de la Société de Jesus*, in-fol. Cet ouvrage, qui avoit été commencé par Ribadeneira, & continué par Philippe Alegambe, est en latin. *Voyez* OUDIN François.

SOUBEYRAN de Scopon, (N.) avocat au parlement de Toulouse, mort en 1751, est connu par quelques ouvrages de morale & de littérature; tels sont: I. *Caractere de la véritable Grandeur*, 1746, in-12. II. *Réflexions sur le bon Goût, le bon Ton, la Conversation*, 1746, in-12. III. *Considérations sur le*

*Génie & sur les Mœurs de ce siecle*, 1749, in-12. IV. *Observations critiques* sur les Remarques de Grammaire, par l'abbé d'Olivet, 1738. Ce dernier ouvrage n'a pas eu le suffrage du public littéraire. Ses écrits moraux sont pleins de bonnes vues & décelent une grande connoissance du cœur humain.

SOUBISE, *voyez* ROHAN.

SOUCHAI, (Jean-Baptiste) chanoine de l'église cathédrale de Rodès, conseiller du roi, lecteur & professeur d'éloquence au college-royal, vit le jour à St.-Amand, près de Vendôme. L'académie des inscriptions le mit au nombre de ses membres en 1726, & le perdit en 1746, dans la 59e. année de son âge. On a de lui : I. Une Traduction françoise de la *Pseudodoxia ipidemica* du savant médecin Thomas Brown, en 1738, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Essais sur les Erreurs populaires*. II. Une édition des *Œuvres diverses de Pélisson*, en 3 vol. in-12. III. Des *Remarques* sur la *Traduction de Josephe*, par Arnaud d'Andilly, qui se trouvent dans l'édition de Paris 1744, 6 vol. in-12. IV. Une Edition des *Œuvres de Boileau*, en 1740, 2 vol. in-4°. V. Une Edition de l'*Astrée d'Honoré d'Urfé, où, sans toucher ni au fond ni aux épisodes, on s'est contenté de corriger le langage & d'abréger les conversations ;* Paris, 1733, 10 vol. in-12. VI. Une Edition d'*Ausone*, 1730, in-4°, avec des notes abondantes. VII. Plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. Elles embellissent ce recueil.

SOUCIET, (Etienne) Jésuite, fils d'un avocat de Paris, naquit à Bourges en 1671. Après avoir professé la rhétorique & la théologie dans sa Société, il devint bibliothécaire du college de Louis le Grand à Paris. Il y mourut en 1744, à 73 ans, honoré des regrets des savans, dont la plupart aimoient son caractere & admiroient son savoir. Il possédoit les langues savantes. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Observations Astronomiques* faites à la Chine & aux Indes, Paris, 1729 & 1732, 3 vol. in-4°. II. *Recueil de Dissertations critiques sur les endroits difficiles de l'Ecriture-Sainte*, &., Paris, 1715, in-4°. III. *Recueil de Dissertations*, contenant un *Abrégé Chronologique*, cinq *Dissertations* contre la *Chronologie* de Newton, &c., in-4°. Ces ouvrages ont fait honneur à son érudition & à sa sagacité. IV. Une Edition de la *Critique de la Bibliotheque Ecclésiastique de M. du Pin*, par Richard Simon, avec des remarques, 1730, 4 vol. in-8°. On y trouve des recherches curieuses & des observations très-justes. —— Son frere, Etienne-Augustin SOUCIET, Jésuite comme lui, ne lui survécut que deux jours, & mourut en 1744 au college de Louis le Grand, où il professoit la théologie. On a de lui un *Poème* sur les *Cometes*, Caen, 1760, in-8°; & un autre sur l'*Agriculture* avec des *Notes*, Moulins, 1712, in-8°. Ces deux ouvrages sont d'une latinité pure.

SOUFFLOT, (Jacques Germain) intendant-général des bâ-

timens du roi de France, né à Irency, près d'Auxerre, en 1713, s'eſt acquis une grande réputation par une multitude d'édifices, parmi leſquels on admire la *Bourſe*, l'*Hôpital* & la *Salle des Spectacles* de la ville de Lyon. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur, eſt l'égliſe de Ste. Genevieve à Paris. Il eut un démêlé aſſez vif avec Patte qui accuſa de foibleſſe les piliers deſtinés à recevoir la coupole. Le compilateur qui a donné en 1777 la rapſodie intitulée: *Dictionnaire Univerſel, ou Bibliotheque de l'Homme d'état*, 30 vol. in-4o, s'eſt auſſi aviſé de critiquer ce vaſte édifice, qui n'en eſt pas moins un des plus beaux temples que les hommes aient élevés à la gloire de l'Eternel. Un poëte ingénieux, en voyant élever ce ſuperbe bâtiment dans un tems où le dépériſſement de la Religion devenoit de jour en jour plus viſible, adreſſa la plainte ſuivante à la Piété, qu'il appelle tardive pour avoir différé ſi long-tems l'exécution d'un ſi bel ouvrage :

*Templum auguſtum, ingens, reginá aſſurgit in urbe,*
*Urbe & patronâ virgine digna domus.*
*Tarda nimis Pietas, vanos moliris honores,*
*Non ſunt hæc cœptis tempora digna tuis;*
*Ante Deo in ſummâ quàm templum erexeris urbe,*
*Impietas templis tollet & urbe Deum.*

Il mourut le 29 août 1780, ſans avoir eu la ſatisfaction de voir achever ce grand édifice, & qui n'étant pas encore fini en 1790, époque du plein triomphe de l'impiété en France, n'a que trop vérifié les vers prophétiques que nous venons de lire. Mais c'eſt ſur-tout le 11 juillet 1791, lorſque la carcaſſe de Voltaire y fut placée comme une divinité, que cette eſpece de prophétie reçut un accompliſſement littéral, précis & déterminé.

SOULIER, (Pierre) prêtre du dioceſe de Viviers, curé dans le dioceſe de Sarlat, au 17e. ſiecle, donna au public : I. L'*Abrégé des Edits de Louis XIV contre ceux de la Religion Prétendue-Réformée*, in-12, en 1681. II. L'*Hiſtoire des Edits de Pacification, & des moyens que les Prétendus-Réformés ont employés pour les obtenir*, in 8o, 1682. III. L'*Hiſtoire du Calviniſme*, in-4o, 1684; appuyée de bonnes preuves & de quantité d'actes utiles (voyez le Mémoire du Dauphin, duc de Bourgogne, inſéré dans l'article LOUIS XIV). Tous ces ouvrages ſont intéreſſans, non-ſeulement relativement à l'hiſtoire, mais encore à la politique qui veille à la tranquillité des états (*voyez* CALVIN, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY). Nous ignorons le tems de ſa mort.

SOURDIS, *voyez* ESCOUBLEAU.

SOUTH, (Robert) théologien Anglois, prébendaire de Weſtminſter, & chanoine de l'égliſe de Chriſt à Oxford, naquit à Londres en 1631, & mourut en 1716. On a de lui 6 vol. de *Sermons* en anglois, qui ont eu aſſez de cours dans ſon pays; des *Harangues* latines, & des *Poéſies*.

SOUVERAIN, (N.) écrivain François, étoit du Bas-Languedoc.

Languedoc. Il fut ministre d'une église calviniste du Poitou. Déposé du ministere, il se réfugia en Hollande, d'où il fut encore chassé pour avoir refusé de souscrire au prétendu synode de Dordrecht. Il se retira en Angleterre, où il fut regardé comme socinien, & y mourut vers la fin du 17e. siecle. On a de lui un ouvrage recherché par les incrédules, intitulé : *Le Platonisme dévoilé, ou Essai sur le Verbe Platonicien*, Cologne, 1700, in-8°. Le P. Baltus a victorieusement réfuté ce livre dans sa *Défense des Saints Peres accusés de Platonisme*, Paris, 1711, in-4° : ce qui n'a pas empêché nos philosophes moutoniers de répéter les sottises de ce fanatique, comme ils répetent imperturbablement les sophismes & les injures des mécréans de toutes les nations & de tous les siecles.

SOUZA, (Louis de) Dominicain en 1614, mort en 1633, est un des meilleurs écrivains Portugais. Ses ouvrages sont : I. La *Vie de Dom Barthélemi des Martyrs*, qui a été donnée en françois par Isaac le Maître, plus connu sous le nom de Sacy ; 1664, in-8° ou in-4°. II. *Histoire de S. Dominique*, 3 vol. in-fol. Louis de Souza a écrit d'un style animé, mais quelquefois trop métaphorique. Le discernement des faits & la critique ne sont pas son principal mérite.

SOZOMENE, (Hermias) surnommé *le Scholastique*, né à Salamine en Chypre, embrassa le Christianisme, touché par les miracles de S. Hilarion. Il passa de la Palestine à Constantinople, où il cultiva les belles-lettres, & exerça la profession de rhéteur. Il avoit du goût pour l'histoire ecclésiastique, & son premier coup d'essai fut un *Abrégé* de ce qui s'étoit passé depuis l'Ascension du Sauveur jusqu'à la défaite de Licinius. Cet Abrégé est perdu. Il commença une *Histoire* plus considérable vers l'an 443. Elle est divisée en IX livres, & renferme les événemens arrivés depuis l'an 324 jusqu'à l'an 439. Il déclare au commencement du 1er. livre, » qu'il écrivit ce qui » s'est passé de son tems sur ce » qu'il a vu lui-même, ou sur » ce qu'il a appris des per- » sonnes les mieux instruites, » & qui avoient été témoins » oculaires ». L'Histoire de Sozomene contient des choses très-remarquables ; mais la plupart se trouvent aussi dans Socrate, qu'il semble n'avoir que copié. Elle est néanmoins plus étendue & mieux écrite ; mais elle n'est pas sans défaut, même pour le style ; l'auteur est fort au-dessus de Socrate pour le jugement. Il y donne de grands éloges à Théodore de Mopsueste, & paroit favoriser les erreurs des Novatiens. On croit qu'il mourut vers 450. La plus belle édition de l'*Histoire* de Sozomene est celle qu'on voit dans le Recueil des Historiens Latins, donné par Robert Etienne en 1544. On la trouve aussi dans le Recueil de Valois & dans celui de Christophorson. Le président Cousin l'a traduit en françois.

SPAGNOLI, (Baptiste) Religieux Carme, dit *le Mantuan*, & selon l'orthographe françoise moderne, *Mantouan*, parce qu'il étoit de Mantoue, né l'an

1444, étoit bâtard de la famille de Spagnoli. Il prit l'habit de Carme, & se distingua tellement dans son ordre, qu'il parvint au généralat en 1513. Il mourut 3 ans après à Mantoue, en 1516, à 72 ans. Cet auteur est principalement connu par ses *Poésies*, parmi lesquelles on distingue ses *Eglogues*, où il y a de la facilité, quelquefois le vrai ton de l'églogue, mais en même tems un mélange de christianisme & de paganisme, qui n'honore pas le jugement du poëte. Ce reproche cependant ne regarde que ses premieres Eglogues qui sont le fruit de sa jeunesse, & qu'il a faites étant écolier, avant d'être Religieux; aussi sont-elles intitulées : *Bucolica seu adolescentia*, de même que l'*Elégie* à Sigismond Conzague, intitulée : *Elegia contra amorem & de natura amoris, carmen juvenile.* D'ailleurs cela a été imprimé sans sa participation, comme il nous l'apprend lui-même par une lettre qu'il écrivit à son ami Jean Picus l'an 1490, *Amici Bononiæ putantes debitum amicitiæ officium se præstare, me nescio, protocollum meum, quod eis ut nauci & peripsema quoddam reliqueram, divulgarunt. Hoc ut rescivi, dolui.* Il faut bien se garder cependant de juger quelques-unes de ses expressions d'après le génie des langues modernes & la corruption des mœurs, qui dénature des expressions autrefois très-innocentes. La plus ample édition de ses ouvrages est celle d'Anvers, 1576, en 4 vol. in-8°. Un Carme, nommé *Floride Ambrosio*, a publié en latin des *Mémoires* très-curieux sur la vie & les écrits de Spagnoli, à Turin, en 1784, in-4°.

SPANHEIM, (Frédéric) né à Amberg en 1600, dans le Haut-Palatinat, parcourut une partie de l'Allemagne & de la France, & s'arrêta à Geneve. Il obtint en 1626 une chaire de philosophie, & en 1631 une chaire de théologie, que Benoît Turretin laissoit vacante. En 1642, il fut appellé à Leyde pour y remplir la même place. Il y mourut en 1649, à 49 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *Commentaires historiques de la vie & de la mort de Messire Christophe, vicomte de Dhona*, in-4°. II. *Dubia Evangelica*, en 7 parties, 1700, 2 tomes in-4o. III. *Exercitationes de Gratia universali*, en 3 vol. in-8°. IV. La *Vie de l'Electrice Palatine*, in-4°. V. *Le Soldat Suédois*, in-8o. VI. Le *Mercure Suisse*, &c. Presque tous ces ouvrages sont défigurés par des préventions de secte qui altéroient le jugement de cet écrivain savant & laborieux.

SPANHEIM, (Frédéric) second fils du précédent, fut professeur de théologie à Leyde, où il mourut en 1701, à 69 ans. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique* & plusieurs autres ouvrages en latin, recueillis & imprimés à Leyde, 1701 & 1703, en 3 vol. in-folio. Il y regne beaucoup d'érudition, mais encore plus de préjugés & de haine contre l'Eglise Catholique. — Son frere aîné, Ezéchiel SPANHEIM, né à Geneve en 1629, fut gouverneur du prince électoral Palatin, & voyagea avec lui dans les cours des princes d'Italie, à Florence, à Mantoue, à Parme, à Mo-

dene, à Rome, pour observer les démarches des électeurs catholiques en ces cours. De retour à Heildelberg en 1665, il fut employé par l'électeur Palatin, en diverses négociations importantes. L'électeur de Brandebourg le demanda à l'électeur Palatin, & le chargea de diverses ambassades. Il mourut à Londres en 1710, à 81 ans. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *De præstantia & usu Numismatum antiquorum*, dont la meilleure édition est d'Amsterdam, 1717, en 2 vol. in-fol. : ouvrage d'une érudition rare & méthodique. II. Plusieurs Lettres & Dissertations sur diverses médailles rares & curieuses. III. La Traduction *des Césars* de l'empereur Julien, avec des notes, Amsterdam, 1728, in-4°. IV. Une Préface & les Notes dans l'Edition des *Œuvres* du même empereur, à Leipsig, 1696, in-fol.

SPANNOCHI, (N.) gentilhomme de Sienne dans le 17e. siecle, se distingua par le talent d'écrire en caracteres très-déliés. On a vu de lui l'Evangile de S. Jean qu'on dit à la fin de la Messe, écrit sans aucune abréviation sur du velin, dans un espace de la grandeur de l'ongle du petit doigt, d'un caractere néanmoins si bien formé, qu'il égaloit celui des meilleurs écrivains. Les anciens cultivoient aussi ce genre d'écriture mignonne. Elien parle d'un Callicrate de Lacédémone, qui écrivit en lettres d'or un distique élégiaque sur un grain de millet. *Voyez* ALUMNO & BOVERICK.

SPARTIEN, (*Ælius Spartianus*) historien latin, avoit composé la *Vie de tous les Empereurs Romains*, depuis Jules-César jusqu'à l'empereur Dioclétien exclusivement, sous lequel il vivoit; mais il ne nous en reste (dans l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1670 & 1671, 2 vol. in-8°) que les *Vies d'Adrien*, *d'Ælius Verus César*, fils adoptif d'Adrien, *de Didier-Julien*, *de Septime-Sévere*, *de Caracalla & de Geta* son frere; le reste a été perdu. On y trouve cependant des traits remarquables & propres à faire connoître les maîtres de l'ancienne Rome; les admirateurs & les panégyristes outrés de certains empereurs, ont trop décrié Spartien, qui les a fait connoître par des anecdotes peu honorables; quoique dans le fond on ne puisse le proposer comme un modele en fait d'histoire.

SPÉ, (Frédéric) né d'une famille noble à Langenfeldt, près de Kayserwerd, l'an 1595, se fit Jésuite en 1615, enseigna la philosophie & la théologie à Cologne, se consacra ensuite aux missions, & exerça les fonctions de ce pénible ministere avec tout le zele que la Religion peut inspirer. C'est particulierement dans l'évêché de Hildesheim qu'il raffermit les Catholiques qui étoient chancelans dans la foi, & qu'il ramena à l'unité de l'Eglise ceux que l'hérésie en avoit séparés. Ses succès irriterent les hérétiques au point qu'ils attenterent à sa vie. Il se retira ensuite à Treves, se dévoua entiérement au service des hôpitaux & des soldats, & mourut

le 7 août 1635. On a de lui : I. *Cautio criminalis, seu de processibus contra Sagas*, Rinthel, 1631, 1 vol. in-8°, dont on a donné une nouvelle édition à Francfort en 1632, & une autre la même année à Cologne. Le P. Spé combat les préjugés de son siecle & les fautes qui se commettoient par les juges dans les procédures contre les sorciers & les sorcieres. Le savant Jésuite montre que le peuple toujours extrême s'imagine voir des sortileges où souvent il n'y en a pas même l'apparence; mais il ne disconvient pas que la magie ne soit possible & même réelle, quoique dans des cas beaucoup plus rares qu'on ne le croyoit alors. Il est à remarquer que le P. Spé vivoit dans un tems où l'on n'osoit point écrire contre la magie, & nous écrivons dans le tems où, sans s'exposer à la risée des beaux-esprits, on ne peut en défendre l'existence. Telles sont les révolutions qui avec beaucoup d'autres forment l'histoire de l'intelligence humaine, & qui doivent inspirer à tout esprit juste une défiance prudente des opinions de mode & de vogue (*voyez* BODIN, BROWN, FAUSTUS, DELRIO, HAEN, MAFFÉE François-Scipion, MÉAD) II. *Exercitia aurea trium virtutum theologicarum*, Cologne, 1649. Le célebre Leibnitz fait le plus grand éloge de ce Jésuite, & l'appelle un *excellent homme dont la mémoire doit être précieuse aux sages & aux savans.* Excellentis viri memoria eruditis etiam ac sapientibus in pretio esse debet. *Tentam. Theodic*, pte. 1.

SPELMAN, (Henri) chevalier Anglois, mort en 1641, se rendit habile dans l'histoire d'Angleterre. Il s'attacha aussi à débrouiller le chaos des mots de la basse latinité. On a de lui : I. *Glossarium Archæologicum*, Londres, 1664 & 1687, in-fol. La derniere édition est la meilleure. Il y explique les termes barbares & étrangers, les vieux mots remis en usage, & les nouveaux inventés depuis la décadence de l'empire Romain. II. *Villare Anglicum*, in-8° : c'est une description alphabétique des villes, bourgs & villages d'Angleterre. III. Une *Collection des Conciles d'Angleterre.* David Wilkins donna en 1737 une édition de cet ouvrage plus ample que la 1re., qui n'étoit qu'en 2 vol. in-fol. 1639 & 1664. Celle que nous citons, & qui est la meilleure, est en 4 vol. in-fol.; elle contient tous les conciles qui se sont tenus dans la Grande-Bretagne & l'Irlande, par les Catholiques & les sectaires, depuis l'an 946 jusqu'à l'an 1717. IV. *Vita Alfredi Magni*, Oxford, 1678, in-fol. V. *Codex Legum, veterum Statutorum Angliæ*, que Wilkins a inséré dans ses *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol. VI. Ses *Œuvres posthumes* en anglois, ont été publiées par Gibson, Oxford, 1698, in-fol. On ne sait pas pourquoi l'éditeur n'y a pas inséré un traité de Spelman, intitulé : *Histoire & fatalité des sacrileges, vérifiée par des faits & des exemples*, &c.; ouvrage qui a un certain rapport avec le traité de Lactance : *De mortibus persecutorum.* On en a publié un Abrégé en françois, Bruxelles,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

1787; Liege, 1789, beaucoup augmenté.

SPENCE, (Joseph) savant littérateur Anglois, prit le degré de maître-ès-arts à Oxford, en 1727, enseigna longtems les belles-lettres, surtout la poésie, & mourut en 1768. On lui doit : I. *Polymathes, ou recherches sur les beautés des Poëtes Latins & autres anciens écrivains*, 1747, in-fol. On l'a réimprimé pour la 3e. fois en 1774, & on en a donné un Abrégé plusieurs fois réimprimé. II. *Criton, ou Dialogue sur la Beauté.*, 1752, in-8°. III. *Remarques* sur Virgile, 1767, in-4°. Le premier ouvrage qui le fit connoître, fut une *Critique* de la traduction de l'Odyssée par Pope.

SPENCER, (Edmond) poëte Anglois, natif de Londres, mort l'an 1598. La reine Elizabeth en faisoit un cas singulier; elle lui fit compter cent livres sterlings pour une piece de vers que ce poëte lui présenta. Il n'en devint pas plus riche : il vécut malheureux, & mourut de faim, dans la rigueur du terme. Le comte d'Essex lui ayant envoyé 20 livres sterlings au moment qu'il alloit expirer : *Remportez cet argent*, dit Spencer, *je n'aurois pas le tems de le dépenser.* Parmi les ouvrages de Spencer, le plus estimé est sa *Fairi Queen*, c'est-à-dire, la *Reine des Fées*, en 12 chants. Sa versification est douce & son imagination quelquefois brillante. Cependant son ouvrage ennuie par des allégories prolixes & des descriptions verbeuses. Il déplaît encore aux gens sages par ses affectations, & les fades louanges prodiguées à Elizabeth & à ses courtisans, avec une lâcheté digne d'un poëte famélique.

SPENCER, (Jean) né en 1630, devint maître du college du Christ, & doyen d'Ely; & mourut en 1693, à 63 ans. On a de lui : I. Un Ouvrage sur les *Loix des Hébreux*, & les raisons de ces Loix. II. *Discours* en anglois *sur les prodiges & la vanité des Songes.* III. *Traité sur les Prophéties vulgaires*, & plusieurs autres Ecrits imprimés à Cambridge en 1727, en 2 vol. in-fol., dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition, & plusieurs observations singulieres. —— Il ne faut pas le confondre avec Guillaume SPENCER, membre du college de la Trinité à Cambridge, dont on a une bonne Edition grecque & latine du *Traité* d'Origene contre Celse, & de la *Philocalie*, avec des notes pleines d'érudition. Cet ouvrage parut à Cambridge, in-4°, en 1658.

SPERLING, (Otton) né à Hambourg en 1602, étudia la médecine en Italie, voyagea en Dalmatie, pour y observer les simples, fut ensuite nommé physicien de la ville de Berghen en Norwege, devint médecin du roi de Danemarck en 1638, & physicien de Coppenhague en 1642. Il fut enveloppé dans la disgrace du comte d'Ulfeld (*voyez ce mot*), mis en prison en 1664; il y mourut en 1681. On a de lui plusieurs ouvrages sur les médailles & les antiquités, un *Catalogue des Plantes de Danemarck*, dans la *Cista medica* de Bartholin, & un *Catalogue des Plantes du jardin*

*de Chriſtiern IV*, Coppenhague, 1642, in-12.

SPERON-SPERONI, (N.) né à Padoue en 1500 d'une famille noble, mort en 1588, commença à enſeigner la philoſophie à 24 ans dans ſa patrie. Les magiſtrats de cette ville l'ayant envoyé à Veniſe, il s'acquit tant de réputation, que lorſqu'il parloit dans le ſénat, les avocats & les juges des autres tribunaux quittoient le barreau pour l'entendre. Les principaux ouvrages de Speron, ſont: I. Des *Dialogues* en italien, Veniſe, 1595, in-8°. Il y en a dix ſur des ſujets de morale. L'auteur liſoit les vieux auteurs, & y prenoit ce qu'ils avoient de bon; ainſi ſes larcins étoient plus cachés. Ils ont été traduits en françois par Gruget, in-8°, 1551. II. *Canace*, tragédie, 1597, in-4°. III. Des *Diſcours*, 1596, in-4°. IV. Celui *de la Préſéance des Princes*, en italien, 1598, in-4°. V. Des *Lettres*, 1606, in-12.

SPIFAME, (Jacques-Paul) né à Paris, étoit originaire de Lucques en Italie. Après avoir occupé différentes places, il fut élevé à l'évêché de Nevers, & ſe trouva aux Etats tenus à Paris en 1557. Ce prélat frivole & voluptueux entretenoit alors une femme, qui lui perſuada de ſe retirer avec elle à Geneve. Spifame, plus ſubjugué par ſa paſſion, que convaincu de la ſageſſe de la réforme, alla joindre Calvin en 1559, & prit le nom de *Paſſy*, terre dont Jean Spifame, ſon pere, étoit ſeigneur. Le patriarche des réformés l'envoya à Orléans auprès du prince de Condé, en qualité de miniſtre. Ce prince le députa à la diete de Francfort, pour juſtifier les Proteſtans qui avoient pris les armes, & s'étoient révoltés contre l'autorité royale, après avoir rejeté celle de l'Egliſe. De retour à Geneve, il fut ſoupçonné de négocier ſous main pour rentrer dans l'Egliſe Catholique. « C'eſt » pourquoi, dit un hiſtorien, » on lui ſuſcita une accuſation » vraie ou fauſſe, d'avoir fait » un faux contrat; on lui fit » ſon procès, & il fut con- » damné à avoir la tête tran- » chée »: ce qui fut exécuté en 1566. Il témoigna, ſelon un écrivain proteſtant, un grand repentir de ſes fautes. Ne pourroit-on pas croire que ce repentir fut principalement d'avoir abandonné avec tant de ſcandale la Religion Catholique? — Son frere Raoul SPIFAME, avocat au Parlement de Paris, mort en 1563, eſt auteur d'un livre rare, intitulé: *Dicearchiæ Henrici, Regis chriſtianiſſimi, Progymnaſmata*, in-8°, ſans date, ni lieu d'impreſſion. Ce volume contient 309 arrêts de ſa compoſition, qu'il ſuppoſe avoir été rendus par Henri II en 1556. Se mettant à la place du ſouverain, comme tant d'autres écrivains, il ordonne des choſes impraticables, & quelques-unes utiles & ſenſées. M. Auffrai a pris dans ce livre les réflexions qui ont été le plus de ſon goût, & les a publiées ſous le titre de: *Vues d'un Politique du 16e. ſiecle*, Paris, 1775, in-8°. — Il ne faut pas le confondre avec Martin SPIFAME, dont les plates Poéſies parurent en 1583, in-16.

SPIGELIUS, (Adrien) né à Bruxelles en 1578, mourut en 1625, à Padoue, où il étoit professeur en anatomie & chirurgie, emploi dont il s'acquitta avec tant de distinction que le sénat de Venise l'honora du titre de chevalier de S. Marc, & lui fit présent d'un collier d'or. Ses Œuvres ont été publiées à Amsterdam par Jean-Antonide vander Linden, en 1645, 3 vol. in-fol. en latin. On estime sur-tout le traité *De humani corporis fabrica.*

SPINA, (Alexandre) Religieux du couvent de Ste. Catherine de Pise, de l'ordre de S. Dominique, mourut en 1313. Un particulier, dit-on, ayant inventé de son tems les lunettes, vers l'an 1295, & ne voulant pas en découvrir le secret au public, Spina trouva le moyen d'en faire de son invention trois ans après. Quelques auteurs ont écrit que ce qui étoit alors un secret en Italie, n'en étoit pas un en France, où les lunettes, disent-ils, étoient en usage dès la fin du 12e. siecle : mais il est difficile à comprendre qu'une chose qui auroit été en France, en usage pendant un siecle, ait pu être regardée comme un secret en Italie. Quoi qu'il en soit, c'est une question si l'usage des lunettes, devenu général, a beaucoup étendu les facultés de la vue ; si au contraire, elle ne s'est pas affoiblie par un usage tantôt trop précoce, tantôt trop habituel d'un secours, devenu ensuite une nécessité, comme beaucoup d'autres choses que les sens captivés & assujettis en quelque sorte à un nouveau mode d'être, réclament impérieusement (*). Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens lisoient jusqu'à cent ans, & que dès l'âge de 50 la plupart des modernes ne le font plus sans lunettes. Reste à savoir si la mesure des caracteres suffit seule pour expliquer cette différence ; vu sur-tout que les presbytes se servent de lunettes tant pour les petits que pour les grands caracteres.

SPINA, (Alphonse) Religieux Espagnol de l'ordre de S. François, Inquisiteur à Toulouse vers l'an 1459, avoit été juif, à ce qu'on dit. Il est auteur du livre intitulé : *Fortalitium Fidei ;* ouvrage très-médiocre, imprimé plusieurs fois, tant in-folio qu'in-4°. Il y en a une édition de Nuremberg en 1494, in-4°.

SPINA, (Barthelemi) natif de Pise, mort en 1546, à 72 ans, entra dans l'ordre de S. Dominique vers l'an 1494. Il

(*) Idée qui du premier abord semble ridicule, mais qui ne paroît pas telle à ceux qui savent que ces variations de l'œil dépendent d'un degré imperceptible de plus ou moins de sphéricité ; qu'elles ont souvent lieu en sens contraire dans le même homme, & sont l'effet d'une maladie, d'un accroissement de santé, ou de quelqu'autre cause ; qu'elles ne sont rien en comparaison d'autres vicissitudes que le corps humain a essuyées en divers siecles, par des maladies & des infirmités dont il n'existe plus que les noms & les monumens, & qui ont été remplacées par d'autres auparavant inconnues ; &c.

fut maître du sacré Palais, & l'un de ceux que le Pape choisit pour assister à la congrégation destinée à examiner les matieres que l'on devoit proposer au concile de Trente. On a de lui divers Ouvrages en 3 vol. in-fol.

SPINA, (Jean de l'Epine, ou) fameux ministre calviniste, avoit été Religieux Augustin. Il assista au Colloque de Poissy, & échappa au massacre de la St.-Barthélemi. On a de lui plusieurs Livres de morale & de controverse, assez mauvais. Il mourut en 1594 à Saumur.

SPINOLA, (Ambroise) né en 1569, & mort en 1630, étoit de l'illustre maison de Spinola, originaire de Genes, & dont les branches se sont répandues en Italie & en Espagne. Il fit ses premieres armes en Flandre, à la tête de 9000 Italiens, la plupart vieux soldats & gens de condition. Il n'y fut pas longtems sans se signaler. Le roi d'Espagne lui donna ordre bientôt après de lever 5 régimens, pour s'en former une armée avec laquelle il devoit exécuter quelque grand projet; mais la mort de Frédéric son frere l'appella ailleurs. Le siege d'Ostende traînoit en longueur, lorsque Spinola s'étant chargé du commandement, la place se rendit en 1604. Ses services le firent nommer général des troupes d'Espagne dans les Pays-Bas. Le comte Maurice de Nassau fut l'homme contre lequel il eut à combattre. Spinola passa à Paris après la reddition d'Ostende. Henri IV lui demanda quels étoient ses projets pour la campagne prochaine. Spinola les lui développa; & le monarque croyant qu'il avoit voulu lui donner le change, écrivit à Maurice le contraire de ce que son rival de gloire lui avoit dit. Qu'arriva-t-il? Spinola suivit de point en point le plan qu'il avoit tracé à Henri IV, qui dit à cette occasion : *Les autres trompent en disant des mensonges, & celui-ci m'a abusé en disant la vérité.* L'Espagne ayant conclu en 1608 une treve avec les Etats-Généraux, Spinola jouit de quelque repos; mais il fut bientôt troublé par la contestation qui s'éleva sur la succession de Cleves & de Juliers. Spinola reprit les armes, se rendit maître d'Aix-la-Chapelle, de Wesel & d'autres places. En 1625 il prit Breda, après un siege sagement conduit, & continua de se signaler jusqu'à ce qu'il passa en Italie, où il prit Casal, l'an 1630. La citadelle de cette ville demeura entre les mains de Toiras, parce que des ordres imprudens, qui lui venoient régulierement de Madrid, gênoient ses opérations. Il en mourut de chagrin, répétant jusqu'au dernier soupir : *Ils m'ont ravi l'honneur.* Cependant Philippe III avoit tant de confiance en ses talens, que Spinola ayant témoigné quelque répugnance à faire le siege de Breda, alléguant la difficulté de l'entreprise & l'incertitude du succès; le roi lui écrivit pour toute réponse; *Marquis, prenez Breda. Moi, le roi.* On demandoit au prince Maurice, quel étoit le premier capitaine de son siecle? *Spinola est le second*, répondoit-il.

SPINOLA, (Charles) Jé-

suite, étoit fils unique d'Octave Spinola, comte de Tassocole, grand-écuyer & favori de l'empereur Rodolphe II, & petit-fils d'Augustin Spinola, qui se rendit célebre sous Charles-Quint. Le P. Spinola naquit à Gênes en 1564, fut élevé à Nole, sous les yeux du cardinal Philippe Spinola, son oncle, qui étoit évêque de cette ville; s'y fit Jésuite à la fin de 1584, malgré les oppositions de sa famille; étudia les mathématiques sous le fameux Clavius, & les professa avant même d'avoir achevé ses études de théologie. Il demanda ensuite d'être envoyé au Japon, & l'obtint après bien des instances. Il s'embarqua à Lisbonne au mois d'avril 1596, fut pris par les Anglois, qui le menerent en Angleterre. Ayant été échangé, il se rendit à Lisbonne, & se rembarqua au mois de mars 1598, & prit terre à Nangazacki en 1602. Il y travailla avec zele & avec succès jusqu'en 1618, qu'il fut pris & mis en prison à Omura : il y demeura quatre ans avec des incommodités inconcevables, & en sortit en 1622 pour être mené à Nangazacki, où il fut brûlé vif le 10 septembre avec le P. Sébastien Kimura, le premier prêtre Japonois, & quelques autres Religieux de sa compagnie, plusieurs autres des deux Ordres de S. Dominique & de S. François, & un grand nombre de laïques. Sa *Vie* a été écrite en italien par le P. Fabio Ambrosio Spinola, & dédiée à un seigneur de sa maison; traduite en latin par le P. Germain Hugan, & dédiée au célebre Ambroise Spinola, gouverneur des Pays-Bas. Le P. d'Orléans a aussi écrit sa *vie* en françois.

SPINOSA, (Baruch) né à Amsterdam en 1632, étoit fils d'un juif Portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, & il se consacra ensuite tout entier à celle de la philosophie. Plus il acquéroit de connoissances, & plus il se formoit de doutes sur le Judaïsme, que ses rabbins ne pouvoient résoudre. Sa conduite trop libre à leur égard le brouilla bientôt avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un Juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion Judaïque. Il embrassa la religion calvinienne, & fréquenta les églises des Mennomites ou des Arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de *Baruch*, en celui de *Benedictus*. Quoique soumis extérieurement à l'Evangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, & son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, & se retira à la campagne, où de tems en tems il s'occupoit à faire des microscopes & des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il étoit quelquefois 3 mois de suite sans sortir de son logis, mais cette solitude étoit égayée par les visites qu'il recevoit des rai-

ſonneurs de tout ſexe & de toute condition, qui venoient prendre chez lui des leçons d'athéiſme. Spinoſa, vieux avant le tems, fut attaqué d'une maladie lente, dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il étoit petit, jaunâtre, avoit quelque choſe de noir dans la phyſionomie, & portoit ſur ſon viſage un caractere de réprobation. Ces traits ſiniſtres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a rédigé le premier l'athéiſme en ſyſtême, & en un ſyſtême ſi déraiſonnable & ſi abſurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le Spinoſiſme que des contradictions, & des hypotheſes abſolument inſoutenables. L'ouvrage de Spinoſa qui a fait le plus de bruit, eſt ſon traité intitulé : *Tractatus Theologico-Politicus*, publié in-4°, à Hambourg, en 1670, où il jeta les ſemences de l'athéiſme qu'il a enſeigné hautement dans ſes *Opera poſthuma*, imprimés in-4°, en 1677. Le *Tractatus Theologico-Politicus* a été traduit en françois, ſous trois titres différens, par Saint-Glain (*voyez* GLAIN). Le but principal de Spinoſa a été de détruire toutes les religions, en introduiſant l'athéiſme. Il ſoutient hardiment que Dieu n'eſt pas un Être intelligent, heureux & infiniment parfait; mais que ce n'eſt autre choſe que cette vertu de la nature, qui eſt répandue dans toutes les créatures. Ce ſophiſte abſurde attribue tout ce qui exiſte à une aveugle néceſſité. Il ne reconnoît dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance, à qui il donne l'étendue & la penſée pour attributs. Il préſente ſon ſyſtême ſous une forme géométrique. Il donne des définitions, poſe des axiômes, déduit des propoſitions; mais ſes prétendues démonſtrations ne ſont qu'un amas de termes ſubtils, obſcurs, & ſouvent inintelligibles. Ses raiſonnemens ſont fondés ſur une métaphyſique alambiquée, où il ſe perd, ſans ſavoir ni ce qu'il penſe, ni ce qu'il dit. Pour affoiblir les preuves de la Religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophetes de l'Ancien-Teſtament. Il prétend qu'ils ne devoient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun : pincipe abſurde qu'il étend juſqu'à Moïſe & à J. C. même; comme ſi la force de l'imagination pouvoit ſaiſir dans l'avenir les choſes qui ne tiennent à rien. A la fin de la *1re.* partie de ſon Traité de Morale, il nie d'après Lucrece « que les yeux ſoient faits » pour voir, les oreilles pour » entendre, les dents pour mâcher, l'eſtomac pour digérer »; il traite de préjugé de l'enfance, le ſentiment contraire. On peut juger, par ce trait, de la beauté du génie de ce prétendu philoſophe. Spinoſa avoit un tel deſir d'immortaliſer ſon nom, qu'il eût ſacrifié volontiers à cette gloire la vie préſente, eût-il fallu être mis en pieces par un peuple mutiné : autre vanité ridicule dans un athée. C'eſt ce fanatiſme plus ou moins vif de vanité, d'oſtentation, de ſingularité, qui anime preſque tous les ennemis de la Religion, & fait le grand mobile de ce qu'on appelle aujourd'hui *philoſophes*. Ce n'étoit que par degrés que Spinoſa étoit

tombé dans le précipice de l'athéisme. Il paroît bien éloigné de cette doctrine dans les *Principes de René Descartes, démontrés selon la maniere des Géometres*, Amsterdam, 1667, in-4o, en latin. « On prétend, » dit un auteur, qu'il avoit des » mœurs, mais (outre que ces » assertions sont toujours va- » gues & sans preuves, & » qu'un épicurien conséquent » ne doit se priver de rien) » qu'en pourroit-on conclure » de plus que pour les anges » dégradés & convertis en » démons; qui ne sont ni des » ames charnelles, ni des es- » prits bouchés? L'orgueil con- » duit aux mêmes précipices, » que les vices de la chair. L'é- » garement de Spinosa provint » d'avoir creusé les matieres » de la Religion, avec une cu- » riosité profane & toute la » témérité de la présomption; » comme aussi d'avoir soumis » les œuvres de Dieu aux pro- » cédés mal conçus de la géo- » métrie, & les preuves de fait » aux raisonnemens d'une vaine » dialectique ». Les absurdités du Spinosisme ont été solidement réfutées par un très-grand nombre d'auteurs, entre autres : par Cuper, dans ses *Arcana Atheismi revelata*, Rotterdam, 1676, in-4o; par dom François Lami, Bénédictin; par Jacquelot, dans son *Traité de l'Existence de Dieu*; par le Vassor, dans son *Traité de la véritable Religion*, imprimé à Paris en 1688; & dans les Ecrits donnés sur cette matiere en ces derniers tems. Voyez les *Mémoires* de Nicéron (tome 13) qui a profité de la *Vie de Spinosa* par Colerus, insérée dans la *Réfutation de Spinosa* par divers auteurs, recueil publié par l'abbé Lenglet, 1731, in-12; & d'une autre *Vie* de ce philosophe, par un de ses partisans, 1712, in-8o. Les extravagances de Spinosa ont été reproduites en 1770 dans le *Système de la Nature*, & victorieusement réfutées en 1771, par M. l'abbé Bergier, dans l'*Examen du Matérialisme*, deux vol. in-12.

SPIRIDION, (S.) évêque de Tremithunte, dans l'isle de Chypre, confessa généreusement la foi durant la persécution de Maximien-Galere, fut envoyé aux mines après qu'on lui eut arraché l'œil droit & coupé le jarret gauche, assista ensuite au concile-général de Nicée en 325, & vécut jusqu'après le concile de Sardique en 347. Son zele & ses miracles lui firent un grand nom. Il étoit si pénétré de respect pour les Saintes-Ecritures, qu'il ne vouloit pas qu'on en changeât les expressions par une fausse délicatesse de langage. Triphille, évêque de Ledres, ayant dans un discours qu'il faisoit dans une assemblée des évêques de l'isle de Chypre, substitué le mot de *lit* à celui de *grabat* dans ce passage de S. Marc (ch. 9). *Tolle grabatum tuum*, il le reprit vivement & lui demanda s'il savoit mieux que l'Evangéliste de quel terme il convenoit de se servir. Sozomene rapporte qu'un voyageur fatigué se présenta chez Spiridion en carême, en le priant de lui accorder l'hospitalité. Il le reçut avec une grande charité, mais il ne se trouvoit ni pain ni farine dans sa maison; il n'y avoit qu'un peu de lard; considérant la

fatigue & le besoin extrême du voyageur, il se mit en oraison & pria Dieu de le dispenser de la discipline de l'Eglise, fit cuire le lard, commença le premier à en manger, & invita son hôte à en faire autant. Calvin & Kemnitius ont voulu conclure delà que la pratique du jeûne n'étoit pas alors d'obligation; mais cette histoire même prouve précisément le contraire.

SPIZELIUS, (Théophile) écrivain protestant, né à Ausbourg en 1639, mort en 1691, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus connus sont deux traités: l'un intitulé, *Felix Litteratus*, 2 vol. in-8°; & l'autre, *Infelix Litteratus*, 2 vol. in-8°. Spizelius prétend faire voir, dans ces deux ouvrages, les vices des gens-de-lettres, & les malheurs qui leur arrivent quand ils étudient par de mauvais motifs, & plutôt pour eux-mêmes que pour l'amour de Dieu & l'utilité du prochain: vues excellentes, où les savans vrais & prétendus de nos jours trouveroient à profiter. Nous avons encore de lui: I. Une espece d'Essai de Bibliotheque, sous le titre de *Sacra Bibliothecarum illustrium Arcana detecta*, imprimé en 1668, in-8°; mais cet Essai manque de clarté & de méthode, & ne s'étend qu'à un petit nombre d'auteurs. II. *Sinensium res Litteraria*, Leyde, 1660, in-12. III. *Confutatio relationis Montesinianæ de repertis in America tribubus Israëliticis*, Bâle, 1661. *Voyez* MENASSEH-BEN-ISRAEL.

SPON, (Charles) né à Lyon en 1609, d'un riche marchand, exerça la médecine dans sa patrie avec beaucoup de réputation. Il cultiva la poésie latine avec quelque succès, & mourut à Lyon en 1684, après avoir publié: I. en vers héroïques, les *Pronostics* d'Hippocrate, sous le titre de *Sybilla medica*, Lyon, 1661, in-4°. II. Une *Myologie* en vers, dans la *Bibliotheque Anatomique* de Manget. III. *Pharmacopée de Lyon*, &c. — Son fils, Jacob SPON, né à Lyon en 1647, employa quelques années à voyager, & revint en France, d'où son attachement à la religion prétendue-réformée le fit sortir en 1685, dans le dessein de se fixer à Zurich en Suisse; mais il mourut en chemin à Vevay, près du Lac de Geneve. Nous avons de lui divers ouvrages; les principaux sont: I. *Recherches curieuses d'Antiquités*, in-4°, Lyon, 1683; ouvrage savant. II. *Miscellanea eruditæ Antiquitatis*, Lyon, 1685, in-fol.; aussi curieux pour les inscriptions que pour les médailles. III. *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grece & du Levant, faits en 1675 & 1676*, imprimés à Lyon en 1677, 3 vol. in-12; réimprimés à La Haye en 1680 & en 1689, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les amateurs d'antiquités & les commerçans. IV. *Réponse à la Critique publiée* par Guillet contre ces *Voyages*, Lyon, 1679, in-12. V. *Histoire de la Ville & de l'Etat de Geneve*, in-12, 2 vol. réimprimée à Geneve en 1700, en 2 vol. in-4° & en 4 vol. in-12, avec fig. & les notes de Gautier, secrétaire d'état. Cette Histoire est pleine de recherches; mais

elle n'eſt pas toujours fidelle. Le ſtyle manque de préciſion, de pureté & d'élégance. VI. *Recherches des antiquités & des curioſités de la Ville de Lyon*, 1673, in-8°. VII. *Bevanda Aſiatica, ſeu de Café*, Leipſick, 1705, in-4°. VIII. *Obſervations ſur les Fievres*, in-12, 1684. IX. *Ignotorum atque obſcurorum quorumdam Deorum ara*, 1676, in-8° avec des notes. X. *Aphoriſmi novi ex Hippocratis operibus collecti*, 1684, in-12, grec & latin.

SPONDE, (Henri de) né à Mauléon de Soule, bourg de Gaſcogne, en 1568, d'un Calviniſte ſecrétaire de Jeanne de Navarre, fut élevé dans cette religion. Il eut pour parrain Henri de Bourbon (depuis Henri IV). Sa jeuneſſe annonça beaucoup de goût pour les belles-lettres, & une grande facilité pour apprendre les langues. Il exerçoit la charge de maître-des-requêtes pour le roi de Navarre, lorſque les livres de controverſes des cardinaux du Perron & Bellarmin toucherent ſon cœur & éclairerent ſon eſprit. Il abjura le Calviniſme en 1595, & accompagna à Rome le cardinal de Sourdis. Quelques années après, il embraſſa l'état eccléſiaſtique, & fut nommé à l'évêché de Pamiers en 1626. Il n'oublia rien pour tirer de l'erreur les héréticques de ſon dioceſe. Il y établit une congrégation eccléſiaſtique, des ſeminaires, des maiſons religieuſes, & ſe ſignala par toutes les vertus épiſcopales. Cet illuſtre prélat finit ſes jours à Toulouſe en 1643, âgé de 75 ans. Son principal ouvrage eſt l'*Abrégé* des *Annales* de Baronius, 2 vol. in-fol. & la Continuation qu'il en a faite depuis 1197 juſqu'à l'an 1640, 3 vol. in-folio. Quoique cet ouvrage ne ſoit pas parfait, & qu'il y ait preſqu'autant de fautes que dans Baronius, il eſt très-utile pour ceux qui ont les Annales de ce cardinal. Il ſert à leur rappeller les faits principaux, qui y ſont détaillés avec netteté & choiſis avec jugement. Pour rendre ce recueil plus complet, Sponde y joignit les *Annales ſacrées de l'Ancien-Teſtament juſqu'à J. C.*, in-fol. qui ne ſont proprement qu'un abrégé des *Annales* de Torniel. On a auſſi de Sponde des *Ordonnances Synodales*. La meilleure édition de ſes Œuvres, eſt celle de la Noue, Paris, 1639, 6 vol. in-fol. Son traité *De Cœmeteriis ſacris* 1596, augmenté en 1638, in-4°; *Les Cimetieres ſacrés*, Bourdeaux, 1599, in-8°, renferme des recherches curieuſes. Pierre Frizon, docteur de Sorbonne, a écrit ſa *Vie*. —— Son frere, Jean de SPONDE, abjura auſſi le Calviniſme, & mourut en 1595. On a de lui: I. Des *Commentaires* ſur *Homere*, 1606, in-fol. II. Une *Réponſe* au Traité de Beze ſur les *Marques de l'Egliſe*, Bourdeaux, 1595, in-8°.

SPRANGER, (Barthélemi) peintre, naquit à Anvers en 1526. L'envie d'apprendre fit concevoir au jeune artiſte le projet de voyager: il alla en France, d'où il partit peu de tems après pour l'Italie. Un tableau de *Sorciers* qu'il fit à Rome, lui mérita la protection du cardinal Farneſe, qui l'employa à ſon château de Ca-

prarole. Ce prélat le préſenta enſuite au pape Pie V, dont Spranger reçut beaucoup de témoignages d'eſtime & de généroſité. Après la mort de ce pontife, Spranger fut mandé à Vienne, pour être le premier peintre de l'empereur. Maximilien II & Rodolphe II le mirent dans l'opulence, & le comblerent d'honneurs. Spranger, dans ſes productions, s'eſt toujours laiſſé conduire par ſon caprice, ſans conſulter la nature: ce qui lui a donné un goût maniéré. Ses contours ſont auſſi trop prononcés; mais ce peintre avoit une légéreté de main ſinguliere. Sa touche eſt en même tems hardie & gracieuſe, & ſon pinceau d'une douceur admirable. Il mourut après l'an 1582.

SPRAT, (Thomas) fils d'un miniſtre de la province de Devon, naquit en 1636. Il devint l'un des premiers membres de la ſociété royale de Londres, chapelain de Georges duc de Buckingham, puis chapelain du roi Charles II, prébendaire de Weſtminſter, & enfin évêque de Rocheſter en 1684. Ce prélat, auſſi verſé dans la politique que dans les ſciences, mourut d'apoplexie en 1713. Tous ſes ouvrages ſont bien écrits en anglois. On eſtime ſur-tout ſon *Hiſtoire de la Société Royale de Londres*, dont on a une mauvaiſe traduction françoiſe, imprimée à Geneve en 1669, in-8°.

SQUIRE, (Samuel) ſavant Anglois, né en 1714, évêque de S. David au pays de Galles, mort en 1766, a publié pluſieurs ouvrages où il y a de l'érudition & du zele contre l'incrédulité. I. *Défenſe de l'Hiſtoire des Anciens Hébreux*. II. *L'indifférence inexcuſable, en fait de Religion* 1748, in-12. III. *Principes de Religion*, 1763. IV. *Iſis & Oſiris* de Plutarque en grec & en anglois. Cambridge, 1744, in-8°. Le texte grec eſt fort exact & la traduction eſt eſtimée. V. *Eſſai ſur la chronologie & la langue des anciens Grecs*. VI. *Recherches ſur la Conſtitution d'Angleterre*.

STAAL, (madame de) connue d'abord ſous le nom de Mlle. de *Launai*, née à Paris d'un peintre, fut liée avec quelques beaux eſprits & devint intrigante. Enveloppée, ſous la régence, dans la diſgrace de la ducheſſe du Maine, elle fut renfermée pendant près de deux ans à la Baſtille. La liberté lui ayant été rendue, elle fut fort utile à la princeſſe, qui, par reconnoiſſance, la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes ſuiſſes, & depuis capitaine & maréchal-de-camp. Son caractere étoit mêlé de bonnes & de mauvaiſes qualités; mais celles-là l'emportoient. Elle mourut en 1750. On a imprimé depuis ſa mort les *Mémoires* de ſa *Vie*, en 3 vol. in-12, compoſés par elle-même. Ils n'offrent pas des aventures fort importantes; mais elles ſont aſſez ſingulieres. Quelques critiques prétendent que madame de Staal n'a pas dit tout ce qui la regardoit dans ſes Mémoires.

STACE, (*P. Papinius Statius*) Napolitain, vivoit du tems de Domitien, qu'il flatta avec autant de lâcheté que de baſſeſſe. Ce poëte latin plaiſoit

fort à cet empereur, par la facilité qu'il avoit de faire des vers sur le champ. Il mourut à Naples vers l'an 100 de J. C. Nous avons de Stace deux Poëmes héroïques, dédiés à ce tyran odieux qu'il place dans le Ciel, sans doute entre Octave & Néron. C'est la *Thébaïde* en 12 livres; & l'*Achilleïde*, dont il n'y a que 2 livres, la mort l'ayant empêché de la continuer. Ce poëte a encore fait 5 livres de mélanges (*Sylvarum*); c'est un recueil de petites pieces de vers sur différens sujets. On y trouve (l. 5. ch. 2) ces beaux vers si souvent cités contre les hommes sinistres qui se plaisent à perpétuer & à nourrir hors de propos d'accablans souvenirs :

*Excidat illa dies ævo : nec posteritas credant*
*Sæcula. Nos certè taceamus, & obruta multâ*
*Nocte tegi nostræ patiamur crimina gentis.*

Vœu qui néanmoins ne doit pas affoiblir la véracité de l'histoire, obligée de consigner dans ses annales les grands crimes comme les grandes vertus. Les Poésies de Stace furent fort estimées de son tems à Rome; mais le goût avoit perdu beaucoup de sa pureté. En cherchant à s'élever, il tombe souvent dans le ton déclamateur; & à l'égard de ses Poëmes héroïques, il a traité son sujet plutôt en historien qu'en poëte, sans s'attacher à ce qui fait l'essence de la poésie épique. C'étoit un homme d'une imagination forte, mais déréglée; cependant, si nous en croyons M. Huet, Malherbe admiroit la *Thébaïde* avec un enthousiasme fougueux, & préféroit Stace à Virgile; ce qui ne donne pas une grande idée de son jugement & de son goût. La premiere édition de ce poëte est celle de Rome, 1475, in-fol. M. l'abbé Cormiliolle a donné une traduction françoise de la *Thébaïde*, Paris, 1783, 3 vol. in-12.

STACKHOUSE, (Thomas) théologien Anglois, mort en 1752, se fit un nom par ses écrits contre Tyndal, Collins & Woolston, empyriques de la secte des modernes philosophes. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. *Le Sens littéral de l'Ecriture*, traduit en françois, 3 vol. in-12. II. Un *Corps* complet *de Théologie*, dont on a aussi une version françoise. III. Une *Histoire générale de la Bible.*

STADIUS, (Jean) né à Loënhout, près d'Anvers, en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, & ensuite professeur de mathématiques & d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimoit beaucoup ce savant. On a de lui : I. Des *Ephémérides*, Cologne, 1556 & 1570, in-4°. II. *Tabulæ æquabilis & apparentis motus cœlestium corporum*, 1560. III. *Commentarius in Lucium Florum*, Cologne, 1600. Stadius étoit versé dans l'astronomie; mais il paroît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

STAFFORT, (Thomas-Wentvorth, comte de) d'une famille distinguée d'Angleterre, se signala dans le parlement contre l'autorité royale. Charles I le mit du parti de la cour par ses bienfaits; il le nomma

comte de Staffort & vice-roi d'Irlande. Depuis lors Staffort se dévoua avec tant de chaleur à son service, que les grands & la nation, irrités contre Charles, tournerent toute leur fureur contre son favori. La chambre des Communes lui imputa quelques malversations inévitables dans ces tems orageux, mais commises toutes pour le service du roi: elles ne furent pas même prouvées légalement, & cependant les pairs le condamnerent au dernier supplice. Il falloit le consentement de Charles pour l'exécution. Le peuple demandoit sa tête à grands cris. Staffort poussa la grandeur d'ame jusqu'à supplier lui-même le roi de consentir à sa mort, & ce prince eut la foiblesse de signer cet acte fatal, qui apprit aux Anglois à répandre un sang plus précieux. Staffort périt ainsi sur un échafaud le 12 mai 1641. La mort de Charles suivit bientôt celle de ce généreux infortuné, dont la mémoire fut réhabilitée sous Charles II.

STAFFORT, (Guillaume, vicomte de) fut zélé catholique, & fut condamné à la mort, sous prétexte d'une conspiration formée contre le roi Charles II, qui néanmoins, tout protestant qu'il étoit, mais instruit par l'expérience, avoit beaucoup plus de confiance aux Catholiques qu'aux sujets de sa propre religion. Par mille autres endroits, cette accusation où l'on impliquoit la reine même, avec le duc d'Yorck, frere du roi (depuis Jacques II), étoit dépourvue de l'ombre même de la vraisemblance: ce n'étoit qu'une trame brassée par des fanatiques jaloux & très-accrédités dans le parlement, afin de rendre le duc inhabile au trône, en haine de la vraie foi qu'il professoit sans respect humain. Quantité de Catholiques furent les victimes de cette absurde calomnie. Stafford, personnellement très-cher au roi, fut arrêté, sur la déposition de deux scélérats insignes, Oatès & Bedlor; & après deux ans de prison, il fut condamné par le parlement à la peine des criminels de haute trahison. Le roi fit en vain tous ses efforts pour lui sauver la vie: tout ce qu'il put obtenir, fut de commuer son supplice. Ce seigneur, à l'âge de soixante-dix ans, eut la tête tranchée à Londres, le 8 janvier 1681. Monté sur l'échafaud, avec une fermeté digne de la foi qu'il professoit, il fit un discours pour justifier son innocence, & protesta qu'il mouroit volontiers pour la foi catholique, apostolique & romaine. Le délateur Oatès (*voyez ce mot*), & plusieurs complices de son homicide calomnie, condamnés quatre ans après comme parjures par le parlement même, justifierent pleinement la mémoire de celui qu'ils avoient livré à la mort.

STAHL, (Georges-Ernest) naquit en Franconie en 1660. Lorsque l'université de Hall fut fondée en 1694, la chaire de médecine lui fut conférée. Sa maniere d'enseigner, la solidité de ses ouvrages, les heureux succès de sa pratique concoururent à lui faire une réputation des plus brillantes. Stahl fut appellé à Berlin en 1716, & il y eut les titres de conseiller de

de la cour & de médecin du roi. Il mourut en 1734, âgé de 75 ans. Ce grand médecin a soutenu quelques opinions singulieres, & qui, peut-être vraies à un certain point, ne laissent pas d'avoir un air paradoxal. Tel est son système de l'Autocratie de l'ame sur le corps, en santé & en maladie; système qui lui suscita beaucoup d'adversaires, & en même tems des admirateurs (*voyez* SAUVAGES François). Selon son opinion, un médecin ne doit opérer, qu'en suivant attentivement les effets de l'ame sur le corps. On ne peut douter que ces effets ne soient réels, & même d'un résultat très-sensible, vu qu'ils s'étendent jusqu'à la phisionomie & les accessoires les plus indifférens de la constitution (*voyez* RIVAULT, RICHTER); mais il seroit téméraire de vouloir dans tous les cas les déterminer & les suivre. C'est par son intelligence en chymie que Stahl s'est sur-tout rendu recommandable. Il en puisa le fond dans des ouvrages qui avant lui étoient presqu'ignorés, & dont il répandit la connoissance aussi-bien que l'usage: c'étoient ceux du fameux Beccher, qu'il commenta, rectifia & étendit. Il puisa aussi beaucoup dans les livres de Kunkel, & fit un grand nombre de découvertes utiles. Plusieurs de ses remedes ont eu & ont encore une grande vogue: tels sont les *Pillules Balsamiques*, la *Poudre Antispasmodique*, son *Essence Alexipharmaque*, &c. La métallurgie lui a les plus grandes obligations; son petit Traité latin sur cette matiere, 1697, est excellent. Ses principaux ouvrages sont: I. *Experimenta & observationes chymicæ, & physicæ*, Berlin, 1731, in-8°. II. *Dissertationes medicæ*, Hall, 2 vol. in-4°. C'est un recueil de theses sur la médecine. III. *Theoria medica vera*, 1737, in-4°. IV. *Opusculum chymico-physico-medicum*, 1740, in-4°. V. *Traité sur le Soufre tant inflammable que fixe*, en allemand, traduit en françois par le baron de Holbach, Paris, 1766, in-12. VI. *Negotium otiosum*, Hall, 1720, in-4°. C'est principalement dans cet ouvrage qu'il établit son système de l'action de l'ame sur le corps. VII. *Fundamenta chymiæ dogmaticæ & experimentalis*, Nuremberg, 1747, 3 vol. in-4°; en françois, par M. de Machy, Paris, 1757, 6 vol. in-12. VIII. *Traité sur les Sels*, en allemand, & en françois par le baron de Holbach, Paris, 1771. IX. *Commentarium in Metallurgiam Beccheri*, 1723.

STAHREMBERG, (Conrard-Balthasar comte de) chevalier de l'ordre de la Toison-d'or, président du conseil de la régence de l'Autriche-inférieure, & gouverneur de Vienne durant le siege qu'en firent les Turcs en 1683, s'acquit une gloire immortelle par la belle défense qu'il fit de cette place durant deux mois, & le tems qu'il donna par-là au roi de Pologne & aux princes d'Allemagne de venir à son secours. Il mourut à Vienne, dans un âge fort avancé, l'an 1687. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Guido-Balde de STAHREMBERG, né en 1657, qui après s'être signalé en di-

verſes occaſions, nommément à la bataille de Zenta, où il commandoit ſous le prince Eugene l'aîle droite des Impériaux, remporta en Eſpagne divers avantages en faveur de l'archiduc Charles, proclamé roi après la mort de Charles II. Il gagna la célebre bataille de Saragoſſe le 10 août 1710, qui ouvrit pour la ſeconde fois à Charles le chemin de Madrid. Il fut moins heureux le 10 décembre de la même année à Villa-Vicioſa, où, quoique reſté maître du champ de bataille, il fut obligé de ſe retirer, par le malheur arrivé au général Stanhope avec 5000 Anglois faits priſonniers à Brihuega. L'année ſuivante, il ſecourut la fortereſſe de Cardona, & prit toute l'artillerie des aſſiégeans. Après la fin de la guerre, il vécut tranquillement à Vienne, auſſi reſpecté par ſes vertus, que conſidéré pour ſes talens militaires, & mourut dans cette ville le 7 mars 1737.

STALENUS, (Jean) né à Calcar dans le duché de Cleves, en 1593, curé de Rees dans le même duché. Il y montra beaucoup de zele à préſerver ſon troupeau des nouvelles erreurs, & à ramener à la foi de l'Egliſe ceux qui en étoient infectés. Il entra enſuite dans la congrégation de l'Oratoire, & mourut à Kévélaer le 8 février 1681, après avoir publié pluſieurs ouvrages de controverſes, dont les principaux ſont: I. *Syntagma controverſiarum fidei*, 2 vol. II. *Papiſſa, monſtroſa & mera fabula*, Cologne, 1639, in-12, ouvrage ſavant, dont Bayle & Blondel ont profité pour réfuter cette fable ſi chere aux fanatiques de leur communion (*voyez* BENOÎT III). III. *Inſtruction pour connoître la vraie Egliſe*, en allemand, &c.

STALPART VANDER-WIEL, (Corneille) chirurgien & médecin de La Haye ſa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, eſt connu par un ouvrage intitulé: *Obſervationes rariores medicæ, anatomicæ & chirurgicæ*, Leyde, 1687 & 1727, 2 vol. in-8°, avec fig. C'eſt une traduction, l'original eſt en flamand; Planque l'a traduit en françois, Paris, 1758, 2 vol. in-12.

STANDONCH, (Jean) docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, né à Malines en 1443, d'une famille obſcure, alla achever ſes études à Paris, & fut fait régent dans le college de Ste. Barbe, puis principal du college de Montaigu. Ce dernier college reprit ſon ancien luſtre, & il en fut regardé comme le ſecond fondateur. Ayant parlé avec liberté ſur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII (*voyez* JEANNE DE FRANCE), il fut banni du royaume pour deux ans. Il ſe retira alors à Cambray, où l'évêque, allant partir pour l'Eſpagne, le fit ſon vicaire ſpécial pour tout le dioceſe. Standonch retourna à Paris, après le tems de ſon exil, & continua de faire fleurir la piété & l'étude dans le college de Montaigu. Il y établit les clercs nommés *les Freres de la vie commune* ou *de S. Jerôme*, (voyez GERARD LE GRAND) qui avoient déjà ouvert avec ſuccès pluſieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maiſons à Cambray, Valen-

ciennes, Malines & Louvain. Il dreſſa des réglemens pour ces maiſons. Du Boulai (*Hiſtoire de l'univerſité de Paris*, tom. 6, pag. 948) & l'abbé Ladvocat prétendent que ces réglemens fournirent à S. Ignace, qui demeura quelque tems au college de Montaigu, le plan de ſa compagnie; mais ceux qui ont quelque connoiſſance des réglemens qui ont été en vigueur au college de Montaigu, de même que dans les maiſons que Standonch a fondées aux Pays-Bas, n'en croient rien. Les conſtitutions des Jéſuites portent tellement l'empreinte du caractere de S. Ignace, qu'on ne peut ſoupçonner qu'il les ait empruntées d'un autre. Il mourut ſaintement au college de Montaigu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'univerſité, & converti beaucoup de pécheurs par ſes ſermons.

STANHOPE, (Jacques, comte de) d'une ancienne famille du comté de Nottingham; naquit en 1673. Il ſuivit en Eſpagne Alexandre Stanhope, ſon pere, qui fut envoyé extraordinaire en cette cour, au commencement du regne du roi Guillaume. Le ſéjour de Madrid lui acquit la connoiſſance de la langue eſpagnole. Il voyagea en France & en Italie pour apprendre le françois & l'italien. De retour en Angleterre, il prit le parti des armes, & ſe diſtingua au ſiege de Namur ſous les yeux du roi Guillaume, qui le gratifia d'une compagnie d'infanterie. Il s'éleva de grade en grade juſqu'à celui de lieutenant-général. En 1709, il fut nommé commandant en chef des troupes Angloiſes en Eſpagne. Le 27 juillet 1710, il remporta une victoire près d'Almanara, qui fut attribuée à ſa conduite & à ſa faveur, & dont il fut remercié publiquement par le roi Charles, archiduc d'Autriche. Le 20 août ſuivant, il acquit beaucoup de gloire à la bataille de Saragoſſe, ainſi que le 9 décembre de la même année, à la défenſe de Brihuega, où il fit une vigoureuſe réſiſtance: mais il fut obligé de céder au nombre & de ſe rendre priſonnier de guerre. Après avoir été échangé, en 1712, contre le duc d'Eſcalona, vice-roi de Naples, il retourna en Angleterre, où il fut favorablement reçu de toute la cour. Le roi Georges étant parvenu au trône, le fit ſecrétaire-d'état & membre du conſeil-privé. En 1714, il l'envoya à Vienne. Il étoit nommé plénipotentiaire au congrès de Cambray, lorſqu'il mourut à Londres en 1721, à 50 ans. Bon politique & grand capitaine, citoyen zélé, honnête homme, il s'acquit les cœurs des ſujets, & mérita les regrets de ſon prince. C'eſt lui qui s'empara du Port-Mahon & de l'iſle Minorque en 1708, que les Anglois ont poſſédés juſqu'en 1781.

STANISLAS, (S.) né en 1030, de parens illuſtres par leur naiſſance & par leur piété, fit ſes études à Gneſne & à Paris. De retour en Pologne en 1059, il fut élu évêque de Cracovie en 1071; mais ayant repris vivement Boleſlas II, roi de Pologne, qui avoit enlevé la femme d'un ſeigneur Polonois, ce prince, auſſi cruel

que voluptueux, le tua de sa propre main, dans la chapelle de S. Michel, le 8 mai 1077, où il expira martyr de son zele. On raconte que dans un procès que lui suscita ce prince inique, il ressuscita un mort pour déposer en sa faveur ; mais les auteurs contemporains ne parlent point de ce miracle. A la chapelle où il fut tué, on a bâti une belle église, qui est sous la direction des Peres Paulins : mais son corps se conserve dans la cathédrale où on lui a construit un superbe mausolée.

STANISLAS KOSTKA, (S.) fils de Jean Kostka sénateur Polonois, & de Marguerite Kriska sœur du Palatin de Mazovie, né au château de Rostkow, en 1550, se distingua dès l'enfance par une tendre & fervente piété, & entra chez les Jésuites, après avoir surmonté avec beaucoup de courage & de constance, les obstacles que sa famille apportoit à sa vocation. Ses progrès dans la vertu en firent un Saint dès le noviciat, durant lequel il mourut à Rome en 1568, âgé de 18 ans. Le pape Clément VIII le béatifia en 1604. Le P. d'Orléans a écrit sa *Vie*, Paris, 1732, in-12. Son corps repose à Rome, dans l'église de S. André, autrefois le noviciat des Jésuites, dans une urne de lapis-lazuli: mais l'on admire sur-tout dans la chapelle qui lui avoit servi de chambre, sa belle statue de marbre noir & blanc dont le sculpteur a tiré si ingénieusement parti.

STANISLAS I, (LECZINSKI) roi de Pologne, grand-duc de Lithuanie, duc de Lorraine & de Bar, né à Lissa ou Leschno dans la grande Pologne, le 20 octobre 1677, du grand-trésorier de la couronne, fut député en 1704, par l'assemblée de Varsovie, auprès de Charles XII, roi de Suede, qui venoit de conquérir la Pologne. Il étoit alors âgé de 27 ans, palatin de Posnanie, général de la grande Pologne, & avoit été ambassadeur extraordinaire auprès du grand seigneur en 1699. Sa physionomie étoit heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise. Il n'eut pas de peine à s'insinuer dans l'amitié du roi de Suede, qui le fit couronner roi de Pologne à Varsovie en 1705. Le nouveau roi suivit Charles XII en Saxe, où l'on conclut en 1706 un traité de paix entre les deux rois d'une part, & le roi Auguste, qui renonça à la couronne de Pologne, & reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Le nouveau monarque resta avec Charles XII en Saxe, jusqu'en septembre 1707. Ils revinrent alors en Pologne, & y firent la guerre pour en chasser entiérement les Moscovites. Le czar fut obligé d'en sortir en 1708; mais le roi de Suede, ayant trop poussé son ennemi, après avoir remporté plusieurs avantages sur lui, fut défait entiérement lui-même au mois de juillet 1709, à la bataille de Pultawa. Stanislas ne se trouvant pas en sûreté dans la Pologne, où les Moscovites revinrent, & où le roi Auguste reprenoit de l'ascendant, fut obligé de se retirer en Suede, puis en Turquie. Les

affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas se retira dans le duché de Deux-Ponts & ensuite en Alsace. Il vécut dans l'obscurité jusqu'en 1725, que la princesse Marie sa fille, épousa Louis XV, roi de France. Après la mort du roi Auguste en 1733, ce prince se rendit en Pologne, dans l'espérance de remonter sur le trône. Il y eut un parti qui le proclama roi; mais son compétiteur, le prince électoral de Saxe, devenu électeur après la mort du roi son pere, soutenu de l'empereur Charles VI, & de l'impératrice de Russie, l'emporta sur le roi Stanislas. Ce prince se rendit à Dantzig pour soutenir son élection; mais le grand nombre qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Dantzig fut pris; Stanislas, obligé de fuir, n'échappa qu'à travers beaucoup de dangers, & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise à prix par le général des Moscovites dans sa propre patrie. Lorsque la paix se fit en 1736, il renonça au royaume qu'il avoit eu deux fois, & conserva le titre da *Roi*. Il eut la jouissance des duchés de Lorraine & de Bar, qu'il rendit heureux. Il soulagea ses peuples, embellit Nancy & Luneville par des places publiques & des édifices superbes, fit des établissemens utiles, dota de pauvres filles, fonda des colleges, bâtit des hôpitaux, éleva la magnifique maison de la mission royale; se montra en tout l'ami de la Religion & de l'humanité. La Lorraine jouissoit de ses bienfaits, lorsqu'un accident hâta sa mort. Le feu prit à sa robe-de-chambre, & ses plaies lui causerent une fievre, qui l'enleva au monde le 23 février 1766. Son corps fut déposé dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, où l'on voit son mausolée vis-à-vis de celui de son épouse. On lit sur une pyramide cette application heureuse d'un passage du 2e. liv. des Rois: *Salvavit me Dominus à contradictionibus populi mei.* Sa mort a été un deuil public, & les pleurs de ses sujets sont le plus bel éloge que nous puissions faire de ce prince. Charles XII disoit de lui, qu'*il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis.* Dans sa jeunesse il s'étoit endurci à la fatigue, & avoit fortifié son esprit en fortifiant son corps. Il couchoit toujours sur une espece de paillasse, n'exigeant jamais aucun service de ses domestiques auprès de sa personne. Il étoit d'une tempérance peu commune dans ce climat; libéral, chéri de ses vassaux, & peut-être le seigneur Polonois qui eût le plus d'amis. Il fut en Lorraine ce qu'il avoit été dans sa patrie; doux, affable, compatissant, parlant avec les sujets comme avec ses égaux, partageant leurs peines & les consolant en pere tendre. On lui donna d'une commune voix le titre de *Stanislas le Bienfaisant.* Les revenus de ce prince étoient modiques; cependant, lorsqu'on vouloit apprécier ce qu'il faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. On peut voir sur ce sujet, *Recueil des Fondations & Etablissemens*

*faits par le roi de Pologne, duc de Lorraine*, Luneville 1762, 1 vol, gr. in-fol. Ce prince avoit beaucoup d'esprit & de lumieres ; il protégeoit les sciences & les arts. S'il avoit été un simple particulier, il se seroit distingué par son talent pour la méchanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique & de morale, imprimés d'une maniere élégante sous ce titre : *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, 1765, en 4 vol. in-8°. Un attachement sincere & éclairé à la Religion, beaucoup de zele contre les erreurs modernes, une aversion décidée contre ce que le délire du siecle appelle *philosophie*, le véritable amour des hommes, le desir de les voir heureux, la sagesse des principes, la grandeur des vues, les leçons courageuses données aux princes, rendent cette collection précieuse. On découvre particuliérement combien sa maniere de voir étoit juste & profonde, dans une prédiction sur le sort de la Pologne, publiée en langue indigene sous le titre de *La voix libre du Citoyen*, & insérée dans les *Œuvres du Philosophe Bienfaisant*, sous le titre d'*Observations sur le gouvernement de la Pologne*. » Il est certain, dit Stanislas, » que l'édifice de notre répu- » blique s'affaisse par son propre » poids, & rien peut-être ne » sera comparable un jour à » ses malheurs. Je ne pense » qu'avec crainte à tout ce » qui nous environne. Nous » croyons que nos voisins, par » leur propre jalousie, s'inté- » ressent à notre conservation : » vieux préjugé qui nous » trompe, ridicule entêtement, » qui autrefois a fait perdre la » liberté aux Hongrois, aux » Bohêmes, & qui nous l'enle- » vera sûrement, si, nous ap- » puyant sur une espérance » aussi frivole, nous conti- » nuons à demeurer désarmés. » Notre tour viendra sans » doute, où nous serons la » proie de quelque fameux con- » quérant. Peut-être même les » puissances voisines s'accor- » deront-elles à se partager nos » états. Il est vrai, qu'elles » sont les mêmes que nos peres » ont connues, & qu'ils n'ont » jamais appréhendées ; mais » ne savons-nous point que tout » est changé dans les nations ? » Elles ont à présent d'autres » mœurs, d'autres loix, d'au- » tres usages, d'autres systê- » mes de gouvernement, d'au- » tres façons de faire la guerre, » j'ose même dire, une plus » grande ambition. Cette ambi- » tion s'est augmentée avec les » moyens de la satisfaire, &c ». Voyez CASIMIR V ; & diverses observations dans le *Journ. hist. & litt.* 1 juin 1793, p. 202.

STANLEY, (Thomas) natif de Cumberlow en Herefordshire, se rendit habile dans les belles-lettres & dans la philosophie. Après avoir fait divers voyages en France, en Italie & en Espagne, il se retira à Londres, où il mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont : I. Une belle Edition d'*Eschyle*, avec la Traduction & des notes, 1663, in-fol. II. L'*Histoire de la Philosophie*, en anglois. Cette Histoire a été traduite en partie en latin, par le Clerc ; & toute entiere par Godefroi Olearius ; Leipsig,

1712, in-4°. On y desireroit plus de profondeur dans les analyses, plus de précision dans le style, & quelquefois des jugemens plus vrais.

STANYHURST, (Richard) né à Dublin en 1552, de protestant se fit catholique, entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, devint chapelain de l'archiduc Albert, & mourut à Bruxelles en 1618. On a de lui : I. *De rebus in Hybernia gestis*, Anvers, 1584, in-4°. II. *Vita Sti. Patricii*, 1587, in 8°. III. *Description de l'Irlande*, en anglois. IV. Les quatre premiers livres de l'*Enéide*, traduits en vers anglois, Londres, 1583. V. *Brevis præmunitio*, &c., Douay, 1615, in-12. C'est une réfutation de la sottise de Jacques Usserius, neveu de Stanyhurst, qui vouloit prouver que le Pape est réellement l'Antechrist. — Son fils, Guillaume STANYHURST, Jésuite, né à Bruxelles en 1601, & mort dans cette ville le 10 janvier en 1663, s'est fait un nom par son zele à ramener les hérétiques à la foi de l'Eglise, par sa charité à servir les malades, particuliérement les pestiférés, & par plusieurs livres ascétiques qu'il a publiés.

STAPHYLE, (Frédéric) natif d'Osnabruck, fut professeur en grec à Breslaw, & en théologie à Konigsberg. Il se réunit à l'Eglise Romaine en 1553, & fut fait conseiller de l'empereur & du duc de Baviere. Il mourut en bon catholique à Ingolstadt le 5 mars 1564, après avoir publié quelques ouvrages excellens, entr'autres : I. *De Dissidiis hæreticorum*, qui a été traduit par Stapleton, & imprimé à Anvers, 1565, in-12. II. *Apologia de germano Scripturæ Sacræ intellectu*, &c. L'archevêque de Saltzbourg avoit été chargé de lui remettre de la part du pape le bonnet doctoral de couleur rouge, envoyé de Rome, & de le déclarer docteur en théologie & en droit pontifical (voyez les *Annales de l'université d'Ingolstadt*, tome 1.

STAPLETON, (Thomas) controversiste catholique Anglois, d'une ancienne famille du comté de Sussex, naquit à Henfield en 1535, & fut chanoine de Chichester. Les cruautés inouïes que l'on exerçoit contre les Catholiques dans sa patrie, l'obligerent de se retirer en Flandre. Il enseigna l'Ecriture-Sainte à Douay, & fut pourvu d'un canonicat. Dégoûté du monde, il se fit Jésuite, mais sa foible santé l'obligea de quitter cet ordre. De retour à Douay, il obtint un nouveau canonicat en 1590, & succéda ensuite à Michel Baïus dans la chaire de l'Ecriture-Sainte à Louvain. Philippe II le nomma au doyenné d'Hilverenbeeck. Ces emplois & ces bénéfices le mirent en état de faire de grandes largesses à ses compatriotes exilés pour cause de religion. Clément VIII qui prenoit plaisir à entendre la lecture des ouvrages de Stapleton pendant ses repas, desira de l'avoir à Rome, mais ses infirmités habituelles & son âge déjà avancés ne lui permirent point de se rendre aux vœux du pape. Il mourut à Louvain le 3 octobre 1598. Stapleton, d'un caractere doux & aimable,

avoit la piété en partage ; il poſſédoit très-bien les belles-lettres, étoit verſé dans le grec & l'hébreu, la théologie & l'hiſtoire. Les hérétiques qu'il confondit dans ſes écrits, ont rendu hommage à ſon ſavoir, & le cardinal du Perron le met à la tête de tous les controverſiſtes. Il faut avouer cependant que Bellarmin le ſurpaſſe dans la ſcience de l'Ecriture, dans la lecture des Peres & dans les connoiſſances hiſtoriques ; & que du Perron les ſurpaſſe tous les deux dans l'exactitude à diſcerner ce qui eſt de foi, d'avec ce qui n'eſt pas d'opinion. Ses Ouvrages ont été recueillis & imprimés à Paris en 1620, 4 vol. in-folio ; les plus remarquables ſont : I. Ses Ecrits polémiques. II. Les *Vies* de S. Thomas apôtres, de S. Thomas de Cantorbery, & de Thomas Morus, données ſous le titre de *Tres Thomæ*, Douay, 1688, in-12. On trouve dans le même volume, l'*Eloge funebre* d'Arnold de Ganthois, abbé de Marchiennes. III. *Apologie de Philippe II* contre les calomnies d'Elizabeth, reine d'Angleterre. On voit à la tête de cette collection ſa *Vie* écrite par Henri Hollandus, Anglois.

STAREMBERG, , *voyez* STAHREMBERG.

STAREVOLSKI, (Simon) géographe & littérateur Polonois du 17e. ſiecle, rendit deux hommages littéraires à ſa patrie. I. Il en compoſa une Deſcription géographique en latin, ſous le titre de *Polonia*. Conringius, après l'avoir ornée de Cartes & d'une bonne Préface, l'augmenta & la corrigea ; & malgré cela, elle ne paſſe pas pour trop exacte. II. Les *Eloges & les Vies*, en latin, *de cent Ecrivains illuſtres de Pologne*, in-4° : recueil où l'amour de la gloire de ſes compatriotes domine plus qu'une ſaine critique.

STATIO, (Achille) Portugais, né à Vidigueira en 1524, d'une famille illuſtre, voyagea en Eſpagne, en France & dans les Pays-Bas. Il s'arrêta à Rome, où le cardinal Caraffe le fit ſon bibliothécaire. Il mourut dans cette ville en 1581. Nous avons de lui : I. Des *Remarques* ſur les endroits difficiles des anciens auteurs, 1604, in-8°. II. Des *Oraiſons*. III. Des *Epîtres*. IV. Une *Traduction* latine de divers *Traités* de S. Chryſoſtome, de S. Grégoire de Nyſte & de S. Athanaſe.

STATIRA, fille de Darius Codoman, fut priſe avec ſa mere par Alexandre-le-Grand, après la bataille d'Iſſus, l'an 332 avant J. C. Ce prince, qui l'avoit refuſée, lorſque Darius la lui offrit pour gage de la paix, l'épouſa lorſqu'elle fut ſon eſclave. Les noces furent célébrées après qu'Alexandre fut de retour des Indes ; & ce fut comme une eſpece de triomphe. Il y eut 9000 perſonnes de cette fête, à chacune deſquelles ce conquérant donna une bouteille d'or pour ſacrifier aux dieux. Statira n'eut point d'enfans ; Roxane lui ôta la vie après la mort d'Alexandre, l'an 323 avant J. C. La femme de Darius s'appelloit auſſi STATIRA. Elle étoit enceinte lorſqu'elle fut faite priſonniere. Ses malheurs lui ayant occaſionné une fauſſe couche, elle mourut quelque tems après,

& fut enterrée magnifiquement par les soins d'Alexandre, qui l'avoit traitée avec beaucoup de respect.

STATIUS, *voyez* STACE.

STATOR, (Pierre) né à Thionville, embrassa le Calvinisme, puis le Socinianisme à Geneve, d'où il se retira en Pologne, de peur d'essuyer le même sort que Michel Servet; écrivit ensuite contre la divinité du St.-Esprit; puis redevint calviniste, parce que ses intérêts le demandoient, & mourut vers 1568. Il a eu beaucoup de part à la *Bible Polonoise*, 1563, in-fol. à l'usage des Unitaires de Pologne, & a fait quelques Ecrits polémiques. —— Son fils Pierre qui fut appellé *Stoinski*, fut ministre Socinien à Racovie, où il mourut en 1605, après avoir publié plusieurs ouvrages en faveur de son parti.

STAUPITZ, (Jean) *Staupitius*, vicaire-général de l'ordre des Augustins, né en Misnie d'une famille noble, fut le premier doyen de la faculté de théologie en l'université de Wittemberg. Staupitz y appella d'Erford, en 1508, le fameux Luther, pour y être professeur en théologie; mais lorsque cet héresiarque répandit ses erreurs, Staupitz se retira à Salzbourg, où il fut abbé de S. Pierre, & où il termina sa vie en 1527. On a de lui, en allemand: I. Un *Traité de l'Amour de Dieu*. II. Un autre *de la Foi Chrétienne*, traduit en latin, Cologne, 1624, in-8°. III. Un Traité de l'*Imitation de la Mort de Jesus-Christ*.

STAURACE, fils de Nicéphore I, empereur d'Orient, avoit tous les vices de son pere, & une figure qui annonçoit ces vices: il étoit hideux. Il fut associé à l'empire en decembre 803. S'étant trouvé à la bataille que son pere perdit contre les Bulgares en 811, il y fut dangereusement blessé. Dès qu'il fut guéri, il se rendit à Constantinople, pour prendre possession du trône impérial; mais le peuple de cette ville l'avoit donné à Michel Rhangabe, son beau-frere. Contraint de lui céder le sceptre, il se retira dans un monastere, où il mourut au commencement de l'année 812. La cruauté & la tyrannie de Nicéphore ne contribuerent pas peu à faire perdre l'empire à son fils.

STEEG *ou* VERSTEEG, (Godefroid) médecin du 16e. siecle, né à Amersford, fut député pendant le siege de cette ville en 1579 vers le prince d'Orange, de qui il obtint le 8 mars des promesses qui furent violées dès le même jour. Il étoit médecin de l'évêque de Würtzbourg en 1595, & le fut depuis de l'empereur Rodolphe II. On a de lui: I. Un *Traité des Eaux Minérales*, où il s'agit principalement de la fontaine de Kinssingen, dans l'évêché de Würtzbourg. II. Un *Traité de la Peste*. III. *Art Médicinal*, Francfort, 1606, in-fol. Tous ces ouvrages sont en latin.

STÉELE, (Richard) né à Dublin en Irlande, de parens Anglois, passa de bonne heure à Londres pour y faire ses études, & eut pour condisciple le célebre Addisson, avec qui il contracta une amitié qui dura autant que leur vie. Ayant

dédié au lord Cutts son *Héros Chrétien*, cette attention lui valut le grade de capitaine dans un régiment de fusiliers. Il quitta ensuite le parti des armes, pour s'adonner entiérement à la littérature. Il eut beaucoup de part aux Ecrits périodiques d'Addisson. Ils donnerent ensemble *le Spectateur*, Londres, 1733, 8 vol. in-12; traduit en françois, 9 vol. in-12, ou 3 in-4°; puis *le Gardien*, Londres, 1734, 2 vol. in-12. Stéele étant devenu paralytique, se retira dans une de ses terres près de Carmarthen, où il mourut en 1729. C'étoit un philosophe chrétien, qui ne faisoit pas cas des talens, s'ils n'étoient appuyés sur la vertu. On a de lui un grand nombre d'Ecrits politiques, des Comédies, la *Bibliotheque des Dames*, traduite en françois, en 2 vol. in-12; & le *Tatler*, Londres, 1733, 4 vol. in-12.

STÉENWICK, (Henri de) peintre, né à Stéenwick en Flandre, vers l'an 1550, mourut en 1603. Il avoit une parfaite intelligence du clair-obscur, & aimoit à représenter des nuits & des lieux dont l'obscurité étoit interrompue par des feux; on ne peut rien voir de mieux entendu que ses effets de lumiere.

STEINBOCK, (Magnus) feld-maréchal de Suede, né à Stockholm le 12 mai 1664, fit ses premieres armes en Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les troupes auxiliaires de Suede. Sa réputation le fit rechercher de plusieurs princes d'Allemagne, mais inutilement. Il se signala dans les guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Nerva, & à celles qui furent remportées en Pologne. Après le départ de son maître pour la Turquie, Steinbock réprima les troubles & les dissentions ordinaires dans un royaume dont le monarque est absent. Les Danois profiterent de cette absence, pour attaquer la Suede avec des troupes nombreuses & exercées. Steinbock, à la tête de 13000 soldats, très-peu aguerris & rassemblés à la hâte, les battit complettement à Gadebusch, le 12 décembre 1712; mais il flétrit sa victoire, en faisant brûler l'année suivante la ville d'Altena. Il ne tarda pas à être puni de cette cruauté, car s'étant enfermé dans Tonningen, il fut forcé, faute de vivres, de se rendre prisonnier par capitulation, le 7 février 1714, avec toute l'armée Suédoise qu'il commandoit. Il mourut en 1717, à Frederichshaven, où il étoit prisonnier de guerre. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 4 vol. in-4°, 1765.

STEINGEL, (Charles) Bénédictin Allemand du 17e. siecle, s'est fait connoître par une *Histoire de son Ordre en Allemagne*, 1619 & 1638, 2 vol. in-fol. & par quelques ouvrages de piété. Parmi ces derniers on distingue la *Vie de S. Joseph*, 1616, Munich, in-8o. Ce petit ouvrage est assez recherché pour les singularités qu'il renferme, & pour les jolies figures dont il est orné.

STELLA, (Jean) est connu par les *Vies* des souverains pontifes qu'il a données au public. Cet ouvrage, digne de grands éloges, fut imprimé à Bâle par

Michel Furter, l'an 1507. Il commence à S. Pierre & finit au commencement du regne de Jules II.

STELLA, (Didace) Eſpagnol, de l'ordre de S. François, ſe diſtingua dans la chaire, fut confeſſeur du cardinal Granvelle, & enſeigna la théologie à Madrid. Il mourut vers l'an 1581. On a de lui. I. *De Modo Concionandi.* II. Un *Commentaire ſur S. Luc*, & ſur le *Pſaume 136.* III. *De vanitate & contemptu mundi*, &c.

STELLA, (Jacques) né à Lyon en 1596, d'un peintre, qui le laiſſa orphelin à l'âge de neuf ans, hérita de ſon goût & de ſes talens. A 20 ans il entreprit le voyage d'Italie. Le grand-duc Coſme de Médicis l'arrêta à Florence, & charmé de ſon mérite, l'employa dans les fêtes occaſionnées par le mariage de Ferdinand II, ſon fils. Après un ſéjour de 7 ans à Florence, il ſe rendit à Rome, où il ſe lia d'amitié avec le Pouſſin, qui l'aida de ſes conſeils. Stella fit une étude ſérieuſe d'après les grands maîtres & les figures antiques. On voulut lui donner à Milan la direction de l'académie de peinture, qu'il refuſa. Le roi d'Eſpagne le demandoit; l'amour de la patrie l'attira à Paris, où le roi le nomma ſon premier peintre, lui accorda une penſion, avec un logement aux galeries du Louvre, & le fit chevalier de S. Michel. Cet artiſte a également réuſſi à traiter les grands & les petits ſujets. Il avoit un génie heureux & facile; ſon goût le portoit à un ſtyle enjoué. Il a parfaitement rendu des Jeux d'Enfans, des Paſtorales. Son coloris eſt cru & donne trop dans le rouge. Il mourut à Paris en 1657, à l'âge de 61 ans. — Son neveu Antoine STELLA, né auſſi à Lyon, imita beaucoup ſon oncle. Il mourut en 1682, dans un âge avancé.

STELLA, (Jules-Céſar) poëte latin du 16e. ſiecle, natif de Rome, compoſa, à l'âge de 20 ans, les deux premiers livres d'un poëme intitulé : *La Colombeïde, ou les Expéditions de Chriſtophe Colomb dans le Nouveau-Monde*, Londres, 1585, in-4°. Ce poëme fut admiré de Muret, plus pour la latinité & les vers que pour la diſtribution & le plan de l'ouvrage. Madame du Bocage l'a traduit en vers françois, Paris, 1756.

STELLART, (Proſper) né à Tournay vers 1586, ſe fit Auguſtin, fut prieur, viſiteur de la province Belgique, fit un voyage en France & en Eſpagne, ſe rendit à Rome pour les affaires de ſon ordre, & mourut à Gaïette dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avoit de la littérature, mais peu de critique. Ses principaux ouvrages ſont : I. *De Coronis & Tonſuris Paganorum, Judæorum, Chriſtianorum*, &c., Douay, 1625. Il y a beaucoup de ſavoir, mais ſouvent étranger à ſon ſujet. II. *Rutilii Benzonii Romani Diſſertationes & Commentaria in* Magnificat, &c., Douay, 1625, in-fol. III. *Fundamina & Regulæ omnium Ordinum Monaſticorum & Militarium*, Douay, 1626, in-4°. IV. *Annales Monaſtici*, Douay, 1627, in-4°. Il ne va que juſqu'à l'an 600. Il y a beaucoup de faits apocryphes.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

STENGELIUS, (George) Jésuite d'Ausbourg, docteur & professeur en théologie, recteur du college de Dilingen, mort à Ingolstadt l'an 1651, à 66 ans, a publié plusieurs ouvrages, entr'autres : I. Les *Vies des Saints Willibald, Wunibad & Walburg*, honorés à Aichstaed, d'après un vieux manuscrit. II. *Judex & dux Hæreticorum hujus temporis.* III. Des ouvrages polémiques, entre lesquels il y en a plusieurs contre Jacques Reihing (*voyez ce mot*). —— Il ne faut pas le confondre avec Laurent STENGELIUS, dont on a un *Traité sur les Monstres*, assez bien écrit en latin, où il y a des choses curieuses, des vues sages & chrétiennes, mais pas toujours assez de discernement & de critique.

STENOCRATE, *voyez* DINOCRATE.

STENON II, administrateur du royaume de Suede, succéda en 1513 à son pere, chargé de la même fonction. Il observa d'abord les loix de l'état ; mais écoutant l'ambition, il voulut ensuite régner en monarque absolu. La Suede se divisa en plusieurs factions, qui se réunirent toutes pour appeller les Danois à leur secours. Christiern II, roi de Danemarck, leva une puissante armée, & assiégea Stockholm, la capitale du pays. Stenon partit aussi-tôt, & fit lever le siege. Après quelques combats, les deux princes finirent la guerre ; mais quelque tems après, Christiern repassa en Suede avec une armée considérable, composée de toutes sortes de nations. Stenon s'avança pour le combattre ; mais un de ses confidens l'ayant trahi, il fut obligé de se retirer à la hâte, après avoir reçu dans le combat une blessure dont il mourut 3 jours après, l'an 1519. Après sa mort, Christiern se rendit maître de la Suede.

STENON, (Nicolas) né à Coppenhague en 1638, d'un pere luthérien, qui étoit orfevre de Christiern IV, roi de Danemarck, étudia la médecine sous le savant Bartholin, qui le regarda comme un de ses meilleurs éleves. Pour se perfectionner, il voyagea en Allemagne, en France, en Hollande & en Italie. Ferdinand II, grand-duc de Toscane, instruit de son mérite, le fit son médecin, & lui donna une pension. Stenon, qui avoit été ébranlé à Paris par l'éloquence victorieuse du grand Bossuet, abjura l'hérésie luthérienne en 1669. Le roi Christiern V crut le fixer dans ses états, en le nommant professeur d'anatomie à Coppenhague, avec la liberté de faire les exercices de la Religion Catholique. Mais son changement lui ayant attiré des désagrémens dans sa patrie, il retourna à Florence, & continua l'éducation du jeune prince, fils de Cosme III, dont il avoit été chargé. En 1677 il embrassa l'état ecclésiastique. Innocent XII le sacra évêque de Titiopolis en Grece. Jean-Frédéric, duc d'Hanovre, prince de Brunswick, ayant abjuré le Luthéranisme, appella auprès de lui Stenon, auquel le pape donna le titre de vicaire-apostolique dans tout le Nord. Le savant médecin étoit devenu un zélé missionnaire, Munster, l'électorat d'Ha-

novre, le duché de Mekle-bourg furent le théâtre de son zele & de ses succès. Ce prélat mourut à Swerin en 1686, à 48 ans. Son corps fut transporté à Florence, où on l'enterra dans le tombeau des grands-ducs. Stenon a enrichi l'anatomie de plusieurs découvertes importantes, consignées dans *Observationes anatomicæ, quibus varia oris, oculorum & narium vasa describuntur, novique salivæ, lacrymarum & muci fontes deteguntur*, Leyde, 1680, in-12. On a encore de lui : I. *Elementorum Myologiæ Specimen*, Florence, 1667. II. *Discours sur l'anatomie du Cerveau*, Paris, 1669; & en latin, à Leyde, 1671, in-12. On le trouve aussi dans l'*Exposition anatomique* de Winslow, son petit neveu, tom. 4, pag. 204.

STENTOR, un des Grecs qui allerent au siege de Troie, avoit, selon Homere, la voix si forte, qu'il faisoit seul autant de bruit que 50 hommes qui auroient crié tous ensemble. C'est d'où vient la façon de parler : *Il crie comme un Stentor; il a une voix de Stentor.*

STERK, *voyez* FORTIUS.

STERNE, (Laurent) curé & prédicateur Anglois, né à Clomwel en Irlande, l'an 1713, mort en 1768, eut l'esprit bouffon & frondeur de Rabelais. Il excitoit le rire, non-seulement par ses plaisanteries, mais par une figure singuliere, & une façon de s'habiller plus singuliere encore que sa figure. Malgré le revenu de ses bénéfices & le produit de ses ouvrages, dont la seconde édition lui valut 24000 livres, il mourut, comme de raison, très-pauvre. Son goût pour la dépense étoit extrême, & sa succession ne produisit à sa femme & à sa fille que des dettes. Deux de ses ouvrages ont été traduits en françois. Le premier est intitulé : *Voyage sentimental*, in-12, plein de frivolités, de sentimens romanesques, moux & lâches, noyés dans le plus ennuyant verbiage; & le second, *La Vie & les Opinions de Tristram Shandy*, 4 vol. in-12. C'est une bouffonnerie continuelle, dans le goût de Scarron.

STESICHORE, poëte Grec d'Himere, ville de Sicile, né vers 556 avant J. C., fut dit-on, ainsi surnommé, parce qu'il arrêta & fixa la maniere de la danse au son des instrumens ou du chœur sur le théâtre. Il se distingua dans la poésie lyrique, chanta, au rapport de Quintilien, les exploits des héros, & soutint la noblesse & l'élévation du Poëme épique. Horace le loue d'avoir eu un style plein & majestueux : *Stesichori graves camenæ.* Il est l'inventeur de l'apologue ingénieux, *l'Homme & le Cheval*, qu'Horace, Phedre & la Fontaine ont si bien versifié. Il le composa pour détourner ses compatriotes de l'alliance avec Phalaris, & il réussit. On lui attribue l'invention de l'*Epithalame* ou *Chant Nuptial.* Ses ouvrages ne sont venus à nous que par fragmens.

STESICRATE, *voyez* DINOCRATE.

STEVART, (Pierre) natif de Liege, enseigna la théologie à Ingolstadt, & y fut fait curé; emploi qu'il remplit très-longtems avec beaucoup de zele. Il devint ensuite chanoine de

l'Eglise de Liege, & grand-vicaire. Foppens, dans la *Bibliotheca Belgica*, & les lexicographes se trompent sur l'année de la mort & l'âge de Stevart. Il conste par le monument sépulcral qui est dans l'église de Ste. Walburge (couvent de Religieuses & paroisse en même tems dont il est le fondateur) qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur plusieurs *Epîtres* de S. Paul. II. Une *Apologie des Jésuites*, contre Lyserus, Ingolstadt, 1595. III. Une *Edition* des quatre livres de Manuel Calecas, contre les erreurs des Grecs, avec des Notes, 1608, in-4°; & dans la Bibliotheque des Peres. IV. Recueil de 17 auteurs tant grecs que latins, qui fait le 7e. tome des *Antiquæ lectiones* de Canisius. Ce recueil avoit été publié à Ingolstadt en 1616, in-4°. V. *Maniere de louer Dieu par les Psaumes*. VI. *Commentaire* sur la *Vie* de Ste. Walburge, 1616, in-4°.

STEUCUS, (Augustin) surnommé EUGUBINUS, parce qu'il étoit natif de Eugubo, dans le duché d'Urbin. Il se fit chanoine-régulier de la congrégation du Sauveur, vers l'an 1540, devint garde de la bibliotheque apostolique, & évêque du Ghisaimo en Candie. On a de lui des *Notes* sur *le Pentateuque*, des *Commentaires sur 47 Psaumes*, & d'autres ouvrages imprimés à Paris en 1577, & à Venise, 1591, en 3 vol. in-fol.

STEVIN, (Simon) mathématicien de Bruges, mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, & intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des *Chariots à voiles*, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui : I. Un *Traité de Statique*, Leyde, 1586, in-4°, en flamand. A la tête de cet ouvrage il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande, françoise, &c., dérivent du flamand, qui est, selon lui, la langue celtique, & dès-lors la plus ancienne des langues : il est certain qu'elle contient des mots qui paroissent avoir passé delà dans les idiômes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, & même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins avec Goropius, que ç'a été la langue de nos premiers parens. Stevin étoit un homme très-instruit & d'un bon jugement: Sa *Statique* est très-estimée. II. Des *Problêmes géométriques*, 1585, in-4°. III. *Méthode de fortifier les Places*, 1594. IV. Un traité des ports de mer, traduit en latin par Grotius, sous le titre : *De Portuum investigandorum ratione*, 1599, & un grand nombre d'autres ouvrages en flamand, qui ont été traduits en latin par Willebrod & imprimés à Amsterdam, 1608, in-fol. On a donné une édition des ouvrages de Stevin en flamand, Leyde, 1605, 2 vol. in-fol. On y trouve plusieurs idées utiles.

STEYAERT, (Martin) célebre docteur de Louvain, & un des plus savans théologiens du 17e. siecle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, dans

le dioceſe de Gand, fut député à Rome en 1675, avec François Viane & Chriſtian Lupus par ſa Faculté. Il s'y acquit l'eſtime d'Innocent XI & des cardinaux, & fit condamner 65 propoſitions d'une morale relâchée. De retour à Louvain en 1682, il y rendit compte dans un diſcours public de ſa miſſion. Son amour pour le travail & ſes autres qualités lui procurerent diverſes places. Il fut recteur de l'univerſité de Louvain, préſident du college de Baïus, puis du grand college, cenſeur des livres, chanoine & doyen de S. Pierre de Louvain, profeſſeur royal en théologie, vicaire apoſtolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, & conſervateur des privileges de l'univerſité. Il mourut le 17 avril 1701. Ce ſavant ne poſſédoit pas ſeulement la théologie, mais il étoit verſé dans les belles-lettres, les langues, l'hiſtoire, &c. Il avoit une mémoire prodigieuſe: toute ſa bibliotheque conſiſtoit en une Bible, la Somme de S. Thomas, les Commentaires de Sylvius & de Wiggers, & le Bréviaire Romain; cependant dans ſes harangues, ſes écrits, il y répandoit tant d'érudition, qu'on auroit dit qu'il avoit ſous les yeux les monumens de toutes les ſciences. Il fut toujours l'ennemi déclaré des Novateurs, & montra conſtamment le plus grand reſpect & la plus grande ſoumiſſion pour les déciſions du Saint-Siege. S'il ſe déclara contre la morale relâchée, il ne montra pas moins de zele contre ceux qui impoſent comme les Phariſiens des *charges inſupportables* aux fideles, & *évitent de les toucher du bout des doigts.* Il n'épargna pas les Arnaud, les Queſnel, &c., qui tâcherent en vain de le perdre de réputation: *A quibus*, dit Foppens, *indecoro pulvere ſordidis (pro more omnium veterum hæreticorum) convitiorum, calumniarum, aliorumque hujuſmodi atræ bilis ſputamentorum plauſtris obrutus fuit.* Sa charité pour les pauvres étoit admirable; il leur diſtribuoit tous les ans les revenus de ſes emplois, & par ſon teſtament il leur légua le peu qui lui reſtoit. Ses *Œuvres* on été recueillies en 6 vol. in-8°, Louvain, 1703. On y diſtingue: I. *Annotationes in Propoſitiones damnatas.* II. *Poſitiones de Pontifice ejuſque authoritate contra obtrectatorem Gallum.* III. *Polemica varia, Orationes, Epiſtolæ.* IV. *Theſes Sabbatinæ.* V. *D. Proſperi Carmen.* De Ingratis *notis illuſtratum.* VI. *Theologiæ practicæ Aphoriſmi.* Cet ouvrage qui eſt le plus conſidérable de ceux de Steyaert, eſt écrit d'un ſtyle énergique & original, & renferme la ſubſtance de toute la théologie pratique. Dans ſes ouvrages polémiques il réfute pluſieurs écrits que les Janſéniſtes lui adreſſerent; mais ces écrits ſe multiplierent tellement, qu'il ne put ſuffire. *Non mihi*, dit-il, *ſi centum linguæ ſint oraque centum, non ſi ducentæ manus, ſufficiam hodie ad reſpondendum legioni hominum ſolitâ charitate ſuâ undique in me inſurgentium: quantò minus ſufficiam tantis nunc diſtentus occupationibus aliis, & in valetudine non admodùm firma?* Ces raiſons l'empêcherent de

répondre dans les formes aux *Difficultés proposées à M. Steyaert*; il se contenta d'y opposer : *Epistola commissariorum in causa celebri Montensi de sedandis Ecclesiæ Belgicæ turbis*, &c., qui se trouve dans la collection de ses Œuvres. Un autre genre de réponse à ces *Difficultés*, est le décret de Rome du 3 mars 1705, qui les condamne.

STICKER, (Urbain de) Jésuite, né à Dunkerque en 1717, travailloit aux *Acta Sanctorum*, & faisoit espérer qu'il enrichiroit cette collection, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge le 25 octobre 1753.

STIFELS, (Michel) ministre protestant & mathématicien, natif d'Estingen, mort en 1567 à Iene, âgé de 58 ans, est moins connu par son *Arithmétique*, que par sa fureur de faire le prophete. Il prédit que la fin du monde arriveroit en 1553; mais il vécut assez pour être témoin lui-même de la vanité de sa prédiction.

STIGLIANI, (Thomas) poëte Italien & chevalier de Malte, natif de Matera dans la Basilicate, mort sous Urbain VIII, est auteur de divers ouvrages en vers & en prose. Les premiers sont très-médiocres. Ceux qu'on estime le plus parmi les seconds, sont : I. Des *Lettres*, Rome, 1651, in-12. II. *Arte del verso Italiano*, Rome, 1658, in-8°. C'est une poétique qui eut du succès. III. *Le Chansonnier*, Venise, 1601 & 1605. IV. Le *Nouveau-Monde*, poëme, Rome, 1628.

STILICON, Vandale, & général de l'empereur Théodose-le-Grand, épousa Serene, niece de ce prince, & fille de son frere. Quelque tems après, Théodose ayant déclaré ses fils empereurs, Arcadius d'Orient, & Honorius d'Occident, donna Rufin pour tuteur au premier, & Stilicon au second. Tout prospéra d'abord entre ses mains. Vers l'an 402, il défit les Goths dans la Ligurie. Alaric, qui ravageoit depuis long-tems la Thrace, la Grece & les provinces de l'Illyrie, sans trouver aucune résistance, fut contraint de fuir; mais Stilicon priva l'empire du fruit de sa victoire. Dans la crainte que son crédit ne diminuât après la paix, il fit un traité secret avec Alaric, & le laissa échapper. Ce ne fut pas son seul crime; il forma le dessein de détrôner Honorius, & de faire proclamer empereur son fils Eucher. Il envoya secrettement solliciter les Vandales, les Sueves, les Alains de prendre les armes, & leur promit de seconder leurs efforts. L'empereur Honorius ouvrit enfin les yeux, & fut secouru par les troupes. Les soldats, instruits des intrigues secrettes que Stilicon avoit entretenues avec les Barbares, pour mettre son fils sur le trône, entrerent en fureur contre lui, massacrerent tous ses amis, & le chercherent pour l'immoler à leur vengeance. A cette nouvelle, Stilicon se sauva à Ravenne; mais Honorius l'ayant poursuivi, lui fit trancher la tête l'an 408. Son fils Eucher & Serene sa femme furent étranglés quelque tems après.

STILLINGFLEET, (Edouard) théologien Anglois, naquit en 1639, à Cranburn, dans

dans le comté de Dorset. L'évêque de Londres le fit curé de la paroisse de S. André, & peu après le roi Charles II le choisit pour un de ses aumôniers. Son mérite le fit élever à l'évêché de Worcheſter, & charger par le roi Guillaume III de revoir la liturgie anglicane. Ses ouvrages ont été imprimés en 6 vol. in-fol. On estime, sur-tout, ses *Origines Britannicæ ;* ses *Ecrits* contre Locke, qui avoit avancé qu'on ne pouvoit prouver l'immortalité de l'ame que par l'Ecriture. On a une Traduction françoise du traité intitulé : *Si un Protestant, laissant la Religion Protestante pour embrasser celle de Rome, peut se sauver dans la Communion Romaine ?* dans lequel il soutient l'affirmative, comme les autres docteurs protestans consultés par Henri IV, par Elisabeth de Wolfenbuttel, &c. Ce théologien mourut en 1699, dans la 64e. année de son âge.

STILPON, philosophe de Mégare vers l'an 306 avant J. C., s'insinuoit si adroitement dans l'esprit de ses éleves, que les jeunes philosophes quittoient leurs maîtres pour le venir entendre. On dit que, reprochant un jour à la courtisanne Glycere qu'elle corrompoit la jeunesse : *Qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, ou par une courtisanne, ou par un sophoniste ?* faisant allusion, non-seulement aux paralogismes & aux erreurs des philosophes, mais encore à un vice monstrueux que S. Paul (*Rome* 1.) leur reproche à tous en général, & que divers historiens nous apprennent de chacun d'eux en particulier. La vanité faisoit aussi une bonne partie de la philosophie de Stilpon. Demetrius Poliorcete, roi de Macédoine, ayant pris Mégare, lui demanda s'il n'avoit rien perdu dans la prise de la ville ? *Non*, répondit Stilpon, *car la guerre ne sauroit piller la vertu, le savoir, ni l'éloquence.* On dit que Stilpon avoit des sentimens fort équivoques sur la Divinité ; d'autres prétendent qu'il ne se déclara que contre les idoles. Il eut en effet une affaire assez mauvaise à Athenes, où il avoit dit que la statue de Minerve n'étoit pas un dieu ; mais il s'excusa, en disant *que ce n'étoit pas un dieu, mais une déesse :* justification bien digne de ces hommes lâches qui, comme s'exprime S. Paul, *tenoient la vérité captive*, & qui, ayant assez de lumieres pour connoître le vrai Dieu, n'osoient point renier, au moins d'une maniere ferme & persévérante, des divinités factices & ridicules. Du reste, cette réponse de Stilpon prouve contre Voltaire & quelques critiques superficiels, que les Païens regardoient les statues comme des divinités ; sans quoi le philosophe se fût tiré d'affaire d'une maniere bien plus simple.

STILTING, (Jean) né à Wikte-Duurstede, petite ville de la seigneurie d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit Jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des Hagiographes d'Anvers, & enrichit d'un grand nombre de *Dissertations* savantes la célebre collection des *Acta Sanctorum*. Il mourut en 1762.

STIMMER, (Tobie) peintre & graveur du 16e. siecle, étoit de Schaffhouse, ville de Suisse. Il peignit à fresque les façades de plusieurs maisons dans sa patrie & à Francfort. On a de lui un grand nombre d'Estampes sur bois. Le célebre Rubens faisoit grand cas d'une suite de Figures, dont les sujets sont tirés de la Bible; on y remarque beaucoup de feu & d'invention. Elles furent publiées en 1586.

STOBÉE, (Jean) auteur grec de la fin du 4e. & du commencement du 5e. siecle, avoit écrit divers ouvrages, dont Photius fait mention dans sa *Bibliotheque*. Nous n'avons de lui que ses *Collectanea Sententiarum*; encore cet ouvrage n'est-il pas entier, & parmi les fragmens que nous en avons, il se trouve bien des choses ajoutées par ceux qui sont venus après lui. On trouve dans cette collection plusieurs morceaux précieux des anciens poëtes & philosophes: mais il en est aussi beaucoup de supposés & de faussement attribués. Stobée a encore fait *Physica*, ou Recueils sur des matieres de Physique, qui n'ont pas été imprimés. Ils se trouvoient en 1555 en Italie, chez le cardinal *Rodolfo di Vincenza*. Il étoit marié, & avoit un fils nommé *Euthimius*.

STOCK, (S. Simon) général de l'ordre des Carmes, étoit du pays de Kent en Angleterre, & mourut à Bourdeaux en 1265, après avoir composé des *Hymnes* & publié de sages réglemens pour son ordre. Ses confreres ont prétendu que, dans une vision, la sainte Vierge lui donna le Scapulaire, comme une marque de sa protection spéciale envers tous ceux qui le portoient. Launoy publia une Dissertation en 1653, pour montrer que la vision de Simon Stock est une fable. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs qui, selon lui, devoient naturellement en parler; mais il a été réfuté par Benoît XIV (*De Canonis. tom. 4, part. 2, cap. 9, pag. 74*) & par le Pere Cosme de Villiers (*Bibliot. Carmel, tom. 2, pag. 753*) qui tous deux citent des témoignages des plus anciens écrivains de l'ordre des Carmes. Il y en a un entr'autres de Pierre Swaynton, compagnon & directeur du Saint, & qui le premier a écrit sa *Vie*. Théophile Raynaud a rassemblé tous les passages que l'on a produits en faveur de cette vision, dans son *Scapulare marianum. Op. tom. 7*. L'office & la fête du Scapulaire ont été approuvés depuis ce tems-là par le Saint-Siege, comme n'ayant rien d'opposé à la foi des Chrétiens, & pouvant au contraire contribuer à la piété & à la dévotion envers la sainte Vierge: car c'est là tout ce que signifient ces sortes d'approbations; l'Eglise n'ayant jamais prétendu attester la certitude d'aucune révélation ou vision particuliere, même dans les Saints canonisés, comme l'observent Noël Alexandre, Muratori, Benoît XIV, &c. Quant à la bulle Sabbathine, voyez JEAN XXII.

STOCK, (Christian) né à Camburg en 1672, fut professeur à Iene en 1717, & mourut en 1733, avec la réputa-

tion d'un homme profondément versé dans les langues orientales. Ses principaux ouvrages sont : I. *Disputationes de pœnis Hebræorum capitalibus.* II. *Clavis Linguæ Sanctæ Veteris Testamenti :* c'est un Dictionnaire hébreu. III. *Clavis Linguæ Novi Testamenti :* c'est un bon Dictionnaire grec. IV. *Interpres Græcus.* V. *Litterator Græcus.* VI. *Historia passionis Christi.* VII. *Lexicon homileticum.*

STOCKMANS, (Pierre) né à Anvers l'an 1608, enseigna successivement le grec & le droit à Louvain. La réputation qu'il s'acquit, le fit élever à la charge de conseiller au conseil de Brabant en 1643, & à différens emplois honorables. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes, & mourut le 7 mai 1671. Les Brabançons le regardent avec raison comme un de leurs plus grands jurisconsultes, & son autorité est d'un grand poids dans leurs tribunaux. Ses *Œuvres* qui avoient d'abord paru séparément, ont été rassemblées, Bruxelles, 1700, in-4°.

STOFLER, (Jean) né à Justingen dans la Suabe, en 1452, enseigna les mathématiques à Tubinge, & s'acquit une haute réputation, qu'il perdit en se mêlant de prédire l'avenir. Il annonça un grand déluge pour l'année 1524, & fit trembler toute l'Allemagne par cette prédiction. On fit faire des barques pour échapper à ce fléau ; mais heureusement on n'en fut pas affligé, & l'astrologue reconnut lui-même la vanité de sa prédiction. Il réussit mieux dans la prédiction de son genre de mort, en disant qu'il périroit d'une chute. S'étant levé précipitamment dans une dispute pour prendre un livre qu'il citoit en sa faveur, il attira en même tems une planche qui lui porta un si grand coup à la tête, qu'il en mourut peu de jours après, le 16 février 1531. On a de lui divers ouvrages de mathématiques & d'astrologie.

STORCK, (Ambroise) théologien Allemand, de l'ordre de S. Dominique, appellé en latin *Pelargus*, combattit avec zele les hérétiques par ses sermons & par ses écrits. Il assista, en 1546 & 1552, au concile de Trente, en qualité de théologien de l'archevêque de Treves, & se signala dans cette auguste assemblée par son éloquence ; il mourut à Treves en 1557. On a de lui un *Traité du Sacrifice de la Messe*, contre Œcolampade ; & un recueil de ses *Lettres à Erasme*, avec celles que ce savant lui avoit écrites, & d'autres ouvrages, Fribourg, 1534, in-fol. Son style est assez poli.

STOSCH, (Guillaume) né à Berlin en 1646, mort dans la même ville en 1707, est auteur d'un livre intitulé : *Concordia Rationis & Fidei*, imprimé à Guben, sous le nom d'Amsterdam, en 1692. Ce livre est infecté des idées des Sociniens & des Athées. On l'obligea de se rétracter, ce qu'il fit sans changer de sentiment. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe STOSCH. *Voyez la fin de l'art.* PICART (Bernard).

STOW, (Jean) de Londres, où il mourut en 1605, est auteur d'une *Chronique d'Angleterre*,

in-fol. estimée ; & d'une *Description de Londres*, in-4°, en anglois. On trouve dans ces deux ouvrages des choses utiles ; mais le dernier ne peut servir qu'à faire connoître ce qu'étoit Londres il y a deux siecles.

STOZ, (Matthieu) né à Mickenhausen en Suabe, l'an 1614, entra chez les Jésuites, & enseigna 30 ans la philosophie & la théologie. Le plus connu de ses ouvrages est *Tribunal Pœnitentiæ*. Il mourut à Munick, le 13 janvier 1678.

STRABON, philosophe, géographe & historien, natif d'Amasie, ville de Cappadoce, florissoit sous Auguste & sous Tibere, vers l'an 14 de J. C. Xenarchus, philosophe péripatéticien, fut son premier maître. Il s'attacha ensuite aux Stoïciens. On croit qu'il mourut vers la 12e. année de l'empire de Tibere. De plusieurs ouvrages qu'il avoit composés, nous ne possédons plus que sa *Géographie*. La plus ancienne édition est de 1472. in-fol. Cet ouvrage est un monument de l'érudition & de la sagacité de son auteur ; il avoit voyagé en divers pays, pour y observer la situation des lieux & les coutumes des peuples, qu'il décrit avec beaucoup d'exactitude.

STRABON, Sicilien, avoit, dit-on, une si bonne vue, qu'étant au Cap de Marzala ou de Lilybée, dans la Sicile, il découvroit les vaisseaux qui partoient du port de Carthage en Afrique, & en comptoit toutes les voiles, quoiqu'il en fût éloigné d'environ 130 milles d'Italie, c'est-à-dire, à 43 lieues environ. Valere Maxime l'appelle *Lynceé* ; mais ce Lynceé n'avoit probablement pas la faculté qu'on lui attribue, & l'on a vu dans tous les tems des charlataneries de ce genre : cependant l'on n'est pas fondé en physique à nier la possibilité d'une vue si étendue ; la nature offre des singularités plus ou moins approchantes de celle-ci.

STRADA, (Famien) Jésuite Romain, mort en 1649, professa long-tems les belles-lettres dans sa société, & se fit un nom par ses connoissances, sa maniere d'écrire l'histoire, & sur-tout par son beau latin. Nous avons de lui : 1. *L'Histoire des Guerres des Pays-Bas*, divisée en deux décades. La premiere, qui s'étend depuis la mort de Charles-Quint jusqu'en 1578, vit le jour à Rome en 1640, in-fol. La seconde, qui renferme les événemens depuis 1578 jusqu'à l'an 1590, fut imprimée au même endroit en 1647, in-fol. On en a une Traduction françoise par du Ryer, Paris, 1652, 2 vol. in-8°. Cet historien a de l'imagination ; il écrit d'une maniere brillante & animée ; sa latinité est pure, riche ; son style clair, nombreux & coulant (*voyez* MAFFÉE). Il a eu, selon Loiseau (*Hist. des Guerres de Flandre, par Bentivoglio, Avertissement, p. XVIII*), communication de toutes les pieces originales qui pouvoient servir à sa perfection ; & Strada l'assure lui-même dans sa *Préface*, & déclare que la seule crainte d'arrêter trop souvent & désagréablement le lecteur, l'a empêché d'en faire toujours mention. *Planè ut nisi moram lectori injecturus essem, potuissem (quod interdùm facio) ad rerum pleraque adjicere litte-*

*rarum exemplaria, provocare ad authographorum fidem, factorum enarrationem, fignatis veluti tabulis teſtibuſque, conficere.* Quelques critiques lui reprochent des digreſſions trop longues & trop fréquentes, & de s'appeſantir quelquefois ſur des minuties : mais comme c'eſt dans ces endroits mêmes que ſon ſtyle s'éleve & ſe brillante particulierement, le lecteur ne lui en ſait pas mauvais gré. Le cardinal Bentivoglio, qui d'ailleurs rend juſtice à Strada, lui reproche un genre d'omiſſion importante. » Il ne parle pas aſſez, » dit-il, de ce qui s'eſt paſſé » dans le cabinet. Quoique la » guerre ſoit bien vive, elle » ne laiſſe pas de donner bien » du tems à des négociations : » les entrepriſes les plus hardies » ſont une ſuite des réſolutions » qu'on a priſes dans le con- » ſeil ; ainſi l'hiſtorien doit » mettre toute ſon application » à découvrir les ſecrets mou- » vemens & le véritable mo- » tif des réſolutions impor- » tantes qu'on prend, & en » inſtruire, autant que poſſible, » les lecteurs. Cette partie de » l'hiſtorien qui en apparence » ne paroît pas conſidérable, » eſt pourtant en effet la plus » importante. Le récit des eſ- » carmouches, des combats, » des aſſauts & des batailles » avec le nombre des morts, » les incendies & tous les au- » tres malheurs qui accom- » pagnent la guerre, & qui » font tant de bruit, divertiſ- » ſent ſans doute bien davan- » tage, & ſont bien plus du » goût des jeunes gens, & du » commun des peuples : mais » la connoiſſance de la cauſe » qui produit tous ces déſor- » dres, plaît bien plus aux » perſonnes ſavantes & de bon » ſens, au jugement & à l'ap- » probation deſquels l'hiſtoire » doit être ſoumiſe : de ſorte » qu'il paroît que Strada auroit » pu rendre ſon ouvrage bien » plus parfait qu'il n'eſt, s'il » eût ſuivi ces regles ». Sans déroger à la juſteſſe de cette critique (que Strada cependant ne mérite pas à tous égards) on peut obſerver que par un défaut contraire, les écrivains de ce ſiecle ſe ſont ſouvent perdus dans l'étude des cauſes, qu'ils ont ſoumis l'hiſtoire à la ſpéculation, & aſſervi les faits à des intrigues de cour ou à des délibérations de cabinet, qu'ils ont ſuppoſées ſouvent ſans preuve & même ſans vraiſemblance. Les événemens ſont l'objet propre & direct de l'hiſtorien, les reſſorts & les cauſes lui appartiennent ſans doute auſſi, mais il lui eſt bien difficile de les connoître, & s'il en parle ſans en être foncierement inſtruit, il riſque d'écrire un roman pour une hiſtoire. La qualité de Jéſuite qu'avoit Strada, excita la bile de Scioppius contre ſon Hiſtoire. Il en fit une critique, qu'il intitula : *Infamia Famiani Stradæ*, & dans laquelle il y a plus de fiel que de raiſon. Il eſt vrai que Strada n'a point diſſimulé les ravages que l'héréſie, unie à la révolte, a cauſés dans les plus belles & les plus catholiques provinces de l'Europe, mais en cela même il a rempli les fonctions d'hiſtorien. S'il a marqué quelque penchant pour la nation qui s'efforçoit de maintenir le trône & l'autel, eſt-il en cela

plus blâmable que les écrivains hollandois qui parlent de leurs patriotes avec un enthousiasme qui rend les faits parfaitement méconnoissables ? L'abbé Mably, dans sa *Maniere d'écrire l'Histoire*, a parlé de cet élégant & intéressant historien d'une maniere qui fait plus de tort à son jugement qu'à la juste célébrité de Strada. Ange Gallucci a continué cette Histoire (*voyez* GALLUCCI) ll. *Famiani Stradæ Eloquentia bipartita*, Cologne, 1655, in-12. C'est une rhétorique qui contient des exemples des meilleurs auteurs, choisis avec discernement.

STRADA, (Jacques) né à Mantoue, se fit un nom dans le 16e. siecle par son habileté à dessiner les médailles anciennes. — Son fils, Octave STRADA, hérita des talens de son pere. Il publia les *vies des Empereurs* avec leurs médailles, en 1615, in-fol., depuis Jules-César jusqu'à Mathias.

STRADAN, (Jean) peintre, né à Bruges en 1530, mort à Florence en 1604. Le séjour que ce peintre fit en Italie, & ses études d'après Raphaël, Michel-Ange, & les statues antiques, perfectionnerent ses talens. Il avoit une veine abondante, & beaucoup de facilité dans l'exécution : il donnoit des expressions fortes à ses têtes. On lui reproche des draperies seches, & un goût de dessin lourd & maniéré. Il a fait beaucoup d'ouvrages à fresque & à l'huile, à Florence, à Rome, à Reggio, à Naples ; il a composé aussi plusieurs Cartons pour des tapisseries. Ses tableaux d'histoire sont fort estimés ; mais son inclination le portoit à peindre des animaux & à représenter des chasses : ce qu'il a fait en ce genre, est parfait. Ses dessins sont d'un précieux fini.

STRAPAROLE, (Jean-François) auteur italien, né à Caravage, s'amusa à écrire des Contes dans le goût de Bocace. Cet auteur vivoit dans le 16e. siecle. Il nous a laissé quelques rapsodies sous ce titre ; *Le Piacevole Notti*, in-8°. Ce recueil contient treize Nouvelles, qu'il appelle agréables, & que les personnes de goût trouvent tout au moins insipides. Louveau & la Rivei perdirent leur tems à les traduire en françois. On en a fait plusieurs éditions ; mais dans quelques-unes on a retranché les sottises les plus grossieres de l'auteur.

STRATON, philosophe péripatéticien de Lampsaque, fut disciple de Théophraste, à l'école duquel il succéda, l'an 248 avant J. C. Son application à la recherche des secrets de la nature, le fit surnommer *le Physicien*. On lui a reproché de n'avoir pas reconnu l'auteur de cette nature qu'il étudioit. Ce philosophe fut choisi pour être précepteur de Ptolomée Philadelphe, qui le combla de bienfaits. Il avoit fait des Traités de *la Royauté*, de *la Justice*, du *Bien*, & plusieurs autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, & qui sans doute, vu les principes de l'auteur, n'étoient que des mots sans chose.

STRATONICE, *voyez* ANTIOCHUS SOTER.

STRÉBÉE, (Jacques-Louis) de Rheims, habile dans le grec & dans le latin, mort

vers 1550, est connu par une Version latine, 1556, in-8°, des *Morales*, des *Œconomiques* & des *Politiques* d'Aristote, aussi élégante que fidelle; & par un traité *De Electione & oratoria collocatione verborum*, Lyon, 1541, in-4°.

STREIN, (Richard) *Strinius*, baron de Schwarzenaw en Autriche, conseiller, bibliothécaire & surintendant des finances de l'empereur, mourut en 1601, & laissa quelques ouvrages: I. Un traité *De Gentibus & familiis Romanorum*, Paris, 1599, in-folio, où il a éclairci les antiquités romaines. II. Des *Discours* pour défendre la liberté des Pays-Bas. Cette liberté devoit, selon ses vues, conduire à professer le protestantisme qu'il avoit lui-même embrassé. III. *Commonitorium de Roberti-Bellarmini Scriptis atque Libris.* C'est un nain qui combat un géant, car la théologie n'étoit point du tout l'affaire de l'auteur.

STREITHAGEN, (André) né à Merzenhauss, près de Juliers, mort vers 1640, eut la direction de l'école & de l'orgue du college des chanoines d'Heinsberg. On a de lui des *Poésies* & d'autres ouvrages ignorés. — Pierre STREITHAGEN, son fils, né à Heinsberg, dans le duché de Juliers, le 27 novembre 1595, s'appliqua aux belles-lettres & à la musique comme son pere. Il fut successivement chanoine à Heinsberg, à Cranenbourg dans le duché de Cleves, & à Wassenberg. Il étoit encore en vie en 1670. Nous avons de lui: I. *Vita S. Hilarionis*, en vers, avec des notes. II. *Eburo, sive Panegæricus Historico-Poëticus in civitatem Leodiensem*, Liege, 1632, in-4°. III. *Somnium sive Poema in Ruram* (Roer, riv. du duché de Juliers) dans les *Annales Cliviæ*, & grand nombre de pieces de vers. IV. *Successio Principum Juliæ, Cliviæ, Montium*, &c., Dusseldorff, 1629, in-4°. — Plusieurs auteurs ont confondu ce Pierre Streithagen avec un autre de même nom, né à Aix-la-Chapelle en 1592, qui fut ministre de la religion prétendue-réformée à Emmeric, puis prédicateur & conseiller de Frédéric V, électeur palatin, & ministre à Heidelberg, mort le 12 juin 1654. On a de ce prédicant: I. *Florus Christianus, sive Historiarum de rebus Christianæ Religionis libri quatuor*, Cologne, 1640, in-8°. La haine contre l'Eglise Catholique s'y montre à découvert. II. *Novus Homo, sive de Regeneratione Tractatus*, &c.

STRIGELIUS, (Victorinus) né à Kaufbeuren dans la Suabe, en 1524, fut un des premiers disciples de Luther. Il se trouva à la conférence d'Eisenach en 1556, sur la nécessité des bonnes œuvres, & eut l'année suivante une vive dispute avec Francowitz. Depuis ce tems il ne cessa d'être en but aux théologiens protestans, qui le firent mettre en prison en 1559; d'où étant sorti trois ans après, il enseigna la théologie & la logique à Leipsig; ses ennemis lui firent ensuite défendre de continuer ses leçons; il fut obligé de se retirer dans le Palatinat, devint professeur de morale à Heidelberg, & y mourut en 1569, à

45 ans. On a de lui des Notes sur l'*Ancien & le Nouveau Testament*, & d'autres ouvrages, où il ne fait pas difficulté de s'éloigner des sentimens de ceux de sa communion.

STROBELBERGER, (Jean-Etienne) de Gratz en Stirie, reçut le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1615, fut fait médecin impérial aux bains de Carlsbad, & mourut peu après l'an 1630. On lui doit : I. *Galliæ politica, medica Descriptio*, Iene, 1620, in-12. C'est une description des principales villes, des académies, des fleurs, des fontaines minérales, des plantes, &c., de la France, mais elle est très-superficielle. II. *Historia Monspelienſis*, Nuremberg, 1625, in-12. C'est une Histoire de l'université de Montpellier, & des professeurs qui s'y sont distingués. III. Plusieurs ouvrages de médecine aujourd'hui ignorés.

STROZZI, (Tite & Hercule) pere & fils, deux poëtes latins de Ferrare, laisserent des *Elégies* & d'autres Poésies latines, d'un style pur & agréable. Tite mourut vers 1502, âgé de 80 ans. Hercule, son fils, fut tué par un rival en 1508. Ils avoient l'un & l'autre du mérite. Leurs *Poésies* ont été imprimées à Venise en 1513, in-8o.

STROZZI, (Philippe) issu d'une ancienne & riche maison de Florence, fut l'un de ceux qui, après la mort du pape Clément VII, entreprirent de se défaire d'Alexandre de Médicis duc de Florence, (*voyez* ALEXANDRE). Après la mort de ce prince, le duc Cosme, son successeur (*voyez ce mot*) poursuivit les conjurés. Philippe Strozzi se met pour lors à la tête de 2000 fantassins ; ils se retirent dans un château, qui bientôt est assiégé & pris. Strozzi est fait prisonnier, & se donne lui-même la mort en 1538. Riquier a publié la *Vie* de ce républicain fougueux, traduite du toscan, in-12, 1764. La famille de Strozzi passa presque toute en France, où elle fut élevée aux premieres dignités. —— Son fils, Laurent STROZZI, fut cardinal & archevêque d'Aix, & mourut à Avignon le 4 décembre 1571. — Un autre de ses fils, Pierre STROZZI, se distingua par les armes. Il contribua à faire lever l'an 1536 le siege de Turin aux Impériaux. En 1538, après sa défaite près de Monte-Murlo en Toscane, où fut pris Philippe son pere, & où lui-même courut grand risque de l'être, il se retira à Rome, & y resta jusqu'en 1542. La guerre s'étant rallumée alors entre François I & Charles-Quint, il se trouva au siege & à la prise de Luxembourg par les François, en 1543 ; fut battu en 1544 par les impériaux, près de Serravalle, sur la frontiere de l'état de Genes ; & commanda en 1554 l'armée envoyée par Henri II en Toscane, pour secourir la république de Sienne contre l'empereur & le duc de Florence. Le 2 août de cette année, il perdit la bataille de Matiano contre le marquis de Marignan, & fut blessé de deux arquebusades. Il n'en reçut pas moins la même année le bâton de maréchal de France, & fut fait lieutenant-général de l'armée du pape Paul IV, avec laquelle il reprit le port d'Ostie,

& quelques autres places aux environs de Rome, l'an 1557. Il fut tué en 1558, au siege de Thionville, à l'âge de 50 ans. — Léon STROZZI, frère de celui-ci & fils de Philippe, chevalier de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, connu sous le nom de *Prieur de Capoue*, se rendit célebre par ses exploits sur les galeres de France dont il fut général, & sur celles de Malte. Il fut tué en 1554 d'un coup d'arquebuse, en reconnoissant la petite ville de Scarlino sur la côte de Toscane. — Philippe STROZZI, neveu de celui-ci & fils de Pierre, né à Venise au mois d'avril 1541, servit la France avec distinction, & eut la charge de lieutenant-général de l'infanterie. Envoyé en 1582 avec une armée navale au secours de don Antoine, soi-disant roi de Portugal (*voyez ce mot*), il fut entiérement défait le 26 juillet de la même année, par le marquis de Santacrux, griévement blessé, & jeté à la mer, à l'âge de 42 ans. Torsay a donné une *Vie* de cet officier, qui n'est qu'une espece de roman où l'auteur a tâché de satisfaire sa haine contre les Espagnols.

STROZZI, (Cyriaco) philosophe péripatéticien, né à Florence en 1504, voyagea dans la plus grande partie de l'univers, sans que ses voyages interrompissent ses études. Il professa le grec & la philosophie avec beaucoup de réputation à Florence, à Bologne & à Pise où il mourut en 1565, à 63 ans. On a de lui un 9e. & un 10e. livres, en grec & en latin, ajoutés aux huit livres qu'Aristote a composés *de la République*; il a bien pris l'esprit de cet ancien philosophe, & l'imitateur égale quelquefois son modele. — Laurence STROZZI, sa sœur, née au château de Cappalla, à 2 milles de Florence, l'an 1514, mourut en 1591, Religieuse de l'ordre de S. Dominique. Sans songer à devenir une savante, elle s'appliqua tellement à la lecture, qu'elle apprit diverses langues, sur-tout la grecque & la latine, & devint habile dans plusieurs sciences. Nous avons d'elle un livre d'*Hymnes* & d'*Odes* latines, sur toutes les fêtes que l'Eglise célebre; Parme, 1601, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en vers françois, par Simon-George Pavillon.

STROZZI, (Thomas) Jésuite, né à Naples en 1631, s'est fait une réputation par ses ouvrages. Les plus connus sont: I. Un Poëme latin *sur la maniere de faire le Chocolat*. II. Un *Discours sur la Liberté, dont les républiques sont si jalouses*. III. Dix *Discours* italiens, pour prouver que J. C. est le Messie, contre les Juifs. IV. Un grand nombre de *Panégyriques*, où il y a beaucoup de pensées ingénieuses.

STROZZI, (Jules) se distingua par son talent pour la poésie italienne. Il mourut vers l'an 1636, après avoir donné un beau Poëme sur l'origine de la ville de Venise. Il parut sous ce titre: *Venetia ædificata*, 1624, in-fol. ou 1626, in-12. On a encore de lui: *Barbarigo, o vero l'Amico sollevato, poëma eroico*; Venise, 1626, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec Nicolas STROZZI, autre

poëte italien, né à Florence en 1590, mort en 1654, dont on a les *Sylves du Parnasse*, des *Idylles*, *des Sonnets*, & plusieurs pieces fugitives; outre deux Tragédies, *David de Trébizonde*, & *Conradin*.

STRUENSÉE, (Jean-Frédéric, comte de) *voyez* BRANDT Enevold. L'auteur des *Commentaires sur les Mémoires de M. de St.-Germain*, pag. 39, entre dans des détails curieux, mais délicats sur la fin tragique de ces deux seigneurs. On peut consulter aussi *Voyage au Nord de l'Europe*, par Wraxal, *Lettre 5e.*; & les *Mémoires authentiques & intéressans, ou Histoire des comtes Struensée & Brandt*, Bruxelles, 1789, in-8o. Ces *Mémoires*, peut-être trop favorables aux deux infortunés dont ils rapportent la catastrophe, ne laissent pas de jeter un grand jour sur cette époque de l'histoire Danoise, époque qui jusqu'ici a paru enveloppée des plus épaisses ténebres. Voyez le *Jour. hist. & litt.*, 15 octobre 1789.

STRUVE, (George-Adam) né à Magdebourg en 1619, professa la jurisprudence à Iene, & devint le conseil des ducs de Saxe: il mourut le 15 décembre de 1692, à 73 ans, peu de tems après avoir fait le rapport d'un procès. Il appliquoit aux magistrats ce mot d'un empereur Romain: *Oportet stantem mori.* C'étoit un homme d'un travail infatigable, d'un tempérament fort & robuste, & d'une franchise qui lui gagnoit tous les cœurs. On a de lui des Theses, des Dissertations, & d'autres ouvrages de droit, parmi lesquels on distingue son *Syntagma Juris Civilis*.

STRUVE, (Burchard Gotthlieb) fils du précédent, professeur en droit à Iene comme son pere, se fit estimer par son érudition, & finit sa carriere en 1738. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont: I. *Antiquitatum Romanarum Syntagma*, 1701, in-4o. C'est la premiere partie d'un grand ouvrage. Celle-ci regarde la Religion, & l'on y trouve des choses intéressantes. II. *Syntagma Juris publici*, 1711, in-4o; ouvrage estimable, où l'auteur fait un bon usage de l'histoire. III. *Syntagma Historiæ Germanicæ*, 1730, 2 vol. in-fol. IV. Une *Histoire d'Allemagne*, en allemand. V. *Historia Misnensis*, 1720, in-8o, &c. Ces ouvrages sont pleins de recherches. VI. La *Vie* de son pere.

STRUYS, (Jean) Hollandois, célebre par ses voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, &c. Il commença à voyager l'an 1617, par Madagascar jusqu'au Japon; puis l'an 1655, par l'Italie dans l'Archipel; & enfin l'an 1668, par la Moscovie en Perse, & ne revint dans sa patrie qu'en 1673. Les *Relations* qu'il en avoit faites, furent rédigées après sa mort par Glanius. Elles parurent à Amsterdam en 1681, in-4o, & depuis en 3 vol. in-12. ibid. 1724, & Rouen, 1730. Elles sont intéressantes, mais il y a bien des choses fausses ou mal vues, en particulier ce qu'on y dit des hommes à queue de l'isle de Formose, est démenti par tous les autres voyageurs. Il peut s'y trouver

comme ailleurs quelques individus qui ont un prolongement exotique de l'épine du dos, mais c'eſt une anomalie particuliere qui n'affecte point l'eſpece, & ne fait point une monſtruoſité nationale. Voyez PYGMÉES, & le *Cath. phil.*, No. 52.

STUART, (Robert) comte de Beaumont-le-Roger, ſeigneur d'Aubigny, plus connu ſous le nom de *Maréchal d'Aubigny*, étoit ſecond fils de Jean Stuart III, comte de Lénox, de la maiſon royale d'Ecoſſe. Il ſe ſignala par ſa valeur dans les guerres d'Italie, & contribua au gain de pluſieurs batailles. Ses belles actions lui mériterent le bâton de maréchal de France. Sa mort, arrivée en 1543, fut une perte pour l'état. — Il ne faut pas le confondre avec Jean STUART, comte de Boucon, petit-fils de Robert II, roi d'Ecoſſe, qui amena 6000 bons ſoldats à Charles VII, alors dauphin. Il battit les Anglois à Baugé en 1421, fut défait à Crevant en 1423, & enfin tué devant Verneuil en 1424. Il avoit reçu l'épée de connétable le 24 août de la même année. Il ne laiſſa que des filles.

STUART, (Gauthier) comte d'Athol en Ecoſſe, fils de Robert II, roi d'Ecoſſe, fut convaincu, en 1436, d'une conſpiration contre Jacques I, roi de ce pays, & ſubit un ſupplice preſqu'auſſi cruel & auſſi dégoûtant que celui de George Doſa. *Voyez ce mot.*

STUART, (Les) rois d'Ecoſſe & d'Angleterre, *voyez* JACQUES, MARIE, RIZZO, MURRAI, CHARLES, EDOUARD.

STUKELEY, (William) né à Holbeck dans le comté de Lincoln en 1687, s'appliqua d'abord à la médecine & à la botanique, & fournit un grand nombre de plantes à Ray, qui ſervirent à enrichir ſon *Catalogue des Plantes des environs de Cambridge*. Il s'adonna enſuite à l'étude des antiquités de ſon pays, & publia : I. Les *Curioſités de la Grande-Bretagne*, en anglois, Londres, 1724, in-fol. avec cent gravures; ouvrage rempli d'obſervations curieuſes ſur les expéditions de Céſar dans la Grande-Bretagne, & ſur d'autres objets intéreſſans. On en a donné une nouvelle édition en 1776. II. *Palæographia Sacra*, ou Antiquités relatives à l'Hiſtoire Sacrée, in-4°. III. *Palæographia Britannica*, 1744. Elle n'eſt pas achevée. L'auteur mourut en 1765.

STUCKIUS, (Jean-Guillaume) de Zurich, s'eſt acquis, à la fin du 16e. ſiecle, de la réputation par ſon *Traité des Feſtins des Anciens & de leurs Sacrifices*, qui ſe trouve dans un recueil d'autres ouvrages ſur l'antiquité, Leyde, 1695, 2 vol. in-fol. Il y rapporte la maniere avec laquelle les Hébreux, les Chaldéens, les Grecs, les Romains, & pluſieurs autres nations faiſoient leurs repas, & les cérémonies qu'ils obſervoient les jours de fêtes dans leurs ſacrifices. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage. L'auteur mourut en 1607. On a encore de lui des Commentaires ſur Arrien, & *Carolus Magnus redivivus*, in-4°, où il compare Henri IV à Charlemagne.

STUNICA, (Jacques Lopez)

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

docteur de l'université d'Alcala, a écrit contre Erasme, & contre les Notes de Jacques le Fêvre d'Etaples sur les *Epîtres* de S. Paul. Il mourut à Naples en 1530. On a encore de lui un *Itinerarium, dum Compluto Romam proficiscereturr.* —— Il étoit parent de Diego STUNICA, docteur de Tolede & Religieux Augustin, qui vivoit dans le même siecle. Celui-ci a fait aussi plusieurs ouvrages, entr'autres un *Commentaire* sur *Job*.

STUPPA *ou* STOUP, (Pierre) natif de Chiavenne, au pays des Grisons, leva, en 1672, un régiment Suisse de son nom au service de Louis XIV, servit avec distinction dans la guerre de Hollande, & fut établi, par le roi, commandant dans Utrecht. Il se trouva à la bataille de Senef. Sa bravoure lui mérita le grade de lieutenant-général, & la charge de colonel du régiment des gardes Suisses en 1685. Le roi l'employa en diverses négociations en Suisse, dont il s'acquitta avec succès. Ce guerrier négociateur mourut en 1701, dans la 81e. année de son âge. Comme il sollicitoit un jour, auprès de Louis XIV, les appointemens des officiers Suisses, qui n'avoient point été payés depuis long-tems, Louvois dit au roi : » Sire, si votre majesté avoit tout l'argent » qu'elle & ses prédécesseurs » ont donné aux Suisses, on » pourroit paver d'argent une » chaussée de Paris à Bâle. » —— Cela peut être, répliqua » Stuppa ; mais aussi si votre » majesté avoit tout le Sang » que les Suisses ont répandu » pour le service de la France, » on pourroit faire un fleuve » de sang de Paris à Bâle «. Le roi, frappé de cette réponse, fit payer les Suisses.— Un autre STUPPA, compatriote & proche parent du précédent, fut d'abord pasteur de l'Eglise de Savoie à Londres, où il eut la confiance de Cromwel. Il quitta ensuite le ministere pour les armes, devint brigadier dans les troupes de France, & fut tué à la journée de Steinkerke en 1692. Il est auteur du livre intitulé : La *Religion des Hollandois*, 1673, in-12, que Jean Braun, professeur à Groningue, réfuta assez mal dans sa *Véritable Religion des Hollandois*, 1675, in-12.

STURM, (Jean-Christophe) *Sturmius*, né à Hippolstein en 1635, fut professeur de philosophie & de mathématiques à Altorf, où il mourut en 1703, à 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *Collegium experimentale curiosum*, Nuremberg, 1676 & 1701, in-4°. Il y parle de la chambre obscure, de la machine pneumatique, des barometres, thermometres, telescopes, microscopes, &c. On y voit aussi un projet de machine aérostatique conçue d'après la théorie du P. de Lana. II. *Physica electica sive Hypothetica*, Altorf, 1730, 2 vol. in-4°. Il y examine en critique tous les systêmes de physique anciens & modernes. III. *Physicæ conciliatricis conamina*, Nuremberg, 1687, in-12. IV. *Prælectiones contra Astrologiæ divinatricis vanitatem*, Leipsick, 1722, 2 vol. in-4°. V. *Mathesis enucleata*, en 1. vol. in-8°. VI. *Mathesis Ju-*

*venilis*, en 2 gros vol. in-80.

STURM, (Léonard-Chriſtophe) & non STURNI, comme d'autres l'appellent mal-à-propos, excelloit dans toutes les parties de l'architecture civile & militaire. Il naquit à Altorf en 1669, & mourut en 1719. On a de lui une Traduction latine de l'*Architecture curieuſe* de G. A. Bockler, Nuremberg, 1664, in-fol. II. Un *Cours complet d'Architecture*, imprimé à Ausbourg en 16 vol.

STURM, (Jean) né à Schleiden, dans le duché de Luxembourg, en 1507. Après avoir fait ſes premieres études à Liege, il ſe rendit à Louvain, où Rutger Reſcius, profeſſeur de la langue grecque, ſe l'aſſocia pour l'établiſſement d'une imprimerie grecque. Il vint à Paris en 1529, il y fit des leçons publiques ſur les auteurs grecs & latins, & ſur la logique, qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais ſon penchant pour les nouvelles héréſies l'obligea de ſe retirer à Strasbourg en 1537 : il y occupa la chaire que les magiſtrats lui avoient offerte, & y ouvrit l'année ſuivante une école qui devint célebre, & qui par ſes ſoins obtint de l'empereur Maximilien II le titre d'*Académie* en 1566. Les miniſtres luthériens l'accuſerent d'avoir abandonné le Luthéraniſme pour embraſſer le Calviniſme, & parvinrent à le faire dépouiller de ſes emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans. On a de lui : I. *Linguæ Latinæ reſolvendæ Ratio*, in-80. II. D'excellentes *Notes* ſur la *Rhétorique d'Ariſtote*; ſur *Hermogene*; ſur pluſieurs ouvrages de Cicéron, &c.

STURM, (Jean) né à Malines en 1559, médecin & profeſſeur de mathématiques à Louvain, embraſſa l'état eccléſiaſtique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambray, obtint une chaire de médecine & une prébende de S. Pierre à Louvain, où il mourut en 1650. Il s'amuſa long-tems à faire des vers latins ſur toutes ſortes de ſujets; mais ſi on lui doit la qualité de verſificateur, il ne mérite pas le titre de poëte. On a de lui pluſieurs traités. Les principaux ſont: *De Inſtitutione Principum*; *De Nobilitate litteratâ*, qui ont été réunis en 1 vol. ſous le titre de *Inſtitutio litterata*, Thorn, 1586, in-4°. Il y a dans ce recueil deux autres vol. qui ne ſont pas de Sturm. On a encore de lui : I. *De roſâ Hierichontinâ*, Louvain, 1607, in-8° : ouvrage peu commun. C'eſt une diſſertation ſur la plante appellée vulgairement la *Roſe de Jéricho*. II. *Theoremata phyſices*, Louvain, 1610, in-12, en vers héroïques.

SUANEFELD, (Herman) peintre & graveur, Flamand d'origine, né vers l'an 1620. Le goût qu'il avoit pour le travail, lui faiſoit ſouvent rechercher la ſolitude, ce qui le fit ſurnommer l'*Hermite*; on le nomma auſſi *Herman d'Italie*, à cauſe de ſon ſéjour en cette contrée. Il étoit un excellent payſagiſte, & touchoit admirablement les arbres : ſon coloris eſt d'une grande fraîcheur.

SUARÈS, (François) Jéſuite, né à Grenade en 1548, profeſſa avec réputation à Al-

cala, à Salamanque & à Rome. On l'appella ensuite à Conimbre en Portugal, & il y fut le premier professeur de théologie. Il mourut à Lisbonne en 1617, avec une rare tranquillité : *Je ne pensois pas*, dit-il, *qu'il fût si doux de mourir!* Suarès avoit une mémoire prodigieuse ; il savoit si bien par cœur tous ses ouvrages, que quand on lui en citoit un passage, dans le même instant il se trouvoit en état d'achever & de poursuivre jusqu'à la fin du chapitre ou du livre. Cependant, le croiroit-on ? à peine ce savant homme put-il être admis dans la Société. Il fut d'abord refusé ; il fit de nouvelles instances, jusqu'à demander même à y entrer parmi les freres. Enfin on le reçut, & l'on étoit encore sur le point de le renvoyer, lorsqu'un vieux Jésuite dit : » Attendons, il me semble que » ce jeune-homme conçoit aisément & pense quelquefois » fort bien ». Nous avons de lui 23 vol. in-fol. imprimés à Lyon, à Mayence, & pour la derniere fois à Venise, 1748, presque tous sur la théologie & la morale. Ils sont écrits avec ordre & avec netteté ; il a su fondre avec adresse dans ses ouvrages presque toutes les différentes opinions sur chaque matiere qu'il traitoit : sa méthode étoit d'ajouter ensuite ses propres idées aux discussions théologiques, & d'établir avec solidité son sentiment. La maniere dont il combat les erreurs, est pleine de cette logique forte & serrée qui assure la victoire au raisonnement, & qui aujourd'hui est si négligée. Grotius disoit qu'il étoit si profond philosophe & théologien, qu'à peine étoit-il possible de trouver son égal. Benoît XIV, dans son ouvrage *De Synodo Diœcesana*, l'appelle *Doctor eximius*, & en lui associant Vasquez, il les nomme *les deux lumieres de la théologie*. Bossuet, dans un de ses écrits contre Fénélon, citant ce théologien, dit : *Suarès en qui, comme l'on sait, on entend toute l'école moderne*. On ne peut disconvenir cependant que sa théologie ne soit surchargée de questions inutiles, que le savant Jésuite ne perde quelquefois de vue la noble simplicité de nos dogmes & la majesté de la Religion Chrétienne ; mais c'étoit le vice du tems, & les gens du plus grand mérite n'ont pas toujours la force ou la liberté de s'élever au-dessus de leur siecle. Du reste, sa théologie renferme de grandes lumieres ; mais il seroit à souhaiter qu'elles fussent dégagées de beaucoup de discussions superflues, & qu'il fallût moins les chercher ; (*voyez* S. ANSELME, DUNS, GRAVINA Jean-Vincent, MOLINA, PETAU, S. THOMAS). Son *Traité des Loix* est si estimé, qu'il a été réimprimé en Angleterre. Il n'en est pas de même de son livre intitulé : *Défense de la Foi Catholique contre les erreurs de la secte d'Angleterre*. Il fut condamné à être brûlé par arrêt du parlement de Paris, parce qu'il parut qu'en défendant le Saint-Siege contre le schisme des Anglois, il dérogeoit en quelques endroits à l'autorité des souverains. Le P. Noël, Jésuite, a fait un *Abrégé* de Suarès, imprimé à Geneve en 1732, en

2 vol. in-fol. L'abréviateur a orné son ouvrage de deux *Traités*, l'un *De Matrimonio*, l'autre *De Justitia & Jure*. Le P. Deschamps a écrit la *Vie de Suarès;* elle fut imprimée à Perpignan en 1671, in-4o.

SUARÈS, (Joseph-Marie) évêque de Vaison, se démit de son évêché, & se retira à Rome chez le cardinal Barberin son ami, à qui il plaisoit par son savoir & par les agrémens de sa conversation. On a de lui: I. Une Traduction latine des *Opuscules* de S. Nil, à Rome, en grec & en latin, avec des Notes, en 1673, in-fol. II. Une *Description* latine *de la Ville d'Avignon & du Comtat Venaissin*, in-4o, &c. Il mourut en 1678, dans un âge avancé.

SUAVIS, *voyez* SARPI.

SUAVIUS, (Lambert) habile graveur de Liege, florissoit dans le seizieme siecle. On le croit communément éleve de Lombart; il a presque toujours été occupé à graver d'après ce maître. On a de Suavius un Recueil de 48 Estampes, entre lesquelles on distingue la *Résurrection de Lazare*, les 12 *Apôtres*, les *Sybilles*, *Jesus-Christ au tombeau*, *S. Pierre & S. Jean guérissant le boiteux à la porte du Temple;* elles sont d'un beau fini, mais un peu seches.

SUBLIGNY, (N.) avocat au parlement de Paris, au 17e. siecle, cultiva plus la littérature que la jurisprudence, & donna des leçons de versification à la comtesse de la Suze. Livré au goût du théâtre, il permit que sa fille fût une des danseuses de l'opéra. Ses ouvrages sont: I. Une *Traduction* des fameuses *Lettres Portugaises*, dont le maréchal de Chamilly, revenant de Portugal, lui donna les originaux, qu'il arrangea. Elles respirent l'amour le plus ardent & le plus fot. II. *La folle Querelle*, comédie en prose, contre l'*Andromaque* de Racine. III. Quelques Ecrits en faveur de Racine, dont il devint le panégyriste, après en avoir été le zoïle. IV. La *Fausse Clélie*, in-12, roman frivole & insipide.

SUENON, fils d'Aggon, contemporain de Saxon, vivoit dans le 13e. siecle, & écrivit comme lui par le conseil d'Absalon, archevêque de Lunden, l'Histoire du Danemarck qu'Etienne-Jean Stephanius a publiée avec de bonnes Notes à Sora, 1642, in-8o, sous le titre: *Opuscula Suenonis, primi Danorum historici.* Cet ouvrage est recherché, & mérite de l'être.

SUÉTONE, (*Caïus Suetonius Paulinus*) gouverneur de Numidie l'an 40 de J. C., vainquit les Maures, & conquit leur pays jusqu'au-delà du mont Atlas, ce qu'aucun autre général Romain n'avoit fait avant lui. Il écrivit une *Relation* de cette guerre, & commanda 20 ans après dans la Grande-Bretagne, où son courage & sa prudence éclaterent également. Son mérite lui procura le consulat l'an 66 de J. C., & lui valut la confiance de l'empereur Othon, qui le fit un de ses généraux. Suétone ternit sa gloire, en abandonnant cet empereur. Il prit honteusement la fuite le jour du combat décisif,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

& s'en fit même un mérite auprès de Vitellius.

SUÉTONE, (*C. Suetonius Tranquillus*). Le surnom de *Tranquillus* lui venoit de son pere, à qui on avoit donné celui de *Lenis*, qui signifie à peu près la même chose. Suetonius Lenis, pere de l'historien, étoit chevalier Romain. Son fils fut fort estimé de l'empereur Adrien, qui en fit son secrétaire, mais il perdit les bonnes graces de ce prince, pour avoir manqué aux égards dus à l'impératrice Sabine. Suétone, après sa disgrace, vécut dans la retraite, & se consola avec les Muses, de la perte des faveurs de la cour. Pline le Jeune, qui étoit lié avec lui, dit que c'étoit un homme d'une grande probité & d'un caractere fort doux. Suétone avoit composé: I. Un *Catalogue des Hommes illustres de Rome*. II. Plusieurs ouvrages sur la *Grammaire*. III. Une *Histoire des Rois de Rome*, divisée en trois livres. IV. Un livre sur les *Jeux Grecs*, &c. Ces ouvrages sont perdus; nous n'avons de lui que la *Vie des XII premiers Empereurs de Rome*, & quelques fragmens de son *Catalogue des* illustres *Grammairiens*. Dans son histoire de la vie des douze Césars, il n'observe point l'ordre des tems: il réduit tout à certains chefs généraux, & met ensemble ce qu'il rapporte sous chaque chef. Son style manque de pureté & d'élégance. On lui reproche avec raison d'avoir donné trop de licence à sa plume, & d'avoir été aussi libre & aussi peu mesuré dans ses récits, que les empereurs dont il fait l'histoire, l'avoient été dans leur vie. Il appelle les Chrétiens une secte adonnée aux sortileges & aux maléfices (*genus hominum superstitionis novæ ac maleficæ*); ce qui ne peut avoir rapport qu'aux prodiges opérés par les martyrs & les prédicateurs de la foi. Il y a plusieurs éditions de cet auteur, parmi lesquelles on distingue celle de Casaubon avec de savantes Notes, Strasbourg, 1647, & celle de Boxhorn aussi avec des Notes, Amsterdam, 1686. Nous en avons une traduction en françois, in-4°, par Dureil, qui est plate, mais assez fidelle; & deux autres, publiées toutes deux en 1771, écrites d'une maniere ampoulée, & où l'imagination des traducteurs devient souvent créatrice: l'une par M. de la Harpe, en 2 vol. in-8°; l'autre par M. Délisle, sous le nom d'*Ophellot de la Pause*, en 4 vol. in-8°.

SUEUR, (Nicolas le) en latin *Sudorius*, conseiller & ensuite président au parlement de Paris, assassiné par des voleurs en 1594, dans sa 55e. année, s'est fait un nom parmi les savans par sa profonde connoissance de la langue grecque. Il en a donné des preuves, principalement dans son élégante Traduction de *Pindare* en vers latins, publiée à Paris en 1582, in-8°, & réimprimée dans l'édition de *Pindare*, donnée par Prideaux à Oxford en 1697.

SUEUR, (Eustache le) peintre, né à Paris en 1617, mort dans la même ville en 1655, étudia sous Simon Vouet, qu'il surpassa bientôt par l'excellence de ses talens.

Ce

Ce savant artiste n'est jamais sorti de son pays ; cependant ses ouvrages offrent un grand goût de dessin, formé sur l'antique & d'après les plus grands peintres Italiens. Ce peintre fit passer dans ses tableaux la noble simplicité & les graces majestueuses qui sont le principal caractere de Raphaël. Ses idées sont élevées, ses expressions admirables, ses attitudes bien contrastées. Il peignoit avec une facilité merveilleuse. On remarque dans ses touches une franchise & une fraîcheur singulieres. Ses draperies sont rendues avec un grand art. Le Sueur avoit cette simplicité de caractere, cette candeur & cette exacte probité, qui donnent un si grand prix aux talens éminens. Ses principaux ouvrages sont à Paris. On connoit les peintures dont il a orné le petit cloître des Chartreux, & dont quelques-unes ont été gâtées par des envieux. Vers 1780, les Chartreux les ont cédées au roi contre des copies avec lesquelles on les a remplacées. Il est à croire qu'aucun ouvrage de cette nature n'a échappé aux exploits de la révolution.

SUEUR, (Jean le) ministre de l'église prétendue-réformée au 17e. siecle, pasteur de la Ferté-sous-Jouarre en Brie, se distingua par ses ouvrages. On a de lui : I. Un *Traité de la Divinité de l'Ecriture-Sainte.* II. Une *Histoire de l'Eglise & de l'Empire*, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-4°, & en 8 in-8°. Cette Histoire, continuée par le ministre Pictet, est savante, mais pleine de préventions contre les Catholiques, quoiqu'il y ait moins d'emportement que dans les autres ouvrages historiques des Protestans.

SUFFREN, (Jean) né à Salon, ville de Provence, en 1571, se fit Jésuite, & se rendit célebre par ses talens pour la chaire & pour la conduite des ames, par son zele & par la sainteté de sa vie. Il fut confesseur de Marie de Médicis & de Louis XIII. Mais au bout de six ans sa grande franchise dans une cour intrigante, le fit renvoyer. Il resta attaché à la reine-mere, & mourut à Flessingue en 1641, en passant avec cette princesse de Londres à Cologne où elle alloit chercher un asile. Il est auteur d'une *Année Chrétienne*, qu'il fit à la priere de S. François de Sales, 4 vol. in-4°. Il l'abrégea dans la suite sous le titre d'*Avis & Exercices spirituels.* Le P. Frizon en a fait un autre abrégé, Nancy, 1728, 2 vol. in-12.

SUGER, né en 1082, fut mis à l'âge de dix ans dans l'abbaye de St.-Denys, où Louis, fils de France (depuis Louis le Gros), étoit élevé. Lorsque ce prince fut de retour à la cour, il y appella Suger, qui fut son conseil & son guide. L'abbé Adam étant mort en 1122, Suger obtint sa place. Il avoit l'intendance de la justice, & la rendoit en son abbaye avec autant d'exactitude que de sévérité. Les affaires de la guerre & les négociations étrangeres étoient encore de son département; son esprit actif & laborieux suffisoit à tout. L'abbé Suger réforma son monastere en 1127, & donna le premier l'exemple de cette réforme. Les per-

sonnes du monde n'eurent plus dès-lors un si libre accès dans l'abbaye, & l'administration de la justice fut transportée ailleurs. Suger étoit dans le dessein de se renfermer entiérement dans son cloître ; mais Louis VII, près de partir pour la Palestine, le nomma régent du royaume. Suger, quoiqu'il approuvât très-fort la croisade, s'étoit opposé à ce voyage, à raison de plusieurs circonstances qui tenoient au bien de l'état. L'avis de S. Bernard prévalut. Les soins de ce ministre s'étendirent sur toutes les parties du gouvernement. Il ménagea le trésor royal avec tant d'économie, que, sans charger les peuples, il trouva le moyen d'envoyer au roi de l'argent toutes les fois qu'il en demanda. Ce ministre mourut à St.-Denys en 1152, à 70 ans, entre les bras des évêques de Noyon, de Senlis & de Soissons. Le roi honora ses funérailles de sa présence & de ses larmes. On a de lui des *Lettres*, une *Vie de Louis le Gros*, & quelques autres ouvrages dans les recueils de du Chesne & de D. Martenne. Un auteur dont l'imagination ardente & égarée à changé l'histoire en un tissu de déclamations violentes & injurieuses, a fait de S. Bernard & de Suger un parallele romanesque, où louant celui-ci pour déprimer celui-là, il se fonde uniquement sur le prétendu éloignement que Suger se sentoit pour les croisades : supposition démentie par les faits. Après le retour de Louis, Suger, voyant le zele des seigneurs François refroidi, conçut la résolution de soudoyer une armée à ses propres dépens & de la conduire lui-même en Palestine. Il avoit déjà fait des préparatifs considérables pour cette expédition, lorsqu'une fievre lente, jointe à son grand âge, l'avertit de ne plus songer qu'au grand voyage de l'éternité (*voyez* GODEFROI, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Hermite). Son administration a fait long-tems les regrets de la France, & l'admiration des nations étrangeres : peu de ministres ont géré la chose publique avec autant de zele, de sagesse, de modération & de désintéressement. Dom Gervaise a écrit sa *Vie*, en 3 vol. in-12. L'abbé d'Espagnac a publié en 1780, contre ce grand & pieux ministre, un libelle affreux, que les gens instruits dans l'histoire ont dévoué au mépris & à l'horreur.

SUICER, (Jean-Gaspar) né à Zurich en 1620, y fut professeur public en hébreu & en grec, & y mourut en 1688. On a de lui un *Lexicon*, ou *Trésor Ecclésiastique* des Peres Grecs, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1728, en 2 vol. in-fol. — Henri SUICER, son fils, professeur à Zurich, puis à Heidelberg ; mort en cette derniere ville en 1705, se fit connoître aussi par quelques productions, parmi lesquelles on cite sa *Chronologie Helvétique*, en latin.

SUIDAS, écrivain grec sous l'empire d'Alexis Comnene, est auteur d'un *Lexicon* grec, historique & géographique. Outre l'interprétation des mots, on y trouve encore les *Vies* de plusieurs savans & d'un grand nombre de princes. Ce

sont des extraits qu'il a pris dans les écrivains qui l'avoient précédé. Sa compilation est faite sans choix & sans jugement. Quelques-uns, pour le justifier, ont dit que depuis lui on a ajouté beaucoup de choses à son ouvrage, & que les fautes ne sont que dans les additions. Cet ouvrage, malgré ses défauts, ne laisse pas d'être important, parce qu'il renferme beaucoup de choses prises des anciens. La premiere édition, en grec seulement, est de Milan, 1499, in-fol., & la meilleure est celle de Kuster, Cambridge, 1705, en 3 vol. in-fol., en grec & en latin, avec des notes pleines d'érudition.

SUISKEN, (Constantin) Jésuite de Bois-le-Duc, où il est né en 1714, s'est fait un nom par les *Dissertations* dont il a enrichi les *Acta Sanctorum*, cellection a laquelle il a travaillé pendant plusieurs années. Il est mort le 28 juin 1771.

SULLY, (Maurice de) natif de Sully, petite ville sur la Loire, d'une famille obscure, fut élu évêque de Paris après Pierre Lombard. Son savoir & sa piété lui mériterent cette place. Il fonda les abbayes de Hérivaux & de Hermieres. C'est lui qui jeta les fondemens de l'église de Notre-Dame de Paris, l'un des plus grands bâtimens qui se voient en France. Ce prélat, magnifique & libéral, mourut en 1195. Ayant vu quelques personnes douter de la résurrection des corps, il défendit avec zele cet article de notre foi, & ordonna que l'on graveroit sur son tombeau ces mots de l'Office des Morts : *Credo quòd Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terrâ surrecturus sum.*

SULLY, (Maximilien de Béthune, baron de Rosni) né à Rosni en 1559, entra au service de Henri, roi de Navarre, & s'y signala par diverses actions de bravoure, particuliérement à la bataille d'Arques, à celle d'Ivri, à la prise de Dreux, de Laon, &c. Aux talens de la guerre il joignoit ceux de la politique & de l'administration. Nommé en 1598 intendant des finances, il porta l'économie dans tous les départemens. Après diverses négociations il fut envoyé en 1603 en Angleterre, revêtu de la qualité d'ambassadeur extraordinaire, & fixa dans le parti de Henri IV, le successeur d'Elizabeth. De retour, il fut fait gouverneur de Poitou, grand-maître des Ports & Havres de France; la terre de Sully-sur-Loire fut érigée en duché pairie l'an 1606. Sa faveur ne l'empêcha pas de s'opposer quelquefois aux fausses démarches du roi. Henri IV ayant eu la foiblesse de faire une promesse de mariage à la marquise de Verneuil; Sully, à qui ce prince la montra, eut le courage de la déchirer devant lui. « Comment morbleu, (dit le roi » en colere) vous êtes donc » fou? — Oui, sire (répond dit Béthune), je suis fou : » mais je voudrois l'être si » fort, que je le fusse tout seul » en France ». Il n'eut pas la même fermeté dans d'autres occasions. On sait qu'il donna à Henri IV le conseil de mettre le prince de Condé à la Bastille, pour jouir tranquillement de sa femme : Sully lui-même

ne désavoue pas cette lâcheté, quoiqu'il la déguise de son mieux; il reprocha même au roi qui n'aimoit pas les résolutions violentes, de n'avoir pas suivi son conseil, & d'avoir laissé évader le prince. Comme la reine se plaignoit vivement des infidélités que lui faisoit son époux, Sully n'hésita point à opiner qu'il falloit la renvoyer en Toscane. Après cela l'on ne sera pas surpris de la haine que Condé & la reine vouerent à ce ministre, voyez l'*Histoire* du président de Grammond, l. 1., p. 25). Henri IV étant mort, Sully fut obligé de se retirer de la cour avec un don de cent mille écus. Louis XIII l'y fit revenir quelques années après, & demanda son avis sur quelques objets, mais dans le fond il s'en défioit, & ce n'étoit pas sans raison. « Dès le jour de » la mort de Henri IV (dit » le P. Griffet, *Histoire de* » *Louis XIII*, t. 1, p. 47), il » avoit commencé à se rendre » odieux & suspect à la cour, » par ses résistances opiniâtres » à venir au Louvre, malgré » les invitations & les ordres » pressans de la reine-mere. » Mais si l'on en croit Bassom- » pierre, il fit encore le même » jour une faute beaucoup plus » considérable & qui ne fut » pas oubliée. Dès qu'il sut le » roi mort, il écrivit au duc de » Rohan son gendre, qui étoit » alors à l'armée de Cham- » pagne, de marcher droit à » Paris avec six mille Suisses, » qu'il commandoit en qualité » de colonel-général. Il est » vrai que le duc de Rohan ne » parut point aux portes de » Paris avec ses Suisses: mais » il s'étoit déjà avancé d'une » journée, lorsque le duc de » Sully le contremanda ». En 1634 on lui donna le bâton de maréchal de France, en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, dont il se démit en même tems. Il mourut sept ans après, en 1641, dans son château de Villebon au pays Chartrain. Il s'étoit occupé dans sa retraite à composer ses Mémoires, qu'il intitula ses *Œconomies*. Ils sont écrits d'une maniere très-négligée, sans ordre, sans liaison dans les récits; mais on y voit régner une naïveté de style, qui ne déplaît point à ceux qui peuvent lire d'autres ouvrages françois que ceux du siecle de Louis XIV. L'abbé de l'Ecluse, qui en a donné une bonne édition en 8 vol. in-12, & en 1778 en 10 vol. in-12, les a mis dans un meilleur ordre & a fait parler à Béthune un langage plus pur. C'est un tableau des regnes de Charles IX, de Henri III & sur-tout de Henri IV. Les amours de ce prince, la jalousie de sa femme, ses embarras domestiques, les affaires publiques, tout y est peint d'une maniere intéressante. Sully étoit protestant, & l'on ne doit pas être surpris de trouver dans ses *Mémoires* des contes puérils & populaires contre les Catholiques, en même tems qu'il rejette les accusations les plus fondées contre ceux de sa communion, quoique dans d'autres occasions, il ne les ménage pas. Ses lumieres politiques & guerrieres étoient plus étendues & plus sûres que celles qu'il avoit en fait de religion & de morale. » Cet homme, dit l'abbé de

» l'Ecluse (Préf. p. 31) dont » les raisonnemens sur presque » tout autre objet, sont ordi- » nairement solides & con- » cluans, se montre si mauvais » théologien, que ce seul con- » traste suffiroit pour le réfu- » ter. Quels aveux d'ailleurs » ne lui arrache pas la force de » la vérité? Que ne dit-il point » contre quelques-unes des » folles décisions des synodes » protestans, contre les bri- » gues & les projets criminels » des chefs de ce parti, contre » l'esprit de révolte & de dé- » sobéissance de tout ce corps? » Il y a quelque chose de si sin- » gulier à voir M. le duc de » Sully tour-à-tour Calviniste » & ennemi des Calvinistes, » que j'ai cru devoir conserver » tout ce qu'il dit au sujet de » la religion, de crainte que » tout ce que j'aurois supprimé » à cet égard, ne fût jugé, » par la raison même de cette » suppression, d'une toute au- » tre importance qu'il n'est: » mais aussi j'ai jugé devoir en- » core moins épargner ici les » corrections, que par-tout » ailleurs ». L'abbé Baudeau a donné en 1777 une édition du texte original des *Mémoires* de Sully, en 12 vol. in-8°, avec d'abondantes notes, où il a eu soin d'enchâsser les spéculations des économistes. On a publié en 1766 l'*Esprit de Sully*, in-12. Tout ce qui regarde ce ministre célebre a été accueilli avec ar- deur dans ce siecle, où sa gloire a dépassé celle dont il a joui dans le sien, & celle dont sa mémoire a brillé dans le suivant; on a fermé les yeux sur ses fautes & ses défauts, pour ne s'occuper que du suc- cès de son administration; on a même fait un crime à un écri- vain éloquent d'avoir rappellé l'anecdote du prince de Condé dont nous avons parlé, & on ne lui eût sans doute point par- donné d'avoir rappellé celle de la reine. « Quand un homme » passe pour être juste (lui a » dit un de ses censeurs) il faut » respecter jusqu'à ses défauts, » c'est-à-dire jeter un voile » dessus, pour qu'ils ne puis- » sent pas répandre une ombre » sur ses vertus ». Si cette maxime est vraie, si la nature & les droits de l'histoire ne s'op- posent pas à sa réception, il faut convenir du moins qu'elle vient dans un tems où l'on n'est guere disposé à la suivre. Il n'y a pas de si petit barbouilleur, prenant le nom d'historien, qui ne ramasse avec soin toutes les anecdotes fausses ou vraies qui peuvent ravaler les pontifes & les rois, que tous les siecles avoient mis au rang des grands- hommes. On peut même dire que c'est-là l'esprit & le but de presque toutes les histoires mo- dernes. Voudroit-on isoler la maxime & en borner l'obser- vation à la vie des hommes, pour lesquels la nature des tems & des goûts forme des prédilec- tions, des affections domi- nantes & impérieuses que la voix publique défend de con- tredire? Et n'est-ce pas au con- traire dans de telles circons- tances, que le génie de l'histoire doit secouer son flambeau, pour en renforcer les feux & jeter des rayons sur des traits qui, échap- pés aux yeux de la postérité, manqueroient à la parfaite res- semblance des hommes célebres dont elle contemple les images.

SULLY, (Henri) célebre artiſte Anglois, paſſa en France, où il ſe ſignala par ſa ſagacité. Ce fut lui qui dirigea le Méridien de l'égliſe de S. Sulpice. Le duc d'Orléans, régent, & le duc d'Aremberg, lui firent chacun une penſion de 1500 liv. Il mourut à Paris en 1728, après avoir abjuré la religion anglicane. Il a laiſſé : I. Un traité intitulé : *Deſcription d'une Horloge pour meſurer le Tems ſur mer*, Paris, 1726, in-4°. II. *Regle Artificielle du Tems*, 1737, in-12.

SULPICE-APOLLINAIRE, *voyez* APOLLINAIRE (C. Sulpitius).

SULPICE-SÉVERE, hiſtorien eccléſiaſtique, naquit dans l'Aquitaine, aux environs de Toulouſe, où ſa famille tenoit un rang aſſez diſtingué. Auſſi-tôt qu'il eut fini ſes études, il ſe mit dans le barreau & y fit admirer ſon éloquence. Il s'engagea dans les liens du mariage; mais ſa femme étant morte peu de tems après, il réſolut de s'occuper entiérement du ſervice de Dieu & de l'exercice des vertus chrétiennes. Il s'attacha d'abord à S. Phébade, évêque d'Agen, & enſuite à S. Martin de Tours, ſuivit ſes conſeils, & fut ſon plus fidele diſciple. On ne connoît point l'année de ſa mort; on ſait ſeulement qu'il mourut au commencement du 5e. ſiecle. Sulpice-Sévere avoit de grands biens auprès de Toulouſe, & s'en ſervit pour mettre les pauvres en état de travailler; car étant grand ami du travail, il ne vouloit pas les nourrir dans l'inaction. Sa piété n'excluoit ni la gaieté, ni la politeſſe, comme on peut le voir par le commencement de ſa Lettre à Baſſula ſa belle-mere, & par celle qu'il écrivit à S. Paulin, en lui envoyant un cuiſinier dont toute la ſcience ſe bornoit à aſſaiſonner fort mal quelques légumes. S. Paulin de Nole, S. Paulin de Perigueux, Venance Fortunat font les plus magnifiques éloges de Sulpice-Sévere. Il étoit engagé dans les ordres ſacrés, mais il ne paroît pas qu'il ait été prêtre. On lit dans Gennade que Sulpice-Sévere ſe laiſſa ſurprendre par les Pélagiens dans ſa vieilleſſe, & qu'ayant reconnu ſon erreur, il ſe condamna à un ſilence de 5 ans; mais Jérôme de Prato, dans la *Vie* de Sulpice, a prouvé que le récit de Gennade avoit toutes les apparences d'une fable (voyez auſſi l'Apologie de Sulpice-Sévere, par Bollandus, au 29 janvier). Pluſieurs ſavans, fondés ſur l'autorité de S. Jérôme, l'ont accuſé de Millenariſme; il eſt vrai que ce docteur condamne le dialogue intitulé *Gallius*, & que le pape Gélaſe mit cet ouvrage parmi les livres apocryphes; mais c'eſt préciſément parce qu'il contenoit de fauſſes conjectures ſur la réédification du temple de Jéruſalem, & ſur le rétabliſſement des cérémonies légales par l'Antechriſt (voyez une Diſſertation dans *Raccolta di opuſcoli ſcientifici*, tom. 18e., Veniſe, 1738, & la 5e. Diſſertation de de Prato, dans ſon édition de Sulpice, tom. 1). Nous lui ſommes redevables d'un excellent abrégé d'hiſtoire ſacrée & eccléſiaſtique, qui eſt intitulé : *Hiſtoria Sacra*. Elle renferme, d'une maniere fort

concise, ce qui s'est passé de siecle en siecle depuis la création du monde jusqu'au consulat de Stilicon, l'an 400 de J. C. Cet ouvrage a fait donner à Sulpice le nom de *Salluste Chrétien*, parce qu'en l'écrivant il s'y est proposé cet historien pour modele. Il faut avouer qu'il l'égale pour la pureté & pour l'élégance du style. On trouve dans son livre quelques sentimens particuliers, tant sur l'histoire que sur la chronologie, mais ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit regardé comme le premier écrivain pour les abrégés d'histoire ecclésiastique. Sleidan nous en a donné la Suite, écrite avec assez d'élégance; mais comme il étoit protestant, il est très-favorable à sa secte. Un autre ouvrage qui fait beaucoup d'honneur à Sulpice-Sévere, est la *Vie de S. Martin*, qu'il composa à la sollicitation de plusieurs de ses amis. On a encore de lui *Trois Dialogues* & plusieurs *Lettres* qui contiennent des traits remarquables de la Vie de S. Martin. On lui a reproché d'avoir cru trop facilement des miracles, & d'en avoir rapporté qui n'étoient pas assez constatés; mais il en est plusieurs dont il avoit été témoin oculaire, & il faut convenir qu'à l'égard des faits extraordinaires rapportés par des auteurs sages, vertueux & éclairés, la critique de certains savans dégénere souvent en une fausse délicatesse qui considere moins les preuves & l'autorité de l'historien, que la nature de l'événement qui n'est pas toujours d'accord avec leur maniere d'apprécier les vues & les merveilles de la Providence, Ce qui donneroit plutôt quelque défiance du récit de Sulpice-Sévere, c'est l'envie trop marquée d'élever S. Martin au-dessus de tout ce qui jouissoit alors de la réputation de sainteté & du don des miracles, ce qui paroît sur-tout dans ses Dialogues, & en termes exprès, Dial. 1. no. 16. 17. 18. On trouve aussi qu'il est trop prévenu en faveur de la vie monastique, au préjudice de ce qu'il devoit aux clercs, aux prêtres & même aux évêques dont il parle fort lestement, & auxquels il semble faire un crime de ne pas vivre exactement comme les moines, d'aller à cheval au-lieu de ne monter que des ânes, d'être vêtus de bure, & autres articles qui certainement n'étoient pas l'effet d'un luxe brillant. Mais ces défauts ne peuvent pas faire supposer dans l'auteur un manquement de bonne foi, qui lui auroit fait inventer des faits qu'il dit avoir vus lui-même, ou appris de témoins irréprochables. C'est sur la vérité de son récit qu'il fonde la prééminence de S. Martin sur les Saints de son tems, & l'on ne doit pas croire qu'il regle son récit sur l'idée de cette prééminence: quoique ces sortes de paralleles soient peu conformes à l'esprit de la vraie piété, & si judicieusement condamnés par l'auteur *de l'Imitation de J. C.*, l. 3. chap. 58. Du reste, indépendamment de ce que Sulpice-Sévere rapporte de cet illustre évêque, il conste que S. Martin étoit regardé pour un thaumaturge par tous ceux qui l'ont connu; & le sage & vertueux historien défend très-bien sa sincérité & son éloi-

gnement de toute exagération dans son 3e. Dial. nº. 5. L'édition la meilleure & la plus complette de ses écrits, est celle de Vérone, 1741, 2 vol. in-fol. & 1754, 2 vol. in-4°, par le P. Jérôme de Prato, oratorien de la même ville. Cette édition est accompagnée de Variantes, de Notes, de Dissertations savantes, & de la Vie du Saint. Hack & Elzevir en ont donné aussi de très-belles éditions, mais défigurées par des notes fanatiques, dans lesquelles néanmoins l'on convient que tout ce que le protestantisme a entrepris de réformer, existoit au tems de Sulpice-Sévere & long-tems avant lui. — Il y a eu encore S. SULPICE-SÉVERE, évêque de Bourges, mort en 591; & S. SULPICE le Débonnaire ou le Pieux, aussi évêque de Bourges, mort en 644. L'un & l'autre se signalerent par leurs vertus & leurs lumieres. Nous avons quelques *Lettres* de celui-ci dans la Bibliotheque des Peres. Baronius & d'autres éditeurs du *Martyrologe Romain* confondent Sulpice-Sévere historien ecclésiastique, avec Sulpice-Sévere évêque de Bourges: cette erreur a été relevée par Benoît XIV, dans sa préface de l'édition du *Martyrologe* qu'il a donnée en 1749; il y démontre que le Saint-Siege n'a jamais mis le nom de l'historien Sulpice-Sévere dans le *Martyrologe*. On lui rend cependant un culte depuis un tems immémorial dans l'église de Tours.

SULPICIA, dame Romaine, femme de Calenus, florissoit vers l'an 90 de J. C. Nous avons d'elle un *Poëme* latin *contre Domitien*, sur l'expulsion des philosophes. Il est vrai que cette expulsion sous un prince tel que Domitien, ne prouvoit pas grand'chose contre ce genre d'hommes; mais le bon Vespasien & d'autres ont été obligés également de s'en défaire, pour maintenir l'ordre & la tranquillité dans l'état. Elle avoit aussi composé un *Poëme sur l'Amour Conjugal*, dont on doit regretter la perte, si l'éloge qu'en fait Martial, n'est point flatté. Son Poëme contre Domitien se trouve avec le *Pétrone* d'Amsterdam, 1677, in-24, dans les *Poëtæ Latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4°; & dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire. M. Sauvigny en a donné une traduction libre en vers françois dans le *Parnasse des Dames*.

SULPICIUS, (*Gallus*) de l'illustre famille Romaine des Sulpiciens, fut un des premiers parmi les Romains, qui donnerent des raisons naturelles des éclipses du soleil & de la lune. Etant tribun de l'armée de Paul-Emile, l'an 168 avant J. C., & prévoyant une éclipse de lune pour la nuit qui précédoit le jour déterminé où l'on devoit livrer bataille à Persée, il eut peur que les soldats n'en tirassent un mauvais augure. Il les fit assembler avec la permission du consul, leur expliqua l'éclipse, les avertit qu'elle arriveroit la nuit suivante. Cet avis guérit les soldats de leur superstition, & le fit regarder comme un homme extraordinaire. On l'honora du consulat deux ans après, avec Marcellus, l'an 166 avant Jesus-

Christ. — Servius SULPICIUS-RUFUS, excellent jurisconsulte du tems de Cicéron, homme recommandable par sa vertu & par ses autres qualités, & consul comme le précédent, étoit de la même famille. On a de lui une très-belle *Lettre*, pleine de bonne philosophie, écrite à Cicéron pour le consoler de la mort de sa fille Tullie; elle se trouve dans le recueil des *Epîtres* de Cicéron.

SUPPERVILLE, (Daniel de) ministre de l'église wallone de Rotterdam, naquit en 1657 à Saumur en Anjou, où il fit de bonnes études. Il étudia ensuite à Geneve, & passa en Hollande l'an 1685, & mourut à Rotterdam le 9 juin 1728. On a de lui: I. *Les Devoirs de l'Eglise affligée*, 1691, in-8o. II. Des *Sermons*, in-8o, 4 vol. dont la 7e. édition est de 1726. III. *Les Vérités & les Devoirs de la Religion*, en forme de Catéchisme, 1706. IV. *Traité du vrai Communiant*, 1718, &c. Ces différens ouvrages sont estimés des Protestans.

SURBECK, (Eugene-Pierre de) de la ville de Soleure, capitaine-commandant de la compagnie générale des Suisses au régiment des gardes, servit la France avec autant de valeur que de zele. Son savoir le fit recevoir honoraire-étranger de l'académie royale des inscriptions. Il mourut à Bagneux près de Paris, en 1741, à 65 ans. On a de lui en manuscrit une *Histoire Métallique des Empereurs, depuis Jules-César jusqu'à l'empire de Constantin le Grand*, dans laquelle il a répandu beaucoup d'érudition.

SURENA, général des Parthes dans la guerre contre les Romains commandés par Crassus, l'an 53 avant Jesus-Christ. Il étoit le second après le roi en noblesse & en richesses, & le premier en valeur, en capacité & en expérience. C'étoit lui qui avoit mis Orodes sur le trône. Il se signala par la défaite de l'armée Romaine, commandée par Crassus; mais il ternit sa gloire par sa perfidie. Il demanda à s'aboucher avec le général Romain, pour la conclusion d'un traité de paix, & le fit lâchement assassiner; quelques-uns disent qu'on vouloit le prendre vivant, & qu'on ne le tua que parce qu'il se défendit: circonstance qui ne rend pas cette trahison moins odieuse. Surena ajouta la plaisanterie au parjure. Il entra en triomphe dans Séleucie, disant qu'il amenoit Crassus: il avoit forcé un des prisonniers à faire le personnage de ce général Romain, & il fit couvrir ce faux Crassus de toutes sortes d'opprobres. Surena ne jouit pas long-tems du plaisir de sa victoire; car s'étant tendu suspect à Orodes, ce prince le fit mourir.

SURENHUSIUS, (Guillaume) auteur Allemand du 17e. siecle, savant dans la langue hébraïque, est connu principalement par une bonne édition de la *Mischna*, accompagnée des Commentaires des rabbins Maimonides & Bartenora, d'une version latine & des savantes notes de l'éditeur. Il fut imprimé en Hollande l'an 1698, en 6 tomes, ou 3 vol. in-fol. *Voyez* HILLET, JUDA-HAKKADOSH.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

SURIREY de St.-Remy, (Pierre) né dans la paroisse d'Acgueville en Normandie, commissaire provincial d'artillerie, mort à Paris en 1716, âgé d'environ 70 ans, s'est distingué par ses travaux & par ses écrits. Il s'appliqua sans relâche à recueillir les expériences & à perfectionner les arts qui avoient rapport à sa profession, & reçut plusieurs marques de bienveillance de la part de Louis XIV. On a de lui: *Recueil de Mémoires d'Artillerie*, Paris, 1745, 2 vol. in-4°, où il a rassemblé avec beaucoup de choix & d'ordre, ce qui regarde cette importante partie de la tactique moderne.

SURITA, (Jerôme) de Saragosse, secrétaire de l'inquisition, mort eu 1580, à 67 ans, s'est fait un nom par son savoir. On a de lui: I. *L'Histoire d'Aragon jusqu'à la mort de Ferdinand le Catholique*, en 7 vol. in-fol. II. Des *Notes* sur l'*Itinéraire* d'Antonin, sur *César* & sur *Claudien*.

SURIN, (Jean-Joseph) Jésuite, a été célebre dans le 17e. siecle par ses vertus, son zele, ses talens pour la direction des ames, & la grande confiance dont il jouissoit de la part d'une multitude de personnes illustres par leur naissance & leur piété. On a publié ses écrits ascétiques à Avignon en deux volumes in-12, & un abrégé, à Nancy en 1738, sous le titre de *Dialogues Spirituels choisis, où la perfection chrétienne est expliquée pour toutes sortes de personnes*, 1 vol. in-12.

SURIUS, (Laurent) né à Lubeck en 1522, étudia à Cologne avec Pierre Canisius, & se fit Religieux dans la Chartreuse de cette ville. Après avoir édifié son ordre par ses vertus, il mourut à Cologne en 1578, à 56 ans. Le pape Pie V en faisoit un cas particulier, & écrivit à son prieur à Cologne de lui accorder tous les soulagemens que ses infirmités & son application continuelle pouvoient exiger. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Un *Recueil des Conciles* en 4 vol. in-fol., Cologne, 1567. II. Les *Vies des Saints*. Il avoit publié successivement 6 vol. de cet ouvrage depuis 1570 jusqu'en 1575; mais plusieurs savans lui ayant fourni des matériaux pour le perfectionner, il recommença une nouvelle édition. Il publioit le second volume lorsque la mort l'arrêta. Jacques Mosander, Religieux du même monastere, poursuivit le travail de Surius. On en donna une édition complete à Cologne en 6 vol. in-fol. en 1617. Surius a profité de la collection de Louis Lippoman. La liberté qu'il s'est donnée de polir & de changer le style des originaux, & d'en retrancher ce qu'il ne jugeoit point nécessaire, a décrédité ce qu'il avoit compilé de meilleur. III. Une Histoire de son tems sous le nom de *Mémoires* qui commencent en 1514; elle a été continuée successivement par Isselt, Brachel, jusqu'en 1651; par Thulden, jusqu'en 1660, & Henri Brewer, jusqu'en 1673. On en a une traduction françoise, 1573, in-8°. C'est une suite de la Chronique de Nauclerus; il semble que Surius

ne l'a entrepriſe que pour démontrer la mauvaiſe foi de Sleidan, qui a étrangement défiguré l'hiſtoire de ſon tems. Spondanus en parle en ces termes (*ad ann. 1556, nº. 8*) : *Quæ Sleidanus quæſitis calumniis vel impuris deriſionibus peccavit, ut frequentiſſimè fecit, Laurentius Surius cenſuris ſuis in ſemitam rectam reduxit.* IV. Une excellente Traduction en latin du Traité de la préſence véritable de Jeſus-Chriſt après la conſécration, de Gropper, ſous ce titre : *De veritate Corporis & Sanguinis Chriſti in Euchariſtia*, Cologne, 1560, in-4º. Il a encore traduit en latin les ouvrages de Thaulere, de Rusbroch, de Staphyle, & donné pluſieurs ouvrages de controverſe.

SURLET, *voyez* CHOKIER.

SUSANNE, fille d'Helcias & femme de Joakim, de la tribu de Juda, eſt célebre dans l'Ecriture par ſon amour pour la chaſteté. Elle demeuroit à Babylone avec ſon mari, qui étoit le plus riche & le plus conſidérable de ceux de ſa nation. Deux vieillards conçurent pour elle une paſſion criminelle, & pour la lui déclarer, choiſirent le moment qu'elle étoit ſeule, prenant le bain dans ſon jardin. Ils l'allerent ſurprendre, & la menacerent de la faire condamner comme adultere, ſi elle refuſoit de les écouter. Suſanne ayant jeté un grand cri, les deux ſuborneurs appellerent les gens de la maiſon, & l'accuſerent de l'avoir ſurpriſe avec un jeune homme. Suſanne fut condamnée comme coupable ; mais lorſqu'on la menoit au ſupplice, le jeune Daniel, inſpiré de Dieu, demanda un ſecond examen de cette affaire. On interrogea de nouveau les deux accuſateurs. Ils ſe contredirent dans leurs réponſes; l'innocence triompha, & ils furent condamnés par le peuple au même ſupplice auquel ils avoient injuſtement fait condamner Suſanne, l'an 607 avant J. C. En comparant cette héroïne à Lucrece dont les Romains ont fait de ſi grands éloges, on ne peut que gémir ſur l'aveuglement de ces moraliſtes qui exaltent la lâcheté d'une femme qui ſe tue de déſeſpoir d'avoir commis un crime, & méconnoiſſent la véritable vertu qui embraſſe l'ignominie & la mort plutôt que de le commettre. *Voyez* LUCRECE.

SUSON, (Henri) né vers l'an 1300, d'une famille noble de Suabe, entra dans l'ordre de S. Dominique, & mourut à Ulm en odeur de ſainteté, l'an 1365. Surius a écrit ſa *Vie*. On a de lui : I. Des *Méditations ſur la Paſſion de Notre-Seigneur*. II. Divers *Sermons*. III. *Horloge de la Sageſſe*, traduit en latin par Surius, ſur un manuſcrit allemand fort imparfait. Cet ouvrage, tel qu'il eſt ſorti des mains de l'auteur, fut imprimé dès l'an 1470, & avoit été traduit en françois dès 1389, par un Religieux Franciſcain, natif de Neuf-Château en Lorraine. Cette derniere verſion fut imprimée à Paris en 1493, in-fol., après avoir été retouchée pour le ſtyle par les Chartreux de Paris. On en a une autre traduction, 1684, in-12, par l'abbé de Vienne, chanoine de la Ste-Chapelle de Viviers en Erie.

SUTCLIFFE, (Mathieu) *Sutclivius*, théologien protestant d'Angleterre, au commencement du 17e. siecle, a composé plusieurs Traités de controverse, dictés par le fanatisme & l'emportement. On en peut juger par son livre anonyme touchant la prétendue *Conformité du Papisme & du Turcisme*, Londres, 1604. Il a encore laissé : I. *De vera Christi Ecclesia*, Londres, 1600, in-4o. II. *De Purgatorio*, Hanau, 1603, in-8o. III. *De Missa Papistica*, Londres, 1603, in-4o, &c. : tous ouvrages dictés par le même esprit.

SUTHOLT, (Bernard) né à Hamm en Westphalie vers la fin du 16e. siecle, d'une famille calviniste, enseigna le droit à Harderwyck & à Leyde. La lecture des ouvrages d'Isaac Casaubon, lui fit naître des doutes sur sa religion; celle des saints Peres, & sur-tout des controversistes orthodoxes, le détermina à se déclarer hautement catholique. L'archevêque de Saltzbourg lui donna une chaire de droit. En 1625, le duc de Juliers le fit son conseiller. On ignore la date de sa mort. On a de lui des *Dissertations sur les Instituts*, dont une des meilleures éditions est d'Amsterdam, 1665. Elles sont estimées. Personne, au jugement d'Ulric Huber, n'a appliqué plus sensément que lui la philosophie à la jurisprudence. Il publia aussi les raisons qui l'avoient déterminé à abjurer le Calvinisme, Cologne, 1625.

SUTOR, *voyez* COUTURIER.

SUYDERHOEF, (Jonas) graveur Hollandois, mort vers la fin du 17e. siecle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque & piquant, qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plus belles estampes & la plus considérable, est celle de la *Paix de Munster*.

SUZE, (Henriette de Coligni, connue sous le nom de la comtesse de la) étoit fille du maréchal de Coligni. Elle fut mariée très-jeune à Thomas Adington, seigneur Ecossois. La mort lui ayant enlevé son mari, elle épousa en secondes noces le comte de la Suze. Le comte, pour la soustraire à des galanteries désagréables à un mari, résolut sagement d'aller vivre dans une de ses terres. Pour faire échouer ce projet, la comtesse quitta la religion protestante que suivoit son mari, & se fit catholique, *pour ne pas le voir*, dit la reine Christine, *ni dans ce monde, ni dans l'autre*. Ce changement n'ayant fait qu'aigrir les deux époux, la comtesse de la Suze obtint du parlement la séparation qu'elle demandoit, & comme le comte ne vouloit pas y consentir, elle lui donna 25,000 écus pour avoir son agrément. Ce fut alors qu'un plaisant dit : « Que la » comtesse avoit perdu 50,000 » écus dans cette affaire, parce » que si elle avoit encore at- » tendu quelque tems, au-lieu » de donner 25,000 écus à son » mari, elle les auroit reçus » de lui pour s'en débarrasser ». Madame de la Suze, remplie d'enthousiasme pour la littérature, négligea entiérement ses affaires domestiques, qui ne tarderent pas à se déranger. Sa maison fut le rendez-vous

des beaux-esprits, qui la célebrerent en vers & en prose. Elle mourut en 1673, regardée comme une femme qui avoit les foiblesses de son sexe & les agrémens d'un bel-esprit. « Parée de toutes les » qualités (dit un auteur un » peu sévere) que n'eut pas la » *femme forte* dont parlent les » Livres-Saints, elle n'eut aucune des qualités attribuées » à celle-ci; n'étant ni bonne » épouse, ni solide amie, ni » sage administratrice de son » bien, ni prudente ordonnatrice de sa maison: reste à » savoir si quelques rimes, » plus ou moins heureuses, » peuvent entrer en concurrence avec tout cela » (*voy.* DACIER, la FAYETTE, GÉOFRIN, GRAFIGNI, TENCIN) Ses *Œuvres* parurent en 1684, en 2 vol. in-12. On les réimprima avec plusieurs pieces de Pelisson & de quelques autres, en 1695 & en 1725, en 5 vol. in-12. On connoit ces vers ingénieux sur la comtesse de la Suze, qu'on attribue à M. de Fieubet, ou au P. Bouhours.

*Quæ Dea sublimi vehitur per inania curru?*
*An Juno, an Pallas, an Venus ipsa venit?*
*Si genus inspicias, Juno; si scripta, Minerva;*
*Si spectes oculos, Mater Amoris erit.*

SWAMMERDAM, (Jean) célebre anatomiste, né à Amsterdam en 1637, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain & des insectes, & parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermometre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la joindre dans le Holstein, & à son retour à Amsterdam il brûla tous ses écrits, vécut dans la retraite & mourut en 1680. Ceux qui nous restent sont: I. *Traité de la Respiration & de l'usage des Poumons*, en latin, Leyde, 1738, in-4°. II. Un autre *De fabrica Uteri muliebris*, 1679, in-4°. III. Une *Histoire générale des Insectes*, Utrecht, 1669, in-4°, en flamand; ibidem 1685 in-4°, en françois; Leyde, 1733, in-4°, en latin, par Henri-Chrétien Hennenius. Jerôme David Graubius en a donné aussi une édition en latin; la meilleure édition est celle de Leyde, 1737, 2 vol. in-fol. sous le titre de *Biblia naturæ*, &c., (*voyez* MOUFET). Cet ouvrage est divisé en quatre parties, suivant les quatre ordres de changement qu'il avoit observés par rapport aux insectes. Les figures sont d'une grande beauté, & jusqu'aux visceres des abeilles tout y est gravé avec la plus grande exactitude. Réaumur qui a travaillé sur le même objet, a adopté les planches de Swammerdam pour orner ses ouvrages. On trouve sa *Vie* par le célebre Boerhaave, à la tête de *Biblia naturæ*. C'étoit un homme de probité, un observateur appliqué, un philosophe modeste. « La microscopie (dit un auteur) qui a » fait naître des idées creuses » dans plus d'un cerveau, » qui, selon la remarque du sa-

» meux Leclerc, a ſervi quelquefois à dénaturer la phyſique & à ſuggérer, comme il eſt arrivé à Leuwenhoeck, des ſyſtêmes romaneſques, & qui peut-être a fait de Spinoſa un athée (*), n'a eu ſur Swammerdam aucun de ces fâcheux effets : ſes obſervations ont toutes un air de tranquillité & de ſageſſe, dont le réſultat n'a rien qui égare ».

SWEDENBORG, (Emmanuel) né à Stockholm le 29 janvier 1689, fut nommé en 1716 à la charge d'aſſeſſeur au college métallique de cette ville, par Charles XII, anobli par la reine Ulrique-Eléonore en 1719, & ſe rendit fameux par ſes voyages, ſes livres & ſes extravagances. Il diſoit que Dieu lui avoit apparut perſonnellement en 1743, pour le rendre capable de converſer avec les anges, ſe mêloit d'annoncer les choſes futures ou cachées, ſe vantoit d'être en correſpondance avec les ames des morts, d'aller ſouvent en enfer, & d'être *membre de la Société des Anges*. Il mourut à Londres en 1772, à 84 ans, après avoir laiſſé pluſieurs ouvrages dont, grace à la bizarrerie des goûts du ſiecle & à l'ardeur factice de nos enthouſiaſtes, on a fait de toutes parts des traductions. Ces ouvrages ſont : un Traité des *Merveilles du Ciel & de l'Enfer*; un Traité de la *Nouvelle Jéruſalem & de ſa doctrine céleſte*; un Traité *de l'Amour conjugal*; un autre *de la liaiſon entre le ſpirituel & le matériel, ou du commerce établi entre l'ame & le corps*. Celui-ci a été traduit par M. Péraut à Paris : on en a publié à La Haye une édition, augmentée d'un Diſcours préliminaire, & de pluſieurs pieces ſur la vie & les écrits de Swedenborg. On a encore de lui le *Regne minéral*, Leipſick, 3 vol. in-fol.; compilation informe qui n'eſt d'aucun uſage. On ne peut cependant refuſer à Swedenborg quelques connoiſſances iſolées & incohérentes dans les mathématiques, la phyſique, l'hiſtoire naturelle, l'anatomie, la métaphyſique & la théologie; mais il n'y a genre de folie ni d'héréſie qui ne ſe trouve dans ſes ouvrages. Il s'y décide pour l'héréſie d'Eutychès. Toutes les platitudes accumulées contre les Catholiques, & les plus groſſieres calomnies y ſont conſtamment répétées. Les Livres-Saints y ſont expliqués d'une maniere arbitraire, ridicule & ſouvent indécente. On y trouve cependant çà & là des vérités énoncées avec la plus ſubjugante énergie, telle que la ſuivante: » L'homme eſt naturellement » enclin à la croyance & l'ado- » ration de Dieu dans ſon ame; » influence qu'il lui faut étouf-

(*) Il eſt certain que cet eſprit faux & noir s'occupoit beaucoup de microſcopie. Il ne doutoit pas que les petits êtres qu'elle lui faiſoit découvrir, ne fuſſent le produit d'une matiere toute puiſſante. On prétend même qu'ils furent d'abord ſon argument favori. Il y avoit cependant 16 ſiecles que S. Paul y avoit répondu. *Non eſt ulla creatura inviſibilis in conſpectu ejus.* Heb. 4. — Vues diverſes ſur cet objet, *Catéch. Philoſ.*, t. 1., n°. 76, 77.

» fer pour passer à l'athéisme ». Swedenborg est devenu le chef d'une espece de secte, assez répandue à Londres, connue aussi à Paris sous le nom de *Martinistes*. Elle s'accroît & trouve des adeptes parmi les gens même atteints de philosophie. Si on en croit l'auteur du *Voile levé* & de la *Conjuration contre l'Eglise Catholique*, Swedenborg n'étoit pas un visionnaire de bonne foi, mais un socinien ou déiste hypocrite qui employoit le langage des enthousiastes, pour substituer au Christianisme une prétendue religion naturelle. Voyez le *Journ. hist. & littér.*, 15 janvier 1786, pag. 89. —— 1 octobre 1792, p. 182.

SWEERTS, (Emmanuel) né à Sévenbergen, près de Breda, cultiva un grand nombre de fleurs & de plantes étrangeres, fit dessiner ce qu'il avoit de plus rare en ce genre, & composa un recueil qu'il intitula *Florilegium*, Francfort, 1612, 2 vol. in-folio; Amsterdam, 1647. Ce recueil plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand & françois de ce qu'elles représentent. *Voyez* MERIAN Marie-Sibylle.

SWERT, (François) *Swertius*, né à Anvers en 1567, & mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son tems. Il étoit versé dans l'histoire Belgique, dans les antiquités Romaines & la littérature, & donna un grand nombre d'ouvrages, dont les plus connus sont: I. *Rerum Belgicarum Annales*, 1620, in-fol. II. *Athenæ Belgicæ*, Anvers, 1628. in-fol. III. *Deorum, Dearumque Capita ex antiquis numismatibus*, Anvers, 1602, in-4°; & dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius, tome VII. Ces têtes sont au nombre de 59. Swert donne en peu de mots l'histoire de ces divinités avec les passages des anciens qui en ont parlé. IV. *Belgii totius descriptio*, 1603. V. *Selectæ orbis Christiani deliciæ*, Cologne, 1625, in-8°. C'est un recueil d'épitaphes qui se trouvent en différentes villes de l'Europe. Il a profité des recherches de Nathanaël Chytrée sur le même objet. VI. *Monumenta Sepulcralia Ducatûs Brabantiæ*, Anvers, 1613. VII. *Hieronymi Magii de Tintinnabulis, cum notis, &c.*, Amsterdam, 1664, &c. VIII. *Epitaphia joco-seria*, Cologne, 1645.

SWIETEN, *voyez* VAN-SWIETEN.

SWIFT, (Jonathan) surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, naquit à Dublin en 1667, d'une bonne famille, mais non sans quelque doute sur la légitimité de sa naissance, doute, dit-on, qu'il accrédita lui-même. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, obtint un bénéfice, puis le quitta, & après la mort de son protecteur, le chevalier Temple, il se trouva sans aucune ressource, & vint à Londres solliciter une nouvelle prébende. Il présenta une requête au roi Guillaume; mais sans rien obtenir. C'est au mauvais succès de cette démarche qu'il faut attribuer l'aigreur répandue dans tous les ouvrages de Swift contre les rois & les courtisans. Il obtint pourtant quelque tems après plusieurs bénéfices, entr'autres, le doyenné

de S. Patrice en Irlande, qui lui valoit près de 30,000 livres de rente. En 1735, il fut attaqué d'une fievre violente, qui eut pour lui des suites très-fâcheuses. Sa mémoire s'affoiblit; un noir chagrin s'empara de son ame, & il tomba enfin dans un triste délire. Il traîna le reste de sa vie dans cet état déplorable, jusqu'à la fin de l'année 1745. Il mit à profit quelques instans de raison pour faire son testament, par lequel il a laissé une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous de toute espèce. Swift étoit un homme capricieux & inconstant. Né ambitieux, il ne se nourrissoit que de projets vastes, mais chimériques, & il échouoit dans presque tous ses desseins. Sa fierté étoit extrême, & son humeur indomptable. Il recherchoit l'amitié & le commerce des grands, & il se plaisoit à converser avec le petit peuple. Sa maison étoit une espece d'académie de femmes qui l'écoutoient & jasoient avec lui depuis le matin jusqu'au soir. Au milieu de ce tripot, le docteur Swift a enfanté un grand nombre d'écrits en vers & en prose, recueillis en 1762, Londres, en 9 vol. in-8o. L'ouvrage le plus long qu'il ait fait en vers, est un poëme intitulé: *Cadenus & Vanesta.* C'est l'histoire de ses liaisons avec une fille Hollandoise. Ses ouvrages en prose les plus connus, sont: I. *Les Voyages de Gulliver à Lilliput, à Brodignac, à Laput*, &c., en 2 vol. in-12. Ce livre, original dans son genre, offre à la fois une fiction soutenue & des contes puérils, des allégories plaisantes & des allusions insipides, des ironies fines & des plaisanteries grossieres, une morale sensée & des polissonneries révoltantes. L'abbé des Fontaines, traducteur de cet ouvrage, l'a un peu corrigé. II. Le *Conte du Tonneau*, traduit en françois par Van Essen; c'est une satyre, où, sous le nom de *Pierre* qui désigne le pape, de *Martin* qui représente Luther, & de *Jean* qui signifie Calvin, il déclare la guerre à la Religion Catholique, au Luthéranisme & au Calvinisme. Il est impossible d'accumuler plus de propos puérils, indécens & odieux. III. *Le grand Mystere, ou l'Art de méditer sur la Garde-Robe, avec des Pensées hardies sur les Etudes, la Grammaire, la Rhétorique & la Poétique*, La Haye, 1729, in-8o. IV. *Productions d'esprit, contenant tout ce que les Arts & les Sciences ont de rare & de merveilleux*, Paris, 1736, en 2 vol. in-12, avec des notes. V. *La Guerre des Livres:* cet ouvrage dut sa naissance à une dispute qui s'éleva vers la fin du 17e. siecle, entre Wooton & le chevalier Temple, au sujet des anciens. Le docteur Swift y donne la palme au chevalier Temple, son protecteur & son ami. Tous les ouvrages précédens ont été traduits en françois. Ceux que nous avons en anglois, consistent en différens écrits de morale & de politique.

SWINDEN, *ou* SWINDIN, (Jérémie) théologien Anglois, mort vers 1740, est connu par un *Traité* en anglois *sur la nature du feu de l'Enfer & du lieu où il est situé:* il prétend que l'enfer est placé dans le soleil, &

& débite sur ce sujet des choses singulieres, solidement réfutées par le P. Patuzzi, dans sa dissertation de *Sede Inferni*, Venise, 1767, quoique le savant Dominicain ne distingue pas assez les choses décidées par l'Eglise de celles qui ne le sont pas (voyez le *Catéchisme Philos.*, tom. 3, n°. 475). Le *Traité* de Swinden a été traduit en françois par Bion, & imprimé en hollandois, en 1728, in-8°. Les autres ouvrages de Swinden sont peu connus.

SYDENHAM, (Thomas) né dans le comté de Dorset en 1624, mort en 1689, se fit recevoir docteur en médecine dans l'université de Cambridge. Il exerça son art à Londres avec un succès éclatant, depuis 1661 jusqu'en 1689. C'étoit l'homme le plus expérimenté de son tems, & l'observateur le plus curieux & le plus exact des démarches de la nature. Boerhaave en fait le plus grand éloge. Il se distingua sur-tout par les rafraîchissans qu'il donnoit dans la petite vérole, par l'usage du quinquina après l'accès dans les fievres aiguës, & par son *Laudanum*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin, recueillis en 2 vol. in-4°, Geneve, 1716, sous le titre d'*Opera medica*, & ailleurs plusieurs fois. Ce recueil servira long-tems de guide aux jeunes praticiens & de secours aux malades. On y trouve un *Traité de la Goutte*, maladie cruelle qui avoit tourmenté la vieillesse de l'auteur. Sa *Praxis medica*, Leipsig, 1695, 2 vol. in-8°, & traduite en françois par M. Jault, 1774, in-8°, est généralement estimée.

SYLBURG, (Frédéric) né près de Marpurg, dans le landgraviat de Hesse, mort à Heidelberg en 1569, à la fleur de son âge, s'attacha à revoir & à corriger les anciens auteurs grecs & latins que Wechel & Commelin mettoient au jour. On loue la collection des éditions auxquelles il a travaillé. Il eut grande part au *Trésor* de la langue grecque de Henri Etienne. On a de lui des *Poésies* grecques, & quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition & de jugement. On estime surtout sa *Grammaire Grecque*, & son *Etymologicon magnum*, 1594, in-fol.

SYLLA, (*Lucius-Cornelius*) d'une maison illustre, naquit pauvre; mais il s'éleva par la faveur de Nicopolis, riche courtisanne, qui le fit héritier de ses biens. Ce legs, joint aux grandes richesses que lui laissa sa belle-mere, le mit en état de figurer parmi les chevaliers Romains. Il fit ses premieres armes en Afrique sous Marius, qui l'employa en différentes rencontres. Il l'envoya contre les Marses, nouvel essaim des Germains. Sylla n'employa contre eux que l'éloquence: il leur persuada d'embrasser le parti des Romains. Peut-être que cette nouvelle gloire acquise par Sylla, fit éclater dès-lors la jalousie de Marius. Il est certain du moins qu'ils se séparerent, & que Sylla servoit, dès l'année suivante, sous le consul Catulus, qui fut donné pour collegue à Marius dans son 4e. consulat. Cependant Sylla battit les Samnites, & mettant lui-même le prix à ses

victoires, demanda la préture & l'obtint. Strabon, pere de Pompée, prétendoit que Sylla avoit acheté cette dignité, & le lui reprocha agréablement un jour que celui-ci le menaçoit d'uſer contre lui du pouvoir de ſa charge. *Vous parlez juſte*, lui répliqua-t-il en riant: *votre charge eſt bien à vous, puiſque vous l'avez achetée.* Sylla, après avoir paſſé à Rome la 1re. année de ſa préture, fut chargé du gouvernement de la province d'Aſie, & il eut la glorieuſe commiſſion de remettre ſur le trône de Cappadoce Ariobarzane, élu roi par la nation, du conſentement des Romains. Le roi de Pont, le fameux Mithridate-Eupator, avoit fait périr par des aſſaſſinats ou par des empoiſonnemens, tous les princes de la famille royale de Cappadoce, & avoit mis ſur le trône un de ſes fils, ſous la tutelle de Gordius, l'un de ſes courtiſans. Ce fut ce Gordius que Sylla eut à combattre. Une ſeule bataille décida l'affaire. Sylla ſe ſignala une 2e. fois contre les Samnites. Il prit Boviane, ville forte, où ſe tenoit l'aſſemblée générale de la nation, & termina par cet exploit la plus glorieuſe campagne qu'il eût encore faite. Ses exploits lui valurent le conſulat, l'an 88 avant J. C. Le commandement de l'armée contre Mithridate lui fut donné l'année d'après. Marius, dévoré par l'envie & par la fureur de dominer, fit tant, qu'on ôta le commandement au nouveau général. Sylla marche alors à Rome, à la tête de ſes légions, ſe rend maître de la république, fait mourir Sulpicius qui étoit l'auteur de la loi portée contre lui, & oblige Marius à ſortir de Rome. Après qu'il eut mis le calme dans ſa patrie, & qu'il ſe fut vengé de ſes ennemis, il paſſa dans la Grece, l'an 86 avant J. C., reprit Athenes, lui rendit ſa premiere liberté, & remporta ſucceſſivement trois victoires ſur les généraux de Mithridate. Tandis qu'il faiſoit ainſi triompher la république dans la Grece, on raſoit ſa maiſon à Rome, on confiſquoit ſes biens, & on le déclaroit ennemi de la patrie. Cependant il pourſuivoit ſes conquêtes, traverſoit l'Helleſpont, & forçoit Mithridate à lui demander la paix. Dès qu'il l'eut conclue, il laiſſa à Murena le commandement dans l'Aſie, & reprit avec ſon armée le chemin d'Italie. Sylla fut joint dans la Campanie par pluſieurs perſonnages qui avoient été proſcrits; & à leur exemple, Cneïus Pompeius, connu depuis ſous le nom du *grand Pompée*, vint le trouver avec trois légions de la Marche d'Ancône. Sylla l'aima, & fut le premier inſtrument de ſa fortune. Malgré ces ſecours, ſes ennemis lui étoient ſupérieurs en forces; il eut recours à la ruſe & aux intrigues. Il les fit conſentir à une ſuſpenſion d'armes, à la faveur de laquelle il gagna, par des émiſſaires ſecrets, un grand nombre de ſoldats ennemis. Il battit enſuite le jeune Marius, le força de s'enfermer dans Préneſte, où il l'aſſiégea ſur le champ. Après avoir bien établi ſes poſtes autour de la ville, il marcha vers Rome avec un détachement. Il y entra ſans oppoſition, & borna ſa vengeance à faire vendre publi-

quement les biens de ceux qui avoient pris la fuite. Il retourna ensuite devant Préneste, & s'en rendit maître. La ville fut livrée au pillage, & peu de Romains du parti de Marius échapperent à la cruauté du vainqueur. Sylla, ayant ainsi dompté tous ses ennemis, entra dans Rome à la tête de ses troupes, & prit solemnellement le surnom d'*Heureux*, Felix : *titre qu'il eût porté plus justement*, dit Velleïus, *s'il eût cessé de vivre le jour qu'il acheva de vaincre.* Le reste de sa vie ne fut plus qu'un tissu d'injustices & de cruautés. Il fit massacrer dans le cirque de Rome 6 ou 7000 prisonniers de guerre, auxquels il avoit promis la vie. Le sénat étoit alors assemblé dans le temple de Bellone, qui donnoit sur le cirque. Les sénateurs, ayant paru extrêmement émus, lorsqu'ils entendirent les cris d'une si grande multitude de mourans, il leur dit sans s'émouvoir : « Ne détournez point » votre attention, Peres Conscripts; c'est un petit nombre » de rebelles qu'on châtie par » mon ordre ». Tous les jours on affichoit les noms de ceux qu'il avoit dévoués à la mort. Rome & toutes les provinces d'Italie furent remplies de meurtres & de carnage. On récompensoit l'esclave qui apportoit la tête de son maître, le fils qui présentoit celle de son pere. Catilina se distingua dans cette boucherie. Après avoir tué son frere, il se chargea du supplice de M. Marius Gratianus préteur, auquel il fit arracher les yeux, couper les mains & la langue, briser les os des cuisses, & enfin il lui trancha la tête. Pour récompense, il eut le commandement des soldats Gaulois, qui faisoient la plupart de ces cruelles exécutions. On fait monter à 4700 le nombre de ceux qui périrent par cette proscription, & ce grand nombre ne doit pas surprendre, puisque pour être condamné à la mort, il suffisoit d'avoir déplu à Sylla ou à quelqu'un de ses amis, ou même d'être riche. Plutarque rapporte qu'un certain Q. Aurelius, qui n'avoit jamais pris part aux affaires, ayant apperçu son nom sur la liste fatale, s'écria : *Ah! malheureux! c'est ma terre d'Albe qui me proscrit;* & à quelques pas delà il fut assassiné. Le barbare Sylla s'étant fait déclarer dictateur perpétuel, parut dans la place avec le plus terrible appareil, établit de nouvelles loix, en abrogea d'anciennes, & changea selon son gré la forme du gouvernement. Quelque tems après il renouvella la paix avec Mithridate, donna à Pompée le titre de *Grand*, & se dépouilla de la dictature. Un jeune-homme ayant eu la hardiesse de l'accabler d'injures, comme il descendoit de la tribune aux harangues, il se contenta de dire à ses amis qui l'environnoient : « Voilà un » jeune-homme qui empêchera » qu'un autre qui se trouvera » dans une place semblable à la » mienne, songe à la quitter ». Il se retira ensuite dans une maison de campagne à Pouzzol, où il s'abandonna librement & entiérement à une vie voluptueuse & sensuelle. Sa table annonçoit la débauche & la dissolution, & tout sexagénaire qu'il étoit, il ne rougit

pas de se livrer à la plus infâme luxure. Sa maison étoit remplie de comédiennes & de joueuses d'instrumens, avec lesquelles il entretenoit un commerce honteux. Il passoit les jours & les nuits à boire, à manger & à rire avec des gens qui n'avoient d'autre mérite, que celui d'être emportés, violens & sans aucune retenue. Les excès auxquels on croit qu'il s'abandonna pour calmer ses remords, lui causerent bientôt une maladie qu'il se dissimuloit & qu'il aggravoit par son intempérance. Un abcès se forma dans ses entrailles, d'où il s'exhaloit une puanteur horrible. Il naissoit de ses chairs une si grande quantité de vermines, qu'il ne fut pas possible de le défendre contre ces insectes, qui sembloient être autant de bourreaux qui vengeoient la mort d'un nombre presqu'infini d'hommes, tant citoyens qu'étrangers, qu'il avoit fait périr de la maniere la plus cruelle. Il mourut l'an 78 avant J. C., à l'âge de 60 ans, au milieu des douleurs les plus affreuses. Sylla ajoutoit foi aux devins, aux astrologues & aux songes. Il écrivoit dans ses Mémoires, deux jours avant sa mort, qu'il venoit d'être averti en songe qu'il alloit rejoindre incessamment son épouse Metalla. La chose n'étoit pas difficile à prévoir, dans l'état où il étoit; mais il hâta sa mort de quelques jours, en se livrant à un accès de colere, qui fit crever l'abcès, dont la matiere lui sortit par la bouche & l'étouffa. C'est lui qui, à la prise d'Athenes, recouvra les livres d'Aristote.

SYLVA, (Béatrix de) d'une famille illustre, fut élevée en Portugal, sa patrie, auprès de l'infante Elizabeth. Cette princesse ayant épousé, en 1447, Jean II, roi de Castille, mena avec elle Béatrix de Sylva. Les charmes de son esprit, de sa figure & de son caractere, ayant fait une vive impression sur tous les cœurs, les dames de la cour, dévorées par l'envie, la calomnierent auprès de la reine, qui la fit emprisonner. Son innocence fut reconnue; on la mit en liberté, & on lui fit à la cour des offres avantageuses, qu'elle refusa, pour se retirer chez les Religieuses de St. Dominique de Tolede. Elle fonda l'ordre de la Conception en 1484, & termina saintement sa vie quelque tems après, pleurée des pauvres dont elle étoit la mere, & de ses filles dont elle étoit le modele.

SYLVA, *voyez* SILVA & EBOLI.

SYLVEIRA, (Jean de) Carme de Lisbonne, d'une famille noble, eut des emplois considérables en son ordre. Il mourut dans sa patrie en 1687, à 95 ans, & 80 depuis son entrée en Religion. On a de lui des Opuscules & des *Commentaires* sur les *Evangiles*, Venise, 1751, 10 vol., & sur l'*Apocalypse* un vol., qui ne sont proprement que des compilations. — Il ne faut pas le confondre avec Gonsalve SYLVEIRA, né aussi à Lisbonne d'une famille illustre (peut-être de la même), qui entra chez les Jésuites, & se consacra aux missions étrangeres. Ses travaux eurent le plus grand succès en

Ethiopie, dans la Cafrérie & autres régions de l'Afrique, particuliérement dans le Monomotapa, dont l'empereur reçut le baptême, & auroit bientôt, par son exemple, amené tous ses sujets à la foi chrétienne, si des Mahométans, en lui persuadant que Sylveira étoit un enchanteur, ne l'avoient engagé à donner la mort à celui dont il avoit reçu le plus grand bienfait, l'an 1571. Il s'en repentit ensuite, & fit étrangler les imposteurs.

SYLVIUS, *ou* DU BOIS, (François) né à Braine-le-Comte, dans le Hainaut, en 1581, chanoine & doyen de St. Amé à Douay, professa pendant plus de 30 ans la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649, en odeur de sainteté. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme de S. Thomas*, & d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du P. Norbert Delbecque, Dominicain, né, comme Sylvius, à Braine-le-Comte. Le 5e. vol. renferme divers Opuscules, & le 6e. comprend des Commentaires sur les 4 premiers livres de l'Ancien-Testament. L'éditeur a omis, on ne sait pourquoi, les Opuscules de Sylvius contre le Jansénisme naissant. La douceur de son caractere a passé dans ses ouvrages, dans lesquels on remarque un grand éloignement de toute nouveauté. Il témoigne dans toutes les occasions une soumission parfaite aux décrets du St.-Siege. Le docteur Rech étant venu de Louvain à Douay pour entraîner cette université dans la faction de Jansenius, & ayant dit qu'il s'agissoit précisément de défendre la doctrine de S. Augustin : « C'est » pour la défense de l'Augustin » de Hollande, répliqua Sylvius, que vous avez levé » l'étendard; & nous, c'est en » faveur du grand Augustin » d'Afrique; parce que c'est la » doctrine des souverains pontifes, pour laquelle nous » sommes prêts à combattre » jusqu'au dernier soupir ». On a son Eloge funebre, sous le titre de *la Sagesse ensevelie*, Douay, 1649, in-8°. Estius & Sylvius sont les deux docteurs qui ont le plus contribué à la célébrité de l'université de Douay.

SYLVIUS, (François) professeur d'éloquence, & principal du college de Tournay à Paris, étoit du village de Lévilly, près d'Amiens. Il mourut vers 1530, après avoir travaillé avec zele à bannir des colleges la barbarie, & à y introduire les belles-lettres & l'usage du beau latin. Ses soins ne furent pas perdus, & la littérature de son siecle doit le compter parmi ses bienfaiteurs. On a de lui un ouvrage intitulé : *Progymnasmatum in artem Oratoriam Franciſci Sylvii Ambiani, viri eruditione rectâ & judicio acuto insignis, Centuriæ tres;* ou plutôt c'est le titre que donna Alexandre Scot, surnommé l'*Ecossois*, à l'Abrégé qu'il en fit depuis, en un vol. in-8°. — Son frere Jacques SYLVIUS, célebre médecin, mourut en 1555, à 77 ans, avec la réputation d'un homme habile dans les langues grecque & latine, dans les mathéma-

tiques & dans l'anatomie. On a de lui divers ouvrages imprimés à Cologne en 1630, in fol., sous le titre d'*Opera Medica*. Parmi les traités qui composent ce volume, on doit distinguer sa *Pharmacopée*, traduite séparément en françois par Caille, & imprimée à Lyon en 1574.

SYLVIUS, *voyez* BOIS.

SYLVIUS, (Lambert) *ou* VANDEN BOSH, *ou* DU BOIS, écrivain Hollandois, né vers l'an 1610 à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le desir d'être utile : ils sont tous en langue flamande. Les principaux sont : I. *Théâtre des Hommes illustres*, &c., Amsterdam, 1660, 2 vol. in-4°. II. *Histoire de notre Tems*, depuis 1667 jusqu'en 1687, Amsterdam. C'est une continuation de l'Histoire de Léon van Aitzema, mais inférieure à celle-ci. Bernard Costerus, protestant, a relevé bien des fautes de Sylvius, qui décelent l'homme crédule, plein de passion & même de malignité. III. *La Vie des Héros qui se sont distingués sur la Mer*, in-4°, avec fig. Il a encore publié quantité de *Tragédies*, Pieces de vers, &c.

SYLVIUS, (François DE LE BOE) né à Hanau, dans la Vetteravie, en 1614, pratiqua la médecine avec succès en Hollande, & enseigna cette science à Leyde. La circulation du sang, découverte ou plutôt publiée par Guillaume Harvée, faisoit alors beaucoup de bruit ; Sylvius la démontra le premier dans cette université, par des preuves inconteſtables. Il mit en réputation par ses leçons & ses expériences la chymie qui avoit été négligée jusqu'alors, & mourut à La Haye le 14 novembre 1672. On a une collection de ses *Œuvres*, Amsterdam, 1679, in-4°, & Venise, 1708, in-fol.

SYMMAQUE, (S.) natif de Sardaigne, monta sur la chaire de S. Pierre, après le pape Anastase II, le 22 novembre 498. Le patrice Festus fit élire, quelque tems après, l'archiprêtre Laurent, dont il croyoit disposer plus facilement que de Symmaque, partisan zélé du concile de Chalcédoine. Ce schisme fut éteint par Théodoric, roi des Goths, qui quoiqu'Arien ordonna que l'on eût égard à l'élection qui avoit été faite la premiere, & qui avoit eu le plus de suffrages; en conséquence Symmaque fut confirmé & reconnu par les évêques pour pape légitime. On l'accusa ensuite de plusieurs crimes. Théodoric fit assembler un concile à Rome en 501 à ce sujet; mais les évêques représenterent fortement à ce prince: » Que le pape lui-même devoit assembler le concile; » que le Saint-Siege avoit ce » droit, & par sa primauté » tirée de S. Pierre & par l'autorité des conciles, & qu'il » n'y avoit point d'exemples » qu'il eût été soumis au jugement de ses inférieurs ». Théodoric leur montra par les lettres de Symmaque que ce pontife avoit consenti à la convocation de ce concile. Il y fut déchargé des accusations intentées contre lui. Ce décret étant parvenu dans les Gaules, les

évêques en furent alarmés, & chargerent S. Avit, évêque de Vienne, d'écrire à Rome au nom de tous pour se plaindre de ce que les évêques avoient pris sur eux de juger le pape. » Il n'est pas aisé, dit-il, de » comprendre comment un su- » périeur, à plus forte raison » le chef de l'Eglise, peut être » jugé par ses inférieurs » : il loue cependant les Peres d'avoir rendu témoignage à l'innocence du pape. L'empereur Anastase s'étant déclaré contre le concile de Chalcédoine, le pontife Romain refusa de communiquer avec lui. Pour s'en venger, l'empereur l'accusa de manichéisme, quoiqu'il eût chassé de Rome les partisans de cette hérésie. Le saint pape fit son Apologie où il parloit avec cette dignité qui convient au sacerdoce chrétien (elle se trouve dans la collection des Conciles, t. 4). Symmaque mourut en 514, après avoir fait bâtir plusieurs églises. C'étoit un homme austere, d'un grand zele & d'une vertu sans tache. Nous avons de lui XI *Epîtres* dans le Recueil de D. Coustant, & divers *Décrets*. On dit que c'est lui qui ordonna de chanter à la Messe, aux dimanches & aux fêtes des Martyrs, le *Gloria in excelsis*. Voyez l'*Apologie* de ce pape par Ennodius, dans l'édition de ses Œuvres, par le P. Sirmond; & la *Dissertation* publiée par Eusebe Amort, Bologne, 1758.

SYMMAQUE, (*Quintus-Aurelius Avianus*) préfet de Rome, se déshonora par la passion qu'il fit paroître pour le rétablissement du Paganisme & de l'autel de la Victoire. Il trouva un puissant adversaire dans S. Ambroise, & fut banni de Rome par l'empereur Théodose le Grand. Etant rentré en grace avec ce prince, il fut fait consul de Rome en 391. Il nous reste de lui dix livres d'*Epîtres*, Leyde, 1653, in-12, qui ne contiennent rien d'important, mais dans lesquelles on trouve sa harangue en faveur des rits païens, & une latinité assez pure, une éloquence sonore, mais verbiageuse, & peu de bonne logique. Sa Harangue a été réimprimée en 1787, à Dusseldorff, avec la Réfutation de S. Ambroise & les Lettres de ce Pere *ad Principes*; 1 vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec SYMMAQUE, sénateur & préfet de Rome, beau-pere de Boëce, qui fut mis à mort l'an 525 par Théodoric, roi des Goths. *Voyez* BOECE & THÉODORIC.

SYNCELLE, (George) étoit syncelle de Taraise patriarche de Constantinople, vers l'an 792; c'est-à-dire, qu'il occupoit l'office de cet homme qu'on plaçoit auprès du patriarche pour être le témoin de ses actions. C'est de cette charge qu'il tira son nom. Il étoit moine, & il rempliſſoit les obligations de son état. Nous avons de lui une *Chronographie*, que le P. Goar a publiée en grec & en latin, Paris, 1652, in-fol. Cet ouvrage est important pour la connoissance des dynasties d'Egypte. Il a suivi Jules Africain & Eusebe, mais avec des différences, sur lesquelles il faut consulter son savant éditeur.

SYNESIUS, philosophe Platonicien. On ignore le tems où il vivoit. Il nous reste de lui :

*Trois Traités de Philoſophie naturelle*, avec les figures de Nicolas Flamel, Paris, 1612, in-4°, & un *De ſomniis*, imprimé avec les écrits de Jamblique, autre philoſophe Platonicien, Veniſe, 1497, in-fol.

SYNESIUS, fut diſciple de la fameuſe Hypacie d'Alexandrie. Les fideles, touchés de la régularité de ſes mœurs, l'engagerent à embraſſer le Chriſtianiſme. Député à Conſtantinople en 400, il préſenta ſon livre *De la Royauté* à l'empereur Arcadius, qui le reçut favorablement. On l'éleva dix ans après ſur le trône épiſcopal de Ptolémaïde. Syneſius n'accepta cette dignité qu'avec beaucoup de répugnance. Elle lui paroiſſoit contraire à la vie philoſophique qu'il avoit menée, & il ne ſéparoit point aſſez quelques idées platoniciennes des dogmes de la Religion Chrétienne. Syneſius, devenu évêque, eut le zele & la charité d'un apôtre. Il célébra un concile, & ſoulagea les indigens. Nous avons de lui CLV *Epîtres*, des *Homélies*, & pluſieurs autres ouvrages, dont la meilleure édition eſt celle du P. Petau, 1633, in-fol., en grec & en latin, avec des notes. Ils méritent tous d'être lus, quoiqu'ils ne ſoient pas entiérement exempts des erreurs de la philoſophie païenne. On y remarque de l'élégance, de la nobleſſe & de la pureté. On ignore l'année de la mort de cet homme illuſtre.

SYPHAX, roi d'une partie de la Numidie, quitta les Romains pour les Carthaginois. Il épouſa enſuite Sophonisbe, qui avoit été promiſe à Maſiniſſa, à qui il déclara la guerre. Il fut vaincu & fait priſonnier près de Cyrtha, avec ſon épouſe, l'an 203 avant J. C. Les Romains donnerent à Maſiniſſa une partie des états de ſon ennemi.

SYRIEN, *Syrianus*, ſophiſte d'Alexandrie vers l'an 470, avoit compoſé: I. *Quatre Livres* ſur la *République* de Platon. II. *Sept Livres* ſur la *République d'Athenes*. III. Des *Commentaires* ſur *Homere*. Tous ces ouvrages ſont perdus; ſi on s'en tient aux titres, ils peuvent avoir contenu des choſes intéreſſantes.

SYSIGAMBIS, mere de Darius, dernier roi de Perſe, captive avec toute la famille royale après la bataille d'Iſſus, fut bien traitée par Alexandre-le-Grand. Quinte-Curce rapporte, qu'elle fut ſi pénétrée de reconnoiſſance, qu'ayant ſupporté la mort de Darius, ſon fils, elle ne put ſurvivre au conquérant Macédonien, & mourut de douleur après lui.

SZASZKY-TOMKA, (Jean) né à Folkus-Falva, dans le comté de Turocz, en Hongrie, d'une famille noble, ſe diſtingua dans les ſciences à Iene, & fut fait recteur du college des Proteſtans à Raab, où il mourut vers l'an 1760. On a de lui: I. *Liber de ritu explorandæ veritatis per judicium ferri candentis*, Presbourg, 1740, in-fol., avec des notes. II. *Introductio in orbis hodierni geographiam*, Presbourg, 1748, in-8°. III. *Conſpectus introductionis in notitiam Regni Hungariæ, geographicam, hiſtoricam, politicam & chronologicam*, Presbourg, 1759.

SZEGEDI, (François-Léonard) né à Tirnaw, d'un pere proteſtant, fut élevé par ſa

mere dans la Religion Catholique. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres dans sa patrie, de la philosophie à Vienne, & de la théologie à Rome. Il fut placé successivement sur le siege épiscopal de Transilvanie, de Vatzen, élevé à la dignité de chancelier du royaume de Hongrie en 1668, & enfin à l'évêché de Neytra en 1669. Dans toutes ces places il montra autant de zele que de lumieres. La Hongrie a plusieurs monumens de sa munificence & de sa religion. Il a laissé un *Poëme* latin sur la *Vie* de Ste. Marguerite de Hongrie, publié avec des notes par Sigismond Ferrarius. Il mourut en 1675.

SZEGEDI, (Jean-Baptiste) né l'an 1699, d'une noble & ancienne famille dans le comté d'Eisenstadt en Hongrie, se fit Jésuite, enseigna avec distinction les hautes sciences, fut recteur de plusieurs colleges, remplit avec beaucoup de zele les fonctions de missionnaire, devint aumônier-général des troupes, & mourut à Tirnaw le 8 décembre 1760. Son affabilité, la candeur de ses mœurs & ses talens l'ont fait regretter. Il étoit sur-tout versé dans le droit de sa patrie; ses momens de loisir étoient consacrés à ce genre d'étude, & lui ont fait publier : I. *Tripartitum juris Hungarici tyrocinium*, Tirnaw, 1734, in-12. II. *Synopses titulorum juris Hungarici, notis juridicis, historicis, chronologicis illustratæ*, 1734, in-8°. III. *Decreta & vitæ regum Hungariæ qui Transilvaniam possederunt, cum notis*, Colosvar, 1743, in-8°. IV. *Werbötzius illustratus cum notis*, Tirnaw, 1753, in-8°.

SZEGEDIN, *voy.* ZEGEDIN.

SZENTIVANY, (Martin) Jésuite Hongrois, né dans le village de Szentivany, dont son pere étoit seigneur, en 1633, se distingua autant par ses vertus & son zele pour la Religion, que par l'étendue de ses connoissances. Il expliqua pendant plusieurs années la langue hébraïque à Vienne & à Tirnaw, enseigna ensuite avec une égale réputation la philosophie & la théologie dans la premiere de ces villes, & mourut à Tirnaw le 29 mars 1705. On a de lui trois vol. in-4°, intitulés : *Miscellanea curiosa*, recueil très-intéressant, plein de recherches sur la physique & autres sciences. Il a donné encore un grand nombre d'Opuscules, où la Religion est exposée & défendue avec autant de dignité que de force. Sa latinité est pure & coulante, son style simple & facile, sans être négligé.

## T

TABERNA *ou* TAVERNE, (Jean-Baptiste) né à Lille en 1622, se fit Jésuite en 1640, enseigna long-tems la philosophie & la théologie avec distinction. La ville de Douay ayant été affligée d'une épidémie meurtriere l'an 1686, Taberna prodigua ses soins aux malades, & fut la victime de sa

charité. On a de lui : *Synopsis theologiæ practicæ*, 3 vol. in-12, excellent abrégé de théologie morale, bien écrit, clair, précis & éloigné des deux extrêmes, du relâchement & de la rigidité : cependant l'évêque d'Arras, Guy de Seve de Rochechouart, en a censuré quelques propositions le 5 mai 1703 ; mais les autres évêques n'ont pas paru faire attention à cette censure. *Voyez* SEVE.

TABOUET, (Julien) né dans le Maine, procureur-général du sénat de Chambéry, mort en 1562, a publié : I. *Sabaudiæ Principum Genealogia, versibus & latiali dialecto digesta ;* traduite en françois, en prose & en vers, par Pierre Trehedam. II. Une *Histoire de France* dans le même goût, imprimée avec l'ouvrage précédent en 1560, in-4°. Sa vie n'a point été exempte de reproche. Il fut mis en 1556 au pilori, & banni comme faux accusateur.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au tems de Tibere, étoit Numide de nation. Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains ; & ayant déserté, il assembla une bande de vagabonds & de brigands, & causa beaucoup de désordres. Le proconsul Dolabella gagna sur lui une bataille, où il périt.

TACHARD, (Guidon) suivit en qualité de missionnaire M. de Chaumont dans son ambassade à Siam en 1685, revint en Europe en 1688, retourna dans l'Inde pour y continuer ses travaux apostoliques, & y mourut vers 1694. On a de lui : I. *Voyage de Siam en 1685, avec des observations astronomiques*, Paris, 1686, in-4°. II. *Second Voyage de Siam avec des remarques historiques, physiques, géographiques & astronomiques*, Paris, 1689, in-4°. Ces voyages curieux & estimés ont été réimprimés à Amsterdam en 1700, 2 vol. in-12. Le chevalier de Forbin prétend dans ses Mémoires, que le P. Tachard est d'une crédulité excessive, & qu'il a exagéré la puissance & les richesses du roi de Siam. III. Plusieurs *Lettres* dans le *Recueil des Lettres édifiantes*. Il publia entre ses deux voyages un *Dictionnaire François & Latin*, Paris, 1689, in-4°, & un autre *Latin-François*, tous deux à l'usage du duc de Bourgogne. La meilleure édition de celui-ci est celle de Paris, 1727, in-4°. Il mourut vers la fin du 17e. siecle.

TACHON, (Dom Christophe) Bénédictin de St.-Sever, au diocese d'Aire, mort en 1693, cultiva le talent de la chaire avec succès. On a de lui un livre intitulé : *De la sainteté & des devoirs d'un Prédicateur évangélique, avec l'Art de bien prêcher, & une courte Méthode pour catéchiser*, in-12.

TACHOS *ou* TACHUS, roi d'Egypte du tems d'Artaxercès-Ochus, défendit ce royaume contre les Perses, qui songeoient à l'attaquer de nouveau, malgré les mauvais succès de leurs premiers efforts. Il obtint des Lacédémoniens un corps de troupes, commandé par Agésilas, qui le trahit d'une maniere indigne. Tachos ayant donné à Chabrias, Athénien, le commandement de l'armée,

& n'ayant laissé à Agésilas que celui des troupes auxiliaires, celui ci profita de la révolte de Nectanebus, avec lequel il se signala. Le roi d'Egypte fut obligé de sortir de son royaume, & on ne sait pas trop ce que devint ce malheureux prince. Du reste, cette histoire, propre à prouver la mauvaise foi des Grecs, & la vérité du proverbe *Græca fides*, est douteuse dans plusieurs de ses détails, comme tout ce qui regarde l'Egypte à cette époque.

TACITE, (*C. Cornelius Tacitus*) historien latin, étoit chevalier Romain. Vespasien le prit en affection & commença à l'élever aux dignités : Tite & Domitien eurent toujours beaucoup d'estime pour lui. Il fut consul l'an 97, à la place de Virginius-Rufus, sous Nerva, & épousa la fille du fameux Agricola. Il plaida plusieurs fois à Rome, & fit admirer son éloquence. Pline le Jeune & lui étoient étroitement liés ; ils se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages. Nous avons de Corneille-Tacite : I. Un Traité des *Mœurs des Germains*. Il loue les mœurs de ces peuples, & le tableau qu'il en fait est une bonne satyre de Rome, devenue le siege de la mollesse & de la corruption. Ce que d'autres auteurs nous ont appris des Germains, donne lieu de croire que le tableau de Tacite, quoiqu'embelli, est ressemblant dans plusieurs points. II. La *Vie* de son beau-pere *Agricola*. Cet écrit est un des plus beaux & des plus précieux morceaux de l'antiquité. Les gens de guerre, les courtisans, les magistrats y peuvent trouver d'excellentes instructions. III. *Histoire des Empereurs* ; mais de vingt-huit ans que cette Histoire contenoit (depuis l'an 69 jusqu'en 96) il ne nous reste que l'année 96 & une partie de 70. IV. Ses *Annales* : elles renfermoient l'histoire de 4 empereurs, Tibere, Caligula, Claude, Néron. Il ne nous reste que l'histoire du premier & du dernier, à-peu-près entiere ; Caligula est perdu tout entier, & nous n'avons que la fin de Claude. Tacite a peint les hommes avec beaucoup d'énergie, de finesse & de vérité ; les événemens touchans, d'une maniere pathétique, & la vertu, avec autant de sentiment que de goût. Il possede, dans un haut degré, la véritable éloquence, le talent de dire simplement de grandes choses. On l'accuse d'avoir peint trop en mal la nature humaine ; mais c'est qu'il la connoissoit bien. On lui reproche encore d'avoir le style trop concis : comme si le plus grand mérite d'un écrivain n'étoit pas de dire beaucoup en peu de mots. S'il peint en raccourci, ses traits en récompense sont d'autant plus vifs & plus frappans. D'ailleurs l'obscurité qu'on lui trouve, vient en grande partie de la décadence de la langue latine, & de l'ignorance de nos prétendus savans : les bons latinistes le lisent d'une maniere aisée & coulante. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, c'est de n'avoir parlé de quelques objets que d'après ses préventions ou des erreurs populaires, comme lorsqu'il répete les calomnies des idolâtres contre les Chrétiens, dont il

reconnoît d'ailleurs l'innocence relativement aux accusations de Néron, & qu'il plaint d'avoir été l'objet des cruautés de ce monstre. Plusieurs auteurs se sont exercés sur Tacite. Il y en a une traduction françoise par d'Ablancourt, & une par Guérin, chacune en 3 vol. in-12 : l'une & l'autre sont peu prisées. Celle qu'a faite Amelot n'est estimable que par les connoissances politiques qu'il a étalées dans ses longues notes ; elle est en 6 vol. auxquels on a ajouté une suite en 4 vol. L'abbé de la Bletterie a traduit les *Mœurs des Germains*, la *Vie d'Agricola*, & les six premiers livres des *Annales*, 3 vol. in-12 : le P. Dotteville à traduit le reste en 4 vol. in-12. Cette version est élégante & fidelle. Il a paru chez L. F. de la Tour, à Paris, 1771, un Tacite en 4 vol. in-4°, & 1776, 7 vol. in-12, dont le titre est : *C. Cornelii Taciti Opera, recognovit, emendavit, Supplementis explevit, Notis, Dissertationibus, Tabulis geographicis illustravit Gabriel Brotier.* Cette édition est un vrai chef-d'œuvre de typographie & la meilleure qu'on ait donnée de cet auteur. Les lacunes sont remplies avec tant de jugement & de goût, qu'on ne s'apperçoit ni de la perte ni de la réparation.

TACITE, (*M. Claudius*) empereur Romain, fut élu par le sénat à la place d'Aurélien, le 25 septembre de l'an 275, après un interregne d'environ 7 mois. Il se donna tout entier à l'administration de la justice & à la régénération des mœurs. Les mauvaises coutumes furent abolies, les lieux de prostitution furent condamnés, & les bains publics exactement fermés après le coucher du soleil. Il entreprit de porter la guerre chez les Perses & chez les Scythes Asiatiques ; & il étoit déjà à Tarse en Cilicie, quand ses soldats lui ôterent la vie, après un regne de 6 mois : les Romains étoient bien trop corrompus pour s'accommoder d'un tel maître. Florien, son frere utérin, lui succéda.

TACQUET, (André) Jésuite d'Anvers, mort en 1660, se distingua dans les mathématiques, & donna un bon *Traité d'Astronomie*. Ses Ouvrages, imprimés en un vol. in-fol., Anvers, 1669 & 1707, ont été recherchés, & méritent encore de l'être.

TAFFI, (André) peintre, natif de Florence, mort en 1294, âgé de 81 ans, apprit son art de quelques peintres Grecs, que le sénat de Venise avoit mandés. Il s'appliqua sur-tout à la Mosaïque, sorte de peinture dont le secret lui fut montré par Apollonius, un de ces artistes Grecs. Taffi travailla de concert avec lui, dans l'église de S. Jean de Florence, à représenter plusieurs histoires de la Bible.

TAFFIN, (Pierre) Jésuite, né à St-Omer, mort à Lille le 8 mai 1650, âgé de 52 ans, étoit bien instruit des usages des Romains, comme il paroît par le traité qu'il a publié sous ce titre : *De veterum Romanorum anno seculari*, Tournay, 1641, in-4° ; traité inséré dans le 8e. tome des *Antiquités Romaines* de Grævius.

TAGEREAU, (Vincent)

avocat au parlement de Paris, au 17e. siecle, étoit Angevin. On a de lui : I. Un Traité contre le congrès, imprimé à Paris, en 1611, in-8°, sous ce titre : *Discours de l'impuissance de l'Homme & de la Femme.* L'auteur y prouve que le congrès est déshonnête, impossible à exécuter, & empêche plutôt de connoître la vérité, qu'il ne sert à la découvrir. Cet usage abominable fut aboli en 1677, sur un plaidoyer de Lamoignon, alors avocat-général. II. Le *Vrai Praticien François*, in-8°.

TAGLIACOCCI, (Gaspar) professeur en médecine & en chirurgie dans l'université de Bologne sa patrie, mourut dans cette ville en 1553, à 64 ans. Il s'est rendu très-fameux par un livre où il enseigne la maniere de réparer les défauts des narines, des oreilles & des levres, dans le cas de mutilation ou de difformité de ces parties. Mais Manget croit que tout ce qu'il dit sur cette matiere, quelque ingénieux qu'il soit, n'a jamais pu exister que dans la théorie, & que lui-même ne l'avoit point pratiqué. Quoi qu'il en soit, Tagliacocci rapporte des exemples de nez perdus, rétablis par son art. Sa statue, dans la salle d'anatomie de Bologne, le représente un nez à la main. Son Traité, plein de choses curieuses, divisé en deux livres, & accompagné de figures, parut à Francfort en 1598, in-8°, sur l'édition faite à Venise l'année précédente, 1597, in-fol., sous ce titre : *De Curtorum chirurgia per infitionem.* Un nommé *Verduin* a renouvellé l'idée de Tagliacocci, dans son livre *De Nova Artuum decurtandorum ratione*, Amsterdam, 1696, in-8°.

TAÏKOSAMA, fameux empereur du Japon, commença en 1596 la terrible persécution contre les Chrétiens, qui dura avec quelques intervalles jusqu'en 1650, mort du deuxieme Xogunsama (*voyez ce mot*). Il conquit la presqu'isle de Corée par ses généraux, & voulut conquérir la Chine : mais ce projet s'évanouit, & il perdit bientôt la Corée. Il conserva toujours l'esprit de son extraction, qui étoit de la plus basse condition. Il fut vain, ombrageux, cruel, d'une luxure crapuleuse & dégoûtante, & finit par se faire adorer comme un dieu. Il mourut le 15 septembre 1598.

TAILLANDIER, (Charles-Louis) naquit à Arras en 1705, fut reçu dans la congrégation de St-Maur. Placé ensuite dans la maison des Blancs-Manteaux, il en épousa les sentimens hétérodoxes, & fit publiquement l'éloge d'un de ses confreres qui s'étoit dévoué à la secte de S. Médard; ce qui le rendit plus que suspect à tous les Catholiques. Cependant la congrégation s'étant chargée de l'histoire de Bretagne, il y fut employé avec dom Morier. Celui-ci donna d'abord trois volumes in-folio de *Pieces pour servir à l'Histoire de Bretagne*, imprimés à Paris en 1742, 1744, 1746; & le premier volume de l'*Histoire ecclésiastique & civile de Bretagne*, en 1750. Taillandier donna le second en 1756. Il est aussi l'éditeur du *Dictionnaire Bas-Breton*, dont il fit la préface. Il trouva moyen

d'obtenir de riches bénéfices, protégé par M. de Bonneguise, évêque d'Arras, & parut dans le monde avec un air qui n'étoit pas celui de son état. Il mourut près de Lille en 1786.

TAILLEPIED, (Noël) Religieux de S. François, né à Pontoise, mort en 1589, fut lecteur en théologie & prédicateur. On a de lui : I. Une *Traduction* françoise des *Vies de Luther, de Carlostad & de Pierre Martyr*, écrite en latin par Jerôme Bolsec, in-8°. II. Un *Traité de l'Apparition des Esprits*, 1602, in-12. III. Un Recueil sur les *Antiquités de la ville de Rouen*, in-8°. C'est son meilleur ouvrage. IV. L'*Histoire des Druides*, Paris, 1585, in-8° : livre savant, rare & recherché.

TAISNIER, (Jean) né à Ath en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint ; mais cet emploi gênant son goût pour le travail & les talens agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passoit pour un habile chiromancien. On a de lui : I. *Opus mathematicum*, Cologne, 1562, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve sa *Chiromancie* & son *Astrologie judiciaire*. II. *De natura & effectibus magnetis*, Cologne, 1562, in-4°.

TALBOT, (Jean) comte de Shrewsbury & de Waterford, d'une illustre maison d'Angleterre, originaire de Normandie, donna les premieres marques de sa valeur, lors de la réduction de l'Irlande sous l'obéissance du roi Henri V, qui le fit gouverneur de cette isle. Il se signala ensuite en France, où il étoit passé en 1417, avec l'armée Angloise. Il reprit la ville d'Alençon en 1428, puis Pontoise & Laval. Il commandoit au siege d'Orléans, avec les comtes de Suffolck & d'Escalles ; mais la Pucelle les obligea de le lever. Talbot continua de se distinguer, jusqu'à ce qu'il fut fait prisonnier à la bataille du Patay en Beauce. Après sa délivrance, il emporta d'assaut Beaumont-sur-Oise, & rendit de grands services au roi d'Angleterre, qui le fit maréchal de France en 1441. Deux ans après, ce prince l'envoya en qualité d'ambassadeur, pour traiter de la paix avec le roi Charles VII ; il remplit sa commission avec beaucoup d'intelligence. La Guienne ayant tenté de se détacher du parti de l'Angleterre, il prit Bourdeaux avec plusieurs autres villes, & rétablit les affaires des Anglois ; mais étant accouru vers la ville de Castillon, pour en faire lever le siege aux François, il fut tué dans une bataille avec un de ses fils, le premier juillet 1453. Les Anglois l'appelloient leur *Achille*, & il étoit digne de ce nom.

TALBOT, (Pierre) né en Irlande en 1620, d'une branche de l'illustre maison de Talbot, devint aumônier de la reine Catherine de Portugal, femme de Charles II, roi d'Angleterre. Son zele pour la Religion Catholique le porta à quitter la cour & à repasser en Irlande, où il travailla si utilement pour l'Eglise, que le pape Clément IX le fit archevêque de Dublin. Arrêté & renfermé par les Pro-

testans dans une étroite prison, il y mourut en odeur de sainteté, vers 1682. On a de lui: I. *De natura Fidei & Hæresis*, in-8°. II. *Politicorum Catechismus*, in-4°. III. *Tractatus de Religione & Regimine*, in-4°. IV. *Histoire des Iconoclastes*, Paris, 1674, in-4°; & d'autres ouvrages.

TALBOT, (Richard) duc de Tyrconel, frere du précédent, se trouva dès l'âge de 15 ans à une bataille, où il resta 3 jours parmi les morts. Après la mort de Cromwel, il s'attacha à Charles II, roi d'Angleterre, & fut laissé vice-roi d'Irlande par Jacques II, lorsque ce dernier passa en France. Talbot s'opposa à Guillaume, prince d'Orange, & se préparoit à donner bataille, lorsqu'il mourut en 1692. Son Oraison funebre, prononcée à Paris par l'abbé Anselme, & publiée in-4°, donne une grande idée de sa valeur & de son zele pour la Religion Catholique.

TALLARD, (Camille d'Hostun, comte de) maréchal de France, naquit le 14 février 1652, d'une ancienne & illustre maison de Provence. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Il fut envoyé l'an 1697, en qualité d'ambassadeur en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de Charles II, roi d'Espagne, traité qui resta sans effet. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702. Le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Il prit le vieux Brisach, sous les ordres du duc de Bourgogne, & mit le siege devant Landau. Les Impériaux, commandés par le prince de Hesse-Cassel, étant venus l'attaquer dans ses lignes, il alla au-devant d'eux, & les battit. La prise de Landau fut le fruit de cette victoire. En 1704, il fut envoyé avec une armée de 40,000 hommes, pour s'opposer à Marleborough, & se joindre à l'électeur de Baviere. Les deux armées se rencontrerent à Hochstet. Le général Anglois & le prince Eugene, eurent tout l'honneur de cette grande journée. Le maréchal de Tallard courant pour rallier quelques escadrons, la foiblesse de sa vue lui fit prendre un corps ennemi pour un corps de troupes Françoises; il fut fait prisonnier & mené au général Anglois, qui n'oublia rien pour le consoler. Le maréchal, fatigué de tous les lieux communs qu'on lui débitoit sur l'inconstance de la fortune; dit à Marleborough avec une impatience très-déplacée: « Tout cela » n'empêche pas que votre » grandeur n'ait battu les plus » braves troupes du monde. » — J'espere, répliqua milord, » que votre grandeur excep- » tera celles qui les ont bat- » tues ». Le maréchal de Tallard fut conduit en Angleterre, où il servit beaucoup la France, en détachant la reine Anne du parti des alliés, & en faisant rappeller Marleborough. De retour en France en 1712, il fut créé duc. En 1726, il fut nommé secrétaire-d'état: place qu'il ne conserva pas long-tems, étant mort en 1728, à 76 ans.

TALLEMANT, (François) abbé de Val-Chrétien, prieur

de S. Irénée de Lyon, naquit à la Rochelle vers 1620, & mourut sous-doyen de l'académie françoise, en 1693, à 73 ans. Il possédoit les langues mortes & les vivantes; mais il écrivoit avec beaucoup de négligence dans la sienne. Nous avons de lui : I. Une Traduction françoise des *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, en 8 vol. in-12. L'abbé Tallemant, sec traducteur du françois d'Amyot (suivant l'expression de Boileau) n'offre dans cette version, ni fidélité, ni élégance : elle fut cependant imprimée sept fois du vivant de l'auteur. II. Une *Traduction* de l'*Histoire de Venise* du procurateur Nanni, 1682, en 4 vol. in-12, qui vaut mieux que la précédente.

TALLEMANT, (Paul) parent du précédent, né à Paris en 1642, devint membre de l'académie françoise & secrétaire de celle des inscriptions. Le grand Colbert lui obtint des pensions & des bénéfices; il eut beaucoup de part à l'*Histoire de Louis XIV par les Médailles* (voyez BOZE & TOURREIL). On a encore de lui des *Harangues* & des *Discours*, qui ne sont pas des chef-d'œuvres d'éloquence, mais où il y a de bonnes choses; & un *Voyage de l'Isle d'Amour*, 1663, in-12, qui n'est pas fait pour attiser cette passion. Il mourut en 1712. Aux richesses dont il avoit embelli son esprit, il joignoit le trésor plus précieux de la vertu.

TALON, (Omer) avocat-général au parlement de Paris, d'une famille distinguée dans la robe, mourut en 1652, à 57 ans, regardé comme l'oracle du barreau, & respecté même de ses ennemis. On a de lui 8 vol. in-12 de *Mémoires* sur différentes affaires qui s'étoient présentées au parlement, pendant les troubles de la Fronde. Ils commencent à l'an 1630, & finissent en juin 1653.

TALON, (Denys) fils du précédent, lui succéda dans la charge d'avocat-général, & se signala par les mêmes talens. Il mourut en 1698, président-à-mortier. Nous avons de lui quelques pieces, imprimées avec les *Mémoires* de son pere, qu'elles ne déparent point. C'est lui qui dans un réquisitoire du 23 janvier 1687, a caractérisé la secte janfénienne par des traits dont la vérité est toujours allée en croissant jusqu'à la révolution de France, opérée un siecle après. « C'est, » dit-il, une faction dange- » reuse qui n'a rien oublié pen- » dant trente ans, pour dimi- » nuer l'autorité de toutes les » puissances ecclésiastiques & » séculieres, qui ne lui étoient » pas favorables ». Le *Traité de l'autorité des Rois dans le gouvernement de l'Eglise*, qu'on lui attribue, n'est point de lui, mais de Roland le Vayer de Boutigni, mort intendant de Soissons en 1685. C'est un de ces ouvrages par lesquels on a préparé la ruine de l'Eglise & de l'Etat, en dénaturant les principes & l'objet des pouvoirs. Mais quoiqu'on ne puisse accuser Talon de cette production informe, il est vrai néanmoins que plus d'une fois il a dérogé aux vraies notions, & fait un abus blâmable de ce qu'on appelle *libertés de l'Eglise Gallicane* : « hochet favori du » pouvoir

» pouvoir séculier, dit un au» teur, dont il se sert d'autant » plus sûrement contre l'Eglise, » qu'il y trouve tout ce qu'il » veut. C'est un trésor dont » il a seul la clef ». Les évêques de l'Assemblée de 1615 en portent à-peu-près le même jugement, dans leurs Remontrances au roi. « Au-lieu de maintenir » les justes libertés de l'Eglise » Gallicane, vos juges les ont » tellement embrouillées, que » ce qui devoit servir de pro» tection, se convertit en op» pression » (*voyez* du Puy Pierre). Talon ne s'est pas non plus assez défendu de ce moyen mesquin & hypocrite, qu'on nomme *Appel comme d'abus*. Voyez Ripert.

TAMBURINI, (Thomas) naquit à Caltanisette en Sicile, en 1591, d'une famille illustre, se fit Jésuite, enseigna la théologie pendant 24 ans, fut ensuite censeur & consulteur du saint-office, & mourut à Palerme l'an 1675. Ses Ouvrages, qui roulent tous sur la *Théologie Morale*, ont été recueillis à Lyon, 1659, in-fol., & à Venise en 1755. Il y explique le Décalogue & les Sacremens. Quelques théologiens y ont trouvé des propositions répréhensibles, mais l'autorité ecclésiastique n'a point confirmé leurs censures. — Il ne faut pas le confondre avec Michel-Ange Tamburini, général des Jésuites, mort en 1730.

TAMERLAN, appellé par les siens *Timur-Lenc* ou *Timur le Boiteux*, empereur des Tartares, étoit fils d'un berger, suivant les uns, & issu d'un sang royal, suivant les autres. Il naquit en 1335 dans la ville de Resch, territoire de l'ancienne Hircanie, & selon quelques-uns de la Sogdiane. Son courage éclata de bonne heure. Après avoir subjugué toute l'ancienne Perse, il prit Bagdad; passa ensuite aux Indes, les soumit, & se saisit de Delhi qui en étoit la capitale. Vainqueur des Indes, il se jette sur la Syrie; il prend Damas. Il revole à Bagdad qui vouloit secouer le joug; il la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt plus de 80,000 habitans; elle fut entiérement détruite. Les villes de ces contrées étoient aisément rasées, & se rebâtissoient de même; elles n'étoient que de briques séchées au soleil. Ce fut au milieu du cours de ces victoires, que l'empereur Grec, qui ne trouvoit aucun secours chez les Chrétiens, s'adressa au héros Tartare. Cinq princes Mahométans, que Bajazet avoit dépossédés vers les rives du Pont-Euxin, imploroient dans le même tems son secours. Tamerlan fut sensible à ce concours d'ambassadeurs; mais il ne voulut combattre Bajazet qu'après lui avoir envoyé des députés, pour le sommer d'abandonner le siege de Constantinople, & de rendre justice aux princes Musulmans dépossédés. Le fier Bajazet reçut ces propositions avec colere & avec mépris. Tamerlan, furieux de son côté, se prépara à marcher contre lui. Après avoir traversé l'Arménie, il prit la ville d'Arcingue, & fit passer au fil de l'épée les habitans & les soldats. De là il alla sommer la garnison de Sébaste de se rendre; mais cette ville ayant

refusé, il l'abandonna à la fureur du soldat. Il permit de massacrer tout, à la réserve des principaux citoyens, qu'il fit mourir avec une cruauté raffinée. Après avoir rasé Sébaste, il s'avança vers Damas & Alep, qu'il traita de la même maniere, enlevant des richesses infinies, & emmenant une multitude innombrable de captifs. Ayant demandé inutilement au sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie & la Palestine, il s'en empara à main armée. Il entra ensuite dans l'Egypte, porta ses armes victorieuses jusqu'au Caire, dont il tira des trésors immenses. Cependant il s'approchoit de Bajazet : les deux guerriers se rencontrerent dans les plaines d'Ancyre en Phrygie, en 1402. On livre la bataille qui dure 3 jours, & Bajazet est vaincu & fait prisonnier. Tamerlan lui ayant demandé comment il l'auroit traité, si la fortune lui avoit été favorable? *Je vous aurois renfermé*, lui répondit-il, *dans une cage de fer*; & aussi-tôt il le condamna à la même peine. Les Annales Turques rapportent ce fait comme avéré; Achmed Arabehah, auteur arabe, en parle dans plusieurs endroits de son *Histoire de Tamerlan*. On ajoute que ce prince se faisoit verser à boire par l'épouse de Bajazet à demi-nue; & c'est ce qui a donné lieu à la fable reçue, que les sultans ne se marierent plus depuis cet outrage. Il est difficile, dit Voltaire, qui combat toujours les faits par de froides antitheses, de concilier la cage de fer & l'affront brutal fait à la femme de Bajazet, avec la Lettre qu'il écrivit à Soliman, fils de Bajazet. « Je veux oublier que » j'ai été l'ennemi de Bajazet; » je servirai de pere à ses en» fans, pourvu qu'ils attendent » les effets de ma clémence. » Mes conquêtes me suffisent, » & de nouvelles faveurs de » l'inconstante fortune ne me » tentent point ». Supposé qu'une telle Lettre ait été écrite, elle pouvoit n'être qu'un artifice; d'ailleurs, la colere de Tamerlan satisfaite, lui laissoit sans doute quelque instant où l'humanité pouvoit se faire écouter. Les Turcs disent que Tamerlan, n'étant pas content de Soliman, déclara sultan un autre fils de Bajazet, & lui dit: » Reçois l'héritage de ton » pere; une ame royale fait » conquérir les royaumes & » les rendre ». Les historiens Orientaux, ainsi que les nôtres, mettent souvent dans la bouche des hommes célebres, des paroles qu'ils n'ont jamais prononcées. La prétendue magnanimité de Tamerlan n'étoit pas sans doute de la modération. On le voit bientôt après piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie. Il repassa ensuite l'Euphrate, & retourna dans Samarkande, qu'il regardoit comme la capitale de ses vastes états. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs princes de l'Asie, & l'ambassade de plusieurs souverains. Non-seulement l'empereur Grec, Manuel-Paléologue y envoya ses ambassadeurs; mais il en vint de la part de Henri III, roi de Castille. Résolu d'aller faire la conquête de la Chine, il mourut l'an 1405, en sa 71e. année, à Otrar, dans

le Turqueſtan, après avoir régné 36 ans. Les Orientaux le comparent à Alexandre. S'il eut ſon courage, il eut auſſi quelques-unes de ſes bonnes & mauvaiſes qualités. Il ne paroit pas qu'en général Tamerlan fût d'un naturel plus violent que le conquérant Macédonien. Un poëte Perſan étant dans le même bain que lui avec pluſieurs courtiſans, & jouant à un jeu d'eſprit qui conſiſtoit à eſtimer en argent ce que valoit chacun d'eux : *Je vous eſtime trente aſpres*, dit-il au grand Kan. — *La ſerviette dont je m'eſſuie les vaut*, répondit le monarque. — *Mais c'eſt auſſi en comptant la ſerviette*, repartit Homédi; & Tamerlan ne s'en offenſa pas. Ses fils partagerent entr'eux ſes conquêtes. Outre l'*Hiſtoire de Tamerlan* (voyez GOLIUS Jacques), nous avons les *Inſtituts politiques & militaires de Tamerlan, par L. Langlez*, Paris, 1787, 1 vol. in-8°; mais ce dernier ouvrage eſt totalement ſuppoſé. Voyez le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 novembre 1787, p. 417.

TANAQUESIUS, *voyez* THOMASIUS.

TANAQUILLE, appellée auſſi *Cécilie*, femme de Tarquin l'Ancien, née à Tarquinie, ville de Toſcane, fut mariée à Lucumon, fils d'un homme qui s'étoit réfugié dans cette ville, après avoir été chaſſé de Corinthe ſa patrie. Les deux époux, dévorés l'un & l'autre d'une ambition égale, allerent tenter fortune à Rome. Lucumon y prit le nom de *Tarquin*. Il gagna l'eſtime & l'amitié des Romains, & s'inſinua tellement dans les bonnes graces du roi, qu'il fut revêtu des plus grands emplois, & qu'il devint roi lui-même. Ce prince ayant été aſſaſſiné la 38e. année de ſon regne, Tanaquille fit tomber la couronne ſur Servius-Tullius, ſon gendre. Elle l'aida dans l'adminiſtration des affaires, & fut ſon conſeil, ainſi qu'elle avoit été celui de ſon époux.

TANCHELIN, TANCHELME *ou* TANDEME, fanatique du 12e. ſiecle, né à Anvers, renouvella la ſecte infâme des Adamites ſous le regne de Henri V, & prêcha publiquement dans les Pays-Bas & dans la Hollande contre les ſacremens, les prêtres, les évêques, le pape & la dixme. Cet impoſteur avoit tellement faſciné les eſprits, qu'il abuſoit des filles en préſence de leurs meres, & des femmes en préſence de leurs maris. Bien loin que les uns & les autres le trouvaſſent mauvais, ils ſe croyoient tous honorés de l'amour du prétendu prophete. Il paroiſſoit en public, eſcorté de 3000 hommes armés qui le ſuivoient par-tout. Il marchoit avec la magnificence d'un roi, & il ſe ſervoit de ſon fanatiſme pour ſubvenir à ſes dépenſes. Cet enthouſiaſte d'une eſpece ſinguliere eut plus d'un trait de reſſemblance avec le fameux Jean de Leyden, dont il eut la folie, l'orgueil, l'impudence, la luxure, le cyniſme, la crapule, l'impiété. Il fit de grands ravages dans la Zélande, à Utrecht, & dans pluſieurs villes de la Flandre, ſur-tout à Anvers, malgré le zele de S. Norbert, qui le confondit pluſieurs fois. « Rien ne prouve

» mieux, dit un historien, à » quels étranges excès, une » tolérance illimitée conduiroit les peuples, toujours » dupes des imposteurs les plus » grossiers, que les prodigieux » succès de Tanchelin & de » Jean de Leyden. Des hommes » jadis chrétiens & vertueux, » elle feroit des animaux féroces & immondes ». Il s'avisa d'aller à Rome en habit de moine, prêchant par-tout ses erreurs; mais à son retour, il fut arrêté & mis en prison par Frédéric, archevêque de Cologne. Il s'échappa de sa prison, mais il ne tarda pas à subir la peine que méritoient ses crimes; il fut assassiné en 1125 dans un tumulte qu'il avoit lui-même excité.

TANCRÈDE DE HAUTEVILLE, seigneur Normand, vassal de Robert duc de Normandie, se voyant chargé d'une grande famille, avec peu de biens, envoya plusieurs de ses fils, entr'autres Guiscard & Roger, tenter fortune en Italie. Ils prirent Palerme en 1070, & se rendirent maîtres de la Sicile, où leurs descendans régnerent dans la suite.

TANCRÈDE, comte de Liche, fils naturel de Roger premier roi de Sicile, fut déclaré roi de Naples & de Sicile en 1190, après la mort de Guillaume le Bon, mort sans enfans, & régna jusqu'en 1194, année de sa mort. Il avoit fait couronner en 1193 Guillaume son fils; mais l'empereur Henri VI, surnommé *le Cruel*, qui avoit des prétentions sur ce royaume, profita du bas âge de ce prince, pour envahir ses états en 1194, & après lui avoir fait crever les yeux, il fit exhumer le corps de Tancrede & trancher la tête au cadavre (*voyez* HENRI VI). Ainsi finit le regne des Normands en Sicile, après avoir duré cent vingt-quatre ans, & trente-quatre depuis que Roger II avoit pris le titre de Roi.

TANCRÈDE, archidiacre de Bologne au 13e. siecle, est auteur d'une *Collection de Canons*. Ciron l'a donnée au public avec des notes utiles.

TANEVOT, (Alexandre) ancien premier-commis des finances, naquit à Versailles en 1691, & mourut à Paris en 1773. Ses ouvrages, recueillis en 3 vol. in-12 en 1766, consistent en deux Tragédies non représentées. L'une est intitulée, *Sethos*; l'autre, *Adam & Eve*: il y a des tirades bien versifiées. On trouve encore dans son recueil, des Fables, des Epitres, des Chansons, &c. Son mérite principal est la pureté & la douceur du style, qui dégénere quelquefois en foiblesse, & l'attachement aux bons principes de la morale & du goût. Quoiqu'il eût occupé des places qui enrichissent, il ne laissa précisément que ce qu'il falloit pour payer ses dettes & pour récompenser ses domestiques. Plus il avoit eu de facilité d'obtenir des graces, plus il s'étoit tenu en garde contre la cupidité basse & injuste qui porte à les demander. C'étoit un homme sincérement religieux, & un véritable philosophe chrétien. La plus ingénieuse de ses petites poésies est une espece de poëme lyrique, auquel le poëte a donné le nom de *Philosophisme*. Un

esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses écrits, ne pouvoit qu'être révolté des systêmes de nos philosophes, qui choquent si directement la Religion, la morale & la raison. Dès qu'ils commencerent à paroître, Tanevot, en bon citoyen, prévit tout le mal qu'ils alloient faire dans le monde, & fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse & aussi piquante, que le fonds est judicieux & habilement développé. A la tête de ce poëme est un Avertissement où l'auteur s'exprime ainsi : « Une fausse philosophie, née de l'indépendance & de la présomption, » leve aujourd'hui un front » audacieux, s'arme de mille » traits empoisonnés, qu'elle » ose lancer contre la Religion; » elle la poursuit avec une fureur qui n'a point d'exemple. » C'est tantôt par des attaques » à découvert, tantôt par de » sombres marches, d'autant » plus dangereuses qu'elles sont » moins apperçues. On ne peut » se dissimuler les rapides progrès qu'elle fait journellement. Nous touchons presqu'au tems d'une corruption » générale, suite funeste de » l'extinction des vertus & de » ces mœurs si pures dont la » Religion est une source intarissable, & qui ont fait la » gloire de nos ancêtres.... Ce » qui touche jusqu'aux larmes, » ce sont les prérils auxquels » notre jeunesse est exposée. » Que deviendra l'espoir de » la nation, lorsque ses enfans » livrés de bonne heure à l'in- » crédulité & à la licence, » abjureront, du moins dans » leur cœur, la foi & les ver- » tus de leurs peres, & qu'ils » n'auront désormais pour la » servir d'autre motif & d'autre aiguillon, qu'un intérêt » bassement personnel, aussi » éloigné du citoyen que du » héros, &c. ». Prédiction semblable à celles que d'autres hommes vertueux & éclairés ont faites sur la France. *Voyez* ELISÉE, NEUVILLE.

TANNER, (Adam) Jésuite, né à Inspruck en 1572, enseigna la théologie à Ingolstadt & à Vienne en Autriche. Son savoir lui procura la place de chancelier de l'université de Prague; mais l'air de cette ville étant contraire à sa santé, il résolut de retourner dans sa patrie. Il mourut en chemin le 25 mai 1632, à 60 ans. On a de lui: I. Une *Relation* de la dispute de Ratisbonne en 1601, à laquelle il s'étoit trouvé; Munich, 1602, in-fol. II. Une *Théologie Scholastique*, 4 vol. in-fol. III. Un grand nombre d'autres ouvrages en latin & en allemand, parmi lesquels on distingue son *Astrologia sacra*, Ingolstadt, 1621, in-fol. IV. *Apologia pro Societate Jesu*, Vienne, 1618, in-4°.

TANNER, (Mathias) né à Pilsen en Bohême, l'an 1630, se fit Jésuite en 1646, enseigna les belles-lettres, la philosophie, la théologie & l'Ecriture-Sainte, & fut envoyé à Rome en qualité de procureur en 1675. On a de lui: I. *Cruentum Christi Sacrificium incruento Missæ Sacrificio explicatum*, Prague, 1669. II. *Contra omnes impiè agentes in locis sacris*, en latin,

& ensuite en bohémien. III. *Societas Jesu usque ad sanguinis & vitæ profusionem militans*, Prague, 1675, in-fol., avec de belles figures. C'est l'histoire des Religieux de son ordre qui ont souffert pour la foi; elle est écrite avec pureté & élégance. IV. *Historia Societatis Jesu, sive vitæ & gesta præclara Patrum Societatis*, &c., Prague, 1694, in-fol avec fig., écrite avec la même élégance.

TANNER, (Thomas) savant Anglois, né à Luwington en 1674, posséda successivement plusieurs bénéfices, & fut enfin élevé sur le siege de S. Asaph, au pays de Galles. Il mourut en 1735 après avoir été marié à une riche héritiere. On a de lui: I. *Abrégé de l'Histoire des monasteres en Angleterre*, Oxford, 1695, in-fol., en anglois. Jean Tanner en a donné une édition considérablement augmentée en 1744. II. *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, publiée par David Wilkins, Londres, 1748, in-fol. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, est plein de recherches & de notes critiques.

TANSILLO, (Louis) né à Nole vers l'an 1510, acquit très-jeune la réputation d'excellent poëte; mais ayant fait un ouvrage où les mœurs & la décence étoient blessées, sous le titre de *Il Vendemiatore* (*Le Vendangeur*), Naples, 1534, & Venise, 1549, in-4°; son livre fut mis à l'*Index*. C'est pour réparer en quelque sorte la faute, qu'il fit depuis un Poëme intitulé: *Le Lagrime di San Pietro* ou *les Larmes de S. Pierre*. Ce Poëme a été donné en françois par Malherbe, & en espagnol par Jean Gedendo & par Damien Alvarès. Nous avons encore de Tansillo des Comédies, des Sonnets, des Chansons, des Stances, &c. On a réuni ses Poésies diverses à Bologne, 1711, in-12. Tansillo étoit juge à Gaïette en 1569; on croit qu'il y mourut.

TANTALE, fils de Jupiter & d'une nymphe appellée *Plota*, étoit roi de Phrygie, & selon quelques-uns, de Corinthe. Il enleva Ganimede, pour se venger de Tros, qui ne l'avoit point appellé à la premiere solemnité qu'on fit à Troie. Pour éprouver les dieux qui vinrent un jour chez lui, il leur servit à souper les membres de son fils Pelops (*voyez ce mot*), & Jupiter condamna ce barbare à une faim & à une soif perpétuelles. Mercure l'enchaîna, & l'enfonça jusqu'au menton au milieu d'un lac dans les enfers, dont l'eau se retiroit lorsqu'il en vouloit boire. Il plaça auprès de sa bouche une branche chargée de fruits, laquelle se redressoit dès qu'il en vouloit manger. Image symbolique des méchans qui au sein de l'abondance ne jouissent de rien.

TAPPER, (Ruard) d'Enchuysen en Hollande, mort à Bruxelles le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, & y fut fait chancelier de l'université, doyen de l'église de St. Pierre, & inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, & Philippe II roi d'Espagne, l'employerent dans les affaires de religion, & il se distingua au concile de Trente l'an 1551. On a de lui:

*Explicatio, seu Vindiciæ Articulorum Lovanienſium adversùs Lutheri errores ;* ouvrage écrit avec érudition & clarté. Guillaume Lindanus a publié : *Tapperi Orationes theologicæ, unà cum aureo ejuſdem corollario, de veris calamitatum Belgii cauſis atque remediis, ad Carolum V & Ferdinandum I*, Cologne, 1544, in-8°.

TARAISE, (S.) fils d'un des principaux magiſtrats de Conſtantinople, fut élevé à la dignité de conſul ; puis choiſi pour être premier ſecrétaire d'état ſous le regne de Conſtantin & d'Irene, qui le firent enſuite élire patriarche de Conſtantinople en 784. Il n'accepta cette place, qu'à condition qu'on aſſembleroit un concile général contre les Iconoclaſtes. En effet, après avoir écrit au pape Adrien, il fit célébrer le 2e. concile général de Nicée, l'an 787, en faveur des ſaintes images. Il réſiſta avec une liberté apoſtolique au divorce que l'empereur vouloit faire, & dit à celui qui ſollicitoit ſon approbation : « Je ne ſais comment l'empereur pourra ſupporter l'infamie dont ce divorce ſcandaleux va le couvrir à la face de l'univers. Je ne ſais non plus comment il pourra punir les adultères & les autres débauchés, après avoir donné un tel exemple. Allez lui dire de ma part que je ſouffrirai plutôt la mort & tous les ſupplices imaginables, que de conſentir à ſon deſſein ». Il étoit la bonne odeur de ſon Egliſe & la lumiere de ſon clergé, lorſqu'il mourut en 806. Nous avons de lui, dans la Collection des Conciles, une *Epître* adreſſée au pape Adrien. Sa *Vie* a été écrite par Ignace ſon diſciple qui fut depuis évêque de Nicée.

TARDIF, (Guillaume) originaire du Puy en Velai, profeſſeur en belles-lettres & en éloquence au college de Navarre, & lecteur de Charles VIII, a vécu juſqu'à la fin du 15e. ſiecle. Il s'eſt fait connoître par pluſieurs ouvrages, dont le plus curieux eſt un traité de la chaſſe, ſous ce titre : *L'Art de Faulconnerie & déduyt des Chiens de chaſſe*, réimprimé en 1567, avec celui de Jean de Francieres.

TARENTE, Louis, prince de) *voyez* LOUIS & JEANNE.

TARIN, (Pierre) médecin, né à Courtenai, mort en 1761, eſt connu par des *Elémens de Phyſiologie*, ou *Traité de la ſtructure, des uſages & des différentes parties du Corps humain*, traduit du latin de Haller, 1752, in-8°. On a encore de lui : I. *Adverſaria Anatomica*, 1750, in-4°, avec fig. Il n'y parle que du cerveau & du cervelet. II. *Dictionnaire Anatomique*, 1753, in-4°. Il eſt ſuivi d'une Bibliotheque anatomique & phyſiologique. La partie bibliographique eſt extraite de l'ouvrage de Haller, intitulé : *Methodus Studii medici.* III. *Oſtéographie*, Paris, 1753, in-4°, avec fig. Ce n'eſt qu'une compilation. IV. *Anthropotomie*, ou l'*Art de Diſſéquer*, 1750, 2 vol. in-12. M. Portal en parle avec éloge. V. *Deſmographie*, ou *Traité des ligamens du Corps humain*, in-8°, 1752. C'eſt une traduction du latin de Weilbrecht, profeſſeur en

médecine à Pétersbourg. VI. *Observations de Médecine & de Chirurgie*, 1758, 3 vol. in-12: elles sont extraites de différens auteurs. VII. *Myographie*, ou *Description des Muscles*, 1753, in-4°, avec des fig., copiées d'Albinus, mais mal rendues. VIII. Les articles d'anatomie dans l'*Encyclopédie* & le *Discours* qui y est inséré sur l'origine & les progrès de cette partie de la médecine.

TARISSE, (Dom Jean-Grégoire) né en 1575 à Pierre-Rue, près de Cessenon, petite ville du Bas-Languedoc, fut le premier général de la congrégation de St. Maur, qu'il gouverna depuis 1630 jusqu'en 1648, année de sa mort. On a de lui des *Avis aux Supérieurs* de sa congrégation, in-12, 1632. Ils sont d'autant plus judicieux, que l'auteur avoit connu le fort & le foible de son ordre. Il l'éclaira par ses lumieres, & l'édifia par ses exemples. Rien n'égala son zele pour rétablir les études. Il eut beaucoup de part à la publication des Constitutions de sa congrégation, imprimées par son ordre en 1645.

TARPA, (*Spurius-Metius*) critique à Rome du tems de Jules-César & d'Auguste, avoit son tribunal dans le temple d'Apollon, où il examinoit les pieces des poëtes avec quatre autres critiques. C'est de lui que parle Horace dans son Art Poétique :

*Priùs in Metii descendat judicis aures.*

TARPEIA, fille de Tarpeïus, gouverneur de la citadelle de Rome sous Romulus, différente par sa construction & son emplacement du Capitole, qui ne fut bâti que sous Tarquin le Superbe (*voyez son article*), livra cette place à Tatius, roi des Sabins, « à » condition que les soldats lui » donneroient ce qu'ils por- » toient à leurs bras gauches », désignant par-là leurs brasselets d'or. Mais Tatius, maître de la forteresse, jeta sur Tarpeïa ses brasselets & son bouclier qu'il avoit au bras gauche; & ayant été imité par ses soldats, Tarpeïa fut accablée sous le poids des boucliers l'an 746 avant J. C. Elle fut enterrée sur ce Mont, qui, de son nom, fut appellé *Mont Tarpeïen*. Il fut ensuite destiné au supplice de ceux qui étoient coupables de trahison ou de faux témoignage. On les précipitoit du haut de la roche Tarpeïenne, qui aujourd'hui, par différentes causes sur lesquelles les savans ne sont pas d'accord, semble avoir perdu beaucoup de son élévation, quoiqu'elle ait encore un côté très-escarpé. *Voy.* ROCHE TARPEÏENNE *dans le Dict. Géog.*

TARQUIN l'*Ancien*, roi des Romains, monta sur le trône après le roi Ancus-Martius, l'an 615 avant J. C. Il étoit originaire de la Grece, mais né en Etrurie, dans la ville de Tarquinium, d'où il prit son nom. Une grande ambition, soutenue d'immenses richesses, l'avoit conduit à Rome. Il se distingua tellement sous le regne d'Ancus-Martius, qu'on le jugea digne de devenir son successeur. Après avoir fait divers établissemens, il se distingua contre les Latins & les

Sabins, sur qui il remporta une grande victoire aux bords de l'Anio. Plusieurs autres avantages lui procurerent une paix avantageuse. Il en profita pour faire reconstruire magnifiquement les murs de Rome. Il environna la place publique de galeries, & l'orna de temples & de salles destinées aux tribunaux de justice & aux écoles publiques. Rome, dans ses tems les plus fastueux, ne trouva presque qu'à admirer dans ces ouvrages. Pline, qui vivoit 800 ans après Tarquin, ne parle qu'avec étonnement de la beauté des Aqueducs souterrains qu'il fit construire pour purger Rome de ses immondices, & procurer un écoulement aux eaux des montagnes que cette ville renfermoit dans ses murs. Il introduisit aussi la coutume des faisceaux de verges qu'on lioit autour des haches des magistrats, les chaires d'ivoire des sénateurs, avec les anneaux & les ornemens des chevaliers & des enfans des familles nobles. Il fut assassiné par les deux fils d'Ancus-Martius, l'an 577 avant J. C. à 80 ans, après en avoir régné 38. *Voyez* TANAQUILLE.

TARQUIN *le Superbe*, parent du précédent, épousa Tullia, fille du roi Servius-Tullius. La soif de régner lui fit ôter la vie à son beau-pere, l'an 533 avant J. C. Il s'empara du trône par violence, & sans aucune forme d'élection. Il se défit, sous divers prétextes, de la plus grande partie des sénateurs & des riches citoyens. Son orgueil & sa cruauté lui firent donner le nom de *Superbe*. Tarquin s'appuya de l'alliance des Latins, par le mariage de sa fille avec Mamilius, le plus considérable d'entr'eux, & renouvella les traités faits avec ces peuples. Il signala son regne par la construction d'un temple de Jupiter, dont Tarquin l'Ancien avoit jeté les fondemens. Il étoit situé sur un mont ou colline, & qui fut appellé *Capitole*, nom sur l'origine duquel on n'est point d'accord. Les dépenses de Tarquin ayant épuisé le trésor public & la patience du peuple, il se flatta que la guerre feroit cesser les murmures. Il la déclara aux Rutules. Il étoit occupé au siege d'Ardée, capitale du pays, lorsque la violence que fit son fils Sextus à Lucrece souleva les Romains. Ils fermerent les portes de leur ville, renverserent le trône l'an 509 avant J. C., & Tarquin n'y put jamais remonter. Il se retira chez les Etruriens, dont les armes lui furent inutiles. Après une guerre de 13 ans, la paix fut conclue, & le tyran se vit abandonné de tous ceux qui l'avoient secouru. Il seroit mort errant & vagabond, si Aristodême, prince de Cumes dans la Campanie, ne l'eût enfin reçu chez lui. Il mourut bientôt après, âgé de 90 ans. Il en avoit régné 24.

TARQUIN-COLLATIN, *voyez* COLLATINUS.

TARTAGLIA *ou* TARTALEA, (Nicolas) mathématicien de Bresse, dans l'état de Venise, mort fort vieux en 1557, passoit avec raison pour un des plus grands géometres de son tems. Nous avons de lui une Version italienne d'*Euclide*, avec des Commentaires,

Veniſe, 1543, in-fol.; un *Traité des Nombres & des Meſures*; & d'autres ouvrages imprimés en 3 vol. in-4°, 1606. Il s'eſt fait un nom par l'invention de la méthode de réſoudre les équations cubiques, que l'on attribue ordinairement à Cardan. C'eſt auſſi le premier auteur qui a écrit expreſſément ſur la théorie du mouvement des bombes & des boulets : ſujet qu'il examine dans ſa *Nova Scientia*, imprimée à Veniſe en 1537; & dans ſes *Queſiti ed inventione diverſe*, Veniſe, 1546.

TARTAGNI, (Alexandre) juriſconſulte, ſurnommé *Imola*, parce qu'il étoit natif de cette ville, enſeigna le droit à Bologne & à Ferrare avec tant de réputation, qu'on le nomma le *Monarque du Droit* & le *Pere des Juriſconſultes*. On a de lui des *Commentaires* ſur les *Clémentines* & ſur le *Sexte*, & d'autres ouvrages dont il y a eu pluſieurs éditions. Ce juriſconſulte mourut à Bologne en 1587, à 53 ans, & fut enterré dans l'égliſe des Dominicains, où l'on voit ſon tombeau de marbre. Sa *Vie*, par Nicolas-Antoine Gravatius, eſt à la tête de ſes ouvrages.

TARTERON, (Jerôme) Jéſuite de Paris, mort dans cette ville en 1720, à 75 ans, profeſſa avec diſtinction au college de Louis-le-Grand. Il eſt auteur : I. D'une *Traduction* françoiſe des *Œuvres* d'Horace, Amſterdam, 1710, 2 vol. in-12. II. D'une *Traduction* des *Satyres* de Perſe & de Juvenal, Paris, 1752, in-12. Le P. Tarteron a ſupprimé les obſcénités groſſieres, dont il eſt étrange que Juvenal & ſur-tout Horace aient ſouillé leurs ouvrages; il a ménagé en cela la jeuneſſe pour laquelle il travailloit : mais l'on peut bien dire qu'aucun genre de lecteurs ne perd quelque choſe à ces ſortes de ſuppreſſions; la vertu & le génie n'y peuvent que gagner.

TARTINI, (Joſeph) l'un des plus grands muſiciens de ce ſiecle, naquit au mois d'avril 1692, à Pirano en Iſtrie. Après différentes aventures, qui prouvoient une jeuneſſe bouillante, il ſe fixa à la muſique vers l'an 1714. Il y fit des progrès étonnans. En 1721, il fut mis à la tête de la muſique de S. Antoine de Padoue. Son nom étoit très-célebre en Europe, lorſqu'il mourut en février 1770. On a de lui : I. Des Sonates, publiées en 1734 & 1745, & accueillies par tous les maîtres de l'art. II. Un *Traité de Muſique*, imprimé en 1754, dans lequel il y a un ſyſtême qui fait autant d'honneur à ſon ſavoir dans la théorie de la muſique, que celui de la baſſe fondamentale en fait à Rameau.

TASSE, (Le) *Bernardo Taſſo*, de Bergame, s'acquit beaucoup de réputation par ſes ouvrages poétiques : le plus connu & le plus recherché eſt l'*Amadis*, poëme, dont la 1re. édition, faite à Veniſe par Giolito en 1560, in-4°, eſt très-eſtimée, & peu commune. Les Italiens font auſſi beaucoup de cas du recueil de ſes *Lettres*, imprimées à Veniſe, 1574, in-8°. L'édition la plus complette eſt celle de Padoue, 1733, en 3 vol. in-8°. On y a joint ſa *Vie* par Leghezzi. Bernard

Taſſo mourut à Rome en 1575, au couvent de St. Onufre, où il s'étoit retiré ſur la fin de ſes jours. On a encore de lui : *Il Floridante*, 1560, in-12.

TASSE, (Le) *Torquato Taſſo*, poëte italien, fils du précédent, né à Sorrento, ville du royaume de Naples, en 1544, compoſa des vers n'étant encore âgé que de 7 ans. Il fut envoyé à Padoue étudier le droit, & reçut ſes degrés en philoſophie & en théologie. Mais entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, il enfanta, à l'âge de 17 ans, ſon poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurſeur de ſa *Jéruſalem*. Il commença ce dernier ouvrage à l'âge de 22 ans. Après avoir été quelque tems attaché au duc de Ferrare, il alla en France à l'âge de 27 ans, à la ſuite du cardinal d'Eſt. De retour en Italie, il fut amoureux à la cour de Ferrare, de la ſœur du duc. Cette paſſion, jointe à divers mécontentemens qu'il eſſuya dans cette cour, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma pendant 20 années. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Chagriné par ceux qu'il appelloit ſes ennemis ; plaint, mais négligé par ceux qu'il croyoit être ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avoit tant célébré, l'avoit fait mettre en priſon, pour avoir tué une perſonne en duel. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſqu'à Sorrento, dans le royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avoit. Il en eſpéroit quelque ſecours ; mais probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut encore empriſonné. Sa gloire poétique, cette conſolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes critiques éclipſa pour un tems ſa réputation : il fut preſque regardé comme un mauvais poëte. Enfin après 20 années ſon mérite ſurmonta tout. Il fut appellé à Rome par le pape Clément VIII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avoit réſolu de lui donner la couronne de laurier & les honneurs du triomphe. Le Taſſe fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, & par un grand nombre de prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du pape : « Je deſire » (lui dit le pontife) que vous » honoriez la couronne de lau» rier, qui a honoré juſqu'ici » tous ceux qui l'ont portée ». Les deux cardinaux Aldobrandins, neveux du pape, qui aimoient & admiroient le Taſſe, ſe chargerent de l'appareil de ce couronnement. Il devoit ſe faire au Capitole. Le Taſſe tomba malade dans le tems de ces préparatifs, & comme ſi la fortune avoit voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie, le 15 avril 1595, à 51 ans. Ses principaux ouvrages ſont : I. La *Jeruſalem délivrée*, ou *Godefroid*, dont la premiere édition complette parut à Ferrare en 1581, in-4°. Mirabaud & le Brun nous en ont donné de bonnes Traduc-

tions : le *1er.* en 2 vol. in-12 (*voyez* MIRABAUD) ; & le second en 2 vol. in-12 & in-8°. Ce poëme offre autant d'intérêt que de grandeur : il est parfaitement bien conduit, presque tout y est lié avec art. L'auteur amene adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumieres & les ombres. Son style est par-tout clair & élégant ; & lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la molleſſe de la langue italienne prend un nouveau caractere sous ses mains, & se change en majesté & en force : l'on y voit à regret quelques idées disparates & giganteſques, le mélange d'idées chrétiennes & païennes, des jeux de mots & des concetti puérils. II. La *Jeruſalem conquiſe*, 1593, in-4°. III. *Renaud*, 1562, in-4°, poëme en douze chants, plein de faux-brillans, de tours affectés, d'images recherchées. Nous en avons une plate traduction en proſe, par le sieur de la Ronce, en 1620, réimprimée sans changement en 1624. IV. *Aminte*, paſtorale, pleine d'expreſſions & de peintures licencieuſes. Pequet l'a traduite en proſe françoiſe en 1734. V. *Les Sept Journées de la Création du Monde*, 1607, in-8°. VI. *La Tragédie de Toriſmond*, 1587, in-8°, mauvais ouvrage, indigne de l'auteur. Les productions du Taſſe ont été imprimées en 6 vol. in-fol., à Florence en 1724, avec les écrits faits pour & contre sa *Jeruſalem délivrée*. La conteſtation qui s'étoit élevée sur la fin du 16e. siecle & au commencement du 17e., entre les partisans du Taſſe & ceux de l'Arioſte, touchant leur préférence sur le Parnaſſe Italien, semble être entiérement finie. Malgré le jugement des académiciens de la Cruſca, le Taſſe est aujourd'hui en poſſeſſion du premier rang sur tous les poëtes de sa langue ; mais il ne faut pas, comme Balzac, eſſayer de le mettre à côté de Virgile, ni confondre *ſon clinquant*, suivant l'expreſſion un peu dure de Boileau, *avec l'or* de ce dernier. La *Vie* de ce poëte a été écrite en italien par le marquis Manſo, & publié à Veniſe en 1621. Nous en avons une en françois, par de Charmes, Paris, 1690, in-12.

TASSIN, (Françoiſe) fondatrice des Religieuſes du Tiers-Ordre de S. François, naquit à St.-Omer en 1581. Ses parens ayant confié son éducation aux Bénédictines de Bourbourg, elle y manifeſta de bonne heure son goût pour la retraite, & le deſſein qu'elle avoit formé d'entrer chez les Sœurs Clariſſes, pour s'y dévouer entiérement au ſervice du Seigneur : mais sa famille s'y étant oppoſée, elle s'engagea dans l'état de mariage, fut bonne épouſe, bonne mere, juſqu'à ce qu'étant devenue veuve à l'âge de 33 ans, elle réſolut de former un établiſſement pour les femmes, calqué sur la regle de S. François. Comme elle jouiſſoit d'une grande réputation de prudence & de ſageſſe, l'évêque de St.-Omer & les magiſtrats n'eurent pas de peine à lui accorder les pouvoirs néceſſaires à l'exécution de son projet. Sa maiſon fut bientôt diviſée en cellules, & la fondatrice, ainſi que deux de ſes ſœurs, qui vivoient au-

paravant dans le béguinage d'Aire, & sa fille aînée, qui bientôt fut suivie de la cadette, ne tarderent pas de remplir les premieres. Telle est l'origine du Tiers-Ordre de S. François, qui obtint en 1630 l'approbation du Saint-Siege, & avoit déjà pris une consistance parfaite dans différentes provinces de l'Allemagne, lorsque Françoise mourut en odeur de sainteté, le 29 décembre 1642.

TASSIN, (René-Prosper) né à Lonlai en Normandie, dans le bailliage d'Alençon, l'an 1697, entra dans la congrégation de St.-Maur en 1718, & mourut à Paris le 10 septembre 1777. Il a continué la *Nouvelle Diplomatique* de dom Toustain (*voyez ce mot*), ouvrage en 6 vol. in-4°, dont les 5 derniers sont de dom Tassin. On a encore de lui : I. *Histoire Littéraire de la Congrégation de St.-Maur*, Bruxelles, 1770, in-4°. On y trouve la vie & les ouvrages des auteurs que cette congrégation a produits jusqu'à nos jours, avec une forte teinte de jansénisme répandue dans toute l'Histoire. II. *Dissertation latine sur les Hymnographes des Grecs*, in-4°. III. *Défense des Titres & des Droits de l'Abbaye de S. Ouen*, 1734, in-4°. IV. *Notice des Manuscrits de la Bibliotheque de l'Eglise de Rouen*, 1747, in-12. V. *Lettre* au cardinal Quirini en latin, 1744, in-4°.

TASSONI, (Alexandre) né à Modene en 1565, suivit en Espagne, l'an 1600, le cardinal Ascagne-Colonne, en qualité de premier secrétaire ; mais ses traits satyriques contre les Espagnols, lui firent perdre sa place. Il se retira à Rome, où il partagea son tems entre la culture des fleurs de son jardin & des fruits du Parnasse. François I, duc de Modene, l'appella à son service & l'honora des titres de gentilhomme ordinaire & de conseiller-d'état. Tassoni brilloit dans cette cour lorsqu'il mourut en 1635, à 71 ans. Ce poëte avoit un caractere enjoué & un esprit aimable ; mais il étoit trop porté à la satyre. On a de lui quelques ouvrages. Les principaux sont : I Un Poëme héroï-comique, sur la guerre entre les Modénois & les Bolonois, au sujet d'un seau qui avoit été pris, & qu'il intitula : *La Secchia rapita*. Ce poëme a été traduit en françois par Pierre Perrault, 1678, 2 vol. in-12, & par M. de Cedors, 1759, 3 vol. in-12. L'une & l'autre versions sont avec le texte italien. Ce poëme est un mélange de comique, d'héroïque & de satyrique, où la décence n'est pas toujours observée II. Des *Observations* sur *Pétrarque*, dont quelques-unes sont curieuses. III. Une *Histoire Ecclésiastique*, dans laquelle il contredit souvent Baronius, & ordinairement assez mal-à-propos. IV. Son *Testament*, plein de turlupinades, déplacées sur-tout dans un tel ouvrage. Muratori a écrit sa *Vie*.

TASTE, (dom Louis la) célebre Bénédictin, né à Bourdeaux, de parens obscurs, fut élevé dans le monastere des Bénédictins de Ste.-Croix de la même ville. On lui trouva de l'esprit & des vertus, & on le revêtit de l'habit de S. Benoît. Devenu prieur des Blancs-Manteaux à Paris, il écrivit con-

tre les fameuſes convulſions & contre les miracles attribués à Pâris. Ceux de ſes confreres qui s'étoient laiſſé engager dans la défenſe de ces ſcenes ſcandaleuſes, lui firent une guerre très-vive; mais le roi informé de ſon mérite le nomma en 1738 à l'évêché de Bethléem. Dix ans après il devint viſiteur-général des Carmélites, & s'appliqua à guérir ces bonnes filles de l'envie de dogmatiſer, que des gens de parti étoient malheureuſement parvenus à leur inſpirer. Ce prélat mourut à St.-Denys en 1754, à 69 ans. Ses ouvrages ſont : I. *Lettres Théologiques* contre les convulſions & les miracles attribués à Pâris, in-4°, 2 vol. Cet ouvrage contient *XXI Lettres;* on y trouve des faits curieux & des obſervations péremptoires contre les farces du cimetiere de S. Médard : ces Lettres ne tarderent pas à être attaquées par les dévots du parti, qui dans leurs écrits appellerent honnêtement l'auteur : « Bête de l'Apocalypſe, » blaſphémateur, diffamateur, » mauvaiſe bête de l'iſle de » Crete; moine impudent, » bouffi d'orgueil; écrivain » forcené; auteur abominable » d'impoſtures atroces & d'ou- » vrages monſtrueux »; voilà le ſel délicat qu'on a répandu ſur l'ouvrage d'un religieux & d'un évêque reſpectable, qui aux yeux même de la ſecte n'a commis d'autre crime que celui de ne pas croire à la vertu miraculeuſe de ſes ſaints (*voyez* PARIS, MONTGERON). II. Des *Lettres* contre les Carmélites de S. Jacques à Paris. III. Une *Réfutation* des *Lettres Pacifiques.*

TATIEN, diſciple de S. Juſtin, après avoir utilement ſervi l'Egliſe, ſe laiſſa aveugler par l'orgueil, perdit la foi, enſeigna diverſes erreurs, & devint chef de la ſecte des Encratites ou Continens, qui condamnoient l'uſage du vin, défendoient le mariage, adoptoient la diſtinction des deux dieux de Marcion, & prétendoient que J. C. n'avoit ſouffert qu'en apparence. Ses talens, joints à l'auſtérité de ſes maximes, donnerent à ſa doctrine beaucoup de réputation. De Méſopotamie elle ſe répandit dans la Cilicie, dans l'Aſie-Mineure, à Antioche & même en Occident. Tatien étoit auteur d'une *Harmonie des IV Evangéliſtes*, qui étoit d'une lecture dangereuſe, parce qu'il en avoit ſupprimé les paſſages qui étoient contraires à ſa doctrine. Il avoit compoſé d'autres ouvrages; mais il ne nous reſte que ſon *Diſcours contre les Gentils* en faveur des Chrétiens; car la *Concorde* qui porte ſon nom, n'eſt point de lui, non plus que les autres écrits qu'on lui attribue. Le *Diſcours* ſe trouve à la fin des *Œuvres* de S. Juſtin, Oxford, 1700, & Paris, 1742. Ce *Diſcours* a été fait avant ſa chute, puiſqu'il y démontre qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'il ſemble y approuver le mariage. Il y a beaucoup d'érudition profane, & le ſtyle en eſt élégant, mais diffus & ſans nerf. Il y montre que les philoſophes, ſur-tout les Grecs, avoient emprunté leur ſcience des livres de Moïſe, qu'ils avoient tiré beaucoup de lumieres des Hébreux, & qu'ils en avoient fait un mauvais

usage. *Voyez* OPHIONÉE.

TATIUS, roi des Sabins, fit la guerre à Romulus, pour venger l'enlévement des Sabines & s'empara de la citadelle de Rome par ruse (*voyez* TARPEIA). Dans un combat où Romulus étoit près de succomber, ces femmes se jetant au milieu des combattans, qui étoient leurs peres ou leurs freres & leurs époux, vinrent à bout de les séparer. La paix fut conclue l'an 750 avant J.C., à condition qu'il partageroit le trône de Rome avec le fondateur de cette ville, qui, fâché de ce partage, fit tuer Tatius 6 ans après.

TATIUS, (Achilles) d'Alexandrie, renonça au paganisme & devint chrétien & évêque. Nous avons de lui deux ouvrages sur les *Phénomenes d'Aratus*, traduits par le P. Petau, & imprimés en grec & en latin dans l'*Uranologium*. On lui attribue encore le Roman grec des *Amours de Leucippe & de Clitophon*, dont Saumaise a donné une édition en grec & en latin, avec des notes, Leyde, 1540, in-12; que Baudoin a platement traduit en françois en 1635, in-8°, & qui l'a été mieux par du Perron de Castera, 1733, in-12: mais qui dans le fond ne méritoit pas l'honneur d'une traduction. Il y regne une morale licencieuse; & quant au mérite littéraire, c'est une production très-médiocre.

TATTENBACH, (Jean-Erasme) comte de Rheistan, gouverneur de la Stirie, entra dans la conspiration du comte François Nadasti (*voy. ce mot*) & fut décapité le 1 décembre 1671.

TAVANES, (Gaspar de Saulx de) né en 1509, fut appellé *Tavanes*, du nom de Jean de Tavanes, son oncle maternel, qui avoit rendu à l'état des services signalés. Il fut élevé à la cour en qualité de page du roi, & fait prisonnier avec François I, à la journée de Pavie. Il étoit d'une force & d'une adresse extraordinaires. On dit qu'une fois, en présence de la cour qui étoit alors à Fontainebleau, il sauta à cheval d'un rocher à un autre, qui en étoit distant de 33 pieds. Tavanes fut envoyé à la Rochelle, qui s'étoit révoltée en 1542 à l'occasion de la gabelle, & il ramena les rebelles à leur devoir. En 1544, il eut beaucoup de part au gain de la bataille de Cérisoles, & se distingua au combat de Renti en 1554. Il se trouva, en 1558, au siege & à la prise de Calais & de Thionville. Pendant les regnes orageux de François II & de Charles IX, Tavanes appaisa les troubles du Dauphiné & de la Bourgogne, & montra en toute occasion beaucoup de zele contre les sectaires, & décida de la victoire à Jarnac, à Moncontour, & en plusieurs autres rencontres. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de ses services, en 1570. Il dirigea ensuite les opérations du siege de la Rochelle qui s'étoit encore révoltée. Le siege traînant en longueur, le roi l'engagea à s'y transporter. Il obéit, quoique convalescent; mais s'étant mis en marche, il retomba malade, & mourut en chemin dans son château de Sulli, le 29 juin 1575, gouverneur de Provence

& amiral des mers du Levant. Son fils Guillaume, mort vers 1634, lieutenant-de-roi en Bourgogne, a donné des *Mémoires* in-fol., sous son nom, & d'autres sous le nom de son pere le maréchal de Tavanes. Il raconte dans les uns ce qui s'est passé en Bourgogne pendant la Ligue; & dans les autres beaucoup plus amples, ce que son pere a fait de mémorable. — Jacques de Saulx de TAVANES, petit fils de Gaspar, fut constamment attaché au prince de Condé & combattit pour lui. Il mourut en 1683. On a imprimé ses *Mémoires sur la guerre civile* depuis 1650 jusqu'en 1653, Paris, 1691, in-12.

TAUBMAN, (Frédéric) de Franconie, mort en 1613, professa la poésie & les belles-lettres à Wittemberg, avec réputation. Son érudition le fit rechercher par les savans, & l'enjouement de son esprit par les princes. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur *Plaute*, in-4°, & sur *Virgile*, in-4°, qui sont estimés, sur-tout le premier. II. Des Poésies, 1622, in-8°. III. Des Saillies, sous le titre de *Taubmaniana*, Leipsig, 1703, in-8°.

TAVERNIER, (Jean-Baptiste) naquit à Paris en 1605, où son pere, qui étoit d'Anvers, étoit venu s'établir, & faisoit un bon trafic de cartes géographiques. Le fils contracta une si forte inclination pour les voyages, qu'à 22 ans il avoit déjà parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Pologne, la Suisse, la Hongrie & l'Italie. La curiosité le porta bientôt au-delà de l'Europe. Pendant l'espace de 40 ans il fit six voyages en Turquie, en Perse & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir. Il faisoit un grand commerce de pierreries, & ce commerce lui procura une fortune considérable. Il acheta en 1638 la baronnie d'Aubone, proche le lac de Geneve. La malversation d'un de ses neveux qui dirigeoit dans le Levant une cargaison considérable, l'espérance de remédier à ce désordre, le desir de voir la Moscovie, l'engagerent à entreprendre un septieme voyage. Il partit pour Moscow, & à peine y fut-il arrivé, qu'il y termina sa vie ambulante en 1689, à 84 ans. Nous avons de Tavernier un *Recueil de Voyages*, réimprimé en 6 vol. in-12. On y trouve des choses curieuses, & il est plus exact qu'on ne pense. On ne peut sans doute pas toujours se tenir à ses récits; mais quel est le voyageur qui ne se trompe ou ne trompe jamais? Ses voyages sont sur-tout précieux aux joailliers, pour le détail qu'ils renferment sur le commerce des pierreries. Quoique protestant, il est pour l'ordinaire équitable envers les Catholiques; il y a même des endroits où il parle comme s'il étoit de leur communion : c'est ainsi qu'il dit de S. François Xavier, qu'*on peut l'appeller à juste titre le S. Paul & le véritable apôtre des Indes*. Comme il n'avoit point de style, Samuel Chappuzeau lui prêta sa plume pour les deux premiers vol. in-4° de ses Voyages, & la Chapelle, secrétaire du premier président de Lamoignon, pour le 3e.; & avec tous ces secours ils ne sont pas bien écrits.

TAULERE,

TAULERE, (Jean) Dominicain Allemand, brilla dans l'exercice de la chaire & de la direction, ſur-tout à Cologne & à Strasbourg où il finit ſa vie en 1389 ou 1379, à 74 ans. On a de lui : I. Un Recueil de *Sermons*, en latin, Cologne, 1695, in-4°. II. Des *Inſtitutions*, Cologne, 1587, avec des notes de Surius, 1623, in-4°. III. Une *Vie de J. C.*, 1548, in-8°. Ces deux derniers ouvrages ſont auſſi en latin. Il parut une verſion françoiſe des *Inſtitutions*, Paris, 1668, in-12. On lui attribue un grand nombre d'autres ouvrages ; mais ils paroiſſent être ſuppoſés. La plupart ont été traduits de l'allemand en latin par Surius; on a une édition de cette verſion, Cologne, 1548, in-fol; Paris, 1623, in-4°, & Anvers, 1685. Louis Bloſius, & Boſſuet quoique peu prévenu pour les myſtiques, eſtimoient les ouvrages de ce pieux Religieux. C'étoit un homme très-verſé dans la direction des conſciences & les voies ſecrettes par leſquelles Dieu conduit quelquefois des ames privilégiées. Il eſt impoſſible de rappeller aux regles communes tout ce qu'il a écrit ſur cette matiere. La morale a ſes myſteres comme le dogme, ſes profondeurs comme tout ce qui tient à la Divinité, ſes exceptions & ſes contradictions apparentes comme toutes les ſciences, même la géométrie : vouloir la réduire à une exactitude parfaitement générale, l'affranchir des modifications dont toutes les notions divines & humaines ſont eſſentiellement ſuſceptibles, c'eſt en faire un être de raiſon. Voyez la réflexion de Gerſon à l'article RUSBROCH, & la fin de l'article ARMELLE.

TAVORA, (François d'Aſſiſe, marquis de) d'une des plus anciennes & des plus illuſtres familles de Portugal, général & inſpecteur de toute la cavalerie du royaume, membre du conſeil de guerre, fut condamné au dernier ſupplice & exécuté le 13 janvier 1759, avec donna Eléonor de Tavora ſa femme, ſes deux fils & pluſieurs autres ſeigneurs, ſous prétexte d'une conſpiration, reconnue aujourd'hui pour une pure invention du marquis de Pombal (*voyez ce mot*). Par une ſentence de la reine du 7 avril 1781, les perſonnes de tout rang & de toute condition, impliquées dans cette affaire, furent déclarées parfaitement innocentes, & par un autre décret du 16 août 1781, le miniſtre fut jugé coupable de toutes les injuſtices exercées envers les victimes de ſa haine & de ſa vengeance. Voyez les *Anecdotes du marquis de Pombal*, 1 vol. in-8°, 1783, & les *Mémoires du M. de P.*, 1783, 4 vol. in-12: l'édition de Lyon eſt imparfaite & n'embraſſe pas toutes les ſcenes de cette longue tragédie ; l'auteur ayant fini ſon ouvrage avant la mort du marquis de Pombal, a laiſſé un vide eſſentiel à remplir: l'édition de Bruxelles plus complette, rédigée dans un tems où divers événemens avoient renforcé le jour de la vérité, ſeroit préférable, s'il y avoit moins d'incohérence, ſi l'enſemble en étoit plus ſerré & mieux affermi.

TAUVRI, (Daniel) né en

1669, d'un médecin de Laval, donna à 21 ans son *Anatomie raisonnée*, qui se ressent de l'âge de l'auteur, & qui n'a fait quelque sensation que par les hypotheses extravagantes qu'elle contient. Il publia presqu'en même tems : *Traité des Médicamens*, 2 vol. in-12. Associé à l'académie des sciences en 1699, il s'engagea contre Meri dans la fameuse dispute de la circulation du sang dans le fœtus. Il composa à cette occasion son *Traité de la génération & de la nourriture du Fœtus*. Cette dispute abrégea ses jours. L'application que demandoient les réponses qu'il préparoit à son adversaire, le jeta dans une phtisie dont il mourut l'an 1701, en sa 32e. année. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui une *Nouvelle Pratique des Maladies aiguës, & de toutes celles qui dépendent de la fermentation des liqueurs*. C'étoit un homme d'un esprit vif, mais singulier & systématique.

TAYKOSAMA, *voy.* TAÏKOSAMA.

TAYLOR, (Jérémie) fils d'un barbier de Cambridge, devint professeur de théologie à Oxford. Il souffrit beaucoup pour la cause du roi Charles I, auquel il demeura toujours fidele, & dont il étoit chapelain. A l'avénement de Charles II à la couronne, Taylor fut fait évêque de Downe & de Connor en Irlande : place qu'il remplit avec édification. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Ductor Dubitantium*. II. Une *Histoire des Antiquités de l'Université d'Oxford*, & d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches. Il mourut en 1667. — Il ne faut pas le confondre avec Thomas TAYLOR, ministre à Londres, connu par différens ouvrages, parmi lesquels on distingue *Christus Revelatus*, &c., Leyde, 1668, in-12. Il y prouve que JESUS-CHRIST est manifesté dans les principaux types de l'Ancien-Testament. — Ni avec François TAYLOR *ou* TAYLOUR, ministre presbytérien d'Angleterre, qui a attaqué mal-à-propos la préface de la *Bible* grecque du P. Morin, par une *Dissertation* imprimée à Leyde, 1636, & qui a publié quelques autres écrits de ce genre. — Ni avec Jean TAYLOR, théologien Anglois non conformiste, mort en 1761, auteur d'une *Concordance hébraïque & angloise*, 1754, 2 vol. in-fol., à l'usage de sa secte.

TEISSIER, (Antoine) né à Montpellier en 1632, fut élevé dans le Calvinisme, se retira en Prusse après la révocation de l'édit de Nantes, & mourut à Berlin en 1715, à 83 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels on trouve des recherches ; mais le style n'en est pas pur, & l'impartialité n'en fait pas le caractere. Les principaux sont : I. *Les Eloges des Hommes Savans*, tirés de l'Histoire du président de Thou, dont on a quatre éditions. La derniere est de Leyde, 1715, en 4 vol. in-12. Ce livre pesamment écrit, n'est presque plus d'aucun usage ; il s'en faut bien que les louanges & les critiques y soient toujours distribuées impartialement & avec justice. II. *Catalogus Auctorum qui Librorum Catalogos, Indices, Bibliothecas*,

*Virorum Litteratorum Elogia, Vitam aut Orationes funebres scriptis consignárunt*, Geneve, 1686, in-4°. III. Des *Devoirs de l'Homme & du Citoyen*, traduit du latin de Puffendorf, 1690. IV. *Instructions de l'Empereur Charles-Quint à Philippe II, & de Philippe II au Prince Philippe son fils ; avec la Méthode tenue pour l'éducation des Enfans de France.* V. *Instructions Morales & Politiques*, 1700. VI. *Abrégé de l'Histoire des Quatre Monarchies du Monde, de Sleidan*, 1700. VII. *Lettres choisies de Calvin* ; traduites en françois, 1702, in-8°. VIII. *Abrégé de la Vie de divers Princes illustres*, 1700, in-12. Le grand défaut de Teissier dans ses livres historiques, est de n'avoir pas su discerner les choses essentielles, éclaircir les faits en les débrouillant, raccourcir & resserrer sa prose traînante & incorrecte, & se tenir en garde contre les préjugés de sa secte.

TEISSIER, (Jean) *voyez* TIXIER.

TEKELI, (Emeric, comte de) né en 1658, d'une famille illustre de Hongrie. Son pere, Etienne Tekeli, avoit été mêlé dans la funeste affaire des comtes de Nadasti, de Serini, de Frangipani & de Tattenbach, qui périrent par les derniers supplices en 1671. Le général Spork, à la tête des troupes de l'empereur, l'alla assiéger dans ses fortereſſes ; il capitula, après avoir fait évader son fils déguisé en paysan ; & mourut peu de tems après. Emeric Tekeli sortit alors de sa retraite de Pologne, pour passer en Transilvanie avec quelques autres chefs des mécontens de Hongrie. Son esprit & son courage le rendirent si agréable au prince Abaffi, qu'il devint en peu de tems son premier ministre. On l'envoya au secours des mécontens qui le reconnurent pour généralissime : ses armes eurent un succès heureux. La cour de Vienne fut alarmée, & s'efforça d'appaiſer ces troubles ; mais n'ayant pas voulu satisfaire à toutes les demandes de Tekeli, les mécontens recommencerent la guerre en 1680. Les étendards de ce rebelle portoient cette inscription : *Comes Tekeli, qui pro Deo & Patria pugnat.* Sa conduite répondoit peu à cette épigraphe ; il avoit exercé ses chiens à chasser & à dévorer les hommes, & donné dans plus d'une occasion des preuves d'une cruauté atroce ; le fanatisme calvinien agitoit sa tête autant que l'ambition & l'esprit d'indépendance. Son armée fut renforcée par les Turcs & les Transilvains. Il se lia avec le bacha de Bude, qui lui fit ôter son bonnet à la hongroise, & lui en fit mettre un à la turque, enrichi de pierreries, dont il le gratifia de la part du grand-seigneur, avec un sabre, une masse-d'armes & un drapeau. Quelques-uns disent qu'il lui mit la couronne de Hongrie sur la tête, & le revêtit des habits royaux par ordre de Mahomet IV, qui se croyoit en droit de disposer de cet état. Tekeli, ayant ainsi satisfait son ambition, songea à contenter son amour. Il épousa la princesse Ragotzki, veuve du prince de ce nom, & fille du comte de Serini, au commen-

cement d'août 1682. Il se joignit aux Turcs armés contre l'Empire, & répandit la terreur par-tout. Après avoir tenté dans une diete, tenue l'année d'après à Cassovie, de se raccommoder avec l'empereur, il unit ses armes à celles du grand-visir Mustapha, qui avoit mis le siege devant Vienne. Ce ministre fut vaincu & obligé de se retirer. Dans son désespoir, il attribua le mauvais succès de la campagne au comte de Tekeli, qu'il rendit suspect à Mahomet. Tekeli part pour Andrinople, se justifie, & s'assure de plus en plus la protection du grand-seigneur, qui le nomma prince de Transilvanie après la mort de Michel Abaffi arrivée en 1690. Ce nouveau prince ne put jamais se faire reconnoître, quoiqu'il fit des prodiges de valeur contre le général Heuster, qui défendoit cette province pour la cour de Vienne. Il se retira alors à Constantinople, où il professa la Religion Catholique, & vécut en particulier jusqu'au 13 septembre 1705, qu'il mourut près de Nicomédie, ayant avec l'abjuration de ses erreurs, paru prendre des mœurs plus douces, une situation d'esprit plus calme & plus chrétienne.

TÉLÉMAQUE, fils unique d'Ulysse & de Pénélope, n'étoit encore qu'au berceau lorsque son pere partit pour le siege de Troie. Dès qu'il eut atteint l'âge de 15 ans, il alla courir les mers, accompagné de Minerve, sous la figure de Mentor, son gouverneur, pour chercher son pere qu'il retrouva enfin. Ce sont les voyages de ce jeune prince qui ont fourni à Fénélon le sujet de son beau roman intitulé *Télémaque*.

TÉLÉSILLE, femme illustre d'Argos dans le Péloponnese, se signala, l'an 557 avant J. C., en défendant sa patrie avec les autres femmes d'Argos; ce qui engagea les Spartiates, qui ne voyoient pas de gloire à vaincre, à lever le siege. On trouve des fragmens de Poésies sous son nom dans le recueil *Carmina novem Poëtarum Fœminarum*, Hambourg, 1734, in-4°. Mais on doute avec raison qu'elle en soit l'auteur.

TÉLESPHORE, (S.) né dans la Grece, monta sur le trône de S. Pierre, après le pape S. Sixte I, sur la fin de l'an 127, & fut martyrisé le 2 janvier 139.

TELL, (Guillaume) est l'un des principaux auteurs de la révolution des Suisses en 1307. Gesler ou Grisler, gouverneur de ce pays pour l'empereur Albert, l'obligea, dit-on, sous peine de mort, d'abattre d'assez loin, d'un coup de fleche, une pomme placée sur la tête d'un de ses enfans. Il eut le bonheur de tirer si juste, qu'il enleva la pomme sans faire de mal à son fils. Après ce coup d'adresse, le gouverneur, ayant apperçu une autre fleche cachée sous l'habit de Tell, lui demanda ce qu'il en vouloit faire: *Je l'avois prise exprès*, répondit-il, *afin de t'en percer, si j'eusse eu le malheur de tuer mon fils*. On dit qu'ayant été mis aux fers, il s'évada & tua le gouverneur à coups de fleches. Il faut avouer que l'anecdote de la pomme qu'on avoit déjà contée d'un soldat Goth, nommé *Tocho*, est bien suspecte. M. Haller, fils, a publié

une Dissertation pour prouver la fausseté de l'histoire de Tell; Mrs. Zurlauben & Baltassar en ont défendu l'authenticité. On ne peut disconvenir qu'elle ne soit pour l'ordinaire rapportée avec des circonstances qui prêtent beaucoup à la critique. Les auteurs du *Dictionnaire de la Suisse*, édition de 1788, t. 3, p. 103, après avoir parlé des prétentions que les habitans du canton de Schwitz formerent contre un monastere placé dans leur voisinage, & du jugement prononcé contre eux par les ducs d'Autriche, conviennent qu'ils pillerent le couvent & emmenerent captifs les Religieux, & que Frédéric d'Autriche envoya son frere Léopold pour venger cette invasion sacrilege; ce qui donna lieu à la bataille de Morgasten, regardée comme le fondement de la liberté helvétique. On sait d'ailleurs que Louis de Baviere fomentoit dans tous les sens les mouvemens des Suisses pour affoiblir la puissance d'une maison rivale. *Voyez* MELCHTAL.

TELLE, (Regnier) *voyez* VITELLIUS.

TELLEZ, (Emmanuel-Gonzalez) professeur de droit à Salamanque, florissoit au milieu du 17e. siecle. On a de lui un *Commentaire sur les Décrétales*, en 4 vol. in-fol., dont l'édition la plus estimée est de l'an 1693.

TELLIER, (Michel le) fils d'un conseiller en la cour des Aides, naquit à Paris en 1603. Après avoir rempli divers emplois, il fut nommé secrétaire-d'état par Louis XIII, & continua à servir utilement l'état, après la mort de ce prince. Ce fut à lui que la reine-régente & le cardinal Mazarin donnerent leur principale confiance, pendant les brouilleries dont la France fut agitée. Le parti des factieux ayant prévalu en 1651, Mazarin se retira, & fut bientôt rappellé. Pendant l'absence du cardinal, le Tellier fut chargé des soins du ministere, que la situation des affaires rendoit très-épineux. Après la mort de ce ministre, il continua d'exercer la charge de secrétaire-d'état jusqu'en 1666, qu'il la remit entiérement au marquis de Louvois, son fils aîné, qui en avoit la survivance. Sa démission volontaire ne l'éloigna pas du conseil. En 1677, il fut élevé à la dignité de chancelier & de garde-des-sceaux. Il avoit pour lors 74 ans; & en remerciant Louis XIV, il lui dit: *Sire, vous avez voulu couronner mon tombeau.* Son grand âge ne diminua rien de son zele vigilant & actif. Le Tellier servit beaucoup à affermir le regne de Louis XIV contre les entreprises des Protestans; il fut un des principaux moteurs de la révocation de l'édit de Nantes, & s'écria en signant l'édit révocatif: *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum* (voy. LOUIS XIV). Il ne prévoyoit pas qu'un siecle après, non-seulement le nouvel édit seroit annullé, mais que l'indifférence pour tous les cultes, excepté la haine formelle de la seule Religion Catholique, domineroit dans une assemblée populaire, devenue maîtresse de la France; & qu'un ministre calviniste, Rabaud-de-St.-Etienne, présideroit cette assemblée. Du

reste, en ôtant aux Calvinistes l'exercice public de leur religion, il ne fit que suivre leur exemple, & pratiquer leur intolérance. « Nous défions, dit » un écrivain moderne, les déclamateurs du jour, de citer » un seul pays, une seule ville » où les Calvinistes, devenus » les maîtres, aient souffert » l'exercice de la Religion Catholique. En Suisse, en Hollande, en Suede, en Angleterre, ils l'ont proscrite, souvent contre la foi des traités. » L'ont-ils jamais permise en » France, dans leurs villes de » sûreté? Une maxime chérie » de nos adversaires, est qu'il » ne faut pas tolérer les intolérans : or, jamais religion » ne fut plus intolérante que le » calvinisme, vingt auteurs, » même protestans, ont été » forcés d'en convenir. Dès » l'origine, en France & ailleurs, les Catholiques ont eu » à choisir, ou d'exterminer » les Huguenots, ou d'être eux-» mêmes exterminés ». Il mourut peu de jours après en 1685, à 83 ans. Bossuet prononça son Oraison funebre. On y lit ce passage bien digne de la méditation des sages. « Peut-être » que prêt à mourir, on compte » pour quelque chose cette vie » de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa » famille, qu'on croira laisser » solidement établie. Qui ne » voit, mes freres, combien » vaines, mais combien courtes » & combien fragiles sont encore ces secondes vies, que » notre foiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la » mort. *Dormez votre sommeil*, » *riches de la terre*, & demeurez » dans votre poussiere. Ah! si » quelques générations, que » dis-je? si quelques années » après votre mort, vous reveniez hommes oubliés, au » milieu du monde, vous vous » hâteriez de rentrer dans vos » tombeaux, pour ne voir pas » votre nom terni, votre mémoire abolie, & votre prévoyance trompée dans vos » amis, dans vos créatures, & » plus encore dans vos héritiers & dans vos enfans. » Est-ce-là le fruit *du travail*, » *dont vous vous êtes con-*» *sommés sous le soleil* »? Si on lit cette piece, pleine d'éloquence & de bonne morale, ce chancelier paroît un juste & un grand homme. Si on consulte les *Annales* de l'abbé de St.-Pierre, c'est un lâche & dangereux courtisan, un calomniateur adroit; mais le suffrage de cet abbé est très-suspect à l'égard des hommes qui avoient un peu trop de zele & de religion à son gré; on sent bien qu'un ministre qui a coopéré à la proscription des sectaires, ne peut être qu'un scélérat au jugement d'un philosophe antichrétien. Voyez la réflexion du P. Bourdaloue, sur les éloges & les injures des gens de parti, art. ARNAULD Antoine, & VINCENT DE PAUL.

TELLIER, (François-Michel le) marquis de Louvois, fils du précédent, naquit à Paris en 1641. Il fut reçu en survivance de la charge de ministre de la guerre l'an 1664. Son activité, son application & sa vigilance lui mériterent la confiance du roi, & lui procurerent tous les jours de nou-

velles faveurs, dont il se servit pour former des établissemens utiles, faire fleurir le commerce & les arts. Ses grands talens éclaterent sur-tout dans les affaires de la guerre. La discipline, rendue plus sévere de jour en jour par l'austérité inflexible du ministre, enchaînoit tous les officiers à leur devoir. Il avoit si bien banni la molleſſe des armées Françoises, qu'un officier ayant paru à une alerte en robe de chambre, son général la fit brûler à la tête du camp, comme une superfluité indigne d'un homme de guerre. L'artillerie, dont il exerça lui-même plus d'une fois la charge de grand-maître, fut servie avec plus d'exactitude que jamais; & des magasins établis par ses conseils dans toutes les places de guerre, furent fournis d'une quantité prodigieuses d'armes & de munitions, entretenues & conservées avec le dernier soin. La force de son génie & le succès de ses plus hardies entreprises, lui acquirent un ascendant extrême sur l'esprit de Louis XIV; mais il abusa de sa faveur. Il traitoit ce prince avec une hauteur qui le rendit odieux. Au sortir d'un conseil où le roi l'avoit très-mal reçu, il rentra dans son appartement & expira, à ce que l'on a dit, de douleur & de chagrin, le 16 juillet 1691, à 51 ans. « Le public, » dit un historien, qui veut » toujours que la mort des » grands ne soit point natu- » relle, prétendit qu'il avoit » été empoisonné; mais ces » bruits qu'on seme pendant » deux jours, n'existent plus » un troisieme, & la postérité » ne les apprend que par le » soin qu'on prit de les dé- » truire ». Il ne fut regretté ni par le roi, ni par les courtisans. Son esprit dur, son caractere hautain, avoient indisposé tout le monde contre lui. On a souvent cité ce passage d'une lettre de Mme. de Sévigné, au sujet de la mort subite de ce ministre. « Il n'est » donc plus ce ministre puis- » sant & superbe, dont le *moi* » occupoit tant d'espace, étoit » le centre de tant de choses! » Que d'intérêts à démêler, » d'intrigues à suivre, de né- » gociations à terminer!.... O » mon Dieu! encore quelque » tems! je voudrois humilier » le duc de Savoie, écraser le » prince d'Orange; encore un » moment!.... Non, vous n'au- » rez pas ce moment, pas un » seul moment, il faut partir ». On lui a reproché sur-tout les cruautés, les ravages horribles exercés dans le Palatinat. On ne peut douter qu'il n'eût conçu le barbare projet de faire un désert de toute la frontiere de l'Allemagne; puisque ces horreurs s'exercerent précisément dans cette contrée, & qu'en Italie, Pays-Bas, Espagne, les François s'acquirent au contraire la réputation de guerriers humains (*voyez* TURENNE). Mais quelques reproches qu'on ait faits à sa mémoire, ses talens ont été encore plus utiles à la France, que ses fautes ne lui ont été funestes. On ne trouva dans aucun des sujets qu'on essaya depuis, cet esprit de détail, qui ne nuit point à la grandeur des vues; cette prompte exécution, malgré la multiplicité des ressorts; cette

fermeté à maintenir la discipline militaire ; ce profond secret, qui déroboit le but des opérations à ceux même qui les exécutoient ; ces instructions savantes qui dirigeoient un général, & qui ne gênoient que Turenne ; cette connoissance des hommes qui savoit les approfondir & les employer à propos. Nous avons sous son nom un *Testament Politique*, 1695, in-12 ; & dans le *Recueil de Testamens Politiques*, 4 vol. in-12. C'est Courtils qui est l'auteur de cette rapsodie, d'après laquelle il ne faut pas juger le marquis de Louvois. Après sa mort, il parut une espece de Drame satyrique contre lui, intitulé : *Le Marquis de Louvois sur la sellette*, Cologne, 1695, in-12. C'est une piece pitoyable, qui vaut encore moins que le Testament de Courtils. Le marquis de Louvois laissa des biens immenses, qui venoient en partie de sa femme, Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, la plus riche héritiere du royaume. Il en eut plusieurs enfans, entr'autres François-Michel le Tellier, marquis de Courtenvaux, mort en 1721, & pere de Louis-César, marquis de Courtenvaux. Celui-ci prit le nom & les armes de la maison d'Estrées : *voyez* ESTRÉES.

TELLIER, (Charles-Maurice le) archevêque de Rheims, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, docteur & proviseur de Sorbonne, conseiller-d'état ordinaire, &c., né à Paris en 1642, étoit frere du précédent. Il se distingua par son zele pour les sciences & pour l'observation de la discipline ecclésiastique. Il eut des différends assez vifs avec les réguliers de son dioceſe, & en rendant justice à la pureté de ses vues, on ne peut se dissimuler qu'il n'ait mis dans ses démarches trop d'ardeur & quelquefois de l'inconsidération. Son caractere étoit dur & inflexible, & ses résolutions s'en ressentoient. Il mourut subitement à Paris en 1710, à 68 ans. Il défendit qu'on ouvrît son corps, & qu'on lui fît aucune oraison funebre. Il laissa aux chanoines réguliers de l'abbaye de Ste. Genevieve de Paris, sa belle bibliotheque composée de 50 mille volumes.

TELLIER, (Michel le) Jésuite, né auprès de Vire, en Basse-Normandie, l'an 1643, professa avec succès les humanités & la philosophie. Il étoit provincial de la province de Paris, lorsque le P. de la Chaise, confesseur du roi, mourut. Il fut nommé pour le remplacer. C'étoit un homme ardent, inflexible, & sur-tout décidé à contribuer autant qu'il dépendoit de lui, à terminer les malheureuses querelles qui affligeoient l'Eglise de France. On lui attribue la premiere idée du stratagême de Douay, correspondance déguisée, qui servit à dévoiler les secrets du parti, mais qui n'étoit pas trop d'accord avec la simplicité chrétienne. Il s'opposa avec force à l'humeur dogmatisante du P. Quesnel, se déclara pour la bulle *Unigenitus*, & engagea Louis XIV à la maintenir par son autorité. On sent bien qu'après cela les Jansénistes ne l'ont pas épargné, & qu'il seroit difficile d'ajouter aux atrocités qu'ils en ont racontées. Son zele

fut cependant plus actif qu'efficace ; la charrue que le roi fit passer sur les ruines de Port-Royal, ne ruina pas le parti qui continua d'agiter l'Eglise & l'Etat. Ses menées plus sourdes, mais plus libres depuis la destruction des Jésuites, ou plutôt depuis que l'indifférence en matiere de religion a fait perdre de vue les causes qui la troublent ; son existence couverte enfin de l'idée de *Phantôme*, sous laquelle il a toujours voulu être envisagé ; les progrès étonnans, & pour ainsi dire, subits, qu'il a faits dans des pays où son nom étoit à peine connu, &c., ont produit & préparent encore des événemens dont la plupart des spectateurs & même des acteurs ne soupçonnent pas le principe (*Nous écrivions cela en 1784.* Voy. FILLEAU, JANSENIUS, MARANDÉ, MONTGERON, PÂRIS, RICHER, ROCHE Jacques, VERGER). Après la mort de Louis XIV, son confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Fleche, où il mourut en 1719, à 76 ans. Ce Jésuite étoit très-instruit ; il étoit membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui plusieurs ouvrages : I. Une Edition de Quinte-Curce, à l'usage du dauphin, in-4°, 1678. II. *Défense des nouveaux Chrétiens & des Missionnaires de la Chine, du Japon & des Indes*, in-12. Ce livre fut attaqué par Arnauld, & censuré à Rome à cause du peu de ménagement que l'auteur avoit eu pour des adversaires respectables, & des sorties trop violentes qu'il s'étoit cru permises contre les détracteurs des nouvelles chrétientés. III. *Observations sur la Nouvelle Défense de la Version Françoise du Nouveau-Testament*, imprimées à Mons & à Rouen, 1684, in-8° : solides & savantes. Le fameux Arnauld y étoit attaqué personnellement d'une maniere qui lui devoit être bien sensible ; cependant lui qui répondoit à tout, n'y répliqua point ; son silence parut étrange, & les raisons qu'il en donna ensuite dans le 3e. tome de la *Morale pratique*, satisfirent peu de gens au rapport de Bayle. IV. Plusieurs Ecrits Polémiques.

TEMPESTA, (Antonio) peintre & graveur de Florence, né en 1555, & mort en 163c. Strada, qui fut son maître, lui donna du goût pour peindre les animaux, genre dans lequel il a excellé. Son dessin est un peu lourd ; mais ses compositions prouvent la beauté & la facilité de son génie. Sa gravure est inférieure à sa peinture. On a de lui, tant en tableaux qu'en estampes, beaucoup de sujets de Batailles & de Chasses.

TEMPLE, (Guillaume) né à Londres en 1628, & petit-fils d'un secrétaire du comte d'Essex, voyagea en France, en Hollande & en Allemagne. De retour dans sa patrie, gouvernée par l'usurpateur Cromwel, il se retira en Irlande, où il se consacra à l'étude de la philosophie & de la politique. Après que Charles II fut remonté sur le trône de ses peres, le chevalier Temple retourna à Londres, & fut employé dans des affaires importantes. Une des négociations qui fit le plus d'honneur à son habileté, fut celle de la triple alliance qui fut conclue en 1662,

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

entre l'Angleterre, la Hollande & la Suede. Ces trois puiſſances étoient pour lors amies de la France; cependant il parvint à les réunir contre elle. Il avoit formé lui-même le plan de cette ligue. Le chevalier Temple, qui regardoit cette confédération comme le ſalut de l'Europe, effrayée des entrepriſes de Louis XIV, paſſa enſuite en Allemagne, pour inviter l'empereur & les princes à y accéder; mais il eut bientôt le chagrin de voir que ſa cour ne partageoit pas ſon zele, & qu'elle étoit même ſur le point de rompre avec la Hollande. Il fut donc rappellé, & Charles II ſe ligua avec la France pour écraſer les Provinces-Unies. Il ſe trouva, en 1668, aux conférences d'Aix-la-Chapelle, en qualité d'ambaſſadeur extraordinaire; & à celles de Nimegue en 1678. Après avoir conclu ce dernier traité, il retourna en Angleterre, où il fut admis au conſeil du roi, & diſgracié peu de tems après. Il ſe retira dans une terre du comté de Suſſex, & y mourut en 1698, âgé de 70 ans. Par une clauſe aſſez bizarre de ſon teſtament, il ordonna que ſon *cœur ſeroit dépoſé dans une boëte d'argent, & qu'on l'enterreroit ſous le cadran ſolaire de ſon jardin.* Cet homme célebre, avec de grands talens, du zele, une rare habileté, avoit de grands défauts. Il étoit vain & violent, & quoiqu'il fût naturellement vif & gai, ſon orgueil rendoit ſon humeur fort inégale. Nous avons de lui: I. Des *Mémoires* depuis 1672 juſqu'en 1692, in-12, 1692. Ils ſont utiles pour la connoiſſance des affaires de ſon tems. II. *Remarques ſur l'état des Provinces-Unies*, 1697, in-12; aſſez intéreſſantes, mais pleines de penſées fauſſes & répréhenſibles ſur la Religion. III. *Introduction à l'Hiſtoire d'Angleterre*, 1695, in-12. C'eſt une mauvaiſe ébauche d'une hiſtoire générale. V. Des *Lettres*, qu'il écrivit pendant ſes dernieres ambaſſades, traduites en françois, 1700, 3 vol. in-12. VI. Des *Œuvres mêlées*, 1693, in-12, dans leſquelles on trouve quelques bons morceaux, & un plus grand nombre de mauvais. VII. *Œuvres Poſthumes*, 1704, in-12.

TENA (Louis) de Cadix, docteur & chanoine d'Alcala, puis évêque de Tortoſe, mourut en 1622. On a de lui: I. Des *Commentaires* ſur l'*Epître aux Hébreux*.... ſur *Jonas* & *Habacuc*. Il excelle particuliérement dans les prélogomenes & les tableaux généraux des livres qu'il explique. II. *Iſagoge in ſacram Scripturam*, in-fol. III. *Quæſtiones variæ*, &c.: tous ces ouvrages ſont ſavans, mais écrits d'un ſtyle négligé.

TENCIN, (Pierre Guerin de) né à Grenoble en 1679, d'une famille originaire de Romans en Dauphiné, devint prieur de Sorbonne, docteur & grand-vicaire de Sens, accompagna en 1721 le cardinal de Biſſy à Rome, en qualité de conclaviſte; & après l'élection d'Innocent XIII, fut chargé des affaires de France à Rome. Ses ſervices le firent nommer archevêque d'Embrun en 1724; il y tint en 1727 un fameux concile contre Soanen, évêque de Senez: concile qui lui a fait donner tant d'éloges par les

Catholiques, & tant de malédictions par les Jansénistes. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du roi Jacques, il devint archevêque de Lyon en 1740, ministre-d'état 2 ans après. On croyoit qu'il avoit été appellé à la cour pour remplacer le cardinal de Fleury; mais les espérances du public ayant été trompées, il se retira dans son diocese, où il se fit aimer par sa charité pastorale, qui répandoit dans le sein des indigens d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 80 ans. On a de lui des *Mandemens* & des *Instructions Pastorales*.

TENCIN, (Claudine-Alexandrine Guerin de) sœur du précédent, prit l'habit religieux dans le monastere de Montfleury, ordre de S. Dominique, près de Grenoble. Dégoûtée du cloître, elle rentra dans le monde, vint à Paris, & se lia avec tous les beaux-esprits qui y faisoient quelque bruit; elle prit part à la folie épidémique du système de Law, & cette folie fut avantageuse à sa fortune. Elle songea dès-lors à demander à la cour de Rome un bref, qui la déliât de ses vœux. Elle l'obtint en effet par un tour de passe-passe imaginé par Fontenelle; mais comme le bref avoit été rendu sur un faux exposé, il ne fut point exécuté. Madame de Tencin n'en resta pas moins dans la capitale, où sa maison devint le rendez-vous des gens du bel air. On la voyoit, au milieu d'un cercle de beaux-esprits & de gens du monde qui composoient sa cour, donner le ton & se faire écouter avec un air d'importance. Sa petite société qui n'étoit pas des plus réglées, fut troublée de tems en tems par quelques aventures assez tristes. La Fresnaye, conseiller au grand-conseil, fut tué dans son appartement; & elle fut poursuivie, comme ayant trempé dans ce meurtre. On la transféra d'abord au Châtelet, ensuite à la Bastille; enfin elle eut le bonheur d'être déchargée de l'accusation intentée contre elle; sans cependant en être bien lavée dans l'esprit du public. Elle mourut à Paris en 1749, regrettée par plusieurs gens-de-lettres, qu'elle appelloit *ses Bêtes*, & auxquels elle donnoit tous les ans pour étrennes une culotte de velours. Un écrivain périodique assure qu'il n'y avoit pas eu moins de 4000 culottes de cette étoffe ainsi usées au service scientifique de cette grande amie des talens. *De semblables dons*, dit l'éditeur de ses Œuvres, *étoient aussi peu décens de la part d'une femme, que vils pour ceux qui daignoient les prendre.* Nous avons d'elle: I. *Le Siege de Calais*, in-12. Certaines idées d'une licence enveloppée, toujours bien accueillies par la corruption du cœur; beaucoup de tendresse dans les expressions, le ton de la bonne compagnie; voilà ce qui fit le succès de ce roman. On ferma les yeux sur ses défauts; sur la multitude des épisodes & des personnages; sur la complication des événemens, la plupart peu vraisemblables, & sur le peu de jugement qui regne dans l'ensemble. II. *Mémoires du comte de Comminge*, in-12: roman du genre sombre, sans

vraisemblance, sans but utile & raisonnable, comme presque toutes les productions de cette espece. L'imprudence, le désespoir sont les grands agens de cette fable, où il entre plus d'un épisode répréhensible, & des contradictions saillantes. M. de Pont-de-Vesle, son neveu, eut part à cet ouvrage, ainsi qu'au précédent. Arnaud en a fait un drame qui ne vaut pas mieux. III. Les *Malheurs de l'Amour*, 2 vol. in-12: roman dans lequel on a prétendu qu'elle traçoit sa propre histoire. IV. Les *Anecdotes d'Edouard II*, in-12, 1776: ouvrage posthume. Tout cela a été recueilli sous le nom d'*Œuvres de Madame Tencin*, Paris, 1787, 7 vol. in-12. De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de conclure qu'elle possédoit à un degré supérieur tous les travers des femmes savantes. *Voyez* GÉOFRIN, GRAFIGNY, SUZE, *&c.*

TENDE, (Gaspar de) petit-fils de Claude de Savoie, comte de Tende & gouverneur de Provence, servit avec distinction en France dans le régiment d'Aumont. Il fit ensuite deux voyages en Pologne, où il acquit beaucoup de connoissance des affaires. On a de lui: I. Un *Traité de la Traduction*, sous le nom de l'*Estang*, in-8°. II. *Relation historique de Pologne*, sous le nom de *Hauteville*, in-12. Ces deux ouvrages eurent quelque cours. L'auteur mourut à Paris en 1697, à 79 ans.

TENIERS, dit *le Vieux*, (David) peintre, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649, apprit les principes de la peinture sous Rubens. Le desir de voyager le fit sortir de cette école, & il alla à Rome, où il demeura durant dix années. Ce peintre a travaillé en Italie dans le grand & dans le petit. Il a peint dans le goût de ses maitres Flamand & Italien; mais à son retour à Anvers, il prit pour sujets de ses tableaux, des Buveurs, des Chymistes & des Payſans, qu'il rendoit avec beaucoup de vérité.

TENIERS *le Jeune*, (David) né à Anvers en 1610, mort dans la même ville en 1694, étoit fils du précédent & son éleve: mais il surpassa son pere par son goût & par ses talens. Teniers le Jeune jouit, de son vivant, de toute la réputation, des honneurs & de la fortune dus à son mérite & à ses bonnes qualités. L'archiduc Léopold-Guillaume lui donna son portrait attaché à une chaîne d'or, & le fit gentilhomme de sa chambre. La reine de Suede donna aussi son portrait à Teniers. Les sujets ordinaires de ses tableaux sont des scenes réjouissantes. Ses ciels sont très-bien rendus, & d'une couleur gaie & lumineuse. Il touchoit les arbres avec une grande légéreté, & donnoit à ses petites figures une ame, une expression & un caractere admirables. Ses tableaux sont comme le miroir de la nature; elle ne peut être rendue avec plus de vérité. On estime particuliérement ses petits tableaux; il y en a qu'on appelle des *Après-Soupers*, parce que ce peintre les commençoit & les finissoit le soir même. On ne doit pas oublier son talent

à imiter la maniere des meilleurs maîtres, qui l'a fait surnommer le *Singe* de la peinture. Il a quelquefois donné dans le gris & dans le rougeâtre; on lui reproche auſſi d'avoir fait des figures trop courtes, & de n'avoir pas aſſez varié ſes compoſitions. On a beaucoup gravé d'après les ouvrages de Teniers. Il a lui-même gravé pluſieurs morceaux.

TENISON, (Thomas) né en 1636 à Cottenham, dans le comté de Cambridge, fut fait évêque de Lincoln, puis archevêque de Cantorbery, ſacra le roi Georges I, & mourut peu après en 1715. On a de lui: I. *Traité de l'Idolâtrie*, 1678, in-4°. II. *Examen de la croyance de Hobbes*. III. Pluſieurs ouvrages contre l'Egliſe Catholique, entr'autres, *Pyrrhoniſme de l'Egliſe Romaine*. Il reproche à cette Egliſe ce qui convient parfaitement à ſa ſecte, comme à toutes les autres, puiſque n'ayant point de regle de foi, elles doivent néceſſairement conduire au Pyrrhoniſme. *Voyez* SERVET.

TENTZELIUS, (André) fameux médecin Allemand du 17e. ſiecle, publia un Traité curieux, dans lequel il décrit fort au long non-ſeulement la vertu des Momies, & leurs propriétés, mais auſſi la maniere de les compoſer & de s'en ſervir dans les maladies. Les momies que les droguiſtes vendoient autrefois, venoient du Levant. C'étoient des cadavres embaumés avec des aromates réſineux & le bitume de Judée, & ſéchés au four. On employoit des parties de ces momies pour déterger & réſiſter à la gangrene. Toute la vertu qu'on a pu leur ſuppoſer, ne venoit que des aromates dont elles étoient empreintes, & point du tout de la chair humaine, comme quelques ignorans l'ont prétendu.

TENTZELIUS, (Guillaume-Erneſt) né à Arnſtad en Thuringe, en 1659, mourut en 1707, à 49 ans. C'étoit un homme entiérement livré à l'étude & à la littérature, & qui ſe conſoloit avec les Muſes des rigueurs de la fortune. Quoiqu'il fût aſſez pauvre, il parut toujours content de ſon ſort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi leſquels on diſtingue: I. *Saxonia Numiſmatica*, 1705, in-4°, 4 vol. en latin & en allemand. II. *Supplementum Hiſtoriæ Gothanæ*, 1701 & 1716, 3 vol. in-4°. Il y a beaucoup d'érudition dans ces deux livres; mais l'auteur n'a pas l'art d'être précis & de ne choiſir que l'utile. III. *Exercitationes ſelectæ*, Leipſig & Francfort, 1692, in-4°.

TERAMO, (Jacques de) *voyez* PALLADINO.

TÉRENCE, (*Publius Terentius Afer*) né à Carthage, fut enlevé par les Numides dans les courſes qu'ils faiſoient ſur les terres des Carthaginois. Il fut vendu à Terentius Lucanus, ſénateur Romain, qui le fit élever avec beaucoup de ſoin, & l'affranchit fort jeune. Ce ſénateur lui donna le nom de *Térence*, ſuivant la coutume qui vouloit que l'affranchi portât le nom du maître dont il tenoit ſa liberté. Nous avons ſix *Comédies* de Térence. Son ſtyle eſt d'une ſimplicité ſi noble, d'une élégance & d'une

pureté si parfaite, qu'on attribua ses ouvrages aux grands de Rome, qui parloient le mieux leur langue, à Scipion l'Africain & à Lélius dont il étoit l'ami particulier; aussi Cicéron en fait un grand éloge. De tous les auteurs latins, c'est celui qui a le plus approché de la maniere des Grecs, soit dans le tour des pensées, soit dans le choix de l'expression; mais on lui reproche de n'avoir été le plus souvent que leur traducteur. Il n'a point sali ses ouvrages par les obscénités dégoûtantes d'Aristophane & de Plaute, mais le langage en est très-passionné, & la lecture en est peut-être plus dangereuse pour les jeunes gens. Térence sortit de Rome n'ayant pas encore 35 ans; on ne le vit plus depuis. Il mourut vers l'an 159 avant J. C. Nous avons une *Vie* de Térence, écrite par Suétone, & selon quelques-uns, par Ælius Donat. Ses six *Comédies* ont été plusieurs fois imprimées. Une des dernieres éditions est celle de Birmingham, 1772. Dacier en donna en 1717 une édition latine, avec sa Traduction françoise & des notes, en 3 vol. in-8°. M. l'abbé le Monier en a publié une nouvelle Traduction, 1771, 3 vol. in-8°, & 3 vol. in-12.

TERENTIUS, (Jean-Gerhard) professeur de la langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarde vers 1630, mort fort pauvre en 1677, a publié: I. *Meditationes Philologico-Hebrææ*, Franeker, 1654, in-12. II. *Liber Jobi, Chaldaïcè, Latinè & Græcè cum notis*, 1662, in-4°. III. *Gymnasium Chaldaïcum*, 1664, in-12. IV. *Epitome Grammaticæ Hebrææ Joannis Buxtorf*, 1665, in-12. Terentius donnoit aussi dans les fausses vues du Massorétisme.

TERRASSON, (André) prêtre de l'Oratoire, étoit fils aîné d'un conseiller en la sénéchaussée & présidial de Lyon sa patrie. Il parut avec éclat dans la chaire; il prêcha le carême de 1717 devant le roi, puis à la cour de Lorraine, & ensuite deux carêmes dans l'église métropolitaine de Paris, & toujours avec le succès le plus flatteur. Il joignoit à une belle déclamation, une figure agréable. Son dernier carême dans cette cathédrale lui causa un épuisement, dont il mourut à Paris en 1723. On a de lui des *Sermons*, imprimés en 1726, & réimprimés en 1736, en 4 vol. in-12. Son éloquence a autant de noblesse que de simplicité, & autant de force que de naturel. Il plaît, parce qu'il ne cherche point à plaire. On ne le voit point employer ces pensées qui n'ont d'autre mérite qu'un faux-brillant; ni ces tours recherchés, si fréquens dans nos orateurs modernes, & plus dignes d'un roman que d'un sermon.

TERRASSON, (Jean) frere du précédent, né à Lyon en 1670, fut envoyé par son pere à la maison de l'Institution de l'Oratoire, à Paris. Il quitta cette congrégation presqu'aussitôt qu'il y fut entré; il y rentra de nouveau, & il en sortit pour toujours. Son pere, irrité de cette inconstance, la réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. Terrasson, loin de s'en plaindre, n'en parut

que plus gai. L'abbé Bignon, instruit de son mérite, lui obtint une place à l'académie des sciences en 1707, & en 1721, une chaire au college-royal qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1750. Ses ouvrages sont : I. *Dissertation* critique sur l'*Iliade* d'Homere, en 2 vol. in-12, pleine de paradoxes & d'idées bizarres. Egaré par une fausse métaphysique, il analyse froidement ce qui doit être senti avec transport. II. Des *Réflexions en faveur du Système de Law.* III. *La Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit & de la raison ;* ouvrage plein d'excellentes réflexions, dignes d'un philosophe chrétien; on y voit dans plusieurs endroits combien l'auteur étoit ennemi de la fausse sagesse qui s'éleve contre la Religion, la grande institutrice & consolatrice des hommes; & de l'esprit de parti qui égara un de ses freres. IV. *Sethos*, roman moral, en 2 vol. plein d'un grand nombre de caracteres, de traits de morale, de réflexions fines, & de discours quelquefois sublimes. V. Une *Traduction* de *Diodore de Sicile*, en 7 vol. in-12, accompagnée de préface, de notes & de fragmens, qui ont paru depuis 1737 jusqu'en 1744. Cette version est aussi fidelle qu'élégante. On prétend que l'abbé Terrasson ne l'entreprit que pour prouver combien les anciens étoient crédules : dans ce cas, il auroit mieux réussi dans ses vues, en traduisant *Hérodote* ou *Ctésias*. Une de ses maximes étoit : *Qu'y a-t-il de plus crédule ? l'ignorance. Qu'y a-t-il de plus incrédule ? l'ignorance.*

TERRASSON, (Gaspar) frere d'André & de Jean, naquit à Lyon en 1680. A l'âge de 18 ans, il entra à l'Oratoire, où il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Ecriture & des Peres. Après avoir professé les humanités & la philosophie, il se consacra à la prédication, & s'acquit bientôt une réputation supérieure à celle dont son frere avoit joui. Il prêcha à Paris pendant 5 années, & brilla sur-tout pendant un carême dans l'église métropolitaine; mais son opposition aux décrets de l'Eglise l'obligea de quitter en même tems la congrégation de l'Oratoire & la prédication. Il mourut à Paris en 1752. On a de lui : I. Des *Sermons*, en 4 vol. in-12, publiés en 1749. Ce recueil contient 29 Discours pour le carême, des Sermons détachés, trois Panégyriques, & l'Oraison funebre du grand Dauphin. II. Un livre anonyme, intitulé : *Lettres sur la Justice Chrétienne*, censurées par la Sorbonne, parce que le but principal de l'auteur est de calmer la conscience des Anticonstitutionnaires sur la privation des Sacremens; il y fait des sorties très-vives contre l'état présent de l'Eglise, & la peint avec les couleurs les plus noires.

TERRASSON, (Matthieu) né à Lyon en 1669, de parens nobles, & de la même famille que les précédens, vint à Paris, où il se fit recevoir avocat en 1691. Profondément versé dans l'étude du droit-écrit, il devint en quelque sorte l'oracle du Lyonois, & de toutes les autres provinces qui suivent ce droit. La jurisprudence n'é-

teignit point en lui le goût de la littérature. Il fut associé pendant 5 ans au travail du *Journal des Savans*; il exerça pendant quelques années les fonctions de censeur-royal, & mourut à Paris en 1734, à 66 ans. On a publié un Recueil de ses Discours, Plaidoyers, Mémoires & Consultations.— Son fils unique, Antoine TERRASSON, né à Paris en 1705, avocat au Parlement, composa par ordre du chancelier d'Aguesseau, qui reconnoissoit en lui beaucoup de talens, l'*Histoire de la jurisprudence Romaine*, 1750, in-fol.; ouvrage plein de recherches, écrit d'un style clair & élégant. L'auteur fut fait successivement conseiller au conseil de Dombes, avocat du clergé, professeur au college-royal, & enfin chancelier de Dombes. Il mourut en 1782. On a encore de lui: I. *Mélanges d'histoire, de littérature, de jurisprudence, de critique*, &c., 1768, in-12. II. *Mémoire sur la Topographie de Paris*, &c.

TERTRE, (Jean-Baptiste du) né à Calais en 1610, quitta ses études pour entrer dans les troupes, & fit divers voyages sur terre & sur mer. De retour en France, il se fit Dominicain à Paris en 1635. Son zele pour la conversion des ames le fit envoyer en mission dans les isles de l'Amérique, où il travailla avec fruit. Il en revint en 1658, & mourut à Paris en 1687, après avoir publié son *Histoire générale des Antilles, habitées par les François*, en 4 vol. in-4°, 1667 & 1671: ouvrage écrit avec plus d'exactitude que de précision, de chaleur & d'agrément. Le 1er. volume renferme ce qui s'est passé dans l'établissement des colonies Françoises; le 2e., l'histoire naturelle; le 3e. & le 4e., l'établissement & le gouvernement des Indes Occidentales depuis la paix de Breda.

TERTRE, (François-Joachim Duport du) né à St.-Malo, entra chez les Jésuites, où il professa les humanités pendant quelque tems. Rendu au monde, il travailla aux feuilles périodiques avec Mrs. Fréron & de la Porte, & se fit connoître ensuite par plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. *Abrégé de l'Histoire d'Angleterre*, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage se peut lire avec plaisir sans interruption, & il a les avantages d'un abrégé chronologique sans en avoir la sécheresse. La narration est fidelle, simple, claire & assez rapide; le style un peu froid, mais en général pur & de bon goût; les portraits d'après nature, & non d'imagination. Les gens de goût qui n'aiment pas la petite maniere philosophique aujourd'hui en usage, & si peu convenable à l'histoire, préferent de beaucoup cet ouvrage à celui que l'abbé Millot a donné sous le même titre. II. *Histoire des Conjurations & des Conspirations célebres*, en 10 vol. in-12, dans laquelle tout n'est pas égal, mais qui offre des choses intéressantes. III. Les deux derniers volumes de la *Bibliotheque amusante*. On y desireroit plus de choix, & ils ne sont pas dignes du premier. IV. *L'Almanach des Beaux-Arts*, connu depuis sous le nom de *La France Littéraire*, dont il a paru successivement plusieurs volumes depuis 1752.

V. Cet auteur a publié les *Mémoires du marquis de Choupes*, 1753, in-12, & a eu beaucoup de part à l'*Abrégé de l'Hiſtoire d'Eſpagne*, en 5 vol. in-12, donné par M. Deſormeaux, & ce qui eſt cauſe que cet ouvrage eſt plus ſage que tout ce que cet écrivain a publié depuis. Du Tertre mourut en 1759, à 44 ans. — Il faut le diſtinguer de Rodolphe du TERTRE, auſſi Jéſuite, né à Alençon en 1677, mort vers 1762, auteur d'une *Réfutation du Syſtême Métaphyſique du P. Malebranche*, 3 vol. in-12, 1715, & des *Entretiens ſur les vérités de la Religion*, 3 vol. in-12, 1743.

TERTULLIEN, (*Quintus Septimus Florens Tertullianus*) prêtre de Carthage, étoit fils d'un centenier dans la milice, ſous le proconſul d'Afrique. La conſtance des martyrs lui ayant ouvert les yeux ſur les illuſions du paganiſme, il ſe fit chrétien, & défendit la foi de J. C. avec beaucoup de courage. Ses vertus & ſa ſcience le firent élever au ſacerdoce. De Carthage il paſſa à Rome. Ce fut dans cette ville qu'il publia, durant la perſécution de l'empereur Sévere, ſon *Apologie pour les Chrétiens*, qui eſt un chef-d'œuvre d'éloquence & d'érudition en ſon genre. Tertullien avoit un génie vif, ardent & fécond. Quoiqu'il parle peu avantageuſement de ſes études, ſes livres prouvent aſſez qu'il avoit étudié toutes ſortes de ſciences. On voit qu'il avoit beaucoup lu S. Juſtin & S. Irenée. Il rendit ſon nom célebre dans toutes les égliſes par ſes ouvrages. Il confondit les hérétiques de ſon ſiecle; il en ramena pluſieurs à la foi; il encouragea par ſes exhortations les Chrétiens à ſouffrir le martyre. Tertullien avoit une ſévérité naturelle, qui le portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus rigoureux. « Il ſembloit, dit un auteur, que l'Evangile ne fût » pas encore aſſez ſévere pour » lui. Ce génie ſi vigoureux & » ſi ferme, ſe laiſſa cependant » ſéduire par les rêveries du fa- » natique Montan; & ce qui eſt » plus déplorable, il ne rougit » pas de devenir diſciple de » deux aventurieres, *Priſcilla* » *& Maximilla*, qui ſe préten- » doient inſpirées, & ſe mê- » loient de prophétiſer : deſ- » tinée aſſez ordinaire aux » hommes dont les vertus ſem- » blent tenir quelque choſe de » la fougue des paſſions, & » qui paroiſſent même en fai- » ſant le bien, s'abandonner » à l'impétuoſité de leur carac- » tere naturel, plutôt que rem- » plir un devoir. De quelque » côté que ſe tournent des » hommes de cette eſpece, ils » vont plus loin que les au- » tres ». Cet homme, à la fois ſi illuſtre & ſi dangereux, mourut ſous le regne d'Antonin-Caracalla, vers l'an 216. On croit qu'à la fin il ſe ſépara des ſectaires; mais on ne voit nulle part qu'il ait condamné leurs erreurs. Les ouvrages de Tertullien ſont de deux genres : ceux qu'il a faits avant ſa chute, & ceux qu'il a enfantés depuis. Les écrits du premier genre ſont : I. Les livres de la *Priere*, du *Baptême*. II. Son *Apologétique* pour la Religion Chrétienne. C'eſt ſon chef-d'œuvre, & peut-être le plus parfait & le plus

précieux ouvrage de l'antiquité chrétienne. III. *Exhortation à la Patience.* IV. L'*Exhortation au Martyre.* V. *Deux Livres à sa Femme.* VI. Celui du *Témoignage de l'Ame.* VII. Les *Traités des Spectacles* & *de l'Idolâtrie.* L'auteur démontre que les spectacles sont une occasion d'idolâtrie, de corruption & de luxure. Il parle d'une femme qui, ayant été au théâtre, en revint possédée du démon. L'exorciste demandant à l'esprit des ténebres, comment il avoit osé attaquer une femme chrétienne; *c'est*, répondit celui-ci, *que je l'ai trouvée dans ma maison.* VIII. L'excellent livre des *Prescriptions contre les Hérétiques.* IX. *Deux Livres contre les Gentils.* X. Un *contre les Juifs.* XI. Un *contre Hermogene*, où il prouve contre cet héréfiarque que la matiere ne peut être éternelle, mais que Dieu l'a produite de rien; vérité que les philosophes même les plus célebres (Platon, Thalès, Philolaüs, Jamblicus, Proclus, & sur-tout Hiéroclès) ont reconnue comme les docteurs chrétiens, quoique d'une maniere moins ferme & moins conséquente. XII. Un Livre *contre les Valentiniens*, où il s'attache à les ridiculiser plutôt qu'à les réfuter. XIII. *De la Pénitence*; c'est un des traités les plus achevés de Tertullien. XIV. *Scorpiace*; écrit pour prémunir les fideles contre le venin des Gnostiques qu'il appelle des *Scorpions.* Ceux du second genre sont: I. Les cinq *Livres contre Marcion.* II. Les *Traités de l'Ame*, *de la Chair de J. C.* III. *Résurrection de la Chair.* IV. Le livre de la *Couronne.* V. L'*Apologie du Manteau philosophique*, c'est-à-dire, de l'habit & du costume des philosophes, que plusieurs n'avoient pas cru devoir abandonner en se faisant chrétiens. VI. Le *Livre à Scapula.* VII. Les *Ecrits contre Praxéas.* VIII. Les *Livres de la pudicité; de la Fuite dans la persécution*; des *Jeûnes contre les Psychiques*; de la *Monogamie*, & de l'*Exhortation à la Chasteté.* Les Peres Latins, qui ont vécu après Tertullien, ont déploré son malheur, & ont admiré son esprit & aimé ses ouvrages. S. Cyprien les lisoit assidument; & lorsqu'il demandoit cet auteur, il avoit coutume de dire: *Donnez-moi le Maitre.* Vincent de Lerins assure « qu'il a été parmi les Latins, ce qu'a été Origene » parmi les Grecs, c'est-à-dire » le premier homme de son » siecle ». Quoique la force de son imagination, qu'il avoit aussi riche que belle, lui ait quelquefois fait associer à d'excellentes raisons des argumens plus oratoires que convaincans, le caractere de ses écrits en général est la solidité. » Ils renferment, dit encore » l'auteur que nous venons de » citer, autant de sentences » que de paroles, & ces pa- » roles sont autant de victoi- » res ». La chute de ce grand homme doit d'autant plus étonner, qu'il témoigne dans son Apologétique, *c. 39*, avoir une extrême frayeur de l'excommunication, qu'il appelle *une anticipation du jugement à venir.* Il fut depuis orgueilleux, attaché à son sens, & il se moqua des censures de l'Eglise. Quelque

beau que fût son génie, il semble dépourvu des premiers principes, quand il veut soutenir ses erreurs; il porte l'enthousiasme presqu'au ridicule; comme lorsque d'après l'autorité des rêveries de Priscille & de Maximille, il dispute sérieusement sur la figure & la couleur d'une ame humaine. Ayant depuis abandonné les Montanistes, il devint le pere d'une nouvelle secte. Ceux qui la composoient, prirent le nom de *Tertullianistes*. Ils eurent une église à Carthage, jusqu'au tems de S. Augustin, qu'ils renoncerent à leurs erreurs. Vassoult a donné, en 1714 & 1715, une Traduction de l'*Apologétique* pour les Chrétiens, avec des notes; l'abbé de Gourcy en a donné une autre en 1780, avec celle des *Prescriptions*. Manessier a aussi mis en françois les livres du *Manteau*, de la *Patience*, & de l'*Exhortation au Martyre*. Jacques Pamele a donné une bonne édition de Tertullien, Anvers, 1579, & Paris, 1635, in-fol. Elle a fait oublier celle que Rigault avoit donné l'année précédente, avec des notes pleines d'erreurs très-graves. Thomas, seigneur du Fossé, a donné les *Vies* de Tertullien & d'Origene, sous le nom du sieur de *la Motte*: c'est un ouvrage estimé.

TESAURO, (Emmanuel) philosophe & historien Piémontois du 16e. siecle. Il mérita par ses talens la confiance de ses maîtres; & ce fut par leur ordre qu'il entreprit l'*Histoire de Piémont*, & ensuite celle de la capitale de cet état. La 1re. parut à Bologne en 1643, in-4°; & celle de Turin, en cette ville, 1679, 2 vol. in-fol. Les études qu'il fit pour ces deux ouvrages, lui fournirent l'occasion de ramasser des matériaux pour une Histoire générale de toute l'Italie. Il la réduisit & en forma un *Abrégé* pour les tems seulement où ce pays fut soumis à des rois barbares. Il fut imprimé à Turin en 1664, in-fol. avec des notes de Valerio Castiglione.

TESCHENMACHER, (Garnier) né dans le duché de Bergues à Elverfeld, fut ministre calviniste à Santen & à Cleves, & mourut à Wesel en 1638. Le principal de ses ouvrages est *Annales des Duchés de Cleves, Juliers, Bergues & pays circonvoisins*, en latin, Arnheim, 1638. in-fol. Chaque partie de ces *Annales* est précédée d'une description géographique de la province dont il fait l'histoire. Juste-Christophe DITHMARE (*voyez ce mot*) en a donné une édition, Francfort & Leipsig, 1721, in-fol. Elle est enrichie d'une carte qui représente le pays tel qu'il étoit au moyen âge, de diplomes, & de notes savantes qui valent quelquefois des dissertations; telle est celle qui regarde l'origine & la succession des ducs de Limbourg, p. 430. Jean-Thomas Brosius attaqua les Annales de Teschenmacher dans un livre qui porte le même titre. Teschenmacher a encore laissé quelques ouvrages de théologie conformes aux préjugés de la religion qu'il suivoit.

TESSÉ, (René Froulai, comte de) d'une famille ancienne, servit de bonne heure & avec distinction. Ayant fait lever le blocus de Pignerol en

1693, il commanda en chef dans le Piémont pendant l'absence du maréchal de Catinat, & devint maréchal lui-même en 1703. Il se rendit l'année d'après en Espagne, où il échoua devant Gibraltar & devant Barcelone. La levée de ce dernier siege fut très-avantageuse aux ennemis; il laissa dans son camp des provisions immenses, & il prit la fuite avec précipitation, abandonnant 1500 blessés à l'humanité du général Anglois, le comte de Peterborough. Plus heureux en 1707, il chassa les Piémontois du Dauphiné. Le dégoût du monde lui inspira, en 1722, le dessein de se retirer aux Camaldules; mais il fut obligé de quitter sa retraite pour se charger des affaires de France en Espagne. De retour en 1725, il rentra dans sa solitude, & y mourut le 10 mai de la même année, avec la réputation d'un négociateur ingénieux & d'un grand-homme de bien. Les sentimens de piété qui animerent ses derniers jours, prouvent que le tumulte des armes & des affaires n'avoient point affoibli sa religion. Il laissa plusieurs enfans.

TESTELIN, (Louis) peintre, né à Paris en 1615, mourut dans la même ville en 1655. Le tableau de la Résurrection de Tabithe par S. Paul, que l'on voit dans l'église de Notre-Dame, fait admirer la fraîcheur & le moëlleux de son coloris, les graces & la noblesse de sa composition, l'expression & la hardiesse de sa touche. Personne n'avoit plus approfondi que ce maître, les principes de la peinture. L'illustre le Brun le consultoit souvent; l'estime & l'amitié qui régnoient entr'eux, font l'éloge de leurs talens & de leur caractere. — Henri TESTELIN, son frere cadet, né en 1616, mort en 1695, se distingua dans la même profession. C'est lui qui a donné les *Conférences de l'Académie, avec les Sentimens des plus habiles Peintres sur la Peinture*; ouvrage qui reçut des applaudissemens.

TESTU, (Jacques) aumônier & prédicateur du roi, reçu à l'académie françoise en 1665, poëte françois, mourut en 1706. Il a mis en vers les plus beaux endroits de l'Ecriture & des Peres, sous le tire de *Stances Chrétiennes*, in-12, 1703. Il a fait aussi diverses autres *Poésies Chrétiennes*, dont le style est assez foible. L'abbé Testu s'étoit d'abord consacré à la chaire; mais la foiblesse de sa santé l'obligea de quitter la prédication. Il avoit ruiné son tempérament dans une retraite qu'il fit avec Rancé le réformateur de la Trappe. Les gens du monde ne l'aimoient pas, sa morale leur paroissoit incommode; ils l'appelloient *Testu, Tais-toi*.

TÉTHYS *ou* TÉTHIS, fille du Ciel & de la Terre, & femme de l'Océan, qui en eut un grand nombre de nymphes, appellées *Océanitides* ou *Océanies*, du nom de leur pere. C'est d'elle que parle Virgile, en flattant César de pouvoir devenir son gendre dès qu'il le voudra, avec la possession des mers:

*Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis.*

TETRICUS, (*Caïus-Pisevuvius*) président d'Aquitaine, d'une famille consulaire, prit la pourpre impériale à Bour-

deaux en 268, & fut reconnu empereur des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Angleterre. La ville d'Autun n'ayant pas tardé à ſe révolter, il la ſoumit après un ſiege mémorable. Tetricus ſe maintint pendant le regne de Claude II, & une partie de celui d'Aurélien; mais les alarmes continuelles où le tenoit l'humeur inquiete & inſolente des ſoldats, l'engagerent à écrire à ce dernier, qu'il lui céderoit les provinces dans leſquelles il régnoit, s'il venoit s'en rendre maître. Aurélien s'avança donc avec une armée juſqu'à Châlons-ſur-Marne. Tétricus, après avoir fait mine de lui réſiſter, ſe rendit, & ſes ſoldats furent obligés de ſe ſoumettre. Quoiqu'Aurélien l'eût fait ſervir d'ornement à ſon triomphe, à ſon retour à Rome il le combla de faveurs, & l'appelloit ſouvent ſon collegue, & quelquefois empereur. Tetricus vécut ſagement dans la tranquillité d'une vie privée. Son regne avoit été d'environ 5 ans. On voit dans la province de Luxembourg, les veſtiges d'un camp fameux qui porte ſon nom. Voyez TITELSBERG dans le *Dict. Géog.* 1793.

TETZEL, (Jean) Religieux Dominicain, & inquiſiteur de la foi, né à Pirna ſur l'Elbe, fut choiſi par les chevaliers Teutoniques pour prêcher les indulgences qu'ils avoient obtenues pour la guerre contre les Moſcovites. Il s'acquitta fort bien de cette commiſſion. Quelque tems après, l'archevêque de Mayence, nommé par le pape Léon X pour faire publier les indulgences, l'an 1517, donna cette commiſſion au P. Tetzel, qui s'aſſocia à cet emploi les Religieux de ſon ordre. Ils exagéroient, dit-on, la vertu des indulgences, en perſuadant au peuple ignorant, » qu'on étoit aſſuré d'aller au » Ciel, auſſi-tôt qu'on auroit » payé l'argent néceſſaire pour » les gagner ». Il ſe peut qu'on exagere auſſi dans les reproches qu'on leur fait; mais on ne peut guere douter qu'il n'y ait eu des abus, tels qu'il s'en gliſſe dans les meilleures choſes. Jean Staupitz, vicaire-général des Auguſtins, fâché de ce que la publication des indulgences n'avoit pas été confiée à ſon ordre, chargea ſes Religieux de prêcher contre le Dominicain. Luther choiſit cette occaſion pour mettre au grand jour les erreurs de Jean Huſs dont il étoit infecté. Il ſoutint des Theſes, auxquelles Tetzel oppoſa d'autres Theſes. Il fit enſuite des Réponſes aux reproches & aux objections de Luther. Charles Miltitz, nonce du pape auprès du duc de Saxe, ayant reproché à Tetzel, qu'*il étoit en partie la cauſe des déſaſtres de l'Allemagne*, ce Religieux en mourut de chagrin, l'an 1519. C'étoit, à quelques inconſidérations près, un homme ſage, ſavant & eſtimable. S'il eſt vrai, comme on n'en peut douter, que Luther n'attendoit que le moment d'éclater & de former ſa ſecte, le reproche du nonce n'étoit pas tout-à-fait exact; Tetzel avoit été plutôt l'occaſion que la cauſe des malheurs de l'Allemagne. Le nonce avoit eſpéré de gagner Luther en maltraitant ſon premier adverſaire, mais il connoiſſoit peu le génie

des sectaires, & ses espérances ne tarderent pas à s'évanouir.

TEUCER, fils de Télamon & d'Hésione, roi de Salamine, & frere d'Ajax, accompagna ce héros au siege de Troie. A son retour, il fut chassé par son pere, pour n'avoir point vengé la mort d'Ajax, dont Ulysse étoit la cause. Ce malheur n'ébranla point sa constance; il passa dans l'isle de Chypre, où il bâtit une nouvelle ville de Salamine. — Il ne faut pas le confondre avec TEUCER, fils de Scamandre, Crétois. Il régna dans la Troade, avec Dardanus son gendre, vers l'an 528 avant J. C. Il donna le nom d'*Ida* à la montagne près de laquelle Troie dans la suite fut bâtie. C'est de son nom que cette ville fut appellée *Teucrie*, & les peuples de la contrée *Teucriens*.

TEVIUS, (Jacques) professeur de belles-lettres à Bourdeaux, puis à Coïmbre en 1547, étoit natif de Prague. C'est sous son rectorat que les Jésuites prirent possession, l'an 1555, de l'université de cette derniere ville. Il étoit poëte, orateur & historien. Ses Discours latins, ses Poésies, & son *Histoire* aussi en latin, *de la conquête de Diu par les Portugais en 1535* (Paris, 1762, in-12), prouvent qu'il avoit lu les bons auteurs de l'antiquité.

TEXEIRA, (Joseph) Dominicain Portugais, né en 1543, étoit prieur du couvent de Santaren en 1578, lorsque le roi Sébastien entreprit en Afrique cette malheureuse expédition où il périt. Le cardinal Henri qui lui succéda, étant mort peu de tems après, Texeira suivit le parti de Don Antoine, que la populace avoit proclamé roi, vint l'an 1581 avec lui en France, & mourut en 1604. On a de lui: I. *De Portugalliæ ortu*, Paris, 1582, in-4°, assez rare. II. Un *Traité de l'Oriflamme*, 1598, in-12. III. *Aventures de Don Sébastien*, in-8°; & d'autres ouvrages plus romanesques qu'historiques.

TEXTOR, (Benoît) médecin du Pont-de-Vaux dans la Bresse, est auteur d'un *Traité sur la Peste*, qu'il fit imprimer à Lyon en 1551, in-8°. On a encore de lui: *De Cancro*, Lyon, 1550; & *Stirpium differentiæ*, Strasbourg, 1552, in-8°.

THADÉE, *voyez* JUDE.

THAÏS, fameuse courtisanne Grecque, corrompit la jeunesse d'Athenes: elle suivit Alexandre dans ses conquêtes, & l'engagea à détruire la ville de Persépolis. Après la mort du conquérant Macédonien, Thaïs se fit tellement aimer de Ptolomée, roi d'Egypte, que ce prince l'épousa. — Il y eut une autre courtisanne de ce nom en Egypte, que S. Paphnuce, anachorete de la Thébaïde, arracha aux charmes séducteurs du monde, & qui fit de ses égaremens une longue & sincere pénitence. On dit que pendant plusieurs années elle ne fit d'autres prieres que celle-ci: *Qui plasmasti me, miserere mei!* » Vous qui m'avez créée, ayez » pitié de moi! »

THALÈS, le premier des Sept Sages de la Grece, naquit à Milet vers l'an 640 avant J. C. Pour profiter des lumieres de ce qu'on regardoit comme d'habiles gens, il fit plusieurs voyages selon la coutume des

anciens. Il s'arrêta long-tems en Egypte, où il étudia sous les prêtres de Memphis. Amasis, alors roi d'Egypte, lui donna, dit-on, des marques publiques de son estime. Mais comme tout cela appartient à l'Histoire des Tems fabuleux, l'on ne peut en parler avec assurance. Thalès retourna dans sa patrie, où il devint un docteur fameux. Des *Sept Sages*, il n'y eut que lui qui fonda une secte de philosophes, appellée *Secte Ionique*. On lui attribue plusieurs sentences; les principales sont: « Il ne faut rien » dire à personne, dont il puisse » se servir pour nous nuire; » & vivre avec ses amis, » comme pouvant être nos » ennemis. — Ce qu'il y a de » plus ancien, c'est *Dieu*, car » il est incréé; de plus beau, » le *Monde*, parce qu'il est » l'ouvrage de Dieu; de plus » grand, le *Lieu*; de plus » prompt, l'*Esprit*; de plus fort, » la *Nécessité* (comme si la né- » cessité étoit un être ou un » agent); de plus sage, le *Tems*. » — La chose la plus difficile » du monde est *de se connoître* » *soi-même*; la plus facile, *de* » *conseiller autrui*; & la plus » douce, l'*accomplissement de* » *ses desirs* (propos d'almanach » & de peau d'âne) ». Il avoit établi, d'après Homere, que l'eau étoit le premier principe de toutes choses. L'un & l'autre avoient emprunté cette doctrine des Egyptiens, qui attribuoient au Nil la production de tous les êtres: Van Helmont & Maillet ont ressuscité cette imagination, d'autant plus creuse & plus fausse, que l'eau est une substance indestructible & incorruptible, qui ne se change en rien & reste toujours elle-même (voyez l'*Examen des Epoques de la Nature*, n°. 97). Thalès mourut l'an 548 avant J. C. S'étant un jour laissé tomber dans une fosse pendant qu'il étoit occupé à contempler les astres (car ces anciens sages ne manquoient jamais de se signaler par quelques traits d'imprudence & d'étourderie), une bonne vieille lui dit: » Hé! comment connoîtrez- » vous ce qui est dans le ciel, » si vous ne voyez pas ce qui » est à vos pieds »? Paroles que Cicéron applique avec beaucoup de vérité à tous les philosophes qui s'épuisent en spéculations sur l'état du ciel, & ne connoissent pas la nature de ce qu'ils touchent des pieds & des mains.

THALLUS, a écrit des *Histoires Syriennes*, dont les anciens ont parlé avec éloge; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, & nous ne les connoissons que par les passages que S. Justin martyr, Tertullien, Minutius Félix, Eusebe, &c., en ont cités. On a remarqué que cet auteur étoit parfaitement d'accord avec Phlégon, en ce qui regarde les ténebres arrivées à la mort de J. C. *Voyez* PHLÉGON.

THAMAR, Cananéenne, épousa Her, fils aîné de Juda, qui mourut subitement, ainsi que son second époux Onan (*voyez ce mot*). Juda, craignant le même sort pour Sela son 3e. fils, différoit toujours de lui laisser épouser la veuve de ses deux freres, quoiqu'il l'eût promis. Ce refus chagrina Thamar; elle se voila le visage, s'habilla

en courtisanne, alla attendre Juda sur le grand chemin, & eut commerce avec lui. Quelque tems après, sa grossesse ayant éclaté, elle fut condamnée à la mort pour avoir manqué de fidélité au mari qu'elle attendoit; mais ayant représenté à Juda les brasselets qu'elle en avoit obtenus pour gage de son amour, ce patriarche étonné & repentant de lui avoir refusé son fils Sela, fit casser l'arrêt de sa condamnation. Elle accoucha ensuite de deux jumeaux, Pharès & Zara. Elle est nommée avec ses deux enfans dans la généalogie du Sauveur, ainsi que trois autres femmes, qui n'étoient pas sans reproche; ce qui prouve d'un côté la sincérité des Evangélistes, & de l'autre les vues miséricordieuses & pleines d'instruction du Sauveur des hommes, qui se réduisant à la condition des pécheurs pour le salut de tous, ne refusa pas d'en descendre. C'est l'observation de S. Jerôme. *Notandum in genealogiâ Salvatoris nullam sanctarum assumi mulierum, sed eas quas Scriptura reprehendit; ut qui propter peccatores venerat, de peccatoribus nascens, omnium peccata deleret: undè & in consequentibus Ruth Moabitis ponitur, & Bethsabee, uxor Uriæ.*

THAMAR, fille de David & de Maacha. Amnon, son frere, conçut une violente passion pour elle, & désespérant de pouvoir la satisfaire, il feignit d'être malade. Sa sœur Thamar vint le voir, & Amnon profita d'un moment où ils se trouverent seuls pour lui faire violence. Ce misérable la chassa ensuite honteusement, l'an 1032 avant J. C. Absalon fit tuer Amnon pendant un grand festin, pour venger l'affront fait à sa sœur. (2. *Reg.* 13).

THAMAS, *voyez* KOULIKAN.

THARACA, roi d'Ethiopie & d'Egypte, vint au secours d'Ezéchias & de la ville de Jérusalem, assiégée par Sennacherib, comme l'on voit au 4e. liv. des Rois, chap. 19. Ce secours néanmoins devint inutile par celui que le Seigneur apporta aux assiégés, d'une maniere prompte & miraculeuse. C'est tout ce qu'on sait de Tharaca: ce que l'*Histoire* profane en raconte, n'est qu'un tissu de fables. Strabon l'appelle *Théracon.*

THARÉ, fils de Nachor, & pere d'Abraham, de Nachor & d'Aram, demeuroit à Ur en Chaldée, & il en sortit avec son fils Abraham pour aller à Haran, ville de Mésopotamie; il mourut âgé de 205 ans. Les chronologistes qui ont trouvé de la difficulté à concilier l'année de la naissance d'Abraham (*Gen. XI. 26*) avec l'âge qu'il avoit lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son pays (*Gen. XII. 4*), n'ont pas distingué les deux missions clairement exprimées dans les Actes des Apôtres (*VII. 4*): voyez le *Rationarium temporum* du P. Petau, *part.* 2, *lib.* 2, *cap.* 2. Cependant quelques auteurs pensent qu'Abraham est né la 130e. année de Tharé, & que, lorsque l'Ecriture-Sainte dit que Tharé engendra ses trois fils à 70 ans (*Gen. XI. 26*), elle marque précisément l'époque où il commença d'avoir des enfans, & qu'Abraham n'est

nommé le premier qu'à raiſon de ſa dignité de patriarche, & de ſon importance dans l'Hiſtoire-Sainte; de même que Sem eſt nommé le premier des trois fils de Noë (*Gen. v. 31*), quoiqu'il conſte d'ailleurs que l'aîné eſt Japhet. L'Ecriture dit que Tharé adoroit des dieux étrangers, lorſqu'il habitoit dans la Chaldée (*Joſue XXIV. 2*). Mais par les inſtances & l'exemple de ſon fils Abraham, il renonça à ſes ſuperſtitions pour adorer le vrai Dieu. Il eſt apparent que la religion de Tharé étoit le Sabaïſme, ou l'adoration des étoiles : culte très-répandu dans cette contrée de l'Aſie. Maimonides en parle fort amplement, & prétend qu'Abraham lui-même fut élevé dans cette doctrine, mais qu'il la combattit par des raiſons auſſi ſimples que péremptoires. Le livre de la Sageſſe parle auſſi de cette ancienne erreur, & regarde ſes partiſans comme plus excuſables que ceux qui adorent les ouvrages des hommes (*Sap. 13*). Les compilateurs de la nouvelle *Hiſtoire univerſelle*, barbouillant à leur ordinaire l'Hiſtoire-Sainte, ont confondu Tharé avec Laban, & attribué à celui-là les idoles de celui-ci. Voyez le *Journ. hiſt. & littér.*, 15 fév. 1781, pag. 260.

THARGELIE, fameuſe Miléſienne, contemporaine de Xercès, à qui elle gagna beaucoup de partiſans dans la Grece, lorſque ce prince voulut en faire la conquête. Courtiſanne à la fois & ſophiſte, elle parcourut pluſieurs pays, où elle ſe fit des amans & des admirateurs, uniſſant une philoſophie factice à un libertinage réel, de beaux mots à des actions odieuſes, & termina ſes courſes en Theſſalie, dont elle épouſa le ſouverain.

THECLE, (Ste.) vierge, & ſelon la plus commune opinion martyre, fut un des beaux ornemens du ſiecle des Apôtres. Nous n'avons point d'*Actes* authentiques de cette Sainte, comme l'a prouvé le P. Stilting (*Acta Sanctorum*, tom. 6, ſept. p. 547). S. Jerôme rapporte d'après Tertullien, qu'un prêtre d'Epheſe nommé *Jean* fut dépoſé pour avoir fabriqué de faux *Actes* de S. Paul & de Ste. Thecle; & le pape Gélaſe condamna un livre qui portoit ce nom. Baſile de Séleucie a publié une *Vie* de cette Sainte dans le 5e. ſiecle; mais Tillemont prouve qu'il a puiſé ſes matériaux dans des ſources peu ſûres. Métaphraſte a auſſi donné une *Vie* de cette Sainte; mais tout ce qu'il en rapporte, eſt bien éloigné d'être authentique. Quoi qu'il en ſoit, les Peres des premiers ſiecles en ont fait une mention très-honorable, & l'on ne doit pas refuſer de croire en général les miracles qu'ils en rapportent. Les principales circonſtances de la vie de cette Sainte ont été recueillies des écrits des ſaints Peres, par Tillemont, tom. 2, p. 60. On connoît les beaux vers de S. Grégoire de Nazianze, traduits ainſi en latin :

*Quis Theclam necis eripuit, flammæque periclo?*
*Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum?*
*Virginitas. O res omni mirabilis ævo!*
*Virginitas fulvos potuit ſopire leones:*

*Dente nec impuro generosos Virginis artus*
*Ausi sunt premere, & rigido discerpere morsu.*

— Il ne faut pas la confondre avec Ste. THECLE qui souffrit le martyre avec Timothée & Agape à Gaze en Palestine, l'an 304.

THEGANUS, corévêque de Treves (*) sous Louis le Débonnaire, écrivit l'*Histoire* de ce prince, auprès duquel il avoit beaucoup de crédit. Pierre Pithon l'a publiée dans le corps des auteurs de l'*Histoire de France*. On la trouve aussi dans la *Bibliotheca* de Lambecius.

THEGLAT-PHALASSAR, roi des Assyriens, succéda à Phul, l'an 747 avant J. C. Achaz, roi des Juifs, se voyant assiégé dans Jérusalem par Razin, roi de Syrie, & Phacée, roi d'Israël, envoya tout l'or & tout l'argent qui se trouva dans le trésor du Temple, à Theglat-Phalassar, pour l'engager à venir à son secours. Le monarque Assyrien marcha aussi-tôt contre Razin, le tua, ruina Damas; mais il n'épargna pas davantage le roi des Juifs. Il ravagea son pays, & l'obligea de lui payer annuellement un tribut considérable. Theglat-Phalassar prit aussi la plupart des villes de Galilée, & emmena en captivité les tribus de Nephtali, de Gad, de Ruben, & la demi-tribu de Manassé. Il mourut à Ninive, l'an 728 avant J. C., après un regne de 20 ans. Salmanasar son fils lui succéda. (4. *Reg.* 16).

THÉÏAS, roi des Goths en Italie, fut élu à la fin de l'an 552, après la défaite & la mort de Baduela. Il eut à combattre le général Narsès, capitaine expérimenté, & fut obligé d'en venir aux mains près du mont Vésuve. Cette journée fut une des plus sanglantes qu'il y ait jamais eu. Théïas se défendit en héros, & tua presque tous ceux qui s'avançoient pour lui ôter la vie. Enfin ayant voulu changer de bouclier, un soldat ennemi saisit ce moment pour le percer de sa javeline & le renversa mort. C'est ainsi que périt Théïas à la fin de l'année 553.

THÉMINES, (Ponce de Lausieres, marquis de) chevalier des ordres du roi, maréchal de France, étoit fils de Jean de Thémines, seigneur de Lausieres, d'une famille noble & ancienne. Il servit avec distinction sous Henri III & Henri IV, auquel il fut toujours fort atta-

(*) On a beaucoup disputé sur la signification de *Corévêque*, & la place que tenoit dans l'Eglise ceux qui étoient revêtus de ce titre. Il paroît certain que c'étoit ce que nous appellons aujourd'hui *Evêque-Suffragant*, non pas suffragant ou dépendant d'un métropolitain, & ayant lui-même son diocese propre, mais suffragant, lieutenant ou coopérateur d'un autre évêque, dont il rempliſſoit les fonctions, sur-tout dans les campagnes & endroits éloignés de la ville épiscopale. Quelques-uns confondent les Corévêques avec les Evêques-Régionaires; mais il paroît que ceux-ci n'étoient attachés à aucun diocese, ni dépendans d'aucun évêque principal, que c'étoient des missionnaires & ouvriers évangéliques, ayant le caractere épiscopal, & la juriſdiction selon l'exigence des lieux & des circonstances.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

ché, & se signala en 1592 au combat de Villemur. Ayant été honoré du bâton de maréchal de France en 1616, au siege de Montauban, par Louis XIII, il prit plusieurs villes aux Protestans, & échoua devant Castres & le Mas d'Azil. En 1626, il eut le gouvernement de Bretagne, & mourut l'année d'après, à 74 ans. Sa postérité masculine finit dans la personne de son petit-fils, mort en 1646.

THÉMIS, fille du Ciel & de la Terre, & mere d'Astrée (*voyez ce mot*). C'est tantôt la mere, tantôt la fille, que les mythologistes regardent comme la déesse de la Justice.

THEMISTIUS, fameux philosophe, étoit originaire de Paphlagonie. Son pere, philosophe lui-même, l'envoya de bonne heure dans un petit pays auprès du Pont-Euxin, où il étudia l'éloquence sous un habile maître. Il y fit de si grands progrès, qu'on lui donna le surnom de *Beau Parleur*. Il alla à Constantinople, où il enseigna la philosophie avec beaucoup d'applaudissement. Constance le fit sénateur de cette ville, & 4 ans après il lui érigea une statue. Themistius se rendit à Rome en 376; mais comme cette ville n'étoit plus que la seconde de l'empire, par une vanité ridicule, mais si ordinaire aux philosophes, il ne voulut point y demeurer, quelques offres qu'on lui fit. Théodose le Grand le fit préfet de Constantinople l'an 384. Il étoit païen, mais sans fanatisme, & il fut lié avec S. Grégoire de Nazianze. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Dès sa jeunesse il composa des Notes sur la *Philosophie de Platon* & *d'Aristote*, & cet ouvrage fut fort goûté. Ce qu'il avoit fait sur Aristote parut à Venise, 1570 & 1587, in-fol.; & Stobée cite un passage de son livre sur l'*Immortalité de l'Ame*. Il nous reste encore de lui *XXXIII Discours* grecs, qui sont pleins de dignité & de force. Il ose remontrer dans un de ces Discours à l'empereur Valens, prince qui étant Arien persécutoit les orthodoxes, qu'il ne falloit pas s'étonner de la diversité des sentimens parmi les Chrétiens, puisqu'elle n'étoit rien en comparaison de cette multitude d'opinions qui régnoient chez les Grecs, c'est-à-dire, chez les Païens: il y avoit un raisonnement plus simple, c'étoit de se tenir, suivant l'expression d'un autre Païen (Ammien Marcellin), à la doctrine de la *grande église*. Dans ses autres Discours, Themistius prodigue moins l'encens aux princes de son tems, que les autres déclamateurs; & il leur donne souvent des leçons de sagesse. Nous avons deux éditions de ses *Discours*; l'une, par le Pere Petau, & l'autre par le Pere Hardouin: celle-ci parut en grec & en latin au Louvre, en 1684, in-fol.

THÉMISTOCLE, célebre général Athénien, eut pour pere Néocle, citoyen d'Athenes, aussi illustre par sa naissance que par ses vertus: son fils ne l'imita point. Son libertinage fut si grand, que son pere le déshérita. Il parvint à faire oublier cette tache, & à se faire nommer général, lorsque Xercès marcha contre Athenes. On arrêta que les Lacédémoniens

iroient défendre le passage des Thermopyles, où ils firent des prodiges de valeur; & que les Athéniens conduiroient la flotte au détroit d'Artemise, au-dessus de l'Eubée. Le courage des Grecs & une tempête furieuse ruinerent une partie de la flotte ennemie; mais il n'y eut aucune action décisive. Cependant une armée de terre de Xercès avoit franchi le passage des Thermopyles, & se répandoit dans la Phocide, mettant tout à feu & à sang. Dans ce désastre affreux, Thémistocle se réconcilia avec Aristide qui fut rappellé avec tous les exilés, & s'étant mis à la tête de l'armée navale, il gagna la bataille de Salamine, qui coûta aux Grecs 40 vaisseaux, & les Perses en perdirent 200. Mais soit que ses concitoyens fussent des ingrats, soit qu'il abusât du crédit que lui donnoient ses victoires, il fut banni par la loi de l'Ostracisme, sur diverses accusations bien ou mal fondées, entr'autres, d'être entré dans la conspiration de Pausanias. Après avoir erré de retraite en retraite, il se réfugia auprès du roi de Perse, qui le combla de biens, & qui voulut lui confier le commandement général de ses armées. L'Athénien, ne voulant ni porter les armes contre sa patrie, ni déplaire à Artaxercès, s'empoisonna, dit-on, l'an 464 avant J. C., à l'âge de 65 ans; Thucidide le fait mourir d'une maladie naturelle. Thémistocle étoit courageux & entreprenant, & en même tems vain, colere & envieux. Cornelius Nepos convient que c'étoit un homme vicieux; mais il ajoute que ses vertus ont compensé ses vices: *Hujus vitia maximis sunt emendata virtutibus.* Maniere de parler fort usitée, mais qui n'en est pas moins fausse & absurde, contraire à la nature & à la pureté de la vertu, qui ne peut exister, comme l'observe Horace, que lorsque le vice a cessé d'être, ou lorsqu'on le combat avec courage (*). Le repos sembloit

(*) *Virtus est vitium fugere & sapientia prima Stultitiâ caruisse.* — On dit souvent que tel homme *a de grands vices & de grandes vertus*: mais dans le fait cela n'est pas exact. Les vertus se tiennent, & ne vont pas les unes sans les autres, & par conséquent ne vont pas avec les vices. Quiconque possede une vertu par principe & d'une maniere réfléchie, possede toutes les autres, au moins dans le desir, dans les efforts & la recherche des moyens de les acquérir. Il peut tomber dans des fautes, mais il les reconnoît, & s'étudie à ne pas les répéter. L'homme vicieux peut faire des actions vertueuses quant à leur objet, mais non pas quant à la source & aux principes dont elles dérivent; il les fait ces actions par intérêt, par goût, par quelque disposition organique, ou par l'impulsion des circonstances, mais non par un amour vrai, pur, constant & raisonné de la vertu. Enfin, puisque la vertu est l'effet de la force, elle ne peut exister avec la disposition du vice qui est la lâcheté. *Il n'y a pas de vertu sans force*, dit le philosophe de Geneve, *& le chemin du vice est la lâcheté.* Long-tems avant lui un autre philosophe avoit dit:

*Virtus recludens immeritis mori*
*Cœlum, negatâ tentat iter viâ.* HOR.

l'inquiéter, & l'ambition qui l'agitoit, donna plus d'une secousse alarmante à sa patrie. Il parut à Francfort en 1629, & à Leipsig en 1710, des *Lettres* in-8°, en grec & en latin, sous le nom de Thémistocle, mais il est certain qu'elles ne sont pas du général Athénien.

THÉOCRITE de Syracuse, ou de l'isle de Cô, florissoit sous Ptolomée-Philadelphe, roi d'Egypte, vers l'an 285 avant J. C. On dit que ce poëte eut l'imprudence d'écrire des satyres contre Hiéron, tyran de Syracuse, & qu'il fut puni de mort par ce prince. Théocrite s'est fait une grande réputation par ses *Idylles*, qui ont servi de modele à Virgile dans ses *Eglogues*. Il a employé le dialecte Dorien, qui est très-propre pour ce genre. Les *Idylles* de ce poëte passent, avec raison, pour une des plus belles images de la nature: l'honneur que Virgile lui a fait de l'imiter, est un grand préjugé en sa faveur; Virgile qui vivoit dans un siecle plus délicat & plus poli, l'a surpassé: mais il reste au poëte Grec l'honneur de l'avoir devancé dans cette carriere, & de lui en avoir frayé le chemin. Fontenelle a jugé trop sévérement les Eglogues de Théocrite; & il ne faut pas en être surpris, puisqu'il n'épargne pas celles de Virgile. Longepierre en a traduit quinze en françois (*voyez son article*). La premiere édition de ce poëte est de Venise, 1495, in fol.

THÉODAS & THEUDAS: ce sont les noms de deux imposteurs qui voulurent chacun se faire passer pour le Messie. L'un fut pris par Saturnin, gouverneur de Syrie sous l'empereur Auguste; & l'autre par Cuspius Fadus, prépose au même gouvernement sous Claude. Il est parlé du premier au chap. 5e. des Actes des Apôtres.

THÉODAT, roi des Goths en Italie, étoit fils d'une sœur du roi Théodoric. La reine Amalasonte ayant perdu son fils Atalaric, mit sur le trône son neveu Théodat en 534, & l'épousa peu de tems après. Théodat fut ingrat; il chassa sa bienfaitrice du palais de Ravenne, sous prétexte d'adultere, & après l'avoir détenu quelque tems en prison, il la fit étrangler dans un bain. L'empereur Justinien, indigné de la mort de cette princesse & de l'ingratitude de son époux, lui déclara la guerre. Bélisaire descendit en Italie, & lui enleva la Dalmatie & la Sicile. Théodat obligea le pape Agapet à se rendre à Constantinople, pour calmer l'empereur; mais Vitigès, son ami & son général, se révolta contre lui, fut proclamé roi, & le fit mourir en 536. C'est ainsi que la Providence se servit d'un ingrat pour en punir un autre.

THÉODEBERT I, roi de Metz, succéda à son pere Thierry l'an 534, & fut placé sur le trône par ses vassaux, malgré l'opposition de ses oncles. Il les aida pourtant dans leur seconde expédition en Bourgogne, & eut part au partage qu'ils firent de ce royaume. Il se joignit à Childebert en 537, contre Clotaire son oncle; mais cette guerre n'eut pas de suite. Théodebert secourut en 538 Vitigès roi des Ostrogoths,

& entra lui même l'année suivante en Italie, d'où il revint chargé de dépouilles; mais la plus grande partie de son armée périt de maladie. L'année suivante, Justinien regagna Théodebert, en lui faisant les mêmes avantages que Vitigès: & ce traité fut pour les Francs un nouveau titre de propriété dans les Gaules. *Depuis ce tems*, dit Procope, *les François furent absolument maîtres de Marseille, colonie des Phociens, & en possession de cette mer* (ce qui prouve qu'il y avoit déjà alors une marine). Il mourut en 548, lorsqu'ayant levé une puissante armée, il alloit attaquer jusques dans Constantinople Justinien avec lequel il s'étoit brouillé. Le premier exploit connu depuis l'établissement des rois de France en deçà du Rhin, est l'expédition de ce prince contre Cochiliac, roi des Danois, qui perdit son armée de terre, tandis que sa flotte qui arriva en même tems, fut mise en déroute par la flotte Françoise. La valeur de Théodebert, sa libéralité, sa prudence & sa clémence lui méritèrent l'éloge de ses contemporains. On voit une monnoie d'or de ce prince où son image est gravée d'un côté, avec le titre de *Dominus noster*, qui n'appartenoit qu'aux empereurs, de l'autre on y voit une Victoire avec les armes de l'empire. Il fit battre cette monnoie pour rabaisser l'orgueil de Justinien qui avoit pris le titre de vainqueur des François. Sa mort arriva à la chasse, par la chute d'une grosse branche d'arbre, qu'un buffle lui fit tomber sur la tête, & qui l'abattit de son cheval. Thibaud son fils lui succéda.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, monta sur le trône en 596, après la mort de son pere Childebert, dont il partagea les états avec son frere Thierry, roi d'Orléans. Il régna d'abord sous la tutelle de Brunehaud, son aïeule; mais les grands d'Austrasie, lassés de la domination de cette princesse, engagerent son petit-fils à l'exiler en 599. Théodebert, qui avoit joint ses forces à celles de son frere, défit successivement Clotaire & les Gascons. Brunehaud, irritée contre lui, excita Thierry à lui faire la guerre. Ce prince le vainquit aux combats de Toul & de Tolbiac, & le fit prisonnier. Théodebert fut envoyé à Châlons-sur-Saône, où la reine Brunehaud lui fit couper les cheveux, & le fit mourir peu après l'an 612.

THÉODELINDE, reine des Lombards, étant restée veuve d'Autharis ou Autharite, vers l'an 592, retint le gouvernement du royaume, & mit la couronne sur la tête d'Agilulphe, duc de Turin, en l'épousant; mais elle lui procura encore un plus grand bien, & à toute la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme pour les faire catholiques. Quelque tems après, les évêques d'Istrie, divisés pour l'affaire des Trois Chapitres, engagerent cette reine dans leur schisme. Saint Grégoire le Grand ayant appris cette nouvelle avec déplaisir, & craignant que celle qui avoit tiré les Lombards de l'erreur par sa persuasion, ne les portât à la division par son exemple, mé-

nagea adroitement l'esprit de cette princesse, pour éluder un coup si fâcheux, & il fit en sorte qu'elle reprit sa premiere union avec l'Eglise. S. Grégoire lui adressa ses Dialogues. La mort de son second époux la laissa encore maîtresse du royaume, qu'elle gouverna pendant dix ans, depuis 616 jusqu'en 626 avec son fils Adawalde. Arioalde les en chassa.

THÉODEMIR, roi Arien des Sueves ou de Galice en Espagne, succéda, ou à Remismond, ou à Théodomont en 558. Il abjura l'arianisme, après avoir vu que son fils Ariamire ou Miron avoit recouvré la santé par l'intercession de S. Martin. Ce prince protégea les Catholiques, & fit tenir un concile à Lugo en 562, & un à Brachara ou Brague, l'an 563, pour confirmer la foi catholique, & mourut vers l'an 570, après un regne de 12 ans. *Voyez* S. MARTIN de Dume.

THEODORA, femme de l'empereur Justinien I, étoit fille d'un homme chargé du soin de nourrir les bêtes pour les spectacles. Sa mere immola sa vertu pour de l'argent; & la jeune Theodora s'abandonna bientôt à tout le monde. Un certain Hécébole de Tyr, gouverneur de la Pentapole, l'entretint pendant quelque tems; mais il s'en dégoûta bientôt, & la chassa de chez lui. Elle alla à Alexandrie, revint à Constantinople, n'ayant pour subsister que ses prostitutions. Justinien en devint passionnément amoureux. Il en fit sa maîtresse, engagea l'empereur Justin à abroger la loi qui défendoit à un sénateur d'épouser une femme débauchée, & l'épousa. Cette femme attachée au parti des Eutychiens fut le fléau du genre-humain, si l'on en croit Procope, qui en fait une peinture affreuse dans ses *Anecdotes*, après l'avoir louée dans son *Histoire*. Elle demeura stérile selon la prédiction de S. Sabas, & mourut vers l'an 565. *Voyez* VIGILE pape.

THEODORA DESPUNA, née dans la Paphlagonie d'un tribun militaire, reçut de la nature une beauté parfaite & un génie supérieur, qui fut perfectionné par une excellente éducation. Euphrosine, belle-mere de l'empereur Théophile, ayant fait assembler les plus belles filles de l'empire pour lui donner une épouse, Theodora eut la préférence sur toutes ses rivales. Elle embellit le trône par sa piété & ses vertus. Devenue veuve en 842, elle prit les rênes de l'empire durant la minorité de son fils Michel, & gouverna pendant 15 ans avec sagesse. Elle rétablit le culte des images & mit fin par-là à l'hérésie des Iconoclastes, que Léon l'Isaurien avoit introduite 120 ans auparavant, & qui n'avoit cessé depuis de déchirer le sein de l'Eglise. Elle renouvella ensuite le traité de paix avec Bogoris, roi des Bulgares, en 844, & lui rendit sa sœur, qui devenue chrétienne dans les fers, porta la foi dans son pays. Ses soins s'étendirent sur toutes les branches de l'administration; elle fit observer les loix & respecter son autorité; mais comme elle gênoit les passions de Michel, ce fils ingrat, indisposé d'ailleurs contre sa mere par de vils courtisans, la fit enfermer

en 857 dans un monastere, où elle acheva saintement ses jours. Les Grecs célebrent sa fête le 11 février. En quittant l'empire, elle laissa dans le trésor public des sommes considérables, qu'elle avoit économisées sans sucer ses sujets.

THEODORA, 3e. fille de Constantin VIII, fut chassée de la cour par son beau-frere Romain Argyre, qu'elle avoit voulu faire descendre du trône pour y placer Prusien son amant. Elle fut enfermée dans un couvent jusqu'à la fin du regne de Michel Calafate, en 1042. Alors on la proclama impératrice avec sa sœur Zoé, qui épousa Constantin Monomaque. Après la mort de ce prince en 1054, Theodora gouverna avec gloire; elle se fit craindre des ennemis de l'empire, qu'elle maintint en paix, choisit des ministres habiles, fit fleurir le commerce & les arts, & diminua les impôts. Une colique l'emporta en 1056, à 76 ans, après avoir régné environ 19 mois. En elle périt la famille de Basile le Macédonien, montée sur le trône en 867. Il y a encore eu plusieurs autres impératrices de ce nom.

THEODORA, dame Romaine, moins célebre par sa beauté & par son esprit, que par sa lubricité & par ses crimes, étoit si puissante à Rome, vers l'an 908, qu'elle occupoit le château St-Ange, & avoit sur l'élection des papes une influence funeste (*voyez* MAROSIE). Scandale affligeant mais passager, qui ne déroge point à l'honneur de la chaire pontificale, & n'offre qu'un léger nuage dans une longue succession de lumieres & de vertus. *Voyez* ALEXANDRE VI, JEAN XII, VIGILE.

THÉODORE I, né à Jérusalem, succéda au pape Jean IV, le 24 novembre 642. Il condamna Pyrrhus & Paul, patriarches de Constantinople, qui étoient Monothélites, & mourut saintement le 13 mai 649. Sa douceur, sa charité & ses vertus laisserent des regrets très-vifs. C'est le premier pape qu'on ait appellé *Souverain-Pontife*, & le dernier que les évêques aient appellé *Frere*; l'éclat du premier siege & l'impression de l'autorité pontificale, devenant plus nécessaires à mesure qu'on s'éloignoit des premiers siecles de l'Eglise, où le dogme & la discipline plus près de leur source, se maintenoient pour ainsi dire par eux-mêmes : d'un autre côté, l'Europe commençant à se partager en divers états, demandoit un centre d'unité assez imposant pour prévaloir sur les divisions nationales. Du reste, le nom n'ajouta rien à son autorité réelle, qu'avant lui les papes avoient exercée avec la même étendue & la même vigueur. *Voy.* INNOCENT, GRÉGOIRE, LÉON, *&c.*

THÉODORE II, pape après Romain en 898, mourut 20 jours après son élection. Il fit reporter solemnellement dans la sépulture des papes, le corps de Formose, qui avoit été jeté dans le Tibre par ordre d'Etienne VI.

THÉODORE DE CANTORBERY, (S.) moine de Tarse en Cilicie, étant à Rome l'an 668, fut envoyé par le pape Vitalien en Angleterre, pour remplir le siege épiscopal de l'église de Cantorbery.

Cantorbery. Il fut le premier archevêque de cette église, qui exerça la primatie sur toute l'église Britannique. On trouve dans Guillaume de Malmesbury, & dans les Conciles d'Angleterre par Wilkins, les Lettres du pape Vitalien, qui lui conferent ce pouvoir. Il rétablit dans ce royaume la foi & la discipline ecclésiastique. Ce qui nous reste de son *Pénitenciel* & de ses autres ouvrages, a été recueilli par Jacques Petit, & imprimé à Paris en 1677, en 2 vol. in-4°, avec de savantes notes. Dom Luc d'Achery a publié (*tom. 9, Spicileg.*) 120 articles de ce *Pénitenciel*. On le trouve aussi dans le tome 6e. des Conciles du P. Labbe. L'édition qu'en a donné Jacques Petit, renferme un grand nombre d'interpolations, des canons tirés d'autres Pénitenciels d'Occident, & dans lesquels Théodore lui-même est cité : on y voit aussi des décisions qui ont été ajoutées à l'ouvrage de Théodore, d'après les Décrétales des Grecs modernes qui doivent avoir peu de poids, & qui sont contradictoires aux canons des conciles qu'il a tenus en Angleterre. Théodore mourut en 690, à 88 ans, après avoir fondé des écoles pour instruire ses ouailles.

THÉODORE DE MOPSUESTE, embrassa la vie monastique; mais il rentra dans le monde pour se marier. S. Chrysostome qui l'aimoit tendrement, lui adressa deux *Exhortations* (elles se trouvent dans le premier vol. de ses Œuvres, édition des Bénédictins) pour le ramener à son devoir, & il eut la consolation d'y réussir. Théodore fut élevé sur le siege de Mopsueste, ville de Cilicie, en 381, ne tarda pas à donner dans l'erreur. Il mourut l'an 428. On peut le regarder comme le premier auteur de l'hérésie qui distingua deux personnes en J. C. Quand on étudie ses ouvrages, on voit qu'il avoit dans l'esprit le principe qu'ont eu depuis les Sociniens, « qu'il » faut déférer tout au tribunal » de la raison, & n'admettre » que ce qu'elle approuve ». Principe qui détruit par la base l'édifice de la foi, & a produit toutes les sectes qui ont désolé l'Église. Théodore avoit écrit contre Saint Jerôme, pour défendre l'hérésie de Pélage. Le fameux Julien d'Eclane, un des sectateurs de cet hérésiarque, ayant été chassé de son siege, se réfugia chez lui, & augmenta le nombre de ses disciples. Théodore cacha long-tems sa doctrine; mais lorsque le Nestorianisme éclata, elle étoit déjà répandue dans bien des esprits. Les Nestoriens se servirent, en 531, après la tenue du concile d'Ephese, des ouvrages de cet hérétique pour appuyer leurs erreurs. Dans le 5e. concile général, tenu en 553, la personne & les ouvrages de Théodore de Mopsueste furent anathématisés; mais on jugea plus favorablement d'Ibas & de Théodoret, dont les personnes furent épargnées, quoique quelques-uns de leurs écrits ne parussent pas exempts des erreurs que Théodore avoit défendues (*voy.* IBAS, VIGILE & PÉLAGE papes). Ses principaux ouvrages sont : 1. Un *Commentaire sur les Psaumes*, dans la *Chaine*

du Pere Corder (*voy.* Louis, duc d'Orléans). II. Un *Commentaire*, en manuscrit, sur les *XII Petits Prophetes*. Ce Commentaire prouve que l'auteur étoit un déiste. III. Plusieurs Fragmens dans la *Bibliotheque* de Photius. On trouve sa Confession de Foi dans les Dissertations du P. Garnier sur Marius Mercator.

THÉODORE-STUDITE, (S.) fut ainsi nommé, parce qu'il fut abbé du monastere de Stude, fondé par Studius, consul Romain, dans un des fauxbourgs de Constantinople. Il vit le jour en 559, & embrassa la vie monastique à l'âge de 22 ans. La liberté avec laquelle il blâma l'empereur Constantin, fils de Léon IV, qui avoit répudié l'impératrice Marie, pour épouser Théodore; & le refus qu'il fit, sous Léon l'Arménien, Michel le Begue & les autres empereurs Iconoclastes, d'anathématiser les images, lui attirerent de violentes persécutions. Il répondit à Léon l'Arménien, qui le pressoit d'embrasser ses erreurs: « Vous êtes » chargé de l'état & de l'armée; prenez-en soin, & » laissez les affaires de l'Eglise » aux pasteurs & aux théologiens ». C'étoit malheureusement la manie des empereurs Grecs du moyen âge, de se mêler toujours des affaires de l'Eglise pour les brouiller, & en faire le jouet de leur caprice: exemple trop imité par quelques princes de ce siecle. « Rien » de plus funeste à un état, » & rien en même tems de plus » absurde, dit le comte d'Albon, que d'enlever les droits » à tous, pour en composer les » droits d'un seul ». A la mort de Léon, Théodore obtint sa liberté, après 7 ans d'exil. Cet abbé plein de zele finit sa carriere dans l'isle de Chalcide, petite isle de la Propontide, vis-à-vis de Constantinople, le 11 novembre 826, à 67 ans. Il nous reste de lui: I. Deux *Testamens*; le second a été traduit par le P. Sirmond & se trouve parmi ses Œuvres. II. Les *Stelitentiques* contre les Iconoclastes. III. Deux livres de *Lettres*. IV. 123 *Epigrammes* en vers iambes. V. Un *Discours sur l'Adoration de la Croix*, publié par Gretser. VI. Les grandes & petites *Catecheses*; ce sont des instructions qu'il faisoit à ses moines. Baronius lui attribue huit *Odes* sur les saintes images; mais elles sont d'un écrivain postérieur. Livineius a publié une Version de la plus grande partie des ouvrages de S. Théodore, Anvers, 1602; mais elle n'est pas estimée. Personne n'a écrit avec plus de solidité sur la question des images que ce Saint: son style est clair, concis & élégant. Ceux qui desirent de connoître la discipline & les mœurs de l'église Grecque dans les 8e. & 9e. siecles, liront ces ouvrages avec plaisir. La *Vie* authentique de S. Théodore par un anonyme, a été publiée avec une partie de ses Œuvres, Paris, 1696, Venise, 1728; mais l'éditeur l'attribue mal-à-propos à Michel, moine.

THÉODORE, *le Lecteur*, ainsi appellé, parce qu'il étoit lecteur de la grande église de Constantinople, avoit composé une *Histoire de l'Eglise* depuis la 20e. année du regne de Constantin le Grand, jusqu'à la mort

de ce prince. Cet ouvrage étoit divisé en 2 livres. Il l'avoit tiré des Histoires de Socrate, de Sozomene & de Théodoret. Il est en manuscrit dans quelques bibliotheques, & n'a pas encore été imprimé. Théodore avoit encore composé une autre *Histoire Ecclésiastique*, depuis la fin du regne de Théodore le Jeune, jusqu'au commencement du regne de Justin. Nous n'avons que des extraits de cet ouvrage. Henri de Valois nous a donné tout ce qu'il a pu ramasser de Théodore, dans *Suidas*, *Théophane* & *Jean Damascene*.

THÉODORE, élevé sur le siege de Pharan vers l'an 626, fut le premier auteur du Monothélisme. Ses écrits furent condamnés au concile de Latran, l'an 649, & cette sentence fut confirmée par le 6e. concile général, l'an 680.

THÉODORE, *voyez* BRY, LASCARIS, GAZA, BALSAMON.

THÉODORET, (S.) prêtre d'Antioche, se signala par son zele & son courage, confondit les blasphêmes du comte Julien, & fut cruellement mis à mort par ordre de ce tyran, oncle de Julien l'*Apostat*, l'an 362.

THÉODORET, né à Antioche vers l'an 393, fut élevé dans la connoissance des langues. Il se retira, étant encore fort jeune, dans un monastere voisin d'Apamée, où il fut formé à la vertu, élevé au sacerdoce, & malgré lui à l'évêché de Cyr dans la Palestine, vers 423. Il fit paroître dans sa maison, à sa table, dans ses habits & dans ses meubles, beaucoup de modestie; mais il étoit magnifique à l'égard de la ville de Cyr. Il y fit bâtir deux grands ponts, des bains publics, des fontaines & des aqueducs, sans perdre de vue le soulagement des pauvres & la splendeur des églises. Il travailla avec tant de zele & de succès dans son diocèse, composé de 800 paroisses, dont un grand nombre étoient infectées de diverses hérésies, qu'il eut le bonheur de rendre orthodoxes tous ses diocésains. Son zele ne se borna point à son église; il alla prêcher à Antioche & dans les villes voisines, où il fit admirer son éloquence & son savoir, & où il convertit des milliers d'hérétiques & de pécheurs. La gloire de ce grand homme fut néanmoins obscurcie, pendant quelque tems, par l'attachement qu'il eut pour Jean d'Antioche & pour Nestorius, en faveur duquel il écrivit contre les XII Anathêmes de S. Cyrille d'Alexandrie; mais il effaça cette tache, en se réconciliant avec ce prélat & en anathématisant l'hérésiarque. Le malheur qu'il avoit eu de le favoriser, étoit bien excusable: séduit par l'extérieur mortifié des Nestoriens, il s'aveugloit sur le fond de leur doctrine, jusqu'à croire que le concile d'Epheſe & S. Cyrille enseignoient l'unité de nature en J. C., mais dès qu'il eut ouvert les yeux, il s'éleva avec force contre ces hypocrites. Il combattit les Eutychiens, résista aux menaces de l'empereur Théodose II, & se vit tranquillement déposer dans le faux synode d'Epheſe. Sa vertu triompha en 451, dans le concile général de Chalcédoine, où ses lumieres & sa sageſſe

brillerent également. Il fut rétabli sur son siege, & il termina saintement sa carriere quelques années après ; il la finit comme il l'avoit commencée, dans la paix & dans la communion de l'Eglise vers l'an 458. Ses écrits sont en très-grand nombre. I. Une *Histoire Ecclésiastique*, qui renferme des choses importantes, qu'on ne trouve pas ailleurs, & plusieurs pieces originales. Elle commence où Eusebe a fini la sienne, c'est-à-dire, à l'an 324 de J. C., & finit à l'an 429. Les savans y remarquent des fautes de chronologie. II. Un *Commentaire*, par demandes & par réponses, sur les 8 premiers livres de la *Bible*. III. Un *Commentaire* sur tous les *Psaumes*. IV. L'*Explication du Cantique des Cantiques*. V. Des *Commentaires* sur *Jérémie*, sur *Ezéchiel*, sur *Daniel*, sur les *XII Petits Prophetes* & sur les *Epîtres* de S. Paul. Ce ne sont que des compilations, mais elles sont faites avec choix. L'auteur se compare aux femmes des Juifs, qui n'ayant point d'or ni de pierreries à donner à Dieu pour la construction du Tabernacle, ramassoient les poils, les laines & les lins que les autres avoient donnés, les filoient & les unissoient ensemble. VI. *Cinq Livres des Fables des Hérétiques*. C'est une histoire des anciennes héresies. Il s'éleve fortement dans le quatrieme livre, contre Nestorius dont il avoit pris d'abord le parti avec chaleur. VII. *Dix Sermons sur la Providence*. C'est un des meilleurs ouvrages de l'antiquité sur cette matiere. VIII. *Douze Discours sur la guérison des fausses opinions des Païens*. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des Païens, sur l'impiété de leurs philosophes & sur les vices par lesquels ils décréditoient leur doctrine. IX. *Histoire Religieuse ou Philotée*. C'est la vie de 30 solitaires qui vivoient de son tems. X. 147 *Lettres* recueillies dans l'édition du P. Sirmond. XI. *Eraniste ou Polymorphe*. Ce sont trois dialogues contre les Eutychiens. XII. Des fragmens du *Pentalogue*, dans lequel il ne garda pas les regles de la modération envers S. Cyrille. On trouve dans ces écrits du choix dans les pensées, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance & de la netteté dans le style, de la suite & de la force dans les raisonnemens : le seul reproche que Photius lui fait, c'est d'employer souvent des métaphores trop hardies. La meilleure édition de ses Œuvres, est celle du P. Sirmond en grec & en latin, 1642 ; 4 vol. in-fol., auxquels le P. Garnier, Jésuite, a ajouté un 5e. en 1684, qui contient divers autres Traités aussi de Théodoret, avec de longues Dissertations sur le Nestorianisme. Le P. Garnier s'y déclare fortement contre Théodoret; mais le P. Sirmond prend la défense de l'évêque de Cyr, de même que Tillemont, tom. 15, pag. 253, le P. Alexandre, le P. Graveson, &c. Le 5e. concile général, en condamnant ses ouvrages contre S. Cyrille, ne toucha point à sa personne, reconnue pour orthodoxe par le concile de Chalcédoine, les papes S. Léon & S. Grégoire. *Voyez* IBAS & VIGILE.

THÉODORIC, roi des Goths, tué dans la bataille qu'il gagna avec Aëtius contre Attila. Son fils Thorismond lui succéda. On assure que le jeune prince, animé du desir de venger son pere, auroit détruit l'armée des Huns, si Aëtius ne l'en eût empêché. *Voyez* ATTILA.

THÉODORIC, *1er.* roi des Goths en Italie, fils naturel de Théodomir, *2e.* roi des Ostrogoths, fut donné en ôtage, l'an 461, par Wélamir, frere & prédécesseur de Théodomir, à l'empereur Léon I. Il rendit de grands services à l'empereur Zénon, chassé de son trône par Basilisque. Ce prince lui fit élever une statue équestre vis-à-vis du palais impérial, & l'honora du consulat en 484. Il l'envoya ensuite en Italie contre Odoacre, qu'il battit plusieurs fois, & avec lequel il fit la paix en 493. Quelque tems après, ayant fait mourir ce prince sous divers prétextes, il se vit maître de toute l'Italie. Pour s'affermir dans ses nouveaux états, il épousa une sœur de Clovis, roi de France, contracta d'autres puissantes alliances, & fit la paix avec l'empereur Anastase, & avec les Vandales d'Afrique. Théodoric, tranquille après de violentes secousses, ne pensa plus qu'à policer son royaume. Son conseil étoit composé de tout ce qu'il y avoit d'hommes habiles & vertueux, tels qu'un Cassiodore, un Boëce, un Ennode, &c. Et tandis que la barbarie avilissoit les François, les Visigoths & les autres peuples qui partageoient entr'eux les dépouilles de l'empire Romain, la cour de Théodoric étoit le centre de la politesse. Les lettres étoient cultivées en Italie, & l'on y voyoit briller quelques rayons de cet âge d'or, qui a rendu le siecle d'Auguste si mémorable. On ne s'y appercevoit presque pas qu'on étoit tombé sous la domination des Barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, sa fille, reçut une très-bonne éducation. Quoique ce prince fût Arien il protégea les Catholiques. Il ne vouloit pas même qu'ils se fissent Ariens pour lui plaire, & fit couper la tête à un de ses officiers favoris, parce qu'il avoit embrassé l'Arianisme, en lui disant ces paroles remarquables: « Si » tu n'as pas gardé la foi à » Dieu, comment pourras-tu » me la garder à moi qui ne » suis qu'un homme »? Sa droiture le fit choisir par les orthodoxes pour juge dans une cause purement ecclésiastique. Après la mort du pape Anastase, en 498, Laurent & Symmaque se disputerent le trône pontifical; on s'en remit à la décision de Théodoric, qui jugea en faveur de Symmaque. Rome lui fut redevable de plusieurs édifices, & de la réparation de ses murailles. Il embellit Pavie & Ravenne. Il ajouta 150 loix nouvelles aux anciennes. Il régla l'asyle des Lieux-Saints, & la succession des clercs qui meurent sans tester. Enfin il fut pendant 37 ans le pere des Italiens & des Goths; bienfaiteur impartial des uns & des autres, & également cher aux deux nations. Il fit fleurir le commerce dans ses états. La police s'y faisoit avec tant d'exactitude, qu'à la campagne on pouvoit garder son or comme dans les

villes où il y a le plus d'ordre. Il protégea & cultiva les lettres. Les états qu'il s'étoit formés, étoient très-vastes. Sa domination s'étendoit sur l'Italie, la Sicile, la Dalmatie, la Norique, la Pannonie, les deux Rhéties, la Provence, le Languedoc, & une partie de l'Espagne. Sa gloire ne se soutint pas jusqu'à la fin. L'âge, les infirmités le rendirent jaloux, avare, inquiet, soupçonneux. Les adulateurs profiterent de ces dispositions, pour perdre les deux plus respectables sujets qu'il y eût dans la république, Symmaque sénateur, & Boëce gendre de Symmaque. Ils périrent tous les deux par le dernier supplice. Le saint pape Jean fut jeté dans un cachot à Ravenne, où il mourut. Théodoric devenu tyran dans toute la rigueur du terme, ne survécut pas long-tems à ces cruautés. Un jour qu'on lui servit à table une tête de poisson, il s'imagina que c'étoit celle de Symmaque qui le menaçoit; & se levant saisi de frayeur, il se mit au lit, & rendit l'ame le 30 août de l'an 526, déchiré par des remords que personne ne put calmer. Bélisaire, ayant chassé les Goths d'Italie, fit abattre toutes les statues de Théodoric. On épargna son tombeau qui étoit à Ravenne; il subsiste encore aujourd'hui, & fait par sa beauté l'admiration des voyageurs.

THÉODORIC, *voyez* THIERRY, roi de Bourgogne & d'Austrasie.

THÉODOSE LE GRAND, (*Flavius Theodosius Magnus*) empereur, étoit né à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Son pere étoit le fameux comte Théodose, qui avoit fait de si grands exploits sous Valentinien I, & qui fut décapité à Carthage en 373, par ordre de Valens prince crédule & barbare, auquel un magicien avoit dit que le nom de son successeur commençoit par *Théod*. Ce grand-homme avoit illustré le nom de *Théodose*. Son fils se retira dans sa patrie pour pleurer son pere; mais Gratien, connoissant son mérite, l'appella à la cour & l'associa à l'empire en 379. Il lui donna en partage la Thrace, & toutes les provinces que Valentinien avoit possédées dans l'Orient. Peu de jours après son élection, Théodose marcha vers la Thrace, & ayant formé un corps de troupes, il tomba sur le camp des Goths, leur enleva leurs femmes & leurs enfans, avec 4000 chariots qui servoient pour les conduire. Les barbares furent effrayés par cette défaite. Les Alains & d'autres Goths qui ravageoient les provinces voisines, lui envoyerent faire des propositions de paix, & accepterent toutes les conditions qu'il leur imposa. L'année d'après (en 380) Théodose, malade à Thessalonique, se fit baptiser par Ascole, évêque de cette ville. Pour consacrer son entrée dans le Christianisme, il proscrivit l'Arianisme, & voulut qu'on adorât dans tout son empire le Pere, le Fils & le St.-Esprit, comme un seul Dieu en trois personnes. A cette loi contre l'erreur, il en joignit d'autres pour le maintien de la police. L'une défendoit aux juges de connoître d'aucune action ci-

minelle durant les 40 jours du carême, ce tems étant consacré chez les Chrétiens à des sentimens & des œuvres peu assortis à la sévérité des loix pénales, & à l'appareil de leur exécution. Une autre ordonnoit des peines contre les femmes qui contractoient de secondes noces pendant le deuil de leur premier mari, qui étoit de 10 mois : non-seulement pour maintenir les égards dus à l'union conjugale, mais encore pour réprimer les crimes que produit souvent le desir d'un nouveau mariage. Par une autre loi, il ordonna qu'on délivrât à Pâques tous les prisonniers dont le délit étoit susceptible de grace. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts !* Il couronna tous ces réglemens salutaires, par des édits séveres contre les délateurs convaincus de mensonge. « Quand on compare, » dit un jurisconsulte, les loix » de Solon, de Lycurgue, de » tous les législateurs si vantés » de la Grece, avec celles de » Théodose, on croit entendre » des enfans bégayer quelques » sottises, en attendant qu'un » homme fait vienne leur ap» prendre à parler & à dire » des choses raisonnables ». Athalaric, roi des Goths, se réfugia vers ce tems-là auprès de Théodose, qui le traita en roi, & lui fit après sa mort des funérailles magnifiques. Cette générosité n'empêcha pas que plusieurs barbares ne fissent des irruptions dans la Thrace. Théodose marche contre eux, leur livre bataille au mois d'août 381, les défait & les force à repasser le Danube. Son nom pénétra dans les pays étrangers. Sapor III, roi de Perse, lui envoya des ambassadeurs, pour lui demander à faire alliance ensemble. Ces deux princes firent un traité de paix qui dura long-tems. L'an 385 fut remarquable par une conjuration formée contre lui. Il défendit de citer en justice ceux qui, sans en être complices, en avoient été instruits & ne l'avoient pas découverte. Il laissa condamner les conjurés, & leur envoya leur grace lorsqu'on les conduisoit au supplice. Ils furent redevables de la vie à Ste. Flaccille, sa femme. La clémence de Théodose se démentit dans une autre occasion. Il y eut, en 390, une sédition à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Botheric, gouverneur de l'Illyrie, avoit fait mettre en prison un cocher accusé du crime infâme de pédérastie. Lorsqu'on donna dans cette ville des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose, le peuple demanda qu'on mit ce cocher en liberté ; & sur le refus du gouverneur on prit les armes, & l'on tua plusieurs officiers de la garnison. Botheric vint en personne pour appaiser ce tumulte, mais il fut lui-même massacré. Théodose, persuadé qu'un peuple qui se révoltoit en faveur d'un crime infâme & contre nature, étoit foncièrement corrompu, fit passer tous les habitans au fil de l'épée. On peut voir dans l'article de S. Ambroise, comment cet illustre prélat lui fit expier cette faute, & avec quelle docilité Théodose se

soumit à la pénitence que son pasteur lui imposa : exemple bien propre à confondre les princes qui, n'ayant ni sa puissance ni ses précieuses qualités, s'élevent avec la morgue du pouvoir armé contre les leçons saintes des pasteurs. Cependant Maxime, qui avoit tué Gratien & qui s'étoit fait déclarer empereur, pressoit le jeune Valentinien. Théodose fit la guerre à ce tyran, le défit en deux batailles, dans la Hongrie & en Italie; & l'ayant poursuivi jusqu'à Aquilée, il contraignit les soldats de le lui remettre. On l'amena dans le camp de Théodose, qui vouloit lui pardonner; mais les soldats le jugeant indigne de sa clémence, le tuerent hors de sa tente & lui couperent la tête. C'est ainsi que finit cette guerre, deux ans avant la cruelle scene de Thessalonique; & que Théodose, ayant pacifié l'Occident pour Valentinien, assura la possession de l'Orient pour lui & pour ses enfans. L'année suivante 389, il vint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe, & y fit abattre les restes de l'idolâtrie. De retour à Constantinople il défit une troupe de barbares qui pilloient la Macédoine & la Thrace. Arbogaste, Gaulois d'origine, dépouilla l'empereur Valentinien de son autorité, & lui donna la mort. Pour éviter la peine due à son crime, il choisit Eugene, homme de la lie du peuple, qui avoit enseigné la grammaire, & le fit déclarer empereur à condition qu'il permettroit l'idolâtrie. Théodose se prépara à lui faire la guerre, & après avoir été battu, il défit l'usurpateur le 6 septembre, à Aquilée, l'an 394. Eugene eut la tête tranchée, & Arbogaste se tua lui-même. On faisoit de grands préparatifs à Constantinople pour recevoir Théodose en triomphe. Il tomba malade à Milan, & il y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395. Il étoit âgé de 50 ans, & en avoit régné 16. Son corps fut porté à Constantinople, où Arcadius son fils le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Théodose doit être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima par de violens efforts. La colere & la vengeance furent ses premiers mouvemens; mais la réflexion le ramenoit à la douceur. On connoit cette loi si digne d'un prince chrétien, portée en 393, au sujet de ceux qui attaquent la réputation de leur monarque: » Si quelqu'un, dit-il, s'échappe » jusqu'à diffamer notre nom, » notre gouvernement & notre » conduite, nous ne voulons » point qu'il soit sujet à la peine » ordinaire portée par les loix, » ou que nos officiers lui fassent souffrir aucun traitement » rigoureux. Car si c'est par légereté qu'il ait mal parlé de » nous, il faut le mépriser; si » c'est par une aveugle folie, » il est digne de compassion; » & si c'est par malice, il faut » lui pardonner ». Aurelius-Victor en le comparant à Trajan, l'idole & la merveille des Romains, remarque qu'il en eut toutes les bonnes qualités, sans en avoir les défauts; qu'il étoit comme lui grand & bien fait, les mêmes traits de visage, le même air de majesté, les

yeux tout à la fois doux & vifs; l'humeur gaie, l'esprit affable & populaire, plein de bonté pour tout le monde & accueillant particuliérement les savans, pourvu qu'ils ne fussent point satyriques; enfin d'une valeur invincible, d'une ardeur infatigable & d'une vigilance à l'abri de toute surprise. Mais il eut en aversion les vices de Trajan, poursuit le même auteur, spécialement l'amour du vin, & des choses honteuses. Il porta la pudeur jusqu'à exclure des festins, par une loi formelle, les personnes immodestes, ou seulement trop parées. Il étendit la tempérance jusqu'aux passions subtiles de l'esprit, telle que la vaine gloire & l'ambition; ne faisant la guerre, tout habile qu'il y étoit, que quand il s'y trouvoit forcé; blâmant en toute rencontre Sylla, Marius, & tous ces génies audacieux, auxquels il vouloit s'imposer une sorte de nécessité de ne jamais ressembler. Tel Théodose avoit été à l'égard de ses amis dans l'état de simple particulier; tel il fut envers tout le monde, après être monté sur le trône. Sa regle étoit « d'en agir » avec ses sujets, comme il » avoit autrefois souhaité d'être » traité lui-même par l'empe- » reur ». Il n'avoit rien de la fierté qu'inspire le sceptre. Jamais le peuple ne fut moins chargé d'impôts que sous son regne. Il appelloit une heure perdue, celle où il n'avoit pu faire du bien, & ce n'étoit pas dans sa bouche le langage de l'ostentation & de la vanité. Les libéralités qu'il fit aux habitans de Constantinople, y attirerent un si grand nombre de citoyens, qu'on délibéra sur la fin de son regne, si l'on ne feroit point une seconde enceinte, quoique dix ans auparavant les maisons n'occupassent qu'une très-petite partie de la ville, le reste n'étant que des jardins ou des terres labourables. C'est le dernier prince qui ait possédé l'empire Romain en entier. Il laissa deux fils, Arcadius & Honorius. Arcadius fut empereur d'Orient, & Honorius d'Occident. Nous avons son *Histoire* très-bien écrite par Fléchier, Paris, 1681 & 1749, in-8°. Voyez aussi son Panégyrique par S. Paulin & son Oraison funebre par S. Ambroise.

THÉODOSE II, *le Jeune*, petit-fils du précédent, né le 11 avril 401, succéda à Arcadius son pere le 1*er.* mai 408. Ste. Pulcherie, sa sœur, gouverna sous son nom. C'est elle qui lui fit épouser Athénaïs, fille du philosophe Léonce, laquelle reçut au baptême le nom d'Eudoxie (*voyez* EUDOXIE Ælia). Théodose, placé sur le trône, ne prit presqu'aucune part aux événemens de son regne. Les Perses armerent contre lui en 421; il leva des troupes pour s'opposer à leurs conquêtes. Les deux armées qui se cherchoient l'une & l'autre, furent toutes les deux saisies de crainte lorsqu'elles s'approcherent, & fuirent chacune de leur côté. Les Perses se précipiterent dans l'Euphrate, où il en périt près de cent mille. Les Romains abandonnerent le siege de Nisibe, brûlerent leurs machines & rentrerent dans les terres de l'empire. Il envoya ensuite une armée en Afrique contre Genseric, roi des Vandales, qui

fut encore plus malheureuse. Il fut obligé de la rappeller pour l'opposer aux Huns qui ravageoient la Thrace sous la conduite d'Attila. Ses troupes n'ayant pu arrêter les courses de ces barbares, ce ne fut qu'à force d'argent qu'il les fit retirer. Théodose II se rendit méprisable par la confiance qu'il donna à ses eunuques. Sa foiblesse alloit jusqu'à signer ce qu'on lui présentoit, sans prendre même la peine de le lire. La vertueuse Pulcherie, sa sœur, l'avoit corrigé de plusieurs défauts; elle le corrigea encore de celui-là. Un jour elle lui présenta un acte à signer, par lequel « il abandonnoit l'im» pératrice, sa femme, pour » être esclave ». Il le signa sans le lire, & lorsque Pulcherie lui eut fait connoître ce que c'étoit, il en eut une telle confusion, qu'il ne retomba jamais dans la même faute. Ce prince, particulier estimable, mais monarque méprisé, avoit d'abord favorisé les Nestoriens & les Eutychiens; mais il les condamna sur la fin de sa vie. Il mourut le 28 juillet 450, à 49 ans, ne laissant que *Licinia Eudoxia*, femme de Valentinien III. C'est lui qui publia, le 15 janvier 438, le Code dit *Théodosien* de son nom, imprimé à Lyon en 1665, 6 tomes in-fol.; c'est un recueil des loix choisies entre celles que les empereurs légitimes avoient faites. Après la mort de ce prince, Pulcherie fit élire Marcien.

THÉODOSE III, surnommé l'*Adramitain*, fut mis malgré lui sur le trône d'Orient l'an 716. Il étoit receveur des impôts de la ville d'Adramite en Natolie, sa patrie, lorsque l'armée d'Anastase II s'étant révoltée, le proclama empereur. Il fut couronné par le patriarche de Constantinople; mais n'ayant ni assez de fermeté, ni assez de génie pour tenir le sceptre impérial dans des tems difficiles, il le céda à Léon l'Isaurien, vers le mois de mars 717, & se retira dans un monastere d'Epheſe. Il y mourut saintement. Son caractere modéré, & la noblesse de ses sentimens, le rendoient un particulier estimable; & quoiqu'il n'eût pas les qualités nécessaires au gouvernement d'un grand empire, il eût été à souhaiter qu'il eût régné plutôt que le fanatique & cruel Léon.

THÉODOTE, *le Valentinien*, n'est connu que par ses *Eglogues*, que le P. Combefis nous a données sur un manuscrit dans la *Bibliotheque des Peres*. Ces Eglogues ne contiennent qu'une application de l'Ecriture au système de Valentin. Théodote prétend y prouver les différens points de la doctrine de Valentin par quelques passages de l'Ecriture. Cet ouvrage a été commenté par le P. Combefis, & se trouve aussi dans la *Bibliotheque Grecque* de Fabricius.

THÉODOTE DE BIZANCE, surnommé *le Corroyeur*, du nom de sa profession. Pendant la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurele, Théodote fut arrêté avec beaucoup de Chrétiens qui confesserent J. C., & remporterent la couronne du martyre. Ce misérable renonça à son Dieu; les fideles lui firent tous les reproches que méri-

toit son crime, & pour s'excuser, il voulut prouver que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme. Sa doctrine souleva tout le monde, & Théodote fut excommunié par le pape Victor; il trouva cependant des disciples qu'on nomma *Théodotiens*. Ils prétendoient que la doctrine de leur maitre avoit été enseignée par les Apôtres, jusqu'au pontificat de Zéphirin, qui avoit corrompu la doctrine de l'Eglise en faisant un dogme de la divinité de J. C. On voit par cette vaine & absurde prétention que toutes les hérésies se ressemblent, que les anciens sectaires, comme les modernes, ont imaginé des époques de corruption du dogme, pour s'élever contre la croyance de l'Eglise universelle. — Il ne faut pas le confondre avec un autre THÉODOTE, changeur de profession dont parle Tertullien. Ce Théodote disoit aussi que J. C. étoit un pur homme, inférieur à Melchisedech parce qu'il est dit de lui : *Tu es prêtre selon l'ordre de Melchisedech*; que Melchisedech étoit une vertu céleste, supérieure à J. C., parce qu'il n'avoit ni pere ni mere, ni généalogie. Ses disciples furent nommés *Melchisédéciens*. Voyez MELCHISEDECH.

THÉODOTION, natif d'Ephese, fut disciple de Tatien, puis sectateur de Marcion. Il passa ensuite dans la synagogue des Juifs, où il fut reçu à condition qu'il traduiroit l'Ancien-Testament en grec. Il remplit sa promesse l'an 185, sous le regne de Commode. Il ne nous reste de lui que des fragmens de cette version. Elle étoit plus hardie que celle des Septante, & que celle d'Aquila, qui avoient été faites auparavant; & l'auteur s'étoit permis d'ajouter ou de retrancher des passages entiers.

THÉODULE, *voyez* NIL.

THÉODULPHE, (S.) souffrit la mort à Césarée en Palestine en 309, sous Maximien-Galere. — Il ne faut pas le confondre avec S. THÉODULPHE, abbé de Lobes, puis évêque, dont le corps repose dans la collégiale de Binche; — ni avec S. THÉODULPHE, abbé d'un monastere de Rheims; — ni avec S. THÉODULPHE, prêtre, mort sous le regne de Clovis, dont le corps repose dans l'église des Dominicains à Treves.

THÉODULPHE, originaire de la Gaule Cisalpine, fut estimé de Charlemagne, à cause de son savoir & de son esprit; ce prince lui donna l'abbaye de Fleuri, puis l'évêché d'Orléans vers l'an 793, & le choisit pour signer son testament en 811. Louis le Débonnaire hérita de la considération que son pere avoit pour lui. Mais Théodulphe, ayant été accusé d'avoir eu part à la conjuration de Bernard roi d'Italie, fut mis en prison à Angers. C'est-là qu'il composa l'Hymne, *Gloria, laus & honor*, dont l'on chante le commencement au jour des Rameaux. On prétend que l'ayant chantée d'une fenêtre de la prison dans le tems que l'empereur passoit, ce prince fut si charmé de cette piece, dont le mérite est pourtant très-médiocre, qu'il lui rendit la liberté. Théodulphe en profita pour écrire différens ouvrages. On a de lui des Poé-

ſies, un *Traité du Baptême*, un autre *du St.-Eſprit*, deux *Capitulaires* adreſſés à ſes curés, qu'on peut regarder comme des monumens de la diſcipline de ſon tems. Ce ſavant prélat mourut vers 821. Le P. Sirmond, Jéſuite, publia en 1646, in-8°, une bonne édition de ſes Œuvres.

THÉOGNIS, poëte Grec, natif de Mégare, floriſſoit 544 ans avant J. C. Nous n'avons de lui que des Fragmens, Leipſig, 1576, in-8°; & dans le *Corpus Poëtarum Græcorum*, à Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol.

THÉOGNOSTE D'ALEXANDRIE, eſt cité avec éloge par S. Athanaſe & par Tite de Boſtres; mais il paroît avoir été inconnu à Euſebe & à S. Jerôme. L'on ne ſait pas préciſément en quel tems il vivoit, quoiqu'il ſoit certain qu'il a écrit après Origene & avant le concile de Nicée. Son ouvrage des *Hypotipoſes* ou *Inſtructions*, ſubſiſtoit encore du tems de Photius.

THÉON, ſophiſte Grec, eſt aſſez avantageuſement connu par un *Traité de Rhétorique*, écrit avec goût & avec élégance: il y a de fort bons préceptes. Les meilleures éditions de ce livre ſont celles d'Upſal, 1670, in-8°; & de Leyde, 1726, in-8°, en grec & en latin.

THÉON D'ALEXANDRIE, philoſophe & mathématicien du tems de Théodoſe le Grand, fut pere de la fameuſe Hypacie. Il compoſa divers ouvrages de Mathématiques, Paris, 1644, in-4°. Samuel Simſon a relevé pluſieurs de ſes bévues dans ſes *Notes critiques & géométriques* ſur les Elémens d'Euclide.

THÉOPHANE, (S. George) d'une des plus nobles & des plus riches maiſons de Conſtantinople, fut marié très-jeune, & vécut en continence avec ſa femme. Ils embraſſerent enſuite l'état monaſtique, & ſe firent un nom reſpectable par leurs vertus. Théophane s'étant trouvé, en 787, au 7e. concile général, reçut des Peres de cette aſſemblée les honneurs les plus diſtingués. Il y parla avec autant de force que de dignité ſur le culte des images. L'empereur Léon l'Arménien n'ayant pu l'engager dans ſes erreurs, exerça contre lui de grandes cruautés, & l'exila enfin dans l'iſle de Samothrace, où il mourut en 818. On a de lui une *Chronographie* qui commence où finit celle de Syncelle, & qui va juſqu'au regne de Michel Curopalate. Elle fut imprimée au Louvre en 1655, in-fol., en grec & en latin, avec les notes des Peres Goar & Combefis. On y trouve des choſes utiles; mais on y rencontre ſouvent les traces d'un eſprit crédule & trop peu critique. — Il y a eu un autre THÉOPHANE *Cerameus*, c'eſt-à-dire, *le Potier*, évêque de Tauromine en Sicile, dans le 11e. ſiecle. On a de lui des *Homélies*, imprimées en grec & en latin à Paris en 1644.

THÉOPHANIE, fille d'un cabaretier, parvint par ſes intrigues & ſon adreſſe à ſe faire donner la couronne impériale. Romain le Jeune, empereur d'Orient, l'épouſa en 959. Après la mort de ce prince en 963, elle fut déclarée régente de l'empire; & malgré

ce titre, elle donna la main à Nicéphore Phocas, qu'elle plaça sur le trône, après en avoir fait descendre Etienne son fils aîné. Lasse bientôt de son nouvel époux, elle le fit assassiner par Jean Zimiscès, en décembre 969. Le meurtrier ayant été reconnu empereur, exila Théophanie dans l'isle de Proté, où il la laissa languir pendant le cours de son regne. Ce prince étant mort en 975, l'impératrice fut rappellée à Constantinople par ses fils Basile & Constantin, qui lui donnerent beaucoup de part au gouvernement. On ignore l'année de sa mort.

THÉOPHILACTE, archevêque d'Acride, métropole de toute la Bulgarie, naquit & fut élevé à Constantinople. Il se distingua par son savoir; mais il n'eut pas le courage de se déclarer contre le schisme & les erreurs des Grecs, comme il paroît par son Commentaire sur le chapitre 3e. de S. Jean, où il blâme les Latins de ce qu'il disent que le St.-Esprit procede du Pere & du Fils. Ses principaux ouvrages sont: I. Des Commentaires sur les *Evangiles* & sur les *Actes des Apôtres*, Paris, 1631, in-folio; — sur les *Epîtres de S. Paul*, & sur *Habacuc*, *Jonas*, *Nahum* & *Osée*, Paris, 1636, in-fol. Ces Commentaires ne sont presque que des extraits des écrits de S. Jean-Chrysostome. II. Des *Epîtres* peu intéressantes, dans la Bibliotheque des Peres. III. *Institutio Regia*, au Louvre, 1651, in-4°, réimprimé dans l'*Imperium Orientale* de Banduri, &c. Ce prélat mourut après l'an 1071; quelques-uns l'ont fait vivre dans le 9e. siecle, mais il paroît qu'ils l'ont confondu avec THÉOPHILACTE, que S. Ignace de Constantinople donna pour évêque aux Bulgares vers l'an 870, & qui travailla avec beaucoup d'ardeur à établir la foi de J. C. dans son diocese où il y avoit encore un grand nombre de Paiens.

THÉOPHILACTE SIMOCATTA, historien Grec, florissoit vers l'an 612, sous Heraclius. Nous avons de lui une *Histoire de l'Empereur Maurice*, imprimée au Louvre, 1647, in-fol. Le P. Schott en avoit donné une édition grecque & latine, 1599, in-8°.

THÉOPHILE, est celui à qui S. Luc adresse *les Actes des Apôtres*: comme on le voit dans les premieres paroles de cet écrit précieux à tous égards: *Primum quidem sermonem feci de omnibus, o Theophile! quæ cœpit Jesus facere & docere.* Il parle au même dès le commencement de son Evangile: *Visum est & mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere, optime Theophile.* Quelques auteurs ont cru que ce n'étoit point un nom propre, mais que S. Luc s'adresse à tout homme de bien qui aime Dieu sincérement; car *Théophile* signifie *qui aime Dieu.* Mais il y a bien de l'apparence que c'est un nom particulier, sans qu'on puisse rien dire de précis de celui qu'il désigne.

THÉOPHILE, (S.) 6e. évêque d'Antioche, fut élevé sur ce siege l'an 168 de J. C. Il écrivit contre Marcion & contre Hermogene, & gouverna sagement son église jusques vers l'an 186. Il nous reste de lui 3 *Livres*

en grec, adressés à Autolycus, contre les calomniateurs de la Religion chrétienne. C'est dans cet ouvrage qu'on trouva pour la premiere fois le mot de *Trinité*, quoique la croyance de ce mystere soit aussi ancienne que l'Eglise. Il a été imprimé en grec & en latin, avec les *Œuvres* de S. Justin, 1642, in-fol. L'auteur s'attache à y montrer la vérité du Christianisme & l'absurdité de l'idolâtrie. On y trouve d'excellentes raisons & d'imposantes autorités. Les personnages les plus célebres de l'antiquité y sont cités en faveur de la croyance des Chrétiens (*voyez* ORPHÉE). Fell en a donné aussi une bonne édition, Oxford, 1648; il y a rassemblé les témoignages des saints Peres en faveur de Théophile. On estime encore l'édition qu'en a donné Jean-Christophe Wolf, Hambourg, 1724. Petau & Scultet ont prétendu trouver dans Théophile des expressions favorables à l'Arianisme; mais ils ont été solidement réfutés par Bullus, *Defens. fidei Nic.*, par le P. Nourry & par D. Maran.

THÉOPHILE, célebre patriarche d'Alexandrie, après Timothée, l'an 385, acheva de ruiner les restes de l'idolâtrie en Egypte, en faisant abattre les temples & les idoles des faux dieux. Il pacifia les différends survenus entre Evagre & Flavien, tous deux ordonnés évêques d'Antioche. Mais un zele inconsidéré contre les Origénistes l'anima contre S. Jean-Chrysostome, croyant que ce Saint les favorisoit. Il s'oublia jusqu'à le faire déposer dans le concile du Chêne, & refusa de mettre son nom dans les diptyques. Ce prélat mourut en 412, après s'être réconcilié avec l'illustre persécuté. On prétend qu'étant près d'expirer & faisant attention à la longue pénitence de S. Arsene, il s'écria: » Que vous êtes heureux, Ar» sene, d'avoir toujours eu cette » heure devant les yeux »! Il nous reste de lui trois *Lettres Paschales*, dont on ne fait pas beaucop de cas. On les trouve dans la Bibliotheque des Peres.

THÉOPHILE, empereur d'Orient, monta sur le trône en octobre 829, après son pere Michel le Begue, qui l'avoit déjà associé à l'empire, & lui avoit inspiré son horreur pour les saintes images: il ne tarda pas à persécuter cruellement ceux qui les honoroient; mais on vit bientôt que l'effusion du sang n'avoit point intéressé le Ciel en sa faveur. Il livra cinq fois bataille aux Sarrasins, & fut presque toujours malheureux. Le chagrin que lui causa la perte de la derniere, le toucha si vivement, qu'il en mourut en janvier 842. Quelques historiens en blâmant son fanatisme, ont trouvé des vertus à ce prince; mais presque tous le représentent comme violent, emporté, vindicatif, soupçonneux. Les Catholiques l'accuserent d'impiété. Si l'on en croit quelques auteurs, il rejetoit non-seulement le culte des images, mais encore la divinité de J. C., l'existence des démons, & la résurrection des corps; cependant il est certain que sur ces derniers articles, peut-être par des raisons politiques, il ne s'exprimoit pas si ouvertement que sur le

premier. Gennade dit qu'à la mort il reconnut ses erreurs & ses crimes, & en témoigna de vifs regrets. Au lit de la mort il fit approcher Théoctiste, son chancelier, bon catholique, qui portoit au col une image du Sauveur. Il se saisit de l'image, & l'appliqua sur ses levres. La vertueuse Théodora, son épouse, lui fit ensuite baiser une image de J. C., & une de la Ste. Vierge; elle rendit compte de ces circonstances de la mort de son époux au concile qu'elle assembla la même année à Constantinople, & confirma son récit par serment, sur quoi les Peres déclarerent qu'ils croyoient que Dieu avoit fait miséricorde à Théophile. Michel son fils lui succéda, sous la tutelle de l'impératrice Théodora Despuna, qui rétablit l'honneur des images. *Voyez* THÉOPHOBE & THÉODORA.

THÉOPHILE PROTO-SPATHARIUS (c'est-à-dire, chef des Porte-Lances) vivoit, selon Fabricius, au commencement du 7e. siecle, & selon Haller, au douzieme. On a de lui: I. *De la structure du Corps humain*, en cinq livres, écrits correctement en grec, Paris, 1555, in-8°. On les trouve en grec & en latin, à la fin du douzieme volume de la Bibliotheque Grecque de Fabricius. II. Des *Commentaires* sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, & un *Traité des Urines*, &c., publiés par François Morel, 1608, in-fol. & Leyde, grec & latin, 1731.

THÉOPHILE, dont le vrai nom est *Viaud*, poëte François, naquit vers l'an 1590, au village de Bouffiere-Sainte-Radegonde dans l'Agénois, d'un avocat, & selon d'autres, d'un cabaretier. Sa conduite & ses écrits lui attirerent bien des chagrins. Il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il abjura le Calvinisme. Sa conversion ne changea ni ses mœurs peu réglées, ni son esprit porté au libertinage. Le *Parnasse Satyrique*, recueil sali par la lubricité la plus dégoûtante & par l'impiété la plus effrénée, ayant paru en 1622, on l'attribua généralement à Théophile. L'ouvrage fut flétri, l'auteur déclaré criminel de lese-majesté divine, & condamné à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. On le poursuivit vivement; il fut arrêté au Châtelet en Picardie & ramené à Paris. Son affaire fut examinée de nouveau, & sur les protestations réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner au banniſſement. Il étoit lié avec une nombreuse société de beaux & faux esprits qui frisoient plus ou moins l'athéisme. Car dès-lors l'impiété s'étoit introduite en France, & par ses progrès successifs, a finalement amené la fatale révolution. Ce poëte mourut à Paris en 1626, à 36 ans. On a de lui un Recueil de Poésies, qui consistent en trois *Tragédies* très-médiocres, des Elégies, Odes, Sonnets, &c.; un *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, en vers & en prose; ses *Nouvelles Œuvres*, Paris, 1642, in-8°, &c. Les vers de Théophile sont pleins d'irrégularités & de négligences; mais on y remarque de la facilité & de l'imagination. Sa vanité alloit jusqu'à l'extravagance; & on auroit peine à

croire qu'un homme pût arriver à cet excès de démence, si on ne savoit de quel orgueil sont susceptibles les petits-maîtres doués d'une certaine dose d'athéisme. On en jugera par cette très-plate épigramme qu'il fit au sujet de Jacques I, roi d'Angleterre, qui avoit desiré le voir; mais qui avoit sagement changé d'avis en apprenant que c'étoit un esprit dangereux & faux :

Si Jacques, le roi du savoir,
N'a pas trouvé bon de me voir,
En voici la cause infaillible :
C'est que ravi de mon écrit,
Il crut que j'étois tout esprit,
Et par conséquent invisible.

THÉOPHILE, prêtre, vivoit dans le onzieme siecle, & a laissé une petite notice sur les arts, intitulée : *Diversarum artium scedula*, dont Lessing, Koch, & d'autres modernes ont tiré de fausses conséquences. Voyez BRUGES (Jean de), & le *Journ. hist. & littér.*, 1 juillet 1791, p. 329.

THÉOPHOBE, général des armées de Théophile empereur d'Orient, étoit né à Constantinople d'un ambassadeur Persan du sang royal. Pour se l'attacher plus étroitement, Théophile lui fit épouser sa sœur. Son courage & sa bonté lui gagnoient les troupes, qui furent quelquefois victorieuses sous lui. Les Perses qui étoient à la solde de l'empire, le proclamerent deux fois empereur; mais Théophobe refusa, dit-on, le diadême. Théophile, craignant qu'il ne l'acceptât enfin, le fit mourir en 842. On ajoute qu'étant lui-même à la mort, il se fit apporter la tête du général; mais s'il est vrai ce que Gennade a écrit que Théophile est mort en pénitent, cette anecdote est sans vraisemblance.

THÉOPHRASTE, philosophe Grec, natif d'Eresse, ville de Lesbos, étoit fils d'un foulon. Platon fut son premier maître. De cette école il passa dans celle d'Aristote, où il se distingua singuliérement. Son nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution, lui changea son nom qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie : Celui qui parle bien; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella *Théophraste*, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Aristote obligé de sortir d'Athenes, où il craignoit le sort de Socrate, abandonna son école l'an 322 avant J. C. à Théophraste, lui confia ses écrits à condition de les tenir secrets : & c'est par le disciple que sont venus jusqu'à nous les ouvrages du maître. Il mourut accablé d'années & de fatigues, & ne cessa de travailler qu'en cessant de vivre. Cicéron dit qu'il se plaignit, en mourant, de la nature, « de ce » qu'elle avoit accordé aux » cerfs & aux corneilles une » vie si longue, tandis qu'elle » n'avoit donné aux hommes » qu'une vie très-courte ». La longue vie des corneilles & des cerfs, fût-elle aussi bien constatée que celle des chênes & des cedres, cette plainte seroit encore bien peu philosophique. Entre ses maximes on distingue celles-ci : « L'on doit plutôt se » fier à un cheval sans frein, » qu'à l'homme qui parle sans » jugement

» jugement. — La plus forte » dépense que l'on puisse faire » est celle du tems ». Il dit un jour à un particulier qui se taisoit à table dans un festin : « Si » tu es un habile homme, tu » as tort de ne pas parler (*cela* » *n'étoit pas bien évident, dans* » *un festin sur-tout*) ; mais si tu » ne l'es pas, tu sais beaucoup » en sachant te taire ». La plupart des écrits de Théophraste sont perdus ; ceux qui nous restent, sont : I. Une *Histoire des Pierres*, dont Hill a donné une belle édition à Londres en 1746, in-fol., en grec & en anglois, avec de savantes notes. II. Un *Traité des Plantes*, curieux & utile, Amsterdam, 1644, in-fol. III. Un traité *du Feu*, un des *Sueurs*, de la *Lassitude*, &c. Tous ses ouvrages qui ont rapport à la médecine ont été publiés à Leyde, 1613, in-fol. IV. Ses *Caracteres ;* ouvrage qu'il composa à l'âge de 99 ans, & que la Bruyere a traduit en françois. Isaac Casaubon a fait de savans Commentaires sur ce traité, Cambridge, 1712, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum notis Variorum*. Il renferme des leçons de morale fort utiles, & des détails bas & minutieux, mais qui peignent l'homme.

THÉOPOMPE, orateur & historien de l'isle de Chio, eut Socrate pour maître. Il remporta le prix qu'Artémise avoit décerné à celui qui feroit le plus bel éloge funebre de Mausole son époux. Tous ses ouvrages se sont perdus. On regrette ses Histoires ; elles étoient, suivant les anciens auteurs, écrites avec exactitude, quoique l'auteur eût du penchant à la satyre. Josephe rapporte d'après un discours de Demetrius de Phalere à Ptolomée-Philadelphe, que Théopompe ayant voulu inférer dans un de ses ouvrages historiques quelques endroits des Livres-Saints, eut l'esprit troublé pendant 30 jours ; & que, dans un intervalle lucide, ayant reconnu que cela ne lui étoit arrivé que parce qu'il avoit voulu faire un usage profane de ces vieux & respectables monumens, il appaisa la colere de Dieu & fut guéri de sa maladie. *Histoire des Juifs*, liv. 12, chap. 2.

THÉRAIZE, (Michel) docteur de Sorbonne, de Chauni en Picardie, mourut en 1726, à 58 ans, après avoir été chanoine de S. Etienne de Hombourg, diocese de Metz, puis grand-chantre, chanoine & official de S. Fursi de Péronne, & curé de la paroisse S. Sauveur de la même ville. On a de lui un ouvrage plein de recherches, imprimé en 1690, sous le titre de *Questions sur la Messe publique solemnelle*. On y trouve une explication littérale & historique des cérémonies de la Messe & de ses rubriques, & l'on voit qu'elles servent autant à l'instruction des assistans, qu'à la décence & la pompe du culte chrétien. *Voyez* VERT.

THÉRESE, (Sainte) née à Avila dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515, étoit la cadette de trois filles d'Alphonse-Sanchez de Cepede & de Béatrix d'Ahumade, tous deux aussi illustres par leur piété que par leur noblesse. La lecture de la Vie des Saints qu'Alphonse faisoit tous les jours dans sa famille, inspira à Théreſe une

grande envie de répandre son sang pour J. C. Elle s'échappa un jour avec un de ses freres, pour aller chercher le martyre parmi les Maures. On les ramena, & ces jeunes gens ne pouvant être martyrs, résolurent de vivre en hermites. Ils dresserent de petites cellules dans le jardin de leur pere, où ils se retiroient souvent pour prier. Thérese continua de se porter ainsi à la vertu jusqu'à la mort de sa mere, qu'elle perdit à l'âge de 12 ans. Cette époque fut celle de son changement. La lecture des romans la jeta dans la dissipation; & l'amour d'elle-même & du plaisir auroit bientôt éteint toute sa ferveur, si son pere ne l'eût mise en pension dans un couvent d'Augustines d'Avila. Elle apperçut le précipice auquel la grace de Dieu venoit de l'arracher, & pour l'éviter à l'avenir, elle se retira dans le monastere de l'Incarnation de l'ordre du Mont-Carmel, à Avila, & y prit l'habit le 2 novembre 1536, à 21 ans. Ce couvent n'étoit point à l'abri de quelques irrégularités & de quelques dissipations trop mondaines. Thérese entreprit de le réformer. Après avoir essuyé une infinité de traverses, elle eut la consolation de voir le premier monastere de sa réforme fondé dans Avila en 1562. Le succès de la réformation des Religieuses l'engagea à entreprendre celle des Religieux. On en vit les premiers fruits en 1568, par la fondation d'un monastere à Dorvello, diocese d'Avila, où le bienheureux Jean de la Croix fit profession à la tête des Religieux qui embrasserent la réforme. C'est l'origine des Carmes-Déchaussés. Dieu répandit des bénédictions si abondantes sur la famille de Thérese, que cette sainte vierge, malgré les persécutions domestiques & étrangeres, laissa trente monasteres réformés, 14 d'hommes & 16 de filles. Après avoir vécu dans le cloître 47 ans, les 27 premiers dans la maison de l'Incarnation, & les 20 autres dans la réforme, elle mourut à Albe, en retournant de Burgos, où elle venoit de fonder un nouveau monastere, le 4 octobre 1582, à 68 ans. Son institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique, dans les Indes-Occidentales, & s'étendit en Italie. Il passa ensuite en France, aux Pays-Bas, & dans tous les pays de la chrétienté. Grégoire XV la canonisa en 1621. L'ouverture de son tombeau fut faite le 2 octobre 1750, 128 ans & 6 mois depuis sa canonisation. Tendre & affectueuse jusqu'aux larmes les plus abondantes, vive & toute de flamme sans délire & sans emportement, cette Sainte porta l'amour divin au plus haut degré de sensibilité dont soit susceptible le cœur humain. On connoît sa sentence favorite dans ses souffrances, qui étoient comme l'aliment de son amour pour Dieu: *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir!* Un orateur lui applique avec beaucoup de justesse ces paroles de l'Ecclésiastique: » Elle a passé comme une » flamme & comme l'encens » qui se consume dans le feu » (*Quasi ignis effulgens, & thus ardens in igne*). On a de Sainte Thérese plusieurs ouvrages écrits en espagnol, où l'on admire également la piété, l'é-

nergie des sentimens, la beauté & l'agrément du style. Les principaux sont: I. Un volume de *Lettres*, publiées avec les notes de D. Juan de Palafox, évêque d'Osma. II. Sa *Vie*, composée par elle-même. III. La *Maniere de visiter les Monasteres des Religieux*. IV. *Méditations après la Communion*. V. Le *Chemin de la Perfection*. VI. *Histoire de ses Fondations*. VII. *Avis à ses Religieuses*. VIII. *Méditations sur le Pater*. IX. Le *Château de l'Ame*; c'est un traité particulier sur l'oraison & sur les communications célestes de l'Esprit-Saint, qu'elle fit par ordre de Velasquez, depuis évêque d'Osma, enfin archevêque de Compostelle, alors son confesseur. X. *Pensées sur l'amour de Dieu*. Arnaud d'Andilly a traduit presque tous ces ouvrages en françois, 1670, in-4°. Cette Traduction se ressent un peu de la vieillesse de son auteur. L'abbé Chanut en publia une meilleure en 1691. On en a aussi une de M. de Villefore, 2 vol. in-12: la Monnoie a mis en vers françois l'*Action de graces* que faisoit, dit-on, cette Sainte après la Communion, sous le titre de *Gloſe de Ste. Thérese*. Gloſe est une sorte d'ancienne poésie espagnole, ainsi nommée parce qu'elle est comme une explication des vers appellés *Texte*, qu'on mettoit à la tête de la piece. La traduction est bien faite, & l'original fait autant d'honneur à l'esprit qu'à la tendre piété de Thérese. Mais il n'y a guere d'apparence que cette grande Sainte exprimoit après la Communion son amour envers Dieu d'une maniere si recherchée, & sur-tout en rimes composées par elle-même. Dom la Taste a donné une traduction d'une partie des *Lettres* de Ste. Thérese, avec une préface estimée, 1748, in-4°. M. Chappe de Ligny, avocat, en publia en 1753 un autre vol. in-4°. Ces deux traducteurs ont fidellement rendu ces Lettres en françois. Voyez aussi l'*Esprit de Ste. Thérese, recueilli de ses Œuvres & de ses Lettres*, Lyon, 1775, in-8°, & la *Vie* de la même Sainte par Ribera.

THERMES, (Paul de la Barthe, seigneur de) né à Conserans, d'une famille ancienne, mais pauvre, éprouva des revers aux premiers pas de sa carriere. Un duel l'obligea de sortir de France en 1528. Une nouvelle disgrace l'en éloigna encore pour quelque tems. Au moment qu'il alloit revenir en France, il fut pris par des corsaires, & souffrit beaucoup dans sa captivité. S'étant consacré aux armes dès sa jeunesse, il les porta avec distinction sous François I, Henri II & François II, & fut fait prisonnier à la bataille de Cérisoles en 1544, au gain de laquelle il contribua beaucoup; on ne put le racheter qu'en donnant en échange trois des plus illustres prisonniers ennemis. La prise du marquisat de Saluces & du château de Ravel, lui acquit en 1547 une nouvelle gloire. Deux ans après il fit une descente en Ecosse; ce qui avança la conclusion de la paix. On l'envoya à Rome en 1551, en qualité d'ambassadeur; mais n'ayant pas pu réconcilier Jules III avec Farnese, duc de Parme, que la France protégeoit, il com-

manda les troupes Françoises en Italie, jusqu'en 1558. Ce fut dans cette année qu'il obtint le bâton de maréchal de France & qu'il prit Dunkerque; mais il fut entiérement défait à Gravelines, où il fut blessé & fait prisonnier. Ayant recouvré sa liberté à la paix de Câteau-Cambresis l'an 1559, il continua de servir l'état, & mourut à Paris en 1562, âgé de 80 ans, sans laisser de postérité, & après avoir institué son héritier Roger de St-Lary, seigneur de Bellegarde. Le maréchal de Thermes dut à l'adversité qu'il éprouva dans ses premieres années, la sagesse qui le distingua toute sa vie. C'étoit un proverbe, reçu même chez les ennemis, de dire: *Dieu nous garde de la sagesse de Thermes!*

THERPANDRE, poëte & musicien Grec de l'isle de Lesbos, florissoit vers l'an 650 avant J. C. Il fut le premier qui remporta le prix de musique aux Jeux-Carniens, institués à Lacédémone. Il fut aussi calmer une sédition dans cette ville, par ses chants mélodieux, accompagnés des sons de la cithare. Therpandre, pour étendre le jeu de la lyre, l'avoit augmentée d'une corde; mais les Ephores le condamnerent à l'amende, à cause de cette innovation, & confisquerent son instrument; persuadés que tout raffinement de luxe & de mollesse devoit être banni d'un état bien réglé, & que de degré en degré on en vient enfin à la frivolité & même à la corruption générale de la nation. *Voyez* TIMOTHÉE.

THERSITE, le plus difforme de tous les Grecs qui allerent au siege de Troie, osa dire des injures à Achille, & fut tué par ce héros d'un coup de poing. Son nom est devenu une antonomase, pour désigner un homme fort laid.

THESÉE, que la Fable met au nombre des demi-dieux, étoit fils d'Egée roi d'Athenes, & d'Æthra fille de Pithée, & ami courageux de Pirithoüs (*voyez ce mot*). Il fit la guerre aux Amazones, prit leur reine prisonniere, l'épousa ensuite & en eut un fils nommé Hippolyte. Il battit Oréon roi de Thebes, tua les brigands & plusieurs monstres, comme le Minotaure, & trouva l'issue du Labyrinthe, par le secours d'Ariadne, fille de Minos roi de Crete. Ce héros, après avoir marché sur les traces d'Hercule dans ses travaux guerriers, l'imita dans ses amours volages. Il enleva plusieurs femmes, comme Hélene, Phedre, Ariadne sa bienfaitrice, qu'il abandonna ensuite; s'avisa d'aller en enfer avec Pirithoüs pour enlever Proserpine; mais Pluton l'enchaîna, & il ne fut délivré que par Hercule. Cependant Virgile nous le représente comme habitant de l'enfer, & condamné *éternellement* à expier ses rapts, sa luxure & ses violences:

*Sedet æternùmque sedebit*
*Infelix Theseus.*

THESPIS, poëte tragique Grec, vers l'an 536 avant J. C., introduisit dans la tragédie un acteur, qui récitoit quelques discours entre deux chants du chœur. Cette nouveauté le fit regarder comme l'inventeur de la tragédie, genre de poésie très-grossier & très-imparfait

dans son origine. Thespis barbouilloit de lie de vin le visage de ses acteurs, & les promenoit de village en village sur un tombereau, d'où ils représentoient leurs pieces. C'est au moins ce qu'Horace nous en apprend dans son Art Poétique :

*Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ*
*Dicitur, & plaustris vexisse poemata Thespis :*
*Quæ canerent agerentque peruncti fœcibus ora.*

THESSALUS, médecin de Néron, né à Tralles en Lydie, d'un cardeur de laine, se vantoit d'avoir seul trouvé le véritable secret de la médecine, & traitoit d'ignorans tous les médecins qui l'avoient devancé, sans épargner même Hippocrate. Il écrivit, contre les *Aphorismes* de cet auteur, un ouvrage qui est cité par Galien & par les anciens. Il mourut à Rome, où l'on voit son tombeau dans la Voie Appienne, & sur lequel il avoit fait graver ce titre : *Vainqueur des Médecins.* La trempe de son esprit avoit beaucoup d'analogie avec Paracelse.

THEVENOT, (Melchisedech) naquit avec une passion extrême pour les voyages, & dès sa jeunesse il quitta Paris sa patrie, pour parcourir l'univers. Il ne vit néanmoins qu'une partie de l'Europe; mais l'étude des langues, & le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs & des coutumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connoissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Une autre inclination de Thevenot étoit de ramasser de toutes parts les livres & les manuscrits les plus rares. La garde de la bibliotheque du roi lui ayant été confiée, il l'augmenta d'un nombre considérable de volumes qui manquoient à ce riche trésor. Thevenot assista au conclave tenu après la mort d'Innocent X; il fut chargé de négocier avec la république de Genes, en qualité d'envoyé du roi. Il remplit cet emploi avec succès. Une fievre double-tierce, qu'il rendit continue par une diete opiniâtre, l'emporta en 1692, à 71 ans. On a de lui : I. Des *Voyages*, 1696, 2 vol. in-fol., dans lesquels il a inséré la *Description d'un Niveau* de son invention, qui est plus sûr & plus juste que les autres niveaux dont on s'étoit servi auparavant. II. L'*Art de nager*, 1696, in-12. Il faut joindre au recueil intéressant & curieux de ses *Voyages*, un petit vol. in-8°, imprimé à Paris en 1681. C'est lui qui le premier proposa les alvéoles des ruches, comme étant de la même grandeur dans tous les pays du monde, pour un étalon invariable de mesure (voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 janv. 1776, p. 25) : idée qui n'a point été suivie, soit que la supposition ne soit point rigoureusement vraie, soit que la petitesse de l'objet ait paru donner lieu à des inexactitudes, soit enfin que la variété des mesures, poids, monnoies, & autres objets de cette nature, tienne, comme celle des langues, à la nature de l'homme & aux dispositions de la Providence (*voyez* LEIBNITZ). — Il ne faut pas le confondre avec Jean THEVENOT, mort en 1667, auteur d'un *Voyage en Asie*, Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12, que quelques-

uns ont faussement attribué à Melchisedech Thevenot. Il y en a une ancienne édition, en 3 vol. in-4°.

THEVET, (André) d'Angoulême, se fit Cordelier, & voyagea en Italie, dans la Terre-Sainte, en Egypte, dans la Grece & au Brésil. De retour en France en 1556, il obtint du pape la permission de quitter le cloître pour prendre l'habit ecclésiastique. La reine Catherine de Médicis le fit son aumônier, & lui procura les titres d'historiographe de France & de cosmographe du roi. On a de lui : I. Une *Cosmographie*. II. Une *Histoire des Hommes Illustres*, Paris, 1584, in-fol., & 1671, in-12, 8 vol.; compilation maussade, pleine d'inepties & de mensonges. III. *Singularités de la France Antarctique*, Paris, 1558, in-4°, livre peu commun. IV. Plusieurs autres ouvrages peu estimés. L'auteur s'y montre trop crédule, & entasse beaucoup de choses sans choix & sans goût. Sa *Cosmographie* est pleine de fautes, dont quelques-unes font suspecter sa bonne foi. « Deux » ans après son retour de l'Amérique, dit la Martiniere, » voulant flatter Henri II, il » dressa une carte où il mit une » ville nommée *Ville-Henri*. Il » la mit encore dans sa *Cosmographie*, où il la nomme *Henri-Ville*. Cependant Léri qui ne » partit du Brésil qu'un an & » demi après Thevet, assure » qu'il n'y a jamais eu aucune » forme de bâtiment, encore » moins ni village, ni ville, » dans l'endroit où Thevet » place cette ville imaginaire ». Cet écrivain peu judicieux & d'un naturel inquiet, mourut en 1590, à 88 ans.

THEUTATÈS, *voy.* THOT.

THEUTOBOCUS, *voyez* HABICOT, RIOLAN & SLOANE.

THIARD *ou* TYARD DE BISSY, (Ponthus de) naquit à Bissy, dans le diocese de Mâcon, en 1521, du lieutenant-général du Mâconnois. Les belles-lettres, les mathématiques, la philosophie & la théologie l'occuperent tour-à-tour. Il fut nommé à l'évêché de Châlons par le roi Henri III, en 1578. On a de lui : I. Des *Poésies Françoises*, in-4°, Paris, 1573. II. Des *Homélies*. III. *Discours Philosophiques*, in-4°, & divers autres ouvrages en latin, in-4°. Ronsard dit qu'il fut l'introducteur des *Sonnets* en France; mais il ne fut pas celui de la bonne poésie. Ses vers, si applaudis autrefois, sont insupportables aujourd'hui; ils ont cependant le mérite de la délicatesse d'expressions & d'idées dans un siecle où la poésie, qui vit d'images, s'en permettoit souvent de malhonnêtes. Ce prélat mourut en 1605, à 84 ans. Il conserva jusqu'à la fin de sa vie, la vigueur de son corps & la force de son esprit. Il soutenoit, dit-on, cette force par le meilleur vin, qu'il buvoit toujours sans eau.

THIARD DE BISSY, (Henri de) de la même famille que le précédent, devint docteur de la maison & société de Sorbonne, puis évêque de Toul en 1687, ensuite de Meaux en 1704, cardinal en 1715, & enfin commandeur des ordres du roi. On a de lui plusieurs ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus*. Ce cardinal

mourut en 1737, à 81 ans, avec une grande réputation de savoir & de piété. Les éloges & les regrets des Catholiques honorerent peut-être moins sa mémoire, suivant la réflexion de S. Jerôme, que la haine & les calomnies des sectaires. Son *Traité Théologique sur la Constitution* Unigenitus, en 2 vol. in-4°, passe pour un des plus estimés & des plus complets sur cette matiere. S'il est vrai, comme on l'a dit, que cet ouvrage est du P. Germon, il n'en est pas moins certain que le cardinal n'en avoit pas besoin, & que son adoption n'est qu'une approbation réfléchie. Le cardinal rend lui-même compte dans la préface, des mesures qu'il a prises pour constater le mérite du manuscrit qui lui avoit été présenté. Ses *Instructions Pastorales*, 3 vol. in-4°, montrent un zele vif pour l'unité de la foi & la soumission aux décrets de l'Eglise.

THIARINI, (Alexandre) dit *l'Expressif*, peintre de l'école de Bologne, enrichit cette ville de ses tableaux. Sa maniere est grande, son coloris est ferme & vigoureux. Il a rendu heureusement les différentes passions. Ce peintre, né à Bologne en 1577, mourut âgé de 91 ans, en 1668.

THIBAULT, (S.) *ou* THIBAUD, prêtre, né à Provins d'une famille illustre, se sanctifia par les exercices de la vertu & de la mortification. Il mourut l'an 1066, auprès de Vicence en Italie, où il étoit aller se cacher pour servir Dieu avec plus de liberté.

THIBAULT IV, comte de Champagne, & roi de Navarre, né posthume en 1205, mort à Pampelune en 1253, monta sur le trône de Navarre après la mort de Sanche le Fort, son oncle maternel, en 1234. Il s'embarqua quelques années après pour la Terre-Sainte. De retour dans ses états, il cultiva les belles-lettres. Il aimoit beaucoup la poésie, & répandit ses bienfaits sur ceux qui se distinguoient dans cet art. Il s'amusa même quelquefois avec succès à faire des chansons. Léveſque de la Ravaliere a publié ses *Poésies* avec des observations, en 2 vol. in-12, 1742.

THIBOUST, (Claude-Charles) né à Paris en 1706, fut imprimeur du roi & de l'université. Dégoûté du monde, il entra au noviciat des Chartreux; & s'il ne fit pas profession dans la regle de S. Bruno, il conserva toute sa vie pour cet institut l'attachement le plus tendre. Cette inclination le porta à faire une traduction en prose françoise, des vers latins qu'on lit dans leur petit cloître de Paris. Ces vers renferment la Vie de S. Bruno, peinte par le Sueur dans 21 tableaux, qui font l'admiration des artistes & des connoisseurs. Thibouſt fit deux éditions de son ouvrage. La 1re. est in-4°, en 1756, sans gravures. Cet imprimeur travailloit à une traduction d'Horace, lorsqu'il mourut le 27 mai 1757, à Bercy, âgé de 51 ans. On a encore de lui la Traduction du Poëme *De l'Excellence de l'Imprimerie*, qu'avoit composé son pere: il la fit paroître en 1754, avec le latin à côté.

THIERRI I, roi de France, 3e. fils de Clovis II, & frere de Clotaire III & de Childebert II,

monta sur le trône de Neustrie & de Bourgogne, par les soins d'Ebroin maire du palais en 670. Mais peu de tems après, il fut rasé par ordre de Childeric roi d'Austrasie, & renfermé dans l'abbaye de S. Denys. Après la mort de son adversaire, en 673, il reprit le sceptre, & se laissa gouverner par Ebroin, qui sacrifia plusieurs têtes illustres à ses passions. Pepin maître de l'Austrasie, lui déclara la guerre, & le vainquit à Testri en Vermandois, l'an 687. Ce prince, que le président Hénault nomme *Thierri III*, mourut en 691, à 39 ans. Il fut pere de Clovis III & de Childebert III, rois de France.

THIERRI II *ou* IV, roi de France, surnommé *de Chelles*, parce qu'il avoit été nourri dans ce monastere, étoit fils de Dagobert III, roi de France. Il fut tiré de son cloître pour être placé sur le trône par Charles Martel, en 720. Il ne porta que le titre de roi, & son ministre en eut toute l'autorité. Thierri mourut en 737, à 25 ans. Après sa mort il y eut un interregne de 5 ans, jusqu'en 742.

THIERRI I *ou* THÉODORIC, roi d'Austrasie, fils de Clovis I roi de France, eut en partage, l'an 511, la ville de Metz, capitale du royaume d'Austrasie, l'Auvergne, le Rouergue, & quelques autres provinces qu'il avoit enlevées aux Visigoths pendant la vie de Clovis son pere. En 515, une flotte de Danois ayant débarqué à l'embouchure de la Meuse, pénétra jusques dans ses terres. Théodebert son fils, qu'il envoya contre eux, les vainquit & tua Clochilaïc, roi de ces barbares. Il se ligua en 528 avec son frere Clotaire I, roi de Soissons, contre Hermenfroi, qu'ils dépouillerent de ses états, & qu'ils firent précipiter du haut des murs de Tolbiac, où ils l'avoient attiré sous la promesse de le bien traiter. Dans ces entrefaites, Childebert son frere, roi de Paris, se jeta sur l'Auvergne. Thierri courut à sa défense, & obtint la paix les armes à la main. Il mourut au bout de quelque tems en 534, après un regne de 23 ans, âgé d'environ 51. Thierri étoit brave à la tête des armées, & sage dans le conseil; mais il étoit dévoré par l'ambition, & se servoit de tout pour la satisfaire. Il fut le premier qui donna des loix aux Boïens, peuple de Baviere, après les avoir fait dresser par d'habiles jurisconsultes. Théodebert son fils lui succéda.

THIERRI II *ou* THÉODORIC *le Jeune*, roi de Bourgogne & d'Austrasie, 2e. fils de Childebert, naquit en 587. Il passa avec Théodebert II, son frere, les premieres années de sa vie, sous la régence de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert lui ayant ôté le gouvernement du royaume, cette princesse irritée se retira à Orléans vers Thierri, à qui elle persuada de prendre les armes contre son frere, l'assurant qu'il n'étoit point fils de Childebert, & qu'elle l'avoit supposé à la place de son fils aîné qui étoit mort. Thierri suivit ce conseil (*voyez* THÉODEBERT), & mourut peu après de dyssenterie à Metz l'an 613, lorsqu'il se préparoit à faire la

guerre à Clotaire, roi de Soissons. On trouve dans quelques chroniqueurs plusieurs faits touchant Thierri, qui sont très-incertains, du moins quant aux principales circonstances : il est certain qu'on a mis sur le compte de Brunehaut plus d'une atrocité dont il n'est pas difficile de la justifier, quoiqu'il soit impossible d'en faire une apologie complette.

THIERRI DE NIEM, natif de Paderborn en Westphalie, secrétaire de plusieurs papes, passa environ 30 ans à la cour de Rome. Il accompagna Jean XXIII au concile de Constance, & il mourut peu de tems après vers l'an 1417, dans un âge avancé. On a de lui : I. Une *Histoire du Schisme des Papes*, Nurembert, 1592, in-fol. Cet ouvrage divisé en 3 livres s'étend depuis la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection d'Alexandre V. II. Un autre livre qui renferme la *Vie* du pape Jean XXIII, à Francfort, 1620, in-4°. III. Le *Journal* de ce qui se passa au concile de Constance, jusqu'à la déposition de ce pape. IV. Une *Invective* véhémente contre cet infortuné pontife, son bienfaiteur. V. Un *Livre touchant les privileges & les droits des Empereurs aux investitures des Evêques*, dans *Schardii Syntagma de Imperiali Jurisdictione*, Strasbourg, 1609, in-fol. Thierri, homme austere & chagrin, fait un portrait hyperbolique de la cour de Rome & du clergé de son tems ; il écrit d'un style dur & barbare, & ne sera guere lu de ceux qui ont plus de goût & de jugement que lui.

THIERS, (Jean-Baptiste) savant bachelier de Sorbonne, naquit à Chartres vers 1636, d'un cabaretier. Après avoir professé les humanités dans l'université de Paris, il fut curé de Champrond au diocese de Chartres, où il eut avec l'archidiacre, des démêlés dont l'issue ne lui fut pas favorable. Il se brouilla ensuite avec le chapitre de Chartres pour des raisons qui n'étoient pas plus solides. Il fut obligé de quitter ce diocese, & il permuta sa cure avec celle de Vibraie au diocese du Mans, où il mourut âgé de 65 ans, en 1703. Cet écrivain avoit une mémoire prodigieuse & une érudition très-variée ; mais son caractere étoit bilieux, satyrique & inquiet. Il avoit beaucoup de goût pour le genre polémique, & il se plaisoit à étudier & à traiter des matieres singulieres. Il a exprimé dans ses livres le suc d'une infinité d'autres ; mais il ne choisit pas toujours les auteurs les plus autorisés, les plus solides & les plus exacts. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité des Superstitions*, en 4 vol. in-12 ; ouvrage d'une grande érudition, quelquefois parasite & surchargée. L'auteur auroit pu se dispenser de ramasser toutes les pratiques superstitieuses répandues dans les livres défendus, auxquelles personne ne songeoit. En général, une longue & inutile énumération d'abus est toujours dangereuse pour des esprits foibles ou peu justes, qui ne distinguent pas la substance d'avec la rouille qui la ronge. Sa critique est souvent âpre & outrée, & condamne des choses qui pouvoient être en-

visagées sous un jour plus favorable. Il y a même des endroits qui donnent à penser sur le compte de l'auteur, par l'affectation avec laquelle il accumule les sophismes & les sarcasmes des hérétiques, pour leur opposer ensuite les réponses les plus foibles. C'est ainsi qu'en parlant (t. 2, p. 288) de la procession de la Fête-Dieu, il répete les horreurs que les sectaires ont dites contre cette prétendue idolâtrie, & se contente de répondre que la procession date depuis 300 ans, & que le concile de Trente l'a approuvée : comme si la présence réelle & l'adoration qui en est une suite nécessaire, dépendoient de cette procession. II. *Traité de l'exposition du Saint-Sacrement de l'Autel*, Paris, 1663, in-12; & en 1677, 2 vol. in-12. L'auteur paroit condamner l'usage & la pratique actuelle de l'Eglise, & vouloir tout ramener aux anciens tems; sans considérer que les erreurs de Calvin, & d'autres ennemis de la Présence réelle, ont raisonnablement porté l'Eglise à donner plus de pompe & de solemnité, ainsi que des occasions plus fréquentes à l'adoration de ce divin mystere. III. *L'Avocat des Pauvres, qui fait voir les obligations qu'ont les Bénéficiers de faire un bon usage des biens de l'Eglise*, Paris, 1676, in-12. IV. *Dissertations sur les Porches des Eglises*, Orléans, 1679, in-12. V. *Traité de la Clôture des Religieuses*, Paris, 1681, in-12. Ce n'est qu'un recueil de décrets des conciles & de statuts synodaux sur cette matière. L'auteur, qui n'a presque fait que compiler, interdit aux médecins & aux évêques mêmes l'entrée des maisons des filles; en général le goût de l'exagération & du paradoxe semble avoir dirigé ses recherches. VI. *Exercitatio adversus Joannem de Launoy*. VII. *De retinendâ in Ecclesiasticis libris voce Paraclitus* (voyez SANREY). VIII. *De Festorum dierum imminutione liber*. IX. *Dissertation* sur l'*Inscription du grand Portail du Couvent des Cordeliers de Rheims*, conçue en ces termes : *Deo Homini, & B. Francisco, utrique Crucifixo*; 1670, in-12. La critique de l'auteur sur cette inscription singuliere & très-condamnable est judicieuse & pleine de bonne théologie. X. *Traité des Jeux permis & défendus*, Paris, 1686, in-12. XI. *Dissertations sur les principaux Autels des Eglises, les Jubés des Eglises & la clôture du Chœur des Eglises*, Paris, 1688, in-12. XII. *Histoire des Perruques, où l'on fait voir leur origine, leur usage, leur forme, l'abus & l'irrégularité de celles des Ecclésiastiques*, Paris, 1690, in-12. XIII. *Apologie de M. l'Abbé de la Trappe contre les calomnies du P. de Ste.-Marthe*, Grenoble, 1694, in-12. XIV. *Traité de l'Absolution de l'Hérésie*. XV. *Dissertation de la sainte Larme de Vendôme*, Paris, 1699, in-12. XVI. *De la plus solide, de la plus nécessaire & de la plus négligée des Dévotions*, 1702, 2 vol. in-12. XVII. Des *Observations* sur le *nouveau Bréviaire de Cluni*, 1704, 2 vol. in-12. XVIII. Une *Critique* du livre des *Flagellans*, *par l'abbé Boileau*; elle eut peu de succès : c'est une réfutation foible & ennuyeuse, quoique fondée en

raiſon pour le fond des choſes, & dirigée contre un ouvrage qui prêtoit à des critiques ſolides. XIX. Un *Traité des Cloches*, 1721, in-12. XX. *Factum contre le Chapitre de Chartres*, in-12. XXI. *La Sauce-Robert, ou Avis ſalutaire à Meſſire Jean-Robert, grand Archidiacre*, 1re. partie, 1676, in-8°; 2e. partie, 1678, in-8°. XXII. *La Sauce-Robert juſtifiée, à M. de Riantz, Procureur du Roi au Châtelet; ou Pieces employées pour la juſtification de la Sauce-Robert*, 1679, in-8°. Ces trois brochures qui ſe relient en un ſeul volume, prouvent le goût de l'auteur pour la ſatyre, & ce genre d'inconſéquence qui caractériſe preſque toujours les hommes dominés par l'eſprit de cenſure & de réforme.

THIOUT, (Antoine) habile horloger de Paris, mort en 1767, s'eſt fait un nom par un ſavant *Traité d'Horlogiographie*, 1741, 2 vol. in-4°, avec figures. Il fut le rival de Julien le Roy, pour les connoiſſances théoriques, & pour l'art de les mettre en pratique.

THOLA, de la tribu d'Iſſachar, fut établi juge du peuple d'Iſraël l'an 1232 avant J. C., & le gouverna pendant 28 ans. C'eſt ſous ce juge qu'arriva l'hiſtoire de Ruth.

THOMAS, ſurnommé *Dydime*, qui veut dire *Jumeau*, apôtre, étoit de Galilée. Il fut appellé à l'apoſtolat la 2e. année de la prédication de J. C. Le Sauveur après ſa réſurrection s'étant fait voir à ſes Diſciples, Thomas ne ſe trouva pas avec eux lorſqu'il vint, & ne voulut rien croire de cette apparition. Il ajouta « qu'il ne croiroit point » que J. C. fût reſſuſcité, à » moins qu'il ne mît ſa main » dans l'ouverture de ſon côté, » & ſes doigts dans les trous » des clous ». Le Sauveur confondit ſon incrédulité en lui accordant ce qu'il demandoit. Ce qui a fait dire à un Pere « que » l'incrédulité de Thomas avoit » été plus utile à l'Egliſe en » conſtatant la réalité de la » Réſurrection de J. C., que » la foi prompte & facile des » autres Apôtres ». Après l'Aſcenſion, les Apôtres s'étant diſperſés pour prêcher l'Evangile par toute la terre, Thomas porta ſa lumiere dans les pays des Parthes, des Perſes, des Medes, & même, ſuivant une ancienne tradition, juſques dans les Indes. On croit qu'il y ſouffrit le martyre dans la ville de Calamine, d'où ſon corps fut tranſporté à Edeſſe, où il a été honoré pendant les premiers ſiecles de l'Egliſe. D'autres prétendent que ce fut à Meliapour ou St.-Thomé, autre ville des Indes, que ce Saint fut mis à mort. Les Portugais ſoutiennent que ſon corps y ayant été trouvé dans les ruines d'une ancienne égliſe qui lui étoit dédiée, on le tranſporta à Goa, où on l'honore encore aujourd'hui. Mais cette découverte eſt appuyée ſur des raiſons trop peu déciſives pour mériter le ſuffrage d'une critique exacte. Voyez la réflexion qui ſe trouve à la fin de l'article de S. JACQUES le Majeur.

THOMAS, né d'une famille obſcure, parvint de l'état de ſimple ſoldat, à celui de commandant des troupes de l'empire ſous Léon l'Arménien. Cette élévation ineſpérée lui

donna l'idée d'aſpirer au trône des Céſars. Léon ayant été aſſaſſiné l'an 820, il prit les armes ſous prétexte de venger ſa mort. Soutenu par les troupes qu'il commandoit, & par l'armée navale qu'il avoit eu l'adreſſe de gagner, cet ambitieux ſe fit paſſer pour le fils de l'impératrice Irene, & ſe fit couronner à Antioche par le patriarche Job. De là il vint mettre le ſiege devant Conſtantinople; mais ayant été battu à diverſes repriſes par mer & par terre, il ſe ſauva à Andrinople, où les habitans le livrerent à Michel le Begue, ſucceſſeur de Léon, qui le fit mourir après lui avoir fait ſouffrir des tourmens horribles l'an 822.

THOMAS DE CANTORBERY, (S.) dont le nom de famille étoit *Becquet*, vit le jour à Londres en 1117. Après avoir fait ſes études à Oxford & à Paris, il retourna dans ſa patrie, & s'y livra à tous les plaiſirs d'une jeuneſſe diſſipée; mais un danger qu'il courut à la chaſſe, le fit rentrer en lui-même. La juriſprudence des affaires civiles, auxquelles il s'appliqua avec aſſiduité, lui fit un nom célebre. Thibaud, archevêque de Cantorbery, lui donna l'archidiaconé de ſon égliſe, & lui obtint la dignité de chancelier d'Angleterre ſous Henri II, qui l'éleva en 1162, après bien des réſiſtances de ſa part, ſur le ſiege de Cantorbery. Thomas ne vécut pas long-tems en paix avec ſon ſouverain, comme il le lui avoit prédit. Les Anglois prétendent que les premieres brouilleries vinrent d'un prêtre qui commit un meurtre, & que l'archevêque ne punit pas aſſez rigoureuſement; mais la véritable origine fut ſon zele pour les privileges de ſon égliſe. Ce zele, qui paroiſſoit trop ardent au roi & à ſes miniſtres, lui fit bien des ennemis. On l'accuſa devant les pairs d'avoir malverſé pendant qu'il occupoit la charge de chancelier, dont il venoit de ſe démettre; mais il refuſa de répondre à ces imputations injuſtes, qu'il ſavoit n'être qu'un moyen imaginé pour le perdre, & que ſes adverſaires mêmes ne croyoient pas. Condamné à la priſon, il ſe retira à l'abbaye de Pontigni, & enſuite auprès de Louis le Jeune, roi de France. Il excommunia la plupart des ſeigneurs qui compoſoient le conſeil de Henri. Il lui écrivoit: » Je vous dois, » à la vérité, révérence comme » à mon roi; mais je vous dois » châtiment comme à mon fils » ſpirituel ». Henri II adopta des vues de conciliation; & après quelques difficultés, la paix ſe fit entre le roi & le prélat. S. Thomas revint en Angleterre l'an 1170, & la guerre ne tarda pas d'être rallumée, les courtiſans ramenant toujours le roi à ſes anciens erremens, & l'irritant contre l'inflexible prélat. Henri II étoit alors en Normandie dans ſon château de Bures, près de Caen, & non près de Bayeux, comme le dit Smolet. Fatigué de ces rapports, & perſonnellement irrité contre Thomas, il s'écria dans un excès de colere: « Eſt-il » poſſible qu'aucun de ceux » que j'ai comblés de bien- » faits, ne me venge d'un » prêtre » ? Auſſi-tôt quatre de ſes gentilshommes paſſent la

mer, & vont assommer le prélat à coups de massue au pied de l'autel, le 29 décembre 1170, en la 53e. année de son âge, & la 9e. de son épiscopat. Sa piété tendre, son zele, ses vertus épiscopales le firent mettre au nombre des Saints par Alexandre III. Depuis que l'Angleterre est tombée dans le désordre du schisme & de l'hérésie, on a vu le fanatique Burnet déchirer la mémoire de ce saint prélat, jusqu'à lui préférer l'infâme Crammer. Bossuet l'a excellemment justifié dans un parallele qui rend aussi sensibles les vertus & la sainteté de l'un, que les crimes & la scélératesse de l'autre; & finit par ce passage remarquable. « Il combattit » jusqu'au sang pour les moindres droits de l'Eglise; & en » soutenant ses prérogatives, » tant celles que J. C. lui avoit » acquises, que celles que les » rois pieux lui avoient données, il défendit jusqu'aux » dehors de cette sainte cité ». On a de lui : I. Divers *Traités* pleins d'érudition & de bonne théologie, quoique tout n'y soit pas exact. II. Des *Epîtres* publiées par Christianus Lupus, 2 vol. in-4°, Bruxelles, 1682. Elles sont curieuses, & ne peuvent que donner une idée avantageuse de l'esprit & du cœur de l'illustre prélat. III. Un Cantique à la Vierge, qui commence *Gaude flore Virginali*. Du Fossé a écrit sa *Vie* en françois, in-8°; Christianus Lupus & Stapleton en latin. La *Relation de sa Mort*, par un témoin oculaire, se trouve dans le *Thesaurus* de Martenne. Nous ne pouvons mieux finir cet article que par la réflexion suivante. « De quelque maniere, » dit un sage théologien, que » les Saints se soient conduits, » ils ne peuvent éviter d'être » condamnés au tribunal des » incrédules. Lorsque dans les » premiers siecles ils se sont » laissé traîner au supplice sans » résistance, c'étoient des imbécilles, des fanatiques abusés par des fables & des prestiges. Dans les siecles suivans, lorsqu'ils ont défendu » des droits fondés sur une » longue possession, & sur la » jurisprudence universelle, ce » sont des insolens ambitieux, » qui ont troublé le repos des » nations. Ceux qui ont souffert en silence la dépravation » des cours & le libertinage » des rois, étoient des ames » viles & corrompues, qui » n'ont pas eu le courage de » dire la vérité, & de tenir » parti pour la justice. Se sont-» ils élevés contre le brigandage qui a régné si long-» tems dans toutes les contrées » de l'Europe, voilà des séditieux & de rebelles. Ceux » qui ont quitté le monde pour » s'éloigner de la corruption, » étoient des enthousiastes mélancoliques, des fainéans inutiles à la société. Si d'autres, » en considération de leurs talens & de leurs vertus, ont » été placés à la tête des affaires, c'est l'ambition & l'hypocrisie qui les y a conduits. » Dans le tems que l'Eglise » étoit pauvre, on fait un crime » à ses ministres d'avoir vécu » d'aumônes; lorsqu'on lui a » confié des richesses pour les » mettre à couvert de la rapacité des grands, on lui reproche d'avoir tout envahi.

» Que faudroit-il pour satisfaire des censeurs aussi capricieux ? Les engraisser aux » dépens de l'Eglise, des pauvres, des établissemens de » charité ; alors peut-être ils » nous permettroient de croire » en Dieu ».

THOMAS, archidiacre de Spalatro, né en 1200, illustra ce pays par ses mœurs & sa science, & mourut l'an 1268. On a de lui : *Historia Salonitarum pontificum atque Spalatensium*, publiée par Mathias Belius dans sa Collection des Historiens de Hongrie, tom. 3e., 1748. Jean Lucius a beaucoup profité de l'ouvrage de Thomas pour publier *Dalmatia Illustrata*, Amsterdam, 1666, quoiqu'il le critique souvent avec aigreur : exemple d'ingratitude fidellement imité par presque tous les écrivains modernes.

THOMAS D'AQUIN, (S.) naquit en 1227, d'une famille illustre, à Aquin, petite ville de Campanie au royaume de Naples. Landulphe son pere l'avoit envoyé dès l'âge de 5 ans au Mont-Cassin, & de là à Naples, où il étudia la grammaire & la philosophie. Thomas commençoit à y faire paroître ses talens, quand il entra chez les Freres-Prêcheurs au couvent de S. Dominique de Naples, l'an 1243. Ses parens s'opposerent à sa vocation ; pour l'arracher à leur persécution, ses supérieurs l'envoyerent à Paris. Comme il étoit en chemin, & qu'il se reposoit auprès d'une fontaine, ses freres l'enleverent & l'enfermerent dans un château de leur pere, où il fut captif pendant plus d'un an. On employa tout pour le rendre au monde. Une fille pleine d'attraits & d'enjouement, fut introduite dans sa chambre ; mais Thomas, insensible à ses caresses, la poursuivit avec un tison ardent. Enfin quand on vit qu'il étoit inébranlable dans sa résolution, on souffrit qu'il se sauvât par la fenêtre de sa chambre. Son général, glorieux d'une telle conquête, l'amena avec lui à Paris, & le conduisit peu après à Cologne, pour faire ses études sous Albert le Grand, qui enseignoit avec un succès distingué. La profonde méditation du jeune Dominicain le rendoit fort taciturne ; ses compagnons le croyant stupide, l'appelloient le *Bœuf muet ;* mais Albert ayant bientôt reconnu sa grande capacité, leur dit : « Que les » mugissemens de ce bœuf re» tentiroient un jour dans tout » l'univers ». L'an 1246, son maître fut nommé pour expliquer les Sentences à Paris, où il fut suivi du jeune Thomas, qui étudia dans l'université de cette ville jusqu'en 1248. Albert, alors docteur en théologie, étant retourné à Cologne pour y enseigner cette science, son disciple l'y suivit, & enseigna en même tems la philosophie, l'Ecriture-Sainte & les Sentences, & parut en tout digne de son maître. Les différends qui survinrent entre les séculiers & les réguliers dans l'université, retarderent son doctorat. Il retourna alors en Italie & se rendit à Anagni auprès du pape. Albert le Grand y étoit déjà depuis un an avec S. Bonaventure. Ils y travaillerent tous trois à défendre leurs ordres contre Guillaume de St.-Amour,

& à faire condamner son livre des *Périls des derniers Tems*. S. Thomas revint à Paris en 1253, y fut reçu docteur en 1257, & s'y distingua par ses leçons & ses prédications. Le pape Clément IV lui offrit l'archevêché de Naples; mais le saint docteur ne voulut point se charger d'un fardeau si pesant. S. Louis, aussi sensible à son mérite que le pontife Romain, l'appella souvent à sa cour. Thomas y portoit une extrême humilité & un esprit plus occupé de ses études que de toutes les grandeurs qui l'environnoient. Un jour qu'il avoit la tête remplie des objections des nouveaux Manichéens, il se trouva à la table du roi, l'esprit entiérement absorbé dans cet objet. Après un long silence, frappant de la main sur la table, il dit assez haut: *Voilà qui est décisif contre les Manichéens*. Le prieur des Freres-Prêcheurs, qui l'accompagnoit, le fit souvenir du lieu où il étoit, & Thomas demanda pardon au roi de cette distraction; mais S. Louis en fut édifié, & voulut qu'un de ses secrétaires écrivît aussi-tôt l'argument, qui se trouva être très-solide. Thomas fut toujours dans une grande considération auprès des pontifes Romains. Le pape Grégoire X, devant tenir un concile à Lyon l'an 1274, l'y appella. Thomas s'étoit fixé à Naples, où il avoit été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre, tenu à la Pentecôte, à Florence. L'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui renvoyât le saint docteur; mais Charles, roi de Sicile, frere de S. Louis, l'emporta & obtint que Thomas vint enseigner dans sa ville capitale, dont il avoit refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Le saint docteur partit de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du pape; mais il tomba malade dans la Campanie. Comme il ne se trouvoit point dans le voisinage de couvent de Freres-Prêcheurs, il s'arrêta à Fosse-Neuve, abbaye célebre de l'ordre de Cîteaux dans le diocese de Terracine. Ce fut dans ce monastere qu'il rendit l'ame, le 7 mars 1274, âgé de 48 ans: vie bien courte, en comparaison de la multitude & de l'excellence de ses écrits. Jean XXII le mit au nombre des Saints en 1313. De tous les scholastiques des tems de barbarie, il est sans contredit le plus solide, le plus judicieux & le plus net. Les titres d'*Ange de l'Ecole*, de *Docteur angélique*, & d'*Aigle des Théologiens*, qu'on lui donna, ne durent pas paroître outrés à ses contemporains. » Ses ouvrages, dit un critique judicieux, annoncent » un génie vaste & profond, » un jugement exquis, une » clarté admirable & une préc» cision unique. Soit qu'il établisse les vérités de la foi, » soit qu'il réponde aux diffi» cultés, on voit rarement » qu'il puisse ajouter à ce » qu'il a dit: ce qui joint au » tems où il fournissoit sa car» riere, dans un champ à peine » défriché, le fait considérer » avec raison comme un es» prit d'un ordre presque sur» humain, & suscité extraor» dinairement pour éclairer l'é-

» cole ». Il avoit une si grande facilité, qu'il dictoit, sur différentes matieres, à trois écrivains, & quelquefois à quatre en même tems. Tous ses ouvrages ont été imprimés plusieurs fois, & entr'autres en 1570, à Rome, 18 tomes en 17 vol. in-fol.; mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas du Saint, & on en a oublié d'autres qu'on trouve imprimés séparément. On a deux autres éditions de ses Œuvres, l'une en 12 vol. à Anvers, & l'autre dirigée par le P. Nicolaï, en 19 vol. On a imprimé sous son nom, *Secreta Alchymiæ magnalia*, Cologne, 1579, in-4°: ouvrage qui n'est ni de lui, ni digne de lui. On lui attribue aussi des Commentaires sur la *Géneſe* & sur *les Livres des Machabées*, que S. Antonin assure n'être pas de lui. Parmi ceux qu'on ne lui conteste pas, sa *Somme* conserve encore aujourd'hui la grande réputation qu'elle eut d'abord, & qu'elle mérite en effet. Solide dans l'établissement des principes, exact dans les raisonnemens, clair dans l'expression, il pourroit être le meilleur modele des théologiens, si son style étoit plus mâle & plus pur; & sur-tout s'il eût dégagé une science simple par sa nature d'une multitude de recherches & de dissertations qui paroissent ou inutiles ou étrangeres, & tourné exclusivement vers les matieres essentielles de la Religion les ressources de son érudition & de son génie. Il faut convenir cependant qu'on s'éleve aujourd'hui trop contre les questions purement scholastiques, & que des discussions peu importantes par leur objet direct, peuvent avoir de bons effets sur les esprits, en les obligeant pour appuyer leurs assertions quelconques, de savoir l'Ecriture-Sainte, les Conciles & les Peres; en les exerçant dans les regles d'une bonne logique, en leur apprenant à dévoiler un sophisme, & à saisir avec certitude la justesse d'une conséquence. Depuis que les concertations scholastiques sont tombées, l'étude de l'antiquité ecclésiastique & de la théologie même dogmatique est négligée; l'art de raisonner s'affoiblit d'une maniere visible; les ouvrages les plus vantés ne sont qu'un ensemble de paralogismes & de contradictions; avec le mérite du style & quelquefois de la science, ils n'ont pas celui d'un raisonnement juste. A cela ajoutons l'avantage d'occuper l'activité de l'esprit humain par des méditations innocentes, & de détourner ses regards inquiets des choses où ses erreurs ne peuvent être indifférentes. Quand les questions scholastiques existoient, les grandes vérités de la foi, de la morale, les maximes constitutives des gouvernemens, de la société civile & ecclésiastique étoient à l'abri de la contradiction; on ne disputoit pas sur ces grands objets, on ne les contestoit pas, parce que l'inquiétude naturelle de la raison se nourrissoit des spéculations où le bonheur des hommes & les vérités éternelles n'étoient pas compromis: aujourd'hui elle porte par-tout des regards téméraires & destructeurs, *semblable*, comme dit Bayle, *à ces poudres corrosives, qui après avoir consumé*

les

*les chairs baveuſes d'une plaie, rongent la chair vive, carient les os, & percent juſqu'aux moëlles.* Quand la baleine dans ſa fureur ou dans la véhémence de ſes ébats, menace de ſubmerger quelque navire que la tempête emmene dans ſes eaux, on amuſe ce monſtre des mers en lui jetant un tonneau vide; occupé de cette marotte devenue pour lui un objet important, il laiſſe paſſer les navigateurs, & un ſpectacle innocent remplace l'aſpect d'une mort inévitable. « Voilà, dit un » homme d'eſprit, une image » réaliſée parmi nous : le ton- » neau rempli d'air eſt notre » vieille philoſophie, & ſi l'on » veut, une bonne partie de la » vieille théologie; le monſtre » menaçant eſt l'inquiete rai- » ſon; le navire, le dépôt pré- » cieux des vérités ſalutaires » (*voy.* ANSELME, DUNS, HANGEST, SUARÈS). Les *Opuſcules* de S. Thomas ſur des queſtions de morale, montrent la juſteſſe de ſon ſens & ſa prudence chrétienne. On le reconnoît encore dans ſes *Commentaires* ſur les *Pſaumes*, ſur les *Epîtres de S. Paul aux Romains, aux Hébreux*, & ſur la 1re. *aux Corinthiens*; & dans ſa *Chaîne dorée* ſur les *Evangiles*. Pour les *Commentaires* ſur les autres *Epîtres de S. Paul*, ſur *Iſaïe*, *Jérémie*, *S. Matthieu*, *S. Jean*, ce ne ſont que des extraits de ſes leçons, faits par des écoliers. Ses *Sermons* ne ſont auſſi que des copies faites par ſes auditeurs après l'avoir entendu. Son *Office du S. Sacrement* eſt un des plus beaux du Bréviaire Romain. Les cantiques *Sacris ſolemniis*; *Verbum ſupernum*; *Pange lingua*, & ſur-tout le *Lauda Sion*, uniſſent l'onction de la piété au langage de l'exacte théologie; le choix des mots eſt ſi propre, les expreſſions ſi heureuſes, la cadence ſi ſonore & ſi naturelle, qu'on les conſidere avec raiſon comme le fruit d'un génie rare, & de plus, comme l'ouvrage d'un homme choiſi par la Providence, pour célébrer avec dignité le plus auguſte des myſteres chrétiens. Santeuil diſoit qu'il donneroit volontiers tout ce qu'il avoit fait de vers pour une ſeule ſtrophe du *Verbum ſupernum*, ſavoir la ſuivante :

*Se naſcens dedit ſocium,*
*Convеſcens in edulium,*
*Se moriens in pretium;*
*Se regnans dat in præmium.*

Voyez la *Vie* de ce Saint par le P. Touron, Paris, 1737, in-4°.

THOMAS D'AQUIN de ST.-JOSEPH, Carme, dit avant ſon entrée en religion Chriſtophe *Paſturel*, né à Monferrand, près de Clermont, ſe diſtingua par ſa ſcience dans l'hiſtoire ſacrée & profane, & par la régularité de ſa vie; il fut élevé aux premieres charges de ſon ordre, & mourut à Clermont, le 6 novembre 1649. On a de lui : I. *De origine atque primordiis gentis Francorum, ab authore incerto, ſed qui Caroli Calvi ætate vixit, cum notis hiſt.*, Paris, 1644, in-4°. II. *Vie de S. Calmin, Duc d'Aquitaine*, Tulles, 1646, in-8°. Jacques le Long dit que ce n'eſt qu'une traduction de la même Vie écrite en latin par Bernard Guidon, évêque de Loudun. III. *Vie de Marie-Anne de S. Barthélemi, Carmélite.* IV. *Vie de la vénérable Marie Galiote*, Paris,

1633. V. Plusieurs livres pour soutenir les prétentions de son ordre, & beaucoup d'autres productions qui sont restées manuscrites.

THOMAS DE CATIMPRÉ *ou* DE CANTINPRÉ, (*Cantipratanus*) né en 1201 à Leeuw-St.-Pierre, près de Bruxelles, fut d'abord chanoine-régulier de S. Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambray, puis Religieux de l'ordre de S. Dominique, vers l'an 1232. Il est connu : I. Par un traité des devoirs des supérieurs & des inférieurs, publié sous ce titre singulier : *Bonum universale de Apibus*, ouvrage historique & ascétique. L'auteur y montre de l'érudition ; il y a une quantité de faits curieux & édifians, mais dont plusieurs échapperoient avec peine à une critique sévere. II. *Vie de Ste. Lutgarde.* La meilleure édition est celle de Douay, 1627, elle est accompagnée de notes & de la *Vie* de l'auteur, par George Colvenerius, docteur en théologie de Douay. Le P. Vincent Williart, Dominicain, a donné une Traduction de cet ouvrage, Bruxelles, 1650, in-4°. III. *Vie de Ste. Christine*, fille célebre dans le 13e. siecle (voyez CHRISTINE DE BRUZO, & CHRISTINE *l'Admirable* dans le même article). Cette *Vie* se trouve, ainsi que celle de Ste. Lutgarde, dans *Surius* & les *Acta Sanctorum* du mois de juin, &c. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque-suffragant de Cambray. Ce savant Religieux mourut en 1280, & selon quelques-uns en 1263.

THOMAS DE VILLENEUVE, (S.) prit le nom de *Villeneuve* du lieu de sa naissance, qui est un village ainsi nommé dans le diocese de Tolede. Il fut élevé à Alcala, où il devint professeur en théologie. On lui offrit une chaire à Salamanque ; mais il aima mieux entrer dans l'ordre de S. Augustin. Ses sermons, ses directions, ses leçons de théologie & ses vertus, lui firent bientôt un nom célebre. L'empereur Charles-Quint & Isabelle son épouse, voulurent l'avoir pour leur prédicateur ordinaire. Ce prince le nomma à l'archevêché de Grenade, qu'il ne voulut point accepter ; mais celui de Valence étant venu à vaquer, Charles-Quint le lui donna, & ses supérieurs le contraignirent de le recevoir. Thomas eut toutes les vertus épiscopales ; mais il brilla sur-tout par la charité envers les pauvres. Il leur fit distribuer, avant que de mourir, tout ce qu'il avoit, jusqu'au lit même sur lequel il étoit couché : car il le donna au geolier des prisons épiscopales, le priant de le lui prêter pour le peu de tems qui lui restoit à vivre. Il finit saintement sa carriere en 1555, à 67 ans. On a de lui un vol. de *Sermons*, & un *Commentaire* sur les *Cantiques des Cantiques*, publiés à Alcala en 1581, & Ausbourg, 1757, in-fol. Voyez sa *Vie* par le P. Claude Maimbourg du même ordre, Paris, 1666, in-12.

THOMAS DE JESU, *ou* DIDACE SANCHE D'AVILA, né à Baeça dans l'Andalousie, vers l'an 1568, embrassa l'ordre des Carmes-Déchaussés à Valladolid en 1586, fut prieur, provincial de Castille, définiteur-général de la congrégation d'Espagne. C'est à lui que les

Carmes doivent l'établiſſement de leurs maiſons, nommées *Hermitage*. Il voulut établir une congrégation dans ſon ordre, uniquement deſtinée à la propagation de la foi chez les infideles; mais il n'eut pas la ſatisfaction de réuſſir. En 1609, il vint aux Pays-Bas, y établit pluſieurs couvens, & l'*Hermitage* de la forêt de Marlagne, près de Namur. Il mourut en réputation de ſainteté à Rome le 26 mars 1626, définiteur-général de ſon ordre. Nous avons de lui: I. *Stimulus miſſionum*, Rome, 1610, in-8°. II. *Theſaurus ſapientiæ Divinæ, in gentium omnium ſalute procurandâ*, &c. La meilleure édition eſt de 1684, in-4°. C'eſt un abrégé de controverſes contre les Païens, les Juifs, les Mahométans, &c.; & une hiſtoire des opinions & des rits des égliſes du Levant, ſéparées de celle de Rome, avec la réfutation de leurs erreurs. Urbain VIII & Benoît XIV faiſoient grand cas de cet ouvrage ſavant & utile: pluſieurs écrivains en ont profité. Richard Simon l'a critiqué avec trop d'aigreur. III. *Expoſitio in omnes ferè regulas ordinum religioſorum*, Anvers, 1617, in-fol. IV. Pluſieurs ouvrages aſcétiques, tant en latin qu'en eſpagnol. On a recueilli une partie de ſes œuvres ſous le titre de: *Opera omnia, homini religioſo & apoſtolico utiliſſima*, Cologne, 1684, 3 vol. in-fol.

THOMAS DE JESU, *voyez* ANDRADA.

THOMAS, (Artus) ſieur d'Embry, eſt connu: I. Par des *Epigrammes* ſur les *Tableaux* de Philoſtrate, que Blaiſe de Vigenere a placées dans ſa Traduction de cet auteur & de Calliſtrate, 1 vol. in-fol. II. Par des *Commentaires* ſur la *Vie d'Apollonius de Thyane* par Philoſtrate, inſérés dans la Verſion du même Vigenere, 2 vol. in-4°. III. Par une Suite de la Traduction de l'*Hiſtoire* de Chalcondyle, in-fol. *Voyez* VIGENERE.

THOMAS, (Hubert) natif de Liege, s'appliqua avec ſuccès au droit, devint conſeiller-intime de Louis électeur palatin, puis ſecrétaire de Frédéric II ſon ſucceſſeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambaſſadeur à la cour de Charles-Quint, de François I, de Henri VIII, & de preſque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêcherent pas de donner au public pluſieurs ouvrages, entr'autres: I. *De l'Origine des Tongrois & des Eburons*, Strasbourg, 1541; Anvers, 1630, & dans la Collection des Ecrivains d'Allemagne de Schardius. II. *Annales ou la Vie de Frédéric II, Electeur Palatin*, Francfort, 1624, in-4°. III. Une *Deſcription des Edifices* de ce prince. IV. Des *Antiquités d'Heildelberg*, &c. Ces ouvrages ſont bien écrits en latin, le ſtyle de l'auteur eſt aſſez pur, élégant & du plus grand intérêt; mais ſa critique eſt peu ſûre, il adopte des traditions populaires ſans examen; M. de Buffon ne s'en eſt pas aſſez défié, en rapportant ſur ſa parole, l'hiſtoire du prétendu port de Tongres, dans un tems où cette ville n'exiſtoit point encore.

THOMAS DU FOSSÉ, (Pierre) né à Rouen en 1634,

d'une famille noble, originaire de Blois, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, où le maître de Sacy prit soin de lui former l'esprit & le style. Pompone, ministre-d'état, instruit de sa capacité, le sollicita vainement de prendre part aux travaux de ses ambassades : son amour pour la vie cachée l'empêcha de se rendre à ses instances. Il mourut dans le célibat en 1698, à 64 ans. On ne peut lui reprocher que son opposition aux décrets de l'Eglise, & son attachement à un parti qui l'a si long-tems troublée & qui la trouble encore. Ses principaux ouvrages sont : I. *La Vie de S. Thomas de Cantorbery*, in-4° & in-12. II. Celles de *Tertullien* & d'*Origene*, in-8°. III. Deux volumes in-4° des *Vies des Saints*. Il avoit dessein d'en donner la suite ; mais il interrompit ce projet, pour continuer les *Explications* de la *Bible* de Sacy. Il est encore auteur des petites Notes de cette même Bible, des *Mémoires de Port-Royal*, in-12, & d'autres ouvrages écrits avec autant de pureté & de noblesse que de prévention. Il rédigea les *Mémoires* de Pontis (*voyez ce mot*).

THOMAS DE CHARMES, Capucin, né à Charmes en Lorraine en 1703, mort à Nancy le 3 janvier 1765, est auteur d'une *Théologie*, en 7 vol. in-12, Nancy, 1777 : elle est claire, méthodique, & une des plus orthodoxes qui aient paru dans ces derniers tems. Entre les sentimens controversés parmi les Catholiques, l'auteur embrasse pour l'ordinaire le plus solidement établi & le plus éloigné des extrêmes. Il a donné un *Compendium* de cette même Théologie, réimprimé à Liege, chez Bassompierre, sur la 5e. édition, 1791, 1 vol. in-12.

THOMAS A KEMPIS, *voyez* KEMPIS.

THOMAS WALDENSIS, *voyez* NETTER.

THOMAS CAJETAN, *voyez* VIO.

THOMAS, (Antoine) membre de l'académie Françoise & de celle de Lyon, étoit né dans le diocese de Clermont, & mourut le 17 septembre 1785, dans le château d'Oullins, où l'archevêque de Lyon, son ami, l'avoit fait transporter dès le commencement de sa maladie. Thomas avoit débuté dans les Lettres par des *Réflexions philosophiques & littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*. Il falloit avoir du courage pour oser attaquer Voltaire, qui jouissoit alors de tout l'éclat de sa réputation. Le jeune écrivain y combat avec force cette *philosophie orgueilleuse*, comme il s'exprime, *qui voudroit élever la religion naturelle sur les débris de l'auguste religion de nos Peres*. En 1756 il n'étoit pas plus disposé à encenser ce chef de secte, dont il comparoit le génie *à un volcan qui ne jette plus que de foibles étincelles, obscurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent* ; & qu'il appelle un *écrivain nourri des maximes angloises, abandonné à une liberté effrénée de penser & de dire les choses les plus dangereuses*. Ce qui donne le plus de célébrité à Thomas, ce sont ses *Eloges*, dont plusieurs ont été couronnés par l'académie. On y trouve beaucoup d'esprit, une imagination riche & féconde ; des tableaux éner-

giques, des analyses justes, des jugemens profonds ; mais en même tems un vain clinquant, une parure recherchée, un emploi trop fréquent de métaphores, & particuliérement une espece de jargon scientifique, composé de termes d'arts, de géométrie, de métaphysique, &c., qui jettent de l'obscurité dans le discours, & lui donnent un air de pédanterie. Défaut qui est devenu pour les esprits faux & foibles un objet d'imitation, qui a fait une multitude de mauvais singes & infiniment contribué à la dégénération de l'éloquence françoise. « Ce nouveau » genre dont M. Thomas est » l'inventeur, dit un critique, » est devenu le genre domi- » nant. Il a achevé de corrom- » pre le peu de goût qui restoit » encore. C'est un *penseur* pro- » fond, mais peu naturel : tou- » jours monté sur des échasses, » il fatigue par un style toujours » ampoulé, toujours outré, par » une morgue & une mono- » tonie continuelle, par son » affectation à ne tirer ses mé- » taphores, que des arts & des » sciences les moins à la portée » du lecteurs ». Toutes les fois qu'on apportoit à Voltaire quelque ouvrage de Thomas, il ne manquoit jamais de dire : *Ah! voilà du* GALITHOMAS ! Ce goût de Thomas pour l'obscurité & l'extraordinaire, porte quelquefois sur les choses mêmes, & produit des assertions répréhensibles. C'est ainsi que dans son *Essai sur le caractere, les mœurs & l'esprit des Femmes*, on lit qu'*il est presqu'égal pour le bonheur, de satisfaire de grandes passions, ou de les vaincre ;* que *l'ame est heureuse par ses efforts, & que pourvu qu'elle s'exerce, peu lui importe d'exercer son activité contre elle-même.* Tout cela est d'un faux visible. L'ame n'est pas heureuse par ses efforts, mais par l'objet & le motif de ses efforts. Il importe infiniment à l'ame contre qui son activité soit exercée. L'*Eloge de Marc-Aurele*, moins sujet aux défauts de style qui défigurent ses autres discours, peche davantage par le fond. C'est le langage de l'enthousiasme que produit dans les têtes du 18e. siecle, le nom des anciens philosophes, & une nouvelle vérification de ce bon mot de Thomas : *Les panégyriques valent souvent mieux que les rois* (voyez MARC-AURELE). L'*Essai sur les Eloges*, que les gens de goût considerent comme son meilleur ouvrage, est rempli de bonnes observations & de justes critiques ; il est écrit d'un style moins maniéré & moins roide que la plupart de ses autres écrits, quoiqu'on y trouve encore assez souvent des *masses*, des *chaînes*, des *chocs*, &c. On a encore de lui plusieurs pieces de vers, entre autres une *Ode sur le Tems*, où l'on trouve de très-belles strophes ; & une *Epître au peuple*, semée de très-bons vers. Il avoit entrepris un grand poëme sur Pierre le Grand, intitulé : *la Pétréïde*, dont il avoit lu quelques chants dans des séances de l'académie Françoise ; mais il abandonna ensuite ce travail ; la dureté des noms russes lui ayant fait pressentir qu'elle pouvoit seule être la cause du non-succès de son ouvrage. Indisposé depuis long-tems, il couloit une vie indolente, presque toujours dans la solitude, & quelquefois

au sein d'une société choisie, au milieu de laquelle il gardoit le silence. Son état empirant, l'archevêque de Lyon a voulu l'avertir lui-même du danger qui le menaçoit : il l'a exhorté à chercher sa consolation & son appui dans les Sacremens de l'Eglise. Thomas s'y est disposé avec une résignation parfaite ; & il les a reçus dans des sentimens de foi & de piété, qui ont édifié tous les témoins de sa maladie & de sa mort. En 1791, M. Deleyre a publié un *Essai sur la Vie de M. Thomas :* c'est un panégyrique fait par un ami, & un ami tout enthousiasmé de la démocratie. Cependant l'auteur n'est pas toujours d'accord avec Thomas. Il trouve qu'il a trop vanté la fumée de la gloire. « Je n'ai jamais senti, » dit-il, que la gloire eût été ni » dût être le premier mobile » des plus belles actions. Ce qui » a été exécuté de plus extraor- » dinaire sur la terre est l'ou- » vrage de la Religion ou du » patriotisme ». Il n'est pas plus d'accord avec Thomas sur le tableau qu'offre l'*Essai sur le caractere & les mœurs des Femmes*, de la condition de ce sexe, soit en Asie, soit en Europe. Il lui semble que leurs maux y sont exagérés. Il observe que « les exclusions » qu'elles éprouvent ne sont » injurieuses qu'à leurs préten- » tions, & que leur dépen- » dance tient à leur foiblesse » naturelle. Séparées des hom- » mes, elles ne pourroient leur » résister en corps de société : » mêlées ou même unies à » l'autre sexe par le mariage, » elles ne doivent pas lui ré- » sister. Il faut qu'elles domi- » nent ou soient dominées. » Mais laquelle de ces deux » situations a le plus d'incon- » véniens » ? Rien de plus sensé que ces critiques.

THOMASINI, *voyez* TOMASINI.

THOMASIUS, (Michel) qu'on nommoit aussi *Tanaquetius*, né à Majorque, secrétaire & conseiller de Philippe II, roi d'Espagne, fut élevé à l'évêché de Lérida. Il joignoit à la science du droit, la connoissance de la philosophie. On lui est redevable de la correction du *Décret* de Gratien. Thomasius a laissé quelques autres ouvrages ; tels que, *Disputes Ecclésiastiques*, Rome, 1585, in-4° ; *Commentarius de ratione Conciliorum celebrandorum.* Il vivoit encore en 1560.

THOMASIUS, (Jacques) d'une bonne famille de Leipsig, y fut élevé avec soin, & y enseigna les belles-lettres & la philosophie. C'étoit un homme doux, tranquille, & incapable de troubler son repos & celui des autres par de vaines querelles. Il mourut dans sa patrie en 1684, à 62 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Origines de l'Histoire Philosophique & Ecclésiastique.* II. Plusieurs *Dissertations* (Hall, 1700 & années suivantes, 11 vol. in-8°) dans l'une desquelles il traite du plagiat littéraire, & donne une liste de cent plagiaires. Ces ouvrages sont en latin, & renferment beaucoup de recherches.

THOMASUS, (Christian) fils du précédent, né à Leipsig en 1655 prit le bonnet de docteur à Francfort-sur-l'Oder en 1676. Un Journal allemand qu'il commença à publier en

1688, & dans lequel il semoit plusieurs traits satyriques, lui fit beaucoup d'ennemis. On excita Mazius à l'accuser publiquement d'héréſie, & même du crime de leſe-majeſté. Thomaſius avoit réfuté un traité de ſon dénonciateur, où celui-ci prétendoit qu'il n'y avoit que la religion luthérienne, qui fût propre à maintenir la paix & la tranquillité de l'état: ce fut la ſemence de ſes querelles avec Mazius. Il fut obligé de ſe retirer à Berlin, où le roi de Pruſſe ſe ſervit de lui pour fonder l'univerſité de Hall. La 1re. chaire de droit lui fut accordée en 1710. Trois ans après il fit ſoutenir des Theſes (Anvers, 1713, in-4°) dans leſquelles il avança que le concubinage n'a rien de contraire au droit divin, & qu'il eſt ſeulement un état moins parfait que celui du mariage. Cette aſſertion révoltante fit naître beaucoup d'écrits. Thomaſius mourut en 1728, regardé comme un eſprit bizarre & un homme inquiet. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en allemand. Les principaux ſont: I. Une *Introduction à la Philoſophie de la Cour*. II. L'*Hiſtoire de la Sageſſe & de la Folie*. III. Deux *Livres des Défauts de la Juriſprudence Romaine*. IV. Les *Fondemens du Droit naturel & des Gens*. V. *Hiſtoire des Diſputes entre le Sacerdoce & l'Empire, juſqu'au 16e. ſiecle*; on conçoit aiſément de quelle façon un proteſtant a traité cette matiere.

THOMASSIN, (Louis) né à Aix en Provence l'an 1619, d'une famille ancienne & diſtinguée dans l'égliſe & dans la robe, fut reçu dans la congrégation de l'Oratoire dès ſa 14e. année. Après y avoir enſeigné les humanités & la philoſophie, il fut fait profeſſeur de théologie à Saumur. L'Ecriture, les Peres, les Conciles faiſoient la baſe générale de ſes concluſions. Appellé à Paris en 1654, il y commença dans le ſéminaire de S. Magloire, des conférences de théologie poſitive, ſelon la méthode qu'il avoit ſuivie à Saumur, & les continua juſqu'en 1668. Ses ſuccès dans cet emploi lui firent des amis illuſtres. Perefixe, archevêque de Paris, l'engagea à faire imprimer ſes *Diſſertations latines ſur les Conciles*, dont il n'y a eu que le 1er. volume qui ait paru, en 1667, in-4°; & ſes *Mémoires ſur la Grace*, qui furent imprimés en 1668, en 3 vol. in-8°. Il abandonne la doctrine de S. Auguſtin ſur la grace & la prédeſtination pour ſuivre celle des Peres Grecs, qui s'éloignant également des erreurs condamnées, lui paroiſſoit plus douce & plus encourageante. Ils reparurent en 1682, in-4°, augmentés de deux Mémoires, ſous les auſpices de Harlay, ſucceſſeur de Perefixe. Il publia auſſi trois tomes de *Dogmes Théologiques*, en latin, le 1er. en 1680, le 2e. en 1684, le 3e. en 1689, & en françois en pluſieurs vol. in-8°: trois autres tomes en françois de la *Diſcipline Eccléſiaſtique ſur les Bénéfices & les Bénéficiers*; le 1er en 1678, le 2e. en 1679, le 3e. en 1681. Cet ouvrage, le plus eſtimé de ceux du P. Thomaſſin, fut réimprimé en 1725. C'eſt dans cette ſource que Van-Eſpen a puiſé

presque toute l'érudition qu'il a mise dans son *Jus Ecclesiasticum*. Les novateurs ont quelquefois entrepris d'abuser de cet ouvrage pour tout rappeller à l'ancienne discipline, & censurer les usages & l'état actuel de l'Eglise : mais Thomassin a prévenu cet abus, & sappé l'absurde prétention par une observation simple & péremptoire. *In usu & exercitio variatum est, non in potestate, quæ & in conciliis provincialibus suo modo, & in Romanis pontificibus, pro eorum summo principatu eadem semper intacta atque illibata viget : erumpit autem & exercetur non eodem semper modo; sed pro locorum, temporumque & rerum opportunitate, pro Ecclesiæ sive utilitate sive necessitate: hæc certissima norma est conciliandæ antiquæ Ecclesiarum disciplinæ cum novâ* (voy. FLEURY, MORIN, ZOSIME, &c.). Il donna ensuite divers Traités sur des sujets particuliers de la discipline de l'Eglise & la morale chrétienne : de l'*Office Divin*, in-8° ; des *Fêtes*, in-8° ; des *Jeûnes*, in-8° ; de la *Vérité & du Mensonge*, in-8° ; de l'*Aumône*, in-8° ; du *Négoce* & de l'*Usure*, in-8°. Celui-ci ne fut imprimé qu'après sa mort, aussi bien que le *Traité dogmatique & historique des moyens dont on s'est servi dans tous les tems pour maintenir l'Unité de l'Eglise*, 1703, 3 vol. in-4°. Ce ne fut pas seulement sur ces matieres que brilla le savoir du P. Thomassin ; il possédoit les belles-lettres, & il voulut enseigner aux autres l'usage qu'on en pouvoit faire. Ainsi il donna au public des *Méthodes d'étudier & d'enseigner chrétiennement la Philosophie*, in-8° ; les *Historiens profanes*, 2 vol. in-4° ; les *Poëtes*, 3 vol. in-8°. Ouvrages où il y a de bonnes observations, noyées dans un amas d'inutilités & d'idées communes. Le pape Innocent XI témoigna quelque desir de se servir de son ouvrage de la *Discipline* pour le gouvernement de l'Eglise, & voulut même attirer l'auteur à Rome. L'archevêque de Paris en parla au roi, de la part du cardinal Casanate, bibliothécaire de sa sainteté ; mais la réponse fut, qu'un tel sujet ne devoit pas sortir du royaume. Thomassin témoigna au Saint-Pere sa gratitude & son zele, en traduisant en latin les 3 vol. in-fol., 1706, de la *Discipline*. Ce travail fatigant ne fut pas plutôt fini, qu'il en reprit un autre non moins pénible. Comme il s'étoit appliqué à l'hébreu pendant 50 années, il crut devoir faire servir cette étude à prouver l'antiquité & la vérité de la Religion. Il entreprit de faire voir que la langue hébraïque est la mere de toutes les autres, & qu'il falloit par conséquent chercher dans l'Ecriture, qui conserve ce qui nous en reste, l'histoire de la vraie Religion, aussi-bien que la premiere langue. Ce fut ce qui l'engagea de composer une *Méthode d'enseigner chrétiennement la Grammaire ou les Langues, par rapport à l'Ecriture-Sainte*, 2 vol. in-8°. Elle fut suivie d'un *Glossaire universel Hébraïque*, dont l'impression qui se faisoit au Louvre, ne fut achevée qu'après sa mort. Cet ouvrage vit le jour, in-fol., en 1697 (par les soins du P.

Bordes, de l'Oratoire, & de Barat, membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres) & ne répondit pas à la réputation de l'auteur. Le Pere Thomassin mourut la nuit de Noël de 1695, âgé de 77 ans. Ce savant avoit la modestie d'un homme qui unit de grandes connoissances à de grandes vertus & à un esprit parfaitement détrompé de la vanité des louanges humaines. Son esprit étoit sage & son caractere modéré. Il parut pendant quelque tems, épouser les intérêts de la secte Janfénienne; mais il ne tarda pas à en revenir & à s'attacher inviolablement à la mere de toutes les églises. « Etant » encore jeune, dit l'abbé Berault, & n'ayant étudié S. » Auguſtin que dans les compilations infidelles du parti, » il avoit donné dans les nouvelles opinions. Mais s'il put » commettre une légéreté, par» donnable à son âge, il n'eut » point l'orgueil & l'opiniâ» treté qui convertit l'erreur » en héréſie formelle. Non » moins recommandable par sa » candeur & sa piété que par » son savoir, dès qu'il eut re» connu par la lecture des » œuvres mêmes de S. Au» guſtin, combien Janſenius » imposoit à ce saint docteur, » ainſi qu'à l'Egliſe qui en avoit » confirmé la doctrine sur la » grace; nul respect humain ne » put l'empêcher d'en faire une » confeſſion, pour le moins » auſſi éclatante que l'avoient » été les préventions de sa » jeuneſſe. Il alla trouver cha» cun de ceux qu'il craignoit » d'avoir engagés dans ses pre» mieres opinions, & leur pro» testa qu'il en étoit parfaite» ment revenu, comme d'au» tant d'erreurs eſſentiellement » contraires à la foi. Les ou» vrages qu'il nous a tranſmis » atteſteront à jamais & la » réalité & la ſincérité de sa » déclaration ». Sa charité étoit si grande, qu'il donnoit aux pauvres la moitié de la penſion de mille livres que lui faiſoit le clergé. On ne peut lui refuſer beaucoup d'érudition; mais il la puiſe moins dans les ſources, que dans les auteurs qui ont copié les originaux. Sa *Diſcipline Eccléſiaſtique* offre beaucoup de fautes dans tous les endroits où il s'agit de citations d'auteurs grecs. Son ſtyle eſt un peu peſant; il n'arrange pas toujours ſes matériaux d'une maniere agréable, & en général il eſt trop diffus. Il poſſédoit mieux le latin que le françois. L'abbé Lenglet l'a jugé trop ſévérement lorſqu'il a dit que *le P. Thomaſſin étoit un homme de paſſages & non de raiſonnemens, qui copioit par lui-même, & réfléchiſſoit par autrui.* Le P. Bordes a écrit ſa *Vie* en latin à la tête du *Gloſſaire Hébraïque.*

THOMASSIN, (Philippe) graveur célebre, prit à Troyes en Champagne, lieu de ſa naiſſance, les premiers principes du deſſin. Il voyagea enſuite en Italie, où après s'être perfectionné ſous les grands-maîtres qui illuſtrerent la fin du 16e. ſiecle, il ſe fixa à la gravure, s'établit à Rome & s'y maria. Il donna en 1600 un *Recueil* in-4° de *Portraits des Souverains* les plus diſtingués, & *des plus grands Capitaines des 15e. & 16e. ſiecles.* Ces Portraits, au nombre de cent,

gravés d'après les originaux, ſont accompagnés d'un ſommaire latin des actions les plus mémorables de chacun des princes & des capitaines qu'ils repréſentent. Thomaſſin s'exerça principalement ſur des ſujets de dévotion, d'après Raphaël, Salviati, le Baroche & autres peintres célebres. Il fit un grand nombre d'éleves, parmi leſquels on compte le premier des Cochins, & Michel Dorigny ſes compatriotes; mais aucun ne lui fit autant d'honneur que le fameux Callot, qui apprit de lui à manier le burin. Thomaſſin mourut à Rome, âgé de 70 ans. La date de ſa mort eſt ignorée.

THOMASSIN, (N.) fils d'un graveur habile, de la même famille que le précédent, entra chez le célebre Picard, dit le Romain, où il acheva de ſe perfectionner. Ce grand artiſte s'étant retiré en Hollande en 1710, ſon éleve le ſuivit & y demeura juſqu'en 1713, qu'il revint à Paris, où il fut reçu de l'académie royale en 1728. Sa maniere de graver étoit belle & ſavante. Il entroit parfaitement dans l'eſprit du peintre dont il vouloit rendre le caractere, & il avoit l'art d'en faire connoître avec fineſſe la touche & le goût des contours. On cite, entr'autres productions de ſon burin: I. Le *Magnificat* de Jouvenet. II. Le *Coriolan*, d'après la Foſſe. III. Les *Noces de Cana*, d'après Paul Véroneſe. Il mourut le 1*er.* janvier 1741, âgé de 53 ans.

THOMPSON, (Jacques) poëte Anglois, naquit en 1700, à Ednan en Ecoſſe, d'un pere miniſtre. Son *Poëme ſur l'Hiver*, publié en 1726, le fit connoître des littérateurs, & rechercher des perſonnes du plus haut rang. Le lord Talbot, chancelier du royaume, lui confia ſon fils. Il lui ſervit de guide dans ſes voyages. Le poëte parcourut, avec ſon éleve, la plupart des cours & des villes principales de l'Europe. Lorſqu'il fut de retour dans ſa patrie, le chancelier le nomma ſon ſecrétaire. La mort lui ayant enlevé ce protecteur, il fut réduit à vivre des fruits de ſon génie. Il mourut en 1748, emportant dans le tombeau les regrets des citoyens & des gens de goût. Sa phyſionomie annonçoit la gaieté, & ſa converſation l'inſpiroit. Bon ami, bon parent, excellent patriote, philoſophe paiſible, il ne prit aucune part aux querelles de ſes confreres. La meilleure édition de ſes ouvrages eſt celle de Londres, avec la *Vie* de l'auteur, en 1762, en 2 vol. in-4°. Le produit en fut deſtiné à lui élever un mauſolée dans l'abbaye de Weſtminſter. On y trouve: I. *Les Quatre Saiſons*, poëme auſſi philoſophique que pittoreſque, traduit en françois en 1759, in-8°, par madame Bontemps, avec de très-belles eſtampes. C'eſt le tableau de la nature dans les différens tems de l'année; il eſt plein d'images riantes, quelquefois grandes & fortes, & de bonnes moralités; la derniere partie qui eſt l'hiver, finit par des vues conſolantes ſur l'immortalité. II. Le *Château de l'Indolence*, plein de bonne poéſie & d'excellentes leçons de morale. III. Le *Poëme de la Liberté*, auquel il tra-

vailla pendant deux ans, & qu'il mettoit au-dessus de ses autres productions. IV. Des *Tragédies*, qui furent représentées avec beaucoup de succès, quoiqu'elles pechent par le plan & souvent par la versification. V. Des *Odes*, au-dessous de celles de Rousseau, mais où l'on trouve néanmoins le génie de la lyre. Son *Hymne au Créateur* a été traduite en françois par l'abbé Yart. VI. *Panégyrique de Newton*, en vers.

THORENTIER, (Jacques) docteur de Sorbonne, puis prêtre de l'Oratoire, mort en 1713, avoit eu le titre de grand-pénitencier de Paris, sous Harlai; mais il n'en avoit jamais exercé les fonctions. La chaire & la direction l'occuperent principalement, & il opéra de grands fruits dans la capitale & en province. Il travailla avec beaucoup d'ardeur, mais inutilement, à ramener le P. Quesnel à la soumission due aux décisions de l'Eglise. On a de lui: I. Les *Consolations contre les frayeurs de la Mort*, in-12. II. Une *Dissertation sur la Pauvreté Religieuse*, 1726, in-8°. III. *L'Usure expliquée & condamnée par les Ecritures-Saintes*, &c., Paris, 1673, in-12, sous le nom de *du Tertre*; ouvrage assez bien raisonné. IV. Des *Sermons*, in-8°, plus solides que brillans.

THORIUS, (Raphaël) médecin, mort de la peste en 1629 à Londres, a publié un *Poëme* estimé *sur le Tabac*, Utrecht, 1644, in-12, & une Lettre *De causa morbi & mortis Isaaci Casauboni*.

THORNIL, (Jacques) peintre, né en 1676 dans la province de Dorset, mort en 1732, entra chez un peintre médiocre, où le desir de se perfectionner, & son goût, le rendirent en peu de tems habile dans son art. La reine Anne l'employa à plusieurs grands ouvrages de peinture, lui donna le titre de son premier peintre, & le créa chevalier. Devenu membre du parlement, il ne cessa d'exercer la peinture. Il peignoit également bien l'histoire, l'allégorie, le portrait, le payſage & l'architecture.

THOT, THEUT, THEUTATÈS, dieu des anciens Gaulois, le même, si l'on en croit César, que Mercure; mais il paroit que ce Mercure n'est pas celui des Romains: *Mercure* signifie en celtique *Roi Seigneur*. Le *Thot* ou *Theut*, nom d'où dérive Θεος & *Deus*, & *Mercure* qui donne Κυριος, ont fait croire à des savans que les Grecs & les Romains avoient pris bien des idées & des mots des anciens Celtes (voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 mai 1793, p. 22). Quelques mythologistes donnent un fils nommé *Thot* à Mercure Trismegiste. Le *Thot* ou *Theut* des Gaulois étoit honoré par des sacrifices humains: les Druides lui immoloient une multitude de victimes au fond des forêts. César eut bien de la peine à détruire ces horreurs après la conquête de la Gaule; le Christianisme les abolit plus efficacement.

THOU, (Nicolas de) de l'illustre maison de Thou, originaire de Champagne, fut conseiller-clerc au parlement, archidiacre de l'église de Paris, abbé de S. Symphorien de Beauvais, puis évêque de Char-

tres. Il sacra le roi Henri IV en 1594, & fut distingué parmi les prélats de son tems par son savoir & par sa piété. Il prêcha avec zele & avec fruit, & mourut en 1598, à 70 ans. On a de lui : I. Un *Traité de l'Administration des Sacremens*. II. Une *Explication de la Messe & de ses Cérémonies*. III. D'autres ouvrages peu connus.

THOU, (Jacques-Auguste de) 3e. fils de Christophe de Thou, premier président au parlement de Paris, naquit dans cette ville en 1553, & voyagea de bonne heure en Italie, en Flandre & en Allemagne. Son pere l'avoit destiné à l'état ecclésiastique, & Nicolas de Thou son oncle, évêque de Chartres, lui avoit donné un canonicat dans son église ; mais après la mort de son frere il se maria, posséda divers emplois dans la robe, & devint président-à-mortier. En 1586, après la journée des Barricades, il sortit de Paris & se rendit à Chartres auprès de Henri III, qui l'envoya en Normandie & en Picardie, & ensuite en Allemagne. De Thou passa de là à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce prince. Il se rendit aussi-tôt auprès de Henri IV, qui l'employa à plusieurs négociations, & lui donna en 1591 la charge de grand-maître de la bibliotheque du roi, après la mort de Jacques Amyot. Pendant la régence de la reine Marie de Médicis, il fut un des directeurs-généraux des finances. On le députa à la conférence de Loudun, & on l'employa dans d'autres affaires épineuses. Commis avec le cardinal du Perron pour trouver les moyens de réformer l'université de Paris, & pour travailler à la construction du college-royal qui fut commencé par ses soins, il s'en acquitta avec zele. Il mourut à Paris le 8 mai 1617, à 64 ans. Le président de Thou s'étoit nourri des meilleurs auteurs grecs & latins, & avoit puisé dans ses lectures & dans ses voyages la connoissance raisonnée des mœurs, des coutumes, & de la géographie de tous les pays différens. Nous avons de lui une *Histoire universelle*, en 138 livres (depuis 1545 jusqu'en 1607) en latin, dans laquelle il parle également bien de la politique, de la guerre & des lettres. Les intérêts de tous les peuples de l'Europe y sont développés avec beaucoup d'impartialité & d'intelligence. Il ne peint ni comme Tacite, ni comme Salluste ; mais il écrit comme on doit écrire une histoire générale. Ses réflexions, sans être fines, sont nobles & judicieuses. Il entre souvent dans de trop grands détails ; il fait des courses jusqu'aux extrémités du monde, au-lieu de se renfermer dans son objet principal ; mais la beauté de son style empêche presque qu'on ne s'apperçoive de ce défaut. On lui a encore reproché de latiniser d'une maniere étrange les noms propres d'hommes, de villes, de pays : il a fallu ajouter à la fin de son Histoire un Dictionnaire, sous le titre de *Clavis Historiæ Thuanæ*, où tous ces mots sont traduits en françois. La liberté, ou, si l'on veut, la partialité avec laquelle il parle des papes, du clergé, de la maison de Guise, & une cer-

taine disposition à adoucir les fautes des Huguenots, & à faire valoir les vertus & les talens de cette secte, firent soupçonner qu'il avoit des sentimens peu orthodoxes ; & l'on ne doit pas s'étonner que son *Histoire* ait été condamnée à Rome par un décret du 9 novembre 1609, & de nouveau le 10 mai 1757. Un auteur moderne (M. Paquot) le caractérise en ces termes : *Audax nimiùm ; hostis Jesuitarum implacabilis ; calumniator Guisiorum ; Protestantium exscriptor, laudator, amicus ; sedi apostolicæ & synodo Tridentinæ totique rei catholicæ, parùm aquus.* Il ne faut nullement ajouter foi à ce que de Thou dit touchant les Pays-Bas. La plupart des faits qu'il en raconte, ont été puisés dans des sources infectées, comme dans Van Metteren ; quoique dans d'autres endroits il soit plus judicieux & plus équitable que la plupart des auteurs françois qui ont parlé de l'histoire de ces provinces. Il écrivoit souvent sur des mémoires que les hérétiques de divers pays lui envoyoient. C'est pour cela en partie que Casaubon, Scaliger, Grotius, Heinsius, Saumaise, le Clerc, Larrey ont donné de si grands éloges à son Histoire, qu'ils proposent pour modele d'un ouvrage où, selon eux, on ne voit nulle partialité : parce qu'elle est toute en faveur des sectes. Malheureusement cet exemple a été suivi par la plupart de ceux qui ont écrit l'histoire après lui ; & c'est ce qui a beaucoup contribué à produire cette haine insensée de la Religion, qui enfin est parvenue en France (1793) à une profession ouverte de l'athéisme. Le P. Antoine Possevin a fait de savantes Notes critiques sur cette Histoire, qui long-tems conservées en manuscrit dans la bibliotheque des Jésuites à Bologne, ont été imprimées par le P. Zaccaria dans son *Iter litterarium per Italiam*, Venise, 1762, in-4°. La meilleure édition de l'*Histoire* de de Thou est celle de Londres, 1733, en 7 vol. in-fol. C'est sur cette édition que l'abbé des Fontaines, aidé de plusieurs savans, en donna une Traduction françoise, en 16 vol. in-4°, Paris, 1749 ; & Hollande, 11 vol. in-4°. Après une préface judicieuse, on y trouve les *Mémoires* de la vie de l'historien, composés par lui-même. Ces Mémoires avoient déjà paru en françois, à Rotterdam en 1731, in-4°, avec une traduction de la Préface qui est au-devant de sa grande Histoire. Cette version est un peu retouchée dans ce qui est en prose, & on y a ajouté ses *Poésies Latines*, rapportées en françois dans les Mémoires. Ses Vers latins sont pleins d'élégance & de génie. Il a fait un Poëme sur la Fauconnerie : *De re accipitrariâ*, 1584, in-4° ; des Poésies diverses sur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, 1611, in-4° : des *Poésies Chrétiennes*, Paris, 1599, in-8°, &c. Durand a écrit sa *Vie*, in-8°. Rémond de St.-Albine, a publié un *Abrégé* de son *Histoire universelle*, en 10 vol. in-12.

THOU, (François-Auguste de) fils aîné du précédent, fut nommé grand-maître de la bibliotheque du roi, & se fit aimer des savans par sa douceur & par son érudition.

Le secret d'une conspiration contre le cardinal de Richelieu, que lui avoit confié Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, fut la cause de sa mort. Il eut la tête tranchée à Lyon en 1642, à 35 ans. Tout le monde pleura un homme, qui périssoit pour n'avoir pas voulu dénoncer son ami. On a dit que Richelieu avoit été charmé de se venger sur lui, de ce que le président de Thou, son pere, avoit dit dans son Histoire, d'un des grands-oncles du cardinal, en parlant de la Conjuration d'Amboise, à l'année 1560 : *Antonius Plessiacus Richelius, vulgò dictus Monachus, quòd eam vitam professus fuisset; dein voto ejurato, omni licentiæ ac libidinis genere contaminasset.* Mais un tel motif de vengeance est si absurde, qu'on ne peut l'attribuer à un être raisonnable, eût-il la férocité des Cannibales. Pierre du Puy a tâché de justifier son ami; mais malgré tout ce que l'humanité compatissante peut alléguer en faveur de cet illustre malheureux, il faut convenir que sa condamnation est légale & juste selon la législation criminelle de toutes les nations, & en particulier selon l'édit de Louis XI du 22 décembre 1477. Le pere du malheureux de Thou, qui rapporte dans son *Histoire* plusieurs exemples de condamnations pareilles, ne prévoyoit pas que son fils en seroit aussi. Les Mémoires de Choupes lui imputent autre chose qu'une simple réticence, mais sans preuve.

THOYNARD, (Nicolas) né à Orléans en 1629, d'une des meilleures familles de cette ville, s'appliqua dès sa premiere jeunesse à l'étude des langues & de l'histoire, & en particulier à la connoissance des médailles, dans laquelle il fit de très-grands progrès. Les savans le consulterent comme leur oracle, & il satisfaisoit à leurs questions avec autant de plaisir que de sagacité. Le cardinal Noris tira de lui quelques lumieres pour son ouvrage des *Epoques Syro-Macédoniennes*. Thoynard ne se distingua pas moins par la douceur de ses mœurs, que par l'étendue de ses connoissances. Il mourut à Paris en 1706, à 77 ans. Son principal ouvrage est une excellente *Concorde des IV Evangélistes*, Paris, 1709, in-fol. en grec & en latin, avec de savantes Notes sur la chronologie & sur l'histoire.

THRASIBULE, *voy* TRASYBULE.

THRASIMOND *ou* TRASAMOND, roi des Vandales en Afrique, étoit Arien, & un des plus ardens persécuteurs des Catholiques. Il se déchaîna sur-tout contre les ecclésiastiques, & pour attirer les fideles à sa croyance il empêcha l'élection des évêques par des édits très-rigoureux. Ce prince obtint le sceptre en 496, & mourut en 523.

THRASYLE, célebre astrologue, se trouva un jour sur le port de Rhodes avec Tibere, qui avoit été exilé dans cette isle; il osa lui prédire qu'un vaisseau qui arrivoit dans le moment, lui apportoit d'heureuses nouvelles. Il reçut effectivement des lettres d'Auguste & de Livie, qui le rappelloient à Rome. C'étoit une espece d'horoscopiste, qui quelquefois

devinoit juste. Il vivoit encore l'an 37 de J. C.

THUCYDIDE, célebre historien Grec, fils d'Olorus, naquit à Athenes l'an 475 avant J. C. Il comptoit parmi ses ancêtres Miltiade. Après s'être formé dans les exercices militaires qui convenoient à un jeune-homme de sa naissance, il eut de l'emploi dans les troupes, & fit quelques campagnes qui lui acquirent un nom. A l'âge de 47 ans, il fut chargé de conduire & d'établir à Thurinus, une nouvelle colonie d'Athéniens. La guerre du Péloponnese s'étant allumée peu de tems après dans la Grece, y excita de grands mouvemens & de grands troubles. Thucydide avoit été commandé pour aller au secours d'Amphipolis, place forte des Athéniens sur les frontieres de la Thrace; mais ayant été prévenu par Brasidas, général des Lacédémoniens, il fut condamné à l'exil. C'est alors qu'il composa son *Histoire de la Guerre du Péloponnese*, entre les républiques d'Athenes & de Sparte. Il ne la conduisit que jusqu'à la 21e. année inclusivement. Les six années qui restoient, furent suppléées par Théopompe & Xénophon. Démosthenes faisoit un si grand cas de cet ouvrage, qu'il le copia plusieurs fois. On prétend que Thucydide sentit naître ses talens pour l'histoire, en entendant lire celle d'Hérodote à Athenes, pendant la fête des Panathenées. On a souvent comparé ces deux historiens. Hérodote plus doux, plus clair & plus abondant; Thucydide plus concis, plus serré, plus pressé d'arriver à son but. » Quand on va d'Hérodote à » Thucydide, dit un critique, » il semble qu'on quitte un » parterre émaillé de fleurs ou » un bocage délicieux, pour » entrer dans un champ bien » labouré, où par-tout l'a- » gréable est sacrifié à l'utile; » Hérodote vivoit au milieu » du luxe & des voluptés de » la molle Ionie, dans une » région favorisée du Ciel; » Thucydide habitoit l'âpre » territoire de l'Attique, au » milieu d'un peuple simple, » laborieux, économe; il étoit » militaire, & ses mauvais » succès n'avoient pas égayé » son caractere naturellement » sérieux & sombre: son style » est dur, austere, souvent obs- » cur; dans quelques endroits, » il étoit à peine intelligible » pour Cicéron lui-même, à » qui la langue grecque étoit » aussi familiere que la sienne; » qu'on juge de ce qu'il doit » être pour nous ». Quant à la vérité des faits, Thucydide, témoin oculaire, l'emporte infiniment sur Hérodote, qui adoptoit les mémoires qu'on lui fournissoit sans les examiner, & des contes absurdes qui ne méritoient pas même d'examen. Mais les faits rapportés par Thucydide sont d'un foible intérêt; le sujet qu'il a traité, est triste & mesquin; c'est un tissu de petites opérations militaires; on a continuellement sous les yeux le spectacle des petites peuplades de la Grece, qui font le dégât sur les terres les unes des autres, qui se pillent & s'égorgent comme des hordes sauvages avec une férocité aveugle, pour de très-petits intérêts; & dans toutes

ces querelles meurtrieres, il n'y a pas un exploit vraiment grand & mémorable. Elles ne peuvent être importantes pour un philosophe, que parce qu'elles ont amené la décadence & la servitude de la Grece : les harangues qui sont très-longues & très-frequentes forment la partie de cet ouvrage la plus curieuse & la plus intéressante aujourd'hui, parce qu'elles renferment toute la politique de ce tems-là. Thucydide mourut à Athenes, où il avoit été rappellé, l'an 411 avant J. C. De toutes les éditions de son *Histoire*, les meilleures sont celles d'Amsterdam, 1731, in-fol., en grec & en latin; celles d'Oxford, 1696, in-fol., & de Glascow, 1759, 8 vol. in-8°. D'Ablancourt en a donné une Traduction en françois assez fidelle, en 3 vol. in-12.

THUILERIES, (Claude de Moulinet, abbé des) né à Sèes, d'une famille noble, alla achever à Paris ses humanités qu'il avoit commencées en province. A l'étude des mathématiques, il joignit celles du grec & de l'hébreu ; mais quelque tems après il renonça à ces divers genres de connoissances, pour ne plus s'occuper que de l'histoire de France, dont les recherches ont rempli le cours de sa vie. Il mourut à Paris, d'une hydropisie de poitrine, en 1728. Outre quantité de *Mémoires* sur différens sujets, & une *Histoire du diocese de Sèes* en manuscrit, on a de lui : I. *Dissertation sur la mouvance de Bretagne par rapport à la Normandie*, Paris, 1711, in-12; à laquelle est jointe une autre *Dissertation* touchant quelques points de l'Histoire de Normandie. II. *Examen de la charge de Connétable de Normandie*. III. *Dissertation* dans le *Mercure de France* & dans le *Journal de Trévoux*. IV. Les *Articles* du diocese de Sèes dans le *Dictionnaire universel de la France*, 1726, &c.

THUILLIER, (René) Minime François, mérita par ses talens & sa probité d'être mis plusieurs fois à la tête de sa province. Il est auteur du *Diarium patrum, fratrum & sororum ordinis Minimorum provinciæ Franciæ*, Paris, 1709, 2 vol. in-4°, écrit d'un style pur & même élégant, assez exact pour les dates; mais il y montre quelquefois un peu trop de crédulité. Il a aussi composé quelques autres ouvrages de droit canonique régulier, tel que *de Potestate Correctoris* (c'est le titre qu'on donne au supérieur des Minimes), & autres qui n'ont point franchi les limites du cloître, & dont l'énumération intéresseroit fort peu les beaux esprits & les gens du monde.

THUILLIER, (Dom Vincent) naquit à Coucy, au diocese de Laon, en 1685. Il entra dans la congrégation de S. Maur en 1703, & s'y distingua de bonne heure par ses talens. Après avoir professé long-tems la philosophie & la théologie dans l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, il en devint sous-prieur. Il occupoit cet emploi lorsqu'il mourut en 1736. Dom Thuillier écrivoit assez bien en latin & en françois; il possédoit les langues & l'histoire. A une imagination vive, il joignoit une vaste littérature. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Histoire*

toire de Polybe, traduite du grec en françois, avec un *Commentaire sur l'Art Militaire*, par le chevalier de Folard, en 6 vol. in-4°. Elle eſt auſſi élégante que fidelle. II. *Hiſtoire de la nouvelle édition de S. Auguſtin*, donnée par les Bénédictins de la congrégation de S. Maur, 1736, in-4°. On lui a reproché des inexactitudes. III. *Lettre d'un ancien Profeſſeur de théologie de la Congrégation de S. Maur, qui a révoqué ſon appel de la Conſtitution* Unigenitus. IV. *Seconde Lettre contre l'Appel interjetté de la Bulle* Unigenitus; 3e. édition augmentée, Paris, 1729, in-8°. Dom Thuillier, d'abord oppoſé à cette Bulle, devint un de ſes plus zélés défenſeurs; il ſe ſignala par pluſieurs écrits en faveur de la ſoumiſſion à l'Egliſe, qui lui firent beaucoup d'ennemis dans ſa congrégation. Les fanatiques du parti qu'il attaquoit, ont même voulu que ſa mort ait été marquée par des ſignes funeſtes. Le fanatique auteur du *Dictionnaire Critique* dit, « que ſe » ſentant ſubitement preſſé de » quelque beſoin, il ſe mit ſur » le ſiege, & expira avec » un grand mouvement d'en- » trailles ». On a dit la même choſe d'Arius; mais l'un avoit ravagé l'Egliſe, & l'autre avoit tâché de ramener les errans dans ſon ſein.

THULDEN, (Chriſtian-Adolphe) né à Volckmarſchen dans le duché de Weſtphalie, enſeigna la théologie à Cologne & fut chanoine de Ste. Marie. On a de lui une *Hiſtoire de ſon Tems*, depuis 1651 juſqu'en 1660, en latin, en 4 vol., Cologne, 1657-1663. C'eſt une continuation de celle de Surius (*voyez ce mot*). — Il ne faut pas le confondre avec Théodore & Diodore VAN TULDEN (*voyez ces mots*).

THUMNE, (Théodore) profeſſeur luthérien de théologie à Tubinge, s'eſt fait connoître par quelques ouvrages. Le plus recherché eſt le *Traité* hiſtorique & théologique *des Fêtes des Juifs, des Chrétiens & des Païens*, in-4°. Cet écrivain mourut en 1730.

THYESTE, fils de Pelops & d'Hippodamie, & frere d'Atrée, fut inceſtueux avec ſa belle-ſœur Etrope, femme d'Atrée, qui, pour s'en venger, mit en pieces l'enfant qui étoit né de ce crime, & en ſervit le ſang à boire à Thyeſte. Le ſoleil ne parut pas ce jour-là ſur l'horizon, pour ne point éclairer une action auſſi déteſtable. Cette hiſtoire ou fable a été la matiere de plus d'un drame: cependant l'action principale n'eſt pas repréſentable. *Voyez* ATRÉE.

THYRÉE, (Herman) Jéſuite de Nuys, dans l'archevêché de Cologne, né en 1532, enſeigna la théologie à Ingolſtadt, à Treves, à Mayence, fut recteur de différens colleges & provincial en Allemagne, doyen de la faculté de théologie de Mayence, où il mourut le 26 octobre 1591. On a de lui *Confeſſio Auguſtana, cum notis*, Dilingue, 1567, in-4°. On l'a réimprimée depuis in-fol.

THYRÉE, (Pierre) Jéſuite, frere du précédent, né à Nuys, mourut à Würtzbourg le 3 décembre 1601, à 55 ans, après s'être diſtingué dans ſa ſociété par l'emploi de profeſſeur en

théologie, qu'il exerça longtems en différens colleges. Ses ouvrages consistent principalement en des *Theses* raisonnées sur des matieres de controverse qui sont autant de traités assez étendus. Un de ses ouvrages les plus curieux, est celui *De Apparitionibus spirituum*, Cologne, 1600, in-4°. Dom Calmet & Lenglet du Fresnoy ont profité de ce traité pour composer ceux qu'ils ont donnés sur la même matiere.

THYSIUS, (Antoine) né vers 1603 à Harderwyck (Meursius le dit natif d'Anvers, dans *Athenæ Batavæ*, pag. 332, édit. 1625), fut professeur en poésie & en éloquence à Leyde, & bibliothécaire de l'université de cette ville: il mourut en 1670. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, & donna de bonnes éditions, dites des *Variorum*. I. De *Velleïus-Paterculus*, Leyde, 1668, in-8°. II. De *Sallustе*, Leyde, 1665, in-8°. III. De *Valere-Maxime*, Leyde, in-8°. IV. *Senecæ tragediæ*, 1651. V. *L. Cælii Lactantii opera*, 1652. VI. *Historia navalis*. C'est une histoire de tous les combats qu'il y a eu sur mer entre les Hollandois & les Espagnols, 1657, in-4°, belle édition. VII. *Compendium Historiæ Batavicæ*, 1645. VIII. *Exercitationes Miscellaneæ*, 1639, in-12. Ce sont des dissertations sur des sujets d'Ecriture-Sainte & de Mythologie. IX. *Guillielmi Postelli de Republica, seu Magistratibus Athenienſium*, Leyde, 1645, in-12. Thysius y a ajouté deux pieces, la premiere représente le gouvernement d'Athenes depuis la naissance de cette république jusqu'à sa fin; la seconde est un recueil de diverses loix attiques recueillies de divers passages des anciens, & mises en parallele avec les loix romaines qui ont le même objet. Ces deux pieces ont reparu dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius, tom. 5. X. Une *Edition* de l'*Histoire d'Angleterre* de Polydore Virgile. XI. D'*Aulu-Gelle*, Leyde, 1661, 2 vol. in-8°. Il fut aidé dans ce dernier travail par Oiselius... Frédéric & Jacques Gronovius donnerent une édition d'*Aulu-Gelle*, en 1706, in-4°, dans laquelle ils insérerent les notes & les commentaires rassemblés en celle de Thysius. Le Salluste de cet auteur fut aussi réimprimé à Leyde en 1677; & cette édition, quoique conforme en tout à celle de 1665, est préférée par les connoisseurs, à cause de la beauté de l'impression.

TIBALDEI, (Antoine) natif de Ferrare, poëte italien & latin, mort en 1537, âgé de 80 ans, cultiva d'abord la poésie italienne; mais Bembo & Sadolet, ses rivaux, l'ayant éclipsé, il se livra à des muses étrangeres, & obtint les suffrages du public. Ses Poésies Latines parurent à Modene en 1500, in-4°; les Italiennes avoient été imprimées *ibid.* en 1498, in-4°.

TIBERE, (*Claudius Tiberius Nero*) empereur Romain, descendoit en ligne directe d'Appius Claudius, censeur à Rome. Son pere étoit Tibere Néron, & sa mere la fameuse Livie, qu'Auguste épousa, lorsqu'elle étoit enceinte de lui. Ce fut par les intrigues de cette femme artificieuse qu'Auguste

l'adopta. Ce prince crut se l'attacher, en l'obligeant de répudier Vipsania, pour épouser Julie sa fille, veuve d'Agrippa; mais ce lien fut très-foible. Tibere avoit des talens pour la guerre; Auguste se servit de lui avec avantage. Il l'envoya dans la Pannonie, dans la Dalmatie & dans la Germanie, qui menaçoient de se révolter, & qu'il réduisit. Après la mort d'Auguste, qui l'avoit nommé son successeur à l'empire, il prit en main les rênes de l'état; mais ce rusé politique n'accepta le souverain pouvoir qu'après s'être beaucoup fait solliciter. Ce fut l'an 14 de J. C. On se repentit bientôt de le lui avoir accordé. Son caractere vindicatif & cruel se développa dès qu'il eut la puissance en main. Auguste avoit fait des legs au peuple, que Tibere ne se pressoit pas d'acquitter. Un particulier, voyant passer un convoi sur la place publique, s'approcha du mort & lui dit: » Souvenez-vous, quand vous » serez aux Champs-Elysées, » de dire à Auguste, que nous » n'avons encore rien touché » des legs qu'il nous a faits ». Tibere, informé de cette raillerie, fait tuer le railleur, en lui adressant ces paroles: *Va lui apprendre toi-même qu'ils sont acquittés.* Il donna de nouvelles preuves de sa cruauté à l'égard d'Archelaüs, roi de Cappadoce. Ce prince ne lui avoit rendu aucun devoir pendant qu'il étoit en exil à Rhodes, sous le regne d'Auguste. Tibere l'invita de venir à Rome, & employa les plus flatteuses promesses pour l'y attirer. A peine ce prince est-il arrivé, qu'on lui intente deux frivoles accusations, & qu'on le jette dans une obscure prison, où il meurt accablé de chagrin & de misere. Ces barbaries ne furent que le prélude de plus grands forfaits. Il fit mourir Julie sa femme, Germanicus, Agrippa, Drusus, Néron. Ses parens, ses amis, ses favoris furent les victimes de sa jalouse méfiance. Il eut honte à la fin de rester à Rome, où tout lui retraçoit ses crimes, où chaque famille lui reprochoit la mort de son chef, où chaque ordre pleuroit le meurtre de ses plus illustres membres. Il se retira dans l'isle de Caprée l'an 27, & s'y livra aux plus infâmes débauches. Il avoit une troupe de jeunes garçons qu'il faisoit servir à ses honteux plaisirs. Il inventa même des especes nouvelles de luxure, & des noms pour les exprimer; tandis que d'infâmes domestiques étoient chargés du soin de lui chercher de tous côtés des objets nouveaux, & d'enlever les enfans jusques dans les bras de leurs peres. Pendant le cours d'une vie infâme, il ne pensa ni aux armées, ni aux provinces, ni aux ravages que les ennemis pouvoient faire sur les frontieres. Il laissa les Daces & les Sarmates s'emparer de la Mœsie, & les Germains désoler les Gaules. Il se vit impunément insulter par Artaban, roi des Parthes, qui après avoir fait des incursions dans l'Arménie, lui reprocha par des lettres injurieuses ses parricides, ses meurtres & sa lâche oisiveté, en l'exhortant à expier par une mort volontaire la haine de ses sujets. La 23e. année de son regne, il

nomma pour son successeur à l'empire Caïus Caligula. Il fut déterminé à ce choix par les vices qu'il avoit remarqués en lui, & qu'il jugeoit capables de faire oublier les siens. Il avoit coutume de dire « qu'il » élevoit en la personne de ce » jeune prince un serpent pour » le peuple Romain, & un » phaëton pour le reste du » monde ». Assertion dont l'événement ne vérifia que la premiere partie. Ce prince détestable mourut à Mizene, dans la Campanie, le 16 mars, l'an 37 de J. C., âgé de 78 ans, après en avoir régné 23. On accusa Caligula de l'avoir étouffé. Tibere avoit du génie; Suétone dit qu'il parloit bien le grec & le latin, & qu'il avoit fait des vers lyriques sur la mort de Lucius-Cæsar, petit-fils d'Auguste. L'on a toujours remarqué que les princes dont le cœur étoit dépravé & l'esprit égaré, devenoient plus dangereux & plus cruels par la culture des lettres. Cependant, avant que la satiété & le caprice du pouvoir l'eussent tout-à-fait gâté, il souffroit la contradiction, & on en cite plus d'un trait de modération & de justice. Mais quel est le tyran qui n'ait laissé échapper quelque trait louable (*voyez* ANDRONIC)? Quoique cruel à Rome, il ménagea cependant quelquefois ses autres sujets: comme si la Providence avoit voulu appesantir particuliérement & exclusivement sur les Romains, devenus un peuple abominable, le poids d'un despotisme atroce & sanguinaire (*voyez* CALIGULA). Il répondit aux gouverneurs des provinces, qui lui écrivirent qu'il falloit les surcharger d'impositions: *Qu'un bon maître devoit tondre, & non pas écorcher son troupeau.* C'est à ce prince que Pilate écrivit tout ce qui s'étoit passé à l'égard de J. C. Tibere, persuadé de sa divinité, proposa au sénat de le recevoir au nombre des dieux; mais le sénat le refusa, & Dieu ne permit pas que son Fils fût confondu avec les fantômes dont les hommes s'étoient fait des dieux. L'empereur demeura ferme dans son opinion, & menaça de mort, au rapport de S. Chrysostome (*Hom. 27, in 2 Cor.*), ceux qui accuseroient les sectateurs de J. C. Nouvelle preuve de ce que dit milord Jenyns dans son judicieux & profond *Examen du Christianisme*, « que les hommes débauchés & grossiérement corrompus, sont moins éloignés » du royaume de Dieu, que » les philosophes superbes & » ergoteurs ». *Voyez* MARC-AURELE.

TIBERE-ABSIMARE, *voy.* ABSIMARE.

TIBERE-CONSTANTIN, originaire de Thrace, se distingua par son esprit & par sa valeur, & s'éleva par son mérite aux premieres charges de l'empire. Justin le Jeune, dont il étoit capitaine-des-gardes, le choisit pour son collegue, & le créa César en 574. Il donna, par ses qualités extérieures, de l'éclat au trône & aux ornemens impériaux. Sa taille étoit majestueuse, & son visage régulier. Devenu seul maître de l'empire par la mort de Justin en 578, il défit par ses généraux Hormisdas, fils de

Chosroès. L'impératrice Sophie, veuve du dernier empereur, n'ayant pas pu partager le lit & le trône du nouveau, forma une conjuration contre lui. Tibere en fut instruit, & pour toute punition il priva les complices de leurs biens & de leurs dignités. Ce prince mourut en 582. Les pleurs que les peuples verserent sur son tombeau, sont des trophées plus glorieux à sa mémoire, que l'éloquence des plus habiles écrivains. L'empereur Maurice, son gendre, lui succéda.

TIBERE, fameux imposteur, prit ce nom en 726, & voulut faire croire qu'il étoit de la famille des empereurs pour pouvoir monter sur le trône. Il avoit déjà séduit quelques peuples de la Toscane qui l'avoient proclamé Auguste, lorsque l'exarque de Ravenne assiégea ce fourbe dans un château où il s'étoit retiré, & lui fit trancher la tête, qu'il envoya à Léon l'Isaurien.

TIBERGE, (Louis) abbé d'Andres, directeur du séminaire des missions étrangeres à Paris, mourut dans cette ville en 1730. Il se signala avec Brisacier, supérieur du même séminaire, lors des différends sur l'affaire de la Chine, entre les Jésuites & quelques autres Missionnaires. Ses ouvrages sont: I. Une *Retraite spirituelle*, en 2 vol. in-12. II. Une *Retraite pour les Ecclésiastiques*, en 2 vol. in-12. III. *Retraite & Méditations à l'usage des Religieuses & des personnes qui vivent en communauté*, in-12. Ces ouvrages, écrits avec une simplicité noble, sont lus dans plusieurs séminaires.

TIBULLE, (*Aulus Albius Tibullus*) chevalier Romain, naquit à Rome l'an 43 avant J. C. Horace, Ovide, Macer furent liés avec lui. Il suivit Messala Corvinus dans la guerre de l'isle de Corcyre; mais il quitta bientôt le métier des armes, & retourna à Rome, pour y vivre dans la molesse & dans les plaisirs. Sa mort arriva peu de tems après celle de Virgile, l'an 17 de J. C. Les grands biens de sa famille lui furent enlevés par les soldats d'Auguste, & ne lui furent point restitués, parce qu'il négligea de faire sa cour à cet empereur, qui vouloit être encensé. Son premier ouvrage fut pour célébrer son généreux protecteur Messala; il consacra ensuite sa lyre aux amours. Il eut pour premiere inclination une affranchie; Horace devint son rival: ce qui donna lieu à une dispute assez humiliante entre ses deux hommes célebres. Tibulle a composé quatre livres d'*Elégies*, aussi estimées par l'élégance & la pureté du style, que condamnables par les peintures & les expressions voluptueuses. On y trouve cependant des hommages non suspects rendus à la vertu, même à celle que le poëte a le moins respectée, la pureté du cœur; comme l'on voit dans ces vers de la premiere *Elégie* du second livre, où il exprime l'incompatibilité des fonctions saintes avec les plaisirs sensuels:

*Vos quoque abesse procul jubeo: discedite ab aris*
*Queis tulit hesternâ gaudia nocte Venus.*
*Casta placent Superis: purâ cum mente venite,*

*Et puris manibus fumifer fontis aquam.*

Paſſage qui ſuffiroit pour juſtifier par l'aveu des Païens le célibat eccléſiaſtique (*). Ovide, ſon ami, a fait ſur ſa mort une belle *Elégie*. L'abbé de Marolles a traduit *Tibulle*; mais ſa verſion eſt très-foible. L'abbé de Longchamps en a donné une meilleure, 1777, in-8°. Il en parut une autre par M. de Pezai, 2 vol. in-8° & in-12, avec Catulle & Gallus. Enfin M. Guys en a publié une en 1783, dans le 7e. volume de ſon *Voyage Littéraire de la Grece*; mais il a ſagement ſupprimé ce qui ne pouvoit être offert à des regards chaſtes, & déguiſé avec art ce qui tenoit trop révoltamment aux déſordres du ſiecle où ce poëte écrivoit.

TICHO-BRAHÉ *ou* TYCHO-BRAHÉ, fils d'Othon Brahé, ſeigneur de Knud-Strup en Danemarck, d'une illuſtre maiſon originaire de Suede, naquit en 1546. Une inclination extraordinaire pour les mathématiques, qui parut en lui dès l'enfance, annonça ce qu'il ſeroit. A 14 ans, ayant vu une éclipſe de ſoleil arriver au même moment que les aſtronomes l'avoient prédite, il regarda auſſi-tôt l'aſtronomie comme une ſcience divine, & s'y conſacra tout entier. On l'envoya à Leipſig pour y étudier en droit; mais il employa, à l'inſu de ſes maîtres, une partie de ſon tems à faire des obſervations aſtronomiques. De retour en Danemarck, il ſe maria à une payſanne de Knud-Strup. Cette méſalliance lui attira l'indignation de ſa famille, avec laquelle néanmoins le roi de Danemarck le réconcilia. Après divers voyages en Italie & en Allemagne, où l'empereur & pluſieurs autres princes voulurent l'arrêter par des emplois conſidérables, il obtint de Frédéric II, roi de Danemarck, l'iſle de Ween, avec une groſſe penſion. Il y bâtit à grands frais le château d'Uranienbourg, c'eſt-à-dire *Ville du Ciel*, & la tour merveilleuſe de Stellebourg; il y paſſa plus de vingt ans à faire des obſervations & à fabriquer les inſtrumens qui lui étoient néceſſaires, en particulier un globe céleſte de ſix pieds de diametre, le plus grand & le plus beau qui fût alors. Chriſtiern IV, roi de Danemarck & Jacques VI, roi d'Ecoſſe, l'honorerent de leurs viſites. C'eſt dans cette retraite qu'il inventa le ſyſtême du monde qui porte ſon nom; où les cieux criſtallins, les épicicles & autres inconvéniens de celui de Ptolomée ſont retranchés. Les trois planetes ſupérieures ont le ſoleil pour centre, & s'écartant de leur orbite pour le ſuivre en quelque ſorte, par une eſpece d'attraction, dans ſa courſe annuelle autour de la terre, elles produiſent le phénomene des rétrogradations. Ce ſyſtême eſt rejeté aujourd'hui par les philoſophes, parce

(*) Virgile place les prêtres chaſtes & continens parmi les héros, reçus pour leurs vertus dans les Champs-Elyſées :

*Quique ſacerdotes caſti, dùm vita manebat.*

ÆNEID. VI. 666.

que celui de Copernic paroît plus simple & d'une ordonnance plus naturelle, quoiqu'il ne soit pas démontré, comme on le dit communément (*voyez* COPERNIC); il faut même convenir que la grande objection que formoit Ticho contre le mouvement de la terre; savoir, l'exotique & révoltante grandeur des étoiles fixes, devenues égales ou même beaucoup supérieures à l'orbe annuel de la terre, subsiste toujours: de maniere que l'extrême vitesse des globes célestes, regardée comme le tombeau du système de Ticho, est tout au moins compensée par l'absurdité de leur masse dans celui de Copernic. Autrefois les Copernicien convenoient franchement de cette vérité. Ticho cite particuliérement l'aveu du célebre Rothmann (Lett. Astron., tom. 1, p. 192): *Memini inter alia mihi dixisse, si Copernicæa hypothesis in rei veritate constaret, necessarium fore, ut pleræque affixæ stellæ totum annuum orbem, seu sphæram solis suâ verâ quantitate superarent, antequàm tàm inexhausta distantia, qualem illis necessariò Copernici attribuit ratiocinatio, visibilem iis concederet qualitatem.* Comme cet argument est fondé sur le défaut de parallaxe, combiné avec le diametre apparent des étoiles, ceux qui ont voulu s'en débarrasser ont d'abord soutenu la parallaxe; l'erreur étant reconnue, ils se sont jetés sur le diametre, qu'ils ont diminué tant qu'ils ont pu. Voyant que les anciennes mesures ne s'accommodoient pas avec leurs arrangemens, ils ont eu soin d'en rabattre les uns plus, les autres moins. Gassendi veut qu'on s'en tienne à 10″, Hortensius à 8″, Galilée à 5″. Kepler après s'être déclaré pour 4′, à l'égard de Sirius, & pour 3′ quant aux autres étoiles de la premiere grandeur, s'est ravisé & s'est tenu pendant quelque tems à 6‴, enfin à zéro. Cassini opine fortement pour 5″; M. de La Lande reconnoît seulement une fraction de seconde (*Abr. d'Astron.* n. 768); il assure que c'est *la découverte des lunettes* qui a réduit le diametre des étoiles à une si petite mesure (n. 404), & avertit cependant (n. 769) que dans les lunettes il y a 5 à 6″... A quoi s'en tenir après tout cela?... Cependant en acquiesçant aux calculs les plus modernes qui ont le plus diminué ce diametre, l'argument subsiste toujours pour quiconque n'est point préoccupé d'idées contraires. M. de La Lande, en disant que le diametre des étoiles n'a pas une seconde (*Astron.* n. 2228, *Abr. Astron.* n. 768), n'ose pas dire qu'il se réduit à zéro; parce qu'il résulte de ses principes qu'il a au moins $\frac{1}{4}$″. Cependant il déclare absolument nulle la parallaxe annuelle (*Astron.* n. 2221); & en même tems il assure que quand même la parallaxe seroit égale au diametre, l'étoile seroit plus grande que le rayon de l'orbe annuel (n. 2229). Voilà une adhésion bien claire & bien peu suspecte à la déclaration de Rothmann. Quelques-uns ont cru éviter cette difficulté en faisant faire au soleil & à tout le système solaire, autant de chemin en sens contraire, que la terre en fait dans

sa course annuelle. Mais un tel moyen d'éviter la parallaxe est bien peu assorti à la simplicité & à l'uniformité tant vantées du système de Copernic; il passe en complication & en échafaudage toute la surcharge reprochée à la pénible hypothese de Ptolomée.... Quoi qu'il en soit des divers systêmes qui tendent à nous présenter l'arrangement du monde, un auteur moderne a su les réunir en quelque sorte par une réflexion bien sage. « Quel » astronome, en portant ses » regards sur l'immensité des » cieux, peut y voir & y ob» server ce triple mouvement, » qui y prodigue peut-être la » puissance aux dépens de l'é» conomie, s'il existe réelle» ment dans le soleil & dans » les étoiles; qui y assortit si » merveilleusement & la puis» sance & la sagesse, s'il » n'existe en réalité que dans » le globe terrestre: sans y dé» couvrir & sans y sentir l'exis» tence d'un Dieu, l'existence » d'une puissance & d'une in» telligence infinies, par qui » ait été formé, & par qui soit » perpétué un aussi inconce» vable enchaînement de phé» nomenes, un aussi admirable » ordre de choses »? Ticho s'est sur-tout immortalisé par son zele pour le progrès de l'astronomie, qui lui fit dépenser plus de cent mille écus. Il détermina la distance des étoiles à l'équateur, & la situation des autres. Il en observa ainsi 777, dont il forma un catalogue. Il soumit au calcul les réfractions astronomiques, & forma des tables de réfractions pour différentes hauteurs. Mais une obligation essentielle que nous lui avons, est d'avoir découvert trois mouvemens dans la lune, qui servent à expliquer sa marche. Il fit encore quelques découvertes sur les cometes. Ce savant astronome fut aussi un habile chymiste; il fit de si rares découvertes, qu'il guérit un grand nombre de maladies qui passoient pour incurables. Les ennemis que son caractere un peu satyrique & colérique lui avoit faits, l'ayant desservi auprès de Christiern, roi de Danemarck, il fut privé de ses pensions. Il quitta alors son pays pour aller en Hollande; mais sur les vives instances de l'empereur Rodolphe II, il se retira à Prague. Ce prince le dédommagea de toutes ses pertes & le combla de bienfaits. Ticho mourut en 1601, à 55 ans, d'une rétention d'urine, maladie qu'une sotte timidité lui avoit fait contracter à la table d'un grand. Sa taille étoit médiocre; mais sa figure étoit agréable. Il avoit perdu le nez dans une querelle d'amour; mais il répara cette perte en se faisant un nez d'une matiere mélangée d'or, d'argent & de cire, si artistement appliquée, qu'à peine s'en apperceyoit-on: secret qui paroit être mort avec lui, puisque des personnes très-intéressées à l'employer n'ont pu réussir depuis. Il avoit le caractere bienfaisant, & il guérit plusieurs malades sans exiger aucune rétribution. Le feu de son imagination lui donnoit du goût pour la poésie; il faisoit des vers, mais sans s'assujettir aux regles. Attaché opiniâtrément à ses sentimens, il souffroit avec

peine la contradiction. Il avoit de ces sortes de travers qu'on a remarqués dans presque tous les astronomes célebres, & une certaine foiblesse de jugement, que Pascal, Scaliger & des Fontaines ont cru être l'effet de l'étude trop assidue des mathématiques. La rencontre d'une vieille femme ou d'un lievre lui paroissoit un mauvais présage ; il consultoit comme un oracle un fou qu'il nourrissoit, &c. (*voyez* WOLFF Christian). Ses principaux ouvrages sont : I. *Progymnasmata Astronomiæ instauratæ*, 1598, in-fol. II. *De Mundi Ætherei recentioribus Phænomenis*, 1589, in-4°. III. *Epistolarum astronomicarum Liber*, 1596, in-4°. Jessenius a donné sa *Vie*, Hambourg, 1601, in-4° ; & Gassendi, La Haye, 1655, in-4°. — Sopie BRAHÉ, sa sœur, excelloit dans la poésie, & l'on a d'elle une *Epître* en vers latins.

TICHONIUS, écrivain donatiste sous l'empire de Théodose le Grand, avoit beaucoup d'esprit & d'érudition. Nous avons de lui le *Traité des 7 Regles pour expliquer l'Ecriture-Sainte*, dont S. Augustin a fait l'abrégé dans son livre 3e. *de la Doctrine Chrétienne*. On le trouve dans la *Bibliotheque des Peres*. Tichonius est reconnu aujourd'hui pour le véritable auteur du *Commentaire sur S. Paul*, que l'on avoit attribué à S. Ambroise. *Voyez* Hist. Littér. de France, tom. 12, Avertissement, pag. 7.

TIFERNAS *ou* TIPHERNAS, (Grégoire) natif de Tiferno en Italie, se rendit très-habile dans la connoissance du grec, & professa cette langue avec succès à Paris & à Venise. Il mourut dans cette derniere ville, âgé de 50 ans, vers 1469, empoisonné, dit-on, par des envieux de sa gloire. On a de lui : I. Des Poésies Latines, à la suite d'un Ausone, &c., Venise, 1472, in-fol., & séparément, in-4°. II. La Traduction des VII derniers livres de Strabon, dont les X premiers sont de Guarino ; Lyon, 1559, 2 vol. in-16.

TIGRANE, roi d'Arménie, ajouta la Syrie à son empire. Les Syriens, lassés des diverses révolutions qui désoloient leur pays, s'étoient donnés à lui, l'an 85 avant J. C. Il soutint la guerre contre les Romains en faveur de Mithridate, son gendre ; mais il fut vaincu plusieurs fois par Lucullus & par Pompée. Le second de ses fils, nommé aussi TIGRANE, se révolta contre lui ; & ayant été vaincu, il se réfugia chez Phraates, roi des Parthes, dont il avoit épousé la fille. Ce jeune prince, avec le secours de son beau-pere, porta de nouveau les armes contre son pere ; mais craignant les suites de sa révolte, il se mit sous la protection des Romains. Tigrane le pere suivit son exemple. Pompée lui conserva le trône d'Arménie, à condition de payer un tribut pour les frais de la guerre, & donna à son fils la province de Sophene ; mais ce jeune prince, mécontent de son partage, s'attira par ses murmures la colere de Pompée, qui le fit mettre dans les fers. Tigrane le pere passoit pour un prince courageux, mais cruel.

TIL, (Salomon Van-) né en 1644 à Wesop, à deux lieues d'Amsterdam, lia une étroite amitié avec Cocceïus qui l'imbut de sa doctrine, & fut ministre en différens endroits, professeur en histoire & en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il mourut à Leyde en 1713. Parmi ses ouvrages, les uns sont en flamand & les autres en latin. Les principaux sont : I. Sa *Méthode d'Etudier*, & celle *de Prêcher*, Amsterdam, 1730, in-8°, en latin. C'est une rhétorique qui n'est propre que pour apprendre à faire une infinité de divisions & de subdivisions. II. *La Poésie & la Musique des Anciens, particulièrement des Hébreux*, Amsterdam, 1725, in-4°, en flamand; ouvrage plein de recherches. III. *Explication littérale & morale des Psaumes de David*, Utrecht, 1724, 5 vol. in-4°, en flamand. IV. *Démonstration évidente de la Divinité de la Loi de Moyse*, Dordrecht, 1741, 2 vol. in-4°, en flamand. Dans le premier il combat les incrédules par la voie de l'autorité : dans le second il attaque en vrai philosophe ceux qui abusent de la philosophie pour soutenir des impiétés. V. *Commentaire sur Moyse, Habacuc & Malachie*, en latin, Leyde, 1719, in-4°. Il y a plusieurs dissertations dans ce Commentaire, entr'autres sur le tems de la naissance de J. C., sur la situation du Paradis terrestre. VI. *Introductio in Sacram Scripturam*, Utrecht, 1720, 2 vol. in-4°. C'est un abrégé analytique de presque toute l'Ecriture-Sainte, selon les idées des Cocceïens. Il a encore donné des *Commentaires* sur les *Prophetes*, les *Actes des Apôtres* & les *Epîtres de S. Paul*. VII. *Commentarius litteralis de Tabernaculo Mosis & Zoologia sacra seu de quadrupedibus sacræ Scripturæ*, Amsterdam, 1714, in-4°. Ce Commentaire est superficiel & le catalogue des animaux n'est pas complet. VIII. *Compendium Theologiæ*, Leyde, 1704, in-4°, peu estimé, même des Réformés, &c.

TILEMANNUS, *voyez* HESHUSIUS.

TILESIO, (Bernardin) en latin *Telesius*, philosophe de Cosence au royaume de Naples, mourut dans cette ville en 1588, à 79 ans. Il fut l'un des premiers savans qui secouerent le joug d'Aristote. Paul IV, instruit de son mérite, voulut lui donner l'évêché de Cosence; mais il le refusa, préférant le repos des lettres aux sollicitudes pastorales. On a de lui : I. *De naturâ Rerum juxta propria principia*, Rome, 1565, in-4°, & 1588, in-fol. II. *Varii Libelli de rebus naturalibus*, 1590, in-4°. Ces Traités contiennent de bonnes vues, mais en même tems des opinions fausses & quelquefois ridicules. L'auteur fait des efforts pour remettre en crédit quelques anciennes chimeres.

TILETANUS, (Jodocus) *voyez* RAVESTEIN.

TILINGIUS, (Mathias) savant médecin, né à Jevern en Westphalie, fut professeur en médecine à Rintheln en 1669, médecin de la cour de Hesse, membre de l'académie des Cu-

rieux en 1674, & mourut en 1685, après avoir publié divers ouvrages. Les principaux sont : I. *Curiosa Rhabarbari disquisitio*, 1679, in-4°. II. *Lilii albi descriptio*, 1683, in-8°. III. *De Laudano opiate*, 1671, in-8°. IV. *Opiologia nova*, in-4°, 1697. V. *De Febribus*, 1676, in-8°. VI. *Cinnabaris mineralis*, 1681. VII. Des ouvrages sur l'Anatomie, où il répete ce que d'autres avoient dit avant lui.

TILLADET, (Jean-Marie de la Marque de) né au château de Tilladet en Armagnac, vers 1650, porta d'abord les armes, puis entra chez les Peres de l'Oratoire, où il se consacra à la prédication & à la littérature. Il en sortit ensuite & mourut à Versailles en 1715, à 65 ans, membre de l'académie des belles-lettres. On a de lui un *Recueil de Dissertations*, 1712, 2 vol. in-12, sur diverses matieres de religion & de philologie, qui sont presque toutes du savant Huet, évêque d'Avranches, avec une longue préface historique qui n'annonce qu'un médiocre talent pour l'art d'écrire.

TILLEMONT, *voyez* NAIN.

TILLET, (Jean du) évêque de St.-Brieux, puis de Meaux, mort le 19 novembre 1570, se distingua par son érudition & par son zele pour la Religion Catholique, à laquelle il ramena Louis du Tillet, son frere, chanoine d'Angoulême, qui l'avoit abandonnée. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de la Religion Chrétienne*. II. Une *Réponse aux Ministres*, 1566, in-8°. III. Un *Avis aux Gentilshommes séduits*, 1567, in-8°. IV. Un *Traité de l'Antiquité & de la Solemnité de la Messe*, 1567, in-16. V. Un *Traité sur le Symbole des Apôtres*, 1566, in-8°. VI. Une *Chronique* latine *des Rois de France, depuis Pharamond jusqu'en 1547*; elle a été mise en françois, & continuée depuis jusqu'en 1604. C'est un des plus savans ouvrages que nous ayons sur l'histoire de France. Les faits y sont bien digérés, & dans un ordre méthodique; mais ils manquent quelquefois d'exactitude. On trouve cet ouvrage dans le *Recueil des Rois de France*, 1618, in-4°. VII. *Les Exemples des actions de quelques Pontifes, comparées avec celles des Princes Païens*, en latin, 1610, in-8°. Il y montre combien les œuvres chrétiennes sont supérieures à celles des héros du paganisme.

TILLET, (Jean du) frere du précédent, & greffier en chef du parlement de Paris, montra beaucoup d'intelligence & d'intégrité dans cette charge, qui étoit depuis long-tems dans sa maison. Sa postérité la conserva jusqu'à Jean-François du Tillet, qui y fut reçu en 1689. Cette famille a eu aussi plusieurs conseillers au parlement, & maitres-des-requêtes. On a de Jean du Tillet, mort le 1 octobre 1570, plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : I. Un *Traité pour la majorité du Roi de France* (François II) *contre le* légitime conseil *malicieusement inventé par les Rebelles*, Paris, 1560, in-4°. II. Un *Sommaire de l'Histoire de la Guerre faite contre les Albigeois*, 1590, in-12; ouvrage rare & recherché. III. Un *Discours sur la Séance des Rois de France en leurs Cours*

*de Parlement*, dans le second tome de Godefroi. IV. L'*Institution du Prince Chrétien*, Paris, 1563, in-4°. V. *Recueil des Rois de France :* ouvrage fort exact, & fait avec beaucoup de soin sur la plupart des titres originaux de l'histoire de France. La meilleure édition de ce livre est celle de Paris, 1618, in-4°. Du Tillet écrit en homme qui ne s'attache qu'à l'exactitude des recherches, & qui se soucie fort peu de la pureté & de l'élégance du style.

TILLET, *voyez* TITON du Tillet.

TILLI, (Jean Tzerclaës, comte de) d'une illustre maison de Bruxelles, porta d'abord l'habit de Jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Baviere sous le duc Maximilien, & se distingua à la bataille de Prague en 1620. Il défit ensuite Mansfeld, un des chefs des rebelles, & le contraignit d'abandonner le Haut-Palatinat l'an 1622. Il mit son armée en déroute près de Darmstadt, & le poussa hors de l'Allemagne. Il avoit auparavant secouru l'archiduc Léopold à la prise de Bréda, & avoit pris Heidelberg, ville capitale du Palatinat du Rhin. Sa valeur éclata sur-tout contre Christian de Brunswick, administrateur d'Halberstadt, qu'il défit à Starlo. Il fallut que Tilli dans cette bataille envoyât des trompettes par-tout, pour faire cesser le carnage. Les historiens Protestans, d'accord avec les Catholiques, rendent hommage à l'humanité que Tilli fit paroître en cette occasion. Plus de quatre mille resterent sur la place. « Quant aux prisonniers, dit le *Mercure de* » *France* (tom. 9, pag. 657), » qui furent de quatre à cinq » mille, ce fut une chose pitoyable de les voir mener » par les Croates comme des » troupeaux de bétail par la » Westphalie, jusques aux portes de Munster, où Arthus » écrit, que *ibi ipsis cibo, potu* » *& vestimentis, per summam* » *commiserationem prospectum* » *fuit, tametsi paulò antè hostes fuissent.* Plusieurs ecclésiastiques, & entr'autres les » Peres Jésuites & les Peres » Capucins, & aussi des gens » laïcs, en firent même sauver » nombre d'entre les griffes » des Croates, auxquels ils » donnerent ou firent donner » de quoi se retirer dans leurs » pays ». Cette victoire lui fut d'autant plus glorieuse, qu'il n'eut que 200 hommes de tués & presqu'autant de blessés. Il donna quelque tems après un second combat, qui ne lui fut guere moins avantageux que le premier; il y périt beaucoup d'ennemis, & quantité de leurs officiers, illustres par leur valeur & par leur naissance. Il prit ensuite Minden & plusieurs autres villes; & obligea le landgrave de Hesse de garder la foi à l'Empire. L'an 1626, il défit l'armée de Danemarck, à la journée de Lutter, dans le duché de Brunswick, & se rendit maître de 22 canons, de 80 drapeaux, de plusieurs étendards & de tout le bagage des ennemis. Le pape Urbain VIII lui écrivit pour lui marquer la joie que toute l'Eglise avoit

d'une victoire si avantageuse aux Catholiques. Tilli, né avec les talens de la guerre & de la négociation, alla à Lubeck en 1629, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. On lui donna l'année d'après le commandement général des armées de l'Empire, à la place de Walstein. Après avoir secouru Francfort-sur-l'Oder contre les Suédois en 1631, il prit Brandebourg d'assaut, puis Magdebourg, qui fut pillé par ses soldats. Il s'y commit de grands excès qui en irritant le Dieu des armées, parurent être le terme où s'arrêterent les succès de cet habile général. Ayant pris ensuite Leipsig, il y fut défait par Gustave-Adolphe, roi de Suede. Il rallia ses troupes, prit quelques villes dans la Hesse, repoussa Horn, chef du parti protestant. Enfin il fut blessé mortellement, en défendant le passage du Lech, & mourut à Ingolstadt, le 30 avril de l'an 1632, emportant les regrets du pape, de l'empereur, de tous les bons Catholiques, & l'estime de toute l'Europe. Il fit de riches présens à l'église de Notre-Dame d'Oetingen, & laissa un legs de 60,000 richsdales aux vieux régimens qui avoient servi sous lui, qui l'aimoient comme leur pere, & auxquels sa mémoire fut toujours chere. Quand on lui parloit de mariage, il montroit ses soldats, & disoit : *N'ai-je donc pas assez d'enfans ?* Il ne but jamais de vin, ne connut point de femme, & prouva par un nouvel exemple, que la valeur & le courage s'illustrent & se renforcent par leur union avec la piété & les vertus chrétiennes. — Il ne faut pas le confondre avec le comte Claude de TILLI, de la même famille, qui servit les Etats-Généraux avec beaucoup de distinction, devint, malgré qu'il fût zélé Catholique, général en chef des troupes Hollandoises, & gouverneur de Maëstricht, où il mourut en 1723, après avoir fait diverses fondations pieuses & utiles, monumens de sa religion & de son zele pour le bien public. On voit encore dans cette ville un bel hôtel qui porte son nom; dans lequel a été rédigée presque toute la présente édition de ce Dictionnaire :

*Illo me tempore dulce tenebat*
*Trajectum, studiis florentem ignobilis oti.*

TILLOTSON, (Jean) né dans le comté d'Yorck, fut d'abord presbytérien; mais le livre du docteur Chilingworth lui étant tombé entre les mains, il embrassa la communion anglicane, & ramena plusieurs Non-Conformistes au parti des Episcopaux, le plus rapproché de l'ancienne Eglise qui a si longtems fleuri en Angleterre. Après s'être occupé de la lecture des Peres, particuliérement de S. Basile & de S. Chrysostome, il composa un grand nombre de sermons où la simplicité est unie pour l'ordinaire à la solidité, mais où il se trouve aussi beaucoup de choses contraires au génie de l'éloquence & à la dignité de la chaire. Dans son sermon *sur les préjugés contre la Religion*, Tillotson se fait une objection tirée de l'opposition que l'homme trouve entre ses devoirs &

ſes penchans; & cette objection il la copie de la tragédie de *Muſtapha*, de Fulke Lord-Broode, dont il cite en chaire une tirade de vers. Une pareille citation eſt-elle digne de la majeſté d'un temple? *Les paſſions*, ajoute-t-il, *ſont une eſpece de glu qui nous attache aux choſes baſſes & terreſtres.... A peine peut on paſſer dans les rues, j'en parle par expérience, ſans que les oreilles ſoient frappées de juremens & d'imprécations horribles qui ſuffiroient pour perdre une nation, quand elle ne ſeroit coupable que de ce crime; & ce ne ſont pas ſeulement les laquais qui vomiſſent de tels diſcours blaſphématoires, ils ſortent auſſi de la bouche des maîtres.* Ailleurs, pour prouver qu'il faut croire les myſteres de la Religion, quoique l'on ne puiſſe jamais les comprendre avec évidence, Tillotſon s'exprime ainſi: *On mange, on boit tous les jours, bien que perſonne, à mon avis, ne puiſſe démontrer que ſon boulanger, ſon braſſeur & ſon cuiſinier n'ont pas mis du poiſon dans le pain, dans la bierre ou dans la viande.* C'étoit ainſi que Tillotſon exerçoit le miniſtere de la parole dans le ſiecle des Dryden, des Addiſſon, des Waller, des Milton, & en préſence de ce même Charles II, qui avoit entendu dès ſon enfance les plus illuſtres orateurs François. » O Louis XIV! (s'écrie un » homme qui avoit beaucoup » lu ces ſermons) qu'aurois-tu » donc penſé, ſi les miniſtres » des autels t'avoient parlé ce » langage au milieu de ta cour? » Quelle eût été ta ſurpriſe, ſi » ton oreille accoutumée aux » accens majeſtueux de Boſſuet, » au ton noble & véhément de » Bourdaloue, à l'inſinuante » mélodie de Maſſillon, eût » été frappée de cette élocution » groſſiere & barbare »? Pluſieurs écrivains Anglois jetoient alors les fondemens de l'Athéiſme; Tillotſon s'oppoſa à ce torrent autant qu'il le put, & publia en 1665 ſon *Traité de la Regle de la Foi.* Quelques critiques voyant qu'il n'avançoit que des principes fondés ſur le ſimple raiſonnement, voulurent le faire paſſer pour un homme qui ne croyoit rien que ce qui étoit à la portée de la raiſon; mais ils ne faiſoient pas attention que la raiſon eſt la ſeule arme convenable contre des incrédules. Il faut convenir cependant qu'un écrivain oppoſé à l'autorité de l'Egliſe, ſéparé du grand corps des fideles, profeſſant une foi arbitraire, & décidant des dogmes d'après ſes lumieres perſonnelles, ne peut combattre l'incrédulité d'une maniere ferme & conſéquente (*voyez* SERVET). Tillotſon fut fait doyen de Cantorbery, puis de S. Paul, clerc du cabinet du roi; & en 1691, archevêque de Cantorbery. Il mourut à Lambeth, en 1694, à 65 ans. On a de lui, outre le *Traité de la Regle de la Foi*, dont nous venons de parler: I. Un vol. in-fol. de *Sermons*, publiés pendant ſa vie. Barbeyrac & Beauſobre les traduiſirent d'anglois en françois, en 7 vol. in-8°. Comme le principal mérite de Tillotſon eſt dans le ſtyle, il doit perdre beaucoup dans une traduction où l'expreſſion mere diſparoît, & ſur-tout avec un traducteur tel que Barbeyrac qui n'eut jamais ni élévation,

ni couleur, ni chaleur, ni élégance; mais en avouant tous les défauts de cette version françoise, le fond des Sermons de l'archevêque de Cantorbery y reste toujours à une distance infinie des grands modeles. Tillotson est plus théologien que moraliste; il n'a guere traité que des sujets de controverse: il n'emploie que les formules languissantes du syllogisme ou de la dissertation; il ne connoît qu'une méthode seche & monotone. « Je ne trouve point, » dit l'abbé Maury, de mouvemens oratoires dans ses discours, point de grandes » idées, point de traits sublimes: ordinairement il fait » une division de chaque paragraphe, & il y a trente ou » quarante subdivisions dans » chacun de ses Sermons; ses » détails sont arides, subtils, » & souvent ils manquent de » noblesse. Enfin Tillotson est » tellement étranger à l'art de » l'éloquence, qu'il ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc là l'orateur que l'on ose opposer » à nos orateurs François »? II. Des *Sermons* posthumes en 14 vol. in-8°. Il y en a un intitulé: *Excellente Etrenne contre le Papisme*; François Martin, Irlandois, docteur en théologie à Louvain, l'a réfuté dans son *Scutum fidei contra hæreses hodiernas, seu Tillotsonianæ concionis Refutatio*; Louvain, 1714, in-8°. On voit par le seul titre de ce Sermon, la bizarrerie & les emportemens de l'orateur Anglois. « Tillotson, dit l'auteur que nous avons déjà » cité, n'écrit pas avec plus de » modération que de noblesse; » à chaque page de ses discours on apperçoit le fanatisme d'un protestant qui » veut plaire à la populace. A » la fin de son Sermon sur » l'*Amour du prochain*, il fait » une espece de récapitulation » pour appliquer la morale de » son sujet à l'Eglise Romaine. » Qui ne croiroit qu'une matiere si touchante va lui inspirer des sentimens tendres » & même généreux? Voici » pourtant ce qu'il conclut » après avoir prouvé longuement la nécessité d'aimer » tous les hommes. *Toutes les* » *fois que nous parlons de la* » *charité, & de l'obligation de* » *s'aimer les uns les autres,* » *nous ne saurions nous empê-* » *cher de penser à l'Eglise Ro-* » *maine; mais elle doit se pré-* » *senter à notre esprit particu-* » *liérement aujourd'hui, qu'elle* » *vient de nous découvrir tout* » *fraîchement, & d'une maniere* » *authentique, les sentimens où* » *elle est à notre égard, par le* » *complot charitable qu'elle tra-* » *moit contre nous* (prétendue » conspiration de 1678); *com-* » *plot qui est tel qu'il doit faire* » *bourdonner les oreilles de tous* » *ceux qui l'entendront raconter,* » *décrier éternellement le pa-* » *pisme, & le faire regarder* » *avec horreur & exécration jus-* » *qu'à la fin du monde.* Quel » style! quels sentimens! quelle » bonne foi! quelle logique »!

TIMANTHE, peintre de Sicyone, & selon d'autres de l'isle de Cythne, l'une des Cyclades, contemporain de Pamphile, vivoit sous le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand. Ce peintre avoit le talent de l'invention. C'est lui

qui est l'auteur de ce fameux tableau d'*Iphigénie*, regardé alors comme un chef-d'œuvre de l'art (*voyez* APELLE, PROTOGENE). Il remporta la palme sur le fameux Parrhasius, vainqueur de Zeuxis.

TIMÉE DE LOCRES, vit le jour à Locres en Italie, & étudia sous Pythagore. On ne sait précisément en quelle année il mourut; mais il est certain qu'il vivoit avant Socrate. Il nous reste de lui un petit *Traité de la nature du Monde*, écrit en dialecte dorique. On le trouve dans les Œuvres de Platon, auquel ce Traité donna l'idée de son *Timée*. Le marquis d'Argens l'a traduit en françois avec de longues notes, dont plusieurs sont inutiles & d'autres très-défectueuses, 1763, in-12. M. Batteux l'a traduit avec un succès plus complet. On y trouve des choses bien remarquables, qui ne peuvent être que le fruit de la tradition primitive, ou de la lecture des Livres-Saints, tel que le suivant sur le péché originel. » Nous apportons le vice de » notre nature, de nos an- » cêtres; ce qui fait que nous » ne pouvons jamais nous dé- » faire de ces mauvaises incli- » nations, qui nous font tom- » ber dans le défaut primitif de » nos premiers parens ». On avoit encore du philosophe Locrien l'*Histoire de la Vie de Pythagore*, dont parle Suidas, qui est perdue.

TIMÉE, rhéteur de Tauromine en Sicile, 285 ans avant J. C., fut chassé de la Sicile par le tyran Agathocles. Il se fit un nom célebre par son *Histoire générale de Sicile*, & par son *Histoire* particuliere *de la Guerre de Pyrrhus*. Diodore de Sicile loue son exactitude dans les choses où il ne pouvoit satisfaire sa malignité contre Agathocles & contre ses autres ennemis. On avoit encore de lui des ouvrages sur la rhétorique; mais toutes ces productions sont perdues pour la postérité.

TIMOCRÉON, poëte comique, Rhodien, vers l'an 476 avant J. C., est connu par sa gourmandise, & par ses vers mordans contre Simonide & Thémistocle. On n'a de ce satyrique que quelques fragmens dans le *Corps des Poëtes Grecs*, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. On lui fit cette épitaphe:

*Multa bibens, & multa vorans,*
*malè denique dicens*
*Multis, hic jacet Timocreon*
*Rhodius.*

TIMOLÉON, capitaine Corinthien, voyant que son frere Timophane usurpoit le pouvoir souverain, lui fit perdre la vie, aidé par son autre frere Satyrus. Les Syracusains tyrannisés par Denys le Jeune & par les Carthaginois, s'adresserent, vers l'an 343 avant J. C., aux Corinthiens, qui leur envoyerent Timoléon, avec dix vaisseaux seulement & mille soldats au plus. Ce général marcha hardiment au secours de Syracuse, & délivra la ville de la puissance de Denys & des Carthaginois. Il gagna ensuite contre ce dernier une grande victoire. Il passa le reste de sa vie à Syracuse avec sa femme & ses enfans, sans aucune envie de dominer. Après sa mort, on lui éleva un superbe monument

ment dans la place de Syracuse, qui fut appellée *la Place Timoléonte*.

TIMON, *le Misanthrope*, c'est-à-dire, *qui hait les hommes*, fameux Athénien, vers l'an 420 avant J. C., fuyoit la société comme on évite un bois rempli de bêtes féroces. Il ne laissa pas d'avoir un ami, qui se nommoit *Apemante*, auquel il s'étoit attaché à cause de la conformité de caractere. Celui-ci soupant un jour chez Timon, & s'étant écrié : *Cher Timon, que ce repas me paroît doux! — A moi aussi*, lui repartit-il, *si tu n'y étois pas*. Le même Apemante lui demanda un jour pourquoi il aimoit si tendrement Alcibiade? *C'est*, lui répondit-il, *parce que je prévois qu'il sera la cause de la ruine des Athéniens*.

TIMON, (Samuel) né à Thurna dans le comté de Trenschin, en Hongrie, se fit Jésuite l'an 1693. Après avoir enseigné la philosophie, il voulut se consacrer aux pénibles fonctions de missionnaire dans sa patrie, mais sa mauvaise santé l'attacha à son cabinet où il ne cessa de travailler à l'histoire de son pays. Il mourut à Cassovie le 7 avril 1736, à 61 ans. Les monumens de son application sont : I. *Celebriorum Hungariæ urbium & oppidorum chorographia*, Tirnaw, 1702, in-4°. Gabriel Szerdahelyi, Jésuite, en a donné une édition augmentée, Vienne, 1718, in-4°, Cassovie, 1732, & Tirnaw, 1770, in-4°. II. *Epitome rerum Hungaricarum*, Cassovie, 1736, in-fol. C'est un abrégé chronologique des royaumes de Hongrie, Dalmatie & Croatie. III. *Imago antiquæ Hungariæ*, Cassovie, 1733, in-8°. IV. *Imago novæ Hungariæ*, Cassovie, 1734, in-8°. Ces deux ouvrages ont paru réunis à Vienne, 1754, 1 vol. in-4°. V. *Addition* aux deux ouvrages précédens, 1735, in-8°. VI. *Description de la Theiss & du Vag*, rivieres de Hongrie, 1735. VII. *Purpuræ Pannonica*, Tirnaw, 1715; & avec des additions, Cassovie, 1745. C'est une histoire des cardinaux Hongrois. VIII. *Annales regni Hungariæ*; c'est une continuation de l'*Histoire de Hongrie* par Isthuanfi, jusqu'à l'an 1662. Les historiens modernes de ce royaume, tels que François Kazy & Etienne Kaprinai, ont profité de cet ouvrage qui est resté manuscrit.

TIMOPHANE, *voyez* TIMOLÉON.

TIMOTHÉE, capitaine Athénien, fils de Conon, célebre général, marcha sur les traces de son pere pour le courage, & le surpassa en éloquence & en politique. Il s'empara de Corcyre, & remporta sur les Lacédémoniens une célebre bataille navale, l'an 376 avant J. C. Il prit ensuite Torne & Potidée, délivra Cysique, & commanda la flotte des Athéniens avec Iphicrate & Charès. Ce dernier général ayant voulu attaquer les ennemis pendant une violente tempête, & Timothée ayant refusé, il le fit condamner par le peuple à une amende de cent talens. Hors d'état de payer une si forte amende, Timothée se retira à Chalcide, où il mourut. Ce général étoit aussi prudent que courageux. Charès montrant un jour aux Athéniens les bleſſu-

res qu'il avoit reçues pendant qu'il commandoit les armées; Timothée lui répondit : « Et » moi j'ai toujours rougi de ce » qu'un trait étoit venu tomber » assez près de moi, comme » m'étant exposé en jeune- » homme, & plus qu'il ne » convenoit au chef d'une si » grande armée ».

TIMOTHÉE, poëte-musicien, né à Milet, ville Ionienne de Carie, excelloit dans la poésie lyrique & dithyrambique; mais ce fut à la musique qu'il s'appliqua principalement. Il devint le plus habile joueur de cithare; il ajouta même des cordes à cet instrument, à l'imitation de Therpandre; ce qui fut de nouveau condamné par un décret des Lacédémoniens, que Boëce nous a conservé, & qui est conçu en ces termes : *Puisque Timothée de Milet, venu dans notre ville, y a fait outrage à l'ancienne musique, que rebutant la lyre à sept cordes, & y glissant un plus grand nombre de sons, il a blessé les oreilles de la jeunesse; que par la pluralité des cordes, & l'innovation des airs, au-lieu d'une musique simple & soutenue, il en a fardé une énervée & bigarrée, faisant consister la beauté de la modulation dans des passages choquans, loin d'être harmonieux; qu'invité aux jeux de Cérès d'Eleusis, il a affecté des ornemens de poésie qui la déparent, & qu'il a joué les couches de Sémélé, d'une maniere scandaleuse pour les jeunes gens : on a jugé à propos que les rois missent l'affaire en délibération, & que les Ephores blâmassent Timothée, & l'obligeassent à retrancher de sa lyre à onze cordes celles qui sont de trop, n'y en laissant que sept, afin que chacun, témoin de la sévere police de la ville, se garde d'introduire dans Sparte rien d'opposé aux bonnes mœurs, & que la célébrité des jeux ne soit point troublée.* Un philosophe François a fait sur ce décret la réflexion suivante. « Nous sommes bien » éloignés aujourd'hui d'attribuer à la musique cette influence sur les mœurs. La » musique de Lully, simple, » naturelle, conforme au caractere & à la poésie de » notre langue, cette musique » qui fit les délices des Français dans le siecle de leur » gloire, a fait place à une musique plus difficile, plus compliquée & plus savante, sans » que les magistrats se soient » opposés aux innovations de » Rameau; ce grand-homme » s'est vu éclipsé à son tour » par les bouffons d'Italie. » Gluck enfin a triomphé de » Rameau, des bouffons & de » la musique italienne : le gouvernement n'a vu dans tous » ces changemens que les divers degrés par lesquels un » art arrive à sa perfection; » cependant qui fait si la musique brillante & efféminée » des Italiens, accueillie en » France avec un enthousiasme » si vif, n'a pas beaucoup contribué à introduire dans la » nation ce luxe, cette molesse, cet esprit de frivolité, » qui la déshonore depuis si » long-tems ? J. J. Rousseau » pensoit à-peu-près de même, » lorsqu'il disoit que nous n'avions point de musique, & » que si nous en avions jamais » une, *ce seroit tant pis pour*

» *nous* ». Platon n'auroit pas contredit cette observation, lui qui ne croyoit pas qu'on pût changer la musique nationale sans mettre en danger la constitution publique. On dit que ce fut Timothée qui introduisit dans la musique le Genre Chromatique, & qui changea l'ancienne maniere de chanter simple & unie, en une nouvelle maniere fort composée. Il florissoit vers l'an 340 avant J. C.

TIMOTHÉE Ammonite, général des troupes d'Antiochus-Epiphane, qui ayant livré plusieurs combats à Judas Machabée, fut toujours vaincu par ce grand capitaine. Après la perte de la derniere bataille, où son armée fut taillée en pieces, Timothée s'enfuit à Gazara avec Chereas son frere, & il y fut tué. — Il y en avoit un autre de même nom, aussi général des troupes d'Antiochus, qui ayant assemblé une puissante armée au-delà du Jourdain, fut vaincu par Judas Machabée & par Jonathas son frere, qui défirent entiérement son armée. Timothée, étant tombé entre les mains de Dosithée & de Sosipatre, les conjura de lui sauver la vie, & s'engagea à renvoyer libres tous les Juifs qu'on retenoit captifs: ils le laisserent aller.

TIMOTHÉE, (S.) disciple de S. Paul, étoit de Lystres, ville de Lycaonie, né d'un pere païen & d'une mere juive. L'Apôtre étant venu à Lystres, prit Timothée sur le témoignage qu'on lui en rendit, & le circoncit, afin qu'il pût travailler au salut des Juifs. Le disciple travailla avec ardeur à la propagation de l'Evangile sous son maître. Il le suivit dans tout le cours de sa prédication, & lui rendit de très-grands services. Lorsque l'Apôtre des Gentils revint de Rome en 64, il le laissa à Ephese pour avoir soin de cette Eglise, dont il fut le premier évêque. Il lui écrivit de Macédoine la *1re.* Epître qui porte son nom, vers l'an 66, dans laquelle il lui prescrit en général les devoirs de sa charge. L'Apôtre peu de tems après étant arrivé à Rome, & se voyant près de la mort, écrivit à son cher disciple la *2e.* Epître, que l'on regarde comme son testament. Elle est remplie, comme la précédente, d'excellens préceptes pour tous les ministres de l'Eglise. On croit que Timothée vint à Rome, où S. Paul l'appelloit, & fut témoin du martyre de ce grand Apôtre. Il revint ensuite à Ephese, dont il continua de gouverner l'Eglise en qualité d'évêque, sous l'autorité de S. Jean, qui avoit la direction de toutes les Eglises d'Asie. On pense qu'il fut lapidé par les Païens, lorsqu'il vouloit s'opposer à la célébration d'une fête impie en l'honneur de Diane, vers l'an 97.

TIMOTHÉE, *Ier.* du nom, patriarche d'Alexandrie l'an 380, mort cinq ans après, est connu principalement par une *Epître* canonique: Balsamon nous l'a conservée. On lui attribue aussi quelques Vies de Saints.

TIMOTHÉE, patriarche de Constantinople dans le *6e.* siecle, nous a laissé un bon *Traité sur les moyens de rappeller les Hérétiques à la Foi, & sur la maniere de se comporter avec ceux*

*qui se sont convertis*. Cottelier a inséré cet ouvrage dans ses *Monumenta Græca*.

TINDALL, (Matthieu) né dans la province de Devon en Angleterre, l'an 1656, étudia sous son pere qui étoit ministre dans le lieu de sa naissance, & fut envoyé, à l'âge de 17 ans, au college de Lincoln à Oxford. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il prit le parti des armes dans les troupes du roi Jacques. Lorsque ce monarque eut été détrôné, Tindall publia un grand nombre d'Ouvrages en faveur du gouvernement, qui lui procurerent une pension de 200 livres sterlings, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée à Londres, en août 1733. C'étoit une ame lâche & vénale, qui prenoit toujours le parti du plus fort; tour-à-tour catholique & protestant: partisan de Jacques lorsqu'il régnoit, & son détracteur quand on lui eut enlevé le sceptre. On a de lui un livre impie, intitulé: *Le Christianisme aussi ancien que le Monde, ou l'Evangile, seconde Publication de la Religion de Nature*; 1730, in-4° & in-8°. Jean Conybéare, Jacques Foster & Jean Leland ont écrit fortement contre cet ouvrage mal raisonné & mal écrit. Pope, dans sa *Dunciade*, l'a traité suivant ses mérites.

TINMOUTH, (Jean de) moine de S. Alban en Angleterre, florissoit en 1370. Il a écrit les *Vies* de 157 Saints, Bretons, Anglois, Ecossois, Irlandois, & a intitulé son ouvrage *Sanctilogium*. On le conserve manuscrit dans la bibliotheque de Lambeth & dans la bibliotheque Cottonienne.

TINTORET, (Jacques Robusti, dit le) très-célebre peintre Italien, naquit à Venise en 1512, & fut nommé le Tintoret, parce que son pere étoit teinturier. Il se proposa dans ses études, de suivre Michel-Ange pour le dessin, & Titien pour le coloris: ce plan lui fit une maniere où il y avoit beaucoup de noblesse, de liberté & d'agrément. Ses touches sont hardies, son coloris est frais. Il a, pour l'ordinaire, réussi à rendre les carnations, & il a parfaitement entendu la pratique du clair-obscur. Ses attitudes font quelquefois un grand effet; mais souvent aussi elles sont contrastées à l'excès, & même extravagantes. Sa prodigieuse facilité à peindre lui a fait entreprendre un grand nombre d'ouvrages, qui tous ne sont pas également bons; ce qui a fait dire de lui, qu'*il avoit trois pinceaux, un d'or, un d'argent & un de fer*. Le Tintoret mourut en 1594, à 82 ans. — Son fils, Dominique Tintoret, mort à Venise en 1637, âgé de 75 ans, réussissoit dans le portrait; ainsi que sa fille Marie Tintoret, née en 1560, & morte en 1590.

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, (Charles-François) medecin de la faculté de Caen, & de l'académie de Rouen, natif de Montebourg, au diocese de Coutance, mourut l'an 1774, dans la 53e. année de son âge. Il connoissoit bien son art, & aux lumieres du médecin, il joignoit les agrémens d'un littérateur ingénieux & enjoué. Il passa une partie de sa vie à Paris, où il publia divers

écrits. Les principaux sont : I. L'*Amour dévoilé, ou le Système des Sympathistes*, 1751, in-12. II. *Amilée, ou la Graine d'hommes*, 1754, in-12 : critique ingénieuse des ridicules des artistes, des savans, principalement des physiciens, des naturalistes, & de tous les faiseurs de systêmes. III. *Bigarrures philosophiques*, 1759, 2 vol. in-12. IV. *Essai sur l'Histoire œconomique des Mers Occidentales de France*, 1760, in-8°; on y voit par-tout le bon citoyen & le physicien éclairé. V. *Giphanthie*, 1760, 2 vol. in-8°, traduite en anglois & imprimée à Londres en 1761. Il a donné aussi une nouvelle édition du *Dictionnaire* de Furetiere.

TIPHAINE, (Claude) Jésuite, né à Paris en 1571, enseigna la philosophie & la théologie dans sa Société. Ses vertus & sa capacité le rendirent digne des premieres places de son ordre. Il fut recteur des colleges de Rheims, de Metz, de la Fleche, de Pont-à-Mousson, & provincial de la province de Champagne. Il est connu par quelques ouvrages savans : I. *Avertissement aux Hérétiques de Metz*. II. *Declaratio & Defensio Scholasticæ Doctrinæ SS. Patrum & Doctoris Angelici de Hypostasi, seu Persona*, &c., Pont-à-Mousson, 1634, in-4°. III. Un Traité *De Ordine, seu de Priori & Posteriori*, Rheims, 1640, in-4°. Quoique Jésuite, il soutenoit le sentiment des Thomistes sur la grace, & il n'en fut pas moins estimé dans sa compagnie, qui le perdit en 1641. Il mourut à Sens, avec la réputation d'un homme plein de piété & de douceur.

TIRAQUEAU, (André) lieutenant-civil de Fontenaile-Comte, sa patrie, devint conseiller au parlement de Bourdeaux, puis au parlement de Paris. Il travailla avec zele à purger le barreau des chicanes qui s'y étoient introduites, & administra la justice avec une intégrité peu commune. François I & Henri II se servirent de lui dans plusieurs affaires très-intéressantes. Il mourut dans un âge très-avancé, en 1558. On a de lui : I. Un Traité *des Prérogatives de la Noblesse*, 1543, in-fol. II. Un autre *du Retrait lignager*. III. Des *Commentaires* sur *Alexander ab Alexandro*, Leyde, 1673, 2 vol. in-fol. IV. Un *Traité des Loix du Mariage*, 1515, in-4°; & plusieurs autres ouvrages qui ont été recueillis en 5 vol. in-fol., 1574.

TIRESIAS, fameux devin, dont la Mythologie raconte à son ordinaire des choses absurdes, jusqu'à en faire l'arbitre de Jupiter & de Junon, dans une dispute qu'ils eurent sur les avantages de l'homme & de la femme. Il fut successivement homme, femme, & derechef homme. On le regardoit comme l'inventeur des Auspices, & on l'honora comme un dieu à Orcomene, où son oracle avoit beaucoup de célébrité.

TIRIN, (Jacques) Jésuite, né à Anvers en 1580, professeur de l'Ecriture-Sainte, premier supérieur de la maison professe d'Anvers, & directeur de la mission en Hollande, mort le 14 juillet 1636, âgé de 56 ans, est très-connu par un *Commentaire* sur toute la *Bible*, en

2 vol. in-fol. imprimé nombre de fois. Il eſt plus étendu que celui de Menochius, & quoique moins eſtimé, il eſt utile à ceux qui, ſans s'attacher aux variantes, veulent ſeulement entendre le ſens du texte, tel qu'il a été expliqué par les Peres & les commentateurs. On y trouve à la fin un *Index Controverſiarum*, ouvrage méthodique & ſolide, & au commencement une bonne *Carte* de la Terre-Sainte, une *Chronologie* diſtribuée d'une maniere fort commode, des *Prologomenes* ſur les anciens poids & monnoies des Hébreux, des Grecs & des Romains, comparés à ceux des Italiens, des Eſpagnols, des François, &c.

TIRON, (*Tullius-Tiro*) affranchi de Cicéron, mérita l'amitié de ſon maître par ſes bonnes qualités. Il nous reſte pluſieurs lettres de cet orateur, où il fait bien voir l'inquiétude dans laquelle le mettoit la ſanté de Tiron, qu'il avoit laiſſé malade à Patras, ville d'Achaïe; combien il ménageoit peu la dépenſe pour lui, & avec quel zele il le recommandoit à ſes amis. Tiron inventa chez les Latins la maniere d'écrire en abrégé. Il paſſe pour le premier auteur de ces caracteres que les Romains appelloient *Notæ*, par le moyen deſquels on écrivoit auſſi vite qu'on parloit. Ceux qui écrivoient de cette maniere, s'appelloient *Notarii*, d'où nous eſt venu le nom de *Notaires*. Tiron avoit auſſi compoſé la *Vie* de Cicéron, dont il étoit le confident & le conſeil, & pluſieurs autres ouvrages qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous. Pour faire connoître l'art d'écrire en notes, l'abbé Carpentier, de l'académie des Inſcriptions, nous a donné d'anciens Monumens écrits ſuivant cette méthode, auxquels il a joint ſes remarques & un alphabet, ſous ce titre: *Alphabetum Tironianum, ſeu Notas Tironis explicandi Methodus: cum pluribus notis ad Hiſtoriam & Juriſdictionem tum eccleſiaſticam, tum civilem pertinentibus*, Paris, 1747, in-fol. Voyez RAMSAY Charles.

TISSAPHERNE, *Tiſſaphernes*, un des principaux Satrapes de Perſe du tems d'Artaxercès Mnemon, commandoit dans l'armée de ce prince, quand Cyrus, frere d'Artaxercès, lui livra bataille à Cunaxa. Il eut l'honneur de la victoire; ſon maître lui donna le gouvernement de tous les pays dont Cyrus étoit auparavant gouverneur, & ſa fille en mariage. Sa faveur ne dura pas. Tiſſapherne ayant été battu par Agéſilas, général des Lacédémoniens, dans la guerre d'Aſie, encourut la diſgrace d'Artaxercès, excité contre lui par ſa mere Pariſatis, & fut tué par ordre de ce prince, à Coloſſe en Phrygie.

TITE, (S.) Grec & Gentil, fut converti par S. Paul, à qui il ſervit de ſecrétaire & d'interprete. Cet Apôtre le mena avec lui au concile de Jéruſalem, & il ne voulut point qu'il ſe fît circoncire, pour marquer que la circonciſion n'étoit point néceſſaire; quoique dans la ſuite il fît circoncire Timothée, en l'envoyant à Jéruſalem, parce que les Juifs l'auroient regardé, ſans cette précaution, comme impur & comme profane. S.

Paul l'envoya depuis à Corinthe pour calmer les disputes qui partageoient cette Eglise ; & Tite alla ensuite le joindre en Macédoine, pour lui rendre compte de sa négociation. Peu après il porta aux Corinthiens la 2e. Lettre que S. Paul leur adressoit ; & vers l'an 63 de J. C., l'Apôtre l'ayant établi évêque de l'isle de Crete, lui écrivit l'année suivante de Macédoine une Lettre dans laquelle il expose les devoirs du ministere sacré. Tite mourut dans l'isle de Crete, fort âgé.

TITE, auteur ecclésiastique du 4e. siecle, après avoir passé par tous les degrés de la hiérarchie, s'éleva par son mérite à l'évêché de Bostre dans l'Arabie. La Bibliotheque des Peres nous offre de cet auteur un *Traité contre les Manichéens*. Le style en est assez net pour une matiere assez embarrassée d'elle-même, & les raisonnemens en sont solides aussi-bien que subtils : mais tout n'y est pas exact. On lui reproche trop d'estime pour Origene, dont il paroît même avoir adopté l'erreur touchant l'éternité des peines. On lui attribue encore un *Commentaire sur S. Luc*, & d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Julien l'Apostat menaça de le rendre responsable d'une espece d'émeute qu'il y avoit eu à Bostre ; mais Tite confondit ce reproche, & répondit à l'empereur que si le peuple ne se révoltoit pas ouvertement contre lui, c'étoit à lui & autres ecclésiastiques qu'il en étoit redevable. Sur quoi Julien écrivit à ceux de Bostre, que leur évêque étoit leur délateur, & qu'il les exhortoit à le chasser, puisqu'il les supposoit disposés à la révolte. Les Bostriens se moquerent de cette puérilité, » qui, dit Tillemont, pourroit » passer pour incroyable dans » un prince qui se piquoit de » raison, si nous n'avions en- » core la Lettre entiere qu'il » écrivit à ceux de Bostre. » Cette Lettre est datée d'An- » tioche le 1er. jour d'août, l'an » 362 ». Tite survécut à la persécution du Julien, & mourut sous Valens.

TITE, (*Titus Vespasianus*) né le 30 décembre l'an 40 de J. C., étoit fils de Vespasien son prédécesseur, & de Flavia Domitilla. Il servit sous son pere, & obtint le sceptre impérial l'an 79, après s'être signalé par la ruine de Jérusalem. Il donna dans cette expédition des marques de cruauté, en faisant crucifier les malheureux que la faim chassoit hors des murs, & qui ne pouvoient être responsables de l'opiniâtreté de leurs concitoyens ; mais la conduite des Juifs semble en quelque sorte excuser la maniere dont on les écrasa. Etant entré dans Jérusalem, il dit, selon le témoignage de Josephe : « C'est » sous la conduite de Dieu que » nous avons fait la guerre : » c'est Dieu qui a chassé les » Juifs de ces forteresses, con- » tre lesquelles les forces hu- » maines, ni les machines ne » pouvoient rien ». Il étoit si pénétré de ce sentiment, que dans la suite, lorsque les nations lui envoyerent des couronnes pour honorer sa victoire, il déclara, au rapport de Philostrate, qu'il ne méritoit pas cet honneur. « Ce n'est » point moi, disoit-il, qui ai

» vaincu. Je n'ai fait que prêter » mes mains à la vengeance » divine ». Il avoit donné des ordres exprès pour la conservation du temple, mais il étoit écrit dans les décrets de Dieu qu'il seroit détruit de fond en comble. Un soldat y ayant jeté un tison du haut de la tour qu'on appelloit *Antonia*, tout les efforts de l'armée ne purent arrêter l'incendie. Devenu empereur, Tite donna un édit très-rigoureux contre les délateurs, & condamna tous ces accusateurs de profession à être fustigés dans la principale des places publiques, à être traînés de là devant les théâtres, & enfin à être vendus comme esclaves & relégués dans des isles désertes: sévérité qui a été louée par quelques auteurs, mais qui dans sa généralité n'étoit pas sans inconvénient, & pouvoit compromettre la sécurité publique & particuliere des citoyens. Le parti le plus prudent comme le plus juste eût été, comme dit un historien, *d'écouter les délateurs d'une oreille & de l'autre les accusés*. Il donna de somptueux spectacles, entr'autres, un combat naval dans l'ancienne Naumachie. Cinq mille bêtes sauvages furent employées en un seul jour à divertir le peuple, qu'il consultoit toujours avant que de lui donner une fête: attention peu assortie à la dignité d'un empereur; mais il cédoit au besoin qu'il en avoit. S'étant souvenu un jour, qu'il ne s'étoit rencontré aucune occasion pour lui d'obliger quelqu'un dans la journée, il dit: *Mes amis, voilà un jour que j'ai perdu!* paroles qui ont épuisé la louange & la critique. Le sentiment qu'elles expriment est louable sans doute, mais il paroit qu'il étoit inutile de l'afficher: d'ailleurs si personne ne s'étoit présenté pour recevoir des bienfaits, il n'y avoit aucun sujet de repentir; la disposition de faire le bien doit suffire à l'homme vertueux. » Ce trait, dit un homme d'es- » prit, s'il est vrai, donne lieu » de croire que ce prince avoit » plus de petitesse dans l'esprit » que de générosité dans le » cœur ». Les loix criminelles furent négligées, & les malfaiteurs se multiplierent par l'encouragement de l'impunité. Tite disoit qu'*il aimeroit mieux périr lui-même, que de causer la perte d'un homme*: disposition estimable dans un particulier, mais qui dans un empereur peut produire une administration foible, imprudente & injuste. Il n'en donna que trop de preuves en désignant pour son successeur son frere Domitien, dont il connoissoit la scélératesse, & qui avoit conspiré contre lui. Sous le regne de Tite, l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La premiere fut l'embrasement de la plupart des villes de la Campanie par les éruptions du Mont-Vésuve; la seconde, l'incendie de Rome; la derniere enfin, une peste qui emporta jusqu'à mille personnes en un jour. Durant tous ces malheurs, Tite se comporta comme un prince bienfaisant; il vendit les ornemens de son palais pour faire rebâtir les édifices publics. Rome ne jouit pas long-tems de ses largesses. Tite, se sentant malade, se retira au pays des Sabins; mais il fut surpris, en y allant, d'une fievre violente, &

expira le 13 septembre, l'an 81 de J. C., âgé de 41 ans, après un regne de deux ans, 2 mois & 20 jours. On dit que, lorsque son frere Domitien le vit à l'agonie, il le fit mettre dans une cuve pleine de neige, sous prétexte de le rafraîchir; il y rendit le dernier soupir. S'il est vrai, comme l'assuroit l'empereur Adrien, que Tite a empoisonné son pere Vespasien, pour lui succéder plus promptement, le crime de Domitien est une punition trop bien assortie à ce parricide. L'idée attachée au nom de Tite est, dans l'opinion du vulgaire, supérieure à tous les éloges. Cependant quand on pense qu'il n'a pas régné 3 ans, & que tant de monstres ont débuté par les plus beaux commencemens, on ne peut s'empêcher de croire qu'on a peut-être précipité ou surchargé le tableau qu'on en a transmis à la postérité. Delà ce mot d'un écrivain un peu caustique : « Je me » dépite toujours quand je vois » cet empereur de deux ans, » connu seulement par une em- » phatique phrase de bienfai- » sance, élevé au-dessus de » Néron, qui pendant 5 ans fut » tout autrement sage que lui ». Ses partisans même ont condamné ses débauches infâmes; mais elles étoient trop communes chez un peuple corrompu, pour l'avoir flétri dans l'opinion de ses contemporains. Ce n'est pas du reste le seul reproche qu'on lui a fait. « Il répudia (dit » Crevier) Marcia, sans que » nous sachions la cause de ce » divorce, qui pourroit bien » n'être autre que ses amours » avec Bérénice » (*voyez ce mot*). Il faut convenir cependant que par comparaison avec cette multitude de tyrans odieux qui souillerent & désolerent Rome, Tite devoit paroître un prince aimable, & contraster avec eux d'une maniere avantageuse dans les fastes de l'histoire.

TITE-LIVE, (*Titus-Livius*) de Padoue, & selon d'autres d'Apone, passa une partie de sa vie, tantôt à Naples, tantôt à Rome, où Auguste lui fit un accueil très-gracieux. Il est un de ces auteurs qui ont rendu leur nom immortel, mais dont la vie & les actions sont peu connues. Tite-Live mourut à Padoue, après la mort d'Auguste, le même jour qu'Ovide, l'an 17 de J. C., la 4e. année du regne de Tibere. Son *Histoire Romaine*, qui commence à la fondation de Rome, & qui finissoit à la mort de Drusus en Allemagne, l'a fait mettre au premier rang des grands écrivains. Cet ouvrage renfermoit 140 livres, dont il ne nous reste que 35 (dont deux ont été publiés la premiere fois en 1518, par Ulric de Hutten), encore ne sont-ils pas d'une même suite. Ce n'est pas la 4e. partie de son histoire. Jean Freinshemius a tâché de consoler le public de cette perte, & il y a réussi autant que la chose étoit possible. Il regne dans toutes les parties de l'ouvrage de Tite-Live une élégance continue. Il excelle également dans les récits, les descriptions & les harangues. Le style, quoique varié à l'infini, se soutient toujours également: simple sans bassesse, orné sans affectation, noble sans enflure: étendu ou serré, plein de douceur & de force, selon l'exigence des matieres; mais tou-

jours clair & intelligible. « On » reproche cependant, dit » l'abbé des Fontaines, quelques défauts à Tite-Live. Le » premier, c'eſt de s'être laiſſé » trop éblouir de la grandeur » de Rome, maîtreſſe de l'univers. Parle-t-il de cette ville » encore naiſſante? Il la fait » la capitale d'un grand empire, bâtie pour l'éternité, » & dont l'agrandiſſement n'a » point de bornes. Il tombe » quelquefois dans de petites » contradictions; & ce qui eſt » moins pardonnable, il omet » ſouvent des faits célebres & » importans ». On lui a reproché encore d'avoir employé quelques expreſſions provinciales dans ſon hiſtoire. Mais Pignorius croit que cette *Patavinité* dont on a tant parlé, regardoit ſeulement l'orthographe de certains mots, où Tite-Live, comme Padouan, employoit une lettre pour une autre, à la mode de ſon pays, écrivant *Sibe* & *Quaſe* pour *Sibi* & *Quaſi*. Quelques-uns penſent qu'elle conſiſtoit ſimplement dans la répétition de pluſieurs ſynonymes en une même période: redondance de ſtyle, qui déplaiſoit à Rome & qui faiſoit connoître les étrangers. Il eſt peu d'hiſtoriens qui aient raconté autant de prodiges que Tite-Live. Tantôt un bœuf a parlé; tantôt une mule a engendré; tantôt les hommes & les femmes ont changé de ſexe: ce ne ſont que pluies de cailloux, de chair, de craie, de ſang & de lait. Des eſprits ſuperficiels & faux qui ont oſé comparer ces fables avec des faits avérés, n'ont ſans doute pas réfléchi ſur la conſidération due à des contes populaires, & celle qu'on doit à des autorités reſpectables, à des témoins oculaires, judicieux, irréprochables, rapportant des événemens qui dans leurs cauſes, leur but & leurs divines circonſtances, déterminent la croyance de tout eſprit raiſonnable. Du reſte, dans ſa crédulité même, Tite-Live montroit plus de ſageſſe que nos écrivains modernes dans leur incrédulité. Il reſpectoit ſa religion. « Toute » fauſſe qu'elle étoit, dit M. » Rigoley de Juvigny, il ſa- » voit qu'elle n'en étoit pas » moins un frein ſalutaire. S'il » eût eu le bonheur de naître » de nos jours, & que ſon ber- » ceau eût été éclairé de la » lumiere de l'Evangile; avec » l'excellent eſprit & le bon » jugement dont il étoit doué, » il n'auroit pas imité ces pré- » tendus hiſtoriens, ces écri- » vains audacieux, qui dé- » chaînés également contre le » Trône & l'Autel, cherchent » à renverſer l'un & l'autre, » & briſant du même coup le » ſceptre & l'encenſoir, veu- » lent vivre indépendans du » ciel & de la terre: il n'auroit » point, à leur exemple, em- » ployé le menſonge, les ſar- » caſmes les plus amers, & les » plaiſanteries les plus groſ- » ſieres contre une Religion » dont tout annonce, tout dé- » montre & tout prouve la » Divinité.... Loin d'enviſager » cette Religion du côté de la » politique, & d'en impoſer » par des prodiges menſon- » gers, il l'auroit appuyée d'une » foule de faits plus clairs que » le jour, & ſe ſeroit attaché » à la faire regarder & ref-

» pecter, comme le plus ferme » soutien des trônes, & comme la force & le salut des » empires & des peuples qui » les composent ». L'edition de Tite-Live à Venise, 1470, est fort rare. Après plusieurs autres bonnes & belles éditions (dont le détail nous meneroit trop loin), Crevier en a publié une en 6 vol. in-4°, 1735, enrichie de notes savantes & d'une préface écrite avec élégance. On l'a réimprimée en 6 vol. in-12. Guérin en a donné une Traduction: *voyez son article.*

TITELMAN, (François) né à Hasselt, ville de la principauté de Liege, vers l'an 1498, se fit Récollet à Louvain; ayant ensuite entendu parler de la réforme des Capucins, il embrassa ce genre de vie à Rome en 1535, & mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1537. Il étoit versé dans les langues grecque, hébraïque & chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur toutes les *Epîtres* des Apôtres, Anvers, 1540, in-8°. II.... sur les *Psaumes*, Anvers, 1573, in-fol. III.... sur *Job*. IV.... sur les *Cantiques*. V.... sur *S. Matthieu* & *S. Jean*. VI. Des *Dissertations* contre Erasme, &c. Richard Simon qui n'étoit pas prodigue de louanges, en donne à Titelman.

TITI, (Robert) né en Toscane vers le milieu du 16e. siecle, enseigna les belles-lettres à Padoue & à Pise. Il nous reste de lui des Poésies estimées de leur tems, peu connues aujourd'hui, quoiqu'elles ne soient pas sans mérite. On les trouve avec celles de Gherard, 1571, in-8°. On a encore de cet auteur des Notes assez bonnes sur quelques auteurs classiques; dix Livres sur des passages d'anciens auteurs, sur lesquels les littérateurs ne sont pas d'accord. Il mourut en 1609, à 58 ans.

TITIANE, (*Flavia Titiana*) femme de l'empereur Pertinax, & fille du sénateur Flavius Sulpicianus, passa sa vie dans une suite non interrompue d'attachemens criminels. Ses amours avec un bateleur furent le scandale de Rome; mais Pertinax, très-déréglé lui-même, selon quelques auteurs, ou subjugué par une lâche complaisance, n'osa s'y opposer. Titiane ne jouit pas long-tems du rang suprême. Pertinax fut tué par les soldats prétoriens en mars 193, & l'impératrice le vit poignarder sous ses yeux, 87 jours après son élection. Cette catastrophe la précipita du trône dans l'obscurité d'une vie privée, où elle finit ses jours.

TITIEN, (Le) peintre, dont le nom de famille est *Vecelli*, né à Cadore dans le Frioul, en 1477, montra dès son enfance une forte inclination pour son art. Il entra à l'âge de 10 ans chez Gentil, & ensuite chez Jean Bellin, où il demeura long-tems. La réputation du Giorgion excita dans le Titien une heureuse émulation, & l'engagea à lier une étroite amitié avec lui, pour être à portée d'étudier sa maniere. Le Giorgion s'appercevant des progrès rapides de son disciple, & de l'objet de ses visites, rompit tout commerce avec lui. Le Titien se vit peu de tems après

sans rival par la mort du Giorgion. Il étoit desiré de tous côtés; on le chargea de faire les ouvrages les plus importans, à Vicence, à Padoue, à Venise & à Ferrare. Le talent singulier qu'il avoit pour le Portrait, le mit encore dans une haute réputation auprès des grands & des souverains. Charles-Quint, ce protecteur éclairé des vrais talens, le combla de biens & d'honneurs. Si son caractere doux & obligeant, son humeur gaie & enjouée, le faisoient aimer & rechercher, son mérite le rendoit respectable. Il conserva une santé robuste jusqu'à 99 ans, & mourut en 1576. Ce grand peintre traitoit également tous les genres; il rendoit la nature dans toute sa vérité. Chaque chose recevoit sous sa main l'impression convenable à son caractere. Les reproches qu'on lui fait, sont de n'avoir pas assez étudié l'antique, d'avoir manqué souvent l'expression des passions de l'ame, de s'être répété quelquefois, enfin d'avoir mis beaucoup d'anachronismes dans ses ouvrages.

TITIUS, (Gérard) théologien Luthérien, né à Quedlimbourg en 1620, fut disciple de George Calixte, & devint professeur en hebreu & en théologie à Helmstadt, où il mourut en 1681. On a de lui: I. Un *Traité des Conciles*, Helmstadt, 1656, in-4°. II. Un autre *De l'Insuffisance de la Religion purement naturelle & de la nécessité de la Révélation*, 1667, in-4°.

TITYUS, géant énorme, fils de Jupiter & d'Elara, naquit dans un antre, où sa mere s'étoit cachée pour se dérober à la colere de Junon, & passa pour fils de la Terre. Apollon & Diane le tuerent à coups de fleches, ou selon d'autres il fut foudroyé, pour avoir voulu faire violence à Latone leur mere. Il étoit attaché comme Prométhée dans les enfers, où un vautour insatiable rongeoit sans relâche ses entrailles renaissantes: ce géant couvroit 9 arpens de terre, de son corps étendu. Rien de plus expressif que la description que fait Virgile (*Æneid. l. 6.*) de cet étrange supplice; symbole du remords & des angoisses qui déchirent les ames criminelles:

*Rostroque immanis vultur obunco*
*Immortale jecur tondens, fecundaque pœnis*
*Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto*
*Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.*

TITON DU TILLET, (Evrard) né à Paris en 1677 d'un secrétaire du roi, fit ses études au college des Jésuites à Paris. Il en sortit avec un goût vif pour les belles-lettres, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. A l'âge de 15 ans il suivit le parti des armes jusqu'à la paix de Ryswick; alors il acheta une charge de maître-d'hôtel de la dauphine, mere de Louis XV. La mort prématurée de cette princesse, le rendit à lui-même. Il fit le voyage d'Italie, & saisit les beautés des chef-d'œuvres sans nombre de peinture & de sculpture qui égalent l'Italie moderne à l'ancienne. A son retour il fut commissaire-provincial des guerres; il exerça cette charge avec une rare généro-

sité. Son attachement pour Louis XIV, & son admiration pour les hommes de génie, lui inspirerent, dès 1708, l'idée d'élever un Parnasse en bronze à la gloire de ce roi, & des poëtes & musiciens qui avoient illustré son regne. Ce beau monument qui fut achevé en 1718, est placé aujourd'hui dans la bibliotheque du roi. Du Tillet donna en 1727 la Description de ce monument, avec l'extrait de la vie & le catalogue des ouvrages des poëtes qu'il y avoit placés, en un vol. in-12. Il le fit réimprimer en 1732, in-folio, & le dédia au roi. Depuis cette époque il donnoit des Supplémens tous les 10 ans, des hommes morts pendant ces intervalles: ces Supplémens viennent jusqu'en 1760. Il mourut d'un catarre, le 26 décembre 1762, âgé de près de 86 ans. Cet illustre citoyen étoit d'une société & d'une conversation aussi utiles qu'agréables. Il se faisoit un plaisir & un devoir d'accueillir tous ceux qui cultivoient les lettres, & de secourir, sans faste & sans ostentation, ceux d'entr'eux qui étoient dans le besoin. On a encore de du Tillet un *Essai sur les honneurs accordés aux Savans*, in-12, où l'on trouve des recherches; mais dont le style est négligé & monotone, ainsi que celui de sa Description.

TIXIER, (Jean) en latin *Ravisius Textor*, de St.-Saulge dans le Nivernois, & seigneur de Ravisy dans la même province, tira une partie de son nom de cette terre. Il enseigna les belles-lettres, avec un succès distingué, au college de Navarre à Paris. Il fut recteur de l'université de cette ville en 1500, & mourut en 1522, à l'hôpital, suivant quelques auteurs. On a de lui: I. Des *Lettres*, 1560, in-8°. II. Des *Dialogues*. III. Des *Epigrammes*. IV. *Officinæ Epitome*, 1663, in-8°. V. Une édition de *Operæ Scriptorum de claris Mulieribus*, Paris, 1651, in-folio. Ces différens ouvrages sont assez bien écrits en latin, & on peut le mettre au rang des habiles humanistes de son siecle.

TOBIE, de la tribu de Nepthali, demeuroit à Cadès, capitale de ce pays, & avoit épousé Anne de la même tribu, dont il eut un fils qui portoit son nom. Emmené captif à Ninive avec sa femme & son fils, il ne se souilla jamais en mangeant comme les autres Israélites, des viandes défendues par la loi. Dieu, pour récompenser sa fidélité, lui fit trouver grace auprès de Salmanasar, qui le combla de biens & d'honneurs. Tobie ne profita des bontés du roi, que pour soulager ses freres captifs. Il alloit les visiter, & leur distribuoit chaque jour ce qu'il pouvoit avoir. Un jour à Ragès, ville des Medes, Gabelus son parent ayant besoin de dix talens, Tobie, qui avoit reçu ces dix mille écus de la libéralité du roi, les lui prêta, sans exiger de lui d'autre sûreté qu'une obligation par écrit. Sa charité fut récompensée dès cette vie; cependant Dieu l'éprouva par les souffrances. Un jour, après avoir enseveli plusieurs morts, il s'endormit fatigué au pied d'une muraille, & il lui tomba, d'un nid d'hirondelle, de la fiente chaude sur les yeux, qui

le rendit aveugle. Tobie, se croyant près de mourir, chargea son fils d'aller à Ragès retirer l'argent qu'il avoit prêté à Gabelus. Le jeune-homme partit aussi-tôt avec l'Ange Raphaël qui avoit pris la figure d'Azarias. Son guide lui fit épouser Sara, sa cousine, fille de Raguel, veuve de 7 maris que le démon avoit étranglés, pour n'avoir envisagé l'union conjugale que comme un moyen de luxure. Tobie se mit en prieres, & chassa l'Ange de ténebres. Raphaël le ramena ensuite chez son pere, à qui il rendit la vue avec le fiel d'un poisson que l'Ange lui avoit indiqué. Le saint vieillard mourut l'an 663 avant J. C., à 102 ans. Son fils parvint aussi à une longue vieillesse. On croit assez communément que les deux Tobies ont écrit eux-mêmes leur Histoire, ou que du moins le *Livre* qui porte leur nom a été composé sur leurs mémoires. Nous n'avons plus l'original de cet ouvrage, que S. Jerôme traduisit en latin sur le texte chaldaïque, & c'est sa traduction que l'Eglise a adoptée, comme la plus simple, la plus claire & la plus dégagée de circonstances étrangeres. Nous en avons aussi des versions en hébreu, en grec & en syriaque, faites sur la latine; & quelques autres où les faits sont plus détaillés, ce qui a fait croire à quelques critiques que Tobie avoit écrit son Histoire & l'Abrégé de son Histoire. Les Juifs ne reconnoissent pas ce livre pour canonique; mais ils le lisent avec respect, comme contenant une histoire vénérable, & pleine de sentimens touchans & d'excellentes maximes. La constance du juste, sa confiance couronnée, la tendresse paternelle, la piété filiale, la sainteté de l'union conjugale, une attentive & toute-puissante providence; tout cela concourt à former l'édifiante Histoire de Tobie: c'est le tableau d'une famille selon le cœur de Dieu.

TOCHO, soldat Goth, très-adroit à tirer de l'arc, dont on raconte la même aventure qu'on a mis depuis sur le compte de Tell. *Voyez ce mot.*

TOICT, (Nicolas du) natif de Lille en Flandre, se fit Jésuite en 1630. Il sollicita avec empressement d'être envoyé dans les missions étrangeres: ses supérieurs seconderent son ardeur, & il fut destiné pour les missions du Paraguai, où il déploya tout ce que la charité la plus agissante peut inspirer à un ministre de l'Evangile. Il fut nommé supérieur des missionnaires dans cette province, & mourut consumé de travaux vers l'an 1680. On a de lui l'*Histoire des Missions dans le Paraguai, l'Uraguai*, &c., Liege, 1673, in-fol., en latin.

TOINARD, *voyez* THOYNARD.

TOIRAS, (Jean du Caylár de St-Bonnet, marquis de) né à St-Jean de Cardonneuques en 1585, étoit d'une ancienne maison du Languedoc. Après avoir été page du prince de Condé, il servit sous Henri IV, puis sous Louis XIII, qui le fit lieutenant de sa vénerie, puis capitaine de sa voliere. Elevé au poste de maréchal-de-camp, il se trouva à la prise de l'isle de Rhé, dont il eut le gouvernement, & qu'il défendit contre

les Anglois qui furent obligés de lever le siege. Il fut ensuite envoyé en Italie, où il cueillit de nouveaux lauriers. Il commanda dans le Montferrat, & défendit en 1630 Casal contre le marquis de Spinola, général Espagnol. Ses freres ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, il fut disgracié en 1633, privé de ses pensions & de son gouvernement. Il adoucit les chagrins de sa disgrace par un voyage en Italie. Il reçut à Rome, à Naples, à Venise, &c., tous les honneurs dont il étoit digne. Victor-Amedée, duc de Savoie, lié d'intérêt avec l'Espagne, le fit lieutenant-général de son armée. Il remplissoit ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué en 1636, devant la forteresse de Fontanette dans le Milanez. Michel Baudiere a écrit sa *Vie* in-12.

TOLAND, (Jean) né l'an 1670, dans le village de Redcastle, près de Londonderi en Irlande, fut élevé dans la Religion catholique. Il fit ses études en l'université de Glasgow, puis dans celle d'Edimbourg, où il embrassa la religion protestante. Après avoir passé quelque tems à Leyde, il se retira à Oxford, y recueillit un grand nombre de matériaux sur divers sujets. Son goût pour les paradoxes & les nouveautés le tira de l'obscurité où il avoit croupi jusqu'alors. Il publia divers ouvrages sur la Religion & sur la politique, dans lesquels l'impiété, le déisme, l'athéisme même paroissent à découvert. Cet impie fit divers voyages dans les cours d'Allemagne, où il fut reçu mieux qu'il ne méritoit. De là étant allé en Hollande, il fut présenté au prince Eugene, qui, ne connoissant pas ses travers, lui donna diverses marques de libéralité. Toland retourna la même année en Angleterre, où il se ruina par ses folles dépenses & par ses débauches. Il mourut à Londres en 1722, à 52 ans, après s'être fait une épitaphe très-flatteuse, qui n'est rien moins qu'un tableau fidele de son caractere. Il étoit vain, bizarre, singulier; rejetant un sentiment, précisément parce qu'un auteur célebre l'avoit soutenu ou embrassé. Opiniâtre dans la dispute, il la soutenoit avec l'effronterie & la grossiéreté d'un cynique. Ses principaux ouvrages sont: I. *La Religion Chrétienne sans Mysteres*, publiée en anglois à Londres, en 1696, in-8°. Ce livre impie fut condamné au feu en Irlande l'année suivante: ce qui n'empêcha point Toland d'en donner une *Apologie*, son impudence augmentant avec les humiliations & les châtimens qu'elle essuyoit. II. *Amyntor, & Défense de la Vie de Milton*, Londres, 1699, in-8°: ouvrage aussi pernicieux que le précédent. III. L'*Art de gouverner par parties*, 1701, in-8°. IV. *Le Nazaréen, ou le Christianisme Judaïque, Païen & Mahométan*, &c., 1718, in-8°, fruit de l'impiété la plus grossiere, ainsi que les suivans. V. *Pantheisticon, seu Formula celebrandæ societatis Socraticæ*, in-8°, *Cosmopoli*, Londres, 1720. VI. *Adeisidemon, sive Titus-Livius à superstitione vindicatus: annexæ sunt Origines Judaïcæ*, La Haye, 1709, in-8°. Il y soutient que les

Athées sont moins dangereux à l'état que les superstitieux : paradoxe cent fois réfuté (*voy.* le *Catéch. Philos.*, liv. 1, chap. 5). Il prétend que Moïse & Spinosa ont eu à-peu-près les mêmes idées de la Divinité : assertion qui suffit seule pour faire connoître le désordre de sa tête ; elle fut réfutée plus sérieusement qu'elle ne le méritoit, par Huet, évêque d'Avranches, sous le nom de *Morin*, & par Elie Benoît. Les livres de Toland, excepté les deux derniers, sont en anglois. La plupart ont, comme on l'a vu, des titres extravagans, & renferment des idées encore plus extravagantes. Il écrivoit d'une maniere confuse, embrouillée & fatigante : aussi, en voulant nuire à la Religion, il ne se fit du mal qu'à lui-même, & fut méprisé comme philosophe & comme écrivain. VII. *L'Angleterre libre*, 1701, in-8°. VIII. Divers *Ecrits contre les François*, 1726, 2 vol. in-8°, & quelques autres livres de politique, moins mauvais que ses ouvrages sur la Religion.

TOLEDE, (Ferdinand-Alvarez de) duc d'Albe, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne, dut son éducation à Frédéric de Tolede, son grand-pere, qui lui apprit l'art militaire & la politique. Il porta les armes à la bataille de Pavie, & au siege de Tunis, sous l'empereur Charles-Quint. Devenu général des armées d'Espagne en 1538, il servit sa nation avec succès contre la France, dans la Navarre & dans la Catalogne. Elevé au poste de généralissime des armées impériales, il marcha contre les Protestans d'Allemagne en 1546. Il gagna l'année suivante la fameuse bataille de Mulberg, où les Protestans furent entiérement défaits. L'électeur de Saxe, leur général y fut fait prisonnier, avec Ernest, duc de Brunswick, & plusieurs autres chefs. Cette victoire fut suivie de la prise de Torgaw, de Wittemberg, & de la réduction de tous les rebelles. Après s'être signalé en Allemagne, il suivit l'empereur au siege de Metz, où il fit des prodiges de valeur, que le courage des assiégés rendit inutiles. Philippe II, successeur de Charles-Quint, se servit de lui avec le même avantage que son pere. En 1567, les habitans des Pays-Bas, où les nouvelles erreurs s'étoient introduites avec l'esprit de rebellion qui les a accompagnées par-tout, menaçoient d'un soulévement. Philippe II envoya le duc d'Albe pour les contenir. Ce choix annonça la plus grande sévérité. On se souvenoit que Charles-Quint, délibérant sur le traitement qu'il feroit aux Gantois, qui se révolterent en 1539, avoit voulu savoir le sentiment du duc, qui répondit qu'*une patrie rebelle devoit être ruinée*. Les premieres démarches du duc d'Albe confirmerent l'opinion qu'on avoit de lui. Il fit périr sur un échafaud les comtes d'Egmond & de Horn. Après cette exécution, qui lui parut nécessaire au repos public, il marche aux confédérés & les bat. Le plaisir d'avoir remporté une victoire signalée est empoisonné par le chagrin de voir un village réduit en cendres, après l'action, par un régiment de Sardaigne. Ce crime fut puni comme

Le duc d'Albe avoit fait le voeu de chasteté : Le pape lève ce voeu.

comme il le méritoit. Il fit pendre sur le champ les auteurs de l'incendie, & dégrada toutes les compagnies, excepté une qui n'étoit point coupable : trait qui prouve suffisamment que le sévere & inexorable général vouloit l'ordre à tout prix, & détestoit souverainement des cruautés inutiles & illégales commises de sang-froid. Le prince d'Orange, chef des confédérés, parut bientôt à la tête d'une armée considérable. Le jeune Frédéric de Tolede, chargé de l'observer, envoya conjurer le duc d'Albe, son pere, de lui permettre d'aller attaquer les rebelles. Le duc, persuadé avec raison que les subalternes ne doivent pas se mêler de juger s'il faut ou s'il ne faut pas combattre, répond : » Allez dire à mon fils, que sa » demande ne lui est pardonnée » qu'à cause de son inexpérience » & de sa jeunesse ». Ses succès augmenterent tous les jours. Après la prise de Harlem, le duc d'Albe quitta les Pays-Bas pour retourner en Espagne, précédé du bruit de ses victoires, dont sa vanité avoit néanmoins affoibli l'éclat. Car après avoir fait construire à Anvers une bonne citadelle, il y avoit placé sa statue en bronze. Il étoit représenté avec un air menaçant, le bras droit étendu vers la ville; à ses pieds étoient la noblesse & le peuple, qui prosternés sembloient lui demander grace. Les deux statues allégoriques avoient des écuelles pendues aux oreilles, des besaces au cou, pour rappeller le nom de *Gueux* que l'on avoit donné aux mécontens. Elles étoient entourées de serpens, de couleuvres & d'autres symboles destinés à désigner la fausseté, la malice & l'avarice : vices reprochés par les Espagnols aux vaincus. On lisoit au-devant du piédestal cette inscription fastueuse : *Ferdinando Alvarez a Toledo, Albæ duci, Philippi II Hispaniarum regis apud Belgas præfecto : quòd extincta seditione, rebellibus pulsis, Religione procurata, justitiâ cultâ, provinciis pacem firmaverit ; regis optimi ministro fidelissimo positum.* Ce général laissa le gouvernement des Pays-Bas à don Louis de Requesens, grand-commandeur de Castille, en 1574, qui par une conduite molle & connivante, releva le courage des révoltés abattu par son prédécesseur, & prouva par les effets de son indulgence, que les sectaires & les rebelles ne réclament la douceur que pour se fortifier & se faire redouter. Le duc d'Albe jouit d'abord à la cour de la faveur que méritoient ses services ; mais s'étant opposé au mariage de son fils, le roi Philippe II, qui avoit projeté cet hymen, l'envoya prisonnier à Uzeda. Il obtint sa liberté deux ans après, & fut mis à la tête d'une armée que l'on fit entrer en Portugal l'an 1581. Cet habile général y fit autant de conquêtes que d'entreprises. Il défit don Antoine de Crato, qui s'étoit fait proclamer roi, & se rendit maître de Lisbonne. Il y fit un butin inestimable, qui fut encore augmenté par l'arrivée de la flotte des Indes dans le port de cette ville. Tant de succès lui susciterent des jaloux. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une partie des sommes qui lui avoient été

remises durant les différentes expéditions : comme on lui en demandoit compte, il répondit qu'il n'avoit à en rendre qu'au roi. « S'il me le demande, je » lui mettrai en ligne de compte » des royaumes conservés ou » conquis, des victoires signa- » lées, des sieges très-difficiles, » & soixante ans de service ». Philippe satisfait fit cesser les poursuites : le duc d'Albe mourut peu de tems après en 1582, à 74 ans, dans de grands sentimens de Religion, entre les bras du pieux Louis de Grenade. Voyez sa *Vie*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Il laissa la réputation d'un général expérimenté & d'un politique habile. « Le duc d'Albe, » dit l'abbé Raynal (*Histoire* » *du Stathoudérat*) l'un des » plus grands capitaines du » seizieme siecle, joignoit à » une naissance distinguée, des » biens immenses. Il avoit la » démarche grave & le main- » tien austere, l'air noble & » le corps robuste, le discours » mesuré & le silence élo- » quent. Il étoit sobre & dor- » moit peu, travailloit beau- » coup, écrivoit lui-même » toutes ses affaires. Toutes » les circonstances de sa vie » offrent un spectacle intéres- » sant. Son enfance fut raison- » nable, & l'âge avancé ne lui » apporta ni ridicule ni foi- » blesse. Le tumulte des camps » ne fut pas pour lui une occa- » sion de dissipation, ce fut » dans la licence des armes » qu'il se forma à la politique. » Lorsqu'il opinoit dans les » conseils, il n'avoit égard ni » aux desirs du monarque, ni » aux intérêts des ministres ; il » se déclaroit toujours pour le » parti qu'il croyoit le plus » juste ; souvent il ramenoit » ceux qui l'écoutoient à la » probité, & lorsque ses ef- » forts étoient inutiles, il ne » les suivoit pas au moins dans » leur injustice. On ne trouve » point dans les fastes de sa » nation un capitaine plus ha- » bile que lui à faire la grande » guerre avec peu de troupes, » à ruiner les plus fortes armées » sans les combattre, à donner » le change aux ennemis & à » ne le jamais prendre, à ga- » gner la confiance du soldat & » à étouffer ses murmures. On » prétend que dans soixante » ans de guerre sous divers cli- » mats, contre différens enne- » mis, durant toutes les sai- » sons, il n'a jamais été battu, » ni prévenu, ni surpris. Quel » homme s'il n'avoit terni l'é- » clat de tant de talens & de » vertus par une sévérité ou- » trée » ! C'est aux événe- mens qui ont suivi l'administration du duc d'Albe, c'est à l'histoire des provinces où l'on a traité plus mollement que lui les sectaires & les rebelles, à décider si sa *sévérité* fut effectivement *outrée*. Il est vrai que son caractere étoit quelquefois déraisonnablement inflexible, & que par son entêtement à exiger le dixieme, tribut exorbitant & tyrannique, il replongea les Pays-Bas dans les troubles qu'il avoit heureusement terminés ; mais il faut convenir que, comparée à la conduite des révoltés envers les partisans de l'ancienne Religion & les sujets fideles au souverain, la conduite du duc ne peut que mériter des éloges ;

sa sévérité, ou, si l'on veut, sa dureté légale après tout & conforme à la marche judiciaire la plus scrupuleuse, forme un contraste bien saillant avec celle de la plupart des chefs de la rebellion & de leurs subalternes, dont les cruautés n'avoient d'autres regles que le fanatisme & le caprice. Les déclamations perpétuelles contre Philippe II & son général, & l'affectation marquée de ne rien dire des atrocités inouies des rebelles, sont excellemment confondues dans le savant & touchant ouvrage: *De Crudelitate moribusque priscorum ac recentium hæreticorum*, par Havensius, 1608, in-8°; dans le *Theatrum crudelitatis Hæreticorum nostri temporis*, Anvers, 1592, pag. 57 & suiv.; dans les *Mortes illustres & gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis occisi sunt*, par Philippe Alegambe, & surtout dans l'*Abrégé de l'Histoire de la Hollande*, par M. Kerroux (Leyde, 1778, t. 2, p. 310). Ce dernier auteur, Hollandois & protestant, après avoir parlé du faux bruit, que certains incendiaires menaçoient les villes de la Nord-Hollande, continue de cette sorte. « Les » tourmens les plus affreux » arracherent à ces prétendus » incendiaires le nom de quelques riches payſans catholiques, qu'ils accuserent de » tous les crimes dont on vouloit qu'ils les accusassent. C'étoit-là où le cruel Sonoi (ou Snoy) les attendoit. Ces délateurs, malgré leurs rétractations, malgré même les promesses faites à quelques-uns d'eux de leur accorder la vie s'ils chargeoient ces payſans, expirerent dans les plus affreux supplices. Mais les cruautés inouies, exercées contre quelques-uns de ces infortunés payſans, faussement accusés, ne pourroient être crues, si elles n'étoient pleinement attestées par les procédures. Nous voudrions épargner ces horreurs à nos lecteurs, mais l'impartialité de l'histoire ne nous permet pas de cacher ces excès dont un parti s'est rendu coupable, pour ne découvrir que ceux du parti ennemi. Les tourmens ordinaires de la question la plus cruelle ne furent que les moindres des maux que l'on fit souffrir à ces innocens. Leurs membres disloqués, leurs corps déchirés de verges, étoient ensuite enveloppés dans des linges trempés dans de l'eau-de-vie; on y mettoit le feu, & on les laissoit dans cet état jusqu'à ce que leur peau noircie & retirée, découvrit les nerfs dans différentes parties de leurs corps. On employoit le soufre, souvent même jusqu'à une demi-livre de chandelles pour leur brûler les aisselles & les plantes des pieds. Ainsi martyrisés, on les laissoit quelques nuits couchés par terre sans couverture, & à force de coups on chassoit le sommeil loin d'eux. Du hareng pec & autres alimens salés étoient la nourriture qu'on leur donnoit, pour allumer dans leurs entrailles tous les feux d'une soif dévorante, sans leur permettre l'usage d'un verre d'eau, quelques supplications qu'ils

» fissent pour en obtenir. On » posoit des frêlons sur le nom- » bril des patiens, & l'on en » retiroit l'aiguillon qu'ils y » avoient fiché de la longueur » de l'articulation d'un doigt. » Sonoi lui-même avoit en- » voyé à cet affreux tribunal » certain nombre de rats que » l'on plaçoit sur la poitrine & » sur le ventre de ces infortu- » nés, sous un instrument de » pierre ou de bois fait exprès » & recouvert d'une plaque » de cuivre : le feu posé sur » cette plaque forçoit ces ani- » maux à ronger les chairs & à » se faire un passage jusqu'au » cœur & aux entrailles. On » brûloit ces blessures avec des » charbons ardens; l'on faisoit » couler du lard fondu sur ces » corps ensanglantés. A l'une » de ces malheureuses victimes » de la fureur la plus fanatique, » l'on frotta de crême cette » partie que la pudeur défend » de nommer, & on la fit sucer » à un veau de lait. D'autres » horreurs plus révoltantes » encore furent exercées avec » un sang-froid, dont à peine » on pourroit trouver d'exem- » ple chez les Cannibales ; » mais la décence nous défend » de poursuivre. L'un de ces » malheureux mourut dans les » tourmens de la torture. Ses » juges fanatiques crurent cou- » vrir l'atrocité de leur barba- » rie, en faisant courir le bruit » ridicule que le diable lui avoit » rompu le cou. Un autre » vaincu par les douleurs qu'on » lui avoit fait souffrir, & flatté » de la promesse qu'il conser- » veroit sa vie & ses biens, » avoua enfin tout ce qu'on » voulut; ses juges aussi-tôt » prononcerent sa sentence au » nom de Sonoi, & le condam- » nerent à avoir le cœur arra- » ché & à être écartelé. On » remarque que, quoiqu'on eût » eu la cruelle précaution de » l'enivrer le jour de son exé- » cution, qui se fit à Hoorn » malgré toutes les oppositi- » tions du magistrat, il assigna » le ministre réformé, qui l'ac- » compagnoit à la mort, à » comparoître dans trois jours » devant le tribunal du sou- » verain juge. Ce ministre, qui » avoit été témoin de toutes » les protestations que le pa- » tient avoit faites de son » innocence, se retira chez » lui dans l'abattement de la » plus sombre tristesse, & » mourut réellement au bout » du terme, ou peu après » (*voyez* FERDINAND IV). On dira peut-être que ces fureurs sont celles d'un particulier, qu'elles ne tiennent pas aux principes & à l'esprit de la révolution que le duc d'Albe a combattue. Mais ignore-t-on les excès des autres fanatiques qui ne le cédoient en rien à Sonoi? D'un Guillaume de la Marck, par exemple, le *des Adrets* des Pays-Bas, qui dans une seule année (1572) tua par des supplices inouis, plus de paisibles citoyens & de prêtres catholiques, que le duc d'Albe ne fit légalement punir de rebelles dans tout le cours de son administration? Du reste, l'auteur protestant, que nous transcrivons ici, réfute lui-même cette objection. « On voudroit » en vain chercher des motifs » pour excuser les procédures » de cette horrible commis- » sion, elles ont imprimé une

» tache éternelle au nom hollandois; & quoique Sonoi, » le principal auteur de ces sanglantes tragédies, fût étranger, la nation, qui n'osa s'y » opposer ou l'en punir, ne se » lavera jamais du reproche » de barbarie, dont elle s'est » gratuitement couverte aux » yeux de toute l'Europe. On » prétend que tout ce qui se fit » alors, ne fut qu'un moyen » pour ôter pour toujours aux » Catholiques le prétexte & » l'envie de chercher à introduire du changement dans » le gouvernement. Moyen » atroce, & qu'aucune raison » d'état ne légitimera jamais, » non plus que les cruautés » inouies exercées contre des » gens absolument innocens » des crimes dont on les accusoit, & dont on ne peut lire » les affreux détails sans frémir » d'horreur, & sentir des mouvemens d'indignation & de » haine ». Comment après cela le puritain Watson, animé de l'esprit de cette même faction, qui s'est souillée par de si brutales cruautés, ose-t-il nous parler du *despotisme de Philippe & de l'infernal duc d'Albe?* Non, les souverains des Pays-Bas & leurs ministres n'ont pas été des monstres; Philippe II, la bonne Marguerite, Juan d'Autriche, Alexandre de Parme, le sévere duc d'Albe n'ont pas été des tyrans. Ils n'ont pas combattu la sédition & l'hérésie avec des chandelles, du hareng pec, des frêlons, des rats, & des veaux de lait. Les loix, & le glaive qui en punit la violation, voilà les armes qui ont appuyé leur autorité. Lors de la révolution de 1789, où les Belges se souleverent en raison inverse & dans des motifs tout opposés à ceux qui les irrita contre Philippe II, des écrivains légers ou ignorans ont comparé au duc d'Albe, des gens qui ne lui ressembloient en rien. Il y a de l'un aux autres une distance immense & une opposition parfaite, non-seulement quant au caractere personnel, mais quant aux principes, au but & aux moyens de l'administration. *Voyez* PHILIPPE II, JOSEPH II.

TOLET, (François) *Toletus*, né à Cordoue en Espagne l'an 1532, eut pour professeur dans l'université de Salamanque, Dominique Soto, qui l'appelloit un *prodige d'esprit.* Il entra dans la société des Jésuites, & fut envoyé à Rome, où il enseigna la philosophie & la théologie, & où il plut au pape Pie V, qui le nomma pour être son prédicateur. Le Jésuite exerça aussi cet emploi sous les pontifes ses successeurs. Grégoire XIII le fit lui-même juge & censeur de ses propres ouvrages. Grégoire XIV, Innocent IX & Clément VIII qui l'éleva au cardinalat, en 1594, lui confierent plusieurs affaires importantes. Il fut envoyé aux Pays-Bas, en Allemagne & en Pologne, pour les affaires de l'Eglise qu'il termina heureusement. Les Jésuites n'avoient point encore eu de cardinal de leur société avant lui. Tolet, quoique Espagnol, travailla ardemment à la réconciliation de Henri IV avec le Saint-Siege. Henri saisit toutes les occasions de lui témoigner sa reconnoissance. Lorsqu'il eut appris sa mort, arrivée en 1596, dans

la 64e. année de son âge, il lui fit faire un service solemnel à Paris & à Rouen. Les emplois du cardinal Tolet ne l'attachèrent pas si fortement, qu'il ne se réservât toujours quelque tems pour travailler à ses savans ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur *S. Jean*, Lyon, 1614, in-fol.; sur les 12 premiers chapitres de *S. Luc*, Rome, 1600, in-fol.; sur l'*Epître* de S. Paul *aux Romains*, Rome, 1602, in-4°. II. Une *Somme des Cas de Conscience, ou l'Instruction des Prêtres*, Paris, 1619, in-4°; traduite en françois in-4°. S. François de Sales recommandoit beaucoup l'usage de ce livre; l'auteur y soutient cependant quelques sentimens qui ne seroient pas bien reçus aujourd'hui. Cabassut dit qu'il « faudroit attendre plusieurs siecles avant qu'il parût » un homme du mérite du cardinal Tolet, personnage au-dessus de tous les éloges » qu'on lui a donnés ».

TOLLIUS, (Jacques) natif d'Inga dans le territoire d'Utrecht, étoit docteur en médecine & professeur ordinaire en éloquence & en grec dans l'université de Duisbourg, lorsqu'il quitta cet emploi pour voyager; il parcourut l'Allemagne, la Hongrie où il visita les mines, se rendit ensuite en Italie où il se fit catholique. De retour dans sa patrie, il se mit à donner des leçons privées pour avoir de quoi subsister; mais on lui ôta cette ressource, & on le réduisit à une pauvreté extrême, dans laquelle il mourut en 1696. On a de lui: I. *Epistolæ Itinerariæ*, Amsterdam, 1700, in-4°. Recueil curieux, qui avoit été précédé 4 ans auparavant d'un autre, intitulé: *Tollii insignia Itinerarii Italici*, Utrecht, in-4°. II. *Fortuita sacra*, Amsterdam, 1687, in-8°. III. Une *Edition* de *Longin*, en 1694, in-4°, plus estimée que l'ouvrage précédent, lequel est rempli d'idées vaines sur la pierre philosophale. Il avoit plus d'érudition que de jugement. — Son frere, Corneille TOLLIUS, fut secrétaire d'Isaac Vossius, qui fut obligé, dit-on, de le chasser de chez lui. Il devint ensuite professeur en grec & en éloquence à Harderwick, & secrétaire des curateurs de l'université de cette ville. On a de lui: I. Un Traité *De infelicitate Litteratorum*, que Jean Burchard Mencke a fait réimprimer à Leipsig, en 1707, dans le Recueil intitulé: *Analecta de calamitate Litteratorum*. II. Une *Edition* de *Palephate*, & quelques autres écrits où l'on trouve, ainsi que dans les précédens, des choses curieuses & recherchées. — Alexandre TOLLIUS, un de ses freres, mort en 1675, est connu par son *Edition d'Appien*, en 2 vol. in-8°.

TOMASI, (Joseph-Marie) fils de Jules Tomasi duc de Palma, naquit à Alicate en Sicile l'an 1649. Quoiqu'il fût l'aîné d'une famille illustre, il se consacra à la Ste. Vierge dès sa plus tendre jeunesse, fit vœu de chasteté, & entra dans l'ordre des Théatins. Sa modestie & ses autres vertus le rendirent le modele de ses confreres, & son vaste savoir, l'admiration des littérateurs Italiens. Il apprit le grec, l'hébreu, le chaldéen; se rendit habile dans la théologie & sur-tout dans la connoissance de l'Ecri-

ture-Sainte, & dans cette partie de la science ecclésiastique qui regle l'Office Divin. Le pape Clément XI l'honora de la pourpre romaine en 1712, & il fallut lui faire violence pour la lui faire accepter. Le nouveau cardinal répandit dans Rome d'abondantes aumônes, & contribua beaucoup par ses sermons & par son zele à la réforme des mœurs de cette ville. Il mourut saintement en 1713, à 64 ans. Modeste jusqu'au tombeau, il avoit voulu être enterré sans pompe dans un cimetiere; mais ce desir ne fut point écouté, & on lui érigea dans une église un monument de marbre, digne de son rang & de ses vertus. On a de lui: I. *Theologia Patrum*, 1709, 3 vol. in-8°. II. *Codices Sacramentorum nongentis annis vetustiores*, in-4°, 1680. III. *Psalterium juxta duplicem Edit. Romanam & Gallicanam*, 1683, in-4°. IV. *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum*, 1697, in-4°; & plusieurs ouvrages de Liturgie ancienne, réunis à Rome en 1741, 2 tom. in-fol., qui prouvent une érudition très-variée.

TOMASINI, (Jacques-Philippe) né à Padoue en 1597, mourut à Citta-Nova en Istrie, dont il étoit évêque, en 1654, à 57 ans. Les lettres firent presque son occupation journaliere. Il eut le courage de s'opposer au mauvais goût de son tems, & sur-tout à celui de Marini, pour rappeller celui de Pétrarque. Il recueillit tout ce qu'il trouva sur cet auteur célebre, & le publia sous ce titre: *Petrarcha redivivus*, en un vol. in-4°. Il présenta son travail à Urbain VIII. Ce pontife l'agréa, & regardant Tomasini comme son parent, le récompensa par l'évêché de Citta-Nova. L'auteur corrigea son ouvrage, & en donna une nouvelle édition en 1650. Nous avons encore de lui: I. Une bonne édition des *Epîtres* de Cassandre Fidele avec sa *Vie*. II. *Illustrium virorum Elogia, iconibus ornata*, 1630, vol. in-4°, & 1644, 2 vol. III. Les *Annales des Chanoines de S. George in Alga*, congrégation de prêtres séculiers dont il avoit été membre: ce livre est en latin. IV. *Agri Patavini Inscriptiones*, 1696, in-4°. V. *Gymnasium Patavinum*, 1654, in-4°.

TOMBEUR, (Nicolas le) Religieux Augustin, né à Tirlemont en 1657, licencié en théologie, & définiteur de sa province, mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui: I. *Praxis administrandi Sacramenta Pœnitentiæ & Eucharistiæ*, Anvers, 1710, augmenté 1712. Ouvrage méthodique & savant, quoique d'une morale peut-être un peu rigide. II. *Provincia Belgica Ord. FF. Eremitarum sancti Augustini*, Louvain, 1727, in-fol., peu exact & superficiel.

TOMKO *ou* TOMKUS, né dans la Dalmatie, évêque latin de Bosnie, florissoit au commencement du 17e. siecle, & s'est fait un nom par les ouvrages suivans. I. *Vita S. Petri Beristai*, 1621. II. *De Sanctis Illyritanis*, 1631. III. *Dalmatiæ nobilitas descripta*, Rome, 1692.

TONSTAL, (Cutbert) docteur d'Oxford, naquit à Tacford, dans l'Hertfodshire, en 1476, d'une famille illustre. Après avoir fortifié son esprit

par l'étude des mathématiques, de la philosophie & de la jurisprudence, il devint secrétaire du cabinet du roi d'Angleterre, Henri VIII l'ayant envoyé dans plusieurs ambassades, fut si satisfait de ses services, qu'il lui donna l'évêché de Londres en 1522, & celui de Durham en 1530. Tonstal approuva d'abord la dissolution du mariage de son bienfaiteur avec Catherine d'Espagne, & fit même un livre en faveur de cette dissolution; mais dans la suite il condamna son ouvrage, & finit ses jours dans une prison pour la défense de la foi, en 1559, à 84 ans. On a de lui: I. Un Traité de l'*Art de compter*, Londres, 1522, in-fol. II. Un autre de la *Réalité du Corps & du Sang de J. C. dans l'Eucharistie*, Paris, 1554, in-4°. III. Un *Abrégé* de la *Morale* d'Aristote, Paris, 1554, in-8°. IV. *Contra impios Blasphematores Dei Prædestinationis*, Anvers, 1555, in-4°.

TOPP, (Antoine) né à Aix-la-Chapelle en 1741, Jésuite, & après l'extinction de la Société, curé de St. Gangulphe à Treves, s'est occupé à traduire en allemand plusieurs bons ouvrages françois, & l'a fait avec succès; entr'autres l'*Avertissement du Clergé de France* de 1775. *Motifs de ma Foi* par M. de Vouglans, &c. On a encore de lui: I. Un *Sermon* sur les mauvais livres, dont on a fait plusieurs éditions. II. Deux *Discours sur le Jubilé*. III. Plusieurs Pieces de vers latins & allemands, où l'on remarque de l'aisance, & une grande pureté de langage. Il mourut à Treves le 12 avril 1783, d'une maladie contractée par les travaux d'un zele actif & infatigable pour ses ouailles.

TORELLI, (Jacques) gentilhomme de la ville de Fano, & chevalier de l'ordre de S. Etienne, naquit en 1608. Ses talens pour l'architecture & la décoration théâtrale, le firent appeller en France par Louis XIV, qui lui donna le titre de son architecte & de son machiniste. Il exécuta plusieurs pieces à machines, entr'autres l'*Andromede* de Corneille; mais Servandoni a fait depuis des choses plus merveilleuses. Torelli s'étant enrichi à Paris & à la cour, alla mourir dans sa patrie en 1678.

TORFÆUS *ou* TORFEI, (Thormodus) né en Islande, mort vers 1720, âgé de 81 ans, avoit fait ses études à Coppenhague & passé la plus grande partie de sa vie en Norwege. C'étoit un homme fort integre, laborieux & très-versé dans les antiquités du Nord; ce qui le fit nommer historiographe du roi de Danemarck pour la Norwege. On a de lui: I. *Series Dynastarum, & regum Daniæ*, Coppenhague, 1702, in-4°. On y découvre beaucoup de travail, de sagacité & de critique. Il y prouve que les premiers livres de l'*Histoire de Danemarck* par Saxon le grammairien, ne méritent presqu'aucune créance dans ce qui regarde la suite des premiers rois de Danemarck & les époques des principaux événemens. II. *Dissertatio historica de tribus potentissimis Daniæ regibus*, 1707, in-4°. III. *Historia rerum Norwegicarum*, Coppenhague, 1711,

4 vol. in-fol. : ouvrage savant, plein de grandes recherches & assez exact ; on lui reproche cependant d'avoir placé dans les commencemens de cette histoire des événemens peu croyables : il a pris pour guides les anciennes Chroniques islandoises qui étoient peu sûres. IV. *Gronlandia antiqua, seu veteris Gronlandiæ descriptio*, 1706, in-8° : ouvrage estimé. V. *Orcades, sive Rerum Orcadensium historiæ, lib. III*, Coppenhague, 1687, in-fol. — Il ne faut pas confondre cet historien avec Snæbiornus TORFÆUS, de la même famille, de qui on a *Annales omnium Præsulum Islandiæ*, Coppenhague, 1656, in-4°.

TORNIEL, (Augustin) né à Novare en 1543, se fit passer docteur en médecine, & abandonna cette profession pour se faire Religieux Barnabite en 1570. Il fut trois fois général de son ordre, refusa les évêchés de Mantoue & de Casal, & mourut le 10 juin 1622. Il est avantageusement connu par des *Annales Sacri & Profani*, depuis le commencement du monde jusqu'à J. C., en 2 vol. in-fol., Anvers, 1620. C'est la meilleure édition. On peut les regarder comme un bon Commentaire des livres historiques de l'Ancien-Testament. Il est un des premiers qui ont éclairci les difficultés de chronologie & de géographie qui se trouvent dans les Livres-Saints & dans les historiens profanes. Son ouvrage est fait avec méthode, & écrit avec autant de clarté que de naturel.

TORQUEMADA, (Jean de) Religieux Dominicain, plus connu sous le nom de *Turrecremata*, naquit à Valladolid, d'une famille illustre. Il eut divers emplois importans dans son ordre, devint maître du sacré palais, & fut envoyé par le pape Eugene IV au concile de Bâle. Il avoit déjà assisté à celui de Constance en 1414. Il se signala dans l'un & dans l'autre par son zele contre les hérétiques. Les modernes qui ont dit qu'il a porté ce zele jusqu'à la cruauté, n'auroient pas avancé ces calomnies, s'ils avoient consulté des auteurs sûrs & instruits tels que Ferreras (*Hist. d'Esp., liv. XII*, & Mariana (*Hist. Hisp., lib. 29*). » Il avoit été, dit Fléchier » (*Hist. de Ximenès*), confes- » seur d'Isabelle dès son en- » fance, & lui avoit fait pro- » mettre que si Dieu l'élevoit » un jour sur le trône, elle » feroit sa principale affaire du » châtiment & de la destruc- » tion des hérétiques, lui re- » montrant que la pureté & la » simplicité de la foi catholi- » que, étoit le fondement & » la base d'un regne chrétien, » & que le moyen de main- » tenir la paix dans la monar- » chie, c'étoit d'y établir la » religion & la justice ». La suite fit voir combien il avoit dit vrai (*voy.* ISABELLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, *&c.*). Il reçut en 1439 le chapeau de cardinal. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur le *Décret* de Gratien, Venise, 1578, 5 tom. II. Un *Traité de l'Eglise & de l'autorité du Pape*, Venise, 1562, in-fol. III. *Expositio in Psalmos*, Mayence, 1474, in-fol. IV. *De corpore Christi contra Bohemos*. V. *Ex-*

*positio in regulam S. Benedicti*, Cologne, 1575, in-fol., avec le Commentaire de Smaragdus &c. Ce cardinal mourut à Rome en 1468, à 80 ans, avec la réputation d'un homme habile dans la théologie de l'école & dans le droit canonique.

TORRE, (Philippe de la) né à Ciudad de Frioul en 1657, montra beaucoup de goût pour l'étude des monumens de l'antiquité. Il le satisfit à Rome, où il se fixa. Son savoir lui concilia l'estime & la bienveillance des cardinaux *Imperiali* & *Noris*, & des papes Innocent XII & Clément XI: ce dernier lui donna, en 1702, l'évêché d'Adria. Le peu de ressources qu'il avoit pour la littérature dans une petite ville, ne put diminuer son zele pour l'étude. On a de lui: I. *Monumenta veteris Antii*, 1700, in-4°, livre très-savant. II. *Taurobollium antiquum, Lugduni anno 1704 repertum, cum explicatione.* Il se trouve dans la *Bibilotheque choisie*, tom. 17e., & dans le *Trésor des Antiquités* de Sallengre. III. *De annis imperii M. Antonii Aurelii Heliogabali*, 1714, in-4°. La Torre avoit les connoissances d'un érudit profond & les vertus d'un évêque. Il mourut en odeur de sainteté en 1717.

TORREBLANCA, *voyez* VILLALPANDE François.

TORRENTIUS, (Herman) naquit à Swolles dans l'Over-Yssel, vers le milieu du 15e. siecle, fut professeur de rhétorique à Groningue & enseigna les belles-lettres dans sa ville natale jusques dans sa vieillesse; il le fit même long-tems étant aveugle. Il mourut vers l'an 1520. On a de lui: I. *Des Scholies sur les Evangiles des Dimanches & Fêtes*, Deventer, 1599, in-8°. II. Un *Commentaire sur les Géorgiques* de Virgile, Anvers, 1562. III. *Dictionnaire Historique & Poétique*, Paris, 1541. Il a été augmenté successivement par Charles-Etienne & Frédéric-Morel. C'est probablement celui-ci qui a amené celui de Moreri. IV. Les *Hymnes & les Proses de l'Office de l'Eglise expliqués*, Anvers, 1550, &c. Tous ces ouvrages sont écrits en bon latin.

TORRENTIUS, (*Levinius*) né à Gand le 8 mars 1525, alla à Rome, & s'acquit les bonnes graces des personnes les plus distinguées par leur rang & leurs talens. De retour dans les Pays-Bas, George d'Autriche, évêque de Liege, le pourvut d'un riche bénéfice. Il mérita de nouvelles dignités par la maniere dont il s'acquitta d'une commission à la cour de Rome, & fut fait successivement chanoine de la cathédrale de Liege, archidiacre, & vicaire-général de l'évêque Gerard de Groesbeck. Philippe II le nomma à l'évêché d'Anvers en 1576. Il s'appliqua avec zele à réparer les maux que l'hérésie avoit causés dans son diocese. En 1594, il fut nommé à l'archevêché de Malines, mais la mort l'enleva à Bruxelles le 26 avril 1595, avant d'avoir reçu les bulles. Il laissa par son testament sa bibliotheque aux Jésuites, & de quoi se former un établissement à Louvain. Les occupations de son état ne purent éteindre en lui son goût pour les belles-lettres. On a de

lui plusieurs pieces de Poésies, qui ont été recueillies sous le titre de *Poëmata sacra*, Anvers, 1594; titre qui ne répond pas à ce que le livre contient, car toutes les pieces n'en sont point sacrées. Les Poésies de Tortentius ont beaucoup de mérite, ses Odes cependant ne sont point animées de cet enthousiasme qui fait le caractere de ce genre de poésie. Ses *Commentaires* sur *Horace* & sur *Suétone*, 1610, in-fol., tiennent un rang parmi ceux des meilleurs philologues.

TORRENTIUS, (Jean) peintre, natif d'Amsterdam en 1589, peignoit ordinairement en petit, & mettoit dans ses ouvrages beaucoup de force & de vérité. Il auroit pu vivre par son mérite dans un état aisé & avec l'estime des honnêtes gens, si son goût pour la débauche & le libertinage de son esprit ne l'eussent perdu. En effet, il faisoit des peintures si dissolues, qu'elles furent brûlées par la main du bourreau en 1640. Il devint aussi auteur d'une hérésie, qui le fit arrêter, & mourir dans les tourmens de la question la même année.

TORREZ, *voyez* TURRIEN.

° TORRICELLI, (Jean-Evangéliste) né à Faënza en 1608, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Envoyé à Rome pour s'y perfectionner, il y fut disciple du P. Benoît Castelli, abbé du Mont-Cassin, qui le fit connoître à Galilée. Ce célebre mathématicien ayant vu le *Traité du Mouvement* du jeune Torricelli, l'appella auprès de lui à Florence. Galilée étant mort en 1641, Torricelli eut une chaire de professeur en mathématiques à Florence, & il cultiva également la géométrie & la physique. Il perfectionna les lunettes d'approche; il fit le premier des microscopes, avec de petites boules de verre travaillées à la lampe; il inventa les expériences du vif-argent, avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire; on attendoit de nouvelles merveilles lorsque la mort l'enleva aux sciences en 1647, à 39 ans. Outre son *Traité du Mouvement*, on a de lui: I. Ses *Leçons Académiques*, en italien, in-4°, 1715. II. *Opera Geometrica*, Florence, 1644, in-4°. On lui doit, selon toute apparence, la découverte de la pesanteur de l'air, qu'on a vainement tâché d'attribuer à Descartes, & plus vainement encore à Pascal & à Rey (*voyez ces mots*); il est plus certain néanmoins, qu'on lui doit la théorie de cette pesanteur, que le tube, qui porte le nom de Torricelli, a fait connoître d'une maniere précise & graduée. Car pour la pesanteur de l'air en elle-même, un philosophe a prétendu en enlever en quelque sorte la découverte aux modernes. « On » fait aujourd'hui, dit-il, que » ce que les anciens appel- » loient *horreur du vide*, est » l'effet de la gravité de l'air. » Mais qu'est-ce que la gra- » vité en général, sinon l'effort » que font tous les corps pour » refluer vers le centre com- » mun? Et qu'est-ce qui main- » tient l'ensemble de l'univers, » sinon la gravité? La gravité » assure dont la conservation » de la nature; & si la nature » a une espece d'horreur de sa

» destruction, elle a horreur » du vide, qui seroit un effet » nécessaire de la cessation de » la gravité. Du reste, il est » vrai que les anciens ont » paru attribuer *immédiatement* » à l'horreur du vide, ce qui » est l'effet immédiat de la pe- » santeur de l'air. C'est une » erreur qu'il est difficile de » justifier; mais elle n'est pas » bien grande, comme l'on » voit, & ne contredit pas » les intentions de la nature ».

TORRIGIANI, sculpteur Florentin, mort vers 1552 dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir mutilé ignominieusement une statue de la Vierge & de l'enfant Jesus, qu'un seigneur Espagnol ne lui avoit pas payée à son gré. Ce sculpteur qui avoit d'ailleurs du talent, étoit, comme nous l'apprend Vasari, un homme extraordinairement vain, violent & emporté : il est à croire que la dégradation de cette statue a été accompagnée de circonstances odieuses & de quelques blasphemes proférés dans cet accès de fureur. M. Cumberland dans ses *Anecdotes des Peintres célebres d'Espagne*, & don Palamino Velasco dans son *Histoire des Peintres, Sculpteurs & Architectes Espagnols*, n'ont pas jugé convenable de faire cette observation, que l'équité & la vérité historique semblent demander.

TORY, (Geoffroi) imprimeur à Paris, natif de Bourges, & mort en 1550, avoit d'abord été professeur de philosophie au college de Bourgogne à Paris. Il contribua beaucoup à perfectionner les caracteres d'imprimerie. Il donna, sur la proportion des lettres, un livre sous le titre de *Champ Fleury*, Paris, 1529, in-4°, & depuis in-8°, qui fut très-utile aux typographes. Il est encore auteur d'une *Traduction* des *Hiéroglyphes* d'Horus-Apollo, in-8°; & d'un ouvrage intitulé : *Ædiloquium, seu Digesta circa Ædes ascribenda*, in-8°.

TOSCHEL, (Anne) abbesse du monastere des Bénédictines à Riga, s'est signalée dans le tems que la secte de Luther & de Calvin portoit la désolation dans les monasteres. Bucelin dans ses *Annales Bénédictines*, fait un grand éloge de cette abbesse, & rapporte des preuves étonnantes de sa fermeté, & du courage avec lequel elle défendit ses Religieuses contre des hérétiques licencieux & corrompus. Elle mourut en 1582, âgée de 130 ans, terme où elle parvint par sa sobriété, la pureté de ses mœurs, le calme & les charmes de la vertu. *Voyez* HAASECH.

TOSTAT, (Alphonse) docteur de Salamanque, né à Madrigal, devint évêque d'Avila, fut employé dans les affaires les plus importantes de l'Eglise & de l'état; parut avec éclat au concile de Bâle, & mourut en 1454, à 40 ans. On a de lui : I. Des *Commentaires* sur la *Chronique* d'Eusebe, Salamanque, 1506, 5 vol. in-fol. II. De longs *Commentaires* sur l'*Octateuque*, les *Livres des Rois*, & les *Paralipomenes*, & sur l'*Evangile* de S. Matthieu. III. *Traités* de la *très-sainte Trinité*, de *l'Enfantement virginal*, de la *bonne Politique*, &c. Tous ses ouvrages furent imprimés à Venise, 1596, en 13 vol. in-fol.; à Co-

logne, 1612, en 27 vol. in-fol.; ils sont écrits avec ordre & avec clarté, & décelent une érudition prodigieuse. Bellarmin en parle avec de grands éloges, & appelle l'auteur une *merveille du monde*. On estime sur-tout les diverses réponses qu'il oppose aux Juifs, & la maniere dont il détruit les rêveries des Rabbins. Il faut convenir cependant que sa critique est quelquefois en défaut, & que la solidité de son jugement ne répond pas toujours à l'étendue de ses connoissances. On lui fit cette épitaphe :

*Hic stupor est mundi, qui scibile discutit omne.*

TOTILA, dit aussi *Baduilla*, roi des Goths en Italie, fut mis sur le trône après la mort d'Evaric, vers 541. Son courage éclata contre les troupes de Justinien, sur lesquelles il remporta deux victoires signalées. Il se rendit maître de toute la basse Italie, & des isles de Corse, de Sardaigne & de Sicile. Son entrée dans Naples ne fut pas marquée par des barbaries, comme on devoit s'y attendre, mais par des actes de clémence & de bonté. Comme la faim avoit épuisé les forces des assiégés, & qu'il étoit à craindre qu'ils ne s'incommodassent en prenant tout-à-coup de la nourriture, il mit des gardes aux portes, pour les empêcher de sortir ; & après avoir distribué lui-même des vivres avec une sage économie, il leur permit d'aller où ils voudroient. Il tourna ensuite ses armes vers Rome, qu'il prit en 546, & qu'il traita avec beaucoup moins de douceur que Naples. Il la livra au pillage. Les sénateurs & les plus riches citoyens furent obligés d'aller, couverts de haillons, demander du pain à la porte des Goths. Rusticienne, femme du célebre Boëce qui avoit distribué tous ses biens aux pauvres durant le siege, fut réduite à cette extrémité. Totila quitta Rome qu'il ne pouvoit garder, & fut défait par Bélisaire en se retirant ; mais dès que ce général eut été rappellé à Constantinople, Totila assiégea Rome de nouveau, & y entra par stratagême en 549. Justinien envoya contre lui Narcès, qui le rencontra au pied de l'Apennin. La bataille s'engage, & quelques soldats de l'armée impériale ayant rencontré Totila, un d'entr'eux lui porta un coup de lance, dont il mourut peu de jours après, l'an 552, après 11 ans de regne. Ce prince avoit du courage, de la hardiesse & de l'activité, & ce qui est bien plus précieux, autant d'amour pour le genre humain, que pouvoit en avoir un Goth & un conquérant. Il respectoit les vertus chrétiennes & les hommes qui les pratiquoient. Instruit des œuvres & des lumieres de S. Benoît, il lui envoya un jour son écuyer revêtu des ornemens royaux ; mais le Saint ne prit pas le change, & dit à l'écuyer que cet habit ne lui convenoit pas. Totila témoigna la plus grande considération au saint fondateur, qui lui prédit plusieurs choses, & entr'autres le tems de sa mort.

TOUCHE, (Claude Guymond de la) né en 1719, porta pendant quelque tems l'habit

de Jésuite ; mais les désagrémens que lui attira une Comédie qu'il fit jouer en 1748, le porterent à des excès condamnables. Il produisit son Epître, qui a été publiée en 1766, sous ce titre : *Les Soupirs du Cloître, ou le Triomphe du Fanatisme :* fruit d'une colere injuste & aveugle. Après avoir quitté les Jésuites, il résolut de se consacrer au théâtre, pour lequel il avoit du talent & du goût. Il donna en 1757 une Tragédie sans amour, intitulée : *Iphigénie en Tauride*, qui est restée au théâtre, quoique la versification & le style n'en soient pas corrects, & que le dénouement en soit manqué. Il préparoit une Tragédie de *Regulus*, lorsque la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 14 février 1760. On a de lui quelques pieces fugitives manuscrites, & on a donné au public son *Epître à l'Amitié*, longue & assez froide; il y a cependant des vers heureux. — Il ne faut pas le confondre avec la TOUCHE, François réfugié en Hollande, qui vivoit encore au commencement du 18e. siecle, de qui on a une excellente Grammaire, intitulée, l'*Art de bien parler François ;* elle est utile aux étrangers, parce que l'auteur y releve les fautes particulieres à différentes nations dans la maniere de prononcer la langue françoise.

TOUR D'AUVERGNE, (Henri de la) duc de Bouillon & prince de Sedan, né en 1555, servit d'abord Charles IX au siege de la Rochelle en 1573, embrassa ensuite la religion prétendue réformée, fit soulever en faveur des Protestans plusieurs places de Périgord en 1575, & s'attacha au parti du duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Touraine. Fait prisonnier par les Espagnols près de Cambray, en 1581, il ne recouvra sa liberté que 3 ans après. Henri IV le laissa en Guienne en 1585, pour s'opposer aux forces des Catholiques, & se servit de lui l'année suivante à la bataille de Coutras, & au siege de Paris en 1590. Il fut fait maréchal de France en 1592, & continua à servir. Il se brouilla ensuite avec Henri IV, & vécut dans une espece de retraite jusqu'à sa mort en 1623. On a de lui des *Mémoires contenant ce qui s'est passé de son tems, depuis le commencement du regne de Charles IX jusqu'au siege de Monsegur en Auvergne*, Paris, 1666, in-12. Ces Mémoires commencent en 1560 & finissent en 1586. On y trouve beaucoup de particularités curieuses des regnes de Charles IX & de Henri III. Marsollier a écrit l'*Histoire du duc de Bouillon*, Paris, 1718, 3 vol. in-12. C'est plutôt l'histoire du tems.

TOUR D'AUVERGNE, (Frédéric Maurice de la) duc de Bouillon, frere aîné du vicomte de Turenne, porta d'abord les armes avec distinction pour le prince d'Orange, contre les Espagnols, puis s'attacha au service de la France, en 1635. Ce royaume étoit alors rempli de mécontens; le duc de Bouillon se laissa entraîner au torrent, & contribua beaucoup à la victoire qu'ils remporterent au combat de la Marfée. Réconcilié avec la cour, il fut nommé lieutenant-général de l'armée

d'Italie ; mais ayant été accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars, il fut arrêté à Casal, & n'obtint sa liberté qu'en cédant sa souveraineté de Sedan. L'espoir de la recouvrer peut-être le rengagea bientôt après dans la guerre civile, sous la régence de la reine-mere. Il devint l'ame de son parti. Soit dégoût, soit amour du repos, il mit bas les armes au bout de quelque tems, & fit sa paix avec le roi, qui, en échange de Sedan, lui donna en propriété les duchés-pairies d'Albret & de Château-Thierri, les comtés d'Auvergne & d'Evreux, &c. Il mourut l'an 1652, dans sa 48e. année. Un de ses fils est connu sous le nom de cardinal de BOUILLON : *voy. ce mot.*

TOUR, (George de la) professeur de botanique dans l'université de Padoue, mort en 1688, à 81 ans, est connu par deux ouvrages recherchés. I. Une Histoire des Plantes sous ce titre : *Dryadum, Hamadryadum, Chloridisque Triumphus*, Padoue, 1685, in-fol. II. *Catalogus Plantarum horti Patavini*, 1662, in-12.

TOUR-DUPIN, (Jacques-François René de la) né en Dauphiné en 1721, abbé d'Ambournai & grand-vicaire de Riez, se signala de bonne heure dans la chaire. Il prêcha l'avent à la cour en 1755. Son action étoit noble & affectueuse. Elle auroit eu plus de dignité, peut-être, s'il y étoit entré moins de jeu ; mais c'étoit le ton de l'auteur. Il avoit commencé à publier ses *Panégyriques*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta au mois de juin 1765, à 44 ans. Ses *Sermons* sont en 4 vol., & ses Panégyriques en deux. Son style ne manque ni d'élégance, ni de brillant ; mais ces qualités se font peut-être trop sentir. Il emploie trop souvent l'antithese. Ses applications de l'Ecriture sont ingénieuses ; mais elles ne sont pas toujours justes.

TOURNEFORT, (Joseph Pitton de) né à Aix en Provence, l'an 1656, d'une famille noble, se sentit botaniste, dit Fontenelle, dès qu'il vit des plantes. Quelquefois il manquoit à sa classe pour aller herboriser à la campagne, & pour étudier la nature au-lieu de la langue des anciens Romains. Ses parens le destinerent à l'état ecclésiastique ; mais la mort de son pere, arrivée en 1677, le laissa entiérement maître de suivre son inclination. Il profita aussi-tôt de sa liberté, & parcourut en 1678 les montagnes du Dauphiné & de la Savoie. En 1679, il alla à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie & dans la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par Henri IV, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il fut dépouillé deux fois par les Miquelets Espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Les rochers affreux & presque inaccessibles qui l'environnoient de toutes parts, s'étoient changés pour lui en une magnifique bibliotheque, où il avoit le plaisir de trouver tout ce que sa curiosité demandoit. Un jour, une méchante cabane où il couchoit, tomba tout-à-coup. Il fut deux heures enseveli sous les ruines, & y auroit péri,

si on eût tardé encore quelque tems à le retirer. Il retourna à Montpellier à la fin de 1681, & de là il alla chez lui à Aix, où il rangea dans son Herbier toutes les plantes qu'il avoit ramassées de Provence, de Languedoc, de Dauphiné, des Alpes & des Pyrénées. Fagon, premier médecin de la reine, l'appella à Paris en 1683, & lui procura la place de professeur en botanique au jardin royal des plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande & en Angleterre. Il trouva par-tout des amis & des admirateurs. Herman, professeur de botanique à Leyde, voulut lui résigner sa place, & pour l'engager à l'accepter, il lui fit entrevoir une pension de 4000 liv. des Etats-Généraux. Mais Tournefort préféra sa patrie à des offres si flatteuses. La France ne fut pas ingrate; l'académie des sciences lui ouvrit son sein en 1692, & le roi l'envoya l'an 1700 en Grece, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toute l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne & moderne, & même sur les mœurs, la religion & le commerce des peuples. Il vouloit aller en Afrique; mais la peste qui étoit en Egypte, le fit revenir de Smyrne en France au bout de 2 ans. Ses courses & ses travaux avoient beaucoup altéré sa santé, & ayant reçu par hasard un coup fort violent dans la poitrine, il en mourut le 28 décembre en 1708. Il laissa par son testament son cabinet de curiosités au roi, pour l'usage des savans, & ses livres de botanique à l'abbé Bignon. C'étoient deux présens considérables. Tournefort étoit d'un tempérament vif, laborieux, robuste. Un grand fonds de gaieté naturelle le soutenoit dans le travail, & son corps aussi-bien que son esprit, avoit été formé pour la botanique. Ses principaux ouvrages sont: I. *Elémens de Botanique, ou Méthode pour connoître les Plantes*, imprimés au Louvre, en 3 vol. in-8°, 1694, avec 451 figures. Cet ouvrage, fait pour mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de plantes semées sur la face de la terre, les réduit toutes à 14 classes, par le moyen desquelles on descend à 673 genres, qui comprennent sous eux 8846 especes de plantes, soit de terre, soit de mer. C'est par la fleur & le fruit que Tournefort a entrepris de classer les plantes, que Linné a cru devoir mieux différencier par les étamines & les pistils. Les botanistes sont partagés entre ces deux méthodes; la plupart sont pour celle de Linné, qui a certainement de grands avantages, mais en même tems aussi des inconvéniens, qui jusqu'ici l'ont empêché de jouir d'un suffrage général & qui ont conservé à Tournefort d'illustres partisans. » Parmi les méthodes (dit M. » de Buffon) qui portent sur » la fructification, celle de M. » de Tournefort est la plus re- » marquable, la plus ingénieuse » & la plus complette. En » homme d'esprit il a fait ses » distributions &. ses excep- » tions avec une science & une » adresse infinies. M. Linné a » forcé

» forcé la nature au point de » confondre les objets les plus » différens ; il a mis ensemble » le mûrier & l'ortie, la tulipe » & l'épine-vinette, l'orme & » la carotte, la rose & la fraise, » le chêne & la pimprenelle. » Cette nouvelle méthode a » encore d'autres défauts es- » sentiels. Comme les carac- » teres des genres sont pris de » parties presqu'infiniment pe- » tites, il faut aller le micros- » cope à la main pour recon- » noître un arbre ou une » plante; la grandeur, la figure, » le port extérieur, les feuilles, » toutes les parties apparentes » ne servent plus à rien, il n'y » a que les étamines ; & si l'on » ne peut pas voir les étamines, » on ne sait rien, on n'a rien » vu. Ce grand arbre que vous » appercevez, n'est peut-être » qu'une pimprenelle, il faut » compter ses étamines pour » savoir ce que c'est : mais mal- » heureusement encore pour le » système, il y a des plantes » qui n'ont point d'étamines, » il y a des plantes dont le » nombre des étamines varie; » & voilà la méthode en dé- » faut malgré la loupe & le » microscope ». Ces observations cependant ne sont pas décisives, si l'on en croit un naturaliste qui raisonne quelquefois très-juste. « J'ai songé, » dit-il, que le petit Epagneul » étoit du même genre que le » grand Danois; qu'il y avoit » bien des genres moins diffé- » rens pour la grandeur & la » figure, que ces deux modi- » fications du même genre, & » productions de la même race; » que le petit Epagneul n'avoit » *ni la grandeur, ni la figure, ni le port extérieur, ni les poils* du grand Danois. Et » j'ai dit : Si dans la marche in- » variable de la nature, où le » système & l'arbitraire n'ont » rien à dire, les classifications » souffrent de tels rapproche- » mens, peut-on les trouver » révoltans dans une disposi- » tion purement technique & » proposée comme telle? Ce » qu'ajoute M. de Buffon, qu'*il* » *y a des plantes qui n'ont point* » *d'étamines, & d'autres dont* » *les étamines varient*, est d'une » considération plus grave. » Mais la *fructification* n'a-t elle » pas aussi ses anomalies » ? Tournefort a donné de ses *Elémens* une édition plus ample en latin, sous le titre de *Institutiones rei Herbariæ*, 1700, 3 vol. in-4° ; l'édition en françois est plus recherchée, parce que les figures sont moins usées que dans la latine. II. *Corollarium Institutionum rei Herbariæ*, imprimé en 1703, dans lequel il fait part au public des découvertes qu'il avoit faites sur les plantes dans son voyage d'Orient. III. Ses *Voyages*, imprimés au Louvre, 1717, 2 vol. in-4° ; & réimprimés à Lyon, 3 vol. in-8°. IV. *Histoire des Plantes des environs de Paris*, imprimée au Louvre, 1698, in-12 ; réimprimée en 1725, 2 vol. in-12. V. *Traité de Matiere Médicale*, 1717, 2 vol. in-12.

TOURNELY, (Honoré) docteur de la maison & société de Sorbonne, naquit à Antibes en 1658, de parens obscurs. Il gardoit des cochons comme Sixte-Quint, lorsqu'ayant aperçu un carrosse sur la route de Paris, il lui prit envie d'al-

ser voir un de ses oncles, qui avoit une petite place à St.-Germain-l'Auxerrois. Ce fut à ce bon prêtre qu'il dut son éducation. La vivacité de son esprit & ses talens lui firent des protecteurs. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1686, & devint professeur de théologie à Douay en 1688. Quelque tems après il eut un canonicat à la Ste.-Chapelle de Paris, une abbaye, & enfin une chaire de professeur en Sorbonne. L'abbé Tournely la remplit pendant 24 ans avec beaucoup de succès, & il ne la quitta qu'en 1716. Il montra un grand zele contre les partisans de Jansenius, & se déclara en toutes les occasions contre les gens opposés aux décisions de l'Eglise. On sent bien qu'après cela les Jansénistes ne l'ont pas épargné. Si on les en croit, il ne s'est déclaré contre eux que pour faire sa fortune, & a écrit contre ses propres persuasions. Tel a été dans tous les tems l'esprit des sectes; on ne peut qu'être grand-homme en se déclarant pour elles; mais il faut se résoudre à tous les genres de calomnies, si on a le courage de les fronder. Une attaque d'apoplexie le priva de la vue, & le conduisit au tombeau en 1729, à 71 ans. Ce théologien avoit de l'esprit, de la facilité, du savoir. On a de lui un *Cours de Théologie* en latin, en 16 vol. in-8°. Cette Théologie, une des plus méthodiques & des plus claires que nous ayons, a été réimprimée à Venise en 16 vol. in-4°; on s'y est donné la liberté de faire des retranchemens, surtout au traité: *De Ecclesiâ*, qui n'ont pas fait honneur à l'éditeur. L'édition de Cologne a été calquée sur celle de Venise. On en a trois Abrégés, dont le troisieme, & le meilleur, a paru depuis 1744; on le doit à Collet, prêtre de la congrégation de St. Lazare.

TOURNEMINE, (René-Joseph de) Jésuite, né en 1661 à Rennes, d'une des plus anciennes maisons de Bretagne, travailla long-tems au *Journal de Trévoux*, & fut bibliothécaire des Jésuites de la maison-professe à Paris. La plupart des savans de cette capitale le regardoient comme leur oracle. Tout étoit de son ressort: Ecriture-Sainte, théologie, belles-lettres, antiquité sacrée & profane, critique, éloquence, poésie même. A une imagination vive, il joignoit une érudition peu commune & variée. Il étoit d'un caractere fort communicatif, sur-tout à l'égard des étrangers. Ce Jésuite mourut à Paris en 1739, à 78 ans. On a de lui: I. Un grand nombre de *Dissertations* répandues dans le *Journal de Trévoux*. Il illustra cet ouvrage, non-seulement par des Dissertations, mais encore par de savantes analyses. Ce Journal est tombé avec les Jésuites; & rien ne prouve mieux son mérite que les vains efforts qu'on a faits pour le ressusciter; l'abbé Aubert & MM. Castilhon, qui l'ont tenté, n'ont pas mieux réussi que les autres. II. Une excellente Edition de *Menochius*, en 2 vol. in-fol., 1719, enrichie de *Dissertations* savantes. III. Une Edition de l'*Histoire des Juifs* de Prideaux, en 6 vol. in-12. IV. Un *Traité*, manuscrit, contre

le P. Hardouin, dont il fut un des plus ardens adversaires. Il avoit enfermé sous clef la seconde partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, par le P. Berruyer, & ne voulut jamais consentir à sa publicité; il en lisoit de tems à autre quelques morceaux avec des amis choisis, & appesantissoit sa critique sur les mêmes endroits, qui la firent ensuite condamner. C'est lui qui en proposant de changer la ponctuation de la célebre prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda & dux, de femore ejus donec veniat qui mittendus est* Gen. 49), a beaucoup simplifié l'explication de ce passage : on sait d'ailleurs que les ponctuations de la Bible sont assez récentes, & qu'anciennement elle étoit écrite *quasi unum verbum.*

TOURNEUR, (Pierre le) né à Valogne dans la basse Normandie, est connu par un grand nombre de bonnes traductions. Il a toujours vécu dans le silence & la retraite des lettres, n'étant d'aucune académie, aimant l'étude par goût & par le desir d'être utile, & ne compromettant pas un repos précieux avec l'inquiétude des réputations. « Il a eu, dit l'auteur des » *Trois siecles*, un mérite bien » rare parmi les traducteurs, » celui de surpasser son ori- » ginal. Les *Nuits d'Young*, » telles qu'il les a données » dans notre langue, sont pré- » férées à l'ouvrage anglois. » Peu de livres ont eu autant » de succès que celui-ci, & » peu en ont été plus dignes. » M. le Tourneur a eu le talent » d'embellir, par une touche » aussi vigoureuse que sublime, » les pensées du poëte lugubre » & énergique qu'il a traduit ». Sa traduction de Shakespear & particuliérement le discours qui la précede, lui a mérité de la part de Voltaire les noms de *maraud*, de *faquin*, de *monstre*, d'*impudent imbécille*, & a irrité l'amour-propre du prétendu philosophe, par cela seul qu'on y louoit un autre que lui, au point qu'il se sentit *capable de faire un mauvais coup* (voyez sa lettre au comte d'Argental, 15 novembre 1776, pag. 415). On a encore de lui un *Eloge du maréchal du Muy*, des traductions de *Clarisse*, d'*Ossian*, des *Œuvres diverses d'Young*, du *Voyage au Cap de Bonne-Espérance, par André Sparmann*, & de l'excellent ouvrage de Jenyns sur l'*évidence du Christianisme*. C'est dommage que par une délicatesse mal-entendue, ou pour ne pas avoir saisi tous les raisonnemens de l'auteur Anglois, il ait mutilé & défiguré cet ouvrage, digne de la méditation des vrais philosophes, d'une maniere à le rendre méconnoissable. Il finissoit la traduction de la *Vie de Frédéric, baron de Trenck*, en 3 vol. in-12, lorsqu'il mourut à Paris en 1788, à l'âge de 52 ans. Il est certain qu'il eût pu choisir un objet plus digne de ses veilles; & ce qui paroîtra étonnant, c'est que M. le Tourneur a conservé plusieurs traits monstrueux, que M. le B. de B***, premier traducteur de cette Vie, avoit supprimés. On prétend que par-là il a voulu empêcher qu'on se méprît sur le vrai caractere de ce fameux prisonnier. Dans tout autre tems, cette observation justifieroit M. le Tourneur;

mais nous sommes malheureusement arrivés à une époque où les exemples de scélératesse sont des encouragemens ; & où l'on doit craindre qu'au-lieu de blâmer Trenck, nos jeunes étourdis ne soient tentés de l'applaudir. M. de Sancy a fait à ce célebre traducteur l'épitaphe suivante :

Ci-gît l'éloquent le Tourneur,
D'Young imitateur fidele ;
Si digne d'être un bon modele,
Et par l'esprit & par le cœur :
Sans éclat, sans *fauteuil*, il termine sa vie
Tandis que tel ou tel brille à l'académie.

TOURNET, (Jean) avocat Parisien, se distingua moins par son éloquence que par des compilations utiles. Les principales sont les suivantes : I. La *Réduction du Code d'Henri III*, 1622, in-fol. II. Un *Recueil d'Arrêts sur les Matieres Bénéficiales*, 1631, 2 vol. in-fol. III. Des *Notes* sur la *Coutume de Paris*. IV. Une *Notice des Dioceses* en 1625, qui avoit déjà paru avec sa *Police Ecclésiastique*. V. Il traduisit en françois les Œuvres de Chopin ; & sa Traduction, publiée en 1635, fut réimprimée avec plus de soin & des augmentations en 1662, 5 vol. in-fol. Il se piquoit aussi de poésie, & on a quelques vers de lui.

TOURNEUX, (Nicolas le) naquit à Rouen en 1640, de parens obscurs. L'inclination qu'il fit paroître dès son enfance pour la vertu & pour l'étude, engagea du Fossé, maître-des-comptes à Rouen, de l'envoyer à Paris au college des Jésuites. Il passa de là au college des Grassins, où il fit sa philosophie. Devenu vicaire de la paroisse de S. Etienne des Tonneliers à Rouen, il se distingua par ses talens pour la chaire & pour la direction. Il quitta bientôt la province pour la capitale, où il obtint un bénéfice à la Ste.-Chapelle & une pension du roi de 300 écus ; mais son attachement à MM. de Port-Royal lui causa des chagrins que la soumission aux décisions de l'Eglise lui auroit épargnés. Il fut obligé de se retirer à son prieuré de Villers-la-Fere, dans le diocese de Soissons. Il mourut subitement à Paris en 1689. Ses ouvrages sont : I. *Traité de la Providence sur le miracle des sept Pains*. II. *Principes & Regles de la Vie Chrétienne, avec des Avis salutaires & très-importans pour un pécheur converti à Dieu*. III. *Instructions & Exercices de Piété durant la Ste. Messe*. IV. *La Vie de J. C.*, froide & d'un foible effet. « J'ai eu, dit un » illustre prélat, à l'âge de 16 » ans, la *Vie de J. C.* par le » P. de Montreuil, 3 vol. in-12. » Cette lecture me procura » alors un plaisir, dont rien » n'a effacé le souvenir. J'ai eu » plusieurs fois entre les mains » une *Vie de J. C.* par M. le » Tourneux. Ce volume est » petit, mais je l'ai trouvé si » long, que ni moi ni les jeunes » personnes à qui je le conseil- » lois, n'en avons pu lire la moi- » tié. Cependant J. C. est bien » aimable » (*voyez* BARRAL, KEMPIS, PASCAL). V. L'*Année Chrétienne*, 1683 & suiv. 13 vol. in-12. Ce livre a été condamné par Innocent XII en 1695, & par plusieurs évêques ; il méritoit cette flétrissure, parce que le rédacteur se sert

souvent de la Traduction de Mons, & qu'il y a inséré la version du Missel par Voisin, condamnée par le clergé de France en 1660 : & par Alexandre VII en 1661 (*voyez* RUTH d'Ans). VI. *Traduction du Bréviaire Romain* en françois, 4 vol. in-8°. VII. *Explication littérale & morale sur l'Epître de S. Paul aux Romains.* VIII. *Office de la Vierge* en latin & en françois. IX. L'*Office de la Semaine-Sainte* en latin & en françois, avec une préface, des remarques & des réflexions. X. Le *Catéchisme de la Pénitence*, &c. Sa Traduction françoise du *Bréviaire* fut censurée par M. de Harlay, archevêque de Paris, en 1688; ce qui suffit pour qu'Arnaud en fit l'apologie. On attribue encore à le Tourneux un *Abrégé des principaux Traités de Théologie*, in-4°. Presque tous ces livres se ressentent des opinions d'un parti opposé aux décisions solemnelles de l'Eglise, auquel le Tourneux étoit résolu de tout sacrifier. On y trouve même d'autres erreurs, plus ou moins clairement énoncées. La maniere dont il parle de la priere de J. C. dans le Jardin, a répandu des doutes sur ses sentimens à l'égard de la divinité du Sauveur des hommes.

TOURNIERES, (Robert) peintre, né à Caen en 1676, alla jeune à Paris, & se mit sous la conduite de Bon de Boullongne, pour se perfectionner dans son art. Il s'attacha principalement au portrait, & le fit avec un succès merveilleux. Il s'appliqua ensuite à peindre en petit des portraits historiés, ou des sujets de caprice, dans le goût de Schalken & de Gérard-Dow. Tournieres étant vieux, & n'ayant pas d'enfans de deux mariages qu'il avoit contractés, se retira dans sa patrie en 1750, & y mourut deux ans après d'une maniere très-édifiante.

TOURNON, (François de) d'une famille illustre, entra dans l'ordre de S. Antoine de Viennois, & s'y signala par sa capacité dans les affaires & par son zele pour la Religion catholique. Il fut l'un des principaux conseillers du roi François I, & successivement archevêque d'Embrun, d'Auch, de Bourges & de Lyon. Clément VII l'honora de la pourpre en 1530, & le roi l'envoya ambassadeur en Italie, en Espagne & en Angleterre. Il ne se distingua pas moins par ses succès dans les négociations, que par son amour pour les sciences. Il fonda à Paris le college de Tournon, qu'il donna depuis aux Jésuites. Ce prélat mourut en 1562, à 73 ans, après avoir présidé au colloque de Poissy, où son éloquence éclata contre Beze, qui se permettoit de mauvaises plaisanteries sur le sacrement de l'Eucharistie. Charles Fleury, Jésuite, a publié sa *Vie*, Paris, 1728, in-8°.

TOURNON, (Charles-Thomas Maillard de) issu d'une ancienne famille originaire de Savoie, naquit à Turin en 1668. Clément XI, instruit de ses vertus, le sacra patriarche d'Antioche en 1701, & l'envoya à la Chine en qualité de légat apostolique, pour y régler les différends survenus entre les missionnaires. Il arriva dans cet empire en 1705. Son premier

soin fut de défendre, par un mandement, de mettre dans les églises des tableaux avec cette inscription : *Adorez le Ciel ;* & de pratiquer le culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, & à Confucius. Il alla ensuite à Pékin, où l'empereur, par l'entremise des Jésuites, lui fit un accueil favorable, & eut même la bonté de lui expliquer le sens des paroles qu'il avoit défendu de placer dans les églises ; mais cette faveur ne fut que passagere. Il encourut la disgrace de l'empereur irrité de ce qu'un étranger prétendoit mieux connoître la signification des mots chinois que le souverain du pays. Tournon publia un mandement le 25 janvier 1707, pour servir de réglement à la conduite que devoient garder les missionnaires, quand ils sont interrogés sur le culte des Chinois ; & ce mandement ne raccommoda pas ses affaires. Peu de tems après il fut conduit par ordre de l'empereur à Macao, & l'évêque de Conon, son vicaire apostolique, fut banni (*voyez* MAIGROT). Clément XI lui envoya le chapeau de cardinal la même année ; mais il n'en mourut pas moins en prison, en 1710. C'étoit un homme d'un zele ardent : il avoit des intentions pures ; mais les bonnes intentions n'excusent pas les démarches précipitées. Les siennes le furent, & on ne peut nier qu'il garda trop peu de ménagement avec les Jésuites, dont le crédit étoit au-dessus du sien, & qui avoient fait dans cet empire de grandes choses, qu'un zele plus éclairé que le sien eût craint de détruire. On prétend qu'il disoit, que *quand l'esprit infernal seroit venu à la Chine, il n'y auroit pas fait plus de mal qu'eux.* C'étoit dire que l'idolâtrie, tous les vices & toutes les erreurs de cette nation (& ce n'est pas dire peu de chose) valoient infiniment mieux que l'Evangile prêché par les Jésuites. Il y a donc peu d'apparence qu'il ait tenu ce propos. Quoiqu'on ne puisse justifier la violence & l'inconsidération de son zele, on ne peut cependant pas blâmer le réglement qui défendit, disciplinairement & sans rien décider sur la nature de la chose, les cérémonies chinoises. Clément XI approuva ce réglement. « Rome, dit un » historien impartial, avoit » parfaitement connu que sa » propre autorité pouvoit bien » porter une défense absolue, » mais non pas prononcer absolument & doctrinalement sur » le fond même des points » contestés. La question rouloit, non pas sur des faits » dogmatiques, ou sur le sens » des écrits d'un théologien » dont ses juges naturels entendissent la langue ; mais » sur un point d'histoire, ou » plutôt de conjecture, sur » l'esprit dans lequel des peuples éloignés de quatre à cinq » mille lieues pratiquoient leurs » cérémonies, & sur quelques » mots dont le sens étoit inconnu à ceux qui avoient à » prononcer : on ne pouvoit » tirer ces lumieres que du » fond de l'Asie, par le moyen » des missionnaires qui avoient » blanchi dans ces contrées ; » & ces missionnaires, partagés » de sentiment, autant que

» d'inclination & d'intérêts, » demandoient eux-mêmes les » lumieres & les déciſions de » Rome. C'eſt pourquoi le » Saint-Siege Apoſtolique, au- » tant gouverné par l'eſprit de » ſageſſe que par l'eſprit de vé- » rité, s'eſt borné à régler le » point de police, comme étant » maître de la diſcipline; ſans » toucher au fond de la queſ- » tion, où il ne pouvoit péné- » trer. Au reſte, la ſuppreſ- » ſion des cérémonies, quoi- » qu'elle pût nuire au progrès » de l'Evangile, fut ordonnée » par les plus fortes raiſons. » Le moindre ſujet de douter » ſi elles étoient idolâtriques, » l'animoſité que le partage de » ſentiment augmentoit de jour » en jour parmi les miſſion- » naires, les qualifications de » fauteurs de l'idolâtrie & d'a- » dulateurs des rois idolâtres, » les infideles témoins de ces » diviſions ſcandaleuſes, & le » Chriſtianiſme livré à leurs » dériſions : c'étoit-là ſans » contredit ce qui ne pouvoit » qu'entraîner de mauvaiſes » ſuites; & pour y mettre fin, » il n'y avoit point de conſi- » dérations ſur leſquelles on » ne dût paſſer ».

* TOURON, (Antoine) né à Graulhet, dioceſe de Caſtres, en 1686, ſe fit Dominicain, & ſe diſtingua dans ſon ordre par ſes vertus & ſes ouvrages. Il mourut à Paris le 2 ſeptembre 1775. On a de lui : I. *Vie de S. Thomas d'Aquin*, 1737, in-4°. II. *Vie de S. Dominique*, 1739, in-4°. III. *Hiſtoire des Hommes illuſtres* de ſon ordre, 1743 & ſuiv. 6 vol. in-4°, traduite en italien, Rome, in-8°. IV. *De la Providence*, 1752, in-12, ouvrage ſolide & profond, digne de ſervir de pendant à ceux de Salvien & de Leſſius ſur le même ſujet. On y trouve une maniere & une marche d'idées, analogue à celle de Boſſuet dans ſa *Politique de l'Ecriture-Sainte*. V. *La Main de Dieu ſur les Incrédules*, 1756, 3 vol. in-12. VI. *Parallele de l'Incrédule & du vrai Fidele*, 1758, in-12. VII. *La vie & l'Eſprit de S. Charles Borromée*, 1761, 3 vol. in-12 ou un vol. in-4°. VIII. L'*Amérique Chrétienne*. Il y a beaucoup d'érudition dans la plupart des ouvrages de ce Religieux, d'excellens principes, du zele & des vues parfaitement ſages; les agrémens du ſtyle y ſont un peu trop négligés, mais le ton en eſt affectueux & plein d'onction.

TOURREIL, (Jacques de) né à Toulouſe en 1656, du procureur-général du parlement, fit paroître, dès ſa jeuneſſe, beaucoup d'inclination pour l'éloquence. La capitale lui ſembla la plus propre à le perfectionner dans le droit & dans les belles-lettres. Il s'y rendit, & remporta le prix de l'académie françoiſe en 1681 & en 1683. Cette compagnie lui ouvrit ſes portes, à l'exemple de l'académie des belles-lettres qui l'avoit déjà reçu dans ſon ſein. Lorſque l'académie françoiſe préſenta au roi ſon *Dictionnaire*, Tourreil étoit à la tête de ce corps; il fit à cette occaſion 28 complimens différens, qui eurent tous des graces particulieres. Son principal ouvrage eſt une *Traduction* françoiſe de pluſieurs *Harangues* de Démoſthenes. Il eſt fâcheux qu'en voulant donner

à cet orateur les ornemens de l'art, il ait quelquefois étouffé les graces simples & naïves de la nature. Il tâche de donner de l'esprit à un homme qui brilloit principalement par son génie. On doit cependant rendre justice aux deux Préfaces qu'il a mises à la tête de sa traduction. L'état de la Grece du tems de Démosthenes y est présenté avec autant d'érudition que d'habileté. Tourreil étoit droit & sincere, à l'épreuve de la crainte & de l'intérêt, sans autre plaisir que celui de l'amour des lettres, sans autre ambition que celle de remplir les devoirs d'une exacte probité. Il empêcha la réception de l'abbé de Chaulieu à l'académie françoise. Tourreil est un de ceux qui ont le plus contribué au *Recueil de Médailles sur les principaux événemens du regne de Louis XIV*, réimprimé en 1702. Cette édition lui valut une augmentation de la pension que la cour lui avoit accordée. Il mourut en 1714, à 58 ans. L'abbé Massieu a publié ses *Œuvres* en 1721, 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-12.

TOURVILLE, (Anne-Hilarion de Costentin de) né au château de Tourville, diocese de Coutances en 1642, fut reçu chevalier de Malte à 4 ans; mais il n'en fit point les vœux, quoiqu'il eût fait ses caravanes avec beaucoup de distinction. Ayant armé un vaisseau en course avec le chevalier d'Hocquincourt, ils firent des prises considérables, & donnerent des preuves du courage le plus intrépide. Ils mirent en fuite six navires d'Alger, & contraignirent à une honteuse retraite 36 galeres. Le roi l'attacha à la marine-royale, en lui donnant le titre de capitaine de vaisseau. Il commanda sous le maréchal de Vivonne au combat de Palerme, où il se signala. Décoré du titre de chef-d'escadre en 1677, il combattit sous du Quesne, & mérita de le remplacer. Lieutenant-général en 1681, il posta en plein jour la premiere galiotte pour bombarder Alger: opération qui ne s'étoit encore faite que de nuit. Le roi le fit vice-amiral & général de ses armées navales l'an 1690, avec permission d'arborer le pavillon d'amiral. Ce fut cette même année qu'il remporta dans la Manche une victoire sur les Anglois & les Hollandois jusqu'alors maîtres de l'Océan. Le vainqueur fut vaincu à son tour, en 1692, à la journée de la Hogue; & cette défaite fut l'époque de la décadence de la marine françoise, qui ne s'est relevée de ce coup fatal que sous le regne de Louis XVI, mais pour très-peu de tems. Tourville reçut le bâton de maréchal en 1701; mais il ne survécut guere à cette nouvelle dignité, étant mort le 28 mai de la même année, à Paris, âgé de 59 ans. On a imprimé sous son nom des *Mémoires*, en 3 vol. in-12, qui ne sont ni de lui, ni dignes de lui.

TOUSSAINT DE ST.-LUC, (le Pere) Carme réformé des Billetes, de la province de Bretagne, s'occupa toute sa vie de recherches d'histoire & de généalogies. On a de lui: I. *Mémoires sur l'état du Clergé & de la Noblesse de Bretagne*, 1691, 2 vol. in-8°, en 3 par-

ties : une pour le clergé, deux pour la nobleſſe : ouvrage curieux & peu commun. II. *L'Hiſtoire de l'Ordre du Mont-Carmel & de S. Lazare*, Paris, 1666, in-12. III. *Mémoires* ſur le même, 1681, in-8°. IV. *Hiſtoire de Conan Mériadec, ſouverain de Bretagne*, 1664, in-12. V. *Vie de Jacques Cochois, dit Jaſmin, ou le bon Laquais*, 1675, in-12. Ce ſavant mourut en 1694.

TOUSSAINT, (François-Vincent) avocat de Paris ſa patrie, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produiſit que des ouvrages médiocres en ce genre ; mais ſon livre des *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, ſe fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphyſique & en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Touſſaint le condamna lui-même & ſe rétracta dans les *Eclairciſſemens ſur le Livre des Mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage ſoit bien réellement condamnable, & que ſous prétexte d'enſeigner les *mœurs*, l'auteur débite des maximes abſurdes, & renverſe la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes ; il y regne cependant une certaine modération qui a ſu reſpecter l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la néceſſité d'un culte, & pluſieurs préceptes de la morale chrétienne ; tel que le pardon des injures, &c. Cette réſerve a déplu aux autres philoſophes, & a mérité à l'auteur le nom de *Capucin de la Secte*. Ayant quitté Paris pour ſe retirer à Bruxelles, il y travailloit aux nouvelles publiques, lorſqu'il obtint en 1764, la place de profeſſeur d'éloquence dans l'académie de la nobleſſe à Berlin. Il y publia la Traduction des *Fables* de Gellert, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui pluſieurs Mémoires dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglois quelques plats Romans ; tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'eſt guere plus intéreſſant que le *Petit Pouſſet* ; les *Aventures de Villiams Pickle*, 4 vol. in-12 ; *Hiſtoire des Paſſions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de juriſprudence des 2 premiers vol. Il a eu part au *Dictionnaire de Médecine*, 6 vol. in-fol. Il travailloit à un *Dictionnaire de la Langue Françoiſe*, lorſqu'il mourut.

TOUSTAIN, (Charles-François) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit en 1700 dans le dioceſe de Seès, d'une famille noble & ancienne. Après avoir appris l'hébreu & le grec, il voulut acquérir des notions de toutes les autres langues orientales. Il étudia même aſſez l'italien, l'allemand, l'anglois & le hollandois, pour ſe mettre en état d'entendre les auteurs de ces différens pays. Ses ſupérieurs inſtruits de ſes talens, le chargerent de travailler, conjointement avec ſon ami dom Taſſin, à une Edition des *Œuvres* de S. Théodore-Studite, qu'il abandonna pour ne s'occuper que de ſa nouvelle *Diplomatique*, dont le premier volume parut en 1750, in-4°. Après ſa mort arrivée en 1754,

dom Taſſin entreprit la continuation de cet ouvrage important, & fit imprimer 6 vol. dont le dernier a paru en 1765. On a encore de dom Touſtain, en faveur de la Conſtitution, *La Vérité perſécutée par l'Erreur*, 1733, 2 vol. in-12. Une piété éclairée, une modeſtie profonde, une grande douceur de mœurs, & beaucoup de politeſſe & de patience, malgré un grand fonds de vivacité; toutes ces grandes parties formoient le portrait de ce pieux & ſavant Bénédictin.

TOUTTÉE, (D. Antoine-Auguſtin) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Riom en Auvergne vers 1670, mort à Paris en 1718, ſe rendit recommandable dans ſa compagnie par ſa piété & ſon application. Il apprit les langues avec ardeur, & donna des preuves de ſon ſavoir & de ſon érudition par une Edition en grec & en latin, des *Œuvres* de S. Cyrille de Jéruſalem, imprimée à Paris en 1727, in-fol., où l'on trouve beaucoup d'exactitude.

TOZZETTI, (Jean TARGIONI) né à Florence en 1712, s'appliqua à la médecine dans l'univerſité de Piſe, où il remporta la couronne doctorale en 1734, & ſuccéda à Pierre-Antoine Micheli, habile botaniſte, dans la garde du jardin de la ſociété botanique de Florence. Il fit l'acquiſition du cabinet, de la bibliotheque & des manuſcrits de Micheli, à condition de revoir ces derniers pour les livrer à l'impreſſion, mais il n'en publia qu'un eſſai avec le catalogue des plantes du jardin dont il avoit la direction, & qu'il abandonna en 1746, pour s'occuper de la publication de divers ouvrages, dont quelques-uns ſont écrits en latin & la plupart en italien. I. *Theſes ſur l'excellence & l'utilité des Plantes en médecine*, Piſe, 1730, in-fol. II. *Lettre ſur une eſpece très-nombreuſe de Papillons vus à Florence ſur la fin de juillet 1741*, in-4°. III. *Lettres des Hommes illuſtres des Pays-Bas à Antoine Magliabechi & autres*, Florence, 1746, 2 vol. in-8°. Il y a joint en trois volumes les *Lettres des Hommes illuſtres d'Allemagne & de Veniſe*. IV. *Relation de quelques Voyages faits en diverſes parties de Toſcane*, Florence, 1751, 6 vol. in-8°, & un grand nombre d'autres ouvrages preſque tous relatifs à ſon art. Il mourut à Florence en 1783.

TOZZI, (Luc) né à Averſa dans le royaume de Naples, vers 1640, ſe rendit habile dans la médecine, & mourut en 1717, âgé de 77 ans, avec le titre de premier médecin général du royaume de Naples. Charles II, roi d'Eſpagne, le fit appeller pour le ſecourir dans ſa derniere maladie; mais il mourut lorſque Tozzi étoit en chemin. Clément XI voulut le fixer à Rome par des places avantageuſes, il aima mieux ſacrifier ſa fortune à l'amour de la patrie. On a publié ſes divers ouvrages à Veniſe, 1721, en 5 vol. in-4°.

TRABÉA, (*Quintus*) poëte comique de l'ancienne Rome, floriſſoit du tems d'Attilius Regulus. Il ne reſte plus de ſes ouvrages que quelques fragmens dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

TRAJAN, (*Ulpius-Trajanus-Crinitus*) empereur Romain, naquit à Italica, près de Séville en Espagne, le 18 septembre de l'an 52 de Jesus-Christ. Son pere avoit eu les honneurs du triomphe sous Vespasien, qui l'avoit mis au nombre des sénateurs, & l'avoit admis à la dignité de consul. Le fils fut adopté par Nerva. Cet empereur étant mort quelque tems après, l'an 98, dans le tems que Trajan étoit à Cologne, il fut reconnu par les armées de la Germanie & de la Mœsie. Ses premiers soins furent de gagner le peuple; il fit distribuer des sommes d'argent, & abolit tous les crimes de lese-majesté. Il alloit au-devant de ceux qui le venoient saluer, & les embrassoit, au lieu que ses prédécesseurs ne se levoient pas de leur siege. Lorsqu'il sortoit, il ne vouloit pas qu'on allât devant lui, pour faire retirer le monde. Il n'étoit point fâché d'être quelquefois arrêté dans les rues par des voitures. Dès qu'il eut mis ordre aux affaires publiques, il tourna ses armes l'an 102 contre les Daces, qui furent vaincus après une bataille long-tems disputée. Elle fut si meurtriere, que dans l'armée Romaine on manqua de linge pour bander les plaies des blessés. Les Daces furent obligés de se soumettre, & leur roi Décébale se tua de désespoir, l'an 105 de J. C. Trajan entra ensuite dans l'Arménie, & s'avança dans l'Orient pour faire la guerre aux Parthes. Il soumit sans beaucoup de peine la Diabene, l'Assyrie, & le lieu nommé Arbelles, si célebre par les victoires qu'Alexandre y avoit autrefois remportées sur les Perses. Les Parthes, épuisés par leurs divisions continuelles, n'avoient point de troupes à lui opposer: Trajan entra l'an 112 dans leur pays sans presque trouver de résistance, prit Séleucie, Ctésiphon, capitale du royaume des Parthes, & obligea Chosroës à quitter son trône & son pays, l'an 115 de J. C. Il soumit ensuite toutes les contrées des environs, & poussa, dit-on, ses conquêtes jusqu'aux Indes; mais l'état des opérations de cette guerre n'est pas bien connu. Il assiégeoit Atra, située près du Tigre; les chaleurs excessives de ce pays le forcerent à lever le siege, quoiqu'il eût déjà fait breche à la muraille. Trajan eut à combattre vers le même tems les Juifs de la Cyrénaïque, qui, irrités contre les Romains & contre les Grecs, pousserent la rage jusqu'à dévorer leur chair & leurs entrailles, à se teindre de leur sang & à se couvrir de leurs peaux. On dit qu'ils en firent mourir plus de 200 mille; & les Juifs d'Egypte, en proie à la même fureur, exercerent des barbaries non moins atroces. Ces horreurs furent punies avec une cruauté réciproque. On ne souffrit plus de Juifs sur ces côtes, & on y égorgeoit même ceux que la tempête y jetoit. Trajan, usé par les fatigues & la débauche, mourut quelque tems après à Sélinunte, appellée depuis *Trajanopolis*, vers le commencement d'août de l'an 117 de J. C. Ses cendres furent portées à Rome, où on les plaça sous la Colonne Trajanne, élevée des dépouilles faites sur

les Daces. Il eſt impoſſible de marquer en détail les ponts, les grands chemins, les levées qu'il fit faire pour faciliter la communication des villes entre elles, ou pour les aſſurer contre les inondations des rivieres & des torrens. Rome avoit extrêmement ſouffert par les incendies, il falloit rebâtir les édifices détruits; mais afin que ces réparations fuſſent moins à charge au public, il ordonna qu'aucun particulier ne pourroit donner plus de 60 pieds de hauteur à chaque maiſon. Trajan, bon guerrier, habile dans la politique & le gouvernement de l'état, n'étoit pas également eſtimable comme particulier; avec d'excellentes qualités il avoit de grands vices. Il aima le vin, & les après-dîners on le trouvoit ſouvent hors d'état de faire rien de raiſonnable; il aima plus encore les femmes, & s'abandonnoit même à des débauches monſtrueuſes qu'on ne peut exprimer ſans voile. « Car » telle eſt, dit un philoſophe, » la marche de la luxure: ſemblable à l'avarice, plus elle » a, plus elle veut avoir. Raſſaſiée & dégoûtée d'objets » naturels, elle cherche des » jouiſſances monſtrueuſes & » abſurdes ». Son amour infâme pour le pantomime Pylade, l'engagea, ſuivant Dion, à rétablir un ſpectacle dont il avoit lui-même reconnu les abominations par une proſcription ſévere. Le roi Abgare ne put le fléchir qu'en lui abandonnant ſon fils Arbandès. On prétend que c'eſt ce goût pour le déſordre & les jouiſſances ſenſuelles qui lui rendit les Chrétiens odieux; leur vie pure & chaſte étant une condamnation trop ſaillante de la ſienne. Il les fit mettre à mort dans toute l'étendue de l'empire; mais ſur les repréſentations de Pline le Jeune, il adoucit ſon édit par une inconſéquence qui ne laiſſa pas de ſauver un grand nombre de Chrétiens (*voyez* PLINE le Jeune). C'eſt ſous ſon regne que périt dévoré par les lions, le célebre Ignace d'Antioche, un des plus grands évêques de la primitive Égliſe, & l'homme le plus vertueux de l'empire. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que l'empereur prononça lui-même ſon arrêt de mort, après lui avoir parlé d'une maniere très-peu aſſortie à la majeſté du trône, & au caractere d'humanité dont il avoit fait parade en d'autres occaſions. « On ne » conçoit pas, dit un critique » moderne, comment Monteſquieu a pu nommer Trajan *l'homme le plus propre à* » *honorer la nature humaine &* » *à repréſenter la divine*; il faut » que l'engouement & l'enthouſiaſme aveugle ſoient un » défaut bien inhérent à notre » ſiecle, puiſque des philoſophes du mérite de Monteſquieu n'ont pu s'en défendre. » On peut rire du Dominicain » Ciaconius, qui rêve que les » prieres de S. Grégoire le » Grand obtiennent pour cet » empereur perſécuteur des » Chrétiens, *une éternelle poſ-* » *ſeſſion des cieux*; mais on eſt » étonné d'entendre le grave » Monteſquieu s'exprimer avec » auſſi peu de juſteſſe. Trajan » eut ſans doute des vertus, » mais il eut en même-tems des » vices honteux qui déshonorent *la nature humaine &*

» représentent fort mal *la nature* » *divine* ». Malgré cela l'on ne doit pas être surpris des éloges qu'on a faits de Trajan, si on le compare à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome. Son histoire a été écrite par un grand nombre d'auteurs ; & tout est perdu hors quelques fragmens informes de Dion, les minces abrégés d'Eutrope & d'Aurelius Victor. « Il semble, » dit Crevier, que la Provi- » dence ait eu dessein d'ense- » velir les actions de Trajan, » à proportion du désir immo- » déré qu'il avoit de faire du » bruit dans le monde ». *Voyez* THÉODOSE le Grand.

TRALLIEN, *voy.* ALEXANDRE & PHLEGON.

TRANSTAMARE, (Henri, comte de) fils naturel d'Alphonse XI, roi de Castille, & d'Eléonore de Guſman, sa maîtresse, enleva le trône & la vie à Pierre le Cruel (*voyez ce mot*), & mourut en 1379 après un regne de dix ans.

TRASYBULE *ou* THRASIBULE, général des Athéniens, chassa les 30 Tyrans & rétablit dans sa patrie le nom de liberté, quoique dans le fond il y régnât à son tour d'une maniere assez absolue pour n'être pas impunément contredit. Il mit ensuite le dernier sceau à la tranquillité publique, en faisant prononcer dans une assemblée du peuple, que personne ne pourroit être inquiété au sujet des derniers troubles, excepté les Trente & les Décemvirs. Par ce décret, il éteignit toutes les étincelles de division. Il réunit toutes les forces de la république auparavant divisées, & mérita la couronne d'olivier, qui lui fut décernée comme au restaurateur de la paix. Sa valeur éclata ensuite en Thrace ; il prit plusieurs villes dans l'isle de Métélin, & défit en bataille rangée Thérimaque capitaine des Lacédémoniens, l'an 394 avant J. C. Douze ans après, il fut tué dans la Pamphylie par les Aspendiens qui favorisoient les Lacédémoniens. — Il faut le distinguer de TRASYBULE, frere & successeur d'Hiéron roi de Syracuse, qui fut obligé de quitter le trône un an après y être monté, & vécut comme particulier à Locres.

TRAVERS, (N.) prêtre du diocese de Nantes, publia en 1734 : *Consultation sur la Juriſdiction & sur l'Approbation néceſſaires pour Confeſſer*, &c, où il renverse la juriſdiction épiscopale, & soutient des principes qui conduisent à une véritable anarchie. Cet ouvrage ayant été censuré par la Sorbonne en 1735, & par plusieurs évêques, l'auteur publia une *Défenſe* en 1736, pleine des mêmes erreurs ; mais c'est sur-tout dans *Les Pouvoirs légitimes du premier & ſecond ordre dans l'adminiſtration des Sacremens*, &c., 1744, gros vol. in-4°, qu'il développe ses principes & qu'il se livre à des emportemens incroyables contre les papes, les évêques & tout ce qu'il y a de plus respectable dans l'Eglise, les accable d'injures atroces ; révoque en doute l'authenticité du concile de Trente (pape 173) & ramasse ce qu'on a dit de plus calomnieux contre cette grande assemblée. Tel est l'ouvrage que des pseudocanonistes modernes

n'ont pas rougi de copier, & où ils ont pris les traits qu'ils ont lancés contre l'autorité qui les accabloit. Le cardinal de Biſſy & M. Languet évêque de Soiſſons, l'ont amplement réfuté : il fut condamné par l'aſſemblée du clergé de France, en 1745.

TREBATIUS-TESTA, (*Caïus*) ſavant juriſconſulte, fut exilé par Jules-Céſar pour avoir pris le parti de Pompée; mais Cicéron, ſon ami, obtint ſon rappel. Céſar connut ſon mérite, le prit en affection, au point qu'il lui demandoit preſque toujours ſon avis, avant de porter aucun jugement. Auguſte n'eut pas moins d'eſtime pour ce juriſconſulte, & par ſon conſeil il introduiſit l'uſage des Codiciles. Horace lui adreſſa deux de ſes Satyres. Ce ſavant homme avoit compoſé pluſieurs ouvrages ſur le droit. Il eſt cité en divers endroits du *Digeſte*.

TREBELLIEN, (*Caïus-Annius Trebellianus*) fameux pirate, ſe fit donner la pourpre impériale dans l'Iſaurie, au commencement de l'an 264. Il conſerva la ſouveraine puiſſance juſqu'au tems où Gallien, qui régnoit alors, envoya contre lui Cauſiſolée avec une armée. Ce général ayant eu l'adreſſe d'attirer Trebellien hors des montagnes & des détroits de l'iſaurie, lui livra dans la plaine une bataille ſanglante. Le brigand la perdit & y fut tué, après avoir régné environ un an. — Il ne faut pas le confondre avec Rufus TREBELLIEN, qui ayant été accuſé du crime de leſe-majeſté ſous Tibere, ſe tua lui-même.

TREBELLIUS-POLLIO, hiſtorien latin, floriſſoit vers l'an 298 de J. C. Il avoit compoſé la *Vie des Empereurs*; mais le commencement en eſt perdu, & il ne nous en eſt reſté que la fin du regne de Valerien, avec la *Vie* des deux Galliens & des 30 Tyrans : c'eſt-à-dire, des uſurpateurs de l'empire, depuis Philippe incluſivement juſqu'à Quintille, frere & ſucceſſeur de Claude II. On trouve ces fragmens dans l'*Hiſtoriæ Auguſtæ Scriptores*. On accuſe cet écrivain d'avoir rapporté avec trop de détail des faits peu intéreſſans, & d'avoir paſſé trop rapidement ſur d'autres beaucoup plus importans.

TREMELLIUS, Emmanuel) né à Ferrare de parens Juifs, ſe rendit habile dans la langue hébraïque, embraſſa en ſecret la religion proteſtante, & devint profeſſeur d'hébreu à Heidelberg, d'où il paſſa à Metz, puis à Sedan. Il ſe fit connoître par une *Verſion* latine *du Nouveau-Teſtament Syriaque*, & par une autre de l'*Ancien-Taſtament*, faite ſur l'hébreu. Il avoit aſſocié à ce dernier travail François Junius, ou du Jon, qui le publia in-fol. après la mort de Tremellius, arrivée en 1580, avec des changemens qui ne firent que le rendre plus mauvais. Le ſtyle de Tremellius eſt lourd, plat, affecté, & ſa verſion ſent le Judaïſme.

TREMOILLE *ou* TRIMOUILLE, (Louis de la) vicomte de Thouars, prince de Talmond, &c., naquit en 1460, d'une des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de France, féconde en grands hommes. Il fit ſes premieres armes ſous

George de la Trimouille, sire de Craon, son oncle. Il se signala tellement, que dès l'âge de 18 ans il fut nommé général de l'armée du roi, contre François, duc de Bretagne, qui avoit donné retraite dans ses états à Louis, duc d'Orléans, & à d'autres princes ligués. La Trimoille remporta sur eux une victoire signalée à St.-Aubin-du-Cormier, le 28 juillet 1488. Il y fit prisonnier le duc d'Orléans, depuis Louis XII, & le prince d'Orange. La prise de Dinan & de St.-Malo furent les suites de cette glorieuse journée. Egalement habile dans le cabinet & à la tête des armées, il contribua beaucoup à la réunion de la Bretagne à la couronne, en faisant conclure le mariage de la duchesse Anne de Bretagne avec le roi Charles VIII. Il fut envoyé en ambassade vers Maximilien, roi des Romains, & vers le pape Alexandre VI. Il avoit été fait chevalier de l'ordre du roi & son premier chambellan; & la bataille de Fornoue, en 1495, lui mérita la charge de lieutenant-général des provinces de Poitou, Angoumois, Saintonge, Aunis, Anjou, & Marche de Bretagne. Louis XII, à son avénement à la couronne, lui ayant donné le commandement de son armée en Italie, il conquit toute la Lombardie, & obligea les Vénitiens à lui remettre entre les mains Louis Sforce, duc de Milan, & le cardinal son frere. Le roi récompensa ses services en lui donnant le gouvernement de Bourgogne, puis la charge d'amiral de Guienne en 1502, & peu après celle d'amiral de Bretagne. Il le choisit encore pour commander le corps de bataille où il étoit, à la journée d'Aignadel, l'an 1509. La Trimouille fut malheureux au combat de Novare, donné contre les Suisses le 6 juin 1513, où il fut battu & blessé (*voyez* TRIVULCE Jean-Jacques). Il se trouva encore la même année à la bataille de Marignan, donnée contre les Suisses, défendit la Picardie contre les forces impériales & angloises; & s'étant rendu en Provence, il fit lever le siege de Marseille, que le connétable de Bourbon, général de l'armée de l'empereur, y avoit mis, l'an 1523. Enfin ayant suivi le roi François I dans son malheureux voyage d'Italie, il finit ses jours à la bataille de Pavie, le 24 février 1525, âgé de 65 ans. Son corps fut apporté dans l'église collégiale de Notre-Dame de Thouars qu'il avoit fondée. On l'honora du beau nom de *Chevalier sans reproche*.

TRENCHARD, (Jean) d'une maison ancienne d'Angleterre, naquit en 1669, & mourut en 1723, avec la réputation d'un homme habile dans le droit civil & dans la politique; mais qui entendoit très-peu la religion, sur laquelle il avoit plus d'une idée fausse, & dont il s'étoit fait, comme tous les libertins, un système de caprice & d'imagination. Ses principaux ouvrages sont: I. *Argument qui fait voir qu'une Armée subsistante est incompatible avec un Gouvernement libre, détruit absolument la constitution de la Monarchie Angloise*. II. Une petite *Histoire des Armées subsistantes en Angleterre*. III,

Une suite de *Lettres* sous le nom de *Caton*, conjointement avec Thomas Gordon son ami. Tous ces écrits sont en anglois.

TRESSAN, *voyez* VERGNE.

TREUVÉ, (Simon-Michel) docteur en théologie, fils d'un procureur de Noyers en Bourgogne, entra, l'an 1668, dans la congrégation de la doctrine chrétienne, qu'il quitta en 1673. Le grand Bossuet l'attira à Meaux, & lui donna la théologale & un canonicat de son église. Le cardinal de Bissy ayant, dit-on, eu des preuves que Treuvé étoit flagellant, même à l'égard des Religieuses ses pénitentes, & de plus, très-opposé aux décisions de l'Eglise, cherchant en toutes les manieres à propager le parti de Jansenius, l'obligea de sortir de son diocese, après y avoir demeuré 22 ans. Treuvé se retira à Paris, où il mourut en 1730, à 77 ans. On a de lui: I. *Discours de Piété*, 1696 & 1697, 2 vol. in-12. II. *Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie*, vol. in-12: ouvrage qu'il enfanta à 24 ans. Il y a de la force & de l'onction. Malgré ce qu'en ont dit quelques directeurs un peu trop aisés, il est certain que ce livre a produit de bons effets, & qu'il est propre à corriger des abus devenus très-communs dans l'administration des Sacremens, à maintenir ou rétablir la vraie notion de la pénitence chrétienne (*voyez* CONCINA, HABERT Louis): mais il est vrai aussi qu'il y a des inexactitudes, dont quelques-unes pourroient faire soupçonner de la mauvaise foi; & des assertions qui, prises à la lettre, porteroient le découragement dans des ames foibles & timides. III. Le *Directeur Spirituel pour ceux qui n'en ont point*, in-12. IV. La *Vie de M. du Hamel, curé de St. Méri*, in-12. Il en fait un saint du Parti. M. Amyot, collegue de du Hamel dans cette même paroisse, en donne une idée bien différente dans une Lettre au P. Annat, confesseur de Louis XIV.

TRIBBECHOVIUS, (Adam) natif de Lubeck, & mort en 1687, devint conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Gotha, & surintendant général des églises de ce duché. On a de lui un grand nombre d'ouvrages connus en Allemagne. Le principal est: I. *De Doctoribus Scholasticis, deque corruptâ per eos divinarum humanarumque rerum scientiâ*: fruit de l'enthousiasme de secte & d'une haine aveugle. On l'a réimprimé en 1719. II. *Historia Naturalismi*, Iene, 1700, in-4°. III. Une Critique des *Annales* de Baronius. IV. *De Veritate creationis mundi. De Angelis. De Mose, Ægyptiorum Osiride*, &c.

TRIBONIEN, étoit de Side en Pamphylie; Justinien conçut tant d'estime pour lui, qu'il l'éleva aux premieres dignités, & le chargea de diriger & de mettre en ordre le droit romain. Cet ouvrage est estimé en général; mais les jurisconsultes y trouvent de grands défauts. On le suit encore aujourd'hui, dans ce qu'on appelle en France le pays de droit écrit. Tribonien ternit l'éclat de sa réputation par son avarice, par ses

ſes baſſeſſes & par ſes lâches flatteries. Chrétien au-dehors, il étoit païen dans le fond du cœur, & il reſte quelques traces de ſes ſentimens dans le *Digeſte*, qu'il entreprit par ordre de Juſtinien vers l'an 531.

TRIBUNUS, médecin renommé dans le 6e. ſiecle, du tems de Choſroës I, roi de Perſe, étoit de la Paleſtine. Il eut tant de part à l'amitié de ce prince, qu'ayant été fait priſonnier par les troupes de Juſtinien, Choſroës ne voulut accorder aucune treve, à moins que Tribunus ne lui fût rendu. Elle fut conclue à cette condition; mais ce ſavant homme ne demeura qu'un an à la cour. Pendant le tems qu'il y reſta, Choſroës voulut l'enrichir par des préſens conſidérables; Tribunus, ſuivant le témoignage de Procope, écrivain contemporain, les refuſa, & ne demanda pour toute récompenſe de ſes ſervices à ſon libérateur, que la délivrance des Romains détenus en captivité. Sa priere lui fut accordée; on renvoya les ſoldats de Juſtinien, de quelque nation qu'ils fuſſent. Tribunus mourut en 579.

TRICALET, (Pierre-Joſeph) prêtre, docteur en théologie de l'univerſité de Beſançon, directeur du ſéminaire de St. Nicolas du Chardonnet à Paris, naquit à Dole en Franche-Comté le 30 mars 1696, d'une famille honorable. Il eut une jeuneſſe orageuſe; mais la lecture de quelques bons livres le ramena à une vie plus réglée. Sa converſion fut vraie & durable. Ayant reçu les ordres ſacrés, il alla à Paris, où ſes talens & ſes vertus lui firent une réputation qu'il ne cherchoit pas. La ducheſſe d'Orléans, douairiere, le choiſit pour ſon confeſſeur; elle lui offrit une abbaye, & le preſſa inutilement de l'accepter. Tricalet ne fut pas moins conſidéré du duc d'Orléans; ce prince l'honora diverſes fois de ſes Lettres & de ſes viſites. L'abbé Tricalet, accablé d'infirmités, ſe retira en 1746 à Ville-Juif. Il y vécut, ou plutôt il y ſouffrit pendant 15 ans les douleurs les plus violentes. Au milieu de ces tourmens, il compoſa pluſieurs livres utiles, à l'aide d'un copiſte qui n'avoit point de mains. C'eſt quelque choſe de ſingulier, qu'un homme qui ne pouvoit pas parler un quart-d'heure de ſuite, ait dicté tant d'ouvrages; & qu'ils aient été écrits par un malheureux qui écrivoit avec les deux moignons & qui portoit l'adreſſe juſqu'à tailler ſes plumes. Il étoit retiré à Bicêtre, & il en ſortoit tous les matins pour ſe rendre à Ville-Juif auprès de ſon protecteur. L'abbé Tricalet mourut le 30 octobre 1761, dans la 66e. année de ſon âge. L'archevêque de Paris (Beaumont), l'évêque d'Amiens (de la Motte), & les prélats les plus diſtingués par leurs vertus & leurs lumieres, l'avoient viſité dans le lieu de ſa retraite & de ſes douleurs. Ses principaux ouvrages ſont: I. Abrégé du *Traité de l'Amour de Dieu*, de S. François de Sales, 1756, & Liege 1802, chez Lemarié, in-12. II. *Bibliotheque portative des Peres de l'Egliſe*, 9 vol. in-8°, 1758 à 1761, dont on a donné une nouvelle édition en 1787, en 8 gros vol. in-8°.

III. *Précis historique de la Vie de Jesus-Christ*, in-12, 1760. IV. *Année Spirituelle, contenant, pour chaque jour, tous les exercices d'une Ame Chrétienne*, 1760, 3 vol. in-12. V. *Abrégé de la Perfection Chrétienne* de Rodriguez, 1761, 2 vol. in-12. On n'y retrouve pas tout-à-fait l'onction de l'original, mais on est charmé d'en voir retranché quelques histoires peu graves & peu authentiques. VI. *Le Livre du Chrétien*, 1762. in-12, réimprimé in-18 à Liege en 1783; c'est un recueil de prieres affectueuses & de bonnes maximes.

TRIGAN, (Charles) docteur de Sorbonne, curé de Digoville, à 3 lieues de Valognes, né à Querqueville, près Cherbourg en Basse-Normandie, le 20 août 1694, mourut à sa cure le 12 février 1764, dans la 70e. année de son âge. L'étude fut sa passion: mais ce fut sur-tout à sa patrie & à son état qu'il consacra ses veilles. Plein de zele & de charité, il aima tendrement sa paroisse, & il en fit rebâtir à ses dépens l'église, une des plus régulieres du canton. Les ouvrages qu'il a donnés au public, sont: I. La *Vie d'Antoine Paté, curé de Cherbourg, mort en odeur de sainteté*, petit in-8°. II. L'*Histoire Ecclésiastique de la Province de Normandie*, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage finit au 12e. siecle. L'auteur en a laissé la continuation jusqu'au 14e. Ces écrits manquent de grace du côté du style; ils sont d'ailleurs remplis d'une judicieuse critique & de recherches profondes.

TRIGAULT, (Nicolas) Jésuite, natif de Douay, obtint de ses supérieurs la permission d'aller en qualité de missionnaire à la Chine où il aborda en 1610. Considérant le petit nombre d'ouvriers qu'il y avoit pour une si abondante moisson, il repassa en Europe, afin d'y solliciter du secours, & fit presque tout ce long voyage par terre. Ayant rassemblé quarante-quatre compagnons de différentes nations, il alla de nouveau avec ce renfort travailler à la propagation de la foi dans ce vaste empire où il mourut le 14 novembre 1628. On a de ce zélé missionnaire: I. La *Vie de Gaspar Barzée*, compagnon de S. Xavier, Anvers, 1610. II. *De Christiana expeditione apud Sinas ex Matthæi Riccii commentariis*, Ausbourg, 1615, in-4°; Cologne, 1617, in-8°. Il y assure que l'imprimerie, a été en usage à la Chine avant d'être connue en Europe; mais il ne fait pas attention que cette prétendue impression chinoise ne se faisoit qu'avec des caracteres gravés sur des planches & non des caracteres mobiles. III. *De Christianis apud Japonicos triumphis*, Munich, 1623, avec des additions du P. Raderus & des figures de Sadeler: c'est l'histoire de ceux qui ont souffert la mort pour la foi au Japon. IV. Un *Dictionnaire Chinois*, 3 vol., imprimés à la Chine, &c.

TRIGLAND, (Jacques) né à Harlem en 1652, se rendit habile dans les langues orientales & dans la connoissance de l'Ecriture-Sainte, qu'il professa à Leyde où il mourut en 1705, à 54 ans. On a de lui divers ouvrages, qui peuvent intéresser la curiosité des cru-

dits, entr'autres des *Dissertations sur la Secte des Caraïtes*. Voyez SCALIGER Joseph.

TRIMOUILLE, *voy.* TREMOILLE, URSINS Anne-Marie, & OLONNE.

TRISMEGISTE, *voyez* HERMÈS, & *ajoutez*. Plusieurs savans ont cru que *Mercure Trismegiste* étoit Moïse défiguré par les traits de la mythologie. Comme ce nom signifie le *Messager-des-dieux trois fois grand*, il faut avouer qu'il convient à Moïse, sur-tout à l'égard des Egyptiens, d'une manière plus exacte qu'à tout autre homme dont il soit parlé dans l'histoire. Ce que Lactance en rapporte, ne se vérifie absolument qu'en l'appliquant à Moïse. *Hic scripsit libros ad cognitionem divinarum rerum pertinentes, in quibus majestatem summi ac singularis Dei adserit, iisdemque nominibus appellat quibus nos Deum & Patrem.* Divin. Instit. Lib. 1. Cap. 6.

TRISSINO, (Jean-George) poëte Italien, natif de Vicence, mort en 1550, âgé de 72 ans, étudia de bonne heure les principes de littérature d'après les grands maîtres de l'antiquité; & il consigna leurs leçons dans une *Pratique*, Vicence, 1589, in-4°, qui n'est pas commune. Mais ce qui lui donna le plus de célébrité, fut un Poëme épique en 27 chants. Le sujet est l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien.* Son plan est sage & bien dessiné; on y trouve du génie & de l'invention, un style pur & délicat, une narration simple, naturelle & élégante; mais ses détails sont trop longs, & souvent bas & insipides; sa poésie languit quelquefois. Le Trissino étoit un homme d'un savoir très-étendu, & habile négociateur. Léon X & Clément VII l'employèrent dans plusieurs affaires importantes. Il est le premier moderne de l'Europe, qui ait fait un Poëme épique régulier. Il a inventé les vers libres, *Versi sciolti*, c'est-à-dire, les vers affranchis du joug de la rime. Il est encore auteur de la première Tragédie des Italiens, intitulée *Sophonisbe*, 1524, in-4°. L'édition de toutes ses Œuvres a été donnée par le marquis Maffei, Vérone, 1729, 2 vol. in-fol. Castelli de Vicence a écrit sa *Vie*.

TRISTAN *l'Hermite*, (Louis) prévôt des maréchaux, ou, selon d'autres, grand-prévôt de l'hôtel sous Louis XI, fut le ministre de la plupart des exécutions précipitées que ce prince faisoit faire souvent sur le moindre soupçon. La maniere cruelle & impitoyable avec laquelle il s'acquittoit de cet emploi odieux, le rendit l'horreur de tous les gens de bien. Il laissa de grands biens, entr'autres, la principauté de Mortaigne-sur-Gironde, qui passa depuis dans la maison de Matignon, & ensuite en celle de Plessis-Richelieu.

TRISTAN, (François) surnommé l'*Hermite*, né au château de Souliers dans la province de la Marche, en 1601, comptoit parmi ses aïeux le célebre Pierre l'Hermite, auteur de la 1re. Croisade. Placé auprès du marquis de Verneuil, bâtard de Henri IV, il eut le malheur de tuer un garde-

du-corps, avec lequel il se battit en duel. Il passa en Angleterre, & de là dans le Poitou où Scévole de Ste.-Marthe le prit chez lui. Le maréchal d'Humieres l'ayant vu à Bourdeaux, le présenta à Louis XIII, qui lui accorda sa grace, & Gaston d'Orléans le prit pour un de ses gentilshommes ordinaires. Le jeu, les femmes & les vers remplirent ses jours; mais ces passions, comme on l'imagine bien, ne firent pas sa fortune. Il fut toujours pauvre, & si l'on en croit Boileau, il *passoit l'été sans linge & l'hiver sans manteau.* Ce poëte mourut en 1655, à 54 ans, après avoir mené une vie agitée & remplie d'événemens, dont il a fait connoître une grande partie dans son *Page disgracié*, 1643, in-8° : roman qu'on peut regarder comme ses Mémoires. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-4°. — Son frere, Jean-Baptiste TRISTAN L'HERMITE-SOULIERS, a publié : I. L'*Histoire Généalogique de la Noblesse de Touraine*, 1669, in-fol. II. La *Toscane Françoise*, 1661, in-4°. III. Les *Corses François*, 1662, in-12. IV. *Naples Françoise*, 1663, in-4°, &c. C'est l'histoire de ceux de ces pays qui ont été affectionnés à la France.

TRISTAN, (Jean) écuyer, sieur de St.-Amand & du Puy-d'Amour, fils d'un auditeur des comptes à Paris, s'attacha à Gaston de France, duc d'Orléans. Cet écrivain mourut après l'an 1656. On a de lui un *Commentaire Historique sur les Vies des Empereurs*, 1644, 3 vol. in-fol. Angeloni & le P. Sirmond ont relevé plusieurs fautes de cet ouvrage; & Tristan leur répondit avec l'emportement d'un érudit qui n'a point eu d'éducation.

TRITHÊME, (Jean) né dans le village de Trittenheim (d'où il a son nom), à deux lieues de Treves en 1462, se fit Religieux Bénédictin, & devint abbé de Spanheim, dans le diocese de Mayence, l'an 1483 : il abdiqua dans la suite cette dignité; mais il ne tarda pas à être élevé à une nouvelle; il fut fait abbé de S. Jacques à Würtzbourg en 1506, & mourut le 13 décembre 1516. Il eut un grand zele pour la discipline, cultiva l'étude & la fit cultiver. Son érudition étoit vaste & variée, & a produit un très-grand nombre d'ouvrages d'histoire, de morale & de philosophie. Les plus connus sont : I. Un *Catalogue des Ecrivains Ecclésiastiques*, Cologne, 1546, in-4°. Il contient la vie & la liste des Œuvres de 870 auteurs, que Trithême ne juge pas toujours avec goût. II. Un autre *des Hommes illustres d'Allemagne*, & un 3e. de ceux de *l'Ordre de S. Benoît*, 1606, in-4°, traduit en françois, 1625, in-4°. III. *Six Livres de Polygraphie*, 1601, in-fol. traduit en françois (*voyez* COLLANGE). IV. Un *Traité de Stéganographie*, c'est-à-dire, des diverses manieres d'écrire en chiffres, 1621, in-4°, Nuremberg, 1721. Il y a sur cet ouvrage un livre attribué à Auguste, duc de Brunswick, qui n'est pas commun, intitulé : *Gustavi Seleni Enodatio Steganographiæ J. Trithemii*, 1624, in-fol. V. Des *Chroniques*, entr'autres, du monastere de Spanheim, dans

*Trithemii, Opera hiſtorica*, 1601, 2 part. in-fol. VI. Ses *Ouvrages de Piété*, 1605, in-fol. Parmi ceux-ci, on trouve un *Commentaire ſur la Regle de S. Benoît*; des *Gémiſſemens ſur la décadence de cet Ordre*, & des *Traités ſur les différens devoirs de la Vie Religieuſe*. VII. *Annales Hirſaugienſes*, 2 vol. in-fol.; ouvrage qui renferme dans un aſſez grand détail pluſieurs faits importans de l'Hiſtoire de France & de celle d'Allemagne. VIII. *De Succeſſione ducum Bavariæ & comitum Palatinorum*. IX. Des *Lettres*. On lui a attribué encore un Traité, intitulé: *Veterum Sophorum ſigilla & imagines magicæ*, qui a fait croire à quelques auteurs qu'il s'étoit mêlé de magie; mais on a prouvé que cet ouvrage n'eſt pas de lui.

TRIVERIUS, *voyez* DRIVERE.

TRIVULCE, (Jean-Jacques) marquis de Vigevano, d'une ancienne famille de Milan, montra tant de paſſion pour les Guelfes, qu'il fut chaſſé de ſa patrie. Il entra au ſervice de Ferdinand I d'Aragon, roi de Naples, & paſſa depuis à celui de Charles VIII, roi de France, lorſque ce prince fut à la conquête de Naples. Ce fut lui qui livra Capoue l'an 1495, & qui eut le commandement de l'avant-garde de l'armée, avec le maréchal de Gié, à la bataille de Fornoue. Il fut enſuite lieutenant-général de l'armée françoiſe en Lombardie. Il prit Alexandrie de la Paille, & défit les troupes de Louis Sforce, duc de Milan. Louis XII étant entré en Italie l'an 1499, fut ſuivi par Trivulce à la conquête du duché de Milan. Il ſe ſignala auprès de ce prince, qui l'en établit gouverneur en 1500, & qui l'honora du bâton de maréchal de France; Trivulce accompagna le monarque à l'entrée ſolemnelle qu'il fit dans Genes le 19 août 1504, & acquit beaucoup de gloire à la bataille d'Aignadel en 1509. Quatre ans après il fut cauſe que les François furent battus devant Novare, pendant que Louis de la Trimouille, homme d'une grande réputation, faiſoit le ſiege de cette place. Il répara cette faute ſous François I, par les ſervices qu'il rendit au paſſage des Alpes en 1515. Ce fut lui qui, avec des peines incroyables, fit guinder le canon par le haut des montagnes. Il ſe ſignala enſuite à la journée de Marignan. Sa faveur ne ſe ſoutint pas, & il mourut à Châtre, aujourd'hui Arpajon, en 1518, des ſuites de quelques tracaſſeries de cour. Accuſé auprès de François I, par Lautrec, d'être d'intelligence avec les ennemis de l'état, il paſſa les Alpes en hiver & à 80 ans, pour ſe juſtifier. Lorſqu'il ſe préſenta devant François I, ce prince détourna la tête, & ne répondit rien. Ce trait de mépris fut un coup mortel, que le repentir du monarque ne put jamais guérir. Le maréchal répondit à celui qui le viſita enſuite de ſa part, qu'*il n'étoit plus tems*. « Le dédain » que le roi m'a témoigné, » ajouta-t-il, & mon eſprit » ont déjà fait leur opération; » je ſuis mort ». Il ordonna qu'on gravât ſur ſon tombeau cette courte épitaphe, qui exprimoit bien ſon caractere: *Hic*

*quieſcit, qui nunquam quievit.* Louis XII voulant faire la guerre au duc de Milan, demandoit à Trivulce, ce qu'il falloit pour la faire avec ſuccès ? « Trois » choſes ſont abſolument né- » ceſſaires, lui répondit le ma- » réchal ; premiérement de » l'argent, ſecondement de l'ar- » gent, troiſiémement de l'ar- » gent ». Ce guerrier s'étoit fait naturaliſer Suiſſe. Il étoit ſur le point de ſe faire recevoir auſſi noble Vénitien : voilà, dit-on, les cauſes du refroidiſſement de François I à ſon égard. C'étoit le particulier le plus riche d'Italie, le plus avare d'inclination, & quelquefois le plus prodigue par oſtentation.

TRIVULCE, (Théodore) parent du précédent, maréchal de France, mérita le bâton par le courage qu'il montra à la bataille d'Aignadel en 1509, & à la journée de Ravenne en 1512. François I le pourvut du gouvernement de Genes, dont il défendit le château contre les habitans en 1528. Obligé de ſe rendre, faute de vivres, il alla mourir en 1531 à Lyon, dont il étoit gouverneur.

TRIVULCE, (Antoine) frere du précédent, ſe déclara pour les François lorſqu'ils ſe rendirent maître du Milanez. Il fut honoré du chapeau de cardinal, à la priere du roi, par le pape Alexandre VI, en 1500. Il mourut en 1508, à 51 ans, de douleur d'avoir perdu un de ſes freres. Il y a eu 4 autres cardinaux de cette maiſon, tous diſtingués par leurs lumieres, leurs vertus & les emplois importans qu'ils ont remplis.

TROCZNOU, *voyez* ZISCA.

TROGUE-POMPÉE, natif du pays des Voconces, dont la capitale étoit Vaiſon, eſt compté parmi les bons hiſtoriens latins. Il avoit mis au jour une hiſtoire en 44 livres, qui comprenoit tout ce qui s'étoit paſſé de plus important dans l'univers juſqu'à Auguſte. Juſtin en fit un abrégé, ſans y changer ni le nombre des livres, ni le titre d'*Hiſtoire Philippique*. On croit que c'eſt cet abrégé qui nous a fait perdre l'ouvrage de Trogue-Pompée, dont le ſtyle étoit digne des meilleurs écrivains. Le pere de Trogue-Pompée, après avoir porté les armes ſous Céſar, devint ſon ſecrétaire & le garde de ſon ſceau.

TROÏLE, fils de Priam & d'Hécube. Le deſtin avoit réſolu que Troie ne ſeroit jamais priſe tant qu'il vivroit. Il fut aſſez téméraire pour attaquer Achille, qui le tua. Rien de plus triſtement pittoreſque que le tableau que fait Virgile de ſa fuite, après une bleſſure mortelle, & de ſon char emporté par les chevaux effrayés :

*Parte aliâ fugiens amiſſis Troïlus armis,*
*Infelix puer atque impar congreſſus Achilli,*
*Fertur equis, curruque hæret reſupinus inani,*
*Lora tenens tamen : huic cervixque comæque trahuntur*
*Per terram, & verſâ pulvis inſcribitur haſtâ.*

TROMBELLI, (Jean-Chryſoſtome) chanoine-régulier de S. Sauveur à Bologne, parvint aux premieres charges de ſon ordre, s'appliqua conſtamment à divers genres d'étude, & mourut le 7 janvier 1784, après

avoir publié : I. Les *Fables* de Phedre, en vers italiens, Veniſe, 1735. II. Les *Cent Fables* de Faerne (*voyez ce mot*), en vers italiens, avec quelques poéſies latines, Veniſe, 1736. III. *De Cultu Sanctorum Diſſertationes decem*, Bologne, 1740, 6 vol. IV. *Apologie des quatre premieres Diſſertations* précédentes, en latin, 1751. Kieſting, profeſſeur de Leipſig, les avoit attaquées. V. *Vie & Culte de S. Joſeph*, 1768. Il y regne peu de critique, de même que dans les *Vies de S. Joachim & de Ste. Anne*, 1768; *de la Ste. Vierge*, 1761, 6 vol. On eſtime cependant les Diſſertations qui accompagnent ce dernier ouvrage, & qui renferment de très-bonnes remarques. VI. *L'Art de connoître le ſiecle des Manuſcrits latins & italiens*, Bologne, 1756, en italien. VII. Pluſieurs Diſſertations ſur les Sacremens & la Liturgie, pleines de ſavoir & de bonne théologie, Bologne, 1769 & ſuiv., 8 vol. in-4°.

TROMMIUS, (Abraham) théologien proteſtant, né à Groningue en 1633, fut paſteur dans ſa patrie, où il mourut en 1719. On a de lui une *Concordance Grecque* de l'*Ancien-Teſtament*, de la verſion des Septante, Amſterdam & Utrecht, 1718, 2 vol. in-fol. Il y attaque la *Concordance Grecque* de Conrad Kircher; mais Jean Gagnier d'Oxford a vigoureuſement défendu Kircher. Cependant les deux Concordances ont leurs partiſans. Trommius s'eſt attaché de même que Conrad Kircher à l'édition de Francfort de 1597; ils auroient mieux fait de ſuivre l'édition du Vatican, que tous les ſavans préferent; Gagnier eſt du même ſentiment. Cet inconvénient n'eſt pas réparé par le parallele des deux éditions, fait par Lambert Bos, inſéré dans l'édition de Trommius. On a encore une autre *Concordance* du même, en flamand, qu'il continua après J. Martinus de Dantzig.

TROMP, (Martin Happertz) amiral Hollandois, natif de la Brille, s'éleva par ſon mérite. Il s'embarqua à huit ans pour les Indes, fut pris ſucceſſivement par des pirates Anglois & Barbareſques, & apprit ſous eux toutes les ruſes des combats de mer. Il ſignala ſur-tout ſon courage à la journée de Gibraltar en 1607. Elevé à la place d'amiral de Hollande, de l'avis même du prince d'Orange, il défit, en cette qualité, la nombreuſe flotte d'Eſpagne en 1639, & gagna 32 autres batailles navales. Il fut tué ſur ſon tillac, dans un combat contre les Anglois, le 10 août 1653. Les Etats-Généraux ne ſe contenterent pas de le faire enterrer ſolemnellement dans le vieux temple de Delft, avec les héros de la république; ils firent encore frapper des médailles pour honorer ſa mémoire. Le mérite & les proſpérités de l'amiral Tromp lui avoient attiré des envieux; mais il avoit ſu les dompter par ſes bons offices & ſes bienfaits. Il fut modeſte au milieu de ſa fortune. De tous les titres d'honneur dont on voulut le qualifier, il n'accepta que celui de *Grand-Pere des Matelots*; & parmi ceux de ſon pays, il ne prit jamais que la qualité de *Bourgeois*. — Son fils, Corneille TROMP, devint lieute-

nant-amiral-général des Provinces-Unies, & mourut le 21 mai 1691, à 62 ans. Il étoit né à Rotterdam le 9 septembre 1629. Sa *Vie* a été donnée au public, La Haye, 1694, in-12, & quoique moins brillante que celle de son pere, elle ne laisse pas d'intéresser.

TRON, (S.) *Trudo*, pieux & zélé ecclésiastique du 7e. siecle, est un des apôtres du Brabant & du pays de Liege. Il convertit un grand nombre d'idolâtres, car il en restoit encore beaucoup dans cette contrée, & fonda le monastere qui porte son nom, & autour duquel il se forma successivement une ville. Il fonda encore un autre monastere à Bruges en Flandre, & mourut en 693. Quelques auteurs prétendent qu'il embrassa la vie monastique, mais cette opinion ne paroît pas fondée, quoiqu'on puisse le regarder comme un disciple de S. Remacle, par la confiance qu'il eut dans les lumieres & les leçons de ce Saint.

TRONCHIN, (Théodore) naquit à Geneve en 1709, d'une famille noble, originaire d'Avignon, recommandable par son ancienneté & par les emplois qu'elle occupa dans la république. La nature l'avoit doué de la plus belle figure & du meilleur esprit. Tandis qu'il s'arrêtoit à Cambridge, un des ouvrages de Boërhaave lui tombe entre les mains; il le lit, le relit, le dévore, se passionne, quitte précipitamment l'Angleterre, renonce à la fortune que Bolingbroke lui préparoit, & vient en Hollande grossir l'auditoire nombreux du professeur de Leyde. Celui-ci distingua bientôt le jeune Tronchin. Au bout de quatre mois, il se reposa sur lui d'une partie de ses soins. Tronchin séjourna quelques années près de son maître; & lorsqu'il se préparoit à retourner en Angleterre, il fut retenu par Boërhaave, & placé dans son voisinage à Amsterdam. De ce moment, le médecin Hollandois renvoya tous les habitans de cette capitale à son éleve: *C'est un autre moi-même*, leur disoit-il: *vous pouvez me consulter sans quitter Amsterdam, en lui parlant.* Tronchin se maria en Hollande à la petite-fille du fameux pensionnaire Jean de Witt. Il retourna ensuite dans sa patrie, où il fut professeur de médecine; s'acquit beaucoup de réputation, & mourut à Paris en 1781. Tronchin fut simple & vrai en médecine comme dans ses manieres & dans toutes les actions de sa vie. Il suivoit la nature; il l'aidoit dans la route qu'elle prend toujours, & ne la contraignoit jamais d'en prendre une autre. *Il n'y a qu'une médecine*, disoit-il souvent: *c'est la médecine observatrice & expectante.* Il ne put cependant se défendre de certains systêmes empiriques & romanesques, entr'autres de l'inoculation, trop accrédités pour oser les mépriser sans affoiblir la confiance publique, & trop au-dessous de ses lumieres pour croire qu'il y adhéroit par conviction (*voyez* CONDAMINE). Quoique protestant, il fut toujours attaché aux principes du Christianisme, & ennemi des délires philosophiques. Etant allé voir Voltaire dans sa derniere maladie, il fut frappé de la

triste situation où il vit cet homme fameux, & dit que *ce spectacle seroit utile à tous les jeunes gens menacés de perdre les ressources précieuses de la Religion.* C'est lui encore qui dit à l'évêque de Viviers : *Pour voir toutes les furies d'Oreste, il n'y avoit qu'à se trouver à la mort de Voltaire.* Ces anecdotes rendues publiques quatre ans avant la mort de Tronchin, ont été vainement contredites par quelques disciples de Voltaire ; le célebre médecin ne les a jamais désavouées. On a de lui : I. *De Colica Pictonum*, Geneve, 1757, in-4° : ouvrage dont M. Bouvart a donné la critique sous le titre d'*Examen.* II. *Dissertatio medica de Nympha*, in-4°. On doit encore à Tronchin une belle édition des Œuvres de Guillaume Baillou, Geneve, 1762, 4 vol. in-4°, avec une préface de sa façon, où l'on trouve un précis succinct de l'histoire de la médecine.

TRONSON, (Louis) né à Paris d'un secrétaire de cabinet, obtint une place d'aumônier du roi, qu'il quitta en 1655, pour entrer au séminaire de St. Sulpice, dont il fut élu supérieur en 1676, & mourut en 1700, à 79 ans. C'étoit un homme d'un grand sens, d'un savoir assez étendu & d'une piété exemplaire. Il assista, en 1694, avec les évêques de Meaux & de Châlons, aux conférences d'Issy, où les livres de madame Guyon furent examinés. On a de lui deux ouvrages assez estimés. Le premier qui a pour titre : *Examens particuliers*, fut imprimé in-12, en 1690, à Lyon, pour la 1re. fois. Il y en a aujourd'hui 2 vol. C'est proprement un recueil de méditations sur les vertus dont on a le plus besoin, ou les défauts dont on est le plus entaché, ou les devoirs qu'il est le plus important de bien remplir. Le second, intitulé : *Forma Cleri*, est une collection tirée de l'Ecriture, des Conciles & des Peres, touchant la vie & les mœurs des ecclésiastiques. Il n'en avoit d'abord paru que 3 vol. in-12 ; mais on a imprimé en 1724, à Paris, l'ouvrage entier, in-4°. On a encore de lui : *La Vie de la Sœur Marie du S. Sacrement*, Paris, 1690, in-8°. *Voyez* MARIE DE L'INCARNATION.

TROPHIME, (S.) né à Ephese, ayant été converti à la foi par S. Paul, s'attacha à lui, & ne le quitta plus. Il le suivit à Corinthe, & de là à Jérusalem. On croit que Trophime suivit l'Apôtre à Rome, en son premier voyage ; & S. Paul dit dans son Epître à Timothée, qu'il avoit laissé Trophime malade à Milet. Ce fut l'an 65. C'est tout ce qu'on sait sur ce Saint, & tout ce qu'on a raconté de plus sur lui, paroît fabuleux.

TROPHONIUS, fils d'Apollon, rendoit des oracles dans un antre affreux. Ceux qui vouloient le consulter, devoient se purifier. Après bien des cérémonies, ils entroient dans la caverne, & s'y étant endormis, ils voyoient ou entendoient en songe ce qu'ils demandoient. Cet antre étoit près de la ville de Levadia & le lac de Thebes, autrefois le lac de Copaïs. — Il ne faut pas confondre ce TROPHONIUS avec un autre de ce nom, frere d'Agamede. *Voyez ce mot.*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

TROUIN, *voyez* GUAY-TROUIN.

TROY, (François de) peintre, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, apprit les premiers principes de son art sous son pere. Il s'appliqua sur-tout au portrait, & fut reçu à l'académie en 1674. Il devint successivement professeur, adjoint du directeur, & enfin directeur. Ce maître donnoit beaucoup d'expression & de noblesse à ses figures. Son dessin étoit correct; il étoit grand coloriste, & finissoit extrêmement ses ouvrages.—Son fils, Jean-François de TROY, mort à Rome en 1752, à l'âge de 76 ans, fut directeur de l'académie de peinture de Paris, & depuis directeur de celle que les François ont à Rome. On admire dans ses ouvrages un grand goût de dessin, un beau fini, un coloris suave & piquant, une magnifique ordonnance, des pensées nobles & heureusement exprimées.

TRUAUMONT, (N. la) né à Rouen d'un auditeur des comptes, étoit un jeune-homme perdu de dettes & de débauches. Il fut l'instigateur, en 1674, d'une révolte contre Louis XIV. Cette conjuration n'auroit eu aucun effet, si elle n'avoit été embrassée par le chevalier Louis de Rohan, fils du duc de Montbazon. Il avoit été exilé par Louis XIV, qui le soupçonnoit d'entrainer dans la débauche le duc d'Orléans son frere; il voulut se venger, en se mettant à la tête d'un parti. Le but des conjurés étoit de livrer au comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, Honfleur, le Havre, & quelques autres places de Normandie. Cette trame mal ourdie fut découverte. Les coupables furent tous exécutés à l'exception de la Truaumont qui se fit tuer par ceux qui vinrent l'arrêter. L'intention de Louis XIV étoit de faire grace au chevalier de Rohan; le jour de l'exécution, allant & revenant de la Messe, il regarda de tous côtés, si personne de sa famille ou de ses amis ne se présenteroit pour la demander: on crut sans doute son crime au-dessus de la clémence du prince; personne ne se présenta.

TRUBLET, (Nicolas-Charles-Joseph) trésorier de l'église de Nantes, & ensuite archidiacre & chanoine de St.-Malo sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque tems au cardinal de Tencin, & il fit avec lui le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisoit espérer, il retourna à Paris, où il vécut jusques vers l'an 1767. Accablé de vapeurs, il se retira à St.-Malo pour y jouir de la santé & du repos; mais il mourut quelque tems après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avoient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation étoit instructive; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimoit avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont: I. *Essais de Littérature & de Morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés, & traduits en plusieurs langues. Quelques critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, on ne peut s'empê-

cher d'y reconnoître l'esprit d'analyse, la sagacité, la précision, qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves, & toutes inspirent la probité & l'amour du bien. II. *Panégyriques des Saints*, languissamment écrits; *précédés de Réflexions sur l'Eloquence*, pleines de choses bien vues & bien rendues. Dans la seconde édition, de 1764, en deux volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avoient été faites pour le *Journal des Savans* & pour le *Journal Chrétien*, auxquels il avoit travaillé pendant quelque tems. La maniere dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage, lui attira (dans la piece sur-tout, intitulée *le Pauvre Diable*) des épigrammes très-mordantes de la part de ce poëte, qui lui avoit écrit auparavant des Lettres très-flatteuses. III. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Messieurs de la Motte & de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces Mémoires sont souvent minutieux & quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle, n'est qu'un panégyrique.

TRUCHET, (Jean) né à Lyon en 1657, d'un marchand, entra dans l'ordre des Carmes. Il fut envoyé à Paris pour y étudier en philosophie & en théologie; mais il s'y livra tout entier à la méchanique, pour laquelle la nature l'avoit fait naître. Charles II, roi d'Angleterre, ayant envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premieres qu'on ait vues en France; ces montres se dérangerent, & il n'y eut que le P. Truchet qui pût les raccommoder. Colbert, charmé de ses talens & de son adresse, lui donna 600 livres de pension. Il n'avoit alors que 19 ans. Le P. *Sébastien* (c'étoit son nom de religion) s'appliqua dès-lors à la géométrie & à l'hydraulique. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Il fut employé dans tous les ouvrages importans, reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre-le-Grand, & de plusieurs autres princes, & enrichit les manufactures de plusieurs découvertes. C'est lui qui a inventé la machine à transporter de gros arbres tout entiers sans les endommager. Ses Tableaux mouvans ont été un des ornemens de Marly. Le premier, que le roi appella *son petit Opera*, changeoit 3 fois de décoration à un coup de sifflet; car ces tableaux avoient aussi la propriété des résonnans ou sonores. Le deuxieme tableau qu'il présenta au roi, plus grand & encore plus ingénieux, représentoit un payſage où tout étoit animé. Le roi nomma le P. Sébastien pour être un des honoraires de l'académie des sciences, au renouvellement de cette académie en 1699, & l'on trouve plusieurs Mémoires de sa composition dans le recueil de cette société. Les dernieres années de sa vie se sont passées dans des infirmités continuelles, qui l'enleverent aux sciences en 1729. Quoique fort répandu au-dehors, le P. Sébastien fut un très-bon Religieux, très-fidele à ses devoirs, extrêmement désintéressé, doux, modeste. Il conserva toujours

dans la derniere rigueur, tout l'extérieur convenable à son état.

TRUCHSÈS, (Gebhard) archevêque & électeur de Cologne, épousa clandestinement Agnès de Mansfeld, vers le commencement de 1582. Pour conserver sa femme & son électorat, il se déclara hautement protestant, & publia un édit pour la liberté de conscience dans son diocese. L'empereur Rodolphe II fit tout ce qu'il put pour le faire rentrer dans le devoir, mais inutilement. Le chapitre métropolitain de Cologne ayant convoqué les Etats du pays en 1583, il y fut décidé, conformément à la paix de religion conclue à Ausbourg, que Truchsès étoit déchu de l'épiscopat, & qu'il falloit procéder à une nouvelle élection. Le même jour que les états se séparerent, Truchsès épousa publiquement à Rosenthal, celle à laquelle il étoit marié clandestinement. Grégoire XIII n'ayant pu rien gagner sur son esprit, l'excommunia l'an 1583. La même année on élut à sa place le prince Ernest de Baviere, qui fut obligé d'employer les armes contre le prélat déposé. *C'est cette malheureuse apostasie qui obligea le pape d'envoyer un nonce à Cologne*, dit l'électeur Maximilien d'Autriche, dans un Mandement du 4 février 1787, dans lequel cependant, par une espece d'inconséquence, il s'éleve contre cette même nonciature. Truchsès se retira avec sa prétendue femme dans une maison de campagne en Hollande, où il languit le reste de ses jours dans l'obscurité & le chagrin, & mourut en 1601. Les Protestans & Voltaire se sont bien gardés de donner le tort à Truchsès dans cette guerre : mais Bayle est d'un autre avis, & a démontré que du Plessis-Mornai, le sage de la Henriade, avoit conseillé une injustice à Henri III, en voulant engager ce monarque à secourir l'archevêque déposé. Voyez *Réponse aux Questions d'un Provincial*, tom. 2, pag. 211-229.

TRUDON, *voyez* TRON.

TRUXILLO, (Thomas de) célebre prédicateur, né à Zurita dans l'Extremadure, se fit d'abord Religieux de la Merci; mais ayant eu quelques démêlés avec ses confreres dans le tems qu'il étoit supérieur de la maison de son ordre à Madrid, il passa dans celui des Dominicains à Barcelone. Il vivoit encore en 1596. On a de lui plusieurs ouvrages théologiques & ascétiques, dont on voit le catalogue dans la Bibliotheque des PP. Echard & Quétif.

TRYPHON *ou* DIODOTE, de la ville d'Apamée, général des troupes d'Alexandre Balas, servit bien son maître dans les guerres qu'il eut contre Demetrius Nicanor. Après la mort de Balas, il alla en Arabie chercher Antiochus, fils de ce prince, & le fit couronner roi de Syrie, malgré les efforts de Demetrius son compétiteur, qui fut vaincu & mis en fuite. Mais le perfide Tryphon, qui méditoit de s'emparer de la couronne, ne pensa plus qu'à se défaire d'Antiochus; & craignant que Jonathas Machabée ne mît obstacle à ses desseins, il chercha l'occasion de le tuer. Il vint pour cela à Bethsan,

où Jonathas le joignit avec une nombreuse escorte. Tryphon le voyant si bien accompagné, n'osa exécuter son dessein, & eut recours à la ruse. Il reçut Jonathas avec de grands honneurs, lui fit des présens, & ordonna à toute son armée de lui obéir comme à lui-même. Quand il eut ainsi gagné sa confiance, il lui persuada de renvoyer sa troupe, & de le suivre à Ptolémaïde, lui promettant de remettre cette place entre ses mains. Jonathas, qui ne soupçonnoit aucune trahison, fit tout ce que Tryphon lui proposoit. Mais étant entré dans la ville de Ptolémaïde, il y fut arrêté, & les gens qui l'accompagnoient furent passés au fil de l'épée. Après cette insigne trahison, Tryphon passa dans le pays de Juda avec une nombreuse armée, & vint encore à bout de tirer des mains de Simon les deux fils de Jonathas, avec cent talens d'argent, sous prétexte de délivrer leur pere. Mais mettant le comble à sa perfidie, il tua le pere & les deux fils, & reprit le chemin de son pays. Ces meurtres n'étoient que les préludes d'un plus grand, qui devoit lui mettre sur la tête la couronne de Syrie. Il ne tarda pas à achever son barbare projet, en assassinant le jeune Antiochus, dont il prit la place, & il se fit déclarer roi d'un pays qu'il désola par ses cruautés; mais il ne garda pas long-tems le royaume que ses crimes lui avoient acquis. Antiochus-Sidetès, successeur légitime du trône, entra dans son héritage, & toutes les troupes, lasses de la tyrannie de Tryphon, vinrent aussi-tôt se rendre au premier. L'usurpateur se voyant ainsi abandonné, s'enfuit à Dora, ville maritime, où le nouveau roi le poursuivit, & l'assiégea par mer & par terre. Cette place ne pouvant tenir long-tems contre une aussi puissante armée, Tryphon trouva le moyen de s'enfuir à Orthosiade, & de là il gagna Apamée sa patrie, où il croyoit trouver un asyle; mais y ayant été pris, il fut mis à mort.

TSCHIRNAUS, (Ernfroi Walter de) habile mathématicien, naquit à Kislingswald, seigneurie de son pere, dans la Lusace, en 1651, d'une famille ancienne. Après avoir servi dans les troupes de Hollande, en qualité de volontaire, l'an 1672, il voyagea en Allemagne, en Angleterre, en France & en Italie. Il alla à Paris pour la 3e. fois en 1682, & il proposa à l'académie des sciences la découverte de ces fameuses caustiques, si connues sous le nom de *Caustiques de M. de Tschirnaus*. (Le mot *caustique* est ici un terme de catoptrique & de dioptrique, & signifie la courbe sur laquelle se rassemblent les rayons réfléchis ou rompus par une surface, & où ils ont une force brûlante qu'ils ne peuvent avoir ailleurs). Cette compagnie, en les approuvant, mit l'inventeur parmi ses membres. De retour en Allemagne, il voulut perfectionner l'optique, & établit trois verreries, d'où l'on vit sortir des nouveautés merveilleuses de dioptrique & de physique, & entr'autres, le miroir ardent qu'il présenta à M. le duc d'Orléans, régent du royaume. C'est à lui aussi

que la Saxe est principalement redevable de sa porcelaine. Content de jouir de sa gloire littéraire, il refusa tous les honneurs auxquels on vouloit l'élever. Les lettres étoient son seul plaisir. Il cherchoit des gens qui eussent des talens, soit pour les sciences utiles, soit pour les arts; il les tiroit des ténebres, & étoit en même tems leur compagnon, leur guide & leur bienfaiteur. Ce savant estimable mourut en 1708. Le roi Auguste fit les frais de ses funérailles. On a de lui un livre intitulé: *De Medicina mentis & corporis*, Amsterdam, 1687, in-4°: ouvrage à peine connu aujourd'hui, quoique plein de vues utiles & sagement écrit.

TSCHOUDI, (N.) ministre de l'évêque-prince de Liege à Paris, & mort dans cette capitale en 1786, est connu par des Poésies agréables, quelques Odes, & des ouvrages de Botanique. Il a fait l'extrait, traduit de l'anglois, d'un Traité concernant *les Arbres résineux coniferes*, qu'il a augmenté de notes, observations, expériences particulieres; Metz, 1768, 1 vol. in-8°. On trouve de lui, dans le quatrieme volume du Supplément de l'*Encyclopédie*, un Mémoire imprimé séparément sur la transplantation, la naturalisation & le perfectionnement des végétaux. Ces deux ouvrages font honneur à M. Tschoudi, par la solidité des idées & la clarté du style. Un de ses ancêtres est auteur d'une *Chronique Helvétique*, qui renferme des pieces intéressantes pour cette histoire.

TUBALCAÏN, fils de Lamech le Bigame & de Sella, fut l'inventeur de l'art de battre & de forger le fer, & toutes sortes d'ouvrages d'airain. On pourroit croire que le Vulcain des Païens a été calqué sur ce patriarche; comme la plupart des personnages de la fable le sont sur les hommes célebres, dont il est fait mention dans l'Ecriture-Sainte.

TUBERO, (Louis) abbé, de la Dalmatie, est connu par des *Commentaires* ou recueils des choses arrivées de son tems dans la Hongrie, la Turquie & les pays circonvoisins. Cette histoire très-intéressante, divisée en XI livres, commence à l'an 1490, & finit à l'an 1522. Elle est écrite en latin d'un style net & coulant. On l'a imprimée à Francfort en 1603, mais les noms propres des Hongrois y sont étrangement défigurés. Elle est insérée dans le deuxieme volume des *Scriptores rerum Hungaricarum* de Schwandtnerus, Leipsig, 1746, avec une préface, des corrections, des sommaires, &c., par Belius. Plusieurs critiques croient que le nom de *Tubero* est supposé, & que l'auteur de ces Commentaires s'est caché sous ce nom pour avoir plus de liberté de dire franchement le vrai.

TUCCA, (Plautius) ami d'Horace & de Virgile, cultiva la poésie latine, & revit l'*Enéide* avec Varius, par ordre d'Auguste.

TUDESCHI, (Nicolas) plus connu sous le nom de *Panorme*, & appellé aussi *Nicolas de Sicile*, l'*Abbé de Palerme* & l'*Abbé Panormitain*, étoit de

Catane en Sicile. Il se rendit si habile dans le droit canonique, qu'il fut surnommé *Lucerna Juris*. Son mérite lui valut l'abbaye de Ste. Agathe, de l'ordre de S. Benoît, puis l'archevêché de Palerme. Il assista au concile de Bâle, & à la création de l'antipape Félix, qui le fit cardinal en 1440, & son légat *à latere* en Allemagne. Il persista quelque tems dans le schisme, mais y ayant renoncé, il se retira à Palerme en 1443, & y mourut en 1445. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, principalement sur le droit canon, dont l'édition la plus recherchée est celle de Venise en 1617, 9 vol. in-fol. Son style est barbare, & ses matériaux sont en trop grand nombre pour être bien digérés. On n'a point inséré dans cette édition : *Defensio concilii Basileensis adversus Eugenium Papam*, dont Jean Gerbais, docteur de Sorbonne, a donné une Traduction françoise l'an 1687. Plusieurs critiques croient que ce traité n'est pas de Tudeschi.

TULLIE, fille de Servius Tullius, 6e. roi des Romains, fut mariée à Aruns. Peu contente de cette alliance, elle cherche à plaire à Tarquin le Superbe, qui avoit épousé sa sœur. Ils complottent de se défaire, l'une de son mari, l'autre de sa femme, & après avoir exécuté ce double parricide, ils joignent ensemble leurs fortunes & leurs fureurs par le mariage. Tarquin ayant voulu monter sur le trône de Servius-Tullius, elle consentit au meurtre de son pere, l'an 533 avant J. C. Après cette action détestable, elle fit passer son char par-dessus le corps tout sanglant de son pere. Ce monstre fut chassé de Rome avec son mari, auprès duquel elle finit sa détestable vie.

TULLIE, (*Tullia*) fille de Cicéron, fut mariée trois fois : d'abord à Caïus Pison, homme d'un grand mérite, plein d'esprit & d'éloquence, très-attaché à son beau-pere; puis elle épousa Furius Crassipes; & enfin Publius Cornelius Dolabella, pendant que Cicéron étoit gouverneur de Cilicie. Ce troisieme mariage ne fut point heureux; & les troubles que Dolabella, dont les affaires étoient fort dérangées, excita dans Rome, causerent de grands chagrins à Cicéron & à Tullie. Elle mourut l'an 44 avant J. C. Cicéron, inconsolable d'une telle perte, fit éclater une douleur si vive, que les malins disoient qu'il y avoit eu plus que de la tendresse paternelle entre le pere & la fille; ce qu'il y a de sûr, au rapport de Plutarque, c'est que sa seconde femme se réjouit de la mort de Tullie, & que de dépit il la répudia; comme il avoit répudié Terentia, mere de Tullie, parce qu'elle n'avoit pas donné un équipage assez brillant à sa fille. C'est à l'occasion de la mort de Tullie, que Cicéron composa un Traité *de Consolatione* que nous n'avons plus; & que Sulpitius lui écrivit la belle Lettre qui commence, *Postcaquam mihi renunciatum est*. On a prétendu que sous le pape Paul III, on trouva dans la Voie Appienne un ancien tombeau avec cette inscription : *Tulliolæ filiæ meæ*. Il y avoit, dit-on, un corps de femme,

qui au premier souffle d'air fut réduit en poussiere, avec une lampe encore allumée, qui s'éteignit à l'ouverture du tombeau, après avoir brûlé près de 1500 ans; mais c'est un conte ridicule. Voyez-en la réfutation dans l'ouvrage d'Octave Ferrari, intitulé : *De Lucernis sepulchralibus.*

TULLUS-HOSTILIUS, 3e. roi des Romains, succéda à Numa Pompilius, l'an 671 avant J. C. Ce prince guerrier fit ouvrir le temple de Janus, fit marcher devant lui des gardes qui portoient des faisceaux de verges, & tâcha d'inspirer à ses peuples du respect pour l'autorité royale. Les habitans d'Albe furent les premiers qui ressentirent l'effort de ses armes. Après le combat des Horaces & des Curiaces, il fit raser la ville d'Albe, & en transporta les richesses & les habitans dans celle de Rome. Ensuite il fit la guerre aux Latins & à d'autres peuples, qu'il défit en diverses rencontres, & dont il triompha. Il périt l'an 640 avant J. C., sans que les historiens soient bien d'accord sur la cause & le genre de sa mort.

TURCK, (Henri) né à Goch dans le duché de Cleves, le 21 décembre 1607, se fit Jésuite en 1625, enseigna les humanités & la philosophie à Cologne, & consacra tous ses momens de loisir à amasser des matériaux pour l'histoire d'une partie de l'Allemagne : elle étoit rédigée & prête à être mise sous presse, lorsque la mort enleva l'auteur le 19 novembre 1669. Cette *Histoire* manuscrite est en 6 vol. in-fol. On la conserve à Treves; le troisieme volume écrit de sa main, est à Cologne. C'est l'histoire de l'électorat de Cologne, des évêchés de Munster, Hildesheim & Paderborn, des duchés de Juliers, Cleves, &c. Il y a de grands détails sur les différens peuples qui ont habité autrefois ces contrées, sur les anciens Francs, les Saxons, &c.; elle est écrite en forme d'Annales jusqu'à l'an 1660. Jean-Georges Eccard dit que le P. Turck a écrit une Histoire particuliere de l'évêché de Hildesheim, mais il se trompe; cette Histoire est du P. Martin Ubers, Jésuite; on la conserve à Hildesheim.

TURENNE, (Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de) maréchal-général des camps & armées du roi de France, colonel-général de la cavalerie-légere, étoit 2e. fils de Henri de la Tour-d'Auvergne, duc de Bouillon, & d'Elisabeth de Nassau, fille de Guillaume I de Nassau, prince d'Orange. Il naquit à Sedan le 11 septembre 1611. On l'envoya apprendre le métier de la guerre sous le prince Maurice de Nassau, son oncle maternel, un des plus grands généraux de son siecle. Après s'être formé dans cette école, il fut mis à la tête d'un régiment François, avec lequel il se distingua en 1634, au siege de la Motte, ville de Lorraine. Chargé en 1637 de réduire Solre-le-Château dans le comté de Hainaut, il l'attaqua si vivement, qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de 2000 hommes à se rendre à discrétion. C'est-là qu'il fit rendre à son mari une femme qu'on lui présentoit comme un des fruits de sa conquête

quête (*voyez* SCIPION). Après la prise de Brisach en 1638, il fut envoyé en Italie en 1639. Il fit lever le siege de Casal, & servit beaucoup à celui de Turin, que le maréchal d'Harcourt entreprit par son conseil. Il ne se signala pas moins à la conquête du Roussillon en 1642, & en Italie en 1643. Il avoit été fait maréchal-de-camp à 23 ans, & il obtint le bâton de maréchal de France à 32, en 1644, après avoir servi dix-sept ans sous différens généraux. Ce fut alors qu'on lui confia le commandement de l'armée d'Allemagne, qui manquoit de chevaux & d'habits; il la mit en état à ses dépens. Il passa le Rhin avec 7000 hommes, & défit le frere du général Merci. Il eut le malheur d'être battu au combat de Mariendal, l'an 1645; mais la bataille de Nortlingue gagnée 3 mois après par le duc d'Enghien, secondé de Turenne, répara cette défaite. Ce fut cette même année qu'il rétablit l'électeur de Treves dans ses états; l'année suivante il fit la jonction de l'armée de France avec l'armée Suédoise, commandée par le général Wrangel, après une marche de 240 lieues, & obligea le duc de Baviere à la neutralité; mais il reçut bientôt ordre de la rompre: il publia contre lui une déclaration de guerre, le défit à la bataille de Zumartshausen, & le chassa de ses états en 1648. La guerre civile commença à éclater alors en France. Le duc de Bouillon l'engagea dans le parti du parlement; mais las de combattre contre son roi, il passa en Hollande, d'où il revint en France, dans le dessein de servir la cour. Mazarin lui ayant refusé le commandement de l'armée d'Allemagne, il se tourna du côté des princes, & fut sur le point de les tirer de leur prison de Vincennes. On lui opposa le maréchal du Plessis-Praslin, qui le battit en 1650, près de Rhetel. Il fit sa paix avec la cour en 1651. Devenu général de l'armée royale, il empêcha les troupes de Condé de passer la Loire sur le pont de Gergeau. Il poursuivit ensuite ce prince jusqu'au fauxbourg St.-Antoine où il l'attaqua, & il alloit le suivre jusques dans Paris, si Mademoiselle n'eût fait tirer sur l'armée du roi le canon de la Bastille, qui l'obligea de faire retraite. L'année 1654, il fit lever le siege d'Arras aux Espagnols, prit la ville de Condé, St-Guillain, & plusieurs autres places en 1655. L'année suivante il fit une retraite honorable au siege de Valenciennes; il se rendit maître ensuite de la Capelle. La prise de St-Venant & du fort de Mardick furent ses exploits de l'an 1657, avec Cromwel, protecteur de l'Angleterre. Les Espagnols furent défaits aux Dunes, & cette victoire fut suivie de la prise de Dunkerque, d'Oudenarde, d'Ypres, & en 1659 de la paix des Pyrénées entre l'Espagne & la France. La guerre s'étant renouvellée en 1667, le roi se servit de lui par préférence à tout autre, pour faire son apprentissage de l'art militaire. Il l'avoit honoré du titre de maréchal-général de ses armées; Turenne en parut digne par de nouveaux succès. Il prit plu-

sieurs places en Flandre, & ces avantages procurerent la paix. Ce fut alors qu'il fit abjuration du Calvinisme, par conviction & nullement par intérêt, comme les Calvinistes l'ont débité : car on n'avoit jamais pu le lui faire abandonner auparavant, même en lui faisant entrevoir la charge de connétable. Il y avoit cependant du tems qu'il étoit inquiet sur sa religion, comme on le voit par plusieurs Lettres qu'il écrivit à sa femme. « Il commençoit depuis long-tems, dit le président Hénault, à entrevoir » la vérité, mais il tenoit encore à l'erreur par les préjugés de l'éducation, & par » l'attachement qu'il portoit à » madame de Turenne sa femme, fille du duc de la Force, » & calviniste de bonne foi. Sa » mort arrivée en 1666, & les » instructions de M. de Meaux, » acheverent de décider M. de » Turenne : ce fut pour lui que » ce prélat composa son livre » de l'*Exposition de la Doctrine* » *de l'Eglise catholique*. Ouvrage raisonnable & solide, que » les Protestans laisserent sans » réplique ». Louis XIV ayant résolu de faire la guerre en Hollande, lui confia le commandement de ses armées. On prit 40 villes sur les Hollandois en 22 jours, en 1672. L'année suivante il poursuivit l'électeur de Brandebourg, qui étoit venu au secours des Hollandois, & favorisa en 1674 la conquête de la Franche-Comté, en empêchant les Suisses, par le bruit de son nom, de donner passage aux Autrichiens. Les conquêtes de Louis XIV & ses desseins trop vastes ayant obligé les princes de l'empire de se liguer contre son ambition conquérante, Turenne qui étoit en Alsace, passa le Rhin à la tête de dix mille hommes, fit 30 lieues en 4 jours, attaqua à Sintzheim, petite ville du Palatinat, les Allemands commandés par le duc de Lorraine & par Caprara. Ce combat fut peu décisif; & si, comme M. de Beauveau l'assure, les Allemands n'avoient pas une piece de canon, il faut convenir que la gloire de cette journée leur appartient. D'Avrigny convient qu'on ne poursuivit pas les ennemis & qu'on se contenta de ravager le Palatinat. Ce ravage passe tous les tableaux qu'on pourroit en faire; il n'y a peut-être dans l'histoire des hommes que celui qu'on exécuta dans ce même Palatinat en 1688 qu'on puisse lui comparer, & qui fut encore plus terrible. Nous n'imiterons pas M. Beaurain, qui, dans son *Histoire des quatre dernieres Campagnes de Turenne* (Paris, 1782, 1 vol. in-fol.), a entrepris de nier la réalité de ces horreurs; moins encore le P. d'Avrigny qui a cru pouvoir les justifier (voyez la réfutation de ces deux paradoxes dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 mars 1783, pag. 409); nous dirons seulement que si, comme on n'en peut pas douter, Turenne avoit reçu les ordres de changer en un désert la plus belle province d'Allemagne (projet enfin complettement exécuté en 1688) il eût dû consulter sa générosité naturelle, & abdiquer plutôt le commandement de l'armée que d'être l'instrument d'une si étrange politique. « Il faut con-

» venir, dit Voltaire, que » ceux qui ont plus d'humanité que d'eſtime pour les » exploits de guerre, gémiſſent de cette campagne, célebre par les malheurs des » peuples, autant que par les » expéditions de Turenne. Il » mit à feu & à ſang un pays » uni & fertile, couvert de » villes & de bourgs opulens. » L'électeur Palatin vit du haut » de ſon château de Manheim, » deux villes & vingt-cinq villages enflammés. Ce prince » déſeſpéré défia Turenne à un » combat ſingulier, par une » Lettre pleine de reproches. » Turenne ayant envoyé la » Lettre au roi qui lui défendit » d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi » de l'électeur, que par un » compliment vague & qui ne » ſignifioit rien. C'étoit aſſez » le ſtyle & l'uſage de Turenne, de s'exprimer toujours avec modération & ambiguïté ». Les Allemands ayant reçu des renforts conſidérables après le combat de Sintzheim, paſſerent le Rhin & prirent des quartiers d'hiver en Alſace. Turenne, qui s'étoit retiré en Lorraine, rentra au mois de décembre par les Voſges, dans la province qu'il feignoit d'abandonner, battit les Impériaux à Mulhauſen, les défit encore mieux à Turkeim quelques jours après, & les força de repaſſer le Rhin le 6 janvier 1675. Le conſeil de Vienne lui oppoſa un rival digne de lui, Montecuculli. Les deux généraux étoient prêts d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au ſort d'une bataille auprès du village de Saltzbach, lorſque Turenne, en allant choiſir une place pour dreſſer une batterie, fut tué d'un coup de canon, le 27 juillet 1675, à 64 ans. On fait les honneurs que le roi fit rendre à ſa mémoire. Il fut enterré à St.-Denys : mais en 1793, ſon tombeau fut détruit avec ceux des rois. Turenne n'avoit pas toujours eu des ſuccès à la guerre, il avoit été battu à Mariendal, à Rhetel, à Cambray. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la déciſion rend une nation maîtreſſe de l'autre. Mais ayant toujours réparé ſes défaites, & fait beaucoup avec peu, il paſſa pour le plus habile capitaine de l'Europe dans un tems où l'art de la guerre étoit plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché ſa défection dans les guerres de la Fronde; quoiqu'à l'âge de près de 60 ans, l'amour lui eût fait révéler le ſecret de l'état; quoiqu'il eût exercé dans le Palatinat des cruautés, parfaitement inutiles, auxquelles il n'eût dû ſe prêter par aucun motif : il conſerva la réputation d'un homme de bien. Ses vertus & ſes talens, qui n'étoient qu'à lui, firent oublier des foibleſſes & des fautes qui lui étoient communes avec tant d'autres hommes. Voici quelques traits propres à achever de peindre les mœurs militaires de Turenne. Quoiqu'il ne fût pas riche, il étoit né généreux. Voyant pluſieurs régimens fort délabrés, & s'étant ſecrettement aſſuré que le déſordre venoit de la pauvreté & non de la négli-

gence des capitaines, il leur distribua les sommes nécessaires pour l'entier rétablissement des corps. Il ajouta à ce bienfait l'attention délicate de laisser croire qu'il venoit du roi. Il ménageoit la vie des soldats avec la plus grande attention, & blâmoit hautement les généraux qui les sacrifioient sans nécessité dans des batailles, que les circonstances ne rendent pas indispensables, disant qu'il falloit 30 ans pour faire un soldat. Il pouvoit ajouter que l'idée seule que la Religion & la raison nous donnent de l'homme, suffit pour le faire envisager, comme une *chose sacrée*, selon l'expression de Séneque, & pour détester l'ambition atroce qui expose ses jours & répand son sang sans nécessité. Selon lui, une armée qui passoit 50 mille hommes étoit incommode au général qui la commandoit & aux soldats qui la composoient. Nous avons son *Histoire* par Ramsay, Paris, 1735, 2 vol. in-4°; Liege, 1774, 4 vol. in-12; et Raguenet l'a donnée en 1 vol. in-12. M. le comte de Grimoard a publié en 1782 une *Collection des Lettres & Mémoires trouvés dans les portefeuilles du Maréchal de Turenne*, 2 vol. in-fol. Depuis la publication de ces pieces, il ne peut plus y avoir de doute sur le fameux cartel, envoyé à Turenne par l'électeur Palatin le 27 juillet 1674; cartel, dont M. Colini a paru suspecter l'existence, apparemment pour soustraire ce souverain à la censure violente du président Hénault, qui dit que Turenne répondit à ce cartel *avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade*. Mais « *la* » *honte*, dit Voltaire, étoit » dans l'incendie, lorsqu'on » n'étoit pas en guerre ouverte » avec le Palatinat, & ce n'é- » toit point une *bravade* dans » un prince justement irrité, de » vouloir se battre contre l'au- » teur de ces cruels excès ».

TURGOT, (N.) fils de Michel-Etienne Turgot, président du grand conseil, devint sous Louis XVI contrôleur-général des finances. C'étoit un homme profondément dissimulé, qui savoit couvrir des desseins funestes de l'apparence de zele pour le bien public. Dès qu'il se vit en crédit, il ne se contraignit plus, & se distingua dans un ministere assez court par diverses opérations, qui le firent considérer comme le chef des économistes, & le précurseur de la révolution de 1789, quoiqu'il mourût 8 ans avant cette époque, le 18 mars 1781. Il existe une chanson composée en 1775, où les principaux effets de la révolution sont annoncés, & où entr'autres se trouve cette stance :

Partisans des novations,
La fine séquelle!
La France des nations
Sera le modele :
Et cet honneur nous devrons,
Aux Turgot & compagnons.
Besogne immortelle,
O gué,
Besogne immortelle.

On peut voir cette chanson, tout-à-fait remarquable & bien propre à faire connoître la secte des économistes, dans le 3e. tome de l'*Espion Anglois*, p. 362. L'auteur est M. l'abbé de Lille, & l'original se trouve entre les mains de la duchesse

de Montmorency. Les événemens en ayant rappellé le souvenir, on l'a réimprimée en 1782, & insérée dans le *Journ. hist. & littér.*, 15 mai 1792, pag. 151.

TURINI, (André) médecin des papes Clément VII & Paul III, & des rois Louis XII & François I, étoit né dans le territoire de Pise, & vivoit encore vers le milieu du 16e. siecle; mais on ignore le tems de sa mort. Il s'acquit une grande réputation par sa pratique & par ses ouvrages, publiés en 1544, à Rome, in-fol.

TURLOT, (Nicolas) licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre & archidiacre de l'église de Namur, ensuite prévôt de la même église, & vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : *Trésor de la Doctrine Chrétienne*, Liege, 1631, in-4°, en françois; Bruxelles, 1668, in-4°, en latin, & réimprimé plusieurs fois en France, sur-tout à Lyon. Cet ouvrage est propre à l'instruction du peuple, sur-tout dans les campagnes; & c'est sous ce point de vue qu'on a excusé les négligences & l'excessive simplicité qui s'y trouvent.

TURNEBE, (Adrien) né en 1512 à Andeli, près de Rouen, fut professeur royal en langue grecque à Paris. Il se fit imprimeur, & eut pendant quelque tems la direction de l'imprimerie royale, sur-tout pour les ouvrages grecs. La connoissance qu'il avoit des belles-lettres, des langues & du droit, lui firent des admirateurs à Toulouse & à Paris, où il professa. Il mourut dans cette derniere ville en 1565, âgé de 53 ans. Henri-Etienne en a fait un grand éloge, mais on croit que Turnebe ne le mérita que pour avoir embrassé les mêmes erreurs que lui. Cependant Génébrard, disciple de Turnebe, assure qu'il mourut catholique; Gisbert Voëtius le met entre ceux qui ont favorisé les Protestans; Martin Schookius dit que personne ne peut savoir que Dieu, ce que Turnebe pensoit sur la Religion; que cependant il haïssoit fort les Jésuites, comme il le prouve par un de ses poëmes où il dit:

*Quæ nova surrepit secta, & mentitur Iesum,*
*Dulce latrociniis prætendens nomen opertis,*
*Tartareis emissa vadis?*

Ses principaux ouvrages ont été imprimés à Strasbourg, en 3 vol. in-fol., 1606. On y trouve: I. Des *Notes* sur *Cicéron*, sur *Varron*, sur *Thucydide*, sur *Platon*. II. Ses Ecrits contre Ramus. III. Ses *Traductions* d'*Aristote*, de *Théophraste*, de *Plutarque*, de *Platon*, &c. IV. Ses Poésies latines & grecques. V. Des Traités particuliers. On a encore de lui un Recueil, intitulé : *Adversaria*, 1580, in-fol., en 30 livres, dans lequel il a ramassé tout ce qu'il a voulu retenir de ses lectures.

TURNER, (Robert) né en Angleterre, quitta son pays pour la foi catholique, trouva un asyle auprès de Guillaume, duc de Baviere, & enseigna

avec réputation à Ingolstadt. Le duc l'employa dans plusieurs négociations importantes; mais il perdit dans la suite la faveur de ce prince. Il devint chanoine de Breslaw, & mourut à Gratz en 1597. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture-Sainte*, & d'autres ouvrages.

TURNUS, roi des Rutules, à qui Lavinie avoit été promise, fut tué par Enée son rival, dans un combat singulier.

TUROCZI *ou* TUROTZI *ou* THUROCS, (Jean) Hongrois florissoit vers l'an 1490. On a de lui une *Histoire des Rois de Hongrie*, depuis Attila jusqu'au couronnement de Mathias Corvin, l'an 1464, en latin. Il a inséré dans cette Histoire la *Chronique* de Jean Kikollo, grand-vicaire de Strigonie, depuis l'an 1342 jusqu'à l'an 1382, & il dit que pour le reste il a compilé dans ce qu'il a trouvé de meilleur; mais il a bien mal choisi. On le voit confondre la Catalogne avec la ville de Châlons-sur-Marne (*Catalaunia* & *Catalaunum*). Il fait dériver le mot *Hispania* de *Hispan*, qui en hongrois signifie capitaine, quoique l'Espagne eût ce nom dans le tems où l'on ne savoit encore rien des Huns ni des Hongrois. Tout ce qu'il dit d'Attila, est plutôt un roman qu'une histoire. Cet ouvrage a été imprimé à Ausbourg, 1482; à Venise, 1488, & dans les *Scriptores rerum Hungaricarum* de Schwandtnerus.

TUROCZI *ou* TUROTZI, (Ladislas) né d'une famille noble de Hongrie, se fit Jésuite, & se distingua par ses vertus & sa science. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire du royaume de Hongrie, & de ses dépendances*, sous ce titre: *Hungaria cum suis regionibus*, Tirnaw, 1729, in-folio; avec des additions par Etienne Katona; Tirnaw, 1772, in-4°. On trouve dans cette Histoire très-bien écrite en latin, une description géographique fort ample de toute la Hongrie, de ses villes, comtés, isles, lacs, fleuves, fontaines, montagnes, &c.; des faits très-intéressans omis par plusieurs historiens; des anecdotes étonnantes, incroyables, & cependant très-vraies, telle que celle de la comtesse Bathori, épouse d'un comte Nadasti, qui dans le château de Scheuta, situé près du Vaag, à 7 lieues de Tirnaw, immola plus de 600 filles à sa beauté, ridiculement persuadée que le sang humain blanchissoit le teint, & qui parvenue à un âge où la vanité des femmes cesse d'avoir des prétentions, non-seulement continua ces horreurs, mais prit plaisir à manger la chair de ces infortunées. L'auteur fait une description très-pittoresque des souterrains du château de Ceuta où ces horreurs s'exécuterent. Lorsqu'en 1767 on songeoit à faire à Tirnaw une nouvelle édition de la *Hungaria*, quelques Jésuites furent d'avis d'en retrancher cet article. Mais c'est ignorer les droits sacrés de l'histoire, que de lui enlever ce qu'elle a marqué dans ses fastes: elle doit dévoiler les grands forfaits comme elle présente les grandes vertus; montrer jusqu'où peut s'élever une belle ame, & quelle est la profondeur où entraîne le crime. *Quis nescit*, dit Cicéron, *primam*

*esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deindè ne quid veri non audeat?* Lib. 2. de Oratore. *Voyez* LAVAL (Gilles de).

TURPIN, moine de St.-Denys, fut fait archevêque de Rheims, au plus tard vers l'an 760, & reçut du pape Adrien I le *Pallium* en 774, avec le titre de Primat. Il mit en 786 des Bénédictins dans l'église de St.-Remi, abbaye célebre, au-lieu des chanoines qui y étoient; & mourut vers l'an 800, après avoir gouverné son église plus de 40 ans. On lui attribue le livre intitulé: *Historia & Vita Caroli Magni & Rollandi;* mais cette Histoire, ou plutôt cette fable est l'ouvrage d'un moine du 16e. siecle, qui a pris le nom de *Jean Turpin.* C'est de ce roman qu'on a tiré tous les contes qu'on a faits sur Roland & sur Charlemagne. On le trouve dans *Schardii rerum Germanicarum quatuor vetustiores Chronographi*, Francfort, 1556, in-fol., & il y en a une Version françoise, Lyon, 1583, in-8°.

TURRECREMATA, *voyez* TORQUEMADA.

TURRET, (Pierre) auteur du 16e. siecle, se fit une si grande réputation, que les villes de Dijon & d'Autun se disputerent l'honneur de lui avoir donné le jour: mais il décide lui-même dans un de ses ouvrages la question en faveur d'Autun. Cependant son principal savoir sembloit consister en astronomie, & plus encore en astrologie, comme l'on voit par le titre de deux de ses ouvrages, dont le premier est: *Fatales précisions des Astres & dispositions d'icelles sur la région de Jupiter, maintenant appellée* Bourgoigne, *pour l'an 1529 & plusieurs années subséquentes.* Le second a pour titre: *Le Période, c'est-à-dire, la fin du monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu des corps célestes.* Ce petit livre lui attira des disgraces, & il paroît que l'auteur s'y attendoit, puisqu'il n'y fit inscrire ni le lieu ni la date de l'impression, ni son nom, ni celui de l'imprimeur. Bayle assure qu'il parut en 1531: d'abord il avoit été composé en latin, mais on n'a jamais eu que la traduction françoise, faite par l'auteur même. Turret fut cité en justice à Dijon, où il enseignoit avec beaucoup de célébrité, & accusé d'irréligion; mais Pierre du Châtel qui avoit été son disciple, prit sa défense, & le fit renvoyer absous. On ignore l'année précise de sa mort. On a encore de lui *Computus novus*, à l'usage des ecclésiastiques, Lyon, 1529.

TURRETIN, (Benoît) étoit d'une illustre & ancienne famille de Lucques. Son pere ayant embrassé l'hérésie Calvinienne, se retira à Geneve. Benoît Turretin y naquit en 1588, & devint, à l'âge de 33 ans, pasteur & professeur en théologie. On a de lui une *Défense des Versions de Geneve*, contre le P. Cotton, in-folio; & d'autres ouvrages aujourd'hui peu connus. Il mourut en 1631.

TURRETIN, (François) fils du précédent, né en 1623, voyagea en Hollande & en France, où il augmenta ses connoissances, & où il se lia avec divers savans. A son retour il devint professeur de

théologie, à Geneve en 1653, & fut député l'an 1661 en Hollande, où il obtint la somme de 75,000 florins, qui servirent à la construction du bastion de la ville, qu'on appelle encore aujourd'hui *le Bastion de Hollande*. Il mourut en 1687, après avoir publié divers ouvrages. Les plus connus sont : I. *Institutio Theologiæ Elenchticæ*, 3 vol. in-4°. II. *Theses de satisfactione J. C.*, 1667, in-4°. III. *De secessione ab Ecclesia Romana*, 2 vol. IV. Des *Sermons* & d'autres ouvrages, dont le plus solide est le bastion qu'il fit construire.

TURRETIN, (Jean-Alphonse) fils du précédent, né à Geneve en 1671, se livra tout entier à l'étude de l'histoire de l'Eglise, & ce fut en sa faveur qu'on érigea à Geneve une chaire d'histoire ecclésiastique. Il avoit voyagé en Hollande, en Angleterre & en France, pour converser avec les savans, & avoit eu l'art de profiter de leurs entretiens. Ses ouvrages sont : I. Plusieurs volumes de Harangues & de Dissertations, 1737, 3 vol. in-4°. II. Plusieurs Ecrits sur la vérité de la religion judaïque, & de la Religion Chrétienne, diffus, mais solides, traduits en partie du latin en françois par M. Vernet, 5 part. in-8°. III. Des *Sermons*. IV. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, dont la 2e. édition est de 1736, in-8°; ouvrage savant & méthodique, mais souillé par des déclamations emportées contre l'Eglise catholique. On lui a attribué aussi le *Catéchisme ou Instruction chrétienne*, que d'autres assurent être de Jean-Frédéric Ostervald (*voyez ce mot*). Turretin mourut en 1737, dans sa 66e. année. Il gémissoit sur les funestes querelles qui ont divisé & qui divisent encore les Protestans entr'eux; querelles inévitables dans une religion où l'on ne reconnoît pas de tribunal infaillible, où l'esprit privé est le seul interprete des Saintes-Ecritures, &c. *Voyez* MÉLANCHTHON, LENTULUS Scipion, SERVET, &c.

TURRIEN, (Jean) *Janellus Turrianus*, excellent machiniste du 15e. siecle, étoit natif de Crémone. Les ouvrages qu'il inventa & exécuta avec une facilité égale, le firent considérer comme l'Archimede de son tems. Charles-Quint en faisoit beaucoup de cas. Ce grand prince voulut l'avoir auprès de lui dans sa retraite de St. Juste, & s'amusoit dans certains momens à construire sous sa direction diverses machines ingénieuses, entr'autres, des oiseaux qui s'envoloient de la table au jardin & qui en revenoient : ce qui étonna un jour tellement un Religieux de St. Juste, qui dînoit avec lui, qu'il fallut le mettre au fait de la chose pour l'empêcher de soupçonner de la magie. C'est Turrianus qui, entr'autres ouvrages surprenans, éleva les eaux du Tage sur la montagne de Tolede. C'est lui encore qui observa cette comete qui en 1558 fut si brillante en Espagne, & qui ne fut pas vue ailleurs : ce qui rend très-incertaine l'élévation qu'on attribue communément à ces astres, & acheve de répandre des doutes sur leur cours périodique. *Voyez* HALLEY, HEVELIUS.

TURRIEN, (François) *Turrianus*, dont le vrai nom est *Torrez*, né à Herrera dans le diocese de Valence en Espagne, vers l'an 1504, parut avec éclat au concile de Trente en 1562. Il se fit Jésuite en 1566, à l'âge de plus de 60 ans, & alla en Allemagne, où il continua d'écrire avec assiduité. Il mourut à Rome en 1584. Il a traduit plusieurs ouvrages des Peres Grecs en latin, & a donné des Traités *sur les Vœux monastiques*, *sur le Célibat*, *sur l'Eucharistie*, *sur les Mariages clandestins*, &c. Les efforts qu'il a faits pour défendre les fausses décrétales, montrent que sa critique n'étoit point assez éclairée. Il devoit se borner à soutenir qu'elles ne contenoient rien d'opposé à la discipline reçue dans l'Eglise lors de leur publication, & que les altérations ne portoient sur rien d'essenciel (*voyez* ISIDORE). — Il ne faut pas le confondre avec Cosme TURRIEN, *Cosmus Turrianus*, compagnon de S. François Xavier, qui entra avec lui au Japon, travailla avec beaucoup de succès à la propagation de la foi, & mourut à Xequi, dans l'isle d'Amacusa, qui fait partie de celle de Ximo, le 2 octobre 1570.

TURSELIN, (Horace) Jésuite, naquit à Rome en 1545, où il enseigna pendant 20 ans les belles-lettres. Il auroit continué encore plus long-tems l'exercice pénible de cet emploi, si l'on n'eût jugé à propos de le lui faire quitter, pour lui donner le gouvernement de quelques maisons. Il fut recteur du séminaire de Rome, ensuite du college de Florence, & enfin de celui de Lorette. Il mourut à Rome en 1599, à 54 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *De vitâ Francisci Xaverii*, in-4°, Rome, 1596, en six livres. II. *Historia Lauretana*, in-8°, écrite, comme le précédent, avec beaucoup d'élégance; & quant à l'histoire qui en est l'objet, voyez le *Journ. hist. & litt.*, 15 septembre 1788, p. 85, & le *Dict. Géog.*, art. LORETTE, NAZARETH. Le style de Turselin, moins riche & moins imposant que celui de Maffée, est plus aisé, plus coulant & également pur. III. Un Traité des *Particules de la Langue Latine*. IV. Un *Abrégé de l'Histoire Universelle*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1598, in-8°; continué par le P. Philippe Briet jusqu'en 1665. On lit cet Abrégé avec plaisir, quand on aime la belle latinité, la sagesse dans les principes, dans la maniere de voir & de présenter les événemens; mais il manque souvent d'exactitude dans la chronologie, & de discernement dans les faits. On en a une traduction françoise en 4 vol. in-12, Paris, 1757, par M. l'abbé Lagneau. Le 4e. vol. n'est pas de Turselin. Cette version offre des notes abondantes & instructives.

TURSTIN, archevêque d'Yorck, *voy.* CONDÉ (Turstin de).

TYCHO, *voyez* TICHO.

TYPHON *ou* TYPHÉE, géant, étoit fils du Tartare & de la Terre. Apollon le tua à coups de fleches, & selon d'autres, Jupiter le foudroya & le précipita sous le Mont-Gibel ou Etna. C'étoit aux ef-

forts terribles, mais impuissans de Typhon pour s'affranchir de cette masse énorme, que les anciens attribuoient les éruptions de flammes & de cendres calcinées qui en sortoient.

TYPOTIUS, (Jacques) de Bruges, & selon quelques-uns de Diest, né d'une bonne famille, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wirtzbourg, d'où Jean III, roi de Suede, l'appella auprès de lui. Ce prince inconstant & indécis, n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne Religion qu'il sembloit vouloir rétablir, le fit mettre en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601. On a de lui: I. *Historia Gothorum*, in-8°. II. *Relatio historica de Regno Sueciæ bellisque ejus civilibus & externis*, Francfort, 1605, in-8°. III. *Symbola divina & humana Pontificum, Imperatorum, Regum, cum iconibus*, Prague, 1603, 3 vol. in-fol.; ouvrage superficiel, dont tout le mérite consiste dans les belles gravures de Gilles Sadeler. Typotius ne publia que les deux premiers vol., le 3e. a été donné au public par Anselme de Boodt. On a encore de lui plusieurs Harangues & d'autres ouvrages trop diffus & dont le style n'est pas toujours pur.

TYRANNION, grammairien, natif d'Amise, dans le royaume de Pont, s'appelloit d'abord *Théophraste*; mais sa méchanceté envers ses condisciples le fit nommer *Tyrannion*. Il fut disciple de Denys de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucullus, lorsque ce général eut mis en fuite Mithridate, & se fut emparé de ses états. Murena l'affranchit. La captivité de Tyrannion ne lui fut point désavantageuse. Elle lui procura l'occasion d'aller à Rome, où Cicéron, dont il arrangea la bibliotheque, lui accorda son amitié. Il se rendit illustre par ses leçons: il amassa de grands biens, qu'il employa à dresser une bibliotheque de plus de 30,000 volumes. Sa passion pour les livres contribua beaucoup à la conservation des ouvrages d'Aristote, qu'il eut occasion de copier après que Sylla eut apporté à Rome la bibliotheque d'Apellicon; mais comme le manuscrit de Tyrannion fut ensuite abandonné à des copistes fort négligens, on peut douter que nous ayons les ouvrages d'Aristote, tels qu'ils sont sortis de la plume de ce philosophe, ou plutôt tels qu'ils sortirent des mains d'Apellicon (*voyez ce mot*). Il mourut fort vieux à Rome, miné par la goutte. — Il ne faut pas le confondre avec un autre humaniste nommé d'abord *Dioclès*, & qui ayant été disciple de Tyrannion, prit le nom de son maître.

TYRANNUS, *voyez* l'art. de JUCUNDUS.

TYRRHUS, gardien des troupeaux du roi Latinus. Un cerf qu'il avoit apprivoisé, ayant été tué par Ascagne, fut la premiere cause de la guerre entre les Troyens & les Latins. Rien de plus intéressant que le tableau que fait Virgile de cet animal. C'est un des plus beaux endroits du 7e. livre de *l'Enéide*;

on admire sur-tout ces vers :

*Ille manum patiens mensæque assuetus herili,*
*Errabat sylvis; rursùmque ad limina nota*
*Ipse domum serâ quamvis se nocte ferebat.*

TYRTHÉE, poëte Grec, né, à ce que l'on croit, à Athenes, se fit une grande réputation dans la seconde guerre de Messene. Il excelloit à célébrer la valeur guerriere. Le peu qui nous reste de ses Poésies dans le Recueil des Poëtes Grecs de Plantin, Anvers, 1568, in-8°, fait connoître que son style étoit plein de force & de noblesse. Il paroît lui-même transporté de l'ardeur dont il vouloit enflammer l'esprit de ses auditeurs :

*Tyrthæusque mares animos in Martia bella*
*Versibus exacuit.*
Horat. *Art. Poët.*

M. Poinsinet de Sivry a donné la traduction en vers des fragmens de Tyrthée.

TZETZÈS, (Jean) poëte Grec, mourut vers la fin du 12e. siecle. On assure qu'il savoit par cœur toute l'Ecriture-Sainte. Il dit lui-même, que » Dieu n'avoit pas créé un » homme qui eût été doué » d'une mémoire plus excellente que la sienne »: paroles qui ne marquent pas peu d'enthousiasme & de vanité poétique. On a de lui : I. Des *Allégories sur Homere*, Paris, 1616, in-8°, qu'il dédia à Irene, femme de l'empereur Manuel Comnene. II. *Histoires mêlées*, en vers libres, appellées aussi *Chiliades*, parce qu'elles sont divisées en 13 chiliades, ou millaines de vers, Bâle, 1546, in-fol. C'est dans la 2e. & 13e. Chiliades qu'on trouve une description du miroir d'Archimede, conforme à la théorie de Kircher & de Buffon, & à ce qu'Anthemius en écrit dans son Traité des Machines. III. Des *Epigrammes* & d'autres Poésies en grec, dans le Recueil des Poëtes Grecs, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. IV. Des Ouvrages de grammaire & de critique, & des *Scholies* sur *Hésiode*. V. Des *Commentaires* sur le Poëme de Lycophron, appellé l'*Alexandre* ou *la Cassandre*. Il a renfermé dans cet ouvrage une infinité de choses utiles pour entendre l'Histoire & la Fable. Isaac Tzetzès son frere, auquel il avoit donné cet ouvrage, le publia sous son propre nom. Porter a inséré ces *Commentaires* dans la belle édition qu'il donna de Lycophron, à Oxford, 1697, in-fol.

## U

UDALRIC, *voyez* ULRIC.

UDINE, (Jean d') *voyez* JEAN.

UGHELLI, (Ferdinand) né à Florence en 1595, d'une bonne famille, entra chez les Cisterciens. Il eut divers emplois honorables dans son ordre, & devint abbé de Trois-Fontaines à Rome, procureur de sa province, & consulteur de la congrégation de l'*Index*. Son

humilité lui fit refuser les évêchés qui lui furent offerts par les souverains pontifes ; mais il accepta les pensions qu'Alexandre VII & Clément IX lui donnerent. Ce savant mourut à Rome en 1670, à 75 ans, aussi estimé pour ses connoissances que pour ses vertus. On a de lui un ouvrage important & plein de recherches, sous le titre d'*Italia sacra, sive de Episcopis Italiæ & insularum adjacentium*, Rome, 1641-1662, 9 vol. in-fol.

UGONIUS, (Mathias) évêque de Famagouste en Chypre, mort l'an 1507. On a de lui : I. Un *Traité de la Dignité Patriarchale*, en forme de dialogue, imprimé à Bâle en 1507. II. Un Traité des Conciles, sous le titre *Synodia Ugonia*, Venise, 1563, in-fol., approuvé, dit-on, par un Bref de Paul III, quoique plusieurs savans y aient trouvé des objets de critique ; on prétend même que l'ouvrage examiné ensuite avec plus d'attention fut supprimé à Rome.

ULACQ, (Adrien) mathématicien de Gand, a donné : I. Une *Trigonométrie* latine, Goude, 1633, in-fol. II. *Logarithmorum Chiliades centum*, 1628, in-fol., traduites en françois in-8°, & dont Ozanam a beaucoup profité.

ULADISLAS, *voyez* LADISLAS.

ULFELD, (Cornifix *ou* Corfits, comte d') étoit le dixieme fils du grand-chancelier de Danemarck, d'une des premieres maisons du royaume. Christiern IV le fit grand-maître de sa maison & vice-roi de Norwege, & lui fit épouser sa fille naturelle ; mais Frédéric III, fils & successeur de Christiern IV, craignant son ambition, lui fit essuyer plusieurs désagrémens. Le comte sortit secrettement de Danemarck, & se retira en Suede. La reine Christine le reçut très-bien, & l'employa dans plusieurs négociations importantes ; mais lorsque cette princesse eut abdiqué le trône, il tomba dans la disgrace des Suédois, & fut mis en prison. Ayant trouvé le moyen de s'évader ; il se retira à Coppenhague, avant de s'être justifié de ce qu'il étoit soupçonné d'avoir fait contre son souverain. Frédéric III le fit alors arrêter, & l'envoya, avec la comtesse sa femme, dans l'isle de Bernholm ; mais peu de tems après il leur permit de voyager. A peine étoient-ils partis, qu'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration que le comte avoit tramée contre son prince. Il avoit, dit-on, proposé à l'électeur de Brandebourg de détrôner le roi de Danemarck, & de faire passer la couronne sur la tête de ce monarque. Ulfeld fut condamné à être écartelé le 24 juillet de l'an 1663, comme atteint du crime de leze-majesté au premier chef. L'arrêt fut exécuté sur une statue de cire en effigie. Il en reçut la nouvelle à Bruges, d'où il partit aussi-tôt pour se rendre à Bâle. Il vécut quelque tems inconnu, avec 3 de ses fils & une fille ; mais une querelle survenue entre un de ces fils & un bourgeois de la ville, le fit reconnoître. Contraint d'abandonner cet asyle, quoique tou-

menté par la fievre, il descendoit le Rhin dans un bateau, lorsqu'ayant été saisi du froid, il en mourut, âgé de 60 ans, en 1664, & fut enterré au pied d'un arbre.

ULLOA DE TAURO, (Louis d') poëte Castillan, florissoit sous le roi Philippe IV. Son talent pour le comique ou le burlesque, ne l'empêchoit pas de s'exercer quelquefois dans le sérieux & d'y réussir. Ses ouvrages ont été imprimés en Espagne, in-4°. Voyez la *Bibliotheque de Nicolas Antoine;* & les *Jugemens des Savans*, édition de Paris, in-4°, avec les Notes de la Monnoye, tom. 5, pag. 215.

ULLOA, (D. Antonio) fut envoyé au Pérou avec D. George JUAN, pour déterminer la figure de la terre (*voyez* CONDAMINE & JUAN) D. Ulloa continua depuis ses travaux géométriques & fit différentes observations. Durant une éclipse de soleil le 24 juin 1778, il crut voir un trou dans la lune qui traverse cette planete de part en part : découverte qui n'a rien d'étonnant pour ceux qui connoissent la fécondité merveilleuse des imaginations astronomiques (voyez les *Transf. Philos.* tom. 69, art. 11, à Londres, chez Davis, 1780). Il est apparent au reste que l'opinion d'Ulloa a rapport au point lumineux observé déjà par Cassini dans la lune en conjonction, & dont Herschel a fait un volcan : ce qui dans ce globe sans air, sans eaux, sans atmosphere, sans chaleur, &c., n'est pas plus probable qu'une perforation (voy. le *Journ. hist. & litt.* 15 août 1787, p. 60). Ulloa fut commandant au Pérou & mourut vers 1784, laissant des *Mémoires philosophiques, historiques, physiques sur l'Amérique*, qui ont été traduits de l'espagnol en françois par le Febvre de Villebrune, Paris, 1787, 3 vol. in-8°. Ils sont intéressans & judicieux ; les erreurs de divers écrivains sur les Américains, sur-tout en ce qui regarde le Pérou, sont très-bien réfutées (voy. le *Journ.* déjà cité, 15 mars 1788, p. 387). C'est lui qui a fourni à D. Vaissette les détails relatifs aux Jésuites, que celuici a insérés dans sa *Géographie*.

ULPHILAS *ou* GULPHILAS, évêque des Goths qui habitoient dans la Mœsie, partie de la Dacie, florissoit vers l'an 370. On croit qu'il a été l'inventeur des lettres gothiques ; au moins il est certain qu'il a été le premier qui ait traduit la Bible en langue des Goths ; & c'est peut-être ce qui a donné lieu de lui attribuer cette invention, parce qu'avant cette traduction, les lettres gothiques n'étoient connues que de très-peu de personnes. On est persuadé qu'il n'existe de cette traduction d'Ulphilas que les seuls Evangiles : c'est ce qu'on nomme le *Codex Argenteus d'Ulphilas*, parce qu'il est écrit en lettres d'or & d'argent. Ce rare & précieux manuscrit est conservé dans la bibliotheque du roi de Suede. François Junius & Thomas Mareschal en ont donné une édition à Dordrecht en 1665, in-4°, avec de notes. Ce fut Ulphilas qui obtint l'an 376 de l'empereur Valens la permission pour les Goths d'habiter la Thrace, &

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

afin de l'obtenir, il embrassa l'Arianisme.

ULPIEN, (*Domitius Ulpianus*) célebre jurisconsulte, fut tuteur, & depuis secrétaire & ministre de l'empereur Alexandre-Sévere. Il s'éleva jusqu'à la dignité de préfet du prétoire, qui étoit la plus considérable de l'empire. Son attachement aux superstitions païennes lui inspira une haine violente contre les Chrétiens, auxquels il fit tout le mal qu'il put sous un empereur qui leur étoit favorable. Il fut tué par les soldats de la garde prétorienne l'an 226. Il nous reste de lui 29 titres de Fragmens recueillis par Anien, qui se trouvent dans quelques éditions du Droit Civil.

ULRIC *ou* UDALRIC, (S.) évêque d'Ausbourg, d'une maison illustre d'Allemagne, mort en 973, à 83 ans, se signala dans son diocese par un zele apostolique. Jean XV le mit dans le catalogue des Saints au concile de Latran, tenu en 993; & c'est le premier exemple de canonisation faite solemnellement par les papes. Les abus qui s'étoient glissés dans cette matiere, & le culte rendu à des personnes regardées comme dignes de cet honneur sur des preuves trop légeres, obligerent enfin le grand pontife des Chrétiens à évoquer à lui la décision de ce genre de causes (*voyez* ALEXANDRE III). L'abbé Berault, dans son *Histoire de l'Eglise*, tom. 9, p. 509, attribue à S. Udalric une *Lettre* en faveur du célibat des clercs. Il cite encore avec éloge cette même Lettre, tom. 10, p. 544: cependant la Lettre attribuée au saint évêque, combat la loi du célibat; & les critiques démontrent que cette Lettre est supposée. Voy. Zaccaria, *Præfat. ad Hist. polemicam de sancto cælibatu.*

ULRIC *ou* UDALRIC, moine de Cluni, né à Ratisbonne vers l'an 1018, & mort au monastere de la Celle en 1093, fut l'une des plus grandes lumieres de l'ordre monastique. Il nous reste de lui, dans le *Spicilege* de D. d'Acheri, un Recueil des *Anciennes Coutumes de Cluni*, qui peut servir à faire connoître quelques usages de son siecle, & qui fut en grande estime dans plusieurs monasteres, comme un ouvrage propre à y nourrir la régularité & la piété.

ULRIC DE JUNGINGEN, grand-maître de l'ordre Teutonique, se distingua par son courage, & fut tué dans la fameuse bataille de Tannenberg gagnée par Jagellon en 1410. Les écrivains Polonois l'accusent d'ambition & d'entêtement; mais M. le baron de Wal, dans l'*Histoire de l'ordre Teutonique*, tom. 3e., le justifie de ce reproche.

ULRIQUE-ÉLÉONORE, seconde fille de Charles XI, roi de Suede, & sœur de Charles XII, naquit en 1688. Elle gouverna la Suede pendant l'absence de son frere, avec une sagesse que ce monarque ne put s'empêcher d'admirer. Après la mort de ce prince, elle fut proclamée reine l'an 1719, par les suffrages unanimes de la nation. Elle céda la couronne à son mari Frédéric, prince héréditaire de Hesse-Cassel, l'année d'après;

mais elle régna avec lui. Les Etats assemblés à Stockholm, engagerent cette princesse à renoncer solemnellement à tout droit héréditaire sur le trône, afin qu'elle ne parût le tenir que des suffrages libres de la nation. Le pouvoir monarchique fut alors aboli; les Etats prescrivirent une forme de gouvernement qu'ils firent ratifier par la princesse; l'autorité du trône fut tempérée par celle des Etats & du sénat. Ulrique-Eléonore mourut le 6 décemb. 1741. Gustave III a rétabli en partie l'ancienne administration.

ULTEN, (S.) vulgairement S. Outain, mourut le 1 mai 686, après avoir gouverné plusieurs années les monasteres de Fosse & du Mont-St-Quentin. *Voyez* FOILLAN.

ULUG-BEIG, prince Persan, s'attacha à l'astronomie. Son *Catalogue des Etoiles fixes*, rectifié pour l'année 1434, fut publié par le savant Thomas Hyde, à Oxford en 1665, in-4°, avec des notes pleines d'érudition (*voy.* FLAMSTEED). On lui attribue encore un ouvrage sur la chronologie, intitulé: *Epochæ celebriores Chataiorum, Syro-Græcorum, Arabum, Persarum & Charasmiorum.* Il a été traduit en latin par Jean Gréaves, & publié à Londres avec l'original arabe, 1650, in-4°. Ce prince fut tué par son propre fils en 1449, après avoir régné à Samarcand environ 40 ans.

ULYSSE, roi de l'isle d'Ithaque, fils de Laërte & d'Anticlée, contrefit l'insensé pour ne point aller au siege de Troie. Mais Palamede découvrit cette ruse, en mettant son fils Télémaque, encore enfant, devant le soc d'une charrue qu'il faisoit tirer par des bœufs. Ulysse, de crainte de blesser son fils, leva la charrue. Cette attention découvrit sa feinte, & il fut contraint de partir. Ce fut lui qui alla chercher Achille chez Lycomede, où il le trouva déguisé en femme. Il le découvrit, en présentant aux dames de la cour, des bijoux, parmi lesquels il y avoit des armes, sur lesquelles ce jeune prince se jeta aussi-tôt. Ulysse enleva le Palladium avec Diomede, fut un de ceux qui s'enfermerent dans le cheval de bois, & contribua par son courage & ses discours à la prise de Troie. En retournant à Ithaque, il courut plusieurs dangers sur mer, se laissa séduire par Circé, & eut beaucoup d'autres aventures plus ou moins fâcheuses ou scandaleuses, heureusement la plupart assez absurdes pour n'être pas crues, quoiqu'elles fassent la matiere de l'*Odyssée* d'Homere. Il finit par être tué par Télégone qu'il avoit eu de Circé.

UPTON, (Nicolas) Anglois, se trouva au siege d'Orléans en 1428. Il fut depuis chanoine & précenteur, ou grand-chantre de Salisbury. Edouard Bissæus publia un Traité de ce chanoine: *De Studio militari*, joint à d'autres ouvrages de même espece, Londres, 1654, in-fol. Upton vivoit encore en 1453.

URANIE, l'une des 9 Muses, préside à l'astronomie. On la représente sous la figure d'une jeune fille, vêtue d'une robe couleur d'azur, couronnée d'étoiles, soutenant un globe avec

les deux mains, & ayant autour d'elle plusieurs instrumens de mathématiques. Sous le nom d'*Uranie*, c'est-à-dire *céleste*, on adoroit Vénus comme la déesse des plaisirs purs & innocens de l'esprit ; & on l'appelloit par opposition *Vénus terrestre*, quand elle étoit l'objet d'un culte infâme & grossier : symboles mythologiques de l'esprit & de la chair, qui luttent l'un contre l'autre par des desirs infiniment disparates : par un essor sublime qui franchit le séjour de la mortalité pour s'ouvrir les régions éternelles ; & par des affections grossieres, propriétés de l'être purement animal & qui ne supposent rien au-delà de l'état des brutes.

URANIUS (Henri) *ou* VON DEM HIMMEL, prêtre, savant littérateur, né à Rées dans le duché de Cleves, vers la fin du 15e. siecle, fut recteur du college d'Emmeric où il travailla à l'instruction de la jeunesse avec beaucoup de zele pendant 55 ans, & mourut en 1579. Uranius possédoit le latin, le grec & l'hébreu : à ces connoissances il joignoit une grande piété & un attachement inviolable à la foi de ses peres. On a de lui : I. *Grammaticæ Hebreæ Compendium*, Cologne, 1559, in-12. II. *De usu litterarum servilium*, Cologne, 1570 : ouvrage relatif au précédent. III. *De re nummariâ, mensuris & ponderibus*, Cologne, 1569, in-4°. IV. *Commendatio Linguæ Græcæ*, Cologne, 1571. V. *Grammatica Latina*, Cologne, &c.

URBAIN, (S.) disciple de l'Apôtre S. Paul, fut évêque de Macédoine ; mais on ne sait rien de particulier sur sa vie.

URBAIN I, (S.) pape après Calixte I, le 22 octobre 223 ; eut la tête tranchée pour la foi de J. C., sous l'empire d'Alexandre-Sévere, le 25 mai de l'an 230. Il avoit rempli son ministere en homme apostolique.

URBAIN II, appellé auparavant *Otton* ou *Oddon*, Religieux de Cluni, natif de Châtillon-sur-Marne, parvint aux premiers emplois de son ordre. Grégoire VII, Bénédictin comme lui, ayant connu sa piété & ses lumieres, l'honora de la pourpre romaine. Après la mort du pape Victor III, il fut placé sur la chaire de S. Pierre le 12 mars 1088. Il se conduisit avec beaucoup de prudence pendant le schisme de l'antipape Guibert. Il tint, en 1095, le célebre concile de Clermont en Auvergne. Il y fut ordonné de communier en recevant séparément le corps & le sang de J. C. : ce qui montre que l'usage étoit encore de communier sous les deux especes ; mais on ajouta à ce décret : *S'il n'y a quelque nécessité ou quelque précaution qui oblige de faire autrement* : preuve inconteſtable que ce n'étoit qu'un décret de discipline. On y fit aussi la publication de la premiere croisade pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Les pélerinages des Chrétiens d'Occident aux Lieux-Saints furent l'occasion de cette confédération. Les Musulmans laissoient, à la vérité, aux Chrétiens leurs sujets, le libre exercice de la Religion ; ils permettoient les pélerinages, faisoient eux-mêmes celui de Jérusalem, qu'ils nomment la *Maison-Sainte*, & qu'ils ont en vénération ;

ration; mais leur haine pour les Chrétiens éclatoit en mille manieres; ils les accabloient de tributs, leur interdisoient l'entrée des charges & des emplois, & les obligeoient de se distinguer en portant un habit qui passoit pour mépriſable parmi eux; enfin ils leur défendoient de construire de nouvelles églises, & les tenoient dans une contrainte qui pouvoit être regardée comme une persécution perpétuelle: ces barbares menaçoient d'ailleurs d'envahir les autres provinces de la chrétienté & l'Europe même, comme ils le firent effectivement depuis. Ces considérations exciterent le zele d'Urbain II (*voyez* S. BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, &c.). Urbain mourut à Rome le 29 juillet 1099. On a de lui *LIX Lettres*, dans les *Conciles* de Labbe. Dom Ruinart a écrit sa *Vie* en latin: elle est aussi curieuse qu'intéressante. On la trouve dans les Œuvres posthumes de dom Mabillon. Paschal II lui succéda.

URBAIN III, appellé auparavant *Ubert Crivelli*, né dans le Milanois; fut élu pape après Lucius III, à la fin de novembre 1185. Il eut de grandes contestations avec l'empereur Frédéric Barberousse, touchant les terres laissées par la comtesse Mathilde à l'église de Rome; & mourut à Ferrare le 19 octobre 1187, après avoir appris la funeste nouvelle de la prise de Jérusalem par Saladin. Ce fut cette perte qui avança sa derniere heure: tant sa sollicitude pastorale étoit vive. Grégoire VIII lui succéda.

URBAIN IV, (Jacques Pantaléon, dit de *Court-Palais*) natif de Troyes en Champagne, d'un savetier, s'éleva par son mérite, & devint successivement archidiacre de l'église de Liege, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Après la mort d'Alexandre IV, il fut placé sur la chaire pontificale le 29 d'août 1261. Il publia une croisade contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, qui avoit envoyé des Sarrasins sur les terres de l'Eglise. Ces barbares furent vaincus par les Croisés, & le pape donna le royaume de Sicile à Charles d'Anjou, frere de S. Louis, roi de France. En 1263, il institua la fête du S. Sacrement, qu'il célébra pour la premiere fois le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte 1264. Il fit composer l'office de cette fête par S. Thomas d'Aquin; c'est le même que nous récitons encore. Mais le pape Urbain étant mort cette même année à Pérouse, la célébration de cette solemnité fut interrompue pendant plus de 40 ans. Elle avoit été ordonnée dès l'année 1246 par Robert de Torote, évêque de Liege, à l'occasion des révélations qu'une sainte Religieuse hospitaliere, nommée *Julienne*, avoit eues sur cet objet (voyez l'*Histoire de la Fête-Dieu*, par le P. Bertholet, & celle du P. Fisen). On a d'Urbain IV une *Paraphrase* du *Miserere* dans la *Bibliotheque des Peres*; & *LXI Lettres* dans le *Trésor des Anecdotes* du P. Martenne, qui peuvent servir à l'Histoire Ecclésiastique & profane de ce tems-là.

URBAIN V, (Guillaume de *Grimoald*) fils du baron du

Roure & d'Empheliſe de Sabran, ſœur de S. Elzéar, né à Griſac, dioceſe de Mende, dans le Gevaudan, ſe fit Bénédictin, & fut abbé de S. Germain d'Auxerre, puis de S. Victor de Marſeille. Après la mort d'Innocent VI en 1362, il obtint la papauté. Le Saint-Siege étoit alors à Avignon; Urbain V le transféra à Rome en 1367. Il y fut reçu avec d'autant plus de joie, que depuis 1304 que Benoît XI ſortit de cette ville, aucun pape n'y avoit réſidé. L'an 1370, Urbain quitta Rome pour revenir à Avignon; dans le deſſein cependant de retourner enſuite dans la capitale du monde chrétien. Ste. Brigitte lui fit dire de ne pas entreprendre ce voyage, parce qu'il ne l'acheveroit pas. Il partit néanmoins, & arriva le 24 ſeptembre à Avignon, où il fut auſſi tôt attaqué d'une grande maladie qui l'emporta le 19 décembre. Son corps fut tranſporté peu après dans l'abbaye de S. Victor de Marſeille; les miracles qui s'opérerent ſur ſon tombeau, le firent honorer comme Saint par pluſieurs égliſes: on célebre ſa fête à Avignon le 19 décembre. Urbain V avoit bâti pluſieurs égliſes & fondé divers chapitres de chanoines, & ſignalé ſon pontificat en réprimant la chicane, l'uſure, le déréglement des eccléſiaſtiques, la ſimonie, & la pluralité des bénéfices; il fit expoſer à la vénération publique les chefs de S. Pierre & S. Paul, dans l'égliſe de Latran (voyez ſur cela un ouvrage de Joſeph-Marie Soreſinus, bénéficier de l'égliſe de Latran), il entretint toujours mille écoliers dans diverſes univerſités, & il les fourniſſoit des livres néceſſaires. Il fonda à Montpellier un college pour 12 étudians en médecine. On a de lui quelques *Lettres*, peu importantes. Grégoire XI lui ſuccéda.

URBAIN VI, (Barthélemi *Prignano*) natif de Naples, & archevêque de Bari, fut élevé ſur la chaire de S. Pierre le 9 avril 1378. Quinze des cardinaux qui cinq mois auparavant avoient élu Urbain, & l'avoient reconnu pour pape ſans la moindre oppoſition pendant 3 mois, irrités, à ce que l'on dit, de la trop grande ſévérité de ce pontife, élurent le 21 ſeptembre de la même année Robert de Geneve, qui prit le nom de *Clément VII* (voyez GENEVE). Cette double élection fut l'origine d'un ſchiſme auſſi long que fâcheux, qui déchira l'Egliſe. Urbain fut reconnu par la plus grande partie de l'Empire, en Bohême, en Hongrie, en Angleterre. L'an 1383, le pontife fit prêcher une croiſade en Angleterre contre la France, & contre le pape Clément VII, ſon compétiteur; & pour la ſoutenir, il ordonna la levée d'une décime entiere ſur toutes les égliſes d'Angleterre; mais cette expédition eut peu de ſuccès. Urbain fit arrêter ſix de ſes cardinaux, qui avoient conſpiré de le faire dépoſer & brûler comme hérétique. Ce complot étoit réel; Urbain fit mourir les coupables, après leur avoir fait ſubir la queſtion. Il n'excepta qu'un cardinal-évêque de Londres, qu'il délivra à la priere du roi d'Angleterre. Il mourut en 1389, après avoir fait trois inſtitutions mêmo-

rables. La *1re.* fut de diminuer encore l'intervalle du jubilé, il le fixa à 33 ans, se fondant sur l'opinion que J. C. a vécu ce même nombre d'années sur la terre. La *2e.* institution fut la fête de la Visitation de la Ste. Vierge. Enfin il statua qu'à la fête du S. Sacrement on pourroit célébrer la Messe nonobstant l'interdit, & que ceux qui accompagneroient le S. Viatique depuis l'église jusques chez un malade, & de chez le malade à l'église, gagneroient cent jours d'indulgence. L'auteur qui a écrit la *Vie* de Grégoire XI, & l'histoire de l'élection qui a suivi, insérée dans les *Vies des Papes d'Avignon* par Bosquet, fait tous ses efforts pour infirmer la canonicité de l'élection d'Urbain; mais Abraham Bzovius & Odoric Rainaldi, continuateurs des *Annales Ecclésiastiques*, ont rassemblé un grand nombre de documens qui prouvent le contraire. Le P. Papebrock, dans le *Propylæum*, rapporte *l'Histoire* fort étendue de cette élection, écrite par un auteur contemporain, qui est très-favorable à Urbain VI.

URBAIN VII, Romain, appellé auparavant *Jean-Baptiste Castagna*, & cardinal sous le titre de S. Marcel, obtint la tiare après Sixte-Quint, le 15 septembre 1590. Sa piété & sa science faisoient attendre de grandes choses de son gouvernement; mais il mourut 12 jours après son élection, le 27 du même mois. Sa résignation éclata dans ses derniers momens. *Le Seigneur*, dit-il, avant que d'expirer, *me dégage des liens qui auroient pu m'être funestes.*

URBAIN VIII, de Florence, (*Maffeo Barberino*) monta sur le trône pontifical après le pape Grégoire XV, le 6 août 1623. Il réunit le duché d'Urbain au Saint-Siege; il approuva l'ordre de la Visitation, & supprima celui des Jésuitesses. Il donna en 1642 une Bulle qui renouvelle celles de Pie V contre Baïus, & les autres qui défendent de traiter des matieres de la grace. La même Bulle d'Urbain déclare que l'*Augustin* de Jansenius renferme des propositions déjà condamnées. Ce pontife mourut en 1644, après avoir rempli tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un pape vertueux & éclairé. Sa modération & sa prudence se firent particuliérement remarquer dans l'affaire de Galilée, dont il se borna à réprimer l'humeur dogmatisante, sans s'occuper aucunement de son opinion comme hypothese astronomique. Galilée lui-même se loue des bons procédés de ce pape, qui suivoit en cela la conduite de Paul V (*voyez ce mot &* GALILÉE). Urbain entendoit si bien le grec, qu'on l'appelloit l'*Abeille Attique*, & il réussissoit dans la poésie latine. Il corrigea les Hymnes de l'Eglise. Ses vers latins sacrés ont été imprimés à Paris, au Louvre, in-fol. sous ce titre: *Maffei Barberini Poëmata.* Les plus considérables de ces pieces sont: I. Des *Paraphrases* sur quelques *Psaumes* & sur quelques *Cantiques* de l'*Ancien* & du *Nouveau-Testament.* II. Des *Hymnes* & des *Odes* sur les fêtes de Notre-Seigneur, de la Ste. Vierge & de plusieurs Saints. III. Des *Epigrammes* sur

divers hommes illuſtres. Ces différens ouvrages ont de la nobleſſe; mais ils manquent de chaleur & d'imagination. On a encore de lui des Poéſies Italiennes, Rome, 1640, in-12. Ce fut Urbain VIII qui donna le titre d'*Eminentiſſime* aux cardinaux, aux trois électeurs eccléſiaſtiques, & au grand-maître de Malte.

URBAIN DE BELLUNO, (*Urbanus Valerianus* ou *Bolzanus*) Cordelier & précepteur du pape Léon X, mort en 1524, à 84 ans, eſt le premier, ſelon Voſſius, qui ait donné une *Grammaire Grecque* en latin, qui mérite quelqu'eſtime, Paris, 1543, in-4°. Il a donné auſſi une Collection d'anciens Grammairiens, ſous le titre de *Theſaurus Cornucopiæ*, Veniſe, 1496, in-fol.

URCEUS, (Antoine) ſurnommé *Codrus* né en 1446 à Herberia ou Rubiera, ville du territoire de Reggio, enſeigna les belles-lettres à Forli, avec des appointemens conſidérables. De là il paſſa à Bologne, où il fut profeſſeur des langues grecque & latine, & de rhétorique. L'irréligion & le libertinage déshonorerent ſa jeuneſſe; & quoiqu'il fit l'eſprit-fort, il ajoutoit foi aux préſages les plus ridicules; mais il ſe repentit de ſes impiétés & de ſes égaremens, & il mourut à Bologne, dans de grands ſentimens de piété, en 1500, à 54 ans. On mit ſur ſon tombeau pour toute épitaphe: *Codrus eram.* Sa ſanté avoit été toujours très-foible. Avec un extérieur doux, il avoit l'humeur bilieuſe & ſévere. Il étoit avare de louanges, & prodiguoit les critiques, ſur-tout à l'égard des auteurs modernes. On a de lui: I. Des *Harangues.* II. Des *Sylves*, des *Satyres*, des *Epigrammes* & des *Eglogues* en latin, dont il y a eu pluſieurs éditions, quoique le mauvais l'emporte ſur l'excellent. Urceus étoit cependant un homme d'eſprit, plein de gaieté & de ſaillies. Le prince de Forli s'étant un jour recommandé à lui: *Les affaires vont bien*, répondit Urceus, *Jupiter ſe recommande à Codrus*; depuis ce mot, le nom de *Codrus* lui fut donné. Ses Ouvrages ſont aſſez rares, ſur-tout de l'édition de Bologne, 1502, in-fol. Bayle, qui n'avoit pas eu occaſion de les voir, a commis beaucoup de fautes dans l'article d'*Urceus Codrus.*

URÉE, *ou plutôt* VRÉE *ou* WRÉE, (Olivier) en latin *Uredius*, ſe fit Jéſuite, & rentra enſuite dans le monde, où il continua de s'appliquer à l'étude des langues ſavantes & à l'hiſtoire de ſa patrie. Il occupa des places diſtinguées dans la magiſtrature à Bruges, & mourut en 1652, après avoir été le ſoutien du pupille & de la veuve. On a de lui: I. La *Généalogie des Comtes de Flandre*, en latin, Bruges, 1642 & 1644, 2 vol. in-fol. II. *Les Sceaux des Comtes de Flandre*, 1639, in-fol. L'un & l'autre ont été mauſſadement traduits en françois, & imprimés à Bruges, 1641 & 1643, 3 vol. in-fol. III. Une *Hiſtoire de Flandre* en latin, Bruges, 1650, 2 vol. in-fol. Le dernier tome eſt le plus rare à trouver. (Voyez la *Méthode pour étudier l'Hiſtoire*, de Lenglet, tom. 14, pag. 262.

URFÉ, (Honoré d') comte de Château-Neuf, marquis de Valromery, né à Marseille en 1567, mort à Ville-Franche en 1625, s'est rendu célebre par son *Astrée*, 4 vol. in-8o, augmenté d'un 5e. par Baro, son secrétaire. Cette ingénieuse pastorale a été la folie de l'Europe, dit Carlencas, pendant plus de 50 années. C'est un tableau de toutes les conditions de la vie humaine; il n'est point fait à plaisir, & tous les faits, couverts d'un voile très-ingénieux, ont un fondement véritable dans l'histoire de l'auteur, ou dans celle des galanteries de la cour de Henri IV. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paris, 1753, en 10 vol. in-12, par l'abbé Souchai. On a encore de d'Urfé: I. Un Poëme intitulé *la Sirene*, 1611, in-8o. II. Un autre Poëme sous le titre de *la Savoysiade*, dont il n'y a qu'une partie d'imprimée. III. Une Pastorale en vers non rimés, intitulée *la Sylvanire*, in-8o. IV. Des *Epîtres morales*, in-12, 1620. — Son frere, Anne d'Urfé, fut comte de Lyon, & mourut en 1621, à 66 ans. On a de lui des Sonnets, des Hymnes & d'autres Poésies, 1608, in-4o, d'un mérite médiocre.

URIE, mari de Bethsabée. Sa femme étant enceinte de l'adultere qu'elle avoit commis avec David, en donna avis à ce prince, qui pour cacher son crime, engagea Urie à revoir sa femme. Mais comme il refusa d'aller à sa maison, David le renvoya au siege de Rabba, d'où il venoit, avec des lettres pour Joab, qui eut ordre de le mettre dans l'endroit le plus périlleux, puis de l'y abandonner pour y périr. Cet ordre cruel fut exécuté, & devint pour David, ainsi que l'adultere qui l'avoit précédé, la matiere d'une longue & sincere pénitence.

URIE, successeur de Sadoc II, dans la grande sacrificature des Juifs, vivoit sous le roi Achaz. Ce prince étant allé à Damas au-devant de Teglath-Phalassar, & ayant vu dans cette ville un autel profane, dont la forme lui plut, en envoya aussi-tôt le dessin au grand-prêtre Urie, en lui ordonnant de faire un autel pour le Temple sur ce modele. Le grand-prêtre exécuta ponctuellement l'ordre du roi, & se couvrit d'un opprobre éternel, en trahissant ainsi son ministere.

URIE, fils de Semeï, prophétisoit au nom du Seigneur en même tems que Jérémie, & prédisoit, contre Jérusalem & tous le pays de Juda, les mêmes choses que ce prophete. Le roi Joakim & les grands de sa cour l'ayant entendu, voulurent se saisir de lui & le faire mourir: Urie, qui en fut averti, se sauva en Egypte. Mais Joakim l'ayant fait poursuivre, il fut pris & mené à Jérusalem, où le roi le fit mourir par l'épée, & ordonna qu'on l'enterrât sans honneur dans les sépulcres des derniers du peuple.

UROOM, (Henri-Corneille) peintre, né à Harlem en 1566, perfectionna ses talens en Italie. S'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, il eut à essuyer une affreuse tempête,

qui le jeta sur des côtes presque désertes, & lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques hermites, habitans de ces demeures sauvages, exercerent envers lui l'hospitalité, & lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnoissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur chapelle. Ce maître avoit un rare talent pour représenter des marines & des combats sur mer. L'Angleterre & la Hollande l'occuperent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avoient remportées. On exécuta même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

URSACE, *voyez* VALENS.

URSATUS, *voyez* ORSATO.

URSICIN *ou* URSIN, antipape, fut élu évêque de Rome par une faction, en 384, le même jour que S. Damase fut canoniquement élevé sur le siege de Pierre. Ses partisans voulurent maintenir leur choix par la voie des armes, & il y eut plusieurs Chrétiens tués dans cette contestation. Ursicin fut banni de Rome par l'empereur Gratien; mais étant revenu, il excita de nouveaux troubles. Enfin il fut exilé pour toujours, & Damase maintenu sur le trône pontifical.

URSINS, (Jean-Jouvenel des) exerça la charge de maître-des-requêtes & divers autres emplois, avec une intégrité peu commune. Son goût pour la piété le porta à embrasser l'état ecclésiastique, & il fut successivement évêque de Beauvais, de Laon, & archevêque de Rheims en 1449. Il mourut en 1473, à 85 ans. On a de lui une *Histoire du regne de Charles VI*, depuis l'an 1380 jusqu'en 1422. L'auteur penche beaucoup plus pour le parti des Orléanois, que pour celui des Bourguignons. Il ne ménage point celui-ci, & il encense les autres. Son Histoire est écrite année par année, sans autre liaison que celle des faits. Théodore Godefroi la fit imprimer in-4°, & Denys son fils la donna depuis in-fol. avec des augmentations. —— Son frere aîné, Guillaume-Jouvenel des URSINS, mort en 1472, fut chancelier de France; disgracié, puis rétabli par Lous XI. —— Cette famille n'a rien de commun avec l'illustre maison des *Ursins* en Italie.

URSINS, (Anne-Marie de la Trimouille, épouse en secondes noces de Flavio des Ursins, duc de Bracciano) femme de beaucoup d'esprit & d'ambition, joua un rôle à Rome, & ne contribua pas peu à la disgrace du cardinal de Bouillon. Devenue veuve, elle fut nommée *Camerera-Mayor* de Louise-Marie de Savoie, reine d'Espagne & premiere femme de Philippe V. Ce titre répond à celui de dame-d'honneur en France. Elle prit un tel empire sur l'esprit du roi & de la reine, que Louis XIV, craignant qu'elle n'engageât son petit-fils dans de fausses démarches, la fit renvoyer en 1704. La reine d'Espagne, qu'elle gouvernoit, fut inconsolable; & sa dame-d'honneur lui fut rendue, & eut plus de pouvoir que jamais. Elle présidoit à toutes les délibérations, sans être admise

dans les conseils où elles se prenoient. La reine étant morte en 1712, Philippe épousa en secondes noces Elisabeth-Farnese, fille & héritiere du duc de Parme, qui commença son regne en chassant la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle : procédé inexcusable par des circonstances dures & brusques à l'égard d'une personne à laquelle elle devoit son mariage, si cette démarche n'avoit été arrêtée, à ce qu'on croit communément, & commandée à la princesse par Louis XIV, de concert avec son petit-fils. La princesse des Ursins mourut à Rome en 1722.

URSINUS, (Zacharie) théologien protestant, né à Breslaw en 1534, fut ami de Mélanchthon. Ne pouvant s'accommoder avec les théologiens de la confession d'Ausbourg, il se retira à Zurich, & mourut à Neustadt en 1583, à 49 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages, Heidelberg, 1611, 3 tomes in-fol. Ils roulent presque tous sur la controverse. Il est auteur du *Catéchisme de Heidelberg*, dont se servent les Calvinistes d'Allemagne & de Hollande ; il y enseigne formellement que les Catholiques peuvent se sauver dans leur Religion : on sait que les docteurs luthériens d'Helmstadt décidérent la même chose dans la fameuse consultation du 28 avril 1707. —— On ne doit pas le confondre avec George URSINUS, theologien Danois, qui s'est fait un nom par ses *Antiquités Hébraïques*.

URSINUS, (Jean-Henri) théologien luthérien, surintendant des églises de Ratisbonne, où il mourut le 14 mai 1667, étoit un homme d'une grande érudition sacrée & profane. Ses principaux ouvrages sont : I. *Exercitationes de Zoroastre, Hermete, Sanchoniatone*, Nuremberg, 1661, in-8°. II. *Sylvæ Theologiæ symbolicæ*, 1685, in-12. III. *De Ecclesiarum Germunicarum origine & progressu*, 1664, in-8°. IV. *Arboretum biblicum in quo arbores & fructus passim in sacris litteris occurentes, notis exponuntur & illustrantur*, Nuremberg, 1663, in-8°, & 1685, 2 vol in-12. V. *Parallela Evangelii*. VI. Des *Commentaires* sur *Joel, Amos, Jonas*, l'*Ecclésiaste*. VII. *Sacra analecta*. VIII. *Jeremiæ Virga vigilans*.

URSINUS, (George-Henri) fils du précédent, philologue & littérateur, mourut le 10 septembre 1707, à 60 ans. On a de lui : I. *Diatribe de Taprobana, Cerne & Ogyride veterum*. II. *Disputatio de Locustis*. III. *Observationes philologicæ de variis vocum etymologiis & significationibus*. IV. *De primo & proprio Aoristorum usu*. V. Des *Notes* critiques sur les *Eglogues* de Virgile, sur la *Troade* de Séneque le Tragique. VI. *Grammatica Græca*. VII. *Dionysii Terræ orbis Descriptio cum notis*. VIII. *De Creatione mundi*. Ces ouvrages sont une preuve non équivoque de l'érudition de l'auteur.

URSULE, intendant des largesses sous l'empereur Constance, fut mis à mort au commencement du regne de Julien l'apostat, en 325. Constance, en envoyant Julien dans les Gaules, avoit expressément recommandé qu'on lui ôtât le

moyen de faire des largeſſes aux troupes. Urſule, qui affectionnoit ce prince, avoit donné des ordres ſecrets, pour lui remettre autant d'argent qu'il voudroit; & par-là il lui avoit facilité l'accompliſſement de ſes deſſeins. Son ſupplice expoſa Julien à l'exécration publique; on le regarda comme un monſtre d'ingratitude. L'empereur ſe défendit, en proteſtant qu'Urſule avoit été exécuté à ſon inſu, & qu'on l'avoit immolé au reſſentiment des ſoldats, irrités de la hauteur avec laquelle ce miniſtre les avoit traités au ſiege d'Amide. Ammien avoue que l'apologie étoit frivole.

URSULE, (Ste.) fille d'un prince de la Grande-Bretagne, fut couronnée de la palme du martyre par les Huns, auprès de Cologne ſur le Rhin, avec pluſieurs autres filles qui l'accompagnoient, vers l'an 384, ſelon la plus commune opinion. Pluſieurs écrivains ont dit que les compagnes de Ste. Urſule étoient au nombre de onze mille, & les appellent les *Onze mille Vierges*: ce ſentiment eſt le plus ſuivi par les auteurs des Légendes; mais le Martyrologe Romain porte ſimplement *Ste. Urſule & ſes compagnes*, ſans en déterminer le nombre. Uſuard, qui vivoit au 9e. ſiecle, dit ſeulement qu'elles étoient en grand nombre; Wandelberg, moine de Pruym vers l'an 820, dit *pluſieurs mille*; en foſſoyant dans un lieu nommé *Ager Urſulanus*, où l'on croit que ces vierges ont ſouffert, on a trouvé près de 500 corps vers l'an 1250, qu'on a diſtribués comme des reliques de ces Saintes; d'autres prétendent qu'elles n'étoient que onze en tout, & ſoutiennent que l'erreur des onze mille vierges vient de l'équivoque du chiffre romain XI. M. V. (*XI Martyres Virgines*) qu'on a mal interprété; ou du mot *Undecimilla*, compagne de Ste. Urſule. L'auteur des notes ſur la traduction françoiſe du *Martyrologe Romain*, dit que cette derniere opinion eſt ingénieuſe, mais ſans preuve: il ſe trompe, puiſqu'elle eſt appuyée de l'autorité d'un ancien miſſel conſervé en Sorbonne, où la fête de Ste. Urſule eſt marquée ainſi: *Feſtum SS. Urſulæ, Undecimillæ & ſociarum virginum & martyrum.* La *Chronique* de S. Tron (*voyez* dom d'Achery, *Spicileg.* tom. 7, pag. 475) fait mention d'une Ste. Urſule, ſupérieure d'un monaſtere de filles, près de Cologne, tuée avec onze compagnes par les barbares. Surius a donné une *Vie* de Ste. Urſule, qui eſt une pure fiction. Le P. Crombach a publié un gros volume in-fol. intitulé *Urſula vindicata*, Cologne, 1647: ouvrage où la crédulité eſt portée à ſon comble. A la pag. 743, on voit les noms d'un très-grand nombre de ces vierges, & celui de leurs peres & meres. Pag. 523, on trouve la généalogie de Ste. Urſule. C'eſt Ste. Urſule elle-même qui, long-temps après ſon martyre, a raconté toute ſon hiſtoire avec une naïveté enchantante, pag. 742. Outre les 11,000 vierges martyriſées, il y a eu à-peu-près 11,000 princes ou rois, dont on trouve également les noms, la généalogie & tout ce qu'on peut imaginer ſur leur compte, rapporté dans le plus grand détail & du ton le plus

sérieux. « Cependant (dit un » critique qui a d'ailleurs sé- » vérement jugé ces narra- » tions légendaires), il faut » convenir que dans les tems » de barbarie & d'ignorance, » l'idée générale du prix de la » virginité, de la constance » chrétienne, de la puissance » divine couronnant la vertu, » quoique nourrie par des his- » toires apocryphes, ne pou- » voit avoir que de bons & » d'édifians effets ». Il y a dans l'Eglise un ordre de Religieuses qui prennent le nom de Ste. Ursule. La bienheureuse Angele de Bresse établit cet institut en Italie, l'an 1537. *Voyez* ANGELE-MERICI & BUS.

URSUS, (Nicolas-Raymarus) mathématicien Danois, né à Henstedt, dans le Dithmarsen, garda les pourceaux dans sa jeunesse. Il ne commença à apprendre à lire qu'à 18 ans; mais ses progrès furent rapides, & il devint, presque sans maître, & pour ainsi dire, par la seule vue du ciel, dont il avoit été par sa condition constant & attentif spectateur, un des plus savans astronomes & des plus habiles mathématiciens de son tems (*voyez* ANICH). Il enseigna les mathématiques à Strasbourg avec réputation, & fut ensuite appellé par l'empereur pour enseigner la même science à Prague, où il mourut vers l'an 1600. On a de lui quelques Ecrits mathématiques. Il avoit eu une vive dispute avec Ticho-Brahé, qui l'accusa de lui avoir dérobé son système.

USPERG, (l'abbé) *voyez* CONRAD.

USSERIUS, (Jacques) en Anglois *Usher*, né à Dublin en 1580, d'une famille ancienne, étudia dans l'université de Dublin, établie par Henri de Usher, son oncle, archevêque d'Armach. La pénétration de son esprit lui facilita l'étude de toutes les sciences. Langues, poésie, éloquence, mathématiques, chronologie, histoire sacrée & profane, théologie, il n'oublia rien pour orner son esprit. En 1615, il dressa, dans une assemblée du clergé d'Irlande, les articles touchant la Religion & la discipline ecclésiastique, & ces articles furent approuvés par le roi Jacques, quoiqu'ils fussent différens de ceux de l'église anglicane; rien n'étant fixe dans les sectes une fois séparées de la grande Eglise des Chrétiens. Ce monarque lui donna l'évêché de Méath en 1620, puis l'archevêché d'Armach en 1626. Usserius passa en Angleterre en 1640, & ne pouvant plus retourner en Irlande déchirée par les guerres civiles, il fit transporter sa bibliotheque à Londres. Tous ses biens lui furent enlevés dans ce flux & reflux de factions, où il ne continua pas moins à mettre au jour plusieurs ouvrages, qui ont fait honneur à son érudition & à sa critique. Les principaux sont: I. Son *Histoire Chronologique, ou Annales de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, Geneve, 1722, en 2 vol. in-fol., dans lesquels il concilie l'histoire sacrée & profane, & raconte les principaux événemens de l'une & de l'autre, en se servant des propres termes des auteurs originaux: ses calculs n'ont rien d'incroyable. Il fit

paroître la chronologie des Assyriens sous une forme plus réguliere, en réduisant à cinq cents ans avec Hérodote la durée de leur empire, que la plupart des historiens, trompés par Diodore de Sicile, faisoient aller à 1400. II. L'*Antiquité des Eglises Britanniques*, Londres, 1687, in-fol. qu'il fait remonter jusqu'au tems de la mission des Apôtres; mais les Actes qu'il produit pour appuyer cette prétention, sont fort suspects. III. L'*Histoire de Goteschalc*, Dublin, 1631, in-4°. IV. Une Edition des *Epîtres* de S. Ignace & de S. Polycarpe, avec des notes pleines d'érudition, Oxford, 1644, & Londres, 1647, 2 tom. en 1 vol. in-4°. Ce recueil est aussi rare qu'estimé. V. Un *Traité de l'Edition des Septante*, Londres, 1655, in-4°, dans lequel il a soutenu des opinions particulieres, que tout le monde n'adopte point. VI. *Gravissimæ quæstionis de Christianarum Ecclesiarum successione & Statu, historica explicatio*, Londres, 1613, in-4°. Le but de cet ouvrage est de montrer que le pape est l'Antechrist, que cet Antechrist est né au commencement du septieme siecle, qu'il est parvenu à l'âge viril dans le onzieme, &c. Richard Stanyhurst, oncle d'Usserius, fit ses efforts pour guérir son neveu de cette folie, en faisant imprimer une réponse sous le titre de *Brevis præmunitio*; mais il n'eut pas le bonheur de réussir. Usserius fut inviolablement attaché au roi Charles I, il tomba en défaillance au premier appareil du supplice de ce monarque. Sa fidélité fut respectée par l'usurpateur, qui avoit mis ce roi à mort en 1649. Cromwel le fit venir à sa cour, & lui promit de le dédommager d'une partie des pertes qu'il avoit faites en Irlande. Il l'assura aussi qu'on ne tourmenteroit plus le clergé épiscopal; mais il ne lui tint pas parole. Usserius mourut d'une pleurésie en 1655, âgé de 75 ans. Sa *Vie* par Richard Part, se trouve à la tête de ses *Lettres*, Londres, 1686, in-fol.

USUARD, Bénédictin du 9e. siecle, disciple d'Alcuin, est auteur d'un *Martyrologe* qu'il dédia à Charles le Chauve. Cet ouvrage est fort célebre; mais on ignore les particularités de la vie de son auteur. Les meilleures éditions sont celles de Molanus, à Louvain, 1568, in-8°, & du P. Sollier Jésuite, in-fol., Anvers, 1714, qui est très-curieuse & faite avec beaucoup de soin. Molanus a donné plusieurs éditions du même ouvrage; mais celle de 1568 est la plus ample, parce que dans les autres, ses censeurs l'obligerent de retrancher beaucoup de notes qui méritoient d'être conservées. Il y a une édition du même *Martyrologe* à Paris, 1718, in-4°, par dom Bouillart, Bénédictin de S. Maur; mais elle est moins recherchée que celle de Sollier.

USUM-CASSAN, dit aussi OZUM-ASEMBEC, de la famille des Assambléens, étoit fils d'Alibec, & devint roi de Perse. On assure qu'il descendoit de Tamerlan, & qu'il sortoit de la branche nommée du *Bélier blanc*. Il étoit gouverneur de l'Arménie, lorsqu'il leva l'étendard de la révolte en 1467, contre le roi de Perse Joan-

cha. Après lui avoir ôté la vie, ainsi qu'à son fils Acen Ali, il monta sur le trône, & uni avec les Chrétiens, il fit la guerre aux Turcs; mais ses exploits n'apporterent aucun avantage à ceux-là. Ce prince mourut en 1478, avec la réputation d'un homme remuant, ambitieux & cruel.

UXELLES, (Nicolas Châlon du Blé, marquis d') porta d'abord le petit collet; mais son frere aîné étant mort en 1669, il se consacra aux armes, & se signala sur-tout dans Mayence, dont il soutint le siege pendant 56 jours. Propre à négocier comme à combattre, il fut plénipotentiaire à Gertruidenberg & à Utrecht, & mourut sans avoir été marié, en 1730. Il avoit obtenu le bâton de maréchal de France en 1703, & avoit été en 1718 du conseil de régence, où il n'ouvrit que de bons avis, qui ne furent pas tous suivis. C'étoit un homme froid, taciturne, mais plein de sens.

UYTTENHOVE, (Charles) né à Gand en 1536, fut élevé avec soin par son pere, homme distingué par sa vertu & par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnebe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris, il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elizabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin, s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600. On a de lui des Poésies latines & d'autres ouvrages; les principaux sont: I. *Epigrammata, Epitaphia, Epithalamia græca & latina.* II. *Xeniorum Liber*, Bâle, 1564, in-8°. III. *Epistolarum Centuria*, Cologne, 1597, in-8°. IV. *Mythologia Æsopica, metro elegiaco*, Steinfurt, 1607, in-8°.

UZEDA, (le duc d') *voyez* GIRON & LERME.

# V

VACHET, (Jean-Antoine le) prêtre, instituteur des sœurs de l'Union Chrétienne, & directeur des dames hospitalieres de St.-Gervais, étoit natif de Romans en Dauphiné, d'une famille noble. Après avoir distribué son bien aux pauvres, il se retira à St. Sulpice, s'appliqua aux missions dans les villages, & visita les prisons & les hôpitaux. Ses mortifications & ses travaux lui causerent une maladie dont il mourut en 1681, âgé de 78 ans. L'abbé Richard donna sa *Vie* en 1692. Nous avons de lui: I. *L'Exemplaire des Enfans de Dieu.* II. *La Voie de J. C.* III. *L'Artisan Chrétien, ou la Vie du bon Henri, maître cordonnier, instituteur & supérieur des freres cordonniers & tailleurs*, Paris, 1670 (*voyez* BUCHE). IV. *Réglemens pour les Filles & les Veuves qui vivent dans le Séminaire des Sœurs de l'Union*

*Chrétienne*. Ces ouvrages sont écrits avec onction, & ne peuvent produire que les meilleurs effets.

VADDERE, (Jean-Baptiste de) né à Bruxelles, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine d'Anderlecht, & mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplomes & dans l'étude de l'histoire. On a de lui : *Traité de l'Origine des Ducs & du Duché de Brabant*, &c., Bruxelles, 1672, in-4°. M. Paquot en a donné une nouvelle édition, Bruxelles, 1784, 2 vol. in-12, corrigée quant au style, & enrichie de remarques historiques & critiques. On conserve dans plusieurs bibliotheques des Pays-Bas grand nombre d'ouvrages manuscrits de Vaddere. Il ne s'empressoit pas de les faire imprimer ; sa plus chere maxime étoit *Ama nesciri*.

VADÉ, (Jean-Joseph) né en 1720 à Ham en Picardie, est le créateur d'un nouveau genre de poésie, qu'on nomme *le Genre Poissard*, genre qui a pour objet les actions & les propos de la basse classe du peuple. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 4 vol. in-12. On a encore de lui un vol. de Poésies posthumes, contenant des *Contes* en vers & en prose, des *Fables*, des *Epîtres*, des *Couplets*, des *Pot-Pourris*, &c., où les bons esprits, & sur-tout les ames honnêtes ont peu de choses à recueillir. Tout cela est rassemblé dans l'édition en 6 vol. in-16, Paris, 1785. La conduite de l'auteur répondoit parfaitement aux sujets qu'il célébroit. Les femmes, le jeu, la table partageoient sa vie. Il eut le bonheur de reconnoître ses égaremens, & de mourir dans des sentimens très-chrétiens, le 4 juillet 1757 âgé de 37 ans.

VADIAN, (Joachim) *Vadianus*, né à St.-Gal en Suisse l'an 1484, se rendit habile dans les belles-lettres, la géographie, la philosophie, les mathématiques & la médecine. Il professa les belles-lettres à Vienne en Autriche, & mérita la couronne de laurier que les empereurs donnoient alors à ceux qui excelloient dans la poésie. Il mourut en 1551, à 66 ans, après avoir exercé les premieres charges dans sa patrie. On a de lui des *Commentaires* sur *Pomponius Mela*, 1577, in-fol. ; un Traité de *Poëtique*, 1518, in-4°, & d'autres ouvrages en latin.

VADING, *voyez* WADING.

VAGHI, (Charles) né à Parme, entra dans la congrégation des Carmes de Mantoue l'an 1660, y enseigna la philosophie & la théologie, fut fait définiteur de sa congrégation en 1703, & finit ses jours à Parme en 1729. On a de lui : *Commentaria fratrum & sororum Ordinis B. M. V. de Monte-Carmelo Congregationis Mantuanæ*, Parme, 1725, in-fol. C'est l'histoire de cette congrégation & des personnes des deux sexes qui l'ont illustrée. Elle est pleine de recherches & fondée sur des monumens souvent authentiques.

VAILLANT DE GUELLIS, (*Germanus Valens Guellius*, *Pimpontius*) abbé de Paimpont, puis évêque d'Orléans sa patrie, mort à Meun-sur-Loire en 1587, mérita par son goût

pour les belles-lettres la protection de François I. On a de lui : I. Un *Commentaire* sur *Virgile*, Anvers, 1575, in-fol. II. Un Poëme qu'il composa à l'âge de 70 ans, & qu'on trouve dans *Deliciæ Poëtarum Gallorum.*

VAILLANT, (Jean-Foy) né à Beauvais en 1632, fut élevé avec soin dans les sciences par son oncle maternel, & destiné à l'étude de la médecine; mais son goût ne se tourna point de ce côté-là. Il se livra tout entier à la recherche des monumens de l'antiquité, se forma, en peu de tems, un cabinet curieux en ce genre, & fit plusieurs voyages dans les pays étrangers, d'où il rapporta des médailles très-rares. Le desir d'augmenter ses richesses littéraires l'engagea à s'embarquer à Marseille, pour aller à Rome; mais il fut pris par un corsaire, conduit à Alger, & mis à la chaîne. Environ quatre mois après, on lui permit de retourner en France, pour solliciter sa rançon. Il s'embarqua donc sur une frégate, qui fut à son tour attaquée par un corsaire de Tunis. Vaillant, à la vue de ce nouveau malheur, afin de ne pas tout perdre, comme il avoit fait dans le premier vaisseau, avala une quinzaine de médailles d'or qu'il avoit sur lui; & après avoir failli périr plusieurs fois, il trouva enfin le moyen de se sauver avec l'esquif. Quelque tems après, la nature lui rendit, dit-on, le dépôt qu'il lui avoit confié. De retour à Paris, il reçut des ordres de la cour pour entreprendre un nouveau voyage. Vaillant poussa ses recherches jusques dans le fond de l'Egypte & de la Perse, & y trouva les médailles les plus précieuses & les plus rares. Au renouvellement de l'académie des inscriptions & belles-lettres, Vaillant y fut d'abord reçu en qualité d'associé, & peu de tems après il obtint la place de pensionnaire. Il avoit été marié deux fois, & par une dispense particuliere du pape, il avoit épousé successivement les deux sœurs. Il mourut en 1706, âgé de 74 ans. Ses ouvrages sont : I. L'*Histoire des Césars*, jusqu'à la chute de l'empire Romain, 1694, 2 vol. in-4°. Cette Histoire a été réimprimée à Rome sous ce titre : *Numismata Imperatorum*, &c., 1743, en 3 vol. in-4°, avec beaucoup d'augmentations qui sont de l'éditeur, le P. François Baldini. II. *Seleucidarum Imperium, sive Historia Regum Syriæ, ad fidem Numismatum accommodata;* Paris, 1681, in-4°. III. *Historia Ptolemæorum, Egypti Regum, ad fidem Numismatum accommodata;* Amsterdam, 1701, in-folio. IV. *Nummi antiqui familiarum Romanarum perpetuis illustrationibus illustrati;* Amsterdam, 1703, 2 vol. in-fol. V. *Arsacidarum Imperium, sive Regum Parthorum Historia, ad fidem Numismatum accommodata;* Paris, 1725, in-4°. VI. *Achæmenidarum Imperium, sive, Regum Ponti, Bosphori, Thraciæ & Bithyniæ Historia, ad fidem Numismatum accommodata;* Paris, 1725, in-4°. VII. *Numismata ærea Imperatorum*, 1688, 2 vol. in-folio. VIII. *Numismata Græca*, Amsterdam, 1700, in-fol. IX. Une seconde édition du *Cabinet* de

Seguin, 1684, in-4o. X. Plusieurs *Dissertations* sur différentes médailles. Tous ces ouvrages font honneur à son érudition, & ont beaucoup servi à éclaircir l'histoire. L'auteur étoit non-seulement estimable par son savoir, mais encore par son caractere.

VAILLANT, (Jean-François-Foy) fils du précédent, né à Rome en 1665, fit son cours de médecine à Paris, & composa un *Traité de la nature & de l'usage du Café*. En 1702, on l'admit dans l'académie royale des Inscriptions. Il donna plusieurs *Dissertations* curieuses sur des médailles, & quelques autres objets. Il n'eut, pendant les deux ans qu'il survécut à son pere, qu'une santé fort dérangée, & mourut en 1708, à 44 ans.

VAILLANT, (Sébastien) né à Vigny, près de Pontoise, en 1669, fit paroître dès sa plus tendre jeunesse une passion extrême pour la connoissance des plantes. Il fut d'abord organiste chez les Religieuses hospitalieres de Pontoise, puis chirurgien, & ensuite secrétaire de Fagon, premier médecin de Louis XIV. Cet habile médecin, ayant connu les talens de Vaillant pour la botanique, lui obtint la direction du jardin royal, qu'il enrichit de plantes curieuses. L'académie des sciences se l'associa en 1716. Les principaux de ses ouvrages sont: I. D'excellentes *Remarques* sur les *Institutions de Botanique* de Tournefort. II. Un *Discours sur la structure des fleurs & sur l'usage de leurs différentes parties*. III. Un Livre des Plantes qui naissent aux environs de Paris, imprimé à Leyde, par les soins de Boerhaave, en 1727, in-fol. sous le titre de *Botanicon Parisiense*, ou Dénombrement par ordre alphabétique, des Plantes qui se trouvent aux environs de Paris, &c., avec 300 fig. Cet ouvrage, fruit de 40 années de recherches, est très-estimé. IV. Un petit *Botanicon*, Leyde, 1743, in-12. Vaillant mourut de l'asthme en 1722.

VAIR, (Guillaume du) fils de Jean du Vair, chevalier & procureur-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1556. Il fut successivement conseiller au parlement, maître-des-requêtes, premier président au parlement de Provence, & enfin garde-des-sceaux en 1616. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, & fut sacré évêque de Lisieux en 1618. Il gouverna son diocese avec beaucoup de sagesse. Il aima mieux quitter les sceaux, que de se prêter aux vues du maréchal d'Ancre, qui abusoit de sa faveur. Il finit sa carriere à Tonneins, en Agenois, où il étoit à la suite du roi durant le siege de Clerac en 1621, à 65 ans. Du Vair étoit d'une sagacité surprenante, & d'une éloquence peu commune pour son siecle. La maniere dont il parle de lui-même dans le testament holographe qu'il fit à Villeneuve-le-Roi le 10 juin 1620, décele un homme modeste, sage, & profondément chrétien, saisissant avec autant de justesse que d'admiration & de gratitude les vues secrettes & bienfaisantes de la Providence. » Né que j'étois avec une santé » fort infirme, avec un corps

» & un esprit peu laborieux, » une mémoire grandement imbécille, ayant pour toute » grace de nature une sagacité » à la vérité si grande, que je » ne sache jamais, depuis que » j'ai été en âge d'homme, » être arrivé rien d'important, » ni à l'état, ni au public, ni » à mon particulier, que je ne » l'aie prévu. Outre cela, mes » pere & mere fort infortunés, » ne m'ayant laissé pour tout » bien qu'un office de conseiller d'église, & une prébende » de Meaux, chargé de la décrépitude de mon dit pere, » & du soin de sa maison grandement désolée, au temps » que l'on croyoit que l'état » s'en allât tomber en ruine: » Dieu néanmoins m'a si miraculeusement assisté & favorisé, que je me vois élevé » aux plus grands honneurs du » royaume, avec des biens » abondamment, & quasi plus » que je n'ai desiré, & la réputation & la bienveillance » commune, telle que je l'ai » pu desirer: en quoi je reconnois que sa divine bonté a » voulu choisir mon infirmité » pour faire paroître sa puissance & bénéficence ». Les ouvrages de du Vair forment un gros volume in-fol., Paris, 1641. On y trouve des Harangues, des Traductions qui sont moins empreintes que les autres productions de son tems, du mauvais goût qui régnoit alors, mais qui n'en sont pas tout-à-fait exemptes. On reconnoît par-tout le magistrat, le chrétien & l'honnête-homme. — Il ne faut pas le confondre avec Léonard Vair, docteur en théologie, chanoine régulier de l'ordre de S. Augustin, & prieur de Ste.-Sophie de Benevent, dont nous avons un traité *de Fascino*, plein de recherches, de vues judicieuses & solides. Tiers, dans son *Traité des Superstitions*, le cite souvent, & en fait un éloge mérité.

VAIRAC, *voyez* Vayrac.

VAISSETTE, (Dom Joseph) né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque tems la charge de procureur du roi du pays Albigeois. Dégoûté du monde, il se fit Bénédictin de la congrégation de S. Maur, dans le prieuré de Daurade à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeller à Paris en 1713 par ses supérieurs, qui le chargerent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'Histoire de Languedoc. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1730, in-fol. « Peu d'histoires » générales, dit l'abbé des » Fontaines, sont mieux écrites en notre langue: l'érudition y est profonde & » agréable ». On a ajouté, à la fin, des notes très-savantes sur différens points de l'histoire de Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matieres curieuses. Dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, & dont il publia les 4 autres volumes. Ce savant mourut à St.-Germain-des-Prés en 1756, regretté par ses confreres & par le public. Ses autres ouvrages sont: I. Un *Abrégé* de son *Histoire de Languedoc*, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province; mais les Languedociens le trouvent trop

sec, & le regardent comme une table des matieres. II. Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4°, & en 12 vol. in-12. Quoiqu'il y ait bien des fautes, comme dans toutes les *Géographies*, les hommes instruits ne laissent pas de la consulter. L'auteur a puisé, autant qu'il a pu, dans des sources pures. C'est ainsi que pour parler pertinemment des célebres missions du Paraguay, il a consulté don Antonio-Ulloa, ancien commandant du Pérou, d'après les rapports duquel il a tracé l'intéressant tableau que l'on voit de ces missions dans le dernier tome de sa *Géographie*; tableau qui, en fixant les regrets des gens de bien, des vrais philosophes, dévouera à l'exécration publique ceux qui ont coopéré à la destruction d'un tel établissement. Voyez GUARANIS, PARAGUAY, VILLA-RICCA, dans le *Dict. Géog.*

VALAFRIDE, *voyez* WALAFRIDE.

VALART, (Joseph) prêtre, né au hameau de Sortel, dans le dioceſe d'Amiens, & mort dans la capitale de la Picardie en 1786, s'est fait un nom parmi les grammairiens latins. Il entra en lice avec plusieurs littérateurs distingués, sur différentes questions relatives à cet ancien, riche, énergique & magnifique idiôme, & donna à connoître qu'il le possédoit à fond. Le P. Desbillons ayant publié ses *Fables*, M. Valart fit des remarques critiques, dont quelques-unes se trouverent justes; le savant & modeste fabuliste en profita. On a de lui un *Rudiment*, une *Prosodie*, les *Paraboles de l'Evangile* mises en un latin à portée des commençans, avec la traduction interlinéaire, une *Géographie*, une *Grammaire Françoise*, une *Traduction* de Cornelius-Nepos. Mais ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est une édition latine de l'*Imitation de J. C.*; non pas parce qu'elle eut du succès, mais parce qu'elle arma contre lui les savans & les vrais amis de ce petit livre précieux, indignés de le voir mutilé & défiguré de mille manieres, sous prétexte de le mettre en bon latin, ou pour faire disparoître les germanicismes, qui réfutoient la prétention des Gerséniſtes, dont M. Valart s'étoit fait le champion; de maniere que, selon l'expression d'un critique ingénieux & sensible, il avoit fait de ce livre inestimable un *nouveau Deiphobe*:

*Atque hic Priamidem laniatum corpore toto*
*Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,*
*Ora manusque ambas, populataque tempora raptis*
*Auribus, & truncas inhonesto vulnere nares.....*
*Quis tàm crudeles optavit sumere pœnas?*
*Cui tantùm de te licuit?*
Æneid. VI. 494.

En 1764, il donna une seconde édition de cet ouvrage si étrangement défiguré; & en 1766, une traduction françoise. Dans cette traduction, l'auteur a rendu comme il a pu les mots latins qui détruisoient le *Gersénisme*; mais voyant que cela n'alloit pas, il a pris le parti de les retrancher dans le texte latin, comme on le voit dans l'édition donnée en 1773, où le

le mot *exteriùs* (liv. 1, ch. 1, nº. 3) est omis, quoique dans la traduction de 1766 il soit rendu par les mots *par cœur*. Tout cela a paru répandre quelque nuage sur la franchise & la bonne foi de M. Valart : mais il est raisonnable de ne pas juger trop séverement un homme qui, profondément engagé dans une mauvaise cause, n'a pas exactement la force d'ame nécessaire pour donner un désaveu formel, & rejeter les petits moyens qui semblent pouvoir l'en dispenser. Voyez KEMPIS, NAUDÉ, GERSEN, AMORT, QUATREMAIRE, ROSWEIDE, & le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1788, pag. 104.

VALCKE, (Pierre-François) curé de Rumbecke & doyen rural de Roulers, au diocese de Bruges, est mort le 23 janvier 1787, à l'âge de 79 ans, après avoir donné dans le cours d'une longue vie, le plus éclatant spectacle de toutes les vertus pastorales, & multiplié non-seulement parmi ses ouailles, mais par-tout où il a pu avoir accès, les fruits d'un zele actif, éclairé, charitable. Ses *Sermons* distingués par une éloquence simple, touchante & pleine d'onction, ont été imprimés sous les auspices de M. Brenart, évêque actuel de Bruges; ses *Exhortations* annuelles aux curés, lors de la distribution des saintes Huiles, ont paru à Bruges en 1785. On a encore de lui la *Traduction* en langue flamande de plusieurs ouvrages de piété.

VALDO, (Pierre) hérésiarque, né au bourg de Vaud en Dauphiné, d'où il prit son nom, commença à dogmatiser à Lyon vers 1180. Ses disciples furent appellés *Vaudois*, du nom du pays de leur maître; ou *Gueux de Lyon*, de la ville où cette secte prit naissance; ou *Sabatès*, à cause de leur chaussure singuliere. La mort d'un ami de Valdo, qui expira subitement en sa présence, le frappa tellement, qu'il distribua aussi-tôt aux pauvres une grande somme d'argent. Cette générosité en attira une prodigieuse quantité à sa suite. Leur bienfaiteur voulut bientôt devenir leur maître. Comme il étoit un peu lettré, il leur expliquoit le Nouveau-Testament en langue vulgaire. Les ecclésiastiques ayant blâmé sa témérité, il se déchaîna contre eux & contre leur autorité, en leur égalant les laïcs. Il y a des auteurs qui prétendent que Valdo ne poussa pas plus loin ses erreurs; mais que ses disciples s'étant répandus en Dauphiné, en Languedoc, en Catalogne, &c., & s'étant mêlés avec les Arnaldistes & les Albigeois, adopterent plusieurs erreurs de ceux-ci. Beaucoup de Protestans, & Voltaire dans son *Histoire générale*, ont voulu confondre les Albigeois & les Vaudois; mais Bossuet (*Hist. des Var. liv. IX*) & Limborch protestant (*Hist. de l'Inquisition*) ont donné des preuves incontestables de la distinction qu'il faut faire entre les Albigeois & les Vaudois.

VALENÇAI, *voyez* ESTAMPES.

VALENCE, *voyez* PARÈS & THOMAS.

VALENS, évêque de Murse, & URSACE, évêque de Singidon, disciples d'Arius, se déclarerent ouvertement contre

S. Athanase, & furent dépoſés & excommuniés au concile de Sardique en 347. Ils s'efforcerent enſuite de répandre les erreurs de leur maître en Occident: mais voyant que l'empereur Conſtant I protégeoit S. Athanaſe, & regardant le parti des Ariens comme ruiné, ils abjurerent l'Arianiſme par politique au concile de Milan. Le concile les adreſſa au Saint-Siege, & lui en réſerva le jugement; Urſace & Valens ſignerent une rétractation en 349, & écrivirent enſuite à S. Athanaſe d'une maniere très-honorable à ce ſaint défenſeur de la foi: mais ils ne tarderent pas à retourner à leurs erreurs; ſe trouverent aux conciles de Sirmium, à celui de Rimini, & à l'aſſemblée de Nice en 359; & jouerent par-tout les rôles de fourbes par leurs expreſſions captieuſes. Ils furent les principaux auteurs de la ſurpriſe faite aux évêques catholiques à Rimini. Valens contribua beaucoup à mettre en crédit les Ariens auprès de l'empereur Conſtance, qui le chargea de ſes ordres pour perſécuter les Catholiques; commiſſion dont il ne s'acquitta que trop bien. Valens & Urſace furent encore condamnés au concile de Rome en 369.

VALENS, (*Flavius*) empereur, étoit fils puîné de Gratien ſurnommé *le Cordier* (voy. GRATIEN). Il naquit près de Cibale en Pannonie, vers l'an 328, & fut aſſocié à l'empire l'an 364 par ſon frere Valentinien I, qui lui donna le gouvernement de l'Orient en 365. Les deux empereurs ſignalerent le commencement de leur regne par pluſieurs loix en faveur du Chriſtianiſme; mais Valens ne tarda pas à ſe laiſſer ſurprendre par les Ariens, & à ſe déclarer hautement leur protecteur. Effrayé par la révolte de Procope, il voulut d'abord quitter la pourpre; mais il reprit courage, défit ſon ennemi dans une campagne de Phrygie en 366, & lui fit couper la tête. Après avoir pacifié l'empire, il ſe fit conférer le baptême par Eudoxe de Conſtantinople, Arien qui l'obligea par ſerment de ſoutenir ſes erreurs. Il obtint facilement ce ſerment d'un empereur qui avoit déjà perſécuté les orthodoxes; ſa haine contre eux fut renforcée par Albia Dominica ſa femme. Il publia un édit pour exiler les prélats catholiques; édit qui fut exécuté avec la derniere rigueur. Mais l'orgueil du tyran ne tint pas contre la fermeté de S. Baſile. Il fut obligé de reſpecter ce grand homme, effrayé par un prodige, & de déchirer le décret d'exil donné contre lui. On ſait la réponſe que le ſaint évêque fit au préfet Modeſte (*voyez* BASILE). Il ne ſe montra pas autrement envers l'empereur. « Valens, dit S. Grégoire de Naziance, ne pouvant ſe réſoudre à accepter » véritablement la communion » de S. Baſile, par la honte de » changer de parti, ne laiſſa » pas de l'accepter extérieurement, en venant dans l'égliſe. » Il y entra donc le jour de » l'Epiphanie, environné de » tous ſes gardes, & ſe mêla » pour la forme au peuple ca- » tholique. Quand il entendit » le chant des Pſaumes, qu'il » vit ce peuple immenſe, &

» l'ordre qui régnoit dans le » ſanctuaire, les miniſtres ſa- » crés, plus ſemblables à des » anges qu'à des hommes, S. » Baſile devant l'autel, le » corps immobile, le regard » fixe, l'eſprit uni à Dieu, » comme s'il ne fût rien arrivé » d'extraordinaire, ceux qui » l'environnoient, remplis de » crainte & de reſpect; quand » Valens, dis-je, vit tout cela, » la tête lui tourna & ſa vue » s'obſcurcit. On ne s'en ap- » perçut pas d'abord : mais » quand il fallut apporter à la » ſainte table ſon offrande, » qu'il avoit faite de ſa main, » voyant que perſonne ne la » recevoit ſuivant la coutume, » parce qu'on ne ſavoit ſi S. » Baſile voudroit l'accepter : » il chancela de telle ſorte, » que ſi un des miniſtres de » l'autel ne lui eût tendu la » main pour le ſoutenir, il ſe- » roit tombé honteuſement ». Sa cruelle impiété ſe ſoutint mieux ailleurs. Il alla à Antioche, où il exila Melece; à Edeſſe, & ailleurs, où il perſécuta cruellement les orthodoxes, ſur-tout les moines. Il fit la guerre aux Goths, parce qu'ils avoient donné du ſecours à Procope. Cette guerre eut le plus heureux ſuccès. Les barbares, effrayés des victoires de Valens, forcerent Athalaric leur roi à demander la paix. Valens voulut bien la leur accorder en 370; mais il en preſcrivit les conditions. Il fut défendu aux Goths de paſſer le Danube, & de mettre le pied ſur les terres des Romains, à moins que ce ne fût pour le commerce. Ils n'eurent plus la liberté, comme auparavant, de trafiquer indifféremment dans tous les lieux ſoumis à l'obéiſſance de l'empereur. Ses ſuccès lui ayant inſpiré de l'orgueil, & augmenté ſa cruauté & ſa confiance dans la doctrine arienne, il fut puni par ces mêmes barbares auxquels il avoit fait la loi. La guerre recommença avec plus de fureur que jamais. Lupicin, général de l'armée Romaine, ayant été battu, Valens marcha en perſonne contre les ennemis. On engagea une bataille près d'Andrinople en 378, & il eut le malheur de la perdre. La nuit le ſurprit avant qu'il ſe fût décidé ſur le parti qu'il avoit à prendre; & les ſoldats, qui s'étoient rangés autour de lui, l'enlevent & le portent dans une maiſon où les Goths mirent le feu, & où il fut brûlé vif, à l'âge de 50 ans, après en avoir régné 15. Valens fut un prince timide, cruel & avare. Incapable de juger du mérite, il n'élevoit aux grands emplois que ceux qui applaudiſſoient à ſes foibleſſes. Il fit mourir tous ceux dont le nom commençoit par *Théod*, parce qu'un magicien lui avoit dit que ſon ſceptre tomberoit entre les mains d'un homme dont le nom commenceroit ainſi; & le comte Théodoſe, pere de Théodoſe le Grand, ſe trouva malheureuſement de ce nombre. Protecteur de l'Arianiſme, il fit autant de mal aux fideles que les plus ardens perſécuteurs de l'Égliſe.

VALENS, (*Valerius*) étoit proconſul d'Achaïe, lorſqu'une partie de l'Orient ſe ſouleva contre Gallien & reconnut Macrien. Le nouvel empereur, craignant que Valens n'armât contre lui, envoya une petite

armée commandée par Pison pour le surprendre & lui ôter la vie. Valens se voyant poursuivi, se fit reconnoître empereur dans la Macédoine, & se défit de Pison. Mais il fut tué peu de jours après par ses soldats, en juin 261, après 6 semaines de regne.

VALENS, (Pierre) dont le vrai nom est *Sterck*, né à Groningue vers 1570 (& non en 1561, comme l'ont dit Nicéron & Goujet) s'appliqua avec succès à la poésie, à l'éloquence, & à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talens lui méritèrent une place de professeur au college-royal. Il mourut en 1641. On a imprimé ses *Harangues* qui le font regarder avec raison comme un des hommes les plus éloquens de son tems; & ses *Poésies* latines, in-8o & in-4o, qui offrent des vers heureux, mais peu de cette imagination qui constitue le vrai poëte.

VALENTIA, (Grégoire) Jésuite, né à Médina-del-Campo, dans la vieille Castille, professa la théologie dans l'université d'Ingolstadt, à Dillingen & à Rome. Il assista aux congrégations *de Auxiliis*, disputa vivement contre Lémos, & mourut près de Naples dans un château de Tibere Caraffa, le 26 mars 1603, à 60 ans. On a de lui des *Commentaires* sur la *Somme* de S. Thomas, en 4 vol. in-fol. & plusieurs traités théologiques & polémiques. Ses Ouvrages ont été recueillis en 5 gros vol. in-fol.

VALENTIN, Romain, pape après Eugene II, mourut le 21 septembre 827, le 40e. jour après son élection.

VALENTIN, fameux hérésiarque du 2e. siecle, étoit Egyptien & sectateur de la philosophie de Platon. Il se distingua d'abord par son savoir & par son éloquence; mais indigné de ce qu'on lui avoit refusé l'épiscopat, il se sépara de l'Eglise, & enfanta mille erreurs. Il les sema à Rome sous le pontificat du pape Hygin, & continua de dogmatiser jusqu'à celui d'Anicet, depuis l'an 140 jusqu'à 160. Il avoit imaginé une généalogie d'Æons; dont il composoit la divinité qu'il appelloit *Plérome* ou *Plénitude*, au-dessous de laquelle étoit le fabricateur de ce monde, & les anges auxquels il en attribuoit le gouvernement. Ces Æons étoient mâles & femelles, & il les partageoit en différentes classes. Valentin eut beaucoup de disciples, qui répandirent sa doctrine, & formerent des sectes qui étoient fort nombreuses, & sur-tout dans les Gaules du tems de S. Irenée, qui nous a donné le plus de lumieres sur ces hérétiques.

VALENTIN, (Basile): c'est sous ce masque que se cacha un habile chymiste du 16e. siecle, que quelques-uns ont présumé être un Bénédictin d'Erford, mais dont on ignore le vrai nom. Ses ouvrages, écrits en allemand, ont été imprimés à Hambourg en 1677, 1717, & 1740, in-8o. La plupart sont traduits en latin & en françois. Parmi les latins, le plus connu est, *Currus triumphalis Antimonii*, Amsterdam, 1671, in-12. On cite parmi les françois: I. L'*Azoth des Philosophes*, avec les 12 *Clefs de Philosophie*, Paris, 1660, in-8o, &

la figure de ces 12 Clefs. II. *Révélation des Myſteres des Teintures eſſentielles des ſept Métaux*, & de leurs *Vertus Médicinales*, Paris, 1646, in-4°. III. *Teſtament de Baſile Valentin*, Londres, 1671, in-8°.

VALENTIN, peintre, né à Colomiers en Brie, l'an 1600, mort aux environs de Rome en 1632, entra fort jeune dans l'école de Vouet, & peu de tems après ſe rendit en Italie. Les tableaux de Caravage le frapperent, & il l'imita. Il s'attacha ſur-tout à repréſenter des Concerts, des Joueurs, des Soldats & des Bohémiens ou Singares. On voit auſſi de ce maître des tableaux d'hiſtoire & de dévotion; mais ils ſont en petit nombre, & pour l'ordinaire, inférieurs à ſes autres ouvrages. Le Valentin trouva un protecteur dans le cardinal Barberin. C'eſt à ſa recommandation qu'il peignit, pour l'égliſe de S. Pierre à Rome, le martyre des ſaints Proceſſe & Martinien, morceau très-eſtimé.

VALENTIN, (Michel-Bernard) profeſſeur en médecine à Gieſſen, où il naquit le 26 novembre 1657, cultiva la botanique avec beaucoup de ſuccès, & mourut le 13 mars 1729. On a de lui: I. *Hiſtoria Simplicium reformata*, Francfort, 1716, in-fol. 16 pl.; 1723, in-fol. 23 pl. II. *Amphitheatrum Zootomicum*, Francfort, 1720, in-fol. fig. Cet ouvrage avoit paru en allemand à Francfort, 1704-1714, 3 vol. in-folio; il a été traduit en latin par Jean-Conrad Becker. Aux éditions latines on a joint un abrégé de la *Vie* de Valentin, en vers, qu'il avoit compoſé lui-même. III. *Medicina nova-antiqua*, Francfort, 1713, in-4°. C'eſt un cours de médecine. IV. *Cynoſura materiæ medicæ*, Straſbourg, 1726, 3 vol. in-4°. V. *Viridarium reformatum*, Francfort, 1720, in-fol. avec de belles fig. VI. *Corpus juris medico-legale*, Francfort, 1722, in-fol. VII. *Phyſiologiæ biblicæ capita ſelecta*, Gieſſen, 1711, in-4°.

VALENTINIEN, *1er.* empereur d'Occident, fils aîné de Gratien, ſurnommé *le Cordier*, de Cibale en Pannonie, s'éleva, par ſa valeur & par ſon mérite, ſur le trône impérial. Il fut proclamé empereur à Nicée, après la mort de Jovien, le 26 février 364. Il aſſocia Valens ſon frere à l'empire, lui donna l'Orient, & garda pour lui l'Occident, où il ſe rendit redoutable par ſon courage. Il repouſſa les Germains qui ravageoient les Gaules, pacifia l'Afrique révoltée, dompta les Saxons qui s'étoient avancés juſques ſur le bord du Rhin, & bâtit un grand nombre de forts en différens endroits de ce fleuve & du Danube. Les Quades ayant pris les armes en 374, il paſſa dans leur pays pour les châtier. Il met tout à feu & à ſang, raſe les campagnes, brûle les villages, renverſe les villes, laiſſe par-tout des traces de ſa fureur. Il repaſſe le Danube, & va ſe repoſer à Bregetion, petit château de la Pannonie. Là les Quades lui envoient des ambaſſadeurs pour implorer ſa clémence. Ces envoyés étoient des hommes groſſiers, pauvres & mal vêtus. Valentinien,

croyant qu'on les lui avoit envoyés pour l'insulter, entra en fureur, & leur parla avec tant d'emportement, qu'il se cassa une veine. Il expira peu de tems après, le 17 novembre 375. Il étoit alors âgé de 55 ans, & en avoit régné 12, moins quelques mois. Valentinien montra dans sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse & de la grandeur. Il fit toujours paroître un grand zele pour la Religion catholique, & l'avoit confessée généreusement sous Julien au péril de sa fortune & de sa vie. Mais Justine, sa seconde femme qui étoit arienne, réussissoit souvent à éluder ses bonnes intentions, & fit autant de tort à sa réputation que son caractere vif & emporté. *Ad animum illius immitem ac superbum*, dit Sulpice-Sévere, *uxor accesserat ariana*, &c. Mais le même historien rapporte de lui des traits de sagesse & de bonté, qui font voir que dans le fond ce n'étoit pas un mauvais prince. C'est une calomnie de dire que cet empereur eut deux femmes à la fois, *Sévera* & *Justine*. Socrate qui vivoit un siecle après Valentinien, a inventé ce conte, destitué de tout fondement, comme l'a prouvé Baronius (*ad annum 370, n. 125*). Il laissa de Sévera sa premiere femme, Gratien qui lui succéda, & de Justine, Valentinien II.

VALENTINIEN II, fils du précédent, né en 371, fut salué empereur à Cinque en Pannonie, le 22 novembre 375. Il succéda à Gratien, son frere, en 383, & fut dépouillé de ses états en 387 par le tyran Maxime. Il eut recours à Théodose: qui défit Maxime, lui fit couper la tête en 388, rétablit Valentinien, & entra triomphant dans Rome avec lui. Le jeune empereur, formé par les avis, les instructions & l'exemple de Théodose, quitta de bonne heure les impressions que sa mere Justine lui avoit données contre la foi catholique. On le soupçonna de quelques déréglemens ordinaires à la jeunesse : aussi-tôt qu'il le fut, il se priva de tout ce qui pouvoit donner occasion à ces faux bruits. On trouvoit qu'il se plaisoit trop aux jeux du cirque; pour s'en corriger, il retrancha ceux mêmes qui se donnoient le jour de la naissance des empereurs. Ayant su que quelques-uns le blâmoient d'aimer trop les combats des bêtes, il fit tuer dans le même jour toutes celles qui étoient destinées à cet usage. Ce ne furent pas les seules actions qui firent éclater sa vertu. Les chefs d'une famille distinguée, ayant été accusés d'une conspiration, il en examina lui-même les preuves; & sa clémence lui en ayant dissimulé la force, il fit élargir les coupables, méprisant ces défiances & ces soupçons, *qui ne tourmentent*, disoit-il, *que les tyrans*. Plus occupé du bien de ses sujets que du sien propre, il modéra extrêmement les impôts; & comme ses officiers vouloient qu'il les augmentât, afin d'en profiter eux-mêmes, il leur répondit : « Quelle apparence y-a-t-il que j'impose de » nouvelles charges à ceux qui » ont bien de la peine à payer » les anciennes » ? Il faisoit jouir l'empire de la paix, de la

justice & de l'abondance; lorsqu'Arbogaste, Gaulois d'origine, à qui il avoit confié le commandement de ses armées, se révolta, & le fit étrangler à Vienne en Dauphiné, le samedi 15 mai 392, âgé seulement de 20 ans, après un regne de neuf. Il n'étoit encore que cathécumene, & n'avoit pas reçu le baptême; mais S. Ambroise, dans le bel Eloge qu'il fait de ce prince, ne doute pas que le desir qu'il en eut dans ses derniers momens, la vivacité de sa foi & de sa charité, ne lui aient obtenu les effets de ce sacrement. Théodose le Grand lui succéda, & vengea sa mort.

VALENTINIEN III, (*Flavius Placinus Valentinianus*) empereur d'Occident, fils du général Constance & de Placidie, fille de Théodose le Grand, naquit à Rome en 419, & fut honoré du titre de César à Thessalonique; mais il ne fut reconnu empereur que le 23 octobre 425, à Rome, après la défaite entiere de Jean, qui s'étoit emparé de l'empire. Ce fut d'abord Placidie qui eut toute l'autorité; & la sagesse de cette princesse ne put prévenir la perte de l'Afrique, que le comte Boniface livra en 428 aux Vandales, qui y fonderent un état très-puissant. Le général Aëtius conserva par sa valeur les autres provinces. Les Bourguignons, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns furent battus en diverses rencontres, & forcés à demander la paix; il n'y eut que les Sueves de la Galice qui ne purent être domptés. Valentinien reconnut mal de si grandes obligations. Indigné de ce qu'Aëtius avoit laissé échapper les Huns après les avoir défaits, il tua ce général de sa propre main; mais il périt bientôt après lui. Ayant violé la femme de Pétrone Maxime, ce mari outragé le fit tuer au milieu de Rome en 455. Il avoit alors 36 ans, & il fut le dernier de la race de Théodose. Valentinien étoit un prince stupide, qui sacrifioit sa gloire & ses intérêts à ses passions, & ses passions l'emportoient toujours de crime en crime.

VALENTINOIS, (*voyez* BORGIA, duc de) & POITIERS, ducheſſe de)

VALERE, (S.) second évêque de Treves. S. Jerôme en fait mention dans son Martyrologe. Dans le IIe. siecle, son corps qui avoit été jusques-là déposé dans l'église de S. Mathias à Treves, auprès de celui de S. Eucher ou Euchaire son prédécesseur, fut transféré à Goslar à la réquisition de l'empereur Henri III, & du consentement de l'archevêque Everard. Les monumens qui contiennent les particularités de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous.

VALERE-MAXIME, (*Valerius-Maximus*) historien latin, sortoit de la famille des Valeres & de celle des Fabiens. Son goût pour la littérature ne lui ôta point celui des armes; il suivit Sexte Pompée à la guerre. A son retour, il composa un Recueil des actions & des paroles remarquables des Romains & des autres hommes illustres. Son travail est en IX livres, il le dédia à Tibere. Plusieurs croient que l'ouvrage que nous avons, n'est qu'un abrégé du sien, composé par

Nepotien d'Afrique. Son discernement est souvent en défaut; son goût pour les choses étranges & extraordinaires, l'empêche de les apprécier avec la justesse que l'histoire exige. La meilleure édition de cet auteur est celle de Leyde, 1670, in-8o, *cum notis Variorum;* & 1726, in-4o. On estime aussi celle de Paris, 1679, in-4o, à l'usage du dauphin. Nous en avons une Traduction françoise, en 2 vol. in-12.

VALERE, (Cyprien de) né en Espagne en 1531, passa presque toute sa vie en Angleterre, où il professa les nouvelles erreurs. Nous avons de lui une *Version* espagnole de toute la *Bible*, que l'on peut regarder comme une seconde édition de la Version de Cassiodore Reyna, Amsterdam, 1602, in-fol. *Voyez* REYNA.

VALERE, (Luc) enseigna à la fin du 16e. siecle, la géométrie dans le college de Rome avec tant de réputation, qu'il fut nommé l'*Archimede* de son tems par le célebre Galilée. On le connoît à peine aujourd'hui, quoiqu'il ait publié deux ouvrages assez bons, l'un *De Centro gravitatis solidorum*, in-4o, 1604; & un autre *De Quadratura Parabolæ per simplex falsum.*

VALERIEN, (*Publius-Licinius Valerianus*) empereur Romain, proclamé l'an 253 de Jesus-Christ, associa à l'empire son fils Gallien, avec lequel il régna 7 ans. Dans les premieres années de son gouvernement, il témoigna quelqu'affection pour les Chrétiens; mais Macrien, un de ses généraux, changea ses dispositions, & il s'alluma une persécution violente dans tout l'empire. Valerien, obligé de résister aux Goths & aux Scythes, se relâcha un peu de sa fureur. Une autre guerre l'occupa bientôt: il fallut qu'il tournât ses forces contre Sapor, roi de Perse, qui faisoit des progrès prodigieux en Syrie, en Cillicie & en Cappadoce. Les deux armées se rencontrerent en Mésopotamie, & Valerien fut fait prisonnier en 260. Le roi Sapor le mena en Perse, où il le traita avec indignité, jusqu'à le faire servir de marche-pied lorsqu'il montoit à cheval. Il mourut en captivité l'an 263, âgé de 71 ans, après en avoir régné 7. Sapor, au rapport d'Agathias, le fit écorcher tout vif, & jeter du sel dans sa chair sanglante. Après qu'il fut mort, il fit corroyer sa peau, la fit teindre en rouge, & la mit dans un temple, pour être un monument éternel de la honte des Romains. — Il ne faut pas confondre VALERIEN le vieux, avec VALERIEN le jeune, son petit-fils, sur lequel on peut voir l'article de GALLIEN (*Publius Licinius Gallienus*), fils de l'empereur Valerien le vieux & son successeur.

VALERIEN, évêque de Cemele, dont l'évêché a été transféré à Nice; assista au concile de Riez l'an 439, & à celui d'Arles en 455. Il nous reste de lui *xx Homélies*, avec une Epître adressée aux moines, Paris, 1612, in-8o. Il avoit autant de savoir que de piété.

VALERIO, *ou plutôt* VALERIO, (Augustin) né à Venise en 1531, d'une des meilleures familles de cette ville,

devint docteur en théologie & en droit canon, & fut fait professeur de morale dans sa patrie en 1558. Désabusé des vains plaisirs du monde, il prit l'habit ecclésiastique, & fut nommé évêque de Vérone en 1565, sur la démission du cardinal Bernard Navagero, son oncle. Son zele apostolique, sa vigilance active & ses connoissances le lierent d'une étroite amitié avec S. Charles Borromée. Grégoire XIII l'appella à Rome, où il le mit à la tête de plusieurs congrégations, après l'avoir honoré de la pourpre romaine en 1583. Valerio mourut saintement dans cette ville en 1606, à 75 ans. Ses ouvrages les plus estimés sont: I. *La Rhétorique du Prédicateur*, composée par l'avis & sur le plan de S. Charles Borromée. Cet ouvrage solide & instructif renferme des réflexions judicieuses sur l'art d'exciter les passions des auditeurs, sur celui d'orner ou de fortifier la diction, sur les défauts dans lesquels les orateurs chrétiens peuvent tomber; il est en latin. L'abbé Dinouart en a donné une traduction en françois, Paris, 1750, in-12. II. *De recta philosophandi ratione.* III. *De Acolythorum disciplina.* IV. *De optima Episcopi & Cardinalis forma.* V. *Vita Bernardi Navagerii, Cardinalis.* C'étoit son oncle. VI. *De cautione adhibenda in edendis libris*, 1719, in-4°. On trouve dans ce dernier livre le catalogue de tous les autres ouvrages d'Augustin Valerio, tant imprimés que manuscrits.

VALERIO VINCENTINI, dont le vrai nom est *Valerio le Belli*, graveur sur pierres fines, natif de Vicence, mourut en 1546. C'est un des graveurs modernes qui a le plus approché des anciens qui se sont distingués dans ce genre. L'on a de lui une grande quantité de pierres précieuses embellies par son travail. Il s'est aussi exercé sur les cristaux, & il a gravé beaucoup de poinçons pour les médailles. Clément VII, qui l'estimoit, l'occupa long-tems: entr'autres ouvrages, il grava pour ce pape, un beau coffre de cristal de roche, dont le pontife fit présent à François I.

VALERIUS-PUBLICOLA, (*Publius*) fut un des fondateurs de la république Romaine. Il triompha avec Brutus de Tarquin & des Toscans, l'an 507 avant J. C. Il fut 4 fois consul, & mourut si pauvre, qu'il fallut faire une quête pour fournir aux frais de ses funérailles.

VALERIUS-SORANUS, poëte latin du tems de Jules-César, l'an 50 avant J. C., fut mis à mort pour avoir tenu des propos tendant à l'athéisme: car cette funeste erreur étoit frappée chez les Païens du glaive de la loi; comme l'on voit par l'histoire de Socrate & beaucoup d'autres. Varron cite de lui deux vers sur la nature de Dieu, qui semblent prouver qu'il ne connoissoit pas d'autre dieu que le monde ou l'assemblage de tous les êtres de cet univers, le dieu de Spinosa en un mot:

*Jupiter omnipotens, Regum*
*Rex ipse, Deusque,*
*Progenitor genitrixque Deûm,*
*Deus unus & omnis.*

VALERIUS-FLACCUS, (*C. Val. Fl. Setinus Balbus*)

poëte latin, sous le regne de Vespasien, est auteur d'un *Poëme* héroïque *du Voyage des Argonautes*, divisé en VIII livres, trouvé en 1413 dans la bibliotheque de St.-Gal, & imprimé à Bologne en 1474, in-fol. & à Leyde, 1724, in-4°. Une mort prématurée empêcha l'auteur de l'achever. Son style est froid & languissant, & les regles de l'art y sont très-souvent violées.

VALERIUS, (*Cornelius*) né à Oudewater (& non à Utrecht, comme le prétendent Gaspar Burman & les continuateurs de Moreri) en 1512, professa les belles-lettres dans sa patrie & à Louvain, où il mourut l'an 1578, à 66 ans. Il forma d'excellens disciples. On a de lui une *Rhétorique*, in-4°; une *Grammaire*, in-4°; une *Philosophie*, in-fol. écrites avec clarté & méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALESIO, (François) médecin de Philippe II roi d'Espagne, obtint cette place pour avoir conseillé à ce prince de mettre ses pieds dans un bassin d'eau tiede, afin d'être soulagé de la goutte : remede simple, qui eut un heureux succès. On a de lui : I. Un Traité *De Methodo medendi*, Louvain, 1647, in-8°, qui passe pour excellent. II. *Controversiarum Medicarum & Philosophicarum libri decem*, Lyon, 1625, in-4°. Il y fait voir la préférence que doit avoir l'école grecque sur celle des Arabes. III. *De sacra philosophia, sive de iis quæ scripta sunt Physicè in libris sacris*, Francfort, 1680, in-8°. IV. Des *Commentaires* sur *Hippocrate* & *Galien*, in-fol. &c.

VALETTE-PARISOT, (Jean de la) d'une illustre maison de Provence, grand-maître de Malte, après Claude de la Sangle, en 1557, donna tellement la chasse aux Turcs, qu'en moins de cinq ans il leur prit plus de 50 vaisseaux. Soliman II, irrité de ces succès, entreprit de se rendre maître de Malte, & y envoya une armée de plus de 80,000 hommes, qui en formerent le siege au mois de mai 1565. La Valette leur résista pendant 4 mois avec tant de courage, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir perdu plus de 20,000 hommes. Il fut tiré pendant le siege 70,000 coups de canon sur Malte, aussi fut-elle entiérement ruinée; mais le grand-maître répara tout. On bâtit une cité nouvelle, qui fut nommée la *Cité Valette*. Il y eut tous les jours 8000 ouvriers employés, jusqu'en 1568 qu'il mourut, avec autant de piété, qu'il avoit fait éclater de courage & de prudence pendant sa vie. Pie V avoit voulut l'honorer de la pourpre; mais il l'avoit refusée, regardant cette dignité comme incompatible avec la profession des armes.

VALETTE, (Jean-Louis de Nogaret de la) duc d'Epernon, naquit en 1554, d'une maison dont l'origine n'étoit pas fort ancienne. Busbec le fait petit-fils d'un notaire; mais l'abbé le Gendre dit qu'il descendoit d'un capitoul de Toulouse. Il commença à porter les armes au siege de la Rochelle en 1573, & s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de tems après. La guerre s'étant allumée entre les Hu-

guenots & les Catholiques; il se distingua sous le duc d'Alençon aux prises de la Charité, d'Issoire & de Brouage. Henri III, dont il fut le favori, accumula sur sa tête une multitude de dignités. Après la mort de ce prince il se déclara contre, puis pour Henri IV, qui l'envoya en Provence, avec le titre de gouverneur. D'Epernon soumit bientôt toutes les villes de sa province; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, qu'on attenta à sa vie. Henri IV l'employa dans le Languedoc & dans le Béarn. Il soumit les villes de St.-Jean d'Angeli, de Lunel & de Montpellier. Pendant les querelles qui arriverent à la cour après la mort funeste de Henri IV, il favorisa le parti de la reine Marie de Médicis, à laquelle il avoit fait donner la régence. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois où elle étoit reléguée, & la mena dans ses terres près d'Angoulême, comme un souverain qui donneroit du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le duc d'Epernon fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bourdeaux, remplit sa vieillesse d'amertume (*voyez* ESCOUBLEAU Henri) Il eut ordre de se retirer à Loches, où il mourut en 1642, à 88 ans. Il étoit gouverneur de la Guienne, & retiroit de cette province plus d'un million de revenu. Tout chez lui étoit splendeur & faste. Sa vanité étoit sans bornes, ainsi que son ambition; mais ses talens étoient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étoient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte.

VALETTE, (Louis de Nogaret de la) fils du précédent naquit avec une forte inclination pour les armes; mais ses parens le destinerent à l'église, & lui obtinrent l'abbaye de S. Victor de Marseille & l'archevêché de Toulouse. Paul V l'honora de la pourpre en 1621, sans que cette dignité pût lui faire perdre ses inclinations guerrieres. Il contribua à l'enlevement de la reine Marie de Médicis, du château de Blois; mais il abandonna ensuite son parti, pour se livrer entiérement au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui donna les premiers emplois de la guerre, le pourvut du gouvernement d'Anjou, de celui de Metz; & l'envoya commander en Allemagne avec le duc de Weimar contre la confédération catholique, puis en Franche-Comté contre le général Galas, ensuite en Picardie & en Italie, où il mourut à Rivoli, près de Turin, en 1639, à l'âge de 47 ans. Ainsi on vit un archevêque, un prince de l'Eglise Romaine, mourir les armes à la main, & cela pour faire triompher le Luthéranisme en Allemagne. En vain le pape Urbain VIII l'avoit menacé de le dépouiller du cardinalat, s'il ne quittoit ce métier de sang; il fut insensible à tout. Ses vices dominans étoient la fierté, la cupidité, la prodigalité, la lubricité. Jacques Talon, son secrétaire, a écrit des *Mémoires*

sur la vie de ce cardinal, imprimés à Paris, 1772, 2 vol. in-12, sur le manuscrit original trouvé au château de Beaupuy, en Guienne.

VALETTE, *voyez* THOMAS François.

VALGULIO, (Charles) natif de Bresse en Italie, publia en 1507 dans cette ville, une traduction latine qu'il avoit faite du *Traité de la Musique* de Plutarque, petit in-4°. Il a traduit encore en la même langue l'ouvrage de Plutarque, des *Opinions des Philosophes*, recueillies avec d'autres morceaux du même auteur grec, & imprimées à Paris en 1514.

VALIDÉ, (la Sultane) *voy.* CARA & MUSTAPHA.

VALIN, (René-Josué) Rochellois, avocat, procureur du roi de l'amirauté & de l'hôtel-de-ville, membre de l'académie de sa patrie, se distingua par son savoir & sa probité. On a de lui: I. Un *Commentaire* sur la *Coutume de la Rochelle*, 1768, imprimé en cette ville, 3 vol. in-4°. II L'*Ordonnance de la Marine de 1681*, 2 vol. in-4°, 1760. III. *Traité des Prises*, 1763, 2 vol. in-8°. Cet estimable écrivain mourut en 1765.

VALINCOUR, (Jean-Baptiste-Henri du Trousset de) naquit en 1653, d'une famille noble, originaire de St.-Quentin en Picardie. Il fut secrétaire-général de la marine, académicien de la Crusca, honoraire de l'académie des sciences, & reçu à l'académie françoise en 1699. Il fit ses études chez les Jésuites de Paris avec assez peu de succès; mais ses humanités finies, son génie se développa & sa pénétration parut avec éclat. Bossuet le fit entrer, en 1685, chez le comte de Toulouse, amiral de France. Il étoit secrétaire-général de ses commandemens, & même secrétaire de la marine, lorsqu'en 1704 ce prince livra à la hauteur de Malaga, aux flottes angloise & hollandoise, un combat dont les deux partis s'attribuerent la gloire. Valincour fut toujours à ses côtés, & y reçut une blessure. Louis XIV l'avoit nommé son historien à la place de Racine son ami. Il travailla avec Boileau à l'Histoire de ce prince, qui fut souvent commencée & jamais finie; mais l'incendie qui consuma sa maison de St.-Cloud, en 1725, fit périr les fragmens de cet ouvrage, ainsi que plusieurs autres manuscrits. Il supporta cette perte avec la résignation d'un chrétien & d'un philosophe. « Je n'aurois guere » profité de mes livres, disoit-» il, si je ne savois pas les » perdre ». Cet homme illustre mourut à Paris en 1730, à 77 ans, regretté des gens de bien. La candeur, la probité formoient son caractere, & quoiqu'il eût été à la cour, il ne savoit ni feindre, ni flatter. On a de lui: I. *Lettre à Madame la Marquise de....* sur la *Princesse de Cleves*; Paris, 1678, in-12. Cette critique est le modele d'une censure raisonnable; l'auteur blâme avec modération & loue avec plaisir. II. *La Vie de François de Lorraine, Duc de Guise*, 1681, in-12: elle est écrite avec assez d'impartialité. III. Des *Observations critiques* sur l'*Œdipe* de Sophocle, in-4°. Valincour, malgré des occupations sérieuses, s'est fait quelquefois un amusement de la poésie, pour la-

quelle il avoit du goût & du talent. On a de lui des Traductions en vers de quelques Odes d'Horace, des Stances & plusieurs Contes, où l'on remarque une imagination enjouée.

VALISNIERI, (Antoine) né en 1661, dans le château de Treſilico, près de Reggio, fut reçu docteur en médecine à Bologne. La république de Veniſe l'appella pour remplir une chaire de profeſſeur en médecine dans l'univerſité de Padoue. Cet illuſtre ſavant mourut en 1730, à 69 ans, regretté de pluſieurs ſavans de l'Europe, avec leſquels il étoit en commerce. Son fils a recueilli ſes ouvrages en 2 vol. in-folio, Veniſe, 1733, ſous le titre : *Opere fiſico-mediche* : ce ſont des traités ſur la phyſique, la médecine & l'hiſtoire naturelle, en italien. Les principaux ſont : I. *De l'Origine de pluſieurs Inſectes.* II. *Hiſtoire du Caméléon d'Afrique & de pluſieurs animaux d'Italie.* III. *Hiſtoire de la génération de l'Homme.* Il y attaque pluſieurs opinions relatives à cette matiere, ſappe les fondemens de l'hypotheſe de Leuwenhoeck, & combat également l'ovariſme (*voyez* GRAAF Regnier). IV. *Des Corps marins que l'on trouve ſur les montagnes, de leur origine; de l'état du monde avant le déluge, pendant le déluge & après le déluge*, &c. V. *Des avantages & des inconvéniens des Bains & des Boiſſons chaudes ou froides.* VI. *De l'Origine des Fontaines.* Il a beaucoup contribué à détruire pluſieurs erreurs populaires, contraires à la bonne phyſique. Il eſt le premier qui ait découvert les parties ſexuelles des anguilles, auxquelles le vulgaire donnoit des origines exotiques & abſurdes; comme Micheli a découvert la ſemence des champignons : de maniere que l'on doit à ces deux phyſiciens la deſtruction de ce qui reſtoit encore d'illuſions & de préjugés ſur les générations animales, & la certitude de l'exiſtence générale des germes, que Diderot regardoit avec raiſon comme le tombeau de l'athéiſme.

VALLA, (George) né à Plaiſance, médecin & profeſſeur de belles-lettres à Veniſe, fut empriſonné pour la cauſe des Trivulces. Ayant été mis en liberté, il mourut vers l'an 1460, & ſelon d'autres, en 1497. Son livre *De expetendis & fugiendis rebus*, Veniſe, 1501, 2 vol. in-fol., eſt curieux & peu commun. Il a fait une verſion en latin de *Nemeſius*, imprimée en 1535; Nicaiſe Ellebodius dit que Valla ne ſachant pas bien le grec, l'a défiguré ridiculement. On a encore de Valla des Traductions de pluſieurs ouvrages grecs.

VALLA *ou* VALLE, (Laurent) né à Plaiſance en 1415, fut l'un de ceux qui contribuerent le plus à renouveller la beauté de la langue latine & à chaſſer la barbarie gothique. Son ſéjour à Rome lui valut le droit de citoyen; mais ſon humeur cauſtique l'obligea de quitter cette ville. Il ſe retira à la cour d'Alphonſe, roi de Naples, protecteur des lettres, qui voulut bien apprendre de lui le latin à l'âge de 50 ans. Valla ne fut pas plus retenu à Naples qu'il l'avoit été à Rome; il s'aviſa de cenſurer le clergé & de dogmatiſer ſur le myſtere

de la Trinité, sur le Franc-Arbitre, sur les Vœux de continence, & sur plusieurs autres points importans; ce qui lui attira un châtiment exemplaire, & le fit condamner à être battu de verges autour du cloître des Jacobins. Valla, ne pouvant demeurer à Naples après cette humiliation, retourna à Rome, où il trouva des protecteurs qui le mirent bien dans l'esprit du pape Nicolas V, & lui obtinrent la faculté d'enseigner. Il ne tarda pas d'y avoir de vifs démêlés avec Pogge. Ces deux savans se déchirerent comme les plus vils des hommes. Ils s'imputerent mutuellement un caractere vain, inquiet, satyrique; ils avoient tous deux raison, & c'est bien en vain que l'abbé Vigerini & du Pin ont cherché à justifier Valla; ses ouvrages déposent contre lui. Cet auteur mourut à Rome en 1457, à 50 ans, & fut enterré dans l'église de S. Jean de Latran, dont on dit qu'il étoit chanoine. On a de lui : I. Six livres des *Elégances de la Langue Latine* : ouvrage estimable, imprimé à Venise en 1471, in-fol. à Paris en 1575, in-4°, & à Cambridge, in-8°. On l'accusa de l'avoir volé (*voy.* SATURNIUS Lazaroneus). II. *De falsò creditâ & ementitâ Constantini donatione Declamatio.* III. *De Libero Arbitrio.* IV. *De voluptate & vero bono libri III*, fruit d'une philosophie parfaitement épicurienne. V. L'*Histoire du regne de Ferdinand, Roi d'Aragon*, 1521, in-4°; écrite d'une maniere trop oratoire. VI. Des Traductions de *Thucydide*, d'*Hérodote*, & de *l'Iliade* d'Homere. Ces traductions sont des paraphrases infidelles. Valla n'entendoit pas si bien le grec que le latin. VII. Des *Notes* sur le *Nouveau-Testament*, qui valent un peu mieux que ses Versions. VIII. Des *Fables*, traduites en françois & imprimées sans date en lettres gothiques, in-fol. IX. Des *Facéties*, avec celles du Pogge, in-4°, sans date. X. Un Traité *Du faux & du Vrai*, qui offre quelques bonnes réflexions. L'auteur affecta pendant toute sa vie de mépriser Aristote, mais il fut chaud partisan d'Épicure. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle, 1540, in-fol.

VALLADIER, (André) né près de Montbrisson en Forez, passa 23 ans chez les Jésuites, & fut ensuite abbé de S. Arnoul de Metz, où il introduisit la réforme, non sans des traverses qu'il a décrites dans sa *Tyrannomanie étrangere*, 1626, in-4°. On a encore de lui 5 vol. in-8° de *Sermons*, & une *Vie de Dom Bernard de Montgaillard, Abbé d'Orval*, in-4°. Valladier mourut en 1638, à 68 ans.

VALLE, (Pierre della) gentilhomme Romain, voyagea pendant 12 ans (depuis 1614 jusqu'en 1626) en Turquie, en Egypte, dans la Terre-Sainte, en Perse & dans l'Inde, & se rendit habile dans les langues orientales. De retour à Rome, il publia en italien ses *Voyages*, dont la Relation forme une suite de 54 Lettres, écrites des lieux mêmes à un médecin Napolitain son ami. Ces Lettres sont d'un style vif, aisé & naturel, qui plaît & qui attache le lecteur; elles n'ont ni la sé-

chereſſe d'un Journal, ni l'apprêt d'une Relation qui auroit été rédigée ſur des Mémoires. Il eſt peu de *Voyages* auſſi intéreſſans & auſſi variés. Ils ſont ſur-tout très-curieux pour ce qui regarde la Perſe, où l'auteur (homme d'ailleurs fort inſtruit & rempli de connoiſſances) avoit fait un ſéjour de plus de 4 ans. Il n'héſite point à rapporter des faits qui ſemblent démontrer l'exiſtence des ſortileges & de la magie. Les théologiens, les magiſtrats & les philoſophes de ſon tems y croyoient également. Pierre della Valle ſe maria dans le cours de ſes voyages, & épouſa à Bagdad une fille jeune & vertueuſe, nommée *Maani Gioerida*, née à Mardin en Méſopotamie, de parens chrétiens, & d'une famille diſtinguée. Il la perdit à Mina, ſur le Golphe Perſique, après cinq ans de mariage. Une circonſtance ſinguliere qui prouve ſon attachement pour elle, c'eſt qu'il fit embaumer ſon corps, dans le deſſein de le tranſporter à Rome, & de le dépoſer dans la chapelle de ſa famille; & en effet, après l'avoir emballé de façon à éviter les embarras que ce cadavre auroit pu lui cauſer, il le tranſporta par-tout avec lui pendant 4 ans que durerent encore ſes voyages; il eut la ſatisfaction de lui donner la ſépulture à Rome, dans le caveau où repoſoient ſes ancêtres. Les obſeques de Maani furent magnifiques & d'une pompe extraordinaire. Della Valle prononça lui-même ſon Eloge funebre, qu'on trouve dans la *Relation de ſes Voyages*. Ce célebre voyageur mourut en 1652, âgé de 66 ans. La meilleure édition de ſes *Voyages* eſt celle de Rome, 1662, en 4 vol. in-4°. Le P. Carneau, Céleſtin, en donna une traduction françoiſe, imprimée en 1663, auſſi en 4 vol. in-4°, peu eſtimée; elle fut cependant réimprimée à Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

VALLÉE, (Geofroi) fameux déiſte d'Orléans, né au commencement du 16e. ſiecle, fut brûlé en place de Greve à Paris, pour avoir publié un livre impie, en 8 feuillets ſeulement, ſous ce titre: *La Béatitude des Chrétiens, ou le Fléau de la Foi*. Il y débite un déiſme commode qui apprend à connoître un Dieu, ſans le craindre, & ſans appréhender des peines après la mort. Geofroi Vallée étoit grand-oncle du fameux des Barreaux: on diroit que l'incrédulité étoit héréditaire dans cette famille.

VALLEMONT, (Pierre de) prêtre & laborieux écrivain, ſe nommoit *le Lorrain*, & prit le nom d'abbé de *Vallemont*. Il naquit à Pont-Audemer en 1649, & y mourut en 1721. Il avoit été chargé d'enſeigner l'hiſtoire à Courcillon, fils du marquis de Dangeau, & c'eſt pour lui qu'il fit ſes *Elémens de l'Hiſtoire*. L'abbé de Vallemont étoit un homme inquiet, qui ſe fit pluſieurs affaires, & qui ne ſut conſerver aucun emploi. On lui doit quelques livres qui ont du cours. 1. *La Phyſique occulte, ou Traité de la Baguette divinatoire*: ouvrage réfuté par le P. le Brun, & condamné à Rome le 26 octobre 1701. Il y paroît trop favorable à l'uſage de cette baguette, qui a eu des défenſeurs célebres, tels

que Majoli, Peucer, Flud, &c., mais que Roberti, Stengelius, Fabri, Kircher, Aldrovandus, Schott, Meneſtrier, Alexandre, &c., ont regardé avec plus de raiſon comme illicite & ſuperſtitieux (*voyez* AYMAR). II. Les *Elémens de l'Hiſtoire*. La meilleure édition eſt celle de 1758, en 5 vol. in-12, avec pluſieurs additions conſidérables. Les principes de l'hiſtoire, de la géographie & du blaſon, ſont expoſés dans cet ouvrage avec aſſez de clarté, de méthode & d'exactitude. Les parens & les inſtituteurs attachés aux bons principes, préferent infiniment cet ouvrage aux *Elémens* de l'abbé Millot, fruit de la philoſophie du ſiecle, propre à pervertir le premier âge, & à lui faire prendre pour de l'hiſtoire, des faits calomnieux, aſſaiſonnés de quelques maximes fauſſes ou pédanteſques. III. *Curioſités de la Nature & de l'Art ſur la Végétation des Plantes*, réimprimées en 1753, 2 vol. in-12. IV. *Diſſertations Théologiques & Hiſtoriques touchant le ſecret des ſaints Myſteres, ou l'Apologie de la Rubrique des Miſſels, qui ordonne de dire ſecrettement le Canon de la Meſſe*, 2 vol. in-12.

VALLENSIS, (André del VAULX *ou*) juriſconſulte, né à Andenne, entre Hui & Namur, en 1569, fut profeſſeur du droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui : I. Une *Explication des Décrétales*, dont on a donné un grand nombre d'éditions ; la meilleure eſt celle de 1759, in-4°. Cet ouvrage eſt eſtimé ; il eſt court, ſans être obſcur. II. Un *Traité des Bénéfices*, Malines, 1646, in-4°.

VALLES, (François) *voyez* VALESIO.

VALLIERE, (François de la Baume le Blanc, de la) chevalier de Malte, ſe ſignala dans pluſieurs ſieges & combats, ſur-tout à Lérida, où il reçut la mort en 1644. Il étoit lieutenant-général des armées du roi de France. On a de lui : I. Un Traité intitulé : *Pratiques & Maximes de la Guerre*. II. *Le Général d'Armée*. Ces deux ouvrages prouvent qu'il étoit auſſi profond dans la théorie de l'art militaire, qu'habile dans la pratique.

VALLIERE, (Gilles de la Baume le Blanc, de la) naquit au château de la Valliere en Touraine, en 1616. Il fut d'abord chanoine de S. Martin de Tours, & élevé enſuite à l'évêché de Naples, dont il ſe démit en 1677. Il mourut en 1709, à 98 ans, avec une grande réputation de ſavoir & de vertu. On a de lui un traité intitulé : *La Lumiere du Chrétien*, réimprimé à Nantes en 1693, 2 vol. in-12.

VALLIERE, (Louiſe-Françoiſe de la Baume le Blanc, ducheſſe de la) étoit de la même maiſon que les précédens. Elle fut élevée fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, premiere femme de Philippe, duc d'Orléans. Quoique vertueuſe, elle avoit le cœur extrêmement tendre & ſenſible. Devenue la maîtreſſe de Louis XIV, elle n'oublia jamais qu'elle faiſoit mal, mais elle eſpéroit toujours de faire mieux. C'eſt ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre Religieux qui lui dit, après avoir

avoir reçu d'elle l'aumône : » Ah ! madame, vous ſerez » ſauvée ; car il n'eſt pas poſ- » ſible que Dieu laiſſe périr » une perſonne qui donne ſi » libéralement pour l'amour de » lui ». L'inconſtance du roi ſervit à la ramener. En 1675, elle ſe fit Carmélite à Paris, & perſévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nus, jeûner rigoureuſement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnue ; tout cela ne rebuta point la délicateſſe d'une femme accoutumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaiſirs. Elle vécut dans ces auſtérités depuis 1575 juſqu'en 1710, année de ſa mort, ſous le nom de *Sœur Louiſe de la Miſéricorde*. On avoit voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ſes exemples. « Ce ſeroit à » moi, répondit-elle, une hor- » rible préſomption, de me » croire propre à aider le pro- » chain. Quand on s'eſt perdu » ſoi-même, on n'eſt ni digne » ni capable de ſervir les au- » tres ». Lorſque le comte de Vermandois ſon fils mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncerent cette perte : » Qu'elle n'avoit pas trop de » larmes pour ſoi, & que » c'étoit ſur elle-même qu'elle » devoit pleurer ». Elle ajouta cette parole ſi ſouvent imprimée : « Il faut que je pleure la » naiſſance de ce fils encore » plus que ſa mort ». Ce fut avec la même conſtance & la même réſignation qu'elle apprit depuis la mort du prince de Conti, qui avoit épouſé mademoiſelle de Blois ſa fille. Ce qu'on raconte de ſa patience dans ſes maladies eſt admirable, & ſeroit incroyable, ſi l'on ne ſavoit ce que peut la grace. Une éréſipelle violente, qui s'étoit jetée ſur ſa jambe, la fit beaucoup ſouffrir, ſans qu'elle en voulût rien dire. Le mal devint ſi conſidérable, qu'on s'en apperçut & qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie. Elle répondit aux reproches que lui fit la mere-prieure, de cette eſpece d'excès : « Je ne » ſavois pas ce que c'étoit ; » je n'y avois pas regardé ». On a d'elle des *Réflexions ſur la miſéricorde de Dieu*, in-12, qui ſont pleines d'onction ; & *Sentimens d'une Ame pénitente*, Lyon, 1712, in-12. Il s'en eſt fait pluſieurs éditions. On ſait que le tableau de la *Magdelene pénitente*, l'un des chef-d'œuvres de le Brun, fut peint d'après cette femme illuſtre, qui imita ſi ſincérement la Péchereſſe dans ſes auſtérités, comme elle avoit fait dans ſes foibleſſes.

VALOIS, (le comte de) *voyez* CHARLES & MARIGNY Enguerrand.

VALOIS, (Félix de) *voyez* VERMANDOIS & JEAN.

VALOIS, (Marguerite de) reine de Navarre, *voyez* MARGUERITE.

VALOIS, (Henri de) né à Paris en 1603, d'une famille noble originaire de Normandie, fut envoyé à Bourges en 1622, pour y apprendre le droit civil. Après avoir fréquenté ſept ans le palais à Paris, il reprit l'étude des belles-lettres & travailla aſſidument ſur les auteurs grecs & latins, eccléſiaſtiques & profanes. Sa grande application à la lecture lui affoiblit ſi fort la vue, qu'il perdit l'œil droit,

& qu'il ne voyoit presque point de l'autre. Dans cet état il ne cessa pas de composer, parce que sa mémoire lui rappelloit assez fidellement les passages des livres qu'il avoit lus. En 1633, le président de Mesmes lui donna une pension de 2000 livres, à condition qu'il lui céderoit ses collections & ses remarques, & le clergé de France une de 600, qui fut depuis augmentée. En 1658, il en obtint une de 1500 du cardinal Mazarin. Deux ans après, il fut honoré du titre d'historiographe du roi, avec une pension considérable. Ce savant finit sa carriere en 1676, à 73 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Edition de l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusebe, en grec, avec une bonne Traduction latine & de savantes notes. II... de l'*Histoire* de Socrate & de Sozomene, en grec & en latin, avec des observations, dans lesquelles l'érudition est répandue à pleines mains. III... de l'*Histoire* de Théodoret & de celle d'Evagre le Scholastique, aussi en grec & en latin, avec des notes savantes. IV. Une nouvelle Edition d'*Ammien Marcellin*, avec d'excellentes remarques. V. *Emendationum Libri V*, Amsterdam, 1740, in-4°. La saine critique, le savoir éclairé brillent dans ses ouvrages; mais l'auteur sent trop les avantages qu'il avoit sur les savans qui l'avoient précédé; il les traite parfois d'une maniere trop dure ou trop leste, ne faisant pas attention que dans ses sortes de choses toute la facilité & tous les avantages sont du côté des derniers venus.

VALOIS, (Adrien de) frere puîné du précédent, suivit l'exemple de son frere, avec lequel il fut uni par les liens du cœur & de l'esprit. Il se consacra à l'histoire de France, dans laquelle il se rendit très-habile. Le roi l'honora du titre de son historiographe, & lui donna une gratification en 1664. Cet auteur mourut avec de grands sentimens de piété, en 1692, à 80 ans, laissant un fils, qui a publié le *Valesiana*. Adrien n'étoit pas aussi habile que son frere dans la langue grecque, & n'avoit pas la même beauté d'esprit; mais il étoit laborieux, écrivoit purement en latin, & étoit bon critique. Ses ouvrages les plus estimés sont : I. Une *Histoire de France*, 1658, 3 vol. in-fol. L'exactitude & l'érudition caractérisent cet ouvrage; mais il ne va que jusqu'à la déposition de Childeric. II. *Notitia Galliarum*; Paris, 1675, in-folio : livre très-utile pour connoître la France sous les deux premieres races. III. Une édition in-8° de deux anciens Poëmes; le 1er. est le *Panégyrique de Bérenger*, roi d'Italie; & le second, une espece de Satyre, composée par Adalberon, évêque de Laon, contre les vices des Religieux & des courtisans. IV. Une seconde & nouvelle Edition d'*Ammien Marcellin*. V. *Dissertatio de Basilicis*, où il traite de la signification du nom *Basilica* donné aux anciennes églises. Ce traité fut attaqué par le docteur Launois; mais Valois le défendit par une Réplique victorieuse, publiée en 1660. VI. Plusieurs autres Ecrits excellens en leur genre.

VALOIS, (Louis le) Jésuite, né à Melun en 1639, devint confesseur des princes petits-fils de Louis XIV, & mourut à Paris en 1700, regardé comme un homme de Dieu. On a de lui des *Œuvres spirituelles*, recueillies à Paris en 1758, en 3 vol. in-12, & un petit livre contre les sentimens de Descartes. Ses Ouvrages ascétiques sont pleins de lumiere & d'onction.

VALOIS, (Yves de) né à Bordeaux le 2 novembre 1794, se fit Jésuite, & fut professeur d'hydrographie à la Rochelle, où il donna des preuves de sa science & de ses lumieres. On a de lui: I. *La science & la pratique du Pilotage*, 1735, in-4°. II. *Conjectures physiques sur le Sel marin*, 1752, in-8°. III. *Entretiens sur les vérités fondamentales de la Religion*, 1747, in-12. IV. *Observations sur les Auteurs qui cachent leurs noms par de mauvais motifs*, 1749, in-4°. V. *Entretiens sur les vérités pratiques de la Religion*, 1751. 4 vol. in-12. VI. *Observations curieuses sur ce que la Religion a à craindre ou à espérer des Académies Littéraires*, 1756, in-12. VII. *Lettres d'un Pere à son Fils sur l'Incrédulité*, 1756, in-12. VIII. *Lectures de Piété à l'usage des Maisons Religieuses*, 1764, in-12. IX. *Avis sur l'Incrédulité moderne*. X. *Recueil de Dissertations Littéraires*, 1766, in-12. Tous ces ouvrages sont estimés; on découvre par-tout l'auteur honnête homme, qui ne cherche point à faire illusion, qui saisit facilement & sûrement le vrai, & le dit avec franchise. On ignore l'année de sa mort.

VALSALVA, (Antoine-Marie,) médecin, né à Imola en 1666, mort en 1723, âgé de 57 ans, fut disciple de Malpighi, & enseigna l'anatomie à Bologne avec une réputation peu commune. On a de lui des *Dissertations anatomiques* en latin, publiées à Venise, 1740, 2 vol. in-4°, par Morgagni, qui les a commentées & critiquées avec beaucoup d'érudition. Il en a rehaussé les beautés avec la même impartialité qu'il en a blâmé & corrigé les défauts. Les anatomistes estiment surtout son Traité *De Aure humana*, Bologne, 1707, in-4°, qui, selon le témoignage de Morgagni, a coûté 16 ans de travail à l'auteur.

VALVERDI, (Barthélemi) théologien de Padoue, né vers 1540, mort en 1600, s'est fait connoître dans la république des lettres par un ouvrage sur le purgatoire, imprimé sous ce titre: *Ignis Purgatorius post hanc vitam, ex Græcis & Latinis Patribus assertus*; Padoue, 1581, in-4°: livre savant, devenu très-rare & recherché des curieux.

VAMBA, *voyez* BAMBA.

VAN-CEULEN, (Ludolphe) mathématicien Flamand, au commencement du 17e. siecle, a donné au public: I. *Fundamenta Geometriæ*, traduits du hollandois en latin par Snellius, & imprimés in-4° en 1615. II. *De circulo & adscriptis*, 1619, in-4°. Il y fait de savans & laborieux efforts pour déterminer le rapport du diametre du cercle & de la circonférence. Son travail est exprimé par les chiffres qu'on a gravés sur sa tombe, qu'on voit dans l'église de S. Pierre à Leyde. C'est un

de ceux qui a le plus approché de la solution d'un problême, dont l'objet reste toujours entre les *incommensurables*. Mais la géométrie est peu intéressée à ce qu'on en trouve une détermination exacte, celle que l'on a, étant suffisante pour les opérations quelconques qui par une fraction trop menue deviendroient pénibles & embarrassées. Aussi l'académie des sciences de Paris a-t-elle déclaré qu'elle ne recevroit plus d'écrit touchant cette matiere, & l'on remarque que les esprits solides ne s'en occupent plus. *Voyez* METIUS.

VAN-DALE, (Antoine DALEN *ou*) né en 1638, fit paroître dans sa jeunesse une passion extrême pour les langues; mais ses parens lui firent quitter cette étude pour le commerce. Il quitta cette profession à l'âge de 30 ans, & prit des degrés en médecine. Il mourut à Harlem, médecin de l'hôpital de cette ville, en 1708. On a de lui: I. Des *Dissertations sur les Oracles des Païens*, en mauvais latin, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1700, in-4°. Fontenelle en a donné un Abrégé en françois dans son *Traité des Oracles*. Il a eu soin d'y mettre la méthode, la clarté & les agrémens qui manquent à Van-dale; mais le P. Baltus a ruiné les prétentions de tous les deux (*voyez ce mot*). II. Un *Traité de l'origine & des progrès de l'idolâtrie*, 1696, in-4°. III. *De vera & falsa prophetia, & de divinationibus idolatricis*. IV. *Dissertations sur des sujets importans*, 1702 & 1743, in-4°. V. *Dissertatio super Aristea de LXX Interpretibus*, Amsterdam, 1705, in-4°. Van-Dale aimoit les opinions paradoxales, & se faisoit un mérite de combattre les persuasions générales, quelque fondées qu'elles pussent être.

VANDEN-BOSCH, (Pierre) Jésuite, né à Bruxelles, se distingua dans la société des Bollandistes, & travailla avec un succès marqué à la célebre collection des *Acta Sanctorum*. Sa Dissertation *sur les Patriarches d'Antioche*, qui se trouve dans le 4e. tome de juillet, décele une érudition rare, & a mérité le suffrage de tous les critiques instruits. Il mourut à Anvers en 1736.

VANDEN-VELDE, (Adrien) peintre, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672, a excellé à peindre des animaux. Il réussissoit dans le payſage; son pinceau est délicat & moëlleux, son coloris suave & onctueux. —— Il ne faut pas le confondre avec Isaïe VANDEN-VELDE, qui se distingua dans le 17e. siecle par ses Batailles peintes avec beaucoup de feu & d'intelligence. Il vivoit à Harlem en 1626 & à Leyde en 1630. —— Ni avec Guillaume VANDEN-VELDE, surnommé *le Vieux*, frere d'Isaïe, mort à Londres en 1693, qui excelloit à représenter des Vues & des Combats de mer. — Ni avec Guillaume VANDEN-VELDE, *le Jeune*, né à Amsterdam en 1663, mort à Londres en 1707, fils de celui-ci, qui surpassa son pere par le goût & l'art avec lequel il représentoit des Marines. Charles II & Jacques II, rois d'Angleterre, lui accorderent des pensions. Aucun peintre n'a su rendre avec plus

de vérité que lui, la tranquillité, le ttanſparent, les reflets & le limpide de l'onde, ainſi que ſes fureurs. Son talent alloit juſqu'à faire ſentir la légéreté de l'air, & les moindres vapeurs.

VANDEN-ZYPE ; *voyez* ZYPÆUS.

VANDE-PUTTE, *voyez* PUTEANUS.

VANDER-AA, *voyez* AA.

VANDER-BEKEN, *voyez* TORRENTIUS.

VANDER-DOES, poëte, *voyez* DOUSA.

VANDER-DOES, (Jacob) peintre, né à Amſterdam en 1623, mort à La Haye en 1673, excelloit dans le payſage & à repréſenter des animaux. Ses deſſins ſont d'un effet très-piquant, & fort recherchés.

VANDER-HELST, (Barthélemi), peintre, né à Harlem en 1631, a peint, avec un égal ſuccès, le Portrait, de petits ſujets d'Hiſtoire, des Payſages. Son coloris eſt ſéduiſant, ſon deſſin eſt correct, ſon pinceau moëlleux.

VANDER-HEYDEN, (Jean) peintre, né à Gorcum en 1637, mourut à Amſterdam en 1712. Son talent étoit de peindre des Ruines, des Vues, des Maiſons de plaiſance, des Temples, des Payſages, des Lointains, &c. On ne peut trop admirer l'entente & l'harmonie de ſon coloris ; ſon intelligence pour la perſpective, & le précieux fini de ſes ouvrages.

VANDER-HULST, (Pierre) peintre, né à Dordrecht en Hollande, l'an 1632, a peint, avec beaucoup d'art & de goût, des Fleurs & des Payſages. Sa touche eſt d'une vérité ſéduiſante ; il avoit coutume d'enrichir ſes tableaux de plantes rares, & de reptiles qui ſemblent être animés.

VANDER-KABEL, (Adrien) peintre & graveur, né au château de Ryſwick, proche La Haye en 1631, mort à Lyon en 1695, a eu beaucoup de talent pour peindre des Marines & des Payſages, qu'il ornoit de figures & d'animaux deſſinés d'un bon goût.

VANDER-LINDEN, (Jean-Antoine *Lindanus* ou *Lindenius*) né à Enchuyſe en 1609, profeſſeur en médecine à Franeker en 1639, à Leyde en 1651, mort en 1664, a publié quelques ouvrages qui montrent plus d'application aux belles-lettres qu'à la pratique de ſon art : les principaux ſont : I. *De ſcriptis medicis libri duo*, Amſterdam, 1662, in-8° ; avec des additions & des corrections de Mercklein, ſous le titre de *Lindenius renovatus*, Nuremberg, 1686, in-4° ; cette édition a paſſé toute entiere dans la *Bibliotheca ſcriptorum medicorum* de Manger. II. *Selecta medica*, Leyde, Elzevir, 1656, in-4°. III. Une édition des *Œuvres* de Spigelius, Amſterdam, 1645, 3 vol. in-folio ; de *Celſe*, Leyde, 1665 ; d'*Hippocrate*, 1665, 2 vol. in-8°.

VANDER-MEER, (Jean) peintre, né à Harlem en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excella à peindre des Payſages & des Vues de mer, qu'il ornoit de figures & d'animaux deſſinés avec beaucoup de goût — Son frere, né à Harlem en 1650, avoit un talent ſupérieur pour peindre des animaux, ſur-tout des moutons, dont il a repréſenté la laine avec

une grande vérité; ſes figures, ſes ciels, ſes arbres ſont peints d'une excellente maniere.

VANDER-MERSCH, (N.) né à Menin en Flandre, ſervit dans les armées Autrichiennes, & y parvint au grade de colonel. Devenu chef de l'armée Belgique durant la révolution de 1789, il gagna, le 27 octobre, malgré lui, la bataille de Turnhout. Ayant voulu livrer en 1790 ſon armée aux Autrichiens d'accord avec les Vonckiſtes (*voyez* VONCK,) il fut mis en priſon, & n'en ſortit qu'à la rentrée des Autrichiens aux Pays-Bas en décembre 1790. Il mourut près de Menin au commencement de 1792.

VANDER-MEULEN, (Antoine-François) peintre, né en 1634 à Bruxelles, mort à Paris en 1690, avoit un talent particulier pour peindre les chevaux; ſon payſage eſt d'une fraîcheur, & ſon feuiller d'une légéreté admirables. Les ſujets ordinaires de ſes tableaux ſont des Chaſſes, des Sieges, des Combats, des Marches ou des Campemens d'armées. Le Mécene de la France, Colbert, le fixa près de lui par les occupations qu'il lui donna. Ce peintre ſuivoit Louis XIV dans ſes rapides conquêtes, & deſſinoit ſur les lieux les villes aſſiégées & leurs environs. Le célebre le Brun eſtimoit beaucoup cet artiſte; il chercha toujours les occaſions de l'obliger, & lui donna ſa niece en mariage. —— Son frere, Pierre VANDER-MEULEN, s'eſt diſtingué dans la ſculpture. Il paſſa en 1670, avec ſa femme en Angleterre.

VANDER-MONDE, (Charles-Auguſtin) né à Macao dans la Chine, en 1727, de Jacques-François Vander-Monde de Landrecies, mourut à Paris en 1762, après s'être fait une réputation par ſon habileté & par ſes ouvrages. Il fut cenſeur-royal, membre de l'inſtitut de Bologne. Nous avons de lui: I. Un Recueil d'*Obſervations de Médecine & de Chirurgie*: ouvrage périodique, in-12, 1755. Ce fut le commencement du Journal de Médecine. II. *Eſſai ſur la maniere de perfectionner l'Eſpece Humaine*, 1756, 2 vol. in-12. III. *Dictionnaire portatif de Santé*, 1761, 2 vol. in-12. Il y en a eu pluſieurs éditions, quoiqu'il ſoit bien loin de l'exactitude néceſſaire à un ouvrage de cette nature. A de bonnes obſervations l'auteur mêloit ſouvent des vues haſardées & romaneſques.

VANDER-MUELEN, (Guillaume) juriſconſulte Allemand du 17e. ſiecle, fut ſi charmé du Traité de Grotius ſur le *Droit de la Guerre & de la Paix*, qu'il le commenta amplement. Ses Commentaires, quoique d'une érudition diffuſe & paraſite, ont été mis dans l'édition que Frédéric Gronovius a donnée de ce Traité en 1676 & en 1704, à Utrecht & à Amſterdam, en 3 vol. in-fol.

VANDER-NEER, (Eglon) peintre, né à Amſterdam en 1643, mort à Duſſeldorf en 1697. Il rendoit la nature avec une préciſion étonnante. — Son pere, Arnould VANDER-NEER, eſt célebre parmi les payſagiſtes, ſur-tout par ſes tableaux, où il a repréſenté un clair-de-lune.

VANDER-ULFT, (Jacques) peintre Hollandois, né à

Gorcum en 1627, s'adonna à la peinture par amusement, & ne la fit jamais servir à sa fortune qui étoit d'ailleurs considérable. Ses tableaux & ses dessins sont fort rares : son dessin est formé sur celui des peintres Italiens.

VANDER-WIEL, *voyez* STALPART.

VANDRILLE, (S.) *Vandregesilus*, naquit à Verdun du duc de Valchise & de la princesse d'Ode, sœur d'Anchise, aïeul de Charles-Martel. Il parut d'abord sur le théâtre du monde & se maria ; mais sa femme s'étant retirée dans un monastere, il l'imita, & choisit pour sa retraite le désert de Fontenelle, à six lieues de Rouen. Il y bâtit un monastere, & y mourut le 22 juillet avant l'an 689, à 96 ans. Le monastere de Fontenelle porte aujourd'hui le nom de son fondateur.

VAN-DYCK, (Antoine) peintre, naquit à Anvers en 1599. Sa mere qui peignoit le payſage, s'amusoit à le faire dessiner dès son enfance. Il prit du goût pour cet art, & il entra dans l'école du célebre Rubens, qui l'employoit à travailler à ses tableaux. On a dit même qu'il faisoit la plus grande partie de ses ouvrages. Van-Dyck a fait plusieurs tableaux dans le genre historique, qui sont fort estimés, & il a mérité d'être nommé le *Roi du Portrait*. Ce peintre se fit par son art une fortune brillante. Il épousa la fille d'un milord ; il avoit des équipages magnifiques ; sa table étoit servie somptueusement ; il avoit à ses gages des musiciens & des alchymistes. Pour subvenir à ses dépenses, il lui fallut augmenter son gain par son travail ; la précipitation avec laquelle il peignoit alors, se fait appercevoir dans ses derniers tableaux, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi estimés que ses premiers, auxquels il donnoit plus de tems & de soin. Van-dick alla en France & n'y séjourna pas long-tems. Il passa en Angleterre, où Charles I le retint par ses bienfaits. Un travail trop actif & trop continuel lui causa des incommodités, qui l'enleverent aux beaux-arts en 1641. On reconnoît dans les compositions de Van-Dyck, les principes par lesquels Rubens se conduisoit ; cependant il n'étoit ni aussi universel, ni aussi savant que ce grand-homme : mais son pinceau est plus coulant & plus pur que celui de son maître ; il a donné plus de fraîcheur à ses carnations, & plus d'élégance à son dessin.

VAN-EFFEN, (Juste) né à Utrecht d'un capitaine réformé d'infanterie, mourut en 1735, inspecteur des magasins de Bois-le-Duc, dans un âge peu avancé. On lui avoit confié l'éducation de quelques jeunes seigneurs, & il s'en étoit acquitté avec succès. Cet auteur avoit de la facilité, assez d'imagination ; mais il écrivoit trop vite, & employoit quelquefois des termes recherchés & bas. On a de lui : I. La Traduction des *Aventures de Robinson Crusoé*, par Daniel Foé, fameux roman anglois, en 2 vol. in-12. C'est une des plus intéressantes & des plus innocentes productions que nous ayons dans ce genre frivole & souvent pernicieux (*voyez* FOÉ). C'est en vain que M. Grivel s'est efforcé

de ravaler *Robinson* pour exalter son *Isle inconnue*, Paris, 1783, 4 vol. Il y a à la vérité dans ce dernier ouvrage des vues saines & utiles, mais les gens de goût préféreront toujours le roman anglois. On ne s'avisera jamais de prendre *l'Isle inconnue* pour une histoire véritable, comme on a pris longtems Robinson Crusoé; les événemens n'y naissent que des différentes vues de l'auteur qui paroissent à découvert : il y a d'ailleurs une légere teinte de philosophisme; la religion naturelle qu'il prétend y établir, est une chimere. On trouve dès la Préface un ton de morgue & d'injures contre les Espagnols, l'inquisition, les missionnaires, &c., qui n'honore pas le génie & ne peut donner à la jeunesse que des impressions fausses. II. La Traduction du *Mentor moderne*, en 3 vol. in-12. III. Celle du Conte du *Tonneau*, du docteur Swift, en 2 vol. in-12. IV. *Le Misanthrope*, 1726, 2 vol. in-8° : ouvrage fait sur le modele du *Spectateur Anglois*, mais écrit avec moins de profondeur & de justesse. V. La *Bagatelle*, *ou Discours ironique*, 3 vol. in-8°. L'ironie n'y est pas toujours soutenue avec assez de finesse; elle est d'ailleurs monotone. VI. *Parallele d'Homere & de Chapelain*, qu'on attribue à Fontenelle, on le trouve à la fin du *Chef-d'Œuvre d'un inconnu*.

VANEL, (N.) conseiller du roi de France en sa chambre des comptes de Montpellier, est connu : I. Par un *Abrégé nouveau de l'Histoire des Turcs*, Paris, 1697, 4 vol. in-12 : ouvrage fort défectueux, où il y a cependant des morceaux fideles & exacts, suivant les sources qu'il a consultées, ou qu'avoient consulté les auteurs qu'il a compilés. II. *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Espagne, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, 1689, 3 vol. in-12. III. *Abrégé nouveau de l'Histoire générale d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande*, Paris, 1689, 4 vol. in-12 : ouvrages superficiels, qui ne sont point estimés, & ne méritent point de l'être.

VAN-EVERDINGEN, (Albert) peintre & graveur Hollandois, né à Alcmaër en 1621, mort en 1675, est un des meilleurs payságistes de ce pays. Ses tableaux ont la plupart un effet très-piquant. L'art, le goût, & une touche libre & aisée les rendent précieux. Ils ne sont guere connus qu'en Hollande. —— Ses freres César & Jean VAN-EVERDINGEN se firent aussi connoître avantageusement dans la peinture.

VAN-HUYSUM, (Jean) peintre, né à Amsterdam en 1682, mort dans la même ville en 1749. Le goût le plus délicat, le coloris le plus brillant, le pinceau le plus moëlleux, joints à une imitation parfaite de la nature, ont rendu les ouvrages de cet ingénieux artiste d'un prix infini. Il s'étoit d'abord adonné au payságe avec beaucoup de succès, & dans ce genre, on peut l'égaler aux grands maîtres qui s'y sont distingués : mais il n'a point eu de rival dans l'art de représenter des fruits. Le velouté des fruits, l'éclat des fleurs, le transparent de la rosée, le mouvement qu'il savoit donner aux insectes,

tout enchante dans les tableaux de ce peintre admirable.

VANIERE, (Jacques) Jésuite, naquit à Causses, bourg du diocese de Beziers, l'an 1664. de parens qui faisoient leurs délices des occupations de la campagne; il hérita de leur goût. Cet homme célebre étudia sous le P. Joubert qui ne lui trouva d'abord aucun goût pour les vers, & l'éleve lui-même prioit son régent de l'exempter d'un travail qui le rebutoit. Enfin, son génie se développa, & il approfondit en peu de tems l'art des muses. Les Jésuites le reçurent & le destinerent à professer les humanités. Son talent s'annonça à la France par deux poëmes, l'un intitulé: *Stagna*, & l'autre *Columbæ*, qu'il inséra ensuite dans son grand Poëme. Santeuil, ayant eu occasion de les voir, dit que « ce nouveau » venu les avoit tous dérangés » sur le Parnasse ». Ce qui mit le comble à la gloire du P. Vaniere, ce fut son *Prædium Rusticum*, Poëme en 16 chants, dans le goût des *Géorgiques* de Virgile. Rien n'est plus agréable que la peinture naïve que le P. Vaniere fait des amusemens champêtres. On est également enchanté de la richesse & de la vivacité de son imagination, de l'éclat & de l'harmonie de sa poésie, du choix & de la pureté de ses expressions. On lui reproche cependant des détails petits & inutiles, des récits hors-d'œuvre, des images mal choisies, &c. La meilleure édition du *Prædium Rusticum* est celle de Bordelet, Paris, 1756, in-12. & Barbou en a donné de jolies aussi in-12. Nous avons encore du P. Vaniere un Recueil de vers latins, in-12: on y trouve des Eglogues, des Epîtres, des Epigrammes, des Hymnes, &c. Il a aussi donné un *Dictionnaire Poétique*, latin, in-4°, très-estimé, & il en avoit entrepris un françois & latin, qui devoit avoir 6 vol. in-fol. Le P. Vaniere mourut à Toulouse en 1739, & plusieurs poëtes ornerent de fleurs son tombeau. Son caractere méritoit leurs éloges autant que ses talens. M. Berland de Rennes a publié en 1756 une Traduction du *Prædium Rusticum*, en 2 vol. in-12, sous le titre d'*Economie Rurale*.

VANINA D'ORNANO, *voy.* SAN-PIETRO.

VANINI, (Lucilio) né à Taurozano, dans la terre d'Otrante, en 1585, s'appliqua avec ardeur à la philosophie, à la médecine, à la théologie & à l'astrologie judiciaire dont il adopta les rêveries. Après qu'il eut achevé ses études à Padoue, il fut ordonné prêtre, & se mit à prêcher. Mais il quitta bientôt la prédication, à laquelle il n'étoit point appellé, pour se livrer de nouveau à l'étude. Ses auteurs favoris étoient Aristote, Averroës, Cardan & Pomponace. Après avoir roulé d'incertitudes en incertitudes, il finit par conclure (si une telle conclusion est bien possible) qu'il n'y avoit point de Dieu. De retour à Naples, il y forma, selon le P. Mersenne, dans son *Commmentaire sur la Genese*, le bizarre projet d'aller prêcher l'athéisme dans le monde, avec 12 compagnons de ses impiétés. Mais ce dessein paroît

douteux, quoique dans une tête si étrangement dérangée, toutes les folies trouvent accès: ce qu'il y a de certain c'est que le président Gramond qui étoit à Toulouse lorsque Vanini fut jugé, ne dit point qu'il ait fait cet aveu à ses juges. Quoi qu'il en soit, l'athée Italien parcourut l'Allemagne, les Pays-Bas & la Hollande, d'où il alla à Geneve, & de là à Lyon. Le poison de ses erreurs pensa lui mériter la prison, & il n'évita ce châtiment que par sa fuite en Angleterre, où il fut enfermé en 1614, comme professant la Religion Catholique. Relâché, après une détention de 49 jours, il repassa la mer & alla à Genes, où il se montra toujours le même, c'est-à-dire, esprit égaré & cœur corrompu. Il tâcha d'infecter la jeunesse de ses détestables principes, & cette nouvelle imprudence le fit repasser à Lyon. Il y joua le bon catholique, & écrivit son *Amphitheatrum* contre Cardan. Quelques erreurs semées adroitement dans cette production, alloient exciter un nouvel orage contre lui, lorsqu'il retourna en Italie. Cet athée errant rentra ensuite en France, où il se fit moine dans la Guienne, on ne sait en quel ordre. Le déréglement de ses mœurs le fit chasser de son monastere, & il se sauva à Paris. Peu de tems après, en 1616, il fit imprimer dans cette ville ses Dialogues, *De admirandis Naturæ arcanis*: il les dédia au maréchal de Bassompierre, qui l'avoit pris pour son aumônier. La censure que la Sorbonne fit de cet ouvrage écrit d'une maniere intriguée, mais où ses égaremens ne paroissoient que trop, l'obligea d'abandonner la capitale. Après avoir promené son inconstance & son impiété de ville en ville, il s'arrêta à Toulouse, où il prit des écoliers pour la médecine, la philosophie & la théologie. Il fut même assez adroit pour s'introduire chez le premier président, qui le chargea de donner quelques leçons à ses enfans. Vanini profita de la confiance qu'on avoit en lui, pour répandre son athéisme. Sa fureur dogmatisante lui ayant été prouvée, il fut livré aux flammes en 1619, âgé seulement de 34 ans, après avoir eu la langue coupée. On a de Vanini: I. *Amphitheatrum æternæ Providentiæ*, in-8°, Lyon, 1615. II. *De admirandis Naturæ, reginæ deæque mortalium, arcanis*, Paris, 1616, in-8°. III. Un *Traité d'Astronomie*, qui n'a pas été imprimé. Quelques avocats de mauvaises causes ont tâché de justifier Vanini sur son athéisme. On prétend qu'au premier interrogatoire qui lui fut fait, on lui demanda s'il croyoit l'existence d'un Dieu? & que s'étant baissé, il leva de terre un brin de paille, en disant: » Je n'ai » besoin que de ce fétu pour » me prouver l'existence d'un » Etre Créateur »; & fit, dit-on, un long discours sur la Providence. Le président Gramond, qui parle de ce discours, dit qu'il le prononça plutôt par crainte que par persuasion; mais quand il se vit condamné, il leva le masque, & mourut comme il avoit vécu. « Je le vis » dans le tombereau (ajoute » cet historien) lorsqu'on le » menoit au supplice, se mo-

» quant du Cordelier qu'on lui » avoit donné pour l'exhorter » à la repentance, & insultant » à notre Sauveur par ces pa- » roles impies : *Il sua de crainte* » *& de foiblesse, & moi je meurs* » *intrépide.* Ce scélérat n'avoit » pas raison de dire qu'il mou- » roit sans frayeur; je le vis » fort abattu, & faisant très- » mauvais usage de la philoso- » phie dont il faisoit profes- » sion ». Quoi qu'il en soit de ses derniers sentimens, il est certain que ses ouvrages sont pleins d'infamies & d'impiétés. Cependant son *Amphitheatrum æternæ Providentiæ* passa d'abord à la censure, & ne fut supprimé exactement qu'après une revision plus sérieuse : ses erreurs y sont énoncées d'une maniere obscure & entortillée; on y trouve même une définition de Dieu très-imposante & très-étendue. Si on n'avoit point d'autres ouvrages de lui, on pourroit douter de ses intentions. Il parle plus ouvertement dans ses Dialogues, *De admirandis*, &c., in-8°, qu'on arrêta dès leur naissance; ce qui a rendu ce dernier ouvrage bien plus rare que le premier. Les libertins & les impies trouvent également à se satisfaire à la lecture de ces Dialogues. Le 39e. sur le mariage, est écrit avec une licence effrénée, de même que le 48e. Il sied bien après cela à Bayle de vouloir faire l'apologie des mœurs de cet athée : comme si l'on ne savoit pas que l'irréligion donne le libre essor à toutes les passions, & sur-tout à la luxure, conformément à ces paroles de S. Paul : *Desperantes semetipsos tradiderunt impuditiæ, in operationem immunditiæ omnis.* « La » compagne la plus naturelle » de l'impiété, dit un auteur » ascétique, c'est la luxure : la » premiere rassure sur le châti- » ment de la seconde; & celle- » ci aveugle sur les extrava- » gances de la premiere ». M. Joly rapporte qu'il débaucha sa propre sœur, & qu'il vécut long-tems avec elle dans un commerce incestueux. Durand a donné sa *Vie*, Rotterdam, 1717, in-12. Frédéric Arpe a fait imprimer son inutile *Apologie* en latin, ibid. 1712, in-8°. Malgré l'athéisme de Vanini, de Spinosa & de quelques autres qui ont professé ce genre d'extravagance, on a beaucoup disputé si un athée étoit un être possible. On peut consulter là-dessus le *Catéch. Philos.* liv. 1, chap. 1.

VAN-KEULEN, (Jean) savant Hollandois, s'est fait connoître dans le monde littéraire par le fameux *Flambeau de la Mer*, auquel Jean Van-Loon a eu quelque part; traduit en françois par François Silvestre, Amsterdam, 1687, 5 vol. in-fol. Il a donné depuis une espece de supplément de ce livre utile, sous le titre du *Grand nouvel Atlas de la Mer, ou le Monde Aquatique*, 1696, in-fol. 160 cartes. Ce recueil est recherché & peu commun.

VAN-LOO, (Adrien) vicaire de S. Jacques à Gand, sa patrie, a publié en flamand : I. Les *Vies des Saints des Pays-Bas*, Gand, 1705, 2 vol. in-4°. II. Une Traduction du *Catéchisme de Montpellier*; & quelques autres ouvrages. Il est mort le 14 octobre 1727, à l'âge de 68 ans.

VAN-LOO, (Jean-Baptiſte) peintre, d'une famille noble, originaire de Nice, naquit à Aix en Provence en 1684, & mourut dans la même ville en 1745, jouiſſant de la plus grande réputation. Pluſieurs princes de l'Europe ſe le diſputerent; mais Van-Loo aima mieux ſe fixer à Paris, où le prince de Carignan le logea dans ſon hôtel. Le duc d'Orléans, régent, occupa auſſi ſon pinceau. Cet illuſtre artiſte réuſſiſſoit très-bien à peindre l'hiſtoire; mais il eſt ſur-tout recommandable par ſes portraits. On y remarque une touche ſavante, hardie, un beau choix, une compoſition d'un ſtyle noble & élevé, & un coloris onctueux. Il travailloit avec une facilité & une aſſiduité prodigieuſes. On a pluſieurs morceaux gravés d'après lui. Louis-Michel & Charles-Amédée-Phillippe VAN-LOO, ſont ſes fils & ſes éleves; celui-là, premier peintre du roi d'Eſpagne, & celui-ci du roi de Pruſſe, ont fait revivre avec diſtinction les talens de leur pere & leur maître.

VAN-LOO, (Charles-André) frere & éleve du précédent, devint peintre de Louis XV, profeſſeur de l'académie de peinture, & chevalier de l'ordre de S. Michel. Ses tableaux ſont recommandables par l'exactitude du deſſin, la ſuavité, la fraîcheur & le brillant du coloris. Il étoit chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides à Paris, & il en avoit déjà fait les eſquiſſes, lorſque la mort l'enleva en 1765, à 61 ans. Sa *Vie* fut imprimée à Paris, in-8°, peu de tems après ſa mort.

VAN-LOON, (Gérard) né à Delft en 1683, mort en 1759, a donné dans ſa langue une *Hiſtoire numiſmatique des Pays-Bas*, La Haye, 1723, in-fol. qui a été traduite en françois à La Haye, 1732, & années ſuivantes, 5 vol., avec fig.; elle eſt plus complette que celle de Bizot, dont elle eſt une continuation & un ſupplément. Nous avons encore quelques autres productions du même auteur. — Jean VAN-LOON, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, eſt l'un des auteurs du *Flambeau de la Mer*, voyez VAN-KEULEN.

VANNIUS, (Valentin) naquit dans la Suabe vers 1530, & mourut à la fin du même ſiecle. Il étoit luthérien, paſteur de Conſtadt, & pour ſe rendre recommandable dans ſon parti, il compoſa quelques traités contre l'Egliſe Romaine. Le plus connu eſt ſon *Judicium de Miſſa*, Tubinge, 1557, in-8°. Il s'efforce d'y prouver contre tous les témoignages de l'antiquité & la croyance des Chrétiens de tous les ſiecles, la nouveauté prétendue de cet auguſte ſacrifice. Il donna dans les même vues: *Miſſæ Hiſtoria integra*, 1563, in-4°.

VANNIUS, (François) peintre, né à Sienne en 1563, mort à Rome en 1609, s'eſt attaché à la maniere de Frédéric Baroche. Il inventoit facilement, & mettoit beaucoup de correction dans ſes deſſins. Les ſujets de dévotion étoient ceux qui lui plaiſoient le plus, & dans leſquels il réuſſiſſoit davantage. Le cardinal Baronius faiſoit un cas ſingulier de ce peintre, & ce fut par les mains

de ce cardinal que le pape Clément VIII lui donna l'ordre de Christ. Vannius eut encore l'honneur d'être le parrain de Fabio Chigi, qui fut dans la suite le pape Alexandre VII, & qui le combla de biens.

VAN-OBSTAL, (Gérard) sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont il avoit été pourvu à l'académie royale de peinture & sculpture de Paris. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne, qui lui opposoit la prescription pour ne point lui payer son ouvrage; mais Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence, que les arts libéraux n'étoient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van-Obstal avoit un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travailloit admirablement bien l'ivoire.

VAN-OORT, (Adam) peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'Histoire, le Portrait & le Payfage. On remarque du génie dans ses compositions. Il étoit grand coloriste, & donnoit à ses figures de beaux caracteres & une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-ORLAY, (Bernard) peintre, natif de Bruxelles, mort en 1550, eut pour maître le célebre Raphaël. Ce peintre a fait beaucoup de tableaux qui ornent les églises de son pays. L'empereur Charles-Quint lui fit faire plusieurs dessins de tapisseries, & c'étoit lui que le pape & plusieurs autres souverains chargeoient du soin des tapisseries qui s'exécutoient sur les dessins de Raphaël & d'autres grands maîtres. Lorsque ce peintre avoit quelque tableau de conséquence à faire, il couchoit des feuilles d'or sur l'impression de la toile, & peignoit dessus; ce qui n'a pas peu contribué à conserver ses couleurs fraîches, & à leur donner en certains endroits beaucoup d'éclat.

VAN-OSTADE, (Adrien) peintre & graveur, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685. On l'appelle communément le *Bon Ostade*, pour le distinguer de son frere. Ses tableaux représentent ordinairement des Intérieurs de Cabarets, de Tavernes, d'Hôtelleries, d'Habitations rustiques & d'Ecuries. Cet artiste avoit une parfaite intelligence du clair-obscur: sa touche est légere & très-spirituelle. Il a rendu la nature avec une vérité piquante; mais son goût de dessin est lourd, & ses figures sont un peu courtes. — Son frere & son éleve, Isaac VAN-OSTADE, travailla dans le même genre que son maître; mais ses tableaux sont bien inférieurs & de moindre prix.

VAN-ROOST, (Guillaume) chanoine & pléban de l'église métropolitaine de Malines, a cru se signaler au commencement du 18e. siecle par son opposition aux décisions de l'Eglise, & s'est attiré par-là beaucoup de désagrémens. On a de lui: I. *Points spirituels de Morale*, Anvers, 1702, 2 vol. II. *La bonne Regle de l'Exercice volontaire, ou le Dévot solitaire*, Anvers, 1714. III. *Psaumes de David avec de courtes ré-*

*flexions sur le sens historique, spirituel & moral*, Gand, 1725. Ces ouvrages furent condamnés par le cardinal d'Alsace, archevêque de Malines, en 1728, & l'auteur convaincu d'un libertinage & d'une conduite indigne de son état, devoit être renfermé en vertu d'une sentence du même archevêque, du 20 août 1728; mais il s'enfuit en Hollande, & y mourut en 1746.

VAN-SWIETEN, (Gérard) né à Leyde en 1700, de parens catholiques, fut l'éleve de Boerhaave, & un éleve distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglois lui offrirent alors un asyle & mille livres sterlings de pension: mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine Marie-Thérese l'appella en 1745, parce qu'il vouloit exercer publiquement la religion de ses peres. Il y professa la médecine jusqu'en 1753 avec un succès peu commun. Les étrangers couroient en foule à ses leçons, & l'exactitude avec laquelle il examinoit les preuves des aspirans, n'en faisoit qu'augmenter le nombre. Il pratiquoit en même tems qu'il enseignoit. L'impératrice l'avoit nommé son premier médecin, son bibliothécaire, directeur des facultés de médecine des pays héréditaires, &c. On a de lui: *Commentaria in Hermanni Boerhaave Aphorismos de cognoscendis & curandis morbis*; Paris, 1771, 5 vol. in-4°. Différentes parties de ce grand ouvrage ont été traduites en françois. M. Paul en a traduit les *Fievres intermittentes*, 1766, in-12; les *Maladies des Enfans*, 1769, in-12; le *Traité de la Pleurésie*, in-12; & M. Louis, les *Aphorismes de Chirurgie*, 1748, 7 vol. in-12. On avoit aussi commencé une Traduction des *Aphorismes de Médecine*, 1766, 2 vol. in-12, qui n'a pas été continuée. Van-Swieten a encore donné un *Traité de la Médecine des Armées*, in-12. Cet habile homme mourut en 1772. Le P. Ignace Wurz, Jésuite, a fait son *Eloge funebre*. Il y avoit quelques articles délicats à traiter, dont l'orateur s'est habilement tiré. On lui a reproché d'avoir préparé, peut-être sans le vouloir, les atteintes portées à la Religion quelques années après son decès par des réformes absurdes & sacrileges; mais il seroit peu juste d'admettre ce reproche contre un homme qui n'est plus à même de s'en justifier. L'on ne peut nier néanmoins qu'il n'eût montré de la prédilection pour les hommes de la petite église, parfois aussi pour des philosophes, & que la grande confiance qu'avoit en lui Marie-Thérese, peut avoir eu à plus d'un égard de mauvais effets.

VAN-TULDEN, (Théodore) peintre & graveur, éleve de Rubens, né à Bois-le-Duc, vers l'an 1620, a peint l'histoire avec succès; mais son goût le portoit à représenter des Foires, des Marchés, des Fêtes de village, &c. Il donnoit, dans ces sujets divertissans, beaucoup d'action à ses figures. On admire aussi la belle disposition de ses tableaux d'histoire, la correction de son dessin, & son intelligence du

clair-obscur. Ces morceaux ont été depuis entiérement retouchés. — Il ne faut pas le confondre avec Diodore VAN-TULDEN, docteur en droit dans l'université de Louvain, né également à Bois-le-Duc, dont on a quelques Ouvrages, mort le 19 novembre 1645.

VAN-UDEN, (Lucas) peintre, né à Anvers en 1595, mort vers l'an 1660, est au rang des plus célebres paysagistes. Une touche légere, élégante & précise caractérise sa maniere. Il donnoit beaucoup d'éclat à ses ciels; les sites de ses payſages sont agréables & variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter; on croit voir les arbres agités par le vent. Le célebre Rubens l'employoit souvent à peindre ses fonds & les payſages de ses tableaux: alors Van-Uden prenoit le goût & le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paroissoit être du même pinceau.

VAN-VIANE, (François) né à Bruxelles en 1615, prit à Louvain le bonnet de docteur, & devint président du college du pape Adrien VI. L'université le députa à Rome avec le P. Lupus, Augustin & Steyaert (*voyez ce mot*) pour y poursuivre plusieurs propositions de morale relâchée. A peine fut-il de retour, qu'on l'accusa à la cour de Madrid, d'enseigner lui-même des propositions contraires à l'État & à la Religion. Mais le pape Innocent XI fit écrire à la cour d'Espagne en sa faveur en 1680 & 1681 par son nonce, & le coup qu'on vouloit lui porter fut détourné. Il mourut en 1693. Ses ouvrages sont: I. *Tractatus triplex, de ordine Amoris*, Louvain, 1685, in-8°. II. Un Traité *De Gratia Christi*, qui n'a point été imprimé, mais dont on peut juger par l'éloge qu'Arnauld a fait de l'auteur. — Son frere, Mathieu VAN-VIANE, licencié de la faculté de Louvain, mort dans cette ville en 1663, à 40 ans, eut la confiance de Jacques Boonen, archevêque de Malines, favorable aux opinions de Janſenius. On ne connoît de lui qu'un écrit intitulé: *Juris naturalis ignorantiæ Notitia*. Cet ouvrage a été traduit en françois par Nicole, qui y a mis une préface & des notes.

VARADE, *voy.* BARRIERE Pierre.

VARANES, *voyez* HORMISDAS.

VARCHI, (Benoît) natif de Fiéſoli, & mort à Florence en 1566, à 63 ans; a composé des Poéſies latines & italiennes; mais le plus connu de ses ouvrages est une *Hiſtoire des choſes les plus remarquables arrivées de ſon tems, principalement en Italie & à Florence*, Cologne, 1721, in-folio. Elle renferme des particularités curieuses sur la révolution qui conduisit Alexandre de Médicis au trône de Florence, & sur le regne de ce prince. L'auteur écrit avec une liberté qui tient de la licence, & quoiqu'il eût pris la plume par ordre de Cosme de Médicis, il ne ménage point cette maison. Ses Poéſies, appellées *Capitoli*, furent imprimées avec celles du Berni, du Mauro, & supprimées à cause de leur obscénité: ce qui n'a pas empêché quelques libertins de les reproduire.

VARENIUS, (Auguſte) théologien luthérien, né dans le duché de Lunebourg en 1620, mort en 1684, ſe rendit habile dans la langue hébraïque. On le regarde en Allemagne, après les Buxtorfs, comme celui de tous les Proteſtans, qui a porté le plus loin, & l'on peut dire trop loin, le ſyſtême des accens hébraïques (*voyez* CAPPEL). On a de lui un *Commentaire* ſur *Iſaïe*, réimprimé à Leipſig en 1708, in-4°, & d'autres ouvrages.

VARENIUS, (Bernard) Hollandois, & habile médecin, dont on a une *Deſcription du Japon & du royaume de Siam*, Cambridge, 1673, in-8°, en latin. Mais il eſt plus connu par ſa géographie qui a pour titre : *Geographia Univerſalis, in qua affectiones generales Telluris explicantur*, Cambridge, 1672, in-8°. Son livre renferme beaucoup d'idées ſyſtématiques, dont la plupart ne ſe ſoutiennent pas à l'examen, quoique Newton le jugeât digne d'être tranſporté dans ſa langue, & de l'orner de notes de ſa façon, auxquelles Jurin ajouta enſuite les ſiennes. C'eſt ſur cette traduction angloiſe qu'a été faite, par M. de Puiſieux, celle que nous avons en françois, Paris, 1755, en 4 vol. in-12.

VARENIUS, (Jean) né vers 1462 à Malines, acquit une profonde connoiſſance des langues grecque & latine, & mourut à Lire le 11 octobre 1536. Il nous a laiſſé une *Syntaxe de la Langue Grecque*, Anvers, 1578, une des meilleures qui aient paru dans le 16e. ſiecle.

VARET, (Alexandre) naquit à Paris en 1631. Après avoir fait ſes études de théologie dans les écoles de Sorbonne, il voyagea en Italie. De retour en France, il fut choiſi par Gondrin, archevêque de Sens, pour ſon grand-vicaire. Après la mort de ce prélat, il fut deſtitué de ſon emploi, & ſe retira dans la ſolitude de Port-Royal-des-Champs, où il mourut en 1676, à 43 ans. On a de lui : I. *Traité de la premiere éducation des Enfans*, in-12, II. *Défenſe de la Relation de la paix de Clément IX*, 2 vol. III. *Lettres ſpirituelles*, en 3 vol. IV. *Défenſe de la Diſcipline de Sens, ſur la Pénitence publique*, in-8°, condamnée à Rome en 1679. V. Préface de la *Théologie Morale des Jéſuites*, imprimée à Mons en 1666, & celle qui eſt au commencement du premier vol. de leur *Morale pratique*. — Il ne faut pas le confondre avec François VARET, ſon frere, auteur d'une traduction françoiſe du *Catéchiſme du Concile de Trente*.

VARGAS, *voyez* PEREZ.

VARGAS, (Alphonſe) Religieux Auguſtin, natif de Tolede & docteur de Paris, fut fait évêque d'Oſma, puis de Badajox, & enfin archevêque de Séville; où il mourut l'an 1366. On a de lui des *Commentaires* ſur le premier livre du Maître des Sentences, qu'il avoit dictés à Paris en 1345; Veniſe, 1490, in-fol.

VARGAS, (François) juriſconſulte Eſpagnol, poſſéda pluſieurs charges de judicature ſous les regnes de Charles-Quint & de Philippe II. Envoyé à Bologne en 1548, il proteſta, au nom de l'empereur, contre la tranſlation du concile de

de Trente en cette ville, appuya fortement le retour du concile à Trente, & y assista deux ans après, en qualité d'ambassadeur de Charles-Quint. Philippe II l'envoya résider à Rome, à la place de l'ambassadeur où il jouit de la confiance du pape qui l'employa dans bien des affaires relatives au concile de Trente : ce qui seul suffit pour réfuter les calomnies de le Vassor. De retour en Espagne, il fut nommé conseiller-d'état. Détrompé des plaisirs du monde & des espérances de la cour, il se retira au monastere de Cissos, près de Tolede, & y mourut vers 1560. On a de lui : I. Un Traité en latin, *De la Juridiction du Pape & des Evêques*, in-4°. II. Des *Lettres* & des *Mémoires concernant le concile de Trente*, que le Vassor donna en françois, en 1700, in-8°, en les défigurant d'une maniere révoltante, & prêtant à cet illustre Espagnol toute la haine qu'il portoit lui-même depuis son apostasie au concile de Trente, & à tout ce qui appartient à l'Eglise Catholique. Grégoire Trautwein, dans son savant ouvrage, *Vindiciarum adversùs Justini Febronii librum singularem liber singularis*, qu'il a donné sous le nom de *Georgius de Vigilibus*, montre non-seulement l'invraisemblance, mais l'impossibilité que Vargas ait dit du concile de Trente & de ses plus illustres prélats, les sottises & fausletés manifestes que le prétendu traducteur lui fait dire. Avant M. Trautwein, les journalistes de Trévoux avoient déjà démasqué la fausseté de ces Lettres; & M. Schram qui, en 1704, c'est-à-dire, 4 ans après la Traduction, a publié à Brunswick les prétendues Lettres originales, n'a affoibli aucune de leurs observations. Quelques critiques prétendent que ces Lettres ne sont pas seulement altérées, mais entiérement fabriquées. Le génie de le Vassor, son caractere faux & méchant, son fanatisme outré qui le rendoit odieux même aux Protestans, & le fit chasser de la maison de milord Portland, viennent à l'appui de cette assertion. Quoi qu'il en soit, l'évidence de cette altération ou supposition, n'a pas empêché Febronius & d'autres détracteurs du Saint-Siege, d'alléguer ces *Lettres* comme des pieces bien probantes.

VARGAS, (Louis de) peintre, né à Séville en 1528, mort dans cette ville en 1590, fit en Italie les études nécessaires à son art. Après 7 années d'un travail assidu, il retourna dans sa patrie; mais Antoine Florès & Pierre Campana, peintres Flamands, lui étoient si supérieurs en mérite, qu'ils l'obligerent de retourner en Italie, pour faire de nouvelles études pendant 7 autres années. Au bout de ce tems, Vargas n'eut plus de concurrens à craindre; il força à son tour Perez de Alezio, peintre célebre, d'éviter le parallele avec lui. Il se trouva dès-lors en possession, à Séville, des plus grands ouvrages. Cet artiste n'excelloit pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Il joignoit aux plus heureux talens, les vertus les plus austeres du Christianisme; il s'enfermoit souvent dans un cercueil,

& exerçoit sur lui des austérités qu'on auroit admirées dans les anachoretes.

VARIGNON, (Pierre) prêtre, naquit à Caen, paroisse de St. Ouen, l'an 1654. Les ouvrages de Descartes lui étant tombés entre les mains, il les lut avec avidité, & conçut une passion extrême pour les mathématiques; ses succès en ce genre le rendirent membre de l'académie des sciences de Paris, & professeur de mathématiques au college Mazarin. Il avoit été admis à l'académie de Berlin en 1711, sur sa grande réputation. Il mourut subitement en 1722. Son caractere étoit aussi simple que sa supériorité d'esprit pouvoit le demander. « Je n'ai jamais vu, dit Fontenelle, » personne qui eût plus de con» science, je veux dire, qui » fût plus appliqué à satisfaire » exactement au sentiment in» térieur de ses devoirs, & qui » se contentât moins d'avoir » satisfait aux apparences ». La philosophie n'avoit pas affoibli sa foi. Dans un *Recueil sur l'Eucharistie*, Geneve, 1730, in-8°, on trouve un ouvrage de Varignon, pour prouver » qu'un être matériel, quelque » petit qu'il soit, peut conte» nir un corps humain », & d'autres possibilités, propres à défendre ce mystere contre les objections tirées de la physique ou de la métaphysique. Lignac, Malebranche & d'autres savans ont présenté sur le même sujet, des vues extraordinaires pour des physiciens méchaniques & matériels; mais qui n'ont rien d'étonnant pour des hommes profondément instruits. L'on peut même dire qu'aucun objet de croyance religieuse ne trouve dans la nature des emblêmes plus expressifs (voyez le *Journ. histor. & litt.*, 1 août 1793, p. 494. — *Cath. Phil.*, n°. 441 & suiv.). On a encore de lui: I. Un *Projet d'une nouvelle Méchanique*, 1687, in-4°. II. *Nouvelle Méchanique*, 1725, 2 vol. in-4°. III. De *Nouvelles Conjectures sur la Pesanteur*, 1692, in-12. IV. *Elémens de Mathématiques*, 1731, in-4°. V. Plusieurs autres Ecrits dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

VARILLAS, (Antoine) né à Gueret, dans la Haute-Marche, en 1624, se livra tout entier à l'étude de l'histoire. Gaston de France, duc d'Orléans, l'honora du titre de son historiographe, & lui procura une place dans la bibliotheque du roi en 1655. Il y travailla avec beaucoup d'assiduité jusqu'en 1662, qu'il obtint une pension de 1200 liv., dont Colbert depuis le fit priver. Harlay, archevêque de Paris, lui en procura une autre de la part du clergé de France. Cet auteur mourut en 1696, laissant plusieurs legs pieux, dont un a servi à fonder le college que les Barnabites ont à Gueret. Il vécut toujours en philosophe, simple dans ses habits & dans ses meubles, quoiqu'il fût d'ailleurs à son aise. Son *Histoire de France* comprend, en 15 vol. in-4°, une suite de 176 ans; depuis la naissance de Louis XI, en 1423, jusqu'à la mort de Henri III, en 1589, & renferme de plus la Minorité de S. Louis, qui forme un vol. Son *Histoire des Hérésies* est en 6 vol. in-4°, Paris, 1686-1690,

& en 12 vol. in-12, 1687-1690. L'on y trouve l'hiſtoire des révolutions arrivées en Europe en matiere de religion, depuis l'an 1374 juſqu'en 1590. Lorſque cet ouvrage parut, on y trouva beaucoup de fautes. Ménage ayant rencontré l'auteur, lui dit: « Vous avez donné une » *Hiſtoire des Héréſies* pleine » d'héréſies ». Cela n'empêche pas que ce ne ſoit eſſenciellement un bon ouvrage; on y reconnoît le ſavant auſſi bien que l'écrivain religieux & fonciérement catholique. On a encore de lui: I. La *Pratique de l'Education des Princes*, ou *l'Hiſtoire de Guillaume de Croy*. II. La *Politique de Ferdinand le Catholique*. III. La *Politique de la Maiſon d'Autriche*, in-12. IV. Les *Anecdotes de Florence*, in-12. Varillas avoit tant lu dans ſa jeuneſſe, qu'il en perdit la vue. On la lui rétablit à force de remedes; mais il l'avoit ſi foible, qu'il ne pouvoit lire qu'au grand jour. Ainſi, dès que le ſoleil baiſſoit, il fermoit ſes livres, & s'abandonnoit à la compoſition de ſes ouvrages. Quelque bonne que fût ſa mémoire, il étoit difficile qu'elle ne le trompât pas ſouvent; & c'eſt-là une des raiſons qu'on peut rendre du nombre de fautes qu'il a faites: noms propres défigurés, faits évidemment faux, chronologie inexacte. Il a quelquefois cité des Mémoires qui n'ont jamais exiſté; mais il eſt à croire que ſa mémoire ſe trompoit dans les titres. Il rapporte des anecdotes qu'on a jugées fauſſes, parce qu'on ne les trouvoit écrites nulle part: reſte à ſavoir s'il ne les tenoit pas de bonne ſource. Son zele pour l'orthodoxie, les couleurs trop vives & trop vraies dont il a peint les ſectaires, l'ont rendu extrêmement odieux aux philoſophes modernes, qui n'ont pas manqué d'exagérer les défauts de ſes *Hiſtoires*, & de rejeter comme des contes pluſieurs faits très-avérés.

VARIN, *voyez* WARIN.

VARIUS, poëte latin, contemporain de Virgile & d'Horace, eut beaucoup de part à l'amitié de ces deux illuſtres écrivains, & aux bontés de l'empereur Auguſte; il compoſa des Tragédies qui ne ſont pas parvenues juſqu'à nous. On trouve quelques fragmens de ſes Poéſies dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire.

VARLET, (Dominique-Marie) né à Paris en 1678, devint docteur de Sorbonne en 1706, travailla pendant ſix ans en qualité de miſſionnaire dans la Louiſiane. Clément XI le nomma en 1718 évêque d'Aſcalon, & coadjuteur de Pidou de St-Olon, évêque de Babylone, qui mourut peu de tems après. Dès-lors, il commença à lever le maſque & à montrer ſon oppoſition à la bulle *Unigenitus*. Il eut ordre de la Propagande d'aller chez le nonce de Paris; mais au lieu d'obéir, il partit pour la Hollande, & donna à Amſterdam la Confirmation, en vertu des prétendus pouvoirs que lui avoient donné les ſoi-diſant chapitres de Harlem & d'Utrecht. Varlet alla enſuite en Perſe, mais l'évêque d'Iſpahan eut ordre du pape de le ſuſpendre de tout exercice de ſon miniſtere. Après cette flétriſſure, il retourna en Hol-

lande, mit le sceau à sa révolte, mépriſa les cenſures qu'il avoit encourues, appella au futur concile, exerça toutes les fonctions de l'épiſcopat, & ſacra archevêque d'Utrecht, Corneille Steenhoven, le 15 octobre 1724, dans la maiſon du ſieur Brigode à Amſterdam : ordination qui fut déclarée *illicite & exécrable*, & l'élection nulle, par le pape Benoît XIII, le 21 février 1725. Ce fut encore lui qui impoſa les mains à trois ſucceſſeurs de Steenhoven, qui furent également excommuniés par le Saint-Siege. Cette conduite irrita tout le monde : vainement il tâcha de ſe juſtifier par deux *Apologies* qui, avec les Pieces juſtificatives, forment un gros vol. in-4°. M. Languet, évêque de Soiſſons, en fit voir l'illuſion. Il mourut à Rhinwick, près d'Utrecht, en 1742, regardé comme un rebelle & un ſchiſmatique par les Catholiques, & comme un Chryſoſtome par les Janſéniſtes.

VARLET, (Jacques) chanoine de S. Amé de Douay, mourut en 1736. On a de lui des *Lettres* ſous le nom *d'un Eccléſiaſtique de Flandre*, adreſſées à Languet, évêque de Soiſſons, pleines de l'eſprit de ſecte & de parti, & réfutées par le même évêque.

VAROLI, (Conſtance) habile chirurgien & médecin de Bologne, où il naquit en 1543, mourut à Rome à l'âge de 32 ans, médecin de Grégoire XIII, & profeſſeur d'anatomie. Quoique mort à la fleur de ſon âge, il s'eſt immortaliſé par ſa découverte des Nerfs Optiques.

VARREGE, *voyez* POLEMBURG.

VARRON, (*Caïus-Terentius*) conſul Romain, auſſi courageux qu'imprudent, perdit par ſa faute la bataille de Cannes contre Annibal, 216 ans avant J. C. Lorſqu'il retourna à Rome, le peuple loin de lui demander compte de cette défaite, lui rendit des actions de graces *de ce qu'il n'avoit pas déſeſpéré du ſalut de la république après une ſi grande perte.*

VARRON, (*Marcus-Terentius*) né l'an 116 avant J. C., fut lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates, & mérita une couronne navale. Moins heureux en Eſpagne, il fut obligé de ſe rendre à Céſar. Ce malheur le fit proſcrire, mais il trouva un aſyle chez Calenus (*voyez ce mot*). Sa vie fut de cent ans, & il la paſſa dans les travaux de l'étude. On le regarda comme le plus docte des Romains. Il aſſure lui-même qu'il avoit compoſé plus de 500 volumes ſur différentes matieres. S. Auguſtin fut un des admirateurs du ſavoir de Varron ; mais il eſt faux qu'il ait tiré des ouvrages de ce Romain, ſon admirable Traité *De Civitate Dei* (voyez S. AUGUSTIN). Varron étoit lié avec Cicéron, auquel il dédia ſon *Traité de la Langue Latine*. Il en compoſa un autre de la vie ruſtique : *De re Ruſtica*, qui eſt fort eſtimé. Ces deux derniers ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous. Les meilleures éditions du premier ſont de Veniſe, 1474, in-fol., rare ; & de Rome, 1557, in-8°, avec les Notes d'Antoine Auguſtin. Le Traité *De re Ruſtica* parut à Veniſe, 1472, in-fol., & avec les autres auteurs ruſtiques,

dont l'édition la plus estimée est de Leipsig, 1735, 2 vol. in-4°. M. Sabourenx de la Bonnetrie en a donné une Traduction françoise, Paris, 1771, in-8°, qui fait le second vol. de l'*Œconomie rurale*, 6 vol. in-8°.

VARRON, le Gaulois, (*Terentius*) poëte latin sous Jules-César, né à Atace sur la riviere d'Aude, dans la province de Narbonne, composa un Poëme *De Bello Sequanico*. Il mit aussi en vers latins le Poëme des *Argonautes* d'Apollonius de Rhodes. On trouve de lui quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum*.

VARUS, (*Quintilius*) proconsul Romain, d'une famille plus distinguée par ses places que par sa noblesse, fut d'abord gouverneur de la Syrie, ensuite de la Germanie. Son administration indolente fit naître à Arminius, chef des Chérusques, l'idée d'exterminer les troupes Romaines; il les attaqua inopinément, les défit, & Varus honteux, se tua l'an 9 de J. C. — Il est différent d'un autre Quintilius VARUS, qui remporta une victoire signalée sur Magon, frere d'Annibal, l'an 205 avant J. C.

VASARI, (George) peintre, né à Arezzo en Toscane, l'an 1512, mort à Florence en 1574, ne s'est fait qu'une réputation médiocre dans la peinture. Il n'avoit aucun goût décidé; la nécessité fut le principal motif qui l'engagea dans l'exercice de ce bel art. Cependant son assiduité au travail, les avis d'André del Sarte & de Michel-Ange, sous qui il étudia, & l'étude qu'il fit d'après les plus beaux morceaux antiques, lui donnerent de la facilité & du goût pour le dessin; mais il a trop négligé la partie du coloris. Il entendoit sur-tout les ornemens, & il avoit du talent pour l'architecture. La maison de Médicis l'employa long-tems, & lui procura une fortune honnête. On a de lui les *Vies des meilleurs Peintres, Sculpteurs & Architectes Italiens*; Florence, 1568, 3 vol. in-4°; & Rome, 1759, même format & même nombre de volumes. Elles sont écrites en italien, avec assez de politesse; mais l'auteur n'est pas exact; il a fait plusieurs méprises. Comme il écrivoit dans un tems où plusieurs peintres dont il parle étoient encore vivans, il a plus pensé à les louer qu'à faire connoître leur véritable mérite. M. Bottari, qui a dirigé l'édition de Rome, y a fait des additions, & corrigé plusieurs inexactitudes. Les desseins des portraits qui sont à la tête de ces *Vies*, sont, selon quelques-uns, de Calcar, & selon d'autres, de Vasari lui-même & de ses disciples. Le *Traité de Peinture*, publié à Florence en 1619, in-4°, est de George VASARI, neveu du précédent, quoique plus d'un bibliographe l'ait attribué à l'oncle.

VASCOSAN, (Michel de) imprimeur de Paris, né à Amiens, épousa une des filles de Badius, & devint ainsi allié de Robert Etienne, qui avoit épousé l'autre. Vascosan passe, avec raison, pour l'un des premiers maîtres de son art. Les curieux recherchent particuliérement les *Vies des Hommes*

*Illustres*, & les *Œuvres morales* de Plutarque, traduites du grec par Amyot, que cet imprimeur donna au public en 1567, en 13 vol. in-8°.

VASQUEZ, (Luc) *voyez* AYLON.

VASQUEZ, (Gabriel) Jésuite, né à Belmonte, dans le diocese de Cuença, enseigna la théologie à Rome & à Alcala avec réputation, & y termina sa carriere en 1604. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon en 1620, en 10 tom. in-fol. Ses contemporains l'ont appellé l'*Augustin de l'Espagne*; & Benoît XIV, dans son Traité *De Synodo diœcesana*, le nomme *la Lumiere de la Théologie*. Cependant on trouve dans ses ouvrages quelques propositions peu justes, qui étoient la doctrine commune des théologiens de ce tems-là, & des questions inutiles qu'il étoit alors d'usage de traiter. *Voyez* S. THOMAS, SUARÈS, *&c.*

VASSÉ, (Antoine-François de) sculpteur du roi de France, membre de l'académie royale de peinture & de sculpture de Paris, étoit né à Toulon, & mourut à Paris en 1736, âgé de 53 ans. Il a décoré plusieurs églises par ses ouvrages, dont on peut voir le détail dans le *Mercure de France*, 1736.

VASSÉE, (Jean) *Vasseus*, de Bruges, enseigna les belles-lettres à Brague, à Evora, à Salamanque où il mourut en 1562. Par-tout il forma ses éleves à la vertu & à la piété autant qu'aux sciences humaines. On a de lui *Chronica Hispaniæ*, Salamanque, 1552, in-fol., & Cologne, 1577, in-8°. On la trouve aussi dans l'*Hispania illustrata* du P. André Schott.

VASSOR, (Michel le) né à Orléans, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Ses opinions lui ayant attiré des désagrémens mérités, il quitta cette congrégation en 1690, se retira en Hollande l'an 1695, puis en Angleterre, où il embrassa la communion anglicane, & obtint une pension du prince d'Orange, à la sollicitation de Burnet, évêque de Salisbury. Cet apostat mourut en 1718, à 70 ans. Il avoit été mépriſé pendant sa vie, il fut peu regretté après sa mort. On a de lui un *Traité de la maniere d'examiner les différends de Religion*, in-12. Mais il est principalement connu par une *Histoire de Louis XIII*, pleine de faits singuliers & d'anecdotes très-suspectes, qui parut en 20 vol. in-12, depuis 1710 jusqu'en 1711, à Amsterdam. On l'a réimprimée en 1756, en 7 vol. in-4°. L'auteur étoit chez milord Portland, lorsqu'il en composa le 1*er.* volume. Avant que de le publier, il le communiqua à Jacques Basnage, son ami, qui lui conseilla de ne point faire paroître cet ouvrage, qui est plutôt une satyre violente contre les vivans & les morts qu'une histoire, & qui est d'ailleurs extrêmement diffus, pesant & plein de maximes dangereuses. Le Vassor mépriſa cet avis, & publia son livre. Milord Portland indigné le chassa de sa maison, & Basnage rompit entiérement avec lui. Ainsi, pour le plaisir de mentir & d'outrager, il perdit sa fortune, ses protecteurs & ses amis. Bayle disoit qu'*il auroit mieux fait de rester où il étoit*:

voulant dire que son apostasie n'honoroit pas la réforme. C'étoit un homme d'un esprit léger & vain, d'un caractere violent & fougueux, capable de tout lorsqu'il s'agissoit de satisfaire sa haine, & ne mettant point dans ses passions cette apparence d'honneur & de réserve, que la méchanceté même & la corruption cherchent à se ménager. On a encore de lui une prétendue Traduction en françois, avec des Remarques, des *Lettres* & des *Mémoires* de François Vargas, de Pierre Malvenda, touchant le concile de Trente, in-8°; ouvrage entrepris pour calomnier cette grande assemblée de l'Eglise chrétienne, & en même tems les hommes illustres, auxquels il attribue ce qu'ils n'ont jamais dit (*voyez* VARGAS). Les productions qu'il avoit enfantées étant catholique, sont un *Traité de la véritable Religion*, in-4°; & des *Paraphrases* sur *S. Matthieu*, sur *S. Jean*, & sur les *Epîtres* de S. Paul.

VAST, (S.) *voyez* WAST.

VATABLE, *ou plutôt* WATEBLED *ou* GASTEBLED, (François) professeur en langue hébraïque, étoit natif, non pas d'Amiens, comme l'a cru le président de Thou, mais d'une petite ville de Picardie, nommée *Gammache*. François I le fit, en 1530 ou 1531, professeur en hébreu au college-royal qu'il venoit d'établir. Il fut ensuite fait abbé de Bellozane. Robert Etienne ayant recueilli les Notes qu'il avoit faites sur l'Ecriture dans ses leçons publiques les imprima l'an 1545, dans son édition de la Bible de Léon de Juda, en 2 vol. in-8°; mais ces Notes ayant été altérées, comme on le croit, par cet imprimeur qui avoit embrassé le Calvinisme, elles furent condamnées par la faculté de théologie de Paris. L'inquisition d'Espagne ordonna aux théologiens de Salamanque de les purger de ce qui sentoit l'hérésie, & permit qu'ainsi corrigées on les publia en 1584. Robert Etienne les défendit contre les théologiens de Paris; mais on sent que cette défense, faite d'une main intéressée, ne valoit pas mieux que les erreurs qui avoient dénaturé les Notes de Vatable. Elles sont d'ailleurs estimées, parce qu'elles sont claires, précises & naturelles. La derniere édition est de 1729, 2 vol. in-fol. (*voyez* HENRI Nicolas). Ce savant mourut à Paris en 1547.

VATACE, *voyez* JEAN DUCAS.

VATEAU, *voyez* WATEAU.

VATER, (Abraham) né en 1684, devint par son mérite professeur de botanique & de médecine à Wittemberg, sa patrie. Il avoit voyagé en Allemagne, en Angleterre & en Hollande, où le célebre Ruysch lui apprit sur-tout l'art de ces belles injections, qui étoit son grand talent. Vater profita si bien des leçons de Ruysch, qu'après avoir été son disciple, il devint son émule. Cet habile homme mourut dans sa patrie en 1751, membre de l'académie des Curieux de la Nature, de la société royale de Londres & de celle de Prusse. On a de lui un grand nombre de Dissertations académiques, & quelques trai-

tés particuliers écrits en latin, entre lesquels on distingue : I. De l'*Utilité de l'Anatomie*, contre ceux qui prétendent que l'art de guérir n'a, en général, pas fait des progrès proportionnels à l'importance qu'on attache à l'anatomie : ce qui ne paroît être que trop vrai (*voyez* HÉROPHILE). II. *Joannis Curvi Semmedi Pugillus rerum Indicarum*, Wittemberg, 1722, in-4°. III. *Catalogue des Plantes exotiques du jardin de Wittemberg*, 1738. IV. *Description du Cabinet de Ruysch & des principaux Cabinets d'Histoire naturelle de l'Allemagne.* On a donné la description du sien sous ce titre : *Vateri Musæum Anatomicum proprium*, in-4°.

VATTEL, (N.) natif de Neufchâtel en Suisse, est auteur de quelques traités de physique & de jurisprudence. Son principal ouvrage est *le Droit des Gens, ou les Principes de la Loi naturelle appliqués à la conduite des Nations & des Souverains*, 1758, 2 vol. in-4° & 3 vol. in-12. Ouvrage superficiel & déclamateur, qui réunit le fanatisme de secte aux erreurs du froid & inconséquent déisme; la Religion y est traitée comme une affaire de politique & même de caprice. On y examine sérieusement ce que le souverain doit faire *quand la nation se dégoûte de sa religion & en desire une autre.* Fier des applaudissemens que cette production lui attira de la part des philosophistes, il vint à Bruxelles vers l'an 1765, s'offrit à des gens en place de travailler à dénaturer la législation & les notions nationales, à faire goûter sa jurisprudence anti-chrétienne, son déisme & son fanatisme. Mais les conditions qu'il exigea pour rendre aux Belges un si grand service, le firent renvoyer *manibus vacuis*, sur-tout après que l'impératrice Marie-Thérese eut témoigné que cet avocat aventurier lui déplaisoit. L'obscurité dans laquelle il a vécu depuis, fait qu'on ignore l'année de sa mort. L'abbé Caussin, membre de l'académie des sciences de Bruxelles, dans une Dissertation imprimée en 1768, a réfuté quelques erreurs de Vattel, mais ce sont les moindres & les plus indifférentes; il en eût bien trouvé d'autres, s'il avoit voulu donner l'essor à son zele, & s'il avoit été moins prévenu pour un auteur qu'on ne peut considérer que comme un mauvais singe de Grotius & de Puffendorff, comme un publiciste paradoxal & dangereux.

VATTEVILLE, *voyez* MONTCHRESTIEN.

VAVASSEUR, (François) Jésuite, né en 1605 à Paray, dans le diocese d'Autun, devint interprete de l'Ecriture-Sainte dans le college des Jésuites à Paris, où il finit ses jours en 1681, à 76 ans, avec la réputation d'un Religieux plein d'une piété solide & sans minuties. Le P. Vavasseur s'est principalement distingué sur le parnasse latin; mais il est plus recommandable par l'élégance & la pureté du style, que par la vivacité des images & l'élévation des pensées. Le P. Lucas, son confrere, publia le recueil de ses Poésies en 1683. On y trouve : I. Le *Poëme* héroïque de *Job*. II. Plusieurs Poésies saintes. III. Le *Theurgicon*, en

4 livres, ou les *Miracles de Jesus-Christ*. IV. Un livre d'Elégies. V. Un autre de Pieces Epiques. VI. Trois livres d'Epigrammes, dont plusieurs manquent de sel. Les bons critiques lui reprochent une exactitude trop scrupuleuse, & qui est plus d'un grammairien que d'un poëte. Ses vers sentent quelquefois la contrainte. Ses autres ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, 1705, in-fol. Ils renferment : I. Un *Commentaire* sur *Job* & sur *Osée*. II. *De formâ Christi*, Paris, 1649, in-8°. Il y réfute le sentiment de Nicolas Rigault, qui avoit soutenu dans des Notes sur *Tertullien*, & dans une Dissertation à la fin de son édition de S. *Cyprien*, que J. C. étoit difforme. Il s'y déclare également contre ceux qui appliquent trop littéralement au Sauveur ces paroles du Psaume 44 : *Speciosus formâ præ filiis hominum*. III. Un Traité *De ludicra dictione*, ou du Style burlesque, contre lequel il s'éleva avec force. IV. Un *Traité de l'Epigramme*, qui offre quelques bonnes réflexions. V. Une *Critique* de la *Poétique* du P. Rapin, pleine d'humeur, & qui prouve qu'il n'écrivoit pas si bien en françois qu'en latin.

VAUBAN, *voyez* PRESTRE.

VAUCANSON, (N. de) s'est fait un nom distingué parmi les méchaniciens du 18e. siecle, & fut associé à l'académie royale des sciences de Paris. Il n'est personne qui n'ait entendu parler de ses automates : mais des travaux plus utiles & plus précieux à l'état, sont les machines de son invention, en Languedoc & ailleurs, pour dévider la soie. Il mourut à Paris le 21 novembre 1782, dans un âge fort avancé.

VAUCEL, (Louis-Paul du) fils d'un conseiller d'Evreux, avoit été avocat avant que d'embrasser l'état ecclésiastique. Pavillon, évêque d'Aleth, voulut l'avoir auprès de lui en qualité de chanoine & de théologal de sa cathédrale : mais une lettre de cachet le relégua à St.-Pourçain, dans l'extrémité de l'Auvergne. Après 4 années d'exil, il passa en Hollande l'an 1681, auprès d'Arnauld, qui l'envoya à Rome pour plaider la cause du jansénisme. On trouve la substance de sa correspondance dans *Causa Quesnelliana*, Bruxelles, 1704. Il écrivoit sous le nom de *Walloni*. On voit par ces Lettres qu'il savoit se plier aux circonstances, & cacher ses sentimens sous des termes & des tours ambigus. Il gagna l'estime de quelques cardinaux, & fut admis à l'audience du pape, qui le chargea en 1694 de quelques affaires relatives à la mission de Hollande. Du Vaucel quitta Rome après y avoir demeuré près de dix ans. Il parcourut la plupart des villes d'Italie, & alla mourir à Maëstricht en 1715. On a de lui : I. Un *Traité de la Régale*, qu'il envoya à Favoritti, qui le fit traduire en italien, puis en latin, 1689. II. *Breves Considerationes in doctrinam Michaëlis de Molinos*, in-12.

VAUGE, (Gilles) prêtre de l'Oratoire, natif de Beric au diocese de Vannes, enseigna les humanités & la rhétorique avec distinction, puis la théologie au séminaire de Grenoble.

Le cardinal le Camus, évêque de cette ville, & Mont-Martin, son successeur, firent un cas particulier de ses talens. Le P. Vauge, accablé par le travail & les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé en 1739. Ses ouvrages sont : I. Le *Catéchisme de Grenoble*. II. Le *Directeur des Ames Pénitentes*, 2 vol. in-12. III. Un *Traité de l'Espérance Chrétienne*, contre l'esprit de pusillanimité & de défiance, & contre la crainte excessive, in-12. Cet ouvrage, profond & solide, plein d'onction & de lumieres, a été traduit en italien par Louis Riccoboni. On en a donné une nouvelle édition en 1777. IV. Quelques Ecrits sur les affaires du tems, où l'on s'apperçoit qu'il a été avec les gens du Parti.

VAUGELAS, *voyez* FAVRE.

VAUGIMOIS, (Claude Fyot de) supérieur du séminaire de St. Irenée de Lyon, mort en 1759, étoit d'une bonne famille de Bourgogne. On a de lui quelques Ouvrages de piété, qui ont assez de cours. C'étoit un homme d'un caractere doux & d'une piété solide.

VAULUISANT, *voy.* PRÉ, (Cl. du).

VAUMORIERE, (Pierre Dortigue, sieur de) gentilhomme d'Apt en Provence, vint à Paris, où son esprit lui mérita la place de sous-directeur d'une académie, ou plutôt d'un tripot littéraire formé par l'abbé d'Aubignac. Il mourut en 1693, fort pauvre. Sa probité, sa politesse & son enjouement lui firent plus de partisans que ses livres. On a de lui : I. *L'Art de plaire dans la conversation*, in-12, assez bon. II. Un Recueil assez mal choisi en 4 vol. in-12, de *Harangues sur toutes sortes de sujets*, avec l'*Art de les composer*. III. Un Recueil de *Lettres*, avec la *Maniere de les écrire*, 2 vol. in-12. IV. Un grand nombre de Romans verbeux & sans vraisemblance.

VAUQUELIN, *voy.* FRESNAYE (la) & IVETEAUX.

VAUVENARGUES, (le Marquis de) d'une famille noble de Provence, servit de bonne heure, & fut capitaine au régiment du roi. La retraite de Prague, pendant 30 lieues de glaces, lui causa des maladies cruelles, qui lui firent perdre la vue, & lui causerent la mort en 1747 ou 1748, dans un âge peu avancé. Nous avons de lui une *Introduction à la connoissance de l'Esprit humain, suivie de réflexions & de maximes* : ouvrage qui vit le jour en 1746, in-12, à Paris. Il y a de bonnes choses, mêlées de réflexions paradoxales & quelquefois peu religieuses ; ce qui lui a mérité de la part de Voltaire d'être nommé *un prodige de vraie philosophie & de vraie éloquence* (Eloge funebre des officiers, morts dans la guerre de 1741). Pour s'assurer d'autant mieux les éloges du grand-papa de la philosophie, Vauvenargues a retranché dans la seconde édition qu'il a donnée de son ouvrage, ce passage remarquable : » Newton, Pascal, Bossuet, » Racine, Fénélon, c'est-à-dire » les hommes de la terre les » plus éclairés, dans le plus » philosophe de tous les siecles,

» & dans la force de leur » esprit & de leur âge, ont cru » Jesus-Christ; & le grand » Condé en mourant répétoit » ces nobles paroles : Oui, » nous verrons Dieu comme » il est. *Sicuti est, facie ad » faciem* ». Voyez le *Tableau Philosophique de l'Esprit de Voltaire*, chap. 19.

VAUX, *voyez* DEVAUX.

VAUX CERNAY, (Pierre de) Religieux de l'ordre de Citeaux, dans l'abbaye de Vaux Cernay, près de Chevreuse, écrivit, vers l'an 1216, l'*Histoire des Albigeois*. Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, donna une bonne édition en 1615 de cet ouvrage, qui peut être utile pour les événemens du 13e. siecle, & pour réfuter des écrivains modernes qui ont voulu faire l'apologie de ces fanatiques.

VAUZELLE, (Pierre) *voy.* HONORÉ de Ste. Marie.

VAYRAC, (l'Abbé de) né en Auvergne, est auteur d'une bonne traduction des *Mémoires* du cardinal Bentivoglio, & d'une description de l'*Etat présent de l'Espagne*, Amsterdam, 1719, 4 vol. in-12 : ouvrage exact, où il prouve que tout ce que madame d'Aunoy a écrit sur l'Espagne, n'est qu'un enchaînement de fables ou de railleries piquantes pour tourner les Espagnols en ridicule. Il n'y a pas d'auteur François qui ait parlé de l'inquisition d'après des informations aussi sûres & aussi impartiales que l'abbé de Vayrac. Il est étonnant que l'abbé Berault, dans son *Histoire Ecclésiastique*, ouvrage, à quelques inconséquences près, très-estimable, ait mieux aimé copier le Socinien Limborch que le judicieux & équitable de Vayrac. *Voyez* LIMBORCH.

VECCHIETTI, (Jerôme) savant Florentin du 17e. siecle, embrassa l'état ecclésiastique, étudia la théologie avec ardeur, & en prit les degrés; la chronologie l'occupa ensuite. Il est principalement connu dans la république des lettres par un livre dont voici le titre : *Opus de anno primitivo & de sacrorum temporum ratione, lib. VIII*, in-fol. Cet ouvrage rare & plein de recherches savantes, fut imprimé à Ausbourg en 1621. L'auteur tâche d'accorder la chronologie sainte avec la période julienne. Il mourut à l'âge de 80 ans, en prison, pour n'avoir pas voulu se rétracter de ce qu'il avoit avancé dans son ouvrage, que *J. C. ne fit pas la Pâque la derniere année de sa vie, & qu'à la derniere cene il ne se servit point de pain azime* : opinion qui, vu le sens & l'explication de l'auteur, ne méritoit peut-être pas un traitement si rigoureux.

VECCUS, (Jean) *Cartophylax*, c'est-à-dire, garde du trésor des chartes de Ste. Sophie à Constantinople, fut envoyé par l'empereur Michel Paléologue au concile de Lyon, où la réunion de l'Eglise Grecque & de l'Eglise Romaine fut terminée en 1274. Il contribua beaucoup à la conclusion de ce grand ouvrage, par son éloquence & son esprit conciliant. Joseph, patriarche de Constantinople, qui fomentoit le schisme, ayant été déposé, Veccus fut élevé sur le siege patriarchal en 1275. Son zele

pour le maintien de la réunion, lui attira la haine des schismatiques Grecs, qui intenterent contre lui des accusations calomnieuses. Cette persécution le porta, en 1279, à envoyer la démission de son patriarchat à l'empereur, & à se retirer dans un monastere; mais ce prince le rappella peu après. Michel Paléologue étant mort, Andronic, qui lui succéda, se laissant conduire par la princesse Eulogie sa tante, s'opposa à l'union, fit déposer Veccus, & le fit enfermer dans une étroite prison, où ce grand prélat mourut de misere en 1298. Il avoit composé plusieurs Ecrits pour la défense de la vérité, & il inséra dans son testament une déclaration de sa croyance sur l'article du Saint-Esprit, conforme à la doctrine de l'Eglise Latine. Voyez le Recueil d'Allatius sur la Procession du St.-Esprit, Rome, 1652 & 1659, 2 vol. in-4°.

VEDELIUS, (Nicolas) né à Hegenhausen, dans le Palatinat, en 1596, enseigna la philosophie à Geneve, puis la théologie & l'hébreu à Deventer & à Franeker, & mourut le 26 septembre 1642. On a de lui : I. Un Traité contre les Arminiens, intitulé : *De Arcanis Arminianismi*, 1632 & 1634, 4 parties in-4°. Il prétend que les Arminiens veulent introduire un athéisme raffiné : attribution gratuite qui sent l'esprit de parti; le gomarisme feroit plutôt des athées que l'arminianisme. II. Plusieurs Ouvrages de controverse, presque tous contre Baronius & Bellarmin; ceux même de son parti en ont été si peu contens, qu'ils se sont appliqués à le combattre.

VEEN, (Othon-Van) *voy.* VENIUS.

VEENHUSEN, (Jean) littérateur Hollandois, vivoit sur la fin du 17e. siecle. Il professa les belles-lettres avec succès, & travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons, sont celles de *Stace* & de *Pline* le Jeune, dites de *Variorum*. Le *Stace* fut imprimé à Leyde, in-8°, en 1661; & le *Pline*, en 1669, ibid., aussi in-8°.

VEENINX, (Jean-Baptiste) peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avoit une facilité étonnante : son pinceau suivoit en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoire, portrait, paysage, marines, fleurs, animaux.

VEGA, (André) théologien scholastique, né à Ségovie, fut Cordelier & mourut en 1570, après avoir assisté avec éclat au concile de Trente. On a de lui : I. Les Traités *De Justificatione; De Gratia; De Fide, operibus & meritis*, Alcala, 1564, in-fol. II. Un *Commentaire* sur les *Psaumes*.

VEGA, (Lopès de) poëte Espagnol, appellé aussi *Lope Felix de Vega Carpio*, naquit à Madrid en 1562, d'une famille noble. Ses talens lui mériterent des places & des distinctions. Il fut secrétaire de l'évêque d'Avila, puis du comte de Lemos, du duc d'Albe, &c. Après la mort de sa 2e. femme, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut l'ordre de prêtrise, & fut fait aumônier de l'ordre de Malte. Ce poëte se fit recher-

cher, à cause de la douceur de ses mœurs & de l'enjouement de son esprit. Jamais génie ne fut plus fécond pour composer des *Comédies*. Celles qu'on a rassemblées, composent 25 vol. dont chacun renferme 12 Pieces de théâtre. L'on assure même que ce poëte avoit fait jusqu'à 1800 Pieces en vers. On comprend qu'une si grande facilité ne s'allie pas constamment avec le jugement & le goût. Ses Pieces dramatiques ont plusieurs défauts; mais on y trouve de l'invention, & elles ont été fort utiles à plusieurs poëtes François. On a encore de cet auteur d'autres ouvrages, comme *Voga del Parnasso*; diverses Nouvelles; *Laure del Apollo*. Lopès de Vega mourut en 1635, à 73 ans.

VEGECE, (*Flavius-Vegetius-Renatus*) auteur qui vivoit dans le 4e. siecle, du tems de l'empereur Valentinien, à qui il dédia ses *Institutions militaires*, ouvrage où il traite d'une maniere fort méthodique & fort exacte de ce qui concernoit la milice Romaine. Cet ouvrage est d'une latinité pure. Sa Version a paru en un volume in-12 en 1743, à Paris, avec une préface & des remarques; & a été réimprimée à Amsterdam, in-8°, en 1744. Vegece a donné aussi un Art vétérinaire, dans *Rei Rusticæ Scriptores*, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4°, qui a été traduit par M. Sabourëux de la Bonnetrie, Paris, 1775, in-8°, & qui forme le tom. 6e. de l'*Œconomie rurale*, 6 vol. in-8°. On a imprimé ses *Institutions Militaires* avec les autres écrivains sur l'Art Militaire, *cum notis Variorum*, Wesel, 1670, 2 vol. in-8° & séparément, à Paris, 1762, in-12.

VEIL, (Charles-Marie de) fils d'un juif de Metz, fut converti par le grand Bossuet. Il entra dans l'ordre des Augustins, & ensuite chez les chanoines-réguliers de Ste. Genevieve. On l'envoya à Angers, où il prit le bonnet de docteur, & où il professa la théologie dans les écoles publiques. Il quitta ensuite sa chaire pour la cure de S. Ambroise de Melun, apostasia bientôt après, abjurant en Angleterre la Religion Catholique pour se marier avec la fille d'un Anabaptiste, & mourut vers 1699, après avoir publié des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture-Sainte. Il est un des premiers qui s'est élevé contre l'*Histoire critique du Vieux-Testament*, par Richard Simon, dans une Lettre imprimée & adressée à M. Boile.

VELASQUEZ, (Jean-Antoine) Jésuite, né à Madrid l'an 1585, mourut en 1669. Après avoir été plusieurs fois recteur, il fut fait provincial. Le roi Philippe IV le fit venir à sa cour, & le fit conseiller de la congrégation de la Conception immaculée. On a de lui: I. Un *Commentaire* latin sur l'*Epître aux Philippiens*, en 2 vol. in-fol., aussi diffus que savant. II. Divers Ecrits en faveur de l'*Immaculée Conception de la Ste. Vierge*.

VELASQUEZ, (Don Diego de Silva) peintre, né à Séville en 1594, se rendit à Madrid, où ses talens furent pour lui une puissante protection auprès de la famille royale. Un génie hardi, un coloris vi-

goureux, une touche énergique, font de lui un artiſte célebre. Philippe IV l'aimoit, il ſe plaiſoit à ſa compagnie, & prenoit un plaiſir ſingulier à le voir peindre. Il ajouta aux honneurs dont il l'avoit comblé, la dignité de chevalier de St. Jacques, & lui fit faire à ſa mort de magnifiques funérailles.

VELD, (Jacques) ſavant Religieux Auguſtin de Bruges en Flandre, docteur de Louvain en 1571, ſucceſſivement prieur & provincial dans ſon ordre, mort à St.-Omer dans le monaſtere de St.-Bertin en 1583, où il s'étoit retiré lorſque le magiſtrat de Bruges qui avoit épouſé les intérêts des hérétiques, l'eut exilé en 1578. Ce ſavant Religieux a compoſé : I. *Tabulæ in Evangelia & epiſtolas quadrageſimales*, Louvain. II. Des *Paraphraſes ſur les Evangiles*, ſur les *Epîtres du Carême*, & ſur la *Paſſion*. III. *Commentaria in Danielem prophetam*, 1576, in-8°. Ce Commentaire n'eſt bon que pour les prédicateurs.

VELEZ, *voyez* GUEVARA.

VELLEIUS-PATERCULUS, né d'une famille illuſtre, originaire de Naples, fut tribun des ſoldats, puis préteur l'année de la mort d'Auguſte, ſous lequel il avoit ſervi. Il fit des campagnes dans différens pays, ſuivit Tibere dans toutes ſes expéditions, & fut ſon lieutenant en Allemagne. Nous avons de lui un Abrégé de l'Hiſtoire de la Grece, de l'Orient, de Rome & de l'Occident. Cet ouvrage ne nous eſt pas parvenu tout entier. Nous n'avons qu'un fragment de l'ancienne Hiſtoire Grecque, avec l'Hiſtoire Romaine, depuis la défaite de Perſée juſqu'à la 6e. année de Tibere. Cet auteur eſt inimitable dans ſes portraits; il peint d'un ſeul trait. Il a écrit avec une fineſſe & un agrément qu'il eſt difficile d'égaler; mais on lui reproche d'avoir trop flatté Tibere & Séjan. Il ne voyoit en eux que les bienfaiteurs de Paterculus, tandis que le reſte du genre-humain y voyoit des monſtres. Rhenanus publia cet auteur en 1520, & depuis ce tems, il y en a eu grand nombre d'éditions. Doujat le traduiſit en françois, avec des ſupplémens qui n'ont pas conſolé les gens de goût. On préfere à ſa verſion celle de l'abbé Paul, publiée à Avignon en 1768, in-8° & in-12.

VELLY, (Paul-François) né à Velly (Veſly ou Vailly), petite ville ou bourg, près de Fiſme en Champagne, entra dans la Société des Jéſuites, & en étant ſorti 11 ans après, il ſe livra tout entier aux recherches hiſtoriques. Son *Hiſtoire de France* lui aſſigne un rang parmi les hiſtoriens. Il en a publié les 6 premiers volumes in-12; le ſeptieme qu'il avoit achevé & le huitieme auquel il avoit preſque mis la derniere main, ont été publiés par Villaret. Son ſtyle, ſans être d'une force & d'une élégance à ſe faire remarquer, eſt aiſé, ſimple, naturel & aſſez correct. Il reſpire un air de candeur & de vérité, qui plaît dans le genre hiſtorique; mais il ne faut pas s'y tromper: l'auteur a ſes préjugés & ſes prédilections auxquels il n'héſite pas de ſacrifier les faits les plus connus. Villaret a continué cet ouvrage juſqu'au

17e. volume (*voyez* VILLARET), & il a eu pour successeur M. Garnier. L'impartialité n'est le caractere d'aucun de ces auteurs; le dernier sur-tout se laisse aller à toutes les préventions nationales, & ne respecte rien de ce qui n'est pas françois. L'abbé Velly mourut d'un coup de sang, le 4 septembre 1759, à 48 ans. Il s'étoit annoncé dans la littérature par une Traduction françoise de la Satyre du docteur Swift, intitulée : *Jong Bul, ou le Procès sans fin*, in-12. Elle roule sur la guerre terminée par le traité d'Utrecht.

VELSEN, (Gérard) *voyez* FLORENT V, comte de Hollande.

VELTHUYSEN, (Lambert) *Velthuysius*, né à Utrecht en 1622, défendit avec ardeur les opinions de Descartes. Il fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur excessive avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques, le fit déposséder vers 1665. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-4°, Rotterdam, 1680. On y trouve : I. *Tractatus Moralis de naturali pudore & dignitate hominis, in quo agitur de incestu, voto castitatis*, &c., où il y a de bonnes choses mêlées d'assertions fausses. II. *De usu rationis in theologia.* III. Une *Apologie* du Traité *De Cive* de Hobbes, qui ne fit pas revenir les gens sensés de l'idée qu'ils s'étoient faite de cet impie, & qui nuisit beaucoup à la réputation de l'apologiste. IV. *De Articulis fidei fundamentalibus & cultu naturali*; ouvrage plein de paradoxes.

VENANCE, (S.) né à Camerino, ville de la Marche d'Ancone, étoit encore fort jeune lorsqu'il fut mis à mort pour la foi vers 250, durant la persécution de Dece. Ses reliques se gardent précieusement à Camerino. Les Hymnes qu'on récite dans son office, sont bien faites & pleines de poésie.

VENANCE-FORTUNAT, (*Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*) né près de Tréviso en Italie, fit ses études à Ravenne, & alla ensuite s'établir à Tours. Ses talens & ses vertus le lierent d'une étroite amitié avec Grégoire, évêque de cette ville. La pieuse reine Radegonde l'invita à venir à Poitiers, & l'ayant pris à son service, il donna des préceptes de politique à Sigebert, qui en faisoit beaucoup de cas. Il y fut ordonné prêtre en 565, & élevé, selon la plus commune opinion, sur le siege de cette ville, après la démission de Platon. Fortunat finit saintement ses jours vers 609, & l'on célebre sa fête à Poitiers le 14 décembre. On a de lui : I. Une *Vie de S. Martin* en vers, composée d'après la Vie du même Saint par Sulpice-Sévere. Venance-Fortunat dit qu'il composa ce Poëme pour remercier S. Martin de ce qu'il avoit été guéri d'un mal d'yeux par son intercession. II. Des *Poésies* divisées en XI livres, publiées avec la *Vie* de S. Martin, par le P. Brower, Jésuite, Mayence, 1630, in-4°. III. Une *Explication de l'Oraison Dominicale*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre, dans la *Bibliotheque des Peres* & dans

les *Orthodoxographa*, avec l'*Explication du Symbole des Apôtres*, du même auteur. IV. *Explication du Symbole de Saint Athanase*, que Muratori a donnée dans les *Anecdota Latina*. V. Les *Vies* de S. Germain de Paris, de S. Aubin d'Angers, de S. Paterne d'Avranches, de S. Amant de Rhodez, de S. Remi de Rheims, & de Ste. Radegonde. De toutes ces *Vies* il n'y a que la derniere qui soit estimée; dans les autres il montre fort peu de critique. VI. L'Hymne *Vexilla regis prodeunt*, &c. Du Pin lui attribue aussi *Pange lingua glorioſi prælium certaminis* (*), & il se trouve dans quelques éditions de ses ouvrages avec le *Vexilla regis*; mais dom Ceillier, dont le sentiment est plus probable, le donne à Claudien Mamert (*voyez* CLAUDIEN). La poésie de Fortunat est assez harmonieuse pour le siecle où il vivoit, mais sa prose est trop négligée. — Il ne faut pas confondre, comme Cave a fait, Venance-Fortunat avec S. FORTUNAT, évêque en Lombardie, qui chassé probablement de son siege par les Barbares, se retira près de Chelles, fut fort estimé de S. Germain, évêque de Paris, & mourut en 569. On a de lui la *Vie* de S. Marcel de Paris.

VENCE, (Henri-François de) prêtre, docteur de Sorbonne, prévôt de l'église primatiale de Nancy, conseiller-d'état de Léopold duc de Lorraine & précepteur de ses enfans, se fit un nom par l'Édition qu'il donna des *Commentaires* du P. de Carrieres à Nancy, 1738-1743. L'abbé de Vence y ajouta 6 volumes d'*Analyses & Dissertations sur l'Ancien-Testament*, & deux volumes d'une *Analyse ou Explication des Psaumes*. Dom Calmet estimoit beaucoup ces *Dissertations*. Elles sont savantes, solides & écrites avec netteté. L'auteur avoit bien médité les Livres-Saints, & ses lumieres s'étendoient à plusieurs sciences. Il mourut à Nancy le 1 novembre 1749. M. Rondet a inséré la plupart de ces *Dissertations* dans l'édition qu'il a donnée de la *Bible* en latin & en françois, Avignon, 1767-1773, 17 vol. in-4°; ce qui a donné lieu de désigner quelquefois cette Bible sous le nom de la *Bible de l'Abbé de Vence*, aujourd'hui plus connue sous le nom de *Bible d'Avignon*.

VENDOME, (César duc de) fils de Henri IV & de Gabrielle d'Estrées, mort en 1665, fut gouverneur de Bretagne, chef & surintendant de la navigation. Le duché de Vendôme, ancien apanage d'une branche de la maison de Bourbon, ayant été réuni à la couronne dans la personne de Henri IV, ce prince le donna à ce fils.

VENDOME, (Louis-Joseph, duc de) arriere-petit-fils de Henri IV, étoit fils de Louis, duc de Vendôme, puis cardinal,

(*) Depuis la correction de cette Hymne, on lit *Lauream certaminis*, pour éviter un pléonasme. Mais par *prælium*, le poëte entendoit *le choc*, *l'effort* & *l'ardeur* du combat.

&

& de Laure Mancini, naquit en 1654. Après avoir passé par tous les grades comme un officier de fortune, il parvint au généralat, & fut envoyé en Catalogne, où il prit Barcelone en 1697. Le roi le nomma, en 1702, pour aller commander en Italie à la place de Villeroy, qui n'avoit essuyé que des échecs. Vendôme donna la bataille à Luzara, pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne & à Versailles; il s'avança ensuite dans le Trentin & y prit quelques places. La défection du duc de Savoie l'ayant obligé de marcher vers le Piémont, il se rendit maître d'Aoust, de Verceil, d'Yvrée, de Verrue, après avoir défait l'arrière-garde du duc près de Turin, le 7 mai 1704. Il eut quelqu'avantage sur le prince Eugene à Cassano en 1705 (les Autrichiens n'en conviennent pas) & sur le comte de Reventlau à Calcinato en 1706. Après avoir tenté vainement de rétablir les affaires de Flandre, où il avoit été envoyé après la défaite de Ramillies, & où il fut lui-même défait à Oudenarde en 1708, il passa en Espagne, où il fut plus heureux. Il ramena Philippe V à Madrid, fit prisonnier Stanhope avec 5000 Anglois, & donna le 10 décembre 1710, la bataille de Villaviciosa, dont tout l'avantage lui resta, malgré que le comte de Staremberg, au rapport de M. de Berwick, conservât le champ de bataille; ce général, affoibli par la prise de Stanhope, ayant dû se retirer & abandonner un grand nombre de postes importans. Vendôme continuoit à pousser les ennemis, lorsqu'il mourut en 1712 à Vignaros d'une indigestion, à 58 ans, & fut enterré au monastere de l'Escurial, dans le tombeau des infans & infantes d'Espagne. Général habile & souvent heureux, il ne méditoit point ses desseins avec assez de profondeur, négligeoit trop les détails, & laissoit périr la discipline militaire. Sa mollesse le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé. Ce désordre & cette négligence qu'il portoit dans les armées, il l'avoit à un excès surprenant dans sa maison & sur sa personne même. A force de haïr le faste, il en vint à une mal-propreté cynique dont il n'y a point d'exemple. Le duc de Vendôme avoit épousé, en 1710, une des filles du prince de Condé, dont il n'eut point d'enfans, & qui mourut en 1718. Le chevalier de Bellerive a donné l'*Histoire de ses Campagnes*, Paris, 1714, in-12. Le duc de St.-Simon a traité ce général trop mal dans ses *Mémoires*; il n'est pas difficile de s'appercevoir qu'il en parle avec humeur. On ne peut disconvenir néanmoins que son indolence & son opiniâtreté ne lui aient fait faire de grandes fautes. On peut s'en rapporter à ce qu'écrivoit à la fin de la campagne de 1708, le dauphin, duc de Bourgogne, prince dont on ne peut suspecter la véracité & l'exacte justice. « Peut-être que M. de » Vendôme demandera à se » retirer, ainsi qu'il m'en est » revenu quelque chose. Je ne » dirai pas là-dessus mon avis » au roi, ce sera à lui de juger » ce qu'il aura à lui répondre. » Il est certain que ce seroit

» une occasion de retirer de » service un homme, qui peut » y être plus préjudiciable qu'u- » tile, par son entêtement, » ainsi que par ses autres dé- » fauts qui ne sont que trop » connus ». *Vie du Dauphin*, tom. 2, pag. 161.

VENDOME, (Philippe de) grand-prieur de France, & frere du précédent, naquit à Paris en 1655. Il se signala d'abord sous le duc de Beaufort, son oncle, qu'il accompagna à son expédition de Candie. Il suivit ensuite Louis XIV, en 1672, à la conquête de la Hollande, & se distingua en diverses occasions. Elevé au poste de lieutenant-général en 1693, il eut en 1695 le commandement de la Provence, à la place du duc de Vendôme son frere, qui passoit en Catalogne. Dans la guerre de la succession, il fut envoyé en Italie, où il prit quelques places sur les Impériaux; mais après la bataille de Cassano, donnée le 16 août 1705, où il ne s'étoit point trouvé par un défaut de conduite, il fut disgracié. Il se retira à Rome, après avoir remis la plupart de ses nombreux bénéfices. Le roi lui assigna une pension de 24,000 liv. De retour en France, il apprit que les Turcs menaçoient Malte, en 1715, il vola à son secours, & fut nommé généralissime des troupes de la Religion. Mais le siege de cette isle n'ayant pas eu lieu, il retourna en France au mois d'octobre de la même année. Il se démit du grand-prieuré en 1719, prit le titre de *Prieur de Vendôme*, & mourut à Paris le 24 janvier 1727, à 72 ans.

VENDOME. (Matthieu de) *voyez* MATTHIEU.

VENEL, (Gabriel-François) né à Pézenas, se distingua dans la profession de médecin, & emporta au concours en 1758, une chaire de médecine à Montpellier. Dès 1753, il avoit été nommé inspecteur-général des eaux minérales de France. Il travailla pendant plusieurs années à l'analyse de ces eaux, avec M. Bayen, artiste célebre, qui fut chargé de la partie manuelle des opérations; & mourut à Montpellier en 1777, à 54 ans. On a de lui: I. *Examen des Eaux minérales de Passy*, Paris, 1755. II. *Instructions sur l'usage de la Houille*, Avignon, 1775, gros vol. in-8°, avec fig. Les Etats de la province de Languedoc l'avoient chargé d'examiner la nature, les propriétés & les usages de la houille; ce livre contient le résultat de ses opérations: il y prouve que la houille ne nuit pas à la santé, conformément à l'expérience de ceux qui en font un usage constant. III. *Analyse des Eaux de Seltz* dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. IV. *Aquarum Galliæ mineralium Analysis*, manuscrit en 2 vol. in-4°: c'est le fruit de ses recherches & de ses courses. V. *Précis de matiere médicale*, publiée par M. Carrere; avec des augmentations, 2 vol. in-8°, Paris, 1787.

VENERONI, (Jean) né à Verdun, s'appelloit *Vigneron*; mais comme il avoit étudié l'italien, & qu'il vouloit en donner des leçons à Paris, il se dit Florentin, & il *italianisa* son nom. La clarté de ses prin-

cipes lui procura beaucoup d'écoliers. Il est un des auteurs qui ont le plus contribué, dans le 17e. siecle, à répandre en France le goût de la littérature italienne. Ses ouvrages sont : I. Une *Grammaire pour apprendre l'Italien*, in-12, Paris & Lyon, in-8°. On a fait plusieurs éditions en différens formats, elle est claire, mais un peu prolixe. II. *Dictionnaire Italien-François & François-Italien*, 1763, in-4°. Il a été effacé par celui de M. Alberti. III. *Fables choisies*, avec la Traduction italienne. On en a une édition avec une version allemande & des figures. Ausbourg, 1709, in-4°. IV. *Lettres de Loredano*, traduites en françois, ainsi que les *Lettres du Cardinal Bentivoglio*. Son style est plus facile que pur.

VENETTE, (Nicolas) docteur en médecine, mourut en 1698, âgé de 65 ans, à la Rochelle, sa patrie. Il avoit étudié à Paris sous Gui-Patin & Pierre Petit, & après avoir voyagé en Italie & en Portugal, il s'étoit retiré dans son pays natal, où il se consacra tout entier à l'exercice de la médecine. On a de lui divers ouvrages : I. *Traité du Scorbut*, la Rochelle, 1671, in-12. II. *Traité des Pierres qui s'engendrent dans le corps humain*, Amsterdam, 1701, in-12. Il y a de bonnes observations; mais la théorie de l'auteur sur la formation des pierres est absurde. III. *Tableau de l'Amour Conjugal*, &c, 2 vol. in-12, avec figures : rempli de tableaux & d'histoires obscenes, propres à porter la corruption dans les cœurs des jeunes gens. L'auteur s'étoit caché sous le nom de *Salonici* dans la premiere édition, & eût bien fait de cacher son ouvrage avec son nom. Un écrivain moderne l'a pillé pour faire un réchauffé qui ne vaut pas mieux.

VENIERO, (Dominique) noble Vénitien, mort en 1581, se distingua parmi les poëtes italiens de son tems. Ses Poésies ont été d'abord imprimées dans les Recueils de Dolce & de Ruscelli, & depuis à Bergame en 1750, in-8°, avec celles de Louis & Maffée Veniero ses neveux. Dominique étoit frere de Jerôme, François & Louis, connus ainsi que lui par divers ouvrages en prose & en vers. Louis déshonora sa plume par un Poëme d'une licence effrénée, en 3 chants, intitulé : La *Putana errante;* à la suite duquel en est un autre, non moins obscene, en un seul chant, qui a pour titre : *Il Trent'uno;* le tout imprimé à Venise en 1531, in-8°. Ces deux productions infâmes ont été mal-à-propos attribuées à l'Aretin par quelques bibliographes, & calomnieusement à Maffée Veniero, archevêque de Corfou, fils de ce même Louis, par un éditeur protestant qui le fit imprimer à Lucerne en 1651 : imputation aisée à détruire; car ce prélat n'étoit pas encore né en 1531, lorsque son pere les mit au jour. Louis Veniero mourut en 1550.

VENIUS, (Othon) peintre de Leyde, naquit en 1556. Ses parens l'envoyerent à Liege à l'âge de 15 ans pour l'éloigner des troubles occasionnés dans sa patrie par les sectaires; il alla ensuite à Rome avec des

lettres de recommandation qui le firent bien accueillir. Il travailla dans cette ville sous Frédéric Zuccharo, & consulta l'antique & les tableaux des excellens peintres modernes, pendant 7 ans qu'il demeura en Italie, où il fit plusieurs beaux ouvrages. De retour dans les Pays-Bas, il fut fait maréchal de camp, par Alexandre de Parme. L'empereur, le duc de Baviere & l'électeur de Cologne occuperent tour-à-tour son pinceau. Venius s'étant retiré à Anvers, orna les églises de cette ville de plusieurs magnifiques tableaux. Enfin ce peintre fut appellé par l'archiduc Albert à Bruxelles, & nommé intendant de la monnoie. Louis XIII, roi de France, voulut l'avoir à son service; mais l'amour de son pays lui fit refuser les offres de ce monarque. Venius avoit une grande intelligence du clair-obscur; il mettoit beaucoup de correction dans son dessin, & jetoit bien ses draperies; ses figures ont une belle expression, il est gracieux dans ses airs de tête; enfin l'on remarque dans ses tableaux une veine facile & abondante, réglée par un jugement sain & éclairé. Venius mourut à Bruxelles le 6 mai 1634, laissant deux filles qui ont aussi excellé dans la peinture. Il a illustré sa plume aussi-bien que son pinceau, par divers Ecrits, qu'il a enrichis de figures & de portraits dessinés par lui-même. Ces ouvrages sont : *Bellum Batavicum cum Romanis, ex Cornelio Tacito*, 1612, in-4° avec 36 figures gravées par Tempesta. II. *Historia Hispanica Septem infantium Larœ, cum iconibus.* Lara est le nom d'une famille d'Espagne des plus illustres. III. *Conclusiones Physicæ & Theologicæ, notis & figuris dispositæ*, Leyde. IV. *Horatii Flacci emblemata, cum notis*, 1607, in-4°, réimprimés à Bruxelles en 1683, avec des notes en latin, italien, françois & flamand. Cet ouvrage a encore été imprimé à Paris en 1646, sous le titre d'*Instruction & devoirs d'un jeune Prince*, & dédié à Louis XIV, encore jeune, par Tancrede de Gomberville : ce plagiat n'ayant pas d'abord été découvert, l'éditeur reçut un beau présent. V. *Amorum emblemata*, 1608, in-4°. VI. *Vita S. Thomæ Aquinatis, 32 iconibus illustrata.* VII. *Amoris divini emblemata*, 1615, in-4°. VIII. *Emblemata ducenta*, Bruxelles, 1624, in-4°. Le célebre Rubens fut son éleve. — Gilbert & Pierre VENIUS, ses freres, s'appliquerent l'un à la gravure, l'autre à la peinture, & s'y distinguerent.

VENTADOUR, *voyez* MOTHE-HOUDANCOURT.

VENTIDIUS-BASSUS, Romain, de basse naissance, fut d'abord muletier. Il se tira de l'obscurité par son courage. Il brilla tellement sous Jules-César & sous Marc-Antoine, qu'il devint tribun du peuple, préteur, pontife, & enfin consul. Il vainquit les Parthes en trois grandes batailles, & en triompha l'an 38 avant J. C. Sa mort fut un deuil pour Rome, & ses funérailles furent faites aux dépens du public.

VENTIMIGLIA, (Marianus) Carme, de Naples, se distingua dans son ordre par ses

vertus & sa science, & devint prieur-général le 29 mai 1762. On a de lui *Historia Chronologica priorum generalium ordinis B. Mariæ de Monte Carmelo*, Naples, 1773, in-4°, avec fig. L'auteur y donne un abrégé de la vie de chaque général de son ordre, depuis S. Berthold, fondateur de l'ordre vers 1145, & un précis des choses mémorables arrivées sous leur gouvernement. Il y regne beaucoup d'érudition, le style est net & coulant. L'auteur mourut peu après la publication de cet ouvrage.

VÉNUS, déesse de l'Amour, des Graces & de la Beauté, selon la fable, étoit fille de Dioné & de Jupiter; ou selon d'autres, elle naquit de l'écume de la mer. Il n'y a rien de plus abominable que toutes les débauches que les poëtes racontent de cette infâme déesse, & que le paganisme a mis parmi les rits sacrés.

VERAN, *voyez* SALONIUS.

VERARDO, (Charles) né à Césene, dans la Romagne, en 1440, mort en 1500, fut camérier & secrétaire-des-brefs des papes Paul II, Sixte IV, Innocent VIII & Alexandre VI. On a de lui un ouvrage singulier, intitulé : *Historia de urbe Granata, singulari virtute, felicibusque auspiciis Ferdinandi & Elizabeth Regis & Reginæ expugnatâ*, Rome, 1493, in-4°. Histoire écrite en forme de drame.

VERBIEST, (Ferdinand) Jésuite, né en Flandre, près de Courtray, fit de grands progrès dans les mathématiques, & se consacra à la conversion des Chinois. Il travailloit avec succès dans la province de Chensi, lorsqu'il fut appellé à la cour en 1660, & servit beaucoup la Religion Chrétienne par le crédit qu'il eut auprès de l'empereur. Mais après la mort de ce prince, la jalousie des mathématiciens & des Bonzes réussit à le faire mettre en prison. Une éclipse de soleil dont il annonça le moment précis, & sur laquelle les astronomes Chinois se tromperent lourdement, lui rendit sa considération; mais il ne recouvra sa liberté que quelque tems après. La présidence du tribunal des mathématiques qui, après la mort du P. Schall, avoit été donnée à un Chinois, fut si mal remplie, que l'empereur, mécontent, la donna en 1669 au P. Verbiest, qui avoit redressé les erreurs du Chinois. Cette place fut depuis toujours conférée à un Jésuite, jusqu'au P. Hallestein, mort en 1774. Car la science des Chinois est si bornée, même dans les matieres dont ils font une parade particuliere, qu'il ne se trouve personne en état de faire un bon calendrier. Nous ignorons la date précise de sa mort.

VERCINGETORIX, général des Gaulois, s'étant enfermé dans Alais avec 8 mille hommes, fut fait prisonnier par César, qui, au rapport de Dion, le fit mourir après l'avoir fait servir à son triomphe. Le silence que César garde sur la destinée de cet illustre prisonnier, prouve assez qu'elle n'a rien d'honorable pour son vainqueur.

VERDIER, (Antoine du) seigneur de Vauprivas, né en 1544 à Montbrison en Forez, mort en 1600, à 56 ans, fut historiographe de France, & gen-

tilhomme ordinaire du roi. Il inonda le public de compilations, dont la moins mauvaise est sa *Bibliotheque des Auteurs François*, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de critique ni d'exactitude. Elle fut imprimée pour la premiere fois à Lyon en 1585. M. Rigoley de Juvigny en a donné une nouvelle édition, ainsi que de la *Bibliotheque* de la Croix-du-Maine, Paris, 1772 & 1773, 6 vol. in-4°. Les notes du savant éditeur rectifient les erreurs de l'original, & rendent ce livre nécessaire à ceux qui veulent connoître l'ancienne littérature françoise. — Claude DU VERDIER, fils d'Antoine, avocat au parlement de Paris, chercha à se procurer du pain par sa plume. Il publia plusieurs ouvrages mal accueillis, & traîna une vie longue & obscure après avoir dissipé les grands biens que son pere lui avoit laissés. Il mourut en 1649, à 80 ans; il étoit savant, mais mauvais critique.

VERDIER, (César) chirurgien & démonstrateur royal à St-Côme à Paris, étoit né à Molieres, près d'Avignon, en 1685. Ses leçons & ses cours d'anatomie lui attirerent un grand nombre d'auditeurs, & il forma de bons disciples. Cet homme estimable vécut dans le célibat, & fut toujours animé par une piété sincere & sans affectation. Plein de probité, il cherchoit à ne déplaire à personne; mais cette probité même a dû le convaincre que cela n'étoit pas toujours possible. Il prononçoit volontiers ce mot, qui étoit comme sa devise: *Ami de tout le monde*; mais cette amitié générale, qui est presqu'un être de raison, l'empêchoit de prendre quelquefois le parti de ses amis particuliers. Il mourut à Paris en 1759, après avoir publié un *Abrégé d'Anatomie*, Paris, 1770, 2 vol. in-12; & avec les Notes de M. Sabatier, 1775, 2 vol. in-8°. L'auteur a beaucoup profité de l'*Exposition Anatomique* de Winslow. On a encore de lui des Notes sur l'*Abrégé de l'Art des Accouchemens* (dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie), des *Recherches sur les Hernies de la vessie*; des *Observations sur une Plaie au ventre*, & sur *une autre à la gorge*.

VERDUC, (Laurent) chirurgien-juré de St-Côme à Paris, étoit de Toulouse. C'étoit un homme plein de candeur & de charité. Il employa un grand nombre d'années à professer la chirurgie, & il est sorti de son école beaucoup de disciples habiles, qui avoient profité de ses lumieres & de son expérience. Ce fut en leur faveur que Verduc publia à Paris en 1689, son excellent Traité intitulé: *La Maniere de guérir, par le moyen des bandages, les fractures & les luxations qui arrivent au Corps humain*. Il y remonte jusqu'aux principes de la chirurgie & à l'histoire des os. Cet ouvrage a été traduit en hollandois, & imprimé à Amsterdam, en 1691, in-8°. Verduc mourut à Paris en 1695.

VERDUC, (Jean-Baptiste) fils du précédent, docteur en médecine, est connu: I. par *Les Opérations de Chirurgie, avec une Pathologie*, 1739, 3 vol. in-8°. Ce livre fut traduit en allemand, & imprimé à

Leipsig en 1712, in-4°. La *Pathologie* est pleine d'hypotheses, sur lesquelles il n'y a pas toujours grand fond à faire. On a encore de lui : *Nouvelle Ostéologie*, Paris, 1693, assez bonne. — Son frere, Laurent VERDUC, mort en 1703, a donné : *Le Maître en Chirurgie*, 1704, in-12.

VERDURE, (Nicolas-Joseph de la) né à Aire, mort à Douay en 1717, à 83 ans, étoit docteur de l'université de cette ville, premier professeur en théologie, & doyen de l'église de St-Amé. C'étoit un homme d'un savoir profond, & d'un désintéressement encore plus rare. L'illustre Fénélon l'honoroit de son amitié. On a de lui un *Traité de la Pénitence*, en latin, dont la meilleure édition est de 1698.

VERDUSSEN, (Jean-Pierre) membre de l'académie de peinture de Marseille, mort le 31 mars 1763, a été un des plus célebres peintres dans le genre des batailles. Ses talens l'ayant attiré à la cour du roi de Sardaigne en 1744, il accompagna ce prince dans ses campagnes d'Italie, & employa ses talens à transmettre à la postérité la gloire de ses exploits. Il se fixa ensuite à Avignon.

VERELIUS, (Olaüs) historien Suédois, mort vers 1680, a publié : I. *Runographia Scandica antiqua* : l'auteur qui avoit parcouru toute la Suede pour y découvrir les anciennes inscriptions, avoue qu'elles ne répandent presque point de jour sur l'histoire ancienne de ces contrées. II. *Historia Gothrici & Rolfonis, Westrogothiæ rerum*, en langue gothique, avec une traduction suédoise & des notes en latin, Upsal, 1664, in-4°. Ce célebre commentateur a expliqué avec beaucoup d'érudition dans ces notes tout ce qui regarde la religion des anciens peuples du Nord. III. *Historia Hervaræ*, en langue gothique, avec une version latine & de longues notes, Upsal, 1671, in-fol. IV. *Supplément* à l'Histoire précédente, Upsal, 1674, in-fol., &c.

VERGENNES, *voyez* GRAVIER.

VERGER DE HAURANE, (Jean du) naquit à Baïonne en 1581, d'une famille noble. Après avoir fait ses études en France & à Louvain, il fut pourvu, en 1620, de l'abbaye de St-Cyran, & assista la même année à la fameuse conférence de Bourgfontaine, qui avoit été précédée d'une autre à Bourdeaux (*voyez* FILLEAU, VILLIERS). Après la mort de Jansenius, son ami, il redoubla d'efforts pour établir la nouvelle secte. Paris lui parut le théâtre le plus convenable pour dogmatiser. Il y fit usage de tous les moyens pour faire des prosélytes, & prétendit même avoir des révélations. *Oui, je vous le confesse*, dit-il un jour à S. Vincent de Paul, *Dieu m'a donné & me donne de grandes lumieres. Il m'a fait connoître qu'il n'y a plus d'Eglise.* Et comme, à ce propos, le Saint témoigna la plus étrange surprise : *Non*, répliqua l'illuminé, *il n'y a plus d'Eglise, Dieu m'a fait connoître, que depuis cinq ou six cents ans, il n'y avoit plus d'Eglise. Avant cela, l'Eglise étoit comme un grand fleuve, qui avoit ses eaux*

*claires : mais à présent ce qui nous semble l'Eglise, n'est plus que de la bourbe. Le lit de cette belle riviere est encore le même ; mais ce ne sont plus les mêmes eaux.* « Eh quoi ! monsieur, lui » dit le saint homme, voulez-» vous plutôt croire vos sen-» timens particuliers, que la » parole de Notre-Seigneur, » qui a dit qu'il édifieroit son » Eglise, & que les portes de » l'enfer ne prévaudroient pas » contre elle ? » *Il est vrai*, répondit l'abbé, *que J. C. a édifié son Eglise sur la pierre : mais il y a tems d'édifier, & tems de détruire. Elle étoit son épouse ; mais c'est maintenant une adultere & une prostituée : c'est pourquoi il l'a répudiée, & il veut qu'on lui en substitue une autre, qui lui sera fidelle.* L'artificieux prédicant n'en étoit pas venu tout-d'un-coup à cette horrible confidence. Dans plusieurs autres entrevues, il avoit travaillé à y préparer insensiblement son pieux ami. Un jour qu'il avoit été trouvé ayant l'Ecriture-Sainte entre les mains, il s'étendit sur les lumieres spéciales que Dieu lui donnoit pour l'intelligence des Livres-Saints ; & il alla jusqu'à dire, qu'*ils étoient plus lumineux dans son esprit, qu'ils ne l'étoient en eux-mêmes.* Si ce galimathias n'exprime pas le dogme calvinien du sens particulier, il couvre quelque chose d'aussi dangereux, & de plus superbe. Dans une autre occasion, où ils discouroient ensemble sur quelque article de la doctrine de Calvin, l'abbé prit le parti de l'héresiarque, & en soutint formellement quelques erreurs. Le Saint lui représenta que cette doctrine étoit condamnée par l'Eglise. *Calvin*, repartit l'abbé, *n'avoit pas si mauvaise cause ; mais il l'a mal défendue : il a mal parlé, mais il pensoit bien.* Une autre fois il dit en parlant du concile de Trente : *Ne me parlez point de ce concile, c'étoit un concile du pape & des scholastiques, où il n'y avoit que brigue & cabale.* Il n'en falloit pas davantage pour rompre tout lien d'amitié entre le Saint & le novateur. Mais si celui-ci désespéra de s'attacher cet homme vertueux & orthodoxe, il ne réussit que trop bien ailleurs. Son air simple & mortifié, ses paroles douces & insinuantes, lui firent beaucoup de partisans. Des prêtres, des laïcs, des femmes de la ville & de la cour, des Religieux, & surtout des Religieuses, adopterent ses idées. La cour informée de ce commencement de secte, regarda l'abbé de St.-Cyran pour un homme dangereux ; & le cardinal de Richelieu le fit renfermer en 1638. Après la mort de ce ministre, il sortit de prison ; mais il ne jouit pas long-tems de sa liberté, étant mort à Paris en 1643, à 62 ans. On a de lui : I. *La Somme des fautes & fausſetés capitales contenues en la Somme Théologique du P. François Garasse.* Il devoit y avoir 4 vol. mais il n'en a paru que les 2 premiers, & l'Abrégé du 4e., 1626, 3 vol. in-4°. II. Des *Lettres spirituelles*, 2 vol. in-4° ou in-8° ; réimprimées à Lyon en 1679, en 3 vol. in-12. On y ajouta un 4e. vol. qui renferme plusieurs petits *Traités* de M. de St.-Cyran, imprimés séparément : savoir, la *Théologie familiere*,

*ou Brieve Explication des principaux Mysteres de la Foi :* les *Pensées Chrétiennes sur la Pauvreté.* Wallon de Beaupuis a extrait de ces *Lettres* les *Maximes* principales, qu'il a fait imprimer in-12. Arnauld d'Andilly a augmenté ce recueil, & l'a publié, in-8° & in-12, sous le titre d'*Instructions tirées des Lettres de M. de St.-Cyran.* III. *Apologie pour M. de la Roche-Posay, contre ceux qui disent qu'il n'est pas permis aux Ecclésiastiques d'avoir recours aux armes en cas de nécessité,* imprimée en 1615, in-8°. IV. Un petit Traité publié en 1609, sous le titre de *Question Royale*, où on examine *en quelle extrémité le sujet pourroit être obligé de conserver la vie du Prince aux dépens de la sienne;* 1609, in-12, contrefait sous la même date. Ces deux ouvrages firent grand bruit, le dernier sur-tout. Les Jésuites l'annoncerent par-tout comme un apôtre du suicide; & il l'enseigne effectivement, mais de la maniere la plus douce, & *sans beaucoup de douleur*, comme *par rétention d'haleine, ou par l'ouverture des veines.* Il pose d'abord le cas imaginaire, où le roi emporté sur la mer par un ouragan, & jeté sur quelque plage déserte, se verroit au moment de mourir de faim. Dans cette supposition, ou ce rêve de fievre chaude, le grave moraliste prononce qu'un sujet qui accompagneroit le prince, seroit obligé de devenir son propre assassin, ou plutôt son boucher, afin de fournir de sa chair la table de son souverain, & d'en être mangé. Du devoir des sujets, il passe à celui des esclaves & décide formellement, que ceux-ci, par *l'ordonnance de cette raison qui tient la place de la raison de Dieu, peuvent se trouver obligés d'éteindre leur vie par le poison, afin de la conserver à leur maître. L'homme*, ajoute-t-il en preuve, *est-il moins maître de sa liberté, que de sa vie? Dieu lui a-t-il moins donné l'une que l'autre? mais ne lui a-t-il pas donné l'une pour l'autre, puisqu'il ne l'a pu faire vivre qu'afin qu'il vécût librement?* Il va jusqu'à trouver contre la raison, que la vie demeure à cet esclave, tandis qu'on le prive de la liberté, qui est la fin de sa vie. Il veut encore que les enfans se puissent tuer pour leur pere, & le pere pour ses enfans. *Je crois*, dit-il, *que sous les empereurs Tibere & Néron, les peres étoient obligés de se tuer pour leur famille & pour leurs enfans.* Tout le reste est d'une extravagance égale. Dans la maniere dont il parle de la raison & des anciens philosophes, on reconoît un pur déiste, mais déiste très-fanatique. V. Un gros vol. in-fol., imprimé aux dépens du clergé de France, sous le nom de *Petrus Aurelius*, avec l'abbé de Barcos son neveu (*voyez* SMITH Richard). Ecrivain foible & diffus, en latin comme en françois, sans agrément, sans correction & sans clarté, il avoit quelque chaleur dans l'imagination; mais cette chaleur n'étant pas dirigée par le bon sens & le goût, le jetoit dans le galimathias. Il y en a beaucoup dans ses *Lettres.* La plupart de ceux qui le louent tant aujourd'hui, ne voudroient pas

être condamnés à le lire. Sa plus grande gloire aux yeux des gens du parti, eſt d'avoir fait du monaſtere de Port-Royal, une de ſes conquêtes ; & d'avoir eu les Arnauld, les Nicole & les Paſcal pour diſciples. Un auteur eſtimé en a fait le portrait ſuivant. « Avec un eſprit » des plus communs, ou plutôt » fort éloigné du ſens commun, & approchant du délire, il avoit au degré ſuprême le génie de l'intrigue » & de la ſéduction. Qu'on » en juge par le point auquel il » réuſſit à faſciner le docteur » Antoine Arnauld, & tant » d'autres. Telle fut la raiſon » pour laquelle le cardinal de » Richelieu le mit hors d'état » de brouiller, en le faiſant » confiner dans une priſon où » il demeura juſqu'à la mort de » ce miniſtre. Son principal » ouvrage eſt un gros in-fol., » intitulé *Petrus Aurelius*, & » qu'on réduiroit au plus petit » livre, ſi l'on en retranchoit » toutes les ſottiſes qu'il y dit » aux Jéſuites. Il eut aſſez de » manege pour le faire imprimer aux dépens du clergé de » France, mais trop peu pour » empêcher la cour de le ſupprimer. Sa *Queſtion Royale*, » apologie formelle du ſuicide, » & de l'homicide en bien des » cas, mérite à peine attention » ſous ce point de vue ; tant » il y a ſu raſſembler de principes encore plus repréhenſibles, de maximes & de » dogmes païens, d'impertinences & d'extravagances en » tout genre. Son *Apologie* » *pour le Chapelet du S. Sacrement*, ſa *Théologie familiere*, » & pluſieurs de ſes Lettres » qui ſont en très-grand » nombre, portent également » la marque d'une ſuffiſance » inepte & ridicule, ſans » compter le fond corrompu » des choſes. Mais le ridicule » y eſt ſi frappant, qu'il en » peut tout ſeul faire l'antidote. Si les puiſſances eccléſiaſtiques, en mépriſant la » plupart de ces abſurdes productions, en ont condamné » quelques-unes, ce fut moins » pour prévenir les ſimples » mêmes contre ce dogmatiſeur abſurde, que pour les » tenir en garde contre l'admiration feinte de ſes artificieux panégyriſtes ». *Voyez* FILLEAU, JANSENIUS, MONTGERON, PARIS, ROCHE.

VERGERIO, (Pierre-Paul) philoſophe, juriſconſulte & orateur, né à Capo-d'Iſtria, ſur la golfe de Veniſe, aſſiſta au concile de Conſtance. Les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit le firent aimer & eſtimer de l'empereur Sigiſmond, à la cour duquel il mourut vers 1431, à l'âge d'environ 80 ans. Muratori a publié, dans ſa grande *Collection des Ecrivains* de l'Hiſtoire d'Italie, tom. XVI, in-fol. l'*Hiſtoire des Princes de la Maiſon de Carrari*, écrite par Vergerio, avec pluſieurs Diſcours & Lettres du même ſavant. Il a compoſé d'autres ouvrages, dont quelques-uns ſont encore manuſcrits. On a donné des éloges à ſon Traité *De ingenuis moribus & liberalibus Adoleſcentiæ ſtudiis*, 1493, in-4°; & il les mérite à quelques égards.

VERGERIO, (Pierre Paul) parent du précédent, fut envoyé en Allemagne par les

papes Clément VII & Paul III, au sujet de la tenue d'un concile général. Il eut pour récompense l'évêché de Capo-d'Istria, sa patrie, qu'il abdiqua pour embrasser le Protestantisme. Cet apostat finit ses jours à Tubinge en 1565. Il est auteur de plusieurs ouvrages que les Protestans mêmes méprisent. Les principaux sont : I. *Ordo eligendi Pontificis*, 1556, in-4°. II. *Quomodo Concilium Christianum debeat esse liberum*, 1537 & 1557, in-8°. III. *Operum adversùs Papatum, tomus 1*, 1563, in-4° : fatigué de dire des injures, il ne continua pas cet ouvrage. IV. *De Natura Sacramentorum*, 1559, in-4°. V. Plusieurs Ecrits en italien, où regne le fanatisme de secte. — J. B. VERGERIO, son frere, évêque de Pola dans l'Istrie, apostasia comme lui.

VERGI, (Gabrielle de) *voyez* FAÏEL,

VERGIER, (Jacques) né à Lyon en 1657, vint fort jeune à Paris, & porta d'abord l'habit ecclésiastique ; mais cet état étant peu conforme à son inclination, il le quitta pour prendre l'épée. Le marquis de Seignelai (Colbert) secrétaire d'état de la marine, lui donna, en 1690, une place de commissaire-ordonnateur, qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite président du conseil de commerce à Dunkerque; mais une voluptueuse nonchalance l'empêcha de monter à de plus hauts emplois. Il menoit une vie libre, molle & inutile, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de pistolet dans la rue du Bout-du-Monde à Paris, sur le minuit, en revenant de souper chez un de ses amis, le 23 août 1720, âgé de 63 ans. Il a fait des Odes, des Sonnets, des Madrigaux, des Epithalames, des Epigrammes, des Fables, des Epîtres, des Cantates, des Parodies. La meilleure édition de ces différentes pieces est celle de 1750, en 2 vol. in-12. » Vergier, dit Voltaire, est à » l'égard de la Fontaine, ce » que Campistron est à Racine, » imitateur foible, mais na- » turel ». On a encore de lui *Zeïla ou l'Africaine*, en vers ; & une Historiette en prose & en vers, intitulée *Don Juan & Isabelle*, Nouvelle Portugaise.

VERGNE, (Pierre de Tressan de la) né en 1618, d'une ancienne maison de Languedoc, fut élevé dans la religion prétendue-réformée, qu'il abjura à l'âge de 20 ans. Après avoir passé quelques années à la cour, il se retira auprès de Pavillon, évêque d'Alet. La part qu'il prit au livre intitulé : *Théologie Morale des Jésuites* (condamné à être brûlé par le parlement de Bourdeaux, & réfuté par les PP. Caussin & le Moine), le fit exiler ; mais peu de tems après le roi lui rendit la liberté, dont il ne jouit pas long-tems. Il se noya près du château de Terargues, en allant à Paris, le 5 avril 1684. Son principal ouvrage est intitulé : *Examen général de tous les états & conditions, & des péchés qu'on y peut commettre*, 2 vol. in-12, 1670, sous le nom du sieur de *St.-Germain*. L'auteur en avoit préparé une troisieme édition, revue, corrigée & considérablement augmentée, qui a paru en 1711, Paris, 2 vol. in-8°.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

VERGNE, (Louis-Eliſabeth de la) comte de Treſſan, lieutenant-général des armées de France, né dans le dioceſe de Montpellier en 1706, s'eſt fait un nom dans la littérature. Ses *Œuvres diverſes*, imprimées à Paris en 1776, 1 vol. in-8°, contiennent pluſieurs morceaux d'une imagination brillante, & d'une fineſſe de goût qui devient tous les jours plus rare. On y voit avec plaiſir que malgré ſes liaiſons avec des écrivains irréligieux, & l'enthouſiaſme preſque plaiſant qui le tranſporte pour Voltaire, le comte de Treſſan eſt non-ſeulement reſté fidele aux vrais principes, mais qu'il les a défendus avec zele. « Lorſque » l'homme machine de la Mé» trie parut (dit-il dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête des vers qui combattent cette monſtruoſité) « un de mes pa» rens m'écrivit une Lettre en » vers dans laquelle il faiſoit » l'apologie de cet ouvrage; je » me crus obligé de la réfuter, » & de profeſſer publiquement » les principes dont je ne me » ſuis jamais écarté, & auxquels la vraie philoſophie » ramenera toujours ». Il eſt vrai que le diſcours qu'il prononça à l'académie françoiſe le jour de ſa réception, le 25 janvier 1781, n'a pas paru tout-à-fait conforme à cette déclaration; mais dans un tems & des circonſtances où l'eſprit louangeur offuſque quelquefois le jugement & affoiblit la ſincérité, il ne faut pas prendre les expreſſions à la lettre; & l'on peut regarder ſon diſcours prononcé en 1761 à l'académie de Nancy, comme une proteſtation anticipée contre ce qu'il lui arriveroit de dire à l'académie françoiſe. On a encore de lui un Extrait de l'*Amadis des Gaules*, qui réduit les 21 ou 22 volumes de ce roman à deux in-12. Il a donné auſſi des *Extraits des Romans de Chevalerie*, 4 vol. in-12. Sa *Traduction de l'Arioſte* eſt plutôt une imitation où l'on ne retrouve ni le feu, ni la vivacité, ni la gaieté folle de l'original. Trois ſemaines avant ſa mort, il avoit publié un *Eloge de Fontenelle*, pour remplir les vues de l'académie qui avoit propoſé ce ſujet pour prix. Il mourut à Paris le 1 novembre 1783, dans des ſentimens très-chrétiens, déſavouant & condamnant quelques idées philoſophiques dont il ne s'étoit pas aſſez défendu. On a publié ſes *Œuvres choiſies*, 1787-1788, 12 vol. in-8°. Son *Eſſai ſur le Fluide électrique*, ouvrage poſthume publié à Paris en 1786, 2 vol. in-8°, eſt augmenté de beaucoup de choſes qui ne ſont point de l'auteur. Voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 juillet 1788, p. 411.

VERGNE, *voyez* FAYETTE.

VERHAER, *voy.* HARÆUS.

VERHEYEN, (Philippe) fils d'un laboureur du village de Verbrouck, au pays de Waës, vit le jour en 1648. Après avoir reçu à Louvain le bonnet de docteur en médecine, il obtint la chaire de profeſſeur. On a de lui: I. Un excellent Traité, *De Corporis humani Anatomia*, Bruxelles, 1710, 2 vol. in-4°; & Amſterdam, 1731, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut traduit en allemand; Morgagni & Heiſter l'ont critiqué avec trop de rigueur. Haller a été plus

équitable à son égard. II. Un Traité *De Febribus*, & d'autres productions. Il mourut à Louvain en 1710, à 62 ans, après avoir rempli, durant le cours de sa vie, tous les devoirs du chrétien, de l'honnête-homme & du médecin.

VÉRIN, (Hugolin) né à Florence en 1442, mort vers l'an 1505, poëte latin, a composé différens ouvrages, qui ne lui ont acquis qu'une réputation médiocre. Nous avons de ce poëte, les *Expéditions de Charlemagne*, la *Prise de Grenade*, une Sylve en l'honneur de Philippe Benita. Les trois livres qu'il a faits à la louange de sa patrie, *De illustratione Florentiæ*, Paris, 1583, in-4°, sont parmi ses ouvrages ce qu'il y a de plus estimé. — Son fils, Michel VÉRIN, aussi né à Florence, & mort l'an 1487, âgé d'environ 19 ans, s'est rendu célebre par ses *Distiques moraux*, dans lesquels il a su renfermer les sentences des philosophes grecs & latins, & particuliérement celles de Salomon. Sa versification est facile & élégante. Ses *Distiques*, Florence, 1487, ont été réimprimés en France, in-8°, & traduits en vers françois & en prose.

VÉRINE, (*Ælia Verina*) sœur de Basilisque & épouse de l'empereur Léon, ne s'occupa que de ses devoirs tant que son mari vécut; mais après sa mort, elle se livra à l'ambition & à l'amour. Ayant fait élire en 474 son gendre Zénon empereur, elle conspira ensuite contre lui, pour mettre Patrice son amant à sa place. Elle ne put réussir. Zénon, à la vérité, perdit l'empire; mais Basilisque, frere de Vérine, qui fut élu, fit donner la mort à Patrice. Alors cette princesse intrigante se vengea de la mort de son amant, en faisant exiler Basilisque, & replacer Zénon sur le trône. Celui-ci la laissa d'abord gouverner; mais Vérine ayant cabalé de nouveau, il l'exila dans le fond de l'Isaurie. C'est-là qu'elle mourut en 484, après avoir tenté plusieurs fois de jouer quelque nouveau rôle.

VERJUS, (Antoine) Jésuite, zélé missionnaire, mort en 1706, est auteur d'une *Histoire de S. François de Borgia*, in-4°, estimée, quoiqu'un peu diffuse, d'une traduction du *Catéchisme du P. Canisius*, Paris, 1688, &c.

VERLENIUS, (Jerôme) né à Bois-le-Duc au commencement du 16e. siecle, enseigna la théologie à Utrecht & y gouverna une paroisse: ensuite il eut un canonicat dans la cathédrale de Harlem, & y fut fait vicaire-général. Il y mourut vers l'an 1586. Nous avons de lui: I. Une *Version* latine d'*Epitecte* avec des Scholies, Bois-le-Duc, 1543, & Anvers, 1550, in-12. II. Un *Commentaire* sur les *Psaumes* de David, Louvain, 1558. III. Une Edition des *Epîtres* de S. Ignace, avec une Version en latin & des notes, Anvers, 1566: Usserius & Corelier en ont profité pour donner la leur.

VERMANDER, (Charles) peintre & poëte, né à Meulebeck en Flandre l'an 1548, mort le 11 septembre 1606 à Amsterdam, a fait diverses peintures grotesques & des payſages tant à détrempe qu'à

l'huile. C'eſt lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs-de-triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a compoſé un *Traité de Peinture*, qui eſt un poëme, auquel on a joint du même auteur : 1°. *Explication des Métamorphoſes d'Ovide*. 2°. *Des Figures de l'antiquité*. 3°. *Les Vies des plus célebres Peintres de l'antiquité*. 4°. *Des Peintres modernes*, Amſterdam, 1618, in-4°. Il a encore donné des Traductions de quelques poëtes anciens. Tous ces ouvrages ſont en flamand. Un de ſes fils nommé auſſi *Charles*, a hérité de l'habileté de ſon pere dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Coppenhague.

VERMANDOIS (Herbert II, comte de) arriere-petit-fils de Bernard, roi d'Italie, fut un prince diſtingué par ſon courage. Il fit Charles le Simple priſonnier à Saint-Quentin, & l'envoya à Péronne, où il finit ſes jours. Herbert mourut en 943. — Son fils, Raoul de VERMANDOIS, ſénéchal de France, eut la régence du royaume pendant le voyage d'outremer de Louis VII, en 1147, & mourut en 1152. Il avoit été excommunié en 1142, pour avoir répudié Aliénor de Champagne, ſa premiere femme, dont il avoit eu Hugues, qui fonda l'ordre de la Trinité de la Rédemption des Captifs, ſous le nom de Félix de Valois. De ſon ſecond mariage avec Alix de Guienne, naquirent des filles, & un fils mort ſans poſtérité.

VERMANDOIS, (Louis de Bourbon, comte de) *voyez* MASQUE DE FER & VALLIERE.

VERMEULEN, *voyez* MOLANUS.

VERMEYEN, (Jean-Corneille) peintre, né dans un village près de Harlem, mort à Bruxelles en 1559, âgé de 59 ans. Cet artiſte avoit, dit-on, une barbe ſi longue, qu'elle traînoit à terre, lors même qu'il étoit debout, ce qui l'a fait ſurnommer *Charles le Barbu*. L'empereur Charles Quint l'aimoit, & le prit à ſa ſuite dans pluſieurs voyages, entr'autres, lors de ſon expédition de Tunis, que Vermeyen a peinte en pluſieurs tableaux, depuis exécutés en tapiſſeries, qu'on voit encore en Portugal.

VERMIGLI, (Pierre MARTYR *ou*) naquit à Florence en 1500, & entra chez les chanoines-réguliers de S. Auguſtin. Ses ſermons & ſon ſavoir lui firent un nom en Italie; mais la lecture de Zuingle & de Bucer le jeta dans l'héréſie. Comme il dogmatiſoit dans des maiſons particulieres à Naples, il fut ſur le point d'être arrêté. Il ſe retira à Lucques, & y pervertit pluſieurs perſonnes, avec leſquelles il prit la réſolution de paſſer chez les hérétiques. Il emmena avec lui Bernardin Ochin, général des Capucins, & ſe rendit à Zurich, puis à Bâle, & enſuite à Strasbourg, où il épouſa une jeune Religieuſe. Décrié par ſes erreurs & ſes mœurs, il ſe retira en Angleterre avec ſa femme en 1547. Il y obtint une chaire de théologie dans l'univerſité d'Oxford, mais la reine Marie, ayant ſuccédé à Edouard en 1553, le chaſſa de ſes états avec les autres hérétiques. Pierre ſe rendit

alors à Ausbourg, d'où il alla ensuite à Zurich, où il mourut en 1562, aussi déteſté par les Calviniſtes que par les Catholiques. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages, preſque tous réunis ſous le titre de *Loci communes theologici*, 1624, 3 vol. in-fol. Il en compoſa la plus grande partie pour ſoutenir ſes erreurs. Il nous reſte encore de cet apoſtat un recueil de *Lettres* en latin, imprimées avec quelques Ouvrages de Ferdinand de Pulgar, par Elzevir, 1670, in-fol.

VERMOLANUS, *voyez* GRAVIUS (Henri).

VERNEY, (Guichard-Joſeph du) membre de l'académie des ſciences & profeſſeur d'anatomie au jardin-royal, naquit à Feurs en Forez, l'an 1648, d'un médecin. Il alla de bonne heure à Paris, & fut produit à la cour, où il donna des leçons d'anatomie au grand dauphin. Il mourut à Paris en 1730, à 82 ans. On a de lui: I. Un excellent *Traité de l'organe de l'Ouïe*, Paris, 1683, in-12; Leyde, 1731: en allemand, Berlin, 1732; en latin, Nuremberg, 1684, in-4°. Les planches de la premiere édition ſont bien exécutées. II. *Traité des maladies des Os*, Paris, 1751, 2 vol. in-12. III. *Œuvres Anatomiques*, Paris, 1761, 2 vol. in-4°. Ces deux ouvrages poſthumes ont été publiés par Senac. IV. Grand nombre de *Diſſertations* dans les Mémoires de l'Académie. C'étoit un homme très-vif, mais très-bon. Il étoit paſſionné pour ſon art. Sa religion alloit juſqu'à la piété la plus fervente, & il ſe reprochoit d'être trop occupé de ſa profeſſion, de crainte de ne l'être pas aſſez de l'Auteur de la nature.

VERNULÆUS, (Nicolas) né à Robermont dans le duché de Luxembourg, le 10 avril 1583, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de profeſſeur en l'univerſité de cette derniere ville; & fut décoré du titre de conſeiller & hiſtoriographe de l'empereur Ferdinand III. Vernulæus ſe fit généralement eſtimer par les qualités du cœur & de l'eſprit. Il étoit aſſez bon poëte, & l'on voit par ſes autres ouvrages qui ſont en grand nombre, qu'il entendoit l'hiſtoire, l'antiquité, la philoſophie morale & la politique. Les principaux ſont: I. Une *Hiſtoire de l'Univerſité de Louvain* en latin, qui fut enſuite augmentée par Langendonck, Louvain, 1667. C'eſt un tableau plutôt qu'une hiſtoire. On préfere les *Faſtes* de Valere-André. II. *Hiſtoria Auſtriaca*, 1651, in-12. Ce n'eſt qu'un très-petit abrégé. III. *Tragediæ*, 1631. Il en a fait pluſieurs, également eſtimées pour le ſtyle & la pureté de langage, qui ne ſont point renfermées dans ce recueil. IV. *Inſtitutiones politicæ, morales, œconomicæ*, 3 vol. in-fol., imprimées ſéparément. V. Un *Recueil de Harangues*, dont on a donné pluſieurs éditions. Ces Harangues ſont eſtimées; le ſtyle en eſt harmonieux, coulant, vif & judicieuſement varié, les images agréables & les ſujets aſſez bien choiſis. VI. *De Arte dicendi*. La meilleure édition eſt celle de Nuremberg, 1631. Il a laiſſé des ouvrages manuſ-

crits qui regardent les Romains.

VÉRON, (François) missionnaire de Paris, entra chez les Jésuites, & en sortit quelque tems après. Il se consacra aux missions, & fut l'instrument du salut de plusieurs pécheurs, & d'un grand nombre de Calvinistes. Il eut avec le célebre Bochard, le plus savant des ministres protestans, une conférence à Caen, où les Huguenots eux-mêmes admirerent sa modestie autant que son savoir. Il mourut saintement en 1649, curé de Charenton. On a de lui une excellente *Méthode de Controverses*, & sur-tout une *Regle de la Foi Catholique*, & d'autres ouvrages, dont la plupart ont été imprimés en 2 vol. in-fol. Véron s'étoit d'abord annoncé par un livre intitulé singuliérement: *Le Bâillon des Jansénistes*, qui ne lui attira pas les éloges du Parti. Son zele pour l'orthodoxie est vif, mais prudent & éclairé. Le but principal de sa *Regle de Foi*, est de mettre un espace bien marqué entre les dogmes & les explications que les théologiens en ont données, ou les additions qu'ils ont osé y faire; & d'écarter ainsi le genre de confusion que la curiosité ou la suffisance des hommes a produit dans la science des Chrétiens. Il a paru une traduction latine de cet ouvrage à Cologne, 1779, 1 vol. in-8°. — Un abbé VÉRON, Jésuite, directeur des Religieuses de Ste. Aure à Paris, homme plein de zele & de lumieres, fut une des victimes immolées le 3 septembre 1792, au séminaire de S. Firmin.

VÉRONESE, (Le) *voyez* CALIARI.

VÉRONIQUE, (Sainte) née dans un village près de Milan, se distingua par toutes les vertus chrétiennes, devint un modele de la vie religieuse, & mourut à Milan en 1497. Son nom se trouve au 13 janvier dans le Martyrologe Romain, que Benoît XIV publia en 1749. — On a donné le nom de *Véronique* à une représentation de la face de Notre-Seigneur imprimée sur un linge que l'on garde à S. Pierre à Rome. Quelques-uns croient que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de J. C. après sa mort; d'autres prétendent que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur, couvert de sang & de sueur, lorsqu'il montoit au Calvaire. Quoi qu'il en soit, ce linge est appellé *Veronica*, qui signifie vraie image, étant composé de *Vera* & d'*Iconica*, mot que l'on trouve dans quelques anciens pour *Icon*. Le sentiment de ceux qui prétendent que Véronique est le nom de la pieuse femme, qu'ils disent avoir essuyé la face du Sauveur, ne paroît appuyé que sur certains tableaux où est représentée une femme tenant la *Véronique* dans ses mains. La fête de la Véronique n'a été instituée dans quelques églises que pour honorer le Sauveur à l'occasion d'une image de sa sainte face. Voyez Papebrock (*Act. Sanct. maii*, tom. 7, p. 356), & les Notes de Chastelain sur le Martyrologe Romain, pag. 201.

VERRATI, (Jean-Marie) Carme, natif de Ferrare, mort le 20 juillet 1562, selon son épitaphe que l'on voit à Ferrare; a composé un *Commentaire* très-long

long ſur les *Evangiles*, & une *Théologie*. Ses ouvrages ont été publiés à Veniſe en 6 vol., 1571.

VERREPÆUS, célebre humaniſte du 16e. ſiecle, né dans la Mairie de Bois-le-Duc, paſſa toute ſa vie à enſeigner les belles-lettres, & mourut chanoine de Bois-le-Duc le 10 novembre 1598, âgé de 75 ans. Il a donné un grand nombre d'ouvrages claſſiques & quelques livres de piété.

VERRÈS, (Caïus Licinius) après avoir exercé la charge de préteur à Rome & en Sicile avec autant de violence que d'injuſtice, fut accuſé de concuſſion. Cicéron fit contre lui les ſix belles Harangues que nous avons. Verrès, malgré la confiance qu'il avoit en ſon argent & dans la protection d'Hortenſius, trouva que le parti le plus ſûr pour lui, étoit de s'exiler lui-même ſans attendre le jugement que l'on devoit prononcer.

VERRIUS FLACCUS, *voyez* FESTUS.

VERROCHIO, (André) peintre, mort en 1488, âgé de 56 ans, réuniſſoit en lui plus d'une ſorte de talens. Il étoit très-habile dans l'orfévrerie, la géométrie, la perſpective, la muſique, la peinture, la ſculpture & la gravure. Il ſaiſiſſoit fort bien la reſſemblance des choſes, & il mit en vogue l'uſage de mouler avec du plâtre les viſages des perſonnes mortes & vivantes, pour en faire les portraits. Le pinceau de Verrochio étoit dur, & il entendoit très-mal le coloris; mais il poſſédoit parfaitement la partie du deſſin.

VERSCHUREN, (Henri) peintre, né à Gorcum en 1627, paſſa à Rome pour y faire une étude ſérieuſe de ſon art. Son goût le portoit à peindre des animaux, des chaſſes & des batailles. Il réuſſiſſoit dans le payſage, & ſavoit l'orner de belles fabriques. Henri ſuivit l'armée des Etats en 1672, y fit une étude de tous ſes divers campemens, de ce qui ſe paſſe dans les armées, dans les déroutes, dans les retraites, dans les combats; & il tira de ces connoiſſances les ſujets ordinaires de ſes tableaux. Son génie étoit vif & facile; il mettoit un grand feu dans ſes compoſitions, & varioit à l'infini les objets. Verſchuren périt ſur la Meuſe, d'un coup de vent, à 2 lieues de Dordrecht, en 1690.

VERSÉ, (Noël-Aubert de) né au Mans, de parens catholiques, ſe fit calviniſte, & fut quelque tems miniſtre à Amſterdam. De proteſtant il devint ſocinien; mais il rentra enfin dans l'Egliſe Catholique vers 1690. Le clergé de France lui donna une penſion pour le récompenſer de ſes ouvrages qui ſont médiocres. On a de lui: I. *Le Proteſtant pacifique, ou Traité de paix de l'Egliſe*, dans lequel il fait voir, par les principes des prétendus Réformés, que la foi de l'Egliſe Catholique ne choque point les fondemens du ſalut, & qu'ils doivent tolérer dans leur communion tous les Chrétiens du monde, les Sociniens & les Quakers mêmes, puiſque l'autorité de l'Egliſe une fois rejetée, tous les ſectaires ont un droit égal de ſe faire une doc-

trine à leur guise (*voyez* LENTULUS Scipion, SERVET, &c.). II. Un *Manifeste* contre Jurieu, publié en 1687, in-4°, qui avoit attaqué par un *Factum* l'ouvrage précédent; c'est le meilleur qu'ait fait Aubert de Versé. III. L'*Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinosa*, Amsterdam, 1684, in-8°. IV. *La Clef de l'Apocalypse de S. Jean*, 2 vol. in-12 : ouvrage inférieur à celui de Bossuet, mais où il y a du savoir & de bonnes vues. V. L'*Anti-Socinien, ou Nouvelle Apologie de la Foi Catholique contre les Sociniens.* VI. Le *Tombeau du Socinianisme*, &c. Versé mourut en 1714, avec la réputation d'un esprit ardent, sujet à prendre des travers.

VERSLYPE, (Jean-Baptiste) né à Ypres, licencié en théologie, curé à Courtray, puis chanoine de Bruges, mort en 1735, à l'âge de 80 ans, étoit d'un esprit agréable; il a prêché avec beaucoup de réputation. Ses *Sermons* ont été imprimés deux fois en plusieurs vol. in-8°.

VERSOSA, (Jean) né à Saragosse en 1528, professa la langue grecque à Paris, & accompagna Diego Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint au concile de Trente. Il fut ensuite envoyé à Rome pour faire la recherche des pieces & des principes qui établissoient les droits du roi d'Espagne sur les divers royaumes dont ce prince étoit en possession. Il mourut dans cette ville en 1574, à 46 ans. Il avoit du goût & du talent pour la poésie latine. On a de lui des Vers héroïques & des Vers lyriques. Ses *Epîtres* ont été estimées.

VERSTEEG, *voyez* STEEG.

VERSTEGANUS *ou* VERSTHEGEN, (Richard) né à Anvers, florissoit sur la fin du 16e. siecle. On a de lui : I. *Theatrum crudelitatum hæreticorum*, Anvers, 1592, in-4°; ouvrage rare, orné d'estampes, mêlé de prose & de très-beaux vers latins. On y voit de quelle maniere des nations qui ne cessent de déclamer contre l'inquisition & la sévere justice d'un duc d'Albe, ont traité les Catholiques; & combien la cruauté des Hurons & des Algonquins envers leurs prisonniers, le cede à celle que les sectaires ont exercée envers les partisans, & sur-tout envers les ministres de la foi antique. II. *Antiquitates Belgicæ*, Anvers, 1613, in-12. Il y soutient que S. Willibrord n'a pas seulement prêché la foi chez les Frisons, mais qu'il est aussi l'apôtre de la Flandre & du Brabant. III. *Antiquitates Britannicæ*, 1606, où il tâche de prouver que les Anglois tirent leur origine des Belges.

VERT, (Dom Claude de) Religieux de l'ordre de Cluni, naquit à Paris en 1645. Après son cours d'études qu'il fit à Avignon, la curiosité lui fit entreprendre le voyage d'Italie. Frappé de l'éclat avec lequel les cérémonies ecclésiastiques se font à Rome, il résolut dès-lors d'en chercher l'origine, & c'est aux réflexions qu'il fit dès ce tems-là, qu'on doit son travail sur cette matiere. De retour en France, il acquit l'estime & la confiance des premiers supérieurs de son ordre,

par une piété exemplaire, jointe à une érudition rare. Il contribua beaucoup au rétablissement des chapitres généraux, & parut avec éclat dans celui de 1676. Il y fut élu trésorier de l'abbaye de Cluni, & nommé avec dom Paul Rabusson sous-chambrier de la même abbaye, pour travailler à réformer le bréviaire de leur ordre (*voyez* RABUSSON). Cet ouvrage parut en 1686, & malgré les critiques de Thiers, il a été une source abondante, où les auteurs des bréviaires postérieurs ont puisé. Les services de dom de Vert lui méritèrent, en 1694, le titre de vicaire-général du cardinal de Bouillon, & l'année d'après on le nomma au prieuré de S. Pierre d'Abbeville. Ce savant avoit publié, en 1689, la Traduction de la *Regle de S. Benoît*, faite par Rancé, abbé & réformateur de la Trappe; & il y joignit une préface & des notes courtes, mais savantes. En 1690, il publia sa *Lettre* à Jurieu, où il défend les cérémonies de l'Eglise contre le mépris que ce ministre avoit montré pour elles. L'ouvrage par lequel il est le plus connu, est son *Explication simple, littérale & historique des Cérémonies de l'Eglise*, en 4 vol. in-8°. Le 1*er.* volume parut en 1697, & le 2*e.* en 1698; mais les 3*e.* & 4*e.* n'ont été publiés qu'après la mort de l'auteur. Quoique presque toutes ses explications soient aussi ingénieuses que naturelles, quelques-unes paroissent tirées de trop loin, & prennent les traits de son imagination. Le cardinal Bona, le P. le Brun, Gavantus, Merati, Théraize avoient déjà traité cette matière; & montré que les cérémonies expriment toutes quelques vérités ou quelques leçons. Les deux premiers volumes furent réimprimés en 1720, avec des corrections. Il mourut en 1708, à 63 ans.

VERTH, (Jean de) général Allemand, se distingua dans la guerre de 30 ans que la maison d'Autriche soutint en faveur de la Religion catholique contre les Suédois, les François & les Protestans d'Allemagne. Il eut divers succès, & alloit pénétrer dans l'intérieur de la France, lorsqu'il fut fait prisonnier en 1638. Il étoit d'une activité égale à son courage, & ne pouvoit rester sans former ou exécuter quelque projet. La nullité où le réduisoit sa prison, lui donna la mort. Lorsqu'on dit à Ambroise Spinola que Jean de Verth étoit mort de n'avoir plus rien à faire: *Il y a bien assez*, répondit ce grand capitaine, *pour tuer un général.*

VERTOT D'AUBŒUF, (René-Aubert de) né au château de Bennetot en Normandie, l'an 1655, d'une bonne famille, entra chez les Capucins malgré l'opposition de ses parens; mais par une inconstance naturelle dont il donna plus d'une preuve, il quitta cet ordre, & passa en 1677, chez les Chanoines-réguliers de Prémontré. Il n'y fut pas plus content, & succomba à l'envie de respirer l'air de Paris; il y prit l'habit ecclésiastique. On appella ces différens changemens, *les révolutions de l'abbé de Vertot.* Il fut associé en 1705 à l'académie des Belles-Lettres, & fut ensuite

secrétaire des commandemens de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, secrétaire des langues chez M. le duc d'Orléans, qui lui donna un logement au palais-royal. Le grand-maître de Malte le nomma en 1715 historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privileges, & lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santeny. On assure qu'il avoit été nommé pour être sous-précepteur du roi Louis XV; mais certaines indiscrétions qui lui étoient échappées, & les doutes qu'on répandit sur ses principes, le priverent de cet honneur. Il mourut, âgé de près de 80 ans, en 1735. Son imagination étoit brillante dans sa conversation comme dans ses écrits; mais son jugement ne répondoit pas toujours à cet avantage. Il aimoit à plaire, & cette envie donnoit je ne sais quelle mobilité à ses idées & à ses maximes. Ses principaux ouvrages sont : I. L'*Histoire des Révolutions de Portugal*, Paris, 1 vol. in-12; bien écrite, mais composée sur des Mémoires infideles : c'est dans la réalité un roman d'histoire. II. L'*Histoire des Révolutions de Suede*, où l'on voit les changemens arrivés dans ce royaume au sujet de la Religion & du gouvernement, en 2 vol. in-12. Il ne tient pas la balance égale : ceux qui ont raison dans le fait, ont souvent tort dans cette Histoire. Olof Celsius en a donné une *Continuation* en suédois, qui a été traduite par Genet, Paris, 1777, 2 vol. in-12. III. L'*Histoire des Révolutions Romaines*, en 3 vol. in-12. C'est ce qu'il a fait de mieux : la matiere étoit trop ancienne pour que l'auteur fût dans le cas d'épouser quelque préjugé à la mode. IV. L'*Histoire de Malte*, 1727, en 4 vol. in-4°, & en 7 vol. in-12 & depuis en 5 vol. Le style en est plus languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages, & on l'a attaqué solidement sur plusieurs points qui manquent d'exactitude. Cependant les deux auteurs des *Fastes de l'Ordre de Malte* (Paris, 1789, in-fol.), ont vainement tâché de remplacer ou d'effacer son ouvrage; leur superficiel & licencieux philosophisme n'est propre qu'à porter le désordre & la corruption dans les Annales de cet ordre illustre. L'abbé Vertot peut avoir mal réussi, mais ils ont fait plus mal encore; & leur dessein même n'est pas à l'abri du soupçon. V. *Traité de la Mouvance de Bretagne*, plein de paralogismes & d'erreurs. VI. *Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*, 2 vol. in-12. VII. Plusieurs savantes Dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*. L'abbé de Vertot possede l'art d'attacher le lecteur, & d'intéresser en faveur de ses personnages; mais comme la connoissance qu'il avoit des hommes & des affaires étoit fort bornée, ses portraits sont peu réfléchis, & souvent subordonnés à ses préventions. Les hommes qu'il devroit respecter le plus, sont ceux dont il se plaît particuliérement à barbouiller la mémoire.

VERTUS, (Jean de) secrétaire-d'état sous Charles V, est

un de ceux à qui on attribue le *Songe du Vergier*, 1491, in-fol., & dans les *Libertés de l'Eglise Gallicane*, 1731, 4 vol. in-fol. Quelques-uns pensent qu'il est de Louvieres & d'autres de Maisieres; il se ressent de l'animosité qui régnoit en 1374, entre Charles V & le siege de Rome. Les Protestans en ont fait l'Eloge, quoique ce ne soit qu'une pitoyable rapsodie, sans jugement & sans goût.

VERVILLE, *voyez* BEROALD.

VERULAM. *voy.* BACON.

VERULANUS, *voy.* SULPITIUS.

VERUS, (*Lucius Ceïonius Commodus*) empereur Romain, étoit fils d'Ælius & de Domitia Lucilla. Il n'avoit que 7 ans, lorsqu'Adrien qui avoit adopté son pere, nommé aussi *Lucius Verus*, fit adopter le fils par Antonin. Après la mort de ce dernier, Marc-Aurele ayant été proclamé empereur exclusivement, prit de son gré pour collegue Lucius Verus, dont il ne pouvoit ignorer les mauvaises qualités, & lui donna sa fille Lucille en mariage. Verus ayant été envoyé en Orient contre les Parthes, ne prit aucune part aux opérations de la guerre, & fut uniquement occupé de ses plaisirs; les Parthes furent cependant défaits par ses généraux l'an 163 de J. C., & il entra triomphant à Rome avec Marc-Aurele. Six ans après il mourut d'apoplexie à Altino, à 39 ans. Verus étoit très-dissolu dans ses mœurs & dans ses discours; il affectoit un air grave & sévere, portoit une barbe très-longue, tandis qu'il se livroit aux plus infâmes voluptés; il vouloit paroître philosophe, & étoit toujours environné de gens qui se paroient de ce nom: ce qui prouve que l'accommodante philosophie se fait à toutes sortes de systêmes, & donne sa sanction à plus d'une sorte de morale. Il étoit d'ailleurs gouverné par ses affranchis, qui étoient très-vicieux & très-méchans. Marc-Aurele resta par-là seul dans l'exercice de la puissance impériale; son collegue oisif & voluptueux ne gardoit de l'autorité, que ce qu'il lui en falloit pour satisfaire ses penchans. Après la mort de ce monstre, Marc-Aurele en fit un dieu.

VERWEY, (Jean) connu aussi sous le nom de *Phorbæus*, né vers le milieu du dix-septieme siecle, fut recteur du college de Goude, puis de l'école latine à La Haye, & professeur en langue grecque. Il mourut vers l'an 1690. Nous avons de lui: I. *Medulla Aristarchi Vossiani*, 1670; c'est une grammaire latine tirée principalement de Vossius. II. *Nova via docendi Græca*, Goude, 1684, & Amsterdam, 1710, in-8°. Il y a réuni tout ce qu'il y avoit de plus utile dans les grammaires publiées avant la sienne; il est malgré cela court & méthodique.

VESAL, (André) célebre médecin, natif de Bruxelles, & originaire de Wesel, dans le duché de Cleves, fit une étude particuliere de l'anatomie, & l'enseigna avec une réputation extraordinaire à Paris, à Louvain, à Bologne, à Pise & à Padoue. L'empereur Charles-Quint & Philippe II, rois d'Espagne, l'honorerent du titre de leur médecin. Le premier sur-

tout eut en lui une confiance particuliere. Veſal eut le courage de lui dire quelques années avant ſa mort, qu'il ne devoit pas ſe flatter d'une longue vie; & « cet avertiſſement que » Charles prit très-bien, lui fit » avancer, dit Strada, le pro- » jet d'abdication & de retraite » qu'il avoit confié long-tems » avant à S. François de Borgia, » & dont il eſt fait une men- » tion expreſſe dans ſon teſta- » ment fait à Ausbourg 10 ans » avant ſa mort ». Anecdotes qui ſuffiſent pour apprécier les fables répandues ſur l'abdication de ce monarque. Veſal ayant fait l'ouverture du corps d'un gentilhomme Eſpagnol que l'on croyoit mort, & qui étoit encore vivant, les parens indignés de l'imprudente mépriſe de Veſal, lui intenterent un procès criminel; & peut-être auroit-il été condamné comme aſſaſſin, ſi le roi d'Eſpagne pour les appaiſer, ne l'eût obligé de faire le pélerinage de la Terre-Sainte. Veſal paſſa en Chypre, & de là à Jéruſalem. Le ſénat de Veniſe le rappella pour remplir la place de Fallope, profeſſeur à Padoue; mais à ſon retour, ſon vaiſſeau ayant fait naufrage, il fut jeté dans l'iſle de Zante, où il mourut de faim & de miſere en 1564, à 58 ans. On a de lui un Cours d'Anatomie en latin, ſous le titre de *Corporis humani Fabrica*, avec de belles planches, dont les deſſins ſont, ſelon quelques-uns, du Titien, & ſelon d'autres, de Calcar; Bâle, 1543; Anvers, 1572, in-fol., & Leyde, 1725, 2 vol. in-folio. Cette derniere édition, augmentée & corrigée, eſt due à Boerhaave.

VESALIENSIS, *voy.* WESEL.

VESPASIEN, (*Titus-Flavius*) empereur Romain, naquit dans une petite maiſon de campagne près de Riti, l'an 9. de J. C., d'une famille fort obſcure. Sa valeur & ſa prudence, & ſur-tout le crédit de Narciſſe, affranchi de Claude, lui procurerent le conſulat. Il ſuivit Néron dans ſon voyage de la Grece; mais il encourut la diſgrace de ce prince, pour s'être endormi pendant qu'il récitoit ſes vers. Les Juifs s'étant révoltés, l'empereur oublia cette prétendue faute, & lui donna une armée pour les remettre à leur devoir. Il fit la guerre dans la Paleſtine avec ſuccès, défit les rebelles en diverſes rencontres; prit Aſcalon, Jotapat, Joppé, Gamala, & diverſes autres places. Il ſe prépara à mettre le ſiege devant Jéruſalem, mais il ne prit point cette ville; la gloire en étoit réſervée à Titus ſon fils, qui s'en rendit maître quelque tems après. Vitellius étant mort, il fut ſalué empereur à Alexandrie par ſon armée, l'an 69 de J. C. Il commença par rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès & les inſolences déſoloient les villes & les provinces. Il eut ſoin ſur-tout de remédier à la molleſſe, l'écueil de la diſcipline militaire. Un jeune officier, qu'il avoit honoré d'un emploi conſidérable, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton ſévere: *J'aimerois mieux que vous ſentiſſiez l'ail que l'eſſence.* La réforme s'étendit ſur tous les ordres de l'état; il abrégea les procédures, & rendit inutiles les artifices de la chicane par

d'excellentes loix. Après avoir travaillé lui-même à ce Code, il embellit Rome & les autres villes de l'empire. Il répara les murs, fortifia les avenues, & les mit en état de défense. Il bâtit aussi quelques villes, fit des grands chemins, & pourvut à la sûreté des provinces frontieres. Il n'étoit point ambitieux de ces grands titres, dont plusieurs de ses prédécesseurs étoient si jaloux. Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, Roi des Rois, à Vespasien ;* il réprima cet orgueil en répondant simplement : *Flave Vespasien à Arsace, Roi des Rois.* Le repos public fut troublé par les philosophes dont l'insolence étoit extrême & les principes dangereux. Helvidius Priscus se distingua sur-tout en déclamant contre la monarchie, & joignant les faits aux paroles, il causa une émeute, pour se faire un parti ; « comme si le but de la » philosophie, dit Tillemont, » étoit de troubler les états, » soulever le peuple & décrier » ceux qui les gouvernent ». Les Stoïciens qui étoient alors dans Rome, & Demetrius le Cynique, à l'imitation d'Helvidius, soulevèrent tellement le peuple, que Vespasien les chassa tous, excepté Musonius Rufus. D'autres empereurs, entr'autres Domitien l'an 94, Adrien vers 124, furent obligés de renouveller cette proscription. « Ces princes, dit Sué- » tone, en chassant les philo- » sophes, ne faisoient que se » conformer à d'anciennes loix » portées contre eux ». Effectivement, dès l'an 160, avant l'ere vulgaire, ils avoient été bannis de Rome par un décret du sénat, & le préteur, M. Pomponius, fut chargé de veiller à ce qu'il n'en restât aucun dans le ville ; « parce qu'on les re- » gardoit, disent les historiens, » comme des discoureurs dan- » gereux, qui, en raisonnant » sur la vertu, en renversoient » les fondemens, & comme » capables par leurs vains so- » phismes, d'altérer la simpli- » cité des mœurs anciennes, » & de répandre parmi la jeu- » nesse des opinions funestes à » la patrie ». Ce fut sur les mêmes principes & par les mêmes raisons que le vieux Caton fit congédier promptement trois ambassadeurs philosophes (*voyez* LOCKE, LUCIEN, ZÉNON, *&c.*). Vespasien avoit pour les savans utiles autant d'égards qu'il avoit pris de haine contre les philosophes. Il donnoit des pensions, ou accordoit des gratifications à ceux qui faisoient des découvertes, ou qui perfectionnoient les arts méchaniques, qui étoient aussi précieux à ses yeux que les arts libéraux. Un habile mathématicien ayant trouvé une maniere de faire transporter, à peu de frais, dans le Capitole, des colonnes d'une pesanteur prodigieuse ; Vespasien paya en prince l'inventeur, sans vouloir pourtant qu'on se servît de l'invention : *Il faut*, dit-il, *que les pauvres vivent.* L'empire fut aussi florissant au dehors qu'au dedans. Outre la Judée & la Comagene, il assujettit encore les royaumes de Lycie & de Pamphylie en Asie, qui jusqu'alors avoient eu leurs rois particuliers, & les rendit provinces de l'empire. L'Achaïe &

la Thrace en Europe eurent un pareil sort. Les isles de Rhodes & de Samos, la ville de Bizance, & d'autres aussi considérables, furent soumises aux Romains. Ses grandes qualités furent ternies par une économie qui tenoit de l'avarice. N'étant encore que simple particulier, il avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent; il n'en témoigna pas moins sur le trône. Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que, par délibération publique, on avoit destiné un million de sesterces (125000 liv.) à lui ériger une statue colossale: *Placez-la ici sans perdre de tems*, leur dit-il, en présentant sa main formée en creux; *voici la base toute prête.* Il achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Une partie de ses extorsions fut attribuée à Cénis, une de ses concubines. Cette femme avoit l'esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état; elle vendoit les charges & les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés innocens ou coupables, & les réponses mêmes de l'empereur. Sa passion pour les femmes donna lieu à plus d'une infamie de ce genre. On imputoit aussi à Vespasien d'employer à dessein dans les finances, les hommes les plus avides, pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. On lui reproche encore de s'être trop livré aux flatteurs, & de s'être bassement prêté aux manœuvres de quelques courtisans qui entreprirent de lui faire des guérisons miraculeuses pour constater sa prétendue divinité. Artifice grossier dont les gens sensés ont eu pitié, & dont des écrivains judicieux ont trop sérieusement démontré l'imposture. On ne peut aussi excuser sa conduite cruelle envers les enfans & l'épouse de Sabinus. (*voyez ce mot*). Comparé néanmoins à la plupart des maîtres de l'ancienne Rome, il peut être considéré comme un prince doux & modéré. « L'orgueil » philosophique, dit l'auteur » du *Musæum de Florence*, ne » lui pardonnera pas la sévé- » rité avec laquelle il bannit » ou punit même corporelle- » ment, quelques stoïques ef- » frontés qui, sous le nom de » philosophes qu'ils souilloient, » frondoient le pouvoir du » prince; mais cet exemple est » une preuve qu'il est permis » quelquefois d'être intolé- » rant ». La derniere maladie de Vespasien fut une douleur dans les intestins. Elle ne l'empêcha point de travailler aux affaires du gouvernement; & il répondoit aux représentations qu'on lui faisoit sur cela: *Imperatorem decet stantem mori.* Il mourut âgé de 70 ans, l'an 79 de J. C.

VESPUCE, *voyez* AMÉRIC.

VESTA: la plupart des auteurs donnent ce nom à Cybele, parce qu'elle étoit aussi la déesse du feu. Il n'appartenoit qu'à des vierges de célébrer ses mysteres, & leur unique soin étoit de ne jamais laisser éteindre le feu dans ses temples. Quand elles le laissoient éteindre, ou quand elles manquoient à leur vœu de virginité, elles étoient condamnées à être enterrées toutes vives. On les appelloit *Vestales*. Martial, Stace, & bien d'au-

tres auteurs, en réduisant à rien la chasteté de ces vierges fameuses, leur rendent pleinement justice. Butérius, esclave d'un chevalier Romain, déclara que son maître, ainsi que bien d'autres, avoient pendant longtems abusé de trois Vestales. Domitien en avoit fait punir trois autres pour le même crime. Antonin Caracalla en fit mourir quatre. Lucius Cassius, préteur Romain, en fit enterrer toutes vives trois qui s'étoient livrées aux plus grands désordres, & qui voulant envelopper dans leur crime un nombre considérable de citoyens honnêtes, mirent le trouble dans Rome. Minutius Felix, en parlant de ces vierges destinées au culte de Vesta, disoit que si le plus grand nombre échappoit au supplice, ce n'étoit pas qu'elles fussent plus chastes que les autres; mais que plus heureuses dans leurs crimes, elles avoient eu l'art de les cacher. Mais quelle que fût la continence des Vestales, la loi qu'on leur en fit, la considération qu'elle leur attiroit, les fonctions saintes qu'on y attachoit, font assez voir que le Paganisme, tout corrompu qu'il étoit, connoissoit le prix de la chasteté, & ses effets précieux sur le cœur & l'esprit de l'homme. *Voyez* TIBULLE.

VETRANION, général de l'armée Romaine sous Constance, né dans la haute Mœsie, avoit vieilli dans le métier des armes. Regardé comme le pere des soldats, il fut revêtu par son armée de la pourpre impériale à Sirmich dans la Pannonie, le 1*er.* mai 350. Magnence s'étoit révolté dans le même tems. Constance marcha contre l'un & l'autre; & ayant eu une entrevue avec Vetranion dans la Dace, il le traita d'abord en souverain, & le détermina ensuite à quitter le trône. Vetranion obtint de grands biens, pour qu'il pût mener une vie convenable au titre qu'il avoit porté. Il se retira à Prusе en Bithynie, où il vécut encore six années dans un exercice continuel de piété & de bonnes œuvres. Il avoit régné environ six mois. On remarquoit en lui cette simplicité & cette grandeur d'ame qui sont si fort au-dessus des splendeurs humaines; mais il étoit si peu lettré, qu'étant parvenu à l'empire, il fut obligé d'apprendre à écrire pour savoir signer son nom.

VETTORI, *voyez* VICTORIUS.

VIALART, (Charles) *voy.* CHARLES de S. Paul.

VIALART, (Félix) évêque de Châlons, né à Paris en 1613, & mort en 1680, contribua beaucoup à la prétendue paix de Clément IX (*voyez ce mot*). On a de lui un *Rituel*, des *Mandemens* & des *Instructions Pastorales*.

VIARD *ou* WIARD, Chartreux à Lugny, mort au commencement du 13*e.* siecle, se retira dans une solitude à quatre lieues de Langres. Un grand nombre de disciples, auxquels il imposa une regle très-austere, approuvée par Innocent III, vinrent se ranger sous sa discipline. Les habitans du voisinage donnerent à ce monastere le nom de *Val-des-Choux*, devenu chef-d'ordre, & réuni depuis plusieurs années à l'abbaye de

Sept-Fons, maison réformée comme la Trappe; aujourd'hui il a repris son ancien & véritable nom de *Val saint-Lieu*. Mais tout ce qui tient & à la piété & au spectacle des vertus chrétiennes, a été détruit jusqu'aux fondemens, durant l'affreuse révolution de 1789, où l'athéisme, sur-tout en 1793, a déployé son plein triomphe sur tous les monumens religieux; sans que l'on puisse prévoir si la Providence relevera un jour ces ruines.

VIAS, (Balthasar de) poëte latin, né à Marseille l'an 1587, mourut dans la même ville en 1667. Il marqua dès son enfance une inclination particuliere pour les muses latines, qu'il cultiva dans toutes les situations de sa vie. En 1627, il fut fait consul de la nation Françoise à Alger : emploi qu'occupoit son pere, & qu'il remplit avec le plus grand applaudissement. Le roi le récompensa de son zele par les places de gentilhomme ordinaire & de conseiller-d'état. Ses ouvrages sont : I. Un long *Panégyrique de Henri IV*. II. Des Vers élégiaques. III. Des Pieces intitulées *les Graces*, ou *Charitum libri tres*, Paris, 1660, in-4°. IV. *Sylvæ regiæ*, Paris, 1623, in-4°. V. Un *Poëme sur le Pape Urbain VIII*, &c. Il y a dans ces différentes pieces, de l'esprit, du goût, de la facilité; son style est quelquefois obscur par un usage trop fréquent de la fable, & l'auteur ne sait pas s'arrêter où il faudroit.

VIBIUS PANSA, (Caïus) consul Romain, ami de Cicéron & de César, fut tué avec son collegue Hirtius à la bataille de Modene, qu'ils gagnerent avec Octave contre Antoine. *Voyez* HIRTIUS.

VIBIUS SEQUESTER, ancien auteur, adressa à son fils Virgilien un *Dictionnaire Géographique*, où il parloit des fleuves, des fontaines, des lacs, des montagnes, des forêts & des nations. Bocace a depuis travaillé sur le même sujet; & quoique souvent il ne fasse que transcrire ce qu'a dit Vibius Sequester, il ne le cite cependant jamais. On trouve le *Dictionnaire* de Vibius avec Pomponius Mela; & séparément 1575, in 12, édition donnée par Josias Simler, & enfin à Rotterdam, 1711, in-8°.

VIC, (dom Claude) Bénédictin de la congrégation de S. Maur, naquit à Soreze, petite ville du diocese de Lavaur. Il professa d'abord la rhétorique dans l'abbaye de St.-Sever, en Gascogne. Ses supérieurs instruits de sa capacité, l'envoyerent à Rome en 1701, pour y servir de compagnon au procureur-général de sa congrégation. Ses connoissances, sa politesse, la douceur de son caractere & la pureté de ses mœurs, lui concilierent la bienveillance du pape Clément XI, de la reine de Pologne & de plusieurs cardinaux. On le rappella en France en 1715, & il fut choisi avec dom Vaissette pour travailler à l'*Histoire de Languedoc*. Le 1*er*. vol. de ce savant ouvrage étoit imprimé, lorsqu'il mourut à Paris en 1734, à 64 ans, après avoir été nommé procureur-général de sa congrégation à Rome. On a encore de lui une *Traduction* latine *de la Vie de dom Mabillon*,

par Ruinart. Cette verſion fut imprimée à Padoue en 1714.

VICAIRE, (Philippe) doyen & ancien profeſſeur de théologie dans l'univerſité de Caen, ſa patrie, curé de S. Pierre de la même ville, naquit le 24 décembre 1689, & mourut le 7 avril 1775. Il parut dans l'univerſité, lorſque les querelles du Janſéniſme y étoient dans la plus grande effervescence. Son attachement à la Bulle *Unigenitus* ne fut pas équivoque; ce qui le mit en butte aux gens du Parti qui ne l'épargnerent point. Il ne fit pas moins paroître de zele pour la réunion des Proteſtans à l'Egliſe Catholique, & gouverna ſa paroiſſe avec prudence. Nous avons de lui: I. *Diſcours ſur la Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin*, Caen, 1729, in-4°. II. *Oraiſon funebre de M. le Cardinal de Fleury*, 1743, in-4°. III. *Demandes d'un Proteſtant faites à M. le Curé de ***, avec les réponſes*, 1766, in-12. IV. *Expoſition fidelle & Preuves ſolides de la Doctrine Catholique, adreſſées aux Proteſtans*, &c., Caen, 1770, 4 vol. in-12.

VICECOMÈS ou VISCOMTI, (Joſeph) né à Milan vers la fin du 16e. ſiecle, fut choiſi par le cardinal Frédéric Borromée pour travailler avec d'autres ſavans dans la fameuſe bibliotheque ambroſienne, fondée à Milan par ce ſavant prélat. Sa tâche particuliere fut d'écrire ſur les rits eccléſiaſtiques. Il la remplit avec érudition, par un ouvrage imprimé à Milan en 4 vol. in-4°, ſous ce titre: *Obſervationes Eccleſiaſticæ, de Baptiſmo, Confirmatione & de Miſſa.* Le dernier volume qui parut en 1626, contient ce qui regarde les cérémonies de la Meſſe. Les anciens rits uſités pendant le ſacrifice, & ceux qui leur ſervent de préparation, y ſont détaillés avec étendue. Il eſt auteur de quelques autres ouvrages moins conſidérables.

VICENTE, (Gilles) fameux dramatiſte du 16e. ſiecle, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, eut la facilité du poëte latin. Il a ſervi de modele à Lopès de Vega & à Quevedo. Ses Ouvrages dramatiques virent le jour à Liſbonne en 1562, in-fol., par les ſoins de ſes enfans, héritiers des talens poétiques de leur pere. Vicente écrivoit facilement, mais ſans correction & ſans goût. Son ſel étoit fade pour tout ce qui n'étoit pas peuple. On prétend néanmoins qu'Eraſme apprit exprès le portugais pour lire ſes ouvrages.

VICTOR, (S.) d'une illuſtre famille de Marſeille, ſe ſignala dans les armées Romaines juſqu'à l'an 303, qu'il eut la tête tranchée pour la foi de J. C. Les célebres abbayes de S. Victor à Marſeille & à Paris, ont été fondées ſous ſon invocation.

VICTOR I, (S.) Africain, monta ſur la chaire de S. Pierre après le pape Eleuthere, le 1er. juin 193. Il y eut de ſon tems un grand différend dans l'Egliſe pour la célébration de la fête de Pâques. Il décida qu'on devoit toujours la célébrer le dimanche après le 14e. jour de la lune de mars. On ne regarda point comme hérétiques, ni ſchiſmatiques, ceux qui obſervoient une pratique contraire, juſqu'à ce que la queſtion eût

été décidée par le concile de Nicée (*voyez* IRENÉE); mais la déciſion du pape n'en prouve pas moins quelle étoit alors ſon autorité dans l'Egliſe. « Le » pape Victor, dit un des plus » illuſtres évêques de France, » voulant réunir toutes les » Egliſes ſur le jour de la ſo- » lemnité de Pâques, ordonne » qu'elle ſera célébrée par-tout » le Dimanche après le qua- » torzieme de la lune de Mars; » & nonobſtant la réclamation » des évêques d'Aſie pour re- » tenir l'uſage contraire, qu'ils » prétendoient avoir reçu de » l'apôtre S. Jean, il charge » Théophile, évêque de Cé- » ſarée, en Paleſtine, d'aſ- » ſembler un concile, & d'y » publier ſon Décret. Il me- » nace même d'excommunier » ceux qui déſobéiront; & » S. Irenée qui déſapprouve » comme trop ſévere une me- » nace qui n'eut point en effet » d'exécution, ne lui reproche » pourtant pas d'avoir outre- » paſſé les bornes de ſon au- » torité (*). Les Montaniſtes eſſayerent de ſe mettre bien dans l'eſprit de ce pape; & pour cet effet ils lui envoyerent des préſens accompagnés de déclarations catholiques en apparence; trompé par l'extérieur de leurs vertus & la ſévérité de leur morale, il avoit dreſſé des Lettres de communion; mais Praxeas qui dans la ſuite fut héréſiarque lui-même, ne l'eut pas plutôt informé du véritable état des choſes, qu'il refuſa leurs préſens & révoqua ſes Lettres de paix. Ce fait eſt atteſté par Tertullien (*Lib. contra Praxeam*) qui étoit lui-même montaniſte. Il ne nomme point le pape. Cave & quelques autres écrivains penſent que ce pape étoit Eleuthere; mais d'autres critiques, entre leſquels Tillemont & Ceillier, ſoutiennent que c'eſt Victor I. Le pape Victor ſcella de ſon ſang la foi de J. C. ſous l'empire de Sévere, le 28 juillet 202. Nous avons de lui quelques *Epîtres*, & S. Jerôme le compte le premier parmi les auteurs eccléſiaſtiques qui ont écrit en latin.

VICTOR II, appellé auparavant *Gebehard*, évêque d'Aichſtädt en Allemagne, devint pape après Léon IX, le 13 avril 1055. Hildebrand, ſous-diacre de l'Egliſe Romaine, avoit été envoyé (au rapport de Léon d'Oſtie, *lib.* 2, *cap.* 90) par le clergé de cette égliſe, pour demander à l'empereur Henri III, qu'il conſentît que l'évêque d'Aichſtädt, ſon conſeiller & ſon parent, fût élevé ſur le ſiege de Rome: l'empereur eut de la peine à conſentir qu'il fût éloigné de ſa cour, parce qu'il l'affectionnoit beaucoup; mais l'envoyé vint à bout de vaincre ſa réſiſtance & celle de l'évêque qu'il emmena avec lui à Rome, où Gebehard fut reconnu d'un conſentement unanime. Martin

(*) Quelques ſavans prétendent que la Lettre de S. Irenée au pape, ainſi que celle qui porte le nom de Polycrate, ſont ſuppoſées ou conſidérablement altérées. On peut voir ſur ce ſujet une *Diſſertation* pleine de recherches & d'obſervations ſolides, par le P. Marcellin Molkenhuhr, Récollet; Munſter, 1793, in-4°.

de Pologne dit que c'est par la faveur de l'empereur qu'il obtint la tiare; mais on sait qu'on ne peut guere se fier à cet auteur. Ce pape illustra le trône pontifical par ses vertus. Il déposa plusieurs évêques simoniaques, dans un concile qu'il tint à Florence; envoya Hildebrand en France, en qualité de légat; & tint un concile à Rome l'an 1057. Son zele pour la discipline, lui attira la haine de quelques mauvais ecclésiastiques. Un sous-diacre attenta à sa vie, & mit du poison dans le calice; mais le pape découvrit ce crime, les uns disent naturellement, les autres par un miracle. Il mourut en Toscane, & vraisemblablement à Florence, en 1057.

VICTOR III, appellé auparavant *Didier*, étoit cardinal & abbé du Mont-Cassin, lorsqu'il fut placé, malgré sa résistance, sur la chaire de S. Pierre, le 14 mai 1086. Il assembla, au mois d'août de l'année suivante, un concile des évêques de la Pouille & de la Calabre à Bénévent; il y prononça la déposition de l'antipape Guibert, qui vouloit toujours se maintenir à Rome, & renouvella le décret contre les investitures. Victor tomba malade pendant ce concile; il se fit transporter au Mont-Cassin, où il mourut au milieu de ses freres le 16 septembre 1087. Quelques auteurs, entr'autres S. Antonin, Stella, Caranza, disent qu'il mourut du poison qui lui fut donné par des ministres de l'empereur Henri IV. Grégoire VII l'avoit désigné pour son successeur. Victor ressembloit à ce pontife par ses vertus. Il s'étoit principalement signalé par la magnifique église qu'il fit élever au Mont-Cassin. On a de lui des *Epîtres*, des *Dialogues*, & un *Traité des Miracles de S. Benoît*, dans la Bibliotheque des Peres. Urbain II lui succéda. — Il ne faut pas le confondre avec l'antipape VICTOR, nommé l'an 1138, après la mort d'Anaclet, & qui presqu'aussi-tôt quitta le siege qu'il avoit usurpé. *Voyez* INNOCENT II.

VICTOR DE VITE *ou* D'UTIQUE, étoit évêque de Vite dans la Byzacene en Afrique. Le roi Hunneric, prince arien, alluma une persécution contre les Catholiques, pendant laquelle Victor eut beaucoup à souffrir. Le saint évêque écrivit, vers l'an 487, les détails de cette persécution, dans son histoire *De persecutione Wandalicâ*, & mourut vers l'an 490. Son ouvrage (donné au public par le P. Chifflet, Dijon, 1665, in-4°, & par dom Ruinart, Paris, 1694, in-4°) peut servir non-seulement pour l'histoire de l'Eglise, mais même pour celle des Vandales. Beatus Rhenanus en donna la premiere édition à Bâle en 1535. Elle est écrite d'un style simple, mais correct, & attache singuliérement le lecteur; Arnauld d'Andilly l'a traduite en françois. On y trouve des preuves précieuses de la doctrine catholique sur la Confession & autres articles attaqués par des sectaires modernes, ainsi que beaucoup de faits édifians & curieux. Victor raconte que Hunneric avoit fait couper la langue jusqu'à la racine à plusieurs Catholiques,

qui parlerent encore après l'exécution. « Si quelqu'un en doute » (dit le saint évêque), qu'il » aille à Constantinople, & il » y trouvera entr'autres un » sous-diacre nommé *Reparat*, » qui parle nettement, sans » aucune peine, & qui par » cette raison est singuliére- » ment honoré dans le palais de » l'empereur Zénon, & princi- » palement de l'impératrice ». Il n'y a pas de fait mieux prouvé dans l'histoire. Enée de Gaze, l'empereur Justinien, l'historien Procope, le comte Marcellin l'attestent également sur le témoignage de leurs yeux. On lit dans le 3e. livre une très-belle priere : *Pro afflictâ Provinciâ*, excellemment propre à des tems de souffrance & de persécution : elle a été souvent imprimée, nommément en 1789, dans le 14e. vol. des *Réclamations Belgiques*, p. 303. Victor est honoré comme confesseur le 23 d'août.

VICTOR DE CAPOUE, évêque de cette ville, se rendit illustre par sa doctrine & par ses vertus. Il composa un *Cycle Paschal* vers l'an 545, & une Préface sur l'*Harmonie* des 4 Evangélistes par Ammonius. Cet ouvrage se trouve dans la Bibliotheque des Peres. Le vénérable Bede nous a conservé quelques fragmens de son *Cycle Paschal*.

VICTOR DE TUNONES, évêque de cette ville en Afrique, fut l'un des principaux défenseurs des Trois-Chapitres. La chaleur avec laquelle il les défendit, le fit exiler en 555. Il fut ensuite renfermé dans un monastere de Constantinople, où il mourut en 566. Nous avons de lui une *Chronique* qui renferme les événemens considérables arrivés dans l'Eglise & dans l'Etat. Le discernement, l'exactitude, le choix des matieres n'y président pas toujours ; mais elle peut servir pour les 5e. & 6e. siecles de l'Eglise. Cette Chronique finit à l'an 565. Jean de Biclaire, évêque de Girone en Catalogne, né à Scalabi (aujourd'hui Santaren en Portugal), a continué cette Chronique jusqu'en 594. On la trouve dans le *Thesaurus Temporum* de Scaliger, & en partie dans Henri Canisius. Plusieurs lui attribuent un *Traité de la Pénitence*, qui se trouve ordinairement avec les ouvrages de S. Ambroise.

VICTOR, (Ambroise) *voy.* MARTIN André.

VICTOR-AMÉDÉE II, duc de Savoie & premier roi de Sardaigne, naquit en 1666, & succéda à son pere Charles-Emmanuel, à l'âge de 11 ans, en 1675. Son mariage avec la fille puînée de Monsieur frere de Louis XIV, lui assura les armes de la France contre les Vaudois qui troubloient ses états, comme toutes les sectes qui ayant une fois secoué le joug de l'Eglise, ne souffrent plus celui de l'autorité civile. Il les chassa entiérement des Vallées de Luzerne & d'Angrone. Quelque tems après il se brouilla avec Louis XIV. Catinat le battit en 1690 à Staffarde, & lui enleva toute la Savoie. Victor se jeta sur le Dauphiné 2 ans après, & se rendit maître de Gap & d'Embrun ; mais on le força d'abandonner cette province. Catinat

le défit encore dans la plaine de Marseille en 1693. Obligé de faire la paix en 1696, il se déclara encore contre la France dans la guerre de 1701, & il lui en coûta la Savoie & Nice. Le duc de la Feuillade l'assiégeoit dans sa capitale, lorsque le prince Eugene vint dégager cette place le 7 septembre 1706. Victor étant rentré dans ses états, alla mettre le siege devant Toulon, qu'il fut obligé de lever. Par la paix de 1713, le roi d'Espagne lui donna le royaume de Sicile. Le duc de Savoie s'en démit depuis en faveur de l'empereur, qui le déclara roi de Sardaigne. Victor-Amédée, après avoir régné 55 ans, lassé des affaires & de lui-même, abdiqua par un caprice en 1730, à l'âge de 64 ans, la couronne qu'il avoit portée le premier de sa famille, & s'en repentit par un autre caprice. Un an après, il voulut remonter sur le trône à la sollicitation de la comtesse de St-Sébastien qu'il avoit épousée. Son fils le lui auroit remis, si son pere seul l'avoit redemandé, & si la conjoncture des tems l'eût permis; mais c'étoit une femme ambitieuse qui vouloit régner, & le conseil-d'état fut forcé d'en prévenir les suites funestes, en faisant arrêter à Montcalier, celui qui avoit été son souverain. Ce prince mourut au château de Rivoli, près de Turin, en 1732, âgé de 67 ans. C'étoit un habile politique & un guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat: entendant, aussi-bien que personne, cette guerre de chicane, qui se fait sur des terrains coupés & montagneux, tels que son pays: actif, vigilant, aimant l'ordre; mais faisant des fautes, & comme prince, & comme général.

VICTORIA, *voyez* FRANÇOIS.

VICTORIA COLONNA, fille de Fabrice Colonne, seigneur Romain, mariée à Ferdinand-François d'Avalos (*voyez ce mot*), se distingua dans plus d'un genre de sciences, & excella dans la poésie. Après la victoire de Pavie, à laquelle son mari eut beaucoup de part, le pape Clément VII & les princes d'Italie firent offrir à ce héros le royaume de Naples, qu'ils vouloient soustraire à la domination de Charles-Quint; mais la généreuse femme fit voir à son époux l'injustice & le danger de cette offre, & le retint dans les bornes de la modération & de la prudence. Cette sage & savante héroïne ne voulut jamais, après la mort d'Avalos, qu'elle perdit à la fleur de son âge, accepter aucun des partis avantageux qui lui furent présentés, & se retira, sur la fin de sa vie, dans le monastere de sainte Marie à Milan, où elle mourut vers l'an 1541. Augustin Niphus, Paul Jove, le président de Thou, Matthieu Toscan, Joseph Bétussi, Louis Jacob, & quantité d'autres auteurs lui ont prodigué des éloges. On a d'elle un beau Poëme latin, où elle célebre les exploits de son époux.

VICTORIN, (*Marcus Piauvonius Victorinus*) fils de la célebre Victorine, porta les armes de bonne heure, & se fit généralement estimer par ses

talens politiques & militaires. Il fut associé à l'empire en 265 par Posthume, tyran des Gaules. Victorin se maintint dans ce haut rang jusqu'en 268, qu'un greffier nommé *Atticius*, dont il avoit violé la femme, le fit poignarder à Cologne. — VICTORIN le Jeune, son fils, qu'il avoit déclaré empereur, fut assassiné peu de tems après.

VICTORIN, (S.) évêque de Pettaw dans la haute Pannonie (aujourd'hui dans la Styrie), reçut la palme du martyre sous Dioclétien vers l'an 303. Il a beaucoup écrit sur l'Ecriture-Sainte; mais il ne nous reste qu'un petit ouvrage en latin : *De fabrica mundi*, publié par Guillaume Cave, d'après un manuscrit de la bibliotheque de Lambeth, *Biblioth. lat.* tom. 1, p. 148. Ce livre fait regretter ceux qui ne nous sont point parvenus. Quoiqu'écrit d'un style simple, il est intéressant & plein d'érudition. On a publié sous son nom un *Commentaire* sur l'*Apocalypse*, mais les plus habiles critiques croient que ce n'est pas celui dont S. Jerôme fait mention, ou si c'est celui-là, il est certainement interpolé.

VICTORINE *ou* VICTOIRE, (*Aurelia Victorina*) mere du tyran Victorin, fut l'héroïne de l'Occident. S'étant mise à la tête d'un certain nombre de légions, elle leur inspira tant de confiance, qu'elles lui donnerent le titre de *Mere des Armées*. Elle les conduisoit elle-même avec cette fierté tranquille, qui annonce autant de courage que d'intelligence: Gallien n'eut point d'ennemi plus redoutable. Après avoir vu périr son fils & son petit-fils Victorin, elle fit donner la pourpre impériale à Marius, & ensuite au sénateur Tetricus, qu'elle fit élire à Bourdeaux en 268, choix qui ne donne pas une mauvaise idée de son discernement. Victorine ne survécut que quelques mois à la nomination de ce prince.

VICTORINUS, (*Marius*) ancien rhéteur, dont les ouvrages se trouvent dans *Antiqui Rhetores Latini*, Paris, 1599, in-4°; Strasbourg, 1756, in-4°.

VICTORIUS, (Pierre) savant Florentin, dont le nom italien est *Vettori*, étoit très-habile dans les belles-lettres grecques & latines. Il fut choisi pas Cosme de Médicis, pour être professeur en morale & en éloquence. Victorius s'acquit une grande réputation par ses leçons & par ses ouvrages. Il forma d'illustres disciples, entr'autres le cardinal Farnese & le duc d'Urbin, qui le comblerent de bienfaits. Cosme de Médicis l'employa utilement dans plusieurs ambassades; & Jules III le fit chevalier, & lui donna le titre de comte. Il mourut comblé de biens & d'honneurs en 1585, à 87 ans. On le regarde comme l'un des principaux restaurateurs des belles-lettres en Italie. Il avoit un talent particulier pour corriger le texte des auteurs anciens; il en est peu sur lesquels il n'ait porté le flambeau de la critique. On a de lui : I. Des Notes critiques & des Préfaces sur *Cicéron*, & sur ce qui nous reste de Caton, de Varron & de Columele. II. Trente huit livres de *diverses Leçons*, Florence, 1582.

1582, in-fol., ouvrage dans lequel il compile ce que lui ont offert ses lectures. III. Des *Commentaires* sur les *Politiques*, la *Rhétorique* & la *Philosophie* d'Aristote, 3 vol. in-fol. IV. Un *Traité de la culture des Oliviers*, qu'on trouve avec l'ouvrage de Davanzati sur la *Vigne*, Florence, 1734, in-4°. Il est écrit en toscan. V. Un Recueil d'*Epîtres* & de *Harangues* latines. VI. Une *Traduction* & des *Commentaires* en latin sur le *Traité de l'Elocution* de Demetrius de Phalere.

VICTORIUS *ou* DE VICTORIIS, (Léonelle) né à Faënza, fut professeur de médecine à Bologne, où il mourut vers 1530. On a de lui : I. Un *Traité des maladies des Enfans*, Venise, 1557, in-8°. II. Une *Pratique de la Médecine*, Ingolstadt, 1545, in-4°, & Lyon, 1546, in-8°. On n'y trouve que la doctrine des Arabes.

VICTORIUS *ou* DE VICTORIIS, (Benoît) médecin de Faënza, né vers l'an 1481, posséda la connoissance théorique de son art, excella dans la pratique, & fut professeur de médecine à Bologne. Il vivoit encore en 1551. Ses ouvrages sont : I. *Médecine Empyrique*, in-8°. II. La *Grande Pratique*, Venise, 1562, 2 vol. in-fol. III. Des *Conseils de Médecine* sur différentes maladies, in-4° & in-8°. IV. *De morbo Gallico Liber*, 1551, in-8°. Il étoit neveu du précédent.

VIDA, (Marc-Jerôme) né à Crémone en 1470, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines-réguliers de S. Marc à Mantoue ; il en sortit quelque tems après, & se rendit à Rome, où il fut reçu dans celle des chanoines-réguliers de Latran. Son talent pour la poésie l'ayant fait connoître à Léon X, ce pape lui donna le prieuré de S. Sylvestre à Tivoli. Ce fut-là qu'il travailla à sa *Christiade*, que le pape lui avoit demandée. Ce pontife étant mort en 1521, Clément VII voulut aussi être son protecteur, & le nomma à l'évêché d'Albe sur le Tanaro en 1532. Vida se retira dans son diocese, où il se signala par sa vigilance pastorale, & où il instruisit son peuple autant par son éloquence que par l'exemple de ses vertus. Ce prélat mourut en 1566, à 96 ans. Parmi les morceaux de poésie que nous lui devons, on distingue : I. L'*Art Poétique*, qui parut à Rome en 1527, in-4°, & qui a été réimprimé à Oxford dans le même format, en 1723. M. Batteux a joint sa *Poétique* à celles d'Aristote, d'Horace & de Despréaux, sous le titre des *Quatre Poétiques*, 1771, 2 vol. in-8° & in-12. Une imagination riante, un style léger & facile rendent le Poëme de Vida très-agréable ; on y trouve des détails pleins de justesse & de goût sur les études du poëte, sur son travail, sur les modeles qu'il doit suivre. Ce qu'il dit de l'élocution poétique, est rendu avec autant de force que d'élégance. II. Un *Poëme sur les vers à soie*, imprimé à Lyon en 1537, & à Bâle la même année. C'est le meilleur ouvrage de Vida. Il est plus correct & plus châtié que ses autres productions, & on y trouve plus de Poésie. III. Un *Poëme sur les Echecs* (*Scac-*

*chia Ludus*) qui tient le second rang parmi ses Poésies : on le trouve dans l'édition de sa *Poétique*, faite à Rome en 1527. IV. *Hymni de rebus Divinis*, imprimées à Louvain, in-4°, en 1552. V. *Christiados Libri sex*, Crémone, 1535, in-4°. Ce Poëme a été fort applaudi ; mais on a reproché à l'auteur d'avoir mêlé trop souvent le sacré avec le profane, & les fictions de la mythologie avec les oracles des prophetes : il est plein d'idées fortes, vastes & sublimes. « Vida, dit un critique, est un des poëtes modernes qui ont le plus approché de la versification de Virgile. Admirateur enthousiaste de ce prince des poëtes, il le sait par cœur, il ne pense qu'avec ses expressions, il imite toutes ses formes ; on croit souvent lire Virgile même. Mais il délaye ses pensées ; son abondance est diffuse à l'excès ; & ses imitations trop fréquentes donnent à ses vers un air de centon. Cependant Vida est poëte, & grand poëte. Il est un grand méchanicien de vers ; & plus d'une fois il a, dans ses beaux momens, réuni le génie heureux de Virgile à la brillante fécondité d'Ovide ». Ses écrits en prose sont : I. Des *Dialogues sur la dignité de la République*, Crémone, 1556, in-8°. II. *Discours contre les Habitans de Pavie*, Paris, 1562, in-8° : rare. III. Des *Constitutions Synodales*. IV. Des *Lettres*, & quelques autres Ecrits, moins intéressans que ses Vers. L'édition de ses Poésies, Crémone, 1550, 2 vol. in-8°, est complette ; ainsi que celle d'Oxford, 1722, 1725 & 1733, 3 vol. in-8°.

VIDEL, (Louis) secrétaire du duc de Lesdiguieres, puis du duc de Crequi, & enfin du maréchal de l'Hôpital, servit ces seigneurs avec un si grand désintéressement, qu'après s'être retiré à Grenoble, il fut obligé pour subsister d'y enseigner les langues latine, françoise & italienne. Il mourut l'an 1675, à 77 ans. Il a laissé : I. L'*Histoire du duc de Lesdiguieres*, 1638, in-fol. II. L'*Histoire du chevalier Bayard*, 1651. III. La *Melantes*, roman qui signifie peu de chose, 1624, in-8°.

VIEILLEVILLE, (François de Scepeaux, seigneur de) d'une ancienne maison d'Anjou, fut d'abord lieutenant de la compagnie de gendarmes du maréchal de St.-André, qui le fit connoître & le produisit à la cour. Il se trouva à divers sieges & combats, & fut honoré du bâton de maréchal de France en 1562. Vieilleville n'étoit pas moins propre pour les négociations que pour la guerre. Il fut employé par Henri II dans cinq ambassades, tant en Allemagne qu'en Angleterre & en Suisse. Il mourut dans son château de Durtal en Anjou, le 30 novembre 1571. Les *Mémoires* de sa vie, composés par Vincent Carloix, son secrétaire, qui étoient restés manuscrits dans les Archives de ce château, furent publiés à Paris en 1757, en 5 vol. in-8°, par les soins du P. Griffet, Jésuite. Ils contiennent des anecdotes & des particularités intéressantes pour l'histoire de son tems.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

VIENNE, (Jean de) en latin *de Viana*, né à Baïeux d'une ancienne famille, mais différente du suivant, fut évêque d'Avranches, puis de Terouane, enfin archevêque de Rheims en 1334. C'est le premier archevêque qui soit parvenu à ce siege par les réservations papales. Il se trouva à la funeste bataille de Crecy en 1346, & accompagna fidelement le roi Philippe de Valois dans sa retraite. Il sacra le roi Jean son fils, le 28 août 1350, & la reine Jeanne de Bologne son épouse, le 21 septembre suivant, & mourut en 1351.

VIENNE, (Jean de) seigneur de Rolans, Clervaux, Monthis, &c., amiral de France & chevalier de l'ordre de l'Annonciade, d'une des plus anciennes maisons de Bourgogne. Les rois Charles V & Charles VI, sous lesquels il porta les armes, eurent beaucoup à se louer de sa bravoure. Il descendit en Angleterre en 1377, prit & brûla Rye, saccagea l'isle de Wigth & plusieurs villes avec dix lieues de pays, & y fit un très-grand butin. Il passa en Ecosse l'an 1380 avec soixante vaisseaux, qui joints à ceux des Ecossois, entrerent dans la mer d'Irlande, & brûlerent la ville de Penreth. Sa mauvaise conduite arrêta ses succès. Amoureux jusqu'à la folie, d'une parente du roi d'Ecosse, il fit des présens & donna une fête à sa maîtresse. Cette cour, peu accoutumée à de pareilles galanteries, en fut tellement offensée, que l'amant eût couru grand risque s'il ne fût retourné en France avec précipitation. La guerre contre le Turc ayant été résolue, il fut du nombre des seigneurs François qui allerent au secours du roi de Hongrie. Il commanda l'avant-garde à la bataille de Nicopolis, & y périt les armes à la main en 1396, avec 2000 gentilshommes.

VIETE, (François) maître-des-requêtes de la reine Marguerite, né à Fontenai en Poitou l'an 1540, s'est fait un nom par son talent pour les mathématiques. Il est le premier qui se servit, dans l'algebre, des lettres de l'alphabet pour désigner les quantités connues, & donna par d'autres inventions une nouvelle forme à l'algebre. On lui doit encore la Géométrie des sections angulaires, par laquelle on donne la raison des angles par la raison des côtés. Viete ayant reconnu que dans le Calendrier Grégorien il y avoit plusieurs fautes qui avoient été déjà remarquées par d'autres, en fit un nouveau, qu'il mit au jour en 1600; ce Calendrier qui fourmille d'erreurs est tombé dans un oubli profond. Viete mourut en 1603. Il a donné le *Traité de Géométrie* d'Apollonius de Perge, avec des Commentaires, sous le nom d'*Apollonius Gallus*, 1610, in-4°. Ses Ouvrages furent réunis en 1646, en un vol. in-fol., par François Schooten.

VIEUSSENS, (Raymond de) médecin, natif de Rouergue, devint médecin du roi & membre de l'académie des sciences en 1688; il l'étoit déjà de la société royale de Londres en 1685. On a de lui: I. *Nevrographia universalis*, Lyon, 1685, in-fol.; 1761, in-fol., &

Toulouse, 1775, in-4°. La partie anatomique de cet ouvrage est estimée; mais la physiologie qui comprend la moitié du volume, ne l'est guere, & ne mérite pas de l'être. II. *De Mixti principiis & de natura Fermentationis*, Lyon, 1686, in-4°: ouvrage qui a été mal accueilli & qui est aujourd'hui oublié. III. *Dissertation sur l'extraction du Sel acide du Sang*, 1688, in-12. IV. *Novum Vasorum Corporis humani Systema*, Amsterdam, 1705, in-12. V. *Traités du Cœur, de l'Oreille, & des Liqueurs*, chacun in-4°. VI. *Expériences sur les Viscères*, Paris, 1755, in-12. VII. *Traité des Maladies internes*, auquel on a joint sa Névrographie & son Traité des Vaisseaux du Corps humain, 4 vol. in-4°. Son petit-fils a été l'éditeur de cet ouvrage, qui n'a paru qu'en 1774. Ses derniers ouvrages montrent qu'il s'étoit dépouillé de l'esprit de système qui l'avoit longtems dominé. L'auteur, tourmenté par la goutte, avoit quitté Paris, pour vivre à Montpellier loin du fracas de la capitale. Il y mourut en 1715.

VIEUVILLE, *voyez* CERF.

VIEYRA, (Sébastien) né à Castro d'Ayre en Portugal, entra chez les Jésuites en 1591, à l'âge de 16 ans, passa aux Indes en 1602, & au Japon en 1614, avec un grand nombre de missionnaires. Il alla ensuite aux Philippines, & à Rome pour instruire le pape de l'état déplorable de l'Eglise du Japon. Urbain VIII lui fit un accueil très-distingué, lui donna des Brefs pour plusieurs provinces du Japon, dont les pasteurs lui avoient écrit, & l'exhorta à combattre jusqu'à la mort les ennemis de la foi dans ce champ nouvellement défriché. Après bien des difficultés & des peines, il rentra au Japon, déguisé en matelot Chinois, avec la qualité de provincial de sa compagnie & d'administrateur de l'évêché du Japon. Malgré toutes ses précautions pour n'être pas reconnu, il le fut d'abord, & mis en prison à Nangasacki, & de là transporté à Omura. L'empereur le voulut voir, & on le mena à Ledo. Il y fit un écrit pour prouver la Religion catholique, dont le prince fut si frappé, que le bruit courut qu'il alloit embrasser la Religion chrétienne: mais ce tyran voluptueux & sanguinaire (*voyez* XOGUNSAMA II) n'en étoit pas digne. Un de ses oncles, qui le gouvernoit absolument, l'engagea à signer l'arrêt de mort contre le P. Vieyra, & autres missionnaires qui avoient été arrêtés avec lui. Condamné au supplice de la fosse, le P. Vieyra trouvé encore sain & sauf après cinq jours, fut brûlé vif le 6 juin 1634.

VIEYRA, (Antoine) né à Lisbonne le 6 février 1608, d'une famille illustre, ayant été mené par ses parens au Brésil, fut si frappé des travaux des Jésuites pour la propagation de la foi dans cette contrée, qu'il entra dans leur société en 1623. Envoyé en Portugal, il y prêcha avec une réputation extraordinaire. Philippe IV qui lui connoissoit encore d'autres talens, l'employa dans les ambassades de Hollande & d'Angleterre. Appellé à Rome, il y donna de nouveau l'essor à ses

talens pour la chaire; mais la société des barbares du Bréſil lui fut plus chere que les applaudiſſemens qu'il recevoit dans la capitale du monde chrétien. Il demanda de retourner chez eux, & y arriva le 22 octobre 1652. Il parcourut ces vaſtes contrées en inſtruiſant & convertiſſant une multitude incroyable de ſauvages. Ses forces étant épuiſées, & ayant perdu la vue, il ſe retira à la Baie de tous les Saints, où, avec le ſecours d'un de ſes confreres, il mit la derniere main à un ouvrage qu'il avoit commencé depuis long-tems, intitulé : *Clavis Prophetarum.* Il mourut le 18 juillet 1697, âgé de 90 ans. Le chapitre cathédral aſſiſta à ſon enterrement, & ſon corps fut porté par le gouverneur du Bréſil, ſon fils, l'évêque de Saint-Thomas & deux autres grands ſeigneurs. Ses *Sermons*, ont été imprimés à Lisbonne, 1673-1693, 12 vol. in-fol.: c'eſt ce qu'il y a de mieux écrit en portugais. Ils ont paru à Madrid, traduits en eſpagnol, 21 vol. in-fol. Son *Clavis Prophetarum* a paru à Rome, en 1723.

VIGAND, (Jean) né à Mansfeld en 1523, fut diſciple de Luther & de Mélanchthon, miniſtre à Mansfeld, & enſuite ſurintendant des égliſes de Poméranie en Pruſſe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, qui lui firent un nom dans ſon parti. On le compte parmi les auteurs des *Centuries de Magdebourg* (voyez JUDEX). Ce théologien mourut en 1587. Il étoit ſavant; mais il n'avoit ni l'art de comparer les faits, ni celui de peſer les témoignages.

VIGENERE, (Blaiſe de) ſecrétaire du duc de Nevers, puis du roi Henri III, né en 1522 à St-Pourçain en Bourbonnois, mort à Paris en 1596, à 74 ans, eſt un traducteur auſſi mauſſade que fidele. Ses verſions ſont mépriſées aujourd'hui; mais on fait cas des notes qui les accompagnent. Les autres traducteurs en ont profité; mais ils ſe ſont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient. Les ouvrages de Vigenere ſont : I. des *Traductions* des *Commentarires* de Céſar, & de l'*Hiſtoire* de Tite-Live. II. Un *Traité des Chiffres*, 1586, in-4°. III. Un autre *des Cometes*, in-8°. IV. Un troiſieme, du *Feu* & du *Sel*, in-4°. V. Une *Traduction* d'*Onoſander*, 1605, in-4°, recherchée & devenue rare. VI. Une *Traduction* de l'*Hiſtoire* de Chalcondyle avec des remarques intéreſſantes, & une continuation de cette Hiſtoire par Artus Thomas, Paris, 1632, 2 vol. in-fol. avec fig. Cette édition eſt juſtement eſtimée. On y trouve des réflexions ſages & profondes ſur la deſtinée des empires, la providence & la juſtice de Dieu : réflexions dignes d'avoir place dans la *Politique de l'Ecriture-Sainte* par Boſſuet. On voit à la fin du 2e. tome, des *Tableaux Prophétiques* qui ne méritent pas le même éloge, & où un eſprit ſolide ne trouve pas où ſe repoſer. Il eſt plus remarquable que dans la planche qui forme le frontiſpice, Vienne, Veniſe, Malte ſoient déſignés comme le *nec ultrà* des Turcs, ce qui en 1632, où ils étoient au comble de la puiſſance, n'étoit guere apparent, & ce que l'événement néanmoins a bien

vérifié, & vérifie tous les jours mieux. Cinquante ans après ils furent sur le point de prendre Vienne & d'envahir toute l'Allemagne ; mais le *nec ultrà* demeura vrai.

VIGIER, (François) Jésuite de Rouen, enseigna la rhétorique à Paris où il mourut en 1647, à 57 ans. Il s'étoit fait une juste réputation de savoir par ses ouvrages. On a de lui : I. Une excellente *Traduction* latine de la *Préparation* & de la *Démonstration Evangélique* d'Eusebe, avec des notes, Paris, 1628, 2 vol. in-fol. II. Un bon Traité *De Idiotismis præcipuis Linguæ Græcæ*, 1632, in-12, & Leyde, 1766, in-8°. Cet auteur étoit habile dans cette derniere langue.

VIGIER, (Jean) avocat au parlement de Paris, sorti d'une famille noble d'Angoumois, mourut fort âgé vers l'an 1648. Il laissa un *Commentaire* estimé sur les *Coutumes d'Angoumois, Aunis, & gouvernement de la Rochelle*, & augmenté par Jacques & François VIGIER, ses fils & petit-fils, Paris, 1720, in-fol.

VIGILANCE, (*Vigilantius*) Gaulois, & natif de Calaguri, petit bourg près de Cominges, devint curé d'une paroisse du diocese de Barcelone, dans la Catalogne. Son savoir & son esprit le lierent avec S. Paulin, qui le reçut bien & qui le recommanda à S. Jerôme. Ce Pere de l'Eglise étoit alors en Palestine, où Vigilance avoit dessein d'aller pour visiter les Saints-Lieux. Le pieux & illustre solitaire ayant appris qu'il répandoit des erreurs dangereuses, qu'il s'élevoit contre les honneurs rendus aux martyrs, qu'il rejetoit le célibat & calomnioit la virginité, &c., écrivit contre lui avec une force étonnante; c'est un des morceaux les plus véhémens des ouvrages de ce Pere. Vigilance affectoit le bel-esprit: c'étoit un homme qui aiguisoit un trait, & qui ne raisonnoit pas. Il préféroit un bon mot à une bonne raison ; & il attaqua tous les objets dans lesquels il trouvoit matiere quelconque à de mauvaises plaisanteries. Sa vie se ressentoit de ses erreurs ; il ne philosophoit, dit S. Jerôme, qu'entre les pots & les verres & les mets friands, & ses livres sont en quelque sorte le fruit de sa crapule. Un hérésiarque des derniers siecles lui ressembloit particuliérement en ce point, ainsi qu'à Jovinien (*voyez ce mot*), & l'on peut appliquer à la plupart des sectaires dogmatisans cet épiphoneme du saint docteur : *Tales habet adversarios Ecclesia, hi duces contra martyrum sanguinem dimicant, hujusmodi oratores contra apostolos personant!*

VIGILE, pape, & Romain de nation, n'étoit encore que diacre lorsqu'il accompagna le pape Agapet à Constantinople. Théodora, femme de l'empereur Justinien, lui promit de le mettre sur le siege de S. Pierre, pourvu qu'il s'engageât de casser les Actes du concile de Constantinople de l'an 536, contre Anthime de Constantinople, Sévere d'Antioche & Théodose d'Alexandrie, qui avoient été déposés à cause de leur attachement à l'Eutychianisme. Vigile promit tout, & fut élu pape en 537, du vivant

même de Silvere, qui fut envoyé en exil. Cette élection évidemment nulle, fut ratifiée après la mort du véritable chef de l'Eglise, arrivée en 538 (*voyez* SILVERE). Vigile parut d'abord approuver la doctrine d'Anthime & des Acéphales, par une Lettre particuliere adreſſée à Théodoſe d'Alexandrie ; mais en public, il profeſſa toujours hautement la foi catholique ; il écrivit même à l'impératrice, au rapport d'Anaſtaſe, dans des termes très-énergiques : « J'ai ci-devant parlé mal & d'une maniere inſenſée. Maintenant je ne conſens nullement à ce que vous avez exigé de moi ; je ne rappellerai pas un homme hérétique & anathématiſé ». Il alla à Conſtantinople en 547, & y montra la même fermeté. Ayant publié une ſentence de condamnation contre Théodora & les Acéphales, il eſſuya les reſſentimens les plus violens de l'impératrice, & fut, ſelon Anaſtaſe, traîné parmi les rues de Conſtantinople par le moyen d'une corde qu'on lui avoit mis au col & jeté dans un cachot. La mort d'Anthime mit fin à cette odieuſe cruelle, qui ne tarda pas à être renouvellée à l'occaſion de la condamnation des Trois-Chapitres. L'empereur Juſtinien les avoit condamnés par un édit publié en 545. Il voulut forcer le pape à en faire autant : mais il le refuſa dans la crainte d'encourager les Eutychiens, & de paroître accuſer d'héréſie des perſonnes dont l'orthodoxie perſonnelle, malgré quelques défauts de leurs écrits, avoit paru avoir été reconnue au concile de Chalcédoine (*voyez* IBAS, PÉLAGE). Pour terminer cette affaire, il convint cependant avec l'empereur de convoquer un concile à Conſtantinople, & qu'en attendant on ne prononceroit pas ſur cette queſtion ; mais au préjudice de cette ſurſéance, on en vint à une telle extrémité, que Vigile pour mettre ſa vie en ſûreté, fut obligé de ſe réfugier dans une égliſe. Le préteur y entra avec des ſoldats armés, & voulut en arracher le pape qui avoit embraſſé les piliers qui ſoutenoient l'autel ; mais le peuple contraignit le préteur de ſe retirer. C'eſt pendant ces violences que le pontife s'écria : *Je vous déclare que quoique vous me teniez captif, vous ne tenez pas S. Pierre.* Le concile ſe tint en 553 & condamna les Trois-Chapitres. Le pape qui ne voulut pas être préſent au concile, parce qu'il n'étoit preſque compoſé que de prélats Orientaux, promit de donner ſon avis en particulier. Il dreſſa un grand décret qu'on nomme *Conſtitutum*, par lequel il condamna les Trois-Chapitres en épargnant les perſonnes. Il confirma enſuite les déciſions du concile, & dit qu'il n'avoit pas honte de rétracter ce qu'il avoit pu dire en faveur des Trois-Chapitres, & qu'ayant mieux examiné l'affaire ; il les trouvoit condamnables. Il donna encore une Conſtitution dont le réſultat eſt le même, qui a été publiée avec une ſavante Diſſertation par Marca. Pluſieurs égliſes d'Occident ſe ſcandaliſerent de cette déciſion ; Aurelien, archevêque d'Arles, s'en

plaignit fortement au pape, qui lui répondit : « Soyez assuré que nous n'avons rien » fait qui puisse être contraire » aux Constitutions de nos » prédécesseurs, à la foi des » quatre conciles; savoir, de » Nicée, de Constantinople, » du premier d'Ephese, & de » celui de Chalcédoine, ou » qui puisse intéresser l'honneur » des personnes qui ont souscrit cette foi de Célestin, de » Sixte, de Léon en particulier; qu'au contraire, nous » rejetons tous ceux qui n'adherent pas à la foi de ces » quatre conciles. Que votre » fraternité, en qualité de Vicaire du Saint-Siege, avertisse tous les évêques qu'ils » ne doivent point se laisser » surprendre par les écrits supposés qu'on répand, ou par » les faux bruits qu'on débite ». Il y eut néanmoins une espece de scission de quelques églises avec le pape, mais Pélage & Grégoire le Grand la firent cesser. « C'est à tort, » dit un critique, que les ennemis de l'Eglise se sont récriés contre cette espece de » variation ou d'incertitude » dans l'affaire des Trois-Chapitres. Vigile refusa de regarder comme hérétiques des » hommes dont la foi lui paroissoit pure, quoique leurs » écrits prêtassent à la censure. » Pélage approuva la condamnation de leurs écrits dans » des circonstances où leurs » personnes sembloient n'être » plus compromises, & où les » Eutychiens ne paroissoient » plus pouvoir tirer avantage » de cette condamnation. Dans » l'attaque des erreurs dominantes, il arrive très-naturellement que les personnes » les mieux intentionnées semblent donner dans une extrémité contraire, & s'écarter » de ce milieu si étroitement » circonscrit, où se tient la » vérité. Or, rien n'est plus » raisonnable que de ne pas » confondre les défenseurs, » peut-être trop ardens de l'orthodoxie, avec les partisans » d'une erreur reconnue. Et » c'est sous ce point de vue » qu'il faut envisager la conduite quelquefois inégale, » quelquefois même opposée, » mais toujours conséquente, » que les pontifes & les conciles ont tenue à l'égard des » doctrines & des docteurs ». A son retour en Italie, Vigile mourut de la pierre à Syracuse en Sicile en 555, quelques-uns disent de poison. On croit qu'il expia les crimes qu'il avoit commis pour monter sur la chaire de S. Pierre, par tout ce qu'il souffrit depuis; mais le trouble qui est la suite naturelle d'une telle démarche, sembla l'agiter tout le tems de son pontificat, & lui imprima un caractere d'irrésolution peu digne du premier pasteur des Chrétiens. Il est vrai cependant que quelques écrivains l'ont trop sévérement jugé : mais les moindres fautes ou défauts dans des hommes placés sur un siege, constamment illustré par de grandes qualités, se font remarquer d'une maniere plus saillante que dans toute autre place quelque éminente qu'elle soit. Or, c'est bien-là le cas du siege de Rome. « Il n'y a » pas eu d'empire, dit un auteur moderne, ni de gouver-

» nement quelconque, depuis » le commencement du monde, » qui ait eu, à beaucoup près, » tant de chefs illustrés par la » science, la justice, la sa- » gesse, la piété, que l'Eglise » Romaine. Dom Coustant, » dans sa savante *Dissertation*, » qui précede les *Lettres des* » *Papes*, prouve que l'on ho- » nore d'un culte public tous » les papes qui ont siégé jus- » qu'au commencement du » sixieme siecle, à l'exception » de Libere, encore celui-ci se » releva-t-il de sa chute avec » tant de courage, que S. Am- » broise ne parle de lui qu'a- » vec admiration. Et dans ces » derniers tems, où tout s'est » ressenti de la décadence des » vertus, le siege de Rome » n'a eu, si on en excepte un » ou deux, que des pontifes » irréprochables, la plupart » distingués par tout ce qui » peut faire personnellement » respecter le chef de l'Eglise ». On a de Vigile 18 *Epîtres*, Paris, 1642, in-8°. Pélage lui succéda. Voyez la savante *Dissertation* du P. Papebrock dans le *Propilæum*; Bellarmin, *De Rom. Pont.*, *lib.* 3, *cap.* 2, &c.

VIGILE, (S.) fut élevé sur le siege de Trente en 385. Il écrivit à S. Ambroise son métropolitain, pour lui demander des regles de conduite, & ce grand prélat le satisfit. Vigile chargea Sisinnius, Martyrius & Alexandre, de travailler à la conversion des idolâtres de son diocese; ils ne tarderent pas de mériter la couronne du martyre, & le vertueux évêque adressa la *Relation* de leur mort à S. Simplicien, successeur de S. Ambroise, & à S. Chrysostome. On la trouve dans les *Acta Sincera Martyrum* de dom Ruinard, pag. 684; & dans les *Acta Sanctorum*. Il envisageoit leur gloire avec une sainte envie, & eut le bonheur de recevoir la même couronne vers l'an 400.

VIGILE DE TAPSE, évêque de cette ville, dans la province de Byzacene en Afrique, au 6e. siecle, prit le nom des Peres les plus illustres, & réfuta sous ce masque les hérétiques de son tems; soit pour cacher son nom, qu'il n'est pas toujours prudent de révéler aux gens de secte; soit pour marquer par-là l'opposition des doctrines hérétiques avec celle des Peres. Ce pieux artifice produisit depuis une grande confusion dans les ouvrages des premiers écrivains ecclésiastiques, & l'on eut beaucoup de peine à reconnoître ceux qui étoient véritablement de Vigile. Les cinq Livres contre Eutychès lui ont toujours été attribués. Il les composa étant à Constantinople, & comme il y jouissoit d'une liberté entiere, il ne crut pas devoir déguiser son nom. Le Pere Quesnel le fait auteur du *Symbole* qui porte le nom de *S. Athanase*, & ce n'est pas sans fondement. Ses Ouvrages, & ceux qu'on lui attribue, furent imprimés à Dijon, 1665, in-4°.

VIGLIUS DE ZUICHEM D'AYTA, célebre jurisconsulte des Pays-Bas, né près de Leuwarden, dans la seigneurie de Zuichem, patrimoine de ses ancêtres, enseigna le droit à Bourges, où le savant Alciat lui céda sa chaire, ensuite à Pa-

doue, où il publia ses *Notes sur le titre des Testamens*. Retournant aux Pays-Bas, il fit imprimer à Bâle les *Institutes Grecques de Théophile*, qu'il avoit tirées de la bibliotheque du cardinal Bessarion. Charles-Quint le nomma président du conseil de Malines, & ensuite du conseil-privé. Pendant le tems des troubles, il se conduisit avec autant de prudence que de zele pour la chose publique. Après la perte de sa femme il embrassa l'état ecclésiastique & en remplit les devoirs avec beaucoup d'exactitude. En 1579, il fut nommé chanoine de Gand, & presqu'en même tems gouverneur de Hollande & de Gueldre. Il mourut à Bruxelles en 1577, âgé de 70 ans, & fut enterré dans l'église cathédrale de Gand, où l'on voit son épitaphe :

*Qui curas regum & regnorum pondera obivit,*
*Pervigil hoc dormit Viglius in tumulo.*
*Parce pios, lector, manes turbare, quietem*
*Hæc post tot vigiles vindicat umbra dies.*
*At vigili Vigli exemplo vigil esse memento :*
*Nil etenim vita est, sit nisi vita vigil.*

VIGNE, (Anne de la) de l'académie des Ricovrati de Padoue, née d'un médecin de Vernon-sur-Seine, fit éclater, dès sa plus tendre enfance, son goût & ses talens pour la poésie, & mourut à Paris en 1684, à la fleur de son âge. On remarque dans ses vers de la grace & des tournures agréables; mais ils manquent un peu d'imagination. Ses principales pieces sont : I. Une *Ode* intitulée : *Monseigneur le Dauphin au Roi*. II. Une autre *Ode à Mademoiselle de Scudery*, son amie. III. Une *Réponse à Mademoiselle Descartes*, niece du célebre philosophe. IV. Quelques autres petites Pieces de vers, qu'on a recueillies à Paris dans un petit in-8°, & qu'on retrouve dans le *Parnasse des Dames* par M. de Sauvigni.

VIGNEROD, *voyez* WIGNEROD.

VIGNES, (Pierre des) s'éleva de la naissance la plus basse, à la charge de chancelier de l'empereur Frédéric II. On ignore qui étoit son pere; la mere mendioit son pain pour elle & pour son fils. Le hasard l'ayant conduit auprès de l'empereur, il plut par son génie, obtint une place dans le palais, & ne tarda pas à s'avancer. Son élévation fut rapide; il fut protonotaire, conseiller, chancelier, & entra dans toutes les affaires secrettes de Frédéric. Il servit avec ardeur ce prince, dans les différends qu'il eut avec les papes Gregoire IX & Innocent IV; & fut député, en 1245, au concile de Lyon, pour empêcher que Frédéric n'y fût condamné. Il jouit longtems d'une faveur distinguée; mais il ne paroît pas qu'il y répondit par beaucoup de reconnoissance. On l'accusa d'avoir voulu empoisonner l'empereur par les mains de son médecin. Il eut les yeux crevés, & fut enfermé dans une étroite prison, où il se donna la mort en 1249. Quelques auteurs prétendent qu'une intrigue de cour fut la cause de sa disgrace. On a de lui : I. *Epistolæ*, dont la meilleure édition est celle de

Bâle, 1740, 2 vol. in-8°. II. Un Traité *De Poteſtate Imperiali.* III. Un autre *De Conſolatione*, &c. IV. *Querimonia Frederici II*, prohibé par l'*Index* du concile de Trente. On a attribué à Frédéric II & à Pierre des Vignes, le livre *De tribus Impoſtoribus.* Ce qui a pu y donner lieu, eſt la Lettre de Grégoire IX, que nous avons citée (article de FRÉDÉRIC II); mais le pape ne dit pas que Frédéric a fait un livre ſur cette matiere, mais ſeulement qu'il a avancé le blaſphême, qui fait de J. C. un impoſteur (voyez l'*Hiſt. Eccléſ.* de Noël Alexandre, *Diſſert.* 5, *Sæc.* 13 & 14). Si ce livre a exiſté, il paroît qu'il s'eſt perdu; du moins a-t-il échappé aux recherches des ſavans modernes. Celui qu'on voit dans quelques bibliotheques ſous ce titre, eſt ſelon toute apparence fort poſtérieur au ſiecle de Frédéric II, & peut-être plus récent même que ne le porte la date d'impreſſion. *Voyez* MONNOYE.

VIGNIER, (Nicolas) né en 1530 à Troyes en Champagne ſelon Ladvocat, & à Bar-ſur-Seine ſuivant de Thou, mort à Paris en 1595, fut proteſtant à la cour de pluſieurs princes d'Allemagne, & devint catholique en France, où il fut fait médecin de Henri III & hiſtoriographe. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin & en françois, qu'on ne lit plus, mais que les ſavans conſultent avec fruit. Le plus curieux eſt ſon *Traité de l'origine & demeure des anciens François*, Troyes, 1582, in-4°. Le laborieux compilateur André du Cheſne traduiſit ce livre en latin, pour le mettre à la tête de ſa collection des anciens hiſtoriens François. On a encore de lui: I. *Chronique de Bourgogne*, in-4°. II. *Sommaire de l'Hiſtoire des François*, in-fol. III. *De la Nobleſſe, Ancienneté de la 3e. Maiſon de France*, in-8°. IV. *De l'ancien état de la petite Bretagne*, in-4°. *Voyez* ARGENTRÉ (Bertrand). V. *Préſéance entre la France & l'Eſpagne*, in-8°. VI. *Faſtes des anciens Hébreux, Grecs & Romains*, in-4°, eſtimés. VII. *Bibliotheque hiſtoriale*, en 4 vol. in-fol. VIII. *Recueil de l'Hiſtoire de l'Egliſe*, in-fol., peu eſtimé. — Son fils, Nicolas VIGNIER, fut miniſtre à Blois au commencement du 16e. ſiecle, & rentra, après l'an 1631, dans l'Egliſe Catholique, comme avoit fait ſon pere avant de mourir. Il a fait pluſieurs Ecrits de controverſe, entiérement oubliés.

VIGNIER, (Jerôme) fils du précédent, né à Blois en 1606, fut élevé dans le Calviniſme, & devint bailli de Baugency. Ayant enſuite abjuré la religion proteſtante, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & fut ſupérieur de différentes maiſons, où il édifia autant par ſa piété, qu'il étonna par la variété de ſes lumieres. Il excella ſur-tout dans la connoiſſance des langues, des médailles, des antiquités, & de l'origine des maiſons ſouveraines de l'Europe. Ce ſavant mourut à la maiſon de St-Magloire à Paris, en 1661. Tout ce que nous avons de lui, eſt plein de grandes recherches; mais le ſtyle de ſes ouvrages eſt rebutant. Les principaux ſont: I. La *Généalogie des Sei-*

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

*gneurs d'Alsace*, 1649, in-fol. II. Un *Supplément* aux *Œuvres* de S. Augustin, dont il trouva des manuscrits à Clairvaux, qui n'avoient point encore été imprimés. III. Une *Concordance* françoise des *Evangiles*. IV. L'*Origine des Rois de Bourgogne*. V. La *Généalogie des Comtes de Champagne*. VI. *Stemma Austriacum*, 1650, in-fol. On lui est encore redevable de deux vol. de l'*Histoire Ecclésiastique Gallicane*; de plusieurs Pieces de Poésie; de quelques Paraphrases des *Psaumes* en latin; d'une *Oraison funebre*, &c.

VIGNOLE, (Jacques BAROZZIO, surnommé) savant architecte, vit le jour en 1507 à Vignola, au duché de Modene, d'un gentilhomme Modenois, que les discordes civiles avoient obligé de quitter sa patrie. Il s'adonna d'abord à la peinture; ce fut cet art qui le fit subsister dans sa jeunesse. Entraîné par son inclination vers l'architecture, il alla à Rome pour y étudier les plus beaux restes de l'antiquité, puis en France sous le regne de François I, où il donna des plans pour plusieurs édifices. Le cardinal Farnese le choisit pour ordonner le bâtiment de son magnifique palais de Caprarole, à une journée de Rome. Il mourut dans cette ville en 1573, à 66 ans, après avoir reçu plusieurs marques d'estime de la part des souverains pontifes. Il a composé un *Traité des cinq Ordres d'Architecture*, qui a été traduit & commenté par Daviler, Paris, 1691, 3 vol. in-4°, & 1738, 2 vol. grand in-4°... & un autre dans sa langue sur la *Perspective pratique*, commenté par le Danti.

VIGNOLES, (Alphonse de) fils d'un maréchal-de-camp, d'une famille ancienne, naquit au château d'Aubais en Languedoc, en 1649, dans le sein du Calvinisme. Après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, il se réfugia dans le Brandebourg, & devint successivement ministre de Schwedt, de Hall & de Brandebourg. Il se rendit à Berlin en 1703, & devint directeur de l'académie des sciences, en 1727. Vignoles s'étoit annoncé dans la république des lettres par plusieurs ouvrages. Le plus connu est la *Chronologie de l'Histoire-Sainte & des Histoires étrangeres qui la concernent, depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la captivité de Babylone*; Berlin, 1738, en 2 vol. in-4°. On en trouve des extraits dans la nouvelle édition des *Tablettes* de l'abbé Lenglet du Fresnoy. On a encore de Vignoles nombre d'Ecrits & de Dissertations dans *la Bibliotheque germanique*; dans les *Mémoires de la Société Royale de Berlin*; dans l'*Histoire critique de la République des Lettres*, par Masson, &c. Il mourut à Berlin en 1744, à l'âge de 95 ans.

VIGNORI, (François-Pierre comte de) lieutenant-général des armées Françoises sous Louis XIV, décela la barbarie de son caractere lors de la dévastation du Palatinat & des pays voisins. Il s'attachoit sur-tout à brûler les monasteres & les églises. Il reçut à Treves en 1675, la punition de ses excès. Après avoir mis le feu en plusieurs endroits, il sortit de la ville pour incendier aussi

l'abbaye de Ste. Marie-des-Martyrs; mais son cheval le jeta en bas du pont, & l'écrasa en tombant sur lui. On marqua sa mort par ce chronographe tiré du Psaume 32 : FALLAX EQUUS AD SALUTEM.

VIGOR, (Simon) fit ses études à Paris, & fut recteur de l'université en 1540. Il devint ensuite pénitencier d'Evreux, sa patrie, & accompagna l'évêque de cette ville au concile de Trente, où il mérita l'estime des Peres par son savoir. Nommé curé de S. Paul à Paris, il prêcha avec tant de zele contre les Calvinistes, qu'il fut fait archevêque de Narbonne en 1570. Il continua de s'y signaler & comme controversiste & comme prédicateur. Ses *Sermons* ont été imprimés en 1584, 4 vol. in-4°. C'est lui & Claude de Saintes, qui eurent, en 1566, une fameuse conférence de controverse avec les ministres de l'Espine & Sureau du Rosier. Les *Actes* de cette conférence parurent en 1568, in-8°. Pierre Pithou fut une des conquêtes de cet illustre prélat, qui mourut à Carcassonne en 1575.

VIGOR, (Simon) neveu du précédent, mourut en 1624, conseiller au grand-conseil. On lui attribue une Histoire peu commune, imprimée sous ce titre : *Historia eorum quæ acta sunt inter Philippum Pulchrum, Regem Christianissimum, & Bonifacium VIII*, 1613, in-4°. Il n'y tient pas la balance égale, & aggrave les torts du pontife pour alléger ceux du roi. Il prit la défense du docteur Richer avec beaucoup de chaleur dans les ouvrages suivans : I. *Apologia de Monarchia*, &c., contre André Duval. II. *De l'estat & gouvernement de l'Eglise*. Prolixe & indigeste compilation qu'on a réduite en un volume in-4°, 1683. « Cet ouvrage, dit un » critique, est plein de cette » érudition qu'on trouve, à » peu de frais, dans la plupart » des livres des Protestans » contre le souverain Pontife » & l'Eglise. L'auteur a sur- » tout fait un usage familier des » *Institutions* de Calvin. C'est » dans de pareilles sources » qu'il a puisé ses connoissances » en matieres ecclésiastiques. Il » ne dit rien méthodiquement, » rien de précis, il tranche & » taille avec assurance, dans » certaines matieres où les » vrais théologiens se croient » obligés d'user de beaucoup » de circonspection : à la façon » des novateurs, il prête aisé- » ment à ses adversaires ce » qu'ils ne disent pas, & paroît » dans certains endroits con- » tredire ce qu'il a avancé dans » d'autres ». Si on en croit l'auteur du *Projet de Bourgfontaine*, il fut un des assesseurs de cette fameuse conférence, & son lot fut d'attaquer la hiérarchie (*voyez* FILLEAU). Il faut convenir, que si effectivement cette tâche lui est échue, il ne s'en est que trop bien acquitté; car le personnage désigné dans la relation de Filleau, par les lettres initiales S. V., & chargé d'abattre la puissance de l'Eglise, quel qu'il puisse être, n'eût pu certainement aller à ce but d'une maniere plus directe que Simon Vigor, dans les volumineux écrits, qui ne respirent que le désordre & l'anarchie du gouvernement ecclésiastique, &

répandent l'incertitude sur les principes les mieux établis de la hiérarchie.

VILLALPANDE, (Jean-Baptiste) Jésuite de Cordoue, habile dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte, mourut en 1608 à Rome, à 56 ans, après avoir composé avec le P. Jerôme Prado, Jésuite (*voyez ce mot*), un *Commentaire* savant sur *Ezéchiel*, en 3 tomes in-fol., Rome, 1596. La *Description de la ville & du temple de Jérusalem*, est ce qu'il y a de plus estimé dans cet ouvrage. — Il ne faut pas le confondre avec Gaspar VILLALPANDE, théologien de Ségovie, & docteur dans l'université d'Alcala, qui parut avec éclat au concile de Trente, & opposa aux hérésies de son siecle divers Ouvrages de controverse. — Ni avec François TORREBLANCA VILLALPANDE, auteur d'un livre rare & curieux, intitulé : *Epitome delictorum, seu libri IV de invocatione dæmonum occultâ & apertâ*, Séville, 1618, in-fol. Cette édition originale est munie de quatre approbations, entr'autres de celle de l'inquisition. *Voyez* DELRIO.

VILLANDON, *voyez* HÉRITIER.

VILLANI, (Jean, Matthieu & Philippe) auteurs Florentins du 14e. siecle. Les deux premiers étoient freres, & le dernier étoit fils de Matthieu. Une même profession, celle du commerce, & un même goût d'étude, celui de l'histoire, les occuperent tous trois & les rendirent célebres, sur-tout les deux freres. Nous avons de Jean une *Chronique* en italien, en 12 livres, depuis la tour de Babel jusqu'en 1348. Remigio de Florence y a joint des notes marginales & des remarques savantes. Matthieu la poussa jusqu'en 1364. Cette continuation est aussi divisée en 12 livres, que Philippe augmenta & corrigea. Le tout fut imprimé par les Juntes à Venise, en 1559, 1562, 1581, 3 vol. in-4°. Il est très-difficile de trouver ce corps d'histoire de cette édition, & il est fort cher, même en Italie. On l'a réimprimé à Milan 1738, en 2 vol. in-fol. Il mérite d'être consulté, sur-tout pour les événemens des 13e. & 14e. siecles, qui y sont détaillés avec assez d'ordre; mais les auteurs n'ont pas écrit avec impartialité, témoin le portrait abominable de Clément VI fait par Matthieu, quoique tous les historiens du tems en fassent les plus grands éloges. Matthieu Villani étoit une créature de Louis de Baviere, qui a eu de grands démêlés avec les papes de son tems. Jean n'est pas plus croyable; le P. Berthier, dans un *Discours* mis à la tête du 13e. tome de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane*, a mis au jour plusieurs de ses erreurs, & montre que cet écrivain n'est pas exempt de prévention & de haine.

VILLARET, (Foulques de) grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem l'an 1307, entreprit d'exécuter le dessein que Guillaume de VILLARET, son frere & son prédécesseur, avoit formé de s'emparer de l'isle de Rhodes. A l'aide d'une croisade qu'il obtint de Clément V, il en vint à bout l'an 1310, chassa les Sarrasins, & se ren-

dit encore maître de plusieurs isles de l'Archipel. Le couvent de l'ordre fut transféré à Rhodes, & les Hospitaliers furent depuis appellés *Rhodiens*, ou *Chevaliers de Rhodes*. Les Turcs ayant assiégé cette isle en 1315, le grand-maître les obligea de se retirer. Malgré les services qu'il avoit rendus à l'ordre, il fut accusé de négliger les intérêts publics, pour ne songer qu'aux siens propres. Les chevaliers indignés de son despotisme & de son luxe, l'obligerent à se démettre l'an 1319 entre les mains du pape, pour éviter la honte d'une déposition. Il se retira auprès de sa sœur, dame de Tiran, en Languedoc, où il mourut l'an 1327.

VILLARET, (Claude) né à Paris en 1715, de parens honnêtes, se jeta dans une troupe de comédiens, & ne quitta la vie licencieuse & vagabonde des mimes qu'en 1756, à Liege. Il retourna alors à Paris, où il avoit arrangé les affaires qui l'avoient obligé de s'en éloigner, & fut nommé premier commis de la chambre des comptes. En travaillant à mettre de l'ordre dans cet intéressant dépôt, qui avoit été la proie des flammes en 1738, il eut occasion de connoître plusieurs sources de l'histoire de France. L'abbé Velly étant mort en 1759, Villaret fut choisi pour continuer son ouvrage. On le nomma presqu'en même tems secrétaire de la Pairie & des Pairs. Une maladie de l'urethre, dont il étoit affligé, l'emporta au mois de mars 1766. Sa continuation de l'*Histoire de France*, écrite d'un style recherché & diffus, commence au 8e. vol. par le regne de Philippe VI, & finit à la page 348 du 17e. M. Garnier a succédé à Villaret; & en continuant son ouvrage, a pris les deux défauts de son style, auxquels il en joint d'autres: il ne cherche pas à disposer les faits d'une maniere à leur donner de l'intérêt: sa partialité pour les huguenots & les boutefeux de la guerre civile, & les divers jugemens qu'il porte sur les hommes célebres, n'auront pas l'approbation des lecteurs sages. — On a encore de Villaret des *Considérations sur l'Art du Théâtre*, 1758, in-8°: ouvrage où il y a peu de réflexions neuves; & l'*Esprit de Voltaire*, 1759, in-8°.

VILLARS, (Du) *voyez* BOIVIN.

VILLARS, (André de BRANCAS de) d'une famille originaire de Naples, mais établie en France, vers le milieu du 14e. siecle. S'étant laissé engager dans la Ligue, il soutint le siege de Rouen contre Henri IV, en 1592. Mais après l'abjuration de ce prince en 1594, il lui remit la ville. La charge d'amiral fut le prix de sa soumission. Il fut battu & tué à la bataille de Dourlens, gagnée par les Espagnols en 1595.

VILLARS, (Louis-Hector, marquis, puis duc de) pair & maréchal de France, grand d'Espagne, chevalier des ordres du roi & de la Toison-d'or, gouverneur de Provence, &c., naquit à Moulins en Bourbonnois, en 1653, d'une famille illustre. Après s'être distingué en diverses occasions, il eut le titre de maréchal-de-

camp en 1690. Après la paix de Ryſwick, il alla à Vienne, en qualité d'envoyé extraordinaire ; mais il en fut rappellé en 1701. On l'envoya en Italie, d'où il paſſa en Allemagne, & remporta à Fridelingen, le 14 octobre 1702, un avantage ſur le prince de Bade, quoique pour la même action on fit des illuminations à Vienne. L'année d'après, il repouſſa le comte de Stirum à Hochſtet, de concert avec l'électeur de Baviere. De retour en France, il fut envoyé au mois de mars 1704, commander en Languedoc, où depuis 2 ans les fanatiques, appuyés par des puiſſances étrangeres, avoient pris les armes & commettoient des violences extrêmes (*voyez* RAVANEL). Le maréchal de Villars réduiſit ces malheureux, partie par la force, partie par la prudence, & ſortit de cette province au commencement de 1705. Villars, néceſſaire en Allemagne pour réſiſter à Marleborough victorieux, eut le commandement des troupes qui étoient ſur la Moſelle, & remporta un avantage en 1707 à Stolhoffen, dont il força les lignes. Il traverſa enſuite les gorges des montagnes, & tira de l'Empire plus de 18 millions de contribution. Le Dauphiné fut, en 1708, le théâtre de ſes exploits; l'habile général fit échouer tous les deſſeins du duc de Savoie. Rappellé en Flandre, il fut battu à Malplaquet, & bleſſé aſſez dangereuſement pour ſe faire adminiſtrer le Viatique. On propoſa de faire cette cérémonie en ſecret. « Non, dit » le maréchal, puiſque l'ar- » mée n'a pas pu voir mourir » Villars en brave, il eſt bon » qu'elle le voie mourir en » chrétien ». Sa bleſſure fut, dit-on, la principale cauſe de la perte de cette bataille. Il fut plus heureux en 1712. Il tomba inopinément, le 24 juillet, ſur un camp de 17 bataillons retranchés à Denain ſur l'Eſcaut, le força, & s'empara des magaſins que le prince Eugene, accouru de Landrecies, s'efforça vainement de reprendre. Villars fut redevable de ce ſuccès au plan propoſé par M. Le Febvre d'Orval (comme l'on peut voir par une piece authentique, inſérée dans le *Journ. hiſt. & litt.*, 1 juin 1785, pag. 200); il en profita pour prendre rapidement le fort de Scarpe, Douay, le Queſnoy, Bouchain. Ses ſuccès hâterent la paix. Elle fut conclue à Raſtadt le 6 mai 1714, & le maréchal y fut plénipotentiaire. Le vainqueur de Denain jouit tranquillement du repos que lui méritoient ſes travaux juſqu'en 1733, qu'il fut envoyé en Italie, après avoir été déclaré général des camps & armées du roi. Ce titre n'avoit point été accordé depuis le maréchal de Turenne, qui paroît en avoir été honoré le premier. Le 11 novembre de cette année, il arriva au camp de Piſighitone, & ſe rendit maître de cette place par capitulation, après 12 jours de tranchée ouverte. L'affoibliſſement de ſes forces ne lui permit de faire qu'une campagne. Comme il s'en retournoit en France, une maladie mortelle l'arrêta à Turin, où il mourut le 17 juin 1734, à 82 ans. Lorſque le prince Eugene apprit cette mort, il dit: « La France vient » de

» de faire une grande perte, » qu'elle ne réparera pas de » long-tems ». Le maréchal de Villars étoit un homme plein d'audace & de confiance, & d'un génie fait pour la guerre. Ses vertus morales & militaires prenoient un nouvel éclat par leur union avec celles de la Religion, à laquelle il fut toujours sincérement attaché. On lui reproche de n'avoir pas eu une modestie digne de sa valeur. Il parloit de lui-même, comme il méritoit que les autres en parlassent. Il dit un jour au roi devant toute la cour, lorsqu'il en prenoit congé pour aller commander l'armée : « Sire, je vais com- » battre les ennemis de votre » majesté, & je vous laisse au » milieu des miens ». Il dit aux courtisans du duc d'Orléans régent du royaume, devenus riches par le bouleversement de l'Etat, appellé *Le Système* (voyez LAW) : « Pour » moi, je n'ai jamais rien » gagné que sur les ennemis de » l'Etat ». Ses discours où il mettoit le même courage que dans ses actions, rabaissoient trop les autres hommes, déjà assez irrités par son bonheur : aussi avec de la probité & de l'esprit, il n'eut jamais l'art de se faire des amis. On a imprimé en Hollande *les Mémoires du maréchal de Villars*, en 3 vol. in-12. Le 1*er.* est absolument de lui, les deux autres sont d'une autre main (*voyez* MARGON). En 1784, M. Anquetil, chanoine-régulier, a donné une *Vie* du marquis de Villars avec son Journal en 4 vol. in-12. Le célebre général paroît dans ces ouvrages quelquefois différent de ce qu'il a été ; on lui fait dire des choses auxquelles il n'a pas songé, & qui n'étoient pas dans sa maniere de penser. Le duc de St.-Simon, dans ses *Mémoires*, traite fort mal le maréchal de Villars, & fait de ses défauts, de sa vanité surtout, une espece de caricature qui marque de la passion & de l'humeur, quoiqu'on ne puisse absolument dire que sa censure soit destituée de fondement.

VILLARS, (l'abbé de Montfaucon de) d'une famille noble du Languedoc, étoit parent du célebre Dom de Montfaucon. Il embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris, & se fit connoître par son *comte de Gabalis*, 1742, 2 vol. in-12. L'auteur y dévoile trop agréablement les mysteres de la cabale des freres de la Rose-Croix (*voy.* FLUD & MAIER Michel). Cet ouvrage lui fit interdire la chaire. Il fut tué d'un coup de pistolet, à l'âge d'environ 35 ans, vers la fin de l'année 1675, par un de ses parens, sur le chemin de Paris à Lyon. On a encore de lui un *Traité de la Délicatesse*, in-12, en faveur des *Entretiens d'Ariste & d'Eugene* du P. Bouhours, contre Barbier d'Aucour qui avoit fait une critique de cet ouvrage ; & un roman en 3 vol. in-12, sous le titre d'*Amour sans foiblesse*, qui n'est pas grand'chose.

VILLE, (Antoine de) né à Toulouse en 1596, chevalier des ordres de S. Maurice & de S. Lazare, se distingua dans le génie & dans les fortifications. On a de lui : I. Un *Livre de Fortifications*, in-12. II. Le *Siege de Corbie*, en latin, Paris, 1637, in-fol. III. Le *Siege d'Hesdin*,

1639, in-fol., &c. Ces ouvrages étoient fort estimés avant les découvertes du maréchal de Vauban.

VILLE, (Jerôme-François, marquis de) Piémontois, servit sous le duc de Savoie, & se signala par son courage & ses lumieres. Il avoit le grade de lieutenant-général au service de France sous le prince Thomas, lorsqu'il fut recherché par la république de Venise pour aller commander dans Candie, en 1665. Il soutint les efforts des Turcs jusqu'à ce que le duc de Savoie le rappella en 1678. Il quitta l'isle le 22 avril, au grand regret des soldats & des officiers, qui comptoient autant sur sa valeur que sur sa capacité. D'Alquié a traduit ses *Mémoires sur le Siege de Candie*; Amsterdam, 1671, en 2 vol. in-12. C'est un journal intéressant de ce siege fameux.

VILLE, (Arnold de) *voyez* RANNEQUIN.

VILLEFORE, (Joseph-François Bourgoin de) d'une famille noble de Paris, vit le jour en 1652, passa quelques années dans la communauté des gentilshommes établie sur la paroisse de St.-Sulpice; & fut admis en 1706 dans l'académie des inscriptions. Il s'en retira en 1708, & alla se cacher dans un petit appartement du cloître de l'église métropolitaine, où il vécut jusqu'à la mort, arrivée en 1737, à 85 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages historiques, de traductions, d'opuscules. Ses ouvrages historiques sont: I. *La Vie de S. Bernard*, in-4°. Elle est écrite avec une simplicité noble. II. Les *Vies des saints Peres des Déserts d'Orient*, en 2 vol., puis en 3 in-12. III. *Les Vies des saints Peres des Déserts d'Occident*, en 3 vol. in-12. Ces deux ouvrages n'ont pas éclipsé celui d'Arnauld d'Andilly dans le même genre. IV. *La Vie de Ste. Théreſe*, avec des *Lettres choisies* de la même Sainte, in-4°, & en 2 vol. in-12. V. *Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*, 1730, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits hasardés & satyriques, donne de fâcheuses impressions sur le caractere de l'auteur, & décele ses liaisons avec le parti Jansénien (*voyez* LAFITAU). VI. *La Vie d'Anne Genevieve de Bourbon, Ducheſſe de Longueville.* C'étoit une des zélées du Parti. Les Traductions de Villefore sont celles de plusieurs ouvrages de S. Augustin, de S. Bernard & de Cicéron. Ces différentes versions ont presque toujours le mérite de la fidélité & de l'élégance; mais on reproche au traducteur des négligences dans la diction & des périphrases languissantes.

VILLEFROY, (Guillaume de) prêtre, docteur en théologie, né en 1690, mourut professeur d'hébreu au college-royal à Paris, en 1777. Il avoit été secrétaire du duc d'Orléans, qui lui fit donner l'abbaye de Blasimont en 1721. C'étoit un homme d'étude & laborieux. On a de lui: *Lettres de M. l'Abbé de*** à ses Eleves, pour servir d'introduction à l'intelligence des Saintes-Ecritures*, Paris, 1751, 2 vol. in-12; & d'autres Ecrits, solidement réfutés par l'abbé Ladvocat & le P. Houbigant. Sa méthode d'expliquer l'Ecri-

ture peut être considérée comme une espece d'Harduinisme qui tend à transformer l'Histoire-Sainte en roman, & à faire de la parole de Dieu un système grammatical. Les Capucins, dépositaires de ses écrits & exécuteurs de son plan, ont donné un *Commentaire* sur *Job* (voyez ce mot), & d'autres ouvrages où l'on voit une érudition plus singuliere qu'utile, plus recherchée qu'assortie à la simplicité sublime des Livres-Saints.

VILLEGAGNON, (Nicolas Durand de) chevalier de Malte, né à Provins en Brie, se signala en 1541 à l'entreprise contre Alger. Il ne se distingua pas moins à la défense de Malte, dont il a donné une *Relation* françoise, 1553, in-8°, en latin, in-4°. Ayant conçu le dessein romanesque de se former une souveraineté au Brésil, & d'en faire une retraite pour les Calvinistes, dont il avoit embrassé les erreurs, il eut d'abord beaucoup de colons; mais n'ayant pu les unir par les liens d'une même croyance, rebuté par les divisions qui résultent nécessairement du refus de reconnoître l'autorité de l'Eglise, il reconnut les torts de sa désertion, revint en France, & professa constamment dans la suite la religion de ses peres. Les Portugais s'emparerent du fort qu'il avoit fait bâtir pour protéger sa colonie, & le Brésil fut perdu pour les François. Villegagnon mourut en 1571, laissant plusieurs Ecrits contre les Protestans.

VILLEHARDOUIN, (Géofroi de) chevalier, maréchal de Champagne en 1200, porta les armes avec distinction, & cultiva les lettres. On a de lui l'*Histoire de la prise de Constantinople par les François en 1204*, dont la meilleure édition est celle de du Cange, in-folio, 1657. Cet ouvrage est écrit avec un air de naïveté & de sincérité qui plaît; mais l'auteur n'est pas assez judicieux dans le choix des faits & des circonstances.

VILLENA, *voy.* PACHECO.

VILLENEUVE, *voyez* BRANCAS.

VILLENEUVE, (Helion de) grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem qui résidoit alors à Rhodes, fut élu à la recommandation du pape Jean XXII qui le connoissoit également courageux & habile. Son élection se fit à Avignon en 1319; mais il ne se rendit à Rhodes que vers l'an 1332, & il y vécut en prince qui sait gouverner. Ses bienfaits y attirerent un grand nombre de chevaliers; cette isle devint un boulevard redoutable. Il arma ensuite six galeres, pour seconder la ligue des princes chrétiens contre les Infideles. Différens abus s'étoient glissés dans l'ordre, & le pape Clément VI en avoit été instruit. Villeneuve fit de sages réglemens pour la réforme des mœurs. Il fut défendu aux chevaliers de porter de draps qui coûtassent plus de deux florins l'aune & demie. On leur interdit la pluralité des mets & l'usage des vins délicieux. Il envoya peu de tems après des députés au pape; ils tinrent un chapitre à Avignon, où les réglemens faits par le grand-maître furent confirmés. L'ordre perdit bien-

tôt Villeneuve ; il mourut à Rhodes en 1346. « Prince recommandable, dit Vertot, » par son économie, & qui » pendant son magistere acquitta toutes les dettes de la » Religion ». Sa prudence se signala plusieurs fois autant que sa valeur, & sur-tout l'orsqu'il réduisit l'isle de Lango révoltée contre l'ordre. Sa sévérité le fit appeller *Manlius*, parce qu'il dépouilla, dit-on, de l'habit de chevalier Dieudonné de Gozon, qui, contre sa défense, avoit combattu & terrassé un monstre qui infestoit Rhodes (*voyez* GOZON). Il fit éclater sa magnificence par les édifices qu'il fit élever dans l'isle : une église où il fonda deux chapelles magistrales, & un château qui porta son nom. Il fut aussi le fondateur d'un monastere de Chartreuses, dans le diocese de Fréjus, où sa sœur Rosoline de Villeneuve, morte en odeur de sainteté, fut prieure.

VILLER, (Michel) prêtre du diocese de Lausanne, mort le 30 mars 1757, âgé de plus de 80 ans, est connu par des *Anecdotes sur l'état de la Religion dans la Chine*, 1732-1742, en 7 vol. in-12. L'auteur impute plusieurs calomnies à des Religieux qu'il faisoit profession de ne pas aimer, comme l'a prouvé le P. de Goville dans deux Lettres insérées dans les tomes 22e. & 23e. des *Lettres édifiantes*, & dans le tome 21e. de la nouvelle édition, Paris, 1781. Viller attaché au parti Jansénien, s'y éleve avec force contre l'autorité qui l'accable.

VILLEROI, *voyez* AUBESPINE & NEUFVILLE.

VILLERS, (Jean-Baptiste) né à Clavie, village du Luxembourg, diocese de Liege, en 1669, de parens honnêtes & d'une grande piété, étudia avec beaucoup de succès les humanités à Liege, & la philosophie à Louvain. Il se dévoua entiérement à la sanctification du prochain, & sur-tout des pauvres dès l'âge de 17 ans, où il reçut la tonsure cléricale. Les Pays-Bas étant devenus le théâtre de la guerre, il se retira à la campagne pour travailler au salut des soldats. Ayant appris que l'armée Françoise étoit en marche pour aller assiéger Liege en 1691, il la devança, & entra dans la ville, où sa charité lui fit braver tous les dangers, pour porter par-tout des secours spirituels & temporels ; ce qu'il fit avec une ardeur incroyable, durant le plus affreux bombardement qu'une ville puisse essuyer. En 1710, pendant le siege de Douay, où il étoit président du séminaire provincial des évêques, il faillit mourir victime de son zele envers les malades & les blessés, d'une maladie contagieuse qu'il gagna. En même tems qu'il donnoit à ses séminaristes des leçons sur les vertus ecclésiastiques, son exemple leur en apprenoit la pratique. Aucun état n'échappoit à sa sollicitude. Il faisoit imprimer en faveur des gens de la campagne des livres d'instruction & de piété, qu'il faisoit distribuer avec d'autres secours, assortis à toutes sortes de besoins. Il mourut en 1746, après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il possédoit. Sa *Vie* a été imprimée à Liege en 1774. Quoique le style en soit

ſimple & peut-être trop négligé, elle eſt très-propre à entretenir dans les miniſtres du Seigneur cet eſprit paiſible & modeſte, comme dit l'Apôtre, qui n'ayant aucune prétention ſur les biens de ce monde, cache aux yeux des hommes des richeſſes immenſes qu'il aſſemble devant Dieu. *Qui abſconditus eſt cordis homo, in incorruptibilitate quieti ac modeſti ſpiritûs, qui eſt in conſpectu Dei locuples.* 1 Pet. 3. Elle fut réimprimée à Lille en 1788.

VILLETHIERY, (Jean-Girard de) *voyez* GIRARD DE VILLETH.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, (Jean de) chevalier, ſeigneur de l'Iſle-Adam, d'une des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de France, s'engagea dans la faction de Bourgogne, à laquelle il fut fort utile par ſes intrigues & par ſon courage. Il fut fait maréchal de France en 1418. Devenu ſuſpect à Henri V, roi d'Angleterre, il fut renfermé à la Baſtille par ordre de ce prince, & n'en ſortit qu'en 1422. Il ſervit encore les ducs de Bourgogne & les Anglois juſqu'en 1435; mais peu de tems après, il rentra au ſervice du roi Charles VII, prit Pontoiſe, & facilita la réduction de Paris. Ce héros ſe préparoit à d'autres exploits, lorſqu'il fut tué à Bruges, dans une ſédition populaire, en 1437, honoré des regrets de ſon roi.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, (Philippe de) élu en 1521 grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jéruſalem, étoit de la même maiſon que le précédent. Il commandoit dans l'iſle de Rhodes, lorſque cette iſle fut aſſiégée par 200 mille Turcs en 1522. Les efforts de cette multitude conduite par le viſir ayant été inutiles, Soliman vint lui-même la commander & preſſa le ſiege avec tant de vivacité, que le grand-maître, trahi d'ailleurs par d'Amaral, chancelier de l'ordre, fut obligé de ſe rendre le 20 décembre de la même année, après s'être défendu pendant 6 mois avec un courage héroïque. Le vainqueur, plein d'eſtime pour le vaincu, lui fit les offres les plus flatteuſes pour l'engager à reſter à ſon ſervice; mais l'Iſle-Adam préféra les intérêts de ſon ordre à ſa fortune. Après avoir erré pendant 8 ans, avec ſes chevaliers ſans retraite aſſurée, l'empereur Charles-Quint lui donna en 1530 Malte, le Goze & Tripoli de Barbarie; & le grand-maître de l'Iſle-Adam en prit poſſeſſion au mois d'octobre de la même année. C'eſt depuis ce tems que les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem ont pris le nom de *Chevaliers de Malte*. L'Iſle-Adam mourut en 1534, à 70 ans, pleuré de ſes chevaliers, dont il avoit été le défenſeur & le pere. On grava ſur ſon tombeau ce peu de mots qui renferment un éloge complet: *Hic jacet victrix Fortunæ Virtus.* — Son petit-neveu, Charles, mort en 1535, donna toutes ſes terres à ſon couſin le connétable Anne de Montmorency en 1527, du conſentement de ſon frere puîné Claude, qui avoit cependant pluſieurs enfans.

VILLIERS, (Pierre de) né à Cognac ſur la Charente en

1648, entra chez les Jésuites en 1666. Après s'y être distingué & dans les colleges & dans la chaire, il en sortit en 1689, pour entrer dans l'ordre de Cluni non-réformé. Il devint prieur de St.-Taurin & mourut à Paris en 1728, à 80 ans. Cet écrivain, appellé par Boileau le *Matamore de Cluni*, parce qu'il avoit l'air audacieux & la parole impérieuse, étoit d'ailleurs un homme très-estimable. On a de lui un recueil de Poésies, recueillies par Colombat, 1728, in-12. On y trouve : I. *L'Art de Prêcher*, Poëme qui renferme les principales regles de l'éloquence. II. *De l'Amitié*. III. *De l'Education des Rois dans leur enfance*. Ces trois Poëmes sont sur de grands sujets, remplis de solides préceptes & de sages instructions; mais le style est simple, dénué d'harmonie & d'images. IV. Deux Livres d'*Epîtres*. V. *Pieces diverses*, &c. L'abbé de Villiers s'est aussi distingué par plusieurs beaux Sermons, & par différens ouvrages en prose. Les principaux sont : I. *Pensées & Réflexions sur les égaremens des hommes dans la voie du salut*, Paris, 1732, 3 vol. in-12. II. *Nouvelles Réflexions sur les défauts d'autrui, & sur les fruits que chacun en peut retirer pour sa conduite*, in-12, 4 vol. III. *Vérités satyriques*, en 50 Dialogues, in-12. IV. *Entretiens sur* les Contes des Fées *& sur quelques Ouvrages de ce tems, pour servir de préservatif contre le mauvais goût*, 1699, in-12. Il s'éleve dans ce livre contre l'usage de ne mettre que de l'amour dans ces pieces. Ces différens ouvrages respirent une bonne morale; & sa diction, pure & saine, est bien préférable à l'emphase pédantesque des moralistes d'aujourd'hui.

VILLIERS, (Cosme de St.-Etienne de) né à St.-Denys près de Paris, en 1683, entra chez les Carmes de la province de Tours, fut définiteur, & mourut en 1758. On a de lui *Bibliotheca Carmelitana*, Orléans, 1752, 2 vol. in-folio. Dans la *Dissertatio prævia de vitæ monasticæ origine*, qui est à la tête, il fait remonter la vie monastique au tems d'Elie, & prétend prouver de siecle en siecle que l'ordre des Carmes tire de ce saint prophete son origine. Les Dissertations qui sont répandues dans tout l'ouvrage, ont la plupart pour objet la réfutation des sentimens du P. Papebrock, qui n'étoient pas favorables à ces prétentions. Du reste l'ouvrage est bien écrit & plein de recherches. On y trouve des choses curieuses & importantes, entr'autres une conférence que les chefs du Jansénisme eurent vers 1620 à Bourdeaux, dans les mêmes vues qui les assemblerent l'année suivante à Bourgfontaine; mais où M. de Berulle & de Cospéan, qui n'opinerent pas dans leur sens, empêcherent le plein développement de leur système. Cette Relation, qui ne peut être suspecte (*), seroit une

(*) Par une erreur de copiste, il y a une omission importante en ce que l'avis de Cospéan ne s'y trouve pas, & qu'on lui attribue celui de

nouvelle preuve du projet de Bourgfontaine, si aujourd'hui il pouvoit rester le moindre doute sur une conspiration exécutée dans toute son étendue aux yeux du monde entier.

VILLOTTE, (Jacques) né à Bois-le-Duc le 1. novembre 1656, se fit Jésuite, & fut envoyé par ses supérieurs dans l'Arménie pour y travailler à la propagation de la foi. Il revint en

---

Jansenius : comme on l'a démontré dans le *Journ. hist. & litt.*, 1 janvier 1794, pag. 31. — Du reste la même Relation se trouve dans *Jacobi de Monbron Disquisitio historico-theologica, an Jansenismus sit merum phantasma* : parte 1, cap. 14, pag. 179. Elle est consignée dans deux Déclarations tout-à-fait respectables, conçues en ces termes : *Nos F. Marcus a Nativitate Virginis, Provincialis Carmelitarum provinciæ Turonensis, hoc scripto declaramus, quòd ann.* 1652 & 1654 *D. de Razilly, vir nobilis Turonensis, testatus nobis sit, interfuisse se circa annum* 1620 *colloquio cuidam virorum in Ecclesiâ spectabilium, inter quos erant dominus du Verger, cui nomen deindè fuit abbati Sancyrano, & dominus Jansenius, dein Iprensium in Flandriâ episcopus. Proponebat in eo colloquio D. du Verger ut ne fideles Regularium templa adirent tam frequenter, optimum factu fore si ecclesiastici, qui administrandis Sacramentis dabant operam, praxi uterentur ei oppositâ, quæ id temporis usurpabatur a Regularibus, Pœnitentiæ verò Sacramentum difficile redderent, Eucharistiæ autem ut usus rarior esset efficerent. Jansenio consultum non videbatur in Religiosos omnes simul insurgere, sed initium, aiebat, sumendum esse a Jesuitis; neque enim difficile futurum demonstrare perversam esse, eorum de Gratiâ doctrinam, & sopitas de eâ re sub Clemente VIII concertationes restituere. In eum finem librum se conscripturum addicebat, quo Jesuitarum doctrinam impeteret, quem suspicio est eum esse qui deindè prodiit in publicum hoc insignitus titulo* Augustinus, &c. *Priorem agebam in conventu nostro Turonensi cùm dominus de Razilly prinsquàm obiret, sui etiamnùm apprimè compos ac conscius, quæ de illo colloquio antè commemoraverat, iteratò testatus est esse vera. Sed & hæc eadem narrârat patri Nicolao a Visitatione prædecessori meo eodem in munere Prioris, subjeceratque edixisse se viris istis, non placuisse sibi ea consilia aut colloquia quippè in quibus nihil agebatur aliùd, quàm ut passioni suæ atque utilitati inservirent. In quorum fidem has propriâ manu scriptas signavi, & signari curavi per assistentem nostrum, atque insuper sigillo officii nostri munivi. Actum Turonibus* 29 *Julii* 1687. Fr. Marcus a Nativitate Virginis, Provincialis Carmelitarum in provinciâ Turonensi. — Fr. Josephus a Jesu Maria, assistens R. P. Provincialis. — *Nos Fr. Nicolaus a Visitatione Religiosus ordinis B. Mariæ Montis Carmeli declaramus audivisse nos ex ipso D. de Razilly tùm cùm Prioris munere fungebamur Turonibus ann.* 1649, 1650, *ea quæ pater noster Provincialis R. P. Marcus a Nativitate Virginis, refert de colloquio, cui interfuere D. Sancyranus, D. Jansenius, & aliquot alii, in quo consilia consulerunt, quæ deindè executioni mandata sunt, ut vulgò compertum est. In quorum fidem, hasce manu meâ signavi, atque apponi curavi conventûs nostri sigillum. Actum Turonibus* 29 *Julii* 1689. Fr. Nicolaus a Visitatione.

Europe en 1709, gouverna plusieurs colleges de la Lorraine, & mourut à St. Nicolas, près de Nancy, le 14 juin 1743. Il a donné en langue arménienne plusieurs ouvrages qui ont été imprimés à Rome à l'imprimerie de la Propagande. I. Une *Explication de la Foi Catholique*, 1711, in-12. II. L'*Arménie Chrétienne*, ou *Catalogue des Patriarches & Rois Arméniens, depuis J. C. jusqu'à l'an 1712*, Rome, 1714, in-fol. III. *Abrégé de la Doctrine Chrétienne*, Rome, 1713, in-12. IV. *Commentaires sur les Evangiles*, 1714, in-4°. V. *Dictionnaire Latin-Arménien*, où on trouve bien des choses sur l'histoire, la théologie, la physique, les mathématiques, 1714, in-fol. Le même auteur a donné en françois: *Voyage en Turquie, Arménie, Arabie & Barbarie*, Paris, 1714, in-fol.

VINCART, (Jean) Jésuite, né à Lille en 1593, mort le 5 février 1679, s'est fait connoître par des Poésies latines. I. *Sacrarum Heroïdum Epistolæ*, Tournay, 1639, réimprimées à Mayence, 1737. II. *De Cultu Deiparæ*, Lille, 1648, in-12. Ce sont des élégies sur le culte de la Ste. Vierge, où l'on retrouve l'excessive fécondité d'Ovide; ce qui donna lieu à cette anagramme: *Joannes Vincartius: NASONI ARTE VICINUS.* III. *Vita Sti Joannis Chrysostomi*, Tournay, 1639. IV. *Vita SS. Joannis Eleemosynarii, Climaci & Damasceni*, 1650.

VINCENT DE LÉRINS, (S.) célebre Religieux du monastere de ce nom, étoit natif de Toul, selon la plus commune opinion. Après avoir passé une partie de sa vie dans les agitations du siecle, il se retira au monastere de Lérins, où il ne s'occupa que de la grande affaire du salut. Il composa en 434 son *Commonitorium adversus hæreticos* ou Avertissement, &c., dans lequel il donne des principes pour réfuter toutes les erreurs, quoique son but principal soit d'y combattre l'hérésie de Nestorius que l'on venoit de condamner. Sa regle est de s'en tenir à ce qui a été enseigné dans tous les lieux & dans tous les tems; regle qui tient à celle des *Prescriptions* établie par Tertullien & S. Irenée. Ce Traité, plein d'excellentes choses & de principes rendus avec netteté, étoit divisé en deux parties, dont la seconde traitoit du concile d'Ephese. Cette partie lui fut volée, & il ne lui resta que l'Abrégé qu'il en avoit fait, & qu'il a mis à la fin de son *Commonitorium*. Cet illustre solitaire mourut vers 448. La meilleure édition de son excellent ouvrage est celle que Baluze en a donnée avec *Salvien*, 1684, in-8°. Cette édition, enrichie de notes, a reparu augmentée à Rome, 1731, in-4°. Nous avons une Traduction françoise du *Commonitorium*, in-12. Quelques critiques lui ont attribué des Objections contre la doctrine de S. Augustin sur la Grace, auxquelles S. Prosper a répondu; mais elles sont d'un autre Vincent qui vivoit au même tems dans les Gaules, comme l'a prouvé Baronius dans ses Notes sur le Martyrologe Romain, au 24 mai. Voyez aussi la Vie & l'Apologie de

S. Vincent, par le P. Papebrock, dans les *Acta Sanctorum*; D. Ceillier, le cardinal Orsi, & le cardinal Gotti dans un ouvrage qu'il a fait contre Jean le Clerc.

VINCENT DE BEAUVAIS, Dominicain, ainsi appellé du lieu de sa naissance, s'acquit l'estime du roi S. Louis & des princes de sa cour. Ce monarque l'honora du titre de son lecteur, & lui donna inspection sur les études des princes ses enfans. Vincent ayant fort aisément des livres par la libéralité du roi, entreprit : I. L'ouvrage qui a pour titre : *Speculum majus*, Douay, 1624, 10 tom. en 4 vol. in-fol. L'édition que Mentel en a faite à Bâle, 1473, en 10 vol. in-fol., est devenue extrêmement rare. C'est un ample recueil contenant des extraits d'écrivains sacrés & profanes, où l'on trouve rassemblé dans un seul corps, tout ce qui a paru de plus utile à l'auteur. Cette collection est assez mal choisie & mal digérée : mais l'on ne peut disconvenir qu'il n'y ait bien des choses curieuses & utiles qu'on ne trouveroit pas ailleurs sans beaucoup de peines & de recherches. Elle est divisée en 4 parties. La 1re. est intitulée : *Speculum naturale*; la 2e., *Speculum doctrinale*; la 3e., *Speculum morale*, mais celle-ci n'est pas de Vincent; elle est tirée de la *Somme* de S. Thomas, *Secunda Secundæ*, comme l'a prouvé par un ouvrage particulier le P. Echard; & la 4e., *Speculum historiale*. L'Abrégé de cet ouvrage est attribué à Doringck (*voyez ce mot*). II. Une *Lettre* à S. Louis sur la mort de son fils aîné. III. Un *Traité de l'éducation des Princes*; & d'autres Traités en latin. Ce Religieux mourut en 1264.

VINCENT FERRIER, (S.) Religieux de l'ordre de S. Dominique, né à Valence en Espagne le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lerida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse, firent éclater son zele. Il l'exerça sur-tout pendant le schisme qui déchiroit l'Eglise. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes & les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoît XIII (*voyez* BENOÎT antipape). Mais rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix & de l'union de l'Eglise, il disposa le roi d'Espagne & les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obédience, & se déclara fortement pour Martin V. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, & mourut à Vannes en 1419, âgé de 62 ans & quelques mois, après avoir porté grand nombre de pécheurs à la pénitence. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, publiés à Valence en Espagne, 1491, in-folio. On trouve dans ce recueil : I. *Traité de la Vie spirituelle*, ou *de l'Homme intérieur*. II. *Traité de la fin du Monde*, ou *de la ruine de la Vie spirituelle, de la Dignité Ecclésiastique, & de la Foi Catholique* : ouvrage qui dans son seul titre présente le tableau des tems actuels. III. *Des deux avénemens de l'Ante-Christ*. IV. *Explication de l'Oraison Dominicale*. V. On lui a attribué des

*Sermons*, pleins de faux miracles & d'inepties : du Pin & Labbe ont prouvé qu'ils n'étoient pas de lui. Ranzano, évêque de Lucera, a écrit sa *Vie*, lors de sa canonisation en 1455, publiée avec des notes de Papebrock.

VINCENT DE PAUL, (S.) né à Poy au diocese d'Acqs, en 1576, de parens obscurs, fut d'abord employé à la garde de leur petit troupeau ; mais la pénétration & l'intelligence qu'on remarqua en lui, engagerent ses parens à l'envoyer à Toulouse. Après avoir fini ses études, il fut élevé au sacerdoce en 1600. Un modique héritage l'ayant appellé à Marseille, le bâtiment sur lequel il s'en revenoit à Narbonne, tomba entre les mains des Turcs. Il fut esclave à Tunis sous trois maîtres différens, dont il convertit le dernier, qui étoit renégat & savoyard. S'étant sauvés tous les deux sur un esquif, ils aborderent heureusement à Aigues-Mortes en 1607. Le vice-légat d'Avignon, Pierre Montorio, instruit de son mérite, l'emmena à Rome. L'estime avec laquelle il parloit du jeune prêtre François, l'ayant fait connoître à un ministre de Henri IV, il fut chargé d'une affaire importante auprès de ce prince en 1608. Louis XIII récompensa dans la suite ce service par l'abbaye de S. Léonard de Chaulme. Après avoir été quelque tems aumônier de la reine Marguerite de Valois, il se retira auprès de Bérulle son directeur, qui le fit entrer en qualité de précepteur dans la maison d'Emmanuel de Gondy, général des galeres. Madame de Gondy, mere de ces illustres éleves, étoit un prodige de piété. Ce fut elle qui lui inspira le dessein de fonder une congrégation de prêtres qui iroient faire des missions à la campagne. Vincent, connu à la cour pour ce qu'il étoit, obtint par son seul mérite la place d'aumônier-général des galeres en 1619. Le ministere de zele & de charité qu'il y exerça, fut long-tems célebre à Marseille, où il étoit déjà connu par de belles actions. Ayant vu un jour un malheureux forçat inconsolable d'avoir laissé sa femme & ses enfans dans la plus extrême misere, Vincent de Paul offrit de se mettre à sa place ; & ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, l'échange fut accepté. Cet homme vertueux fut enchaîné dans la chiourme des galériens, & ses pieds resterent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids des fers honorables qu'il avoit portés. S. François de Sales, qui *ne connoissoit pas dans l'Eglise un plus digne prêtre que lui*, le chargea en 1620 de la supériorité des filles de la Visitation. Après la mort de madame de Gondy, il se retira au college des Bons-Enfans, dont il étoit principal, & d'où il ne sortoit que pour faire des missions avec quelques prêtres qu'il avoit associés à ce travail. Il leur donna des regles ou constitutions qui furent approuvées par le pape Urbain VIII, en 1632. En 1633, les chanoines-réguliers de S. Victor céderent à Vincent le prieuré de S. Lazare qui devint le chef-lieu de la congrégation, & a fait

donner aux prêtres de la miſſion le nom de *Lazariſtes*. Les fondations pieuſes & utiles qu'il fit ou qu'il augmenta; les ſecours de tous les genres qu'il envoya dans des tems malheureux juſques dans des provinces éloignées; tout ce qu'il a fait enfin pour le ſoulagement, l'inſtruction & le ſalut du prochain, en font un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Avant l'établiſſement pour les enfans-trouvés, on vendoit ces innocentes créatures dans la rue St.-Landri 20 ſols la piece, & on les donnoit par charité, diſoit-on, aux femmes malades qui en avoient beſoin pour leur faire ſucer un lait corrompu. Vincent de Paul fournit d'abord des fonds pour nourrir 12 de ces enfans; bientôt ſa charité ſoulagea tous ceux qu'on trouvoit expoſés aux portes des égliſes; mais les ſecours lui ayant manqué, il convoqua une aſſemblée extraordinaire de dames charitables. Il fit placer dans l'égliſe un grand nombre de ces malheureux enfans, & ce ſpectacle, joint à une exhortation auſſi courte que pathétique, arracha des larmes; & le même jour, dans la même égliſe, au même inſtant, l'hôpital des Enfans-Trouvés fut fondé & doté (*voyez* GRAS Louiſe). Il aſſiſta Louis XIII dans ſes derniers momens, & le diſpoſa à mourir dans les plus parfaits ſentimens de piété. La reine régente, Anne d'Autriche, lui donna ſa confiance; & le nomma membre du conſeil de conſcience. Pendant dix années qu'il fut à la tête de ce conſeil, il ne fit nommer aux bénéfices que ceux qui en étoient les plus dignes. L'attention qu'il eut d'écarter les partiſans de Janſenius, & l'horreur qu'il témoigna des propos de l'abbé de St.-Cyran, (*voyez* VERGER), l'ont fait peindre par les hiſtoriens de Port-Royal comme un homme d'un génie borné (car qui peut avoir du génie au jugement des ſectaires ſans être leur partiſan?); les plus fanatiques du Parti allerent juſqu'à publier contre lui un libelle atroce (*L'Avocat du Diable*, 3 vol. in-12), où il étoit traité d'*infame délateur* & d'*exécrable boutefeu* : mais les gens de bien n'en crurent que davantage à ſa vertu, à la pureté & aux lumieres de ſon zele. » Parmi les eſprits factieux, » dit un orateur célebre, être » leur adhérent, c'eſt le ſouverain mérite; n'en être pas, » c'eſt le ſouverain décri. Si » vous êtes dévoués à leur » parti, ne vous mettez pas en » peine d'acquérir de la capacité, de la probité : votre » dévouement vous tiendra » lieu de tout le reſte. Caractere particulier de l'héréſie, » dont le propre a toujours été » d'élever juſqu'au ciel ſes » fauteurs & ſes ſectateurs, & » d'abaiſſer juſqu'au néant ceux » qu'elle croit l'attaquer & la » combattre » (Bourd. *Serm. ſur l'aveugle-né*). Vincent de Paul travailla efficacement à la réforme de Grammont, de Prémontré, de l'abbaye de Ste. Genevieve, auſſi-bien qu'à l'établiſſement des grands ſéminaires. Vincent accablé d'années, de travaux, de mortifications, finit ſa ſainte carriere le 27 ſeptembre 1660, âgé de

près de 85 ans. Benoît XIII le mit au nombre des bienheureux le 13 août 1729, & Clément XII au nombre des Saints le 16 juin 1737. Ceux qui voudront connoître plus particuliérement S. Vincent de Paul, peuvent lire la *Vie* que Collet en a donnée en 2 vol. in-4°, & dans l'*Abrégé* en 1 vol. in-12. On ne peut qu'admirer Vincent en lisant cet ouvrage; & quoique ce soit le portrait d'un pere fait par un enfant, il n'est point flatté. Celle qu'Abelly, évêque de Rhodez, a donnée, est aussi très-intéressante & moins prolixe que celle de Collet. On y trouve des anecdotes aussi curieuses qu'authentiques, touchant les apôtres de la secte Jansénienne. M. l'abbé Maury en a donné une nouvelle en 1787, Paris, 2 vol. in-12. Sa congrégation ne s'est pas illustrée, comme d'autres, dans la littérature : ce n'étoit pas le but de son fondateur, qui savoit combien la piété étoit préférable à la science; mais elle sert utilement l'Eglise dans les séminaires & dans les missions. Une des grandes preuves du bien qu'elle faisoit, est la haine que les impies lui portent; elle fut un des premiers objets de dévastation pendant la révolution, & son général une des premieres victimes.

VINCENTINI, *voyez* VALERIO.

VINCI, (Léonard de) peintre, vit le jour de parens nobles, dans le château de Vinci, près de Florence, en 1445. Le coloris de ce peintre est foible, ses carnations sont d'un rouge de lie. Il finissoit tellement ce qu'il faisoit, que souvent son ouvrage en devenoit sec; mais il excelloit à donner à chaque chose le caractere qui lui convenoit. Un des meilleurs ouvrages de Léonard est la représentation de la Cene de N. S. qu'il peignit dans le réfectoire des Dominicains à Milan. Il fit un autre tableau sur le même sujet pour Henri VIII; mais l'apostasie de ce prince en fit changer la destination : on le voit aujourd'hui dans l'église de l'abbaye de Tongerlo en Brabant. Ce fut avec ce peintre que Michel-Ange travailla, par l'ordre du sénat, à orner la grande salle du conseil de Florence, & ils firent ensemble ces cartons qui sont devenus depuis si fameux. Quelques disputes de rivalité l'engagerent à se rendre en France; mais étant déjà vieux & infirme, il n'y fit que très-peu d'ouvrages. Il mourut vers l'an 1520 à Fontainebleau, entre les bras du roi, qui l'étoit venu visiter dans sa derniere maladie. Il avoit fait une étude particuliere des mouvemens produits par les passions. Le *Traité de la Peinture*, en italien, Paris, 1651, in-fol., que ce peintre a laissé, est estimé. C'est-là qu'il parle des ombres colorées, que M. de Buffon a cru avoir apperçues le premier (voyez *Observations sur les Ombres colorées*, Paris, 1782). Nous en avons une Traduction françoise donnée par Chambray, Paris, 1651, in-fol. & une de 1716, in-12. Nous avons encore de lui : *Des Têtes & des Charges*, 1730, in-4°.

VINDINGIUS, (Erasme) professeur en langue grecque & en histoire à Coppenhague, &

conseiller du roi Christiern V, est connu par l'*Academia Hafnienſis*, & par l'*Hiſtoria græcorum in qua antiquæ græciæ populorum incunabula, migrationes, coloniarum deductiones & res præcipuæ geſtæ exponuntur*, dans le tom. XI des Antiquités grecques de Gronovius. Nous n'avons rien sur l'Histoire grecque de comparable à cet ouvrage, qui conduit séparément chaque peuple Grec depuis son origine jusqu'à son extinction, en rapportant exactement les passages des auteurs originaux, suivant la méthode d'Usserius dans ses Annales. Ce savant étoit encore en vie en 1664.

VINET, (Elie) naquit auprès de Barbezieux en Saintonge. André Govea, principal du college de Bourdeaux, l'appella dans cette ville, où il lui succéda. Après avoir fait un voyage en Portugal, il remplit cette place avec un succès distingué. C'étoit un homme grave, infatigable au travail, & aimant tellement l'étude, que dans sa derniere maladie il ne cessa de lire & de faire des observations sur ce qu'il lisoit. Ses talens pour l'éducation de la jeunesse égaloient son ardeur laborieuse. Il mourut à Bourdeaux en 1587, à 78 ans, regardé dans la république des lettres comme un savant profond & un critique habile. Ses principaux ouvrages sont: I. L'*Antiquité de Bourdeaux & de Bourg*, 1574, in-4°. II. Celle *de Saintes & de Barbezieux*, 1571, in-4°. Ces deux livres sont estimés à cause des recherches. III. *La maniere de faire des Solaires ou Cadrans*, in-4°. IV. L'*Arpenterie*, in-4°. V. Des *Traductions Françoises* de la *Sphere de Proclus*, & de la *Vie de Charlemagne* écrite par Eginard. VI. De bonnes éditions de *Théognis*, de *Sidonius Apollinaris*, du livre de Suétone sur les *Grammairiens & les Rhéteurs*, de *Perse*, d'*Eutrope*, d'*Ausone*, de *Florus*, &c., avec des notes & des commentaires pleins d'érudition.

VINGBOONS, (Philippe) architecte Hollandois du 7e. siecle, s'est rendu célebre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1736, in-fol.

VINNIUS, (Arnold) célebre professeur de droit à Leyde, né en Hollande l'an 1588, mourut en 1657. On a de lui *In Quatuor libros Inſtitutionum Imperialium, Commentarius academicus & forenſis*, &c., 1665, in-4°; un autre Commentaire sur les anciens jurisconsultes, Leyde, 1677, in-8°, qui fait suite des auteurs *cum notis Variorum*; & plusieurs autres ouvrages sur la jurisprudence. On remarque dans les œuvres de Vinnius un esprit pénétrant, un jugement solide & impartial.

VINOT, (Modeste) prêtre de l'Oratoire, né à Nogent-sur-Aube d'un avocat, professa la rhétorique à Marseille, où il se distingua par ses Harangues & par ses Poésies latines. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Tours pour y faire des conférences publiques sur l'Histoire ecclésiastique, d'Hervaux, archevêque de Tours, le nomma chanoine de S. Gratien. On a de lui: I. Une Traduction, en beaux vers latins, des Fables

choisies de la Fontaine, conjointement avec le P. Tissard; & d'autres Poésies latines, imprimées à Troyes, en 2 petits vol. in-12, & réimprimées à Rouen sous le nom d'Anvers, par les soins de l'abbé Saas, en 1738, in-12. II. Quelques Ecrits où l'on remarque son attachement au Jansénisme. Il mourut à Tours en 1731, à 59 ans. Il faut qu'il ait joui d'une assez mauvaise réputation, puisqu'on lui a attribué le *Philotanus* de l'abbé Grécourt, (*voyez ce nom*).

VINTIMILLE, (Charles-Gaspar-Guillaume de) d'une des plus anciennes familles de France, fut successivement évêque de Marseille, archevêque d'Aix en 1708, & de Paris en 1729. Il gouverna son diocese avec zele & avec douceur. Il fut le premier à rire des satyres que les partisans du diacre Pâris publierent contre lui. Exempt des passions qui empoisonnent le cœur, il conserva une santé ferme jusqu'à l'âge de 94 ans, & mourut en 1746.

VIO, (Thomas de) célebre cardinal, plus connu sous le nom de *Cajetan*, naquit à Gaïete, dans le royaume de Naples, en 1469. L'ordre de S. Dominique le reçut dans son sein en 1484. Il y brilla par son esprit & par son savoir, devint docteur & professeur en théologie, puis procureur-général de son ordre, & enfin général en 1508. Il rendit des services importans au pape Jules II & à Léon X, qui l'honora de la pourpre en 1517, & le fit l'année suivante son légat en Allemagne. Le cardinal Cajetan eut plusieurs conférences avec Luther; mais son zele & son éloquence ne purent ramener dans le bercail cette brebis égarée. Elevé en 1519 à l'évêché de Gaïete, il fut envoyé légat en Hongrie l'an 1523. Après y avoir fait beaucoup de bien, il retourna à Rome, où il mourut en 1534, à 67 ans. Malgré les affaires importantes dont il étoit chargé, il s'étoit fait un devoir de ne laisser passer aucun jour sans donner quelques heures à l'étude. C'est ce qui lui fit composer un si grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: I. Des *Commentaires* sur l'*Ecriture-Sainte*, imprimés à Lyon en 1639, en 5 vol. in-fol. Ouvrage très-savant, mais où l'on trouve des opinions singulieres. La liberté qu'il s'est donnée de déroger dans beaucoup d'endroits à la lettre de l'Histoire-Sainte, pour recourir à des explications allégoriques, a servi d'exemple & de prétexte à des gens qui n'avoient ni son savoir, ni la droiture de ses intentions, & qui par-là ne se sont pas contenus dans les mêmes bornes. Il écrivoit d'ailleurs avant le concile de Trente, & le décret si formel contre les interprétations arbitraires de ce livre divin. II. *De auctoritate Papæ & Concilii sive Ecclesiæ comparata.* Traité qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là: Jacques Alain en fit la critique par ordre de la faculté de théologie de Paris. III. Des *Commentaires* sur la *Somme* de S. Thomas, qu'on trouve dans les éditions de cette *Somme* de 1541 & 1612. Ils furent imprimés à Rome en 1570, mais avec des retranchemens; on y

a joint ſes *Traités ſur diverſes Matieres*.

VIONNET, (George) Jéſuite de Lyon, d'un caractere aimable, étoit un bon littérateur & un poëte foible. Nous avons de lui une Tragédie de *Xercès*, en 5 actes & en vers, 1749; & quelques Poéſies latines ſur différens ſujets. Il termina ſa carriere en 1754, à 42 ans.

VIPERANI, (Jean-Antoine) chanoine de Girgenti, puis évêque de Giovenazzo en 1588, eſt auteur: I. D'une Poétique. II. De Poéſies latines. III. D'un Traité *De ſummo bono*. IV. *De obtenta Portugallia a rege Catholico Philippo Hiſtoria*. V. *De rege & regno*. VI. *De ſcribenda Hiſtoria*. VII. *De Conſenſu diſciplinarum*. Ces ouvrages ont été imprimés à Naples, 1606, 3 vol. in-fol. Ils eurent du ſuccès. L'auteur mourut en 1610.

VIRET, (Pierre) miniſtre Calviniſte, né à Orbe en Suiſſe l'an 1511, s'unit avec Farel, pour aller prêcher à Geneve les erreurs de Calvin. Les Génevois les ayant écoutés avec avidité, chaſſerent les Catholiques de la ville en 1536. Viret fut enſuite miniſtre à Lauſanne & dans pluſieurs autres villes. Il mourut à Pau en 1571, à 60 ans. Le fanatiſme lui avoit donné une eſpece d'éloquence; mais elle brille peu dans les ouvrages que nous avons de lui en latin & en françois. I. *Opuſcula*, 1553, in-fol. II. *Diſputations ſur l'état des Trépaſſés*, 1552, in-8°. III. *La Phyſique Papale*, 1552, in-8°, à laquelle les crocheteurs du parti calviniſte ont fort applaudi, ainſi que ſa *Nécromance Papale*; Geneve, 1553, ie-8°.

VIRGILE, (*Publius Virgilius Maro*) ſurnommé le *Prince des Poëtes Latins*, naquit à Andès, village près de Mantoue, l'an 70 avant J. C., d'un potier de terre. Sa muſe s'étoit d'abord exercée dans le genre paſtoral. Ce poëte, rétabli par Auguſte dans ſon patrimoine, d'où il avoit été chaſſé, par la diſtribution faite aux ſoldats vétérans des terres du Mantouan & du Crémonois, compoſa, pour remercier ſon bienfaiteur, ſa *1re. Eglogue*. Il finit ſes *Bucoliques* au bout de 3 ans: ouvrage diſtingué par les graces ſimples & naturelles, par l'élégance & la délicateſſe, & par la pureté de langage qui y regnent, que Fontenelle a critiqué avec plus de ſuffiſance que de raiſon. On peut dire que le cenſeur n'a point eu une juſte idée de l'églogue: « Son » *Diſcours ſur l'Eglogue*, dit » un ſage littérateur, n'eſt » qu'une apologie de ſes pro» pres églogues; il ne veut » point qu'il y ſoit queſtion de » brebis & de chevres; ſelon » lui, on ne doit y parler que » d'amour, & encore d'une » eſpece d'amour beaucoup » plus commune dans les ro» mans que dans la nature; » c'eſt à cela que ſe réduiſent » ſes critiques, ſes préceptes, » ou plutôt tous ſes ſophiſ» mes ». Peu de tems après, Virgile entreprit les *Géorgiques*: Poëme le plus travaillé de tous ceux qu'il nous a laiſſés, & qu'on peut appeller le chef-d'œuvre de la poéſie latine. Il y a des deſcriptions & des épiſodes d'une beauté inimita-

ble ; & de grandes connoiſſances phyſiques, agronomiques, aſtronomiques ; on voit, malgré quelques erreurs, que ces ſciences étoient beaucoup plus avancées que les modernes ne paroiſſent le croire. Ces différens ouvrages lui acquirent les ſuffrages & l'amitié d'Auguſte, de Mécene, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus. Sa gloire lui fit des jaloux, à la tête deſquels étoient Bavius & Mævius. Il ne paroît pas qu'il en tira d'autre vengeance que ce vers de la 3e. églogue :

*Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mœvi !*

Virgile avoit attaché pendant la nuit, à la porte du palais d'Auguſte, ce diſtique :

*Nocte pluit totâ ; redeunt ſpectacula manè :*
*Diviſum imperium cum Jove Cæſar habet.*

L'empereur voulut connoître l'auteur de cette ingénieuſe bagatelle ; perſonne ne ſe déclara. Bathille, profitant de ce ſilence, ſe fait honneur du diſtique & en reçoit la récompenſe. Le dépit de Virgile lui ſuggéra une idée heureuſe : ce fut de mettre au bas du diſtique ce vers,

*Hos ego verſiculos feci, tulit alter honores ;*

& le commencement du ſuivant,

*Sic vos non vobis,*

répété 4 fois. L'empereur demanda qu'on en achevât le ſens ; mais perſonne ne put le faire, que celui qui avoit enfanté le diſtique. Bathille devint la fable de Rome, & Virgile fut au comble de ſa gloire, ſur-tout lorſqu'on eut vu quelques échantillons de ſon *Enéide*. Il employa onze ans à la compoſition de cet ouvrage ; mais voyant approcher ſa fin, ſans avoir pu y faire les changemens qu'il méditoit, il ordonna qu'on le jetât au feu ; ordre rigoureux, qui heureuſement ne fut point exécuté. Il mourut à Brindes en Calabre le 25 ſeptembre de l'an 19 de J. C., à 51 ans, en revenant de la Grece avec Auguſte. Son corps fut porté près de Naples ; & l'on mit ſur ſon tombeau ces vers qu'il avoit faits en mourant :

*Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc*
*Parthenope : cecini Paſcua, Rura, Duces.*

Auguſte ſe délaſſoit quelquefois par la lecture de l'*Enéide*. On ſait l'impreſſion que fit ſur l'empereur & ſur Octavie l'éloge du jeune Marcellus, placé avec tant d'art dans le 6e. livre. Octavie s'évanouit à ces mots : *Tu Marcellus eris ;* & voulant marquer ſa reconnoiſſance & ſon admiration au poëte, elle lui fit compter dix grands ſeſterces pour chaque vers ; ce qui montoit à la ſomme de 32,500 liv. Si l'on excepte quelques galanteries de ſes bergers, & la ſeconde églogue qui porte les traits d'un vice monſtrueux, mais devenu très-commun chez les Romains, on ne peut que le regarder comme un des poëtes de l'antiquité le plus ami des bonnes mœurs ; encore dans ces endroits-là même eſt-il décent & réſervé dans ſes expreſſions. Et quant au dernier article, il paroît que c'étoit une folie paſſagere que lui-même

même se reproche comme telle:

*O Coridon, Coridon, quæ te dementia cœpit!*

C'est sans doute cet éloignement habituel des passions énervantes & dégradantes, qui lui a conservé ce noble enthousiasme qui semble franchir quelquefois le séjour de la mortalité, pour prodiguer des idées sublimes & ravissantes; pour unir des connoissances très-variées à l'élégance & à la douceur du style, à la force & à la justesse des expressions, à la beauté & à la magnificence des images; & rassembler tout cela dans un plan infiniment ingénieux, clair & méthodique, où l'ordre ne nuit point au génie, & où le génie ne produit point de désordre, où les idées les plus vastes n'ont rien de monstrueux & de giganteſque, & où les plus petites ne sont pas sans dignité & sans grace. Quoique Virgile ne soit venu qu'après Homere, qu'il l'ait imité dans le plan de son Poëme, & qu'il n'ait pu mettre la derniere main à son ouvrage; il est cependant bien difficile de ne pas le placer au-dessus du poëte Grec; & il n'y a guere que quelques Helleniſtes qui croient relever leur science grammaticale, en exaltant par-dessus tout un ouvrage écrit dans une langue dont ils se piquent d'entendre seuls les finesses, & de saisir les beautés (*voyez* HOMERE). Ce qui doit sans balancer faire donner la palme à Virgile, c'est la variété de ses talens, l'étendue & la souplesse de son génie qui l'a fait exceller dans deux autres genres de poésie, dans lesquels le poëte Grec n'a rien produit. La santé de Virgile avoit toujours été foible & chancelante; il étoit sujet aux maux d'estomac & de tête, & aux crachemens de sang: aussi mourut-il au milieu de sa carriere. Il ordonna par son testament qu'on laissât son Poëme tel qu'il étoit, au cas qu'on le sauvât des flammes, & l'on eut cette attention: delà vient qu'on trouve tant de vers imparfaits dans l'*Enéide* (voyez DIDON, ENÉE). L'auteur de cet ouvrage unique mourut assez riche, pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécene, à l'empereur même. On a fait des ouvrages de ce poëte, un grand nombre de belles éditions, dont le détail nous conduiroit trop loin. On en a fait aussi plusieurs Traductions françoises, entre lesquelles on distingue celle de l'abbé des Fontaines; celle de M. le Blond ne rend ni le latin ni la poésie. Annibal Caro en a donné une bonne traduction italienne. Mrs. le Franc de Pompignan & Delille ont traduit les Géorgiques en vers françois. *Voyez* le FRANC.

VIRGILE, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Le roi Pepin le goûta tellement, qu'il le retint pendant quelque tems auprès de lui, & lui donna des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Baviere: Virgile fut élevé à la prêtrise & se fixa à Saltzbourg. S. Boniface, apôtre d'Allemagne, le déféra au pape Zacharie, comme enseignant des erreurs; entre autres, « qu'il y avoit un autre » monde, d'autres hommes

» sous la terre, un autre so-» leil, une autre lune ». *Quòd alius mundus, & alii homines sub terrâ sint, seu alius sol & luna* (Bibliotheque des Peres, dans les Lettres de S. Boniface, & Lettr. 10 du tom. 6e. des Conciles). Zacharie répondit qu'il falloit le déposer s'il persistoit à enseigner de semblables erreurs, & ordonna à Virgile de venir à Rome, afin qu'on y examinât sa doctrine. Quelques auteurs modernes, entre autres d'Alembert, ont conclu ridiculement delà, que Zacharie condamnoit le sentiment de ceux qui admettoient des Antipodes; car il ne s'agissoit en aucune maniere d'Antipodes dans l'imputation de S. Boniface, mais des hommes d'un autre monde, qui ne descendoient point d'Adam, & qui n'avoient point été rachetés par J. C. Et c'est ce qui pouvoit être condamné (voyez le cardinal Baronius sous l'an 784, n°. 12, & les *Mémoires* de Trévoux, janvier 1708, p. 136; — *Recherches sur l'origine des découvertes*, &c., par Dutens, t. 1, p. 204; — la savante Dissertation du P. Patuzzi: *De Sede inferni*, cap. 12; & l'article Leger-Charles DECKER dans ce Dictionnaire). Il est vrai que quelques auteurs, entr'autres Bede (*lib. 4, de Princ. philos.*) ont soutenu que la terre n'étoit pas sphérique: mais cette erreur philosophique qui n'influoit en rien sur la foi, n'a pas été générale parmi les philosophes chrétiens jusqu'au 15e. siecle, comme l'a prétendu Montfaucon dans la Préface de son édition de Cosme l'Egyptien. Jean Philoponon, philosophe du 7e. siecle, dans son Traité de la *Création du Monde* (liv. 3, c. 13) a démontré que S. Basile, S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Nazianze, S. Athanase, & la plupart des saints Peres croyoient que la terre étoit sphérique. Il est même fait mention des Antipodes dans S. Hilaire (*in Ps.* 2, *n.* 23), dans Origene (*lib.* 2, *de Princip.*, *c.* 3). Quoi qu'il en soit, il y a toute apparence que Virgile se justifia à Rome, puisque, selon l'opinion la plus accréditée, il fut élevé peu de tems après sur le siege de Saltzbourg. Le P. Pagi soutient que ce fut en 746; mais il est plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Virgile planta la foi dans la Carinthie, établit Modeste premier évêque de ce pays, mourut saintement en 784, & fut solemnellement canonisé en 1233, par le pape Grégoire IX. Marc Hansizius (*Germania sacra*, t. 2, *Augustæ Vindelicorum*, 1729, p. 84) prouve contre le P. Pagi, que le prêtre Virgile dont il s'agit dans la Lettre de S. Boniface, n'est pas différent de celui qui devint archevêque de Saltzbourg.

VIRGILE, *voyez* POLYDORE.

VIRGINIE, jeune fille Romaine, dont Appius Claudius, l'un des décemvirs, devint passionnément amoureux. Pour en jouir plus facilement, il ordonna qu'elle seroit remise à Marcus Claudius, avec lequel il s'entendoit, jusqu'à ce que Virginius son pere fût de retour de l'armée. Ce vieillard, ayant été averti de la violence qu'on vouloit faire à sa fille,

vint à la hâte à Rome, & demanda à la voir. On le lui permit; alors ayant tiré Virginie à part, il prit un couteau qu'il rencontra sur la boutique d'un boucher: « Ma chere Virginie, » lui dit-il, voilà enfin tout » ce qui me reste pour te con» server l'honneur & la li» berté ». Il lui porte à l'instant le couteau dans le cœur & la laisse expirante. Action atroce, mais qui prouve le prix de la pudeur & de la continence, même chez les Païens. Il s'échappe de la multitude, & vole dans le camp, avec 400 hommes qui l'avoient suivi. Les troupes, plus indignées contre le ravisseur que contre le pere, prirent les armes, & marcherent à Rome, où elles se saisirent du Mont-Aventin. Tout le peuple soulevé contre Appius, le fit mettre en prison, où il se tua pour prévenir l'arrêt de sa mort. Spurius Opius, autre décemvir qui étoit à Rome, & qui avoit souffert le jugement tyrannique de son collegue, se donna la mort, & Marcus Claudius, confident d'Appius, fut condamné au dernier supplice. Ce crime fit abolir les décemvirs, l'an 449 avant J. C.

VIRINGUS *ou* VAN VIERINGEN, (Jean Wautier) né à Louvain en 1539, reçut le bonnet de docteur dans sa patrie en 1571, & obtint ensuite la premiere chaire de médecine qu'il remplit avec la plus grande exactitude pendant 22 ans. Devenu veuf en 1578, il embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne reçut l'ordre de prêtrise qu'en 1593; il devint ensuite chanoine d'Arras. Sa piété, son zele pour les anciens usages de l'Eglise & ses talens lui mériterent la confiance & l'estime des archiducs Albert & Isabelle, dont il fut chapelain. On a de lui: I. Un *Abrégé du Théâtre Anatomique* de Vesal, en flamand, Bruges, 1569, in-4°. II. *De jejunio & abstinentia medico-ecclesiastici libri quinque*, Arras, 1597, in-4°, avec cette double épigraphe: *Qui abstinens est, adjiciet vitam*, Eccli. 37; *Non satiari cibis saluberrimum*, Hippoc.

VIRSUNGUS, *voyez* WIRSUNG.

VISCH, (Charles de) de l'ordre de Cîteaux, natif de Bulscamp, près de Furnes, enseigna la théologie dans le monastere des Dunes à Bruges, y fut élu prieur en 1646, & y mourut le 11 avril 1666. On a de ce Religieux plusieurs ouvrages qui ont demandé bien des recherches: I. *Bibliothecæ ordinis Cistercienſis*, Douay, 1649, Cologne, 1656, in-4°, assez estimée, quoiqu'écrite d'un style plat & incorrect. II. *Vitæ BB. Eberardi de Commeda, & Richardi de Frisia*, Bruges, 1655. Ces deux Saints étoient de l'ordre de Cîteaux; le premier est mort l'an 1191, le second l'an 1266. III. Histoire de plusieurs monasteres de son ordre. IV. Une Edition des Œuvres d'Alain de Lille, Anvers, 1653, in-fol.

VISCLEDE, (Antoine-Louis Chalamont de la) naquit à Tarascon en Provence, en 1692, d'une famille noble, & mourut à Marseille en 1760, à 68 ans. Il remplit avec distinction, pendant plusieurs années, la place de secrétaire per-

pétuel de l'académie de cette ville. Avec beaucoup de fineſſe dans l'eſprit, il en avoit très-peu dans le caractere; & on trouve peu d'hommes de lettres qui aient eu une ſimplicité de mœurs plus aimable. Sa converſation étoit intéreſſante, ſon commerce ſûr & utile à ceux qui en jouiſſoient. M. de Belſunce, ce ſaint & zélé évêque de Marſeille, ſe plaiſoit dans ſa compagnie, & ſe divertiſſoit beaucoup par les *impromptu* dans leſquels de la Viſclede excelloit. Pour mettre ſon talent à l'épreuve, on lui propoſoit les ſujets les plus arides, & qui prêtoient le moins à l'imagination. Un jour on le ſomma de faire ſur le champ en l'honneur d'un P. Récollet qui ſe trouvoit préſent, un poëme épique ſur le *tibi*, petite piece d'ivoire qui ſert à attacher le manteau de ces Religieux. Il fit auſſi-tôt ce début :

Je chante ce ſacré gueux, dont
l'orgueil ſéraphique,
Dédaignant du crochet l'uſage tyrannique,
Et cherchant dans l'ivoire un ornement nouveau,
D'un *tibi* triomphant décora ſon manteau.

Le P. Récollet, homme de bon jugement, fut le premier à rire de la ſaillie, & dit: *Voilà un poëme qui détruit par le fondement notre ordre, bâti ſur l'humilité.* — *Oh! non*, reprit le poëte, *je le prends ſeulement par la gorge.* La Viſclede eſt principalement connu par le grand nombre de prix littéraires qu'il remporta. Ses ouvrages ſont : I. Des *Diſcours Académiques*, répandus dans les différens recueils des ſociétés littéraires de la France. Ils ſont bien penſés & bien écrits; mais il y a plus d'eſprit que d'imagination, ainſi que dans ſes autres productions. II. Des *Odes* morales, dignes d'un poëte philoſophe. Les plus eſtimées ſont celles qui ont pour ſujet l'*Immortalité de l'Ame*; les *Paſſions*; les *Contradictions de l'Homme*. III. Diverſes Pieces de Poéſie manuſcrites, & quelques autres imprimées dans ſes *Œuvres diverſes*, publiées en 1727, en 2 vol. in-12.

VISCONTI, (Matthieu) IIe. du nom, ſouverain de Milan, étant mort ſans enfans mâles, en 1355, ſes deux freres partagerent ſa ſucceſſion. Bernabo régnoit dans Milan, tandis que Galeas régnoit à Pavie. Celui-ci mourut en 1378, laiſſant pour fils Jean-Galeas qui lui ſuccéda. Ce Galeas forma le projet de s'emparer de la ſucceſſion de ſon oncle, & réuſſit à l'empriſonner avec ſes deux fils. Dès-lors il étendit ſa domination ſur tout le Milanez. L'an 1395, il obtint de Wenceſlas, roi des Romains, le titre de duc de Milan. Ce fut alors qu'il quitta le titre de comte de *Vertus*, qu'il avoit porté juſques-là du chef d'Iſabelle de France, ſa premiere femme, de laquelle il eut une fille unique (Valentine) mariée à Louis, duc d'Orléans. Il termina ſa carriere en 1402, laiſſant de ſa ſeconde femme, Jean-Marie & Philippe-Marie. Le premier gouverna Milan comme Néron régnoit à Rome. Il faiſoit dévorer par des chiens les malheureux qui lui avoient déplu. Ses peuples l'aſſaſſinerent en 1412.

Philippe-Marie qui régnoit à Pavie, devenu souverain de tout le Milanez, laissa à sa mort, arrivée en 1447, une fille (Blanche-Marie) qu'il maria à Sforce. Celui-ci s'empara du duché de Milan, malgré le duc d'Orléans, qui le réclama comme l'héritage de sa mere. Telle fut la source des guerres du Milanez, qui fut pendant long-tems le tombeau des François.

VISDELOU, (Claude de) né en Bretagne au mois d'août 1656, d'une famille ancienne, entra fort jeune dans la société des Jésuites. Sa vertu & ses connoissances littéraires, mathématiques & théologiques, le firent choisir en 1685 par Louis XIV, pour aller en qualité de missionnaire à la Chine, avec cinq autres Jésuites. Arrivé à Macao en 1687, il apprit avec une facilité surprenante l'écriture & les caracteres chinois. Pendant plus de 20 ans que le P. Visdelou séjourna dans le vaste empire de la Chine, il y travailla sans relâche à la propagation de l'Evangile. Le cardinal de Tournon, légat du Saint-Siege, le déclara en 1708 vicaire-apostolique, administrateur de plusieurs provinces, & le nomma à l'évêché de Claudiopolis. Le nouvel évêque fut le disciple, l'ami, le coopérateur de ce célebre cardinal, partagea ses disgraces, & crut devoir s'unir avec lui contre les cérémonies chinoises. Cette conduite déplut à quelques personnes, qui obtinrent de Louis XIV une lettre de cachet pour le tirer de Pondichery, où le cardinal de Tournon l'avoit placé; Visdelou ne crut pas devoir obéir à cet ordre; & le régent, auprès de qui il se justifia après la mort de Louis XIV, approuva sa conduite. Cet homme apostolique mourut à Pondichery en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits qui mériteroient d'être imprimés. Les principaux sont: I. Une *Histoire de la Chine* en latin. II. *La Vie de Confucius.* III. *Les Eloges des Sept Philosophes Chinois.* IV. Une *Traduction* latine *du Rituel Chinois.* V. Un ouvrage sur *les Cérémonies* & sur *les Sacrifices des Chinois.* VI. Une *Chronologie Chinoise.* VII. Une *Histoire* abrégée *du Japon.*

VISÉ, (Jean Donneau, sieur de) poëte François, né à Paris en 1640, commença en 1672, & continua jusqu'au mois de mai 1710, un ouvrage périodique, sous le titre de *Mercure Galant*, que la Bruyere mettoit *au-dessous du rien.* Il composa aussi des *Mémoires sur le regne de Louis XIV*, depuis 1638 jusqu'en 1688, en 10 vol. in-fol., qui ne sont presque que des extraits de son Mercure. Il mourut à Paris en 1710.

VITAKER *ou* WHITAKER, (Guillaume) professeur en théologie dans l'université de Cambridge, naquit à Holme en Angleterre, dans le comté de Lancastre, & mourut à Cambridge en 1595, à 47 ans. Son principal ouvrage est contre Bellarmin & Stapleton. On y remarque de l'érudition, beaucoup d'animosité contre les Catholiques, & un grand nombre de paralogismes, dont aucun degré de savoir ne peut préserver les gens de secte, qui plaident pour une croyance ar-

bitraire, après avoir abjuré celle de l'Eglise universelle. Ses *Œuvres* furent réimprimées à Geneve, 1610, en 2 vol. in-fol.

VITAL, né à Tierceville en Normandie, se rendit célebre à la fin du 11e. siecle par sa piété & le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avoit dans la collégiale de Mortain, il se retira en un lieu plus fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, & un nouvel ordre de religieux, nommé, à ce qu'on croit, de la *Ste. Trinité*. Cet ordre se donna depuis à S. Bernard (*voyez* SERLON); & c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Cîteaux, où il se trouve aujourd'hui. Vital mourut en odeur de sainteté en 1119.

VITAL, *voyez* ORDRIC.

VITALIEN, Scythe de nation, & petit-fils du célebre général Aspar, eut le rang de maître de la milice, sous l'empereur Anastase. Ce prince rejetoit le concile de Chalcédoine, & persécutoit ceux qui l'admettoient. Vitalien prit le parti des Orthodoxes, & s'étant rendu maître de la Thrace, de la Scythie & de la Mœsie, il vint jusqu'aux portes de Constantinople avec une armée formidable, qui ravageoit tout sur son passage. Anastase, dépourvu de secours & détesté de son peuple, eut recours à la négociation. Il promit de rappeller les évêques exilés, & de ne plus inquiéter les Catholiques. Ce fut à ces conditions que Vitalien renvoya son armée, & vécut tranquille à la cour. Il jouit d'un grand crédit sous Justin; mais Justinien, neveu de ce prince, craignant que son pouvoir ne l'empêchât de parvenir à l'empire, le fit lâchement assassiner, après lui avoir prodigué toutes sortes de caresses. On croit que Justin, qu'on avoit prévenu contre lui, consentit à ce meurtre, exécuté en juillet 520. Vitalien étoit alors consul, & se trouvoit dans le 7e. mois de son consulat.

VITALIEN de Segni en Campanie, pape après S. Eugene I, le 30 juillet 657, envoya des missionnaires en Angleterre, s'employa avec zele à procurer le bien de l'Eglise, & mourut en odeur de sainteté le 27 janvier 672. On a de lui quelques *Epîtres*. On célébra divers conciles sous ce pontife aussi savant que pieux. C'est aussi de son tems que commença l'usage des orgues dans les églises (*voyez* ALDRIC). Dieudonné II succéda à Vitalien.

VITELLI, (Chiappin) marquis de Cortone, servit avec distinction dans les guerres des Pays-Bas, & fut maréchal de camp de l'armée du duc d'Albe. Il s'étoit déjà fait connoître en combattant pour Cosme, grand-duc de Toscane; & c'est ce qui engagea Philippe II à le demander & à l'attacher à son service. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats & de sieges, il mourut sous Requesens, successeur du duc d'Albe, dans le gouvernement des Pays-Bas. Prodigieusement gros, il s'étoit tellement amaigri par l'usage du vinaigre, qu'il s'enveloppoit de sa peau comme d'un gilet.

VITELLIUS, (*Aulus*) né l'an 15c. de J. C., fut proclamé empereur Romain à Cologne, presqu'en même tems qu'Othon, l'an 69. C'étoit un monstre de cruauté. Lorsqu'il fut arrivé à Bédriac où l'on venoit de livrer bataille, il voulut s'y arrêter, uniquement pour se repaître de la vue des corps morts, des membres épars & déchirés, de la terre encore teinte de sang, & enfin de tout ce qui excite dans les ames sensibles l'horreur & la pitié. Le plaisir que lui causa ce spectacle, l'empêcha de s'appercevoir de l'infection de l'air, sentie vivement par ceux qui l'accompagnoient. Il leur dit, quand ils s'en plaignirent, que *l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours agréable*; & sur le champ il fit distribuer du vin aux soldats, & s'enivra avec eux. Il ne croyoit être souverain que pour bien manger. Il faisoit 4 ou 5 repas par jour, & afin d'y suffire, il contracta l'habitude de vomir quand il vouloit. Vitellius, à force de boire & de manger, devint si abruti, que la seule facilité qu'il trouvoit à satisfaire ses honteuses passions, pouvoit le faire souvenir qu'il étoit empereur. Sa cruauté ne fit qu'augmenter avec sa gourmandise. Il fit tuer en sa présence, sur une fausse accusation, Junius Blasus, pour assouvir ses yeux de la mort d'un ennemi. Il fit mourir de faim sa mere Sextilia, parce qu'on lui avoit prédit qu'il régneroit long-tems s'il lui survivoit. Cette femme infortunée le connoissoit sans doute capable d'une action dénaturée; car lorsqu'elle apprit qu'il étoit proclamé empereur, elle ne put retenir ses larmes. Les excès de Vitellius étant montés à leur comble, le peuple & les légions se souleverent & élurent Vespasien. Lorsque le monstre vit Primus, lieutenant du nouvel empereur, maître de Rome, il alla se cacher chez le portier du palais, dans la loge aux chiens. On l'en tira pour le promener par la ville tout nu, les mains liées derriere le dos, une épée sous le menton pour le faire tenir droit; de là on le conduisit au lieu des supplices, où il fut tué à petit coups, l'an 69 de J. C. après un regne de près d'un an. Son corps fut traîné avec un croc, & jeté dans le Tibre. — Vitellius étoit fils de Lucius VITELLIUS, qui avoit été 3 fois consul, & qui étoit parvenu à la fortune par ses bassesses. Vitellius le pere fut le premier qui adora l'insensé Caligula comme un dieu; il prodigua les mêmes hommages à Claude, & obtint comme une grace particuliere de l'infâme Messaline, l'honneur de la déchausser. Il avoit soin de porter sous sa robe un des souliers de cette princesse, qu'il baisoit souvent. A sa mort le sénat lui éleva une statue avec cette inscription : *A celui qui étoit d'une piété inaltérable à l'égard de son prince*. Telle étoit la lâcheté exécrable d'un peuple qui fait l'admiration de nos philosophes!

VITELLIUS *ou* TELLE, (Regnier) né à Ziriczée en Zélande vers l'an 1558, parcourut une grande partie de l'Europe; rendu à son pays, il fut recteur du college de sa ville

natale, & mourut à Amsterdam en 1618, après avoir donné : I. Une Traduction en latin de la *Description de la Germanie inférieure de Louis Guichardin, avec des additions*, Amsterdam, 1625, in-fol., & 1635, 2 vol. in-12, avec figures. Cette version vaut mieux que l'original. Le style en est pur & coulant, & les additions curieuses & importantes. II. Un *Abrégé* du *Britannia* de Cambden, Amsterdam, 1617, in-8°, bien fait. Sa Traduction en flamand du livre *de la Trinité* de Michel Servet, prouve qu'il avoit peu de religion.

VITIGÈS, *voy.* BÉLISAIRE.

VITIKIND, *voyez* WITIKIND.

VITRÉ, (Antoine) imprimeur de Paris, s'est fait un nom distingué dans l'art typographique. C'est lui qui a imprimé la *Polyglotte* de le Jay, le chef-d'œuvre de l'imprimerie. Ses autres éditions soutiennent parfaitement la réputation qu'il s'étoit acquise d'être le premier homme de France pour son art. Il ternit sa gloire, par le caprice qu'il eut de faire fondre en sa présence les beaux caracteres des langues orientales, qui avoient servi à l'impression de la Bible de le Jay, pour ôter le moyen d'imprimer à Paris, après sa mort, des livres en ces langues. Elle arriva en 1674 ; il étoit alors imprimeur du clergé.

VITRI, (Jacques de) *voyez* JACQUES & HOSPITAL Nicolas.

VITRINGA, (Campege) né en 1659 à Leuwarde dans la Frise, fut successivement professeur en langues orientales, en théologie & en histoire sacrée dans sa patrie, où il mourut en 1722, d'une attaque d'apoplexie. On a de lui : I. Un *Commentaire sur Isaïe*, 2 vol. in-fol. II. *Apocalypseos anachrisis*, 1719, in-4°. III. *Typus Theologiæ Practicæ*, in-8°. IV. *Synagoga vetus*, in-4°. V. *Archisynagogus*, in-4°. VI. *De Decemviris otiosis Synagogæ*, in-4°. VII. *Observationes sacræ*, 1711, in-4°. VIII. *Hypotyposis historiæ & chronologiæ sacræ*, in-8°. Ces ouvrages théologiques manquent de précision pour la plupart, & tous se ressentent de préjugés de secte ; le meilleur est son *Commentaire* sur Isaïe, qui cependant n'est pas exempt de ces défauts. — Campege VITRINGA, son fils, né à Franeker en 1693, mort en 1723, à 30 ans, professeur en théologie, se fit aussi connoître avantageusement par un *Abrégé de la Théologie naturelle*, Franeker, 1720, in-4°.

VITRUVE, (*M. Vitruvius Pollio*) né à Formie, aujourd'hui le Mole de Gayette, non à Vérone, ni à Plaisance, comme l'ont cru quelques historiens, fut architecte de l'empereur Auguste. Ce n'est que par ses écrits qu'il nous est connu ; ainsi l'on ne sait rien de particulier sur sa vie. L'ouvrage que nous avons de lui sur l'architecture, & qu'il dédia à Auguste, est le seul Traité en ce genre qui nous soit venu des anciens. Il donne une idée avantageuse du génie de son auteur. La meilleure édition de ce livre est celle de Jean Laet, Amsterdam, 1649, in-fol. Il y en a une Version italienne avec les Commentaires du marquis Gal-

liani, Naples, 1758, in-folio, figures. Nous en avons une bonne Traduction françoise, par Perrault, in-fol., Paris, 1673 & 1684.

VITTEMENT, (Jean) né à Dormans en Champagne en 1655, s'illustra par son esprit & par ses vertus. Après avoir fait ses études au college de Beauvais à Paris, il embrassa l'état ecclésiastique, & succéda à son professeur dans la chaire de philosophie. Il enseigna ensuite cette science à l'abbé de Louvois, fils du ministre-d'état, qui sut distinguer son mérite. Ayant complimenté Louis XIV, en qualité de recteur de l'université de Paris, sur la paix conclue en 1697, ce monarque en fut si satisfait, qu'il dit : *Jamais harangue, ni orateur, ne m'ont fait tant de plaisir...* Ce monarque ne se borna pas à des éloges ; il le nomma, à la fin de la même année 1697, sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou & de Berri, ses petits-fils. Le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne en 1700, l'emmena avec lui, & lui offrit l'archevêché de Burgos & une pension de 8000 ducats pour le fixer à sa cour ; mais Vittement refusa l'un & l'autre avec la fermeté d'un philosophe chrétien, & repassa en France. Nommé sous-précepteur de Louis XV, par le duc d'Orléans, il ne voulut accepter ni abbayes, ni bénéfices, moins encore une place à l'académie françoise. Ce prêtre désintéressé avoit fait vœu de ne recevoir aucun bien de l'Eglise, tant qu'il auroit de quoi subsister. La cour étoit pour lui un exil ; il la quitta en 1722 ; & alla mourir dans sa patrie en 1731, à 77 ans. Le célebre Coffin honora son tombeau d'une épitaphe, où il célebre dignement les qualités de son ame. L'abbé Vittement a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Les principaux sont : I. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'*Ancien-Testament*. II. Des *Entretiens* sur diverses Questions théologiques. III. Un *Traité sur la Grace*. IV. Des *Opuscules* sur les affaires de l'Eglise & sur la Constitution *Unigenitus*, où l'auteur fait voir que cette Bulle est une loi dogmatique. V. Une *Réfutation du Système impie de Spinosa*, & quelques Ecrits philosophiques.

VITTORIA, (Alexandre) né à Trente en 1525, apprit la sculpture & l'architecture à l'école du Sansovino. Il excella sur-tout dans la sculpture, & ne le cédoit de son tems qu'à Michel-Ange Buonaroti. On voit quantité de ses ouvrages à Venise, tant dans les édifices publics, que dans les palais des nobles de Padoue, Vérone, Bresse ; d'autres villes d'Italie en possedent aussi plusieurs. Il mourut en 1608, à 83 ans. Ses ouvrages d'architecture n'ont qu'un mérite médiocre.

VITUS, *voyez* WHITE.

VIVA, (Dominique) né dans la province d'Otrante en 1648, entra dans la société des Jésuites à Naples en 1663. Après avoir professé la théologie dans cette ville pendant vingt ans, & présidé aux études pendant cinq ans, il gouverna le college de Naples, & ensuite toute la province. C'étoit un homme exemplaire,

laborieux, d'une érudition & d'une prudence, qui lui ont acquis l'eſtime d'un grand nombre de prélats. Benoît XIV en parle dans ſes ouvrages, comme d'un habile théologien. Il a fait divers Ecrits; un pour juſtifier la condamnation des 101 Propoſitions de Queſnel; un autre, pour prouver par les conciles & par les aſſemblées du clergé de France, que quand le Pape a parlé, & que l'Egliſe diſperſée accede à ſon jugement, il n'eſt pas permis d'appeller au futur concile (*voyez* PIE II & JULIEN D'ECLANE); un troiſieme, pour déterminer en quel ſens ſont proſcrites les Propoſitions condamnées par Alexandre VII, Alexandre VIII & Innocent XI.

VIVALDI, (Jean-Louis) Dominicain, natif de Mondovi en Piémont, d'une famille noble de Genes, devint évêque d'Arbe, une des iſles Adriatiques, en 1519. On a de lui: I. Un Traité eſtimé, *De veritate Contritionis*, ou *Veræ Contritionis Præcepta*, in-8°. II. Sept autres petits Traités recueillis & imprimés ſous le titre de *Opus regale*, Lyon, 1508, in-4°. Ce pieux & ſavant prélat mourut dans ſon dioceſe, qu'il avoit édifié & éclairé.

VIVANT, (François) docteur de la maiſon & ſociété de Sorbonne, curé de St.-Leu, puis pénitencier, grand-vicaire, chanoine, grand-chantre de l'égliſe de Paris, ſa patrie, & chancelier de l'univerſité, naquit en 1688. Il contribua beaucoup à la deſtruction de Port-Royal, & à l'établiſſement des prêtres de S. François de Sales à Paris. On a de lui: I. *Traité contre la pluralité des Bénéfices*, en latin, 1710, in-12. II. Un *Traité contre la validité des Ordinations Anglicanes*. III. Il eut auſſi beaucoup de part au Bréviaire & au Miſſel du cardinal de Noailles. Il eſt auteur de beaucoup de *Proſes*, de *Collectes*, & de quelques *Hymnes*. L'abbé Vivant mourut à Paris en 1739, à 77 ans, après avoir joui pendant ſa vie d'une grande réputation de piété & de ſavoir.

VIVÈS, (Jean-Louis) né à Valence en Eſpagne en 1492, enſeigna les belles-lettres à Louvain avec un applaudiſſement général. De là il paſſa en Angleterre, où il fut chargé d'enſeigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII. Ce prince faiſoit tant de cas du ſavant Eſpagnol, qu'il alloit exprès à Oxford avec la reine ſon épouſe, pour entendre ſes leçons; mais malgré ſon eſtime, il le retint en priſon pendant ſix ſemaines (& non pas ſix mois, comme diſent du Pin & Nicéron) parce qu'il avoit oſé déſapprouver, de vive voix & par écrit, ſon divorce avec Catherine d'Aragon. Vivès ayant recouvré ſa liberté, paſſa à Bruges, où il s'étoit marié en 1524, avec Marguerite Valduara, & y mourut bon catholique, en 1540, à 48 ans. On a de lui: I. Des *Commentaires* ſur les livres de la *Cité de Dieu* de S. Auguſtin, dont les docteurs de Louvain cenſurerent avec raiſon quelques endroits, ainſi que l'inquiſition de Rome. Mettant un trop haut prix aux vertus païennes, Vivès plaçoit dans le ciel Caton, Numa,

Camille, &c.; mais il est à croire que ce n'étoit qu'une erreur passagere, fruit de l'enthousiasme du moment (*voyez* COLLIUS, ZÉNON). II. Un *Traité* judicieux & savant sur la *Décadence des Arts & des Sciences*. III. Un *Traité de la Religion*. IV. Plusieurs autres ouvrages recueillis à Bâle, en 1555, en 2 vol. in-fol. Budé, Erasme & Vivès passoient pour les plus savans hommes de leur siecle, & étoient comme les Triumvirs de la république des Lettres; mais Vivès étoit inférieur au premier en esprit, & au second en érudition. Son style est assez pur, mais dur & sec, & sa critique est souvent hasardée.

VIVIANI, (Vincent) né à Florence en 1622, d'une famille noble, vécut depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 20, avec Galilée, & se livra à l'étude de la géométrie. Ferdinand II, grand-duc de Florence, le chargea de diverses négociations, ce qui ne l'empêcha pas de suivre son goût pour les mathématiques. Il mourut en 1703, à 82 ans. » Il avoit, dit Fontenelle, » cette innocence & cette » simplicité de mœurs que » l'on conserve ordinairement, » quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres; & il n'avoit » point cette rudesse, & une » certaine fierté sauvage, que » donne assez souvent le commerce des livres sans celui » des hommes ». Ses ouvrages sont : I. Un Traité intitulé : *Divination sur Aristée*, 1701, in-fol.; plein de recherches sur les coniques : il prétend deviner ce qu'Aristée avoit écrit sur la géométrie, & ressusciter en quelque sorte cet ouvrage perdu. II. *De Maximis & Minimis Geometrica divinatio, in quintum Conicorum Apollonii Pergæi adhuc desideratum*, 1659, in-fol. III. *Enodatio Problematum universis Geometris propositorum à Claudio Commiers*, 1677, in-4°.

VIVIERS, (Emmanuel de) Capucin dans la province de Toulouse, membre de l'académie des sciences de cette ville, & correspondant de celle de Paris, fut également utile à la Religion & aux sciences. La Gnomonique & l'Optique furent ses occupations favorites. Il a donné sur l'une & l'autre de ces parties de la physique, quelques ouvrages intéressans & curieux. Il mourut à Toulouse en 1738.

VIVIERS, (le cardinal de) *voyez* BROGNI.

VIVONNE, *voyez* ROCHECHOUART.

VLADERACCUS, (Christophe) savant grammairien du 16e. siecle, né à Geffen, près de Bois-le-Duc, enseigna le latin, le grec & l'hébreu pendant 40 ans à Bois-le-Duc, & eut autant de soin de former ses disciples à la Religion qu'aux belles-lettres. Il mourut le 15 juillet 1601. Nous avons de lui : I. *Polyonima Ciceroniana*, Rouen, 1625. C'est un recueil de phrases tirées de Cicéron. II. *Flores Plauti cum scholiis*. — JEAN & PIERRE, ses fils & héritiers de ses talens, ont donné plusieurs ouvrages qui font également honneur à leur savoir & à leur piété. Pierre d'abord professeur des langues à Bois-le-Duc, puis curé d'un

village près de cette ville, mourut en 1616.

VLEUGHELS, *on prononce* VEUGLES, (Nicolas) peintre Flamand, s'eſt particuliérement attaché à la maniere de Paul Veroneſe. Ses talens, ſon eſprit & ſon érudition, qui le mettoient en commerce avec les ſavans & les artiſtes, le firent nommer par le roi de France, directeur de l'académie royale de S. Luc, établie à Rome, & chevalier de l'ordre de S. Michel. Il mourut dans cette ville en 1737, âgé de 68 ans.

VLIERDEN, (Lambert de) né à Herſtal, près de Liege, en 1564, ſuivit pendant quelque tems le parti des armes; mais dégoûté de cette profeſſion comme il le témoigne lui-même dans ſes poéſies, il s'appliqua au droit, & ſe dévoua au barreau pendant près de 50 ans, ſans négliger la poéſie pour laquelle il avoit des talens. Nous avons de lui: I. *Eloge d'Erneſt & Ferdinand de Baviere, Evêques de Liege*, en vers latins, Liege, 1613, in-8°. II. *De XXXII Tribubus opificum civitatis Leodienſis*, 1628, in-8°. III. *Faſti magiſtrales civitatis Leodienſis*. IV. *Edicta nummorum omnium quorum uſus in civitate Leodienſi & vicinis provinciis ab anno 1477 ad annum 1623*; Liege, 1623, in-4°. V. Pluſieurs Poëmes. Ses vers ſont clairs & harmonieux, & ſa proſe eſt nerveuſe.

VOECHTIUS, (Gilles) chanoine-régulier de l'ordre des Prémontrés dans l'abbaye d'Everbeur ou Everboden (*Averbodium*) en Campine, diſciple de Wendelin, & comme lui très-appliqué à l'étude de l'hiſtoire & des antiquités de ſon pays, mourut le 13 juin 1653, après avoir exercé la charge de proviſeur pendant 45 ans. Il a laiſſé pluſieurs ouvrages que l'on conſerve en manuſcrit dans l'abbaye d'Everbeur. I. *Hiſtoria Epiſcopatuum totius mundi*. II. *Commentarium de Jure abbatum*. III. *De comitatu Loſſenſi in Tungria & Taxandria*. M. l'abbé Gheſquiere a publié une partie de ce dernier ouvrage dans les *Acta Sanctorum Belgii*, tom. I, pag. 299.

VOËT, (Gisbert) *Voetius*, né à Heuſden en 1589, exerça le miniſtere dans ſa patrie, qu'il quitta quelquefois pour ſuivre les armées & inſtruire les ſoldats. En 1630, il donna avec quelques-uns de ſon parti, aux Catholiques, un défi qui fut accepté par Janſenius, depuis évêque d'Ypres; mais Voët, craignant ſans doute d'entrer en lice avec un homme ſi ſavant, prit le parti de la retraite. Janſenius publia à cette occaſion *Alexipharmacum pro civibus Sylvæducenſibus*, Louvain, 1630, pour prévenir les citoyens de Bois-le-Duc contre les rodomontades de leurs miniſtres. Voët s'aviſa de faire des *Notes* ſur l'ouvrage de Janſenius qui y oppoſa *Spongia Notarum quibus Alexipharmacum aſperſit Gisb. Voetius*, Louvain, 1631, in-8°: ouvrage qui couvrit de honte Voët, & qui fit beaucoup d'honneur à Janſenius. En 1634, Voët fut choiſi pour enſeigner à Utrecht la théologie & les langues orientales; & mourut dans cette ville à l'âge de 87 ans, en 1677. C'étoit l'ennemi déclaré de la

philosophie de Descartes, qu'il accusa d'athéisme dans des theses soutenues contre lui. Les magistrats d'Utrecht approuverent les assertions de Voët & condamnerent deux Lettres apologétiques de Descartes. Il eut aussi de grands démêlés avec Jean Cocceius (*voyez ce mot*) & fut chef de parti. Ses sectateurs furent appellés *Voëtiens*, & ont toujours été les plus grands adversaires des Coccéiens. Ses ouvrages sont : I. *Exercitia & Bibliotheca studiosi theologi*, Groningue, 1652. II. *Politica ecclesiastica*, Amsterdam, 1663, 4 vol. in-4°. III. *Diatriba de cœlo beatorum* &c., & quelques autres écrits. — Son fils, Paul VOET, né à Heusden en 1619, professeur en droit à Utrecht en 1654, mort en 1667 à la fleur de son âge, s'est fait connoître par les ouvrages suivans : I. *De Duellis licitis & illicitis*, Utrecht, 1644, in-12, où parmi quelques assertions vraies il y a un grand nombre de fausses. II. *De usu juris civilis & canonici in Belgio unito*, 1658, in-12. III. *De jure militari*, 1666, in-8°. IV. *Commentarius in Institutiones imperiales*, Gorcum, 1668, 2 vol. in-4°. V. *De mobilium & immobilium natura*, Utrecht, 1666, in-8°. — Jean VOET, son fils, professeur en droit à Leyde & ensuite à Herborn, mort en 1714, a laissé un *Commentaire sur les Pandectes*, La Haie, 1698-1704, 2 vol. in-fol., 1754. Il y a peu de livres de droit qui jouissent d'une estime plus générale.

VOETS, (Melchior) jurisconsulte Allemand du 17e. siecle, conseiller de l'électeur Palatin Jean-Guillaume, garde des archives du duché de Juliers, a publié : I. *Historia juris civilis Juliacensium & Montensium*, Cologne, 1667, in-fol., & Dusseldorff, 1694 & 1729. II. *Tractatus ad Observationes feudales*, Dusseldorf, 1720, in-fol., & plusieurs livres de droit en allemand.

VOGLERUS, (Valentin-Henri) professeur de médecine à Helmstadt, naquit dans cette ville l'an 1622, & y mourut en 1677, avec la réputation d'un savant profond. On a de lui : I. Une *Notice des bons Ecrivains en tout genre*, en latin. Ce livre est imparfait ; mais Meibomius en a donné une édition, Helmstadt, 1691 & 1700, in-4°, avec des remarques & des additions qui peuvent le rendre utile. II. *Institutionum physiologicarum liber*, 1661, in-4°. III. *Diæticorum commentarius*, 1667, in-4°. IV. *De naturali in bonarum doctrinarum studia propensione, delectu ingeniorum, studiorum hodiernorum corruptelis, earumque causis, Dissertationes quinque*, 1672, in-4°. V. *Physiologiæ Historiæ Passionis Jesu-Christi*, 1673, in-4°. VI. *De Valetudine hominis cognoscendâ Liber*, 1674, in-4°. VII. *De rebus naturalibus & medicis quarum in Scripturis Sacris fit mentio, Commentarius*, 1682, in-4°.

VOIGT, (Godefroi) théologien Luthérien, natif de Misnie, fut recteur de l'école de Gustrow, puis de celle de Hambourg, & mourut à la fleur de son âge en 1682. On a de lui un *Traité sur les Autels des anciens Chrétiens*, Hambourg, 1709, in-8°, & plusieurs au-

tres ouvrages en latin. On voit qu'il n'avoit rien laissé échapper de ce qu'il avoit trouvé dans les anciens auteurs sur les matieres qu'il traite.

VOISENON, (Claude-Henri de Fusée de) abbé du Jar, membre de l'académie françoise, né en 1708, mort dans un château voisin de son abbaye en 1775, étoit ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. La littérature ne fut pour lui qu'un amusement. Il donna au public divers romans, en 4 petits vol. in-12, dont le plus connu est une espece de conte moral, intitulé : l'*Histoire de la Félicité*. Le cadre est peu de chose ; mais l'auteur conte joliment, & il mêle à son récit de petites réflexions morales, finement exprimées, quoiqu'elles ne soient pas toujours d'une exactitude à l'épreuve d'une critique solide. L'abbé de Voisenon travailla aussi pour le théâtre. Ses Comédies des *Mariages assortis*, publiée en 1744, & de la *Coquette fixée*, en 1746, sont presque les seules dont on parle encore. Il se distingua encore par un grand nombre de Poésies fugitives, productions faciles d'un homme d'esprit, dont la muse légere oublioit souvent l'état & les devoirs ; mais il y en a qui ne méritent pas ce reproche ; tel que le Poëme lyrique des *Israélites à la montagne d'Oreb*, qui fut mis en musique en 1758, & applaudi. Quoique tout entier au monde, il n'étoit pas sans religion. Il disoit son bréviaire exactement, & en marquoit les renvois avec des couplets de chansons. Etant tombé malade assez sérieusement pour penser à se confesser, il envoya chercher le célebre P. de Neuville : » Mon Pere, lui dit-il, en le » voyant près de son lit, je ne » veux point aller en enfer ; » c'est un logement trop in- » commode. — Vous avez » raison, mon cher abbé ; mais » si vous persistez à faire vos » opéra-comiques, cela pour- » roit bien vous arriver. Ce » n'est pas le tout encore d'al- » ler en enfer. Ah ! mon cher » ami, vous y seriez hué ». Ses Œuvres ont été recueillies en 1782, en 5 vol. in-8° ; il y en a quatre de trop ; un petit volume auroit pu contenir facilement ce qui méritoit d'être donné au public.

VOISIN, (Joseph de) né à Bourdeaux d'une famille noble & distinguée dans la robe, fut d'abord conseiller au parlement de cette ville. Son goût pour les exercices de piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Il fut élevé au sacerdoce, & devint prédicateur & aumônier d'Armand de Bourbon, prince de Conti. On a de lui : I. Une *Théologie des Juifs*, 1647, in-4°, en latin. II. Un *Traité* latin *de la Loi divine*, in-8°. III. *Traité* latin *du Jubilé selon les Juifs*, in-8°. IV. De savantes Notes sur le *Pugio Fidei* de Raymond Martin, 1651. V. Une *Défense* du *Traité* de M. le prince de Conti *contre la Comédie*, que l'abbé d'Aubignac avoit attaqué, 1672, in-4°. VI. Une *Traduction françoise du Missel Romain*, en 4 vol. in-12, 1660. Elle fut condamnée par l'assemblée du clergé la même année sous peine d'excommunication, & par Alexandre VII en 1661. Ce pape en proscrivant cet ou-

vrage, parle généralement de la publication de ces sortes de livres en langue vulgaire, comme d'une entreprise insensée, contraire aux loix ainsi qu'à l'usage de l'Eglise, & uniquement propre à occasionner la profanation des sacrés mysteres. La Sorbonne ne fut pas plus favorable au Missel François; & le roi, par un arrêt du conseil, en ordonna la suppression, & en arrêta le débit. Cet écrivain mourut en 1685.

VOISIN, (Daniel-François) chancelier de France, mourut subitement en 1718, âgé de 62 ans, avec la réputation d'un magistrat integre & intelligent. Un jour ayant appris qu'un scélérat avoit eu assez de protection pour obtenir des lettres de grace, il alla trouver Louis XIV dans son cabinet: *Sire*, lui dit-il, *votre majesté ne peut pas accorder des lettres de grace dans un cas pareil.* — *Je les ai promises*, dit le roi, *allez me chercher les sceaux.* — *Mais, sire.* — *Faites ce que je veux.* Le chancelier apporte les sceaux, le roi scelle les lettres de grace & rend les sceaux au chancelier. *Ils sont pollués*, dit celui-ci, en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus.* Le roi s'écrie: *Quel homme!* & jette les lettres de grace au feu. *Je reprends les sceaux*, dit alors le chancelier: *le feu purifie tout.* Le duc de St-Simon parle dans ses *Mémoires* avec beaucoup de mépris de ce vertueux chancelier, & lui reproche sa *pleine & parfaite roture*; il faut être bien entiché de sa noblesse pour dépriser un grand homme privé de ces vains titres qui n'ajoutent rien au mérite, & qui ne sont rien sans lui.

VOISIN, (N.) émule de la Brinvilliers, s'exerça dans la science des poisons, & en faisoit le même usage. Elle se vantoit de plus de posséder l'art de deviner, & disoit qu'elle avoit commerce avec les esprits. Il y avoit chez elle un concours fort grand, tant d'hommes que de femmes de tous les rangs; elle promettoit de découvrir les secrets, de pénétrer l'avenir, de faire trouver ce qu'on avoit perdu, & les trésors cachés. Elle faisoit commerce avec des philtres ou des breuvages pour se faire aimer des personnes d'un autre sexe. Elle avoit, disoit-elle, des secrets pour se rendre invulnérable & pour gagner au jeu. Une sentence du parlement la condamna à être brûlée; ce qui fut exécuté le 2 février 1680. » Plusieurs personnes, dit le » président Hénault, furent » embarrassées dans cette af- » faire. Madame de Bouillon » parut devant ses juges, ma- » dame la comtesse de Soissons » se sauva en Flandre, & M. » le maréchal de Luxembourg » fut mis à la Bastille ». Ce qui confirma le peuple dans l'opinion qu'elle s'étoit donnée au démon, c'est la maniere dont elle est morte, & qui fit impression sur ceux même qui ne croyoient pas aisément à ces communications infernales. La relation détaillée qu'on en lit dans les Lettres de madame de Sévigné, est réellement remarquable. Le maréchal de Villeroi disoit des seigneurs & des dames qui se rendoient chez la Voisin, *qu'ils croyoient au diable, & qu'ils ne croyoient*

*pas en Dieu.* Proposition souvent vérifiée dans ce siecle. *Voyez* FAUSTUS.

VOIT, (N.) Jésuite de la province du Haut-Rhin, a donné une *Théologie morale*, en 2 vol. in-8°, estimée par l'ordre, la clarté, & la sagesse des résolutions. Il étoit aussi recommandable par ses vertus que par sa science, fut recteur du noviciat à Mayence, & un des hommes qui honorerent la Société à l'époque de sa chute. Il vivoit encore en 1775.

VOITURE, (Vincent) né à Amiens en 1598, reçu à l'académie françoise en 1634, dut le jour à un marchand de vin. Les agrémens de son esprit & de son caractere lui donnerent entrée à l'hôtel de Rambouillet, où il brilla beaucoup par ses saillies. Gaston d'Orléans, frere de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introducteur des ambassadeurs & de maître des cérémonies. Il fut envoyé en Espagne pour quelques affaires, d'où il passa en Afrique, pour observer les mœurs de cette partie du monde. La cour de Madrid lui donna plusieurs marques d'estime. Il y composa des vers espagnols, que tout le monde crut être de Lopès de Vega, tant la diction étoit élégante. Voiture ne fut pas moins bien accueilli à Rome dans deux voyages qu'il y fit. De retour en France, il fut maître-d'hôtel chez le roi, & obtint plusieurs pensions qui l'auroient dû mettre dans l'opulence ; mais qui ne servirent qu'à hâter sa mort, en fournissant des alimens à sa passion pour le jeu & pour les femmes. Ce poëte mourut en 1648, à 50 ans. Le commerce des grands l'avoit rendu fort vain, & en lui donnant les agrémens d'un homme de cour, lui en avoit communiqué tous les vices. Il aimoit à railler ; mais il n'aimoit pas les réponses qu'on opposoit quelquefois à ses railleries. Ayant offensé un seigneur de la cour par un trait piquant, celui-ci voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie » n'est pas égale, lui dit Voi- » ture ; vous êtes grand, je » suis petit ; vous êtes brave, » je suis poltron ; vous voulez » me tuer, hé bien je me tiens » pour mort. ». Il fit rire son ennemi & le désarma. Voiture étoit fort lié avec Balsac, & comme lui il composoit ses Lettres avec des peines incroyables, mettant jusqu'à 15 jours à la composition d'une seule. Ces longs & pénibles efforts dans un genre sur-tout, qui par sa nature semble exclure toute contrainte, ne peuvent donner qu'une idée fort équivoque de ce qu'on nomme *gens d'esprit* ; & démontrent combien on se trompe, quand on croit que le langage qu'ils mettent sur le papier, est celui de leur ame (*voyez* J. J. ROUSSEAU). On a recueilli les Ouvrages de Voiture à Paris, 1729, en 2 vol. in-12. On y trouve des *Lettres* en prose, dans lesquelles il y en a quelques-unes d'un caractere délicat & d'un goût très-fin ; mais elles se réduisent à un très-petit nombre. La contrainte, l'affectation, les jeux de mots puérils, les plaisanteries froides, les allusions trop recherchées, en déparent la plupart. Ce qu'il y a de plus fâcheux,

cheux, c'eſt que la petite & mépriſable envie de montrer de l'eſprit, lui fait dire des choſes dont la décence & l'honnêteté même peuvent être alarmées. On peut appliquer ce même jugement à ſes Poéſies françoiſes, italiennes & eſpagnoles. Saraſin, dans ſa *Pompe funebre de Voiture*, rapporte la plupart des aventures de cet écrivain. *Voyez* BENSERADE.

VOLATERRAN, (Raphaël MAFFÉE, dit le) ainſi nommé de la ville de Volterre en Toſcane, où il vit le jour l'an 1450, ſe fit un nom par ſes propres ouvrages, & par les verſions qu'il fit de ceux des autres. Entre les productions du premier genre, on diſtingue ſes *Commentaria Urbana*, Lyon, 1599, in-fol., très-eſtimés. Parmi celles du ſecond genre, on cite ſes Traductions latines de l'*Œconomique* de Xénophon; de l'*Hiſtoire de la Guerre des Perſes* & de celle *des Vandales* par Procope de Céſarée; de x *Oraiſons* de S. Baſile, &c. Maffée mourut dans ſa ville natale, à l'âge de 71 ans.

VOLDER, (Burcher de) né à Amſterdam le 26 juillet 1643, profeſſeur de philoſophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, fut un des premiers qui introduiſirent la philoſophie de Deſcartes dans l'univerſité de cette ville. Il attaqua dans des Theſes la critique de cette philoſophie, qu'en avoit faite le ſavant Huet. Ce mathématicien mourut en 1709. On a de lui pluſieurs Harangues, & différentes Diſſertations in-8°, en latin, ſur des ſujets philoſophiques. Son latin eſt dur & incorrect, ſon ſtyle froid, ſans mouvement & ſans image.

VOLKIR *ou* VOLZIR DE SERONVILLE, (Nicolas) ſecrétaire d'Antoine duc de Lorraine, au 16e. ſiecle, s'eſt fait connoître par divers ouvrages aſſez rares. I. *Chronique des Rois d'Auſtraſie*, en vers, 1530, in-4°. II. *Traité de la Déſacration de Jean Caſtellan, hérétique*, 1534, in-4°. III. *Hiſtoire de la Victoire du Duc Antoine contre les Luthériens*, Paris, 1526, in-fol. Il avoit été témoin oculaire de ce qu'il raconte. IV. *Enchiridion muſices*.

VOLPILIERE, (N. de la) docteur en théologie, étoit d'Auvergne. Né avec des talens pour la chaire, il ſe conſacra à la prédication, & mourut au commencement du 18e. ſiecle. On a de lui: I. Des *Sermons*, 1689, 4 vol. in-8°. II. Des *Diſcours Synodaux*, 1704, 2 vol. in-12.

VOLTAIRE, (Marie-François Arouet de) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ancien chambellan du roi de Pruſſe, &c., naquit à Paris le 20 février 1694, de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, tréſorier de la chambre-des-comptes, & de Marie-Marguerite Daumart. Il annonça, dès ſes premieres années, la facilité de ſon génie & l'activité de ſon imagination, mais en même tems le goût du vice & de l'erreur. Il fit ſes études au college de Louis le Grand, ſous le P. Porée & le P. le Jay. Tout le monde ſait que ce Pere lui prédit dès-lors, qu'il ſeroit *le porte-étendard de l'incrédulité*. Ayant été envoyé aux écoles de droit

au sortir du college, il fut si rebuté par la sécheresse de la jurisprudence, qu'il se tourna entiérement du côté de la poésie. L'abbé Chaulieu, poëte Épicurien, ne contribua pas peu à faire germer les semences de corruption dont l'esprit & le cœur du jeune Voltaire avoient déjà paru infectés. Un autre penchant qui s'étoit développé en lui de bonne heure, est la satyre: penchant qui lui causa bien des désagrémens, des disgraces & des chagrins. On l'accusa d'avoir fait des vers contre le gouvernement, & il fut enfermé près d'un an à la Bastille. Il avoit déjà composé sa Tragédie d'*Œdipe*, qui fut représentée en 1718. Il donna en 1722 la Tragédie de *Mariamne* empoisonnée par Hérode. Lorsqu'elle but la coupe, un plaisant cria: *La reine boit:* c'étoit vers le tems des Rois, & ce mot fit tomber la piece (anecdote qui suffit pour apprécier ce qu'on nous dit des succès & des chutes des pieces théâtrales). Ses Tragédies d'*Eriphile* & l'*Artémire* avoient déjà éprouvé le même sort. Ces mortifications, jointes à celles que sa façon de penser sur la Religion, & son caractere bouillant & caustique lui occasionnerent, l'obligerent de passer en Angleterre, où il fit imprimer la *Henriade*. Le roi George I, & sur-tout la princesse de Galles qui depuis fut reine, lui accorderent des gratifications, & lui procurerent beaucoup de souscripteurs. Ce fut le commencement de sa fortune, augmentée depuis considérablement par les rétributions de ses ouvrages, par le commerce, par des manœuvres qui n'auroient point eu le suffrage d'un homme plus délicat. De retour en France en 1728, il mit l'argent qu'il avoit rapporté d'Angleterre à une lotterie, établie par M. Desforts, contrôleur-général des finances. Il s'associa, pour cette opération, avec une compagnie nombreuse, & fut heureux. Les spéculations de finance ne l'empêcherent pas de cultiver les lettres. Il donna en 1730 son *Brutus* & peu de tems après *Zaïre*. Ses *Lettres Philosophiques*, pleines de mauvaises plaisanteries contre la Religion, ayant été brûlées par arrêt du parlement de Paris, & l'auteur décrété de prise-de-corps, Voltaire prit le parti de la retraite. Il étoit lié alors avec la marquise du Châtelet, & ils étudioient ensemble les systêmes de Leibnitz & de Newton. Il se retira pendant plusieurs années à Cirei, terre de cette dame, à quatre lieues de Vassi en Champagne, & y fit bâtir une galerie où l'on fit des expériences sur la lumiere & l'électricité. Mais les deux observateurs n'avoient pas la consistance qu'il falloit pour réussir dans ce genre. Il fut plus heureux en donnant en 1736 sa Tragédie d'*Alzire*, qui réussit au-delà de ses espérances, & *Mérope* en 1743. Il obtint les faveurs de la cour, par le crédit de madame d'Etiole, depuis madame de Pompadour. Il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devoit célébrer pour le mariage du dauphin, & fit la *Princesse de Navarre*, qui, quoique très-médiocre, lui attira de nouvelles récompenses. On lui donna la charge de gentil-

homme ordinaire, & la place d'hiſtoriographe de France. Il écrivit ſous la direction du comte d'Argenſon, l'*Hiſtoire de la Guerre de 1741*, qui étoit dans toute ſa force. L'hiſtorien avoit tenté pluſieurs fois d'être reçu à l'académie françoiſe; mais les portes ne lui en furent ouvertes qu'en 1746. Les ſatyres dont cette réception fut l'occaſion, l'inquiéterent tellement, qu'il ſe retira avec madame la marquiſe du Châtelet à Luneville, auprès du roi Staniſlas. Cette dame étant morte en 1749, il retourna à Paris & n'y demeura pas long-tems. Le roi de Pruſſe ſe l'attacha enfin en 1750, par une penſion de 22000 livres. Nous avons raconté dans l'article de *Maupertuis* l'hiſtoire du fameux différend du poëte françois avec le préſident de l'académie de Berlin, ſuivi de la diſgrace la plus complette. » On répandit à la cour (dit » Voltaire), qu'un jour, tandis » que j'étois, avec le général » Manſtein, occupé à revoir » les *Mémoires ſur la Ruſſie*, » compoſés par cet officier, le » roi de Pruſſe m'envoya une » piece de vers de ſa façon à » examiner, & que je dis au » général : *Mon ami à une* » *autre fois. Voilà le roi qui* » *m'envoie ſon linge ſale à blan-* » *chir, je blanchirai le vôtre* » *enſuite* ». Le roi de Pruſſe le fit arrêter à Francfort-ſur-le-Mein, juſqu'à ce qu'il eût remis le livre de ſes Poéſies; & on prétend que l'entrevue avec le major Freytag ne ſe paſſa pas fort galamment. Voltaire devint la fable de l'Europe, lorſqu'on ſut que le prince avoit été vengé de la maniere la plus humiliante pour le plus vain des hommes. Sa liberté lui ayant été rendue, il tâcha de négocier ſon retour à Paris, mais n'ayant pu y réuſſir, parce qu'un de ſes ouvrages, obſcene & impie, commençoit à faire un bruit ſcandaleux, il ſe détermina, après un ſéjour de quelques mois à Colmar, à ſe retirer à Geneve. Il acheta une maiſon de campagne auprès de cette ville. Les querelles qui agiterent cette petite république, lui firent encore perdre cet aſyle. Il fut accuſé de ſemer ſourdement la diſcorde, de pencher pour le parti dominant, & de ridiculiſer les deux partis. Forcé de quitter les *Délices* (c'étoit le nom de ſa maiſon de campagne) il ſe fixa dans une terre à une lieue de Geneve, dans le pays de Gex, & tâcha de peupler le village de Ferney, en y attirant des artiſtes, & ſur-tout des horlogers de Geneve. Il entretint ſon activité, & peut-être ſa vanité, en ſe mêlant de toutes les affaires qui pouvoient faire parler de lui dans le monde, publiant des *Factums* pour Calas, le comte de Lalli, pour les jeunes impies d'Abbeville, &c. Il reçut en même tems des témoignages d'eſtime de pluſieurs princes; mais il n'en fut pas de même de l'empereur qui en 1777 paſſa à la porte du château de Ferney, ſans daigner s'y arrêter : dédain d'autant plus remarquable, que le royal voyageur avoit viſité tous les hommes célebres dont la demeure ſe trouvoit ſur ſa route. Ce prince (qui peut-être ne fut pas conſtamment dans cette diſpoſition) répondit à deux jeunes gens qui

étoient allés à sa rencontre pour le prier d'accepter chez le philosophe un dîner qu'il avoit préparé avec un soin extrême: *Qu'il ne pouvoit voir un homme qui, en calomniant la Religion, avoit porté le plus grand coup à l'humanité.* Voltaire fut atterré par cette aventure; & pour l'en consoler, ses partisans imaginerent de le faire venir à Paris. Au commencement de l'année 1778, il se détermina à quitter le repos & la tranquillité de Ferney, pour l'encens & le fracas de la capitale. Il en demanda la permission, & l'obtint du foible Louis XVI: ce que bien des personnes ont regardé comme une des causes du malheur de ce prince. Il reçut à Paris l'accueil le plus bruyant; les académies lui décernerent des honneurs inconnus jusqu'à lui; il fut couronné en plein théâtre; tout ce qui tenoit à la secte philosophique marqua le plus violent enthousiasme: c'étoit le triomphe de l'irréligion personnifiée. Le vieillard en fut bientôt la victime. La fatigue des visites & des répétitions théâtrales, échauffa son sang déjà très-altéré; il mourut des suites d'une hémorragie & d'une rétention d'urine, le 30 mai 1778, & fut enterré clandestinement dans l'église de Sellieres, monastere de Bernardins, au diocese de Troyes, dont M. Mignot, son neveu, étoit abbé. Mais en 1791, son cadavre fut déterré & porté solemnellement à Ste. Genevieve, dans une espece d'orgie inspirée par l'impiété. On avoit cru pendant quelque tems qu'il ne mourroit pas sans rétracter ses erreurs & condamner ses écarts, comme il avoit fait plusieurs fois dans des momens où la crainte de l'avenir le ramenoit à la Religion; mais obsédé par ceux qui, dans son retour à Dieu, auroient vu leur condamnation, il mourut dans des transports que le célebre Tronchin regarda comme *la leçon la plus salutaire qu'eussent pu recevoir ceux qu'il avoit corrompus par ses écrits. — Pour voir toutes les furies d'Oreste*, dit le même à l'évêque de Viviers, *il n'y avoit qu'à se trouver à la mort de Voltaire. — En vérité cela est trop fort*, dit le maréchal de Richelieu, après avoir été témoin de ce spectacle, *on ne sauroit y tenir.* Ces témoignages conformes à celui de sa garde-malade & d'autres témoins oculaires, & consignés dans plusieurs feuilles publiques, n'ont été contredits que d'une maniere vague & arbitraire. On se rappella surtout le badinage indécent qu'il avoit fait sur un prétendu déjeûné d'Ezéchiel (*voy. ce mot*), & que par une espece de punition divine il réalisa d'une maniere tout autre que le prophete. Son caractere étoit un composé de contraires, & il n'est pas aisé d'en donner une idée juste. Il recherchoit les plaisirs, les goûtoit & les célébroit, s'en lassoit & les rondoit. Par une suite de ce caractere, il passoit de la morale à la plaisanterie, de la philosophie à l'enthousiasme, de la douceur à l'emportement, de la flatterie à la satyre, de l'amour de l'argent à l'amour du luxe, de la modestie d'un sage à la vanité d'un grand seigneur. On a dit que, par ses familiari-

tés avec les grands, il se dédommageoit de la gêne qu'il éprouvoit quelquefois avec ses égaux; qu'il étoit sensible sans attachement, voluptueux sans passion, ouvert sans franchise, & libéral sans générosité. On a dit qu'il ne tenoit à rien par choix, & tenoit à tout par boutade: on n'a pas oublié l'emblême qu'a donné de son naturel le duc de Choiseul, en plaçant la figure de l'inconstant poëte à la girouette de son château. Tel fut cet homme qu'on a nommé *le Patriarche de la Philosophie*, & qui se montra le jouet & l'esclave jusques dans son extrême vieillesse, de toutes les passions les plus opposées au caractere ferme, vigoureux & décidé d'un écrivain & d'un citoyen vraiment philosophe. Voltaire étoit au-dessus de la moyenne taille; il étoit maigre, d'un tempérament sec; il avoit la bile brûlée, le visage décharné, l'air spirituel & caustique, les yeux étincelans & malins; tout le feu que l'on trouve dans ses ouvrages, il l'avoit dans son action. Les principaux sont: I. La *Henriade*, en 10 chants: Poëme rempli de beaux morceaux, de vers très-bien faits, très-harmonieux, de descriptions touchantes, de portraits brillans; mais on ne mettra jamais l'auteur à côté de Virgile. Un Poëme françois en vers alexandrins, qui tombent presque toujours deux à deux; un Poëme surchargé d'antitheses & de portraits monotones; un Poëme sans fiction, peuplé d'êtres moraux que l'auteur n'a pas personnifiés; un Poëme dont la *Discorde* est la courriere éternelle, un Poëme qui a des morceaux supérieurement versifiés, mais qui peche par l'invention & par l'ensemble; enfin un Poëme de pieces rapportées, & écrit dans une langue peu favorable à la poésie, ne sera comparé à l'*Iliade* & à l'*Enéide* que par ceux qui sont hors d'état de lire Homere & Virgile. La Beaumelle, qui étoit loin de regarder la *Henriade* comme un chef-d'œuvre, en préparoit une édition avec un *Commentaire*, lorsque la mort le surprit. Cette édition a paru en 1775, en 2 vol. in-8°, par les soins de Freron. La *Henriade* y est bien jugée; le vrai ton de la critique littéraire y regne. Tout y est discuté sagement, clairement, modérément; on y montre le beau, on suggere ce qui pourroit être mieux, & on y fait sentir le mauvais. On trouve dans le 2e. vol. un plan de la *Henriade*, qui auroit plus de chaleur, plus de justesse, plus d'intérêt que celui de Voltaire. On a opposé à cette critique une réponse peu satisfaisante, sous le titre de *la Henriade vengée*, Paris, 1779, 1 vol. in-12. M. de Caux de Cappeval a donné une Traduction en vers latins de la *Henriade*, Manheim, 1775, où il y a des morceaux si bien rendus, que l'on doute si l'original n'est pas resté au-dessous de la version, & si l'imitation n'a pas été plus heureuse que le génie qui a tracé le modele. II. Un grand nombre de *Tragédies*, dans lesquelles on retrouve souvent les beautés de Corneille, de Racine & de Crébillon. Les critiques lui reprochent cependant que ses personnages mon-

trent trop de penchant à débiter des ſentences & des maximes qui font illuſion, mais qui nuiſent à l'intérêt; que ſes plans manquent ſouvent de juſteſſe; qu'il amene la cataſtrophe par de petits moyens; que le ſtyle, quoiqu'impoſant par le coloris & par des tirades brillantes, eſt non-ſeulement trop coupé, mais l'eſt preſque toujours de la même maniere. III. Des *Comédies*, dont la plupart ſont preſque oubliées: car Voltaire ne chauſſa pas le brodequin avec le même ſuccès que le cothurne. Il ne brode preſque jamais que ſur le canevas d'autrui; il tombe dans le bas & le trivial. IV. Des *Opéra*, qui ne brillent pas par l'invention ni par le ſtyle. Il en convenoit lui-même. « J'ai fait, » écrivoit-il à un de ſes amis, » j'ai fait une grande ſottiſe » de faire un Opéra; mais l'en» vie de travailler pour un » homme comme M. Rameau, » m'avoit emporté: je ne ſon» geois qu'à ſon génie, & je » ne m'appercevois pas que le » mien n'eſt point fait du tout » pour le genre lyrique ». V. Un grand nombre de Pieces fugitives en vers. Aucun poëte n'a donné une tournure plus ingénieuſe à des bagatelles. Nous parlons ici de ſes Epîtres légeres, de ſes Diatribes en vers; car quant à ſes Odes, il ſuffit de les lire pour être aſſuré de la cauſe de ſon emportement contre J. B. Rouſſeau & M. le Franc qu'il s'eſt efforcé de rabaiſſer après avoir fait de vains efforts pour les atteindre. Nous ne ferons pas mention de quelques autres Poëmes, tels que la *Guerre de Geneve*, la *Pucelle*, &c. « Détournons les » yeux (dit l'auteur de la *Dé*» *cadence des lettres & des* » *mœurs*) d'une foule d'ou» vrages, funeſtes productions » des ténebres & de l'impiété, » condamnées à un éternel ou» bli; mépriſons ces diatribes » ameres, ces ſatyres pleines » de fiel & du reſſentiment le » plus injuſte. Indépendam» ment des injures, inconnues » même aux halles, dont il » accable ſes prétendus enne» mis, que de menſonges il » accumule pour les rendre » odieux ou mépriſables! Gon» flé d'amour-propre & d'or» gueil, la plus légere critique » allume ſa bile, & plus la » critique eſt fondée, plus il » exhale ſon courroux & perd » la raiſon ». Ses ouvrages en » proſe ſont: I. *Eſſai ſur l'Hiſ*toire générale, qui, avec les *Siecles de Louis XIV* & de *Louis XV*, forme 10 vol. in-8°. Il n'a paru avoir entrepris cette Hiſtoire que pour fronder les écrivains qui l'avoient précédé, & pour renverſer les opinions & les principes reçus, ſans donner à ſes lecteurs d'autre guide & d'autre appui que ſon autorité dans les lettres. L'auteur ramene les faits à ſon ſyſtême; il préſente la religion comme le fléau des peuples; il s'attache trop à montrer la vertu malheureuſe & le vice triomphant; il y a entaſſé un grand nombre d'erreurs, d'inexactitudes & de mépriſes; il eſt amer dans ſes cenſures, injuſte dans ſes jugemens, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion de l'Egliſe & de ſes miniſtres. Le *Siecle de Louis XIV* eſt une eſquiſſe, & non un tableau en

grand. L'auteur vole successivement en Allemagne, en Espagne, en Hollande, en Suede, pour raconter quelques traits, qui n'ont souvent qu'un rapport éloigné au sujet principal. Il présente aux yeux du lecteur, avec une rapidité incroyable, plusieurs événemens importans qu'on voudroit connoître à fond, & l'on glisse sur chacun. L'historien est content, pourvu qu'il ait eu l'occasion de placer une maxime ou une saillie. C'est une foule d'éclairs qui éblouissent & qui laissent dans les ténebres. Son *Siecle de Louis XV*, moins intéressant que celui de Louis XIV, est écrit avec négligence & avec partialité. Le fonds de l'*Histoire du Parlement de Paris* est presque tout entier dans l'*Histoire générale*, & dans les *Siecles de Louis XIV & de Louis XV*. L'auteur désavoua cet ouvrage, comme un énorme fatras de dates, auquel il n'avoit pu, ni voulu travailler. II. L'*Histoire de Charles XII* : c'est un chef-d'œuvre pour la maniere de narrer & de caractériser ; mais elle est peu exacte, si on en croit le comte de Poniatowski dans ses *Remarques d'un Seigneur Polonois sur l'Histoire de Charles XII, par M. de Voltaire*, La Haye, 1741, in-8°. Stanislas I, témoin oculaire de beaucoup de faits rapportés dans cette Histoire, la traitoit de roman. III. L'*Histoire du Czar Pierre I* : double emploi de celle de Charles XII ; mais moins élégante & plus infidelle encore, parce que c'est une production de sa vieillesse & un ouvrage de commande. On peut voir sur ces deux *Histoires* des anecdotes curieuses & bien propres à caractériser l'auteur, dans le *Journ. hist. & litt.* 1 mars 1785, p. 322. IV. *Mélanges de Littérature* en plusieurs vol. On y trouve un bon nombre de Romans, tels que *Zadig*, *Memnon*, le *Monde comme il va*, imités de l'anglois. *Candide*, *la Princesse de Babylone*, & quelques autres ne présentent qu'une suite d'événemens invraisemblables, trop souvent racontés avec indécence, & semés de plaisanteries qui ne sont pas d'un bon choix, de maximes fausses & pernicieuses. Les autres ouvrages qui composent les *Mélanges*, sont de petites dissertations sur différentes matieres, des critiques de différens écrivains, la plupart plaisantes, mais souillées d'épithetes injurieuses, de sarcasmes révoltans. *Energumene*, *fanatique*, *cuistre*, *croquant*, *polisson*, *gueux*, *escroc*, &c. : telles sont les expressions que le philosophe de Ferney avoit au bout de la plume, toutes les fois qu'on s'avisoit de toucher à ses lauriers, ou qu'on paroissoit y toucher. Souvent même il suffisoit de louer un autre que lui, comme Piron l'a dit dans une Epigramme saillante (*voy.* SHAKESPEAR). Après la représentation d'*Alzire*, Mde. du Châtelet le voyant triste dans la meilleure compagnie qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir, dit : *L'exécution d'un fameux voleur fait diversion à l'attention du public. On ne parle plus à M. de Voltaire de sa belle tragédie. Cela l'ennuie. Il en veut au roué.* « L'esprit hu» main, dit un vrai philoso» phe, doit être humilié, en

» voyant un homme auſſi ſpiri-
» tuel s'abandonner à de pareils
» excès, & ſe dégrader aux
» yeux même de ceux qui lui
» ont érigé des ſtatues. On peut
» peindre Voltaire par ces pa-
» roles de Paterculus : *Immo-*
» *dicus gloriæ*, *inſatiabilis*,
» *impotens*, *ſemperque inquie-*
» *tus* : inſatiable de gloire, vio-
» lent dans ſes deſirs, dévoré
» d'une ambition inquiete &
» jalouſe ». V. *Dictionnaire Philoſophique ; Philoſophie de l'Hiſtoire*, & beaucoup d'autres ouvrages impies ; car la fureur anti-théologique étoit devenue chez lui une véritable manie. Sa vieilleſſe n'a preſqu'été occupée qu'à combattre la Religion dans des brochures qu'il déſavouoit promptement, lorſqu'il croyoit que le miniſtere alloit ſévir contre lui. Il eſt difficile de bien caractériſer ſes ouvrages contre la Religion : il prend tantôt le ton de Paſquin, & tantôt celui de Paſcal ; mais il revient plus ſouvent au premier, parce qu'il lui eſt plus naturel. Ainſi ſes livres anti-chrétiens ne ſont qu'une éternelle dériſion des prêtres & de leurs fonctions, des myſteres & de leur profondeur, des conciles & de leurs déciſions. Il tourne en ridicule les mœurs des patriarches, les viſions des prophetes, la phyſique de Moïſe ; les hiſtoires, le ſtyle, les expreſſions de l'Ecriture ; enfin toute la Religion. Non-ſeulement il attaque le Chriſtianiſme ; il détruit tous les fondemens de la morale, en inſinuant les principes du matérialiſme. Ce qu'il y a de plus odieux, c'eſt qu'il altere ſouvent les faits, tronque les paſſages, ſuppoſe des erreurs, imagine des contradictions, pour donner plus de ſel à ſes plaiſanteries & plus d'apparence à ſes raiſonnemens. VI. *Théâtre de Pierre & Thomas Corneille, avec des morceaux intéreſſans*, 8 vol. in-4° & 10 in-12. Il y a dans ce commentaire beaucoup de raiſon & de goût, & en même tems des remarques plus ſubtiles que juſtes, des analyſes infideles, des critiques minutieuſes, des obſervations grammaticales trop ſéveres. VII. *Commentaire hiſtorique ſur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade, avec les pieces originales & les preuves*, in-8°. Monument élevé à Voltaire, par Voltaire lui-même. Il eſt à la fois le chantre & le héros. C'eſt le détail des hommages accordés à l'auteur ; c'eſt le tableau des actions généreuſes & même des charités qu'il a faites. On y voit les faits, mais on n'en voit pas les reſſorts : ce ſera auſſi aux hiſtoriens de Voltaire à expliquer ſes motifs. A la ſuite du Commentaire, on trouve des Lettres dont pluſieurs méritoient d'être conſervées. Il avoit un talent marqué pour ce genre. Nous avons différentes collections de ſes ouvrages, in-4°, in-8° & in-12, mais toutes mal rédigées ; toutes ſurchargées d'écrits qui ſont peut-être de lui, mais indignes d'un écrivain ſolide ; pleines de répétitions continuelles & de doubles emplois. L'auteur, dans ſes derniers jours ſur-tout, reproduiſoit ſans ceſſe les mêmes choſes & retournoit continuellement ſes vieux habits. En 1784, M. de Beaumarchais a donné une édition complette des *Œuvres* de Voltaire,

sans même en retrancher ce que toutes sortes de considérations devoient lui faire supprimer. M. de Félice, plus circonspect & plus prudemment zélé pour l'honneur du philosophe de Ferney, en a fait une édition, où il n'a, dit-il, recueilli que ce que la Religion & l'honnêteté permettent de publier. Cependant le nombre de 36 vol. in-8°, porte à croire qu'il a usé d'indulgence; car il paroit assez difficile de trouver après une parfaite dépuration des ouvrages de Voltaire, un aussi gros résidu de matieres salubres. Entre ceux qui ont écrit contre Voltaire, on distingue l'abbé Guyon qui a démasqué ses sophismes dans l'*Oracle des Nouveaux Philosophes*; l'abbé Nonotte qui a recueilli les *Erreurs de Voltaire*, Lyon & Paris, 3 vol. in-12; l'abbé Guenée qui a réfuté victorieusement dans ses *Lettres de quelques Juifs*, Paris, 1776, 3 vol. in-12, tout ce que Voltaire a objecté contre les Livres-Saints; la Beaumelle, Fréron, Clément qui ont mis à sa juste valeur son mérite littéraire; le P. Berthier dans les *Journaux de Trévoux*; l'abbé Bergier; le Franc de Pompignan, &c. Le marquis de Luchet a donné l'*Histoire Littéraire de V.*, 1781, 6 vol. in-8°. Papillon du Rivet, lui a fait cette épitaphe:

Ci-gît l'immortel Arouet,
Auteur brillant, inépuisable,
Qui ne croyoit ni Dieu, ni diable,
Pas même ce qu'il écrivoit.
Apôtre de la tolérance,
Il voulut sous son joug enchaîner les esprits,
Et déchira ses ennemis
En leur prêchant la bienfaisance.
Son talent fut l'art de rimer;
Il en posséda la magie:
Mais au noble emploi du génie,
A la gloire de tout charmer,
Il préféra dans sa manie
Le mérite honteux de peindre l'infamie,
De médire & de blasphémer
Sous le nom de philosophie.
Avide du plus fade encens,
On le vit opposer à la moindre censure,
De l'orgueil irrité les cris avilissans,
Les poisons les plus noirs, les traits les plus perçans
Que l'enfer prête à l'imposture.
Dans les talens de ses rivaux
Il ne vit qu'un objet de dépit & de haine;
Dans la gloire de leurs travaux,
Qu'un outrage fait à la sienne.
De ses illustres devanciers
Jaloux d'abaisser le mérite,
A l'ombre d'un culte hypocrite
Il essaya de flétrir leurs lauriers;
Tandis que des honneurs de la prééminence
Il décoroit l'insuffisance.

Baſſement rampante à ſes pieds;
Pour ne point s'avilir par un penchant vulgaire,
Il bannit de ſon cœur l'amour de ſon pays,
Et né ſous le ciel de Paris,
Il ne vanta que l'Angleterre.
Un ſentiment reçu ne fut jamais le ſien;
S'il fût né muſulman, il eût été chrétien.
Près d'Orphée, au-deſſus de Sophocle & d'Homere,
En vain la Grece l'eût placé:
Athenes, ſous Solon, de ſon ſein l'eût chaſſé;
Dans des ſiecles moins pacifiques,
Sous nos aïeux il eût fini,
Malgré ſes ſuccès dramatiques,
Par le deſtin de Vanini.

VOLTERRE, (Daniel RICCIARELLI de) peintre & ſculpteur, né en 1609 à Volterre, ville de la Toſcane, mourut à Rome en 1666. Il fut deſtiné par ſes parens à la peinture. Balthazar Peruzzi & Michel-Ange lui montrerent les ſecrets de leur art. Ce peintre fut très-employé à Rome, & pour la peinture & pour la ſculpture. Il a deſſiné dans la maniere de Michel-Ange. On a gravé ſa deſcente de Croix, peinte à la Trinité du Mont; c'eſt ſon chef-d'œuvre, & un des plus beaux tableaux qui ſoient à Rome.

VOLUSIEN, (*Caïus Vibius Voluſianus*) aſſocié à l'empire par ſon pere Gallus, fut tué par les ſoldats, comme nous l'avons raconté à l'article de Vibius Trebonianus GALLUS. *Voyez ce dernier mot.*

VONCK, (N.) avocat au conſeil ſouverain de Brabant, ſe diſtingua dans la révolution qui agita les Pays-Bas en 1789; mais n'ayant pas été employé ſelon ſes deſirs, il forma un parti pour renverſer la conſtitution, & donna aux Autrichiens le moyen de rentrer dans le pays, à la fin de 1790. Il mourut à Lille en 1792. C'eſt de lui que vient le nom de *Vonckiſtes*, ſecte tantôt démocratique, tantôt royaliſte, qui n'a d'autre vue bien prononcée, que de troubler l'ordre établi.

VONDEL, (Juſte *ou* Joſſe du) poëte Hollandois, né à Cologne en 1587, de parens anabaptiſtes, quitta cette ſecte pour entrer dans celle des Arminiens, qu'il abandonna enſuite; il mourut dans le ſein de l'Egliſe Catholique en 1679, à 91 ans. Il dreſſa à Amſterdam une boutique de bas; mais il en laiſſa le ſoin à ſa femme, pour ne s'occuper preſque que de la poéſie. Vondel n'eut pour maître que ſon génie. Il avoit déjà enfanté pluſieurs pieces en vers, non-ſeulement ſans ſuivre aucune regle, mais même ſans ſoupçonner qu'il y en eût d'autres que celles de la verſification & de la rime. Inſtruit, à l'âge de 30 ans, de l'avantage qu'on peut retirer des anciens, il apprit le latin pour pouvoir les lire. Enſuite il s'adonna à la lecture des écrivains françois. Les fruits de ſa muſe offrent dans quelques endroits tant de génie & une imagination ſi noble & ſi poétique, qu'il fut ſurnommé le *Virgile Hollandois*. C'eſt dommage qu'il ne ſe ſoutient pas, & qu'après

s'être élevé avec tout l'essor du génie, il tombe dans l'enflure & la bassesse. Ses *Poésies* ont été imprimées à Amsterdam, 1682, en 9 vol. in-4°, & Rotterdam, 1700. Celles qui ornent le plus ce recueil, sont : I. Le *Héros de Dieu*. II. Le *Parc des Animaux*. III. La *Destruction de Jérusalem*, Tragédie. IV. La *Prise d'Amsterdam*, par Florent V, comte de Hollande. V. La *Magnificence de Salomon*. VI. *Palamede, ou l'Innocence opprimée*. C'est la mort de Barneveld, sous le nom de *Palamede* faussement accusé par Ulysse ; il étoit encore arminien, lorsqu'il fit cette piece qui irrita le prince Maurice. On voulut faire le procès à l'auteur ; mais il en fut quitte pour une amende de 300 liv. VII. Des *Satyres*, contre les ministres de la religion prétendue-réformée. VIII. Un beau Poëme en faveur de l'Eglise catholique, intitulé : *Les Mysteres de l'Autel*. C'est lui qui voyant la statue d'Erasme faite du bronze d'un Christ, fit ces deux vers hollandois, dont le sens est : *C'est dommage que J. C. n'ait point été bourgeois de Rotterdam*. Gerard Brandt a publié sa *Vie* en 1681.

VOPISCUS, (*Flavius*) historien latin, né à Syracuse sous Dioclétien, se retira à Rome vers l'an 304. Il y composa l'*Histoire* d'Aurélien, de Tacite, de Florien, de Probe, de Firme, de Carus, de Carin & de Numérien, &c. Quoique ce ne soit pas un bon auteur, il est cependant moins mauvais que la plupart des autres dont on a fait une compilation pour composer l'*Historiæ Augustæ Scriptores*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8°, avec les remarques *Variorum*. On y trouve outre les faits des réflexions judicieuses, telle que celle-ci sur les fausses démarches que les mauvais conseillers font faire aux rois, & que des princes de nos jours ont si chérement payées : *Colligunt se quatuor vel quinque, atque unum consilium capiunt ad decipiendum imperatorem ; dicunt quid probandum sit. Imperator qui domi est, vera non novit ; cogitur hoc tantùm scire quod illi loquuntur ; facit judices quos fieri non oportet, amovet à republica quos debeat conservare. Quid multa ? Ut Diocletianus ipse dicebat, bonus, cautus, optimus, venditur imperator.*

VORSTIUS, (Conrad) né à Cologne en 1569, d'un teinturier, succéda en 1610 à Arminius, professeur dans l'université de Leyde ; mais les ministres anti-arminiens employerent le crédit de Jacques I, roi d'Angleterre, & demanderent son exclusion à la république. Vorstius fut banni de Leyde en 1611, & relégué à Goude, où il demeura depuis 1612 jusqu'en 1619. Le synode de Dordrecht s'érigeant en juge de la foi, en rejetant lui-même les jugemens de l'Eglise universelle, le déclara indigne de professer la théologie ; & cet anathême, prononcé par des fanatiques, engagea les Etats de la province à le bannir à perpétuité. Il fut obligé de se cacher comme un malfaiteur ; enfin il chercha un asyle dans les états du duc de Holstein en 1622, où il mourut le 29 septembre de la même année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, tant contre les Catho-

liques que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Les plus recherchés, sont: *Amica collatio cum J. Piscatore*, Goude, 1613, in-4°; & le Traité *De Deo*, Steinfurt, 1610, in-4°, que le roi Jacques fit brûler par la main du bourreau, comme il méritoit de l'être, puisqu'il attaquoit la simplicité de l'Être-Divin, son immutabilité & son éternité; mais ce n'étoit qu'un biais pris par Vorstius, pour établir le Socinianisme, en déduisant du dogme de la Trinité & de l'Incarnation des objections contre la nature de Dieu. Sa conduite, & plus encore ses écrits, prouvent qu'il penchoit vers cette hérésie: & si ses adversaires n'avoient fait valoir que cette raison, on n'auroit pas pu les accuser d'injustice; quoiqu'à bien prendre les choses, le Socinianisme, dans les principes des Protestans, soit aussi raisonnable que le Calvinisme & le Luthéranisme. » Comme tous les réformés » (dit M. Pluquet), Arminius » & ses disciples ne reconnoissoient point d'autorité infaillible, qui fût dépositaire des » vérités révélées, & qui fixât » la croyance des Chrétiens: » ils regardoient l'Ecriture » comme la seule regle de la » foi, & chaque particulier » comme le juge du sens de » l'Ecriture. Ils interprêterent » donc ce que l'Ecriture dit sur » la grace & sur la prédestination, conformément aux principes d'équité & de bienfaisance qu'ils portoient dans » leur cœur & dans leur caractere; ils ne se fixerent pas » dans la doctrine de l'Eglise » Romaine, sur la prédestination & sur la grace, ils ne reconnurent point de choix, » point de prédestination, & » passerent insensiblement aux » erreurs des Pélagiens & des » Sémi-Pélagiens. Comme les » Arminiens croyoient que » chaque particulier étoit juge » naturel du sens de l'Ecriture, » par une suite de leur caractere » & de leurs principes d'équité, » ils ne se crurent point en » droit de forcer les autres à » penser & à parler comme » eux; ils crurent qu'ils devoient vivre en paix avec » ceux qui n'interprétoient » point l'Ecriture comme eux; » delà vient cette tolérance » générale des Arminiens, pour » toutes les sectes Chrétiennes, » & cette liberté qu'ils accordoient à tout le monde, » d'honorer Dieu de la maniere, dont il croyoit que » l'Ecriture le prescrivoit ». *Voyez* LENTULUS Scipion, SERVET.

VORSTIUS, (Guillaume-Henri) fils du précédent, ministre des Arminiens à Warmond, dans la Hollande, publia plusieurs ouvrages. I. *Traduction* de la *1re.* partie de la *Chronique* de David Ganz, avec des extraits de la seconde; Leyde, 1644, in-4°. Richard Simon dit qu'elle est peu fidelle. II. Celle *Des Capitules* du rabbin Eliezer, avec l'ouvrage précédent. III. Celle *Des Fondemens de la Loi* de Maimonides, & *Du Fondement de la Foi* d'Abrabanel, Amsterdam, 1638, in-4°. L'ouvrage de Maimonides est en hébreu & latin, celui d'Abrabanel ne se trouve ici qu'en latin. Les notes

qui accompagnent cette traduction ſont étendues, mais elles ne ſont pas toujours juſtes. IV. *Diſceptatio de Verbo*, in-4°. V. *Bilibra veritatis & rationis.* Ces deux ouvrages montrent qu'il penchoit vers le Socinianiſme.

VORSTIUS, (Ælius-Everhard) né à Ruremonde en 1565, mort en 1624 à Leyde, où il occupoit une chaire de profeſſeur de médecine, laiſſa divers ouvrages de littérature, de médecine & d'hiſtoire naturelle, qui furent recherchés pour leur érudition. Les principaux ſont: I. Un Commentaire *De Annulorum origine*, dans un Recueil de Gorlæus ſur cette matiere, 1599, in-4°. II. Un *Voyage hiſtorique & phyſique de la grande Grece, de la Japigie, Lucanie, des Brutiens & des Peuples voiſins*, en latin. III. *Des Poiſſons de la Hollande.* IV. Des Remarques latines ſur le livre *De re medica* de Celſe. Les n°. 2, 3 & 4, n'ont pas été imprimés, parce que la mort l'a empêché d'y mettre la derniere main. — Son fils, Adolphe VORSTIUS, né à Delft, profeſſeur en médecine à Leyde en 1636, où il mourut en 1663, à 66 ans, a donné un *Catalogue des Plantes* du Jardin Botanique de Leyde, 1636, in-4°.

VORSTIUS, (Jean) né dans le Dithmarſen, embraſſa le Calviniſme, fut bibliothécaire de l'électeur de Brandebourg, & mourut en 1676. On a de lui: I. Une *Philologie ſacrée*, où il traite des Hebraïſmes du Nouveau-Teſtament. II. Une Diſſertation *De Synedriis Hebræorum*, Roſtoch, 1658 & 1665, 2 vol. in-4°. III. Un Recueil intitulé: *Faſciculus Opuſculorum hiſtoricorum & philologicorum*, Rotterdam, 1693, 8 vol. in-8°. On trouve dans cette collection les ouvrages ſuivans: *De Adagiis Novi Teſtamenti; De voce* Seſach, *Jerem xxv;* Des *Diſſertations* latines ſur les 70 ans de la captivité des Hébreux, ſur les 70 ſemaines de Daniel, ſur la Prophétie de Jacob, &c. Tous ces ouvrages prouvent une grande érudition ſacrée & profane.

VOS, (Martin de) peintre, né vers l'an 1534 à Anvers, mourut dans la même ville en 1604. C'eſt au ſoin qu'il prit à Rome de copier les magnifiques ouvrages des plus célebres maîtres, & à la liaiſon qu'il fit à Veniſe avec le Tintoret, que Vos doit la haute réputation où il eſt parvenu. Il a réuſſi également à peindre l'hiſtoire, le payſage & le portrait. Il avoit un génie abondant: ſon coloris eſt frais, ſa touche facile; mais ſon deſſin eſt froid, quoique correct & aſſez gracieux.

VOSSIUS, (Gerard) né à Looz dans le pays de Liege, fut prévôt de la collégiale de Tongres, protonotaire apoſtolique, docteur en théologie. Il ſe rendit habile dans le grec & le latin, & demeura pluſieurs années à Rome. Il profita de ce ſéjour pour fouiller dans les bibliotheques, & fut le premier qui en tira & traduiſit en latin pluſieurs anciens monumens des Peres Grecs; entr'autres les ouvrages de S. Grégoire Thaumaturge, avec ſa Vie & des Scholies, Mayence, 1604, in-4°, & de S. Ephrem, avec des notes, Rome, 1589, 3 vol. in-fol. On a encore de lui, la

*Vie* & les *Lettres* en grec & en latin de Grégoire IX, avec des notes, Rome, 1587. Elle se trouve aussi dans les *Conciles* de Labbe. Il mourut à Liege en 1609, aimé & estimé.

VOSSIUS, (Gerard-Jean) né en 1577 à Wassembourg, dans le duché de Juliers, se rendit très-habile dans les belles-lettres, dans l'histoire & dans l'antiquité sacrée & profane. Nommé directeur du college de Dordrecht, il remplit cette place avec applaudissement pendant 20 ans. On lui confia la chaire d'éloquence & de chronologie à Leyde en 1618; mais, sectateur d'Arminius, il fut suspendu de ses fonctions pendant plusieurs années, par le prétendu synode de Dordrecht. Appellé en 1633 à Amsterdam, pour y remplir une chaire de professeur en histoire, il s'y fit des admirateurs & des amis. Ses principaux ouvrages sont: I. *De origine Idolatriæ.* II. *De Historicis Græcis... De Histor. Latinis.* III. *De Poetis Græcis, De Latinis.* IV. *De Scientiis Mathematicis.* V. *Dissertationes de tribus Symbolis Apostolico, Athanasiano & Constantinopolitano.* VI. *Historia Pelagiana.* VII. *Institutiones Rhetoricæ, Grammaticæ, Poeticæ.* VIII. *Theses theologicæ & historicæ.* IX. *Etymologicon Linguæ Latinæ.* X. *De vitiis Sermonis*, &c. Tous ces écrits ont été imprimés à Amsterdam en 1695 à 1701, 6 vol. in-fol. On estime sur-tout ce qu'il a écrit sur l'histoire, sur l'origine de l'idolâtrie & sur les historiens latins & grecs. Mais il faut se défier de lui dans les matieres qui ont quelque rapport à la Religion. On voit dans ses écrits cette inconstance fatale qui poursuit tous les savans qui écrivent sur les dogmes chrétiens, en rejetant l'autorité de l'Eglise. Il mourut en 1649, à 72 ans, laissant 5 fils.

VOSSIUS, (Denys) fils du précédent, mort en 1633, à 22 ans, a fait des Notes sur le *Livre de l'Idolâtrie* du rabbin Moïse Ben-Maimon, insérées dans l'ouvrage de son pere sur la même matiere; & une bonne Traduction en latin de l'*Histoire de la Guerre des Pays-Bas*, par Reidanus. — Son frere, François VOSSIUS, mort en 1645, a publié à Amsterdam en 1640, in-fol., un Poëme sur une victoire navale remportée par l'amiral Tromp. — Un autre frere, Gerard VOSSIUS, mort en 1640, a donné une Edition de Velleïus Paterculus, avec des notes, Leyde, 1639, in-16. — Un quatrieme frere, Matthieu VOSSIUS, mort en 1646, a donné une *Chronique de Hollande & de Zélande*, depuis 859 jusqu'à l'an 1432, en latin, Middelbourg, 1664, & Amsterdam, 1680, in-4°, augmentée par Antoine Borremans.

VOSSIUS, (Isaac) frere des précédens & dernier enfant de Gerard-Jean, né à Leyde en 1618, passa en Angleterre en 1670, où il devint chanoine de Windsor. Il mourut en 1689, à l'âge de 71 ans, après s'être fait un grand nom par sa vaste érudition. Il avoit une mémoire prodigieuse, mais il manquoit de jugement. Son penchant étoit extrême pour le merveilleux. Rempli de doutes sur les objets

de la révélation, il ajoutoit foi aux contes les plus ridicules des voyageurs. Charles II, roi d'Angleterre, disoit de lui : « Ce » théologien est un homme » bien étonnant ! il croit à » tout, excepté à la Bible ». On a de lui : I. Des Notes sur les géographes Scylax & Pomponius Mela, & sur Catulle. Vossius aimoit les ouvrages qui portoient l'empreinte de la licence & de la débauche. Ses *Commentaires* sur *Catulle*, publiés en 1684, in-4°, ne sont pas exempts de ce défaut. Il n'eut pas honte d'y faire entrer une partie du Traité *De Prostibulis veterum* de Beverland, avec lequel il étoit très-lié. II. Des *Observations sur l'origine du Nil & des autres Fleuves.* III. Des Ecrits contre Richard Simon. IV. *De Poëmatum cantu & viribus Rithmi*, Oxford, 1675, in-8°. V. Plusieurs Dissertations philosophiques & philologiques. VI. *De motu marium & ventorum*, La Haye, 1663, in-4°. VII. *De Antiqua urbis Romæ magnitudine*, dans le tome 4 du *Trésor d'Antiquités Romaines* de Grævius. VIII. *De Triremium & Liburnicarum constructione*, dans la Collection de Grævius, tom. XII. IX. *De Suptuaginta interpretibus eorumque translatione & chronologia*, Londres, 1665, in-4°. Il étoit un zélé défenseur de la Chronologie des Septante, & se proposoit de donner une nouvelle édition de la version de ces célebres interpretes, mais la mort l'en empêcha. X. *Chronologia sacra ad mentem veterum Hebræorum*, La Haye, 1661, in-4°. XI. *Dissertatio de vera ætate mundi*, La Haye, 1659, in-4°. Il veut faire le monde plus vieux que ne le fait la chronologie ordinairement reçue. George Hornius & Christian Schotanus réfuterent son système, qui a reparu depuis dans les ouvrages de Buffon, de Bailly, de Boulanger & d'autres écrivains modernes (voyez l'*Examen des Epoques de la Nature*, Maestricht, 1792). XII. *De Lucis natura & proprietate*, Amsterdam, 1662, in-4°. XIII. *De Sibyllinis aliisque quæ Christi natalem præcessere, Oraculis*, Leyde, 1680, in-12. XIV. *S. Ignatii Epistolæ, item S. Barnabæ Apost. Epistola, græcè & latinè cum notis*, Amsterdam, 1646. XV. *Variarum observationum liber*, Londres, 1685, in-4°. Tous les ouvrages de Vossius depuis le numero 9, ont été mis à l'*Index* par un décret du 2 juillet 1686. Dom Mabillon étant à Rome fut invité par la congrégation de l'*Index* à donner sa résolution sur les ouvrages de Vossius : il la donna, & ce *Votum* que l'on trouve dans ses Ouvrages posthumes, tom. 2, p. 59, tendoit à le décharger ; mais son sentiment ne fut point suivi, comme il en conste par l'*Index* de Benoît XIV, Rome, 1770, p. 282, quoique de Boze, Ruinart, le Thuillier, Clémencet, Goujet, Drouet, &c., aient avancé le contraire.

VOSTERMAN, (Lucas) graveur Hollandois, mort à Anvers, au milieu du 17e. siecle. Ses Estampes sont très-recherchées, & lui assignent un rang parmi les plus excellens artistes. Il a beaucoup contribué à faire connoître le mérite du célebre Rubens,

& à multiplier ſes belles compoſitions. — Il ne faut pas le confondre avec Lucas VOSTERMAN, ſurnommé *le Jeune*. C'étoit le fils du précédent ; mais il fut bien inférieur à ſon pere.

VOUET, (Simon) peintre, né à Paris en 1582, mort dans la même ville vers 1649, n'avoit que 14 ans lorſqu'on le chargea d'aller peindre une dame qui s'étoit retirée en Angleterre. A l'âge de 20 ans, il accompagna Harlay, baron de Sancy, ambaſſadeur à Conſtantinople. Ce peintre vit une fois le grand-ſeigneur Achmet I, & cela lui ſuffit pour le peindre de mémoire très-reſſemblant. Vouet paſſa en Italie, où il demeura pluſieurs années, & devint peintre de l'académie de St. Luc à Rome. Vouet s'étoit fait une maniere expéditive. On a lieu d'être étonné de la prodigieuſe quantité d'ouvrages qu'il a laiſſés. Accablé de travail, il ſe contentoit ſouvent de ne faire que les deſſins ſur leſquels ſes éleves travailloient, & qu'il retouchoit enſuite : c'eſt pourquoi on voit pluſieurs de ſes tableaux peu eſtimés. On remarque dans quelques-uns de ſes ouvrages, un pinceau frais & moëlleux ; mais la trop grande activité avec laquelle il travailloit, l'a fait, pour l'ordinaire, tomber dans le gris. Il peut être regardé comme le fondateur de l'école françoiſe.

VOUET, *voyez* VOET.

VOUWERMANS, *voyez* WAUWERMANS.

VOYER DE PAULMY, (René de) chevalier, ſeigneur d'Argenſon, étoit fils de Pierre de Voyer, chevalier, ſeigneur d'Argenſon, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, d'une ancienne maiſon originaire de Touraine. Il naquit en 1596, devint conſeiller au parlement de Paris en 1619, puis maître-des-requêtes & intendant de pluſieurs provinces. Les beſoins de l'état le firent ſouvent changer de poſte, & on lui confia les plus difficiles. L'enchaînement des affaires l'engagea auſſi dans des négociations délicates avec des puiſſances voiſines, ſur-tout avec la maiſon de Savoie alors diviſée. Enfin, il ſongeoit à une retraite qui lui fut plus utile que tout ce qu'il avoit fait, & comme il étoit veuf, il embraſſa l'état eccléſiaſtique ; mais le deſſein que la cour forma de ménager la paix du Turc avec Veniſe, le fit nommer ambaſſadeur extraordinaire vers cette république. Il n'accepta cet emploi que par un motif de religion, à condition qu'il n'y ſeroit pas plus d'un an, & que quand il en ſortiroit, ſon fils, que l'on faiſoit dès-lors conſeiller-d'état, lui ſuccéderoit. A peine étoit-il arrivé à Veniſe en 1651, qu'il fut pris, en diſant la Meſſe, d'une fievre violente, dont il mourut. On a de lui un *Traité de la Sageſſe Chrétienne*, & une Traduction de l'*Imitation de J. C.*

VOYER DE PAULMY, (René de) fils du précédent, chevalier, ſeigneur d'Argenſon, comte de Rouffiac, fut conſeiller au parlement de Rouen, puis maître-des-requêtes, conſeiller-d'état ordinaire. Il ſuccéda à ſon pere dans la qualité d'ambaſſadeur, qu'il remplit juſqu'en

jusqu'en 1655, & mourut en 1700, âgé de 70 ans. Le sénat de Venise lui accorda & à ses descendans, la permission d'ajouter sur le tour de ses armes celles de la république, avec le lion de S. Marc pour cimier.

VOYER DE PAULMY, (Marc-René de) chevalier & marquis d'Argenson, vicomte de Mouzé, &c., étoit fils du précédent, & vit le jour à Venise en 1652. La république, qui voulut être sa marreine, le fit chevalier de St. Marc, & lui donna le nom de cet évangéliste. Après avoir occupé une charge de maître-des-requêtes, le roi lui donna celle de lieutenant-général de police de Paris. Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Il entra ensuite dans les affaires les plus importantes; & enfin au commencement de 1718, il fut fait garde-des-sceaux, président du conseil des finances, & en 1720 ministre-d'état. Obligé de remettre les sceaux la même année, il se soulagea, dans la retraite, du poids de la grandeur. Il mourut l'année suivante, membre de l'académie françoise & de celle des sciences. — Son fils, Marc-Pierre VOYER de Paulmy, né à Paris en 1696, eut le département de la guerre, & la surintendance des postes. Disgracié en 1757, il se retira à sa terre des Ormes, où il mourut en 1764. — Son frere René-Louis, ministre des affaires étrangeres, étoit mort en 1756, laissant un fils, Marc-Antoine-René, né à Valenciennes, le 6 novembre 1722, qui devint ministre d'état, se distingua par son goût pour les lettres, & mourut le 13 août 1787, après avoir publié les *Mélanges tirés d'une grande bibliotheque*, & la *Bibliotheque des Romans*.

VRÉE, *voyez* URÉE.

VREN, *voyez* WREN.

VRIEMOET, (Emo-Lucius) protestant, né à Embden dans la Frise, en 1699, fut ministre, puis professeur des langues orientales & des antiquités hébraïques à Franeker, où il mourut en 1764. Ses principales productions sont : I. Un Recueil d'*Observations Philosophiques & Théologiques*, en latin, Leuwarde, 1740, in-4°. II. *Arabismus, exhibens Grammaticam arabicam. Accessére monumenta arabica, &c.* Franeker, 1733, in-4°. III. *Tirocinium Hebraïsmi*, Franeker, 1742, in-12. IV. *Athenarum Frisiacarum libri duo*, Leuwarde, 1758, in-4°. C'est l'histoire de l'université de Franeker. V. Un grand nombre de *Dissertations sur les Antiquités Judaïques*, & autres sujets.

VULCAIN *ou* MULCIBER, dieu du feu, fils de Jupiter & de Junon. Comme il étoit extrêmement laid & mal fait, aussi-tôt qu'il fut né, Jupiter lui donna un coup de pied, & le jeta du haut en bas du ciel. Vulcain se cassa la jambe en tombant. Cet accident le rendit boiteux; mais il ne l'empêcha pas d'épouser Vénus, qui ne lui fut guere fidelle. Vulcain fut le forgeron des dieux : il fournissoit des foudres à Jupiter, des armes à Mars, & tenoit ses forges dans les isles de Lipare, de Lemnos & au fond du Mont-Ethna,

VULCANIUS, (Bonaventure SMET *ou*) né à Bruges en 1538, & mort en 1615 à Leyde, où il étoit professeur de grec, se laissa entraîner par les erreurs du Calvinisme, & employa quelquefois sa plume contre l'Eglise Catholique. Ses principaux ouvrages sont : I. Une Version médiocre de Callimaque, de Moschus & de Bion, in-12. II. Une bonne Edition d'Arrien, qui a été ensuite corrigée & augmentée par Nicolas Blanchard ; c'est celle qui est connue sous le nom de *Variorum*. III. Une Edition d'Agathias le Scholastique, sur le regne & la vie de Justinien, avec un bon commentaire : elle a été imprimée au Louvre en 1660, in-fol. IV. Une Collection d'anciens grammairiens latins, avec des notes, Bâle, 1577, in-fol.

VULSON, (Marc de) sieur de la Colombiere, de la religion prétendue-réformée, & gentilhomme de la chambre du roi, mourut en 1658. Ayant surpris sa femme en adultere, il la tua elle & son galant, puis il vint en poste à Paris solliciter sa grace, qu'il obtint. Cet événement arriva à Grenoble en 1618. Depuis ce tems, on menace dans cette ville les femmes coquettes de la Vulsonade. Ses ouvrages sont : I. *La Science héroïque, traitant de la Noblesse, de l'origine des Armes*, &c., in-fol., Paris, 1644, augmenté & réimprimé dans la même ville en 1669. II. *Recueil de plusieurs Pieces & Figures d'Armoiries*, in-fol., Paris, 1689. III. *Le Théâtre d'honneur & de Chevalerie, ou le Miroir historique de la Noblesse*, &c., Paris, 1648, 2 vol. in-fol. : ouvrage curieux & utile pour connoître le cérémonial de l'ancienne chevalerie.

## W

WADING, (Pierre) naquit à Waterford en Irlande en 1586, & se fit Jésuite à Tournay en 1601. Il enseigna la théologie, partie à Prague, partie à Louvain, pendant 16 ans ; & fut chancelier des universités de Prague & de Gratz en Styrie. Il vécut long-tems en Bohême, & en d'autres lieux des pays héréditaires de l'empereur, & par-tout son savoir & sa piété lui attirerent une vénération singuliere. Il mourut à Gratz en 1644, laissant divers ouvrages en latin ; entr'autres *Tractatus adversus hæreticos*, & *Carmina varia*.

WADING, (Luc de) Récollet Irlandois, né à Waterford, mort à Rome le 18 novembre 1657, à 70 ans, dans le couvent de S. Isidore, bâti par ses soins, est auteur : I. Des *Annales de l'ordre de S. François*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1731, & années suivantes en 17 vol. in-fol. II. De la *Bibliotheque des Ecrivains* qui ont été Cordeliers, 1650, in-fol., parmi lesquels on en trouve plusieurs qui n'ont pas porté l'habit de S. François. Cet ouvrage est

cependant utile, ainsi que ses *Annales*, quoiqu'on reproche quelques fautes à l'auteur. Il avoit plus de piété que de critique. Le P. Castel, Récollet, a donné un assez bon Abrégé des *Annales*, en 4 vol. Le P. François Harold, Cordelier, avoit déjà donné une Continuation & un Abrégé de cet ouvrage, en 2 vol. in-fol. Le même écrivain a continué & corrigé la *Biblioth. de Wading*. Le P. Wading avoit été un des consulteurs nommés dans la cause de Jansenius, & s'étoit laissé prévenir pour sa doctrine; mais sitôt que le vicaire de J. C. eut prononcé, il ne balança point à revenir sur ses pas; & peu content de renoncer en secret à son propre sens, il s'efforça, par une rétractation publique, d'effacer les impressions que son premier écart pouvoit avoir laissées. « Le pape, dit-il, vient » de publier une Bulle, où » chacune des cinq propositions est frappée de différentes censures. Si avant cette » décision quelqu'un en a jugé » autrement, sur quelque raison, ou quelque autorité de » docteurs que ce puisse être; » il est obligé présentement de » captiver son esprit sous le » joug de la foi, suivant l'avis » de l'Apôtre. Je déclare donc, » que c'est ce que je fais de tout » mon cœur, condamnant & » anathématisant toutes les » propositions susdites, dans » tout & chacun des sens où » sa Sainteté a voulu les condamner »!

WAERBECK, *voyez* PERKIN.

WAGENAAR, (Jean) natif d'Amsterdam, mort dans cette ville vers 1786, s'est fait connoître avantageusement par une *Histoire des Provinces-Unies*, écrite en flamand, avec beaucoup d'élégance & d'intérêt; son impartialité qui mérite des éloges, en mériteroit davantage encore, sans les préjugés contre les Catholiques, sans une prévention trop marquée contre le gouvernement d'Espagne, & sur-tout sans la confiance avec laquelle l'auteur cite Van Méteren & d'autres écrivains passionnés, inexacts & féconds en contes calomnieux contre tout ce qui leur paroît opposé au parti qu'ils ont entrepris de défendre. Cette Histoire imprimée en 21 vol. in-8°, Amsterdam, 1749-1759, est ornée de très-belles estampes, dont plusieurs dans le goût de Callot. On en a donné un prétendu précis en flamand, Amsterdam, 1785, 6 vol. in-12, assez mal rédigé, & peu digne de l'ouvrage abrégé.

WAGENSEIL, (Jean-Christophe) né à Nuremberg en 1633, fut choisi pour gouverneur de quelques gentilshommes, & voyagea avec eux en France, en Espagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre & en Allemagne, & par-tout il se fit des amis zélés. Louis XIV lui donna, en diverses occasions, des marques de son estime, & lui fit trois présens considérables. De retour en Allemagne, il devint professeur en histoire, en droit & en langues orientales à Altorf, & bibliothécaire de l'université de cette ville. On a sa *Vie* imprimée à Nuremberg, 1719, in-4°. Outre sa *Géographie* &

une *Hiſtoire Univerſelle*, il a donné : I. Un Traité plein de recherches: *De Urbe Noriberga*, in-4°. II. *Pera Librorum juvenilium*, in-12 : c'eſt un cours d'étude pour les enfans. III. *Tela ignea Satanæ*, Amſterdam, 1681, en 2 vol. in-4° : c'eſt un recueil des ouvrages des Juifs contre le Chriſtianiſme, avec la réfutation; il eſt curieux & utile. Ce ſavant mourut en 1705, à 72 ans. *Voyez* LIPMAN.

WAGHENARE, (Pierre de) Religieux de l'ordre de Prémontré, né à Nieuport vers l'an 1599, s'appliqua aux belles-lettres & à l'hiſtoire de ſon ordre, & mourut ſous-prieur du monaſtere de Furnes le 29 août 1662. On a de lui : I. *S. Thomæ Cantuarienſis & Henrici II Anglorum Regis Monomachia de libertate Eccleſiæ*, Cologne, 1626, in-8°. C'eſt une relation ſagement écrite du différend de Henri II avec S. Thomas de Cantorbery. II. *S. Norbertus in ſe & ſuis, vario carmine celebratus*, Douay, 1650. Ce ſont des Odes, des Epigrammes, &c., ſur les Saints de ſon ordre. III. *S. Norbertus in ſe & ſuis, voce ſolutâ celebratus*, Douay, 1651, in-12. Ce ſont les Vies des Saints & des auteurs de ſon ordre en proſe. Son ſtyle n'eſt ni aiſé, ni élevé, & il manque de critique.

WAGNER, (Jean-Jacques) médecin Suiſſe, né en 1641, fut bibliothécaire de la ville de Zurich, & membre de l'académie *des Curieux de la Nature*, à laquelle il communiqua beaucoup de Mémoires. Il mourut en 1695, après avoir publié *Hiſtoria Naturalis Helvetiæ curioſa*, Zurich, 1680, in-12. Ray en a profité dans quelques-uns de ſes écrits.

WAKE, (Guillaume) archevêque de Cantorbery, né en 1657, & mort à Lambeth en 1737, eſt connu en Angleterre par des *Sermons*, & par des écrits de controverſe contre Boſſuet; & en France par ſes liaiſons avec du Pin (*voyez ce mot*).

WALÆUS, (Antoine) né à Gand en 1573, mort en 1639, parcourut les principales villes de France, de Suiſſe & d'Allemagne. De retour en Hollande, il y fut paſteur en divers lieux. Il ſe déclara en faveur des Contre-Remontrans, & obtint une chaire de profeſſeur de théologie à Leyde. On a de lui pluſieurs ouvrages de théologie & de controverſe. C'eſt lui qui a fait la plus grande partie de la Traduction flamande de la *Bible*, entrepriſe par ordre des Etats, ſuivant les vues du ſynode de Dordrecht, 1618 (Seſſ. 13), & qui parut pour la 1re. fois en 1637. Preſque tout le Nouveau-Teſtament eſt de la traduction de Walæus. On a encore de lui : *Compendium Ethicæ Ariſtotelicæ*, Leyde, 1636, in-12.

WALÆUS, (Jean) fils aîné du précédent, ſe diſtingua dans la médecine. Il vint au monde à Koudekerke, près de Middelbourg, en 1604, & fut profeſſeur à Leyde où il mourut en 1649. Walæus fit des découvertes utiles ſur la digeſtion, la diſtribution du chyle, le mouvement de la veine-cave, du cœur & du ſang. Il ſoutint vivement la circulation contre ceux qui la combattoient par entêtement pour les anciennes opinions. On

à de lui : I. *Epiſtolæ de motu chyli & ſanguinis*, Leyde, 1641. II. *Inſtitutiones compendioſæ medicinæ.* III. *Methodus medendi breviſſima.*

WALAFRIDE-STRABON, né en 806, Bénédictin, fut élevé dans le monaſtere de Fulde, ſous la diſcipline de Raban-Maur. Il devint enſuite doyen de St.-Gal, puis abbé de Richenou, dans le dioceſe de Conſtance. Sa piété exemplaire & ſon ſavoir profond lui concilierent l'eſtime générale. Les principaux ouvrages qui nous reſtent de lui, ſont : I. *De Officiis divinis, ſeu De exordiis & incrementis rerum Eccleſiaſticarum.* On le trouve dans la Bibliotheque des Peres & autres recueils. II. *Poëmata*, dans le *Caniſius* de Baſnage, imprimé ſéparément en 1604, in-4°. III. *Gloſſa ordinaria in ſacram Scripturam*, Paris, 1590, 7 vol. in-fol.; Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces ouvrages ſont fort utiles, du moins le premier, pour connoître l'ancienne diſcipline de l'Egliſe. Il mourut vers l'an 849. On l'appelloit *Strabo* ou *Strabus*, parce qu'il étoit louche.

WALDEMAR, (Marguerite de) *voyez* MARGUERITE.

WALDENSIS, (Thomas) *voyez* NETTER.

WALEF, (Blaiſe-Henri de Corte, baron de) lieutenant-général au ſervice d'Angleterre en 1714, & quelque tems après colonel des dragons en Hollande, né probablement à Liege en 1652, comme il l'inſinue dans un de ſes ouvrages, & mort dans cette ville le 22 juillet 1734, avoit de grandes diſpoſitions pour la poéſie; mais il manquoit d'un ami ou d'un maître rigide, pour régler les écarts d'une imagination féconde & preſque toujours giganteſque. On trouve cependant dans ſes ouvrages de très-beaux vers, mais il ne ſe ſoutient pas, & la ſeule de ſes poéſies qu'on puiſſe lire entiérement, eſt une Satyre contre ſa femme; encore faut-il la lire dans le recueil de ſes *Œuvres choiſies* : l'éditeur de ce recueil l'a élaguée de quantité de vers qui la déparoient. Ses ouvrages ont été imprimés à Liege en 1731, en 5 vol. in-8°, édition très-fautive. A ces 5 vol. il faut en ajouter deux autres in-8°, imprimés quelque tems auparavant : ces 2 vol. contiennent les Poëmes des *Titans* & des *Gémeaux*. On a encore de lui un recueil de Satyres qu'il fit imprimer ſéparément à Cologne ſous ce titre bizarre : *Catholicon de la Baſſe Germanie.* M. de Villenfagne, chanoine, a donné au public ſes *Œuvres choiſies*, avec un abrégé de la vie de l'auteur, Liege, 1779, in-12.

WALEMBOURG, WALEMBURCH *ou* VALEMBOURG, (les freres Adrien & Pierre de) naquirent à Rotterdam de parens catholiques. Après avoir pris des degrés à Paris, ils ſe rendirent à Duſſeldorff, où ils s'appliquerent avec ardeur à l'étude des controverſes. Adrien, l'aîné des deux, fut nommé chanoine de l'égliſe métropolitaine de Cologne en 1647, & ſuffragant en 1661, après avoir été ſacré évêque d'Andrinople. A l'égard de Pierre, après avoir été le compagnon inſéparable de ſon frere Adrien, il le quitta pour aller à Mayence, où il

fut fait chanoine & doyen de S. Pierre, & suffragant de cette ville, sous le titre d'*Evêque de Mysie*. Mais dans la suite les infirmités de son frere l'obligerent de retourner à Cologne, & d'y exercer les fonctions de suffragant à sa place. Adrien mourut le 14 septembre 1669 en allant prendre des bains pour sa santé près de Mayence, & fut enterré dans l'église de S. Pierre, après avoir mis en ordre le 1*er*. volume de leur important ouvrage, qui parut à Cologne en 2 vol. in-folio: le premier en 1669, intitulé: *Tractatus generales de controversiis fidei*; le second en 1671, intitulé: *Tractatus speciales de controversiis fidei*. C'est une collection de leurs ouvrages qui avoient paru d'abord séparément. Pierre se disposoit à donner au public 5 autres Traités importans, lorsqu'il mourut le 21 décembre 1675. Ces deux freres, également illustres par leur piété exemplaire, par leur savoir & par leur union, fonderent six bourses à Cologne pour de jeunes Hollandois qu'on jugeroit capables de faire des études solides. « Les deux volumes de leurs controverses » sont dignes, dit Arnauld, » d'être entre les mains de » tous ceux qui étudient la » théologie ». On en a un excellent Abrégé fait par eux-mêmes, imprimé à Cologne en 1682, in-12, & réimprimé en 1768.

WALIGFORD, (Richard) abbé de St.-Alban en Angleterre, florissoit l'an 1326. On le croit l'inventeur des horloges à roues: d'autres attribuent cette invention à Pacificus, archidiacre de Vérone, vers l'an 840; mais ils ne prouvent pas qu'il ait existé des horloges avant celles de Waligford.

WALLER, (Edmond) naquit en 1605, d'une famille de Buckinghamshire, qui lui laissa 60,000 liv. de rente. Les talens que la nature lui avoit donnés pour la poésie, l'ayant fait connoître à la cour, Charles I lui fit un accueil favorable. Il s'attacha à ce prince, & entra, en 1643, dans le projet de réduire la ville & la tour de Londres en son pouvoir; mais ce dessein ayant été découvert, il fut mis en prison & condamné à une grosse amende. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il passa en France, où il demeura plusieurs années. De retour en Angleterre, il flatta le protecteur, comme il flatta ensuite Charles II & Jacques II. Il mourut en 1687. Waller avoit fait un éloge funebre de Cromwel, qui avec ses défauts passe pour un chef-d'œuvre. Charles II, qu'il avoit loué dans une piece faite exprès, lui reprocha qu'il avoit mieux fait pour Cromwel. Waller répondit: « Sire, nous autres poëtes, » nous réussissons mieux dans » les fictions que dans les vé- » rités ». Les ouvrages de Waller ne roulent presque que sur l'amour & le plaisir. Il fit cependant, sur la fin de sa vie, qui fut très-longue, un *Poëme sur l'Amour divin*, en 6 chants, & quelques autres Poésies pieuses. Au milieu même de la cour libertine de Charles II, il s'éleva avec force contre le duc de Buckingham qui prêchoit l'athéisme: « Milord, lui dit-il

» un jour, je suis beaucoup » plus âgé que vous, & je » crois avoir entendu plus d'ar- » gumens en faveur de l'a- » théisme que vous; mais j'ai » vécu assez long-tems pour » reconnoître qu'ils ne signi- » fioient rien, & j'espere qu'il » en arrivera autant à votre » grandeur ». Ses *Poésies* ont été recueillies en 1730, in-12.

WALLER, *Valerius*, savant Suédois, a fait un grand nombre d'ouvrages sur l'Histoire naturelle. Ses observations sont pour l'ordinaire très-sages & propres à réfuter les creuses hypotheses des physiciens modernes. Il vivoit encore en 1784, mais fort vieux, étant dans sa 80e. année.

WALLIS, (Jean) né en 1616 à Ashford, dans la province de Kent, fut d'abord ministre de l'église de S. Martin, puis d'une autre église à Londres. Son talent pour les mathématiques lui procura, en 1649, la chaire de professeur en géométrie à Oxford, & 8 ans après, la charge de garde des archives. Il détermina le centre d'oscillation, & donna les premieres inductions algébriques qui ont été depuis perfectionnées par Newton. Il détermina la vîtesse que reçoivent les corps par le choc, donna une méthode d'approximation; & passant à des connoissances encore plus intéressantes pour l'homme, il apprit à parler à plusieurs sourds & muets; art qu'un Religieux d'Espagne avoit déjà pratiqué avec succès, & qui depuis Wallis a été plus connu (*voyez* EPÉE). Cet illustre mathématicien mourut à Oxford en 1703, à 87 ans. Il jouit, pendant sa longue vie, d'une santé vigoureuse & d'un esprit ferme que rien ne troubloit. Ses ouvrages ont été recueillis à Oxford, 1695 à 1699, en 3 vol. in-fol. Les principaux sont: I. *Arithmetica*. II. *De Sectionibus conicis*. III. *Arithmetica Infinitorum*. Cette production ingénieuse a conduit aux plus belles découvertes de géométrie. IV. Plusieurs *Traités* de Théologie, les plus foibles de ses écrits. V. Des Editions d'Archimede; de l'*Harmonie* de Ptolomée; du *Traité de la distance du Soleil & de la Lune*, par Aristarque de Samos; des *Commentaires* de Porphire sur l'*Harmonie*, &c. VI. Une *Grammaire* angloise. VII. Divers Ecrits contre Hobbes, qui font honneur à son jugement & à ses principes.

WALLIUS, (Jacques) Jésuite Flamand, né à Courtray en 1599, mort vers l'an 1690, se distingua par ses Poésies latines. On y remarque beaucoup de facilité, un style pur & élégant, des pensées nobles & bien exprimées. On a recueilli ses ouvrages en un vol. in-12. Il a composé des Pieces héroïques, des Paraphrases en vers hexametres sur *Horace*, des *Elégies*, des *Odes*, &c.

WALPOLE, (Robert) connu sous le nom de *Comte d'Oxford*, pair de la Grande-Bretagne, fut ministre principal d'Angleterre sous les rois George I & George II. Il jouit de la confiance de ce dernier monarque jusqu'en 1741, que son éloignement de la guerre que la France venoit de faire renaître en Allemagne, occa-

sionna sa retraite. On prétendit que par son humeur pacifique, il avoit laissé souvent l'avantage au cardinal de Fleury dans les négociations; tandis qu'on faisoit en France des reproches tout semblables au cardinal : il est constant que l'amour de la paix étoit à-peu-près égal dans les deux ministres. Le roi qui étoit content de sa conduite, le fit pair de la Grande-Bretagne, sous le nom de *Comte d'Oxford*, & trois jours après il se démit de tous ses emplois. On le poursuivit alors juridiquement; mais le roi le mit à l'abri de l'orage en prorogeant le parlement. Il mourut en 1745, à 61 ans. On a publié l'*Histoire* de son ministere.

WALPOT, (Henri de) issu d'une maison illustre du Rhin, qui subsiste encore en plusieurs branches, fut le premier grand-maître de l'ordre Teutonique, vers l'an 1190. Il se signala par plusieurs actions de bravoure, contre les Infideles en Palestine. Walpot ayant gouverné son ordre avec beaucoup de sagesse pendant dix ans, mourut le 24 octobre 1200, à Saint-Jean d'Acre, où il fut inhumé dans l'église qu'il avoit fait bâtir.

WALSH, (Guillaume) poëte Anglois, mort âgé de 49 ans, en 1708, apprit au célebre Pope l'art de la versification. On remarque dans ses ouvrages beaucoup d'exactitude, jointe à un air facile & négligé, qui donne à sa poésie une grace & une douceur singuliere. C'est le jugement qu'en porte l'abbé du Resnel, dans ses notes sur le Poëme de l'*Essai sur la Critique*, par Pope. Nous avons deux *Odes* de Walsh, traduites en françois, par M. l'abbé Yart dans son *Idée de la Poésie Angloise*, Paris, 1749, 8 vol. in-12.

WALSINGHAM, (Jean) théologien Anglois, mort à Avignon en 1330, entra dans l'ordre des Carmes, après avoir professé en Sorbonne. On a de lui un Traité en latin *De la Puissance Ecclésiastique* contre Occam. Ce fut par l'ordre de Jean XXII qu'il le composa.

WALSINGHAM, (Thomas) Bénédictin Anglois du monastere de St.-Alban vers 1460, fut historiographe du roi. On a de lui l'*Histoire de Henri VI*, & d'autres ouvrages historiques, dans lesquels on voit qu'il avoit recherché avec soin les antiquités de son pays. On les trouve dans le Recueil des Historiens anglois de Savill, & séparément, Londres, 1574, in-folio.

WALSINGHAM, (François) d'une ancienne famille d'Angleterre, fut envoyé deux fois en France, en qualité d'ambassadeur, par la reine Elizabeth, & s'acquitta si bien de sa double ambassade, que la reine le fit secrétaire-d'état. Walsingham servit beaucoup à affermir cette princesse sur le trône, par ses intelligences dans les cours étrangeres. Il entretint jusqu'à 53 agens & 18 espions; il en fut toujours servi exactement & avec fidélité. Sa haine contre les Catholiques passoit les bornes d'un fanatisme ordinaire; il cimenta par leur sang le schisme & l'hérésie en Angleterre, & eut beaucoup de part à la guerre que

les Hollandois leur firent aux Pays-Bas. Son caractere souple & intrigant ne put empêcher sa chute; il fut disgracié & obligé de se retirer. Lorsqu'il mourut en 1590, il étoit réduit à une telle pauvreté, qu'à sa bibliotheque près, à peine se trouvat-il de quoi faire ses funérailles. Le principal de ses ouvrages a été traduit en françois sous le titre de *Mémoires & Instructions pour les Ambassadeurs*, 4 vol. in-12, Amsterdam, 1725. Le traducteur Bonlesteis de la Contie en fait un grand éloge, mais d'autres en ont jugé moins favorablement. On a traduit aussi ses *Maximes Politiques, ou le Secret des Cours*, Lyon, 1695, in-12.

WALSTEIN, (Albert) baron de Bohême, duc de Fridland, naquit en 1584, d'une ancienne maison. Son aversion pour l'étude le fit placer, en qualité de page, chez le margrave de Burgaw, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. Après avoir demeuré quelque tems chez ce prince, il embrassa la Religion Catholique, & voyagea en Espagne, en France, en Angleterre & en Italie. Arrivé à Padoue, il y prit du goût pour l'étude, & il s'y appliqua, sur-tout à la politique & à l'astrologie. De retour dans sa patrie, il plut à l'archiduc Ferdinand, qui le fit colonel d'un régiment de milices. Les troubles de Bohême étant survenus, il s'offrit à l'empereur avec une armée de 30,000 hommes, à condition qu'il la commanderoit. Le nouveau général subjugua le diocese d'Halberstad & l'évêché de Hall. Il ravagea les terres de Magdebourg & d'Anhalt, défit Mansfeld en deux batailles; reprit toute la Silésie, vainquit le margrave de Bade-Durlach, conquit l'archevêché de Brême & l'Holsace, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la Mer-Baltique & l'Elbe, & ne laissa au roi de Danemarck que Glukstad. Ses conquêtes ayant fait conclure le traité de Lubeck, l'empereur l'en récompensa par les titres & la dépouille du duc de Mecklebourg, qui s'étoit révolté. Sa fidélité étant devenue douteuse, on lui retira le commandement de son armée, & on le donna à l'illustre Tilly, déjà occupé à combattre Gustave-Adolphe, roi de Suede, que les Protestans avoient appellé au secours de leur secte. Tilly ayant été battu à Leipsig, le vainqueur pénétra dans l'Allemagne comme un torrent. L'empereur alarmé rappella Walstein, auquel il donna la qualité de généralissime. Ce héros entra alors en lice avec le roi de Suede; il le battit & en fut battu, il enleva aux Saxons ses alliés, presque toute la Bohême par la prise de Prague. Son courage ne put empêcher cependant la perte de la bataille de Lutzen, donnée le 15 novembre 1632. Gustave y fut tué, & Walstein fut obligé de se retirer en Bohême. Ce général déjà depuis long-tems suspect, s'occupa du projet de se rendre indépendant, & de devenir roi de Bohême. Il négocia, à la fois, avec les princes protestans, avec la Suede & la France; & essaya de s'attacher divers officiers de nom; entr'autres, le

baron de Beck (*voyez ce mot*), Manaſſès de Pas, marquis de Feuquieres, lieutenant-général au ſervice de France, pendant le tems qu'il étoit à Dreſde (voyez *Négociations du ſieur de Feuquieres en Allemagne, en 1633 & 1634*), & Axel Oxenſtiern, miniſtre-d'état de Guſtave-Adolphe, qui refuſerent de traiter avec lui. L'empereur Ferdinand II, prince extrêmement religieux, refuſa longtems d'ajouter foi aux rapports qui lui venoient de toutes parts; mais il fut pleinement convaincu des deſſeins de Walſtein, dès que le commandement de l'armée eut été donné à Galas. Walſtein, alarmé par cette nouvelle, ſe fit prêter à Pilſen le ſerment de fidélité par les officiers de ſes troupes, le 12 janvier 1634, & ſe retira à Egra. Ce ſerment conſiſtoit à promettre de défendre ſa perſonne & de s'attacher à ſa fortune: cette démarche mettoit les deſſeins de Walſtein au grand jour; mais il n'étoit pas aiſé de les prévenir. Gordon, Ecoſſois, gouverneur d'Egra, voyant le danger de l'état, conſpira contre lui avec Butler, Irlandois, à qui Walſtein avoit donné un régiment de dragons, & Laſcy qui étoit capitaine de ſes gardes. Ces trois étrangers, après avoir reçu, dit-on, les ordres de la cour, tuerent d'abord 4 officiers, qui étoient les principaux amis du duc; & à l'inſtant ils montent à l'appartement de Walſtein, dont ils enfoncent la porte. Ils le trouvent en chemiſe, & comme la hauteur de l'étage où il étoit, ne lui avoit pas permis de ſe jeter par la fenêtre, on le tua d'un coup de pertuiſane, le 15 février 1634. Ferdinand ne put s'empêcher de donner des larmes à la mort de ce général, qui lui avoit rendu de grands ſervices; mais qui joignant l'ambition & la révolte à la valeur, étoit devenu plus redoutable que les ennemis du dehors. Les Bohémiens ne ſe remuerent pas, parce qu'on ſut les contenir par une armée; mais les Siléſiens déjà gagnés par Walſtein, ſe révolterent & s'unirent aux Suédois. Saraſin a donné l'*Hiſtoire de la Conſpiration de Walſtein*.

WALTHER, (Michel) né à Nuremberg en 1593, fut profeſſeur à Helmſtadt, & prédicateur de la ducheſſe-douairiere de Brunſwick-Lunebourg. Après la mort de cette princeſſe, le comte d'Ooſt-Friſe l'appella à ſa cour, pour remplir la place de ſurintendant-général & de premier prédicateur. Ce ſavant, mort en 1662, laiſſa pluſieurs ouvrages: I. *Harmonia Biblica, ſive brevis & plana conciliatio locorum Veteris & Novi Teſtamenti apparenter ſibi contradicentium*; réimprimée pour la 7e. fois en 1654, Nuremberg, in-4°. II. *Officina Biblica*, 1668, in-4°. Il y traite de l'Ecriture-Sainte en général, & en particulier de chaque livre canonique & apocryphe. III. *Moſaïca Poſtilla*. IV. *Poſtilla prophetica*. V. — *Hiero-Pſaltica*. VI. — *Evangelica*. VII. *De immortalitate animæ, & de prætenſa Ethnicorum Salute quoad infantes & adultos*, 1657, in-4°. VIII. *Miſcellanea Theologica*. IX. *Commentarius in Epiſtolam ad Hebræos*. X. *Exercitationes Biblicæ*, 1638,

in-4°. Les différentes difficultés qui peuvent naître sur les Livres-Saints, sont expliquées dans ces ouvrages, où le savoir n'est pas toujours bien ménagé, & où l'auteur, ainsi que dans ses autres écrits, ne s'est pas garanti des préjugés de sa communion.

WALTHER, (Christophe-Théodose) né à Schildberg en 1699, fut envoyé par les Danois en qualité de missionnaire à Tranquebar, vers l'an 1720, & en revint en 1740. On a de lui : *Doctrina temporum Indica*, dans *Historia regni Bactriani* de Bayer, Pétersbourg, 1738, in-4°. Il fit imprimer à Tranquebar une *Histoire sacrée* en langue malabare. Sa santé étoit très-dérangée lorsqu'il quitta ce pays. Il mourut peu de tems après à Dresde, en 1741.

WALTHER, (Augustin-Frédéric) médecin, fut nommé à la chaire d'anatomie de Leipsig l'an 1723, & mourut après l'an 1735. On a de lui : I. *De Lingua Humana*, Leipsig, 1724, in-4°. Il y donne une description fort ample & très-exacte des glandes salivaires. II. *De Articulis, ligamentis & musculis*, 1728, in-4°, estimé III. *Description* de son *Jardin Botanique*, avec fig., 1735, in-8°. IV. Grand nombre de *Dissertations Académiques* intéressantes, mais le style en est obscur & embrouillé. — Il ne faut pas le confondre avec Conrad-Louis WALTHER, de qui on a *Thesaurus Medico-Chirurgicarum observationum*, Leipsig, 1715, in-8°; Haller en fait peu de cas.

WALTHON, (Briand) évêque de Chester en Angleterre, mort en 1661, s'est rendu célebre par l'édition de la Bible en plusieurs langues, connue sous le nom de *Polyglotte d'Angleterre*, Londres, 1657, & années suivantes, 6 vol. in-fol. Quoique plusieurs autres savans y aient travaillé avec lui, les Anglois ne laissent pas de lui attribuer cet ouvrage, à la tête duquel on a mis son nom & même son portrait. Outre le grand nombre de versions orientales qui sont dans ce recueil, & qui étoient déjà dans la grande Bible de le Jay (*voyez ce mot*), il y a au commencement des Dissertations sur toutes ces Bibles; c'est ce qu'on appelle ordinairement les *Prolégomenes* de Walthon. Péarson l'a beaucoup aidé dans ce travail. Ils ont été imprimés séparément à Zurich en 1673. On en a donné à Lyon une *Traduction* libre & abrégée, in-8°; elle fourmille de fautes. On joint quelquefois à sa *Polyglotte*, le *Lexicon Heptaglotton* de Castell, 1686, 2 vol. in-fol. Quoique les auteurs de cette *Polyglotte* montrent beaucoup de critique, de jugement, de science & de modération, on leur reproche cependant avec raison d'avoir donné trop d'autorité à certaines Versions de l'Ecriture, & trop peu à d'autres. *Il n'y a point d'unité dans le travail, parce que trop de mains y ont été employées*, dit M. Contant de la Molette, qui attribue les fautes de cet ouvrage à la célérité avec laquelle on l'a rédigé & publié.

WAMBA, *voyez* BAMBA.

WAMESIUS, (Jean) né à Liege l'an 1524, enseigna le

droit avec réputation à Louvain, où il avoit reçu le bonnet de docteur en 1553. Il mourut en 1590, à 66 ans. Don Juan d'Autriche voulut l'attirer dans le conseil-d'état; mais ce savant préféra à tout, le repos de la vie privée & les douceurs du cabinet. On a de lui: I. *Recitationes ad tit. Decretalium de Appellationibus*, Louvain, 1604. II. *Responsorum sive Consiliorum de jure pontificio Tomi duo*, Louvain, 1605, 1618, 2 vol. in-fol. III. *Responsorum ad jus forumque civile pertinentium*, Anvers, 1639, 3 vol. in-fol. Juste-Lipse lui a consacré un bel éloge en vers.

WANDELBERT, diacre & moine de l'abbaye de Prum, vivoit du tems de l'empereur Lothaire. Son *Martyrologe* en vers héroïques, imprimé avec celui d'Usuard, Louvain, 1568, in-8°, offre plus de faits que de poésie. Ce *Martyrologe* a été faussement attribué au vénérable Bede, & se trouve parmi ses Œuvres dans une ancienne édition.

WANGNERECK, Jésuite, né à Munich en 1595, professeur en philosophie & en théologie à Dilingen, & chancelier de cette université, mort le 11 novembre 1664, est auteur de divers ouvrages de métaphysique, de controverse & de piété. En ce dernier genre il a donné une édition des *Confessions de S. Augustin*, Cologne, 1646, qu'il a enrichies de Notes qui passent pour un chef-d'œuvre en ce genre. On estime aussi: I. *Tractatus de traduce & creatione animæ rationalis*. II. *Vindiciæ politicæ adversus Pseudo-Politicos*.

WANSLEB, (Jean-Michel) né à Erfurt l'an 1635, de parens luthériens, fut disciple de Job Ludolf, & devint habile dans la langue éthiopienne. Le duc de Saxe-Gotha l'envoya en Egypte & en Ethiopie, pour examiner les dogmes & les rits de ce pays-là. Wansleb, les ayant trouvés conformes à ceux de l'Eglise Romaine, alla à Rome en 1665, renonça à l'hérésie, & se fit Dominicain. Son goût pour les voyages l'ayant amené à Paris en 1670, Colbert le renvoya en Egypte pour y faire de nouvelles découvertes. Cette course procura à la bibliotheque du roi 334 manuscrits arabes, turcs & persans. Il fut rappellé en 1676 à cause de sa vie scandaleuse. De retour à Paris, il reprit l'habit des Dominicains dans le couvent de S. Jacques de cette ville, d'où ayant été chassé, il se vit réduit à être vicaire de la paroisse de Douron, près de Fontainebleau, où il mourut en 1679. On a de lui: I. Une *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, Paris, 1677, in-12. II. Deux *Relations de l'Etat de l'Egypte*, l'une en italien, Paris, 1671, l'autre en françois, Paris, 1676. Tous ces ouvrages satisfont également la curiosité du lecteur ordinaire & celle du savant.

WARBURTON, (Guillaume) né à Newark, sur la riviere de Trent, en Angleterre, le 24 décembre 1698, fut fait évêque de Gloceſter en 1760, & mourut dans cette ville le 7 juin 1779. On a de lui: I. Une Edition des *Œuvres* de Shakespear, avec des corrections & des notes critiques

& judicieuses. II. *La Légation divine de Moyse démontrée*, 4 vol., ouvrage qui lui fit une grande célébrité. Il y a de très-bonnes choses, & d'autres qui ont paru hasardées, ou peu clairement exprimées. Voltaire prétendit y trouver de quoi confirmer la plupart des erreurs qu'il débitoit sur l'histoire sacrée, & prodigua les éloges les plus flatteurs à l'évêque de Gloceſter; mais ce prélat dans une nouvelle édition, montra qu'il avoit été insensible à cet encens, & en se corrigeant ou s'expliquant soi-même en plusieurs endroits, montra que le détracteur des Livres-Saints l'avoit infidellement cité & très-souvent calomnié. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer la bile du philosophe de Ferney, qui donna alors à Warburton plus d'injures qu'il ne lui avoit donné de louanges. III. *Dissertations sur l'union de la Religion, de la Morale & de la Politique*, traduites en françois par Etienne de Silhouette, 1742, 2 vol. in-12 (*voy.* SILHOUETTE & MARC-AURELE). IV. *Dissertation sur les tremblemens de Terre & les éruptions de Feu*, traduite en françois par l'abbé Mazeas, 1754, 2 vol. in-12.

WARD, (Seth) habile mathématicien Anglois, né à Buntington dans le Herefordshire, en 1617, successivement professeur d'astronomie, évêque d'Exceſter & de Salisbury, est auteur : I. De quelques Ecrits contre Hobbes, Oxford, 1656, in-8°. II. D'un *Traité des Cometes*. III. D'une *Trigonométrie*, Oxford, 1654, in-fol. IV. De *Sermons* en anglois, Londres, 1670, in-4°. Il mourut à Londres en 1689, dans sa 67e. année. Sa méthode d'approximation & quelques autres apperçus furent applaudis des astronomes.

WARÉ, (Jacques) protestant, auditeur-général, membre du conseil-privé d'Irlande, mort à Dublin sa patrie, le 1er. décembre 1666, à 72 ans, laissa : I. Un *Traité des Ecrivains d'Irlande*, en latin, imprimé à Dublin en 1639, in-4° : compilation qu'il a tirée en grande partie de la *Description de l'Irlande* de Richard Stanyhurst. L'auteur ne distribue pas toujours ses éloges avec discernement. II. Les *Annales d'Irlande*, sous les regnes d'Henri VIII, d'Edouard VI & de Marie, 1658, in-8°, en latin. III. L'*Histoire des Evêques d'Irlande*, 1665, in-fol., &c. IV. Une Edition des Œuvres de S. Patrice, Londres, 1658, in-8°.

WARHAM, (Guillaume) natif d'Oakley dans le Hampshire en Angleterre, devint docteur en droit à Oxford, puis professeur. Son talent pour les affaires le fit envoyer, par le roi Henri VII, en ambassade vers Philippe duc de Bourgogne. A son retour, il fut nommé évêque de Londres, ensuite chancelier d'Angleterre, & enfin archevêque de Cantorbery. Il mourut de douleur, en 1532, de voir les progrès que l'héresie faisoit dans sa patrie.

WARIN, (Jean) sculpteur & graveur, né à Liege en 1604, entra comme page au service du comte de Rochefort, prince du St.-Empire. Il fit dès sa jeunesse son amusement du dessin, & s'y rendit très-habile;

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

& s'exerça auſſi à la gravure & à la ſculpture. Pluſieurs machines très-ingénieuſes qu'il inventa pour monnoyer les médailles qu'il avoit gravées, lui firent une grande réputation. Louis XIII lui donna la charge de garde des monnoies de France. Ce fut en ce tems-là que Warin fit le ſceau de l'académie françoiſe, où il a repréſenté le cardinal de Richelieu d'une maniere ſi frappante, que cet ouvrage paſſe, à juſte titre, pour un chef-d'œuvre. Ce fut encore lui qui grava les poinçons des monnoies, lors de la converſion générale de toutes les eſpeces légeres d'or & d'argent, que Louis XIII fit faire dans tout le royaume. Ce travail mérita à Warin une nouvelle charge, celle de graveur général pour les monnoies. La monnoie fabriquée pendant la minorité de Louis XIV, eſt auſſi de cet habile artiſte; il a de plus travaillé à quantité de médailles eſtimées, & à quelques ouvrages de ſculpture; parmi ceux-ci on admire les Buſtes de Louis XIV & du cardinal de Richelieu. Cet artiſte mourut à Paris, en 1672.

WARNEFRIDE, *voyez* PAUL d'Aquilée.

WARTHON, (Henri) né à Worſtéad, dans le comté de Norfolck, mort en 1694, fut curé de Minſter, & employa les loiſirs que lui laiſſoit cette charge, à la compoſition de pluſieurs ouvrages pleins de recherches. Les principaux ſont: I. *Anglia Sacra*, Londres, 1691, 2 vol. in-fol. C'eſt une hiſtoire des archevêques d'Angleterre, juſqu'en l'année 1540. La mort l'empêcha de pouſſer ce bon ouvrage plus loin. II. *Hiſtoria de Epiſcopis & Decanis Londinenſibus & Aſſavenſibus, ad annum 1540*; Londres, 1695, in-4°. III. Deux Traités anglois: un pour défendre le *mariage des Prêtres*, Londres, 1688, in-4°; & l'autre la *pluralité des Bénéfices*, Londres, 1694, in-8°. Il plaidoit ſa propre cauſe, car il en avoit pluſieurs. IV. *Vie* de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbery, 1695, in-fol. Malgré les préjugés du ſchiſme anglican, Warthon eſt ſouvent équitable & défend la vérité avec courage; il repouſſe les calomnies contre les Religieux, & pluſieurs hommes illuſtres devenus odieux par leur zele pour la foi. Il a excellemment redreſſé les erreurs de Burnet dans ſon *Specimen*, où il en dreſſe un catalogue remarquable.

WARVICK, *voy.* EDOUARD & BEAUCHAMP.

WASA, *voyez* GUSTAVE.

WASER, (Gaſpar) antiquaire Allemand, mort en 1625, à 60 ans, ſe fit connoître de ſon tems par quelques ouvrages preſqu'oubliés. Le ſeul dont on faſſe quelque mention, quoique inexact, eſt intitulé: *De antiquis Nummis Hebræorum, Chaldæorum & Syrorum, quorum ſancta Biblia & Rabbinorum Scripta meminerunt*, in-4°. Il avoit été ſucceſſivement profeſſeur en langue hébraïque & en théologie à Zurich.

WASSEBOURG, (Richard) né à St.-Mihiel dans le duché de Bar, devint archidiacre de Verdun dans le 16e. ſiecle, paſſa la plus grande

partie de sa vie à étudier l'Histoire de France, & à parcourir le royaume & les pays circonvoisins. Ses études & ses voyages furent mis à profit dans les *Antiquités de la Gaule Belgique*, 1549, in-fol., Anvers, 1786, in-8°. Il y soutient, de même que François de Rosieres, que la maison de Lorraine descend directement des princes Carlovingiens; mais les titres dont il prétendit étayer son système, furent démontrés faux ou altérés.

WASSENAER, (Jacques) célebre amiral Hollandois, après s'être distingué dans plusieurs actions sur mer, se voyant sur le point d'être pris par les Anglois, mit lui-même le feu à son vaisseau, en 1665. On voit dans la grande église de La Haye, le mausolée que les Etats-Généraux ont fait élever à sa mémoire.

WASSENAER, (Nicolas de) né à Heusden en Hollande, exerça la profession de médecin à Amsterdam, au commencement du 17e. siecle. On a de lui: I. *Ars medica ampliata*, Amsterdam, 1624. II. *Histoire des choses mémorables arrivées entre les Turcs & les Princes Chrétiens, en Hongrie*, Amsterdam, 1629, in-fol., en flamand. III. *Siege de la ville de Harlem*, poëme grec. IV. *Annales* de son tems.

WASSENBERG, (Evrard), né à Emmerick, dans le 16e. siecle, est auteur d'une Histoire élégante & judicieuse, intitulée *Commentariorum de bello inter invictissimos imperatores Ferdinandos II & III & eorum hostes, &c. Liber singularis*; continuée jusqu'en 1639, & réimprimée la même année à Francfort. On y voit tout ce que l'Allemagne a souffert des hérétiques, & ce qu'en doivent craindre les états qui leur donnent accès. On a encore de lui *Panegyrici selecti cum paræneſi ad Germanos*, Bruxelles, 1648.

WAST, (S.) *Vedastus*, né, selon l'opinion la plus probable, dans quelque province occidentale de la France, se retira dans le dioceſe de Toul & fut élevé au sacerdoce. Clovis passant par cette ville, après la bataille de Tolbiac, Wast l'instruisit des principes de la Religion Chrétienne, & l'accompagna jusqu'à Rheims, où S. Remi acheva de l'instruire & le baptisa. S. Wast fut ordonné évêque d'Arras par S. Remi en 499. Il mourut saintement en 539, pleuré de ses ouailles, qu'il avoit gouvernées avec autant de zele que de sageſſe.

WASTEELS, (Pierre) né à Aloſt, entra dans l'ordre des Carmes, fut fait docteur en théologie à Douay en 1633, plusieurs fois prieur, provincial, &c. Il établit dans sa province l'étroite obſervance de la province de Tours, & mourut à Aloſt l'an 1658. On a de lui: I. *Apologeticum pro Joannis Hieroſolymitani monachiſmo in Carmelo, & pro libro ejuſdem: De Inſtitutione monachorum in lege veteri exortorum*, &c, Bruxelles, 1611, in-4°. Des critiques habiles prétendent que l'ouvrage *De Inſtitutione*, &c., a été fait par Philippe Ribotus, Carme Eſpagnol, mort l'an 1391. II. *Joannis Nepotis Silvani, Jeroſolymo-*

*rum patriarchæ XLIV opera, auctori suo vindicata*, Bruxelles, 1643, 2 vol. in-fol. Le P. Raynaud, le P. Labbe, du Pin, Tillemond & Helyot soutiennent que ces ouvrages sont faussement attribués à ce patriarche.

WASTELAIN, (Charles) né à Maroilles dans le Hainaut en 1694, entra chez les Jésuites, & se distingua par la culture des belles-lettres, dans lesquelles il exerça durant 20 ans les jeunes Religieux de la Société, par son érudition, les connoissances des langues, surtout du grec & de l'hébreu, & plus encore par sa modestie, sa tranquillité & sa candeur. Il mourut à Lille le 24 décembre 1782, à l'âge de 88 ans, après avoir publié *Description de la Gaule Belgique, selon les trois âges de l'histoire, avec des cartes géographiques*, Lille, 1761, 1 vol. in-4°. Il en a paru une nouvelle édition, avec des additions & corrections importantes, Bruxelles, 1788, in-8°.

WATELET, (Claude-Henri) né à Paris, receveur des finances d'Orléans, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, est particuliérement connu par son *Essai sur les Jardins*, qui a eu un succès mérité. Il est écrit avec goût & méthode, & présente des vues où l'agréable & l'utile sont ingénieusement réunis. L'*Art de Peindre* est une autre production utile, & qui ne peut que faire honneur à la plume de Watelet. Outre ces deux ouvrages, il a composé pour la premiere *Encyclopédie*, des articles relatifs à la peinture, au dessin & à la gravure. L'on remarque à cette occasion, que si tous les coopérateurs de cet ample dictionnaire avoient été aussi instruits, aussi méthodiques & aussi précis que lui, le public n'auroit pas à se plaindre de leurs innombrables bévues. Watelet est mort à Paris le 13 janvier 1786. On trouve les articles de Watelet, dans le *Dictionnaire des Arts*, publié par Leveſque en 1792, en 5 vol. in-8°, Paris.

WATERLAND, (Daniel) chanoine de S. Paul à Londres, archidiacre du comté de Middlesex, & chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, s'est signalé par ses Ecrits contre les ennemis de la Consubstantialité du Verbe. On a de lui : I. Une *Défense de l'Ecriture contre le Christianisme* de Tyndal. II. L'*Importance du Dogme de la Trinité défendue*; ouvrage savant, profond, & d'une grande théologie. III. *Dissertation sur les Articles fondamentaux de la Religion Chrétienne*. On a encore de lui plusieurs autres Ouvrages théologiques & moraux. Son style est assez vigoureux & sa logique pressante. Il mourut en 1742.

WATERLOS, (Lambert) né en Artois, chanoine-régulier de l'ordre de S. Augustin à l'abbaye de S. Aubert à Cambray, est auteur de la *Chronique* de son abbaye. Il mourut après 1170, où finit sa Chronique, qui n'est pas complette. Cet ouvrage est assez mal digéré, mais exact; ce qui fait regretter la perte d'une partie, qui commençoit à l'an 1149. Il a aussi donné une Nomenclature des évêques de Cambray, depuis Liebert jusqu'à l'époque où il écrivoit.

WATSON, (Robert) professeur de rhétorique & de philoſophie

philoſophie à Saint André en Ecoſſe, mort en 1783, eſt connu : I. Par l'*Hiſtoire du regne de Philippe II, Roi d'Eſpagne*, traduite en françois, Amſterdam, 1778, 4 vol. in-12. Le fanatiſme de ſecte & les petites vues philoſophiques du ſiecle ont occupé l'auteur tout autrement que la vérité de l'hiſtoire; & c'eſt ſans doute ce qui dans ces tems d'une ſubverſion générale des idées humaines, a procuré à cet ouvrage une ſorte de vogue (*voy.* PHILIPPE II). II. *Hiſtoire du regne de Philippe III, Roi d'Eſpagne*, en anglois, Londres, 1783, in-4°. L'éditeur dit avoir mis la derniere main à cet ouvrage que l'auteur avoit laiſſé preſque fini; il a tous les défauts du précédent.

WATTEAU, (Antoine) peintre, né à Valenciennes en 1684, mort au village de Nogent, près de Paris, en 1721; a ſuivi le goût des Bambochades; il rendoit la nature avec une vérité frappante. Ses caracteres de tête ont une grace merveilleuſe; ſes expreſſions ſont piquantes, ſon pinceau coulant, & ſa touche légere & ſpirituelle. Il mettoit beaucoup d'agrément dans ſes compoſitions; ſes figures ſont admirables pour la légéreté, & pour la beauté des attitudes; ſon coloris eſt tendre, & il a parfaitement touché le payſage.

WATTS, (Guillaume) littérateur & hiſtorien Anglois, vivoit dans le 17e. ſiecle. Ses ouvrages de philologie ne lui ont pas fait un nom ſemblable à celui qu'il s'eſt acquis par ſa belle édition de l'*Hiſtoire* de Matthieu Pâris, imprimée à Londres en 1640, en 2 vol. in-fol. Il a ajouté à cet ouvrage une Continuation, dont la fidélité eſt moindre que celle de ſon auteur, des Variantes pleines de recherches, & un Gloſſaire important pour fixer la ſignification des mots barbares employés par Matthieu Pâris.

WATTS, (Iſaac) docteur en théologie, paſteur ordinaire dans l'égliſe presbytérienne de Béryſtréet à Londres, eſt principalement connu par un ouvrage intitulé : *La culture de l'Eſprit*, traduit en françois en 1762, in-12. Il en publia la 1re. partie en 1741; mais la mort l'empêcha d'achever la ſeconde. Ce livre qui peut ſervir à faciliter l'acquiſition des connoiſſances utiles, n'eſt pas la ſeule production qui ſoit ſortie de ſa plume. On a publié le Recueil de ſes ouvrages en 6 vol. in-4°. On y trouve des Traités de Morale, de Grammaire, de Géographie, d'Aſtronomie, de Logique & de Métaphyſique. Il avoit du talent pour la poéſie, qu'il cultiva dès ſa tendre jeuneſſe. On a de lui une *Imitation* des *Pſaumes* de David, des *Cantiques* & des *Hymnes* dont l'uſage a été introduit dans l'office public de pluſieurs égliſes presbytériennes.

WAUWERMANS, (Philippe) peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les payſages. Il les ornoit ordinairement de chaſſes, de haltes, de campemens d'armées, d'attaques de villages, de petits combats & d'autres ſujets dans leſquels il pouvoit placer des chevaux, qu'il deſſinoit dans

la derniere perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin & spirituel des figures, par la fonte, l'accord & la vivacité des couleurs. —— Pierre & Jean WAUWERMANS, ses freres, ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

WEDEL, (George-Wolfgang) né à Goltzen dans la Lusace en 1645, mort en 1721, à 76 ans, devint professeur en médecine à Iene en 1673, puis conseiller & premier médecin des ducs de Saxe. L'académie de Berlin & celle des Curieux de la Nature se l'associerent. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, qui offrent des recherches utiles. Les principaux sont : I. *Physiologia medica*, 1704, in-4°. II. *Physiologia reformata*, 1688, in-4°. III. *De Sale volatili Plantarum*, in-12. IV. *Theoremata medica*, in-12. V. *Exercitationum medico-philologicarum Decades XX*, 1686 à 1720, in-4°. C'est un recueil de Theses. VI. *Theoria Saporum medica*, in-4°. VII. *De morbis Infantûm*, in-8°. VIII. *Opiologia*, 1681, in-4°. IX. *Pharmacia in artis formam redacta*, 1693, in-4°. X. *De Medicamentorum facultatibus cognoscendis & applicandis*, 1696, in-4°. XI. *De Medicamentorum compositione extemporanea*, 1693, in-4°.

WEIDEN *ou* WIED, *voyez* HERMAN.

WEIGEL, (Christophe) habile graveur de Nuremberg, a donné une Bible iconographique, intitulée: *Historiæ celebriores veteris ac novi Testamenti iconibus representatæ & ad excitandas bonas meditationes, selectis epigrammatibus exornatæ*, Nuremberg, 1712, in-folio; cette Bible est d'une exécution simple, noble, pittoresque & profondément touchante. L'auteur a eu raison de dire, *ad excitandas bonas meditationes*; elle ne peut avoir que cet effet-là. Il seroit à souhaiter que les parens & instituteurs chrétiens en eussent tous un exemplaire, pour l'instruction des enfans; & qu'ils accompagnassent la leçon organique des estampes d'une explication convenable. L'effet cependant seroit plus prompt & plus sûr, si au lieu des vers, souvent gênés & pénibles, on avoit mis pour épigraphe de chaque estampe, le simple texte de l'Ecriture. Il y a dans cette Bible plusieurs dessins de Gaspar Luycken, qui sont d'une grande beauté; & quelques-uns de Jean Luyken, dont on a aussi une Bible iconographique, mais moins estimée que celle de Weigel, parce que les objets y sont plus accumulés & compliqués, & qu'on doit y chercher l'objet principal, que Weigel a su si bien isoler, rapprocher, agrandir & rendre avec un intérêt inimitable, lors même qu'il adopte les dessins de Luyken (*voyez ce mot*).

WEIMAR, (Bernard) duc de Saxe, le dernier fils de Jean duc de Saxe-Weimar, descendoit de l'ancienne branche électorale, dépossédée par Charles-Quint. Sa haine pour la maison d'Autriche le fit ranger sous les drapeaux de Gustave-Adolphe. Il perdit d'abord la fameuse bataille de Nordlingue; mais

ayant été mis à la tête d'une puissante armée en Allemagne par Louis XIII, il y gagna des victoires signalées. Il prit Saverne, chassa les Impériaux de la Bourgogne, & se rendit maître de Jonvelle dans la Franche-Comté. L'an 1638, il y eut deux batailles près de Rhinsfeld, dans la Forêt-Noire. Dans la premiere, Weimar fut battu par Jean de Werth; mais dans la seconde, il battit son vainqueur, & le fit prisonnier. Il prit ensuite Brisach, secondé par Turenne, s'empara de l'Alsace, & eût remporté de plus grands avantages, sans la mort qui le surprit à Neubourg en 1639. Il disposa en souverain de ce qu'il crut lui appartenir, & déclara ses freres indignes de lui succéder dans l'héritage des pays conquis, s'ils ne demeuroient dans l'alliance & au service de la France. Eleve de Gustave-Adolphe, il étoit aussi capable de former de grands projets, que de les faire exécuter. Il gagna la bataille de Lutzen, malgré la mort de Gustave, en faisant courir le bruit que le roi étoit fait prisonnier; ce qui enflamma le courage des Suédois, par l'espérance de le délivrer. *Voyez* GUÉBRIANT Jean-Baptiste.

WEISSENBORN, (Isaïe-Frédéric) théologien luthérien, né à Schmalkald en 1673, fut professeur en théologie & surintendant à Iene, où il mourut en 1750. On a de lui: I. *Musæum Philosophiæ*, in-4°. II. *Paradoxorum Logicorum Decades*, in-4°. III. *Character veræ Religionis in doctrinâ de fide in Christum Justificante*, où il s'efforce en vain d'expliquer d'une maniere raisonnable ce que les Luthériens enseignent de la justification par la foi seule. IV. Des *Sermons* en allemand.

WELLENS, (Jacques Thomas-Joseph) évêque d'Anvers, docteur en théologie dans l'université de Louvain, né à Anvers, en 1726, & mort dans cette ville en 1784, s'est distingué par sa charité, son zele, ses lumieres, son désintéressement; par des vues vraiment patriotiques, constamment dirigées vers le soulagement & le bien-être de ses diocésains. C'est particuliérement par ses soins que s'est opérée dans sa ville épiscopale, une des plus grandes des Pays-Bas, la suppression de la mendicité; que l'instruction marchant à côté des secours donnés à l'indigence, a fait revivre parmi les pauvres la science & la pratique de l'Evangile, tandis que l'agissante charité effaçoit les traces de l'abandon & de la misere. Les Exhortations qu'il a faites aux éleves de Ste. Pulcherie à Louvain, étant président de ce college, sont pleines de cet esprit ecclésiastique qui doit distinguer les ministres du Seigneur: rien de plus propre à former les jeunes clercs aux vertus de leur état; une éloquence douce, simple, insinuante, nourrie de l'Ecriture & de la doctrine des Peres, éclaire l'esprit sans le fatiguer, & captive le cœur sans les efforts & l'appareil de l'art oratoire. Elles ont été imprimées sous le titre: *Exhortationes familiares de vocatione sacrorum Ministrorum & variis eorum officiis*, Anvers, 1777 & 1783, in-8°; très-belle édition,

WELLER, (Jerôme) théologien protestant, né à Freyberg en Misnie l'an 1499, fut très-attaché à Luther, qui le garda huit ans dans sa maison. Weller devint ensuite professeur de théologie à Freyberg, où il mourut en 1572, à 73 ans. On a de lui : I. *Commentaria in libros Samuel & Regum.* II. *Consilium de studio Theologiæ rectè instituendo.* III. *Commentaria in Epistolas ad Ephesios*, & d'autres ouvrages imprimés à Leipsig, en 2 vol. in-fol.

WELLER, (Jacques) théologien Allemand, naquit à Neukirk dans la Voitgland en 1602. Après avoir professé pendant quelques années la théologie & les langues orientales à Wittemberg, il fut appellé par l'électeur de Saxe pour être son prédicateur aulique. Ses principaux ouvrages sont : *Spicilegium quæstionum Hebræo-Syrarum ;* & une bonne *Grammaire Grecque*, il mourut en 1664.

WELSER, (Marc) né à Ausbourg en 1558, de parens nobles, mourut en 1614. Il fut élevé à Rome sous le célebre Muret, qui lui inspira un goût vif pour l'étude des belles-lettres latines & grecques, & pour les antiquités. De retour en sa patrie, il parut avec éclat dans le barreau. Ses succès lui méritèrent les places de préteur & de sénateur d'Ausbourg. Welser se fit un nom, non-seulement par la protection qu'il accorda aux savans, mais encore par les ouvrages dont il enrichit le monde littéraire. On a de lui ; I. *Rerum Augusto-Vindelicarum libri VIII*, Venise, 1594, in-fol. : ouvrage plein de recherches, & écrit avec assez de goût. II *Rerum Boïarum libri V*, in-4°, Ausbourg, 1602. III. *Vita SS. Martyrum Afræ, Hilariæ, Dignæ, Eunomiæ & Eutropiæ, passarum Augustæ Vindelicorum.* IV. *Vita S. Udalrici episc.* V. *Eugippii Historia*, où l'on trouve la Vie de S. Séverin. VI. *Narratio eorum quæ contigerunt Apolonio Tyrio*, &c. On lui attribue encore le *Squittinio della liberta Veneta*, que d'autres donnent à Alphonse de la Gueva, marquis de Bedmar (*voyez* GUEVA). Tous les ouvrages de ce savant écrivain furent recueillis à Nuremberg en 1682, in-fol. On sait que c'est lui qui a parlé le premier des taches du soleil, observées par le P. Scheiner (*voyez ce mot*); découverte que Galilée contesta sans raison à ce Jésuite. Welser étoit zélé catholique, & non point hérétique comme l'assure du Pin.

WEMMERS, (Jacques) né à Anvers en 1598, se fit Carme de l'ancienne observance, passa en Italie, où il se rendit très-habile dans la langue éthiopienne : ce qui fit que la Propagande lui confia l'inspection de la mission d'Ethiopie. En 1645, il fut nommé évêque du Grand-Caire & vicaire apostolique en Ethiopie. Il se mit aussitôt en route pour passer en Egypte; mais la mort l'enleva à Naples. Nous avons de lui *Lexicon Æthiopicum*, Rome, 1638, in-4°; ouvrage qui lui attira les plus grands éloges de la part du P. Kircher, & du savant Maronite Abraham Echellensis.

WENCESLAS, (S.) duc de Bohême, fils d'Uratislas & de Drahomire, fut élevé dans

la vertu & les sciences par Ste. Ludmille, son aïeule. Ayant perdu son pere dans son bas âge, Drahomire, monstre de cruauté, fit éclater sa fureur contre les Chrétiens. Ludmille sensible à ces maux, engagea Wenceslas à prendre en main les rênes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Pour prévenir tout sujet de division, on donna un territoire considérable de la Bohême à son frere Boleslas, qui est encore appellé *Boleslavie* de son nom. Drahomire, furieuse de cet arrangement, fit assassiner la pieuse Ludmille. Wenceslas sur le trône ne songea qu'à faire fleurir la justice & la Religion dans ses états, & à se sanctifier par la pratique de toutes les vertus; mais il ne put adoucir la férocité de sa mere & de son frere; celui-ci le perça de sa lance le 28 septembre de l'an 936, dans une église où il s'étoit retiré, après s'être sauvé d'un festin, auquel les deux assassins l'avoient attiré. L'empereur Othon I leur fit la guerre pour venger la mort de ce bon prince, & les obligea à réparer les maux qu'ils avoient faits à l'Eglise.

WENCESLAS, fils de Charles IV, empereur d'Allemagne, monta sur le trône impérial après la mort de ce prince en 1378. Son pere avoit réglé, par la Bulle d'or, l'âge nécessaire au roi des Romains; il fut le premier à violer ce réglement en faveur de ce fils, qui fut un monstre de cruauté & de débauches. Ayant voulu défendre les Juifs contre ses sujets de Bohême, & s'étant signalé par des actes de fureur, les Bohémiens l'enfermerent dans une étroite prison l'an 1394. Dans un de ses accès de frénésie, il avoit fait jeter dans la Moldaw S. Jean Nepomucene, parce qu'il n'avoit pas voulu lui révéler la confession de la reine son épouse (*voyez* NÉPOMUCENE) On dit qu'il marchoit quelquefois dans les rues accompagné d'un bourreau, & qu'il faisoit exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisoient. Ces raisons forcerent les magistrats de Prague de le détenir dans un cachot, d'où il se sauva 4 mois après. Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappa, accompagné d'une servante dont il fit sa maîtresse. Dès qu'il fut en liberté, un parti se forma en sa faveur dans Prague. Les magistrats de cette capitale le traitant toujours comme un prince insensé & furieux, l'obligerent de s'enfuir de la ville. C'étoit une occasion pour Sigismond son frere, roi de Hongrie, de se faire reconnoître roi de Bohême, il ne la manqua point; mais il ne put que se faire déclarer régent. Il fit enfermer son frere dans une tour à Vienne en Autriche. Wenceslas s'échappa encore de sa prison, & de retour à Prague, il se fait des partisans, condamne au dernier supplice ceux qui l'avoient mis en prison, & anoblit le pêcheur qui lui avoit donné le moyen de se sauver. Cependant, pour fournir à sa crapule & à ses débauches, il aliéna le reste des domaines de l'Empire en Italie. Les électeurs en prirent occasion de le déposer en 1400, comme *négli-*

*gent, inutile, dissipateur & indigne.* Démarche remarquable, que nous ne voyons pas avoir été désapprouvée par les jurisconsultes ni les théologiens du tems, & qui semble prouver que dans certain cas la déposition d'un prince peut être légitime. Il est vrai que Wenceslas n'étoit qu'empereur électif, mais il n'en étoit pas moins empereur (On peut voir une dissertation assez ample sur l'autorité souveraine, dans le *Journ. hist. & litt.*, 15 mai 1793, pag. 88). Wenceslas ne contesta pas la légalité de sa déposition; quand on la lui annonça, il écrivit aux villes impériales d'Allemagne, qu'*il n'exigeoit d'elles d'autres preuves de leur fidélité que quelques tonneaux de leur meilleur vin.* Il ne renonça toutefois au sceptre impérial qu'en 1410, & mourut roi de Bohême en 1419, âgé de 58 ans. Il ne laissa point d'enfans, quoiqu'il eût été marié deux fois. Sa premiere femme fut Jeanne, fille d'Albert de Baviere, comte de Hollande; sa seconde, Sophie, fille d'Etienne le Frisé, duc de Baviere. Si on en croyoit M. Pfeffel, dans son *Abrégé de l'Histoire d'Allemagne*, Wenceslas seroit presqu'un prince vertueux, tant le traitement atroce fait à un prêtre catholique, a prévenu ce protestant en faveur de ce tyran! C'est d'ailleurs la manie du siecle & l'effet de la subversion générale, arrivée dans les notions humaines, de réhabiliter la mémoire des monstres, & de déchirer celle des grands hommes. *Voyez* ANDRONIC I, LOUIS XIV, PHILIPPE II, &c.

WENDELIN, (S.) né en Ecosse d'une illustre famille, quitta sa patrie & tous les avantages du siecle pour servir Dieu dans une condition obscure. Il embrassa ensuite la profession monastique dans l'abbaye de Toley, que Dagobert venoit de fonder, & dont il mourut abbé. Il fut enterré dans un endroit qui devint depuis célebre par quantité de miracles qui s'y opérerent. C'est aujourd'hui une petite ville dans l'électorat de Treves.

WENDELIN, (Godefroi), né en 1580 à Herck, petite ville du comté de Looz, dans la principauté de Liege, voyagea en Italie & en France, professa la philosophie à Digne, & eut pour disciple le célebre Gassendi; fut ensuite curé à Herck, & mourut à Tournay où il étoit chanoine, en 1660. La philosophie & la jurisprudence partagerent ses soins. Il fut peut-être le plus habile astronome de son tems. Ericius Puteanus en fait le plus grand éloge dans son livre des *Olympiades.* On a de lui: I. *Loxias, sive de obliquitate solis diatriba*, Anvers, 1616. II. *Eloge de la Toison d'or*, Poëme, 1628. III. *Les mouvemens du Soleil*, avec des tables instructives. IV. *Nouvelle Théorie des Planetes.* V. *Histoire des Eclipses de Lune arrivées de son tems.* VI. *De Diluvio libri VII.* Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. VII. Une *Edition* des *Loix Saliques*, imprimée à Anvers, 1649, in-fol. Cette édition est enrichie de savantes notes & d'un glossaire très-utile pour l'intelligence de ces Loix. Jacques Chifflet en a orné

son *Recueil politico-historique.*

WEPPER, (Jean-Jacques) né à Schaffhouse le 23 décembre 1620, médecin du duc de Würtemberg, du marquis de Dourlac & de l'électeur Palatin, mourut en 1695. On a de lui : I. *Historia Apoplecticorum*, Amsterdam, 1710, in-8°. II. *Cicutæ aquaticæ Historia*, Bâle, 1716, in-4°. III. *Observationes*, Schaffouse, 1727, in-4°, &c. Sa *Vie* est à la tête de ce dernier livre, qui est estimé, ainsi que les précédens.

WERENFELS, (Samuel) né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Sa réputation lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, & attira à Bâle une multitude d'étudians, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zele. Il mourut à Bâle en 1740. Tous ses Ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°. La plus ample édition est celle de Geneve & de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie & la théologie. Son Livre le plus connu est celui *De Logomachiis Eruditorum*, 1702, in-8°. Le Recueil de ses ouvrages renferme diverses Poésies, qui montrent que l'auteur n'étoit pas aussi bon poëte qu'habile philosophe. On a encore de lui un volume in-8° de *Sermons*. — Son pere, Pierre WERENFELS, & son aïeul, Jean-Jacques WERENFELS, ont aussi donné quelques ouvrages.

WERFF, (Adrien Vander) peintre, né à Rotterdam en 1659, mourut dans cette ville en 1727. Son dessin est assez correct, sa touche ferme & précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations approchent de l'ivoire, & ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au grand fini. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorff, dans la riche collection de l'électeur Palatin. On y admire ses 15 Tableaux touchant les mysteres de notre Religion.

WERNERUS, *voyez* IRNERIUS.

WESEL *ou* VAN HALDREN *ou* ARNOLDUS VESALIENSIS, (Arnold) né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque & hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne, où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : I. *Macrobius, auctario locupletatus & annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12. II. *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis latinè redditæ*, Bâle, 1531, in-fol. & plusieurs ouvrages de controverse.

WESENBEC, (Matthieu) né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans : honneur que personne n'avoit eu à cet âge, mais qui lui inspira une vanité funeste. Ayant abjuré la foi catholique, il enseigna la jurisprudence à Iene & Wittemberg, où il mourut en 1586, à 55 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime son *Commentaire sur les Pandectes*, Amsterdam, 1665, in-4°, en latin; il a été réimprimé à Cologne en 1675, 2 vol. in-fol. avec des observations de Henri Hahnius, & de Reinhard Bachovius, qui a été

de ce Commentaire, ce qui pouvoit déplaire aux Catholiques.

WESSELUS, (Jean) né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwoll & enſuite à Cologne & à Paris. Dans cette derniere ville il trouva les diſputes de philoſophie très-échauffées entre les Réaux, les Formaux & les Nominaux. Comme il falloit opter entre eux, il ſe déclara pour ceux-ci. Il ſe préſenta à Heidelberg pour y enſeigner la théologie; mais on le refuſa, parce qu'il n'étoit que laïque, & qu'il ne vouloit point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avoit connu lorſqu'il étoit général des Cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuſes, dès qu'il eut obtenu la tiare. Weſſelus alla à Rome, & ſe borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu & en grec. De retour dans ſa patrie, il y mourut en 1489. Ce ſavant eut des opinions particulieres qui approchoient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurſeur. La plupart de ſes manuſcrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques Traités qui parurent à Leipſig en 1522, & à Groningue en 1614, in-4°, ſous le titre de *Ferrago rerum Theologicarum*. Ce n'eſt en effet qu'un ramas, fait ſans choix & ſans réſultat. —— Il ne faut pas le confondre avec Jean de WESALIA *ou* WESEL *ou* VESAL de Cleves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enſeigna pluſieurs erreurs qui approchent auſſi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna 18 propoſitions de ſes ouvrages l'an 1479, & obligea l'auteur dans une aſſemblée de pluſieurs évêques & de docteurs, à faire une rétractation ſolemnelle. Le continuateur de Fleury, partout leſte & inexact, les a confondus, ſans doute à raiſon des dates qui les rapprochoient.

WETSTEIN, (Jean-Rodolphe) né à Bâle en 1647; d'une famille fertile en grands-hommes, ſuccéda à ſon pere de même nom que lui, dans la chaire de profeſſeur en grec, puis en celle de théologie, & mourut dans ſa patrie l'an 1711. On a de lui pluſieurs ouvrages de littérature, & une édition du *Dialogue* d'Origenè *contre les Marcionites*, qu'il publia en 1673, avec l'*Exhortation au Martyre*, &c., qu'il accompagna de notes.

WETSTEIN, (Jean-Jacques) vit le jour à Bâle en 1693, de la même famille. Il parcourut la Suiſſe, la France, l'Angleterre & l'Allemagne, recherchant & examinant partout les manuſcrits du Nouveau-Teſtament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans ſa patrie, il fut fait diacre de l'égliſe de S. Léonard; & publia, en 1730, les *Prolégomenes du Nouveau-Teſtament* qu'il préparoit. Cet eſſai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conſeil de Bâle, comme un ſocinien, comme un novateur, & il fut dépoſé la même année par l'aſſemblée eccléſiaſtique, & contraint de paſſer en Hollande. Les Remontrans lui firent un accueil diſtingué, & le nommerent à la chaire de philoſophie de le Clerc, à condition

son *Recueil politico-historique.*

WEPPER, (Jean-Jacques) né à Schaffhouse le 23 décembre 1620, médecin du duc de Würtemberg, du marquis de Dourlac & de l'électeur Palatin, mourut en 1695. On a de lui : I. *Historia Apoplecticorum*, Amsterdam, 1710, in-8°. II. *Cicutæ aquaticæ Historia*, Bâle, 1716, in-4°. III. *Observationes*, Schaffouse, 1727, in-4°, &c. Sa *Vie* est à la tête de ce dernier livre, qui est estimé, ainsi que les précédens.

WERENFELS, (Samuel) né à Bâle en 1657, fut professeur de différentes sciences dans sa patrie. Sa réputation lui procura la correspondance des plus illustres savans de l'Europe, & attira à Bâle une multitude d'étudians, à l'instruction desquels il s'appliqua avec zele. Il mourut à Bâle en 1740. Tous ses Ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4°. La plus ample édition est celle de Geneve & de Lausanne en 1739. Ils roulent sur la philologie, la philosophie & la théologie. Son Livre le plus connu est celui *De Logomachiis Eruditorum*, 1702, in-8°. Le Recueil de ses ouvrages renferme diverses Poésies, qui montrent que l'auteur n'étoit pas aussi bon poëte qu'habile philosophe. On a encore de lui un volume in-8° de *Sermons*. — Son pere, Pierre WERENFELS, & son aïeul, Jean-Jacques WERENFELS, ont aussi donné quelques ouvrages.

WERFF, (Adrien Vander) peintre, né à Rotterdam en 1659, mourut dans cette ville en 1727. Son dessin est assez correct, sa touche ferme & précieuse. Ses figures ont beaucoup de relief; mais ses carnations approchent de l'ivoire, & ne sont pas assez vives. Ses compositions manquent aussi de ce feu préférable au grand fini. Ses principaux ouvrages sont à Dusseldorff, dans la riche collection de l'électeur Palatin. On y admire ses 15 Tableaux touchant les mysteres de notre Religion.

WERNERUS, *voyez* IRNERIUS.

WESEL *ou* VAN HALDREN *ou* ARNOLDUS VESALIENSIS, (Arnold) né à Wesel vers 1480, se rendit habile dans les langues latine, grecque & hébraïque, fut chanoine de la métropole de Cologne, où il mourut le 30 octobre 1534. Il reste de lui : I. *Macrobius, auctario locupletatus & annotationibus illustratus*, Cologne, 1527, in-12. II. *Procopii Orationes de Justiniani Augusti ædificiis latinè redditæ*, Bâle, 1531, in-fol. & plusieurs ouvrages de controverse.

WESENBEC, (Matthieu) né à Anvers en 1531, fut reçu docteur en droit à Louvain à 19 ans : honneur que personne n'avoit eu à cet âge, mais qui lui inspira une vanité funeste. Ayant abjuré la foi catholique, il enseigna la jurisprudence à Iene & Wittemberg, où il mourut en 1586, à 55 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. On estime son *Commentaire sur les Pandectes*, Amsterdam, 1665, in-4°, en latin; il a été réimprimé à Cologne en 1675, 2 vol. in-fol. avec des observations de Henri Hahnius, & de Reinhard Bachovius, qui a été

de ce Commentaire, ce qui pouvoit déplaire aux Catholiques.

WESSELUS, (Jean) né à Groningue vers 1419, étudia d'abord à Zwoll & enſuite à Cologne & à Paris. Dans cette derniere ville il trouva les diſputes de philoſophie très-échauffées entre les Réaux, les Formaux & les Nominaux. Comme il falloit opter entre eux, il ſe déclara pour ceux-ci. Il ſe préſenta à Heidelberg pour y enſeigner la théologie; mais on le refuſa, parce qu'il n'étoit que laïque, & qu'il ne vouloit point s'engager dans la cléricature. Sixte IV, qui l'avoit connu lorſqu'il étoit général des Cordeliers, lui fit, dit-on, les offres les plus flatteuſes, dès qu'il eut obtenu la tiare. Weſſelus alla à Rome, & ſe borna à demander un exemplaire de la Bible en hébreu & en grec. De retour dans ſa patrie, il y mourut en 1489. Ce ſavant eut des opinions particulieres qui approchoient beaucoup de celles de Luther, dont on le regarde comme le précurſeur. La plupart de ſes manuſcrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques Traités qui parurent à Leipſig en 1522, & à Groningue en 1614, in-4°, ſous le titre de *Ferrago rerum Theologicarum*. Ce n'eſt en effet qu'un ramas, fait ſans choix & ſans réſultat. —— Il ne faut pas le confondre avec Jean de WESALIA *ou* WESEL *ou* VESAL de Cleves, docteur en théologie à Erfurt, prédicateur à Worms, qui enſeigna pluſieurs erreurs qui approchent auſſi de celles de Luther. L'archevêque de Mayence condamna 18 propoſitions de ſes ouvrages l'an 1479, & obligea l'auteur dans une aſſemblée de pluſieurs évêques & de docteurs, à faire une rétractation ſolemnelle. Le continuateur de Fleury, partout leſte & inexact, les a confondus, ſans doute à raiſon des dates qui les rapprochoient.

WETSTEIN, (Jean-Rodolphe) né à Bâle en 1647; d'une famille fertile en grands-hommes, ſuccéda à ſon pere de même nom que lui, dans la chaire de profeſſeur en grec, puis en celle de théologie, & mourut dans ſa patrie l'an 1711. On a de lui pluſieurs ouvrages de littérature, & une édition du *Dialogue* d'Origenè *contre les Marcionites*, qu'il publia en 1673, avec l'*Exhortation au Martyre*, &c., qu'il accompagna de notes.

WETSTEIN, (Jean-Jacques) vit le jour à Bâle en 1693, de la même famille. Il parcourut la Suiſſe, la France, l'Angleterre & l'Allemagne, recherchant & examinant partout les manuſcrits du Nouveau-Teſtament, pour en donner une nouvelle édition avec les variantes. Revenu dans ſa patrie, il fut fait diacre de l'égliſe de S. Léonard; & publia, en 1730, les *Prolégomenes du Nouveau-Teſtament* qu'il préparoit. Cet eſſai fut vivement attaqué. On dénonça l'auteur au conſeil de Bâle, comme un ſocinien, comme un novateur, & il fut dépoſé la même année par l'aſſemblée eccléſiaſtique, & contraint de paſſer en Hollande. Les Remontrans lui firent un accueil diſtingué, & le nommerent à la chaire de philoſophie de le Clerc, à condition

néanmoins qu'il se justifieroit. Il passa à Bâle, où il obtint la cassation du décret porté contre lui, & retourna à Amsterdam prendre possession de sa chaire; qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à 61 ans. Son édition du *Nouveau-Testament* grec, avec les variantes & des remarques critiques, a paru en 1751 & 1752, en 2 vol. in-fol. Il y a inséré deux *Epîtres* de S. Clément, Romain, qui n'avoient pas encore paru, & dont il prétend démontrer l'authenticité. Elles sont en syriaque, avec la Version latine de l'éditeur, & ont été traduites en françois par M. de Premagny, de l'académie de Rouen, 1763, in-8°; mais jusqu'ici les savans ne paroissent pas les reconnoître: car il ne faut pas les confondre avec les deux Epîtres dont nous avons parlé à l'article CLEMENT.

WHISTON, (Guillaume) né à Norton, dans le comté de Leicester, en 1667, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la philosophie & pour la théologie. Les progrès qu'il y fit, ne tarderent pas à lui acquérir une grande réputation, sur-tout lorsqu'il eut publié, en 1696, sa nouvelle *Théorie de la Terre*, quoique remplie de paradoxes & d'opinions insoutenables. Newton, dont il avoit adopté les systêmes, conçut tant d'estime pour lui, qu'il le choisit pour son substitut, & qu'il le recommanda ensuite pour son successeur au professorat des mathématiques à Cambridge. Whiston se démit alors d'un bénéfice qu'il avoit possédé pendant deux ans, & il ne s'occupa plus que des sciences. Il publia en 1701, ses *Lettres Astronomiques*, qui 3 ans après furent suivies de ses *Leçons Physico-Mathématiques*. Mais ses spéculations astronomiques ne servirent pas à lui donner un esprit solide & conséquent; l'aspect continuel du ciel étoilé, livre instructif pour les ames qui savent y lire, devint pour lui une espece d'écueil, où sa raison parut faire naufrage. Non-seulement il le fit servir à des opinions frivoles en physique, mais se jetant ensuite dans la théologie, il s'égara d'une maniere encore plus étrange. On ne tarda pas à s'en appercevoir, lorsqu'il publia en 1702, un vol. in-4° sur la *Chronologie* & sur l'*Harmonie des IV Evangiles*. On lui fit l'honneur, en 1707, de le choisir pour prêcher les sermons de la fondation de Boyle. Il prit pour son sujet l'*Accomplissement des Prophéties*, & son livre fut imprimé la même année en un vol. in-8°.; mais n'ayant point dans sa religion des principes fixes de croyance, en voulant instruire les autres, il tomba lui-même dans des erreurs capitales. En 1708, il commença à avoir des doutes sur le dogme de la Trinité. Il se mit à étudier les anciens Peres, & crut y découvrir que l'Arianisme avoit été la doctrine des premiers siecles de l'Eglise; & comme son imagination s'enflammoit fortement, il résolut d'en être le restaurateur ou le martyr; peut-être aussi que son attachement à Newton qui professoit la même erreur, eut quelque part à ce zele mal-entendu. Son enthousiasme se répandit

bientôt au-dehors. Il écrivit aux archevêques de Cantorbery & d'Yorck, qu'il croyoit devoir s'écarter de l'église anglicane sur le dogme de la Trinité. Il soutint cette démarche par une multitude de livres, qu'il ne cessa de publier en faveur de son système. Son entêtement & la fureur qu'il avoit de vouloir faire des prosélytes, le firent enfin exclure du professorat, chasser de l'université, & poursuivre à Londres devant la cour ecclésiastique du haut & du bas clergé. Ses livres furent condamnés, & l'on vouloit le punir d'une maniere exemplaire; mais quelques amis puissans firent en sorte qu'après 5 ans de procédures, on laissa tomber toute cette affaire. Wisthon ne discontinua pas de soutenir l'Arianisme, de vive voix & par écrit. Ce n'étoit pas la seule opinion hétérodoxe qu'il eût embrassée. Il n'étoit pas plus orthodoxe sur l'*Eternité des peines*, & sur le *Baptême des petits enfans*. Il embrassa aussi l'opinion des Millenaires, & s'avisa même de fixer l'époque du retour des Juifs, du rétablissement de leur temple, & du regne de mille ans, au 14 mars 1714. L'événement ayant été contraire à sa prédiction, il marqua l'année 1736; & se voyant encore trompé, il fit de nouveaux calculs, & prétendit que la grande révolution devoit se faire infailliblement en 1766. Toutes ces rêveries ne l'empêcherent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de philosophie, de critique & de théologie. On peut en voir les titres dans les *Mémoires* qu'il fit lui-même, en 1749, de sa vie & de ses écrits, ouvrage qui se ressent de la vieillesse de l'auteur, & de la foiblesse de jugement qu'il eut toute sa vie. Il s'étoit associé à Ditton pour donner un moyen de connoître les longitudes sur mer, mais ce moyen les rendit ridicules l'un & l'autre : Ditton, plus sage que lui, profita de ce malheur pour se tourner vers d'autres objets, où il eut de grands succès. Wisthon mourut dans la pauvreté en 1755. Il s'étoit joint 5 ans auparavant aux Anabaptistes, & s'il avoit vécu plus long-tems, il les eût sans doute également quittés pour quelque autre secte. Tel est le sort naturel de l'esprit humain: dès qu'il s'écarte des moyens que Dieu lui-même a déterminés pour fixer sa croyance, il ne peut s'arrêter à rien. *Voyez* SERVET, LENTULUS, MÉLANCHTHON.

WHITAKER, *voyez* VITAKER.

WHITBY, (Daniel) né à Rusden, dans le Northampton, vers l'an 1638, devint docteur en théologie, & recteur de S. Edmond de Salisbury. Son esprit, plein d'idées singulieres, le jeta dans une haine furieuse contre l'Eglise catholique. Il se déclara avec la même chaleur contre les Sociniens; mais son zele contre eux se démentit: il comprit que l'autorité de l'Eglise une fois rejetée, une secte avoit autant de droit que l'autre d'ajuster l'Ecriture à ses dogmes; & il fut sur la fin de ses jours un des apôtres de l'Arianisme. Il le soutint avec obstination jusqu'à sa mort arrivée en 1726, à 88 ans. On

a de lui : Un *Traité de la certitude de la Religion Chrétienne en général, & de la résurrection de Jesus-Christ en particulier*, 1671, in-8o. II. *Discours sur la vérité & la certitude de la Foi Chrétienne.* III. *Paraphrases & commentaire sur le Nouveau-Testament*, en 2 vol. in-fol. IV. *Discours de la nécessité & de l'utilité de la Révélation Chrétienne.* Ces 4 ouvrages sont en anglois. V. *Examen variantium Lectionum Joannis Millii in Novum-Testamentum*, Londres, 1710, in-fol. VI. *De S. Scripturarum interpretatione secundùm Patrum commentarios*, Londres, 1714, in-8o. Il est vraisemblable que l'auteur se proposoit de tourner les Peres en ridicule; car il a ramassé dans ce livre tout ce que leurs ouvrages offrent de plus singulier & de plus foible. Tous les héritiques trouvant leur condamnation dans la doctrine des Peres qui forment la grande chaîne de la tradition, il est naturel qu'ils s'efforcent de décrier ces témoins importuns (*voyez* BARBEYRAC & DAILLÉ). VII. *Sermons où l'on prouve qu'on ne doit rien admettre comme article de foi, qui répugne aux principes communs de la raison*, in-8o : discours dont les raisonnemens ont été copiés par plusieurs incrédules modernes. VIII. *Dernieres Pensées de Whitby, contenant différentes corrections de divers endroits de ses Commentaires sur le Nouveau-Testament, avec 5 Discours.* Cet auteur impie s'y rétracte de tout ce qu'il avoit dit de sensé, dans ses premiers ouvrages, en faveur du mystere de la Ste. Trinité. IX. *De imputatione divina peccati Adami posteris ejus*, 1711, in-8o; il y combat le péché originel. X. Un grand nombre de Traités & de Sermons contre les dogmes de l'Eglise catholique, où il fait paroître toute la fureur d'un sectaire fanatique.

WHITE, (Richard) né à Basingstoke, dans le comté de Southampton, en Angleterre, vers 1540, enseigna le droit avec réputation à Douay pendant plus de 30 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié, & fut chanoine de S. Pierre à Douay, où il mourut en 1612. L'empereur l'honora du titre de *Comte Palatin.* Il étoit versé, non-seulement dans le droit, mais aussi dans l'antiquité & dans l'histoire ecclésiastique de son pays. Baronius entretint une correspondance suivie avec lui. On a de White : I. *Ælia Lælia Crispis epitaphium explicatum*, Bologne, 1568, in-8o. C'est l'explication d'un ancien monument des environs de Bologne. II. *Historia rum Britannicæ Insulæ ad annum 800 lib. IX*, Arras, 1602, in-8o. Il y regne peu de critique.

WHITGIST, (Jean) né à Grimsby, dans la province de Lincoln, en 1530, n'osa découvrir sa haine contre la Religion catholique pendant le regne de la reine Marie; mais Elisabeth étant montée sur le trône, il se montra protestant & protestant fanatique. Il ne garda aucune mesure dans ses leçons ni dans ses théses. Son enthousiasme lui mérita l'archevêché de Cantorbery en 1583. Ce prélat, ennemi ardent des Puritains & des Catholiques, mourut en

1604, après avoir poussé le fanatisme jusqu'à l'emportement. On a de lui : I. Une longue Lettre à Beze. II. Plusieurs autres Ecrits, dans lesquels il traite le pape d'*Antechrist*, & l'Eglise Romaine de *Prostituée*. Avec ces deux mots, on opéroit alors de grandes choses sur les fanatiques du parti protestant.

WIBOLDE, célebre abbé de Stavelot, au 12e. siecle, fit sa profession dans le monastere de Wausors, fut ensuite envoyé pour achever ses études à Stavelot, où les sciences étoient en vigueur, & s'y distingua tellement qu'il fut élu unanimement abbé de ce monastere, l'an 1130, quoiqu'il ne fût âgé que de 33 ans. Il gagna l'estime de l'empereur Lothaire, qui s'arrêta pendant quelque tems à Stavelot. Ce prince partant pour l'Italie, afin de s'opposer aux conquêtes de Roger de Sicile, & de soutenir Innocent II contre l'antipape Anaclet, voulut que Wibolde l'accompagnât dans cette expédition. Pendant son séjour en Italie, les Religieux du Mont-Cassin le choisirent pour leur abbé. Il obtint vers ce tems pour les monasteres de Stavelot & de Malmedi, un diplôme de l'empereur, qui est nommé *Bulle d'or*, parce qu'il est écrit en lettres d'or, & qu'il est muni d'un sceau d'or. Ce diplôme qui confirme tous les privileges de ces monasteres, se conserve dans les archives de Stavelot. Après le départ de l'empereur, Roger l'ayant contraint de renoncer à sa nouvelle dignité, Wibolde retourna à Stavelot, & s'appliqua à faire fleurir la discipline monastique & les sciences. Il fit rétablir le château de Logne, construire une ville auprès, qui aujourd'hui est réduite en village, & laissa sur tout cela un monument qui est inséré dans la collection de D. Martenne. Elu abbé du monastere de Corbie en Saxe, il refusa long-tems cette dignité, & il fallut des ordres exprès de l'empereur Conrad pour la lui faire accepter. Son zele & son activité ayant donné un nouveau lustre à ce monastere, il retourna à Stavelot. Quelque tems après, l'empereur l'envoya en qualité d'ambassadeur auprès de l'empereur des Grecs, Manuël Commene; à son retour, il mourut à Butellie, dans la partie septentrionale de la Macédoine, le 19 août 1158. Son corps fut transporté l'année suivante à Stavelot, où on lui érigea un beau mausolée. Ce prélat jouit constamment de la confiance des empereurs, sous lesquels il vécut; comme on le voit par les diplômes qu'ils lui adresserent, & par les lettres qu'ils lui écrivirent; ils demandoient son avis dans les affaires les plus importantes. Conrad avant de partir pour l'expédition de la Palestine, lui confia l'éducation de son fils Henri, nouvellement couronné roi des Romains. Les Papes l'honorerent aussi d'une estime toute particuliere. On conserve à Stavelot un volume de *Lettres* de Wibolde; elles servent beaucoup à éclaircir l'histoire de ce tems-là, & ont été publiées par dom Martenne.

WICELIUS, (George) dit le *Major* ou *Senior* pour le dis-

tinguer de son fils, naquit à Fulde en 1501, & se fit Religieux; mais à l'âge de 30 ans, il quitta la vie monastique pour embrasser les erreurs de Luther. Rentré dans la communion de l'Eglise Romaine, il fut pourvu d'une cure, & devint conseiller des empereurs Ferdinand & Maximilien. Il travailla toute sa vie avec zele, mais en vain, pour réunir les Catholiques & les Protestans. On a de lui: I. *Vita Regia*, Helmstadt, 1550. II. *Methodus Concordiæ*, Leipsick, 1537, in-12. III. Un très-grand nombre d'autres Livres, la plupart en allemand, qu'on a traduits en latin, & imprimés plusieurs fois. Wicelius mourut à Mayence en 1573. — George WICELIUS, son fils, donna aussi quelques ouvrages au public, tels que l'*Histoire de S. Boniface* en vers latins, Cologne, 1553, in-4°.

WICHMANS, (Augustin) abbé de Tongerloo, célebre monastere de l'ordre de Prémontré, dans la Campine Brabançonne, né à Anvers, mort à Tongerloo en 1661, fut en grande réputation de piété & de savoir. Sa carriere littéraire s'ouvrit par un Ouvrage agiographique, in-8°, intitulé: *Rosa candida, id est, martyrium ven. Petri Calmpthautani, canonici Norbertini*, massacré par les prétendus réformés, imprimé à Anvers en 1625. Ses autres Ouvrages, sont: I. *Apotheca spiritualium pharmacorum contra luem contagiosam, aliosque morbos*, Anvers, 1626, in-4°. II. *Diarium ecclesiasticum de Sanctis contra pestem tutelaribus*, Anvers, 1626, in-4°. III. *Dissertatio historica de origine & progressu Cœnobii Postulani, Ordinis Præmonstratensis*, Anvers, 1628, in-4°. IV. *Sabbatismus Marianus*, Anvers, 1628, in-8°. V. *Brabantia Mariana, libri 3*, Anvers, 1632, in-4°, réimprimé avec figures à Naples en 1734. Sanderus appelle cet ouvrage, *Opus omnigenâ doctrinâ refertum*; & Foppens, *Liber certè pro historiâ Belgicâ utilissimus*. On conserve en l'abbaye de Tongerloo, son ouvrage manuscrit, intitulé: *Syntagma pastorale de obligatione Pastorum*, & un autre également manuscrit sur la *Vie* de Ste. Dymphne, patrone de la Campine. Ce fut sous Wichmans, que Willebrord Bosschaerts, chanoine-régulier de Tongerloo, publia à Malines en 1650 son ouvrage *De primis veteris Frisiæ Apostolis*; rempli d'érudition & de recherches, dont *Erycius Puteanus* a fait un juste éloge. Depuis ce tems, le goût pour les études agiographiques, qui s'accorde si bien avec l'étude de la saine théologie, & avec la régularité religieuse, ne s'est point affoibli dans ce monastere: & c'est ce qui porta M. Godefroi Hermans, abbé actuel, à saisir l'occasion que la Providence fit naître en 1789, d'acquérir le fonds & les deux bibliotheques des agiographes & des historiographes, ci-devant établis à Anvers: & par ses soins, leurs Ouvrages, deux fois interrompus par des coups d'autorité, dans ce prétendu siecle de lumiere & d'humanité, ont été repris dans l'abbaye de Tongerloo, à la grande satisfaction des savans de tout état, & de la capitale du monde

chrétien. *Voyez* BOLLANDUS.

WICKAM, (Guillaume) naquit au village de Wickam, dans le comté de Southampton, en 1324. Edouard III le prit à son service, & l'honora de l'intendance des bâtimens, & de la charge de grand-forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Quelque tems après il devint premier secrétaire-d'état; & s'étant fait ecclésiastique, il fut nommé évêque de Wincheſter en 1367; on lui donna ensuite la place de grand-chancelier, puis celle de président du conseil-privé. Il veilla autant sur la pureté des mœurs que sur l'administration de la justice. Sa sévérité lui fit des ennemis, & son crédit des jaloux. Edouard, prévenu contre lui par le duc de Lancastre, son fils, le disgracia en 1371; mais instruit de l'injustice commise à son égard, il le rétablit dans ses dignités. Après la mort de ce prince, le duc de Lancastre fit revivre les accusations contre le prélat; mais il se justifia tellement qu'il fut rappellé à la cour en 1389. De nouvelles tracasseries l'obligerent de se retirer 3 ans après. Rendu à son diocese, & à l'abri des agitations qui secouoient alors l'Angleterre, il travailla à perfectionner les deux colleges qu'il avoit fondés, l'un à Oxford, & l'autre à Wincheſter. Une Cathédrale, presqu'aussi superbe que fut depuis celle de S. Paul de Londres, fut élevée à grands frais. Il fonda des retraites pour les pauvres & pour les orphelins; enfin il ne s'occupoit que du bien de l'humanité, lorsque ses ennemis l'accuserent de crime d'état en plein parlement, l'an 1397; mais il se lava de cette imputation odieuse. Cet illustre prélat, accablé d'années & épuisé par ses immenses travaux, termina en paix une carriere trop long-temps agitée, en 1404. Il montra un zele ardent contre Wiclef, qu'il fit chasser de l'université d'Oxford. On a publié dans cette derniere ville en 1690, in-4°, la *Vie* de ce digne évêque.

WICLEF *ou* de WICLIF, (Jean) naquit à Wiclif, dans la province d'Yorck, vers l'an 1324. Il étudia au college de la reine à Oxford, & parvint par ses intrigues, à la place de *Gardien* ou principal d'un college, qu'on avoit ôtée à des Religieux pour la lui donner, & qu'on lui enleva à son tour pour la rendre à ceux à qui on l'avoit prise. Wiclef en appella au pape, qui décida en faveur des Religieux. Il se déchaîna dès-lors contre le siege de Rome, dont il attaqua d'abord le pouvoir temporel & ensuite le spirituel, & contre le clergé. Quoiqu'il fût curé de Lutterworth, dans le diocese de Lincoln, il entreprit de faire dépouiller les ecclésiastiques de tous leurs biens. L'archevêque de Cantorbery le cita à un concile qu'il tint à Londres en 1377. L'hérésiarque y vint, accompagné du duc de Lancastre, qui avoit alors la plus grande part au gouvernement du royaume; il s'y défendit & fut renvoyé absous. « Car » telle est, dit un historien, » la marche des sectaires; » d'abord ils paroissent respecter l'autorité spirituelle, &

» semblent n'attendre que ses » décisions pour régler leurs » opinions ou leur conduite : » mais dès qu'elle les a con- » damnés (comme ils s'y at- » tendent bien), ils ont re- » cours à la puissance tempo- » relle ». Grégoire IX, averti de la protection que Wiclef avoit trouvée en Angleterre, écrivit aux évêques de le faire arrêter. On le cita à un concile tenu à Lambeth ; il y comparut, & y évita encore d'être condamné. Les évêques, intimidés par les seigneurs & le peuple, se contenterent de lui imposer silence, comme si un sectaire épris de la fureur de dogmatiser, pouvoit observer une telle loi. Wiclef prêcha & écrivit. Ses livres, quoique grossiers & obscurs, se répandirent, par la seule curiosité qu'inspiroit le sujet de la dispute & la hardiesse de l'auteur. C'étoit dans ce tems-là qu'Urbain VI & Clément VII se disputoient le siege de Rome. Wiclef profita de ce tems de trouble pour répandre ses erreurs. Guillaume de Courtenai, archevêque de Cantorbery, assembla à Londres en 1382 un concile, qui condamna 24 propositions de l'hérésiarque, les unes comme absolument hérétiques, les autres comme erronées, & contraires aux décisions de l'Eglise. Voici celles qui furent jugées hérétiques. « La » substance du pain & du vin » demeure au Sacrement de » l'Autel après la consécration ; » & les accidens n'y demeurent » point sans substance. J. C. » n'est point dans ce Sacrement » vraiment & réellement... Si » un évêque ou un prêtre est » en péché mortel, il n'or- » donne, ne consacre, ni ne » baptise point... La confession » extérieure est inutile à un » homme suffisamment contrit. : » On ne trouve point dans l'E- » vangile que J. C. ait ordonné » la Messe... Dieu doit obéir » au diable... Si le pape est » un imposteur & un méchant, » & par conséquent membre » du diable, il n'a aucun pou- » voir sur les fideles, si ce » n'est peut-être qu'il l'ait reçu » de l'empereur... Après Ur- » bain VI, on ne doit point » reconnoître de pape, mais » vivre comme les Grecs, » chacun sous ses propres loix... » Il est contraire à l'Ecriture » Sainte que les ecclésiastiques » aient des biens temporels ». Wiclef mourut en 1384 à Lutterworth (Cave met sa mort le dernier jour de l'an 1387), laissant un grand nombre d'écrits, tant en latin qu'en anglois. Le principal ouvrage, parmi ceux du premier genre, est celui qu'il nomma *Trialogue* ou *Dialogue*, en 4 livres in-4°, 1525, sans nom de ville ni d'imprimeur, & réimprimé en Allemagne, 1753, in-4°. Dans cet ouvrage, il fait parler trois personnages : la Vérité, le Mensonge & la Prudence. C'est comme un corps de théologie, qui contient tout le venin de sa doctrine, dont le fonds consiste à admettre une Nécessité absolue en toutes choses, même dans les actions de Dieu. Le roi Richard ordonna que les écrits de Wiclef seroient jetés au feu, & Henri V extermina les restes des Wicleffites, que l'on nommoit aussi *Lollards* ; mais un gentilhomme de Bo-

hême qui étudioit à Oxford, ayant trouvé moyen de faire entrer les livres de cet hérésiarque dans son pays, ils y engendrerent une nouvelle secte. Jean Hus adopta une partie de ses erreurs, & s'en servit pour soulever les peuples contre le clergé. Delà naquirent encore les différentes sectes d'Anabaptistes qui désolerent l'Allemagne, lorsque Luther eut donné le signal de la révolte contre l'Eglise; une secte réveillant toujours le courage de l'autre, & renforçant la ligue générale des erreurs contre la vérité. Le projet favori de Wiclef & de ses enthousiastes, étoit de vouloir établir l'égalité & l'indépendance entre les hommes. Cette prétention excita, en 1379 & en 1380, un soulevement général de tous les paysans & des gens de la campagne, qui, suivant les loix d'Angleterre, étoient obligés de cultiver les terres de leurs maitres. Ils prirent les armes au nombre de plus de 100 mille hommes, & commirent une infinité de désordres, en criant par-tout: *Liberté, Liberté!* Révolution effrayante, que les maximes des philosophes modernes tendent à reproduire. (Nous écrivions ceci en 1784, lors de la premiere édition de ce *Dictionnaire*, cinq ans avant les événemens de 1789). Les erreurs de Wiclef furent condamnées au concile de Constance. Sa *Vie* a été publiée à Nuremberg, 1546; in-8o, Oxford, 1612.

WICQUEFORT, (Abraham) né à Amsterdam vers 1598, plut par son esprit à l'électeur de Brandebourg, qui l'envoya à la cour de France, où il fut son résident pendant 32 ans. Il y essuya divers désagrémens occasionnés par son esprit intrigant & inquiet, fut mis à la Bastille, puis relâché. De retour dans sa patrie, & accusé de trahir l'Etat, il fut condamné à une prison perpétuelle en 1675. Il soulagea l'ennui de sa solitude en composant l'*Histoire des Provinces-Unies*, dont il n'a paru que le 1*er.* vol. in-fol. 1719. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une satyre contre la maison d'Orange. Il demeura en prison jusqu'en 1679, qu'il trouva moyen de se sauver & de se réfugier à la cour du duc de Zell, qu'il quitta en 1681 pour retourner en Hollande. On a encore de lui: I. L'*Ambassadeur & ses Fonctions*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1724, 2 vol. in-4o: ouvrage intéressant, mais peu méthodique, mal digéré, & qui doit être lu avec discernement. II. *Traduction* françoise du *Voyage de Moscovie & de Perse*, écrit en allemand par Adam Olearius, dont la meilleure édition est celle de Hollande, 1727, en 2 vol. in-fol. III. *Traduction* françoise *de la Relation* allemande *du Voyage* de Jean-Albert de Mandesso, *aux Indes Orientales*. On la trouve à la suite de l'ouvrage précédent, dont elle compose le 2*e.* vol. IV. Celle du *Voyage de Perse & des Indes Orientales*, par Thomas Herbert, Paris, 1663, in-4o. V. Enfin, celle de l'*Ambassade*

*baſſade* de dom Garcias de Silva-Figueroa en Perſe, Paris, 1667, in-4°.

WIDMANSTADIUS, *voyez* ALBERTI Jean.

WIEKI, (Jacques) Jéſuite Polonois, ſe diſtingua par ſon érudition & par ſon zele à combattre dans ſes diſcours & ſes écrits les différentes ſectes qui infeſtoient ce royaume & la Tranſilvanie. Il mourut en odeur de ſainteté à Cracovie, l'an 1597, à 57 ans. On a de lui en latin : I. *De S. Miſſæ Sacrificio.* II. *De Purgatorio.* III. *De Divinitate Chriſti & Spiritûs Sancti*, contre Fauſte Socin. IV. Il a donné en polonois des *Ecrits* ſur les *Evangiles*. V. Une Verſion dans la même langue de la *Bible*. Il poſſédoit les langues ſavantes.

WIER, (Jean) dit *Piſcinarius*, né en 1515 à Grave ſur la Meuſe, dans le Brabant Hollandois, fit divers voyages, & viſita une partie de l'Afrique & de l'Aſie. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Cleves : place qu'il exerça pendant 30 ans. Il mourut ſubitement en 1588, à Teklembourg. Ses Œuvres ont été imprimées à Amſterdam en 1660, en un vol. in 4°. On y trouve ſon Traité *De Præſtigiis & Incantationibus*, traduit en françois par Jacques Grevin, Paris, 1577, in-8°. Il y prétend que ceux qu'on accuſoit de ſortilege, étoient ordinairement des perſonnes à qui la mélancolie avoit troublé le cerveau; il convient cependant que la malice des hommes a quelquefois employé les moyens les plus ſuperſtitieux & les plus criminels pour parvenir à ſes fins; &, ce qui plus eſt, ce diſciple de Henri-Corneille Agrippa, a été accuſé comme ſon maître de tenir bureau de magie; ce qui prouve que la qualité dominante de ſon eſprit n'étoit pas d'être bien conſéquent, & qu'il rejetoit d'un côté ce qu'il ſembloit approuver & pratiquer de l'autre : travers qui lui étoit commun avec bien d'autres ſe diſant également eſprits-forts. *Voyez* FAUSTUS, PHILIPPE DE FRANCE, VOISIN, *&c.*

WIGGERS, (Jean) docteur de Louvain, né à Dieſt en 1571, profeſſa la philoſophie dans le college du Lys à Louvain. Il fut appellé à Liege pour préſider au ſéminaire de cette ville, & pour y enſeigner la théologie. Il ſe fit tant d'honneur dans ce double emploi, qu'il fut rappellé à Louvain, où il fut d'abord préſident du college d'Arras, puis ſecond préſident du ſéminaire au college de Liege, fondé à Louvain. Il fut fait docteur en théologie en 1607, & profeſſeur-royal de cette ſcience en 1611. Wiggers fit fleurir la ſcience & la vertu, & finit par une mort ſainte, une vie laborieuſe, en 1639, à 68 ans. On a de lui des *Commentaires* latins ſur la *Somme* de S. Thomas, 4 vol. in-fol.; écrits d'une maniere ſolide & méthodique, mais d'un ſtyle trop négligé. L'auteur ne ſuit pas ſervilement S. Thomas; il ſoutient même quelques ſentimens qui ſont oppoſés à ceux de ce ſaint docteur. Il y a pluſieurs queſtions où en homme prudent il ne décide point : réſerve que les théologiens & toutes les eſpeces de ſavans

devroient plus souvent imiter.

WIGNEROD, (Marie-Magdelene-Thérese de) duchesse d'Aiguillon, morte en 1704, est le dernier rejeton de la famille de Wignerod, qui a produit plusieurs hommes illustres, en particulier François de Wignerod, général des galeres de France en 1635. Par sa mort le duché d'Aiguillon a passé à la famille des ducs de Richelieu.

WILDENS, (Jean) peintre, né à Anvers en 1600, mort vers 1644, est un des plus fameux payságistes. Rubens employoit souvent son pinceau. Ses payságes sont précieux par les sites agréables, les belles fabriques, les animaux & les figures dont ils sont la plupart ornés. Il a représenté les 12 mois de l'année, d'une maniere ingénieuse & élégante. Ces sujets ont été gravés par plusieurs artistes.

WILKINS, (Jean) fils d'un orfevre d'Oxford, naquit à Fausley dans le Northampton, en 1614, & se rendit habile dans les mathématiques & dans la théologie. Sa réputation lui mérita la place de principal du college de la Trinité à Cambridge. Il devint ensuite membre de la société royale de Londres, puis évêque de Chester. Ce prélat avoit épousé une sœur de Cromwel. Il mourut en 1672, à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont: I. *La Lune habitable*, Londres, 1638, in-4°, bâti sur des raisons également vaines & fausses; car il est démontré que la lune est un globe absolument inhabitable pour tous les genres d'êtres vivans que nous connoissons, qu'elle n'a ni eau, ni air, ni feu, &c. (*voyez* HUYGHENS). II. Plusieurs *Sermons*. III. Deux Livres sur les *devoirs & les principes de la Religion Naturelle*. IV. *Essai sur le Langage Philosophique*, 1668, in-fol., avec un Dictionnaire conforme à cet Essai. La folie de l'auteur étoit de former une langue universelle. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Londres en anglois, en 1708, in-8°, & ne renferment guere que des choses communes. On y trouve cependant quelques opinions singulieres, & quelquefois de bonnes discussions, comme celle qui regarde les dimensions de l'Arche, quoiqu'on préfere les Dissertations de Buteo & de Pelletier. *Voyez ces mots.*

WILKINS, (David) chanoine de Cantorbery, & archidiacre de Suffolck, étoit un savant profondément versé dans les antiquités profanes & ecclésiastiques. On a de lui: I. Les *Conciles de la Grande-Bretagne*, Londres, 1737, 4 vol. in-fol. II. *Leges Anglo-Saxonicæ*, Londres, 1721, in-fol. Ces deux collections sont estimées; mais le fond appartient à Henri Spelman. *Voyez ce mot.*

WILLIBRORD, (S.) né en 658 dans le Northumberland, embrassa fort jeune la vie monastique dans l'abbaye de Rippon, signala son zele dans l'Ecosse & l'Irlande, & passa de là chez les Frisons, dont il fut l'apôtre. Il devint premier évêque d'Utrecht, & opéra de grandes conversions chez les Bataves & les Belges. Après de longs travaux, il se retira dans l'abbaye d'Epternach, dans le duché de Luxem-

bourg, qu'il avoit fondée des biens que S. Irmine, fille de Dagobert, lui avoit offerts, & où son corps est conservé avec beaucoup de respect. Alcuin, précepteur de Charlemagne, composa sa *Vie* en prose & en vers, & rapporte plusieurs miracles, dont il plut à Dieu d'illustrer son tombeau.

WILLIS, (Thomas) médecin, né en 1622 à Gréat-Bedwin, dans le comté de Wilt, fit ses études à Oxford, où il prit les armes avec plusieurs autres écoliers en faveur du roi. Il se livra ensuite tout entier à l'étude de la médecine. Charles II étant monté sur le trône en 1660, lui procura la place de professeur de philosophie naturelle, fondée par Guillaume Sedley. Il quitta Oxford en 1666, & alla exercer son art dans la capitale, où il donna la santé & excita l'envie. Les tracasseries que ses ennemis lui suscitèrent, abrégèrent ses jours. Il mourut à Londres en 1675, à 54 ans. On a de lui: Un Traité anglois, intitulé: *Moyen sûr & facile pour préserver & guérir de la Peste, & de toute maladie contagieuse;* ouvrage posthume, composé en 1666 & imprimé en 1690. Il ne se trouve pas dans la collection de ses Œuvres en latin, recueillies & imprimées à Amsterdam en 1682, en 2 vol. in-4°. On y distingue: I. *Cerebri Anatome & nervorum descriptio & usus.* Les médecins en font grand cas. II. *Pharmaceutice rationalis.* III. *De Fermentatione, de febribus.* IV. *De animâ brutorum*, &c. Les ouvrages de ce médecin seroient plus estimés, s'il n'y montroit pas un goût décidé pour les systêmes, aussi préjudiciables dans la médecine, que pour l'ordinaire inutiles dans les autres sciences. *Voyez* ELOY.

WILLUGHBEI, (François) physicien Anglois, de la société royale de Londres, mort le 3 juillet 1672, à 37 ans, s'est fait connoître par deux bons ouvrages d'histoire naturelle en latin. Le 1*er.* est intitulé: *Ornithologiæ Libri tres*, Londres, 1676, in-fol., 1686; en anglois, 1678. Le 2*e.*: *De Historia Piscium Libri quatuor*, Oxford, 1686, in-fol., & 1743. Ces deux traités, qui sont ornés de figures bien exécutées, ont été publiés par Ray, qui les revit, & qui y corrigea quelques fautes échappées à l'auteur. Les figures avoient été dessinées par l'auteur pendant ses voyages en Europe.

WILMOT, *V.* ROCHESTER.

WILSON, (Thomas) né le 20 décembre 1663 à Burton, dans le comté de Cheshire en Angleterre, sut gagner l'estime de Guillaume, comte de Derby, qui le fit chapelain de sa maison, lui confia l'éducation de son fils, & le récompensa ensuite de ses services par l'évêché de l'isle de Man (isle que ce comte possédoit alors, & qui fut vendue depuis au roi d'Angleterre). Wilson prit possession de son évêché en 1697. Il prodigua aux habitans de cette isle, tous les secours temporels que sa fortune comportoit, & composa plusieurs ouvrages pour leur instruction dans leur langue, ce qui leur manquoit absolument. Il mourut généralement regretté, le 7 mars 1755. Il exigea qu'on ne mît qu'une inscription fort modeste sur sa

tombe. On y a ajouté depuis : *Que cette iſle diſe le reſte.* Crutwell a donné les *Œuvres complettes* de ce prélat, à Londres, 1781, 2 vol. in-4°. Ce ſont des Inſtructions chrétiennes, des ouvrages de piété, des Sermons, & un Abrégé de l'hiſtoire de l'iſle de Man. L'éditeur a mis à la tête un abrégé de la *Vie* de Wilſon.

WILTHEIM, (Alexandre) né dans le Luxembourg, en 1604, ſe fit Jéſuite, profeſſa la rhétorique avec diſtinction pendant 6 ans, & fut recteur du college de Luxembourg, où il vivoit encore en 1674. On a de lui : I. *Vita venerabilis Yolandæ prioriſſæ ad Mariæ-Vallem*, &c., Anvers, 1674, in-8° ; d'après un manuſcrit de Herman de Luxembourg, Dominicain du 13e. ſiecle. II. *Catalogue des Abbés du monaſtere de Munſter à Luxembourg*, Treves, 1664, in-fol. III. *Diptychon Leodienſe ex conſulari factum epiſcopale, & in illud commentarius, ubi etiam de Bituricenſi & Compendienſi aliiſque antiquitatis monumentis*, Liege, 1659, in-fol., fig. IV. *Appendix ad Diptychon Leodienſe*, Liege, 1660, in-fol. V. *Gubernatores Luxemburgenſes*, Treves, 1653, in-fol. VI. *Acta S. Dagoberti cum notis*, Molsheim, 1623, in-4° ; avec des Additions par Julien Floncel, Treves, 1653. Ces Actes qui ſont du 12e. ſiecle, ſont fabuleux & peu dignes de l'attention des ſavans. VII. *De Phiala reliquiarum S. Agathæ virg. & mart. Diſſertatio*, Treves, 1656, in-4°, avec fig. Il y eſt parlé des *Lenticulæ*, *Ampullæ* & *Lagunculæ* des Romains. VIII. Pluſieurs manuſcrits, entr'autres *Luciliburgenſia Romana*, avec figures. C'eſt une deſcription du Luxembourg au tems des Romains : il s'étend beaucoup ſur les anciens monumens, médailles, &c., du Luxembourg, & ſur-tout de Treves. Le P. Bertholet en a beaucoup profité pour ſon *Hiſtoire de Luxembourg*. En général, le ſtyle de cet auteur eſt dur. On voit à la tête de l'*Hiſtoire de Luxembourg*, par le P. Bertholet, une Carte géographique de cette province & des environs, au tems des Romains par Wiltheim ; cette carte eſt très-eſtimée.

WILTZ, (Pierre) né à Arlon, le 31 décembre 1671, ſe fit Jéſuite en 1690, & exerça pendant 30 ans les fonctions pénibles de miſſionnaire, dans le duché de Luxembourg. On vit en lui revivre le zele qui anima les Xavier & les Regis. Sa mémoire eſt encore en vénération dans les provinces qu'il a arroſées de ſes ſueurs. Il mourut uſé de travaux le 8 avril 1749, après avoir publié : I. *Catéchiſme à l'uſage des Soldats*, en allemand. II. *Inſtruction pour recevoir avec fruit les Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie*, en allemand, Treves, 1708 ; en françois, Luxembourg, 1752, in-12. III. *Aurifodina ſpiritualis*, 1710, in-12. IV. *Vie de S. François Regis*, en allemand. V. *Petit Catéchiſme*. VI. *Hiſtoire de la Chapelle de Notre-Dame de Luxembourg* ; & pluſieurs autres Livres aſcétiques, ſolides, inſtructifs & pleins d'onction.

WIMPHELINGE, (Jacques) né à Schleſtat en 1450, prê-

cha à Spire en 1494 avec réputation. Il se retira ensuite à Heidelberg, où il s'appliqua à étudier les Livres-Saints & à instruire de jeunes clercs. Les Augustins, fâchés de ce qu'il avoit dit que S. Augustin n'avoit jamais été moine ou frere mendiant, le citerent à Rome. Il se défendit par une apologie, & le pape Jules II assoupit ce différend; il paroît même que depuis on lui donna gain de cause; car il existe un décret de la congrégation des Rites du 19 décembre 1637, qui ordonne la suppression & l'enlévement des tableaux & images, où le saint docteur seroit représenté avec l'habit des Augustins (*voyez* SIXTE IV). Wimphelinge fut fort affligé des troubles que l'hérésie de Luther causa, & le chagrin qu'il en conçut, abrégea ses jours. Il mourut à Schlestat en 1528, à 79 ans. On a de lui: I. *Catalogus Episcoporum Argentinensium*, 1651, in-4°. II. Des Poésies latines, 1492 & 1494, in-4°. III. Un *Traité sur l'éducation de la Jeunesse*, Strasbourg, 1500, in-4°. IV. *Libellus Grammaticalis*, 1497, in-4°. V. *Rhetorica*, 1515, in-4°. VI. Un *Traité* sur les *Hymnes*, in-4°. VII. Un excellent Traité *De Integritate*, ou de la Pureté, 1503, in-4°; & un grand nombre d'autres ouvrages qui contiennent des réflexions judicieuses, appuyées sur les autorités les plus respectables.

WIMPINA *ou* WYMPNA, (Conrad) natif de Buchen. Son mérite lui procura un canonicat dans l'église cathédrale de Brandebourg. L'électeur le nomma à la chaire de premier professeur de théologie en l'université qu'il avoit fondée à Francfort-sur-l'Oder, l'an 1506. Wimpina donna beaucoup d'éclat à cette école. Lorsque l'hérésiarque Luther eut publié ses erreurs, on le choisit pour les réfuter. Ce savant théologien mourut en 1531. On a de lui: I. Différens Traités Théologiques, dont les plus connus sont ceux *De Sectis, Erroribus ac Schismatibus*, Francfort, 1528, 3 tomes in-fol., & *de Divinatione*, Cologne, 1531, in-fol. II. Diverses Harangues. III. Des Poésies. IV. Des Epîtres.

WINANTS, *voyez* WYNANTS.

WINCHELSEA, (Anne, comtesse de) dame-d'honneur de la duchesse d'Yorck, seconde femme de Jacques II, mourut sans postérité en 1720. Elle eut quelque réputation sur le parnasse Anglois, où elle peut occuper une place au second ou au troisieme rang. On estime sur-tout son *Poëme sur la Rate*, qu'on trouve dans le recueil de ses Poésies, publié à Londres en 1713.

WINCHESTER, (le cardinal de) *voyez* BEAUFORT.

WINCKELMANN, (Jean) né à Stendal, dans la vieille Marche de Brandebourg, fut pendant 7 ans professeur des belles-lettres au college de Sechausen, près de Salswedel; il passa de là en Saxe, où il fut bibliothécaire du comte de Bunau à Nothenitz, près de Dresde. En 1754, il se rendit à Dresde, où il se fit catholique; après y avoir demeuré pendant un an, il partit pour Rome, & devint président des antiquités de cette ville, membre

de la société-royale & des antiquités de Londres, de l'académie de peinture de St.-Luc à Rome, de l'académie étrusque de Cortone. Il revenoit de Vienne, où l'empereur & l'impératrice-reine l'avoient accueilli d'une maniere distinguée, lorsqu'il fut assassiné le 8 juin 1768 à Trieste, par un scélérat nommé Arcangeli, qui se disoit connoisseur, & auquel il avoit montré imprudemment diverses médailles d'or & d'argent; il lui resta encore assez de force pour demander & recevoir les secours spirituels, & pour dicter son testament, par lequel il nomma le cardinal Alexandre Albani, son légataire universel. Nous avons de lui : I. L'*Histoire de l'Art chez les Anciens*, traduite de l'allemand en françois, 1766, 2 vol. in-8°, & 1782, 3 vol. in-4°. On en a donné aussi une traduction en italien à Milan, & une en anglois. La derniere traduction françoise, infiniment préférable à la premiere, a été faite d'après l'édition très-augmentée de l'original, donnée à Vienne en 1776, sur un manuscrit laissé par l'auteur. Ce manuscrit est teint de son sang; il étoit occupé à le revoir, lorsque son assassin lui porta le coup mortel. M. Heyne, Bracci, Falconet en ont critiqué plusieurs endroits. II. *Eclaircissemens des points difficiles de la Mythologie*, en italien, in-fol., avec grand nombre de figures. III. *Allégorie pour les Artistes*, Dresde, 1766, in-4°; ouvrage purement didactique. IV. *Remarques sur l'Architecture des Anciens*. L'auteur qui étoit d'un tempérament bouillant, a donné souvent dans les extrêmes; porté naturellement à l'enthousiasme, il s'est laissé entraîner à une admiration outrée. Par la trempe de son esprit & la négligence de son éducation, la réserve & la circonspection étoient des qualités qu'il connoissoit peu. S'il est hardi dans ses jugemens la plume à la main, il l'étoit bien davantage dans les disputes de vive voix, où ses amis ont tremblé plus d'une fois pour lui. Il étoit d'ailleurs franc, sincere, d'un commerce sûr, bon ami & honnête homme. On a publié ses *Lettres familieres*, Paris, 1782, 2 vol. in-8°. On voit à la tête son *Eloge* pas M. Heyne.

WINOX *ou* WINOC, (S.) *Vinocius*, *Winocus*, sorti d'une famille Bretonne, passée dans les Gaules pour se soustraire à la fureur des Anglo-Saxons, étoit vraisemblablement fils du roi Howel III, & frere des rois Salomon & Judoc ou Josse. Desirant se consacrer entiérement aux pratiques de piété, il s'associa trois jeunes gentilshommes, avec lesquels il fit plusieurs pélerinages, & visita le monastere de Sithiu connu depuis sous le nom de S. Bertin. Frappés de la ferveur des Religieux, ils y prirent l'habit. Quelque tems après, S. Bertin abbé de Sithiu, envoya les quatre moines Bretons former un établissement sur la terre de Wormhoult, que Hérémar, gentilhomme Flamand, leur avoit donnée. Winox fut mis à la tête de la communauté, fit construire une église, des cellules & un hôpital où il ne cessa de servir les pauvres jusqu'à sa mort, arrivée le 6 novem-

bre 717. Baudouin le Chauve, comte de Flandre, ayant fait fortifier le château de Berg en 920, y fonda quelque tems après un monastere de Bénédictins, auquel les biens de celui de Wormhoult dévasté par les Danois, furent réunis, & dans lequel les reliques de S. Winox furent transportées, d'où lui est venu, ainsi qu'à la ville, le nom de Berg-St.-Winox.

WINFRIDE, *voyez* PAUL d'Aquilée.

WINSEMIUS, (Pierre) historien Hollandois, né à Leuwarde vers 1585, après avoir fait ses études dans son pays, parcourut l'Allemagne, la Suede & la France. De retour dans sa patrie, il fut fait historiographe des Etats de Frise, & choisi en 1636 pour être professeur d'histoire & d'éloquence à Franeker. Il y mourut en 1644. Nous avons de lui : I. *Chronique ou Histoire de la Frise, depuis l'an du monde 3635 jusqu'à l'an 1622 de l'ere vulgaire*, en flamand; Franeker, 1622, in-fol. L'auteur la prend de trop haut pour ne pas raconter bien des fables. II. *Vita illustrissimi Mauritii, Principis Auriaci*, Franeker, 1625, in-4°. III. *Rerum sub Philippo II, per Frisiam gestarum, ab anno 1555, ad annum 1581, libri septem*, Leuwarde, 1646, in-fol. Malgré tous les éloges que Grotius, Heinsius, Pontanus, Scriverius & Nicolas Blancard ont donnés à cette histoire, elle est mal écrite : l'auteur a cru bien écrire en se servant de mots pompeux & peu usités, & de phrases embrouillées & presqu'énigmatiques. On s'apperçoit sans peine qu'il dissimule adroitement ce qui pouvoit faire honneur aux Espagnols, & ce qu'il y avoit de blâmable dans leurs sujets rebelles. Malgré l'impartialité qu'il affecte, il ne laisse pas de maltraiter les Catholiques & leur Religion. Winsemius a encore donné plusieurs Dissertations, des Harangues, des Eloges funebres, & quantité de pieces de poésie. — Menelas. WINSEMIUS son frere, né à Leuwarde vers 1591, professeur en médecine à Franeker, mourut le 15 mai 1639. On a de lui *Compendium Anatomiæ*, Franeker, 1625, in-4°.

WINSLOW, (Jacques-Bénigne) médecin Danois, & petit-neveu du célebre Stenon, soutint la réputation de son oncle. Il vit le jour en 1669 à Odenzée, dans la Fionie, d'un ministre luthérien. L'envie de se perfectionner le conduisit à Paris, où il étudia sous le célebre du Verney, maître habile, qui trouva dans ce jeune-homme un disciple digne de lui. Winslow avoit le malheur d'être protestant, & il dut sa conversion au grand Bossuet, qui en lui administrant le Sacrement de Confirmation, lui donna son nom. Sa réputation se répandant de plus en plus, il devint médecin de la faculté de Paris, professeur d'anatomie au jardin du roi, interprete de la langue teutonique à la bibliotheque du roi, & membre de l'académie des sciences. Ses ouvrages sont : I. Un Cours d'Anatomie, sous ce titre : *Exposition anatomique du Corps humain*, in-4°, & 4 vol. in-12 : livre élémentaire qui est très-recherché, & qui

a été traduit en latin, en allemand, en anglois & en italien. La meilleure édition en françois est celle de Paris, 1767. II. Une *Dissertation sur l'incertitude des signes de la Mort*, que Bruhier a augmentée au point d'en faire un volume, Paris, 1742, in-12. Il y a beaucoup à rabattre de la crainte que ces auteurs voudroient nous inspirer d'être enterrés vivans. Ces cas sont rares, & il arrive plus souvent que le malade qu'on a jugé mort, meurt en effet, parce qu'on l'a abandonné. Du reste, on doit certainement apporter des précautions dans une matiere aussi importante, mais il ne faut point outrer (On peut voir diverses réflexions sur cette matiere, dans le *Journ. hist. & litt.* 1 décembre 1791, p. 491). III. Une *Lettre* sur le *Traité des maladies des Os* de Petit. IV. Des *Remarques* sur le Mémoire de M. Ferrein, touchant le mouvement de la mâchoire inférieure, Paris, 1755, in-12. V. Plusieurs savans Ecrits dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Winslow mourut en 1760, à 91 ans, avec la réputation d'un des plus honnêtes hommes & d'un des plus habiles anatomistes de la France.

WINTER, (George-Simon) écuyer Allemand du 17e. siecle, fit une étude profonde de son art, en donna des leçons à divers seigneurs & princes d'Allemagne, & en publia deux Traités estimés & peu communs en France. Le 1er. parut à Nuremberg en 1672, in-fol., en latin, en allemand & en françois, sous ce titre : *Tractatio nova de re equaria*. Le second, imprimé dans la même ville en 1678, 2 vol. in-fol. en latin, traite de l'art de monter à cheval. Il est intitulé : *Eques peritus, & Hippiator expertus*.

WION, (Arnold) Bénédictin, né à Douay en 1554, prit l'habit dans l'abbaye d'Oudenburg, près de Bruges. Pendant les guerres civiles de religion il se retira en Italie, & fut reçu dans l'abbaye de S. Benoît de Mantoue, de la congrégation du Mont-Cassin, qu'on appelle aussi dans cette contrée, de Ste. Justine de Padoue. Il mourut au commencement du 17e. siecle. Il a donné : I. Une *Histoire de son ordre*, en latin, Venise, 1595, en 2 vol. in-4°. Il y veut prouver que la maison d'Autriche descend de la famille *Ancienne* de laquelle étoit S. Benoit. On y voit (tom. 1, pag. 307) la fameuse prophétie attribuée à S. Malachie, évêque d'Irlande, rejetée aujourd'hui de tous les savans. En général il y regne peu de critique. II. *Vita S. Gerardi, martyris & Hungarorum apostoli, notationibus illustrata*, Venise, 1597, in-4°; ces notes sont estimées. III. *Martyrologe des Saints de l'ordre de S. Benoît*, dont dom Nicolas Hugues Menard a donné une bonne édition en 1629, in-8°.

WISCHER *ou* VISSCHER, (Corneille) dessinateur & graveur Hollandois du 17e. siecle, laissa des sujets & des portraits, d'après des peintres Flamands. On ne peut graver avec plus de finesse, de goût, d'esprit & de vérité. Son burin est en même tems savant, pur & gracieux. Les Estampes qu'il a

inventées lui-même, font honneur à son goût & à son génie. — Jean WISCHER son frere, ainsi que Lambert & Nicolas WISCHER de la même famille, sans avoir des talens éminens, font admirer leur goût & leur mérite, dans les Estampes qu'ils ont gravées d'après Berghem & Wauwermans.

WISSOWATIUS, (André) né en 1608 à Philippovie, dans la Lithuanie, étoit petit-fils, par sa mere, de Fauste Socin. Il hérita des erreurs de son grand-pere, & les répandit en Hollande, en France & en Angleterre. De retour en Pologne, il fut l'un des principaux chefs des Sociniens, & soutint les intérêts de cette secte au péril de sa vie. Enfin contraint de se retirer en Hollande par l'arrêt qui proscrivit, en 1658, les Unitaires, il y travailla à l'édition de la *Bibliotheque des Freres Polonois*, qu'il mit au jour peu de tems après en 9 vol. in-fol. (*voyez* SOCIN). On a encore de lui un Traité intitulé: *Religio rationalis, seu De Rationis judicio, in Controversiis etiam theologicis ac religiosis adhibendo, Tractatus*, 1685, in-16; & plusieurs autres ouvrages pleins de sophismes & d'erreurs capitales, qu'il fit pour ses prosélytes. Ce sectaire mourut en Hollande en 1668.

WITASSE, (Charles) né à Chauny, dans le diocese de Noyon, en 1660, rempliſſoit une chaire de théologie à Paris, lorsque la Bulle *Unigenitus* parut. Le refus qu'il fit de recevoir ce décret, lui attira une lettre de cachet qui l'exiloit à Noyon; mais pour n'y pas obéir il prit la fuite. Après la mort de Louis XIV, il reparut à Paris, & y continua à s'élever contre la *Constitution* dans les assemblées de Sorbonne, & mourut d'apoplexie en 1716. Ses principaux ouvrages sont: I. Plusieurs *Lettres sur la Pâque*. II. L'*Examen* de l'édition des *Conciles* du P. Hardouin. Il fit cet Examen à la sollicitation du parlement de Paris. III. Une partie des Traités qu'il avoit dictés en Sorbonne; savoir ceux de la Pénitence, de l'Ordre, de l'Eucharistie, des attributs de Dieu, de la Trinité & de l'Incarnation. Ces deux derniers sont particuliérement estimés par la maniere solide, savante & parfaitement orthodoxe, dont l'auteur réfute les erreurs contraires à ces mysteres. Il n'y épargne pas les docteurs catholiques qui se sont laissé aller à des spéculations inutiles, ou qui par une critique âpre & vétilleuse, ont taxé d'erreur des hommes illustres, dont la foi étoit pure; mais qui parloient dans un tems où le langage propre à exprimer ces dogmes sublimes, n'étoit pas encore déterminé (*voyez* BULL, CORDEMOI, PETAU). Le Traité de la Confirmation, qu'on lui a attribué, n'est point de lui, mais d'un Pere de l'Oratoire. Chacun de ces Traités est en 2 vol. in-12, excepté celui des attributs qui est en trois. Ils ont été imprimés à Venise & à Paris, après que le censeur-royal en eut retranché plusieurs chapitres. On a donné à Louvain en 1776 une nouvelle édition de ces Traités, avec des notes; pour en faire une théologie complette, on y

a joint pluſieurs écrits de différens auteurs. Toutes les citations des SS. Peres, des conciles, &c., ont été collationnées ſur les bonnes éditions. On voit que l'auteur s'étoit nourri de l'Ecriture-Sainte, des SS. Peres, des conciles, & qu'il étoit verſé dans l'hiſtoire de l'Egliſe. Son ſtyle convenoit parfaitement au genre didactique : pur ſans affectation, ſimple ſans barbarie, net & concis ſans ſéchereſſe. Il ne lui manquoit qu'un peu plus de délicateſſe dans le choix de ſes preuves, & ſur-tout un peu plus de docilité & de ſoumiſſion aux déciſions de l'Egliſe.

WITIKIND, prince Saxon, animoit ſans ceſſe ſes compatriotes à ſe ſoulever contre Charlemagne, & faiſoit des incurſions continuelles ſur les terres de ſon empire. Vaincu pluſieurs fois, il attendoit toujours le moment favorable pour enfreindre la paix & renouveller ſes ravages. Las de vaincre & voulant épargner le ſang de ſes peuples, Charlemagne envoya à Witikind un de ſes ſeigneurs, pour l'exhorter à rentrer dans ſon devoir à des conditions très-avantageuſes. Le prince Saxon s'y ſoumit, & alla trouver l'empereur à Attigny, en Champagne. Ce conquérant le reçut avec une douceur digne d'un héros chrétien, le gratifia du duché d'Angrie, & l'engagea à ſe faire inſtruire de la Religion Chrétienne. Witikind en fit profeſſion l'an 807, & regarda comme heureuſes des défaites qui furent l'occaſion d'un ſi grand avantage. On rapporte qu'il fut particuliérement éclairé par un prodige que Dieu fit en ſa faveur, en déchirant pour un moment le voile qui couvre le myſtere de nos autels. Quoi qu'il en ſoit de ce fait, qu'on peut croire ou nier ſans conſéquence, il eſt certain que M. Gaillard l'a combattu par des raiſons inſuffiſantes & vaines dans une prétendue *Hiſtoire de Charlemagne*; ouvrage mal digéré, confus & d'un plan bizarre, rempli d'inexactitudes & des petites vues de la philoſophie du jour. Il y a même des paralogiſmes & des raiſonnemens aſſez plaiſans (voyez le *Journ. hiſt. & litt.*, 15 février 1783, pag. 250). Witikind fut tué vers 810 par Gerold, duc de Suabe. « Sa poſtérité, dit » Paſquier, commença de s'é- » tablir en France, & fut deſ- » tinée pour la fin & clôture » de celle de Charlemagne » (*voy. ce mot*). On l'appelle quelquefois WITIKIND *le Grand*, pour le diſtinguer de WITIKIND ſon fils, qui prit au baptême le nom de *Robert*, fut pere de Robert le Fort, marquis de France, biſaïeul de Hugues Capet, auteur de la 3*e.* race des rois de France.

WITIKIND, WITTIKIND, WITTICHIND, WITUKIND *ou* WITEKIND, Bénédictin de l'abbaye de Corbie, ſur le Weſer, au 10*e.* ſiecle, avoit compoſé pluſieurs écrits, dont il ne nous reſte que l'*Hiſtoire des Saxons* en trois livres, & la *Vie d'Othon I*, écrite d'une maniere véridique & intéreſſante. L'abbé Schmidt, dans ſon *Hiſtoire des Allemands*, a fait de vains efforts pour la contourner & l'aſſortir aux vues d'une critique dure & injuſte. Ces

ouvrages ont été publiés par Henri Meibomius le vieux, avec des notes & des dissertations, dans un recueil d'ouvrages historiques du même siecle, Francfort, 1621, in-fol., & dans *Scriptores rerum Germanicarum*, Helmstadt, 1688, in-fol. Witikind fit fleurir la piété & les lettres dans le monastere de Corbie, & mourut après l'an 973.

WITSIUS, (Herman) docteur protestant, né à Enckhuysen, dans le Nort-Hollande, en 1636, devint professeur de théologie à Franeker, puis à Utrecht, & enfin à Leyde, où il mourut en 1708. Ses principaux ouvrages sont : I. *Historia Hierosolymitana*. II. *Egyptiaca & Decaphylon, cum Diatribâ de Legione fulminatrice Christianorum*. Il fait voir dans cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle de 1683, in-4°, que les Juifs n'ont point emprunté des Egyptiens leurs loix & leurs cérémonies, comme l'avoient prétendu Spencer & Marsham. Il prouve ensuite la vérité de ce que les historiens rapportent de la légion fulminante (*voyez* MARC-AURELE). III. *Miscellaneorum Sacrorum Libri duo*, Leyde, 1695, in-4°. IV. *Maletemata Leydensia*, 1703, in-4°. V. *Exercitationes Academicæ*, Utrecht, 1694. Ces trois ouvrages ne renferment que des dissertations sur différens sujets de l'Ecriture-Sainte. Tous les ouvrages de Witsius ont été imprimés à Bâle en 1739, in-4°, 2 vol.

WITT, (Jean de) fils de Jacob de Witt, bourg-mestre de Dordrecht, naquit en 1625 d'une famille noble & ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques & la théologie, la curiosité le porta à voyager dans les cours étrangeres. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur & de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande : emploi qu'il exerça dans des tems très-difficiles. La guerre avec les Anglois, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. Cependant les malheurs de la patrie faisoient desirer un grand stathouder. Quoique Guillaume III fût encore enfant, on faisoit de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Witt s'opposoit de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Cette maniere de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par 4 assassins qui manquerent leur coup, & dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite, & il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672 dans le tems que la France pressoit la Hollande, on accusa Corneille de Witt, frere de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, & on le mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme il sortoit de prison pour satisfaire à la sentence de bannissement, accompagné de l'ex-pensionnaire, la populace effrénée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux freres, dont l'un avoit gouverné l'état pen-

dant 19 ans avec vertu, & l'autre l'avoit servi de son épée. Jean de Witt s'étoit signalé autant par ses talens que par sa modération. Il n'avoit qu'un laquais & une servante. Il alloit à pied dans La Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe son nom étoit compté avec les noms des plus puissans rois. On a de lui : I. Des *Négociations*, Amsterdam, 1725, 5 vol. in-12. II. Des *Mémoires*, Ratisbonne, 1709, in-12. Ces ouvrages renferment des faits intéressans, & méritent d'être lus. Sa *Vie* a été publiée à Utrecht, 1709, 2 vol. in-12.

WITTE, (Gille) natif de Gand en 1641, mort en 1721, se distingua par son attachement aux opinions de Jansenius. La plupart de ses écrits ne respirent que l'emportement le plus violent. Tels sont : I. *Panegyris Jansseniana*. II. *Denunciatio solemnis Bullæ* Vineam Domini Sabbaoth *factæ universæ Ecclesiæ*. Il regardoit cette Bulle comme un ouvrage de ténebres, digne que l'Antechrist y mette le comble en l'adoptant. On a de lui outre plusieurs autres écrits de ce genre, une *Version* du *Nouveau-Testament* en flamand, qui essuya des critiques méritées. Il remplaçoit souvent son nom, qui veut dire *blanc*, par celui de *Candidus* & d'*Albanus*. Le nombre de ses diatribes se monte à 140 : un écrivain aussi fanatique que lui, a donné *Idée de la Vie & des Ecrits de M. Witte*, 1756, in-8°.

WITTICHIUS, (Christophe) né à Brieg, dans la basse Silésie, en 1625, fut professeur de mathématiques à Herborn, d'où il fut appellé à Duysbourg, pour y enseigner la théologie. De là il passa à Nimegue, où il occupa une chaire de théologie pendant 16 ans. Enfin, il eut le même emploi à Leyde en 1671, & y finit sa carriere en 1687. Ses ouvrages sont : I. *Theologia Pacifica*, Leyde, 1671, in-4°. II. *Anti-Spinosa*. III. *De Deo & ejus Attributis*, Amsterdam, 1690, in-4°. IV. *Consensus veritatis*, Leyde, 1682, in-4° ; ouvrage entrepris pour concilier les principes de Descartes avec la théologie.

WLODOMIR, duc de Russie, embrassa le Christianisme en 989; & c'est-là proprement l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans ces vastes régions. Il est vrai que dès le siecle précédent elle y avoit pénétré par les soins de S. Ignace, patriarche de Constantinople, mais elle y fit alors peu de progrès. La fille de Boleslas, duc de Pologne, qui épousa le fils de Wlodomir, amena avec elle en Russie Reimbern, évêque de Colberg, qui doit être regardé après Dieu comme la premiere cause de la conversion de ces peuples. Ce saint missionnaire, qui n'avoit pas moins de science que de vertu, après s'être concilié la vénération des païens par sa vie mortifiée, ses veilles & ses oraisons continuelles, leur fit brûler leurs temples, & abolit les superstitions auxquelles ils étoient le plus attachés : de sorte que c'est encore à un missionnaire de l'Eglise Romaine, que les Russes, comme toutes les nations de l'Europe, doivent les lumieres du Christianisme. Les mœurs de Wlodo-

mir ne répondirent pas toujours à sa croyance. On lui reproche de grandes cruautés, & beaucoup d'emportement dans sa passion pour les femmes : mais il en fit une pénitence exemplaire, & ne cessa dès-lors de racheter ses péchés par d'abondantes aumônes, jusqu'à ce qu'il mourût dans une extrême vieillesse. Il fut enterré dans la ville de Kiovie ; on lui dressa un tombeau fort élevé dans l'église de S. Clément, comme un objet proposé à la vénération des peuples. Les Moscovites comptent en effet ce prince entre les Saints, & le regardent comme l'apôtre de leur nation.

WOLBERUS, abbé du monastere de S. Pantaléon à Cologne, l'an 1147, mourut en 1167, après avoir composé des *Commentaires* sur le *Cantique des Cantiques*, publiés à Cologne l'an 1630, in-4°, par Henri Grave, Bénédictin du même monastere.

WOLDIKE, (Marc) né l'an 1699 à Sommersted, village du dioceſe de Sclesvick en Danemarck, fut ministre d'une église, puis professeur de théologie en 1731, à Coppenhague, où il mourut en 1750. Il s'est fait connoître par plusieurs ouvrages & des Traductions latines. I. Des Traités de Moyse Maimonides, touchant les viandes défendues, avec des notes. II. De plusieurs chapitres du *Talmud* de Jérusalem, & du *Talmud* de Babylone. III. *De Unctione fidelium*. IV. *Apologia pro cultu Dei publico in Novo Testamento*. V. Quelques Livres de controverse.

WOLFART, (Pierre) né en 1675, devint professeur de physique & d'anatomie en 1703, à Hanau, sa patrie, premier médecin du prince de Hesse-Cassel, membre de l'académie des *Curieux de la Nature*, & mourut en 1726, après s'être acquis une grande réputation par ses ouvrages dont les principaux sont : I. *Clavis philosophiæ experimentalis*, Hanau, 1704. II. *Amœnitates Hassiæ inferioris subterraneæ* Cassel, 1711. III. *Physica curiosa experimentalis*, 1712, in-4°, avec fig. IV. *De Thermis Embsensibus*, 1715, in-4°. V. *Historiæ naturalis Hassiæ inferioris*, 1719, in-fol. en allemand & en latin. VI. Plusieurs Ouvrages en allemand, & un grand nombre de Dissertations sur la physique, & quelques-unes sur la médecine.

WOLFF, (Jerôme) d'une ancienne famille du pays des Grisons, fit paroître, dès son enfance, une inclination singuliere pour l'étude ; mais son pere craignant qu'elle n'altérât son tempérament naturellement délicat, l'empêcha de s'y appliquer. Le jeune Wolff s'échappa de la maison paternelle, & s'en alla à Tubinge, où il se mit au service des écoliers. Son indigence ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque & latine. Il les enseigna quelques années, & devint ensuite bibliothécaire & principal du college d'Ausbourg, où il mourut de la pierre en 1580, à 64 ans. On a de lui : I. Des Traductions latines de *Démosthenes*, d'*Isocrate*, & de quelques autres auteurs. II. Un Traité *De vero & licito Apologiæ usu*. III. Un autre *De expeditâ utriusque Linguæ discendæ ratione*. IV. *Lectiones memora-*

biles, 1600, 2 tomes in-folio.

WOLFF, (Christian de) *Wolfius*, né à Breslaw en 1679, d'un brasseur, homme de lettres. Son pere remarquant dans son fils des dispositions heureuses, les cultiva avec soin, & lui donna d'habiles maîtres. Après avoir achevé son cours dans l'université d'Iene, il alla enseigner à Leipsig en 1703, & s'y annonça par une *Dissertation sur la maniere d'enseigner la Philosophie*. Sa méthode étoit en partie celle de Descartes, à laquelle il ajouta ses propres idées. Il devint en 1707 professeur de mathématiques à Hall. Une Harangue qu'il prononça, en 1721, sur la morale des Chinois, dans laquelle il comparoit les principes de Confucius avec ceux des Chrétiens, & où il montroit assez qu'il ne comprenoit ni les uns ni les autres, excita le zele des théologiens de Hall. La faculté théologique de cette ville résolut d'examiner tous les ouvrages de ce philosophe. Wolff en porta ses plaintes au conseil académique, & obtint un ordre portant défense à qui que ce fût d'écrire contre lui. Cette défense déraisonnable & tyrannique ne fit qu'échauffer les esprits. On écrivit en cour. Le doyen & plusieurs membres de la faculté philosophique exposerent combien sa doctrine étoit fausse & dangereuse. Enfin, après de vives altercations, la cour le condamna, le 15 novembre 1723, à sortir de Hall & des états dans l'espace de 24 heures, sous les peines les plus rigoureuses. Wolff se rendit à Cassel, où il obtint la chaire de mathématiques & de philosophie dans l'université de Marpurg, avec le titre de conseiller aulique du landgrave de Hesse & une pension. Il se remit aussitôt à ses travaux avec une nouvelle ardeur, & c'est dans ce séjour qu'il a publié la plus grande partie de ses ouvrages. Le roi de Prusse étant mort le 31 mai 1740, Charles-Frédéric, son fils, le rappella à Hall en 1741, avec les titres de conseiller-privé, de vice-chancelier & de professeur du droit de la nature & des gens. Il l'éleva ensuite à la dignité de chancelier de l'université. L'électeur de Baviere, pendant le vicariat de l'Empire qu'il exerça, le promut à celle de baron de l'Empire. Il jouissoit paisiblement de tous ces honneurs, lorsque des attaques fréquentes de goutte le conduisirent par degrés à un marasme qui l'emporta le 9 avril 1754, dans sa 76e. année. Il mourut avec la résignation d'un Chrétien; car malgré quelques assertions hasardées, il fut toujours attaché à la Religion. Il vivoit sobrement, mangeoit peu, & ne buvoit point de vin. Le roi de Suede, qui en faisoit beaucoup de cas, le pressant souvent de lui demander des graces, il répondoit toujours: *Je n'ai besoin de rien;* bien différent de tant d'hommes de lettres indignes de ce nom, qui font bassement, & presque toujours inutilement, la cour aux laquais ou à la maîtresse d'un grand, pour avoir une petite pension, arrachée par l'importunité à une avarice fastueuse. Ses principaux ouvrages sont: I. Un *Cours de Mathématiques*, en latin, d'abord en 2 vol. in-4°,

puis en 5 in-4°, Geneve, 1732 & 1741. Ce Cours de Mathématiques est en quelque sorte complet & assez méthodique. Un Bénédictin de la congrégation de St.-Maur l'a abrégé, en 3 vol. in-8°, & c'est un service qu'on devroit rendre à tous les ouvrages de Wolff, trop longs au moins de la moitié. » Il a noyé, dit un écrivain » illustre, le système de Leib» nitz, dans un fatras de vo» lumes, & dans un déluge de » paroles, d'argumens, de co» rollaires & de citations ». II. Une *Philosophie*, en plusieurs vol. in-4°, que l'auteur divise en Théorétique & en Pratique. On trouve dans la premiere: 1°. La Logique qu'il a intitulée: *Philosophia rationalis, sive Logica* in-4°. On en a un Abrégé in-8°, plusieurs fois imprimé, sous le titre de *Pensées sur les forces de l'Entendement humain*, traduit par M. Deschamps. 2°. La *Métaphysique*, dont les parties sont: *Philosophia prima, sive Ontologia*, 1735, in-4°; *Cosmologia generalis*, in-4°; *Psychologia Empyrica*, in-4°; *Psychologia rationalis*, in-4°; *Theologia naturalis*, 2 vol. in-4°. 3°. La *Physique*, dont les parties sont *la Physique expérimentale & la Physique dogmatique*..... Sa *Philosophie pratique* comprend *Philosophia practica universalis*, en 2 vol. in-4°; *Philosophia moralis, sive Ethica*, en 5 vol. in-4°. Ces nombreux volumes renferment de bonnes choses, mais il faut les chercher à travers beaucoup de choses médiocres ou allongées. III. *Jus naturæ*, ou Traité du Droit naturel, en 8 vol. in-4°. IV. *Jus Gentium*, in-4°. L'auteur a abrégé les deux ouvrages précédens sous ce titre: *Institutiones Juris Naturæ, Gentium*, in-8°. Nous en avons un autre Abrégé en françois par M. Formey, qui a paru en 1758, sous ce titre: *Principes du Droit de la Nature & des Gens*, en 3 vol. in-12. V. *Horæ subcessivæ Marburgenses*, en 9 parties. Ce sont des dissertations sur diverses matieres de philosophie, de droit naturel & de théologie. VI. Un grand nombre d'Ecrits dans les *Acta Eruditorum* de Leipsig. VII. Un *Dictionnaire de Mathématiques*, in-8°, en allemand. VIII. *Specimen Physicæ ad Theologiam naturalem applicatæ*, in-8°. IX. Une foule d'autres Ecrits, dont il seroit trop long de donner la liste; car Wolff enfantoit les gros volumes, comme les auteurs françois d'à-présent produisent les romans & les almanachs. Le jugement de Wolff & la solidité de son esprit n'égaloient pas à beaucoup près l'étendue de ses connoissances & sa facilité à écrire. Il est aisé de s'en appercevoir dans divers endroits de ses ouvrages, parmi lesquels les gens délicats seront un peu surpris de trouver un Traité *De Officio & praxi exonerandi ventrem*. La plupart de ses idées politiques & son plan pour ne faire de l'Europe qu'un seul état, ne présente rien de raisonnable. Il portoit si loin le système de la pluralité des mondes, qu'il étoit disposé à reconnoître des créatures vivantes dans le soleil. Sa conduite se ressentoit quelquefois de la trempe de son esprit: comme lorsqu'il veilloit des nuits entieres, attendant le re-

tour de l'ame d'une de ſes couſines, dont il regrettoit la mort & qu'il vouloit entretenir encore. Ces écarts fréquens dans des hommes qui ſe ſont particuliérement conſacrés à la géométrie, ont fait croire que cette ſcience embraſſée avec zele & une aſſiduité exceſſifs, préjudicioit non-ſeulement aux qualités brillantes, mais encore aux qualités ſolides de l'eſprit humain, & que l'étude trop opiniâtre des points, des lignes & des nombres, affoibliſſoit en quelque ſorte la notion des choſes mêmes, de leur eſſence, de leurs rapports divers, de leurs propriétés phyſiques & morales. C'eſt ce qui a fait dire proverbialement que, *lorſque l'eſprit d'un géometre ſort d'un angle, c'eſt preſque toujours un angle obtus;* bon mot que Paſcal & Scaliger ont trouvé juſte; il faut convenir cependant qu'il y a des exceptions, mais les exceptions ſuppoſent la vérité des obſervations générales (*voyez* LEIBNITZ, MAUPERTUIS, TICHO, KEPLER, *&c.*). On a prétendu trouver dans quelques-unes de ſes idées, des ſymptômes de matérialiſme, nommément dans ce qu'il dit de la création ſimultanée des ames, unies à des corps infiniment petits; mais outre qu'en cela même il s'exprime d'une maniere très-oppoſée à cette erreur groſſiere, il y a telle maniere de préſenter ce ſyſtême, qui eſt auſſi celui de Leibnitz, qu'il peut ſe concilier avec les ſaines notions (voy. le *Catéch. Phil.* n°. 166). Le ſtyle de Wolff eſt barbare en latin; les expreſſions ſont ou louches ou mal choiſies, les phraſes mal conſtruites, les mêmes termes ſouvent répétés.

WOLFF, (N.) général Anglois, après s'être diſtingué dans pluſieurs occaſions, commandoit les troupes de ſa nation, à la bataille de Québec en 1759, lorſqu'il eut le malheur d'être tué à la fleur de ſon âge, ſur le champ de bataille. Il vécut encore aſſez pour avoir la ſatisfaction d'apprendre l'heureux ſuccès de ce combat. Le roi lui fit ériger un magnifique mauſolée dans l'abbaye de Weſtminſter. Ce qui n'a pas peu contribué à rendre ſon nom célebre, c'eſt la magnifique eſtampe qui le repréſente mourant, environné d'un grand nombre de perſonnes peintes d'après nature. Cette eſtampe eſt gravée par Woollet, d'après le tableau de Weſt, & a été publiée en 1776.

WOLFGANG, (S.) *Wolfgangus*, évêque de Ratisbonne, fut précepteur de l'empereur S. Henri, & fit germer dans le cœur de ce prince les vertus qui en firent un des plus grands monarques qui aient régné dans le monde. Il étoit né en Suabe, embraſſa la vie monaſtique, & s'y ſignala par une ferveur, qui le prépara excellemment aux travaux de l'épiſcopat. Il fut le pere des pauvres, l'inſtructeur des ignorans, le bon & zélé paſteur de toutes ſes ouailles; & mourut à Papping en Autriche, dans un voyage entrepris par charité, le 31 octobre 994. Son corps fut rapporté à Ratisbonne, & enterré dans l'égliſe de St. Emméran. Le pape Léon IX le mit au nombre des Saints, en 1052.

WOLFHART. *voyez* LYCOSTHENES.

WOLKELIUS,

WOLKELIUS, *voy.* VOLKELIUS.

WOLLASTON, (Guillaume) prêtre Anglican, né à Caton-Clanford, dans le Staffordshire, en 1659, d'une famille ancienne, se vit réduit par la médiocrité de sa fortune, à accepter la place de sous-maître, puis celle de second maître dans l'école publique de Birmingham. Une riche succession le mit, en 1688, dans une situation opulente. Son principal ouvrage est une *Ebauche de la Religion naturelle*, qui a été traduite en françois, & imprimée à La Haye en 1726, in-4°. Le traducteur a tâché de débrouiller le chaos de l'original; mais il fait souvent dire à l'auteur ce qu'il ne dit point. Wollaston avoit jeté au feu presque tous ses autres écrits avant sa mort, arrivée en 1724 dans sa 64e. année. Il eût bien fait de ne pas excepter celui dont nous parlons. Quelques lexicographes l'ont mal-à-propos confondu avec Woolston.

WOLSEY, (Thomas) fils d'un boucher d'Ipswich en Angleterre, enseigna la grammaire dans l'université d'Oxford. Ses talens lui procurerent la place d'aumônier du roi Henri VIII, qui le fit entrer dans le conseil, & qui se déchargea sur lui du gouvernement de l'état. Après lui avoir donné successivement plusieurs évêchés, il le fit archevêque d'Yorck & grand-chancelier du royaume. Le pape Léon X l'honora de la pourpre en 1515, & du titre de légat *a latere* dans tout le royaume. François I & Charles-Quint le comblerent de caresses & de présens. Il espéra même, dit-on, d'obtenir par la protection du dernier le trône pontifical. Le Saint-Siege vaqua deux fois; l'empereur fit agir pour d'autres. Wolsey rompit aussi-tôt le lien qu'il avoit formé entre ce prince & son maître; & il réunit contre lui les forces de l'Angleterre & de la France. On prétend même que pour se venger complettement de ce prince, il inspira à Henri le dessein de répudier Catherine d'Aragon sa tante; mais il est plus apparent que Wolsey ne fit qu'y donner les mains, & qu'il entra lâchement dans les vues du roi. Il ne tarda pas à s'en repentir. Anne de Boulen, épouse de Henri VIII après Catherine, fut la premiere à aigrir le roi contre Wolsey, dont elle redoutoit peut-être le retour à la conscience & à la justice. Le monarque irrité confisqua tous ses biens, le dépouilla de ses charges, & le relégua dans son archevêché d'Yorck. Il se vit tout-à-coup mépriſé des grands & haï du peuple. Fitz Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, & faire l'éloge des talens & des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus: il offrit sa maison de campagne à Wolsey, & le conjura d'y venir du moins passer un jour. Le cardinal, sensible à ce zele, alla chez Fitz Williams, qui le reçut avec les marques les plus distinguées du respect & de la reconnoissance. Le roi instruit de l'accueil que ce particulier n'avoit pas craint de faire à Wolsey, le fit venir, & lui demanda d'un air & d'un ton irrités, par quel motif il avoit

eu l'audace de recevoir chez lui le cardinal accusé & déclaré coupable de haute trahison? » Sire, répondit Williams, ce » n'est point le criminel d'état » que j'ai reçu chez moi, c'est » mon protecteur, celui qui m'a » donné du pain & de qui je » tiens la fortune dont je jouis; » j'aurois été le plus ingrat des » hommes, si je l'avois aban- » donné ». Le roi, plein d'admiration, conçut dès cet instant une haute estime pour le généreux Fitz Williams. Il le fit chevalier sur le champ, & peu de tems après il le nomma son conseiller-privé. Cependant Wolsey n'ayant que cet ami dans sa disgrace, se vit accablé d'une foule d'accusations, d'opprobres & de malheurs. Le duc de Northumberland eut ordre de l'arrêter pour crime de lese-majesté. Ce crime n'étoit autre chose que le refus de reconnoître Henri pour chef de l'Eglise. On le conduisoit à la tour de Londres pour lui faire son procès; mais il succomba à ses infortunes, & mourut en chemin à Leicester, en 1533, à 60 ans. Il dit, un peu avant d'expirer, ces paroles remarquables: « Hélas! si j'avois » servi avec la même fidélité » le Roi du Ciel, que j'ai servi » le roi mon maître sur la terre, » il ne m'abandonneroit pas » ainsi dans ma vieillesse ». Un auteur vraiment philosophe, en rapportant ces paroles, ajoute celles-ci: « Vérité » sublime, quoique tardive, » puisses-tu parler avec la » même force à ceux qui ont » besoin de t'entendre »! Sa *Vie* a été donnée en anglois, in-4°. On a débité bien des fausletés sur ce fameux cardinal, que l'abbé de Longuerue a très-bien réfutées dans ses savantes & judicieuses *Remarques* sur la *Vie* de ce prélat infortuné (on les trouve dans le tome VIII des *Mémoires de Littérature* du P. Desmolets). Wolsey étoit d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si des mœurs dépravées commencerent sa fortune, il l'augmenta par beaucoup de courage & d'habileté. Il se servit de la confiance des grands qu'il avoit gagnée, pour s'avancer, & de la connoissance qu'il avoit de leur politique, pour les contenir. Rien n'est plus singulier qu'un des chefs d'accusation qu'on intenta contre Wolsey; c'est qu'ayant ce qu'on appelloit alors le mal de Naples, il avoit eu l'insolence de prendre son haleine trop près du roi. Il falloit que la haine fût bien acharnée contre lui, pour le charger d'un crime de cette nature. Spelmann, dans son *Histoire des Sacrileges*, attribue une partie de ses malheurs à la suppression de 40 petits monasteres, pour l'érection de deux colleges. « Cinq » hommes, dit-il, qu'il em- » ploya à cette œuvre, péri- » rent misérablement. Le pre- » mier fut assassiné par le se- » cond, lequel fut pendu. Le » troisieme se noya dans un » puits; le quatrieme de riche » qu'il étoit, se vit réduit à la » derniere mendicité; & le » cinquieme (c'étoit le doc- » teur Allen, promu ensuite » à un évêché en Irlande) fut » cruellement mutilé. Le châ- » timent de Wolsey ne fut pas » moins remarquable ». On trouve un petit Recueil des

*Lettres* de ce cardinal dans le tome 3e. de la *Collectio amplissima* des PP. Martenne & Durand. Elles peuvent servir pour l'histoire de ce tems-là.

WOLZOGEN, (Louis de) né à Amersford en 1632, de parens nobles, originaires d'Autriche, mais infectés des erreurs de Socin, se rendit en France, parcourut la Suisse & l'Allemagne. De retour dans sa patrie, il fut successivement ministre de l'église wallonne à Groningue, à Middelbourg en Zélande, à Utrecht, à Amsterdam, & mourut dans cette derniere ville en 1690, où il occupoit la chaire de professeur en histoire profane & sacrée. Ses principaux ouvrages sont: I. *Orator Sacer, sive de ratione concionandi*, Utrecht, 1671, in-8°. Il a emprunté beaucoup de choses d'Erasme & du P. Louis de Cresoles; mais il n'a pas eu la générosité de les citer. II. *Dissertatio Critico-Theologica de correctione Scribarum in octodecim Scripturæ dictionibus adhibita*, Harderwick, 1689, in-4°. III. Une *Traduction* françoise du *Dictionnaire Hébreu* de Leigh. Cet ouvrage parut à Amsterdam, en 1730, in-4°. Ce n'est qu'une compilation mise en assez mauvais françois, où il y a du bon & beaucoup d'inutile. IV. *De Scripturarum Interprete contra Exercitatorem Paradoxum*, 1668, in-12. C'est le seul ouvrage de quelque importance de cet auteur. Il y attaque *De Philosophia Scripturæ interprete* de Spinosa. Il fut attaqué à son tour, & par un si grand nombre d'écrits, qu'on dit qu'il y en a eu en plus de vingt langues. Un de ses adversaires les plus animés fut Jean Labadie. Wolzogen y propose trois interpretes de l'Ecriture-Sainte: *Le St.-Esprit, la raison & l'usage de la langue.* Ce dernier interprete n'est que pour les savans, & par conséquent insuffisant; le premier, malgré tous les détours de l'auteur, revient au fanatisme tout pur des Protestans, c'est-à-dire, à l'*inspiration*, à l'*esprit particulier* & au *goût intérieur*; le second n'est pas plus sûr; on sait que la raison abandonnée à elle-même, est une girouette. Les Catholiques en reconnoissant une autorité vivante dans l'Eglise, évitent seuls toutes les difficultés sur ce point. On a publié des *Lettres* sur la vie & la mort de Wolzogen, Amsterdam, 1692, in-8°, où on lui donne des éloges bien peu mérités. — Il ne faut pas le confondre avec Louis WOLZOGEN son parent, & socinien comme lui, né en Autriche vers 1594. Il en fut banni comme protestant, se retira en Pologne, se déclara socinien, & mourut près de Breslaw, vers 1658. Ses ouvrages forment deux volumes de la *Bibliotheque des Freres Polonois*. Voyez SOCIN.

WOOD, (Antoine de) antiquaire Anglois, naquit à Oxford en 1632, & y prit le degré de maître-ès-arts. Il avoit fait paroître beaucoup de penchant pour la Religion catholique; mais il mourut anglican, en 1695, à 63 ans. On a de lui: I. *Historia & Antiquitates Universitatis Oxonienſis*; ouvrage plein de recherches profondes, écrit d'abord en anglois, & que l'université fit traduire & imprimer en latin,

1674 & 1675, 2 vol. in-fol. II. *Athenæ Oxonienſes*, en 2 vol. in-fol. Wood y parle de toutes les perſonnes illuſtres qui ſont ſorties de l'univerſité d'Oxford, depuis l'an 1500 juſqu'en 1690. Les bibliographes y ont beaucoup puiſé.

WOODWARD *ou* WODWARD, (Jean) naquit en 1665 dans le comté de Derbi en Angleterre. Après une étude approfondie de la médecine, il ſe rendit à Londres, où il devint en 1692 profeſſeur de médecine dans le college de Gresham, à la place du docteur Stillingflet, fut reçu membre de la ſociété royale de Londres en 1693, & mourut, ſelon les journaliſtes de Trévoux, le 25 avril 1728, dans le ſein de la Religion Romaine. Ses principaux ouvrages ſont: I. Un *Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle de la Terre*, Londres, 1695, in-8°. Cet ouvrage a été traduit de l'anglois en françois par M. Noguès, ſous le titre de *Géographie Phyſique, ou Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle de la Terre*, Paris, 1735, in-4°; en latin, par Jean-Jacques Scheuchzer, ſous le titre de *Specimen geographicæ phyſicæ, quâ agitur de Terra*, Zurich, 1704, in-8°; autre verſion en latin, Rotterdam, 1714, in-8°; en allemand, Erfurt, 1745. Il y a d'excellentes obſervations, & en même tems quelques idées ſingulieres & haſardées, mais en tous ſens préférables à celles qu'on a eſſayé d'établir dans des hypotheſes plus modernes. Quoi qu'en diſe M. de Buffon, le déluge & ſes effets y ſont péremptoirement démontrés. Camerarius ayant critiqué cet ouvrage, Woodward lui fit une *Réponſe* dont le P. Nicéron a donné une traduction françoiſe. II. L'*Etat de la Médecine & des Malades*, en anglois, 1718, in-8°; en latin, Zurich, 1720: c'eſt une ſatyre contre les médecins de ſon tems, III. *Traité ſur les Foſſiles & méthode de les claſſer*, Londres 1728, in-8°. IV. *Catalogue des Foſſiles d'Angleterre*, 1729, 2 vol. in-8°, en anglois. Ces deux ouvrages ſont poſthumes. Woodward a fondé une chaire de phyſique à Cambridge, & a laiſſé à cette univerſité ſon cabinet de foſſiles d'Angleterre.

WOOLSTON, (Thomas) né en 1660 à Northampton, étudia dans l'univerſité de Cambridge, & paſſa enſuite au college de Sidnei, où il prit des degrés en théologie, & d'où il ſe fit exclure par ſes impiétés. De Cambridge il ſe rendit à Londres, où il étoit connu par *VI Diſcours ſur les Miracles de Jeſus-Chriſt*, 1727 à 1729, in-8°. Sous prétexte de les faire paſſer pour des allégories, il s'efforce de les détruire dans cet ouvrage auſſi futile que pernicieux. Comme il continuoit d'écrire contre les vérités fondamentales de la foi, il fut déféré au tribunal ſéculier. La cour du banc du roi le condamna, en 1729, à payer 25 liv. ſterlings d'amende pour chacun de ſes Diſcours, à ſubir une année de priſon, & à donner caution pour ſa bonne conduite pendant le reſte de ſes jours. Le coupable n'ayant pas eu de quoi ſatisfaire à cette ſentence, demeura en priſon. Il mourut à Londres en 1733. Woolſton attaqua la Religion

autant par corruption de cœur que par égarement d'esprit. On trouve dans le tour de ses pensées & de ses expressions, un air de malignité & de vaine joie, qui décele une inclination criminelle. On a de lui plusieurs ouvrages, dans lesquels il abuse des passages des SS. Peres, dont il avoit meublé sa mémoire, sans ordre, ni choix, ni ensemble. Les principaux sont : I. *Apologie ancienne pour la vérité de la Religion Chrétienne, renouvellée contre les Juifs & les Gentils ;* réimprimée à Londres, 1730, in-8°. II. *Défense des Discours de M. Woolston, sur les Miracles de J. C., contre les Evêques de St.-David & de Londres, & contre ses autres adversaires*, 1730 ; brochure in-8°. Cette apologie d'une très-mauvaise cause, ne fit illusion à personne. Les libertins ont prodigué à cet écrivain les éloges les plus outrés ; mais les gens de bien l'ont eu en horreur. Ses impiétés ont été victorieusement réfutées dans les divers ouvrages de l'abbé Bergier, & des autres apologistes de la Religion chrétienne.

WORMIUS, (*Olaüs*) médecin Danois, né à Arhus en Jutland l'an 1588, voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie & en Angleterre. De retour à Coppenhague, il obtint la chaire de la langue grecque, ensuite celle de physique, enfin une de médecine en 1629, après Gaspar Bartholin. Il se rendit habile dans cette science, sans néanmoins négliger les matieres d'érudition, devint médecin du roi Christiern IV, & mourut recteur de l'académie de Coppenhague en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Histoire de Danemarck, & d'autres écrits. Les principaux sont : I. *Antiquitates Danicæ, Litteratura Runica, Fasti Danici*, &c., Coppenhague, 1651, in-fol. Les fastes marqués dans cet ouvrage ne regardent point la chronologie, mais seulement la maniere de mesurer le tems, pratiquée par les anciens Danois. II. *Danica litteratura antiquissima, vulgò Gothica dicta*, Coppenhague, 1651, in-folio. Il y a joint une dissertation sur la poésie ancienne des Danois. III. *Monumentorum Danicorum libri sex*, Rostok, 1643, in-fol. IV. *Duplex series antiqua regum Daniæ, & limitum inter Daniam & Sueciam Descriptio*, Coppenhague, 1643, in-folio. C'est l'édition d'un ancien ouvrage où il regne peu de critique. V. *Lexicon Runicum & appendix ad monumenta Danica*, Rostock, 1650, in-folio. VI. *De cornu aureo Danico*, 1641, in-fol. en danois, traduit en latin par Pierre Herman, Coppenhague, 1644, in-4°. VII. Plusieurs Ouvrages de médecine. VIII. *Musæum Wormianum*, Leyde, 1655, in-folio : ouvrage posthume, qui contient un catalogue de son riche cabinet d'histoire naturelle. — Son petit-fils, Olaüs WORMIUS, professeur en éloquence, en histoire & en médecine à Coppenhague, mourut en 1708, à 41 ans. On a de lui : I. *De Glossopetris*. II. *De viribus Medicamentorum specificis ;* & d'autres ouvrages de physique & de littérature. — Christian WORMIUS, son autre petit-fils, docteur & professeur en théologie, puis évêque de Séland & de

Copenhague, mourut en 1737. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: I. *De corruptis Antiquitatum Hebraïcarum vestigiis; apud Tacitum & Martialem.* II. *Dissertationes quatuor de veris causis cur delectatos Hominis carnibus & promiscuo concubitu Christianos calumniati sint Ethnici.* III. *Historia Sabellianismi*, in-8°, &c. Une érudition profonde rend ces ouvrages recommandables.

WORTH, (Guillaume) auteur Anglois, savant dans l'antiquité ecclésiastique & dans les langues, florissoit au commencement du 18e. siecle, & étoit archidiacre de Worcester. On a plusieurs ouvrages de lui, entr'autres une bonne Edition des *Œuvres* de S. Justin, & du *Discours contre les Gentils* de Tatien, Oxford, 1700, avec des notes & des dissertations.

WORTLEY, (Marie Montague) miladi, épouse de milord Montague, accompagna son époux dans une ambassade à Constantinople, au commencement du 18e. siecle. A son retour, elle porta le système de l'inoculation dans sa patrie, & parvint à accréditer cette charlatanerie plus qu'elle ne devoit l'être (*voyez* CONDAMINE). Elle fut tour-à-tour amie & ennemie de Pope. Miladi, pendant son mécontentement, saisit toutes les occasions d'en dire du mal, & Pope prit la même liberté à l'égard de miladi. L'un & l'autre se porterent à de tels excès, qu'ils devinrent la fable du public. Après avoir fourni une longue carriere, pleine d'aventures singulieres & romanesques, elle mourut vers 1760. On a d'elle: I. Des *Lettres* écrites pendant ses voyages depuis 1716 jusqu'en 1718, traduites de l'anglois, Rotterdam, 1764, Paris, 1783, 1 vol. in-12. L'on y trouve des anecdotes curieuses sur les mœurs & le gouvernement des Turcs, qu'on auroit peine à trouver ailleurs. Le baron de Tott, qui a fait un long séjour à Constantinople, les a attaquées vivement; mais M. Guis de Marseille, qui nous a donné un ouvrage relatif au même pays a pris la défense de ces Lettres avec beaucoup de chaleur. Cette différente maniere de voir, dans des personnes qui ont visité le même pays, ne doit pas paroître extraordinaire. Il est bien peu de voyageurs qui s'accordent sur les mêmes objets, qu'ils disent néanmoins avoir vus & examinés avec attention. II. Un *Poëme sur les progrès de la Poésie.* III. Une *Apologie de Shakespear*, dont il a paru une traduction françoise à Londres, en 1777, in-8°.

WOTTON, (Edouard) médecin d'Oxford, mort à Londres en 1555, à 63 ans, exerça son art avec distinction. On a de lui un ouvrage intitulé: *De la différence des Animaux.* Ce livre rempli d'érudition, écrit en latin, & imprimé à Paris en 1552, in-fol., acquit à Wotton une grande réputation parmi les savans. L'auteur y ramasse & y concilie avec art les passages des anciens sur la matiere qu'il traite. Passevin, dans sa *Bibliotheque*, en parle avec éloge. Il avoit aussi commencé le *Theatrum Insectorum*, que Mouset donna à

Londres en 1634, in-fol. avec figures.

WOTTON, (Guillaume) né dans le comté de Suffolck en 1666, mort en 1726, eſt connu par les ouvrages ſuivans. I. *Loix civiles & eccléſiaſtiques du Pays de Galles*, en anglois, avec des notes & un gloſſaire. II. *Hiſtoire Romaine, depuis la mort d'Antonin le Pieux, juſqu'à la mort d'Alexandre Sévere*, in-8°, en anglois. Les antiquaires en font cas, parce que l'auteur y fixe l'époque des événemens conſidérables, par l'autorité des médailles. III. *Diſcours ſur les traditions & les uſages des Scribes & des Phariſiens*, 2 vol. in-8°, en latin.

WOWER *ou* WOUWER, (Jean) proteſtant, natif de Hambourg, mort à Gottorp en 1612, à 38 ans, ſe fit un nom dans les ſciences, mais en même tems beaucoup d'ennemis par ſa colere & ſes jactances : il pouſſa la vanité à ſon comble, & pour en laiſſer une preuve, il légat 60 écus à celui qui feroit ſon éloge funebre. Si à ces vices on joint l'ivrognerie, on n'en aura point d'idée fort avantageuſe. On a de lui : I. Un recueil intitulé : *Polymathia*, 1603, in-4°. II. Des Notes ſur *Julius Firmicus*, *Apulée*, *Sidoine Apollinaire* & *Minutius Felix*. III. Une Edition de *Pétrone*. IV. Des *Lettres*, Hambourg, 1609, in-8° : où l'on trouve des jugemens littéraires, dictés ſouvent par ſon humeur cauſtique. Scaliger le traite de plagiaire. *Voyez* LINDENDRUCH Henri.

WOWERIUS, (Jean VANDEN-WOUWERE *ou*) né à Anvers en 1576, fut lié d'une étroite amitié avec Juſte-Lipſe, qui lui laiſſa par ſon teſtament tous ſes manuſcrits. Après avoir parcouru toute l'Europe, il fut fait conſeiller de la ville d'Anvers, membre du conſeil des finances & du conſeil de guerre. Iſabelle, infante d'Eſpagne, le chargea d'une commiſſion importante auprès de Philippe IV, qui le créa chevalier & lui donna un collier d'or. Il mourut en 1635, & fut beaucoup regretté pour ſes qualités civiles & chrétiennes. Malgré le travail qu'exigeoient ſes divers emplois, dont il s'acquittoit avec exactitude, il ſut trouver le loiſir de publier : I. *Euchariſticon*, 1606, in-4°. II. *Vita B. Simonis, ſacerdotis Valentini*, 1614, in-8°. III. La premiere édition de Julius Firmicus Maternus : *De errore profanarum religionum*, avec des notes, 1603, in-4°. IV. Il eſt encore éditeur, 1°. de deux *Centuries de Lettres* de Juſte-Lipſe ; 2°. de deux *Centuries de Lettres* adreſſées au même ; 3°. de *Seneque* & de *Tacite*, avec des commentaires & des notes.

WRANGEL, (Charles-Guſtave) maréchal-général & connétable de Suede, mort en 1676, ſe ſignala ſur mer & ſur terre. Il brûla une partie de la flotte Danoiſe en 1644, défit près d'Ausbourg les Impériaux & les Bavarois en 1648, & battit l'armée navale des Hollandois au paſſage du Sund en 1658. C'étoit un homme de tête & de main.

WREN, (Chriſtophe) célebre architecte Anglois, naquit à Eaſt-Knoyle, dans le Wiltshire, en 1632, fit ſes études à

Oxford, & se distingua tellement dans les mathématiques, qu'il devint professeur en astronomie au college de Gresham à Londres, en 1657, & au college de Savilien à Oxford, en 1660. Son talent pour l'architecture lui mérita, en 1668, la place d'architecte du roi. Il eut la direction d'un grand nombre d'édifices publics. Le théâtre d'Oxford, le palais de Hamptoncourt, le college de Chelséa, l'hôpital de Gréenwich, l'église de S. Etienne de Londres, & celle de S. Paul, sont les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, le dernier sur-tout, qui est le plus vaste & le plus bel édifice de l'Angleterre : c'est en vain cependant qu'on a voulu le comparer à S. Pierre de Rome, auquel il est très-inférieur & pour la grandeur & pour l'architecture ; mais il faut convenir, que si tout étoit d'ailleurs égal, la nudité des temples protestans donneroit un grand avantage à celui de Rome, aussi magnifique dans ses décorations intérieures, qu'imposant par l'énormité & la hardiesse de son vase (*voyez* JULES II). En 1680, il fut élu président de la société royale, & il y a plusieurs pieces de lui dans les *Mémoires* de cette compagnie. Cet habile homme n'a jamais rien fait imprimer ; mais plusieurs de ses ouvrages ont été publiés par d'autres, & bien reçus du public éclairé. Il mourut en 1723, à 91 ans, honoré du titre de chevalier qu'il avoit obtenu en 1674. Les Anglois, voulant récompenser d'une maniere distinguée le mérite de cet homme célebre, lui accorderent le privilege exclusif, ainsi qu'à sa famille, d'être inhumés dans l'église de S. Paul. — Son fils Christophe WREN, mort en 1747, à 72 ans, publia en 1708, *Numismatum antiquorum Sylloge*, in-4°.

WULSON, *voyez* VULSON.

WURS, (Ignace) né à Vienne en 1731, entra chez les Jésuites en 1749, enseigna longtems au college Théresien à Vienne, & mourut, âgé de 53 ans, à Pirawart, dont il avoit accepté la cure, après la suppression de sa société. On a de lui une Traduction allemande des Sermons de Bossuet, de la Rue & de Ciceri, & plusieurs ouvrages estimés, entr'autres des *Sermons & Oraisons funebres*, dans lesquels il a déployé avec succès une éloquence mâle & onctueuse, dont il avoit lui-même tracé les regles dans un bon *Traité de l'Eloquence sacrée*.

WYCHERLEY, (Guillaume) poëte Anglois, né en 1640 à Clive, dans la province de Shrewsbury, mort en 1720 à l'âge de 80 ans, passa quelques années en France dans sa premiere jeunesse. Il y embrassa la Religion catholique ; mais dès qu'il fut de retour à Londres, il redevint protestant, & dans la suite il quitta derechef l'hérésie pour la catholicité, ou plutôt il n'eut point de religion fixe. Charles II & Jacques II eurent des bontés pour lui ; mais ni les libéralités de ces monarques, ni son mariage avec la comtesse de Drogheda, ne purent suffire à ses dépenses, & à sa vie libertine, dont ses écrits ne se ressentent que trop.

On a de lui quatre Pieces de Théâtre, & quelques Poéſies, Londres, 1728 & 1731, in-12. Ses vers manquent en général de douceur & d'harmonie; on n'y remarque pas ce tour vif, original & ingénieux, qui caractériſe les vrais poëtes.

WYELIUS, (Alard) licencié en théologie à Cologne, s'appliqua avec ſuccès à l'étude de l'antiquité eccléſiaſtique. C'eſt principalement à ſes ſoins que l'on doit la *Bibliotheque des Peres*, en 14 vol. in-fol., Cologne, 1618. C'eſt la collection de Marguerin de la Bigne (*voyez ce nom*), augmentée de plus de cent auteurs; arrangée ſelon l'ordre chronologique.

WYMPNA, *voyez* WIMPINA.

WYNANTS, (Goſwin comte de) conſeiller au ſouverain conſeil de Brabant, & enſuite conſeiller-privé de l'empereur Charles VI, né à Bruxelles en 1661, mort à Vienne en 1732, à l'âge de 71 ans, eſt auteur d'un Recueil de jugemens prononcés par le conſeil de Brabant, publié ſous le titre *Supremæ curiæ Brabantiæ Deciſiones recentiores*, Bruxelles, 1744, in-fol., & en 2 vol. in-8°; cet ouvrage eſt très-eſtimé. Les obſervations de Wynants décelent autant l'honnête homme & le bon juge, que le juriſconſulte habile & profond.

## X

XACA, philoſophe Indien, eſt regardé par les Japonois comme leur légiſlateur. Il leur perſuada que, pour gagner le ciel, il ſuffiſoit de prononcer ſouvent ces cinq mots: *Nama*, *Mio*, *Foren*, *Qui*, *Quio*; mais il n'y a pas eu un ſeul interprete qui ait pu encore deviner ce galimatias philoſophique. Ce peuple, auquel Xaca apprit la métempſycoſe & la théologie idolâtrique des Chinois, lui a donné un rang parmi les dieux du premier ordre. Il y a même une ſecte de Bonzes, dans laquelle Xaca eſt regardé comme le premier dieu de l'empire. L'hiſtoire que l'on fait de ſa vie, dit que ſa mere étant groſſe de lui, crut en ſonge qu'elle mettoit au monde un éléphant blanc par le côté gauche. Cette fable eſt le motif de la paſſion extraordinaire qu'ont les rois de Siam, de Tonquin & de la Chine pour les éléphans de ce genre. Les Brachmanes diſent que ce philoſophe a ſouffert 30 mille fois la métempſycoſe, & que ſon ame a paſſé en autant d'animaux de différentes eſpeces. Ce ſont ces mêmes Brachmanes que les philoſophes modernes d'Europe nous donnent pour des ſages conſommés.

XACCA, (Eraſme) Sicilien, floriſſoit dans le 17e. ſiecle, & a donné des ouvrages qui montrent qu'il s'étoit appliqué à la littérature, à la philoſophie & à la médecine: tels ſont: I. *Hiſtoire de l'incendie du Mont-Ætna en 1669*, en ita lien. II. Poëme latin didactique *des Fievres*. III. *Brevis expoſitio in Pſalmos* & *in Cantica Cantico-*

*rum.* IV. *La Jéruſalem délivrée* du Taſſe, en vers latins.

XANTIPPE, femme de Socrate, étoit d'un caractere emporté. Ce philoſophe, avant de la prendre pour ſa compagne, n'ignoroit pas, dit-on, ſa mauvaiſe humeur. Xénophon lui demandant pourquoi donc il l'avoit épouſée? « Parce qu'elle » exerce ma patience, répon» dit Socrate, & qu'en la ſouf» frant je puis ſupporter tout » ce qui peut m'arriver de la » part des autres ». Mauvaiſe réponſe & digne de l'inconſéquence d'un ſage de parade. Le vrai ſage attend les événemens fâcheux & ne les cherche pas; il s'affermit contre les malheurs par la raiſon, & non pas par une ſottiſe, telle que celle d'épouſer une méchante femme.

XANTIPPE, général Lacédémonien, étoit un vrai Sparriate, par l'auſtérité de ſes mœurs & par la grandeur de ſon courage. Il fut envoyé l'an 255 avant J. C., par ceux de ſon pays, au ſecours des Carthaginois. Les Romains, ſous la conduite d'Attilius-Regulus, avoient déjà battu Amilcar & les deux Aſdrubal. Ce brave capitaine arrêta la proſpérité de leurs armes, & les défit en pluſieurs rencontres. Malgré la valeur active de Regulus, il remit la république de Carthage ſur l'offenſive. Les Carthaginois le renvoyerent, après lui avoir donné de grands témoignages de reconnoiſſance. Mais par une ingratitude auſſi grande que ſes ſervices, ils ordonnerent au commandant du vaiſſeau ſur lequel il s'étoit embarqué, de le précipiter dans la mer. Cette trahiſon acheva de décrier les Carthaginois, dont la mauvaiſe foi avoit déjà paſſé en proverbe. — Il ne faut pas le confondre avec XANTIPPE qui fut la cauſe de la condamnation de Miltiade.

XAVIER, (Jerôme) Jéſuite Eſpagnol, parent de S. François Xavier, & héritier de ſon zele pour la converſion des Indiens, exerça les fonctions de miſſionnaire dans le Mogol pendant 23 ans, & mourut à Goa le 17 juin 1617. Il a publié: I. *Vie de Jeſus-Chriſt.* II. *Vie de S. Pierre.* Elles ſont en langue perſe, & ont été traduites en latin par Louis de Dieu. L'ouvrage du P. Xavier auroit été plus eſtimé, s'il n'avoit pas puiſé dans des ſources apocryphes pour groſſir ces hiſtoires. On a encore de ce miſſionnaire des *Lettres* touchant la miſſion dans le royaume de Mogol, inſérées à la fin de la traduction de l'*Hiſtoire de S. Pierre*, Leyde, 1639, in-4°.

XÉNOCRATE, l'un des plus célebres philoſophes de l'antiquité, naquit à Chalcédoine. Il ſe mit de bonne heure ſous la diſcipline de Platon, qui lui donna ſon amitié & ſon eſtime. Il l'accompagna en Sicile, & comme Denys le Tyran menaçoit un jour Platon, en lui diſant que *quelqu'un lui couperoit la tête.* — *Perſonne*, répondit Xénocrate, *ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne.* Ce philoſophe ſuccéda dans l'académie d'Athenes à Speuſippe, ſucceſſeur de Platon, l'an 339 avant J. C. Il exigeoit de ſes diſciples qu'ils ſuſſent les mathématiques avant que de venir à ſon école, & renvoya un jeune-homme qui

ne les savoit point, en disant qu'*il n'avoit pas la clef de la philosophie*. Ce qui ne pouvoit cependant être vrai qu'à l'égard d'une partie de la physique. On prétend que ses leçons arrêterent les débauches de Polémon ; mais on peut assurer que les froids adages de la philosophie n'ont jamais opéré de conversion fonciere & constante dans ce genre : quoiqu'il soit vrai que Polémon afficha depuis une grande austérité de mœurs. Xénocrate mourut vers l'an 314 avant J. C., âgé de 82 ans. Il avoit composé, à la priere d'Alexandre, quelques livres qui ont été détruits par le tems. Alde a imprimé sous son nom un *Traité de la Mort*, avec *Jamblique*, Venise, 1497, in-fol. Ce philosophe ne reconnoissoit point d'autre divinité que le ciel & les 7 planetes. Cicéron (livre 1, *De la nature des Dieux*) réfute très-bien cette doctrine absurde & ridicule. Il étoit grave, & d'un caractere si sérieux & si éloigné de la politesse des Athéniens, que Platon l'exhortoit souvent à sacrifier aux Graces. Phryné, courtisanne fameuse, ayant parlé de le faire succomber, n'en put jamais venir à bout, quoiqu'elle eût employé tous les moyens imaginables. Comme on se moquoit d'elle en voulant l'obliger de payer la gageure, elle répondit : « Qu'elle n'avoit point » perdu, parce qu'elle avoit » parié de faire succomber un » homme, & non pas une » statue ». Xénocrate, dit-on, se dédommageoit de cette abstinence sur des objets moins bruyans, mais le public ne paya pas moins à son refus le tribut d'admiration que sa vanité en attendoit. *Voyez* ZÉNON, COLLIUS, *&c.*

XÉNOCRATE, médecin, vivoit dans le 1*er.* siecle, sous l'empire de Néron. Nous apprenons de Galien, qu'il étoit d'Aphrodisias en Cilicie, & qu'ayant écrit sur les médicamens, il n'avoit rempli ses ouvrages que de remedes, la plupart impraticables. Xénocrate avoit encore rendu publiques diverses recettes, également pernicieuses & superstitieuses, pour donner de l'amour, pour faire haïr, pour envoyer des songes, &c. Ce n'est pas que ce médecin n'eût mêlé quelques bons remedes parmi tant de mauvais ; il avoit trouvé une Thériaque, & quelques autres compositions utiles. Il nous reste encore aujourd'hui un petit livre qui porte le nom de Xénocrate, & qui traite *De la nourriture des Animaux aquatiques*. Cet ouvrage a été imprimé à Zurich, dès l'an 1559, in-8°, avec les notes de Conrad Gesner.

XÉNOPHANE, philosophe Grec, natif de Colophon, disciple d'Archelaüs, étoit contemporain de Socrate, suivant la plus commune opinion. Il fit plusieurs Poëmes sur des matieres de philosophie, sur la fondation de Colophon, & sur celle de la colonie d'Elée, ville d'Italie. La liberté avec laquelle il s'exprimoit sur la Divinité, l'ayant fait bannir de sa patrie, il se retira en Sicile, & demeura à Sancle (aujourd'hui Messine) & à Catane. Il y fonda la Secte Eléatique, qui produisit plusieurs hommes fa-

meux. Il ne pouvoit pardonner à Homere & Héſiode, d'avoir parlé des dieux, & ne ceſſoit de les tourner en ridicule (ce qui eût été bon, ſi épurant leurs idées il les avoit ramenés à la notion primitive de l'Être-Suprême). Quoiqu'il fît ſon poſſible pour fixer ſur lui les yeux & les bienfaits des grands, il fut pauvre, & ſe plaignoit lâchement de ſa pauvreté. Il dit un jour à Hiéron, roi de Syracuſe, *qu'il n'avoit pas le moyen d'entretenir deux ſerviteurs* (comme s'il en falloit tant à un philoſophe); ce prince lui répondit: « Tu » devrois donc attaquer moins » ſouvent Homere, qui, tout » mort qu'il eſt, fait vivre plus » de dix mille hommes ». Les Fragmens de ſes *Vers* furent imprimés l'an 1573 par Henri Etienne.

XÉNOPHON, fils de Gryllus, né à Athenes, fut quelque tems diſciple de Socrate, ſous lequel il apprit la philoſophie & la politique. Il prit le parti des armes, & alla au ſecours de Cyrus le jeune, dans ſon expédition contre ſon frere Artaxercès. Ce philoſophe guerrier s'immortaliſa par la part qu'il eut à la fameuſe retraite des Dix mille. De retour dans ſa patrie, il s'attacha à Agéſilas, roi de Lacédémone, qui commandoit pour lors en Aſie. Il combattit à côté de ce prince à la bataille de Coronée, & s'y diſtingua par ſon courage. Dès que la guerre fut terminée, il ſe retira à Corinthe, où il paſſa le reſte de ſes jours dans les travaux paiſibles de l'eſprit. Il y mourut vers l'an 360 avant J. C. Xénophon avoit un fils nommé *Gryllus*, qui, quoique bleſſé à mort en combattant vaillamment à la bataille de Mantinée, 363 ans avant J. C., eut le courage, malgré ſa bleſſure, de porter un coup mortel à Epaminondas, général des Thébains, & mourut peu de tems après. La nouvelle de cette mort ayant été portée à Xénophon tandis qu'il ſacrifioit, il ôta la couronne de fleurs qu'il avoit ſur la tête. Mais lorſqu'on eut ajouté que ce fils étoit mort en homme de cœur, il remit auſſi-tôt ſa couronne ſur ſa tête, en diſant: « Je ſavois bien que » mon fils étoit mortel, & ſa » mort mérite des marques de » joie plutôt que de deuil ». Ses principaux ouvrages ſont: I. La *Cyropédie*. C'eſt l'hiſtoire du grand Cyrus, renfermée en 8 livres. Quoique cet ouvrage ne ſoit pas écrit dans l'exacte vérité, il eſt digne d'un homme qui étoit à la fois bon écrivain & homme d'état; & les préceptes qu'il mêle à ſa narration, peuvent être utiles. « Xéno- » phon (dit l'auteur de la » *Décadence des lettres & des* » *mœurs*) ne fit uſage de la » philoſophie, que pour inſpi- » rer la crainte des dieux, & » pour faire briller davantage » l'honneur & la vertu, que » ſon pinceau religieux & pur » ſait encore embellir de nou- » veaux charmes. On voit que » c'eſt-là ſon ſeul but. Il n'écrit » point l'hiſtoire pour s'ériger » en réformateur: il n'affecte » point d'y donner des leçons » aux rois, ni des préceptes » au genre-humain: c'eſt plus » par les choſes, que par le » coloris de ſon ſtyle qu'il » attache: en un mot, fidele » & ſévere obſervateur des

» devoirs imposés à tout histo-
» rien, il ne cherche pas à flat-
» ter la malignité des lecteurs
» ignorans & superficiels, par
» un cynisme révoltant; mais
» à contenter & à nourrir les
» bons esprits, qui préferent
» au clinquant du mensonge,
» le solide éclat de la vérité ».
M. Dacier a donné une traduction françoise de la *Cyropédie*, 2 vol. in-12, Paris, 1777. II. L'*Histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune* contre son frere Artaxercès, & de cette mémorable retraite des Dix mille, dont il eut presque tout l'honneur. M. Larcher a traduit cet ouvrage, 2 vol. in-12, Paris, 1778. III. L'*Histoire Grecque*, en 7 livres. Elle commence où Thucydide a fini la sienne; elle a aussi été traduite en françois par d'Ablancourt. IV. Plusieurs petits Traités sur divers objets, recueillis dans l'édition de ses Œuvres, Paris, 1625, in-fol. V. L'*Eloge d'Agésilas*. VI. L'*Apologie de Socrate*. VII. Un Dialogue intitulé : *Hiéron ou le Tyran*, entre Hiéron & Simonide. VIII. Un petit *Traité des Revenus ou des produits de l'Attique*. IX. Un autre de l'*Art de monter & de dresser les Chevaux*. X. Un 3e. sur la *Maniere de les nourrir*. XI. Un petit *Traité de la Chasse*. Scipion l'Africain & Lucullus lisoient sans cesse les écrits de Xénophon; & ce fut dans son Histoire de la *Retraite des Dix mille*, que ce dernier apprit le moyen de vaincre Mithridate. Comme César, il fut grand capitaine & grand historien; tous deux se sont exprimés avec autant d'élégance que de pureté, sans art & sans affectation.

XÉNOPHON, écrivain d'Éphese, vivoit, selon quelques-uns, au 4e. siecle, en même tems qu'Héliodore, & s'amusoit comme lui à écrire des historiettes galantes; ainsi que l'on voit par ses *Éphésiaques*, roman grec qui contient les amours d'Abrocôme & d'Anthia. Ce roman a été imprimé en grec & en latin, Londres, 1726, in-4°; & comme les obscénités se propagent, un M. Jourdan en a donné une Traduction françoise en 1748, in-12.

XERCÈS, *ou plutôt* XERXÈS *Ier.*, 5e. roi de Perse, & second fils de Darius Hystaspes, succéda à ce prince l'an 485 avant J. C. Il fut préféré à Artabazane, son aîné, né d'Amcasysse, fille d'un seigneur Persan, nommé Gobrias, parce que celui-ci avoit vu le jour dans le tems que Darius n'étoit qu'un homme privé, au lieu que Xercès fut mis au monde par Atossa, petite-fille de Cyrus, lorsque Darius étoit roi. Son premier soin fut de continuer les préparatifs que son pere avoit faits contre l'Egypte. Il la réduisit sous sa puissance, & y laissa son frere Achemene pour gouverneur. Encouragé par ce premier succès, il marcha contre les Grecs avec une armée de 800,000 hommes, & une flotte de 1000 voiles. Il jeta un pont sur le détroit de l'Hellespont, & fit percer l'isthme du Mont-Athos. Mais étant arrivé au détroit des Thermopyles, Léonidas, roi de Sparte, avec 300 Lacédémoniens seulement, lui en disputa long-tems le passage, & s'y fit tuer avec les siens, après avoir fait un horrible carnage d'une

multitude de Perſes. Les Athéniens gagnerent enſuite ſur Xercès la fameuſe bataille navale de Salamine, & cette perte fut ſuivie de divers naufrages des Perſes. Xercès, contraint de ſe retirer dans ſes états, laiſſa dans la Grece Mardonius ſon général, avec le reſte de l'armée. Dégoûté de la guerre par les fatigues qu'il avoit eſſuyées dans ces différentes expéditions, il s'abandonna à l'inertie du luxe & de la molleſſe. Artaban, Hyrcanien de naiſſance & capitaine de ſes gardes, conſpira contre ſa vie, & ayant gagné ſon grand-chambellan, le tua pendant ſon ſommeil, l'an 465 avant J. C. Xercès n'avoit que l'extérieur & l'appareil de la puiſſance; il manquoit de ces qualités perſonnelles qui rendent les rois vraiment puiſſans. Maître du plus vaſte empire qui fût alors ſur la terre, chef d'armées innombrables, il ſe regardoit comme le ſouverain de la nature. Il prétendoit maîtriſer & punir les élémens; mais il vit ſes forces & ſon orgueil ſe briſer contre une poignée d'hommes; ſuivant la marche ordinaire de la Providence, qui pour confondre l'orgueil des hommes, détruit les grandes choſes par les petites. Quoiqu'égaré par la vanité, le faſte & la manie des conquêtes, il avoit du ſentiment, & ſon eſprit s'ouvroit quelquefois à des réflexions ſalutaires. Un jour qu'il regardoit d'un lieu élevé l'armée immenſe qu'il avoit à ſes ordres, il ne put retenir ſes larmes; & comme on lui demanda la cauſe d'une triſteſſe produite par un aſpect qui auroit dû faire naître la ſatisfaction & l'eſpérance, il avoua qu'il s'occupoit de la penſée de la mort, qui dans peu d'années auroit moiſſonné cette multitude innombrable, de maniere à n'en pas laiſſer un ſeul individu. S. Jerôme en étendant cette réflexion ſur le monde entier, ſur les événemens divers qui l'agitent, le détruiſent & le réforment, en fait un tableau vaſte & magnifique, plein d'une philoſophie ſombre & ſublime (*Epiſt. ad Heliod. Epitaph. Nepotiani*). Artaxercès Longuemain lui ſuccéda.

XERCÈS II, *voyez* SOGDIEN.

XIMENÈS, (Roderic) Navarrois, archevêque de Tolede, ſe rendit en 1247 à Lyon, pour défendre devant le pape Innocent IX, au concile général, les droits & les privileges de ſon égliſe, contre l'archevêque de Compoſtelle, qui prétendoit la primatie ſur les égliſes d'Eſpagne, parce que ſon égliſe croit conſerver le corps de S. Jacques, apôtre des Eſpagnes; mais elle fut adjugée à l'archevêque de Tolede. Il mourut ſur le Rhône, en s'en retournant. On lui doit une *Hiſtoire d'Eſpagne*, diviſée en neuf livres, que nous avons dans le Recueil des Hiſtoriens de ce royaume, avec des remarques du P. André Schott. Elle manque d'exactitude & de critique.

XIMENÈS, (François) né à Torrelaguna, dans la vieille Caſtille, en 1437, d'un ſimple commis aux décimes, & ſelon Fléchier à Villaivar, dans le dioceſe de Tolede, d'Alphonſe de Ciſneros Ximenès, procureur de la juriſdiction de Torrelaguna, fit ſes études à Alcala

& à Salamanque; de là il se rendit à Rome; mais ayant été volé dans son voyage, il n'en remporta qu'une Bulle pour le premier bénéfice qui vaqueroit. L'archevêque de Tolede le lui refusa, mais Ximenès s'étant mis en possession du bénéfice, le prélat eut recours à la voie de fait, & le fit mettre en prison dans la tour d'Uzéda. Un prêtre, qui y étoit détenu, & qui sans doute voyoit quelque chose d'extraordinaire dans ce jeune-homme, lui prédit qu'il seroit un jour archevêque de Tolede. Ayant été mis en liberté, il obtint un bénéfice dans le diocese de Siguença, & le cardinal Gonsalez de Mendoza, qui en étoit évêque, le fit son grand-vicaire. Ximenès, dégoûté du monde, entra quelque tems après chez les Cordeliers de Tolede, & fit ses vœux. Ses talens lui procurant une foule de visites, il se retira dans une solitude nommée *Castanel*, & s'y livra à l'étude des langues orientales & de la théologie. Ses supérieurs l'en tirerent pour le consacrer à la direction & à la chaire. La reine Isabelle, qui l'avoit choisi pour son confesseur, le nomma à l'archevêché de Tolede en 1495. Ximenès ne l'accepta qu'après un ordre exprès du pape, en 1498. Sa vie ne fut plus dès ce moment qu'un tissu de bonnes œuvres. Les portes de son palais furent toujours ouvertes aux indigens; il les écoutoit avec bonté, lisoit leurs requêtes, & les soulageoit avec une charité généreuse. Il visita les églises, les colleges, les hôpitaux, & employa ses revenus à les réparer & à les orner. Il purgea son diocese des usuriers & des lieux de débauches, cassa les juges qui rempliſſoient mal leurs charges, & mit en leur place des personnes dont il connoissoit l'intégrité & le désintéressement. Il tint un synode à Alcala, & un autre à Talavera, où il fit des réglemens très-sages pour le clergé régulier & séculier. Ferdinand & Isabelle lui confierent le soin de réformer les ordres religieux, qui s'éloignoient de l'esprit de leur institut. Les Cordeliers eurent recours à toutes sortes de moyens pour perdre le réformateur; leur général vint de Rome, pour changer à l'égard de Ximenès l'esprit de la reine. Malgré ces traverses, Ximenès acheva la réforme. Après la mort d'Isabelle en 1504, le roi Ferdinand le Catholique lui confia l'administration des affaires d'état. Son premier soin fut de décharger le peuple du subside onéreux, nommé *Acavale*. Son zele ne fut pas indifférent sur le sort des Mahométans, qu'il fit instruire dans la Religion chrétienne; il en baptisa près de 3000 dans une place spacieuse, où il fit brûler tous les livres de l'*Alcoran*. Le pape Jules II l'honora de la pourpre romaine en 1507, sous le titre de *Cardinal d'Espagne*. Pour rassurer l'état contre les invasions des Barbares qui l'avoient si long-tems désolé, il vouloit étendre la domination d'Espagne chez les Maures: il le fit en effet par la conquête de la ville d'Oran dans le royaume d'Alger, qu'il entreprit en 1509. Comme l'archevêché de Tolede & les emplois qu'il avoit à la cour, produisoient de grands

revenus, il résolut de faire lui-même cette conquête à ses dépens, leva une armée, nomma général Pierre Navarre, un des plus habiles capitaines de l'Europe, & voulut être présent pour surveiller & encourager une entreprise qui devoit procurer tant d'avantages à l'Eglise & à l'Etat. La flotte composée de 80 vaisseaux sortit de Carthagene le 16 mai, & débarqua heureusement sur les côtes d'Afrique. Le jour de l'ouverture du siege étant arrivé, le cardinal monta à cheval, revêtu de ses ornemens pontificaux & accompagné des ecclésiastiques & des Religieux qui l'avoient suivi. Il y eut un combat. Ximenès, après avoir harangué ses soldats, alla s'enfermer dans une chapelle, où il demeura prosterné, tant que dura la bataille. Le succès de cette journée fut complet. Les Espagnols, après une attaque des plus violentes, enfoncerent la cavalerie des infideles & en firent un horrible carnage; après quoi ils prirent la ville d'assaut: conquête importante & glorieuse, qui dans ce siecle de foiblesse & d'inconséquence, fut abandonnée aux infideles, sans aucune raison apparente, au milieu de la paix (*voyez* ORAN dans le *Dict. Géog.*) A son retour d'Afrique, le roi Ferdinand alla à sa rencontre jusqu'à 4 lieues de Séville, & mit pied à terre pour l'embrasser. Ceux qui ont blâmé Ximenès d'avoir conduit cette expédition, n'ont pas réfléchi qu'il ne prit pas les armes, qu'il s'y comporta toujours en évêque, n'y portant que le secours de ses lumieres & de ses prieres: S. Jean Capistran, S. François Xavier conduisirent également d'heureuses expéditions contre les infideles, & furent l'ame & le conseil de l'armée chrétienne. Le cardinal, à la vigilance duquel rien n'échappoit, prévoyant une stérilité extraordinaire, fit faire des greniers publics à Tolede, à Alcala & à Torrelaguna, & les fit remplir de bled à ses dépens. Ce bienfait fit une telle impression sur les cœurs, que pour en conserver la mémoire, on en fit graver l'éloge dans la salle du sénat de Tolede & dans la place publique. Le roi Ferdinand, malgré l'espece de jalousie qu'il avoit contre son ministre, le nomma en mourant régent de la Castille, en 1516; & l'archiduc Charles, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint, confirma cette nomination. Ximenès pressa la guerre de Navarre; on prétend qu'il ordonna à Villalva, général Espagnol, de faire ce que firent depuis les François dans le Palatinat, de mettre le feu dans ce royaume, en cas de malheur, & d'en faire un vaste désert; mais ce rapport est très-suspect, & il est sûr que l'ordre, s'il a été donné, n'a point été exécuté. Les grands d'Espagne accoutumés à tout oser à raison de leurs richesses, de leurs titres & de leur crédit, traverserent continuellement ses vues; mais sa fermeté les contint dans le devoir. Il sut par des dispositions admirables rendre l'Etat tranquille au-dedans & redoutable au-dehors. En donnant des armes aux bourgeois, les faisant exercer à des tems réglés dans l'art

l'art militaire, il avoit à ses ordres une excellente armée de 30 mille hommes, composée de braves gens, ayant des mœurs, pleins de courage, animés par le vrai patriotisme & les grands motifs qui font les guerriers chrétiens. C'est ainsi que sans faire violence à personne, sans enlever à la charrue un seul laboureur, sans donner aucun mécontentement, & tout au contraire à la grande satisfaction du peuple, il créa tout-à-coup une force militaire, supérieure à toutes celles qui existoient alors en Europe. Exemple dont n'ont pas songé à profiter les monarques qui, dans le 17 & 18e. siecle, ont converti la meilleure partie de la population de leurs états en des masses d'armées énormes, qui se consument dans la corruption morale & physique, qui n'ayant d'autre aiguillon que la solde des esclaves, deviennent les instrumens du caprice & de la violence, ne sont rien à la patrie comme elle n'est rien pour eux, & désolent le pays dont la défense leur est abandonnée (*voy.* FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, Louis VI, MARIE-THÉRESE). Les mécontens députerent en Flandre où étoit Charles-Quint, pour se plaindre du régent. Ximenès, pour toute justification, demande au roi des pouvoirs sans bornes, & les obtient. Il ne s'en servit que pour le bien public, pour la paix & la sécurité du royaume. En élevant d'un côté l'édifice d'une grande & sage politique, il détruisoit tout aussi utilement de l'autre, en abolissant les opérations d'une libéralité dissipatrice & mal entendue. Il retrancha les pensions & les officiers inutiles, retira tout ce qui avoit été usurpé ou aliéné du domaine royal, & fit rendre compte aux financiers. On tira d'eux des sommes immenses, avec lesquelles il acquitta les dettes de l'Etat, & fit des établissemens utiles. Tandis qu'il travailloit pour la gloire de sa patrie, il fut, dit-on, empoisonné en mangeant un pâté de truites; mais le fait est plus qu'incertain, & ce qu'on a dit des prétendus auteurs, l'est encore davantage. A 81 ans on peut mourir sans poison. Ximenès mourut à cet âge, en 1517, avec la réputation du plus grand homme & du meilleur citoyen qu'eût produit l'Espagne. Aussi habile que le roi Ferdinand dans l'art de gouverner les hommes, il le surpassa par les qualités du cœur. On vit en sa personne un simple particulier faire plus de bien à sa patrie, que tous les rois qui avoient gouverné. Noble, magnifique, grand, généreux, protecteur de l'innocence, de la vertu & du mérite, il ne conçut & n'exécuta que des projets utiles à l'humanité. Pendant 22 ans qu'il fut archevêque de Tolede, il employa près de 20 millions pour les besoins de l'Etat & du peuple. Personne n'ignore qu'il forma dans sa ville archiépiscopale, en faveur des filles de condition, un établissement que Louis XIV a imité depuis pour le soulagement de la pauvre noblesse (Saint-Cyr). Ximenès fonda l'université d'Alcala, & fit imprimer dans cette ville la *Bible Polyglotte*, qui a servi de modele à tant d'autres (*voyez* JAY & WALTON). Elle fut com-

mencée (pour l'impreſſion) en 1514, & achevée en 1517, en 6 vol. in-fol., & en 4 langues. Elle eſt fort rare. On y trouve le texte hébreu, tel que les Juifs le liſent; la Verſion grecque des Septante; la Verſion latine de S. Jerôme, que nous appellons *Vulgate*; & la Paraphraſe Chaldaïque d'Onkelos ſur les 5 livres de Moïſe ſeulement. On y travailla pendant plus de 12 ans, car elle fut commencée dès l'an 1502; Ximenès s'y appliqua lui-même avec beaucoup de ſoin & en fit la dépenſe. Il acheta ſept exemplaires en hébreu 400 écus, & donna tout ce qu'on voulut pour des anciens manuſcrits grecs & latins. Il fit encore imprimer le *Miſſel* & le *Bréviaire* mozarabe, dirigés par Ortiz (*voyez ce mot*); & pour conſerver la mémoire de ce rit, il fit bâtir une chapelle auprès de l'égliſe métropolitaine de Tolede, y fonda des chanoines & des clercs, qui célébroient journellement l'office en cette langue. Quoique Ximenès écraſât l'orgueil des grands, il ſavoit fermer les oreilles à leurs murmures. Il répondit à des perſonnes qui vouloient qu'on recherchât les auteurs de quelques diſcours qui avoient été tenus contre lui: » Que lorſqu'on étoit élevé en » dignité, & qu'on n'avoit rien » à ſe reprocher, on devoit » laiſſer aux inférieurs la miſé- » rable conſolation de venger » leurs chagrins par des pa- » roles ». Quand il avoit abattu ſes ennemis & forcé à lui demander grace, il les recevoit avec une généroſité héroïque & adouciſſoit tant qu'il pouvoit les déſagrémens de l'humiliation où ils étoient réduits. Sa ſévérité, dit Fléchier, étoit » accompagnée d'une probité » conſtante, égale, incorrup- » tible; d'un amour tendre » pour le peuple, & de cette » qualité ſi rare, & pourtant » ſi néceſſaire à tous ceux qui » gouvernent, que l'Ecriture » appelle la *faim & la ſoif de* » *la juſtice* » (voyez la fin de l'article le GENDRE). Son zele pour la foi étoit auſſi vif que ferme, conſtant & éclairé. Ceux qui lui ont fait un crime de s'être oppoſé à la réforme de l'inquiſition, n'ont ſans doute pas comparé les rigueurs de ce tribunal avec les maſſacres qui durant deux ſiecles ont déſolé tous les pays où il n'étoit point établi (*voyez* ISABELLE de Caſtille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, *&c.*). Gomez de Caſtro & Antoine Sanderus ont écrit la *Vie* de ce cardinal en latin; Eugene de Roblez, Marc de Lisbonne & Antoine d'Uza en eſpagnol; Barthélemi Cimarelli & Jerôme Garimberti en italien. Marſollier & Fléchier l'ont donnée en françois; l'une & l'autre ſont bien écrites, intéreſſantes, & prouvent combien la politique, inſpirée par la Religion, eſt ſupérieure aux artifices & aux petiteſſes de la politique humaine. La derniere eſt écrite d'une maniere plus conſéquente, plus ferme & plus digne du grand homme dont elle préſente le tableau.

XIMENÈS, (Joſeph-Albert) Eſpagnol, né en 1719 d'une famille noble, ſe fit Carme en 1734, enſeigna dans ſon ordre la théologie, & fut fait docteur en 1760. Il ne ſe diſtingua pas

moins par ses talens pour la chaire. Il fut ensuite nommé théologien du nonce en Espagne. Ayant rempli différens emplois distingués dans son ordre, il en fut nommé prieur-général en 1768, & mourut dans l'exercice de cette charge l'an 1774. On lui doit les deux derniers volumes du *Bullaire des Carmes*, in-fol. Dans l'un il a recueilli les Bulles & anciens monumens omis dans les volumes précédens; dans l'autre il a inséré les Brefs, Bulles, &c., depuis 1718 jusqu'en 1768.

XISITHRUS *ou* XISUTHRUS, dont Bérose a fait un roi de Chaldée. Ayant été averti par Saturne d'un déluge qui devoit inonder toute la terre, il construisit un grand vaisseau, par le moyen duquel il en fut garanti avec sa famille. Quand il sortit de ce vaisseau, il disparut & fut mis au rang des dieux. C'est l'histoire de Noé, défigurée par les mythologistes, comme presque tous les événemens des Livres-Saints. *Voy.* LAVAUR, OPHIONÉE, *&c.*

XISTE, *voyez* SIXTE.

XOGUNSAMA I, empereur du Japon, usurpa le trône en 1617 sur le jeune prince Fidejory, fils de Taïcosama, & assujettit tous les rois particuliers, qui depuis ce tems ne sont plus que les plus soumis courtisans de l'empereur, qui les change & les dégrade comme il juge à propos. La persécution contre les Chrétiens devint plus vive encore qu'elle n'avoit été; il en périt une infinité dans tous les genres de tourmens, que la barbarie peut imaginer. Tous les historiens, même protestans, ont rendu justice au courage & à la persévérance de ces illustres martyrs, qui par la vivacité de leur foi, la sainteté de leurs mœurs, & leur héroïque fermeté, retracerent le spectacle des premiers siecles de l'Eglise, & réfuterent par une preuve de fait éclatante, les raisonneurs qui ont essayé de faire du Christianisme une affaire de climat, d'éducation ou de préjugés. Ce tyran las, comme Dioclétien, de répandre le sang des Chrétiens, abdiqua comme lui en 1622, & mourut en 1631.

XOGUNSAMA II, succéda en 1622 à son pere, qui malgré son abdication, conserva presque toute l'autorité jusqu'à sa mort, arrivée en 1631 (d'où vient que quelques auteurs parlent de trois empereurs de ce nom). Celui-ci changea en 1631 son nom en Toxogunsama (*To* au commencement du nom est une marque de prééminence). Il ne respecta ni la vie ni les possessions de ses sujets, ni les droits des gens, il fit trancher la tête à quatre ambassadeurs Portugais, & ne traita guere mieux les Hollandois qui vouloient s'emparer du commerce des autres nations. Ils furent confinés dans la petite isle de Desima, avec défense sous peine de la vie d'entrer dans le royaume. L'Eglise du Japon, que les fureurs de son pere & de Taïcosama, n'avoient pu détruire, fut noyée dans le sang d'une multitude innombrable de martyrs. C'est lui qui a inventé cet effroyable supplice de la fosse, où l'on souffre toutes les douleurs imaginables, & dans lequel néanmoins on ne meurt que d'épui-

fement. Il mourut ſans enfans, vers l'an 1650, n'ayant jamais voulu ſe marier, parce qu'il ne croyoit pas qu'il y eût une femme au monde qui fût digne d'être ſon épouſe; mais en récompenſe, il s'étoit abandonné aux débauches les plus monſtrueuſes & les plus abſurdes. Dès le premier an de ſon regne, il fut frappé de lepre, & reſta dans cet état hideux juſqu'à ſa mort. Aucun miſſionnaire ne ſurvécut à ſon regne; & la cérémonie du *Jeſumi*, qui conſiſte à fouler la Croix au pied, & qui a lieu tous les ans dans les endroits où l'on ſoupçonne qu'il y a encore des Chrétiens, ne donne pas lieu de croire qu'il y en ait beaucoup aujourd'hui, vu ſur-tout l'impoſſibilité où ſont les hommes zélés d'entrer dans les pays pour les encourager & les inſtruire (*voyez* SIDOTTI). Cependant S. François Xavier, qui connoiſſoit à fond cette nation, & qui en cela avoit peut-être auſſi quelque lumiere prophétique, aſſuroit qu'il y auroit toujours des Chrétiens au Japon. « Cette terre, dit l'abbé » Berault, cultivée avec tant » de ſoin, ſi féconde en vertus » éminentes, arroſée de la » ſueur de tant d'apôtres & » du ſang de tant de martyrs, » ſeroit-elle frappée d'un ana- » thême éternel? Le ſang des » martyrs, qui, dans toutes les » autres égliſes, a été le germe » le plus fécond du Chriſtia- » niſme, n'auroit-il ſervi au » Japon qu'à les ruiner ſans » reſſource? Cette chrétienté » ſi brillante dès ſa naiſſance, » ayant donné à la Jéruſalem » céleſte, en moins de cent » ans, plus de citoyens que » la plupart des autres égliſes » durant une longue ſuite de » ſiecles; préſumerons-nous » que le nombre des élus, » compté pour elle comme » pour chacune des autres, fût » rempli dès-lors? A Dieu ne » plaiſe que nous mettions des » bornes à ſes miſéricordes, » ou que nous entreprenions » de ſonder les voies de ſa juſ- » tice! O profondeur des con- » ſeils & des jugemens du » Très-Haut (*O altitudo divitiarum ſapientiæ & ſcientiæ Dei*), nous écrierons-nous, » en voyant que la nation, la » plus propre en apparence au » royaume de Dieu, eſt re- » tombée dans des ténebres, » plus difficiles à diſſiper que » jamais ». Sans vouloir pénétrer dans les ſecrets de l'Eternel, on peut croire que Dieu irrité de ce que malgré de ſi grands exemples de courage & de vertu, & les immenſes travaux de tant de ſaints miſſionnaires, le gros de la nation perſiſtoit dans ſon idolâtrie, ſa cruauté, ſa brutale luxure, & toutes les abominations; a voulu la punir en retirant les graces dont elle ne profitoit pas, & tourner en châtiment la ſouſtraction de cette même lumiere, dont la préſence l'irritoit. « Si » cela n'eſt pas arrivé chez les » Romains, dit un hiſtorien, » c'eſt que leur empire étoit » un compoſé de toutes les » nations, comprenant tout le » monde connu; & qu'il étoit » dans les deſſeins & promeſſes » de Dieu, d'établir & de » propager la Religion chré- » tienne ». Un philoſophe de ce ſiecle a avancé que puiſque

les empereurs du Japon ont détruit l'Eglise chrétienne dans leurs isles, les empereurs Romains l'auroient détruite dans l'univers, s'ils l'avoient efficacement voulu. Il n'étoit pas nécessaire de chercher un exemple si lointain pour faire un mauvais raisonnement. L'Eglise a été successivement détruite dans bien des royaumes de l'Europe, d'Asie & d'Afrique, sans que ceux qui croient qu'elle est l'ouvrage de Dieu, & qui se fient aux divines promesses, aient imaginé qu'elle peut être anéantie.

XYPHILIN, (Jean) de Trébisonde, fut élevé dans un monastere. Sa piété & son savoir lui obtinrent le patriarchat de Constantinople en 1064. Il mourut en 1075, & laissa un neveu qui portoit son nom. C'est de ce dernier que nous avons un *Abrégé de l'Histoire* de Dion Cassius, en grec, Paris, 1592, in-fol., traduit en françois par le président Cousin. Cet Abrégé commence au 34e. livre, & au tems de Pompée. Il est assez bien fait; mais le style manque de pureté & d'élégance. Xyphilin, l'oncle, n'a laissé qu'un *Sermon*, dans la *Bibliotheque des Peres*.

## Y

YAO, empereur de la Chine, monta, dit-on, sur le trône l'an 2257 avant J. C. & eut Chun pour son successeur. Les Chinois le regardent comme leur fondateur, & conviennent que tout ce qui, dans l'histoire de la Chine, précede ce prince, est rempli de fables ou de faits incertains. Mais c'est encore trop dire; car il n'y a de certain dans l'histoire, que ce qui nous est transmis par des écrits & par des monumens. Or les écrits & les monumens chinois ne remontent, tout au plus qu'à l'an 800, ou même qu'à l'an 434 avant J. C. (*voyez* CONFUCIUS, FOHI, du HALDE, MAILLA). Il paroit du reste qu'avant ce prince, la Chine, ou du moins plusieurs de ses contrées, n'étoient pas habitables, à raison des eaux qui étoient restées long-tems dans les vallées après le déluge. Mong-Tsée, philosophe fameux à la Chine, & qui tient le premier rang après Confucius, dit que *sous Yao, l'empire n'étoit pas encore formé; que les eaux du déluge, stagnantes de tous côtés, couvroient la surface des terres*, &c. Il décrit ensuite les soins que prit Yao pour faciliter l'écoulement des eaux; puis il ajoute: *Après ces grands ouvrages, la Chine put être cultivée & nourrir ses habitans.* Voilà le déluge de Moïse bien clairement énoncé, & la fondation de l'empire Chinois postérieure à ce grand événement. Que penser après cela de l'incroyable audace avec laquelle nos philosophes, sans preuves, sans autorités, nous assurent que l'empire Chinois, formé long-tems avant le déluge de Moïse, a, depuis l'époque de sa naissance, subsisté toujours sans interruption?

YOUNG, (Edouard) poëte Anglois, naquit en 1684, à Upham, dans le comté de Hampt.

où son pere étoit recteur. Après avoir étudié en droit, science pour laquelle il avoit très-peu de goût, il se tourna du côté de la théologie & de la morale, & réussit beaucoup mieux. Il prit les ordres, fut nommé chapelain du roi, & ensuite curé de Wettwin, dans le Herfordshire. Sa vie fut fort occupée & assez triste. Il se maria en 1731 avec la fille du comte de Lichtfield, veuve du colonel Lée. Elle avoit deux enfans, qui moururent, ainsi que leur mere, vers 1741. Un fils unique consola Young de ses pertes; mais il ne le retira pas de cette profonde mélancolie, dont les accès nous ont valu son beau poëme des *Nuits*, traduit en françois avec tant de force & d'élégance par M. le Tourneur, Paris, 1769 & 1788, 2 vol. in-8° & in-12; & dont on a quelques imitations en beaux vers françois par Colardeau. Cet ouvrage est le plus original de ceux qui sont sortis de sa plume. On ne sauroit trop admirer le sombre, le terrible d'une partie de ses tableaux, la hardiesse de son pinceau, la marche rapide de ses idées; & sur-tout la force irrésistible de raison, avec laquelle il établit la grande & consolante vérité de l'immortalité de l'ame, & tire du fond des tombeaux cette lumiere pure & vive, qui rend à l'homme consterné l'espérance & la vie. Vainement l'abbé Remi & M. Clément ont exercé une froide critique sur cet ouvrage justement admiré. Il faut convenir cependant que le faux bel-esprit, le gigantesque, le trivial, gâtent quelquefois les beautés que ce génie sublime a répandues dans ses *Nuits*. On a mis à la tête de la traduction de M. le Tourneur, un *Avis* portant «qu'Young pousse trop loin » les conséquences de l'immor- » talité de l'ame; & que quand » l'ame seroit mortelle, il y au- » roit encore des devoirs à rem- » plir». Mais le donneur d'*avis* se trompe très-fort. Le dogme de l'immortalité tient intimement à celui de l'existence de Dieu, c'est-à-dire du grand Législateur, sans lequel il n'y a ni loi, ni devoir (*voy.* EPICURE). On a de lui d'autres productions poétiques; trois Drames, *Busiris*, la *Vengeance*, & les *Freres* (Demetrius & Persée); un Traité sur la *composition originale*, des Poésies morales, *&c.*, Dublin, 1764, dont M. le Tourneur nous a donné également la traduction (Paris, 1770, 2 vol. in-8° & in-12) sous le titre d'*Œuvres diverses du docteur Young*, qui font la suite de ses *Nuits*: des *Satyres*, dont M. Bertin a donné une Traduction libre, Paris, 1787, 2 vol. in-12. L'auteur des *Nuits* mourut en 1765, au mois d'avril, dans sa maison presbytérale de Wettwin, avec la réputation d'un homme de génie, mais dénué de cette fermeté de principes qui fait les ames fortes & conséquentes. Dans ses Poëmes funebres, il ne paroît occupé que de l'éternité; dans sa vie, on voit un homme qui flatte continuellement les grands par les éloges les moins mesurés. Ses haines, comme ses prédilections, étoient sans motif fixe & sans consistance. On sait avec quelle lâcheté il encensa Voltaire;

& c'eſt le même homme qu'il régala un jour de l'épigramme la plus ſanglante. Fâché de l'entendre rabaiſſer le talent de Milton, & plaiſanter ſur le *diable*, la *mort* & le *péché*, mis en action dans le *Paradis perdu*, Young lui adreſſa ſur le champ deux vers anglois, dont le ſens eſt : *Tu es ſi ſpirituel, ſi maigre & ſi laid, qu'on trouve réunis en toi, le diable, la mort & le péché.* Voltaire déconcerté de cette vigoureuſe apoſtrophe, n'eut pas la force de balbutier un mot de réplique. Voici comment M. R. a mis en vers cette narration :

Contre Young, Arouet diſſertant ſur Milton,
Trouvoit mauvais que dans des vers épiques,
Il perſonnifiât des noms métaphyſiques,
Tels que la *mort*, le *diable* & le *péché* ;
Puis euſſiez ouï le chef des chrétiens infideles,
Traiter de rêves cieux & les anges rebelles,
Et la chute de l'homme en naiſſant entaché,
Et le réparateur au genre-humain prêché.
L'auteur des ſombres *Nuits*, mais des *Nuits* immortelles,
De ſa nature un peu dévot,
Scandaliſé, Dieu ſait, fixe un moment ſon homme,
Lâche ſon épigramme & d'un coup vous l'aſſomme.
L'incrédule en reſta ſi ſtupéfait, ſi ſot,
Que craignant plus rude avanie,
Il prend épée & cape, & fauſſe compagnie,
Sans pouvoir ripoſter un mot.

YRIARTE, (don Jean d') né à l'iſle Teneriffe en 1702, alla faire ſes études à Paris & à Rouen, & les fit avec ſuccès. Après s'être nourri des fruits de la littérature ancienne & moderne, il ſe retira à Madrid, y fut bibliothécaire du roi, membre de l'académie-royale de la langue eſpagnole, & interprete de la premiere ſecrétairerie d'état. Ses principaux ouvrages ſont : I. Une *Paléographie Grecque*, in-4°. II. Des *Œuvres diverſes* en eſpagnol, Madrid, 1774, 2 vol. in-4°. On y trouve des Poéſies latines qui ne ſont pas la partie principale de ce recueil, ni la plus diſtinguée. III. Le 1*er.* vol. in-fol., du *Catalogue des Manuſcrits Grecs de la Bibliotheque Royale.* IV. *Le Catalogue des Manuſcrits Arabes de l'Eſcurial*, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1771, regretté des ſavans & de ſes amis.

YVAN, (Antoine) naquit à Rians, petite ville de Provence, en 1576, d'une famille très-obſcure. Après avoir fait ſes études avec beaucoup de peine à cauſe de ſa pauvreté, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, & alla demeurer à Aix. C'eſt-là qu'il connut Marie-Magdelene de la Trinité. Il fonda avec elle, en 1637, l'Ordre des Religieuſes de Notre-Dame de la Miſéricorde, dont il fut le premier directeur & le premier confeſſeur. Cet homme apoſtolique joignit aux travaux d'un miniſtre de l'Evangile, les auſtérités d'un anachorete. Il contribua beaucoup à la réformation des mœurs par ſes Sermons, & ſurtout par ſes exemples. Sa modeſtie étoit telle, qu'il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice. Ce ſaint homme mourut à Paris en 1653. On a de lui : I. Des *Lettres*. II. Un Livre de piété, intitulé : *Conduite à la*

*Perfection Chrétienne*. III. Quelques autres Ouvrages, qui donnent une foible idée de ses talens littéraires. Gilles Goudon a donné sa *Vie*, Paris, 1662, in-4°; le P. Léon, Carme, en a publié une autre, 1654. Il en a paru une plus nouvelle & mieux écrite, par l'abbé de Montis, Paris, 1787, in-12.

YVES *ou* YVON, (S.) *Ivo*, naquit à Kermartin, à un quart de lieue de Treguier, en 1253, d'une famille noble, étudia à Paris en philosophie, en théologie & en droit canon, & alla ensuite faire ses études de droit civil à Orléans. De retour en Bretagne, il se rendit à Rennes pour se mettre sous la discipline d'un pieux & savant Religieux, & devint, peu de tems après, official du diocese de cette ville. Il exerça cet emploi avec tant de sagesse & de désintéressement, que l'évêque de Treguier le rappella, le fit son official, & le chargea de la cure de Tresdrets, puis de celle de Lohanec. S. Yves s'y montra un pasteur zélé & en bienfaiteur libéral. Il termina sa sainte carriere en 1303, à 50 ans, & fut canonisé par Clément VI en 1347. Les avocats, les procureurs, & autres gens de loi, ont pris S. Yves pour patron : « mais, dit un » historien, la maniere de » penser de ce Saint étoit bien » différente de celle de nos » jurisconsultes modernes. Son » but étoit d'éclaircir les causes » obscures, de faire triompher » la raison & l'équité ; les » moyens en étoient simples & » assortis à l'esprit des tems. » Tout cela est tellement changé en sens contraire, que dès » le 15e. siecle, l'illustre Mathias Corvin fut obligé de » chasser tous les avocats de » la Hongrie, pour y conserver les notions & les droits » de la justice ». *Voyez* FRANÇOIS I.

YVES DE PARIS, né dans cette ville, y exerça d'abord la fonction d'avocat. Détrompé des vains plaisirs du siecle, il se fit Capucin, & se consacra à la conversion des pécheurs & des hérétiques. Après avoir rempli pendant 60 ans cette noble & pénible carriere, il mourut en 1678, à 85 ans. Le P. Yves avoit plus de zele que de lumieres. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, dont le style est fort guindé, & quelques autres productions qui firent du bruit dans le tems : I. *Heureux succès de la piété, & triomphe de la vie religieuse*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur éleve le clergé régulier sur les débris du séculier, fut censuré. II. On lui attribue l'*Astrologiæ novæ Methodus*, sous le nom d'*Allæus*, Arabe chrétien, Rennes, 1654, in-fol. III. *Fatum Universi*, sous le même nom & même date. IV. Enfin une Dissertation sur le livre *du Destin*, 1655, in-fol. Tous ces écrits sont pleins d'idées bizarres & quelquefois extravagantes.

YVES DE CHARTRES, *voyez* IVES.

# Z

ZABARELLA, (François) de ZABARELLIS, plus connu sous le nom de *Cardinal de Florence*, étudia à Bologne le droit canonique, qu'il professa à Padoue sa patrie. Cette ville, assiégée par les Vénitiens en 1406, députa Zabarella au roi de France, pour lui demander du secours; mais il ne put en obtenir. De Padoue il passa à Florence. Jean XXIII l'appella à sa cour, lui donna l'archevêché de Florence, l'honora de la pourpre, & l'envoya en 1413 vers l'empereur Sigismond, qui demandoit la convocation d'un concile. On convint qu'il se tiendroit à Constance. Le cardinal de Florence signala son zele & ses lumieres dans cette assemblée, & mourut dans le cours du concile en 1417, à 78 ans, un mois & demi avant l'élection de Martin V. L'empereur & tout le concile assisterent à ses funérailles, & le Pogge prononça son oraison funebre. On a de Zabarella: I. Des *Commentaires sur les Décrétales* & sur les *Clémentines*, en 6 vol. in-fol. II. Des *Conseils* en un vol. III. Des *Harangues* & des *Lettres* en un vol. in-fol. IV. Un Traité *De Horis canonicis*. V. *De Felicitate libri tres*. VI. *Variæ Legum repetitiones*. VII. *Opuscula de Artibus liberalibus*. VIII. *De natura Rerum diversarum*. IX. *Commentarii in naturalem & moralem Philosophiam*. X. *Historiæ sui temporis*. XI. *Acta in conciliis Pisano & Constantiensi*. XII. Des Notes sur l'*Ancien* & le *Nouveau-Testament*. XIII. Un *Traité du Schisme*, 1565, in-fol. Les Protestans ont souvent fait imprimer ce Traité du Schisme, parce que Zabarella y parle avec beaucoup de liberté des papes & de la cour de Rome; & c'est aussi pour cette raison que ce livre a été mis à l'*Index*. Il attribue tous les maux de l'Eglise de son tems à la cessation des conciles, & ce dernier désordre aux papes; deux assertions qu'il n'est point aisé de bien prouver. — Son neveu, Barthélemi ZABARELLA, professa le droit canon à Padoue, fut ensuite archevêque de Florence, & référendaire de l'Eglise sous le pape Eugene IV. Il mourut en 1442, à 46 ans, avec une grande réputation de savoir & de piété.

ZABARELLA, (Jacques) de la même famille que le précédent, vit le jour à Padoue en 1553, y enseigna la philosophie d'Aristote, & y mourut en 1589, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* sur *Aristote*, qu'on range dans l'ordre suivant: *Logica*, 1597, in-fol.: *de Animâ*, 1606, in-fol.; *Physica*, 1601, in-fol.; *de Rebus naturalibus*, 1594, in-4°. Zabarella soutient dans ces Commentaires, mais plus particuliérement dans un petit Traité *De inventione æterni Motoris*, qui fait partie de ses Œuvres, Francfort, 1618, in-4°, que, par les principes d'Aristote,

on ne peut pas donner de preuves de l'immortalité de l'ame (*voyez* POMPONACE & OREGIUS). Son esprit étoit capable de débrouiller les grandes difficultés, & de comprendre les questions les plus obscures; mais il donnoit souvent dans le faux, & on ne peut excuser sa passion pour l'astrologie & sa manie de tirer des horoscopes.

ZABATHAI-SCEVI *ou* SABATEI-SEVI, né à Smyrne en 1626, du courier juif de la factorerie Angloise, forma le dessein de se faire passer pour le Messie. Il alla d'abord à Constantinople, d'où il fut chassé par les Rabbins; de là il se rendit à Jérusalem, où il reçut un accueil tout contraire. Il se fit des partisans, qui l'envoyerent dans divers pays pour recueillir les aumônes de leurs freres. En passant par Gaza, il trouva un juif nommé *Nathan*, homme de quelque considération, qui en imposa au peuple & fit reconnoître Zabathai vrai Messie & roi des Hébreux. On prétend qu'il fit alors dresser deux trônes, un pour lui & l'autre pour son épouse favorite; qu'il prit le nom de Roi des Rois, & qu'il promit aux Juifs la conquête de l'empire ottoman. Le grand-visir Achmet Cuprogli, craignant que cette folie n'eût des suites, le fit arrêter en 1666 & mettre en prison aux Dardanelles. Le grand-seigneur voulut le voir, & après l'avoir interrogé, il lui dit « qu'il alloit » le faire attacher tout nu à » un poteau pour servir de but » à ses plus habiles archers; & » que si son corps étoit impé- » nétrable à leurs fleches, il » reconnoîtroit sa qualité de » messie & embrasseroit le ju- » daïsme ». Zabathai n'osant s'exposer à une pareille épreuve, avoua son imposture & se fit mahométan. Son changement de religion lui procura des honneurs & une pension; mais le sultan ayant appris qu'il ne laissoit pas de faire, quoique musulman, des fêtes avec les Juifs, le fit conduire au château de Dulcigno sur les côtes d'Albanie. C'est dans cette prison qu'il mourut en 1676, à 50 ans. L'auteur du fameux *Dictionnaire Philosophique* dit, que Zabathai est le dernier faux messie qui ait paru. Il auroit dû dire, que c'est le dernier qui ait fait un certain bruit; car on vit un autre imposteur de ce genre dans le dernier siecle, & on en a vu même dans celui-ci. Cette longue chaine d'illusions montre l'évidence des prophéties touchant un messie attendu par les Juifs, en même tems qu'elle prouve qu'il est bien réellement venu. On peut consulter sur ce sujet l'ouvrage de l'abbé Rossi, écrit en italien: *De l'attente vaine des Juifs concernant la venue du Messie*, Parme, 1774. *Voyez* ANDRÉ, BARCOCHEBAS.

ZABULON, 6e. fils de Jacob & de Lia, naquit dans la Mésopotamie vers l'an 1748 avant J. C. Jacob donnant au lit de la mort sa derniere bénédiction à ses enfans, dit à Zabulon, qu'*il habiteroit sur le bord de la mer & dans le port des vaisseaux, & qu'il s'étendroit jusqu'à Sidon.* La tribu de Zabulon eut en effet son partage dans le pays qui s'étend depuis la mer de Galilée à l'Orient, jusqu'à la mer Méditerranée à l'Occident.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

ZACAGNI, (Laurent-Alexandre) critique & littérateur Italien, mort à Rome vers 1720, eut un goût décidé pour l'étude eccléſiaſtique. Il entra de bonne heure dans les ordres, qui, en le débarraſſant des ſoins du ſiecle, lui laiſſoient plus de loiſir pour vaquer à l'étude. Il regarda les langues comme un moyen pour réuſſir, les apprit, & ayant fait connoître ſon érudition par quelques ouvrages, il fut placé en qualité de garde dans la bibliotheque Vaticane. Cet emploi le mit à portée de déterrer pluſieurs monumens eccléſiaſtiques, dont il publia le recueil ſous ce titre : *Collectanea Monumentorum veterum Eccleſiæ Græcæ & Latinæ*, in-4°, Rome, 1698.

ZACCHIAS, (Paul) médecin du pape Innocent X, mort à Rome ſa patrie en 1659, à 75 ans, cultiva les belles-lettres, la poéſie, la muſique, la peinture & toutes les ſciences. La variété de ſes connoiſſances ne nuiſit point à ſon application à la médecine. On a de lui : I. Un livre intitulé : *Quæſtiones Medico - Legales*, dont il y eut pluſieurs éditions, entr'autres à Lyon, 1726, in-fol., à Veniſe, 1737, à Nuremberg, 1726, avec des additions inſérées entre des crochets, qui rendent la lecture du texte difficile. Cet ouvrage, trop diffus, offre beaucoup d'érudition, de jugement & de ſolidité ; & il eſt néceſſaire aux théologiens qui s'appliquent à l'étude des cas de conſcience. II. Un Traité en italien, intitulé : *La Vie Quadrageſimale*, Rome, 1673, in-8°. Ce livre roule ſur les diſpenſes de l'abſtinence du carême. III. *Trois Livres*, en italien, *ſur les Maladies hypocondriaques*, &c., Veniſe, 1663, in-4°.

ZACHARIE, fils de Jéroboam II roi d'Iſraël, ſuccéda à ſon pere l'an 775 avant J. C., après une anarchie de 11 ans ; mais ſon regne ne dura que ſix mois. S'étant rendu criminel aux yeux du Seigneur, comme ſes peres, Sellum, fils de Jabès, conſpira contre lui, le tua à la vue du peuple, & prit ſa place.

ZACHARIE, fils de Joïada, grand-prêtre des Juifs, & de Jocabet, fille de Joram roi de Juda, ſuccéda à ſon pere dans la ſouveraine ſacrificature. Il fut imitateur du zele que cet illuſtre pontife avoit pour la gloire de Dieu. Après la mort de ce ſaint homme, qui par ſa piété & ſa fermeté avoit contenu Joas dans ſon devoir, ce prince, ſéduit par les diſcours flatteurs de ſes courtiſans, conſentit au rétabliſſement de l'idolâtrie. Zacharie, rempli de l'Eſprit divin, voulut s'oppoſer à ce culte ſacrilege ; mais le peuple, excité par Joas lui-même, l'aſſomma à coups de pierres dans le parvis du temple : *In atrio domûs Domini*, comme il eſt dit au 2e. liv. des Paralip. chap. 24 : ce qui a fait croire que c'eſt de lui qu'il eſt parlé au 23e. chap. de S. Matthieu. *Uſque ad ſanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidiſtis inter templum & altare*; mais ce Zacharie étoit, comme il eſt dit ici, fils de Barachias, & non de Joïada (*voyez l'article ſuivant*). — Il ne faut pas le confondre avec ZACHARIE, prophete de Juda, qui fut

le guide d'Osias ou Azarias. Pendant la vie de ce prophete qui mourut quatre ou cinq ans avant ce prince, Osias ne s'écarta point de ses sages conseils.

ZACHARIE, l'un des 12 Petits-Prophetes, fils de Barachias & petit-fils d'Addo, fut envoyé de Dieu en même tems qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, & ce fut la 12e. année du regne de Darius, fils d'Hystaspes, l'an 520 avant J. C. On ignore le tems & le lieu de la naissance de Zacharie, ainsi que celui de sa mort : mais il est assez vraisemblable que c'est de lui que J. C. parle au chap. 23 de S. Matthieu ; non-seulement parce qu'il est fils de Barachias, mais parce qu'il est le dernier des prophetes tués par les Juifs, & que c'est sous ce rapport que le Sauveur paroît avoir voulu le désigner : & il n'importe de dire « qu'il n'a pu » être tué *entre l'autel & le temple*, parce qu'alors le temple » étoit ruiné » : car il y avoit six ans qu'on avoit commencé à le rebâtir. Quelques-uns pensent que par ces mots *inter templum & altare*, J. C. a voulu spécifier plus particuliérement le lieu de sa mort, pour le distinguer de Zacharie, fils de Joïada, qui avoit été tué aussi dans le parvis. La prophétie de Zacharie est divisée en 14 chapitres, & ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il en parle en évangéliste plutôt qu'en prophete : *Exulta satis filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce, Rex tuus veniet tibi, justus & Salvator ; ipse pauper, & ascendens super asinam & super pullum filium asinæ.* Quoique plusieurs de ses prophéties soient relatives à l'état des Juifs & aux circonstances du tems où il écrivoit, on y trouve, comme dans les autres prophetes, ces grands traits qui forment en quelque sorte le tableau général & permanent des événemens de ce monde. « L'inépuisable fécondité & richesse de » l'Ecriture, dit un philosophe » théologue, se fait particuliérement sentir dans les livres des prophetes. Dans les » passages même qui semblent » être exclusivement relatifs » au tems d'alors, on trouve » si préciſément la disposition » des hommes présens, leurs » châtimens ou leurs récompenses, les mouvemens & » le sort des empires modernes, le jeu & le déjouement » de la politique mondaine, » qu'on a quelquefois de la » peine à croire que ce sont des » choses écrites depuis trois » mille ans, & qu'on ne peut » s'empêcher de s'en assurer » par la vérification du texte. » Tant il est vrai que la divine » sagesse a répandu dans ce » précieux dépôt de la révélation, une lumiere universelle & indéfinissable, assortie à tous les événemens, » à toutes les situations des » peuples & des individus ». *Voyez* JÉRÉMIE.

ZACHARIE, prêtre de la famille d'Abia, étoit époux de Ste. Elizabeth, cousine de la Ste. Vierge. Ils n'avoient point eu d'enfans, quoique déjà avancés en âge ; mais un jour que Zacharie faisoit ses fonctions au Temple, un ange lui apparut, & lui annonça qu'il auroit un fils. Comme il faisoit difficulté

de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui prédit qu'en punition de son incrédulité, il alloit devenir muet, jusqu'à l'entier accomplissement de la promesse qu'il lui faisoit de la part de Dieu. L'événement s'étant accompli, au moment même sa langue se délia, & il se servit du prodige qui s'opéroit en lui pour chanter le Cantique, *Benedictus Dominus Deus Israël*, un des plus beaux de l'Ecriture-Sainte, tableau touchant des miséricordes divines, de la fidélité de ses promesses, & de la puissante délivrance de ses fideles serviteurs. Voilà tout ce que l'Evangile nous apprend du pere de Jean-Baptiste. Les autres particularités que l'on ajoute sur sa vie & sur sa mort, sont tirées de sources peu pures. Quelques interpretes prétendent que c'est de lui que parle le Sauveur au chapitre 23 de S. Matthieu (*voyez les deux articles précédens*); mais comme dans l'Evangile il n'est pas fait mention de la mort de ce dernier Zacharie, ni du nom de son pere; il est impossible de rien décider là-dessus: cependant la plupart des Peres & interpretes Grecs penchent vers ce sentiment, parce que le Sauveur semble parler d'un fait récent, ou du moins d'un prophete tué dans les derniers tems; mais on peut satisfaire aussi à cette observation par ce que nous avons dit de Zacharie l'avant-dernier des 12 prophetes, & le dernier peut-être que les Juifs ont massacré.

ZACHARIE, (S.) Grec de naissance, monta sur la chaire de S. Pierre après Grégoire III, en 741. Il célébra divers conciles pour rétablir la discipline ecclésiastique. Il racheta beaucoup d'esclaves, que des marchands Vénitiens vouloient mener en Afrique, pour les vendre aux infideles, & établit une distribution d'aumônes aux pauvres & aux malades. Son amour pour le clergé & le peuple Romain étoit si vif, qu'il exposa plusieurs fois sa vie dans les troubles qui agitoient alors l'Italie. Il fit un voyage vers Luitprand, roi des Lombards, & un autre vers Rachis, un de ses successeurs; son éloquence & son courage obtinrent de ces princes tout ce qu'il voulut. Ce pontife mourut le 14 mars 752, & fut pleuré comme un pere. Sa clémence étoit telle, qu'il combla d'honneurs ceux qui l'avoient le plus persécuté avant son pontificat. Nous avons de lui: I. Des *Epîtres*. II. Quelques *Décrets*. III. Une *Traduction* de latin en grec des *Dialogues* de S. Grégoire, dont la plus belle & la plus ample édition est celle de Canisius, avec des notes utiles. *Voyez* CHILDERIC III, VIRGILE de Saltzbourg.

ZACHARIE de Goldsborough, village d'Angleterre, chanoine-régulier de l'ordre des Prémontrés à Laon, florissoit l'an 1157, & a donné *quatre Livres de Commentaires* sur *Monotessaron, ou Concorde des Evangélistes* d'Ammonius d'Alexandrie, Cologne, 1535, in-folio, & dans la *Bibliotheque des Peres*.

ZACHARIE DE LISIEUX, Capucin, mort en 1661, âgé de 79 ans, est auteur de quelques Traités, moitié moraux,

moitié satyriques, qui prouvent que les écrivains latins lui étoient familiers. Trois entre autres de ces productions sont fort connues. I. *Sæculi Genius*, imprimé plusieurs fois. II. *Gyges Gallus*. Dans l'un & l'autre, le P. Zacharie a pris le nom de *Petrus Firmianus*. Le *Gyges Gallus* a été imprimé à Paris en 1658, in-4°, avec un autre écrit de lui, intitulé : *Somnia Sapientis*. Ils sont estimés par les vues sages & la bonne latinité de l'auteur. On a encore de lui, *Relation du pays de Jansénie*, Paris, 1660, in-8°. Il y a dans ce livre quelques bonnes plaisanteries; il le publia sous le nom de *Louis Fontaines*.

ZACHÉE, prince des Publicains, demeuroit à Jéricho; il offrit à J. C. de donner la moitié de son bien aux pauvres, & de rendre le quadruple à ceux à qui il avoit fait tort. C'est à quoi les loix romaines condamnoient les Publicains convaincus de concussion. Le Sauveur qui vit dans cette résolution la sincérité de sa conversion & la droiture de son cœur, le traita avec bonté, & en parla comme d'un homme destiné à participer au bienfait de la rédemption. L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur Zachée; on ne sait s'il étoit Juif ou Gentil avant sa conversion.

ZACUTUS, dit *Lusitanus*, parce qu'il étoit de Lisbonne en Portugal, où il naquit en 1575, fut élevé dans la Religion chrétienne, étudia en médecine, & fut reçu docteur dans l'université de Siguenza. En 1625, le roi Philippe IV ayant ordonné de faire sortir tous les Juifs de Portugal, Zacut qui avoit cependant fait profession à l'extérieur de la Religion catholique, saisi de crainte, se retira à Amsterdam où il se fit circoncire. Il mourut en 1642, à 67 ans. Nous avons de lui divers Ouvrages de Médecine en 2 vol. in-fol., à Lyon en 1649. Le 1*er.* vol. contient six livres *De Medicorum principum historia*. On y trouve du savoir & plusieurs observations curieuses, dont les médecins peuvent profiter; mais il y en a quelques-unes de hasardées. Cette collection n'est pas complette: on y a omis plusieurs de ses ouvrages intéressans, imprimés à Amsterdam en 1641 & 1642. Il étoit arriere petit-fils d'Abraham ZACUT, né à Salamanque, qui se distingua en Portugal par son habileté dans la chronologie, dans l'histoire & dans l'astronomie, & qui est auteur du livre *Juchasin*, chronologie judaïque depuis la création jusqu'à l'an 5260 ou 1500 de l'ere vulgaire.

ZAHN, (Jean) Prémontré, prévôt de la Celle, près Würtzbourg, s'occupoit d'expériences physiques dans ses loisirs claustraux. On a de lui : I. *Speculæ notabilium ac mirabilium Scientiarum*, Nuremberg, 1696, 3 vol. in-fol. II. *Oculus Teledioptricus*, 1702, in-fol. Quelque versé qu'il fût dans la géométrie & la physique, il rejetoit plusieurs opinions dominantes, même le système de Copernic. Il mourut en 1707.

ZALEUCUS, fameux législateur des Locriens, peuple d'Italie, vivoit l'an 500 avant J. C. Il s'est fait un nom par ses Loix, dont il ne nous reste

presque plus que le préambule. Une de ses Loix condamnoit à avoir les yeux crevés pour un adultere. Quelque tems après, son fils étant convaincu de ce crime, & le peuple voulant lui faire grace, Zaleucus s'y opposa. Mais à la fois bon pere & législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter la moitié de la peine à son fils. Cet exemple de justice fit une si forte impression dans les esprits, qu'on n'entendit plus parler de ce vice pendant le regne de ce législateur. Il crut qu'il étoit si important de conserver les loix une fois établies, qu'il ordonna que « qui-» conque voudroit y changer » quelque chose, seroit obligé, » en proposant sa nouvelle loi, » d'avoir la corde au cou, afin » d'être étranglé sur le champ, » au cas qu'elle valût moins » que l'autre ». Diodore de Sicile attribue la même chose à Charondas, législateur des Sybarites. Les Turiens, ancien peuple de la Grande-Bretagne, l'ont également établie parmi eux. Et chez les Perses, quand quelqu'un proposoit un projet au roi, il se tenoit sur un petit lingot d'or qui lui servoit de récompense, si son projet étoit trouvé bon; sinon, il étoit fouetté publiquement. Il seroit à souhaiter que dans un tems où les esprits oisifs & tracassiers ébranlent la législation de tous les peuples, par des réformes & des innovations qui n'annoncent que confusion & désordre, de si vieilles & si sages ordonnances fussent remises dans toute leur vigueur. On sait que les Lacédémoniens étendoient l'horreur de ces changemens jusques sur les regles de musique. *Voyez* THERPANDRE, TIMOTHÉE.

ZALUSKI, (André-Chrysostome) naquit en Pologne & parcourut les Pays-Bas, la France & l'Italie; à son retour il obtint un canonicat à Cracovie, puis l'évêché de Plocsko. Quelque tems après il fut nommé ambassadeur en Portugal & en Espagne. Après avoir été employé dans plusieurs affaires aussi épineuses qu'embarrassantes, il mourut évêque de Warmie & grand-chancelier de Pologne en 1711, à 61 ans. Ce prélat est principalement célebre par 3 vol. in-fol., de Lettres Latines, imprimées depuis 1709 jusqu'à 1711, dans lesquelles on trouve une infinité de faits très-intéressans sur l'Histoire de Pologne & même sur celle de l'Europe.

ZAMBRI, fils de Salu & chef de la tribu de Siméon, étant entré, à la vue de tout le monde, dans une tente où étoit une femme Madianite, nommée *Cozbi*, y fut suivi par Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, qui perça ces deux infâmes d'un seul coup.

ZAMBRI, officier du roi Ela, commandoit la moitié de la cavalerie. S'étant révolté contre son maître, il l'assassina pendant qu'il buvoit à Thersa, dans la maison du gouverneur, & s'empara du royaume l'an 928 avant J. C. Dieu, qui l'avoit choisi pour être l'instrument de sa vengeance, se servit de son ministere pour exterminer tout ce qui restoit de la famille de ce roi. Zambri ne jouit pas long-tems du fruit de sa révolte & de sa trahison. Sept

jours après son usurpation, l'armée d'Israël établit pour roi Amri, & vint assiéger Zambri dans la ville de Thersa. Cet usurpateur se voyant sur le point d'être pris, se brûla dans le palais avec toutes ses richesses, & mourut dans ses iniquités.

ZAMORA, *voyez* ALFONSE & SANCIO.

ZAMOSKI, (Jean) fils de Stanislas, Castelan de Chelm, ville de la Russie Rouge, homme d'un grand mérite, fut élevé avec soin par son pere, envoyé à Paris & ensuite à Padoue. Il y parut avec tant de distinction, qu'il fut élu recteur de l'université. Ce fut dans cette fonction honorable qu'il composa, en latin, ses livres du *Sénat Romain* & du *Sénateur parfait*. De retour en Pologne, il fut élevé aux emplois les plus considérables de l'état, & fut l'un des ambassadeurs envoyés à Paris au duc d'Anjou en 1573, pour porter à ce prince l'acte de son élection à la couronne de Pologne. Etienne Battori, prince de Transylvanie, étant monté sur le trône de Pologne, lui donna sa niece en mariage, le fit grand-chancelier du royaume, & peu après général de ses armées. Zamoski remplit ces emplois en grand capitaine & en habile ministre. Il réprima l'arrogance d'Iwan Basilowitz, czar de Moscovie, délivra la Polésie, la Volésie & la Livonie, du joug de ce redoutable voisin, lui fit une rude guerre, & assiégea dans le plus fort d'un rude hiver, la ville de Pleskow en Moscovie. Etienne Battori étant mort en 1586, un grand nombre de seigneurs Polonois voulurent déférer la couronne à Zamoski; mais il la refusa, & fit élire Sigismond prince de Suede, qu'il établit sur le trône de Pologne. Il mourut en 1605, honoré du titre de *Défenseur de la Patrie*, de *Protecteur des Sciences*, & plus encore *de la Religion*, dont il fut le plus ferme appui, en s'opposant de toutes les manieres aux nouvelles sectes qui infestoient sa patrie. Il établit plusieurs colleges, y attira par des pensions les plus savans hommes de l'Europe, & fonda lui-même une université dans la ville qu'il fit bâtir & qui porte son nom.

ZAMPIERI, peintre célebre, *voyez* DOMINIQUIN.

ZANCHIUS *ou* ZANCUS, (Basile) de Bergame, prit l'habit de chanoine-régulier. Ses connoissances dans les humanités, la philosophie & la théologie, lui mériterent la place de garde de la bibliotheque du Vatican. Après avoir exercé cet emploi avec succès, il mourut à Rome dans de grands sentimens de piété, l'an 1560. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: I. Des Poésies latines, qui sans être d'un mérite distingué, offrent de bons vers, quelques pensées heureuses, & une latinité assez pure. On les trouve dans *Deliciæ Poetarum Italorum*. II. Un *Dictionnaire Poétique*, en latin. III. Des *Questions* latines sur les livres des *Rois* & des *Paralipomenes*, Rome, 1553, in-4°.

ZANCHIUS, (Jerôme) né en 1516 à Alzano en Italie, entra dans la congrégation des chanoines-réguliers de Latran, à l'âge de 15 ans, & s'y distingua.

tingua. Mais Pierre Martyr, chanoine de la même congrégation, ayant embrassé les erreurs du Protestantisme, les communiqua à plusieurs de ses confreres. Zanchius fut du nombre : il se retira à Strasbourg en 1553, & y enseigna l'Ecriture-Sainte & la philosophie d'Aristote. Les Protestans l'accuserent d'erreur, & l'obligerent de quitter Strasbourg en 1563. Il exerça le ministere à Chiavene, chez les Grisons, jusqu'en 1568, qu'il alla à Heidelberg, où il fut docteur & professeur en théologie. Il mourut en cette ville le 19 novembre 1590. On a de lui un *Commentaire* sur les *Epîtres* de S. Paul, Neustadt, 1595, in-fol.; & un ouvrage contre les Anti-Trinitaires, qu'il composa à la sollicitation de Frédéric III, électeur Palatin. Zanchius est auteur d'un grand nombre d'autres livres qui prouvent beaucoup d'érudition. On les a recueillis à Geneve, 1613, 8 tom. in-fol. Il n'y parle de l'Eglise Romaine que comme de sa mere, prêt à y rentrer, lorsqu'elle aura réformé les abus qu'il croit s'y être glissés.

ZANNICHELLI, (Jean-Jerôme) médecin, né à Modene en 1662, voyagea dans une partie de l'Italie pour s'instruire dans son art. Il se fixa à Venise, & l'y exerça avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1729. Dans ses momens de loisir, il parcourut les environs de cette république, examina avec soin tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle, sur-tout à la botanique, & forma une riche collection en ce genre, dont il publia le catalogue sous ce titre : *Catalogus Plantarum terrestrium, marinarum*, &c., Venise, 1711. On a encore de lui : I. *Promptuarium remediorum chymicorum*, 1701, in-8°. II. *De Myriophillo pelagico*. III. *Lithographia duorum montium Veronensium*, *vulgò* Monte di Boricolo & di Zoppica, 1721. IV. *De Rusco ejusque præparatione*, 1727, in-8°. V. *Opuscula Botanica*, Venise, 1730, in-4°. VI. *Histoire des Plantes qui naissent aux environs de Venise*, 1731, in-fol., en italien, avec figures, qui ne sont pas assez exactes. Cette Histoire laisse encore beaucoup à desirer. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils Jean-Jacques, qui a suivi la route que son pere lui avoit tracée; il a donné une édition augmentée du Catalogue du cabinet d'histoire naturelle de son pere, Venise, 1736, in-4°.

ZANNONI, (Jacques) né à Montecchio, au duché de Reggio, fut un des plus habiles botanistes Italiens. Ses talens lui procurerent l'emploi de directeur du jardin de Bologne. Sa sagacité & ses observations lui firent découvrir, que plusieurs plantes décrites par divers auteurs sous des noms différens, sont les mêmes. Il étudia les anciens & les modernes qui ont écrit sur cet art, les compara ensemble, & les accorda sur plusieurs points. Il mourut en 1682, à 67 ans. Le fruit principal de ses recherches est : *Rariorum Stirpium Historia*, Bologne, in-fol., 1742, Rome, 1745, in-fol. avec figures. C'est Cajetan Monti qui a procuré cette traduction avec beau-

coup d'augmentations. L'original avoit paru en italien à Bologne en 1675, in-fol.

ZAPOL *ou* ZAPOLSKI, (Jean) vaivode de Transylvanie, fut élu roi de Hongrie l'an 1526, après la mort funeste du roi Louis II; mais son élection fut troublée par Ferdinand d'Autriche, que d'autres Hongrois proclamerent roi à Presbourg. Zapol, obligé de se retirer en Pologne, implora le secours de Soliman II, qui entra dans la Hongrie, & mit Zapol en possession de la ville de Bude. Enfin, après une guerre de plusieurs années, mêlée de succès divers, les deux contendans firent entr'eux l'an 1536 un accord, qui assura à l'un & à l'autre la possession de ce que les armes leur avoient acquis. Il eut pour principal ministre le fameux Martinusius, auquel il confia en mourant l'an 1540, la tutelle de son fils Jean-Sigismond, né peu de jours avant sa mort. Ce prince avoit en partage de grands talens pour la guerre, qu'il n'eut que trop d'occasions d'exercer; mais il n'en possédoit pas tant pour le bon gouvernement d'un état. Il s'étoit distingué par la défaite de Dosa (*voyez ce mot*). Mais on l'accusa d'être venu trop tard pour joindre avec ses Transylvains le jeune Louis à Mohacs, dans l'espérance que la perte de la bataille & du roi lui ouvriroit le chemin du trône.

ZARA, roi de l'Ethiopie & probablement aussi de l'Egypte, est connu par la guerre qu'il fit à Asa, roi de Juda, 741 ans avant J. C.; son armée étoit composée d'un million d'hommes & de 300 chariots de guerre (on sait que dans ces tems-là toutes les nations marchoient en corps); ce qui n'empêcha point Asa, quoiqu'avec des forces infiniment moindres, de le défaire entiérement; parce que le Seigneur, comme dit l'Ecriture, combattoit pour lui. II. Paral. 14.

ZARATE, (Augustin de) Espagnol, fut envoyé au Pérou, en 1543, en qualité de trésorier-général des Indes. A son retour, il fut employé aux Pays-Bas dans les affaires de la monnoie. Pendant son séjour aux Indes, il recueillit des Mémoires pour l'*Histoire de la découverte & de la conquête du Pérou*, dont la meilleure édition, en espagnol, est celle d'Anvers en 1555, in-8°. Cette Histoire a été traduite en françois, & imprimée à Amsterdam & à Paris, en 2 vol. in-12, 1700. Quoiqu'on ne puisse pas toujours compter sur l'exactitude de cet auteur, son ouvrage est utile & infiniment préférable à celui de l'imbécille Garcilasso, & d'autres romanciers de ce genre.

ZARLINO, (Joseph) de Chioggia, dans l'état de Venise, s'est rendu célebre par l'étude de la musurgie ou de la musique. Au jugement du P. Mersenne & d'Albert Bannus, Zarlino est le plus savant de tous les auteurs qui ont écrit sur cet art: mais ce jugement est exagéré. Ses Œuvres ont été imprimées en 4 vol. in-fol., 1589 & 1602, à Venise, où il mourut en 1599.

ZAZIUS, (Ulric) né à Constance en 1461, fit des progrès si rapides dans le droit, qu'en peu de tems il fut jugé capable

d'en donner des leçons en public. Il mourut à Fribourg, en 1539, où il professoit, âgé de 74 ans. On a de lui : I. *Epitome in usus Feudales*. II. *Intellectus Legum singulares*, & d'autres ouvrages recueillis à Francfort en 1590, en 6 tomes in-fol. Jean-Antoine Rieggerus, jurisconsulte de Fribourg, a publié un recueil de *Lettres* de Zasius avec sa *Vie*, Ulm, 1774, 2 vol. in-8°. — Jean-Ulric ZAZIUS, son fils, mort en 1565, professa à Bâle la jurisprudence, sur laquelle il laissa quelques ouvrages.

ZEELANDER, *voyez* HONERT.

ZÉGÉDIN *ou* SZÉGÉDIN, (Etienne de) né en 1505 à Szégédin, ville de la basse Hongrie, fut un des premiers disciples de Luther. Il prêcha le Luthéranisme dans plusieurs villes de Hongrie, & y essuya les désagrémens que son fanatisme méritoit. Il fut fait enfin prisonnier par les Turcs, qui le traiterent avec inhumanité. Ayant recouvré sa liberté en 1563, il alla finir ses jours à Kevin, le 2 mai 1572, à 67 ans. On a de lui : I. *Speculum Romanorum Pontificum historicum*, 1602, in-8° : ouvrage rempli de fanatisme & de contes absurdes. II. *Tabulæ Analyticæ in Prophetas, Psalmos & Novum-Testamentum*, &c., 1592, in-fol. III. *Assertio de Trinitate*, 1573, in-8°.

ZEGERS, (Tacite-Nicolas) Récollet, natif de Bruxelles, habile dans la théologie & dans les langues savantes, fut longtems lecteur de l'Ecriture-Sainte à Louvain, où il mourut le 25 août 1559. Il étoit fort laborieux, & critique assez habile pour son tems. Nous avons de lui : I. Des Notes & des Scholies sur les endroits les plus difficiles du Nouveau-Testament, Cologne, 1553, in-12; ouvrage estimé & qu'on a inséré dans les *Critici Sacri* de Péarson, de même que le suivant. II. *Epanorthotes, castigationes in Novum-Testamentum*, Cologne, 1555, in-12. Ces corrections sont faites sur d'anciens exemplaires, dont il rapporte & discute les diverses leçons. III. *Concordance du Nouveau Testament*, Anvers, 1566. IV. *Novum J. C. Testamentum juxta veterem Ecclesiæ editionem*, Louvain, 1559, rare; édition faite avec beaucoup de soin sur d'anciennes éditions & de vieux manuscrits; elle est accompagnée de notes très-courtes, mais judicieuses. Elle s'accorde presque toujours avec celle de Clément VIII; ce qui prouve que Zegers a bien rencontré dans le choix qu'il a fait de diverses leçons.

ZEGERS, *voyez* SEGHERS.

ZEILLER, (Martin) natif de Styrie, d'un pere qui avoit été ministre à Ulm, devint inspecteur des écoles d'Allemagne, & mourut à Ulm en 1661, à 73 ans. Quoiqu'il fût borgne, il composa un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus estimés sont ceux qu'il a faits sur la géographie moderne d'Allemagne : ils sont tous en latin, & les difficultés principales y sont bien discutées. On les a rassemblées dans la *Topographie* de Merian, 31 vol. in-fol. On a encore de lui quelques livres d'histoire, de chronologie, &c., où il a copié Vossius, & d'au-

tres auteurs dont il n'a pas corrigé les fautes.

ZENO, (Charles) célebre Vénitien d'une famille ancienne, entra d'abord dans l'état eccléſiaſtique, qu'il quitta pour porter les armes. Il ſignala ſa valeur dans diverſes expéditions; on récompenſa ſes ſervices par le gouvernement du Milans. Propre à la guerre de mer comme à celle de terre, il eut pluſieurs fois le commandement de la flotte des Vénitiens, & remporta ſur les Turcs des avantages conſidérables. Malgré ſes victoires, il fut accuſé d'avoir violé les loix de la république, qui défendent à ſes ſujets de recevoir ni penſion, ni gratification d'un prince étranger. On le mit en priſon; mais ſon innocence & les murmures des principaux citoyens, lui firent rendre la liberté 2 ans après. Zeno continua de ſervir ſa patrie avec le même zele. Il ſacrifia ſouvent ſa fortune pour payer les ſoldats & les ramener à leur devoir. Il auroit été élevé à la place de doge, ſi l'on avoit pu le remplacer à la tête des armées. Réſolu enfin de conſacrer le reſte de ſa vie au repos, il paſſa ſes derniers jours à Veniſe, dévoué entiérement à l'étude, & à l'exercice des vertus chrétiennes, & mourut en 1418, à 84 ans. Léonard Juſtiniani, orateur de la république, prononça ſon Eloge funebre, qui a été imprimé à Veniſe, en 1731.

ZENO, (Apoſtolo) né en 1669, deſcendoit d'une illuſtre maiſon de Veniſe, mais d'une branche établie depuis longtems dans l'iſle de Candie. Il établit à Veniſe l'académie *degli Animoſi* en 1696, & le *Giornale de Litterati* en 1710. Il en publia 30 vol., qui vont juſqu'en 1719 excluſivement. Comme il étoit auſſi célebre par ſes poéſies dramatiques, il fut appellé à Vienne par l'empereur Charles VI, y reçut d'abord le titre de poëte, & enſuite celui d'hiſtoriographe de la cour impériale. Zeno paſſa onze ans dans cette cour, tout occupé de la compoſition de ſes pieces. Ce n'étoient pas toujours des Tragédies profanes: il publioit de tems en tems des Drames ou Dialogues ſur des ſujets ſacrés, connus ſous les noms d'*Azioni ſacre*, ou d'*Oratorio*. Il retourna à Veniſe en 1729, & fut remplacé à la cour de l'empereur par Metaſtaſe, mais il continua de jouir de ſes penſions. Il y paſſa ſes 12 dernieres années, & y mourut en 1750. On a donné en 1758 une *Traduction françoiſe des Œuvres dramatiques* de ce poëte, en 2 vol. in-12. Ces 2 vol. ne contiennent que 8 pieces. Zeno en a fait un bien plus grand nombre, imprimées en 10 vol. in-8°, en italien, Veniſe, 1744. On a encore de Zeno un grand nombre d'Ecrits ſur les antiquités; des *Diſſertations ſur Voſſius*, 3 vol. in-8°, des *Lettres*, Veniſe, 1752; des *Diſſertations ſur les Hiſtoriens Italiens*, 2 vol. in-4°, 1752. Des Annotations ſur la *Bibliotheque d'Eloquence Italienne* de Fontanini, Veniſe, 1753, 2 vol. in-4°. Son mérite particulier, comme poëte, eſt l'invention, la force & le ſentiment; mais il manque de douceur, d'élégance & de graces.

ZÉNOBIE, reine de Pal-

myre, femme d'Odenat, se disoit issue d'un des Ptolomée & des Cléopatre. Si elle ne leur dut pas son origine, elle hérita de leur courage. Après la mort de son mari, en 267, elle prit le nom d'*Auguste*, que son mari avoit reçu des empereurs, & régna avec autorité & avec gloire, du vivant de Gallien & de Claude II son successeur. Elle avoit eu grande part aux succès brillans, par lesquels Odenat humilia l'orgueil de Sapor. Gallien voulut la combattre par son général Héraclien qui fut lui-même battu. Sous Claude elle fit plus, elle profita du repos où il la laissoit pour envahir l'Egypte. Tous les historiens de son tems ont célébré ses vertus, surtout sa chasteté, & son goût pour les sciences & pour les beaux-arts; ce qui n'empêcha pas qu'elle n'eût de grands vices, sur-tout la passion pour le vin, le faste & la cruauté. On assure même qu'elle eut part au meurtre de son mari (*voyez* HÉRODIEN, fils aîné d'Odenat). Le philosophe Longin fut son maître. L'empereur Aurélien ayant résolu de la réduire, marcha jusqu'à Antioche, où Zénobie s'étoit rendue avec la plus grande partie de ses forces. Les deux armées se rencontrerent; on combattit avec fureur de part & d'autre. Aurélien eut d'abord du désavantage, & fut sur le point de perdre la bataille; mais la cavalerie des Palmyriens s'étant trop avancée, l'infanterie Romaine tomba sur l'infanterie Palmyrienne, l'enfonça, & remporta la victoire. Zénobie, après avoir perdu une grande partie de ses troupes dans cette bataille, s'alla renfermer dans la ville de Palmyre. Le vainqueur l'y assiégea, & elle se défendit avec le courage d'un homme & la fureur d'une femme. Aurélien commençant à se lasser des fatigues du siege, écrivit à Zénobie pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec fierté: « C'est par la valeur & non » par une Lettre, qu'on con» traint un ennemi à se rendre. » Vous avez été battu par des » voleurs; que ne devez-vous » pas craindre de citoyens qui » se défendent? Souvenez» vous que Cléopatre aima » mieux mourir, que d'être » vaincue ». Aurélien irrité pressa vivement le siege, & Zénobie, craignant de tomber entre ses mains, sortit secrettement de la ville en 273. Aurélien la fit poursuivre, & on l'atteignit comme elle alloit passer l'Euphrate. Les soldats demanderent sa mort; mais le vainqueur la réserva pour son triomphe qui fut superbe. Il lui donna ensuite une terre magnifique auprès de Rome, où elle passa le reste de ses jours. Quelques auteurs, entr'autres S. Athanase, ont cru qu'elle avoit embrassé la religion des Juifs (*voyez* PAUL DE SAMOSATE). Le Pere Jouve a publié en 1758, in-12, une *Histoire* intéressante de cette héroïne.

ZÉNON D'ÉLÉE, autrement *Velie*, en Italie, né vers l'an 504 avant J. C., fut disciple de Parménide, & même, selon quelques-uns, son fils adoptif. Sa modération philosophique se démentoit quelquefois. On rapporte qu'il entra dans une

grande colere contre un homme qui lui disoit des injures ; & comme il vit qu'on trouvoit étrange son indignation, il répondit : *Si j'étois insensible aux injures, je le serois aussi aux louanges* ; regardant comme un vice ce qui dans des ames grandes & fortes, n'est que l'effet d'une vertu pure & d'une connoissance profondément sentie des illusions humaines. Ayant entrepris de se rendre maître du gouvernement & de se défaire du tyran Néarque, cette conspiration fut découverte. Zénon souffrit les tourmens les plus rigoureux avec fermeté, ou si l'on veut, avec une espece de fureur. Il se coupa la langue avec les dents & la cracha au nez du tyran, de peur d'être forcé, par la violence des tourmens, à révéler ses complices. Quelques-uns disent qu'il fut pilé tout vif dans un mortier. Zénon passe pour l'inventeur de la dialectique ; mais d'une dialectique destinée à soutenir le pour & le contre, & à tromper par des sophismes captieux. On peut douter qu'il ait soutenu qu'*il n'y a rien dans l'univers*, comme quelques auteurs le lui reprochent ; quoiqu'il faille convenir avec Cicéron, qu'il n'y a pas de genre de folie qui n'ait passé par la tête de ces prétendus sages. On appelle de son nom *points Zénoniques*, les particules de la matiere dans leur dernier résultat possible, où Zénon les regardoient comme mathématiques & sans étendue : tandis que d'autres regardoient ces points comme physiques & étendus ; & que plusieurs physiciens, rejettant les deux opinions, admettoient la matiere indivisible à l'infini.

ZÉNON, fondateur de la secte des Stoïciens : nom qui fut donné à cette secte, de celui d'un portique où ce philosophe se plaisoit à discourir. Il vit le jour à Citium dans l'isle de Chypre, & fut jeté à Athenes par un naufrage. Après avoir étudié dix ans sous Cratès & dix autres sous Stilpon, Xénocrate & Polémon, il ouvrit une école qui fut très-fréquentée. Zénon ayant fait une chute, se fit mourir lui-même, vers l'an 264 avant J. C. Ses disciples suivirent souvent cet exemple de se donner la mort. Zénon soutenoit cependant, » qu'avec la vertu on pouvoit » être heureux au milieu des » tourmens les plus affreux, » & malgré les disgraces de la » fortune ». Maxime qui contraste étrangement avec le suicide. Ce philosophe avoit coutume de dire : « Que si un sage » ne devoit pas aimer, comme » quelques-uns le soutiennent, » il n'y auroit rien de plus » misérable que les personnes » belles & vertueuses, puis- » qu'elles ne seroient aimées » que des sots ». C'est ainsi qu'il ménageoit un moyen d'apologie aux petites aventures qui ne paroissoient pas bien philosophiques. On sait d'ailleurs que ce héraut de la vertu approuvoit les dégoûtantes maximes du cynisme. « Les » stoïciens, dit le P. Sénault » dans son Traité *des Passions*, » après avoir élevé notre na- » ture à un si haut point de » grandeur, sont obligés de » nous réduire à la condition » des bêtes, & de mettre en

» je ne sais quelle stupidité, » le bonheur & le repos de » leur sage. Ce sentiment n'est » pas éloigné de celui de ces » esprits orgueilleux, qui s'é- » tant voulu asseoir sur le trône » de Dieu, demanderent à » Jesus-Christ la permission de » se retirer dans le ventre des » pourceaux, & qui n'ayant pu » régner avec les personnes » divines, se contenterent de » vivre avec des bêtes in- » fâmes. Ainsi nos superbes » stoïciens, après avoir élevé » leur Sage jusqu'au ciel, & » lui avoir donné des titres » que les mauvais anges ne » prétendirent jamais dans leur » rebellion, le ravalent à la » condition des bêtes, & ne » le pouvant faire insensible, » ils tâchent de le rendre stu- » pide. Ils accusent la raison » d'être la cause de nos dé- » sordres; ils se plaignent des » avantages que la nature nous » a faits, & voudroient perdre » la mémoire & la prudence, » pour ne prévoir jamais les » maux à venir, & ne songer » jamais aux passés. Cette folie » est la peine de leur vanité; » la justice divine a permis » que l'esprit qui avoit été » leur idole, devint leur tour- » ment, & qu'ils publiassent » par-tout que ne pouvant » vivre comme des dieux, ils » se résolurent à vivre comme » des bêtes: mais sans imiter » leur désespoir, il ne faut » qu'implorer l'aide du Ciel, » & reconnoissant la foiblesse » de la raison, chercher une » autre lumiere, pour nous » conduire, & emprunter de » nouvelles forces pour vain- » cre nos passions; c'est ce » que nous avons appris de la » Religion Chrétienne ». Zénon comparoit ceux qui parlent bien & qui vivent mal, *à la monnoie d'Alexandrie, qui étoit belle, mais composée de faux métal*: comparaison trop justement applicable à tous ces vieux précepteurs de la vertu. Il faisoit consister le souverain bien, *à vivre conformément à la nature, selon l'usage de la droite raison*: maxime vague qui n'apprend rien pour la pratique, & que les hommes les plus scélérats n'ont point de peine à ajuster à leur système. Ce qui a fait dire à un poëte François:

Si vous voulez que je m'explique
Sur la sagesse de Zénon,
Et sur les sages du Portique,
Qui furent d'un si grand renom:
L'insensibilité stoïque
Est une vertu chimérique,
Et moins une vertu, qu'un nom;
Dans la société publique
Il faut des vertus de pratique,
Et non des êtres de raison.

Il ne reconnoissoit qu'*un Dieu, qui n'étoit autre chose que l'ame du monde*, qu'il considéroit comme *son corps*, & les deux ensemble comme un *animal parfait*. C'est ce tout, ou le monde, qui étoit le dieu des stoïciens. Il admettoit en toutes choses une destinée inévitable. Son valet voulant profiter de cette derniere opinion, & s'écriant, tandis qu'il le battoit pour un larcin: *J'étois destiné à dérober.* — *Oui*, répondit Zénon, *& à être battu.* On trouve en lui, comme dans tous les philosophes profanes dont nous avons parlé dans ce Dictionnaire, ce mélange bizarre & plus odieux que le vice

déclaré, de sageſſe, de folie, de morale & de licence ; cette vanité & cette oſtentation qui rendroient la vertu même mépriſable, ſi elle pouvoit ſe trouver ſous le ſimulacre qui l'affiche ; cette ambition dévorante qui dans les uns éclatoit par des violences, & que la foibleſſe cachoit dans les autres ſous les haillons & la craſſe ; cette auſtérité de mœurs dans les leçons, & dans le fait des infamies qui outrageoient la nature : à quoi l'on doit ajouter l'oubli & le mépris du vrai Dieu, que ces ſages ne pouvoient méconnoître & qu'ils abandonnerent pour adorer les pierres & les brutes, pour profeſſer le ſcepticiſme & l'athéiſme. Enfin l'on peut dire de tous ces hommes bruyans, ces héros que l'antiquité philoſophique ou politique nous donne pour des objets d'admiration, ce que le plus beau génie de Rome nous dit des illuſtres ſcélérats.

*Hic petit excidiis urbem miſeroſque penates,*
*Ut gemmâ bibat & ſerrano dormiat oſtro.*
*Condit opes alius defoſſoque incubat auro.* 2. Georg.
*Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem*
*Impoſuit, leges fixit pretio atque refixit.*
*Hic thalamum invaſit natæ vetitoſque hymenæos,*
*Auſi omnes immane nefas, auſoque potiti.* 6. Æneid.

*Voyez* COLLIUS, LUCIEN, ROUSSEAU Jean-Jacques, PLATON, SOCRATE, SOLON, VESPASIEN, *&c.*

ZÉNON, dit l'*Iſaurien*, empereur, épouſa en 458 Ariadne, fille de Léon I, empereur d'Orient. Il en eut un fils, qui ne vécut que dix mois après avoir été déclaré Auguſte. Le bruit courut que Zénon, deſirant régner ſeul, avoit employé le poiſon pour s'en délivrer. Dès qu'il commença d'être maître, l'an 474, il ſe plongea dans toutes ſortes de voluptés. Sa vie déréglée le rendit ſi odieux, que Vérine ſa belle-mere, & Baſiliſque frere de Vérine, travaillerent à le détrôner. Zénon fut chaſſé en 475 par Baſiliſque, qui s'étant emparé du trône, en fut renverſé lui-même l'année ſuivante par celui qu'il avoit ſupplanté. Cet empereur ainſi rétabli n'en fut pas plus ſage. Il devint le perſécuteur des Catholiques. Sous prétexte de rétablir l'union, il publia un fameux édit ſous le nom d'*Hénotique*, qui ne contenoit rien de contraire à la doctrine orthodoxe ſur l'Incarnation ; mais on n'y faiſoit aucune mention du concile de Chalcédoine. Il employa toute ſon autorité pour faire recevoir ſon édit, & maltraita tous ceux qui étoient attachés à ce concile, qui étoit la derniere regle de la foi catholique. Sa vie diſſolue le jeta dans des dépenſes exceſſives, qui ſurpaſſoient de beaucoup les revenus de la couronne. Il fit d'auſſi grandes levées d'argent, que s'il eût eu à ſoutenir une guerre contre toutes les puiſſances de l'Europe & de l'Aſie. Il établit le tribut nommé *Chryſargyrum*, qui s'étendoit ſur toutes les perſonnes de l'empire, de tout âge & de toute condition. Il en mit un autre ſur chaque cheval, ſur les mu-

lets, les ânes, les bœufs, les chiens, & le fumier même. Par un abus encore plus criant, il rendit toutes les charges vénales. Les tribunaux ne furent remplis que par des hommes intéreſſés & injuſtes, qui cherchoient à ſe dédommager du prix de leurs charges ſur les opprimés, & vendoient la faveur de leurs jugemens à celui qui la payoit le plus cher. Zénon mourut en 491, à 65 ans, après en avoir régné 17 & 3 mois. Les auteurs ne s'accordent pas ſur le genre de ſa mort. Les uns diſent qu'il mourut d'une dyſſenterie; le récit des autres eſt plus tragique & moins vraiſemblable; ils diſent que la nuit du 9 avril 491, après un excès de table, il tomba dans une ſyncope ſi violente qu'on le crut mort; qu'Ariadne ſa femme le fit porter promptement & ſans pompe à la ſépulture des empereurs, où le tombeau fut fermé d'une groſſe pierre; & que le tombeau ayant été ouvert après pluſieurs jours, on trouva que ce miſérable prince étoit mort dans un excès de rage. Anaſtaſe I lui ſuccéda.

ZÉNONIDE, femme de l'empereur Baſiliſque, étoit, dit-on, d'une beauté éclatante, mais c'étoit où ſe réduiſoit ſon mérite. Elle favoriſa l'Eutychianiſme, & aux erreurs elle joignit les vices. Ses liaiſons avec Hermate, neveu de ſon époux, furent le ſcandale de Conſtantinople. Dangereuſe dans ſes amours, elle étoit implacable dans ſes haines, & elle perſécuta les Catholiques avec fureur. Comme elle avoit été complice des crimes de Baſiliſque, elle fut enveloppée dans ſes malheurs. *Voyez* BASILISQUE.

ZÉPHIRIN, (S.) pape après Victor I, le 8 août 202, gouverna ſaintement l'Egliſe, & mourut de même le 20 décembre 218. Les deux *Epîtres* qu'on lui attribue, ont été fabriquées long-tems après lui. Ce fut ſous ſon pontificat que commença la 5e. perſécution, qui fut ſi cruelle, qu'on crut que l'ante-chriſt étoit proche. Tertullien, tombé dans l'héréſie des Montaniſtes, n'a pas craint de dire que ce ſaint pontife avoit approuvé leur doctrine; mais on ſait que c'eſt une ruſe des hérétiques de vouloir toujours appuyer leurs erreurs du ſuffrage de quelque pontife Romain. Noël Alexandre a ſolidement réfuté Tertullien ſur ce point dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, *Sæc. 3, Diſſert. 1.* S. Calixte I lui ſuccéda.

ZEUXIS, peintre Grec, vers l'an 400 avant J. C., étoit natif d'Héraclée; mais comme il y avoit pluſieurs villes de ce nom, on ne ſait point au juſte de laquelle il étoit. Quelques ſavans conjecturent qu'il étoit d'Héraclée, proche Crotone, en Italie. Zeuxis fut diſciple d'Apollodore. Ses ſuccès le mirent dans un telle opulence, » qu'il ne vendoit plus ſes ta- » bleaux, parce que, diſoit-il, » aucun prix n'étoit capable » de les payer ». Une telle vanité irrita Apollodore, qui attaqua vivement Zeuxis dans une ſatyre, mais cela ne le corrigea pas. Les anciens ont beaucoup vanté le tableau d'une Hélene que ce peintre fit pour les Agrigentins; mais nous

avons déjà observé que les éloges donnés aux tableaux de ces siecles, doivent s'apprécier sur l'état où la peinture se trouvoit alors (*voy.* APPELLES, PROTOGENE). Zeuxis ayant représenté des raisins dans une corbeille, les oiseaux venoient pour béqueter les grappes peintes; ce qui ne prouve cependant pas une merveilleuse ressemblance, comme on l'a vu dans plus d'une occasion. Une autre fois il fit un tableau où un jeune garçon portoit un panier aussi rempli de raisins; les oiseaux vinrent encore pour manger ce fruit. Zeuxis ne put s'empêcher d'avouer qu'il falloit que le porteur fût mal représenté, puisqu'il n'écartoit point les oiseaux. Ce peintre n'étoit pas sans compétiteurs; Parrhasius l'appella un jour en défi. Zeuxis produisit son tableau aux raisins, qui avoit trompé les oiseaux; mais Parrhasius ayant montré son ouvrage, Zeuxis impatient s'écria: *Tirez donc ce rideau*, & ce rideau étoit le sujet de son tableau. Zeuxis s'avoua vaincu. Si l'on en croit Festus, ce peintre ayant représenté une vieille avec un air extrêmement ridicule, ce tableau le fit tant rire qu'il en mourut: anecdote qui prouve que ce peintre n'avoit pas la tête saine; ou plutôt conte qui doit inspirer une juste défiance de tout ce que l'on dit de ce peintre & de ses ouvrages. Carlo Datti a donné sa *Vie*, Florence, 1667, in-4°, avec celles de quelques autres peintres Grecs.

ZIEGLER, (Jacques) mathématicien & théologien, natif, suivant de Ducatiana, de Lindau en Suabe, mort en 1549, enseigna long-tems à Vienne en Autriche, & se retira ensuite auprès de l'évêque de Passau. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Des Notes sur quelques passages choisis de l'Ecriture-Sainte, Bâle, 1548, in-fol. II. *Description de la Terre-Sainte*, Strasbourg, 1536, in-fol.; elle est assez exacte. III. *De constructione solidæ Sphæræ*, in-4°; ouvrage estimé. IV. Il a fait un Commentaire sur le second livre de Pline, qui n'est point à mépriser.

ZIEGLER, (Gaspar) né à Leipsig en 1621, devint professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller des appellations & du consistoire, & y mourut en 1690. On a de lui: I. *De Milite Episcopo*. II. *De Diaconis & de Diaconissis*, Wittemberg, 1678, in-4°. III. *De Clero Renitente*. IV. *De Episcopis*, Nuremberg, 1686, in-4°. V. Des *Notes critiques* sur le *Traité* de Grotius, *du Droit de la Guerre & de la Paix*, & d'autres ouvrages savans. Cet auteur avoit été employé par la cour de Saxe dans des affaires importantes.

ZIETEN, (Jean-Joachim de) naquit l'an 1699 à Wustrau, dans le cercle de Ruppin, de parens pauvres, & commença à porter les armes dès l'âge de 15 ans. Sa valeur & ses talens l'éleverent successivement au grade de général de cavalerie. Il combattit toujours dans l'armée du roi de Prusse, Frédéric II, & eut une grande part à toutes les victoires qui ont illustré le regne de ce prince. Il se distingua sur-tout à la bataille de Leuthen, donnée le 4 décembre 1757, & contribua

beaucoup à cette grande victoire. Il ne fut pas si heureux en 1758; chargé pendant le siege d'Olmutz d'escorter 3000 chariots destinés à approvisionner l'armée des assiégeans, il fut attaqué par Laudon, qui détruisit une partie de ce convoi, & obligea Zieten à faire sauter en l'air le reste : événement qui contraignit les Prussiens à lever le siege. Il se signala encore à la bataille de Lignitz en 1759, de même qu'à celle de Torgaw en 1760, où il déploya toute la prudence d'un habile capitaine. Il mourut à Berlin en 1786, âgé de 87 ans.

ZIMMERMANN, (Mathias) né à Eperies l'an 1625, ministre à Meissen & surintendant, mourut en 1689, après avoir donné plusieurs ouvrages au public : I. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ*, avec figures, Meissen, 1684, in-4°. Il y a des choses curieuses. II. Une Dissertation sur ces paroles de Tertullien : *Fiunt, non nascuntur Christiani*, où ce Pere fait remarquer que la foi chrétienne étoit l'effet de la conviction, & non d'un préjugé de naissance. III. *Florilegium philologico-historicum*, Meissen, 1687, in-4°, avec figures. Cet ouvrage, par ordre alphabétique, traite des arts & des sciences, & l'auteur indique à chaque article les ouvrages où chaque matiere est traitée au long.

ZINGHA *ou* XINGA, reine d'Angola, étoit sœur de Gola-Bendi, souverain de ce royaume dans le 17e. siecle. Après divers accidens & aventures, devenue souveraine, elle résolut d'abolir les coutumes affreuses, & surtout le culte abominable des Giagues, & de retourner au Christianisme, qu'elle avoit autrefois embrassé par politique. Le vice-roi Portugais de Loando, informé de son changement, lui envoya un Capucin nommé le P. *Antoine de Gaïette*. Ce missionnaire reçut son abjuration, & la détermina à céder au roi de Portugal ses prétentions sur le royaume d'Angola. Zingha publia ensuite des édits pour l'abolition des victimes humaines & des autres superstitions des Giagues, & s'appliqua avec ardeur à étendre le Christianisme dans ses états. Mais son grand âge ne lui laissa pas le tems d'achever son ouvrage. Elle mourut avec de grands sentimens de pénitence, à 82 ans, le 17 décembre 1664, laissant sa nation à demi-policée, & inconsolable de sa perte. M. Castilhon a ourdi un ennuyeux roman sur cette reine; le Dictionnaire de Moréri contient aussi un long article, composé sur des relations fabuleuses.

ZINZENDORF, (Nicolas-Louis, comte de) né en 1700, d'une famille originaire d'Autriche, fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan du roi de Pologne, électeur de Saxe, mourut en 1760; il s'est rendu fameux dans ce siecle par la fondation de la secte des Hernuters ou Hernhuters, qui commença à se former à Bartelsdorf, dans la haute Lusace, en 1722. Il bâtit pour eux une maison dans une forêt voisine, & à la fin de 1732, il y eut assez d'habitations pour faire un village considérable qu'on nomma *Hernuth* ou *Hernhuth*. La rapidité avec laquelle cette secte aussi

absurde & ridicule dans ses dogmes que suspecte dans ses mœurs, s'est répandue en Bohême & sur-tout en Moravie, l'a fait considérer comme un reste des Adamites (*voyez* PICARD Jean). Coyer, Busching, & d'autres observateurs superficiels, sur-tout Hegner hernhuter lui-même, ont fait de grands éloges de cette secte; mais ceux qui l'ont étudiée à fond, en ont porté un jugement bien opposé. On a fait voir par l'extrait des Sermons même du comte de Zinzendorf, qu'il exigeoit de ses disciples plus de respect & de confiance en son jugement qu'à l'autorité de l'Ecriture, & vouloit qu'ils ne prissent point d'autre guide que lui pour son interprétation, comme seul autorisé à en fixer le sens. Parmi ses dogmes, on trouvoit ceux-ci: « que l'on doit » un respect religieux à Christ, » à l'exclusion du Pere; que » Christ peut changer la vertu » en vice, & le vice en vertu; » que toutes les idées & toutes » les actions qui sont généralement considérées comme sensuelles & impures, changent » de nature parmi les freres, » & deviennent des symboles » mystiques & spirituels ». En 1775, il a paru un ouvrage anglois, intitulé: *Détail historique sur la constitution présente de la société des Freres Evangéliques.* L'auteur est un Hernhuter qui tâche de justifier sa secte, mais il ne réussit pas: *La vérité perce à travers ses artifices*, dit le journaliste Anglois qui rend compte de cet ouvrage. M. Crevenna, si connu par sa riche bibliotheque, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, Amsterdam, 1775, 1776, 6 vol. in-4°, fait mention d'un manuscrit intitulé: *Fides Hernuhuttorum & Religio ex variis contra eos editis scriptis compendiosè descripta*; & ajoute: « Ce manuscrit est » très-curieux, & si ce que » l'auteur anonyme rapporte » de la croyance & de la religion des Hernhuters est vrai, » il faut convenir que c'est la » plus détestable secte qui ait » jamais pu exister, & qu'elle » est remplie des plus horribles » abominations qui surpassent » même toute créance » (*Catalogue raisonné*, &c., 1*er.* vol., pag. 124). Le comte de Dohna a succédé au comte de Zinzendorf, dans la primatie de la secte. On a la *Vie* de ce fameux fondateur écrite en allemand par Auguste Spangenberg, imprimée à Barby, 1777, 8 vol. in-8°. L'enthousiasme de l'historien égale celui du héros.

ZISKA, (Jean TROCZNOU, *surnommé*) gentilhomme Bohémien, fut élevé à la cour de Bohême, du tems de Wenceslas. Ayant pris le parti des armes fort jeune, il se signala en diverses occasions, & perdit un œil dans un combat; ce qui le fit appeller *Ziska*, c'est-à-dire borgne. Les Hussites le mirent à leur tête pour venger la mort de Jean Hus. Il assembla une armée de payſans, & il les exerça si bien, qu'en peu de tems il eut des troupes aussi bien disciplinées, qu'animées par le plus fougueux fanatisme. Wenceslas étant mort en 1414, Ziska s'opposa à l'empereur Sigismond, à qui appartenoit le royaume de Bohême, fit bâtir une ville dans un lieu avanta-

geux sur la riviere de Lusinits, à 20 lieues de Prague, & la nomma *Thabor*, d'où les Hussites furent nommés *Thaborites*. Il assiégea la ville de Rabi, où il perdit son autre œil d'un coup de fleche, & ne laissa pas néanmoins de faire la guerre. Il se donna un grand combat devant Aussig sur l'Elbe, que Ziska assiégeoit, où 9000 Catholiques demeurerent sur la place. Cette victoire le rendit maître de la Bohême; il y mit tout à feu & à sang, ruina les monasteres, brûla les campagnes, & commit des cruautés inouies. Son armée grossissoit tous les jours. Pour éprouver la valeur de ses troupes, il les mena à la petite ville de Rziézan, qui avoit une forteresse; il emporta l'une & l'autre, & condamna aux flammes sept prêtres. De là il se rendit à Prachaticz, la somma de se rendre, & de chasser tous les Catholiques. Les habitans rejeterent ces conditions avec mépris; Ziska fit donner l'assaut, prit la ville, & la réduisit en cendres. Sigismond, alarmé de ses progrès, lui envoya des ambassadeurs, lui offrit le gouvernement de la Bohême avec les conditions les plus honorables & les plus lucratives, s'il vouloit ramener les rebelles à l'obéissance. La peste fit échouer ces négociations; Ziska en fut attaqué, en mourut l'an 1424, & fut enterré à Czaslau: *monstre détestable, cruel & terrible*, dit Eneas Sylvius, *que le bras de Dieu frappa, celui des hommes ne l'ayant pas pu faire.* « En » même tems, ajoute un auteur moderne, on doit reconnoître dans Ziska, comme » dans Attila & les autres » tyrans ravageurs, *la colere* » *du Ciel & le fléau de Dieu.* » L'ignorance & la superstition » avoit altéré le culte, réduit » presque tout entier à des pratiques extérieures; les mœurs » des peuples, aussi bien que » celles du clergé, étoient conformes à cet état des choses. » La Bohême, où la religion » extérieure brilloit de tout » son éclat, étoit particuliérement atteinte de ce mal: » & Dieu qui veut être servi » *en esprit & en vérité*, ne tarda » pas de faire éclater sa colere; » & d'annoncer par des avis » terribles, qu'un demi-culte » lui est plus odieux qu'une » infidélité complette ». On raconte que Ziska donna en mourant, l'ordre de faire un tambour de sa peau, assurant que le bruit de ce tambour feroit fuir les Catholiques; mais ce récit a l'air d'une fable. Théobalde témoigne qu'on lisoit encore sur son tombeau, au tems où il écrivoit, une épitaphe où ce fanatique sanguinaire est comparé à Appius Claudius & à Camille.

ZIZIM *ou* ZEM, suivant la prononciation turque, fils de Mahomet II empereur des Turcs, & frere de Bajazet II, est l'un des princes Ottomans dont nos historiens ont le plus parlé. Mahomet II craignoit que l'amitié de ces deux freres ne les réunît contre lui, ou que la jalousie ne mît de la division entr'eux. Il donna à Zizim le gouvernement de la Lycaonie, dans l'Asie-Mineure, & à Bajazet celui de la Paphlagonie, & les tint toujours si éloignés l'un de l'autre, qu'ils ne s'étoient vus qu'une seule fois, lorsqu'il

mourut l'an 1481. Après sa mort, Bajazet, qui étoit l'aîné, devoit naturellement lui succéder, & fut en effet déclaré empereur le premier. Mais Zizim prétendit que l'empire lui appartenoit, parce qu'il étoit né depuis que son pere avoit pris le sceptre, au lieu que Bajazet étoit venu au monde dans le tems que Mahomet n'étoit encore qu'un homme privé. Il s'empara de Prusе, ancienne demeure des empereurs Ottomans, & se fit un parti considérable. Mais ayant été défait par Acomat, général de l'armée de Bajazet, il se retira en Egypte, puis en Cilicie, & de là en Lycie. Ne trouvant aucun asyle assuré, il demanda une retraite au grand-maître de Rhodes, où il fut reçu magnifiquement au mois de juillet 1484 (*voyez* AUBUSSON Pierre). Il en partit le 1*er.* de septembre suivant pour venir en France. Il y fut gardé dans la commanderie de Bourgneuf, sur les confins du Poitou & de la Marche, & y demeura jusqu'en l'an 1499, qu'il fut livré aux députés du pape Innocent VIII, & conduit à Rome. Alexandre VI le livra en 1495 à Charles VIII, & il mourut peu de tems après. On dit que ce pape avoit eu soin de le faire empoisonner, de peur que la France n'en tirât quelqu'avantage; on ajoute qu'Alexandre avoit reçu de Bajazet une grande somme d'argent, pour faire périr ce prince: mais quoique ce pontife fût capable de forfaits, c'est sans fondement qu'on lui attribue celui-ci; quelques auteurs accusent les Vénitiens de ce crime, mais sans raison plausible; & d'ailleurs le prince étant alors au pouvoir de Charles, le soupçon du poison, s'il avoit lieu, devoit naturellement tomber sur lui, vu sur-tout qu'il ne le rejettoit sur personne. Zizim avoit l'esprit vif, l'ame noble & généreuse, de la passion pour les lettres aussi bien que pour les armes. » On a prétendu sur de foibles » preuves, dit l'abbé Berault, » qu'il mourut chrétien. Mal- » gré son affection pour les » nations chrétiennes, & par- » ticuliérement pour les che- » valiers de Rhodes, il avoit » toujours paru fort attaché à » la loi de Mahomet ». Il laissa un fils, nommé Amurat, qui embrassa le Christianisme, & se retira à Rhodes. Après la prise de la place, ce prince infortuné s'étoit caché, dans l'espérance de se sauver dans le vaisseau du grand-maître. Il fut découvert & mené à l'empereur Soliman, qui le fit aussi-tôt étrangler en présence de toute son armée, avec ses deux enfans mâles. Deux filles qu'il avoit, furent conduites au serrail à Constantinople.

ZIZIME, fut élu l'an 824 par la noblesse Romaine pour succéder au pape Paschal I, tandis que le clergé & le peuple nommoient Eugene II; ce qui auroit causé un schisme, si l'empereur Lothaire n'étoit venu à Rome, où il appuya l'élection d'Eugene, & obligea Zizime à se retirer.

ZOÉ CARBONOPSINE, 4*e.* femme de l'empereur Léon VI, avoit une vertu mâle, un esprit élevé, un discernement juste, & la connoissance des affaires. Elle accoucha en 905 de

Constantin Porphyrogenete. Ce prince étant devenu empereur en 912, Zoé chargée de la tutelle de son fils & de l'administration de l'état, choisit des ministres & des généraux capables de la seconder. Après avoir dissipé la révolte de Constantin Ducas, elle fit la paix avec les Sarrasins, & força les Bulgares par des victoires à rentrer dans leur pays. Elle ne fut pas aussi heureuse contre les cabales des courtisans; elle fut exilée de la cour par son fils, & mourut dans sa retraite. — Il ne faut pas la confondre avec ZOÉ, seconde femme du même empereur Léon VI, qui fut couronnée impératrice, pendant que Théophane, la légitime épouse de Léon, étoit encore en vie. Elle étoit fille du général Stylien, & mourut après 21 mois de mariage en 893.

ZOÉ, fille de Constantin VIII, née en 978, fut ambitieuse, débauchée & cruelle. On la donna en mariage à Argyre, qui obtint le trône impérial après la mort de son beau-pere en 1028. Zoé s'étant dégoûtée de son époux, le fit étrangler dans le bain, & mit sur le trône un orfevre, nommé Michel Paphlagonien qu'elle avoit épousé. Ce prince abandonna le gouvernement de l'empire à son frere Jean; & Zoé adopta Michel, dit *Calafates*, neveu de son mari. Ce fils adoptif eut l'ingratitude de l'exiler (*voyez* MICHEL Calafates); mais en 1042 elle fut tirée de sa retraite pour régner avec sa sœur Théodora. Elle partagea ensuite sa couronne avec Constantin Monomaque, son ancien amant, l'homme le plus scélérat & le plus débauché de la cour, & l'épousa en 3es. noces à l'âge de 64 ans. Elle mourut 8 ans après, en 1050, souillée de crimes & en horreur à tout l'empire.

ZOÏLE, rhéteur, natif d'Amphipolis, ville de Thrace, se rendit fameux par ses critiques des ouvrages d'Isocrate & des vers d'Homere, dont il se faisoit appeller le *Fléau*. Il vint de Macédoine à Alexandrie, où il distribua ses censures de l'*Iliade*, vers l'an 270 avant J. C. Il les présenta à Ptolomée, qui lui répondit à-peu-près comme Hiéron avoit fait au philosophe Xénophanes: Que « puisqu'Homere, qui » étoit mort depuis mille ans, » nourrissoit plusieurs milliers » de personnes, Zoïle, qui se » vantoit d'avoir plus d'esprit » qu'Homere, devoit bien » avoir l'industrie de se nourrir » lui-même ». La mort de ce satyrique est racontée diversement. Les uns disent que Ptolomée le fit mettre en croix, d'autres qu'il fut lapidé, & d'autres qu'il fut brûlé tout vif à Smyrne. Il est certain que sa critique d'*Homere* ne méritoit pas un tel châtiment; & si quelque chose pouvoit prévenir en sa faveur, ce seroit l'espece de rage avec laquelle on poursuivit l'auteur d'une simple critique littéraire, essentiellement indifférente & innocente, quand même il auroit eu tous les torts possibles. Le nom de Zoïle est resté aux mauvais critiques, & a été souvent donné aux bons, dans ce siecle ignorant, futile, inconséquent, où les soi-disant gens-de-lettres s'élevent avec une fureur que les vrais talens

ne connoiſſent pas, contre les obſervations les plus modérées, les plus équitables & les plus néceſſaires.

ZONARE, (Jean) hiſtorien Grec, exerça des emplois conſidérables à la cour des empereurs de Conſtantinople. Laſſé des traverſes du monde, il ſe fit moine dans l'ordre de S. Baſile, & mourut avant le milieu du 12e. ſiecle. On a de lui des *Annales* qui vont juſqu'à la mort d'Alexis Comnene en 1118. Cette hiſtoire a été continuée par Nicetas Choniate juſqu'en 1205. C'eſt une compilation indigeſte, telle qu'on pouvoit l'attendre d'un Grec auſſi crédule qu'ignorant. Il eſt inſupportable lorſqu'il ne copie pas Dion; cependant il peut être utile pour l'hiſtoire de ſon tems. La meilleure édition de ſon ouvrage eſt celle du Louvre, 1686 & 1687, 2 vol. in-fol. Le préſident Couſin en a traduit en françois ce qui regarde l'hiſtoire romaine. On a encore de Zonare des *Commentaires* ſur les *Canons des Apôtres & des Conciles*, Paris, 1618, in-fol.; & quelques Traités peu eſtimés.

ZONCA, (Victor) habile mathématicien d'Italie, du 17e. ſiecle, ſe livra particuliérement à la méchanique & à l'architecture, & y réuſſit. Il avoit un talent particulier pour inventer de nouvelles machines. Il publia ſes inventions dans un ouvrage imprimé à Padoue, 1621, in-fol., ſous ce titre: *Novo Teatro di Machini & Edificii.*

ZOPYRE, l'un des courtiſans de Darius, fils d'Hyſtaſpes, vers l'an 520 avant J. C., ſe rendit fameux par le ſtratagême dont il ſe ſervit pour ſoumettre la ville de Babylone, aſſiégée par ce monarque. S'étant coupé le nez & les oreilles, il ſe préſenta en cet état aux Babyloniens, en leur diſant que » c'étoit ſon prince qui l'avoit » ſi cruellement maltraité ». Les Babyloniens, ne doutant point qu'il ne ſe vengeât, lui confierent entiérement la défenſe de Babylone, dont il ouvrit enſuite les portes à Darius, après un ſiege de 20 mois. Ce prince lui donna en récompenſe le revenu de la province de Babylone, pour en jouir pendant toute ſa vie; ce ne fut pas aſſez des récompenſes, il y ajouta des diſtinctions & des careſſes. Il dit ſouvent qu'*il aimeroit mieux avoir Zopyre non mutilé, que vingt Babylones.* Cependant le ſtratagême qu'il avoit imaginé & dont il eut le courage d'être la victime, a quelque choſe d'ignoble, de contraire à la bonne foi, & je ne ſais quoi de lâche, qui ne ſemble pas mériter l'admiration qu'on lui a prodiguée.

ZOROASTRE, philoſophe de l'antiquité, que les uns font plus ancien qu'Abraham, & que d'autres reculent juſqu'à Darius, qui ſuccéda à Cambyſe. Huet prétend qu'il n'eſt point différent de Moïſe; Grégoire de Tours croit qu'il eſt le même que Cham, & obſerve que Zoroaſtre ſignifie *Etoile vivante;* l'abbé Banier conjecture que c'eſt Meſraïm; & Juſtin dans ſon Abrégé de Trogue Pompée, le fait roi des Bactriens; enfin d'autres le diſent diſciple d'Elie ou d'Eliſée. Les ſectateurs de Zoroaſtre ſubſiſtent encore en Aſie, & principalement dans la Perſe

&

& dans les Indes. Ils ont pour cet ancien philosophe la plus profonde vénération, & le regardent comme le grand prophete que Dieu leur avoit envoyé pour leur communiquer sa loi. Ils lui attribuent même un livre qui renferme sa doctrine. Cet ouvrage, apporté en France par M. Anquetil, a été traduit par le même dans le recueil qu'il a publié en 1770, sous le nom de *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4°. L'original a été déposé à la bibliotheque royale. Si on en croit M. Meiners dans un *Mémoire* lu à l'académie de Goettingue le 18 septembre 1779, cet original, rédigé à l'instance de M. Anquetil par deux prêtres Persans, ne mérite aucune confiance (voyez le *Journ. hist. & litt.*, 1 juillet 1780, p. 371); mais quel qu'il soit, il ne contient rien de favorable à sa prétendue antiquité, & renferme des caracteresmanifestes d'indien nouveau, de judaïsme & de christianisme. S'il est effectivement de Zoroastre, comme M. Anquetil le prétend, il y a bien à rabattre de l'idée qu'on veut nous donner de ce philosophe. Voltaire, quoique grand admirateur de ces vieilles marottes qu'on appelle à l'aide de celles de ce siecle, avoue que c'est *un fatras abominable dont on ne peut lire deux pages sans avoir pitié de la nature humaine. L'auteur*, ajoute-t-il, *est un fou dangereux. Nostradamus, & le médecin des urines, sont des gens raisonnables en comparaison de cet énergumene.* Le nom de *Gaure* ou de *Guebre* que portent les soi-disant disciples de Zoroastre, est odieux en Perse: il signifie en arabe *Infidele*, & on le donne à ceux de cette secte comme un nom de nation. Ils ont à Ispahan un fauxbourg appellé *Gaurabard*, ou la *Ville des Gaures*, & ils y sont employés aux plus basses & aux plus viles occupations. Les Gaures sont ignorans, pauvres, simples, patiens, superstitieux, d'une morale rigide, d'un procédé franc & sincere, & très-zélés pour leurs rits. Ils croient la résurrection des morts, le jugement dernier, & n'adorent qu'un seul Dieu. Ce qui pourroit faire croire que ce ne sont que des Juifs ou des Chrétiens dégénérés, dont la croyance est altérée par le mélange des opinions & les rits des anciens Perses. Quoiqu'ils pratiquent leur culte en présence du feu, en se tournant vers le soleil, ils protestent n'adorer ni l'un ni l'autre. Le feu & le soleil étant les symboles les plus frappans de la Divinité, ils lui rendent hommage en se tournant vers eux. On a sous le nom de Zoroastre des *Oracles Magiques*; Louis Tiletanus les publia à Paris en 1563, avec les Commentaires de Piéthon Gemistus. Ils ont été imprimés plusieurs fois depuis.

ZOROBABEL, fils de Salathiel, de la famille des rois de Juda, gagna l'estime de Cyrus, qui lui remit les vases sacrés du temple. Ce vertueux Israélite les renvoya à Jérusalem, & fut le chef des Juifs qui retournerent en leur pays. Quand ils furent arrivés, Zorobabel commença à jeter les fondemens du temple, l'an 535 avant J. C.; mais les Samaritains firent tant par leurs intri-

gues auprès des ministres de la cour de Perse, qu'ils vinrent à bout d'interrompre l'ouvrage. Le zele des Juifs s'étant ralenti, ils furent punis de leur indifférence par plusieurs fléaux dont Dieu les frappa. La 2e. année du regne de Darius, fils d'Hystaspes, il leur envoya les prophetes Aggée & Zacharie, pour leur reprocher le mépris qu'ils faisoient de son culte, & leur négligence à bâtir son temple. Zorobabel & tout le peuple reprirent avec une ardeur admirable ce travail, interrompu depuis 14 ans. Zorobabel présidoit à l'ouvrage, qui fut achevé l'an 515 avant J. C. La dédicace s'en fit solemnellement la même année.

ZOSIME, (S.) Grec de naissance, monta sur la chaire de S. Pierre après Innocent I, le 18 mars 417. Celestius, disciple de Pélage, lui en imposa d'abord; mais dans la suite, ce pape ayant été détrompé par les évêques d'Afrique, il confirma le jugement rendu par son prédécesseur contre cet hérétique, & contre Pélage son maître. Il obtint de l'empereur un rescrit pour chasser les Pélagiens de Rome. Zosime décida le différend qui étoit entre les églises d'Arles & de Vienne, touchant le droit de métropole sur les provinces Viennoise & Narbonnoise; & se déclara en faveur de Patrocle, évêque d'Arles. Il eut quelque contestation avec les évêques d'Afrique au sujet d'Apiarius, dont il avoit reçu l'appel; non que ces prélats contestassent le droit d'appel au Saint-Siege, mais parce qu'ils réclamoient des réglemens de leur province faits pour prévenir l'abus que faisoient les clercs & les simples prêtres, en interjetant ces appels trop légérement & dans des causes très-bien jugées. C'est vainement que des écrivains superficiels, ou ennemis du Saint-Siege, ont cité ces réglemens contre le droit d'appel en lui-même. « Un » pouvoir aussi ancien dans l'Eglise quant à son essence, dit » un théologien célebre, quoiqu'il n'ait pas toujours eu la » même activité, ou la même » étendue dans son exercice, » quoique ceux dans les mains » desquels il existoit, n'en » aient pas toujours fait le » même usage, ne peut être » appellé un pouvoir d'usurpation; lorsque les circonstances, les besoins de l'Eglise » & sa discipline exigent que » l'exercice de ce même pouvoir devienne plus fréquent » & plus habituel » (*voyez* FLEURY, MORIN, THOMASSIN). Du reste, les réglemens que réclamoient les évêques d'Afrique, ne regardoient, comme nous venons de le dire, que les clercs & les prêtres, car les évêques appelloient librement à Rome, comme le dit formellement S. Augustin, si bien instruit des usages de l'Eglise d'Afrique (Lettre 43). *Voyez* APIARIUS, ATHANASE, INNOCENT I). Ce pontife, également savant & zélé, mourut le 26 décembre 418. On a de lui *XVI Epitres*, écrites avec chaleur & avec force. Elles se trouvent dans le recueil des *Epistolæ Romanorum Pontificum* de dom Coustant, in-fol.

ZOSIME, comte & avocat du Fisc sous l'empereur Théodose le Jeune, vers l'an 410,

composa une *Histoire des Empereurs*, en 6 liv. depuis Auguste jusqu'au 5e. siecle, dont il ne nous reste que les 5 premiers livres & le commencement du 6e. La plus belle édition est celle d'Oxford, 1679, in-8°. Cellarius en donna une bonne en 1696, en grec & en latin, in-8°; & le président Cousin l'a traduite en françois. Zosime, zélé païen, peint avec des couleurs fort noires l'empereur Constantin. Il ne laisse échapper aucune occasion de se déchaîner contre les Chrétiens.

ZOSIME, pieux Solitaire qui porta la sainte Eucharistie à Marie Egyptienne (*voyez ce mot*). On ne connoît de sa vie que ce qui en est rapporté dans celle de cette illustre pénitente.

ZRINI *ou* SERINI, (Nicolas, comte de) d'une famille Hongroise, féconde en guerriers, s'est rendu célebre par la belle défense de Sigeth assiégée par l'armée de Soliman II. Après une longue résistance, se voyant dépourvu de munitions de bouche, il fit une sortie avec sa garnison, qui ne consistoit plus qu'en 217 hommes, & combattit courageusement jusqu'à ce qu'il restât sur la place avec les siens, le 7 septembre 1566, trois jours après la mort de Soliman, qui mourut dans son camp sans avoir la satisfaction de voir sa conquête. — Pierre SERINI, un de ses descendans, entra dans une conspiration contre l'empereur Léopold, & fut décapité dans la ville de Neustad en Autriche, le 30 avril 1671. *Voyez* NADASTI François.

ZUCCHARO, (Taddée) peintre, né à San-Aguolo in Vado, dans le duché d'Urbin, en 1529, mort en 1566. Les ouvrages du célebre Raphaël firent de Taddée un excellent artiste. Le cardinal Farnese, qui l'occupa long-tems, lui faisoit une pension considérable. Ce peintre en usa mal, & la fit servir à des débauches, qui avancerent sa mort. Il avoit des idées nobles, & son pinceau étoit assez moëlleux. — Son frere & son éleve, Frédéric ZUCCHARO, né dans le duché d'Urbin en 1543, mort à Ancône en 1609, avoit beaucoup de facilité pour inventer; il étoit bon coloriste, & auroit été parfait dessinateur, s'il eût été moins maniéré. Il a coëffé ses têtes d'une façon singuliere; ses figures sont roides, elles ont les yeux pochés; ses draperies sont mal jetées. Il a fait quelques écrits sur la peinture.

ZUINGLE, (Ulric) né à Wildehausen en Suisse, dans le comté de Tockenburg, le 1er. de janvier 1487, apprit les langues à Berne, & continua ses études à Rome, à Vienne & à Bâle. Après avoit fait son cours de théologie, il fut curé à Glaris en 1506, & ensuite dans un gros bourg nommé Notre-Dame des Hermites. C'étoit un lieu de dévotion fort fameux, où les pélerins venoient en foule, & se confessoient, & sembloient renforcer leurs sentimens de religion. Zuingle crut voir des abus là où un philosophe moderne n'a vu que des objets d'édification & de consolation. Tandis qu'il s'occupoit de cet objet, Léon X faisoit publier en Allemagne des indulgences par les Dominicains, & en Suisse par un Cordelier Milanois. Zuingle, fâché

que ce moine lui eût été préféré, attaqua non-seulement les indulgences, mais l'autorité du pape, le sacrement de pénitence, le mérite de la foi, le péché originel, l'effet des bonnes œuvres, l'invocation des Saints, le sacrifice de la Messe, les loix ecclésiastiques, les vœux, le célibat des prêtres & l'abstinence des viandes. Zuingle s'éleva contre ces pratiques avec toute l'impétuosité de son naturel. Bien convaincu que l'Eglise n'adopteroit pas ses opinions, il s'adressa au magistrat de Zurich, dont plusieurs membres avoient du goût pour les nouvelles erreurs. Il se tint en conséquence une assemblée en 1523. On alla aux voix, la pluralité fut pour l'héréfiarque. Peu de tems après, on brisa les images, on renversa les autels, on abolit la Messe & toutes les cérémonies de l'Eglise Romaine. Zuingle épousa une riche veuve; car le mariage, suivant la remarque d'Erasme, est le dénouement de toutes ces farces de réformation. Il étoit fort occupé de la difficulté de concilier le sentiment de Carlostad sur l'Eucharistie, avec les paroles de Jesus-Christ, qui dit expressément : *Ceci est mon corps.* Il eut un songe, dans lequel il croyoit disputer avec le secrétaire de Zurich, qui le pressoit vivement sur les paroles de l'institution. Il vit paroître tout-à-coup un fantôme blanc ou noir, qui lui dit ces mots : « Lâche, que ne ré-» ponds-tu ce qui est écrit dans » l'Exode : *L'Agneau est la* » *Pâque*, pour dire qu'il en est » le signe ». Cette réponse du fantôme fut un triomphe, & Zuingle n'eut plus de difficultés sur l'Eucharistie. C'est ainsi que les sectaires, après avoir rejeté la doctrine de l'Eglise catholique, se reglent sur des rêves, sur des visions fanatiques, ou même, comme Luther, sur des conférences avec le diable. Pour s'opposer au désordre naissant, les évêques de Bâle, de Constance & de Lausanne, solliciterent une assemblée de la nation à Bade; Jean Œcolampade s'y trouva pour Zuingle qui refusa de s'y rendre, & la doctrine de cet héréfiarque y fut condamnée. Malgré cette condamnation, il ne laissa pas de faire des prosélytes. Cependant plusieurs cantons resterent constamment attachés à l'ancienne religion, ce qui mit les sectaires en fureur. Les cantons de Zurich où il étoit curé, de Schafhouse, de Berne & de Bâle, défendirent de transporter des vivres dans les cantons catholiques; ils se liguerent, & firent plusieurs insultes à leurs voisins, pour les obliger à suivre leur parti. On arma de part & d'autre. Zuingle fit tous ses efforts pour éteindre le feu qu'il avoit allumé; il n'étoit pas brave, & il falloit qu'en qualité de premier pasteur de Zurich, il allât à l'armée. Il sentoit qu'il ne pouvoit s'en dispenser, & il ne doutoit pas qu'il n'y périt. Une comete qui parut alors, le confirma dans la persuasion qu'il seroit tué. Il s'en plaignit d'une maniere lamentable, & publia que la comete annonçoit sa mort & de grands malheurs sur Zurich. Malgré les plaintes de Zuingle, la guerre fut résolue, & il fut obligé d'ac-

compagner une armée de 20 mille hommes. Les Catholiques remporterent une pleine victoire. La plus grande partie de l'armée des Zuingliens périt les armes à la main, & l'autre fut mise en fuite. Zuingle fut du nombre des morts : ce fut le 11 octobre 1531 ; il avoit environ 44 ans. Les Catholiques brûlerent son corps. Indépendamment de ses erreurs, les troubles qu'il causa dans sa patrie, ne peuvent que rendre son nom odieux. « Les mains qui » déchiroient le Catholicisme, » dit le comte d'Albon, ébran» loient en même tems l'Etat; » & malgré les traités de paix, » le germe des divisions n'est » pas étouffé. L'union des treize » cantons n'est plus ce qu'elle » a été autrefois; ils ne tien» nent plus les uns aux autres » que par les liens de la poli» tique. ». Zuingle n'étoit ni » savant, ni grand théologien, ni vrai philosophe, ni bon littérateur : il exposoit avec assez d'ordre ses pensées ; mais il pensoit peu profondément, si l'on en juge par ses ouvrages recueillis à Zurich, 1581, vol. in-fol. Zuingle adressa, quelque tems avant sa mort, une *Confession de Foi* à François I, dans laquelle il plaçoit entre les élus Hercule, Thésée, &c. : ce qui prouve le désordre qui régnoit dans la tête du prétendu réformateur. De l'hérésie au paganisme, & même à l'athéisme, le passage n'est ni lent ni difficile (*voyez* SERVET, LENTULUS, *&c.*) Un auteur connu a fait de Zuingle le portrait suivant. « Jeune étourdi, » passé tout-à-coup du métier » des armes à l'état ecclésias» tique, où il ne tarda point » à s'ennuyer du célibat, il » n'eut point de meilleur mo» tif que cette instabilité liber» tine, pour lever l'étendard » de l'impiété sacramentaire, » & point d'autre droit à l'en» seignement, qu'une présomp» tion fondée sur le don d'é» loquence ou de verbiage, » dont il avoit été abondam» ment pourvu par la nature. » Ignorant si bouché, qu'il » unissoit le Luthéranisme avec » le Pélagianisme ; restaura» teur si extravagant de la » pureté de l'Evangile, qu'il » plaçoit dans le Ciel, à côté » de J. C., Numa pere de l'ido» lâtrie Romaine, Scipion dis» ciple d'Epicure, Caton sui» cide, avec une foule de pa» reils adorateurs, & imita» teurs de leurs vicieuses di» vinités ».

ZUINSKI, *voyez* DEMETRIUS GRISKA.

ZUMBO, (Gaston-Jean) sculpteur, né à Syracuse en 1656, demeura long-tems à Rome, & passa de là à Florence, où le grand-duc de Toscane le reçut avec des marques de distinction. Il y exécuta un ouvrage fameux, appellé la *Corruzione*, admirable pour la vérité, l'intelligence & les connoissances qui s'y font remarquer. Ce sont cinq figures coloriées au naturel. La 1re. représente un Homme mourant ; la 2e., un Corps mort ; la 3e., un Corps qui commence à se corrompre ; la 4e., un Corps qui est corrompu ; la 5e., un Cadavre plein de pourriture & mangé des vers : ouvrages aussi propres à diriger les gens de l'art, qu'à produire dans l'esprit

de l'homme des idées ſombres & ſalutaires. On conſerve cet ouvrage dans le célebre cabinet de Médicis, à Florence. Il fit auſſi quelque ſéjour à Genes, & y fit admirer ſes talens. Il mourut à Paris en 1701.

ZURITA, *voyez* SURITA.

ZUR-LAUBEN, (Oſwald de) de l'ancienne maiſon de la Tour-Châtillon en Valais, mort à Zug en 1549, à 72 ans, fut capitaine de 300 Suiſſes au ſervice des papes Jules II, Léon X, & de Maximilien Sforce, & ſe ſignala aux batailles de Novare, de Ravenne, de Bellinzone, &c. Il paſſa en cette qualité dans les armées de François I, roi de France, après la bataille de Marignan. Il fut major-général des troupes du canton de Zug, en 1531, à la bataille de Cappel où Zuingle fut tué, & contribua beaucoup à fixer la victoire dans cette mémorable journée. — Son fils, Antoine de ZUR-LAUBEN, capitaine en France, au ſervice de Charles IX, reçut trois bleſſures à la bataille de Dreux. Il fut de la célebre retraite de Meaux, & ſe trouva aux batailles de St.-Denys, de Jarnac & de Moncontour. Il termina ſa carriere à Zug en 1586, à 84 ans, après avoir rempli les premieres charges de ſon canton.

ZUR-LAUBEN, (Conrad de) couſin iſſu de germain du précédent, mort à Zug en 1629, à 57 ans, fut chevalier de S. Michel, chef du canton de Zug, & capitaine au régiment des Gardes Suiſſes. Il ſervit ſa patrie & la France comme guerrier & comme négociateur. Il eſt auteur d'un Traité imprimé: *De Concordia Fidei*, où il démontre que la tranquillité des Suiſſes dépend de l'établiſſement de la ſeule Religion catholique dans leurs cantons. Effectivement depuis l'introduction des nouvelles ſectes, cette république a été pluſieurs fois dans les plus grandes agitations, & ſouvent à un doigt de ſa perte. L'on y a vu couler comme dans le reſte de l'Europe, où l'antique religion a été ébranlée, des fleuves de ſang qu'on ne peut ſe flatter de ne pas voir couler encore à la premiere occaſion où le fanatiſme enflammera les eſprits. — Son fils, Béat de ZUR-LAUBEN, fut comme lui le chef du canton de Zug & capitaine au régiment des Gardes Suiſſes ſous Louis XIII. Il fut, en 1634, l'un des trois ambaſſadeurs catholiques envoyés à ce monarque. Le canton de Lucerne reconnut ſes ſervices, en accordant, à lui & à ſa poſtérité, le droit perpétuel de bourgeoiſie dans ſa ville capitale. Les cantons catholiques lui avoient donné les titres de *Pere de la Patrie* & de *Colonne de la Religion*. On a de lui le détail de toutes ſes Négociations depuis 1629 juſqu'en 1659. Il mourut à Zug en 1663, âgé de 66 ans. — Son fils aîné, Béat-Jacques de ZUR-LAUBEN, chef du canton de Zug, & capitaine-général de la province libre de l'Argow, contribua beaucoup, par ſes expéditions, à ſoumettre les payſans révoltés du canton de Lucerne, en 1653. Ce canton & ſes confédérés lui durent, en 1656, la victoire de Vilmergen contre les Bernois, ſur leſquels il prit lui-même

deux drapeaux & trois pieces de canon. Il mourut à Zug en 1690, à 74 ans, avec une réputation bien méritée de valeur & de prudence. — Il ne faut pas le confondre avec son neveu, nommé aussi Béat-Jacques, qui servit la France avec distinction, reçut sept blessures à la bataille de Hochstet en 1704, & en mourut à Ulm en Suabe, le 21 septembre, à 48 ans. — Son neveu, Béat-Fidele-Antoine de ZUR-LAUBEN, né à Zug en 1720, a été brigadier des armées de France, capitaine du régiment des Gardes Suisses, & de l'académie des inscriptions & belles-lettres. Il vivoit encore en 1784. Ses ouvrages sont : I. *L'Histoire militaire des Suisses*, 8 vol. in-12. II. *Mémoires & Lettres du duc de Rohan sur la Valteline*, 3 vol. in-12. III. *Bibliotheque militaire*, 3 vol. in-12. IV. *Code militaire des Suisses*, 4 vol. in-12. V. *Histoire de Guillaume Tell*, in-12.

ZUR-LAUBEN, (Placide de) cousin des précédens, fut élu abbé de l'abbaye de Muri, ordre de S. Benoît, en Suisse, l'an 1683, & mérita par ses travaux & ses acquisitions le titre de second fondateur de cette abbaye. Il la rebâtit avec magnificence, en accrut considérablement les revenus, & obtint en 1701 de l'empereur Léopold, pour lui & les abbés ses successeurs, le rang & le titre de prince de l'Empire. Il mourut à Sandegg, l'un de ses châteaux, en Turgovie, l'an 1723, dans sa 78e. année. On a de lui : I. *Spiritus duplex Humilitatis & Obedientiæ.* II. *Conciones Panegyrico-Morales.*

ZWINGER, (Théodore) savant médecin, naquit à Bâle d'une sœur de Jean Oporin, fameux imprimeur, & selon quelques-uns, à Bischofs-Zell, dans le Turgaw. Il enseigna dans sa patrie le grec, la morale, la politique & la médecine. Son nom a été long-tems célebre par une énorme compilation intitulée : *Le Théâtre de la Vie humaine*, Lyon, 1656, 8 vol. in-fol., commencée par son beau-pere Conrad Lycosthene (*voyez ce mot*), & mourut en 1588, à 54 ans. — Théodore ZWINGER, son petit-fils, né en 1597, mort à Bâle en 1651, a donné quelques Ouvrages de Théologie ; & le fils de celui-ci, Jean ZWINGER, professeur en grec & bibliothécaire de Bâle, mort en 1696, a publié : *De Monstris, eorumque causis ac differentiis*, Bâle, 1660, in-4°. — Théodore ZWINGER, fils de Jean, né en 1658, professeur d'éloquence, de physique & de médecine à Bâle, mourut en 1724, après avoir donné, *Théâtre Botanique*, Bâle, 1690, in-fol., en allemand ; *Fasciculus Dissertationum*, 1710, in-4° ; *Dissertatio de acquirenda vitæ longævitate*, &c. — Son frere, Jean-Rodolphe ZWINGER, né à Bâle en 1660, & mort en 1708, a laissé aussi quelques ouvrages, parmi lesquels, un Traité allemand, intitulé : *L'Espoir d'Israël.*

ZYLIUS, (Otho) Jésuite, né à Utrecht en 1588, mort à Malines le 13 août 1656. On lui attribue des conversions éclatantes, entr'autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts, qu'il ramena à l'Eglise

catholique. Ce Pere étoit bon poëte & très-versé dans les langues grecque & latine. On a de lui : I. Des *Vies* de plusieurs Saints qu'il a traduites de divers manuscrits grecs, & qui ont été insérées dans les *Acta Sanctorum*. II. *Historia miraculorum B. M. Sylvæducensis*, Anvers, 1632, in-4°. III. *Cameracum obsidione liberatum*, poëme imprimé à Anvers, 1650, in-4°, & à la suite des Poésies du P. Hoschius, de l'édition de 1656.

ZYPÆUS *ou* VANDEN-ZYPE, (François) naquit à Malines en 1580. Ses succès dans l'étude du droit le firent appeller par Jean le Mire, évêque d'Anvers, qui le fit son secrétaire particulier, ensuite chanoine, official, & archidiacre de sa cathédrale. C'étoit un homme d'esprit, de mœurs douces, & très-profond dans la connoissance du droit civil & canonique. Il a composé sur ces matieres plusieurs ouvrages latins, entr'autres : I. *Analytica enarratio juris Pontificii novi*. II. *Consultationes canonicæ*. III. *Notitia juris Belgici*. IV. *De Jurisdictione Ecclesiastica & Civili*. V. *Judex, Magistratus, Senator*. On peut regarder ces ouvrages comme une réfutation des écrits de du Moulins, de Fevret, de Van-Espen, de Febronius, &c. Ils sont estimés, & on les a recueillis en 2 vol. in-fol., à Anvers, 1675. Zypæus mourut en 1650, à 75 ans.

ZYPÆUS, (Henri) frere du précédent, né à Malines en 1577, embrassa la regle de S. Benoît dans le monastere de S. Jean à Ypres. En 1616, il fut fait abbé de S. André, près de Bruges, avec le droit de porter la mitre, qu'il obtint le premier en 1623. Zypæus rétablit la discipline dans son monastere, & répara les désordres que les hérétiques y avoient causés. Il y ramena en 1632 ses Religieux qui s'étoient retirés dans la ville de Bruges pour se soustraire à la fureur des sectaires. Il répara aussi la maison des Religieuses de S. Godeleve, & y introduisit une réforme salutaire. Sa mort, arrivée en 1659, dans la 83e. année de son âge, fut digne d'un chrétien & d'un Religieux. Son principal ouvrage est : *Sanctus Gregorius Magnus, ex familiâ Benedictinâ oriundus;* Ypres, 1611, in-8°. Dans ce livre, il tâche de prouver contre Baronius, que S. Grégoire, pape, avoit embrassé la vie monastique. Il y a de l'érudition; mais ses preuves ne sont pas toujours concluantes. L'auteur s'échauffe peut-être un peu trop sur cette question, qui du reste est un point d'histoire, dont on peut s'occuper, & qu'on peut travailler à éclaircir comme tant d'autres qui ne sont pas d'une plus grande importance. On a encore de lui la Dissertation sur Ste. Scholastique, intitulée : *Examen quæstionis : An magis expediat devotam in mundo quàm Religiosam in monasterio vitam agere; & an S. Scholastica fuerit speculum castitatis Religiosæ, an verò modernæ devotionis filiarum in sæculo castitatem servantium?* L'opinion de Rosweide sur Ste. Scholastique y est combattue.

# TABLE

## *Des Matieres les plus intéressantes, avec l'indication des Articles où il en est fait mention.*

On s'est contenté d'énoncer les matieres qui par leur nature n'avertissent pas évidemment le lecteur dans quel article il faut les chercher : & de plusieurs articles à citer, on s'est quelquefois borné à celui où les autres sont indiqués.

ACADÉMIES, jugement qu'il en faut porter, FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, HANS-SACHS, ISAURE, MURATORI, OLIVET, PIRON, PLESSIS Armand, PTOLOMÉE-LAGUS. Académies d'agriculture, leur inutilité, KRETZCHMER.

ACCOUCHEURS, profession nouvelle, inutile & contraire aux bonnes mœurs, HECQUET; fait d'une opération spontanée de la nature une espece de charlatanerie, HIÉROPHILE, PUZOS.

ACEMÈTES, ce que c'étoient ces moines & les scythes, St. ALEXANDRE.

ADULTERE, combien odieux chez les anciens, ABIMELECH, LUCRECE.

AÉROSTATS, leur inutilité, leur danger, leur discrédit, PILASTRE. Ne sont pas une spéculation nouvelle, STURM Jean-Christophe.

AJOURNEMENS, FERDINAND l'*Ajourné*, GILLES de Chantrocé, MOLAY, NOGARET.

AIR, sa gravité est-elle fort différente de ce que les anciens appelloient *horreur du vide?* TORRICELLI.

ALLEMAGNE, ce que cette région doit au Siege de Rome, S. BONIFACE.

AME, tems de son union au corps, CANGIAMILA; combien distinguée des organes, BERNIER, CAT. Son influence sur le corps dans les maladies, SAUVAGES; ainsi que dans l'état de santé, STAHL; sur la physionomie, RIVAULT. Si elle étoit mortelle, il n'y auroit ni loi ni devoir, YOUNG; ni vice ni vertu, EPICURE. Sa spiritualité n'est pas la seule preuve de son immortalité, LOCKE, dont les brutes ne se flattent pas, PLINE. Préexistence des ames supposée par quelques philosophes, sans métempsycose, NEMESIUS, WOLFF.

AMOUR (l') de Dieu, anéantit toutes les superstitions & les faux cultes, MOYSE. L'amour sensuel est un tyran, CUPIDON; n'est point un sentiment, LENCLOS. *Voyez* VOLUPTE, LUXURE.

ANA, jugement qu'on en peut porter en général, du PERRON.

ANATOMIE, à quel point utile, HIÉROPHILE, HIPPOCRATE, MERY, VATER; atrocités qu'elle a produites, RONDELET.

ANNATES, juſtes & raiſonnables, FRANÇOIS I roi de France.

APOSTOLAT, propre à l'Egliſe Catholique, S. FRANÇOIS XAVIER.

APPEL au Pape ſon antiquité & ſa légalité, APIARIUS, ATHANASE; HILAIRE d'Arles, INNOCENT I, LUPUS, ZOSIME.

APPEL (l') du Pape au concile général, eſt illuſoire, JULIEN D'ECLANE, PIE II, VIVA.

APPEL COMME D'ABUS, moyen favori de la magiſtrature Françoiſe, RIPERT.

ARC-EN-CIEL, ſa théorie, CHALES, DOMINIS, GRIMALDI, NEWTON.

ARMEES, grandes armées permanentes, ſont la perte de l'état, FRÉDÉRIC II, LOUIS VI, MARIE-THÉRESE, XIMENÈS.

ASSEMBLEE-NATIONALE, réaliſe en France d'anciennes ſpéculations dangereuſes & inſenſées, EPIPHANE, MUNCER, WICLEF.

ASTROLOGIE, peut-elle par des lumieres naturelles conduire à la ſcience de l'avenir? MORIN Jean-Baptiſte.

ASTRONOMIE, ne ſuppoſe pas des progrès lents & une longue ſuite de ſiecles, ANAXIMANDRE, ANICH, URSUS. Egare les uns, WHISTON, éclaire & inſtruit les autres, HELL.

ATHEISME, combien abſurde, OWEN, MIRABAUD, SPINOSA; déteſteſtable en lui-même & dans ſes effets, PRITZ. Puni de mort chez les païens, VALERIUS-SORANUS. A-t-il beaucoup de ſectateurs? MERCENNE; fait depuis long-tems des ravages en France, MERSENNE, THÉOPHILE; plus funeſte que la ſuperſtition, NUMA; change l'homme en une bête féroce, PROTAGORAS.

ATHENIENS, leur caractere, ARISTIDE, PÉRICLÈS, SOCRATE.

ATTRITION, ſuffit-elle dans les Sacremens de Pénitence? NÉERCASSEL.

AVENIR, peut-il être prévu & prédit par des hommes vicieux & criminels? BALAAM, CAÏPHE. Annoncé par des événemens, des preſſentimens, &c. LOUIS roi de Hongrie, MAINTENON, MARIE-ANTOINETTE.

AVOCAT, ce que c'eſt aujourd'hui, FRANÇOIS I roi de France; très-différens de ce qu'ils étoient autrefois, YVES; embrouillent les notions de juſtice, *ibid.*

BAGUETTE DIVINATOIRE, ſes mouvemens ne ſont point le réſultat d'une cauſe phyſique, AYMAR, VALLEMONT.

BELGES, leur attachement éclairé à la foi catholique, ROBBE.

BENEDICTION PATERNELLE, ſon efficace, MANASSÈS.

BIBLIOTHEQUES, comparaiſon des anciennes & des modernes, PTOLOMÉE-PHILADELPHE.

BIENS ECCLESIASTIQUES, n'enrichiſſent point les raviſſeurs, EDOUARD VI, HENRI VIII, LUTHER, SPELMANN; ne peuvent-être ſoumis à des taxes arbitraires, MONTCHAL.

BOTANIQUE, vues théoriques ſur cette ſcience, LINNÉ, RAY, TOURNEFORT.

BOUSSOLE, ſon invention, GIOJA, HUGUES DE BERCY.

BRUTES, ſûreté de leur inſtinct, RORARIUS. Leurs opérations les plus admirées ne ſuppoſent point l'intelligence, *ibid.* Les plus dociles & les plus induſtrieuſes reſtent bien en deçà de l'homme, MATHIOLE. N'ont ni notion ni deſir de l'immortalité, PLINE.

BULLE *UNIGENITUS*, CLÉMENT IX, LAFITAU.
BULLE *IN CŒNA*, BONIFACE VIII, PIE V, CLÉMENT XIV.
BULLE *INTER CÆTERA*, ALEXANDRE VI.
BULLE *SABBATHINE*, JEAN XXII.
BULLE D'OR, CHARLES IV.

CABBALE, source d'erreurs pour les Juifs, SIMÉON rabbin; imitée par les philosophes, *ibid.*; ne peut avoir un résultat naturel, *ibid.*

CALVINISTES, esprit de cette secte, CALVIN, COLIGNI, LOUIS XIV, MORNAY, SOLIMAN II, SOULIER. Son intolérance, le TELLIER Michel. Nudité de son culte, RUYTER, SAUMAISE.

CANONISATION des Saints, pourquoi évoquée au pape, ALEXANDRE III, S. ULRIC.

CANTIQUES de l'Ecriture-Sainte, leur excellence & leurs touchantes beautés, ANNE, DEBORA, EZÉCHIAS, MARIE, MOYSE, ZACHARIE.

CANTIQUE DES CANTIQUES, ce qu'il en faut penser, SALOMON.

CAPITALES, trop vastes, préparent la ruine des Etats, HENRI IV.

CASUISTES, reproches exagérés qu'on leur a faits, BUSEMBAUM, ESCOBAR, LACROIX, MOYA, PASCAL, PONCE DE LÉON.

CATHOLIQUES, leurs torts, vrais ou prétendus, exagérés; ceux des sectaires, oubliés ou justifiés, HALBERSTADT, JACQUES II, MONTGAILLARD, RAVANEL. Ne disputent pas sur des points essenciels à la foi, LEMOS, PAUL V, du PERRON. Ne doivent pas s'instruire dans les ouvrages des Protestans, HEINECCIUS, ROMILLY. Se sauvent dans leur religion, de l'aveu des Protestans, MÉLANCHTHON, STILLINGFLEET, URSINUS. Ont seuls une regle sûre de croyance, SERVET, WOLZOGEN.

CELEBRITÉ, elle est souvent le produit de l'esprit de parti, ARNAULD, COMMIRE, DROUET, PARC, RACINE Bonaventure, VINCENT DE PAUL; de la corruption du cœur humain, MONTAGNE; de l'enthousiasme & des opinions du siecle, SULLY. A qui les philosophes la procurent de préférence, MONTESQUIEU; ils lui sacrifient leurs plus intimes persuasions, *ibid.* Voyez REPUTATION.

CELIBAT, ses avantages physiques, HASECH, LEONICENUS, TOSCHEL; ne préjudicie pas à la santé, CASIMIR; son influence sur les qualités de l'esprit, PERIZONIUS. — Célibat des prêtres, PAPINUCE, TIBULLE. *Voyez* CONTINENCE.

CÉRÉMONIES SAINTES, leur importance en fait de religion; GAVANTUS; leur effet sur les spectateurs, VALENS. Servent autant à l'instruction des fideles qu'à la décence & la pompe du culte, THÉRAISE, VERD. Justifiées & regrettées par les Protestans, SAUMAISE, SCHEUCHZER.

CÉRÉMONIES CHINOISES, mal interprétées, MAIGROT; sont défendues sans être condamnées, TOURNON.

CERFS, à quel point ils se familiarisent, TYRRHUS.

CHEVALIERS, leur franchise & leur courage, HEMRICOURT.

CHINOIS, leur histoire, CONFUCIUS, FÉ, FOHI, du HALDE, MAILLA, YAO; leur géographie, FOHI, leur astronomie, VERBIEST; leurs cérémonies, MAIGROT, TOURNON.

CHRISTIANISME, la haine qu'on lui porte, est une preuve de sa vérité, JESUS-CHRIST, NÉRON. Son influence même dans des tems de barbarie & de désordres, LOUIS le Débonnaire. A rendu les républiques chrétiennes plus heureuses que toutes celles de la Grece, LY-

CURGUE. Conſerve les notions de juſtice & les ſentimens d'humanité au milieu des guerres, KOULIKAN. Affermit le trône & la ſécurité publique, OSMAN I. Donne la ſtabilité aux empires, GENGHISKAN. Indépendant de l'influence des climats, MONTESQUIEU, XOGUNSAMA. Peut être détruit dans quelques régions, mais non par-tout, XOGUNSAMA. Donne ſeul la tranquillité de l'eſprit, NAVARRO. Témoignages que lui rendent les auteurs juifs & païens, PEZRON, PLINE; & les infideles, JESUS-CHRIST, MAHOMET. A civiliſé les nations barbares, POMPONIUS LÆTUS; réformé les mœurs & les uſages cruels, S. AUGUSTIN, apôtre d'Angleterre. N'éteint point l'ardeur guerriere, FÉNÉLON Gabriel, GUSTAVE ADOLPHE, SCANDERBEG.

CIEL, impreſſion de ſon aſpect ſur les ames pures, ANAXAGORE, HELL.

CLOCHES, époque de leur invention, SABINIEN.

COMBINAISONS, prodigieuſement multiplicables avec un petit nombre d'objets, PRESTET, SESSA.

COMETES, leur nature & leur cours ſont encore des problêmes, CLAIRAUT, DORAT, GUGLIELMINI, HALLEY, HEVELIUS, TURRIEN.

CONCILES, les rois n'y aſſiſtent que pour les protéger. MARCIEN.

CONDUCTEURS ÉLECTRIQUES, invention inutile & dangereuſe, FRANCKLIN, KIRCHMAN, PRINGLE.

CONFESSION, ſon antiquité & ſon utilité, PIERRE D'OSMA; ſon ſecret, JEAN-NÉPOMUCENE.

CONTINENCE, ſes bons effets ſur la ſanté, HASECH, LEONICENUS. Ce qu'il faut penſer de quelques bruyans exemples de continence chez les païens, SCIPION. Grande idée qu'en avoient les Chrétiens, PÉLAGIE, THECLE; & même les païens, TIBULLE, VESTA. *Voyez* CÉLIBAT.

CONTINUATION d'ouvrages célebres, nouveau moyen de répandre l'erreur, FABRE, FLEURY, HÉNAULT.

COQUILLAGES, médailles du déluge, PALISSY.

COULEURS, phyſiciens qui ont tâché de les expliquer, CHALES, DOMINIS, GRIMALDI, NEWTON.

COURS, centre des vices, des crimes & de la corruption, SAINT-SIMON.

CRÉATION, pluſieurs anciens philoſophes l'ont reconnue, HIÉROCLÈS, PROCLUS.

CRITIQUE, a dégénéré en éloge, GALLOIS; irrite les faux ſavans, DENYS de Syracuſe.

CROISADES, leur eſprit & leurs effets, GODEFROI, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE L'HERMITE. Leur peu de ſuccès ne doit pas les faire condamner, S. BERNARD. Inconſéquence des philoſophes qui les blâment, SAVARY.

CURÉS, ſont d'inſtitution moderne, ridicule de ceux qui s'érigent en évêques, LUPI.

DÉCOUVERTES, quelques-unes ont été plus nuiſibles qu'utiles, MENTEL, SCHWARTZ. Pluſieurs fauſſement attribuées aux modernes, KIRCHER, REGNAULT, SCHOTT Gaſpar.

DÉLUGE, ſa certitude hiſtorique & ſes inconteſtables effets, MANILIUS, NICOLAS DE DAMAS, NOÉ. Conſigné dans les livres Chinois, YAO.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Les déluges des mythologues ne ſont que le déluge général défiguré, DEUCALION, OGYGÈS, PHLÉGIAS.

DÉMONS, leur exiſtence & leurs opérations reconnues, ASMODÉE, BODIN, BROWN, le BRUN, DELRIO, FAUSTUS, GOFRIDY, HAEN, MAFFÉE, MÉAD, OPHIONÉE, SPÉ. Peuvent-ils opérer des prodiges pour autoriſer le menſonge? NOLDIUS. Les philoſophes croient aux démons, feignant ne pas croire en Dieu, FAUSTUS, VOISIN. *Voyez* MAGIE.

DEVOTION envers la Ste. Vierge, GALIFET, MURATORI.

*DIES IRÆ*, auteurs auxquels on l'attribue, HUMBERT.

DIEU, peut être connu ſans une définition exacte de ſon être, SIMONIDES. Sa notion chez les païens, EVITERNE, JUPITER, MINERVE, ORPHÉE, SOPHOCLE; par-tout la même, KANG-HI, ORPHÉE, PINDARE, SAADI, n'eſt pas l'effet de la crainte, PÉTRONE; doit faire le fond & le grand reſſort de l'inſtruction chrétienne, SCOUVILLE. Il déteſte plus un demi-culte qu'une infidélité complette, ZISKA; veut être ſervi en eſprit & en vérité, MOYSE; connu & adoré par des hommes vertueux au milieu de la gentilité, MANDANES. Sa préſence ſenſible dans les forêts & les déſerts, BRUNO, dans les ténebres & le ſilence, NÉRI. Son action immédiate dans les opérations de la nature, NEWTON, MALEBRANCHE, MUYS. Sa juſtice lente, mais ſûre, POENA. Abus d'appliquer aux Saints ce qui eſt dit de Dieu, BONAVENTURE. La crainte de Dieu prémunit contre l'orgueil, ORIGENE. La ſimplicité de ſon être morcelée par les Polythéiſtes, PROVIDENCE. L'adoration de Dieu eſt un ſentiment naturel, SWEDENBORG. L'idée des devoirs, la ſanction des loix, la diſtinction du vice & de la vertu, découlent de l'exiſtence de Dieu, EPICURE, YOUNG.

DISCIPLINE, naturellement & néceſſairement variable, FLEURY, MORIN, THOMASSIN, ZOZIME; exprime la croyance & la doctrine invariable de l'Egliſe. ISIDORE, MORIN; n'eſt pas du reſſort de l'autorité temporelle, DOMINIS.

DISPENSES en fait de mariage, appartiennent à l'Egliſe, COLLET, MÉROUÉE, PRÉTEXTAT.

DIVORCE, n'eſt permis en aucun cas, CAMPEGGE, FABIOLA.

DRAGONS, ce qu'ils ſignifient dans les anciennes peintures & ſculptures, GOZON.

ECCLÉSIASTIQUES, bon effet de leur autorité dans les Etats chrétiens, BIELFELD, RAIMOND, Pierre.

ÉCLIPSES, peuvent-elles ſervir d'annonces & d'avertiſſement, LOUIS *le Débonnaire*.

ÉCONOMISTES, leurs idées romaneſques & fauſſes, RIQUETI; ſecte d'enthouſiaſtes & de charlatans dangereux, QUESNAY; ont préparé la révolution, TURGOT.

ÉCRITURE-SAINTE, la lecture en langue vulgaire, eſt-elle utile à tout le monde? ALGASIE, ARUNDEL, EUSTOCHIUM, HARNET, MALLET, MARCELLE, PRODICUS, REYNA. Eſt la ſource où ont puiſé les hiſtoriens, les philoſophes & les mythologues, BONNAUD, FICIN, GUÉRIN DU ROCHER, LAVAUR, MERCURE, NUMENIUS, OPHIONÉE, OVIDE, TATIEN; & les moraliſtes, ABOU-HANIFAH, EPICTÈTE. Excellemment propre aux leçons iconographiques, WEIGEL. La deſtinée de toutes les nations y eſt deſſinée, JÉRÉMIE, ZACHARIE. Défigurée pas les hermeneutes modernes, & autres interpretes téméraires, CAPPEL, ELÉA-

ZAR, SIMON, Richard, SMITS, VIO. N'approuve pas toutes les circonſtances des actions louables & louées, JEHU. La ſublimité de ſes expreſſions reconnue par les païens, LONGIN. Impreſſion que font ſes ſimples récits, LOTH, LUC, MARC. Ses beautés & ſes lumieres indépendamment de l'inſpiration, JOB, POLITIEN. Avec quel ſoin il faut en conſerver les paroles même & le texte littéral, NABUCHODONOSOR, SPIRIDION.

EGALITE des biens & des conditions, projet chimérique & contraire aux vues de la Providence, MORUS. Contraire aux droits de la propriété, DRUSUS, GRACCHUS. Enſeignée par d'anciens ſectaires MUNCER, WICLEF.

EGOISME, qualité des petites ames, ADRIEN, HUME, du MARSAIS, ROUSSEAU.

EGLISE CATHOLIQUE, diſtinguée d'avec les ſectes même par les païens, AURÉLIEN, PAUL DE SAMOSATE. Pyrrhoniſme de ceux qui l'abandonnent, KAPRINAI, LENTULUS, QUENSTEDT, SERVET. Infaillible dans les faits dogmatiques, ATHANASE, JANSENIUS; indépendante dans ſa doctrine & ſes loix, DOMINIS (*voy.* PUISSANCE). Ses uſages ſont une eſpece de doctrine pratique, auſſi reſpectable que ſes dogmes, ISIDORE MERCATOR, MORIN Jean. Haine qu'on lui porte excluſivement. FERDINAND II, LOUIS XIV, RIQUETI. Peut être détruite dans un pays, mais pas dans le monde entier, XOGUNSAMA.

EGLISE PRIMITIVE, ne doit pas faire mépriſer l'Egliſe des ſiecles ſuivans, FLEURY, MORIN, THOMASSIN.

EGLISE GRECQUE, ſon état de dégradation & de ſervitude, PHOTIUS, PIERRE *le Grand*.

EGLISE DE S. PIERRE à Rome, beauté de cet édifice, FONTANA Charles, JULES II. Combien ſupérieur à S. Paul de Londres, WREN.

ELEPHANT, n'eſt pas doué de raiſon, MATHIOLE; a plus d'inſtinct que le ſinge, *ibid.*

EMPECHEMENS dirimans du mariage, droit qu'a l'Egliſe d'en mettre, GERBAIS, GIBERT, LAUNOY, &c.; autrefois en plus grand nombre, HENRI I roi de France.

EMPIRES, inſtabilité de leur gloire & de leur puiſſance. VIGENERE. Leurs viciſſitudes ſont un hommage rendu à la Divinité, *Chronol.* pag. 126. Ne peuvent ſubſiſter ſans religion, NUMA (*voy.* RELIGION). Périſſent par la corruption des mœurs, RUNGIUS.

ENCYCLOPEDISTES, leur compilation appréciée, ALEMBERT, BACON, CHAMBERS, DIDEROT. Exemples de leurs plaiſantes bévues, ESOPUS, JANUS PANNONIUS. Hommage qu'ils rendent à l'indiviſible vérité de la Religion catholique, SERVET.

ENERGUMENES, leur exiſtence conſtatée, FÉLIX de Nole, FERNEL, PARÉ. *Voyez* DEMONS.

ENFER, ſon exiſtence inconteſtable, quoique les deſcriptions qu'on en fait, ne le ſoient pas, DREXELIUS.

EPISCOPAT (l') eſt-il un ſacrement diſtingué de la prêtriſe? FLAVIGNI.

EPREUVES JUDICIAIRES, raiſons qui y donnerent lieu, CHARLEMAGNE, EUGENE II. Les canons qui les défendirent, ne furent pas d'abord en vigueur, PIERRE IGNÉE. On ne peut nier que la vérité n'ait ſouvent éclaté par ces moyens, *ibid.* & MARIE D'ARAGON.

ETOILES, ſont réellement innombrables, FLAMSTÉED, HIPPARQUE; n'ont pas de parallaxe annuelle, TICHO. Variations touchant leur diametre, *ibid*; impreſſion que produit leur aſpect, HELL, RHEITA.

ÉVANGÉLISTES, admirable ſimplicité de leur narration, Luc, Marc.

EUCHARISTIE, myſtere auſſi inconteſtable que celui de la Trinité, Kaprinai. Vues diverſes ſur les difficultés qu'il préſente, Lignac, Malebranche, Varignon. Les Sacramentaires, malheureux dans les attaques qu'ils lui livrent, Mornay, Seckendorf.

EVÊQUES, ne peuvent diſpenſer dans les loix de l'Egliſe univerſelle, Prétextat. La ſucceſſion des évêques n'exiſte que dans l'Egliſe catholique, S. Pierre.

EXCOMMUNICATIONS, utiles autrefois pour contenir des ſcélérats puiſſans, Boniface VIII, Noyers, Pie V.

FEMMES SAVANTES, leurs travers, la Fayette, Geofrin, Grafigny, des Houlieres, Luſſan, Schurmans, Suze, Tencin. Rare exception, Montegut.

FIGURES de l'Ancien-Teſtament, Jonas, Joseph Moyse.

FLUX & REFLUX, ſa cauſe encore inconnue, Euler, Galilée, Kepler.

FŒTUS, vit-il de ſa vie propre? Nymannus.

FOI, donne la ſtabilité & la ſanction à toutes les vérités, Jesus-Christ; inconnue aux philoſophes, *ibid.* & Jupiter; ne doit pas être analyſée ſelon les regles de la logique humaine, Holden.

FONTAINES, ne viennent pas immédiatement de la mer, Mariotte.

FORCE EXTRAORDINAIRE (hommes d'une), Athanatus, Maximin, Milon, Polydamas, Samson..

FRANCE, la révolution prévue & prédite, Adrets, Eliſée, Neuville, Soufflot, Wiclef. L'athéiſme y exerce depuis long-tems ſes ravages, Mersenne, Théophile. Vrai ſentiment de ſon clergé ſur l'autorité du Pape, Soardi.

FRANC-MAÇONS, notions ſur cette ſociété, Maier Michel, Naudé, Ochin.

GÉANS, exagérations & contes ridicules ſur leur grandeur, Goropius, Og, Sloane.

GÉNÉRATION des êtres vivans, vains efforts des naturaliſtes pour l'expliquer, Gendron, Graaf Regnier, Kircher, Leuwenhoeck, Muys. Erreur des générations, anomales détruite par la découverte des germes, Valisnieri.

GÉNIE, ne peut ſe remplacer par ce qu'on appelle *de l'eſprit*, Louis XV; s'enflamme & s'éleve par les bonnes mœurs, *ibid.* & Virgile. Laborieuſement contrefait par des hommes célebres, Rouſſeau, J. J., Voiture. Sa lutte contre les plaiſirs ſenſuels, Vénus.

GÉOGRAPHES ANCIENS, dépouillés par les modernes, Neyra.

GÉOMETRES, ordinairement ſans imagination & diſtingués par des travers, *fin de l'art.* Wolff (Chriſtian).

GENESE, excellente philoſophie de ce livre, Helvetius, Loth, Moyse.

GERMES, leur exiſtence confond l'athéiſme, Leuwenhoeck, Valisnieri.

GIBELINS, origine de ce mot, CONRAD III.
GUERRIERS, *voyez* SOLDATS, PIÉTÉ.

*HARO*, origine de ce mot, ROLLON.
HÉBREU, le peu d'autorité du texte hébreu d'aujourd'hui en comparaiſon des Septante & de la Vulgate, CAPPEL, ELÉAZAR, MASCLEF, MORIN.
HÉRÉSIES & SCHISMES ont toujours leur origine dans les paſſions humaines, LUTHER, MICHEL III, SARPI. Les héréſies en enfantent d'autres, MUNCER. La marche des plus oppoſées eſt la même, PÉLAGE. Inquiétude & perplexité des premiers coriphées des héréſies, MÉLANCHTON, NICOLE, PASCAL.
HÉRÉTIQUES, n'ont pas de point où ils puiſſent s'arrêter, SERVET, WHISTON; ſont condamnés par la foi de leurs aïeux, PHELIPEAUX, S. PIERRE; ne peuvent écrire ſur la piété avec onction & ſentiment, BARRAL, KEMPIS, MAROT, le MAISTRE, PASCAL. Les catholiques ne doivent pas chercher l'inſtruction dans leurs ouvrages, lors même qu'ils ſont bons, ROMILLY. Pourquoi les projets de conciliation entre les hérétiques & les catholiques ne peuvent réuſſir, MÉLANCHTON, MODREVIUS, MOLANUS. Leur embarras ſur le défaut de ſucceſſion & de perpétuité, JURIEU, LUYKEN. Avec quel ſoin il faut éviter ceux qui dogmatiſent, POLYCARPE. Dans ce ſiecle, on tait leurs torts pour exagérer ceux des catholiques, HALBERSTADT, MUSIUS, TOLEDE. D'abord ſouples & intrigans, enſuite violens & cruels, PHOTIUS. Leurs prétentions & leurs erreurs vont toujours en croiſſant, MICHEL-CERULARIUS. *Voyez* SECTES, HÉRÉSIES.
HERMENEUTES, leur ſuffiſance & leur inutilité, CAPPEL, ELÉAZAR, GOROPIUS, HOUBIGANT, MASCLEF, MEIBOMIUS Marc; leur leſte & blâmable critique, LOTH, NABUCHODONOSOR.
HISTOIRE, devenue un dépôt de corruption & de menſonge, FABRE Jean-Claude, FAÏEL, HARDION, HÉNAULT, LOUIS XV, ROLLIN. Ne doit pas ſeconder les préjugés de prédilection ou de haine, SULLY; doit dévoiler les grands crimes comme les grandes vertus, STACE, TUROCZI. Perſonne ne doit écrire ſa propre hiſtoire, ADRIEN, HUME, MONTLUC. L'hiſtoire a auſſi ſes myſteres, GUERRE.
HISTOIRE NATURELLE, l'étude n'en convient pas à tout le monde, BUFFON.
HISTRIONISME, ſource de richeſſes & d'honneurs chez des peuples dégradés, BARON, ESOPUS, FRESNE, GARRICK, ROSCIUS; affermit la tyrannie & le deſpotiſme, LABERIUS. Principe de déſordres & de corruption, PERTINAX, PHILIPPE-AUGUSTE. *Voyez* SPECTACLES.
HOMME, ne comporte pas l'état de ſauvage, ORPHÉE, PHORONÉE. Sa dignité dans l'hiſtoire de la création, MOYSE. Pourquoi il doit aimer ſes ſemblables, *ibid.* Sa figure eſt à l'abri des variétés ſpécifiques, PYGMÉES, RATRAMNE. Sa marche n'eſt pas celle des quadrupedes, le BLANC. N'a rien de commun avec ce qu'on appelle *homme marin*, SIRENES. Eſt le ſeul être vivant qui connoiſſe & deſire l'immortalité, PLINE.
HOROSCOPES, il en eſt de difficiles à expliquer, APER, MAINTENON, MORIN, PYSAN.
HUMANITÉ, abus de ce mot, BORDE Charles, QUESNAY.

IDOLATRIE, sa cause, Moyse. Quelle est la plus excusable, Tharé. Préférable à l'irréligion, Numa, Ptolomée-Philadelphe.

IMAGINATION, ses effets incontestables, Jacques VI, Roussel. Se perd ou s'affoiblit par la géométrie, Wolff Christian.

IMMACULEE CONCEPTION, ses défenseurs, Duns; est une ancienne opinion, Mahomet; n'est point une chose définie, Sixte IV, Paul V.

IMMORTALITE, l'homme seul la connoît & la desire, Pline. Elle est le fondement de la morale, Epicure. *Voyez* AME.

IMPIETE, pourquoi alliée avec la luxure, Vanini; rend le gouvernement cruel & oppressif, Mézence. Odieuse aux païens, sur-tout dans les rois, Salmonée, Thésée. A la mort se tourne en rage, Julien, Voltaire.

IMPRECATIONS, *voyez* MALÉDICTIONS.

IMPRIMERIE, *voyez* TYPOGRAPHIE.

IMPUNITE des crimes, *voyez* PHILOSOPHES.

INCARNATION, avec quelle précision d'idées & d'expressions ce mystere, malgré sa profondeur, est traité par les théologiens catholiques, Eutychès.

INCREDULITÉ, effet de l'ignorance, Terrasson Jean. *Voyez* PHILOSOPHES.

INCUBES, diverses opinions sur leur existence, Merlin.

INFLUENCE DES ASTRES en fait de maladie & de santé, Fosco.

INJURES, armes des philosophes modernes, Hontheim, Hume, Voltaire.

INOCULATION, jugement qu'il en faut porter, Aaron d'Alexandrie, Astruc, Cantwel, Condamine, Hoc, Rasis.

INQUISITION, dans son véritable esprit combien utile & raisonnable, Isabelle de Castille, Lucius III, Nicolas Eymerick, Torquemada, Vayrac. Celle des sectaires contre les catholiques bien plus sévere, Limborch.

INSCRIPTIONS, doivent être en latin, Batteux. *Voyez* LATIN, LANGUES MORTES.

INSECTES, en quel sens excommuniés, Chasseneux.

INTENTION, est-elle nécessaire dans l'administration des Sacremens? Catharinus, Mascaron.

JANSÉNISTES, leurs intrigues & leurs vues, Filleau, Jansenius, Lafitau Pierre-François, Marandé, Richer, Verger, Villiers. Leurs farces scandaleuses & ridicules, Montgeron, Paris; fureurs atroces contre leurs adversaires, Roche, la Taste. Quelques-uns excusables dans les commencemens de la secte, Arnauld (Henri). Leurs progrès & leurs funestes opérations, le Tellier Michel. Pleinement démasqués, Lafitau, Paris.

JESUITES, sommes employées à leur destruction, Nicole, Pombal. Ne sont pas les auteurs des décisions relâchées, Moya. Pourquoi on a fait tant de bruit de leur prétendue doctrine sur le tyrannicide, Jouvency. Leur destruction nécessaire aux succès de l'irréligion, Choiseul, Sarpi. Jugement que des philosophes ont porté de leurs travaux, Ignace. Carac-

tere de leurs adverſaires, PASQUIER. Leurs conſtitutions ſont l'ouvrage de leur fondateur, STANDONHC.

JEUNE & ABSTINENCE, profitable à la ſanté, LOM, NONNIUS Louis.

JUIFS, quelques nations d'Amérique en deſcendent, MENASSEH BEN-ISRAEL, PENN. Ont inſtruit les païens de leur hiſtoire & de leur religion, OVIDE. Sont-ils coupables des rites atroces & ſacrileges dont on les accuſe? SIMON, martyr de Trente. Pourquoi adonnés à la cabbale, SIMÉON rabbin. Leur vaine attente du Meſſie prouve qu'il eſt venu, ZABATHAI SCEVI.

JUSTICE, autrefois traitée & rendue en latin, & avec raiſon FRANÇOIS I roi de France.

LANGAGE TYPIQUE, pourquoi employé par les prophetes, EZÉCHIEL. Uſage fréquent qu'en ont fait les anciens, SCILURUS.

LANGUES, ſe corrompent avec les mœurs, EZÉCHIEL, SALOMON. Les langues mortes ſont ſeules immuables, BATTEUX, BELOT; doivent être enſeignées dans leur propre idiôme, LANCELOT. La diverſité des langues tient au plan de la Providence, LEIBNITZ.

LATIN, ſon importance & ſa durée, DESBILLONS. Sert le génie comme du tems d'Auguſte, SIMEONI. Eſt la ſeule langue propre aux inſcriptions, BATTEUX; aux ouvrages ſavans, BELOT; à la médecine, FERNEL; à la juriſprudence, FRANÇOIS I; immuable & univerſelle, BATTEUX, BELOT. Sa chute nuiſible à la Religion & à la pureté de la foi, OVERKAMPF. D'où vient l'obſcurité qu'on trouve dans quelques auteurs latins, TACITE.

LEGENDES, vues ſur les apocryphes, CATHERINE, JACQUES DE VORAGINE, JEAN DAMASCENE, ROCH.

LÉGISLATEURS, jugement qu'il faut porter de ceux de la Grece, LYCURGUE, SOLON; comparés aux légiſlateurs chrétiens, THÉODORE.

LETTRES, *voyez* SCIENCES.

LIBERTÉ, ſes prôneurs ne la cherchent que pour eux, LOUIS X.

LIBERTÉS DE L'ÉGLISE GALLICANE, matiere embrouillée par les avocats, du PUY Pierre; ce que c'eſt, TALON.

LIGUE, réflexions ſur cette confédération de Catholiques oppoſée à celle des Huguenots, BOUCHER, GÉNÉBRARD, GUISE, HENRI IV, MONTGAILLARD.

LITURGIE, ne doit pas être en langue vulgaire, VOISIN Joſeph; pourquoi en latin, OVERKAMPF. Liturgies, témoins de l'ancienne croyance, ORTIZ.

LIVRES de religion & de piété, faits par les hérétiques, ſont ſans onction, BARRAL, KEMPIS, le MAISTRE, MAROT, PASCAL. L'exceſſive multitude de livres produit l'ignorance, LOUIS dauphin, fils de Louis XV. Mauvais livres, objet d'un commerce funeſte, *ibid.*

LIVRES ÉLÉMENTAIRES, mal choiſis corrompent la jeuneſſe, HRINECCIUS, MILLOT.

LOGIQUE, ſa décadence, CHAPELAIN, DUNS, EUCLIDE de Mégare. Redoutable aux philoſophes modernes, BERGIER.

LOIX, reçoivent leur ſanction & leur conſiſtance de la Religion, NUMA. Danger d'y faire des changemens, ZALEUCUS. Celles des ſages de la Grece comparées à celles des princes chrétiens, THÉODOSE.

LUMIERE, ſes rapports avec l'ordre phyſique du monde, PARACELSE.

LUNE, n'eſt pas habitable, HUYGHENS, MAYER Tobie, WILKINS Jean

n'accélere pas son mouvement, ALBATIGNIUS. Son influence niée mal-à-propos, FOSCO, QUINTINIE.

LUNETTES, leur invention, SPINA Alexandre; doute sur leur utilité; *ibid.*

LUXURE, engendre la cruauté, ARRACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI; raison de cet effet, NÉRON. Ressemble à l'avarice, LYSERUS, MESSALINE, TRAJAN; à la gourmandise, NÉRON. Annonce la chute des empires, JULIE fille d'Auguste; renverse les états les plus florissans, RUNGIUS; énerve & abat le génie, LOUIS XV, VIRGILE; produit la dureté & la stupeur, PROPETIDES. Luxure & impiété, pourquoi unies, VANINI.

MAGIE, est-elle réelle? DELRIO, HAEN, MAFFÉE Scipion (*voyez* DÉMONS). Les philosophes modernes en ont parlé avec beaucoup de confusion & d'ignorance, MICHAELIS. Procès sur cette matiere dans ces derniers tems, GOFRIDY, LUXEMBOURG, PRÉVÔT, VOISIN. Est devenue la marotte des beaux-esprits du jour, FAUSTUS, MAFFÉE; de ceux même qui la combattent, WIER.

MAL, ne déroge pas à la perfection du monde, LEIBNITZ, MUYS.

MAL VÉNÉRIEN, vues physiques & morales sur ce fléau, ASTRUC, HÉRI, PACIFICUS MAXIMUS.

MALADIES guéries par J. C., sont de vrais miracles, ADER, BARTHOLIN.

MALÉDICTIONS, sont souvent efficaces, MARGUERITE comtesse de Flandre, FERDINAND *l'Ajourné*.

MARBRES DE PAROS, grand usage qu'en ont fait quelques savans, ARUNDEL; suspects à plusieurs critiques, PRIDEAUX, SELDEN.

MARIAGE, sa divine sanction, MOYSE. Ses regles sont du ressort de l'Eglise, DOMINIS, GERBAIS, GIBERT, LAUNOY, POTHIER. Liens du mariage combien respectés dans les anciens tems, ABIMELECH, LUCRÈCE. Jamais dissolubles chez les Chrétiens, CAMPEGGE, FABIOLA. Excellens avis pour ceux qui s'y engagent, SARA fille de Raguel. Est le dénouement des farces jouées par les prétendus réformateurs, ŒCOLAMPADE, ZUINGLE. Mariage des fils de familles sans le consentement des parens, ESPENCE.

MARTYRS, leur multitude, DIOCLÉTIEN, DODWEL, RUINART. Ont-ils pu avancer leur mort? APOLLINE, IGNACE, PÉLAGIE, RAZIAS. Gaucherie des philosophes qui ont voulu imiter leur courage, PÉRÉGRIN. N'y a-t-il que ceux qui meurent pour la foi qui sont martyrs? HURTADO Thomas. Différence des vrais & des faux martyrs, MARCION.

MASSORÈTES, illusion de leurs points, CAPPEL, ELÉAZAR, GOROPIUS, HODY, MASCLEF.

MATIERE, les païens ont reconnu que Dieu l'avoit créée, HIÉROCLÈS, PROCLUS. Ne peut avoir la faculté de penser, LOCKE. Incertitude sur son dernier résultat, ZÉNON d'Elée.

MÉDECINE, instabilité de la réputation qu'elle donne, BOERHAAVE. Danger des systêmes dans cette science, ELOY, PRINGLE, WILLIS. Ne doit point être enseignée en langue vulgaire, FERNEL. Est-elle perfectionnée depuis la premiere époque de ses succès? HYPPOCRATE. Peut égarer la métaphysique des esprits superficiels & faux, ELOY, GALIEN. Rapprochée du vœu de la nature, SCHUPPACH.

MÉDECINS, leurs qualités diverſes, ELOY; légéreté de quelques-uns dans l'étude de la nature, GALIEN.

MENSONGE, vues morales ſur cet objet, RÉBECCA.

MER, ne décroît pas, LINNÉE. A quel point elle peut ſe geler dans des climats tempérés, CONSTANTIN COPRONYME.

MESSIE, les faux Meſſies prouvent que le vrai eſt venu, ANDRÉ, BARCOCHÉBAS, ZABATHEI SCEVI.

MICROSCOPIE, ſes mauvais effets ſur quelques eſprits, SWAMMERDAM. Ouvrages microſcopiques, ALUMNO, BOVERICK, PIPPO, SPANNOCHI.

MILITAIRES, *voyez* SOLDATS.

MIRACLES, ſi un ſeul eſt vrai, l'incrédulité eſt confondue comme s'ils l'étoient tous, LIPSE. Miracles des Chrétiens, avoués par les païens, SUÉTONE. Faux miracles des païens, APOLLONIUS, VESPASIEN; des hérétiques, MONTGÉRON, PARIS; des magiciens, QUADRATUS.

MŒURS, les bonnes mœurs donnent la ſanté, HASECH, LEONICENUS, TOSCHEL; élevent le génie, VIRGILE; ſont le gage de la félicité publique, ROMAIN Jules; ne gagnent rien par les ſciences & les arts, ROUSSEAU Jean-Jacques. La corruption des mœurs renverſe les empires, RUNGIUS; énerve les talens & réprime l'eſſor du génie, LOUIS XV.

*MOI*, (le) ſentiment intime de l'ame réfléchiſſant ſur elle-même, HEINSIUS.

MOINES mendians, ne ſont pas une charge pour la ſociété, HEMMERLINUS.

MONASTERES, leur utilité, S. BENOÎT, BURNET, EVRARD. *Voyez* RELIGIEUX.

MONDE, ce que c'eſt dans le ſens de l'Evangile, JESUS-CHRIST. Sa haine contre J. C., *ibid.*; contre les enfans de la vraie foi, ATHÉNAGORAS. La pluralité des mondes eſt un ſyſtême vain, HUYGHENS, MAYER. Le monde eſt-il un ouvrage parfait? MUYS.

MONSTRES, ne contrarient point le but de la nature, HERMAPHRODITE. Il n'y a pas de monſtruoſités ſpécifiques dans la figure de l'homme, PYGMÉES, RATRAMNE, STRUIS.

MONTAGNES, viciſſitudes qu'elles éprouvent dans l'eſpace de quelques ſiecles, ANNIBAL.

MONTS-DE-PIÉTÉ, ne ſont point uſuraires, BERNARDIN de Feltri.

MONUMENS, abus d'en mettre dans les égliſes d'autres que les ſépulcraux, MÉTASTASE, SACCHINI.

MORALE des philoſophes, comparée à celle des Chrétiens, CONFUCIUS, EPICTETE, JESUS-CHRIST. Celle de quelques Muſulmans tirée de l'Evangile., ABOU-HANIFAH

MORT, incertitude des ſignes qui l'annoncent, LAMIA, WINSLOW. L'approche de la mort change les opinions des philoſophes (*voyez ce dernier mot*). Sa juſtification, MONTFLEURY. Bienfaits qu'elle répand ſur la nature humaine, POPE. Nourrit une mélancolie douce, HABERT Philippe. Réflexions qu'elle inſpire, HERVEY. Son ſouvenir utile aux rois, CHARLES II, roi d'Eſpagne; à tous, ZUMBO. Brillante le dogme de l'immortalité de l'ame, YOUNG. Les martyrs ont-ils pu la provoquer ou l'avancer? APOLLINE, IGNACE d'Antioche, PÉLAGIE, RAZIAS.

MOUVEMENT DE LA TERRE, n'eſt pas démontré, CORSINI,

COPERNIC, GALILÉE. Argument auquel les Coperniciens n'ont jamais satisfait, ROTHMANN, TICHO.

MUSIQUE, son influence sur la piété, CECILE; sa dégénération, *ibid.*

MYSTERES, la physique & la géométrie ont les leurs, MAIÉZIEU, MARIO BETTINO, SILVA. L'histoire a aussi les siens, GUERRE. Il en est pour les aveugles de plus incroyables que ceux que la Religion propose, DIDEROT. Infamies des mysteres du Paganisme, PHALLUS. Précision de langage dans l'explication des mysteres chrétiens, EUTYCHÈS, SOCIN LÉlie.

NATIONS abominables & antropophages, ne jouissent pas du droit des gens, ATABALIBA, JOSUÉ, OG. Peuvent être traitées, selon Grotius, comme les bêtes féroces, MONTEZUMA.

NATURE, a ses mysteres, SILVA; devient secrete & impénétrable à mesure qu'on en approche de plus près, LEIBNITZ; ne peut s'expliquer sans recourir en bien des cas à la volonté directe & à l'action immédiate de Dieu, MUYS, NEWTON. Sa vraie définition, NATURE.

NEGRES, cause de leur noirceur, PECKLIN.

NOMS PROPRES, consignés dans la Bible, ne peuvent être changés par les hermeneutes, NABUCHODONOSOR.

NORD, ne donne pas de passage d'Europe à la Chine, COOK, FORBISHER.

OPÉRA (l') n'est qu'une farce parée, RINUCCINI; un mauvais ouvrage, QUINAULT.

*OMNI SCIBILI* (Theses de), espece de charlatanerie, peu digne d'un savant, MACEDO, PIC, ROSSIGNOL.

OPTIMISME, ce qu'il en faut penser, LEIBNITZ.

ORAGE, fait sentir à l'homme sa foiblesse, JOSEPH II.

ORGUE, époque de son invention & ses merveilleux effets, S. ALDRIC, CTESIBIUS.

ORTHOGRAPHE, innovations ridicules & blâmables en ce genre, ST.-PIERRE, SANADON.

OUVRAGES POSTHUMES, *voyez* POSTHUMES.

PAÏENS, ont connu les Livres-Saints, OPHIONÉE, OVIDE, PLATON. Horreurs qu'ils avoient du sacrilege, du parjure & du blasphême, PHLÉGIAS, PHILOCTETE, SALMONÉE. Hommage qu'ils rendent au Christianisme, PEZRON, PLINE. Abominations de leurs mysteres, PHALLUS, PRIAPE. Adoroient réellement les statues, STILPON.

PAPE, son autorité, *Chronologie*, tom. I, pag. 58, S. GRÉGOIRE, GROTIUS, INNOCENT I, ISIDORE MERCATOR, S. LÉON, MÉLANCHTHON, S. PIERRE, SENCKENBERG. Sentimens du clergé de France dans cette matiere, SOARDI. Ce que deviennent les évêques & les églises qui ne le reconnoissent pas, PIERRE *le Grand*, PHOTIUS. Son domaine temporel, ETIENNE II. Est-il au-dessus du concile? JEAN XXIII. Les vices ou les crimes de quelques papes ne doivent pas affoiblir le respect dû à leur Siege, ALEXANDRE VI, JEAN XII. Pourquoi les fautes ou défauts de

quelques-uns si sévérement jugés, VIGILE. Les peuples d'Europe leur doivent la lumiere du Christianisme; S. ANSCHAIRE, S. AUGUSTIN d'Angleterre, BONIFACE, WLODOMIR.

PAPESSE JEANNE, fable absurde, réfutée par les Protestans, BENOÎT III, JEAN VIII.

PAUVRES, la violation de leurs droits & l'invasion de leurs propriétés, provoquent la colere divine, NABOTH. Sont heureux, quand leur indigence n'est pas extrême, PAUVRETÉ. Leur état entre dans le plan du Créateur, *ibid.*

PECHÉ ORIGINEL, sa nature & ses effets, ADAM, BÉVERLAND, RYSSEN; clairement enseigné chez les anciens Juifs, ESDRAS; reconnu par les modernes, MENASSEH-BEN-ISRAEL; entrevu par les sages du paganisme, PLATON, PLINE, OVIDE, TIMÉE. C'est un mystere qui en explique d'autres, MANÈS, PÉLAGE.

PEINE DE MORT, juste & nécessaire, CALENTIUS, DUPATY, ELIZABETH PÉTROWNA.

PEINTURE A L'HUILE, vraie date de son invention, BRUGES.

PEINTURE DES ANCIENS, très-imparfaite, APELLES, PROTOGENE.

PÉNITENCE, sa pratique trop relâchée, CONCINA, HABERT Louis, TREUVÉ. En quel sens elle devient impossible, SALOMON. Celle qu'on fait à la mort, est suspecte, LEONIUS, NATHAN rabbin.

PERES (les Saints), pourquoi maltraités par quelques protestans, BARBEYRAC, DAILLÉ, WHITBI. Pourquoi leurs explications de l'Ecriture-Sainte sont souvent allégoriques, S. GRÉGOIRE pape.

PERSÉCUTEURS & tyrans sacrileges, comment punis, DIOCLÉTIEN, LACTANCE, SPELMAN.

PHILOSOPHES, mauvais ou foibles instituteurs, COMMODE, CRITIAS, NÉRON. N'ont pas eu le courage de confesser un seul Dieu, PLATON, STILPON. Dangereux dans un état, VESPASIEN; ennemis des rois, JOUVENCY, SANTAREL. Leurs prétendues vertus, ZÉNON. Croient au diable sans croire en Dieu, FAUSTUS, VOISIN. Mobilité de leur jugement & de leurs opinions, MONTAGNE, ROUSSEAU, SHAFTESBURY (*voyez* FOI, RAISON). Absurdités & contradictions de leurs systêmes, LUCIEN. Leurs objections, vieilles & victorieusement réfutées depuis 15 siecles, CELSE, ORIGENE. Répetent les incrédules de toutes les nations, SOUVERAIN. Vont chercher des leçons & des sages chez des nations ignorantes & corrompues, XACA. Leur bassesse & leur lâcheté, NÉRON, SOLON. Leur désespoir & manie de suicide dans de légeres disgraces, ROUSSEAU J. J. Leur sensibilité envers les scélérats, DUPATY, MONTEZUMA. Leur égoïsme, HUME, NIPHUS. Plus éloignés du royaume de Dieu que les pécheurs publics, MARC-AURELE, MOURGUES, SÉNEQUE, TIBERE. Ceux de nos jours moins excusables que les anciens, LUCIEN. Foibles & repentans à la mort, BOULANGER, MARSAIS, METTRIE, MONTESQUIEU. Plus crédules que les plus fermes croyans, MARIVAUX. Leurs apophthegmes moraux combien inférieurs à ceux de l'Ecriture, SALOMON.

PHYSIONOMIE, ses rapports avec les qualités de l'ame, RIVAULT.

PIÉTÉ, son vrai langage n'appartient qu'à l'Eglise Catholique, BARRAL, KEMPIS, LABADIE, MAROT, PASCAL, ROGUES; donne la victoire, MOYSE, PFEFFER, SOBIESKI (*voyez* SOLDATS).

POÈTES, pas plus nécessaires dans un état que des joueurs de quilles, MALHERBE; opinion étrangement contraire, RONSARD.

POISSONS, sont un aliment plus salubre que les viandes, NONNIUS.
POLITIQUE HUMAINE, courte dans ses vues & confondue par l'avenir, PLESSIS-RICHELIEU Armand. La vraie politique, fruit de la Religion, SILHOUETTE.
POLYGAMIE, ne favorise pas la population, LYSERUS, MONTESQUIEU; tolérée & sans crime chez les patriarches, mais contraire à l'état primitif & à l'Evangile, JACOB.
POSTES, leur institution, LOUIS XI.
POSTHUMES (Ouvrages), moyen de calomnier les morts, BROTIER, MIRABAUD, RACINE Louis, RAMSAY.
POUDRE A CANON, époque de son invention, SCHWARTZ; son influence sur la tactique, *ibid.*
PREDESTINATION, ce qu'il faut penser des disputes sur cette matiere, PAUL V. Les Catholiques n'ont jamais différé d'opinions dans ce qu'elle a d'essenciel, LEMOS, LESSIUS, MOLINA, du PERRON. Vue différente des systêmes de l'école, MERLIN.
PRÉDICTIONS & PRESSENTIMENS, difficiles à expliquer, MAINTENON.
PRÉSAGES, remarquables par de grandes catastrophes, LOUIS roi de Hongrie, MARIE-ANTOINETTE; ce qu'il en faut penser, *ibid.*
PRÊTRES, gouvernent sagement les Etats, AMBOISE, le GENDRE Louis, SAMUEL, SUGER, XIMENÈS. Sauvent l'Etat dans les commotions populaires, MASIANELLO.
PROPHETES, leurs prophéties même particulieres ont en quelque sorte un accomplissement général, JÉRÉMIE, ZACHARIE. Ne sont pas nécessairement des hommes vertueux, BALAAM, CAÏPHE.
PROTESTANS, conviennent que la Religion catholique conduit au salut, MÉLANCHTHON, STILLINGFLEET.
PSAUMES, leurs beautés & leurs inépuisables applications, DAVID; ne doivent pas être divisés, QUIGNONES.
PURGATOIRE, ancienneté de sa croyance, JUDAS MACHABÉE.
PUISSANCE, spirituelle & temporelle, nécessairement distinguées, S. AMBROISE, MICHEL-CERULARIUS, OSIUS, du PUY Pierre, THÉODORE STUDITE.

QUADRATURE DU CERCLE, données pour y parvenir, METIUS; reste toujours dans l'état de problême, VAN CEULEN; les esprits solides ne s'en occupent point, *ibid.*
QUESTION, donnée aux criminels, est-elle dans tous les cas injuste? SALLENGRE.
QUESTIONS agitées dans l'ancienne philosophie & théologie, DUNS, OCCAM, S. THOMAS. Celles qui divisent les Catholiques sur la prédestination, sont étrangeres à la Foi, LEMOS, PAUL V.

RACINES, à quel point nécessaires dans la transplantation des arbres, QUINTINIE.
RAISON HUMAINE, sa mobilité & ses incertitudes, DÉDALE, JESUS-CHRIST, MONTAGNE, SERVET; son insuffisance, PLATON. Indépendante des causes locales & nationales, LATINUS.

RELIGIEUX, méritent la reconnoissance & la considération du public, AMOUR (ST.-), S. BENOÎT, BURNET, S. FRANÇOIS, S. NORBERT. Les fautes ou défauts qu'on leur reproche, seroient à peine apperçus dans les hommes du monde, S. BONAVENTURE. Particuliérement propres à l'instruction des peuples & au soin des ames, JONADAB, S. NORBERT. Pourquoi la multitude & la diversité des ordres, PAUL V. On leur doit la conservation des sciences, PRÉMONTVAL, QUINTILIEN. *Voyez* MONASTERES, SOLITAIRES.

RELIGION, appui des Etats, HENRI II & HENRI VII empereurs, ISABELLE infante. Ses précieux effets sur les individus & la société, NEUVILLE Charles. Sa chute entraîne celle des empires, *ibid.* Est la base de toute législation, NUMA. Rassemble & civilise les hommes, ORPHÉE. Peut seule empêcher le désordre des mœurs, PHALLUS. Son influence sur la santé & les forces corporelles, RICHTER, sur la physionomie, RIVAULT. Rend l'homme content dans la solitude, la pauvreté & l'abandon, SELKIRK. Doit diriger & animer les opérations des guerriers chrétiens, ALEXANDRE DE PARME; sanctionner la victoire, JEAN le Bon, MOYSE, PFIFFER, SOBIESKI; éclairer les savans & présider à leurs travaux, SPIZELLIUS.

RELIQUES, *voyez* SAINTS.

REMORDS, comme il déchire les ames criminelles, PIRITHOUS, PROMÉTHÉE, TITYUS.

RÉPUTATION, inconstante, soumise aux passions & aux préjugés, PHILIPPE II, FERDINAND II, LOUIS XIV, MAINTENON. *Voyez* CELEBRITÉ.

RÉSURRECTION DES MORTS, la physique en présente des images, MŒGLING. Vaines objections contre cette croyance, NIEUWENTYT. Comment prouvée par les noms que prend le Seigneur, MOYSE.

RÉVÉLATION, *voyez* FOI, PHILOSOPHES, RAISON, VISIONS.

RÉVOLUTIONS, hommages rendus à la souveraineté & l'immutabilité de Dieu, *Chronol.* pag. 126. Révolution de France, prévue & prédite, ELISÉE, LOUISE DE FRANCE, NEUVILLE, SOUFFLOT, TANEVOT, WICLEF. Ses effets sur les sciences, arts, monumens & ouvrages publics, PILON, RIQUET.

RICHESSES, ne furent jamais la mesure du mérite, PLUTUS.

RIGORISTES, plus relâchés dans la pratique que les casuistes les plus commodes, ESCOBAR, RACINE Jean.

ROIS, peut-on leur résister ou les punir? ANDRÉ de Hongrie, BURLAMAQUI, JUDAS MACHABÉE, JOUVENCY, PETIT, SANTAREL; les déposer? WENCESLAS. Peuvent-ils faire des testamens sur les affaires d'état? LOUIS XV. Peuvent-ils faire des échanges? CASAS. Ont-ils le droit de disposer de la propriété de leurs sujets? SAMUEL. Ne doivent pas s'ingérer dans les affaires ecclésiastiques, AMBROISE, OSIUS, THÉODORE-STUDITE; ne doivent pas être loués de leur vivant, NÉRON, NIGER, OVIDE. Leur impiété extraordinairement punie, PHILOCTETE, PHLÉGIAS, SALMONÉE. Leur histoire ne peut être écrite qu'après leur mort, RACINE Jean. Lâchement trompés par leurs conseillers, VOPISCUS. *Voyez* TYRANS.

ROMAINS, devenus moux & voluptueux, sont détruits par des barbares sobres & chastes, ODOACRE. Leur inhumanité envers les esclaves, POLLION, VADIUS.

ROMANS, productions presque toujours équivoques & nuisibles, Camus, Prévot; quelquefois utiles, Fénélon, Huet.
ROME, pourquoi devenu le siege & le domaine du Pape, *Chronol.* pag. 58, Etienne II, S. Pierre.
ROSAIRE, esprit de cette dévotion, S. Dominique.

SAC, pourquoi ce mot est le même dans toutes les langues, Phaleg.
SACERDOCE, premier objet de la haine des sectaires & des impies, Henri hermite.
SACRILEGES, presque toujours punis dans ce monde, Asselin, Charles VI empereur, Crassus, François I roi de France, Jean-sans-Terre, Nicanor, Pompée, Spelman, Vignori, Wolsey; punis même dans le paganisme, Brennus, Ptolomée-Philadelphe; en horreur chez les païens, Philoctete, Phlegias, Salmonée.
SAINTS, leur canonisation, Alexandre III, Ulric. Singularité de quelques-unes de leurs actions, Patrice, Paul hermite, Pélagie, Siméon Stylite. Voies extraordinaires par lesquelles Dieu les conduit, Jean-de-la-Croix, Rusbroch, Taulere. Leurs révélations, Brigitte, Catherine de Sienne. Honneurs que l'on rend à leurs corps & à leurs reliques, Gamaliel, Gonthier, Gervais & Protais. On ne doit pas leur appliquer des paroles consacrées à la Divinité, Bonaventure.
SANG, (circulation du) sa découverte a-t-elle été utile? Harvée.
SANTE, se perd par les vices, Onan, Richter.
SAVANS PRECOCES, foibles & de peu de jugement, Baratier, Candiac, Criton, Heinecken, Pic.
SAUVAGES, sanguinaires & antropophages, peut-on les réduire par la guerre? Atabaliba, Montezuma. L'état des Sauvages n'est pas l'état naturel de l'homme, Rousseau J. J.
SCHOLASTIQUES, leurs termes avoient un sens précis, Nizolius; ne traitoient pas des questions plus vaines que les savans modernes, Occam. *Voyez* THEOLOGIE.
SCIENCES, ne conviennent pas à la multitude, Frédéric-Guillaume II, Giraldi Lilio, Louis XIV, Montarroyo; ne servent pas à épurer les mœurs, Rousseau J. J.; ne rendent pas les hommes justes & humains, Ptolomée-Philadelphe; n'ont aucun trait à la grandeur d'ame, Racine; rendent plus cruels les hommes dépravés que l'ignorance, Tibere; font le malheur ou le bonheur des hommes lettrés, Spizelius. Le latin est leur langage propre, Fernel, François I, du Pré.
SECTES, naissent infailliblement du mépris de l'autorité de l'Eglise, Nicolas de Munster; s'enfantent les unes les autres, Muncer. Se fortifient par la loi du silence, Noailles. D'abord souples & suppliantes, elles deviennent impérieuses & cruelles, Charles IX, Louis XIV. Manie des sectaires de dogmatiser jusques dans des traités de grammaire, Schrevelius. Pourquoi sévérement punis par l'autorité temporelle, Sageri. Dénaturent tout pour parvenir à leur fin, Sévigné. Troubles qu'elles excitent dans les états qui les reçoivent, Scribeni, Zuingle, Zur-Leuben. *Voyez* HERESIES, HERETIQUES.
SEMINAIRES EPISCOPAUX, leurs bons effets, Pie IV. Institution profane & hétérodoxe qu'on a tenté de leur substituer, Borromée.

SERMONS, doivent-ils être prononcés de mémoire, MASSILLON, la RUE.

SERPENS, se laissent enchanter, ANGITIA.

SIBYLLES, ce que les Peres en ont pensé, AMALTHÉE.

SOBRIETÉ, ses salubres effets, CORNARO, LEONICENUS, LESSIUS.

SOCIETES de Gens-de-Lettres, ne peuvent faire un bon ouvrage, *Avert. ff.*, p. XIII, MORERI.

SOLDATS, le meilleur chrétien est le meilleur soldat, GUSTAVE-ADOLPHE, FÉNÉLON Gabriel, S. FERDINAND, TILLI, SCANDERBEG (*voyez* PIÉTÉ). Nombre excessif de soldats, FRÉDÉRIC II, roi de Prusse, MARIE-THÉRESE. Autrefois plus habiles, plus courageux & plus forts, SCHWARTZ.

SOLEIL, sa parallaxe n'est pas encore bien déterminée, CHAPPE. Son importance dans la nature, REYRAC. N'est pas le séjour des damnés, SWINDEN.

SOLITAIRES, ne sont pas des modeles adéquats pour tous les Religieux, S. CLAUDE, S. FRANÇOIS, MABILLON. Leur état, raisonnable & utile, ROMUALD. Sentiment qu'inspire leur demeure, BRUNO.

SONGES, il en est de surnaturels, ARNOBE.

SORCIERS, *voyez* DEMONS, MAGIE.

SPECTACLES, jugement qu'il en faut porter, BOSSUET, le BRUN, CORNEILLE, ELMENHORST, MOLIERE, MUY, QUINAULT. Ne sont recherchés qu'autant qu'ils nourrissent la corruption du cœur, RACINE. Servent à consolider le despotisme, AUGUSTE, LABERIUS. Employés par les tyrans pour asservir les peuples, NÉRON, PÉRICLÈS. Moyens ingénieux d'en préserver la jeunesse, CYGNE, la RUE, SCHONÆUS. *Voyez* HISTRIONISME.

SUPERSTITIONS, proviennent du défaut d'amour pour Dieu, MOYSE. Moins détestables que l'impiété, NUMA, PROTAGORAS, PTOLOMÉE-PHILADELPHE.

TABAC, mauvais effets de son usage habituel, NICOT.

*TE DEUM*, auteurs & beautés de ce Cantique, S. AMBROISE.

TÉLESCOPES, époque de leur invention, METIUS; perfectionnés, GRÉGORY, NEWTON.

TEMPLES ANCIENS, combien inférieurs aux églises des Chrétiens, ICTINUS, JULES II.

TEMS, avec quelle rapidité il s'échappe, NÉPOTIEN.

TÉNEBRES, favorisent l'oraison, & rendent sensible la présence de Dieu, NÉRI. Ténebres arrivées à la mort du Sauveur, attestées par les païens, PHLÉGON, THALEUS.

TERRE, sa figure & sa mesure, ERATOSTHENE, SNELLI; son mouvement, COPERNIC, GALILÉE, PAUL V, TICHO. Sa sphéricité, connue des anciens, VIRGILE DE SALTZBOURG.

TESTAMENS, fondés sur le droit naturel & positif, RIQUETI Gabriel. Les rois peuvent-ils en faire? LOUIS XV.

THEATRE, de sa nature honnête & utile, est devenu odieux par l'abus & la vie corrompue de ceux qui font profession d'y monter, PORÉE, la RUE. *Voyez* SPECTACLES, HISTRIONS.

THÉOLOGIE, ne mérite pas les reproches qu'on lui fait, ANSELME, CANUS, DUNS, HANGEST, PÉTAU, S. THOMAS, SUAREZ. Son langage

exact dans les mysteres, Eutychès. Est devenue une espece de commune, Pontas.

THERMOMETRE, ses diverses structures, Drebel, Fahrenheit, Réaumur. Son utilité & son importance, Réaumur.

TOLÉRANCE, ses effets sur le peuple, Tanchelin; prépare la ruine des Etats, Honorius, Lipse. Celle que prêchent les philosophes & les sectaires, n'est qu'en faveur de l'erreur, Jacques II, Lloyd, Milton, Musius.

TOURBILLON, effets incroyables qu'il peut produire, Noé.

TRADITION, son importance, Irénée, Vincent de Lerins.

TREMBLEMENS DE TERRE, vues de la Providence dans ce phénomene, Malagrida.

TRINITÉ, vérité & importance de ce dogme, Crellius, Denis *d'Alexandrie*, Eutychès, Leibnitz, Pétau, Socin (Lélie & Fauste). Définition en vers, Limojon. Comment les païens ont pu en avoir quelque connoissance, Platon.

TRITHÉITES, auteur de cette secte, Faydit, Jean Philoponos.

TROUBADOURS, bien inférieurs aux Bardes, Ossian.

TYPOGRAPHIE, a-t-elle été plus utile que nuisible? Mentel. (*voyez* LIVRES); par qui inventée, Coster, Fust, Guttemberg, Jenson; enfer des auteurs, Godeau, Gryphius. Combien elle est déchue, Etienne Henri.

TYRANS, laissent échapper quelques traits louables, Andronic I, Tibere. Emploient les spectacles à consolider leur puissance, Auguste, Laberius. Par où ils commencent leur regne, Platon. Unissent la luxure à la cruauté, Attila, Mahomet II, Néron. Leurs angoisses & terreurs, Cromwel, Damocles, Pombal. Sont les fruits de la corruption nationale, Caligula; les fléaux de Dieu, Attila, Domitien, Pallas, Petit. Peine digne de ceux qui les flattent, Phalaris. *Voyez* ROIS.

USURE, contraire au droit naturel, Domat; la notion que les anciens en ont donnée, subsiste toujours, Maignan.

VENTRILOQUES, vainement allégués pour expliquer des événemens surnaturels, Samuel.

VÉROLE, (petite) inconnue aux anciens, Rasis; se perpétue par l'inoculation, Condamine. *Voyez* MAL VÉNÉRIEN.

VERS TECHNIQUES, en quel cas ils sont utiles, Alvarez, Buffier.

VERTU, ses effets sur la physionomie, Rivault; sur la santé, Hasech, Richter. Essentiellement modeste, Muy, Pérégrin. Ne s'accroît point par les honneurs, les récompenses & le bruit, S. Médard. Ne peut exister avec le vice, Galiani, Thémistocle. Trop ou tôt admirée, est en danger de se démentir, Origene. Est nulle dans le système de l'athée, Epicure, Young. Vertu des philosophes, Collius, Epicure, Lucien, Socrate, Zénon.

VICTOIRE (la) dépend du Dieu des armées, Jean *le Bon*, Don Juan fils de Philippe IV, Sobieski. Abandonne les drapeaux long-tems suivis, & pourquoi, Montcalm, Pompée, Tilli. Favorise les infideles contre les Chrétiens, & pourquoi, S. Bernard, Louis II roi de Hongrie, Rodolphe II.

VIEILLESSE, âge des foibleſſes & des chutes, SALOMON.

VIRGINITÉ, *voyez* CÉLIBAT, CONTINENCE.

VISIONS, l'Egliſe ne prétend pas ſanctionner les viſions & révélations particulieres, même dans les Saints canoniſés, BRIGITTE, STOCK. Les Saints peuvent s'y tromper, Ste. CATHERINE DE SIENNE. On ne doit cependant pas en parler avec aigreur & dédain, *ibid.*

VOLER, (l'art de) l'homme peut-il imiter cette faculté des oiſeaux? DANTE, OLIVIER DE MALMESBURY, PILASTRE.

VOLUPTE, triſteſſe & regrets qui ſuivent ſes jouiſſances, CUPIDON, OWEN, SIRENES. Combat le noble eſſor de l'ame raiſonnable, URANIE. Range l'homme avec la brute, *ibid.* Voyez AMOUR, LUXURE.

VUE, les lunettes lui ſont-elles utiles? SPINA. Vue extraordinairement étendue, STRABON.

VULGATE, ſa défenſe & ſa ſupériorité ſur les autres verſions latines, AMAMA, BIANCHINI, BUKENTOP, CASTRO Léon de, HOUBIGANT, S. JERÔME.

*FIN DE LA TABLE.*

*Extrait du Journal Historique et Littéraire 1 avril 1794.*

C'est avec une vraie satisfaction que je finis un ouvrage qui m'a attiré autant de reproches sur son retard et la prétendue lenteur de sa rédaction, qu'il a essuyé d'entraves, de contradictions, d'enlevemens, d'injures et d'énerguméniques déclamations. Le voilà enfin, dans le moment où j'ai réellement à tous égards le plus grand besoin de le voir finir. J'ai quelque espérance que mes lecteurs en seront contens, et qu'ils s'appercevront que l'attention que j'ai portée sur son contenu, ne s'est point affoiblie durant le cours de l'impression; j'ai vu constamment les épreuves quoiqu'éloigné de l'imprimerie. Ils remarqueront peut-être, et je l'observe moi-même avec quelque surprise, que les fautes diminuent et que les articles sont mieux travaillés, à mesure que l'ouvrage avance, tandis que le relâchement qui s'attache naturellement à un long travail semble supposer le contraire : si j'étois dans le cas de devoir me justifier de cette espece de renversement de choses, et d'une inégalité que je voudrois faire disparoître, je dirois tout uniment que les événemens, l'âge, une philosophie un peu rembrunie, m'ayant tout-à-fait isolé et séquestré du monde, j'ai tiré parti de cette situation pour compenser par un redoublement de soins, ce qu'une existence trop partagée avoit pu me faire commettre d'incorrections et d'omissions.

Les mêmes considérations expliquent la différence qu'on remarquera entre cette édition et la précédente, différence sur laquelle je me suis déjà expliqué, et que les lecteurs raisonnables jugeront être fondée sur des raisons acceptables (*Journ. hist. du* 1 août 1792, p. 558).

A la fin du tome 8e. on trouvera une *Table générale des Matieres les plus intéressantes, avec l'indication des Articles où il en est fait mention.* Cette

Table, qui paroîtra peut-être à certains lecteurs un travail aussi inutile que certainement pénible, présente, pour ainsi dire, l'ame et le but de l'ouvrage. On doit la regarder non-seulement comme un répertoire commode des matieres particuliérement remarquables, mais encore comme une concordance de l'histoire avec les principes dans plus d'un genre de connoissances, comme une espece de livre élémentaire, où les notions de la morale, de la physique, de la littérature, de la politique, de la religion, sont énoncées d'une maniere franche et rapide, en renvoyant toujours aux preuves plus ou moins développées dans différens articles. Un autre de effet cette Table c'est qu'en rassemblant les traits caractéristiques de l'ouvrage, elle en empêchera toute contrefaçon infidelle, et découragera ou démasquera les philosophistes qui dans la suite s'aviseroient de greffer leurs idées sur les miennes, de corrompre et de dénaturer un travail auquel j'ai employé, dans l'espoir encourageant d'opérer le bien, les dernieres années de mon existence littéraire.

Je n'ai pas fait réimprimer les réponses faites aux diatribes de l'auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques*, des Chaudonistes et autres, que cet ouvrage inquiétoit avant même qu'il existât. On les trouve à la tête du 5e. et à la fin du 6e. volume de la premiere édition, ainsi que dans les Journaux cités dans l'*Avis* qui est à la tête de celle-ci, pag. xv.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

GHP 10EPM1123(2)-8

<14+>1450970E51452

<11+>24N8489358

29

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

P
06

DE FELLER

# DICTIONNAIRE HISTORIQUE

8

S - Z

EPM
1123
(2)-8

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN